LE PHARAON

Roman historique de l'ancienne Egypte

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
HUIT EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE CHINE
NUMÉROTÉS DE [illegible] 8

BOLESLAS PRUS

(Alexandre GLOWACKI)

LE PHARAON

Roman historique de l'ancienne Egypte

TRADUIT DU POLONAIS

par

C. HUMIECKA

Professeur de Lettres
au Collège de Jeunes Filles de Beauvais

Édition complète et intégrale

DIX ILLUSTRATIONS PAR MAS

5e MILLE

PARIS

CHARLES CARRINGTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

XIII, FAUBOURG MONTMARTRE, XIII

1903

INTRODUCTION

APERÇU HISTORIQUE PAR L'AUTEUR

Dans la partie Nord Est de l'Afrique se trouve l'Egypte, la patrie de la plus ancienne civilisation du monde. Il y a trois, quatre et même cinq mille ans, lorsque dans l'Europe centrale, vêtus de peaux grossières, les barbares se cachaient dans les cavernes, l'Egypte possédait déjà une haute organisation sociale, une agriculture, des industries, et une littérature. Mais surtout elle accomplissait des travaux d'art gigantesques, et elle élevait des monuments colossaux, dont les débris font naitre l'émerveillement des techniciens actuels.

L'Égypte est un fertile défilé entre les déserts de Libye et ceux d'Arabie. La profondeur en est de quelques cents mètres, la longueur de 130 milles, la largeur moyenne à peine d'un mille. A l'Ouest les pentes douces mais dénudées de Libye, à l'Est les rochers âpres et tout fendillés de l'Arabie, sont les murailles de ce couloir, au fond duquel coule le Nil.

A mesure que la rivière descend vers le Nord, les murailles de cette gorge s'abaissent, et à une distance de vingt-cinq milles de la Méditerranée, brusquement s'écartent, et le Nil au lieu de couler dans un étroit corridor, se répand en plusieurs bras, sur une vaste plaine ayant la forme d'un triangle. Ce triangle appelé le Delta du Nil a pour base la côte de la Méditerranée, pour pointe, près de l'endroit où le fleuve sort du défilé, la ville du Caire, ainsi que les ruines de l'antique capitale Memphis.

Si quelqu'un pouvait s'élever à vol d'oiseau à vingt milles de hauteur, et de là contempler l'Égypte, il verrait la forme étrange du pays et les singulières transformations de ses teintes. De cette élévation, sur un fond de sables blancs et orangés, l'Égypte apparaitrait comme un serpent qui, en puissants replis, s'avance à travers le désert jusqu'à la Méditerranée et déjà y a plongé sa tête triangulaire qu'ornent, comme deux prunelles, à gauche Alexandrie, à droite Damiette.

Ce long serpent, en octobre, quand le Nil inonde toute l'Égypte, aurait la teinte azurée de l'onde. En février, quand la végétation printanière prend la place des eaux qui décroissent, ce serpent serait vert avec une raie bleuâtre tout le long du corps, et une multitude de petites veines bleues sur la tête, produites par les canaux qui s'entrecroisent dans le Delta. En mars la raie bleuatre se rétrécirait, et le corps du serpent, par suite de la maturité des blés prendrait une couleur dorée. Enfin dans le commencement de juin la raie du Nil serait tres mince et le corps du serpent serait devenu brun, comme voilé d'un crêpe, par suite de la sécheresse et de la poussière.

Le principal trait du climat égyptien est l'excessive chaleur : en janvier, il y a dix degrés au-dessus de zéro, en juin vingt-sept, parfois la chaleur s'élève jusqu'à quarante-sept degrés, ce qui répond chez nous à la température d'un bain de vapeur. De plus, dans le voisinage de la Méditerranée, sur le Delta, la pluie tombe à peine dix fois par an, et dans la Haute-Égypte une fois tous les dix ans.

Dans ces conditions, l'Égypte, au lieu d'être le berceau de la civilisation serait une gorge déserte, comme il y en a beaucoup au milieu du Sahara, si chaque année les eaux du Nil sacré ne venaient la ressusciter. De la fin de juin à la fin de septembre, le Nil s'enfle et inonde presque toute l'Égypte ; de la fin d'Octobre à la fin du mois de mars de l'année suivante, ses eaux décroissent et découvrent par degrés, les étendues de terrain les plus basses. Les eaux du fleuve sont tellement imprégnées de débris organiques et minéraux, que leur couleur devient brune ; aussi, à mesure que les flots se retirent, sur les terres inondées se dépose un limon fertile, qui remplace les meilleurs engrais. Le limon et le climat brûlant sont cause que l'Égyptien enfermé entre des déserts, peut faire trois récoltes dans le courant de l'année, et obtenir près de trois cents grains pour un grain de semence.

Mais l'Égypte n'est pas une plaine uniforme, c'est un pays vallonné ; quelques-unes de ses terres ne boivent que pendant deux ou trois mois l'eau bienfaisante ; d'autres ne la voient pas d'une année entière ; l'inondation n'atteignant pas tous les recoins du territoire. En outre, il arrive des années de moindre crue, et alors une partie de l'Égypte ne reçoit pas le limon fécondant. Enfin, par suite des chaleurs excessives, la terre se

dessèche rapidement, et il faut l'arroser comme en de petites terrines.

Toutes ces circonstances ont fait que le peuple habitant la vallée du Nil devait ou périr, s'il était faible, ou régulariser les eaux, s'il était génial. Les antiques Egyptiens avaient du génie, ils ont donc créé une civilisation.

Il y a plus de six mille ans, qu'ils s'étaient aperçu que le Nil croit quand le Soleil passe sous l'étoile Sirius, et qu'il commence à décroitre, quand le Soleil s'approche de La Balance, ces remarques les avaient amenés à observer les astres et à mesurer le temps.

Afin de garder l'eau durant toute l'année, ils avaient creusé dans leur pays, un réseau de canaux de quelques centaines de milles de long. Et afin de se garantir des crues trop fortes, ils avaient élevé de puissantes digues et creusé des réservoirs dont l'un, le lac artificiel Mœris, occupait trois cents kilomètres de surface sur douze mètres de profondeur. Enfin, le long du Nil et des canaux, ils avaient construit une infinité de machines hydrauliques, simples mais suffisantes, à l'aide desquelles on pouvait puiser l'eau et la déverser sur les champs situés à un ou deux étages plus haut. Et, en outre, il fallait chaque année, nettoyer les canaux encrassés de limon, réparer les digues, et construire des routes surélevées pour les armées, qui devaient pouvoir exécuter leurs marches en toutes saisons.

Ces travaux gigantesques nécessitaient, en plus de la connaissance de l'astronomie, de la géométrie, de la mécanique et de l'architecture, une organisation parfaite. La consolidation des digues, aussi bien que le nettoyage des canaux devaient être entrepris et finis dans un temps donné, sur de grands espaces. De là, vint la

nécessité de créer une armée d'ouvriers, comptant des dizaines de milliers de têtes, agissant dans un but déterminé et sous une direction unique, armée qui demandait quantité de vivres, d'instruments et de forces auxiliaires.

L'Egypte prit sur elle de créer une telle armée de travailleurs, à qui elle est redevable de ses œuvres immortelles. Il semble que ce furent les prêtres, c'est-à-dire les savants de l'Egypte, qui créèrent cette armée et lui tracèrent sa tâche ; elle était au reste commandée par les rois, c'est-à-dire par les Pharaons. Par suite la nation égyptienne, aux temps de sa grandeur, formait comme une seule personne, dans laquelle l'état sacerdotal jouait le rôle de pensée, le Pharaon de volonté, le peuple de corps et l'obéissance de ciment.

Ainsi la nature même de l'Egypte nécessitant un labeur considérable, continu et régulier, créa l'armature de l'organisation sociale en ce pays ; le peuple travaillait, le Pharaon dirigeait, les prêtres traçaient les plans. Et aussi longtemps que ces trois facteurs tendirent ensemble vers le but fixé par la nature, aussi longtemps la société put fleurir et accomplir ses œuvres éternelles.

Doux et joyeux, et nullement guerrier, le peuple égyptien se partageait en deux classes : les laboureurs et les artisans. Parmi les laboureurs il devait y avoir quelques propriétaires de petites parcelles du sol ; cependant en majorité, ils étaient les fermiers des terres appartenant au Pharaon, aux prêtres et à l'aristocratie. Les artisans, confectionnant les vêtements, façonnant les instruments, les ustensiles, les outils, étaient parfaitement indépendants ; ceux par contre qui travaillaient aux grandes constructions formaient comme une armée.

Les Egyptiens autochthones avaient la teinte de la peau cuivrée, ce dont ils tiraient vanité, méprisant à la fois les noirs Ethiopiens, les jaunes Sémites et les blancs Européens. Cette couleur de la peau, permettant de distinguer un indigène d'un étranger, contribua à maintenir l'unité nationale plus fortement que la religion qu'on peut embrasser, ou la langue qu'on peut apprendre.

Cependant, avec le cours des temps, quand l'édifice de l'Etat commença à se lézarder, affluèrent dans le pays des éléments étrangers toujours plus nombreux. Ils affaiblissaient la cohésion, troublaient la société, et à la fin, ils inondèrent et noyèrent dans leurs flots les habitants primitifs du pays.

Le Pharaon gouvernait le royaume avec l'aide de l'armée permanente et de la milice ou police, ainsi qu'avec le concours d'une multitude de fonctionnaires qui formaient peu à peu une aristocratie héréditaire. En théorie il était législateur, chef suprême, propriétaire le plus important, souverain juge, grand prêtre, et plus encore fils de dieu et dieu lui-même. Non content de recevoir les honneurs divins du peuple et des fonctionnaires, parfois encore, il s'élevait à lui-même des autels, et brûlait de l'encens devant ses propres images.

A côté des Pharaons, et maintes fois au-dessus d'eux étaient les prêtres ; c'était un assemblage de savants, dirigeant les destinées du pays.

Aujourd'hui il est presque impossible de s'imaginer le rôle inouï que l'état sacerdotal jouait en Egypte. Les prêtres étaient les maitres des jeunes générations, les devins, et par conséquent les conseillers des hommes faits, les juges des morts, auxquels leur volonté et leur

science garantissaient l'immortalité. Non seulement, ils accomplissaient auprès des dieux et des Pharaons les rites si minutieux du culte, mais encore médecins, ils guérissaient les malades, ingénieurs, ils influaient sur le cours des travaux publics, et astrologues sur la politique, enfin, seuls ils connaissaient l'état du pays et des puissances voisines.

Dans l'histoire de l'Egypte, l'importance première appartient aux relations qui existaient entre l'état sacerdotal et les Pharaons. Le plus souvent le Pharaon présentait aux dieux de généreuses offrandes et élevait des temples. Alors il vivait longtemps, et son nom et ses effigies, gravés sur les tombeaux, se transmettaient glorieux de génération en génération. Beaucoup de Pharaons pourtant régnèrent peu, et de quelques-uns non seulement les actions mais les noms ont disparu. Il arrivait parfois qu'une dynastie tombait, et que le « Klaff » le bandeau des pharaons, cerclé d'un serpent, ceignait le front d'un prêtre.

L'Egypte prospéra aussi longtemps que le peuple unifié, les rois pleins d'énergie, et les savants pontifes travaillèrent en commun pour le bonheur de tous. Mais il advint une époque, où le peuple ayant diminué en nombre, par suite de guerres, ayant perdu ses forces dans l'oppression et les spoliations, l'afflux de nouveaux venus étrangers sapa l'unité de la race. Et lorsqu'encore dans l'inondation du luxe asiatique sombra l'énergie des Pharaons et la science des prêtres, et que ces deux puissances entrèrent en lutte pour savoir à qui appartiendrait le monopole de pressurer le peuple, alors, l'Egypte tomba sous la domination des étrangers, et la lumière de la civilisation qui pendant plusieurs milliers d'années avait brillé sur le Nil — s'éteignit.

Le récit qui suit se place au XIe *siècle avant J. C. lorsque tomba la* XXIIe *dynastie, et qu'après le fils du Soleil, l'éternellement vivant Ramsès XIII, monta sur le trône et orna son front de l'uræus, l'éternellement vivant fils du Soleil, Sem-Amen Herhor, grand prêtre d'Amon.*

Boleslas Prus.

Varsovie.

LE PHARAON

Première Partie

L'ERPATRE

CHAPITRE I

Les Manœuvres de Pi-Baïlos

Dans la trente-troisième année de l'heureux règne de Ramsès XII, l'Egypte célébra deux solennités qui remplirent ses orthodoxes habitants d'orgueil et d'attendrissement.

Dans le mois de Méchir, en décembre, revint à Thèbes comblé de dons précieux, le dieu Khonsou, qui pendant trois ans et neuf mois avait voyagé dans le pays de Bakhtan, avait guéri là-bas, la fille du roi nommée Bintroshit, et avait chassé le mauvais esprit, non seulement de la famille royale, mais encore de la forteresse de Bakhtan.

Puis, dans le mois de Farmouti, en février, le seigneur de la Haute et de la Basse-Egypte, le souverain de la Phénicie et de neuf contrées, Mer-Amen-Ramsès XII après s'être concerté avec les dieux, dont il est l'égal, avait nommé son « erpatre » c'est-à-dire héritier du trône, son fils âgé de vingt-deux ans, Cham-Semmerer-Amen-Ramsès.

Ce choix avait grandement réjoui les saints prêtres, les illustres nomarques, la valeureuse armée, le peuple fidèle et toutes les créatures vivantes sur la terre d'Egypte. Car les fils aînés du pharaon, nés de la princesse de Khiti, sous l'empire de sortilèges inconnus, étaient visités du mauvais esprit. L'un d'eux, âgé de vingt-sept ans, depuis sa majorité ne pouvait marcher, l'autre s'étant coupé les veines était mort et le troisième ayant bu d'un vin empoisonné qu'il n'avait pu rendre, était tombé dans la démence. Il se croyait un singe, et passait toutes les journées juché sur les arbres.

Seul, le quatrième fils, Ramsès, né de la reine Nikotris, fille du grand prêtre Amenhotep, etait fort comme le bœuf Apis, courageux comme un lion, et savant comme les prêtres ; dès l'enfance il s'entourait de guerriers, et n'étant encore qu'un simple prince, il disait :

— Si les dieux, au lieu d'avoir fait de moi le plus jeune fils du roi, m'avaient donné la dignité de Pharaon, j'aurais asservi comme Ramsès-le-Grand, neuf nations, dont nul n'a entendu parler en Egypte, j'aurais construit un temple plus grand que Thèbes entière, et je me serais élevé une pyramide, à côté de laquelle le tombeau de Chéops, pāraîtrait comme un rosier auprès d'un palmier en pleine matûrité.....

Ayant obtenu ce titre tant souhaité d' « erpatre », le jeune prince implora de son père le commandement du corps d'armée de Memphis.

Sa Sainteté Ramsès XII, après s'être concerté avec les dieux, dont il est l'égal, répondit qu'il accéderait à cette demande, si l'héritier du trône prouvait qu'il était capable de diriger l'ensemble de l'armée sur le pied de guerre.

Dans ce but, on convoqua le conseil sous la présidence du Ministre de la guerre, Sem-Amen-Herhor, qui était grand prêtre du plus grand temple d'Amon à Thèbes.

Le conseil décida :

L'héritier du trône vers la moitié du mois de Misori (commencement de juin) rassemblera dix régiments dispersés le long de la ligne qui joint la ville de Memphis à la ville de Paouzit, située sur la branche Sébennytique [1].

Avec ce corps de dix mille hommes bien aguerris, munis d'armes, de bagages et de machines de guerre, l'héritier du trône se rendra à l'est, vers la grand'route qui court de Memphis à Chet, sur la frontière de la terre de Gessen et du désert Egyptien.

Dans le même temps, le général Nitager, le commandant en chef de l'armée qui défend les portes de l'Egypte des incursions des peuples asiatiques, devra partir des Lacs Amers à la rencontre de l'héritier du trône.

Les deux armées : l'armée asiatique et l'armée d'occident se rencontreront dans les environs de la ville de Pi-Baïlos, mais — dans le désert — afin que le laborieux cultivateur de la terre de Gessen ne soit pas troublé dans ses travaux.

L'héritier du trône vaincra, s'il ne se laisse pas surprendre par Nitager, c'est-à-dire s'il rassemble tous les régiments et arrive à les mettre en ligne avant l'arrivée de l'ennemi.

Dans le camp du prince Ramsès se trouvera son Excellence Herhor lui-même, ministre de la guerre, qui fera son rapport au Pharaon sur le cours des événements.

Les frontières de la terre de Gessen et du désert formaient deux voies de communication. L'une était le canal servant aux transports, allant de Memphis au lac Timsah, l'autre, la route. Le canal se trouvait dans la terre de Gessen, la route était déjà dans le désert, que les deux voies entouraient comme d'un demi-cercle. De la route, presque sur toute la longueur, on apercevait le canal.

1 Près du village antique de Kerkasore, le Nil se divisait en 3 branches : la Pélusiaque, la Canopique, la Sébennytique (note du traducteur).

Indépendamment des frontières artificielles, les contrées limitrophes différaient l'une de l'autre sous tous les rapports. La terre de Gessen, malgré les ondulations du terrain donnait l'impression d'une plaine ; le désert au contraire était formé de collines calcaires et de vallées sablonneuses. La terre de Gessen ressemblait à un gigantesque échiquier, dont les carrés verts et jaunes étaient dessinés par la teinte du blé et des palmiers croissant sur les limites ; sur le sable roux du désert et sur les collines blanches, un peu de verdure ou un bouquet d'arbres ressemblaient à quelque voyageur égaré.

Sur la fertile terre de Gessen, de chaque monticule jaillissait quelque sombre bosquet d'acacias, de sycomores et de tamarins rappelant de loin nos tilleuls, au milieu desquels se cachaient de petits palais à colonnades, ou bien les chaumières jaunâtres des paysans. Parfois, non loin du bosquet apparaissait toute blanche, quelque petite ville avec ses maisons aux toits plats, ou, par delà les arbres, lourdement s'élevaient les portes pyramidales des temples, semblables à de doubles rochers, parsemés de signes étranges.

Dans le désert, au delà de la première rangée des tertres quelque peu verts, surgissaient les monticules dénudés, jonchés de débris de grès.

Il semblait que saturé d'un excès de vitalité, le pays de l'occident, avec une largesse royale, jetât sur l'autre côté du canal, la verdure et les fleurs ; mais qu'éternellement affamé le désert les dévorât l'année suivante et les réduisît en poussière.

Les bribes de végétation refoulées sur les roches et les sables, se cramponnaient aux endroits moins élevés, où à l'aide de tranchées percées dans les levées de la route, on pouvait faire parvenir l'eau du canal. C'est ainsi qu'entre les monticules chauves, dans le voisinage de la chaussée, des

oasis cachées où poussaient l'orge et le froment, la vigne, les palmiers et les tamarins, buvaient la rosée du ciel.

Dans de tels endroits, vivaient aussi par groupes de familles isolées, des individus, qui, se rencontrant au marché de Pi-Baïlos, pouvaient ne pas savoir même qu'ils voisinaient dans le désert.

Le 16 de Misori, la concentration des troupes était presque terminée. Neuf des régiments de l'héritier du trône, qui devaient relever les troupes asiatiques de Nitager s'étaient déjà rassemblés sur la grand'route plus haut que la ville de Pi-Baïlos, avec leurs tentes, et une partie des machines de guerre. Leurs mouvements étaient dirigés par le prince héritier lui-même. Il avait organisé deux lignes d'éclaireurs, dont la plus éloignée devait observer l'ennemi, la plus rapprochée préserver l'armée d'une attaque possible dans une contrée pleine de collines et de gorges. Quant à Ramsès dans le courant de la semaine, il parcourut et inspecta les régiments marchant par des routes diverses, afin de s'assurer si les soldats avaient des armes convenables et de chauds manteaux pour la nuit, si dans les camps, il y avait une quantité suffisante de biscuits, de viandes et de poissons secs. Il ordonna enfin que les femmes, les enfants et les esclaves des soldats allant vers la frontière occidentale, fussent transportés par la voie du canal ; ce qui contribua à rendre les campements moins nombreux et facilita les opérations de la véritable armée.

Les plus vieux généraux s'émerveillaient devant la science, l'ardeur et la prudence de l'héritier présomptif, et sur toutes choses, devant son assiduité au travail et sa simplicité. Sa nombreuse suite, sa tente princière, ses chars et ses litières, il avait tout laissé à Memphis et sous les habits d'un simple officier, il allait d'un régiment à l'autre, à cheval, à la mode assyrienne, en compagnie de deux aides de camp.

Grâce à tout cela, la concentration du principal corps d'armée alla très vite, et les troupes se postèrent au jour prescrit devant Pi-Baïlos.

Il en était autrement avec l'état-major du prince, le régiment grec qui l'escortait et les machines de guerre

L'état-major, rassemblé à Memphis, avait devant soi la route la plus courte, il partit donc le plus tard, traînant à sa suite des bagages considérables. Presque chaque officier, et c'étaient tous des jeunes seigneurs de grande famille, avait une litière avec ses quatre nègres, un char de guerre à deux chevaux, une riche tente et quantité de caisses avec des vêtements et des vivres, sans compter les cruchons pleins de bière et de vin. De plus, à la suite des officiers était partie une troupe nombreuse de chanteuses et de danseuses avec musique. Toutes, en grandes dames qu'elles étaient, emmenaient un char attelé d'une ou de deux paires de bœufs, et une litière.

Quand cette foule se déversa hors de Memphis, elle occupa sur la grand'route plus de place que l'armée du prince héritier. On avançait du reste si lentement, que les machines de guerre qui avaient été mises en queue, partirent vingt-quatre heures plus tard qu'il n'était ordonné. Pour comble de malheur, les chanteuses et les danseuses, ayant aperçu le désert — qui cependant en cet endroit n'avait rien de terrible — commencèrent à prendre peur et à pleurer. Alors pour les tranquilliser, il fallut raccourcir l'étape, déployer les tentes, et organiser une représentation, puis un festin.

La fête nocturne, dans la fraîcheur, sous le ciel étoilé, sur ce fond de nature sauvage plut tellement aux ballerines et aux chanteuses qu'elles déclarèrent, que désormais elles ne se donneraient plus en spectacle que dans le désert. Cependant, le prince héritier, ayant appris en route ce qui se passait dans son état-major, expédia l'ordre de renvoyer

au plus tôt les femmes à la ville, et de presser la marche.

Avec l'état-major se trouvait Son Excellence Herhor, ministre de la guerre, mais en qualité de simple spectateur. Il ne menait avec lui nulle chanteuse, mais aussi il ne faisait nulle observation aux gens de l'état-major. Il fit porter sa litière sur le front de la colonne, et se conformant aux allures de celle-ci il allait de l'avant, ou bien se reposait à l'ombre d'un grand éventail dont l'abritait son aide de camp.

Son Excellence Herhor était un homme de quarante et quelques années, vigoureusement bâti, et très renfermé en lui-même. Rarement il parlait, et rarement aussi de dessous ses paupières baissées il regardait les gens.

Comme tout Egyptien, il avait les bras et les jambes nus, la poitrine découverte, des sandales aux pieds, une petite jupe courte autour des hanches, et par devant un petit tablier à raies blanches et bleues. En sa qualité de prêtre, il se rasait le menton et la tête, il portait une peau de panthère, jetée sur l'épaule gauche. Enfin en sa qualité de soldat, il se couvrait la tête du petit heaume de la garde, d'où pendait un couvre-nuque également à raies blanches et bleues. Au cou, il avait une triple chaîne d'or, et sous le bras gauche, contre la poitrine, une courte épée dans un fourreau précieux.

Sa litière portée par six esclaves noirs était constamment escortée par trois hommes ; l'un tenait l'éventail, l'autre la hache du ministre, et le troisième un coffret avec les papyrus. Celui-là était Pen-ta-our, prêtre et scribe du ministre, maigre ascète qui dans les plus grandes chaleurs ne couvrait jamais sa tête rasée. Il sortait du peuple, mais en dépit de sa basse origine, il occupait un poste important dans l'Etat, grâce à des capacités exceptionnelles.

Bien que le ministre avec ses fonctionnaires, fût en tête de la colonne d'état-major, et ne se mêlât point de ses mou-

vements, on ne pouvait cependant soutenir qu'il ignorât ce qui se passait derrière lui. Toutes les heures, quelquefois toutes les demi-heures, s'approchait de la litière de ce grand personnage, tantôt un prêtre subalterne, un simple « serviteur de la divinité » , tantôt un soldat maraudeur, tantôt un marchand ou un esclave, qui passant, indifférent en apparence, près du silencieux cortège, jetait quelque parole. Parfois Pen-ta-our inscrivait cette parole, mais le plus souvent, il se contentait de la fixer dans sa mémoire, qu'il avait prodigieuse.

Personne ne faisait attention à ces menus faits, dans la tumultueuse foule de l'état-major. Les officiers, grands seigneurs, étaient trop occupés par les courses, les bruyantes causeries, les chants, pour regarder qui s'approchait du ministre, d'autant plus que sans cesse la chaussée fourmillait de monde.

Le 15 de Misori, l'état-major du prince héritier ainsi que Son Excellence le ministre passèrent la nuit à la belle étoile, à une distance d'un mille des régiments qui se préparaient déjà au combat, en travers de la chaussée, derrière la ville de Pi-Baïlos.

Avant la première heure du jour — ce qui pour nous correspond à six heures du matin — les collines désertiques se revêtirent d'une couleur violette. Le soleil surgit de derrière elles. La terre de Gessen s'inonda d'une lueur rose, et les petites villes, les temples, les palais des riches et les chaumières des paysans, ressemblaient à des étincelles et à des flammes, embrasées en un instant au milieu de la verdure.

Bientôt, une teinte dorée se répandit sur l'horizon occidental. Et il semblait que la verdure de la terre de Gessen se fondît dans l'or, et que les innombrables canaux roulassent au lieu d'eau de l'argent en fusion. Mais les collines du désert devinrent de plus en plus violettes, jetant des

ombres allongées sur les sables, et une teinte noire sur la végétation.

Les sentinelles, placées le long de la chaussée pouvaient parfaitement distinguer, au delà du canal, les champs plantés de palmiers. Le lin, le froment, le trèfle verdoyaient sur les uns; les autres étaient dorés par la seconde récolte de l'orge mûrissante. En même temps, des cabanes cachées parmi les arbres, commencèrent à sortir pour aller au travail, les laboureurs, hommes nus, de teinte cuivrée, qui pour tout vêtement avaient une jupe courte sur les hanches et une coiffe sur la tête.

Les uns se dirigeaient vers les canaux, afin de les nettoyer du limon, ou bien pour puiser de l'eau et la déverser sur les champs, à l'aide de machines semblables à des grues près des puits. D'autres s'étant éparpillés parmi les arbres, ramassaient les figues et les raisins mûrs. Il s'agitait là-bas quantité d'enfants nus et de femmes vêtues de pagnes blancs, jaunes ou rouges, sans manches.

Et dans toute la contrée régnait une grande animation. Au ciel, les oiseaux de proie du désert poursuivaient les pigeons et les choucas de la terre de Gessen. Le long du canal, les grues balançaient en grinçant leurs seaux d'eau fécondante, et les hommes qui ramassaient les fruits paraissaient et disparaissaient entre le vert des arbres comme des papillons diaprés. Et dans le désert, sur la chaussée, l'armée et ses serviteurs fourmillaient déjà. Au galop des chevaux, passa un escadron d'hommes armés de lances. A sa suite, cheminèrent les archers avec leurs coiffes et leurs petites jupes, ils avaient l'arc en main, le carquois sur l'épaule et un large coutelas au côté droit. A côté des archers marchaient les frondeurs, portant des sacs avec des projectiles, et armés de courtes épées.

A cent pas derrière eux, venaient deux petits détache-

ments d'infanterie, l'un armé de lances, l'autre de haches. Les uns et les autres portaient en main un bouclier rectangulaire, sur la poitrine ils avaient d'épaisses tuniques, telles des cuirasses, et sur la tête des coiffes avec des couvre-nuque garantissant leur cou de la chaleur. Les coiffes et les tuniques étaient à raies, soit blanches et bleues, soit jaunes et noires, ce qui rendait les soldats semblables à d'énormes frelons.

Derrière l'avant-garde, s'avançait, entouré d'un cortège de porteurs de haches, la litière du ministre, et à sa suite, avec des casques et des cuirasses de cuivre, des escadrons grecs, dont les pas mesurés rappelaient les coups redoublés de lourds marteaux.

En arrière on entendait le grincement des chars, et sur le côté de la route, se faufilait, dans une litière suspendue entre deux ânes, un marchand phénicien barbu. Et sur le tout pesait une chaleur intense et s'élevaient des tourbillons de poussière dorée.

Soudain de l'avant-garde, arriva à fond de train un soldat à cheval, pour informer le ministre que l'héritier du trône approchait. Son Excellence descendit de litière, et au même instant apparut sur la route, une poignée de cavaliers, qui sautèrent à bas de leurs chevaux. Puis l'un des cavaliers et le ministre commencèrent à s'avancer l'un vers l'autre, s'arrêtant tous les quelques pas et se saluant.

— Salut, fils du pharaon — puisse-t-il vivre éternellement — dit le premier, le ministre.

— Salut, puisses-tu vivre longtemps, saint père, répondit le prince héritier, et puis il ajouta :

— Vous allez lentement, comme si on vous avait scié les pieds, et Nitager sera devant notre corps d'armée au plus tard dans deux heures.

— Tu dis vrai. Ton état-major avance très lentement.

— Ennana me dit aussi — et Ramsès désigna un officier

couvert d'amulettes qui se tenait derrière lui — que vous n'avez pas envoyé de patrouilles dans les défilés. Et cependant, dans le cas d'une guerre réelle, l'ennemi pourrait vous surprendre de ce côté.

— Je ne suis pas général, mais juge, répondit tranquillement le ministre.

— Et qu'a fait Patrocle?

— Patrocle avec le régiment grec escorte les machines de guerre.

— Et mon parent et lieutenant Thoutmos?

— Il dort encore, paraît-il.

Ramsès frappa impatiemment la terre du pied et se tut. C'était un beau jeune homme, à la figure presque féminine à laquelle la colère et le hâle ajoutaient un charme. Il avait sur lui une tunique serrée à raies blanches et bleues, un couvre-nuque de même couleur sous le heaume, une chaîne d'or au cou, et une épée de prix sous le bras gauche.

— Je vois — dit le prince — qu'il n'y a que toi Ennana qui aies souci de mon honneur.

L'officier couvert d'amulettes s'inclina jusqu'à terre.

— Thoutmos est un paresseux — continua le prince héritier — Reviens Ennana à ton poste. Qu'au moins, l'avant garde ait un chef.

Puis, regardant sa suite, qui déjà l'avait entouré comme si elle était soudain sortie de terre, il ajouta :

— Qu'on m'apporte ma litière. Je suis fatigué comme un tailleur de pierres.

— Les dieux peuvent-ils être fatigués!.... — murmura Ennana qui était encore derrière lui.

— Va à ton poste! — dit Ramsès.

— Mais peut-être m'ordonneras-tu, image de la lune, de sonder maintenant les défilés — demanda à voix basse l'officier. — Je te supplie, ordonne, car quelque part que

je sois, mon cœur vole après toi, afin de deviner ta volonté et l'accomplir.

— Je sais que tu es vigilant — répondit Ramsès. — Mais va, et observe tout.

— Saint père, dit Ennana en se retournant vers le ministre — je recommande à Votre Excellence mes très humbles services.

A peine Ennana était-il parti qu'à l'extrémité de la colonne en marche, il se fit un grand tumulte. On cherchait la litière du prince héritier, mais sans la trouver. Par contre, apparut bousculant les soldats grecs, un jeune homme de singulière apparence. Il portait une chemisette de mousseline, un tablier richement brodé, et sur l'épaule, une écharpe d'or. Ce qui surtout, était remarquable en sa personne, c'était une énorme perruque, formée d'une quantité de petites tresses, et une barbe postiche, semblable à la queue d'un chat.

C'était Thoutmos, le plus grand élégant de Memphis, qui, même en marche militaire, se parait et s'inondait de parfums.

— Salut, Ramsès — s'écria l'élégant, fendant violemment la foule d'officiers — Imagine-toi que ta litière s'est égarée, tu es donc forcé de monter dans la mienne, qui bien qu'indigne de toi, n'est cependant pas des plus mauvaises.

— Tu m'as irrité! — répondit le prince. — Tu dors, au lieu de surveiller l'armée.

L'élégant surpris s'arrêta.

— Je dors!... — s'écria-t-il. — Que se dessèche la langue de celui qui ose dire de pareils mensonges. Moi, sachant que tu dois venir, depuis une heure, je m'habille, je te prépare un bain et des parfums.

— Et pendant ce temps, le détachement s'avance sans chef.

— Alors c'est moi qui dois commander un détachement

où se trouve Son Excellence le Ministre de la guerre et un général tel que Patrocle?.....

L'héritier du trône se tut, et pendant ce temps, Thoutmos, s'étant approché de lui, chuchota :

— Comme te voilà fait, ô fils du Pharaon? — Tu n'as pas de perruque, tes cheveux et tes habits sont pleins de poussière, ta peau noire et fendillée, comme la terre en été!..... La vénérable reine-mère me chasserait de la Cour si elle voyait ta misère.....

— Je ne suis que fatigué.

— Monte donc dans la litière. Il y a là de fraîches couronnes de roses, des oiseaux rôtis, et un vase de vin de Chypre. J'ai aussi, ajouta-t-il plus bas, caché Semura dans le camp.

— Elle y est?..... interrogea le prince.

Ses yeux qui un instant auparavant étincelaient, se voilèrent de volupté.

— Que l'armée poursuive sa marche en avant, continua Thoutmos, et nous, attendons-la ici.

Ramsès, comme s'il s'éveillait :

— Laisse-moi tranquille, tentateur! C'est dans deux heures la bataille.....

— Est-ce une bataille?....

— Ou du moins, ce qui doit décider du sort de mon commandement.

— Ris-toi de cela — dit en souriant l'élégant. — Je jurerais, qu'hier déjà, le ministre de la guerre a envoyé un rapport à Sa Sainteté, en la priant de t'accorder le commandement du corps d'armée de Memphis.

— Il n'importe. — Aujourd'hui, je ne saurais penser à autre chose qu'à l'armée.

— Il y a en toi une terrible inclination pour la guerre, où l'homme ne se lave pas des mois entiers, et tout cela pour

périr un jour..... Brrr! — Si cependant tu voyais Semura..... Donne-lui seulement un regard.

— Voilà pourquoi je ne la regarderai pas, — répondit Ramsès d'un ton décidé

En ce moment, comme écartant les troupes grecques, huit hommes apportaient l'énorme litière de Thoutmos destinée au prince héritier, un cavalier accourut de l'avant-garde à bride abattue. Il se jeta à bas de son cheval, et s'élança si vite en avant, que sur sa poitrine se heurtaient en sonnant les images des dieux, et les tablettes avec leurs noms. C'était Ennana tout enfiévré.

Tous se retournèrent vers lui, ce qui paraissait lui plaire.

— Erpatre, lèvre suprême, — s'écria Ennana en s'inclinant devant Ramsès. — Lorsque conformément à ton ordre divin, je chevauchais en tête du détachement, prenant soigneusement garde à tout, j'aperçus sur la chaussée deux magnifiques scarabées. Chacun des insectes sacrés, roulait devant lui une boule de glaise en travers de la route, vers les sables....

— Eh bien quoi?..... interrompit le prince héritier.

— Il s'entend, — continua Ennana, en regardant du côté du ministre — que ainsi que le commande la piété, moi et mes hommes ayant rendu hommage aux étincelantes images du Soleil, nous avons arrêté la marche. C'est là un si important présage, que sans ordre, aucun de nous n'oserait aller plus avant.

— Je vois que tu es véritablement un pieux Egyptien, bien que tu aies les traits des Hittites — répondit l'illustre Herhor, et se tournant vers quelques dignitaires, qui se tenaient plus près, il ajouta :

— Nous n'irons pas plus loin par la route, car nous pourrions écraser les scarabées sacrés. — Pen-ta-our, est-ce qu'avec ce défilé à droite, on peut contourner la chaussée?

— Oui, répondit le scribe du ministre. — Ce défilé a un

mille de longueur et il aboutit à la chaussée, presque en face de Pi-Baïlos.

— C'est là une perte de temps considérable — interrompit avec irritation l'héritier présomptif.

— Je jurerais que ce ne sont pas des scarabées, mais les âmes de mes usuriers phéniciens — dit l'élégant Thoutmos. — Ne pouvant, surpris par la mort, reprendre leur argent, ils me forcent, par punition, à traverser le désert.

La suite du prince attendait avec anxiété la décision, aussi Ramsès s'adressa à Herhor.

— Que penses-tu de tout cela, saint père?

— Jette un coup d'œil sur les officiers — répondit le prêtre — et tu comprendras, que nous devons aller par le défilé.

A ce moment s'avança le chef des grecs, le général Patrocle qui s'adressa à l'héritier du trône.

— Si tu le permets, prince, mon régiment continuera sa route par la chaussée. Nos soldats ne redoutent pas les scarabées.

— Vos soldats ne redoutent même pas les tombes royales, répondit le ministre. On n'y est cependant pas en sûreté... puisque aucun n'en est revenu.

Le Grec, troublé, se retira vers la suite.

— Avoue, saint père — chuchota le prince héritier avec la plus vive colère — qu'un tel obstacle n'arrêterait pas même un âne, dans son voyage.

— Aussi un âne ne sera-t-il jamais pharaon, répondit tranquillement le ministre.

— En ce cas, Ministre, c'est toi qui conduiras le détachement à travers le défilé — s'écria Ramsès. — Je ne me connais pas en tactique sacerdotale : du reste j'ai besoin de me reposer. Viens avec moi, cousin, dit-il à Thoutmos, et il se dirigea du côté des chauves monticules.

CHAPITRE II

Le sort du Paysan

Son Excellence Herhor chargea immédiatement celui de ses lieutenants qui portait la hache, de prendre le commandement de l'avant-garde à la place d'Ennana. Puis, il donna l'ordre que les machines destinées à lancer les grosses pierres descendissent de la chaussée vers le défilé. Les soldats grecs devaient faciliter le passage dans les endroits difficiles. Tous les chars et les litières des officiers de la suite partiraient en dernier lieu.

Comme Herhor donnait les ordres, son lieutenant porte-éventail, s'étant approché du scribe Pen-ta-our, lui dit à l'oreille :

— Il est probable qu'on ne pourra plus jamais aller à cheval par cette chaussée.

— Pourquoi? — répondit le jeune prêtre.

— Mais puisque deux scarabées sacrés se sont r[illegible] la traverse de notre route, il ne convient pas d'aller p[illegible]oin. Un malheur pourrait nous arriver.

— Il y a déjà un malheur. N'as-tu donc pas obse[illegible] le prince Ramsès s'est irrité contre le ministre? Et [illegible] maître n'est pas de ceux qui oublient....

— Ce n'est pas le prince qui a offensé notre maître, mais bien notre maître qui, offusqué, l'a repris sévèrement — répartit Pen-ta-our. — Et il a bien fait, car il semble déjà au jeune prince qu'il sera un second Ménès.....

— Ou plutôt un Ramsès-le-Grand — reprit le lieutenant.

— Ramsès-le-Grand obéissait aux dieux, voilà pourquoi il a dans tous les temples de glorieuses inscriptions. Mais Ménès, le premier pharaon d'Egypte, était un perturbateur de l'ordre, et il n'a dû qu'à la paternelle bonté des prêtres que son nom soit encore mentionné..... je ne donnerais pas cependant la valeur d'un outnou [1] de cuivre que la momie de Ménès existe.

— Mon cher Pen-ta-our, — continua le lieutenant — tu es un sage, tu comprends donc qu'il nous est indifférent d'avoir dix maîtres ou bien onze.....

— Mais au peuple, il n'est pas indifférent de retirer chaque année une montagne d'or pour les prêtres, ou bien deux montagnes d'or, pour les prêtres et pour les pharaons — répondit Pen-ta-our, et ses yeux lancèrent un éclair.

— Tu médites sur des affaires dangereuses — chuchota le lieutenant.

— Combien de fois n'as-tu parlé toi-même avec amertume des dépenses folles de la cour du pharaon et des nomarques.

— Silence..... Silence!.... Nous parlerons encore de ces choses, mais pas maintenant.

Malgré le sable, les machines de guerre, à chacune desquelles on avait attelé deux bœufs, roulaient plus vite dans le désert que sur la chaussée. Auprès de la première marchait Ennana, soucieux et préoccupé de savoir pourquoi le m[illegible]re l'avait privé du commandement de l'avant-garde. Voulait-on lui confier un poste plus important?

Avec la perspective d'une nouvelle situation, et peut-être pour étourdir les craintes qui agitaient son cœur, il saisit un levier et partout où le sable était plus profond, il étayait les balistes, ou bien de la voix encourageait les Grecs. Ceux-ci cependant faisaient peu attention à lui.

Le cortège s'avançait depuis une bonne demi-heure par

1) L'outnou, pèse en moyenne 91 grammes, selon les recherches de M. Chabons (d'apres Maspero). (Note du traducteur).

le défilé sinueux, aux parois unies et escarpées, lorsque l'avant-garde s'arrêta derechef. En cet endroit se trouvait un autre défilé, transversal, par le milieu duquel courait un assez long canal.

Un courrier dépêché au Ministre avec la nouvelle de l'obstacle, rapporta l'ordre de combler aussitôt le canal.

Près d'une centaine de soldats grecs avec des pics et des pelles se mirent rapidement au travail. Les uns, détachaient des pierres du rocher, les autres les jetaient dans le fossé et les recouvraient de sable.

Tout-à-coup du fond du défilé, sortit un homme, portant une houe, de la forme d'un bec de cigogne suivi de son long cou. C'était un paysan Egyptien, vieux, complètement nu. Avec la plus violente surprise, il considéra un moment le travail des soldats, puis brusquement s'élança parmi eux, en criant :

— Que faites-vous donc, païens, ne voyez-vous donc pas que c'est un canal ?....

— Et toi, comment oses-tu invectiver les guerriers de Sa Sainteté ? — lui demanda Ennana, présent à cet endroit.

— Je vois, que tu dois être Egyptien, et élevé en dignité — répartit le paysan — je te répondrai donc que ce canal appartient à un puissant seigneur : il est régisseur du scribe du porte-éventail de Son Excellence le nomarque de Memphis. Prenez-donc garde qu'il ne vous arrive malheur !....

— Continuez votre travail — dit d'un ton protecteur Ennana aux soldats grecs qui commençaient à examiner le paysan.

Ils ne comprenaient pas ses paroles, mais le ton les avait frappés.

— Ils jettent toujours du sable, poursuivit le paysan avec une terreur grandissante. — Malheur à vous, chiens ! — cria-t-il en se jetant avec sa houe sur l'un des soldats.

Le Grec lui arrachant sa houe, l'en frappa si fort au visage que le sang jaillit de la bouche. Et puis il se remit à jeter du sable.

Etourdi par la violence du coup, le paysan perdit courage et commença à supplier.

— Seigneur — disait-il — ce canal, je l'ai creusé moi-même pendant dix ans, la nuit et le jour, et même les jours de fête. Notre maître m'a promis que si je réussissais à détourner l'eau jusqu'à cette vallée, il m'y ferait valet de ferme, me céderait le cinquième des récoltes, et me donnerait la liberté..... vous entendez? La liberté à moi et à mes trois enfants!.... ô dieux!....

Il leva les mains au ciel, et de nouveau se tourna vers Ennana.

— Ils ne me comprennent pas, ces barbus d'outre-mer, cette race de chiens, ces frères des Phéniciens et des Juifs! Mais toi, Seigneur, tu exauceras ma prière..... Depuis dix ans, tandis que les autres allaient au marché, aux danses ou aux saintes processions, moi je me faufilais dans ce défilé inhospitalier. Je n'allais pas au tombeau de ma mère, je ne faisais que creuser; j'oubliais les morts, afin de donner à mes enfants et à moi-même, ne fût-ce qu'un jour avant de mourir, la liberté et la terre..... Soyez-moi témoins, ô dieux, combien de fois la nuit me surprit ici!.... Combien de fois j'entendis les voix lamentables des hyènes, et que de fois, je vis les yeux verts des loups! Mais je ne fuyais pas, car où aurais-je fui, quand à chaque sentier me guettait l'épouvante, et que dans ce canal la liberté me retenait par les jambes?.... Une fois, là, derrière cette brèche, s'avança sur moi un lion, le pharaon de tous les animaux. La houe me tomba des mains. Alors, je m'agenouillai devant lui, et tel que vous me voyez, je proférai ces mots : « Seigneur, daignerais-tu me dévorer? Je ne suis pourtant qu'un esclave!» Le lion rapace eut pitié; le loup se détournait de moi;

même les perfides chauves-souris épargnaient ma pauvre tête, et toi, Egyptien.....

Le paysan se tut : il aperçut le cortège du ministre Herhor qui approchait. A l'éventail, il reconnut quelqu'un de puissant, et à la peau de panthère un prêtre. Il courut donc vers lui, s'agenouilla et toucha le sable de sa tête.

— Que veux-tu, homme? — questionna le dignitaire.

— « Lumière du soleil, écoute-moi! — s'écria le paysan. — Qu'il n'y ait pas de gémissements dans ta demeure, et que le malheur ne marche pas derrière toi! Que rien ne vienne anéantir tes hauts faits, et que le courant ne t'emporte pas, quand tu vogueras sur le Nil vers l'autre rive ».....

— Je te demande ce que tu veux? — répéta le ministre.

— « Généreux Seigneur — poursuivit le paysan — conducteur sans caprice, toi, qui vainqueur de la fausseté, crées la vérité, toi qui es le père du malheureux, le mari de la veuve, le vêtement de l'orphelin..... Permets que je puisse faire résonner ton nom, comme la loi du pays. — Permets à ton nom de passer par mes lèvres. — Ecoute et fais justice, le plus noble d'entre les nobles »..... [1]

— Il veut que l'on ne comble pas ce fossé — dit Ennana.

Le ministre haussa les épaules, et poursuivit sa route dans la direction du canal au travers duquel on avait jeté une planche. Alors, le paysan désespéré le saisit par les jambes.

— Arrière!..... — cria Son Excellence, se reculant comme devant la morsure d'une vipère.

Le scribe Pen-ta-our détourna la tête, sa figure amaigrie avait une teinte livide. Mais Ennana saisit le paysan à la gorge et ne pouvant l'arracher des pieds du ministre, il appela ses soldats. Quelques instants après, Son Excellence délivrée, passa de l'autre côté du fossé, et les soldats, en le soulevant presque du sol, entraînèrent le paysan, vers l'extré-

1 Le verbiage du paysan est authentique. (Note de l'auteur).

mité de la colonne en marche. Ils le bourrèrent d'une vingtaine de coups de poing et les sous-officiers, toujours armés de baguettes, lui comptèrent une vingtaine de coups de bâton, et enfin le jetèrent à l'entrée du défilé.

Meurtri, ensanglanté, et par desssus tout terrifié, le misérable, resta assis quelques instants sur le sable, il se frotta les yeux, et soudain se dressant brusquement, commença à fuir dans la direction de la chaussée, en gémissant.

— Terre, engloutis-moi. Que maudit soit le jour où j'ai vu le soleil, et la nuit où fut dit : « Un homme est né ». Dans le manteau de la justice, il n'y a même pas une rognure pour les esclaves. Et les dieux eux-mêmes ne jetteront pas un coup d'œil sur une créature pareille, qui n'a des mains que pour le travail, une bouche que pour les lamentations et un dos que pour la bastonnade. O mort, réduis mon corps en poussière, afin que là-bas encore, sur les champs d'Osiris je ne renaisse pas esclave une seconde fois.....



CHAPITRE III

Sara la Juive

Haletant de fureur, le prince Ramsès gravissait la colline suivi de Thoutmos. L'élégant avait sa perruque de travers, il tenait à la main sa barbe postiche qui était tombée, et malgré la fatigue, sa figure eût été pâle, n'était une couche de rouge.

Enfin le prince s'arrêta sur le faîte. Du défilé leur parvenaient les rumeurs de la soldatesque et le vacarme des balistes qui roulaient ; devant eux se déployait l'immense étendue de la terre de Gessen, se baignant encore dans les rayons du soleil. Il semblait que ce ne fût pas une terre, mais un nuage doré, sur lequel les songes avaient peint un paysage avec des couleurs d'émeraude, d'argent, de rubis, de perles et de topazes.

Le prince héritier étendit la main.

— Regarde — cria-t-il à Thoutmos — là-bas doit être ma terre et ici mon armée. — Et voilà que là-bas, les plus hauts édifices sont les palais des prêtres, et ici, le chef suprême des armées est un prêtre !.... Peut-on souffrir pareille chose ?

— Il en a toujours été ainsi, répondit Thoutmos, regardant de toutes parts avec frayeur.

— C'est faux. — Je connais pourtant les annales de ce peuple, cachées pour vous. — Chef d'armée et maître des fonctionnaires étaient seuls les pharaons, ou au moins les plus énergiques d'entre eux. Les jours de ces potentats

ne s'écoulaient pas en offrandes et en prières mais en gouvernement de l'Etat.

— Si telle est la volonté de Sa Sainteté..... — insinua Thoutmos.

— Ce n'est pas la volonté de mon père. que les monarques gouvernent despotiquement dans leurs capitales, et qu'un officier subalterne ethiopien se considère presque comme l'égal du roi des rois. Et la volonté de mon père ne peut être que son armée contourne deux scarabées d'or, parce que le ministre de la guerre est un prêtre.

— C'est un grand capitaine!.... — murmura Thoutmos de plus en plus effrayé.

— Un beau capitaine!.... Parce qu'il a vaincu une poignée de brigands libyens qui doivent fuir à la seule vue des justaucorps des soldats égyptiens? Mais regarde ce que font nos voisins. Israël tarde avec le tribut, et paie de moins en moins. Le rusé Phénicien retire chaque année quelque vaisseau de notre flotte. Contre les Hittites, à l'orient, nous sommes obligés de garder une armée importante, et autour de Babylone et de Ninive, bouillonne une agitation qui se fait sentir dans toute la Mésopotamie.

Et quel est, en définitive, le résultat du gouvernement des prêtres? Celui-ci : que tandis que mon arrière grand-père, avait cent mille talents de revenu annuel, et une armée de cent soixante mille hommes. mon père jouit de cinquante mille talents et d'une armée de cent vingt mille hommes!....

Et quelle armée encore. Si ce n'était le régiment grec, qui les tient en ordre comme le dogue les brebis, aujourd'hui déjà les soldats égyptiens n'écouteraient que les prêtres, et le pharaon tomberait au niveau d'un misérable nomarque.

— D'où sais-tu cela?.. D'où te viennent de pareilles pensées....? — demanda Thoutmos étonné.

— Est-ce que je ne descends pas de la race des prêtres! Ce sont eux-mêmes qui m'ont instruit quand je n'étais pas

encore l'héritier du trône. Oh! quand je deviendrai pharaon, après mon père (puisse-t-il vivre éternellement) je leur mettrai sur la nuque, mon pied chaussé d'une sandale d'airain..... Et d'abord je mettrais la main sur leurs trésors, qui toujours ont été pleins, mais qui depuis les temps de Ramsès-le-Grand ont commencé à enfler, et sont aujourd'hui si gonflés d'or, qu'ils rendent invisible le trésor du pharaon.

— Malheur à moi et à toi aussi! — soupira Thoutmos. — Tu as des intentions, sous lesquelles s'effondrerait cette colline si elle pouvait les entendre et les comprendre. Et où sont tes forces?.... tes auxiliaires?.... tes soldats?.... Contre toi s'élèvera toute la nation, menée par une classe puissante. Et qui sera pour toi?

Le prince écoutait, et demeurait pensif. Enfin il répartit :

— L'armée...

— Une grande partie se rangera du côté des prêtres.

— Le régiment grec.....

— Un tonneau d'eau dans le Nil.

— Les fonctionnaires.....

— La moitié leur appartient.

Ramsès secoua tristement la tête et se tut.

Du faîte, par une pente dénudée et pierreuse, ils descendirent sur l'autre versant de la colline. Tout à coup Thoutmos qui s'était un peu avancé, s'écria :

— Un sortilège a-t-il frappé mes yeux?.... Regarde Ramsès!.... Mais entre ces rochers se cache une seconde Egypte.

— Ce doit-être quelque métairie de prêtre, qui ne paie pas d'impôts — répondit le prince avec amertume.

A leurs pieds, dans le fond s'étendait une petite vallée, ayant la forme d'une fourche dont les dents se cachaient parmi les rochers. Dans un coin, on voyait quelques cabanes pour les serviteurs, et la jolie maisonnette du propriétaire ou de l'intendant. Là croissaient des palmiers, de la vigne, des oliviers, des figuiers aux racines aériennes, des cyprès.

même de jeunes baobabs. Au milieu coulait un filet d'eau; sur les pentes de la colline, on voyait tous les quelques cents pas, de petits étangs.

Descendus parmi les vignes, pleines de grappes mûres, il entendirent une voix de femme qui criait ou plutôt chantonnait sur une note mélancolique.

— Où es-tu ma petite poule? réponds-moi, où es-tu ma bien-aimée? Tu m'as fui, quoique je te donne à boire et te nourrisse d'un grain si pur, que les esclaves en soupirent..... Où es-tu?.... réponds-moi... Souviens-toi que la nuit va te surprendre et que tu ne regagneras pas la maison où tous te servent; ou bien que du désert accourra un autour roux qui te déchirera le cœur. Alors, en vain tu appelleras ta maîtresse comme maintenant je t'appelle... Réponds-moi, car je me fâcherai, et m'en irai, et tu seras obligée de me rejoindre à pied.....

Le chant se rapprochait de l'endroit où étaient les voyageurs. Déjà, la chanteuse n'était plus qu'à quelques pas d'eux, quand Thoutmos, ayant avancé la tête entre les buissons, s'écria :

— Regarde donc, Ramsès, mais c'est une ravissante fille!....

Le prince au lieu de regarder sauta dans le sentier et coupa la route à la chanteuse. C'était en effet une belle jeune fille, aux traits grecs et au teint d'ivoire. Sous le voile qui lui couvrait la tête, apparaissaient d'abondants cheveux noirs, tordus en un nœud. Elle portait une robe blanche traînante, qu'elle soulevait d'une main; sous l'étoffe transparente on devinait ses seins de vierge, semblables à des pommes.

— Qui es-tu, jeune fille? — s'écria Ramsès.

De son front disparurent les plis menaçants, ses yeux s'allumèrent.

— O Jéhovah !.... père !.... — cria-t-elle effrayée, s'arrêtant, immobile dans le sentier.

Lentement pourtant elle se calma, et ses yeux de velours revêtirent leur habituelle expression de douce mélancolie.

— Comment te trouves-tu ici ?... — demanda-t-elle à Ramsès, d'une voix un peu tremblante. — Je vois que tu es soldat, et ici, il est défendu aux soldats d'entrer.

— Pourquoi cette défense ?

— Parce que c'est la terre d'un grand seigneur, Sésostris.

— Oh ! oh !.... — sourit Ramsès.

— Ne ris pas, seigneur, car tu pâlirais aussitôt. Le seigneur Sésostris est scribe du seigneur Khérès, qui porte l'éventail au-dessus de l'illustre nomarque de Memphis. Mon père l'a vu et s'est courbé devant lui face contre terre.

— Oh ! oh ! oh !.... — répétait Ramsès en riant toujours.

— Tes paroles sont audacieuses, — dit la jeune fille en fronçant le sourcil. — Si ta figure ne dénotait la bonté, je croirais que tu es un mercenaire grec ou un bandit.

— Il ne l'est pas encore, mais quelque jour, peut-être, il pourra devenir le plus grand bandit que la terre ait porté — intervint l'élégant Thoutmos, en rajustant sa perruque.

— Et toi, tu dois être un danseur — lui répondit la jeune fille enhardie. — Oh je suis même sûre, que je t'ai vu au marché de Pi-Baïlos, comme tu charmais les serpents.

Les deux jeunes gens se mirent à rire.

— Et qui es-tu donc ? — demanda Ramsès à la jeune fille, en la prenant par la main qu'elle retira.

— Ne sois pas si hardi. Je suis Sara, la fille de Gédéon l'intendant de cette métairie.

— Une Juive ? — articula Ramsès, et une ombre passa sur son visage.

— Que t'importe..... que t'importe..... s'écria Thoutmos....

— Crois-tu que les Juives sont moins douces que les Egyptiennes. Elles sont simplement plus modestes, et d'accès plus difficile, ce qui donne à leur amour un merveilleux attrait.

— Vous êtes donc païens — dit Sara avec dignité. — Reposez-vous si vous êtes fatigués, cueillez des raisins, et allez avec Dieu. Nos serviteurs ne sont pas très accueillants pour de tels hôtes.

Elle voulait s'en aller, mais Ramsès la retint.

— Arrête... Tu m'as plu et tu ne peux nous quitter ainsi.

— Le mauvais esprit te possède. Nul dans cette vallée n'oserait me parler de telle manière..... — dit avec indignation Sara.

— Vois-tu — intervint Thoutmos, — ce jeune homme est officier du régiment des prêtres de Phtah, et scribe, chez le scribe d'un maître tel, qu'il porte l'éventail sur le porteur d'éventail du nomarque de Habu.

— Il n'y a pas de doute qu'il ne soit officier, — répartit Sara, regardant pensivement Ramsès. — Peut-être est-il lui-même un grand seigneur? — ajouta-t-elle en posant un doigt sur ses lèvres.

— Quel que soit mon rang, ta beauté surpasse ma dignité — dit-il soudain. — Mais, dis-moi, est-il vrai que vous..... que vous mangez du porc?....

Sara le regarda d'un air offensé, et Thoutmos intervint.

— Comme on voit que tu ne connais pas les Juives... Apprends donc qu'un juif préférerait mourir, plutôt que de manger de la viande de porc, viande qu'au reste, je ne considère pas comme des plus mauvaises.....

— Mais vous tuez les chats? — insista Ramsès, en étreignant les mains de Sara, et en la regardant dans les yeux.

— C'est encore une fable... une misérable fable!... — s'écria Thoutmos. — Tu pouvais m'interroger sur ces choses.

au lieu de dire des sornettes..... Pense que j'ai eu trois juives pour maîtresses.....

— Jusqu'à présent tu as dit la vérité, mais maintenant tu mens, interrompit Sara, une Juive ne sera la maîtresse de personne! ajouta-t-elle avec hauteur.

— Pas même la maîtresse du scribe d'un si grand seigneur qu'il porte éventail derrière le nomarque de Memphis? — demanda d'un ton ironique Thoutmos.

— Pas même.....

— Pas même la maîtresse du seigneur qui porte l'éventail?....

Sara hesita puis répondit :

— Pas même.....

— Alors, elle ne deviendrait peut-être pas même la maîtresse du nomarque?....

La jeune fille laissa tomber ses mains avec stupeur, elle regardait tour à tour les deux jeunes gens, ses lèvres frémissaient et ses yeux se voilaient de larmes.

— Qui êtes-vous?.. — demandait-elle pleine de terreur. — Vous êtes descendus des monts comme des voyageurs qui ont besoin d'eau et de pain..... Mais vous me parlez comme les plus grands seigneurs..... Qui êtes-vous?.... Ton épée — elle se tourna vers Ramsès — est enrichie d'émeraudes, et tu as au cou une chaîne d'or d'un travail tel que dans son trésor n'en possède même pas de pareille notre gracieux maître Sésostris.....

— Réponds-moi plutôt si je te plais? — insistait Ramsès, lui pressant les mains et la regardant dans les yeux avec émotion.

— Tu es beau comme l'ange Gabriel, mais je te crains, car je ne sais qui tu es.....

Tout à coup résonna au delà des monts une sonnerie de trompettes.

— On t'appelle, — s'écria Thoutmos.

— Et si j'étais un aussi grand seigneur que votre Sésostris..... — questionna le prince.

— Cela peut être..... — murmura Sara.

— Et si je portais l'éventail au-dessus du nomarque de Memphis ?

— Tu peux être même aussi grand.....

Sur la colline au loin une nouvelle sonnerie de trompettes retentit.

— Allons Ramsès !.... — insista Thoutmos terrifié.

— Et si j'étais..... l'héritier du trône, viendrais-tu chez moi, jeune fille ?.... — interrogea le prince.

— O Jéhovah !.... — s'écria Sara, en tombant à genoux.

Maintenant de tous côtés les trompettes sonnaient un violent rappel.

— Courons !.... — criait Thoutmos désespéré ! — N'entends-tu pas que l'alarme est au camp ?....

L'héritier du trône retira vivement la chaîne qu'il portait et la passa autour du cou de Sara.

— Donne ceci à ton père, — dit-il. — Je t'achète à lui. Adieu.....

Il la baisa passionnément sur la bouche, et elle lui baisa les pieds. Il s'arracha d'auprès d'elle, courut quelques pas, puis revint, et de nouveau il couvrit de baisers son beau visage, et ses cheveux d'un noir de corbeau, comme s'il n'entendait pas les bruits impatients de l'armée.

— Au nom de Sa Sainteté le Pharaon, je t'en conjure, suis-moi..... — cria Thoutmos, et il saisit le prince par la main.

Il commencèrent à courir au galop, dans la direction des trompettes. Ramsès, par moment chancelait comme un homme ivre et tournait la tête. Enfin ils commencèrent à gravir la colline opposée.

— Et cet homme, — pensait Thoutmos, — veut lutter avec les prêtres !....

CHAPITRE IV

Ennana l'officier

L'héritier du trône et son compagnon coururent près d'un quart d'heure sur le faîte rocheux de la colline, entendant se rapprocher les trompettes qui sonnaient de plus en plus violemment l'alarme. Enfin ils arrivèrent à un endroit d'où l'on pouvait embrasser d'un coup d'œil toute la contrée.

A gauche se deroulait la route. derrière laquelle on voyait distinctement la ville de Pi-Baïlos. les régiments du prince héritier campés et un immense tourbillon de poussière. qui s'élevait sur l'adversaire chargeant de l'occident.

A droite baîllait le large défilé par le milieu duquel le régiment grec traînait ses machines de guerre. Non loin de la chaussée, le défilé se confondait avec un autre plus large, qui sortait du fond du désert.

Or. en cet endroit, il se passait quelque chose d'anormal. Les Grecs avec les machines. se tenaient immobiles non loin du point d'intersection des deux défilés ; et sur ce point même. entre la chaussée et l'état-major du prince héritier se déployèrent quatre rangs épais d'une autre armée, telles quatre haies hérissées de lances étincelantes.

Malgré la route très en pente, le prince descendit au galop jusqu'à son détachement. à l'endroit où se tenait le ministre de la guerre entouré d'officiers.

— Que se passe-t-il ?.... — cria-t-il durement. — Pourquoi sonnez-vous l'alarme au lieu de marcher ?

— Nous sommes coupés. — dit Herhor.

— Qui?.... par qui?....

— Notre détachement..... par trois régiments de Nitager qui ont débouché du désert.

— Ainsi, là-bas, près de la chaussée, c'est l'ennemi?....

— Là-bas, se trouve l'invincible Nitager lui-même.

Il semblait qu'en cet instant l'héritier du trône fût devenu fou. Ses lèvres grimacèrent, les yeux lui sortaient des orbites. Il tira son épée, et courant vers les Grecs, clama d'une voix rauque....

— Suivez-moi contre ceux qui nous ont barré la route!....

— Vis éternellement, erpatre! — s'écria Patrocle, tirant également son épée. Et se tournant vers ses soldats. — En avant, descendants d'Achille!... Montrons aux vachers égyptiens qu'il n'est pas permis de nous arrêter!....

Les trompettes sonnèrent l'attaque. Les quatre files courtes mais serrées des Grecs s'ébranlèrent en avant, il s'éleva un tourbillon de poussière, et une clameur à la gloire de Ramsès.

En quelques minutes, les Grecs se trouvèrent en présence des régiments égyptiens et..... s'arrêtèrent indécis.

— En avant!.... cria le prince héritier, courant l'épée en main.

Les Grecs abaissèrent les lances. Dans les rangs ennemis, il se fit un mouvement, un murmure vola, et également les lances se baissèrent.

— Qui êtes-vous, insensés?.... — cria du côté opposé une voix puissante.

— L'héritier du trône!.... — répondit Patrocle.

Un moment de silence.

— Ouvrez vos rangs..... — répéta la même voix puissante qui s'était déjà fait entendre.

Les régiments de l'armée d'Orient lentement s'ouvrirent comme de lourdes portes à deux battants, et le détachement grec passa.

Alors s'approcha du prince héritier, un guerrier grisonnant, au casque et à l'armure dorés, qui s'étant incliné très bas dit :

— Tu as vaincu, erpatre. Seul un grand capitaine sort d'embarras de cette manière.

— Tu es Nitager, le brave des braves !.... s'écria le prince.

En cet instant vint à eux le Ministre de la guerre qui avait entendu l'entretien, et qui dit d'un ton acerbe :

— Et si de votre côté se trouvait un chef aussi insubordonné que l'erpatre, comment aurions-nous mis fin aux manœuvres ?

— Laisse donc en paix ce jeune capitaine ! — répondit Nitager. — Ne suffit-il pas qu'il ait montré les griffes du lion comme il sied à l'enfant des Pharaons ?....

Thoutmos, entendant quelle tournure prenait l'entretien, se tourna vers Nitager.

— Comment es-tu ici, illustre général, puisque le gros de tes forces, se trouve en avant de notre armée ?

— Je savais, avec quelle nonchalance, marchait le détachement de Memphis, tandis que le prince héritier rassemblait les régiments sous Pi-Baïlos. Alors, pour rire, j'ai voulu vous prendre au piège, mes jeunes seigneurs..... Pour mon malheur, le prince héritier s'est trouvé ici, et m'a gâté mes plans. Agis toujours ainsi, Ramsès, naturellement vis-à-vis de véritables ennemis.

— Et si, comme aujourd'hui, il rencontre des forces trois fois supérieures..... — demanda Herhor.

— Une raison courageuse vaut mieux que la force, — répondit le vieux capitaine. — L'éléphant est cinquante fois plus fort que l'homme, et cependant il plie devant lui ou périt de sa main.

Herhor écoutait en silence.

On jugea les manœuvres finies. L'héritier du trône en compagnie du Ministre et des chefs rejoignit à cheval les troupes

campées sous Pi-Baïlos, salua les vétérans de Nitager, et prit congé de ses régiments auxquels il donna l'ordre de marcher vers l'est, en leur souhaitant le succès.

Puis, entouré d'une suite nombreuse, il reprit la route de Memphis par la chaussée, au milieu des foules venues de la terre de Gessen, qui, en habits de fête, et avec des branches de vert feuillage, souhaitaient la bienvenue au vainqueur. queur.

Quand la route fit un coude vers le désert, la foule se clairsema, et lorsqu'ils arrivèrent vers l'endroit où l'état-major du prince héritier, grâce aux scarabées, était entré dans le défilé, il n'y avait plus personne sur la chaussée.

Alors Ramsès fit signe à Thoutmos, et lui indiquant du doigt le monticule pelé, il lui dit tout bas :

— Tu iras là, chez Sara.....

— J'entends.

— Et tu diras à son père, que je lui donne la métairie près de Memphis.

— J'entends. Après-demain elle sera à toi.

Après cet échange de vues, Thoutmos se retira en arrière vers les troupes qui suivaient le cortège du prince et disparut.

Presque en face du défilé, où le matin s'étaient engagées les machines de guerre, à quelques pas de la route, croissait un vieux tamarin peu élevé. La garde qui précédait la suite du prince s'arrêta en cet endroit.

— Ferons-nous derechef rencontre des scarabées..... demanda en riant le prince héritier au Ministre.

— Nous verrons, — répartit Herhor.

Effectivement ils virent : à l'arbre frêle pendait un homme nu.

— Que signifie cela ? — s'écria le prince héritier ému.

Les aides de camp coururent vers l'arbre et reconnurent

que le pendu était ce même vieux paysan, dont l'armée avait comblé le canal.

— Il a bien fait de se pendre — pérorait Ennana — parmi les officiers. — Croiriez-vous que ce misérable esclave osa toucher les pieds de Son Excellence le Ministre.

Ramsès, ayant entendu, arrêta son cheval. Puis il descendit et s'approcha de l'arbre de sinistre présage.

Le paysan se balançait avec la tête penchée en avant, il avait la bouche largement ouverte, les paumes des mains tournées vers les spectateurs et la menace dans les yeux. Il ressemblait à un homme qui aurait voulu dire quelque chose, mais à qui la voix a manqué.

— Le malheureux! soupira le prince avec compassion.

Quand il revint vers son cortège, il se fit raconter l'histoire du paysan, puis pendant un long temps, il chevaucha en silence. Devant les yeux, il avait toujours l'image du suicidé, et dans son cœur pénétrait le sentiment qu'on avait causé un tort considérable à cet esclave méprisé, un tort si grand qu'il pouvait provoquer la méditation du fils et de l'héritier des pharaons lui-même.

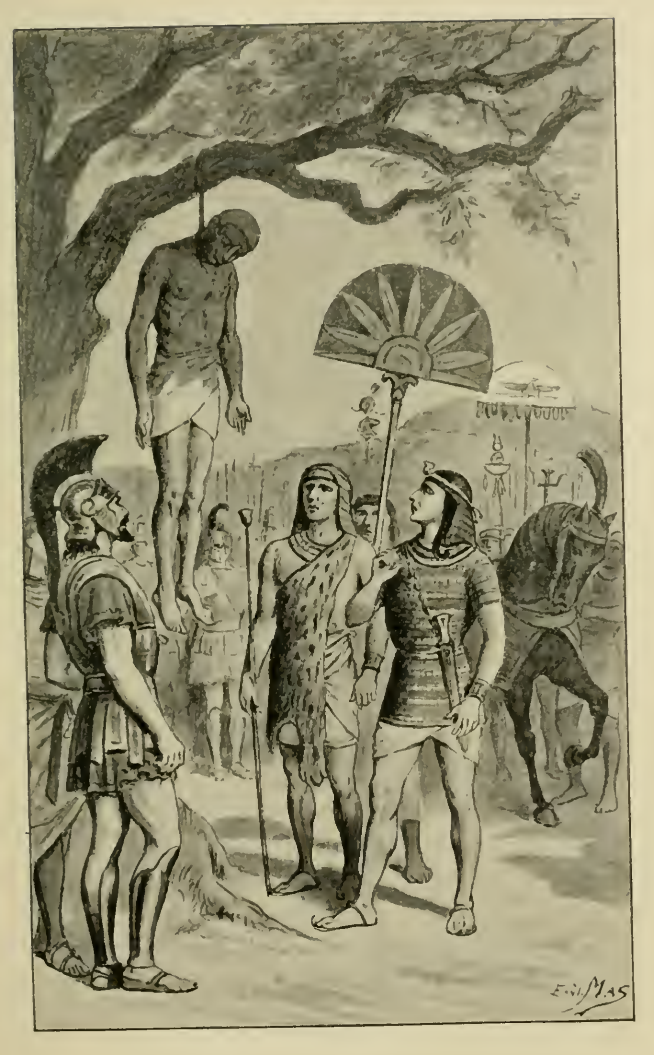
La chaleur était intolérable; la poussière tarissait l'eau, et piquait les yeux des hommes et des bêtes. On fit faire halte au détachement pour quelques instants et pendant ce temps, Nitager acheva sa causerie avec le Ministre.

— Mes officiers — disait le vieux capitaine — ne regardent pas sous leurs pieds, mais devant eux. Et c'est peut-être pourquoi l'ennemi ne m'a jamais coupé le passage.

— Votre Excellence vient de me rappeler par ces paroles que je dois acquitter certaines dettes, répondit Herhor, et il ordonna aux officiers et aux soldats qui étaient là de se rassembler.

— Et maintenant, dit le Ministre, appelez Ennana.

L'officier couvert d'amulettes se trouva là si vite qu'on eût dit qu'il attendait depuis longtemps cet appel. Sur sa figure



— Le malheureux ! soupira le prince avec compassion. *(Page 34).*

se peignait la joie, dissimulée à grand peine sous un masque d'humilité.

Herhor ayant aperçu Ennana devant lui, commença ainsi :

— Par la volonté de Sa Sainteté, avec la fin des manœuvres, la suprême puissance militaire revient de nouveau en mes mains.

Les assistants courbèrent la tête.

— Il convient que j'use avant tout de cette puissance pour rendre justice.

Les officiers commencèrent à s'entre-regarder.

— Ennana, continua le Ministre, je sais que tu as toujours été un des officiers les plus zélés.....

— La vérité parle par ta bouche, très noble seigneur, — répondit Ennana. — Comme le palmier soupire après la rosée, je soupire après les ordres de mes supérieurs. Et quand je n'en reçois pas, je suis comme l'orphelin dans le désert, qui cherche en vain sa route.

Les officiers de Nitager, couverts de cicatrices, écoutaient avec étonnement la facile éloqeunce d'Ennana, et ils pensaient en eux-mêmes : « Celui-là sera élevé au-dessus des autres ! »

— Ennana, — dit le ministre, — non seulement tu es zélé, mais encore tu es pieux, non seulement pieux, mais encore vigilant comme l'ibis au bord de la rivière. Aussi les dieux ont-ils répandu sur toi leurs bienfaits; ils t'ont donné la prudence du serpent, et le coup d'œil de l'autour.....

— La vérité même coule des lèvres de Votre Excellence, — interrompit Ennana. — Si ce n'était ma vue perçante, je n'aurais jamais aperçu les deux scarabées sacrés....

— Oui, — répartit vivement le ministre. — et tu n'aurais pas préservé notre camp du sacrilège. Pour cet acte digne du plus pieux des Egyptiens, je te donne.....

Ici le ministre ôta de son doigt un anneau d'or.

— Je te donne cet anneau qui porte le nom de la déesse Mout dont la faveur et la sagesse t'accompagneront jusqu'à la fin du pèlerinage terrestre, si tu les mérites.

Son Excellence remit l'anneau à Ennana, et les assistants poussèrent une acclamation à la gloire du pharaon et firent résonner leurs armes.

Comme le ministre ne bougeait pas, Ennana se tenait également immobile, et attachait sur lui des regards pénétrants, tel un chien fidèle, qui ayant obtenu de la main de son maître un friand morceau, le flatte encore et attend.

— Et maintenant, — reprit de nouveau le ministre, — avoue Ennana, pourquoi n'as-tu pas dit, où était allé le prince héritier, quand l'armée marchait péniblement à travers le défilé?.... Tu as commis une mauvaise action ; nous avons dû, en effet, sonner l'alarme dans le voisinage de l'ennemi.

— Les dieux me sont témoins, que je ne savais rien de l'illustre prince — répondit Ennana étonné.

Herhor secoua la tête.

— Il ne se peut qu'un homme doué d'une vue telle que la tienne, qui, à quelques centaines de pas, voit parmi le sable les scarabées sacrés, ne puisse apercevoir un personnage si grand que le prince héritier.

— En vérité, je ne l'avais pas vu ! — s'excusait Ennana, en se frappant la poitrine. Au reste, personne ne m'avait chargé de veiller sur le prince.

— Ne t'avais-je pas déchargé du commandement de l'avant-garde?.... T'avais-je assigné quelque tâche spéciale? demanda le ministre. Tu étais parfaitement libre, justement comme l'homme appelé à avoir l'œil aux choses importantes. T'es-tu tiré à ton honneur de cette tâche?.. En vérité pour une semblable faute, en temps de guerre, tu devrais subir la mort...

Le malheureux officier pâlit.

— Mais j'ai pour toi, Ennana, un cœur paternel, — continua l'illustre personnage — et me souvenant du grand service que tu rendis à l'armée par la découverte des scarabées, symboles du Soleil divin, je t'inflige, non comme un ministre sévère, mais comme un prêtre plein de mansuétude, une peine très légère. Tu recevras cinquante coups de bâton.

— Votre Excellence.....

— Ennana, tu as su être heureux, sois courageux maintenant, et reçois cette faible admonition, comme il convient à un officier de l'armée de Sa Sainteté.

A peine l'illustre Herhor avait-il fini de parler, que déjà les officiers les plus élevés en grade avaient étendu Ennana dans un endroit commode auprès de la chaussée. Puis, l'un s'assit sur son cou, l'autre sur ses jambes, et deux autres lui comptèrent sur son corps mis à nu, cinquante coups d'un jonc flexible.

L'intrépide soldat ne poussa pas un gémissement, il chantonna même un refrain militaire, et la cérémonie finie, voulut se lever sans aide. Mais ses jambes endolories lui refusèrent le service. Il tomba la face dans le sable, et l'on dut le ramener à Memphis sur un char à deux chevaux, où, couché et souriant aux soldats, il pensait en lui-même que le vent ne tournait pas plus vite dans la Basse-Egypte, que la fortune dans la vie d'un pauvre officier.

Lorsque, après une courte halte, le cortège du prince héritier reprit sa marche, Son Excellence Herhor monta à cheval, et chevauchant auprès de Son Excellence Nitager, se mit à l'entretenir à demi-voix des peuples asiatiques, et surtout du réveil de l'Assyrie.

Alors, les deux serviteurs du ministre, l'officier porte-éventail, et le scribe Pen-ta-our, commencèrent aussi à causer.

— Que penses-tu de l'aventure d'Ennana? — demanda le porte-éventail.

— Et toi, que penses-tu du paysan qui s'est pendu ? — dit le scribe.

— Il me semble, que pour le paysan la journée d'aujourd'hui est la meilleure, et la corde autour du cou la plus douce qu'il aient rencontrées dans sa vie, répartit l'officier. Je pense aussi que désormais Ennana veillera très soigneusement sur le prince héritier.

— Tu te trompes, — dit Pen-ta-our. — Ennana dès aujourd'hui n'apercevra jamais un scarabée, fût-il de la grosseur d'un bœuf. Quant à ce qui touche ce paysan, ne penses-tu pas qu'il se trouvait mal, très mal..... bien mal sur la sainte terre d'Egypte.

— Tu ne connais pas les paysans, voilà pourquoi tu parles ainsi.....

— Et qui les connaît mieux que moi..... — répondit le scribe avec une sombre tristesse. — N'ai-je pas grandi parmi eux ? N'ai-je pas vu mon père qui irriguait les terres, nettoyait les canaux, semait, récoltait, et par là-dessus payait les impôts ! Oh ! tu ne sais pas ce qu'est la destinée du paysan en Egypte !

— Je sais par contre, — répondit l'officier, — ce qu'est la destinée de l'étranger. Mon bisaïeul ou mon trisaïeul était l'un des puissants parmi les Hycsos, mais il est resté ici, car il s'était attaché à la terre. Et qu'en diras-tu ? Non seulement on lui enleva ses biens, mais sur moi-même encore pèse la tare de l'origine ! Tu vois toi-même ce que je supporte parfois des Egyptiens natifs, quoique j'occupe une situation importante. Comment puis-je donc m'apitoyer sur le paysan d'Egypte, qui, voyant mon teint jaunâtre, plus d'une fois me murmure sous le nez : « Païen !... Etranger !... » Le paysan du moins n'est ni païen ni étranger.

— Il n'est qu'esclave — interrompit le scribe. — Esclave qu'on marie, qu'on divorce, qu'on bat, qu'on vend, qu'on tue parfois, et auquel on ordonne toujours de travailler, lui pro-

mettant pour comble, que même dans l'autre monde, il sera encore esclave.

L'officier haussa les épaules.

— Tu es bizarre, malgré ta science — dit-il. — Tu vois pourtant que chacun de nous occupe un poste quelconque, plus ou moins inférieur, dans lequel il doit travailler. Cela te chagrine-t-il de n'être pas pharaon, et de n'avoir pas pour tombeau une pyramide? Tu n'y penses pas nullement, car tu comprends que tel est l'ordre des choses. Chacun accomplit sa tâche : le bœuf laboure, l'âne se traîne sous le poids des voyageurs, moi j'évente Son Excellence, toi tu te souviens et tu penses pour Elle, et le paysan travaille la terre et paie les impôts. Que nous importe donc qu'un bœuf naisse Apis, qu'on lui rende des honneurs, ou qu'un homme naisse pharaon ou nomarque?

— On a détruit à ce paysan son travail de dix années..... — dit à voix étouffée Pen-ta-our.

— Et le Ministre ne détruira-t-il pas ton ouvrage?.... — demanda l'officier. — Qui donc sait que c'est toi qui gouvernes l'Etat, et non Son Excellence Herhor?

— Tu te trompes, — dit le scribe. — C'est bien lui qui gouverne. Il a la puissance, il a la volonté, je n'ai que le savoir..... On ne me donne pas, au reste, la bastonnade à moi, ni à toi non plus, comme on l'a fait à ce paysan.....

— Mais on l'a donné à Ennana, et nous pouvons la recevoir aussi quelque jour. Il faut donc être courageux, et se réjouir de la situation qui fut assignée à l'homme. D'autant plus, que comme tu le sais, notre âme, l'immortelle Ka [1], à mesure qu'elle se débarrasse de toute souillure, franchit des degrés plus élevés, afin de se perdre dans des milliers ou des millions d'années, de compagnie avec les âmes des pharaons

(1) Ka le double. (Note du traducteur).

et des esclaves, même des dieux, dans Celui qui n'a pas de nom, le père tout puissant de toute vie.

— Tu parles comme un prêtre — répartit avec amertume Pen-ta-our. — C'est moi qui devrais plutôt avoir cette sérénité!.... Mais au lieu de la paix, je n'ai que de la douleur dans l'âme, car je ressens la misère de millions d'êtres.....

— Qui te force à cela?

— Mes yeux et mon cœur. Mon cœur est comme une vallée entre des montagnes, qui ne saurait se taire quand elle entend un cri, mais répond par l'écho.

— Et moi, je te dis, Pen-ta-our, que tu penses beaucoup trop à des choses dangereuses. On ne peut impunément marcher sur le bord des précipices des montagnes de l'est, car à toute minute on peut tomber, ni errer dans le désert occidental où rôdent des lions affamés, et où se lève le Khamsin furieux.....

Cependant le valeureux Ennana, étendu sur le char qui ne faisait que redoubler ses douleurs, pour montrer combien il était brave, réclama à manger et à boire. Et quand il eut absorbé une galette sèche frottée d'ail, et qu'il eut bu à même un cruchon de forme élancée un peu de bière aigre, il demanda au conducteur du char de chasser à l'aide d'une branche d'arbre les mouches de son corps meurtri.

Ainsi couché sur des sacs et des paquets, dans un char grinçant, la face tournée vers le sol le pauvre Ennana, d'une voix gémissante commença à chanter la triste destinée de l'officier subalterne.

« Pourquoi prétends-tu qu'il vaut mieux être officier que scribe? Viens et contemple ces marques livides et mon corps meurtri, et je te conterai pendant ce temps l'histoire de l'officier martyrisé.

« J'étais encore tout enfant, quand on m'amena a la caserne. Pour déjeuner, j'avais un coup de poing dans le ventre, si fort que le cœur me tournait, pour

DINER UN COUP DE POING DANS L'ŒIL, TEL QUE J'EN AVAIS LA FIGURE FENDUE. VERS LE SOIR, J'AVAIS DÉJA LA TÊTE COUVERTE DE PLAIES, A MOITIÉ FRACASSÉE.

« VIENS, QUE JE TE CONTE COMMENT J'ACCOMPLIS LE VOYAGE DE SYRIE. JE DEVAIS PORTER MES VIVRES ET MA BOISSON SUR MES ÉPAULES, SURCHARGÉ COMME UN ANE. J'AVAIS LE COU TOUT RAIDI COMME LE COU D'UN ANE ET LES JOINTURES DE L'ÉCHINE ROMPUES. JE BUVAIS DE L'EAU POURRIE, ET EN PRÉSENCE DE L'ENNEMI J'ÉTAIS COMME UN OISEAU PRIS AU PIÈGE.

« JE REVIENS EN EGYPTE, MAIS LA JE SUIS COMME UN ARBRE RONGÉ PAR LE VER. POUR UN RIEN ON M'ÉTEND PAR TERRE ET ON ME BAT COMME UN PAPYRUS, SI BIEN QUE JE SUIS PRESQUE BRISÉ PAR LE BATON. JE SUIS MALADE ET JE DOIS ME COUCHER, ON DOIT M'EMMENER SUR UN CHAR, ET PENDANT CE TEMPS MON SERVITEUR ME VOLE MON MANTEAU ET S'ENFUIT.....

« C'EST POURQUOI, O SRIBE, CHANGE D'AVIS SUR LE BONHEUR DE L'OFFICIER. »[1]

Ainsi chantait le valeureux Ennana, et son chant plein de larmes, survécut à l'empire d'Egypte.

(X1) Authentique. (Note de l'auteur).
Voici ce chant tel que le cite M. Maspero.
« Pourquoi donc prétends-tu — que l'officier d'infanterie a plus « de chance que le scribe ? — Viens que je te conte le sort de l'officier « d'infanterie — l'étendue de ses misères. — On l'amène tout enfant, la tresse encore sur l'oreille — et on l'emprisonne dans une « caserne. — On le bat et son ventre est crevassé de plaies, — on « le bat et ses deux sourcils sont fendus de plaies. — on le bat et « sa tête est cassée par une blessure, — on l'étend et on frappe sur « lui comme sur un papyrus — il est brisé par le bâton. — Viens « maintenant que je te conte sa marche en Syrie — ses courses aux « pays lointains. — Ses vivres et son eau sont sur son épaule comme « le faix d'un âne, — et traitent son cou et sa nuque comme ceux « d'un âne, — si bien que les jointures de son échine sont rompues. « — Il boit de l'eau pourrie — tout en montant une garde perpé- « tuelle — Arrive-t-il l'ennemi ? — Il n'est plus qu'un oiseau qui « tremble. — Revient-il en Egypte ? — Il n'est plus qu'un vieux « bois rongé par les vers. — Il est malade et doit se coucher, et on « l'emmène sur un âne, — tandis que les voleurs lui enlèvent ses « vêtements — et que ses serviteurs se sauvent. — Ainsi donc, ô « mon enfant — renverse l'opinion que tu t'es faite du scribe et de « l'officier. (Note du Traducteur).

CHAPITRE V

Une voix dans la nuit

A mesure que la suite de l'héritier du trône approchait de Memphis, le soleil descendait vers l'occident, et des innombrables canaux et de la mer lointaine s'élevait un vent imprégné d'une fraîche humidité. La chaussée de nouveau s'abaissait vers les contrées fertiles, et sur les champs et dans les guérets on voyait des files ininterrompues de gens qui travaillaient, quoique déjà sur le désert tombât la lueur rose du couchant, et que les faîtes des monts semblassent embrasés.

Soudain Ramsès s'arrêta et fit faire volte-face à son cheval. Sa suite l'entoura aussitôt, les officiers supérieurs pressèrent leurs montures, et lentement, d'un pas mesuré, se rapprochèrent les rangs des régiments en marche.

Dans les rayons empourprés d'un soleil couchant, le prince ressemblait à un dieu. Les soldats le regardaient avec orgueil et amour, les chefs avec étonnement.

Il leva la main, tout se tut, et il commença à parler ainsi :

— Illustres généraux, valeureux officiers, soldats obéissants ! Les dieux aujourd'hui m'ont fait connaître la douceur de commander à des hommes tels que vous. La joie déborde de mon cœur de prince. Et puisque ma volonté est, que vous, généraux, officiers et soldats, vous partagiez toujours mon bonheur, j'alloue donc une drachme à chacun des soldats qui sont allés à l'orient, et à chacun de ceux qui reviennent

avec nous de la frontière orientale. De plus, j'accorde une drachme à chacun des soldats grecs, qui, aujourd'hui sous mes ordres, nous ont ouvert une sortie du défilé, et une drachme aux soldats de ceux des régiments de Nitager qui voulaient nous couper de la route.....

Un mouvement se fit parmi les troupes.

— Salut, ô notre chef..... Salut héritier du pharaon (puisse-t-il vivre éternellement)..... — criaient les soldats, et parmi eux, le plus haut, criaient les Grecs

Le prince continua :

— Aux officiers de mon armée et à ceux de l'illustre Nitager, j'alloue cinq talents qui seront partagés entre eux. Enfin je donne dix talents à répartir entre Son Excellence le Ministre et les généraux supérieurs.

— J'abandonne ma part au bénéfice de l'armée, — répondit Herhor.

— Salut à toi, prince héritier !.... salut à toi, Ministre !.... — criaient les officiers et les soldats.

Le disque rouge du soleil avait déjà atteint les sables du désert oriental. Ramsès prit congé de l'armée et partit au galop vers Memphis, et Son Excellence Herhor, au milieu des acclamations joyeuses, monta dans sa litière, et se fit porter à la tête des détachements en marche.

Lorsqu'ils furent assez loin pour que les voix isolées se fondissent en un seul grand murmure, pareil au bruit d'une chute d'eau, le Ministre s'étant penché vers le scribe Penta-our, dit :

— Te souviens-tu de tout ?

— Oui, noble seigneur.

— Ta mémoire est comme le granit, sur lequel nous écrivons l'histoire, et ta sagesse comme le Nil qui inonde et féconde tout, — continua le Ministre. — En outre, les dieux t'ont favorisé de la plus grande des qualités, d'une sage modestie.....

Le scribe se taisait.

— Tu peux donc plus exactement qu'un autre, juger les actions et l'intelligence de l'héritier du trône (puisse-t-il vivre éternellement !)

Le Ministre se reposa un peu. Il n'était pas dans ses habitudes de tant parler.

— Aussi, dis-moi, Pen-ta-our, et prends-en note : convient-il que l'héritier du trône, en présence de l'armée proclame sa volonté? Il n'y a que le Pharaon qui puisse agir ainsi, ou bien un traître, ou bien encore..... un jeune homme léger, qui avec une égale facilité commet des actes de violence et profère des paroles impies.

Le soleil s'était couché, et quelques moments après, la nuit descendit avec son cortège d'étoiles. Sur les innombrables canaux de la Basse Egypte commença à s'épaissir une brume argentée qu'une douce brise portait jusqu'au désert, rafraîchissant les soldats harassés, et rendant la vie aux plantes demi-mortes de soif.

— Ou bien encore, dis-moi, — Pen-ta-our, — continuait le Ministre, — et médite là-dessus : Où le prince héritier prendra-t-il vingt talents pour tenir la promesse faite aujourd'hui si inconsidérément à l'armée? Du reste quelque part qu'il prenne l'argent, il me semble dangereux et à toi aussi sans doute, que le prince héritier fasse des présents à l'armée, le jour où Sa Sainteté n'a pas de quoi payer leur solde aux régiments de Nitager, revenant d'Orient. Je ne te demande pas ton avis sur ces choses, car je le connais, comme de ton côté tu sais mes pensées les plus secrètes. Je te demande seulement de te souvenir de ce que tu as vu, afin de le raconter au collège des prêtres.

— Sera-t-il bientôt convoqué? — s'informa Pen-ta-our.

— Il n'y a pas lieu encore. J'essaierai d'abord de calmer le petit taureau furieux avec l'aide de la main paternelle de Sa Sainteté..... Et il y aurait des raisons de regretter le

jeune homme, car il a de grandes capacités, et l'énergie du vent du sud. Seulement si ce vent au lieu de souffler sur les ennemis de l'Egypte voulait courber son froment et déraciner ses palmiers !....

Le Ministre se tut, et son cortège se noya dans l'ombre de l'allée bordée d'arbres, conduisant à Memphis.

En ce moment Ramsès atteignait le palais du Pharaon.

Cet édifice s'élevait derrière la ville sur une colline au milieu d'un parc. Là croissaient des arbres singuliers, des baobabs du Midi, des cèdres, des sapins et des chênes du Nord. Grâce à l'art des jardiniers, ils vivaient de longues années et devenaient d'une belle taille.

Une allée ombreuse conduisait d'en bas jusqu'au portail qui avait la hauteur d'une maison de trois étages. De chaque côté de la porte, s'élevait une bâtisse puissante, semblable à une tour, de la forme d'une pyramide tronquée, large d'une quarantaine de pas, haute de cinq étages. La nuit, cela ressemblait à deux tentes immenses, émergeant du sable. Ces édifices étranges avaient de petites fenêtres carrées s'ouvrant au ras du sol, et à chaque étage ; en haut des toits plats. Au sommet d'une de ces pyramides, des gardes surveillaient la terre, au sommet de l'autre, un prêtre interrogeait les étoiles.

A droite et à gauche de ces tours nommées pylônes s'étendaient des murs, ou plutôt des constructions à étages avec d'étroites fenêtres et un toit plat, le long duquel allaient et venaient des sentinelles.

Lorsque le prince, en compagnie de quelques cavaliers s'approcha du palais, le factionnaire le reconnut malgré l'obscurité. Un moment après, accourut du pylône, un serviteur du palais, vêtu d'une jupe blanche, d'un manteau sombre et d'une perruque, rappelant un capuchon par ses dimensions.

— Le palais est déjà fermé ? — demanda le prince.

— Tu dis vrai, noble seigneur, — répondit le serviteur. Sa Sainteté fait la toilette des dieux pour la nuit.

— Et que fera-t-Elle ensuite?

— Elle daignera recevoir le ministre de la guerre. Herhor.

— Puis?....

— Puis Sa Sainteté assistera dans la grand' salle à un ballet, et ensuite Elle prendra son bain et s'acquittera de ses prières du soir.

— L'ordre n'a pas été donné de me recevoir, questionna le prince héritier.

— Demain, après le Conseil de guerre.

— Et que font les reines?

— La première reine est en prières dans la chambre de son fils défunt, et votre illustre mère reçoit un envoyé phénicien qui lui a apporté les dons des femmes de Tyr.

— Y a-t-il de jolies filles parmi ces dons?

— Il paraît qu'il y en a plusieurs. Chacune a sur elle pour dix talents d'objets précieux.

— Et qui donc erre là-bas avec des torches? dit le prince en désignant de la main le bas du parc.

— On enlève de l'arbre, le frère de Votre Excellence, qui y est juché depuis midi.

— Et il ne veut pas descendre.

— Si, maintenant il descendra, car le fou de la première reine est allé le chercher. Il lui a promis de le mener au cabaret où boivent les paraschites, qui ouvrent les cadavres des morts.

— Et avez-vous déjà entendu parler des manœuvres d'aujourd'hui?

— On disait au Ministère, que l'état-major a été coupé du gros de l'armée.

— Et quoi encore?

Le serviteur hésita à répondre.

— Dis ce que tu as entendu.

— Nous avons entendu aussi qu'à cause de cela Votre Excellence a fait compter à un officier cinq cents coups de bâton, et fait pendre le guide.

— Mensonges que tout cela !.... — interrompit à demi-voix l'un des aides de camp du prince héritier.

— Les soldats se disent aussi entre eux que ce doit être un mensonge, — répartit plus hardiment le serviteur.

Le prince héritier fit tourner son cheval et redescendit vers le bas du parc où se trouvait son petit palais. C'était à vrai dire un kiosque à un étage construit en bois. Il avait la forme d'un immense hexagone avec deux verandas, une en haut, l'autre en bas, qui soutenues par une multitude de piliers faisaient le tour du bâtiment. A l'intérieur brûlaient des flambeaux, qui laissaient voir les murs faits de boiseries sculptées comme une dentelle, et préservés du vent par des tentures d'étoffes multicolores. Le toit de cette maison était plat, entouré d'une balustrade et sur ce toit se dressaient quelques tentes.

Salué affectueusement par des serviteurs à demi-nus dont les uns accoururent à la rencontre avec des torches tandis que les autres se jetaient devant lui face contre terre, le prince héritier entra dans la maison. Dans les salles du rez-de-chaussée, il enleva ses vêtements poussiéreux, se baigna dans une baignoire de pierre, et jeta sur lui une sorte de grand drap qu'il attacha sous le cou, et retint à la taille par une cordelière. Au premier étage, il mangea une collation composée d'une galette de froment, d'une poignée de dattes, et d'une coupe de bière légère. Puis il passa sur la terrasse de la maison, et s'étant étendu sur un divan couvert d'une peau de lion, il ordonna à ses serviteurs de se retirer, et de lui envoyer Thoutmos aussitôt que celui-ci arriverait.

Vers minuit, devant la maison, s'arrêta une litière de laquelle descendit l'aide de camp Thoutmos. Lorsqu'il fut

— Elle sera ici après-demain, ou bien c'est toi qui seras à bas du divan.

— Te voilà!.... Eh bien?...., — cria Ramsès.

— Ainsi tu ne dors pas encore?.... — répartit Thoutmos — O dieux! après tant de jours de fatigue, je pensais que je pourrais sommeiller au moins jusqu'au lever du soleil!

— Eh bien, Sara?

— Elle sera ici après-demain, ou bien c'est toi qui seras chez elle à la métairie, de l'autre côté de la rivière.

— Après-demain seulement!....

— Seulement?.... Je te supplie, Ramsès, de dormir. Trop de sang noir chez toi s'est ramassé au cœur. C'est pourquoi ta tête s'enflamme.

— Eh bien, son père?....

— Il m'a tout l'air d'être un homme honnête et raisonnable. Il s'appelle Gédéon. Quand je lui ai dit que tu voulais prendre sa fille, il s'est jeté à terre et a commencé à s'arracher les cheveux. J'ai attendu, tu comprends, que ce torrent de paternelle douleur s'écoulât, j'ai mangé un peu, j'ai bu du vin. Nous en sommes enfin venus aux pourparlers. D'abord l'éploré Gédéon jurait qu'il aimerait mieux voir sa fille morte que la maîtresse de qui que ce fût. J'ai dit alors, qu'il recevrait une métairie près de Memphis, sur les bords du Nil, métairie qui rapporte deux talents par an et ne paie pas d'impôts. Il s'est indigné. Alors j'ai déclaré qu'il pourrait recevoir encore chaque année un talent en or et en argent. Il soupira, et mentionna que sa fille pendant trois ans avait fait son éducation à Pi-Baïlos. J'ajoutai encore un talent. Maintenant Gédéon toujours inconsolable, m'insinuait qu'il perdait une excellente place d'intendant chez le seigneur Sésostris. Je lui dis qu'il n'avait nul besoin de quitter cette place, et j'ajoutai que tu lui ferais don de dix vaches laitières de tes étables. Son front s'éclaircit un peu; alors il m'avoua, sous le sceau du plus grand secret, que sa

fille avait déjà attiré les regards d'un très grand seigneur, Khérès, qui porte l'éventail au-dessus du nomarque de Memphis. Je promis alors de lui donner un petit taureau, une petite chaîne d'or, et un grand bracelet. De cette manière, Sara te coûtera, une métairie et deux talents d'argent par an, dix vaches, un taureau, une chaîne et un bracelet d'or. Cela une fois pour toutes ; tu le donneras à son père, l'honorable Gédéon : quant à elle-même tu lui feras don de ce qui te plaira.

— Que dit Sara de tout cela ? — demanda le prince...

— Pendant les négociations, elle se promenait parmi les arbres. Et lorsque nous eûmes fini l'affaire, et, que nous eûmes bu par là-dessus du bon vin de juif, elle a dit à son père..... Sais-tu quoi ?.. Que s'il ne l'avait pas donnée à toi, elle serait montée au haut du rocher, et s'en serait jetée la tête la première. Maintenant j'espère que tu dormiras tranquille, — termina Thoutmos.

— J'en doute, — dit le prince héritier, en s'appuyant à la balustrade. et en plongeant les yeux dans la partie la plus déserte du parc. — Sais-tu qu'en route, nous avons rencontré un paysan pendu ?....

— Oh !... cela est plus mauvais que les scarabées, — dit en sifflant Thoutmos.

— Il s'est pendu lui-même de désespoir, car l'armée lui avait comblé le canal que pendant dix ans, il avait creusé dans le désert.

— Eh bien. cet homme dort déjà d'un profond sommeil... Alors, il est peut-être temps pour nous aussi.....

— Cet homme a souffert un grand dommage, — continua le prince, — il faut rechercher ses enfants, les trouver et leur donner un morceau de terre en fermage.

— Mais il faut le faire en grand secret, — interrompit Thoutmos — car autrement tous les paysans commenceront à

se pendre, et à nous leurs maîtres, aucun Phénicien ne voudra prêter un outnou de cuivre.

— Ne plaisante pas. Si tu avais vu la figure de ce paysan, pas plus que moi, tu ne pourrais t'endormir.

Tout à coup, d'en bas, d'entre les fourrés une voix assez faible, mais distincte s'éleva.

— Que te bénisse, Ramsès, le Dieu un et tout puissant, qui n'a pas de nom dans le langage humain, ni de statues dans les temples!...

Les deux jeunes gens frappés de stupeur se penchèrent hors de la balustrade.

— Qui es-tu?... cria le prince.

— Je suis le peuple d'Égypte opprimé, — répondit lentement et tranquillement la voix.

Puis tout se tut. Aucun mouvement, aucun bruissement de feuilles ne trahissait la présence d'un être humain en cet endroit.

Sur l'ordre du prince, les serviteurs sortirent en courant avec des torches, on lâcha les chiens, et l'on fouilla dans tous les buissons entourant la maison du prince héritier. Mais il n'y avait personne.

— Qui cela peut-il bien être?... — demandait le prince tout troublé à Thoutmos. — Peut-être est-ce l'âme de ce paysan?

— L'âme?... — répéta l'aide de camp. — Je n'ai jamais entendu des âmes parler, quoique maintes fois j'aie monté la garde près des temples et des tombeaux. Je supposerais plutôt que celui qui vient de nous parler est quelque ami à toi.

— Pourquoi se cacherait-il?

— Et que t'importe? — demanda Thoutmos. — Chacun de nous a des dizaines, des centaines d'ennemis invisibles. Remercie donc les dieux d'avoir au moins un invisible ami.

— Je ne m'endormirai pas aujourd'hui, — murmura le prince tout bouleversé.

— Laisse donc..... Au lieu de courir sur la terrasse,- écoute-moi et couche-toi. Vois-tu, le sommeil — c'est un dieu plein de gravité et il ne lui convient pas de poursuivre ceux-là qui courent d'un pas de cerf. Au contraire, quand tu te seras couché sur un divan commode, le sommeil, qui aime ses aises, s'assiéra près de toi, te couvrira de son grand manteau qui voile aux hommes, non seulement les yeux, mais encore la mémoire.

En disant cela Thoutmos installa Ramsès sur le divan, puis il apporta un chevet d'ivoire en forme de croissant, et ayant couché le prince, il lui arrangea la tête sur le chevet.

Ensuite, il baissa les parois d'étoffe de la tente, s'étendit lui-même sur le sol, et, quelques instants après, ils s'endormirent tous les deux.



CHAPITRE VI

L'Audience de Pharaon

On entrait au palais du pharaon à Memphis par une porte encastrée entre deux tours à cinq étages ou pylônes. Les murs extérieurs de ces constructions en grès brunâtre étaient couverts de bas-reliefs sur toute leur hauteur.

Sur le faîte de la porte, se détachait le cartouche ou symbole de l'empire, un globe ailé de dessous lequel sortaient deux serpents. Plus bas s'alignaient assis, des dieux, auxquels les pharaons rendaient hommage. Sur les piliers latéraux on avait également sculpté les images des dieux sur cinq zônes étagées, et en bas, des inscriptions hiéroglyphiques.

Sur les murailles de chaque pylône, à la place principale, s'étalait le bas-relief de Ramsès-le-Grand, qui d'une main tenait une hache levée, et de l'autre, saisissait par les cheveux un groupe d'individus liés en une botte comme du persil. Au-dessus du roi, s'étageaient de nouveau deux rangées de dieux, debout ou assis, plus haut encore, une file de gens portant des offrandes, et sur la frise même des pylônes, les images des serpents ailés s'entremêlaient avec les images des scarabées.

Ces pylônes à cinq étages, aux murs se retrécissant vers le haut, cette porte à trois étages, qui les unissait, ces bas-reliefs, dans l'arrangement desquels, se mêlaient une sombre fantaisie et de la piété avec la cruauté, faisaient une impres-

sion écrasante. Il semblait qu'il était difficile d'entrer là, impossible d'en sortir, et pénible d'y vivre.

Par la porte, devant laquelle se tenaient les troupes et une foule de fonctionnaires subalternes, on pénétrait dans la cour. entourée de portiques soutenus par des piliers d'un étage de haut. C'était un élégant petit jardin, où l'on cultivait des aloès nains, des palmiers, des orangers, des cèdres en caisses, le tout rangé en files et par ordre de grandeur. Au centre jaillissait une fontaine, on avait répandu sur les sentiers un sable coloré. Là, sous le péristyle étaient assis ou se promenaient, en se parlant tout bas, les hauts dignitaires de l'empire.

De la cour, par une haute porte. on se rendait à une salle soutenue par douze colonnes hautes de trois étages. La salle était grande, mais par suite de la grosseur des colonnes, elle paraissait étroite. Elle était éclairée par de petites fenêtres percées dans les murs et par une grande baie rectangulaire s'ouvrant dans le plafond. Là, régnait la fraîcheur de l'ombre, presque l'obscurité, qui cependant n'empêchait pas de voir les murs jaunes et les piliers couverts de peintures étagées. En haut, des feuillages et des fleurs ; plus bas des dieux, plus bas encore des hommes portant des statues des dieux, ou déposant leurs offrandes, et parmi ces groupes des lignes d'hiéroglyphes.

Tout cela était peint distinctement, presqu'avec des couleurs crues, — du vert, du rouge, et du bleu.

Dans cette salle au sol couvert d'une riche mosaïque, se tenaient en silence, vêtus de blanc et pieds nus, les prêtres, les plus hauts dignitaires de l'Etat, le ministre de la guerre Herhor, ainsi que les chefs : Nitager et Patrocle, mandés par le Pharaon.

Sa Sainteté Ramsès XII, comme toujours avant le conseil, offrait le sacrifice aux dieux dans son oratoire. — Cela durait un temps assez long. A chaque instant des salles plus

éloignées, accourait quelque prêtre ou quelque fonctionnaire pour annoncer les phases diverses du sacrifice.

— Déjà le Maître a brisé le scellé du sanctuaire..... Déjà il lave la Sainte Divinité..... Déjà il l'habille!.... Il a déjà fermé la porte.

Les figures des assistants, si élevés qu'ils fussent en dignité, semblaient oppressées et anxieuses. Seuls, Herhor était indifférent, Patrocle impatient et Nitager de temps en temps troublait le silence solennel de sa voix puissante. A chacune des interpellations du vieux chef, si contraires aux bienséances, les courtisans faisaient un mouvement, telles des brebis effarouchées, et puis ils s'entre-regardaient comme pour dire : « C'est un rustre ; toute sa vie, il est à la poursuite des barbares, on peut donc lui pardonner..... »

Dans les pièces plus lointaines, retentit un bruit de sonnettes et un cliquetis d'armes. Dans la salle entrèrent sur deux rangs une vingtaine de gardes aux casques et aux cuirasses dorés, l'épée nue ; puis deux files de prêtres, et enfin apparut le pharaon, porté sur un trône entouré de nuages d'encens.

Le souverain de l'Egypte Ramsès XII était un homme approchant de la soixantaine, à la figure fanée. Il avait un pagne blanc, sur la tête un bonnet blanc rayé de rouge, orné du serpent d'or, à la main une longue canne.

Quand le cortège apparut, tous tombèrent face contre terre. Seuls, Patrocle, en sa qualité de barbare, se contenta de saluer profondément, et Nitager mit un genoux en terre, et se releva persque aussitôt.

La litière s'arrêta devant le dais, sous lequel se dressait surélevé un trône d'ébène. Le pharaon descendit lentement de la litière, un moment contempla les assistants, et puis ayant pris place sur son trône, fixa les yeux sur le plafond de la salle où était peint un globe avec des ailes bleues et des serpents verts.

A droite du pharaon se plaça le grand scribe, à gauche le juge avec sa canne, tous deux coiffés d'immenses perruques. A un signe du juge, tous s'assirent ou s'agenouillèrent sur le parquet, le scribe commença alors en s'adressant au pharaon :

— O toi, puissant souverain et notre Maître! Ton serviteur Nitager, le commandant en chef de l'armée de la frontière d'Orient, est arrivé afin de te rendre hommage, et il t'a apporté le tribut des nations vaincues, une coupe de pierre verte, pleine d'or, trois cents bœufs, cent chevaux, et du bois odorant de teck.

— C'est un misérable tribut, mon maître, dit Nitager. Nous ne trouverons de véritables trésors que sur les bords de l'Euphrate, où aux rois religieux, quoique faibles encore, il serait bien besoin de rappeler les temps de Ramsès-le-Grand.

— Réponds à mon serviteur Nitager, — dit le pharaon au scribe — que ses paroles seront prises en considération. Et maintenant demande-lui ce qu'il pense des capacités militaires de mon fils et successeur, avec lequel il eut hier l'honneur de se mesurer sous Pi-Baïlos?

— Notre Souverain, le Maître de neuf nations, te demande, Nitager, commença le scribe.

Tout à coup, au grand scandale des courtisans, le général interrompit avec rudesse.

— J'entends moi-même ce que dit mon Maître. Quand il se tourne vers moi, il n'y a que l'héritier du trône, et non pas toi, grand scribe, qui pourrait lui servir de porte-parole.

Le scribe regarda le téméraire avec effroi, mais le pharaon dit :

— Mon fidèle serviteur Nitager dit vrai.

Le Ministre de la guerre s'inclina.

Maintenant le juge fit savoir à tous les assistants, aux

prêtres, aux fonctionnaires, et à la garde qu'ils devaient sortir dans la cour, et lui-même, ainsi que le scribe, s'étant inclinés devant le trône, ils sortirent les premiers de la salle. Il ne resta là que le pharaon, Herhor et les généraux.

— Incline tes oreilles, souverain maître, et écoute mes plaintes, — commença Nitager. — Ce matin le prêtre fonctionnaire, qui par ton ordre est venu oindre mes cheveux, m'a dit qu'en me rendant auprès de toi, je laisse mes sandales dans le vestibule. Cependant, il est connu non seulement dans la Haute et Basse-Egypte, mais chez les Hittites, en Libye, en Phénicie et dans la terre de Pount, qu'il y a douze ans, tu m'as donné le droit de paraître en sandales devant toi.

— Tu dis vrai, — déclara le pharaon. — A ma cour se sont glissés des désordres de tout genre.

— Ordonne seulement, ô roi, et mes vétérans aussitôt rétabliront l'ordre..... — se hâta de dire Nitager.

Sur un signe du Ministre de la guerre, accoururent quelques serviteurs; l'un apporta les sandales et chaussa Nitager, les autres placèrent en face du trône des tabourets précieux pour le Ministre et les généraux.

Quand les trois dignitaires furent assis, le pharaon demanda :

— Dis-moi, Nitager, penses-tu que mon fils deviendra un vrai chef militaire..... Mais parle sincèrement.

— Par Amon de Thèbes, par la gloire de mes ancêtres dans lesquels coulait un sang royal, je jure que Ramsès, ton successeur, sera un grand chef, si les dieux le lui permettent, — répondit Nitager. — C'est un jeune homme encore, presqu'un enfant, et cependant avec une grande habileté, il a rassemblé les régiments, les a munis de tout, et leur a facilité la marche. Ce qui me plaît le plus, c'est qu'il n'a pas perdu la tête quand je lui ai coupé la route, mais

qu'il a conduit les siens à l'attaque. Ce sera un grand chef, et il vaincra les Assyriens, qu'il faut vaincre aujourd'hui, si nous ne voulons pas que nos arrières-neveux les voient sur le Nil.

— Qu'en dis-tu, Herhor? — demanda le pharaon.

— En ce qui touche les Assyriens, je pense que l'illustre Nitager se tourmente trop tôt à leur sujet. Nous sommes encore malades des guerres passées, et nous devons bien nous affermir d'abord avant de commencer une nouvelle lutte. — Quant à ce qui concerne l'héritier du trône, Nitager dit avec justice, que ce jeune homme possède les qualités d'un chef; il est avisé comme un renard et violent comme un lion. — Cependant il a commis hier beaucoup de fautes.....

— Qui de nous n'en a pas commis! — intervint Patrocle, qui s'était tu jusqu'alors.

— Le prince héritier, — poursuivit le Ministre, — a conduit habilement le gros de l'armée, mais il a négligé son état-major, ce qui fut cause que nous marchâmes si lentement et avec tant de désordre que Nitager put nous couper la route.

— Ramsès avait peut-être compté sur Votre Excellence — dit Nitager.

— Dans le gouvernement et dans la guerre on ne compte sur personne : un seul caillou inaperçu peut nous faire tomber, — prononça le Ministre.

— Si Votre Excellence, — répondit Patrocle, — n'avait pas fait descendre la colonne de la grande route à cause de je ne sais quels scarabées.....

— Vous êtes, Excellence, étranger et païen, — répondit Herhor, — ce qui fait que vous parlez ainsi. Nous Egyptiens, nous comprenons au contraire, que lorsque le peuple et les soldats cesseront d'honorer les scarabées, leurs fils ces-

seront de craindre l'urœus[1]. Du mépris des dieux naîtrait la révolte contre le Pharaon.

— Et à quoi servent les haches? — interrompit Nitager. — Qui veut garder sa tête sur ses épaules n'a qu'à obéir au chef suprême.

— Quelle est donc ton opinion définitive sur le prince héritier? — demanda à Herhor le pharaon.

— Vivante image du soleil, fils des dieux, — répondit le Ministre. — Fais oindre Ramsès, donne-lui une grande chaîne et dix talents, mais ne le nomme pas encore commandant du corps de Memphis. Le prince est trop jeune, trop ardent, trop inexpérimenté pour cette charge. Pouvons-nous donc l'estimer l'égal de Patrocle qui, en vingt batailles a écrasé les Ethiopiens et les Libyens? Et pouvons-nous le placer à côté de Nitager dont le nom seul depuis vingt ans fait blêmir nos ennemis de l'Orient et du Nord.

Le Pharaon appuya sa tête sur sa main, réfléchit et dit :

— Allez en paix et favorisés de ma grâce. J'agirai comme l'ordonnent la sagesse et la justice.....

Les dignitaires s'inclinèrent profondément, et Ramsès XII sans attendre sa suite passa dans ses appartements privés.

Lorsque les deux chefs se trouvèrent seuls dans le vestibule, Nitager dit à Patrocle :

— Ici, je vois, les prêtres gouvernent comme chez eux. Mais quel chef que ce Herhor!.... Il nous a vaincus avant que nous ayons parlé, et..... il ne donnera pas le commandement au prince héritier!....

— Il m'a loué de telle sorte que je n'ai pas osé prendre la parole, — répartit Patrocle :

1. Le serpent qui se dresse sur le front de Pharaon, l'urœus d'or, toujours fixé à sa coiffure est imprégné d'une vie mystérieuse, qui fait d'elle l'instrument des colères royales et l'exécutrice des desseins secrets, (d'après M. Maspero). (Note du traducteur).

— Du reste, il voit loin, quoiqu'il ne dise pas tout. A la suite du prince héritier se faufileraient dans le corps d'armée, bon nombre de ces jeunes seigneurs qui vont à la guerre avec des chanteuses, et ce sont eux qui occuperaient les plus hautes charges. Naturellement les vieux officiers commenceraient à ne rien faire de dépit de voir leur avancement compromis ; les élégants ne feraient rien à cause de leurs amusements et le corps se lézarderait sans même avoir été aux prises avec l'ennemi. O, Herhor, c'est un sage !

— Fassent les dieux que sa sagesse ne nous coûte pas davantage que l'inexpérience de Ramsès ! — murmura le Grec.

Par une série de salles, entourées de colonnes et ornées de peintures, où, à chaque porte les prêtres et les fonctionnaires du palais lui faisaient de profonds saluts, le pharaon passa dans son cabinet. C'était une salle haute de deux étages, aux murs d'albâtre, sur lesquels avec de l'or et des couleurs brillantes on avait retracé les événements les plus considérables du règne de Ramsès XII, à savoir : les hommages que lui avaient rendus les habitants de la Mésopotamie, l'ambassade du roi Bakhtan, et le voyage triomphal du dieu Khonsou à travers ce pays de Bakhtan.

Dans cette salle, se trouvaient ; une statue en malachite, rehaussée de joyaux, représentant Horus à la tête d'épervier, et devant elle un autel en forme de pyramide tronquée, les armes royales, des sièges et des fauteuils précieux, ainsi que des tables surchargées de bibelots.

Lorsque le pharaon apparut, l'un des prêtres présents annonça l'héritier du trône qui entra presqu'aussitôt et s'inclina très bas devant son père. Sur l'expressive figure du prince se voyait une fiévreuse inquiétude.

— Je me réjouis, erpatre, — dit le pharaon, — de ce que tu reviens en bonne santé d'un voyage fatigant.

— Que Votre Sainteté vive éternellement, et emplisse les deux mondes de ses hauts faits ! répondit le prince.

— Tout à l'heure, reprit le pharaon, mes conseillers militaires m'entretenaient de tes travaux et de ton habileté.

La figure du prince héritier frémissait et changeait. Il fixa ses grands yeux sur le pharaon et écouta.

— Tes actions ne resteront pas sans récompense. — Tu recevras dix talents, une grande chaîne et..... le commandement de deux régiments grecs, que tu instruiras.

Le prince demeura muet de surprise, mais au bout d'un instant, il demanda d'une voix étouffée :

— Et le corps d'armée de Memphis?....

— Dans un an, nous recommencerons les manœuvres et si tu ne commets aucune faute dans le commandement de l'armée tu obtiendras la direction du corps de Memphis.

— Je sais, c'est Herhor qui a fait cela !....s'écria le prince héritier pouvant à peine contenir sa colère.

Il regarda autour de lui et ajouta :

— Je ne puis jamais être seul avec toi, mon père. Toujours entre nous se trouvent des étrangers.

Le pharaon fit un léger mouvement de sourcils, et sa suite disparut comme une troupe d'ombres.

— Qu'as-tu à me dire?

— Ceci seulement père..... Herhor est mon ennemi..... C'est lui qui m'a accusé devant toi, et m'a exposé à une pareille honte !....

Malgré son humble attitude, le prince se mordait les lèvres et serrait les poings.

— Herhor est mon serviteur fidèle, et ton ami. C'est à son éloquence que tu dois d'être l'héritier du trône. C'est moi qui ne confie pas le commandement du corps de Memphis à un jeune chef qui se laisse couper de son armée.

— Je l'ai rejoint !.... — répondit le prince héritier écrasé.

— C'est Herhor qui a fait contourner les deux scarabées.....

— Tu voudrais donc qu'un prêtre, en présence de l'armée, méprisât la religion?

— Mon père..... — continua Ramsès d'une voix tremblante et basse, — afin de ne pas gêner la marche des scarabées on a détruit un canal à moitié construit, et on a tué un homme.

— Cet homme s'est tué lui-même.

— Mais par la faute de Herhor.

Dans les régiments que tu as si habilement rassemblés sous Pi-Baïlos, trente hommes sont morts de fatigue, et il y en a quelques centaines de malades.

Le prince baissa la tête.

Ramsès, continua le pharaon, ce n'est pas le haut dignitaire du royaume qui tient à l'existence des canaux et à la vie des travailleurs qui parle par ta bouche mais un homme irrité. La colère ne s'accorde pas plus avec la justice que l'autour avec la colombe.

— O mon père, — éclata le prince. — Si la colère m'emporte, c'est que je vois le mauvais vouloir qu'ont pour moi Herhor et les prêtres.....

— Tu es cependant toi-même le petit-fils d'un grand prêtre, les prêtres t'ont instruit..... Tu as pénétré plus de leurs secrets qu'aucun autre prince.....

— J'ai pénétré leur orgueil inassouvi et leur ambition. Et parce que je mettrai fin à cela..... aujourd'hui déjà ils sont mes ennemis..... Herhor ne veut pas me donner le commandement, car il préfère gouverner seul toute l'armée.

Ayant jeté ces paroles imprudentes, le prince héritier s'arrêta épouvanté. Mais le Souverain leva sur lui son clair regard, et répondit tranquillement :

— L'armée et l'Etat sont gouvernés par moi. C'est de moi que partent les ordres et les édits. Sur cette terre, je suis la balance d'Osiris, et je pèse seul les affaires de mes

serviteurs : Successeur, Ministre ou peuple. Serait peu sage celui qui penserait que ne me sont pas connus tous les poids.

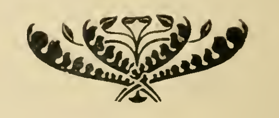
— Cependant mon père, si tu avais vu de tes propres yeux le cours des manœuvres.....

— J'aurais peut-être vu un chef, interrompit le pharaon, qui dans la minute décisive, poursuit dans les buissons une fille d'Israël. Mais je ne veux rien savoir de pareilles futilités.

Le prince tomba aux pieds de son père, murmurant :

— C'est Thoutmos qui t'a parlé de cela, maître?

— Thoutmos est un enfant, comme toi. Il fait déjà des dettes, comme chef d'état-major dans le corps de Memphis, et il pense en son cœur, que l'œil du pharaon ne peut atteindre ses agissements dans le désert.



CHAPITRE VII

La Reine Nikotris

Quelques jours après, le prince Ramsès fut mandé en présence de sa très-vénérable mère qui était la seconde femme du pharaon, mais présentement la femme la plus considérable de l'Egypte.

Les dieux ne s'étaient pas trompés en l'appelant à être la mère d'un roi. C'était une personne de taille élevée, d'un léger embonpoint et, en dépit de ses quarante ans, fort belle encore. Par-dessus tout, il y avait dans ses yeux, sa figure, et tout son aspect une telle majesté, que même lorsqu'elle allait solitaire, dans le modeste habit de prêtresse, les gens courbaient le front devant elle.

La noble dame reçut son fils dans un cabinet, orné de revêtements de faïence. Elle était assise sur un siège incrusté, à l'ombre d'un palmier. A ses pieds sur un tabouret était couché un petit chien ; de l'autre côté, se tenait à genoux une esclave noire avec un éventail. L'épouse royale portait un manteau de mousseline brodé d'or, et sur la tête un bandeau en forme de lotus, rehaussé de pierreries.

Lorsque le prince se fut incliné très bas, devant elle, le petit chien le flaira et puis se recoucha, et sa maîtresse ayant fait un léger signe de tête, demanda :

— Pour quelle cause, Ramsès, m'as-tu demandé audience ?

— Il y a déjà deux jours, mère.....

— Je savais que tu étais occupé. Mais aujourd'hui tous deux nous avons le temps, et je puis t'entendre.

— Tu me parles de telle sorte, mère, que je suis comme si le vent violent du désert avait soufflé sur moi, et je n'ai plus le courage de te présenter ma requête.

— Il s'agit donc, probablement, d'argent?

Ramsès, confus, baissa la tête.

— As-tu besoin d'une grande somme?

— Quinze talents.....

— O dieux! — s'écria la reine, — pourtant il y a quelques jours à peine, qu'on t'a délivré du trésor dix talents. Fais un tour de jardin, fillette, tu dois être fatiguée, — dit la souveraine à l'esclave noire. Et quand ils furent demeurés seuls, elle et son fils, elle demanda au prince:

— Ainsi ta Juive est donc si exigeante?

Ramsès rougit, mais releva la tête.

— Tu sais bien, mère, que cela n'est pas, — répondit-il. — Mais j'ai promis à l'armée une récompense, et..... je ne puis payer!....

La reine l'observait avec une tranquille hauteur.

— Comme c'est mal, — reprit-elle après un moment, — quand le fils prend des résolutions, sans avoir consulté sa mère. Justement, me souvenant de ton âge, je voulais te donner une esclave phénicienne, que m'a envoyée Tyr, avec une dot de dix talents. Mais tu as préféré la Juive.

— Elle m'a plu. Il n'y en a pas d'aussi belle parmi tes suivantes, mère, ni même parmi les femmes de Sa Sainteté......

— Mais c'est une Juive!....

— Ne sois pas prévenue contre elle, mère, je t'en supplie..... Il est faux que les Juifs mangent de la viande de porc et tuent les chats.....

La noble dame sourit.

— Tu parles comme un écolier de la plus petite classe

des prêtres. répondit-elle en haussant les épaules, et tu oublies ce qu'a dit Ramsès-le-Grand. « Le peuple jaune est plus nombreux et plus riche que nous, agissons donc contre lui, mais avec prudence, afin qu'il ne devienne pas plus fort encore. » Je ne pense donc pas qu'il convienne à une fille de cette race, d'être la première favorite de l'héritier du pharaon.

— Les paroles de Ramsès peuvent-elles s'appliquer à la fille d'un misérable intendant !.... — s'écria le prince. — D'ailleurs où sont ces Juifs parmi nous ?... Il y a trois siècles qu'ils ont quitté l'Egypte, et aujourd'hui ils forment un état ridicule, gouverné par des prêtres.....

— Je vois, répondit la noble dame en fronçant légèrement les sourcils, que ta maîtresse ne perd pas de temps..... Sois prudent, Ramsès !.... Souviens-toi que leur chef Moïse est un prêtre transfuge qu'on maudit dans nos temples, jusqu'aujourd'hui. Souviens-toi que les Juifs ont emporté plus de trésors de l'Egypte, que ne valait le travail de leurs quelques générations : ils nous ont pris non seulement l'or, mais la croyance en l'Unique, et nos lois sacrées, qu'ils proclament aujourd'hui comme leur appartenant. Enfin, sache ceci, ajouta-t-elle avec force, que les filles de ce peuple préfèrent la mort à la couche d'un étranger. Et même si elles se livrent aux chefs ennemis, c'est sans doute dans le but de les conquérir à leur politique propre, ou bien de les tuer.

— Crois-moi, mère, ce sont les prêtres qui propagent tous ces bruits. Ils ne veulent pas laisser parvenir aux pieds du trône des individus d'une autre foi, qui pourraient servir les pharaons contre eux.

La souveraine se leva de son siège, et s'étant croisé les mains sur la poitrine, se mit à regarder son fils avec stupeur.

— Ainsi, c'est vrai ce que l'on me disait, que tu es l'ennemi

des prêtres! — s'écria-t-elle. — Toi leur disciple bien-aimé?...

— Je dois avoir encore sur les épaules les traces de leurs bâtons!.... — répartit le prince.

— Mais ton aïeul, mon père, Amenhotep, qui vit avec les dieux était grand prêtre et possédait un pouvoir étendu dans le pays.....

— C'est justement parce que mon aïeul était puissant et que mon père l'est aussi, que je ne puis souffrir la puissance de Herhor.....

— C'est ton aïeul, le sacré Amenhotep, qui l'a élevé à ce poste....

— Et c'est moi qui l'en ferai tomber.

La mère haussa les épaules.

— Et c'est toi, dit-elle avec tristesse, qui veux commander à un corps d'armée?.... Mais tu n'es qu'une fillette efféminée et non un homme et un chef.....

— Comment?.... interrompit le prince, se contenant avec peine.

— Je ne reconnais pas mon fils..... Je ne vois pas en toi le futur maître de l'Egypte!.... La dynastie sera en ta personne, comme une barque sans gouvernail sur le Nil..... Tu chasseras les prêtres de la Cour, et qui te restera?.... qui sera ta prunelle dans le Haut et le Bas pays? qui à l'étranger?..... Et pourtant le pharaon doit voir toute chose où tombe le rayon divin d'Osiris.

— Les prêtres seront mes serviteurs, non mes ministres.....

— Ils sont aussi les serviteurs les plus fidèles. Grâce à leurs prières, ton père règne depuis trente-trois ans, et évite les guerres, qui pourraient être fatales.....

— ... Aux prêtres.

— ... Au pharaon, à l'Etat!.... — interrompit-elle. — Sais-tu où en est notre trésor, dont tu soutires en un seul jour dix

talents pour en demander encore quinze? Sais-tu que si ce n'était le sacrifice des prêtres, qui pour le trésor enlèvent aux dieux mêmes les pierreries véritables et leur en substituent de fausses, sais-tu que les biens royaux seraient déjà dans les mains des Phéniciens?.....

— Une seule guerre heureuse inondera nos coffres comme la crue du Nil nos champs.

La noble dame se mit à rire.

— Non, dit-elle, Ramsès, tu es encore un tel enfant qu'on ne peut t'imputer à péché tes paroles impies. Je t'en prie, occupe-toi des régiments grecs, débarrasse-toi au plus vite de cette fille juive, et laisse la politique à..... nous autres.

— Pourquoi dois-je me débarrasser de Sara?

— Parce que si tu en avais un fils, il pourrait s'élever des complications dans le pays, qui a déjà, sans cela, assez d'embarras. Tu peux, — ajouta-t-elle, — te fâcher contre les prêtres, pourvu que tu ne les offenses pas publiquement. Ils savent qu'il faut beaucoup pardonner à l'héritier présomptif, surtout quand il a un caractère turbulent, mais le temps calmera tout, pour la plus grande gloire de la dynastie et le profit de l'Etat.

Le prince réfléchissait. Soudain, il parla :

— Alors, je ne puis compter avoir de l'argent du trésor?

— En aucun cas. Le grand scribe aurait déjà dû suspendre aujourd'hui ses paiements, si je ne lui avais donné quarante talents que Tyr m'a envoyés.

— Et que ferai-je avec l'armée, disait le prince en se frottant impatiemment le front.

— Eloigne la Juive et implore les prêtres..... Peut-être te prêteront-ils.

— Jamais!.... J'aime mieux emprunter aux phéniciens.

La reine secoua la tête.

— Tu es l'erpatre, fais comme tu veux..... Mais je te préviens que tu dois donner des gages considérables; et le

Phénicien, dès qu'une fois il sera devenu ton créancier, ne te lâchera plus. Ils sont plus artificieux encore que les Juifs.

— Pour couvrir une pareille dette, une parcelle de mes revenus suffira.

— Nous verrons.... Sincèrement, je voudrais t'aider mais je n'ai pas de quoi, — continua la reine avec tristesse en décroisant les mains. — Agis comme il te convient, mais souviens-toi que les Phéniciens sont dans nos domaines, comme les rats dans les greniers, quand l'un se glisse par une fissure, les autres le suivent.

Ramsès tardait à s'en aller.

— As-tu quelque chose encore à me dire? demanda-t-elle.

— Je voudrais seulement demander..... Mon cœur devine que toi, mère, tu as quelque plan à mon égard. Lequel?

La souveraine lui caressa le visage.

— Pas encore maintenant..... pas encore maintenant!.... Aujourd'hui tu es libre comme tout jeune noble en ce pays, profites-en..... Mais, Ramsès, un moment viendra où tu devras choisir une épouse dont les enfants seront princes du sang royal, et le fils ton héritier. Moi, je pense à ce moment-là....

— Eh bien?.....

— Rien encore de défini. En tout cas la sagesse politique me dit que ton épouse doit être une fille de prêtre.....

— De Herhor, peut-être?.... s'écria le prince en riant.

— Qu'y aurait-il de blâmable en cela? Herhor deviendra bientôt grand prêtre de Thèbes, et sa fille n'a que quatorze ans.

— Et elle consentirait à prendre à mes côtés la place de la Juive?.... — demanda Ramsès avec ironie.

— Il faudrait que tu tâches de faire oublier ton erreur d'aujourd'hui.

— Je baise vos pieds, mère, et je m'en vais, — dit Ramsès en se prenant la tête entre les mains. — J'ai entendu ici tant

de choses étranges, que je commence à craindre que le Nil ne se soit mis à couler vers les cataractes ou que les pyramides n'aient émigré dans le désert oriental ?

— Ne blasphème pas, mon enfant, murmura la reine en regardant son fils avec terreur. — En ce pays, on a vu des miracles plus surprenants.

— Ces miracles ne seraient-ils pas — demanda le fils avec un sourire amer — que les murs des palais étaient aux écoutes des paroles des rois ?

— On a vu des pharaons mourir après quelques mois de règne, et sombrer des dynasties qui avaient commandé à neuf nations !

— Car ces pharaons avaient négligé l'épée pour l'encensoir !.... — répondit le prince.

Il s'inclina et sortit.

A mesure que les pas de l'héritier présomptif s'assourdissaient dans l'immense vestibule, le visage de la noble dame changeait, la douleur et la terreur remplaçaient la majesté, et des larmes scintillaient dans ses grands yeux.

Elle courut vers la statue de la déesse, s'agenouilla, et ayant répandu l'encens indien sur les charbons, elle commença à dire :

— O Isis, Isis, Isis ! par trois fois, je prononce ton nom. O Isis qui donnes naissance aux serpents, aux crocodiles et aux autruches, que par trois fois ton nom soit loué !.... O Isis, qui préserves les grains de blé des vents meurtriers, et les corps de nos pères, du travail destructeur du temps, o Isis, prends pitié, et préserve mon fils !.... Par trois fois que ton nom soit prononcé, et ici..... et là..... et là..... Et aujourd'hui, et toujours, et dans les siècles des siècles, aussi longtemps que les temples de nos dieux se mireront dans l'eau du nil.

Priant ainsi et sanglotant, la souveraine se courba et tou-

cha la terre de son front. Et en cet instant se répandit au-dessus d'elle un chuchotement très doux :

— La voix du juste est toujours écoutée.

La noble dame se releva d'un bond, et pleine de stupeur, se mit à tout inspecter autour d'elle. Mais dans la chambre, il n'y avait personne. Seules la regardaient les fleurs peintes de la muraille et sur l'autel la statue de la déesse, emplie d'un calme surnaturel.



CHAPITRE VII

L'usurier Dagon

Le prince revint tout soucieux à sa villa et fit appeler Thoutmos.

— Tu dois, — dit Ramsès — m'apprendre comment on se procure de l'argent.....

— Ah! ah!.... — se mit à rire l'élégant. — Voilà une science que l'on n'enseigne pas dans les plus hautes écoles des prêtres. mais dans laquelle je pourrais bien passer maître.....

— Là-bas. on enseigne à ne pas emprunter d'argent, interrompit le prince.

— Si je ne craignais de souiller mes lèvres avec des paroles impies, je dirais que certains prêtres gaspillent le temps..... Pauvres gens, quoique si saints!... Ils ne mangent pas de viande. ils se contentent d'une seule épouse, ou même évitent les femmes. et ils ne savent pas ce que c'est qu'emprunter..... Je suis content, Ramsès, — continua Thoutmos. — que tu fasses connaissance, par mes conseils avec cette science. Aujourd'hui déjà tu comprends de quelles douleurs le manque d'argent est la source. L'homme ayant besoin d'argent. n'a pas d'appétit, il se lève brusquement pendant son sommeil, il regarde les femmes avec étonnement. comme s'il se demandait : « Pourquoi sont-elles créées?.... » Dans les temps les plus frais. des bouffées de chaleur lui montent au visage. et dans la plus grande chaleur. en plein désert. il

sent le frisson du froid. Il regarde devant soi comme égaré, il n'entend pas ce qu'on lui dit, marche le plus souvent avec une perruque de travers qu'il a oublié de parfumer, et il ne se calme que près d'une cruche de vin généreux, et encore pour peu de temps. Car à peine le malheureux a-t-il repris ses sens, qu'il recommence à avoir comme la sensation que la terre se dérobe sous ses pieds..... Je vois, poursuivit l'élégant, à ta marche inquiète et à tes mouvements de mains incohérents, qu'en cet instant tu éprouves le désespoir par suite du manque d'argent. Bientôt cependant tu ressentiras d'autres sensations, comme si on t'ôtait le grand sphinx de la poitrine. Puis, tu te laisseras aller à un doux état d'oubli de tes embarras passés, et de tes créanciers actuels, et puis..... Ah, heureux Ramsès, d'extraordinaires surprises t'attendent !.. Car lorsque le terme sera écoulé, et que tes créanciers commenceront à te visiter sous prétexte de te rendre hommage, tu seras comme le daim harcelé par les chiens, ou comme la fille d'Egypte qui, puisant de l'eau à la rivière, aperçoit tout à coup le dos rugueux du crocodile.....

— Tout cela a l'air très gai, — interrompit en riant Ramsès, — mais ne rapporte pas une drachme.....

— N'achève pas ! — s'écria Thoutmos. — A l'instant je vais chercher le banquier phénicien Dagon, et ce soir, même s'il n'avait pas encore donné l'argent, tu auras reconquis le calme.

Il sortit en courant, monta dans une petite litière, et entouré de serviteurs, gens légers et inconsidérés comme lui-même, il disparut dans les allées du parc.

Avant le coucher du soleil, arriva en litière à la demeure de l'héritier présomptif, le phénicien Dagon, le plus grand banquier de Memphis. C'était un homme dans la force de l'âge, jaune, sec, mais bien bâti. Il portait une tunique bleue, un manteau blanc d'une étoffe fine, d'abondants cheveux naturels serrés par un cercle d'or, et une grande barbe

noire également naturelle. Cette chevelure et cette barbe luxuriantes imposaient auprès des perruques et des barbes postiches des élégants égyptiens.

La demeure du prince héritier fourmillait d'une jeunesse aristocratique. Les uns, en bas se baignaient et se frottaient d'huile, les autres à l'étage supérieur jouaient aux échecs et aux dames, d'autres encore, sur la terrasse, en compagnie de plusieurs danseuses, buvaient sous des tentes. Le prince héritier ne buvait ni ne jouait, ni ne s'entretenait avec les femmes, mais allait et venait impatiemment longeant un côté de la terrasse, cherchant à apercevoir le Phénicien. Lorsqu'il le vit déboucher de l'allée, dans sa litière, portée par deux ânes, il descendit au premier étage, où se trouvait une salle inoccupée.

Au bout de quelques instants, Dagon apparut dans l'entre-bâillement de la porte. Il s'agenouilla sur le seuil et s'écria :

— Je te salue, nouveau Soleil de l'Egypte!.... Puisses-tu vivre éternellement, et puisse ta gloire atteindre ces rives lointaines, où abordent les vaisseaux des Phéniciens.

Sur l'ordre du prince, il se releva, et continua à parler en gesticulant avec vivacité.

— Lorsque le noble Thoutmos est descendu devant ma chaumière (ma maison n'est qu'une chaumière auprès de tes palais, erpatre!) sa figure rayonnait d'un tel éclat, que j'ai immédiatement crié à ma femme, Thamar : le noble Thoutmos ne vient pas en son propre nom, mais de la part de quelqu'un qui le surpasse en grandeur, comme le Liban, les sables de la côte..... Et ma femme m'a demandé : — Qui te fait penser, mon seigneur, que le noble Thoutmos ne vient pas en son propre nom?.... — Ceci, qu'il ne peut venir avec de l'argent, car il n'en a pas, et il ne peut venir chercher de l'argent, car moi, je n'en ai pas..... En ce moment nous saluâmes tous deux le noble Thoutmos. Et lorsqu'il nous

dit que c'est toi très noble seigneur, qui désirais quinze talents de ton esclave, j'ai demandé à ma femme : Thamar, mon cœur m'a-t-il mal renseigné? — Dagon, tu as une sagesse telle, que tu devrais être le conseiller de l'héritier présomptif.... — répondit ma femme.

Ramsès bouillait d'impatience, mais il écoutait le banquier..... Lui, qui se révoltait en présence de sa propre mère et du pharaon!

— Lorsque — continuait le Phénicien — nous eûmes réfléchi et compris, que c'est toi, seigneur, qui désires mes services, une telle joie est entré en notre maison, que j'ai fait donner à mes serviteurs dix cruches de bière, et que ma femme Thamar m'a dit de lui acheter de nouveaux pendants d'oreilles. Mon bonheur fut si grand, que, comme je venais ici, je ne permis pas à l'ânier de battre les ânes. Et quand mes pieds indignes eurent touché ton parquet, prince, j'ai retiré un anneau d'or (plus grand que celui que le noble Herhor donna à Ennana) et j'ai fait présent de cet anneau d'or à celui de tes esclaves qui m'a versé de l'eau sur les mains. Avec la permission de Votre Excellence, d'où vient cette aiguière d'argent que son esclave a répandu sur mes mains.

— C'est Azarias, le fils de Gaber, qui me l'a vendue pour deux talents.

— Un Juif!.... Votre Excellence fait commerce avec les Juifs?.... Et qu'en diront les dieux?....

— Azarias est un marchand, comme vous autres..... — repartit le prince héritier.

A ces mots, Dagon se prit la tête à deux mains, commença à cracher et à gémir.

— O Baal Tammouz!.... ô Baalet! ô Astaroth!.... Azarias, le fils de Gaber, un Juif, serait un marchand, comme moi!.... O mes pieds, pourquoi m'avez-vous porté ici?.... O mon cœur, pourquoi souffres-tu une douleur et une raillerie pareilles?.... Très noble prince — criait le Phénicien — bats-

moi, coupe-moi la main, si je falsifie l'or, mais ne dis pas qu'un Juif peut être un marchand. Tyr disparaîtra, le sable prendra la place de Sidon, avant qu'un Juif ne devienne marchand. Ils peuvent traire leurs maigres chèvres, ou sous le bâton égyptien gâcher la glaise avec de la paille, mais faire le commerce, jamais. Pouah! Pouah!.... Impure race d'esclaves!.... Pillards! voleurs!....

Dans l'âme du prince, on ne sait pourquoi, la colère bouillonna, mais il se calma aussitôt. Cela parut surprenant à Ramsès lui-même, qui jusqu'alors, devant personne, n'avait jugé nécessaire de se contenir.

— Eh bien donc — dit tout à coup le prince — me prêteras-tu, honnête Dagon, quinze talents?

— O Astaroth!.... quinze talents? C'est un poids si lourd que j'aurais besoin de m'asseoir, afin d'y bien penser.

— Eh bien, sieds-toi.

— Pour un talent — poursuivit le Phénicien — en s'installant commodément sur un siège, on peut avoir vingt chaînes d'or, ou bien soixante belles vaches laitières, ou bien encore dix esclaves pour le travail, ou encore un seul esclave qui saurait jouer de la flûte, ou peindre, ou même guérir. Un talent, c'est une terrible fortune.

Les yeux du prince lancèrent un éclair.

— Alors, si tu n'as pas quinze talents, — interrompit-il....

Le Phénicien effrayé se laissa glisser soudain du siège sur le parquet.

— Qui donc en cette ville — s'écria-t-il — n'a pas d'argent sur un ordre de toi, fils du soleil?.... Il est vrai, que je suis un pauvre malheureux, dont l'or, les joyaux, et tous les fermages réunis ne valent pas un seul de tes regards. Mais lorsque j'aurai fait le tour de nos marchands, et que je leur aurai dit qui m'envoie, avant demain nous aurons trouvé quinze talents, quand nous devrions les faire sortir de terre. Si toi, erpatre, tu t'arrêtais devant un figuier desséché et

si tu lui disais : « Donne de l'argent »..... le figuier payerait tribut. — Seulement, ne me regarde pas ainsi fils d'Horus, car je sens une douleur au fond du cœur, et mon esprit se trouble — continuait le Phénicien d'un ton suppliant.

— Eh bien, sieds-toi, sieds-toi..... — dit le prince avec un sourire.

Dagon se releva de terre et se cala plus commodément encore sur son siège.

— Pour quel laps de temps, le prince désire-t-il quinze talents ? — demanda-t-il.

— Probablement pour un an.

— Disons tout de suite pour trois ans. Sa Sainteté seule, pourrait dans l'espace d'un an, rendre quinze talents, mais un jeune prince qui doit recevoir chaque jour de joyeux seigneurs et de jolies femmes..... Ah ! ces femmes..... Est-il vrai — avec la permission de Votre Excellence — que vous ayez pris chez vous, prince, Sara, la fille de Gédéon ?

— Et quel intérêt demandes-tu ? — interrompit le prince.

— Une bagatelle, dont vos saintes lèvres n'ont même pas besoin de parler. Pour quinze talents, vous donnerez, prince, cinq talents par an, et dans le cours de trois ans, je retirerai le tout moi-même, de telle sorte que Votre Excellence ne s'en apercevra même pas.

— Tu me donneras aujourd'hui quinze talents, et dans trois ans tu en reprendras trente ?....

— La loi d'Egypte permet que la somme des intérêts égale la somme prêtée — répondit avec embarras le Phénicien.

— Mais n'est-ce pas trop ?

— Trop !.... — s'écria Dagon. — Chaque seigneur considérable, a une cour considérable, une fortune considérable, et ne paie que des intérêts considérables. J'aurais honte de demander moins à l'héritier présomptif, et le prince lui-

même pourrait me faire battre de verges et chasser, si j'osais demander moins.

— Quand apporteras-tu l'argent ?

— Apporter ?.... O dieux !.... un seul homme ne pourrait le faire. Je ferai mieux : je paierai moi-même toutes les dépenses du prince, afin que Votre Excellence n'ait pas besoin de penser à de si misérables affaires.

— Mais, connais-tu mes dépenses ?....

— Je les connais un peu. — répondit négligemment le Phénicien. — Vous voulez envoyer, prince, six talents à l'armée d'Orient, ce que feront nos banquiers de Qidi et de Mageddo. Trois talents à l'illustre Nitager et trois à l'illustre Patrocle ; ceci s'arrangera sur place... Quant à Sara et à son père Gédéon, je pense les payer par l'entremise de cette lèpre d'Azarias..... Il en sera même mieux ainsi, car ils vous tromperaient, prince, dans leurs calculs.

Ramsès commença à marcher avec impatience à travers la salle.

— Alors, je dois te donner un reçu de trente talents ? — demanda-t-il.

— Quel reçu ?.... pourquoi faire un reçu ?.... Que ferai-je avec un reçu ?.... Vous me donnerez, prince, à ferme pour trois ans, vos métairies dans les nomes de Takhis, Ses, Neha-Ment, Necha-Pech, Sebt, Het, Habou.

— A ferme ?.... — dit le prince. — Cela ne me plaît pas....

— Alors, comment renterai-je en possession de mon argent, de mes trente talents ?

— Attends, je dois m'informer d'abord, auprès de l'intendant de mes étables, combien me rapportent par an ces domaines.

— Pourquoi Votre Excellence doit-elle se donner tant de peine ?.... Que sait votre intendant ?.... Il ne sait rien, aussi vrai que je suis un honnête Phénicien. Chaque année la récolte est différente et différent le revenu..... Je puis perdre

sur cette affaire, et alors l'intendant ne me rendra rien.....

— Mais, vois-tu, Dagon, il me semble que ces domaines rapportent beaucoup plus que dix talents par an.

— Vous ne voulez pas avoir confiance en moi, prince, soit! Je puis sur Votre ordre abandonner la métairie de Ses..... Vous n'êtes pas encore sûr de mon cœur, prince! Eh bien! je renoncerai encore à Sebt-Het.... Mais à quoi bon ici un intendant? C'est lui qui vous enseignera la sagesse, prince?.... O Astaroth, je perdrais le sommeil et l'appétit, si quelque intendant, quelque subalterne ou quelque esclave osait reprendre mon gracieux Maître. Il n'y a de nécessaire ici qu'un scribe qui inscrira que vous, très noble seigneur, vous m'affermez pour trois ans les métairies dans tels et tels nomes. Et il faut seize témoins comme quoi un pareil honneur m'a été fait par le prince. Mais pourquoi ces serviteurs doivent-ils savoir que leur maître m'emprunte de l'argent?.....

L'héritier présomptif haussa les épaules d'ennui.

— Demain — dit-il — apporte l'argent et occupe toi de faire venir le scribe et les témoins. Moi, je ne veux pas penser à cela.

— Ah! quelles sages paroles! — s'écria le Phénicien. — Puisses-tu, très-noble seigneur, vivre éternellement!....



CHAPITRE VIII

La Métairie de Sara

Sur la rive gauche du Nil, à l'extrémité du faubourg septentrional de Memphis, se trouvait la métairie que l'héritier présomptif avait donnée pour demeure à Sara, fille du juif Gédéon.

C'était une propriété de trente-cinq arpents de terre formant un carré assez petit, que du faîte de la maison, on embrassait d'un coup-d'œil comme sur la main. Les terrains de la métairie étaient sur une colline, et se divisaient en quatre clos étagés. Les deux plus bas et les plus étendus, que le Nil inondait, étaient destinés à la culture du blé et des légumes. Dans le troisième, que parfois n'atteignait point la crue, croissaient les palmiers, les figuiers, et d'autres arbres fruitiers. Sur le quatrième, le plus élevé, était un jardin planté d'oliviers, de vignes, de noyers, de châtaigniers et, au centre, se trouvait la maison.

Celle-ci était en bois, à un étage, comme d'habitude avec une terrasse que surmontait une tente de toile. En bas logeait l'esclave noir de Ramsès, en haut Sara, avec sa parente et servante Taphet. La maison était entourée d'un mur de briques mal cuites, au delà duquel, à une certaine distance, s'élevaient les bâtiments pour le bétail, les valets de ferme et les gardiens.

Les chambres de Sara n'étaient pas grandes mais fort élégantes. Sur le sol des tapis, aux portes et aux fenêtres des

portières et des stores aux rayures multicolores. Il y avait là des lits et des sièges sculptés, des coffres incrustés pour les habits, des tables à un et à trois pieds, sur lesquelles se trouvaient des vases avec des fleurs, des cruches à vin élancées, des coffrets avec des flacons d'odeur, des coupes d'or et d'argent, des vases et des plats de faïence et des porte-flambeaux de bronze. Chaque objet, chaque ustensile, si petit fût-il, et était orné de sculptures ou d'un dessin colorié, chaque vêtement de broderies et de franges.

Il y avait dix jours déjà que Sara habitait dans cette retraite, par crainte et par honte se cachant si bien de tous, que presque personne parmi ses serviteurs de la métairie ne l'avait encore vue. Dans son boudoir clos, elle cousait, tissait la toile sur un petit métier, ou bien tressait pour Ramsès des guirlandes de fleurs naturelles. Parfois, elle se glissait sur la terrasse et écartant avec précaution les parois de la tente, elle contemplait le Nil couvert de barques, où les rameurs chantaient de joyeuses chansons. Ou bien, levant les yeux, elle regardait avec terreur les bruns pylônes du royal palais, qui silencieux et sombre, dominait l'autre rive du fleuve. Alors de nouveau, elle se réfugiait auprès de son ouvrage et appelait Taphet.

— Reste ici, mère — disait-elle — que fais-tu donc en bas?

— Le jardinier a apporté les fruits, et de la ville on a envoyé les pains, le vin et les petits oiseaux, j'ai dû être là pour tout recevoir.

— Reste ici et parle-moi, car la peur m'envahit.

Folle enfant que tu es! — répondait en riant Taphet. — Moi aussi, l'épouvante me guettait à chaque coin le premier jour. Mais quand j'ai franchi le mur tout a cessé. Qui donc craindrais-je ici, où tous tombent à genoux devant moi? Devant toi, sans doute, ils marcheraient sur la tête!.. Sors au jardin, il est beau comme un paradis..... Va voir



Alors elle sortait sur la terrasse et regardait la rivière. *(Page 81).*

aux champs où l'on récolte le froment..... Prends place dans ta barque sculptée, dont les rameurs languissent de te voir et de te promener sur le Nil.

— J'ai peur.....

— De quoi?....

— Le sais-je?.... Aussi longtemps que je couds, il me semble que je suis dans notre vallée, et que mon père va venir bientôt. Mais quand le vent écarte le store de la fenêtre, et que je jette un regard d'en haut sur ce vaste..... vaste pays, il me semble..... Sais-tu?.... Qu'un vautour m'a ravie et m'a emportée dans son aire sur le roc, d'où l'on ne peut descendre.

— Ah! toi..... toi! Si tu voyais quelle baignoire le prince a envoyée aujourd'hui, une baignoire de cuivre!.... Et quel trépied pour l'âtre, quelles marmites et quelles broches..... Et si tu savais que j'ai fait couver aujourd'hui deux poules, et que dans peu nous aurons des poussins.....

Après le coucher du soleil, quand personne ne pouvait la voir, Sara s'enhardissait. Alors, elle sortait sur la terrasse et regardait la rivière. Et quand de loin apparaissait la barque, éclairée par les torches, qui sur l'eau noire, creusaient des sillons rouges et sanglants, Sara, des deux mains pressait son pauvre cœur qui tremblait comme un oiseau pris au piège. Là-bas, voguait vers elle Ramsès, et elle n'aurait su dire ce qui se passait en elle; était-ce la joie de voir s'approcher ce beau jeune homme qu'elle avait rencontré dans la vallée, était-ce la terreur de revoir le souverain puissant et le maître qui l'intimidait?

Un jour, la veille du sabbat, son père vint à la métairie, pour la première fois depuis qu'elle y était installée. Sara s'élança vers lui avec larmes, elle lui lava les pieds, elle-même, et inonda sa tête de parfums, en le couvrant de baisers. Gédéon était un homme déjà grisonnant, aux traits sévères. Il portait une chemise allant aux chevilles, bordée

au bas d'une broderie de couleur, et par là-dessus une tunique jaune sans manches, sorte de chape tombant sur la poitrine et le dos. Il couvrait sa tête d'un assez petit bonnet se rétrécissant vers le haut.

— Tu es là !.... tu es là !.... — disait Sara, et de nouveau elle recommençait à lui baiser les mains et le visage.

— Je m'étonne moi-même d'être là — reprit tristement Gédéon. — Je me suis glissé furtivement dans le jardin comme un voleur; pendant toute la route depuis Memphis, il me semblait que tous les Egyptiens me montraient du doigt, et que chaque Juif crachait sur mon passage.....

— Pourtant, mon père, c'est toi-même qui m'as donné au prince !.... — murmura Sara.

— Je t'ai donnée, car que pouvais-je faire? Du reste je m'imagine seulement qu'on me montre du doigt et qu'on crache sur moi. Parmi les Egyptiens, quiconque me connaît me salue d'autant plus bas, qu'il est lui-même plus élevé. Depuis que tu es ici, notre maître Sésostris m'a dit qu'il fallait agrandir ma maison ; le seigneur Khérès m'a fait don d'un tonneau d'excellent vin, et notre très noble nomarque lui-même m'a envoyé un serviteur de confiance pour me demander si tu te portes bien, et si je ne consentirais pas à devenir intendant chez lui ?

— Et les Juifs?.... — interrogea Sara.

— Quoi, les Juifs !.... Ils savent que je n'ai pas cédé de bonne volonté. Et puis, chacun d'eux voudrait qu'on lui fît pareille violence. Que le Seigneur nous juge tous. Dis-moi plutôt comment tu vas.

— Sur le sein d'Abraham, elle ne serait pas mieux — intervint Taphet. — Tout le jour on nous apporte des fruits, du vin, des pains, de la viande, tout ce que l'âme peut souhaiter. Et quelle baignoire nous avons !.... toute en cuivre. Et quels ustensiles de cuisine !....

Il y a trois jours — interrompit Sara, — vint chez moi le

Phénicien Dagon. Je ne voulais pas le voir, mais il insista tellement.....

— Il m'a donné une bague d'or, — ajouta Taphet.

— Il m'a dit — continua Sara — qu'il est fermier chez mon Seigneur, il m'a fait présent de deux bracelets pour les jambes, de pendants d'oreilles en perles et d'un coffret de parfums du pays de Pount.

— Pourquoi t'a-t-il fait présent de tout cela ? — demanda le père.

— Pour rien. Il m'a seulement demandé de penser favorablement à lui, et de dire parfois à mon maître, que Dagon est le plus fidèle de ses serviteurs.

— Tu ramasseras très vite tout un coffre de pendants d'oreilles et de bracelets — répondit Gédéon avec un sourire. — Ah ! — ajouta-t-il après un instant — ramasse bien vite une importante fortune, et fuyons vers notre terre, car ici il y a toujours du malheur pour nous ! Du malheur, quand cela va mal, et un plus grand malheur, quand tout va bien.

Le père secoua la tête.

— Avant qu'une année s'écoule, ton seigneur te quittera et les autres l'y aideront. Si tu étais une Egyptienne, il t'aurait prise dans sa maison, mais une Juive.....

— Il me quittera ?.... — répéta Sara avec un soupir.

— Pourquoi se chagriner avec les jours futurs, qui sont dans les mains de Dieu ! je suis venu passer le sabbat chez toi.

— Et moi, j'ai d'excellents poissons, de la viande, des galettes et du vin pur — intervint vivement Taphet. — J'ai acheté aussi à Memphis un chandelier à sept branches et des bougies de cire... La collation sera meilleure que chez le seigneur Khérès lui-même.

Gédéon sortit avec sa fille sur la terrasse. Lorsqu'ils restèrent tous deux, il parla :

— Taphet m'a dit que tu restes continuellement à la maison. Pourquoi ? Il faut sortir, au moins au jardin.

Sara tressaillit.

— J'ai peur — murmura-t-elle.

— Pourquoi aurais-tu peur de ton propre jardin ? Tu es pourtant la maîtresse ici, tu es une grande dame.....

Une fois, je suis allée au jardin dans le jour..... Je ne sais quels individus m'ont aperçue et ils ont commencé à dire entre eux : « Regardez, c'est cette Juive du prince héritier, qui est cause du retard de la crue !.... »

— Ils sont stupides — interrompit Gédéon. — Est-ce que plus d'une fois déjà, le Nil n'a pas vu sa crue retardée de toute une semaine ? Eh bien, en attendant, sors le soir.

Sara tressaillit plus violemment encore.

— Je ne veux pas..... je ne veux pas !.... — cria-t-elle. — Une autre fois, je suis sortie le soir, là-bas entre les oliviers Tout à coup d'un sentier latéral, se sont avancées comme des ombres deux femmes..... Effrayée, je voulus fuir..... Soudain, la plus jeune et la plus petite me saisit par la main, en disant : « Ne fuis pas, nous voulons te voir de près... » Et la seconde, plus âgée et plus grande, se plaça à quelques pas devant moi, et me regarda dans les yeux..... Ah ! père, je crus que j'allais me changer en pierre..... Quelle femme c'était..... et quel regard !....

— Qui pouvait-ce bien être ? — demanda Gédéon.

— La plus âgée avait l'air d'une prêtresse.

— Et elle ne t'a rien dit ?

— Rien..... Seulement, lorsqu'en s'en allant, elle disparut parmi les arbres, j'entendis la voix de la plus âgée sans doute, qui prononçait ces paroles : « En vérité elle est jolie..... »

Gédéon demeura pensif.

— C'étaient peut-être — dit-il — quelques grandes dames de la Cour.

Le soleil se couchait et sur les deux rives du Nil se rassemblaient d'énormes masses de peuple, attendant avec impatience le signal de la crue, qui réellement tardait. Déjà depuis deux jours le vent de mer soufflait et la rivière avait verdi ; déjà le soleil avait dépassé l'étoile Sothis[1], mais dans le puits des prêtres de Memphis, l'eau ne s'était pas surélevée d'un doigt. Le peuple était inquiet, d'autant plus que, dans la Haute-Egypte, à en croire les signaux, la crue se faisait selon les règles. et même s'annonçait excellente.

— Qu'est-ce donc qui la retarde à Memphis — se demandaient les laboureurs chagrins, en attendant avec anxiété le signal.

Lorsqu'au ciel parurent les étoiles, Taphet dans la salle à manger. couvrit la table d'une nappe blanche, posa le chandelier aux sept bougies allumées, approcha trois sièges, et annonça qu'elle allait servir aussitôt le souper du Sabbat.

Alors Gédéon se couvrit la tête et élevant ses deux mains au-dessus de la table. parla le regard perdu au ciel.

— Dieu d'Abraham. d'Isaac et de Jacob, qui tiras notre peuple de la terre d'Egypte. qui aux esclaves et aux exilés donnas une patrie, qui as conclu une alliance éternelle avec les fils de Judée. Dieu Adonaï, permets-nous d'absorber sans péché. les fruits de la terre ennemie, retire-nous de la tristesse et de l'effroi dans lequel nous sommes plongés, et rends-nous les rives du Jourdain que nous avons quitté pour ta gloire.....

En cet instant au-delà du mur, une voix se fit entendre.

— Son Excellence Thoutmos, le plus fidèle serviteur de Sa Sainteté et de l'héritier présomptif.

— Puisse-t-il vivre éternellement !.... — dirent quelques voix dans le jardin.

(1) Sothis. — Nom que les Egyptiens donnaient à l'étoile Sirius (Note du traducteur).

— Son Excellence — continua la voix qui avait parlé la première — envoie son salut à la plus belle rose du Liban!

Quand la voix se tut, des sons de harpes et de flûtes se firent entendre.

— En voilà une musique!.... — s'écria Taphet en battant des mains — nous allons célébrer le Sabbat en musique.

Sara et son père, tout d'abord effrayés, commencèrent à rire, et s'assirent à table.

— Qu'ils jouent — dit Gédéon. — Leur musique ne nous gâtera pas l'appétit.

La flûte et les harpes jouèrent une ritournelle puis une voix de ténor se mit à chanter :

— « Tu es plus belle que toutes les filles qui se mirent dans les eaux du Nil, tes cheveux sont plus noirs que les plumes du corbeau, ton regard est plus doux que celui de la biche qui languit après son faon. Ta taille est comme celle du palmier, et le lotus envie ta grace. Ton sein est comme la grappe de raisin dont le suc énivre les rois.

De nouveau la flûte et les harpes résonnèrent et puis recommença le chant :

— « Viens et repose-toi au jardin. Les serviteurs qui t'appartiennent apporteront des ustensiles nombreux et de la bière de toute espèce. Viens, nous sanctifierons la nuit d'aujourd'hui et l'aube qui la suivra. A mon ombre, a l'ombre du figuier qui fait naître de doux fruits, ton amant se reposera a ta droite et tu l'énivreras, et tu seras docile a ses désirs.

Les flûtes et les harpes, puis de nouveau le chant.

— « Je suis d'humeur silencieuse, je ne dis jamais ce que je vois et je ne gate pas la douceur de mes fruits par un vain bavardage. »[1]

(1) Authentique. (Note de l'auteur).

CHAPITRE IX

L'attaque de la Métairie

Tout à coup le chant s'interrompit, étouffé par le tumulte et par le bruit sourd que ferait une foule en courant.

— Païens!.. Ennemis de l'Egypte!.. — criait quelqu'un. Vous chantez quand nous sommes plongés dans l'affliction, et vous louez la Juive dont les sortilèges ont retardé la crue du Nil.....

— Malheur à vous — criait un autre. — Vous foulez la terre de l'héritier présomptif..... La mort tombera sur vous et sur vos enfants!

— Nous nous retirerons, mais que la Juive sorte vers nous, afin que nous lui exposions le sort qui nous est fait.....

— Fuyons! — s'écria Taphet.

— Où? — demanda Gédéon.

— Jamais! — repartit Sara, sur la douce figure de laquelle apparut le rouge de la colère. — Est-ce que je n'appartiens pas à l'héritier présomptif, devant lequel ces gens tombent face contre terre?

Et avant que son père et la suivante aient pu s'y opposer elle courut sur la terrasse, toute vêtue de blanc, criant à la foule qui était derrière le mur :

— Eh bien, me voilà!.... Que voulez-vous de moi?

Le bruit cessa un instant, mais de nouveau des voix menaçantes se firent entendre :

— Sois maudite, étrangère, dont le péché arrête les eaux du Nil!....

Dans l'air sifflèrent quelques pierres jetées à l'aveuglette, l'une d'elles frappa Sara au front.

— Père — cria-t-elle en se prenant la tête.

Gédéon la saisit dans ses bras, et la descendit de la terrasse. A travers la nuit, on voyait des hommes nus, à bonnets blancs et à tabliers, qui escaladaient le mur.

En bas, Taphet criait à perdre haleine, et l'esclave noir, ayant saisi une hache, se plaçait dans l'unique porte de la maison, déclarant qu'il fendrait la tête à quiconque oserait entrer.

— Jetez donc des pierres à ce chien de Nubie ! — criaient à la foule ceux qui étaient sur le mur.

Mais la foule se tut soudain, car du fond du jardin sortit un homme à la tête rasée, vêtu d'une peau de panthère.

— Prophète !.... Saint père !.... — murmura-t-on dans la foule.

Ceux qui étaient assis sur le mur commencèrent à en dégringoler.

— Peuple d'Egypte — dit le prêtre d'une voix tranquille — de quel droit lèves-tu la main sur la propriété de l'héritier du trône ?

— Ici habite une impure Juive qui empêche la crue du Nil..... Malheur à nous !.... La misère et la faim sont suspendues sur la Basse-Egypte.

— Gens de mauvaise foi ou de faible esprit, — reprit le prêtre — où avez-vous entendu qu'une seule femme puisse s'opposer à la volonté des dieux. Chaque année dans le mois de Tot, le Nil commence à monter, et jusqu'au mois de Choïak, il croît. En a-t-il jamais été autrement, bien que notre pays eût été plein d'étrangers, parfois même de princes et de prêtres d'autres cultes, qui, gémissant dans la servitude et le dur labeur, pouvaient, de colère et de douleur, jeter les plus terribles malédictions ?.... Ceux-là, sûrement, aspiraient à déchaîner sur nos têtes toutes sortes de

malheurs, et plus d'un aurait donné sa vie, afin que le soleil ne se levât pas sur l'Egypte à l'heure matinale, ou que le Nil n'enflât pas dans les premiers mois de l'année. Et qu'est-il advenu de leurs prières?.... Ou bien elles n'ont pas été exaucées dans les cieux, ou bien les dieux étrangers ont été sans force en face des nôtres. De quelle manière donc une femme, qui se trouve heureuse parmi nous, pourrait-elle provoquer un malheur que nos ennemis les plus puissants n'ont pas réussi à provoquer?

— Le Saint Père dit vrai!... Sages sont les paroles du prophète!.... — cria-t-on dans la foule.

— Et cependant Moïse, le chef juif, a fait l'obscurité et la peste en Egypte! — protesta une voix.

— Que celui qui a dit cela s'avance!.... — s'écria le prêtre. — Je le somme de s'avancer, s'il n'est pas l'ennemi du peuple égyptien.

Un murmure parcourut la foule, semblable au vent soufflant au loin parmi les arbres, mais personne ne s'avança.

— En vérité je vous dis — continua le prêtre — que parmi vous rôdent des méchants, telles des hyènes dans la bergerie. Ils n'ont pas pitié de votre misère, mais ils veulent vous pousser à détruire la maison de l'héritier présomptif et à vous révolter contre le pharaon. S'ils aboutissaient dans leur vile entreprise et si le sang commençait à couler de vos poitrines, ces gens-là se cacheraient devant les lances, comme ils se cachent maintenant devant mon appel.....

— Ecoutez le prophète!.... Gloire à toi, homme de Dieu!.... — criait la foule, en courbant la tête.

Les plus dévots tombaient à terre.

— Ecoute-moi, peuple d'Egypte..... pour ta foi dans les paroles du prêtre, pour ton obéissance au pharaon et à l'héritier présomptif, pour l'hommage que vous rendez au serviteur des dieux, la grâce luira sur vous. Allez en paix vers vos demeures et peut-être, avant que vous soyez descendus de ce tertre, le Nil commencera à croître......

— Puisse-t-il en être ainsi !

— Allez !.... Plus grandes seront votre foi et votre piété, plus vite vous apercevrez le signe de la grâce.....

— Allons !..... Allons !..... sois béni, prophète, fils des prophètes.....

Ils commencèrent à se disperser en baisant les vêtements du prêtre. Tout à coup quelqu'un jeta un cri.....

— Le miracle !.... Le miracle s'accomplit.....

— Sur la tour de Memphis, on a allumé le fanal. Le Nil croît !.... Regardez, partout les lumières s'allument !.... En vérité c'est quelque grand saint qui nous a parlé..... Vis éternellement !....

On se tourna vers le prêtre, mais celui-ci avait déjà disparu parmi les ombres.

La foule tout à l'heure irritée, puis émerveillée et pénétrée de gratitude, oublia et sa colère et le prêtre faiseur de miracles. Une joie folle l'envahit, et tous commencèrent à courir au galop vers les berges du fleuve, sur lequel brillaient déjà des feux nombreux, et qui retentissait du large chant de tout le peuple assemblé.

— SALUT, O NIL ; O FLEUVE SACRÉ, O TOI QUI T'ES MANIFESTÉ SUR CETTE TERRE. TU VIENS EN PAIX POUR DONNER LA VIE A L'EGYPTE. O DIEU CACHÉ, QUI DISSIPES LES TÉNÈBRES, QUI ARROSES LES PLAINES, AFIN DE DONNER LA VIE AUX ANIMAUX MUETS ! O CHEMIN, DESCENDANT DES CIEUX AFIN D'ABREUVER LA TERRE, O AMI DES PAINS, TOI QUI RÉJOUIS LES DEMEURES !.... TU ES LE SOUVERAIN DES POISSONS, ET QUAND TU DESCENDS SUR NOS TERRES, AUCUN OISEAU N'OSE TOUCHER A NOS RÉCOLTES. TU ES LE CRÉATEUR DU BLÉ ET LE PROTECTEUR DE L'ORGE, TU DONNES LE REPOS AUX MAINS DE MILLIONS DE MALHEUREUX, ET POUR LES SIÈCLES TU CONSOLIDES LES TEMPLES[1].

1 Authentique. Note de l'auteur

En ce moment, la barque illuminée du prince héritier se détacha de l'autre rive, au milieu des acclamations et des chants. Ceux-là mêmes, qui, il y a une demi-heure, voulaient pénétrer de force dans la villa du prince, tombaient maintenant devant lui face contre terre, ou bien se jetaient à l'eau pour baiser les rames et les flancs de la barque qui amenait le fils du souverain.

Joyeux, entouré de torches, Ramsès en compagnie de Thoutmos, entra dans la maison de Sara. A sa vue, Gédéon dit à Taphet :

— Je suis très inquiet au sujet de ma fille, mais je crains davantage encore de me rencontrer avec son maître.....

Il sauta par dessus le mur et au milieu de l'obscurité ; à travers le jardin et les champs, il se dirigea vers Memphis.

Dans la cour Thoutmos criait :

— Salut, belle Sara !.... J'espère que tu nous feras bon accueil en retour de la musique que je t'ai envoyée.....

Sur le seuil apparut Sara, la tête bandée, appuyée sur le nègre et la suivante.

— Que signifie cela ? — demanda le prince surpris.

— Des choses terribles !.... — s'écria Taphet. — Les païens ont assailli ta maison, et l'un d'eux a frappé Sara d'une pierre.....

— Quels païens ?

— Ceux-là..... les Egyptiens ! — expliqua Taphet.

Le prince lui jeta un regard chargé de mépris. Mais la fureur l'envahit aussitôt.

— Qui a frappé Sara ? qui a jeté la pierre ?.... — cria-t-il en saisissant le nègre par le bras.

— Ceux de là-bas, les riverains, — répondit l'esclave.

— Ici, les gardiens !.... — cria le prince écumant. — Qu'on arme tous les gens de la métairie, et qu'on se mette à la poursuite de cette racaille.

Le nègre saisit de nouveau sa hache, les gardiens com-

mencèrent à rassembler à grands cris les valets de tous les bâtiments, et quelques soldats de la suite du prince rajustèrent machinalement leurs épées.

— Pour l'amour de Dieu, que veux-tu faire?.... — murmura Sara en se suspendant au cou du prince.

— Je veux te venger, — répondit-il. — Qui frappe ce qui m'appartient me frappe moi-même.

Thoutmos pâlit et se mit à hocher la tête.

— Ecoute, maître — dit-il. — Comment dans la nuit et dans la foule, reconnaîtras-tu ceux qui ont commis le crime?

— Cela m'importe peu..... C'est la populace qui a fait cela, et c'est la populace qui en répondra.....

— Aucun juge ne jugerait ainsi — remarqua Thoutmos. — Et cependant tu dois devenir le juge suprême!

Le prince devint pensif, son compagnon continua :

— Réfléchis, que dirait demain notre Maître le pharaon?.... Et quelle joie envahirait les ennemis de l'Egypte, de l'Orient à l'Occident, s'ils apprenaient que l'héritier présomptif, presque sous le palais du roi, attaque son peuple la nuit?....

— Oh! si mon père m'avait donné au moins la moitié de l'armée, ils se tairaient pour des siècles, nos ennemis, dans tous les coins du monde!..... — dit le prince à voix basse en frappant la terre du pied.

— Du reste..... Souviens-toi de ce paysan qui s'est pendu..... Tu le plaignais, car il avait péri innocent, et aujourd'hui?.... se peut-il que toi-même, tu veuilles tuer des innocents?....

— Allez!.... — interrompit sourdement le prince héritier. — Ma colère est comme un vase plein d'eau..... Malheur à celui sur qui elle débordera..... Entrons à la maison.....

Thoutmos effrayé se recula. Le prince prit Sara par la main et monta avec elle au premier étage. Il la fit asseoir près de la table sur laquelle était encore servi le souper ina-

chevé, et ayant approché le chandelier, il lui arracha le bandeau du front.

— Ah! s'écria-t-il. — Ce n'est même pas une plaie, mais une meurtrissure!....

Il contemplait Sara avec attention.

— Je n'aurais jamais pensé, dit-il, que tu puisses avoir une meurtrissure.... Cela change beaucoup le visage.....

— Alors je ne te plais plus? — demanda tout bas Sara, en levant sur lui ses grands yeux pleins d'effroi.

— Si, si..... du reste, cela passera.....

Puis il appela Thoutmos et le nègre, et il ordonna à celui-ci de lui conter les événements de la soirée.

— Il nous a défendus, — dit Sara. — Il s'est placé à la porte avec une hache.

— Tu as fait cela?.... — demanda le prince à l'esclave, en le fixant dans les yeux.

— Devais-je permettre à des étrangers de s'introduire de force dans ta maison, Maître?

Le prince caressa la tête crépue de l'esclave.

— Tu as agi, — dit-il, — comme un homme courageux, je te donne la liberté. Demain tu recevras une récompense et tu pourras revenir vers les tiens.

Le nègre vacilla, et se frotta les yeux dont le blanc luisait. Soudain il tomba à genoux, et frappant le sol du front, il s'écria :

— Ne me chasse pas d'auprès de toi, Maître?

— Soit, — répondit le prince héritier, — reste auprès de moi, mais en qualité de soldat libre. J'ai besoin justement d'hommes comme celui-ci, — ajouta-t-il en regardant Thoutmos. — Il ne sait pas parler comme un gouverneur de la maison des livres, mais il est prêt à combattre.....

Et de nouveau il commença à s'informer des détails de l'agression, et quand le nègre lui conta l'apparition du

prêtre, et le miracle qui s'en était suivi le prince se prit la tête en criant :

— Je suis l'homme le plus malheureux de l'Egypte. Bientôt, même dans mon lit, je trouverai des prêtres..... D'où est-il ?.... Qu'est-ce que celui-là ?

Le nègre ne pouvait éclaircir ce point. Il dit seulement que l'attitude du prêtre avait été très bienveillante pour le prince et pour Sara ; que l'attaque avait été dirigée, non par des Egyptiens, mais par des individus que le prêtre avait qualifiés d'ennemis de l'Egypte et qu'il avait sommés en vain de sortir de la foule.

— Prodiges !.... prodiges !.... — murmurait le prince tout pensif après s'être jeté sur le lit. — Mon esclave noir est un vaillant soldat et un homme plein de sens.... Un prêtre défend une Juive parce qu'elle est mienne..... Quel singulier prêtre ?.... Le peuple Egyptien qui s'agenouille devant les chiens du pharaon, envahit la maison de l'héritier présomptif, sous la conduite de je ne sais quels ennemis de l'Egypte ?.... Il me faut éclaircir tout cela par moi-même.



CHAPITRE X

L'Enquête

Le mois de Tot avait pris fin et le mois de Paofi commençait (Seconde moitié de juillet). L'eau du Nil de verte était devenue blanche, puis rouge, et continuait à croître. Le réservoir royal à Memphis était plein presqu'à la hauteur de deux hommes, et le Nil croissait chaque jour de deux empans. Les basses terres étaient inondées ; dans les terres plus hautes, on cueillait en hâte le lin, le raisin, et une espèce de coton. Les endroits, qui, le matin, étaient secs encore, le soir, étaient battus par les flots.

Il semblait qu'un vent violent, quoique invisible, fît gonfler la rivière. Il labourait de vastes champs, emplissait d'écume les sillons, puis par instants, il polissait l'eau à la surface, et de nouveau il la faisait tourbillonner dans les abîmes.

De nouveau il laboure, de nouveau il polit, de nouveau il fait tournoyer la rivière, il chasse de nouvelles montagnes d'eau, de nouveaux rubans d'écume, et sans cesse il soulève le flot bruissant, sans cesse, il conquiert de nouvelles étendues de terre. Parfois, l'eau ayant atteint une certaine limite, la franchit en un clin d'œil, se déverse dans les basses terres, et créé un petit lac brillant, là où quelques minutes auparavant tombaient en poussière des herbes fanées.

Quoique la crue eût à peine atteint le tiers de la hauteur, déjà tous les quais étaient inondés. Chaque heure, quelque

métairie sur la colline devenait semblable à une île, d'abord séparé des autres, seulement par un mince canal qui, par degré s'élargissait et la détachait de plus en plus des maisons voisines. Plus d'une fois, tel qui était sorti à pied pour se rendre au travail, revenait en canot.

Les barques et les radeaux surgissaient de plus en plus nombreux sur le Nil. Dans les unes, on pêchait les poissons au filet, dans d'autres on transportait aux granges les récoltes, ou bien aux étables, le bétail mugissant, dans d'autres on allait visiter ses amis, afin de leur annoncer la crue du Nil (que tous voyaient) au milieu des rires et des clameurs. Parfois les barques rassemblées comme une troupe de canards, se dispersaient en tous sens devant un énorme radeau, qui de la Haute-Egypte descendait de gigantesques blocs de pierre, extraits des carrières riveraines.

Dans l'air, aussi loin que l'oreille pouvait percevoir, on entendait le fracas de l'eau débordante, le cri des oiseaux épouvantés, et les joyeux chants humains : Le Nil croît, il y aura beaucoup de grain !

Tout ce mois là, l'enquête se poursuivit au sujet de l'agression contre la maison de l'héritier présomptif. Chaque matin une barque avec des fonctionnaires et des soldats, abordait à quelque métairie. On arrachait les gens à leur travail, on les accablait de questions insidieuses, on les frappait de verges. Vers le soir, deux barques rentraient à Memphis, l'une portait les fonctionnaires, l'autre les prisonniers.

De cette manière on prit au filet quelques centaines de délinquants, dont une bonne partie n'avait connaissance de rien. La moitié était menacée de prison ou de quelques années de travail dans les carrières de pierre. On n'apprit cependant rien, ni sur les meneurs de l'attaque, ni au sujet de ce prêtre qui avait incliné la foule à se disperser.

Chez le prince Ramsès, s'alliaient des qualités étrangement opposées. Il était violent comme un lion, et têtu comme un bœuf. Mais il avait en outre une grande intelligence et un profond sentiment de la justice.

Voyant que l'enquête menée par les magistrats ne donnait aucun résultat; le prince s'embarqua lui-même un certain jour pour Memphis, et se fit ouvrir la prison.

Celle-ci bâtie sur une colline était entourée d'un mur élevé, et se composait d'une grande quantité de constructions de pierre, de briques et de bois. Ces bâtisses n'étaient pour la plupart que des portiques ou des logements pour les geôliers. Les prisonniers, eux, étaient enfermés dans des cachots souterrains, creusés dans le roc calcaire.

Lorsque le prince héritier franchit la porte, il aperçut un groupe de femmes qui lavaient et nourissaient un prisonnier. Cet homme nu, semblable à un squelette, était assis à terre, les mains et les pieds enclavés dans les quatre ouvertures d'une planche carrée, qui remplaçait les fers.

— Y a-t-il longtemps que cet homme souffre ainsi? — questionna le prince.

— Deux mois — répondit le directeur.

— Et a-t-il longtemps encore à demeurer de la sorte?

— Un mois.

— Qu'a-t-il fait?

— Il a injurié le fonctionnaire qui prélevait les impôts.

Le prince se détourna, et aperçut un second groupe, composé de femmes et d'enfants. Au milieu d'eux était un vieillard.

— Sont-ce là des prisonniers?

— Non, très noble maître. C'est une famille attendant la remise du cadavre d'un criminel, qui doit être étranglé..... Oh! voilà qu'on le mène déjà à la salle — continua le directeur.

Puis se tournant vers le petit groupe, il leur dit :

— Patientez encore une minute, mes très chers, on vous donnera le corps de suite.

— Nous vous remercions infiniment, noble seigneur, — répondit le vieillard, sans doute le père du coupable. — Nous sommes partis de la maison hier au soir, le lin est resté aux champs, et voilà que la crue arrive!....

Le prince pâlit et s'arrêta.

— Tu sais — dit-il en se tournant vers le directeur — que j'ai le droit de grâce.

— Oui, erpatre — répondit le directeur en s'inclinant, et puis il ajouta : — Conformément aux lois, en souvenir de ta visite en ce lieu, fils du soleil, les condamnés pour offense à la religion ou à l'Etat, et qui se conduisent bien, doivent recevoir un allègement. La liste de ces gens sera déposée à tes pieds dans le courant du mois.

— Et celui-ci qu'on doit étrangler maintenant, n'a-t-il pas le droit de bénéficier de ma grâce?

Le directeur étendit les mains, et s'inclina en silence.

Ils se remirent en marche, et traversèrent quelques cours. Dans des cages de bois, sur la terre nue, grouillaient dans un étroit espace, les coupables condamnés à la prison. Dans un des bâtiments se répandaient des cris terribles, on fustigeait pour obtenir des aveux.

— Je veux voir les inculpés de l'attaque de ma maison, — dit le prince héritier profondément ému.

— Il y en a au moins trois cents — repartit le directeur.

— Choisissez les plus coupables à votre sens, et interrogez-les en ma présence. Je ne veux pas cependant qu'ils me reconnaissent.

On ouvrit à l'héritier présomptif une salle, dans laquelle poursuivait ses travaux, un magistrat chargé de l'instruction.

Le prince lui ordonna de prendre sa place habituelle, et s'assit lui-même derrière un pilier.

Bientôt commencèrent à apparaître, un à un, les accusés. Tous étaient maigres, leur barbe et leurs cheveux avaient poussé démesurément, et les yeux avaient une expression de tranquille égarement.

— Douthmos — dit le juge — raconte comment vous avez envahi la maison du très noble erpatre?

— Je dirai la vérité comme au jugement d'Osiris. C'était le soir du jour où le Nil devait commencer à croître. Ma femme me dit : « Viens, père, nous irons sur la colline d'où l'on peut voir plus tôt le signal de Memphis ». Nous allâmes donc sur la colline, d'où l'on peut apercevoir le signal de Memphis. Alors s'approcha de ma femme, un soldat qui lui dit : « Viens avec moi dans ce jardin, nous y trouverons du raisin ou bien encore quelque chose de plus. » Ma femme alla donc au jardin avec le susdit soldat, et moi je tombai dans une grande colère, et j'essayai de les voir à travers le mur. Ont-ils jeté des pierres contre la maison du prince? voilà ce que je ne puis dire, car grâce aux arbres et à l'obscurité, je n'ai rien vu.

— Et comment as-tu pu laisser ta femme s'en aller avec le soldat? — demanda le juge.

— Avec la permission de Votre Excellence, que pouvais-je bien faire? Je ne suis pourtant qu'un paysan, et c'était un guerrier et un soldat de Sa Sainteté.....

— Et as-tu vu le prêtre qui vous a harangués?

— Ce n'était pas un prêtre — répartit le paysan avec conviction. — Ce devait être le dieu Nou lui-même, car il est sorti d'un tronc de figuier, et il avait une tête de bélier.

— Et tu as vu qu'il avait une tête de bélier?

— Avec votre permission, je ne me souviens pas bien, si je l'ai vu moi-même, ou si d'autres me l'ont dit. Mes yeux étaient voilés par l'inquiétude au sujet de ma femme.

— As-tu jeté des pierres dans le jardin?

— Pourquoi en aurais-je jeté, maître de la vie et de la

mort ? Si j'avais atteint ma femme, je me serais fait du souci à moi-même pour toute la semaine, et si j'avais atteint le soldat, j'aurais reçu un tel coup de poing dans le ventre, que ma langue serait sortie. Car je ne suis qu'un paysan, et lui un guerrier de notre souverain éternellement vivant.

Le prince héritier se pencha de derrière le pilier.

On emmena Douthmos et l'on introduisit Anoup. C'était un paysan de petite taille ; sur le dos il avait encore les cicatrices des coups de bâton.

— Dis, Anoup — commença derechef le magistrat — comment tout s'est passé lors de l'attaque du jardin du prince héritier.

— Œil du jour — répondit le paysan — vase de Sagesse, tu sais mieux que personne que je n'ai fait nulle attaque. Seulement un paysan est venu à moi, qui m'a dit : « Anoup, viens sur la colline, car le Nil enfle. » Et moi je lui dis : « Enfle-t-il au moins ? » — Et il me dit : « Tu es plus bête qu'un âne, car un âne entendrait la musique sur la colline, et toi, tu ne l'entends pas. » — Je lui réponds alors : « Je suis bête, car je n'ai pas appris à écrire, mais avec ta permission autre chose est la musique. autre chose la crue. » Et lui, là-dessus : « S'il n'y avait pas de crue, les gens n'auraient pas de raison de se réjouir et de chanter. » Donc je le dis à votre équité nous allâmes sur la colline, et là on avait déjà chassé la musique et on lançait des pierres dans le jardin.....

— Qui les lançait ?

— Je n'ai pas pu le distinguer. Ces gens n'avaient pas l'air de paysans, ils avaient plutôt l'air d'impurs paraschites qui ouvrent les morts pour l'embaumement.

— Et as-tu vu le prêtre ?

— Avec la permission de votre vigilance, ce n'était pas un prêtre, mais plutôt quelque esprit, qui garde la maison du prince héritier..... puisse-t-il vivre éternellement !.....

— Pourquoi un esprit ?

— Parce que parfois, tout à coup je le voyais, et puis il disparaissait je ne sais où.....

— Peut-être était-il caché par la foule?

— Sûrement, la foule parfois le cachait. Mais aussi, par moments, il était plus grand, et par moments, plus petit.

— Peut-être montait-il sur un tertre et en descendait-il?

— Sans contredit, il devait monter et descendre, mais peut-être qu'il s'allongeait et se rapetissait, car c'est un grand faiseur de miracles. A peine eût-il dit : « Le Nil montera tout à l'heure » qu'aussitôt le Nil commençait à monter.

— Et as-tu jeté des pierres, Anoup?

— Comment aurais-je osé jeter des pierres dans le jardin du prince héritier?.... Je ne suis qu'un simple paysan, et ma main se serait desséchée jusqu'au coude pour un tel sacrilège.

Le prince fit interrompre l'enquête. Et lorsqu'on emmena les accusés il s'adressa au magistrat.

— Alors ces gens appartiennent aux plus coupables?

— Tu l'as dit, Seigneur, répartit le magistrat.

— En ce cas, dès aujourd'hui même, il faut les relâcher tous. On ne peut emprisonner des gens, pour avoir voulu s'assurer que le Nil sacré monte, ou pour avoir écouté la musique.

— La suprême sagesse parle par ta bouche, erpatre, dit le magistrat. — On m'a ordonné de trouver les plus coupables, alors je les ai choisis, tels que je les ai trouvés. Mais il n'est pas en mon pouvoir de leur rendre la liberté!

— Pourquoi?

— Regarde, très noble, ce coffre. Il est plein de papyrus, sur lesquels sont inscrits les actes de la procédure. Le juge de Memphis, reçoit chaque jour les rapports sur le cours de l'enquête, et les transmet à Sa Sainteté. A quoi donc aboutiraient les travaux de tant de scribes instruits et de tant d'hommes illustres, si l'on relâchait les accusés.

— Mais ils sont innocents, s'écria le prince.

— Il y a eu attentat, et par conséquent crime. Où il y a crime, il doit y avoir des criminels. . Une fois tombé aux mains du pouvoir, et inscrit sur les actes de procédure, on ne peut s'en aller sans rien avoir. Au cabaret, l'homme boit et paye, au marché, il vend et obtient quelque chose en retour, aux champs il sème et récolte, dans les tombeaux il reçoit les bénédictions des aïeux défunts, de quel droit alors, quelqu'un étant venu en jugement, s'en irait sans rien comme un voyageur qui s'arrête à mi-chemin et tourne les pas vers sa demeure, sans avoir atteint le but?

— Tu parles sagement, répondit l'héritier présomptif. — Dis-moi, cependant, si même Sa Sainteté, n'aurait pas le droit de mettre ces gens en liberté?

Le fonctionnaire mit ses mains en croix et inclina la tête.

— Lui, l'égal des dieux, tout ce qu'il veut, il peut le faire, il peut délivrer des accusés, même des condamnés; il peut même détruire les pièces de l'affaire, ce qui, accompli par un simple particulier, serait un sacrilège.

Le prince prit congé du magistrat, et donna l'ordre au directeur de distribuer aux inculpés de l'attaque contre sa maison une meilleure nourriture, et cela à ses frais. Ensuite, irrité, il traversa en canot le fleuve, et se dirigea vers le palais, afin de prier le pharaon d'assoupir cette malheureuse affaire.

Ce jour-là, cependant, Sa Sainteté était occupée par un grand nombre de cérémonies religieuses et par le Conseil des ministres, aussi l'héritier présomptif ne put La voir. Alors le prince s'adressa au grand scribe, qui après le Ministre de la guerre était le plus influent à la Cour. Ce vieux dignitaire, prêtre d'un des temples de Memphis, reçut le prince avec politesse, mais froideur, et l'ayant écouté jusqu'au bout, répondit :

— Je m'étonne que Votre Excellence veuille importuner

notre maître avec de pareilles affaires. C'est la même chose que si vous me demandiez de ne pas détruire les sauterelles, qui tombent sur les champs.

— Mais ce sont des gens innocents !

— Nous, noble seigneur, nous ne pouvons le savoir, car de l'innocence ou de la culpabilité décident la loi et le tribunal. Une seule chose me paraît sûre, c'est que l'Etat ne peut souffrir que l'on envahisse le jardin de n'importe qui, et encore moins que l'on porte la main sur ce qui appartient à l'héritier présomptif.

— Tu parles avec justice, mais où donc sont les coupables ?.... demanda le prince.

— Où il n'y a pas de coupables, il doit y avoir, au moins, des punis. Ce n'est pas la faute, mais le châtiment survenant après le crime, qui enseigne aux autres, qu'il n'est pas permis de faire telle ou telle chose.

— Je vois, interrompit le prince héritier, que Votre Excellence n'appuiera pas ma demande auprès de Sa Sainteté.....

— La sagesse coule de tes lèvres, erpatre, répondit le dignitaire. — Jamais je ne saurais donner à mon maître un conseil qui porterait préjudice au prestige du pouvoir...

Le prince revint chez lui, le cœur endolori et étonné. Il sentait qu'on faisait tort à des centaines de gens, et il voyait qu'il ne pouvait les sauver, pas plus qu'il ne pourrait dégager un homme sur lequel tomberait une obélisque ou une colonne de temple.

« Trop faibles sont mes mains pour soulever cet édifice », pensait le prince, le cœur serré.

Pour la première fois, il sentit qu'il y avait au-dessus de sa volonté, une force infiniment plus grande; l'intérêt de l'Etat, que reconnait même le tout puissant pharaon, et devant lequel, lui, l'héritier présomptif, doit s'incliner.

La nuit tomba. Ramsès défendit aux serviteurs de recevoir

personne, et seul il se mit à aller et venir en rêvant sur la terrasse de sa villa.

« Terrible chose!.... Là-bas se sont écartés devant moi les régiments invaincus de Nitager, et ici, le directeur de la prison, le juge d'instruction et le grand scribe me barrent la route..... Qui sont-ils donc?.... De misérables serviteurs de mon père (puisse-t-il vivre éternellement!) qui, à chaque instant peut les faire tomber au rang d'esclaves, et les envoyer aux carrières de pierre. Mais pourquoi mon père ne gracierait-il pas les innocents?.... L'Etat ne le veut pas!.... Et qu'est-ce donc que l'Etat?.... Que mange-t-il, où dort-il, où sont ses mains et son glaive, dont tous ont peur?.....

Il regarda au fond du jardin, et entre les arbres, sur le faîte de la colline, il vit les deux énormes silhouettes des pylônes, sur lesquels brûlaient les torches des sentinelles. Il lui vient à l'esprit que ces sentinelles ne dorment jamais, et que les pylônes ne mangent jamais, et que pourtant ils sont. Pylônes qui datent d'un temps immémorial, puissants comme le maître puissant qui les avait élevés, Ramsès-le-Grand.

Remuer ces édifices et des centaines de semblables, détruire cette garde et des milliers d'autres qui veillent sur la sécurité de l'Egypte; montrer de la désobéissance aux lois qu'ont laissées Ramsès-le-Grand et d'autres potentats, ses prédécesseurs plus grands encore que lui, et que vingt dynasties ont sanctifiées de leur respect.....

Dans l'âme du prince, pour la première fois de sa vie, commença à se faire jour une conception de l'Etat, immense quoique encore confuse. L'Etat, c'est quelque chose de plus magnifique que le temple de Thèbes, de plus grand que la pyramide de Chéops, de plus ancien que le piédestal du Sphinx, de plus durable que le granit..... Dans cet immense quoique invisible édifice, les hommes sont comme les fourmis dans la cassure du roc, et le pharaon, comme un archi-

tecte voyageur, qui, à peine a-t-il réussi à encastrer une pierre dans la muraille. doit déjà partir. Et les murs s'élèvent de génération en génération. et l'édifice continue de durer.

Jamais encore, lui, le fils du roi, n'avait tellement senti sa petitesse qu'en cet instant, lorsque son regard à travers la nuit errait au-delà du Nil, entre les pylônes des palais du pharaon et les silhouettes indistinctes, mais puissantes des temples de Memphis.

Tout à coup, d'entre les arbres, dont les grosses branches touchaient la terrasse, une voix se fit entendre :

— Je connais ton souci et je te bénis. Le tribunal ne mettra pas en liberté les paysans accusés. Mais leur affaire peut être classée. et ils reviendront en paix à leurs demeures. si le régisseur de ta métairie ne soutient pas la plainte au sujet de l'attaque.

— Alors, c'est mon régisseur qui a porté plainte!.... demanda le prince surpris.

— Tu as dit la vérité. Il a porté plainte en ton nom, mais s'il ne se rend pas au tribunal. il n'y aura pas de plaignant et là où il n'y a pas de plaignant, il n'y a pas de délit.

Un froissement de feuilles se fit entendre dans les buissons.

Arrête! cria Ramsès, qui es-tu?

Personne ne répondit, seulement il sembla au prince, dans la raie de lumière d'une torche brûlant au premier étage voir passer comme un éclair, une tête nue et une peau de panthère.

— Un prêtre?.... murmura le prince héritier. — Pourquoi se cache-t-il?

Mais en cet instant, il lui vint à l'esprit que ce prêtre pourpourrait payer cher des conseils entravant la marche de la justice.

CHAPITRE XII

A la recherche du prêtre mystérieux

Ramsès passa la plus grande partie de la nuit en de fiévreuses rêveries. Parfois le fantôme de l'Etat se montrait à lui, sous l'aspect d'un immense labyrinthe aux murailles puissantes, qu'on ne pouvait percer. Puis, il voyait l'ombre du prêtre, dont un seul et sage avis lui indiquait le moyen de sortir de ce labyrinthe. Et voici que de la façon la plus inattendue, surgissaient devant lui deux puissances : l'intérêt de l'Etat, que jusqu'à présent il n'avait pas senti, bien qu'il fût l'héritier du trône, et le sacerdoce, qu'il voulait écraser et dont il voulait faire son serviteur.

Ce fut une nuit pénible. Le prince se tournait sur sa couche, et se posait une question : N'avait-il pas été aveugle, et n'était-ce qu'aujourd'hui qu'il avait reconquis la vue, afin de se convaincre de son manque de sens et de son néant? Combien lui apparaissaient, en ces heures, sous un jour différent les avis de sa mère, la modération de son père dans l'énoncé de sa volonté suprême, et même les sévères agissements du ministre Herhor?

« L'Etat et le Sacerdoce!.... » répétait dans un demi-sommeil, le prince couvert d'une sueur abondante.

Les dieux du ciel connaissent seuls ce qui serait advenu, si les pensées qui cette nuit se heurtaient dans l'âme du prince avaient eu le temps de se développer et de mûrir. Peut-être devenu pharaon, aurait-il été parmi les souverains les plus heureux et au règne le plus long?.... Peut-être son

nom gravé dans les temples bâtis en plein air et dans les temples souterrains, serait-il passé à la postérité, entouré de la gloire la plus haute. Peut-être lui-même et sa dynastie n'auraient point perdu le trône, et l'Egypte aurait évité un profond ébranlement aux temps les plus néfastes pour elle?

Mais la clarté du jour dissipa les spectres, rôdant au-dessus de la tête brûlante du prince, et les jours suivants, ses conceptions sur l'inflexibilité de la raison d'Etat se modifièrent beaucoup.

La visite du prince à la prison ne demeura pas sans résultat pour les accusés. Le juge instructeur fit aussitôt un rapport au grand juge; celui-ci revit à nouveau l'affaire; il interrogea lui-même quelques-uns des inculpés; dans l'intervalle de quelques jours, il mit en liberté le plus grand nombre d'entre eux, et fit au plus vite, traduire les autres devant le tribunal.

Et lorsqu'au nom du prince lésé dans sa propriété, aucun plaignant ne se présenta, malgré les appels dans la salle du tribunal et sur la place, l'affaire de l'agression fut classée, et le reste des accusés, libéré.

Il est vrai qu'un des juges fit remarquer qu'aux termes de la loi, le régisseur de la métairie du prince devait être poursuivi pour fausse dénonciation, et que si la fausseté de cette dénonciation était prouvée il devrait subir la même peine qu'auraient pu encourir les accusés. Cette question cependant fut passée sous silence.

Le tribunal perdit de vue le régisseur, envoyé par le prince au nome de Takens, et incontinent disparut le coffre contenant les pièces de l'affaire de l'attentat.

Quand le prince Ramsès l'apprit, il alla trouver le grand scribe, et lui demanda avec un sourire :

— Eh bien, noble seigneur, on a mis en liberté les innocents, les pièces de procédure ont été détruites d'une manière

sacrilège, et cependant cela n'a pas porté préjudice au prestige du pouvoir?

— Mon prince, répondit avec sa froideur habituelle le grand scribe, je n'avais pas compris que d'une main tu portes des plaintes, et que de l'autre, tu veuilles les retirer. Votre Excellence fut offensée par la populace, donc il nous appartenait de punir celle-ci. Si cependant tu as pardonné, l'Etat n'a rien à ajouter.

— L'Etat!.... L'Etat!.... répétait le prince. — L'Etat c'est *Vous*, ajouta-t-il en clignant des yeux.

— Oui, l'Etat, c'est le pharaon et..... ses serviteurs les plus fidèles, répondit le scribe.

Cet entretien avec un si haut dignitaire suffit à effacer dans l'âme du prince héritier ses conceptions nouvelles et puissantes quoique indistinctes encore, sur la signification de l'« Etat ». Donc l'Etat n'est pas un édifice immémorial et inébranlable, à la gloire duquel les pharaons doivent ajouter pierre à pierre, mais plutôt un tas de sable avec lequel chaque souverain joue comme il lui convient. Dans l'Etat il n'y a pas de ces portes étroites nommées lois, au passage desquelles chacun doit courber la tête, quel qu'il soit : paysan ou héritier présomptif. Dans cet édifice, il y a toutes sortes d'entrées et de sorties, étroites pour les petits et les faibles, très larges et même commodes pour les forts.

« S'il en est ainsi — une nouvelle pensée surgit dans l'âme du prince — j'établirai l'ordre qu'il me plaira!»

En ce même instant, il se ressouvint de deux hommes : du nègre affranchi qui, sans attendre de commandement, avait été prêt à donner sa vie pour la propriété du prince et du prêtre inconnu.

« Si j'avais plus d'hommes tels que ceux-là, ma volonté signifierait quelque chose en Egypte et hors de l'Egypte!.... » se dit-il à lui-même, et il sentit une invincible envie de retrouver le prêtre en question.

C'était sans nul doute le même qui avait empêché la foule d'envahir la maison du prince. D'une part, il connaissait parfaitement la loi, et de l'autre, il savait mener les foules.

— Homme inestimable !.... Je dois l'avoir.....

Dès lors, le prince, dans une petite barque, conduite par un seul rameur, se mit à visiter les chaumières avoisinant la métairie. Vêtu d'une tunique, et coiffé d'une grande perruque, à la main une canne qui pouvait servir de mesure, le prince avait l'air d'un ingénieur observant la crue du Nil.

Les paysans lui donnaient volontiers tous les éclaircissements sur le changement d'aspect du terrain par suite de l'inondation, mais demandaient en même temps que le gouvernement voulût bien inventer quelque manière de puiser l'eau, plus commode que la grue et le seau. Ils racontaient également l'attentat contre la métairie du prince et disaient aussi connaître les hommes qui jetaient les pierres. Enfin ils se rappelaient fort bien le prêtre qui, avec tant de succès, avait dispersé le rassemblement, mais qui était-ce ? Ils ne le savaient.

— Il y a ici, disait un certain paysan, dans notre contrée un prêtre qui soigne les yeux, il y en a un autre qui guérit les blessures et remet les bras et les jambes cassées. Il y a quelques prêtres qui apprennent à lire et à écrire, il y en a un qui joue de la double flûte et même en joue joliment. Mais celui qui s'est manifesté dans le jardin du prince n'est aucun de ceux-là, et eux-mêmes ils ne savent rien de lui. Sans aucun doute ce devait être le dieu Noum, ou bien quelque esprit, veillant sur le prince, (puisse-t-il vivre éternellement et avoir toujours de l'appétit !)

« Et peut-être était-ce vraiment un esprit », pensa Ramsès.

En Egypte la pluie était toujours plus rare que les esprits bons ou mauvais.

L'eau du Nil de rouge était devenue brune, et en août, au mois de Hator, elle atteignit la moitié de sa hauteur. On

ouvrit les écluses des digues riveraines, et l'eau violemment commença d'emplir les canaux, ainsi que le Mœris, l'énorme lac artificiel, dans la province de Fayoum, fameuse par ses belles roses. La Basse-Egypte formait comme un bras de mer, semé de collines couvertes de jardins et de maisons. Les communications par terre avaient complètement cessé, et les barques voguaient sur l'eau, si nombreuses, blanches, jaunes, rouges et sombres, qu'elles ressemblaient aux feuilles en automne. Sur les points les plus élevés du pays, on finissait de récolter une certaine espèce de coton, et de faucher le trèfle pour la seconde fois, et l'on commençait à cueillir les fruits des tamarins et les olives.

Un certain jour en voguant le long des métairies inondées, le prince aperçut un mouvement inusité. Sur un des îlots temporaires se répandait parmi les arbres, un cri perçant de femme.

« Quelqu'un est sans doute mort..... », pensa le prince.

Dans la seconde île, sur de petits canots, partaient des provisions de blé et quelques têtes de bétail, et les gens qui se tenaient près des bâtiments de ferme menaçaient les hommes qui étaient dans les canots et leur lançaient des malédictions.

« Quelque conflit entre voisins..... », se dit à lui-même l'héritier présomptif.

Dans quelques-unes des métairies plus éloignées, tout était tranquille et les habitants au lieu de travailler et de chanter, étaient assis à terre, silencieux.

« Ils ont dû déjà achever leur travail, et ils se reposent. »

Par contre, d'un autre îlot, se détacha un canot avec plusieurs enfants tout en larmes, et une femme, entrée dans l'eau à mi-corps, menaçait des poings.

« On mène les enfants à l'école », pensa Ramsès.

Tous ces événements commençaient à l'intriguer.

Dans l'île voisine, de nouveau se répandirent des cris. Le

prince s'abrita les yeux avec la main, et vit un homme étendu à terre, qu'un nègre frappait à coups de bâton.

— Que se passe-t-il ici?.... demanda Ramsès au rameur.

— Ne voyez-vous donc pas, Seigneur, que l'on bat ce misérable paysan? répondit le passeur en riant. — Il a dû commettre quelque méfait, aussi la douleur se promène sur ses os.

— Et toi, qu'es-tu donc?...

— Moi?.... répondit avec orgueil le rameur. — Moi, je suis un libre pêcheur. Et pourvu que je rende à Sa Sainteté ce qui lui revient de sa pêche, je puis naviguer sur tout le Nil, depuis la première cataracte jusqu'à la mer. Le pêcheur est comme le poisson ou le canard sauvage, et le paysan comme l'arbre : il nourrit les maîtres de ses fruits, et il ne peut s'enfuir nulle part, seulement il crie quand les gardiens lui abîment l'écorce.

— Oh! oh! regardez donc là-bas..... s'écria de nouveau le pêcheur satisfait. — Hé!.... père!.... Mais ne bois donc pas toute l'eau, il y aurait disette.....

Cette joyeuse exclamation était provoquée par un groupe de personnes se livrant à une occupation fort originale. Quelques individus tout nus tenaient par les pieds un autre individu et le plongeaient dans l'eau, la tête la première, jusqu'au cou, jusqu'à la poitrine, enfin jusqu'à la ceinture. A côté se tenait un homme armé d'une canne, vêtu d'une tunique tachée et coiffé d'une perruque de laine de mouton.

Non loin criait à tout rompre, une femme que des hommes retenaient par les mains.

La bastonnade était aussi répandue dans le fortuné pays des pharaons, que le manger et le dormir. On fustigeait les enfants et les hommes mûrs, les artisans, les soldats, les officiers et les fonctionnaires. Quiconque vivait pouvait recevoir la bastonnade, à l'exception des prêtres et des plus hauts dignitaires, car il n'y avait plus personne pour battre ceux-

là. Le prince avait donc regardé avec assez de calme le paysan battu de verges ; mais le paysan qu'on plongeait dans l'eau arrêta son attention.

— Oh ! oh !.... continuait à rire le rameur, c'est qu'ils lui en donnent à boire !.... Il grossira tellement, que sa femme sera obligée de lui élargir sa ceinture.

Le prince ordonna d'aborder. Cependant on avait tiré le paysan de la rivière, on lui avait permis de rejeter l'eau en toussant, et de nouveau on le saisissait par les pieds, malgré sa femme qui poussait des cris, n'ayant plus rien d'humain, et qui se mit à mordre les gens qui la tenaient.

— Arrête ! cria le prince aux bourreaux qui traînaient le paysan.

— Faites votre devoir ! cria d'une voix nasillarde l'homme à toison de mouton. — Qu'es-tu donc, téméraire, pour oser.....

En cet instant le prince lui asséna sur la tête un coup de sa canne, qui par bonheur était légère. Néanmoins le possesseur de la tunique tachée, s'assit à terre du coup, et ayant tâté sa perruque et sa tête, regarda son agresseur avec des yeux noyés de brume.

— Je devine, dit-il d'une voix naturelle, que j'ai l'honneur de causer avec une personne éminente.... Que la bonne humeur vous accompagne toujours, Monseigneur, et que la bile ne se répande jamais sur vos os.....

— Que faites-vous avec cet homme ?.... interrompit le prince.

— Tu m'interroges, seigneur, répartit l'homme en nasillant de nouveau, comme ferait un étranger ne connaissant ni les usages de l'endroit, ni les gens auxquels il s'adresse avec trop de familiarité. Sache donc que je suis le collecteur de Son Excellence Dagon, le premier banquier de Memphis. Et si tu n'as pas encore pâli, apprends que le noble Dagon est le régisseur, le plénipotentiaire et l'ami de l'héritier présomp-

tif (puisse-t-il vivre éternellement) et que tu t'es permis sur les terres du prince Ramsès une violence, dont témoigneront mes gens.....

— Ainsi ce sont..., interrompit le prince, mais soudain il s'arrêta. — Eh bien, de quel droit, martyrisez-vous de la sorte un paysan du prince?

— Parce que le coquin ne veut pas payer les impôts, et que le trésor du prince héritier est dans le besoin.....

Les aides de l'employé, en voyant la catastrophe qui était arrivée à leur maître, avaient abandonné leur victime, et se tenaient immobiles sans savoir que devenir, tels les membres d'un corps dont on a coupé la tête. Le paysan délivré recommençait à cracher et à rejeter l'eau par les oreilles, tandis que sa femme se précipitait vers le sauveur.

— Qui que tu sois, gémit-elle en joignant les mains devant le prince, dieu ou même envoyé du pharaon écoute le récit de notre misère. Nous sommes les paysans de l'héritier présomptif (puisse-t-il vivre éternellement!) et nous avons payé tous les impôts : en millet, en froment, en fleurs, et en peaux de bêtes. Cependant arriva chez nous, la semaine dernière cet homme que voici, et il se fit donner de nouveau sept mesures de froment.....» De quel droit? demande mon mari : les impôts sont pourtant déjà payés? » Et lui, jette mon mari à terre, le foule aux pieds, le frappe du talon et dit : « Du droit que le noble Dagon en a ordonné ainsi ». — « Où les prendrais-je? répond mon homme, quand nous n'avons pas un épi de blé, et que depuis un mois déjà nous nous nourrissons de grains et de racines de lotus, encore les obtient-on de plus en plus difficilement, car les grands seigneurs aiment à jouer avec des fleurs de lotus?.....»

Elle perdit haleine et se mit à pleurer. Le prince attendit patiemment qu'elle se calmât, mais le paysan qu'on avait plongé et replongé dans l'eau, commença sourdement à murmurer :

— Cette commère avec son bavardage, nous fera arriver malheur..... Et je disais bien, que je n'aime pas, quand les femmes se mêlent d'affaires.

Pendant ce temps, le collecteur s'étant glissé vers le rameur, lui demanda tout bas, lui désignant Ramsès :

— Qu'est-ce que c'est que ce béjaune?

— Que ta langue se dessèche! répondit le rameur. Ne vois-tu que ce doit être un grand seigneur : il paie bien et frappe fort.

— J'ai tout de suite reconnu, chuchota le collecteur, que ce doit être quelqu'un de grand. J'ai passé ma jeunesse à banqueter avec d'éminents seigneurs.

— Ah, ah! Et les sauces de ces banquets te sont encore restées sur les vêtements, grommela entre les dents le rameur.

La femme, ayant fini de pleurer, continua ainsi :

— Aujourd'hui vint ce scribe avec ses acolytes, et il dit à mon homme : « Puisque tu n'as pas de froment, donne-nous deux de tes fils, et le noble Dagon, non seulement te fera grâce de l'impôt, mais encore te paiera pour chaque enfant une drachme par an. »

— Malheur à moi avec ta langue! glapit d'une voix perçante le paysan sauvé de la noyade. — Tu nous perdras tous avec ton bavardage... Ne l'écoute pas, bon seigneur! dit-il en se tournant vers Ramsès. — Comme la vache s'imagine qu'elle effraiera les mouches avec sa queue, ainsi la bonne femme pense qu'avec sa langue, elle chassera les collecteurs..... Et toutes deux ne savent pas qu'elles sont bêtes.

— Bête toi-même! interrompit la femme. — Seigneur, toi qui brilles comme le Soleil, toi qui as une prestance royale.....

— Je vous prends à témoin, que cette femme blasphème, dit à demi-voix, le percepteur à ses gens.

— Fleur odorante, dont la voix est comme le son harmonieux d'une flûte, écoute-moi!.... disait la femme en sup-

pliant Ramsès. — Donc mon mari a dit à cet employé : « J'aimerais mieux perdre deux jeunes taureaux, si je les avais, que de livrer mes garçons, quand même vous me paieriez pour chacun, quatre drachmes par an. Car lorsque l'enfant sort de la maison pour aller en service, nul le reverra jamais. »

— Que je m'étrangle!.... que les poissons mangent tout mon corps au fond du Nil!.... gémissait le paysan, mais tu détruiras toute la métairie avec tes plaintes..... femme.

Le percepteur, voyant qu'il avait l'appui de la partie principalement intéressée, fit un pas en avant et commença de nouveau à nasiller :

— Depuis que le soleil se lève sur le palais du roi, et se couche derrière les pyramides, des choses prodigieuses ont eu lieu dans ce pays..... Au temps du Pharaon Sémempsès se montraient près de la pyramide Kokomè des apparitions merveilleuses : et la peste s'abattit sur l'Egypte. Sous Bouziou, la terre s'entr'ouvrit près de Bubaste, et engloutit des quantités d'hommes..... Sous le règne de Nofirkeri, les eaux du Nil roulèrent pendant près de onze jours, douces comme du miel. On a vu cela et bien d'autres choses encore, que je sais, car je suis rempli de science. Mais on ne vit jamais sortir de l'eau, un individu inconnu, qui dans les biens du très-illustre prince héritier, empêchât la levée des impôts.

— Tais-toi! cria Ramsès, et va-t-en d'ici. Personne ne vous enlèvera vos enfants, ajouta-t-il en se tournant vers la femme.

— Il m'est facile de m'en aller, répondit le collecteur, car j'ai une barque rapide et cinq rameurs. Mais que votre Excellence me donne quelque signe pour mon maître Dagon?

—Ote ta perruque, et montre lui le signe sur ta tête, dit le prince, et dis à Dagon, que je lui ferai moi-même de pareils signes sur tout le corps.

— Entendez-vous le blasphème?... chuchota le Collecteur à l'oreille de ses gens, tout en se reculant vers la berge, et en faisant des saluts très profonds.

Il monta dans le canot, mais quand ses aides eurent démarré, et qu'ils se furent éloignés de quelques dizaines de brasses, étendant la main, il se mit à crier :

— Que la crampe vous saisisse aux entrailles, rebelles, blasphémateurs!.... Je vais tout droit d'ici chez l'héritier présomptif, et je lui conterai ce qui se passe dans ses domaines.....

Puis il prit un bâton, et se mit à en rosser ses gens pour les punir de n'avoir pas pris son parti.

— Il en sera de même avec toi!.... cria-t-il en menaçant Ramsès.

Le prince sauta dans son canot, et furieux, ordonna au rameur de donner la chasse à l'insolent employé de l'usurier. Mais l'individu à la perruque de laine, jeta sa canne, et se prit lui-même à ramer; ses gens au reste l'aidaient avec tant d'ardeur que la poursuite devint impossible.

— Une chouette atteindrait plutôt une hirondelle, que nous ne les atteindrions, mon beau seigneur, dit en riant le rameur de Ramsès. — Mais quant à vous, vous ne devez pas être un géomètre, mais bien un officier, et qui sait, de la garde de Sa Sainteté, peut-être. Tout de suite, vous tapez sur la tête! Je m'y connais : moi-même, j'ai été cinq ans dans l'armée. Toujours je frappais à la tête ou au ventre, et je ne me trouvais pas des plus mal en ce monde. Et quand quelqu'un m'assommait, je comprenais tout de suite, qu'il devait être grand. Dans notre Egypte (puissent les dieux ne jamais l'abandonner) on est terriblement à l'étroit : ville contre ville, maison contre maison, homme contre homme. Qui veut se tourner tant bien que mal dans cette presse doit asséner de fameux coups sur la tête d'autrui.

— Tu es marié? demanda le prince.

— Bah! Quand j'ai une femme et une place pour une personne et demie, alors je suis marié, mais autrement, je suis célibataire. J'ai été à l'armée, et je sais que la femme est bonne une fois le jour, et encore pas tous les jours. Elle est une gêne.

— Tu entrerais peut-être bien à mon service? Qui sait, tu ne le regretterais pas?

— Avec la permission de Votre Excellence, j'ai d'abord remarqué que vous pourriez commander à un régiment, malgré votre jeune visage. Mais, je n'entrerai au service de personne. Je suis un libre pêcheur, mon grand père était (je vous en demande pardon) pâtre dans la Basse-Egypte, et quant à notre famille elle descend des Hycsos. Il est vrai que les sots paysans d'Egypte se secouent sur notre passage. mais moi cela me fait rire. Un paysan et un Hycsos, je le dis à Votre Excellence, c'est comme qui dirait un bœuf et un taureau. Le paysan peut aller derrière ou devant la charrue, mais l'Hycsos ne servira personne. Peut-être, tout au plus, pourrait-il servir dans l'armée de Sa Sainteté, car c'est l'armée.

Le rameur mis en bonne humeur parlait toujours, mais déjà le prince ne l'écoutait plus. Dans son âme se posaient toujours plus aiguës des questions très douloureuses, tout à fait nouvelles. Ainsi, ces îlots auprès desquels il voguait faisaient partie de ses domaines. Etrange chose. Il ne savait nullement où étaient ses métairies, et comment elles étaient. Ainsi, en son nom, Dagon avait surchargé les paysans de nouveaux impôts, et cette agitation inaccoutumée qu'il avait regardé en longeant les rivages, c'était la levée des impôts?.... Le paysan qu'on battait sur la berge, n'avait sans doute pas de quoi payer. Les enfants qui pleuraient amèrement dans la barque, étaient vendus à raison d'une drachme par tête, pour toute l'année. Et cette femme qui était entrée à mi-corps dans l'eau, et qui maudissait, c'était leur mère.

— « Les femmes sont très agitées, se disait le prince, Sara est la plus paisible des femmes mais, les autres aiment à beaucoup parler, à pleurer et à crier. »

Le paysan qui calmait les emportements de sa femme lui revint à l'esprit. Lui, on le noyait, et il ne se fâchait pas, à elle on ne faisait rien, et cependant elle poussait des cris perçants.

— Les femmes sont très agitées!.... répétait-il. — Ainsi même ma vénérable mère..... Quelle différence entre mon père et ma mère! Sa Sainteté ne veut nullement savoir que j'ai abandonné l'armée pour une femme, mais la reine aime à s'occuper même de ce fait que j'ai pris *une Juive chez moi*... Sara est la plus paisible des femmes que je connaisse, par contre Taphet, bavarde, pleure, et crie comme quatre.

Puis le prince se souvint des paroles de la femme du paysan, que depuis un mois déjà, on ne mangeait pas de blé, mais seulement les grains et les racines de lotus. Le grain de lotus est comme du pavot, la racine, médiocre. Lui, il n'en mangerait même pas trois jours de suite. Au reste, les prêtres qui s'occupent de médecine, conseillent de varier la nourriture. Encore à l'école, on lui disait qu'il faut manger tantôt de la viande, tantôt du poisson, alterner les dattes avec le froment, les figues avec l'orge. — Mais se nourrir pendant tout un mois de graines de lotus?.... Eh bien, et le cheval, et la vache?.... Le cheval et la vache aiment le foin, et il faut leur mettre de force dans le gosier, les boulettes d'orge. Sans doute, les paysans aussi préfèrent se nourrir de grains de lotus, et mangent sans goût les galettes de froment ou d'orge, les poissons et la viande. Au reste, les plus pieux des prêtres, ceux qui font des miracles, ne touchent jamais à la viande ou au poisson. Visiblement les riches et les fils de rois ont besoin de viande, comme les lions et les aigles, et les paysans, d'herbe, comme le bœuf.

Seulement..... cette façon de plonger dans l'eau pour le

prélèvement des impôts?.... Eh bien, est-ce que plus d'une fois en se baignant avec des compagnons, il ne les avait pas enfoncés sous l'eau et parfois n'avait-il pas plongé lui-même?.... Que de rires alors!.... Plonger, un jeu. Et pour la bastonnade, combien de fois ne l'avait-on pas fouetté à l'école?.... C'est douloureux, mais pas pour tous les êtres évidemment. Un chien battu aboie et mord. Un bœuf battu ne se retourne même pas. De même la bastonnade peut faire mal à un grand seigneur, mais un paysan ne crie que pour profiter de l'occasion de crier une bonne fois. Et même tous ne crient pas, et les soldats et les officiers chantent sous les verges.

Ces sages observations ne réussirent pas cependant à étouffer dans le cœur du prince héritier une inquiétude légère, mais tourmentante. Celle-ci : que son fermier Dagon avait chargé les paysans d'un impôt injuste, qu'ils ne pouvaient déjà plus payer.

En cet instant, ce qui préoccupait le prince, ce n'étaient pas les paysans, mais sa mère. Sa mère doit être informée de la manière d'administrer des Phéniciens. Qu'en dira-t-elle à son fils? Comment va-t-elle le regarder? Comme elle sourira d'une façon sarcastique!.... Et elle ne serait pas femme, si elle ne lui disait :

— Je t'avais bien dit, Ramsès, que ce Phénicien ruinera tes domaines?....

« Si ces traîtres de prêtres, pensait le prince, m'offraient aujourd'hui vingt talents, demain je chasserais Dagon, mes paysans ne recevraient pas la bastonnade, et ne seraient pas plongés dans l'eau, et ma mère ne rirait pas de moi. La dixième, la centième partie de ces richesses, qui dorment dans ces temples, et dont se repaissent les yeux avides des têtes rasées, me retirerait pour des années entières de la dépendance des Phéniciens....

En cet instant surgit comme un éclair dans l'âme de Ram-

sès, cette conception assez étrange, que, entre les paysans et les prêtres, existe quelque profond antagonisme.

— « Par la faute de Herhor, pensait-il, s'est pendu ce paysan, là-bas, sur la frontière du désert..... Pour l'entretien des prêtres et des temples, travaillent dûrement près de deux millions d'Egyptiens... Si les richesses des prêtres appartenaient au trésor des pharaons, je ne serais pas obligé d'emprunter quinze talents, et mes paysans ne seraient pas si terriblement opprimés... Voilà où est la source des malheurs de l'Egypte et de la faiblesse de ses rois !.... »

Le prince sentait qu'on lésait les paysans, il ressentit donc un grand soulagement, quand il découvrit que les auteurs du mal étaient les prêtres. Il ne lui vint pas à l'idée que son jugement pût être erroné ou injuste.

Du reste, il ne jugeait pas, il ne faisait que s'indigner. Or la colère de l'homme ne se tourne jamais contre lui-même, telle une panthère affamée ne dévore jamais son propre corps, mais battant de la queue et serrant les oreilles, elle cherche autour d'elle une victime.



CHAPITRE XIII

Dagon veut rentrer en grâce

Les excursions de l'héritier présomptif entreprises dans le but de découvrir le prêtre qui avait sauvé Sara, et qui avait donné au prince un conseil de droit, eurent un résultat inattendu.

Le prêtre ne se retrouva pas, mais par contre parmi les paysans égyptiens, des légendes commencèrent à circuler sur Ramsès.

Un individu allait le soir, de village en village, dans un léger canot, racontait aux paysans que l'héritier présomptif avait mis en liberté les gens menacés des carrières pour l'attaque de sa maison ; que le prince héritier avait en outre battu un collecteur, qui voulait extorquer aux paysans un impôt injuste. L'inconnu ajoutait enfin, que Ramsès se trouvait sous la protection particulière du dieu de la frontière de l'Ouest. Amon, qui est son père.

Le simple peuple écoutait avidement ces nouvelles, d'abord, parce qu'elles concordaient avec les faits, en second lieu parce que l'homme qui les racontait avait lui-même l'air d'un esprit : il arrivait on ne sait d'où puis disparaissait.

Le prince Ramsès n'avait nullement entretenu Dagon de ses paysans, même il ne l'avait pas mandé. Il se sentait honteux en présence du Phénicien. auquel il avait pris de l'argent et à qui plus d'une fois encore il serait obligé d'en emprunter.

Mais, quelques jours après l'aventure avec le scribe de Dagon, le banquier rendit visite lui-même à l'héritier présomptif. Il tenait à la main quelque chose d'enveloppé. Quand il fut entré dans la chambre du prince, il s'agenouilla, déploya un linge blanc, et en sortit une ravissante coupe d'or. Cette coupe était incrustée de pierres de toutes couleurs et couverte de bas-reliefs, représentant sur le pied, la cueillette et le pressurage des raisins, et sur la coupe elle-même un banquet.

— Reçois cette coupe de ton esclave, noble seigneur, dit le banquier, et qu'elle te serve cent..... mille ans..... jusqu'à la fin des siècles.

Mais le prince comprit ce que voulait le Phénicien ; et sans toucher au présent, il dit avec une figure sévère :

— Vois-tu, Dagon, ces reflets de pourpre à l'intérieur de cette coupe ?

— En vérité, répondit le banquier, comment pourrais-je ne pas voir cette pourpre, qui prouve que la coupe est de l'or le plus pur.

— Et moi je te dis, que c'est le sang des enfants enlevés à leurs familles, répondit avec colère l'héritier présomptif.

Il se détourna et passa dans les appartements plus éloignés.

— O Ashtoreth !.... gémit le Phénicien.

Ses lèvres blémirent, et ses mains commencèrent à trembler si fort, qu'il parvint à peine à renvelopper à nouveau sa coupe dans le linge blanc.

Quelques jours plus tard, Dagon avec sa coupe se rendit en barque, à la métairie de Sara. Il était vêtu d'habits tissés d'or ; dans son épaisse barbe, il avait une boule de verre d'où coulaient des parfums, et sur sa tête il avait fixé deux plumes.

— Belle Sara, murmura-t-il, que Jéhovah déverse sur ta famille autant de bénédictions qu'aujourd'hui il coule d'eau

dans le Nil. Nous, Phéniciens, et vous, Juifs, ne sommes-nous pas voisins et frères? Quant à moi, je brûle pour toi d'une telle ardeur amoureuse, que si tu n'appartenais à notre très-noble maître, j'offrirais pour t'avoir dix talents à Gédéon (puisse-t-il se bien porter) et je te prendrais comme légitime épouse. Tellement je suis passionné!....

— Que Dieu me préserve, répondit Sara, d'avoir besoin d'un autre maître que le mien. — Mais d'où, honnête Dagon, t'es donc venue l'envie de visiter aujourd'hui la servante du Maître?

— Je te dirai la vérité, comme si tu étais Thamar ma femme, qui, bien que fille de Sidon, et bien que m'ayant apporté une forte dot est déjà vieille et ne mérite pas d'enlever tes sandales.

— Dans le miel qui coule de vos lèvres, il y a beaucoup d'absinthe, interrompit Sara.

— Que le miel, continua Dagon, en s'asseyant, soit pour toi, et que l'absinthe empoisonne mon cœur. Notre maître, le prince Ramsès, (puisse-t-il vivre éternellement!) a des lèvres de lion et une finesse de vautour. Il a daigné me donner à ferme ses domaines, ce qui a rempli mon cœur de joie; mais il a en moi si peu de confiance, que, moi, de chagrin, je ne dors pas des nuits entières, mais je ne fais que soupirer, et j'arrose de larmes ma couche, où puisses-tu reposer à mes côtés, Sara, à la place de mon épouse Thamar, qui ne saurait déjà plus éveiller de désirs en moi.

— Ce n'est pas cela que vous vouliez dire, interrompit Sara en rougissant.

— Je ne sais déjà plus ce que je veux dire, depuis que je t'ai aperçue, et depuis que notre Maître en épiant mes agissements dans les métairies, a frappé à coups de canne mon scribe, qui percevait les impôts chez les paysans, et lui a fait perdre la santé. Cependant cet impôt n'est pas pour moi, mais pour notre maître..... Cependant, ce n'est pas moi

qui mangerai les figues et le pain de froment de ces domaines, mais toi Sara et notre maître..... Cependant j'ai donné de l'argent à notre maître, et à toi, des bijoux; pourquoi donc ces vils paysans égyptiens doivent-ils appauvrir notre maître. et t'appauvrir toi-même Sara?.... Afin que tu comprennes. combien violemment tu me mets le feu aux veines, et afin que tu saches, que de ces domaines du maître, je ne veux rien avoir, mais qu'à vous je vous rends tout, prends, Sara, cette coupe d'or pur enrichie de pierreries, et rehaussée de ciselures. dont s'émerveilleraient les dieux mêmes.

En disant cela. Dagon retira du linge la coupe refusée par le prince.

— Je ne veux même pas, Sara, continua-t-il, que tu aies cette coupe d'or chez toi, et que tu serves à boire dedans à notre maître. Donne cette coupe d'or à ton père Gédéon, que j'aime comme mon frère. Et toi, Sara, dis à ton père ces mots : « Dagon, ton frère jumeau, l'infortuné fermier des domaines de l'héritier présomptif est ruiné. Ainsi, bois, mon père dans cette coupe, et pense à ton frère jumeau Dagon, et prie Jéhovah, que notre maître, le prince Ramsès, ne lui tue pas à coups de bâton ses scribes, et ne pousse pas à la révolte les paysans, qui déjà sans cela, ne veulent plus payer. » Quant à toi Sara, sache ceci, que si jamais tu m'admettais dans ton intimité, je te donnerais deux talents, et à ton père un talent, et je serais encore honteux de te donner si peu, car tu mérites d'être cajolée par le pharaon lui-même, et par le prince héritier, et par l'illustre ministre Herhor, et par le valeureux Nitager et par les plus riches banquiers phéniciens. Il y a en toi une telle saveur, que moi, quand je te vois. je me pâme, et quand je ne te vois pas, je ferme les yeux et je me lèche les doigts. Tu es plus douce que la figue. plus parfumée que la rose. Moi .je te donnerais cinq talents..... Prends cette coupe, Sara.....

Sara se recula. les yeux baissés.

— Je ne prendrai pas cette coupe, répondit-elle, car mon maître m'a défendu de recevoir des présents de qui que ce soit.

Dagon demeura muet de surprise, et la regarda avec des yeux étonnés.

— Tu ne sais donc pas, Sara, ce que vaut cette coupe?.... Du reste, je la donne à ton père, à mon frère.....

— Je ne puis accepter, murmura Sara.

— Il le faut!.... s'écria Dagon.... Mais Sara, tu me payeras cette coupe d'autre manière, en n'en disant rien à ton maître..... Une femme aussi belle que tu l'es, ne doit-elle pas posséder de l'or et des bijoux, et ne doit-elle pas avoir un banquier, qui lui fournisse de l'argent, toutes les fois qu'elle en a envie, et non point seulement lorsque son maître y consent?

— Je ne puis!..... murmura Sara, en ne cachant pas sa répulsion pour Dagon.

Le Phénicien en un clin d'œil changea de ton, et dit en riant :

— Très bien, Sara!.... Je voulais seulement m'assurer si tu es fidèle à notre maître. Et je vois que tu es fidèle, bien que de sottes gens disent.....

— Quoi?.... éclata Sara, en se jetant sur Dagon les poings serrés.

— Ha, ha!.... se mit à rire le Phénicien. — Quel dommage que notre maître n'ait pas entendu et n'ait pas vu cela. Mais je lui raconterai, quelque jour où il sera bien disposé, que non seulement tu lui es fidèle, comme un chien, mais que même tu n'as pas voulu accepter une coupe d'or parce qu'il t'a ordonné de ne pas accepter de présents..... Et cette coupe, crois-moi Sara, a déjà tenté plus d'une femme,... et non des moindres.....

Dagon resta encore assis quelques minutes, s'émerveillant sur la vertu et l'obéissance de Sara, enfin il prit congé d'elle

très tendrement, monta dans sa barque, surmontée d'une tente, et fit rame vers Memphis. A mesure que le canot s'éloignait de la métairie, le sourire s'effaçait de la figure du Phénicien, et une expression de colère la remplissait. Et quand la maison de Sara disparut derrière les arbres, Dagon se leva et élevant les mains au ciel, commença à crier :

— O Baal Sidon, o Ashtoreth!..... vengez mon affront sur la maudite fille de Judée.... Que se perde sa perfide beauté comme la goutte de pluie dans le désert! Que les maladies rongent son corps, et que la démence possède son esprit!.... Que son maitre la chasse de sa maison comme une laie galeuse!..... Et ainsi qu'elle a repoussé aujourd'hui ma coupe, qu'il vienne un jour que les gens repoussent sa main desséchée, lorsqu'altérée, elle mendiera un gobelet d'eau fangeuse.

Puis il cracha, et grommela entre ses dents d'incompréhensibles, mais si terribles paroles, que pour un moment un nuage noir couvrit le soleil, et que l'eau, dans le voisinage de la barque se mit à bouillonner et à s'enfler en hautes vagues. Lorsqu'il eut fini, le soleil brilla de nouveau, mais la rivière resta encore agitée, comme si une nouvelle crue l'avait troublée.

Les rameurs de Dagon eurent peur et s'arrêtèrent de chanter, mais séparés de leur maître par les parois de la tente, ils ne virent pas ses pratiques.

Depuis ce moment le Phénicien ne se montra plus à l'héritier présomptif. Mais, lorsqu'un certain jour, le prince vint à sa villa, il trouva dans sa chambre à coucher une belle danseuse phénicienne de seize ans, qui pour toute parure avait un cercle d'or sur la tête, et sur les épaules une écharpe fine comme une toile d'araignée.

— Qui es-tu? demanda le prince.

— Je suis une prêtresse et ta servante, et c'est le Seigneur

Dagon qui m'a envoyée pour chasser la colère que tu as contre lui.

— Comment parviendras-tu à le faire?

— Oh ainsi..... sieds-toi ici, continua-t-elle en l'installant sur un fauteuil. Moi, je me dresserai sur la pointe des pieds, afin de me faire plus grande que ta colère, et avec cette écharpe qui est consacrée, je chasserai loin de toi les mauvais esprits..... Ah Kss!.... Ah Kss!.... murmurait-elle en dansant autour de Ramsès. — Que mes mains enlèvent la sombre tristesse de tes cheveux..... que mes baisers ramènent le clair regard de tes yeux..... que les battements de mon cœur emplissent tes oreilles de musique, maître de l'Egypte. Ah Kss!.... Ah Kss!.... Il n'est pas à vous, mais à moi. L'amour a besoin d'un tel silence, qu'en sa présence, même la colère doit se taire...

En dansant, elle jouait avec les cheveux de Ramsès, elle lui passait les bras autour du cou, elle lui baisait les yeux. Enfin, lassée, elle s'assit aux pieds du prince, et appuyant sa tête sur les genoux de Ramsès, elle le regarda dans les yeux, les lèvres entr'ouvertes et haletantes.

— Tu n'es plus irrité contre ton serviteur Dagon?.... murmura-t-elle en caressant la figure du prince.

Ramsès voulut la baiser sur les lèvres, mais rapide, elle s'arracha à ses genoux, et s'enfuit en criant :

— Oh non, on ne peut pas!....

— Pourquoi?

— Je suis vierge et prêtresse de la grande déesse Astarté... Tu devrais aimer beaucoup et beaucoup honorer ma protectrice, avant qu'il te fût permis de m'embrasser.

— Et il t'est permis, à toi?...

— A moi tout est permis, car je suis prêtresse, et j'ai juré de rester chaste.

— Alors pourquoi es-tu venue?

— Pour dissiper ta colère, je l'ai fait et je me retire.

Porte-toi bien et sois toujours bon !.... ajouta-t-elle avec un regard pénétrant.

— Où demeures-tu ?.... Comment te nommes-tu ? demanda le prince.

— Je m'appelle Caresse, et je demeure..... à quoi bon le dire ? Ce n'est pas encore de sitôt que tu viendras vers moi.

Elle fit un signe de la main et disparut, et le prince comme étourdi ne bougea pas du fauteuil. Lorsqu'au bout d'un instant, il regarda par la fenêtre, il vit une riche litière, que quatre Nubiens emportaient rapidement du côté du Nil.

Ramsès ne regretta pas celle qui s'en allait, elle l'avait étonné, mais non ravi.

« Sara est plus calme qu'elle, pensait-il, et plus jolie. Au reste..... il me semble que cette Phénicienne doit être froide, et ses caresses apprises. »

Mais dès cet instant, le prince cessa d'être irrité contre Dagon, d'autant plus, qu'une fois qu'il se trouvait chez Sara, les paysans vinrent à lui, et le remerciant de sa protection, lui déclarèrent que le Phénicien ne les forçait plus à payer de nouveaux impôts.

Il en était ainsi près de Memphis. Par contre dans les autres métairies, le fermier du prince prenait sa revanche de ses pertes.

CHAPITRE XIV

Le chant de Sara

Dans le mois de Choïak, de la mi-septembre à la mi-octobre, les eaux du Nil s'élevèrent le plus haut, et une légère décroissance commença. Dans les jardins, on cueillait les fruits de tamarins, les dattes et les olives, et les arbres fleurirent pour la second fois.

En ce même temps, Sa Sainteté Ramsès XII quitta son palais ensoleillé de Memphis. Avec une suite considérable montée sur quelques dizaines de barques richement ornées, il vogua vers Thèbes, remercier les dieux de là-bas pour la crue heureuse, et offrir en même temps des offrandes dans les tombes de ses aïeux éternellement vivants.

Le très illustre souverain fit à son fils et héritier des adieux pleins de bienveillance, mais c'est à Herhor qu'il confia la direction des affaires de l'Etat pour le temps de son absence.

Le prince Ramsès ressentit si vivement le manque de confiance que lui témoignait le monarque, que pendant trois jours il pleura sans sortir de sa villa, et sans prendre aucune nourriture. Puis il cessa de se raser et se transporta dans la métairie de Sara afin d'éviter toute rencontre avec Herhor et de peiner sa mère, qu'il considérait comme la cause de ses malheurs.

Dès le lendemain, il fut visité dans cette retraite par Thoutmos amenant avec lui deux barques de musiciens et de danseuses, et une troisième toute remplie de corbeilles de vivres, de fleurs et de cruches de vin. Mais le prince ordonna

aux musiciens et aux danseuses de partir, et ayant emmené Thoutmos au jardin, il dit :

— Sans doute c'est ma mère (puisse-t-elle vivre éternellement !) qui t'a envoyé dans le but de m'arracher à la Juive?... Eh bien, dis à Sa Majesté, que quand bien même Herhor deviendrait non seulement le lieutenant, mais encore le fils de mon père, je ferai moi, ce qui me plaît..... Je connais cela..... Aujourd'hui, ils veulent me priver de Sara, et demain du pouvoir... Je leur prouverai que je ne renoncerai à rien.

Le prince était irrité, Thoutmos haussa légèrement les épaules, enfin il répartit :

— De même que le vent emporte l'oiseau dans le désert, de même la colère jette l'homme sur les bords de l'injustice. Peux-tu t'étonner que les prêtres ne se réjouissent pas de voir l'héritier du trône lier sa vie à une femme d'une autre terre et d'une autre foi? Il est certain que Sara ne leur plaît pas, d'autant plus que tu n'as qu'elle; si tu avais plusieurs femmes comme tous les jeunes nobles, on ne ferait pas attention à la Juive. Mais que lui ont-ils fait de mal..... Rien. Au contraire, c'est même un prêtre qui l'a défendue de la foule exaspérée de ces agresseurs, qu'il t'a plu à toi, de tirer de prison.....

— Et ma mère?.... interrompit le prince héritier.

Thoutmos se mit à rire.

— Ta vénérable mère, continua-t-il, t'aime comme ses propres yeux et son propre cœur. Sans doute, à elle aussi, Sara ne plaît point, mais sais-tu ce que m'a dit une fois, Sa Majesté?.... Eh bien, de te supplanter auprès de Sara!.... Tu vois comme elle plaisantait. A cela j'ai répondu également par une plaisanterie : « Ramsès m'a fait don quand il s'en est lassé d'un couple de chiens courants et de deux chevaux de Syrie; peut-être, quelque jour me donnera-t-il aussi sa maîtresse, que je devrai accepter sans doute avec un léger surcroît. »

— N'y songe même pas. — Je ne donnerai aujourd'hui Sara à personne, justement parce que c'est à cause d'elle que mon père ne m'a pas confié la lieutenance du royaume.

Thoutmos secouait la tête.

— Tu te trompes fort, répondit-il. — Tu te trompes tellement que cela m'effraie. En vérité, ignores-tu donc les causes de ta disgrâce, que connaît en Egypte tout homme éclairé?....

— Je ne sais rien.....

— Tant pis, continua Thoutmos soucieux. — Tu ne sais donc pas, que depuis l'époque des manœuvres, les soldats, particulièrement les soldats grecs, boivent à ta santé dans chaque cabaret.

— Mais c'est bien pour cela qu'ils ont reçu de l'argent.

— Oui, mais pas pour crier de toute la force de leur voix, que lorsque tu succéderas à Sa Sainteté (puisse-t-il vivre éternellement!) tu entreprendras une grande guerre, après laquelle surviendront de grands changements en Egypte..... Quels changements?.... Et qui donc du vivant du pharaon, ose parler des plans de son successeur?....

Maintenant le prince s'était assombri.

— Voilà une chose, mais je t'en dirai encore une autre, poursuivit Thoutmos, car le mal, semblable à l'hyène, ne marche jamais seul. Sais-tu, que parmi les paysans, on célèbre avec des chants la manière dont tu as délivré de la prison tes agresseurs, et ce qui est pire, là encore, on dit que lorsque tu succéderas à Sa Sainteté, les impôts seront abolis?.... Il faut tout de suite ajouter, que toutes les fois que parmi les paysans, on a commencé à parler de l'injustice et des impôts, toujours des troubles sont survenus. Tantôt c'était l'ennemi du dehors, qui s'abattait sur l'Etat affaibli, tantôt l'Egypte se partageait en autant de parties qu'il y avait de nomarques..... Juge au reste toi-même : est-il chose admissible qu'en

Egypte, un nom quelconque soit prononcé plus fréquemment que celui du pharaon?..... Et que n'importe qui se place entre le peuple et notre maître?..... Si, au surplus, tu le permettais, je te conterais comment les prêtres envisagent ces choses.

— Mais il s'entend, parle....

— Eh bien, un prêtre très savant, qui du haut du temple d'Amon s'occupe à observer les mouvements célestes a imaginé l'apologue suivant :

Le pharaon est le soleil, et l'héritier du trône, la lune. Quand derrière le dieu lumineux s'avance de loin la lune, nous avons la clarté le jour et la clarté la nuit. Quand la lune veut être trop près du soleil, alors elle disparaît elle-même et les nuits sont obscures. Mais s'il arrive que la lune se place devant le soleil, alors elle produit l'éclipse et une grande panique dans le monde.

— Et tous ces bavardages, interrompit Ramsès. arrivent aux oreilles de Sa Sainteté?.... Malheur à moi!... Plût aux dieux que je n'eusse jamais été fils de roi!....

— Le pharaon en sa qualité de dieu terrestre, est informé de tout, mais il est trop puissant pour prêter attention à des cris de soldats avinés, où à des chuchotements de paysans. Il comprend que tout Egyptien est prêt à donner sa vie pour lui, et toi avant tous.

— Tu as dit vrai!.... répartit le prince abattu. — En tout ceci cependant, je vois une nouvelle infamie et une nouvelle perfidie des prêtres, ajouta-t-il en s'animant. — Ainsi, c'est moi qui obscurcis la Majesté de notre Maître, parce que je fais sortir de prison des innocents, ou parce que je ne permets pas à un fermier de tourmenter mes paysans avec d'injustes impôts?.... Mais quand Son Excellence Herhor gouverne l'armée. nomme les chefs. conclut des accords avec des princes étrangers, et ordonne à mon père de passer les jours en prières.....

Thoutmos se boucha les oreilles, et frappant du pied s'écria :

— Tais-toi, tais-toi !.... Chacune de tes paroles est un blasphème.... Sa Sainteté seul gouverne l'Etat, et toute chose qui se fait sur terre provient de sa volonté. Herhor n'est que le serviteur du pharaon, il ne fait que ce que le Maître lui ordonne..... Un jour tu t'en convaincras toi-même..... Que mes paroles ne soient pas mal comprises.

Le prince s'assombrit tellement que Thoutmos rompit l'entretien et prit congé au plus vite de son ami. Quand il s'assit dans sa barque, munie d'un dais et de rideaux, il respira profondément, et ayant bu une grande coupe de vin, il se prit à méditer.

« Brr ! Je rends grâce aux dieux de ne m'avoir pas donné un caractère tel que celui de Ramsès. C'est l'homme le plus malheureux dans les plus heureuses des conditions..... Il pourrait avoir les plus belles femmes de Memphis, et il s'en tient à une seule, afin de tourmenter sa mère ! En attendant, ce n'est pas à sa mère qu'il fait de la peine, mais à toutes ces vertueuses filles et à toutes ces femmes fidèles, qui sèchent de mélancolie de ce que l'héritier du trône, qui est de plus un fort joli garçon, ne leur enlève pas leur vertu ou ne les force pas à l'infidélité. Il pourrait non seulement boire les meilleurs vins, mais encore s'y baigner, et il préfère une misérable bière de soldat, et une galette sèche frottée d'ail. D'où lui viennent ces goûts de paysan ? Je ne le comprends pas. C'est à croire que la vénérable dame Nikotris, à l'époque la plus dangereuse, s'est trop complu à regarder les travailleurs en train de manger.....

« Il pourrait aussi ne rien faire de l'aube au crépuscule. S'il voulait même, les seigneurs les plus éminents, leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles le nourriraient. Mais, non seulement il étend lui-même la main pour prendre la nourriture, mais encore au grand chagrin de la jeunesse noble, il

se lave lui-même, il s'habille lui-même, et son perruquier passe des journées entières à prendre aux lacs des petits oiseaux, et gaspille ses talents.....

« O Ramsès! Ramsès!.... soupira l'élégant.... Est-il possible à la mode, de se développer auprès d'un tel prince..... Il y a déjà bientôt un an que nous portons les mêmes tabliers, et les perruques ne se soutiennent que grâce aux dignitaires de la Cour, car Ramsès ne veut point porter de perruque, ce qui est une grande humiliation pour la noblesse.

« Et tout cela..... brr! est causé par cette maudite politique..... Oh! que je suis heureux de n'avoir pas besoin de deviner ce qu'on pense à Tyr ou à Ninive, de ne point me préoccuper de la solde des troupes, de ne pas calculer de combien d'hommes l'Egypte s'est accrue ou a diminué, et quels impôts on peut prélever? C'est une terrible chose que de se dire : mon paysan ne paie pas autant que j'ai besoin, et que je dépense..... mais, autant que le permet la crue du Nil : Le père Nil ne s'informe pas cependant auprès de mes créanciers combien je leur dois?....

Ainsi méditait le raffiné Thoutmos en ranimant d'un vin doré son esprit affligé. Et avant que le canot eût atteint Memphis, un sommeil si lourd le terrassa, que les esclaves durent transporter à bras, leur maître, jusqu'à sa litière.

Après le départ de Thoutmos, qui ressemblait à une fuite, l'héritier présomptif s'abîma dans ses pensées et ressentit même de la terreur.

Le prince était un sceptique, en sa qualité d'élève des écoles supérieures de prêtres, et de membre de la plus haute aristocratie Il savait que tandis que certains prêtres se préparent par des mois entiers de mortifications et de jeûnes à l'évocation des esprits, d'autres appellent les esprits, hallucination ou imposture. Il avait vu aussi que le bœuf sacré Apis, devant lequel toute l'Egypte tombait face contre terre, recevait plus d'une fois de vigoureux coups des prêtres les

plus subalternes, qui lui présentaient la pâture, et lui faisaient couvrir des vaches. Il comprenait enfin, que son père Ramsès XII, qui pour le commun des gens était un dieu éternellement vivant, et le tout puissant maître du monde, était en réalité un homme tel que les autres, un peu plus maladif que les autres vieillards, et dont les prêtres restreignaient fort l'autorité.

Le prince voyait tout cela et il se moquait de maintes choses en son âme et même publiquement. Mais tout son libertinage tombait en présence de la vérité de fait qu' « il n'est permis à personne de se rire des titres du pharaon !.... »

Ramsès connaissait l'histoire de son pays, et il se souvenait qu'en Egypte, on pardonnait bien des choses aux grands. Un grand pouvait détériorer un canal, tuer à la dérobée un homme, se rire en silence des dieux, accepter des présents des ambassadeurs de puissances étrangères..... Mais deux péchés ne pouvaient être remis, la trahison des mystères sacerdotaux, et la trahison du pharaon. L'homme qui avait commis l'un ou l'autre, disparaissait parfois un an après — d'entre ses serviteurs et amis. Mais où se trouvait-il, et que devenait-il ?.... On n'osait même pas en parler.

Or, Ramsès sentait qu'il se trouvait sur une pente semblable, depuis l'époque où l'armée et les paysans avaient commencé à prononcer son nom et à s'entretenir de je ne sais quels plans qu'on lui prêtait : de changements dans l'Etat et de guerres futures. En pensant à cela, le prince éprouvait l'impression que la foule anonyme des miséreux et des révoltés le poussait de force, lui, l'héritier du trône sur le faîte de l'obélisque le plus élevé, d'où l'on ne peut que tomber et se réduire en miettes.

Plus tard, le plus tard possible, quand après la mort de son père, il deviendra pharaon, il aura le droit et les moyens d'accomplir beaucoup d'actions telles, que nul en Egypte n'oserait y penser sans effroi. Mais aujourd'hui, il lui faut en

vérité prendre garde à lui, afin qu'on ne le juge pas traître et revolté contre les lois fondamentales de l'Etat.

En Egypte, il n'y a qu'un seul potentat visible, le pharaon. C'est lui qui gouverne. C'est lui qui veut. C'est lui qui pense pour tous, et malheur à qui oserait douter tout haut de la puissance du Pharaon, ou parler de je ne sais quels plans personnels, ou même de changements, en général.

Les plans ne s'établissaient que dans un seul endroit : dans la salle où le Pharaon écoutait les avis des membres du Conseil privé, et leur faisait connaître son opinion. Aussi les changements ne pouvaient sortir que de là. Là, brûlait l'unique lampe visible de sagesse gouvernementale, dont l'éclat illuminait toute l'Egypte. Mais sur cela aussi, mieux valait se taire.

Toutes ces remarques traversaient avec la rapidité d'un vent violent, l'esprit du prince héritier, tandis qu'assis sur un banc de pierre du jardin de Sara, à l'ombre d'un marronnier, il regardait le paysage qui l'entourait.

L'eau du Nil avait déjà baissé un peu, et elle commençait à devenir transparente comme le cristal. Mais tout le pays ressemblait encore à un bras de mer, semé dru de petites îles, sur lesquelles s'élevaient les bâtiments, les jardins potagers et fruitiers, et de ci, de là, des bouquets de grands arbres servant d'ornement.

A l'entour de toutes ces îles, on voyait des grues avec des seaux. Des hommes nus, de teinte cuivrée, aux pagnes et aux bonnets sales, puisaient l'eau du Nil, et la déversaient par degrés dans des citernes étagées de plus en plus haut.

Une scène se fixa particulièrement dans la mémoire de Ramsès. Sur le versant d'un petit monticule, travaillaient trois grues, l'une déversait l'eau de la rivière dans la citerne inférieure, la seconde l'y puisait et l'élevait à quelques aunes plus haut, jusqu'à la citerne du milieu, la troisième, de la

citerne du milieu déversait l'eau dans la citerne supérieure, située déjà sur le faîte du monticule. Et là quelques hommes également nus puisaient l'eau avec des cruches, et arrosaient les carrés de légumes ou, à l'aide de seringues, aspergeaient les arbres.

Les mouvements des grues s'abaissant et se relevant, l'inclinaison des seaux, le jaillissement des seringues étaient si rythmés que l'on pouvait considérer les hommes qui les provoquaient comme des automates. Aucun d'eux n'adressait la parole à son voisin, ne changeait de place, ne se retournait; il ne faisait que se baisser et se redresser, toujours de la même manière, du matin au soir, de mois en mois, et sans nul doute de l'enfance à la mort.

Et ce sont de pareilles créatures — pensait le prince en regardant le travail des agriculteurs — ce sont de telles créatures, qui veulent faire de moi l'exécuteur de leurs chimères!... Quels changements pouvaient-ils désirer dans l'Etat! Tout au plus, celui-ci, que l'homme puisant l'eau de la citerne inférieure passe à la citerne supérieure, ou qu'au lieu d'arroser les couches avec le seau, il asperge les arbres avec la seringue!....

La colère lui montait à la tête, et l'humiliation l'étouffait, à la pensée que lui, l'héritier présomptif, grâce aux contes de créatures comme celles-là, se balançant toute la vie au-dessus des citernes d'eau trouble, n'était pas devenu lieutenant du royaume!

En cet instant, il entendit un bruit léger parmi les arbres, et des mains délicates s'appuyèrent sur ses épaules.

— Eh bien, Sara? demanda le prince sans tourner la tête.

— Tu es triste, ô mon Seigneur?..... répondit-elle. — Moïse ne s'est pas autant réjoui en apercevant la terre promise, que moi, quand tu as dit, que tu te transportais ici, afin de demeurer avec moi. Mais voilà déjà un jour que nous sommes ensemble, et je n'ai pas encore vu ton sourire. Même,

tu ne me parles pas, mais sombre, tu te promènes, et la nuit, au lieu de me caresser, tu soupires.

— J'ai un chagrin.

— Dis-le moi. Le chagrin est comme un trésor reçu en garde. Tant que nous le surveillons seul, le sommeil même nous fuit, et nous ne nous sentons allégés, qu'après avoir trouvé un second gardien.

Ramsès la prit par la taille, et l'assit contre lui sur le banc.

— Quand le paysan, dit-il avec un sourire, n'arrive pas avant la crue à tout rentrer des champs, sa femme l'aide. Elle l'aide aussi à traire les vaches, elle lui porte la nourriture hors de la maison, elle le lave quand il revient du travail. De là est née la croyance, que la femme peut amoindrir à l'homme ses tourments.

— Tu ne le crois pas, maître?

— Aux tourments de prince, repartit Ramsès, la femme ne peut rien, fût-elle même aussi sage et aussi puissante que ma mère.

— Pour l'amour de Dieu, quels sont-ils, dis-le moi?.... insista Sara, en se blottissant contre l'épaule du prince héritier. Suivant nos traditions, Adam quitta le paradis pour Eve, et pourtant il était bien le plus grand roi du plus beau royaume....

Le prince s'abîma dans les pensées; après un instant, il reprit :

— Et nos sages aussi, enseignent que plus d'un homme a renoncé aux dignités pour une femme. Mais on n'entend pas dire qu'il y ait aucun homme ayant acquis quelque chose de grand par la femme, si ce n'est peut-être quelque général auquel un pharaon aurait donné sa fille avec une grosse dot et une charge.

Mais, aider soit à se hisser à quelque haut emploi, soit même à sortir d'embarras, une femme ne le peut.

— Car peut-être, elle n'aime pas comme je t'aime, maître..... murmura Sara.

— Je sais que tu m'aimes infiniment..... jamais tu n'as désiré de moi aucun présent, ni tu n'as protégé ceux qui n'hésitent pas à chercher carrière même sous le lit des maîtresses de prince. Tu es plus douce que l'agneau, et silencieuse comme la nuit sur le Nil. Tes baisers sont comme les parfums de la terre de Pount, et ton étreinte aussi douce que le sommeil de celui qui est las. Je n'ai pas de mesure pour ta beauté, ni de mots pour tes qualités. Tu es une merveille parmi les femmes, dont les lèvres sont pleines d'inquiétude, et dont l'amour coûte cher. Mais avec toute ta perfection, en quoi pourrais-tu soulager mes tourments? Feras-tu que Sa Sainteté entreprenne une grande expédition en Orient et m'en nomme le chef? Me donneras-tu, quand ce ne serait que le corps d'armée de Memphis, que j'ai demandé, ou me feras-tu au nom du pharaon vice-roi de la Basse-Egypte? Et ferastu que tous les sujets de Sa Sainteté pensent et sentent comme moi, le plus fidèle de tous?....

Sara laissa tomber ses mains sur ses genoux et murmura tristement.

— C'est vrai, je ne le puis... Je ne peux rien !....

— Au contraire, tu peux beaucoup !.... Tu peux me réjouir, répondit en souriant Ramsès. — Je sais que tu as appris à danser et à jouer. Ote donc ces longs vêtements qui conviennent aux prêtresses, gardiennes du feu, et habille-toi de mousseline transparente comme..... les danseuses phéniciennes. Et danse, et caresse-moi comme elles.....

Sara lui saisit les mains, et avec des flammes dans les yeux, elle s'écria :

— Tu as commerce avec des débauchées pareilles?.... parle..... que je connaisse ma misère..... Et puis, renvoie-moi à mon père, dans notre vallée déserte, où plût au ciel que je ne t'eusse jamais aperçu !.....

— Eh bien, eh bien !.... calme-toi, dit le prince, en jouant avec ses cheveux. — Je dois pourtant voir des danseuses, sinon aux banquets, du moins aux solennités royales, ou bien pendant les sacrifices, dans les temples. Mais toutes ensemble, elles ne m'intéressent pas autant que toi seule. Au reste... laquelle d'entre elles pourrait t'égaler ? Tu as le corps comme la statue d'Isis, sculptée dans l'ivoire, et de ces danseuses, chacune a quelque imperfection. Les unes sont trop grasses, les autres ont des jambes maigres ou de vilaines mains, et d'autres encore portent de faux cheveux. Laquelle d'entre elles est comme toi ?.... Si tu étais Egyptienne, tous les temples se disputeraient pour t'avoir à la tête de leur chœur. Que dis-je ?.... Que maintenant tu te montres à Memphis en robe transparente et les prêtres se réconcilieraient avec toi, pourvu que tu consentes à prendre part aux processions.

— Il nous est défendu, à nous, filles de Judée, de porter des robes indécentes.

— Et de danser, et de chanter ?.... Pourquoi donc l'as-tu appris ?

— Nos femmes et nos filles dansent entre elles, à la gloire du Maître, et non pour semer dans le cœur des hommes les grains ardents de la concupiscence. Et nous chantons..... Attends ô mon maître, je chanterai pour toi.....

Elle se leva du banc, et partit dans la direction de la maison. Bientôt elle reparut. Derrière elle, une jeune fille aux yeux noirs craintifs, portait une harpe.

— Quelle est cette fille ? demanda le prince. Attends donc, j'ai vu quelque part ce regard ?... Ah, ah ! lorsque je fus ici la dernière fois, cette jeune fille apeurée me regardait d'entre les buissons.

— C'est ma parente et suivante, Esther, répondit Sara. — Elle demeure chez moi depuis un mois déjà, mais elle a peur de vous, Seigneur, aussi s'enfuit-elle toujours. Il se peut

bien qu'elle vous ait regardé quelque jour d'entre les buissons.

— Tu peux t'en aller, mon enfant, dit le prince à la jeune fille pétrifiée, et quand elle eut disparu parmi les arbres il ajouta : C'est également une Juive?..... Et ce gardien de ta maison, qui me regarde aussi comme un mouton regarde un crocodile?....

— C'est Samuel, le fils d'Esdréas, un de mes parents également. Je l'ai pris à la place du nègre, auquel, seigneur, tu donnas la liberté. Ne m'as-tu pas permis de choisir mes serviteurs?....

— Mais certes! Sans doute le surveillant de valets de ferme est aussi un Juif, car il a la peau jaune, et il me regarde avec une humilité, dont aucun Egyptien ne serait capable.

— Celui-là, répondit Sara, c'est Ezechiel, le fils de Ruben, un parent de mon père. Ne te plaît-il pas, mon maître?.... Ce sont tes serviteurs très fidèles.

— S'il me plaît!... dit le prince mécontent, en frappant en cadence le banc avec ses doigts. — Il n'est pas ici pour me plaire, mais pour surveiller ton bien...... Ces gens-là du reste ne m'intéressent en aucune manière..... Chante, Sara.

Sara s'agenouilla sur le gazon, aux pieds du prince, et ayant pincé quelques accords sur la harpe, elle commença :

— Ou est-il celui qui n'a aucun souci? Ou est-il, celui qui, en se préparant au sommeil, aurait le droit de dire : voici un jour que j'ai passé sans nulle tristesse? Ou est l'homme qui, en se couchant dans la tombe, pourrait dire : Ma vie s'est écoulée sans douleur et sans crainte, comme un beau soir sur le Jourdain!

Mais combien nombreux, ceux qui chaque jour arrosent leur pain de larmes, et dont la maison est pleine de soupirs. Les pleurs sont la première voix de

l'homme, sur cette terre, et le gémissement son dernier adieu. Plein d'affliction il entre dans la vie, plein de regrets il descend au lieu du repos, et nul ne lui demande, ou voudrais-tu rester.

Ou est celui qui n'a jamais senti l'amertume de l'existence? Est-ce l'enfant dont la mère est ravie par la mort, ou le nourrisson à la mamelle, qui avant d'en avoir approché ses lèvres, voit le sein qui lui appartient desséché par la famine?

Ou est l'homme sur de son sort, qui, sans baisser les yeux, pourrait regarder son lendemain. Est-ce celui qui, travaillant aux champs, sait que la pluie n'est pas en son pouvoir, et que ce n'est pas lui qui indique la route à la sauterelle? Est-ce le marchand qui confie ses richesses aux vents venant on ne sait d'ou, et sa vie aux vagues sur l'abime qui engloutit tout et ne rend rien?

Ou est l'homme sans nulle inquiétude dans l'ame. Sera-ce le chasseur qui court le chevreuil rapide, et rencontre sur sa route le lion qui se rit de la flèche? Sera-ce le soldat, qui dans les fatigues marche à la gloire, et rencontre une forêt de lances aiguës et de glaives d'airain assoiffés de sang. Sera-ce le grand roi, qui sous la pourpre porte la pesante armure, qui d'un œil d'insomnie surveille les armées des voisins puissants, et prête l'oreille au frémissement des rideaux, de crainte que dans sa propre tente la trahison ne l'abatte?

Car le cœur de l'homme en tout lieu et à toute heure est débordant de tristesse. Dans le désert le lion et le scorpion le menacent, le dragon dans les antres, et parmi les fleurs la vipère venimeuse. Au soleil le voisin avide médite comment lui rogner sa terre, la nuit le voleur adroit tate la porte de la

chambre. Dans l'enfance, il est impuissant, dans la vieillesse, il est privé de vigueur, dans la plénitude de ses forces il est environné par les dangers, comme la baleine par les eaux profondes.

C'est pourquoi, ô maître, ô mon créateur, vers toi se tourne l'ame humaine lassée. C'est toi qui l'as amenée en ce monde plein de prodiges. C'est toi qui as greffé en elle la terreur de la mort, c'est toi qui lui as fermé tous les chemins de paix, hormis celui qui mène vers toi. Et comme l'enfant qui ne sait pas marcher, s'accroche aux vêtements de sa mère pour ne pas tomber, ainsi l'homme misérable élève les mains vers Ta miséricorde, et se dégage de l'incertitude....

Sara se tut, le prince demeura rêveur, et dit après un instant :

— Vous autres Juifs, vous êtes une nation lugubre. Si en Egypte on croyait ce qu'enseigne votre hymne, nul ne rirait sur les bords du Nil. Les riches se cacheraient de terreur dans les souterrains des temples, et le peuple au lieu de travailler s'enfuirait vers les antres et là attendrait la miséricorde, qui, du reste ne viendrait jamais.

Notre monde est autre : on peut tout y avoir, mais il faut tout faire soi-même. Et même nos dieux ne viennent pas en aide aux pleurnicheurs. Ils ne descendent sur terre, qu'après que le héros qui a osé faire un acte surhumain a épuisé toutes ses forces.

Il en fut ainsi de Ramsès-le-Grand quand il se jeta au milieu de deux mille cinq cents chars ennemis, dont chacun portait trois guerriers. Alors seulement le Père immortel Amon lui tendit la main et acheva la déroute. Mais si au lieu de combattre, il avait commencé par attendre la protection de votre Dieu, depuis longtemps déjà, sur les bords du Nil, l'Egyptien ne marcherait qu'avec le seau et la brique, et les misérables Hittites avec les papyrus et les cannes !

C'est pourquoi, Sara, c'est plutôt l'harmonie de ta voix que ton chant qui dissipe mes soucis. Si j'agissais ainsi que l'enseignent les sages Juifs, et si j'attendais l'aide du ciel, le vin fuirait mes lèvres et les femmes ma maison.

Et par dessus tout je ne pourrais être le successeur du pharaon, je serais comme mes frères, dont l'un ne peut traverser la chambre sans s'appuyer sur deux esclaves, et dont l'autre gambade sur les branches des arbres!....



CHAPITRE XV

Ramsès en disgrâce

Le jour suivant, Ramsès dépêcha son nègre à Memphis avec des ordres, et vers midi, venant de la ville, une grande barque aborda à la métairie de Sara. Elle était remplie d'une soldatesque grecque, aux casques élevés et aux cuirasses étincelantes.

Au commandement, seize hommes armés de boucliers et de courtes lances descendirent sur la berge, et se rangèrent sur deux files. Déjà ils allaient se diriger vers la maison de Sara; un second messager du prince les retint. Il ordonna aux soldats de rester sur la rive, et manda seulement vers le prince héritier, Patrocle, leur commandant en chef.

Les soldats s'arrêtèrent et restèrent immobiles comme deux rangées de colonnes recouvertes de plaques brillantes. Patrocle suivit le messager. Il portait un casque à plumes, une tunique de pourpre et par dessus une armure d'or, qu'ornait sur la poitrine une tête de femme hérissée de serpents en guise de cheveux.

Le prince reçut l'éminent général à la porte du jardin. Il ne sourit pas comme de coutume, même il ne répondit pas au profond salut de Patrocle, mais avec un air froid, il dit :

— Que Votre Excellence rapporte aux soldats grecs de mes régiments, que je ne les exercerai plus jusqu'à ce que Sa Sainteté, notre Maître ne me nomme leur chef une seconde fois. Ils ont perdu cet honneur, en poussant dans les cabarets, des acclamations d'ivrogne qui m'offensent. Je fais aussi

remarquer à Votre Excellence que les régiments grecs ne sont pas assez disciplinés. Dans les lieux publics, les soldats de ce corps parlent politique, et surtout s'entretiennent de je ne sais quelle guerre possible, ce qui a tout l'air d'un crime d'Etat. Ne peuvent parler de ces choses que le pharaon et les membres du Conseil suprême. Nous autres soldats et serviteurs de notre maître, quelque poste que nous occupions, nous ne pouvons qu'exécuter les ordres de notre gracieux souverain et garder toujours le silence. Je prie Votre Excellence de communiquer ces observations à mes régiments, et je souhaite à Votre Excellence toutes prospérités.

— Il en sera ainsi que l'a dit Votre Noblesse, répondit le Grec.

Il pivota sur ses talons, et droit comme un piquet se dirigea avec un bruit d'armes vers sa barque.

Il connaissait les conversations des soldats dans les « Maisons de bière » et de suite il comprit qu'il était survenu un ennui à l'héritier du trône que l'armée idolâtrait. Aussi quand il rejoignit sur la rive la petite poignée d'hommes armés, il prit un air très irrité et agitant violemment les mains, il s'écria :

— Valeureux soldats grecs!.... chiens galeux, puissiez-vous être rongés par la lèpre!... Si dès ce moment n'importe quel Grec prononce au cabaret le nom de l'héritier du trône, je lui casserai la cruche sur la tête, et lui en fourrerai les morceaux dans le gosier et puis ensuite, hors du régiment!.... Vous paîtrez les porcs chez le paysan égyptien, et dans vos casques les poules pondront leurs œufs. Un tel sort attend de stupides soldats qui ne savent pas retenir leur langue. Et maintenant, par file à gauche, en arrière, par le flanc droit!... et marche vers la barque, que la peste vous emporte! Le soldat de Sa Sainteté doit avant tout boire à la santé du pharaon, et à la prospérité de l'illustre ministre de la guerre Herhor. — Puissent-ils vivre éternellement?....

— Qu'ils vivent éternellement!.... répétèrent les soldats Tous s'assirent assombris dans la barque. Mais auprès de Memphis. Patrocle rasséréna son front sévère, et fit entonner un chant sur la fille du prêtre, qui tant aimait l'armée, qu'elle mettait une poupée dans son lit, et passait elle-même toute la nuit dans la guérite des sentinelles.

C'était au rythme de ce chant que l'on marchait le mieux et que l'on ramait le plus allègrement.

Vers le soir, à la métairie de Sara atterrit une seconde barque. L'intendant en chef des domaines de Ramsès en descendit.

Le prince reçut également ce dignitaire à la porte du jardin. Peut-être par sévérité, et peut-ête pour ne pas l'obliger à entrer dans la demeure de sa concubine et d'une Juive.

— J'ai voulu. dit le prince héritier, te voir et te dire, que parmi mes paysans, circulent je ne sais quels bavardages malséants sur l'abaissement des impôts ou sur quelque chose d'analogue. Je désire que les paysans apprennent que moi, je ne leur diminuerai pas les impôts. S'il s'en trouve un qui, malgré les avertissements s'entête dans sa bêtise, et continue à pérorer sur les impôts, il recevra la bastonnade.

— Il vaudrait peut-être mieux qu'il paie une amende, un outnou ou une drachme, comme l'ordonnera Votre Excellence, suggéra l'intendant en chef.

— Parfaitement; mais on peut aussi donner la bastonnade aux plus mutins.

— J'ose faire remarquer à Votre Excellence. dit tout bas le régisseur qui restait incliné, que les paysans excités par un inconnu ont en effet, parlé un certain temps de la suppression des impôts. Mais depuis quelques jours, ils se sont tus soudainement.....

— Eh bien, en ce cas on peut ne pas leur donner la bastonnade — remarqua Ramsès.

— A moins que ce ne soit par manière préventive..... insinua le régisseur.

— N'est-ce pas gaspiller les verges?...

— Cette denrée ne nous fera jamais défaut...

— En tout cas..... modérément — insista le prince... — Je ne veux..... je ne veux pas qu'il vienne aux oreilles de Sa Sainteté que je tourmente sans raison les paysans... Pour des conversations séditieuses il faut les battre et leur faire payer des amendes, mais lorsqu'il n'y a pas de raison on peut se montrer magnanime.

— Je comprends — répartit le régisseur en regardant le prince dans les yeux — Qu'ils crient, autant que cela est nécessaire, pour les empêcher de chuchoter des blasphèmes.

Ces deux harangues, à Patrocle et au régisseur, firent le tour de l'Egypte.

Après le départ du régisseur, le prince bâilla et, parcourant ce qui l'entourait d'un regard ennuyé, il se dit à lui-même.

— J'ai fait ce que j'ai pu..... Et maintenant je ne ferai rien, s'il m'est possible.

En cet instant, des bâtiments de ferme, parvint au prince un gémissement sourd et un bruit de coups redoublés. Ramsès tourna la tête, et aperçut le surveillant des valets de ferme, Ezéchiel le fils de Ruben, qui frappait avec un bâton l'un de ses subordonnés, en le calmant au surplus :

— Et silence!.... et tais-toi, vil animal!....

Le valet de ferme battu, couché à terre, se fermait la bouche avec la main, afin de ne pas crier.

Le prince, au premier instant, se jeta comme une panthère dans la direction des bâtiments. — Soudain, il s'arrêta.

— Que lui ferais-je?... — murmura-t-il. — C'est la métairie de Sara, et ce Juif est son parent.....

Il se mordit les lèvres, et se cacha parmi les arbres. D'ailleurs l'exécution était déjà terminée.

— C'est donc ainsi qu'administrent les humbles Juifs?.... — pensait le prince. — C'est donc ainsi?.... Moi il me regarde, comme un chien apeuré, et il bat les valets de ferme! Sont-ils tous pareils?....

Et pour la première fois s'éveilla dans l'âme de Ramsès le soupçon que Sara aussi, sous des dehors de bonté, pouvait dissimuler l'hypocrisie.

En fait, dans l'âme de Sara s'accomplissaient certains changements, surtout d'ordre moral.

Du premier instant où elle avait rencontré le prince dans le vallon désert, Ramsès lui avait plu. Mais ce sentiment s'était tu de suite sous l'empire de la nouvelle assourdissante que ce beau garçon était le fils du Pharaon et l'héritier du trône. Et quand Thoutmos eut convenu avec Gédéon de son installation dans la maison du prince, Sara tomba dans un état de trouble touchant presque à la démence.

Pour tous les trésors du monde, au prix de la vie, elle n'aurait renoncé à Ramsès, mais on ne pouvait dire qu'elle l'aimât à cette époque. L'amour a besoin de liberté et de temps pour donner ses plus belles fleurs, et à elle, on ne laissa ni temps, ni liberté. Le lendemain du jour où elle avait connu le prince, on l'enlevait presque sans lui demander son avis, et on la transportait à la villa derrière Memphis. Et en quelques jours, elle était devenue favorite, étonnée, effrayée, ne comprenant point ce qui arrivait.

De plus, avant qu'elle eût réussi à se familiariser avec ses nouvelles impressions, elle avait été terrorisée par la malveillance du peuple des environs envers elle, la Juive, puis par la venue de je ne sais quelles dames inconnues, enfin par l'agression contre la métairie.

Le fait que Ramsès avait pris sa défense, et avait voulu se jeter sur les agresseurs, l'avait encore effrayée davantage. Son intelligence se troublait à l'idée qu'elle se trouvait aux mains d'un homme, à la fois si violent et si puissant, qui,

si cela lui plaisait, aurait le droit de verser le sang d'autrui, de tuer.....

Sara, un instant, tomba dans le désespoir, elle avait craint de devenir folle en entendant les ordres menaçants du prince, qui appelait ses serviteurs aux armes..... Mais au même moment survint un infime incident, un tout petit mot qui ranima Sara, et donna un nouveau cours à ses sentiments.

Le prince pensant qu'elle était blessée, lui avait arraché le bandeau du front, mais ayant aperçu la contusion, s'était écrié :

— Ce n'est qu'une meurtrissure!.... Comme cette meurtrissure altère le visage!....

La meurtrissure avait disparu en quelques jours, mais dans l'âme de Sara étaient restés et avaient grandi des sentiments inconnus jusqu'alors. Elle avait commencé à être jalouse au sujet de Ramsès, et à craindre qu'il ne la quittât.

Et un autre souci la tourmentait encore : c'était de se sentir en face du prince une servante et une esclave. Elle était et voulait être sa servante la plus fidèle, sa servante la plus dévouée, ne le quittant pas plus que son ombre. Mais en même temps elle souhaitait que lui — du moins aux heures des caresses — ne la traitât pas en maître et en souverain.

Car pourtant, elle était sienne et il était sien. Pour quelle cause, ne lui témoigne-t-il pas, qu'il lui appartient, au moins un peu, mais au contraire, lui fait-il sentir par chaque parole, par chaque geste, qu'un abîme les sépare?.... Lequel?.... N'était-ce pas elle qui le tenait dans ses bras? N'était-ce pas lui qui baisait ses lèvres et sa poitrine?...

Un certain jour, le prince débarqua chez elle avec un chien. Il ne resta que quelques heures, mais pendant ce temps le chien resta couché aux pieds du prince, à la place de Sara, et quand elle voulut s'asseoir-là, il se mit à gronder..... Et

le prince riait, et plongeait ses doigts dans les poils de l'animal impur, tout comme dans ses cheveux à elle. Et le chien regardait le prince dans les yeux, tout comme elle-même — avec cette seule différence peut-être qu'il regardait plus hardiment.

Elle ne pouvait se calmer, et elle prit en haine l'intelligente bête qui lui ravissait une part des caresses, ne se souciant nullement d'elle, et se comportant en présence du maître, avec une familiarité qu'elle-même n'eût jamais osé prendre. Même jamais elle n'avait pu avoir un air aussi indifférent, ni regarder d'un autre côté, quand sur sa tête la main de l'héritier présomptif était posée.

Peu après, le prince fit de nouveau mention des danseuses. Alors Sara éclata :

— Quoi ! il se laisserait ainsi caresser par ces femmes nues, éhontées ?.... Et Jéhovah, voyant cela du haut du ciel, n'a pas foudroyé ces femmes monstrueuses ?....

En vérité, Ramsès lui avait dit qu'elle lui était plus chère que toutes. Mais ses paroles n'avaient point calmé Sara ; elles n'avaient eu d'autre effet que de la décider à ne plus penser à rien en dehors de son amour.

Qu'adviendra-t-il demain ?.... peu importe. Et lorsqu'aux pieds du prince, elle chantait les misères qui du berceau à la tombe pourchassent la race humaine, elle exprimait par ce chant, l'état de son propre cœur, sa dernière espérance en Dieu.

Aujourd'hui Ramsès est près d'elle, il suffit ; elle a tous les bonheurs que la vie peut lui donner. Mais c'est là que justement commença pour Sara la plus lourde amertume.

Le prince vivait avec elle sous le même toit, il allait avec elle dans le jardin, parfois il la prenait en barque et la promenait sur le Nil. Mais il ne lui était nullement plus accessible qu'au temps où il était de l'autre côté de la rivière, dans l'enceinte du parc royal.

Il était avec elle, mais il pensait à autre chose, et Sara ne pouvait même deviner — à quoi? Il l'enlaçait ou bien jouait avec ses cheveux, mais il regardait du côté de Memphis, les immenses pylônes du palais du pharaon, ou bien — on ne savait où.

Parfois même, il ne répondait pas à ses questions, ou bien encore il la regardait soudain comme réveillé en sursaut, comme s'il s'étonnait de la voir près de lui.



CHAPITRE XVI

Ramsès et les Juifs

Tels étaient les heures — au reste, assez rares — de la plus grande intimité entre Sara et son royal amant. Après avoir donné ses ordres à Patrocle et au régisseur en chef de ses domaines, l'héritier du trône passait la plus grande partie du jour hors de la métairie, généralement en barque. Et, en voguant sur le Nil, tantôt il prenait avec un filet, les poissons qui, par milliers se jouaient dans la rivière bénie, tantôt il se rendait au marais, et là, caché parmi les hautes tiges des lotus, il tirait à l'arc les oiseaux sauvages, dont les bandes criardes tournoyaient nombreuses comme des mouches. Mais, même alors les pensées ambitieuses ne le quittaient pas; aussi il s'était fait de la chasse une sorte de kabbale ou de présage..... Maintes fois, voyant sur l'eau une compagnie d'oies jaunes, il bandait son arc et disait :

— Si je frappe juste, je serai un jour pareil à Ramsès-le-Grand.....

Le trait sifflait sourdement, et l'oiseau transpercé battant de l'aile, poussait des cris si douloureux que tout le marais en était en émoi. Des nuages d'oies, de canards, et de cigognes, prenaient leur vol et ayant tracé un grand cercle autour du compagnon mourant retombaient en un autre endroit.

Quand tout s'était tû, le prince avec précaution poussait plus loin sa barque, se guidant par le tremblement des joncs.

et par les cris entrecoupés des oiseaux. Et lorsque, entre la verdure, il apercevait une nappe d'eau limpide et une nouvelle troupe, il bandait encore son arc et disait :

— Si je frappe juste, je serai pharaon... Si je manque....

Mais la flèche frappa l'eau, et ayant rebondi plusieurs fois à la surface, disparut parmi les lotus. Et le prince saisi de passion, lançait sans cesse de nouveaux traits, tuant des oiseaux, ou seulement dispersant leurs bandes. De la métairie, on reconnaissait où il était, aux nuages assourdissants d'oiseaux qui, à chaque instant, s'élevaient et tournoyaient au-dessus de la barque.

Quand, vers le soir, fatigué, il rentrait à la villa, Sara déjà l'attendait sur le seuil, avec une cuvette d'eau, une cruche de vin léger, et des guirlandes de roses. Le prince lui souriait, lui caressait le visage, mais en regardant ses yeux pleins de tendresse, il pensait :

— Je serais curieux de voir si elle saurait battre les paysans égyptiens, comme le font ses parents toujours apeurés!.... Oh, ma mère a raison de ne pas avoir confiance dans les Juifs, bien qu'il se peut que Sara soit différente!....

Une fois, étant revenu à l'improviste, il vit dans la cour, devant la maison, une très nombreuse troupe d'enfants nus qui s'amusaient joyeusement. Tous étaient jaunes, et à sa vue, ils s'enfuirent avec des cris comme les oies sauvages du marais..... Il n'était pas monté sur la terrasse de la maison qu'ils avaient si bien disparu, qu'il n'en restait même aucune trace.

— Qu'est-ce que ces petits êtres — demanda-t-il à Sara — qui fuient ainsi devant moi?

— Ce sont les enfants de tes serviteurs — répondit-elle.

— Des Juifs?

— De mes frères.....

— Dieux! Combien fécond est ce peuple! — dit le prince en riant. — Et qu'est-ce que celui-ci encore?.... — ajouta-t-il

en désignant un homme qui regardait d'un air effrayé par dessus la muraille.

C'est Aod, fils de Baruch, mon parent..... Il voudrait te servir, maître. Puis-je l'agréer?....

Le prince haussa les épaules.

— La métairie est tienne — répondit-il — tu peux agréer qui bon te semble. Seulement, si ces gens-là se multiplient ainsi, bientôt ils envahiront Memphis.

— Tu détestes mes frères?..... — murmura Sara, en regardant Ramsès avec terreur, et en se laissant glisser à ses pieds.

Le prince surpris, la regarda.

— Je ne pense même pas à eux — répondit-il avec hauteur.

Ces légers démêlés, qui tombaient en gouttes de feu sur l'âme de Sara ne changèrent pas Ramsès à son égard. Il était toujours également bienveillant, et il la caressait comme de coutume, quoique de plus en plus souvent ses yeux courussent vers l'autre rive du Nil, et s'arrêtassent sur les puissants pylônes du palais.

Bientôt il s'aperçut qu'il n'était pas le seul à languir dans son exil volontaire. Un certain jour se détacha de l'autre rive la coquette barque royale; elle traversa le Nil, puis commença à tourner si près de la métairie que Ramsès put distinguer les personnes qui y étaient assises.

Or, il reconnut, sous un dais de pourpre, sa mère entourée de dames de la Cour, et en face d'elle, sur une banquette peu élevée, le lieutenant général Herhor. Il est vrai qu'ils ne regardaient pas la métairie, mais le prince devina qu'ils le voyaient.

— Ah! — pensa-t-il en riant. — Ma vénérable mère et Son Excellence le Ministre voudraient bien me tirer hors d'ici avant le retour de Sa Sainteté.

Survint le mois de Tobi — fin d'octobre et commencement de novembre. — Le Nil baissa à la hauteur d'un homme et

demi, découvrant chaque jour de nouvelles étendues de terre noire et vaseuse. Partout où l'eau s'était retirée, apparaissait immédiatement une étroite charrue, traînée par deux bœufs. Derrière la charrue marchait un laboureur nu, auprès des bœufs un bouvier avec un fouet court, et derrière lui un semeur qui, enfonçant jusqu'aux chevilles dans le limon, portait dans son tablier du froment et le jetait à pleines poignées.

La plus belle saison de l'année s'ouvrit pour l'Egypte — l'hiver. La chaleur ne dépassait pas quinze degrés, la terre se recouvrait rapidement d'une verdure d'émeraude, d'où surgissaient les narcisses et les violettes. Leur parfum se faisait sentir de plus en plus souvent parmi les odeurs âpres de la terre et de l'eau.

Déjà plusieurs fois le bateau, portant la vénérable dame Nikotris et le lieutenant général Herhor, s'était montré dans le voisinage de la demeure de Sara. A chaque fois, le prince avait vu sa mère causant gaiement avec le ministre, et il avait acquis la certitude, qu'ils mettaient de l'ostentation à ne pas regarder de son côté, comme s'ils voulaient lui témoigner du mépris.

— Attendez! — murmura l'héritier présomptif irrité — je vous prouverai que, moi aussi, je ne m'ennuie pas.....

Donc, lorsqu'un certain jour, peu avant le coucher du soleil, apparut sur la rive opposée — la royale nef dorée à la tente de pourpre ornée dans les angles de plumes d'autruche, Ramsès ordonna de préparer un canot à deux places, et dit à Sara qu'il allait se promener avec elle.

— Jéhovah! — s'écria-t-elle en joignant les mains. — Mais là-bas est votre mère et le lieutenant général!

— Et ici sera l'héritier du trône. Prends ta harpe, Sara.

— Et la harpe aussi?.... — demanda-t-elle tremblante. — Et si votre vénérable mère veut vous parler?.... Je n'aurais plus qu'à me jeter à l'eau!....

— Ne sois pas enfant, Sara — répondit le prince en riant — Son Excellence le ministre et ma mère aiment beaucoup le chant. Tu peux donc même te les concilier, si tu chantes quelque jolie chanson juive. Qu'il y soit question d'amour.

— Je n'en sais pas de telle — répondit Sara, en qui les paroles du prince avaient ranimé le courage. — Peut-être, en vérité, son chant allait-il plaire aux puissants potentats, et alors?....

Sur la barque royale, on s'aperçut que le prince prenait place dans un simple canot, et que même il ramait en personne.

— Votre Excellence voit-elle qu'il rame vers nous avec sa Juive?.... dit tout bas la reine au ministre.

— Le prince héritier s'est comporté d'une façon si correcte dans ses rapports avec ses soldats et ses paysans; il a montré tant de contrition en s'éloignant des limites du palais, que Votre Noblesse peut lui pardonner ce léger manque d'égard — répartit le ministre.

— Oh! si ce n'était pas qu'il est assis dans cette coquille, je la ferais briser! — dit avec colère l'illustre dame.

— Pourquoi? — demanda le ministre. — Le prince ne serait pas l'héritier des grands prêtres et des pharaons, s'il n'essayait de rompre les freins que lui mettent, hélas, la loi, ou peut-être, nos usages erronés. En tout cas il a donné la preuve, que dans les cas graves, il sait se dominer, même il sait reconnaître ses propres défaillances, ce qui est une qualité rare, et chez un héritier présomptif, une qualité inestimable.

Le fait même que le prince veut nous narguer avec sa favorite, prouve que la disgrâce où il se trouve, par suite, d'ailleurs, des impulsions les plus nobles, lui est douloureuse.....

— Mais cette Juive..... — murmurait la reine en agitant son éventail de plumes.

—Je suis maintenant déjà tranquille à son sujet — continua le ministre. — C'est un petit être joli, mais un peu sot, qui ne pense point à prendre de l'empire sur le prince et qui ne le saurait pas, d'ailleurs. Elle refuse les présents, et même, enfermée dans sa cage peu précieuse, elle ne voit personne. Avec le temps, peut-être apprendrait-elle à profiter de la situation de maîtresse princière, et peut-être appauvrirait-elle le trésor de l'héritier présomptif, d'une vingtaine de talents. Mais avant que cela arrive, Ramsès se fatiguera d'elle.....

— Puisse Amon, qui connaît toutes choses, parler par ta bouche !....

— Je suis sûr de cela. Le prince, pas un instant n'a été fou d'elle, comme il arrive à nos jeunes seigneurs, qu'une seule intrigante adroite, peut dépouiller de la fortune, de la santé, et mener même à la salle du jugement. Le prince s'amuse d'elle, comme un homme mûr s'amuse d'une esclave. D'ailleurs, puisque Sara est enceinte.....

— Est-il possible?.... — s'écria la reine. — D'où sais-tu?....

— Ce que ne sait encore ni Son Excellence le prince héritier, ni même Sara?.... — dit en souriant Herhor. — Nous devons tout savoir. Ce secret, du reste, n'était pas difficile à surprendre. Près de Sara se trouve, en effet, sa parente Taphet, une femme incomparablement bavarde.

— Ont-ils déjà fait venir un médecin?....

— Je le répète. Sara même n'en sait rien ; quand à l'honnête Taphet, de crainte que le prince ne se dégoûte de sa pupille, elle tordrait volontiers le cou à ce secret. Mais nous ne le permettrons pas. Car, malgré tout, ce sera toujours un enfant princier.

— Et si c'est un fils?.... Votre Noblesse sait-elle qu'il pourrait créer de l'embarras..... — interrompit la reine.

— Tout est prévu — dit le prêtre. — Si c'est une fille,

nous lui donnerons une dot et l'éducation qui convient à une jeune fille de noble race. Et si c'est un fils, alors il deviendra Juif!....

— Ah! mon petit-fils, un Juif!....

— Madame, ne lui retirez pas trop tôt votre cœur. Nos émissaires nous font savoir que le peuple d'Israël commence à désirer un roi. Avant donc que l'enfant grandisse, leurs désirs mûriront, et alors..... Nous leur donnerons un souverain, et en vérité d'une belle race!....

— Tu es comme l'aigle, qui d'un seul coup d'œil embrasse l'orient et l'occident..... — répartit la reine, en regardant avec admiration le ministre. — Je sens que ma répulsion pour cette fille commence à faiblir.

— La plus petite goutte du sang des pharaons doit s'élever au-dessus des peuples, comme l'étoile au-dessus de la terre — dit Herhor.

En cet instant, le canot du prince héritier voguait à peine à quelques brasses de la barque royale, et l'épouse du pharaon, s'abritant derrière l'éventail, contempla Sara, à travers les plumes.

— En vérité, elle est jolie!.... murmura-t-elle.

— C'est déjà la seconde fois que tu le dis, vénérable dame.

— Tu sais donc même cela? — dit en souriant la reine.

Herhor baissa les yeux.

Sur le canot la harpe se fit entendre, et Sara commença un hymne d'une voix tremblante.

— COMBIEN EST GRAND LE SEIGNEUR, COMBIEN EST GRAND LE SEIGNEUR, TON DIEU, O ISRAEL!.....

Le grand prêtre écoutait avec attention.

— SES JOURS N'ONT PAS DE COMMENCEMENT — chantait Sara — ET SA DEMEURE N'A PAS DE LIMITES. SOUS SON REGARD, LES CIEUX ÉTERNELS SE TRANSFORMENT COMME LES VÊTEMENTS QUE L'HOMME REVÊT ET REJETTE. LES ÉTOILES S'ALLUMENT ET S'ÉTEIGNENT COMME LES ÉTIN-

celles que produit un bois très dur, et la terre est comme une brique que le passant a touché une fois du pied, allant toujours de l'avant.

Combien est grand ton Seigneur, o Israel. Il n'est pas d'être qui lui puisse dire : « Fais ceci », ni de sein qui l'ait conçu. C'est Lui qui a créé les abîmes immenses au-dessus desquels il s'élève quand il le veut. C'est Lui qui des ténèbres fait sortir la lumière et de la poussière terrestre des créatures ayant une voix.

Pour Lui les lions cruels sont comme la sauterelle, les éléphants énormes sont comme s'ils n'étaient pas, et la baleine est auprès de Lui, comme un enfant a la mamelle.

Son arc aux trois couleurs partage les eaux en deux parts et s'appuie aux extrémités de la terre. Ou est la porte qui pourrait L'égaler par la grandeur?... Au bruit du tonnerre de son char, les peuples sont frappés d'épouvante, et il n'est pas d'être sous le ciel qui puisse se maintenir debout devant l'éclair de Ses flèches.

Le vent du Nord qui rend la vie aux arbres épuisés est Son haleine, et le Khamsin qui brule la terre est Son souffle.

Quand il étend Sa main sur les eaux, l'eau se change en pierre. C'est Lui, qui déverse les mers en de nouveaux lits, comme la ménagère le levain dans la huche. C'est Lui, qui déchire la terre, comme une toile pourrie, et recouvre de blanche neige le sommet chauve des montagnes.

C'est Lui, qui dans un grain de froment cache cent autres grains, et fait éclore les oiseaux. C'est Lui, qui d'une somnolente chrysalide fait sortir le papillon d'or, et fait attendre aux corps humains, dans les sépulcres, la résurrection.....

Les rameurs, attentifs au chant, avaient levé leurs rames, et la royale barque de pourpre, descendait lentement d'elle-même avec le courant. Soudain Herhor se leva et cria :

— Virez vers Memphis !....

Les rames plongèrent, la barque tourna sur place et avec de l'écume commença à remonter la rivière. Le chant de Sara, qui allait en s'éteignant par degrés, la poursuivit :

— C'est Lui, qui voit les mouvements du cœur du puceron et les sentiers cachés ou circule la plus solitaire pensée de l'homme. Mais Lui, il n'est pas d'être qui Lui puisse regarder au cœur et deviner ses desseins.

. . Devant l'éclat de Ses vêtements, les grands esprits voilent leur face. Devant Son regard les dieux des villes et des nations puissantes se tordent et se sèchent comme des feuilles flétries.

Il est la force. Il est la vie. Il est la sagesse. Lui ton Dieu, ton Dieu, o Israel !....

— Pourquoi Votre Excellence a-t-elle ordonné à notre barque de s'éloigner ? — demanda la vénérable Nikotris.

— Savez-vous, Madame, quel est ce chant ?.... — répondit Herhor, dans une langue comprise seulement des prêtres — Cette sotte fille, en plein Nil chante une prière, que l'on ne peut proférer que dans le sanctuaire le plus secret de nos temples.

— C'est donc un sacrilège.... ?

— Heureusement que sur cette barque il ne se trouve qu'un prêtre — continua le ministre. Moi je n'ai pas entendu cela, et si même j'avais entendu, j'oublierais. J'ai peur cependant que les dieux n'appesantissent leur main sur cette fille.

— Mais d'où sait-elle cette prière terrible ? Cependant Ramsès n'a pu l'instruire ?....

— Le prince n'est pas coupable. Mais n'oubliez pas, Madame, que les Juifs ont emporté de Notre Egypte, plus d'un

trésor semblable. C'est pourquoi entre tous les peuples de la terre, nous les traitons comme des sacrilèges.

La reine prit le grand prêtre par la main.

— Mais à mon fils — murmura-t-elle en le regardant dans les yeux — il n'arrivera rien de mal.....

— Je vous suis garant, Madame, qu'il n'arrivera rien de mal à personne, du moment que je n'ai rien entendu et que je ne sais rien. Mais il faut séparer le prince de cette fille.....

— Le séparer doucement!..... n'est-ce pas, lieutenant-général? — demanda la mère.

— Le plus doucement, le plus insensiblement possible, mais il le faut..... Il me semblait — continua le grand prêtre comme s'il se parlait à lui-même — que j'avais tout prévu.... Tout, excepté un procès de sacrilège, qui auprès de cette étrange fille menace l'héritier du trône.

Herhor demeura pensif, et ajouta :

— Oui, très noble dame, on peut rire de beaucoup de nos préjugés : il n'en est pas moins vrai, que le fils du pharaon ne doit pas s'unir à une Juive.



CHAPITRE XVII

Ramsès rentre en faveur

Depuis le soir où Sara avait chanté dans le canot, la barque royale ne se montrait plus sur le Nil, et le prince Ramsès commençait à s'ennuyer pour de bon.

Décembre — le mois de Méhir — venait. Les eaux baissaient de plus en plus, la terre s'étendait de plus en plus loin, les herbes étaient chaque jour plus hautes et plus épaisses, et parmi elles, comme des étincelles nuancées, surgissaient des fleurs de teintes variées, d'un parfum sans égal. Pareilles à des îles sur une mer de verdure, apparaissaient dans l'espace d'un jour, des mottes fleuries, bleues, blanches, jaunes, roses, ou des tapis multicolores, d'où s'épandait une senteur enivrante.

Malgré cela, le prince s'ennuyait, et même il avait peur. Depuis le départ de son père, il n'avait pas été au palais, et nul du palais n'était venu chez lui, pas même Thoutmos, qui à la suite de la dernière conversation avait disparu comme un serpent dans l'herbe. Etait-ce le respect de sa solitude, envie de le tourmenter, ou tout simplement, crainte de visiter le prince frappé de disgrâce?.... Ramsès ne le savait.

— Et peut-être mon père m'écartera-t-il, du trône, moi aussi, comme mes frères aînés?.... — songeait parfois l'héritier présomptif, et la sueur perlait à son front, et ses jambes frissonnaient.

— Que deviendrait-il en pareil cas?

En outre, Sara était souffrante, elle maigrissait, elle pâlissait, ses grands yeux se creusaient, parfois le matin elle se plaignait de nausées.

— Sans doute quelqu'un a jeté un sortilège sur la pauvrette!... gémissait la rusée Taphet, que le prince ne pouvait souffrir à cause de son bavardage et de ses mesquines pratiques.

Plusieurs fois par exemple, le prince héritier avait vu Taphet envoyer le soir à Memphis d'énormes paniers de vivres, de linge, même d'ustensiles. Or, le lendemain, elle se plaignait à tue-tête de ce qu'il n'y avait à la maison ni farine, ni vin, ni marmites. Depuis le temps, en effet, où le prince héritier l'avait fait venir à la métairie, on dépensait dix fois plus qu'auparavant de produits divers.

Je suis sûr — pensait Ramsès — que cette bavarde mégère me vole pour ses Juifs, qui, le jour, disparaissent de Memphis, mais la nuit fourmillent dans les recoins les plus sales, comme des rats!....

A cette époque l'unique distraction du prince était de regarder la cueillette des dattes.

Un paysan nu se plaçait sous un haut palmier sans branches, il s'entourait en même temps que le tronc d'une corde, pareille à un large anneau, et il grimpait à l'arbre à l'aide des talons, tout le corps rejeté en arrière : la corde le soutenait en le serrant contre l'arbre. Puis il faisait glisser de quelques pouces vers le haut l'anneau de corde, il se hissait de nouveau, poussait de nouveau la corde et ainsi, risquant sans cesse de se casser le cou, il grimpait parfois à la hauteur de quelques étages, jusqu'au sommet, où croissait un bouquet de grandes feuilles et de dattes.

Ces exercices gymnastiques avaient pour témoins non seulement le prince, mais encore les enfants juifs ; d'abord, ils n'y furent pas. Puis, d'entre les buissons et de derrière le mur, commencèrent à s'avancer de petites têtes frisées et des

yeux noirs et brillants. S'étant ensuite aperçus que le prince ne les chassait pas, les enfants sortirent de leurs cachettes, et très lentement s'approchèrent de l'arbre dont on cueillait les fruits. La plus hardie des fillettes ramassa de terre une belle datte et la présenta à Ramsès. L'un des garçons mangea lui-même la plus petite datte, et ensuite les enfants commencèrent tantôt à manger eux-mêmes, tantôt à offrir des fruits au prince. D'abord, ils lui apportaient les meilleurs, puis, de moins bons, et enfin d'entièrement pourris.

Le futur maître du monde se mit à réfléchir et se dit en lui-même :

— Ils se glisseront partout et me régaleront toujours ainsi, avec le meilleur comme appât, avec ce qui est pourri, comme remerciement !.....

Il se leva, et s'en alla sombre, et les enfants d'Israël, comme un essaim d'oiseaux, se jetèrent sur le travail du paysan égyptien, qui, là haut, au-dessus de leurs têtes, fredonnait une chanson ne pensant ni à ses os, ni à ceci, qu'il ne récoltait pas pour lui-même.

L'incompréhensible maladie de Sara, ses larmes fréquentes, la disparition de ses charmes, et par dessus tout les Juifs, qui ayant cessé de se cacher, gouvernaient de plus en plus bruyamment la métairie, tout cela dégoûta complètement le prince de ce joli recoin de terre. Il n'allait plus en canot, il ne chassait plus, il ne regardait plus la cueillette des dattes, mais, sombre, il errait dans le jardin, ou bien du haut de la terrasse, il sondait le palais du roi.

Sans être rappelé, jamais il ne rentrerait au château, mais il songeait déjà à partir pour ses domaines situés dans la Basse-Egypte près de la mer.

C'est dans de telles dispositions que le trouva Thoutmos, venu, un certain jour, dans une somptueuse barque du château. Il apportait au prince héritier une invitation du pharaon à se rendre auprès de lui.

Sa Sainteté revenait ce jour-là de Thèbes et souhaitait que l'héritier du trône vînt à sa rencontre pour le saluer.

Le prince tremblait, pâlissait et rougissait en lisant la bienveillante lettre du souverain et maître. Il était si ému qu'il ne remarqua même pas la nouvelle perruque volumineuse de Thoutmos qui répandait à elle seule quinze parfums différents, il n'aperçut pas sa tunique et son manteau plus léger que la brume, ni ses sandales ornées de cercles d'or.

Au bout d'un certain temps, Ramsès revint à lui, et dit sans regarder Thoutmos :

— Pourquoi n'es-tu pas venu chez moi depuis si longtemps?.... As-tu pris peur de la disgrâce où je suis tombé?....

— Dieux! — s'écria l'élégant — Et quand as-tu été en disgrâce et auprès de qui? Chaque courrier de Sa Sainteté s'informait comment tu allais; quant à la vénérable dame Nikotris, et à Son Excellence Herhor, à plusieurs reprises ils sont allés en barque auprès de ta maison, comptant que tu ferais au moins une centaine de pas vers eux, qui en avaient fait plusieurs milliers..... Je ne parle plus de l'armée. Les soldats de tes régiments se taisent pendant l'exercice, comme des palmiers; ils ne sortent plus de leurs casernements, et l'illustre Patrocle de tristesse, passe les journées entières à boire et à jurer.....

Ainsi donc le prince n'était pas en disgrâce, ou s'il l'avait été, c'était fini!.... Cette pensée agit sur Ramsès comme une coupe de bon vin. Rapidement il se baigna et s'oignit le corps, mit du linge neuf, une nouvelle tunique, et un casque avec des plumes et alla chez Sara, qui pâle, était couchée sous la garde de Taphet.

Sara poussa un cri en voyant le prince ainsi vêtu. Elle s'assit, et entourant son cou de ses bras, elle se mit à dire tout bas :

— Tu pars, ô mon Seigneur?.... Tu ne reviendras plus!....

— Et pourquoi cela? — demanda l'héritier présomptif étonné — Ne suis-je pas parti et revenu plus d'une fois?....

— Je me souviens de toi, ainsi vêtu..... là-bas, dans notre vallée..... — continua Sara — Oh, où sont ces temps?.... Ils ont passé si vite et si vite disparu!

— Mais je reviendrai et t'aménerai le médecin le plus illustre.

— Pourquoi?.... — intervint Taphet. — Elle se porte bien ma petite paonne..... elle n'a besoin que de se reposer un peu..... Et les médecins égyptiens la feront tomber dans une véritable maladie.....

Le prince ne regarda même pas la bavarde commère.

— Ce fut mon mois le plus heureux avec toi, — continua Sara, en se serrant contre Ramsès. — Mais il ne m'a pas apporté le bonheur.

Sur la barque royale, les trompettes sonnèrent, répétant le signal donné dans le haut de la rivière.

Sara frémit.

— Oh! entends-tu, Seigneur ces terribles sons?.... Tu les entends et tu souris, et, malheur à moi! tu t'arraches de mes bras!.... Quand les trompettes t'appellent, rien ne saurait te retenir, et celle qui te retiendrait le moins, c'est ton esclave.....

— Voudrais-tu donc, que j'écoute toujours le caquetage des poules de la métairie?.... — interrompit le prince impatienté. — Sois bien portante, et attends -moi gaiement.....

Sara détendit son étreinte, et le regarda si douloureusement, que l'héritier présomptif se radoucit et la caressa.

— Eh bien, sois tranquille..... Tu crains le son de nos trompettes..... Furent-elles donc alors d'un mauvais présage?...

— Seigneur — reprit Sara — je sais qu'ils te retiendront là-bas..... Accorde-moi donc une dernière grâce.... Je te donnerai — dit-elle en sanglotant — je te donnerai une cage avec des colombes..... Elles sont nées et ont grandi ici.....

Et, chaque fois que tu te souviendras de ta servante, ouvre la cage, et donne la liberté à un des oiseaux..... Il m'apportera de tes nouvelles, et moi..... je le baiserai..... je le dorloterai comme..... comme..... Eh bien, va maintenant !

Le prince la pressa dans ses bras, et se dirigea vers la barque, enjoignant à son nègre d'attendre les pigeons de Sara et de le rejoindre dans un léger canot.

A la vue du prince héritier, les tambours et les flûtes se firent entendre, et l'équipage poussa une grande acclamation. En se retrouvant parmi les soldats, le prince respira profondément, et détendit ses mains comme si elles étaient maintenant débarrassées des chaînes.

— Eh bien — dit-il à Thoutmos — J'en ai assez des commères et des Juifs..... Osiris !... fais-moi plutôt rôtir à petit feu, mais ne m'établis pas une seconde fois à la métairie

— Oui — approuva Thoutmos — l'amour est pareil au miel : on peut le déguster avec plaisir, mais il est impossible de s'y baigner. Brr !.... J'en ai la chair de poule quand je pense que tu as passé près de deux mois, nourri de baisers le soir, de dattes le matin, et de lait d'ânesse à midi.....

— Sara est une très bonne fille — interrompit le prince.

— Aussi je ne parle pas d'elle, mais de ces Juifs qui ont envahi la métairie, comme les papyrus les marécages. Les vois-tu qui te suivent des yeux, et peut-être même t'envoient des saluts..... continua le flatteur.

Le prince avec répugnance se tourna d'un autre côté, et Thoutmos fit joyeusement signe aux officiers, comme s'il voulait leur donner à entendre, que Ramsès ne quitterait pas de sitôt leur compagnie.

A mesure qu'ils remontaient la rivière, le peuple s'attroupait sur les deux berges en foules de plus en plus compactes, les barques sur le Nil étaient plus nombreuses, et en plus grand nombre aussi, nageaient les fleurs, les guirlandes, et les bouquets jetés à la barque du pharaon.

A un mille de Memphis se pressaient des multitudes avec des bannières, des dieux et de la musique et un immense vacarme, semblable au bruit de l'orage, se répercutait au loin.

— Et voici Sa Sainteté! — s'écria joyeusement Thoutmos.

Aux yeux des assistants apparut un spectacle unique. Par le milieu du large circuit du fleuve, voguait l'immense barque du pharaon, la proue relevée, tel un cygne. A droite, et à gauche semblables à deux ailes gigantesques, s'avançaient les barques innombrables des sujets, et derrière, comme un riche éventail, se déployait le cortège du souverain de l'Egypte.

Quiconque vivait — criait, chantait, battait des mains ou jetait des fleurs aux pieds du maître, que nul n'apercevait d'ailleurs. Mais, il suffisait qu'au-dessus de la tente dorée et des bouquets de plumes d'autruche, flottât l'étendard rouge et bleu, indice de la présence du pharaon.

Les gens dans les barques semblaient ivres, ceux des rivages semblaient fous. A chaque instant, quelque canot heurtait ou renversait un autre canot, et quelqu'un tombait à l'eau. Mais par bonheur, les crocodiles avaient fui, chassés par le vacarme inusité. — Sur les bords, on se pressait, car nul ne regardait ni son voisin, ni son père, ni son enfant, mais chacun attachait des yeux égarés sur le bec doré de la nef et sur la tente royale. Même les écrasés, à qui la foule effrénée, inconsciente, foulait les côtes et tordait les jointures, n'avaient d'autre cri que celui-ci :

— Vis éternellement, ô notre souverain, resplendis, soleil de l'Egypte!

Les transports de bienvenue s'adressèrent bientôt également à la barque de l'héritier du trône : officiers, soldats et rameurs tassés en une seule foule, criaient à qui mieux mieux, et Thoutmos, oubliant l'héritier du trône se hissa sur l'avant surélevé de la nef, et peu s'en fallut qu'il ne tombât dans l'eau.

Tout à coup, de la barque royale les trompettes sonnèrent, et au bout d'un instant, les trompettes répondirent de la barque de Ramsès. Un second signal et — le canot du prince héritier aborda la grande nef du pharaon.

Un fonctionnaire invita Ramsès à monter. Entre les barques, on jeta un petit pont de cèdre aux balustres sculptés et — le prince se trouva en présence de son père.

La vue du pharaon, ou bien encore l'orage des vivats grondant tout à l'entour, étourdirent tellement le prince, qu'il ne put proférer une seule parole. Il tomba aux pieds de son père, et le maître du monde, le pressa contre sa poitrine divine.

Un moment après, on souleva les parois latérales de la tente, et tout le peuple des deux rives du Nil, contempla son souverain sur le trône, et sur le plus haut degré, agenouillé, la tête sur la poitrine paternelle, le prince Ramsès.

Il se fit un tel silence, qu'on entendait le bruissement des banderolles sur les barques. Et tout à coup éclata une immense acclamation, plus grande que toutes les précédentes. Le peuple égyptien rendait ainsi hommage à la réconciliation du père et du fils, souhaitait la bienvenue au Souverain actuel, et saluait le maître futur.

Si quelqu'un avait compté sur des dissensions dans la Sainte famille du pharaon, il pouvait aujourd'hui se convaincre que la nouvelle branche royale était fortement attachée au trône.

Sa Sainteté avait très mauvaise mine.

Après avoir très tendrement accueilli son fils, Elle le fit asseoir auprès de son trône et dit :

— Mon âme entière s'élance vers toi, Ramsès, d'autant plus ardemment que me sont parvenues à ton sujet, les meilleures nouvelles. Je vois aujourd'hui, que tu n'es pas seulement un adolescent au cœur de lion, mais encore un homme plein de discernement qui sait juger ses propres fautes, qui



Et, tout à coup, éclata une immense acclamation. (*Page 170*).

est capable de se dominer, et qui a le sentiment des intérêts de l'Etat.

Et, comme le prince ému, se taisait et embrassait les pieds paternels, le souverain continua ainsi :

— Tu as bien agi en renonçant au commandement des deux régiments grecs, aussi tu as mérité le corps de Memphis, dès aujourd'hui tu en es le chef.....

— Mon père !.... — murmura le prince héritier tremblant.

— De plus, dans la Basse-Egypte, ouverte de trois côtés aux attaques des ennemis, il me faut un homme vaillant et sage, pouvant tout voir autour de lui, tout peser en son cœur, et promptement agir, dans les circonstances soudaines. C'est pourquoi, dans cette moitié du royaume, je te nomme mon lieutenant.

D'abondantes larmes coulèrent des yeux de Ramsès. Par elles, il disait adieu à sa jeunesse, il saluait le pouvoir vers lequel depuis bien des années son âme se tournait avec impatience et anxiété.

— Je suis déjà un homme fatigué et affaibli par la maladie — continua le souverain — et si ce n'était le souci de ta jeunesse, et de l'avenir de l'empire, aujourd'hui même je prierais mes ancêtres éternellement vivants, de me rappeler à leur gloire. Mais chaque jour m'est plus lourd, et c'est pourquoi, Ramsès, tu commenceras à partager avec moi le fardeau du pouvoir. Comme la poule instruit ses poussins à rechercher les grains, et à se garder de l'autour, ainsi moi, je t'enseignerai l'art, plein de labeurs, de gouverner l'Etat, et de surveiller les agissements des ennemis. Puisses-tu, avec le temps, fondre sur eux comme l'aigle sur les perdrix épouvantées !

La barque royale, et son élégant cortège abordèrent au château. Le maître fatigué monta en litière, et en cet instant, Herhor s'approcha du prince héritier :

— Permets, noble prince — dit-il — que je sois le premier

à me réjouir de ton élévation. Puisses-tu avec un égal bonheur commander aux armées, et gouverner à la gloire de l'Egypte, la principale province de l'Etat.

Ramsès lui serra fortement la main.

— C'est toi qui as fait cela, Herhor? — interrogea-t-il?

— Cela t'était dû — répondit le ministre.

— Tu as toute ma gratitude, et tu te convaincras qu'elle vaut quelque chose.

— Tu m'as déjà récompensé en parlant ainsi — répondit Herhor.

Le prince voulut s'en aller, Herhor l'arrêta encore.

— Un petit mot — dit-il. — Conseille, prince, à l'une de tes femmes, Sara, de ne point chanter d'hymnes religieux.

Comme Ramsès le regardait étonné, il ajouta :

— Lors de la promenade sur le Nil, cette fille chanta notre hymne le plus sacré, que seuls le pharaon et les grands prêtres ont le droit d'entendre. La pauvre enfant pouvait durement payer sa connaissance du chant et son ignorance de ce qu'elle chantait.

— Elle aurait donc commis un sacrilège?.... — demanda le prince confondu.

— Sans le vouloir — répondit le grand-prêtre. — Par bonheur, moi seul, l'ai entendu, et j'estime qu'entre ce chant et notre hymne, il y a une ressemblance très lointaine. En tout cas, que plus jamais, elle ne le répète.

— Oui, et elle doit se purifier — ajouta le prince — suffira-t-il à une étrangère, d'offrir trente vaches au temple d'Isis?....

— Certes, qu'elle les offre — répartit Herhor avec une légère grimace. — Les dieux ne s'offensent pas des dons.....

— Quant à toi, noble seigneur — continua Ramsès — daigne accepter le bouclier miraculeux que j'ai reçu de mon saint aïeul.....

— Moi?.... Le bouclier d'Amenhotep?..... s'écria le ministre ému. — En suis-je digne?

— Par la sagesse, tu égales mon aïeul, et par la situation tu l'égaleras.

Herhor silencieux, s'inclina profondément. Ce bouclier, d'or, rehaussé de pierres précieuses, avait en plus de son grand prix intrinsèque, la valeur d'une amulette; c'était donc un présent royal. Ce qui signifiait plus encore, c'étaient les paroles du prince. Herhor par sa situation égalerait Amenhotep. Amenhotep avait été le beau-père du pharaon... Le prince héritier serait-il déjà résolu à épouser sa fille, à lui, Herhor?....

C'était le rêve favori du ministre et de la reine Nikotris. Il faut cependant avouer que Ramsès en parlant des futures dignités de Herhor, ne pensait pas le moins du monde à épouser sa fille, mais à lui conférer de nouvelles charges, dont il y avait bon nombre tant à la cour, que dans les temples.



CHAPITRE XVIII

Premiers Ennuis d'un Vice-Roi

Du jour où il était devenu vice-roi de la Basse-Egypte, avait commencé pour Ramsès, une vie très fatigante dont il ne se faisait aucune idée, bien qu'il fût né et qu'il eût grandi à la cour du roi.

On le tyrannisait tout simplement. Ses bourreaux étaient les gens d'affaires de toutes sortes et des diverses classes de la société.

Déjà le premier jour, à la vue de la masse du peuple qui. se pressant et se poussant, lui avait, sans le vouloir, foulé ses pelouses, cassé ses arbres, et même endommagé le mur de clôture, le prince héritier avait demandé une garde pour sa villa. Mais le troisième jour, il dut s'enfuir de sa maison dans l'enceinte du véritable palais, dont la garde nombreuse et surtout des murs élevés, rendaient l'accès difficile aux simples mortels.

Dans le courant de la décade qui précéda le départ, devant les yeux du prince, passèrent comme un éclair, les représentants de toute l'Egypte, sinon du monde entier d'alors.

D'abord on laissa entrer les grands. Vinrent pour le saluer : les grands prêtres des temples, les ministres, les envoyés phéniciens, grecs, juifs, assyriens, nubiens, dont il ne pouvait même se rappeler les costumes. Puis vinrent les commandants des nomes voisins, les magistrats les

scribes, les officiers supérieurs du corps de Memphis et les propriétaires terriens.

Ces gens-là ne demandaient rien, ils exprimaient seulement leur joie. Mais le prince, en les écoutant du matin à midi, et du midi au soir, sentait un vertige dans sa tête et un tremblement dans tous ses membres.

Ensuite arrivèrent avec des offrandes les représentants des classes moins élevées, les marchands, avec de l'or, de l'ambre, des tissus étrangers, des parfums et des fruits. Puis les banquiers et les prêteurs à intérêt. Puis les architectes avec des plans de nouvelles bâtisses, les sculpteurs avec des projets de statues et de bas-reliefs, les carriers, les fabricants d'ustensiles d'argile, les fabricants de meubles ordinaires et de meubles sculptés, les forgerons, les fondeurs, les tanneurs, les vignerons, les tisserands, même les paraschites, qui ouvraient les corps des morts.

La procession des porteurs de dons nétait pas encore terminée que déboucha l'armée des solliciteurs. Les invalides, les veuves d'officiers et leurs orphelins demandaient une pension, les nobles seigneurs — des fonctions à la cour pour leurs fils. Les ingénieurs apportaient des projets de nouveaux procédés d'irrigation, les médecins, des remèdes contre toutes les maladies, les devins, des horoscopes. Les parents des prisonniers présentaient des suppliques de commutation de peine, les condamnés à mort demandaient qu'on leur fit grâce de la vie, les malades suppliaient le prince héritier de les toucher, ou bien de leur donner de sa salive.

Se présentèrent enfin, de belles femmes, ainsi que des mères de filles accomplies, priant humblement mais avec insistance que le vice-roi voulût bien les recevoir dans sa maison. Quelques-unes indiquaient le taux de la pension demandée, faisant valoir leur virginité et leurs talents.

Après avoir passé dix jours à regarder de nouvelles personnes et de nouvelles figures, et à écouter des demandes que,

seules, la fortune du monde entier et la puissance divine eussent pu satisfaire, le prince Ramsès était épuisé. Il ne pouvait dormir, il était si énervé que le vol d'une mouche l'irritait, et par moment il ne comprenait pas ce qu'on lui disait.

Sur ces entrefaites, Herhor lui vint de nouveau en aide. Il fit dire aux puissants que le prince ne recevrait plus les solliciteurs; et contre le peuple, qui attendait toujours malgré des sommations nombreuses de se retirer, — il envoya une compagnie de soldats nubiens armés de bâtons. Ceux-ci sans comparaison réussirent bien mieux que Ramsès à satisfaire la convoitise humaine. En effet, avant qu'une heure ne fût écoulée, les solliciteurs comme un brouillard avaient disparu de la place, et plus d'un passa bon nombre des jours suivants à se mettre des compresses sur la tête ou sur toute autre partie de son corps meurtri.

Après cet essai d'exercice de la souveraine puissance, le prince ressentit un profond dédain pour les hommes et tomba dans l'apathie.

Il resta deux jours couché sur le divan, les mains sous la tête, regardant le plafond sans penser. Déjà il ne s'étonnait plus que son bienheureux père passât son temps au pied des autels des dieux, mais il ne pouvait comprendre comment Herhor venait à bout d'une telle masse d'affaires, qui semblable à l'orage, non seulement surpassent les forces de l'homme, mais encore les peuvent réduire à néant.

« Comment faire triompher ses plans, quand la foule des solliciteurs entrave notre volonté, dévore nos pensées, boit notre sang..... Au bout de dix jours, je suis malade, sans doute au bout d'un an, je deviendrai fou..... Dans ces conditions, on ne peut faire aucun projet, on ne peut que se défendre contre la folie..... »

Il était si effrayé de son impuissance dans le poste supérieur, qu'il manda Herhor, et d'une voix gémissante lui conta son tourment.

L'homme d'Etat écouta avec un sourire les plaintes du jeune pilote de la nef de l'Empire, enfin il dit :

— Sais-tu, Seigneur, que cet immense palais, que nous habitons a été bâti par un seul architecte du nom de Senebi, qui au surplus — est mort avant de l'achever?... Et certainement, tu comprendras pourquoi cet immortel architecte put réaliser son plan, sans jamais se fatiguer, et en gardant toujours une humeur joyeuse.

— Je suis curieux de le savoir.....

— C'est qu'il n'a pas tout fait par lui-même; il ne taillait pas les poutres et les pierres, il ne pétrissit pas la brique, il ne la portait pas aux échafaudages, il ne la plaçait ni ne la cimentait. Il n'a fait que tracer le plan, et pour cela encore il eut des aides.

Toi, au contraire, prince, tu as voulu tout faire par toi-même, écouter et arranger toi-même toutes les affaires. Ceci dépasse les forces humaines.

— Comment pouvais-je faire autrement, si parmi les suppliants se trouvent des hommes injustement lésés, ou des mérites non récompensés? La base principale de l'Etat, n'est-ce pas la justice? — répartit le prince héritier.

— Combien de gens, prince, pouvez-vous écouter par jour, sans fatigue? — demanda Herhor .

— Eh bien..... une vingtaine.

— Vous êtes bien heureux. Moi, j'en écoute au plus six à dix, mais ceux que j'écoute ne sont pas des solliciteurs, ce sont les grands scribes, les intendants en chef, et les ministres, Chacun d'eux me rapporte, non les menus détails, mais les choses les plus importantes concernant l'armée, les domaines du pharaon, les affaires religieuses, les tribunaux, les nomes, les mouvements du Nil. Et ils ne me rapportent pas les bagatelles, car chacun d'eux avant de venir à moi, a dû écouter une dizaine de scribes inférieurs. Chaque scribe et chaque intendant moins élevé en grade a recueilli les

nouvelles auprès d'une dizaine de sous-scribes et de sous-intendants, et ceux-ci, à leur tour, ont écouté les rapports d'une dizaine de fonctionnaires subalternes.

De cette manière, moi, et Sa Sainteté en ne causant par jour qu'avec une dizaine d'hommes, nous savons tout ce qui est arrivé d'essentiel en cent mille endroits du pays et du monde.

La sentinelle qui veille sur un bout de rue à Memphis, ne voit que quelques maisons. Le dizenier connaît toute la rue, le centenier une partie de la ville, le chef toute la ville, quant au pharaon, il se tient au-dessus de tous, comme s'il était sur le plus haut pylône du temple de Phtah, et il voit non seulement Memphis, mais encore les autres villes, Sokhmit, On, Shodou, Tourah, Titooni; leurs environs et un morceau du désert occidental.

De cette élévation Sa Sainteté n'aperçoit pas, il est vrai, les gens lésés ou non récompensés, mais Elle verra la foule rassemblée des travailleurs sans ouvrage, Elle ne verra pas les soldats au cabaret, mais Elle se rendra compte si le régiment fait l'exercice. Elle ne voit pas ce que cuit pour son repas tel ou tel paysan, ou tel ou tel citadin, mais elle apercevra un incendie s'allumant dans un quartier.

Cette organisation de l'Etat — continua Herhor en s'animant — est notre gloire et notre puissance, et lorsque Snofrou, l'un des pharaons de la première dynastie demanda à un prêtre, quel tombeau il devrait s'élever, celui-ci répondit :

— Trace sur la terre, Seigneur, un carré, et mets y six millions de pierres brutes — elles représenteront le peuple. Sur cette couche, mets soixante mille pierres équarries — ce seront les fonctionnaires subalternes. Sur cela dispose six mille blocs polis — ce seront les hauts fonctionnaires. — Là-dessus place soixante pierres ornées de sculptures — ce seront tes plus hauts chefs et conseillers, et au sommet, mets

un seul bloc, avec l'image en or du soleil — et ce sera toi-même.

Ainsi fit le pharaon Snofrou, et c'est ainsi que s'éleva la plus ancienne pyramide à étages — la plus évidente représentation de notre Etat — et qui a donné naissance à toutes les autres. Ce sont des bâtisses immuables, du sommet desquelles on voit les extrémités du monde, et qui seront l'étonnement des plus lointaines générations.

— D'une telle ordonnance — continua le ministre — vient aussi notre prépondérance sur nos voisins. Les Ethiopiens étaient aussi nombreux que nous. Mais leur roi prenait soin lui-même de son bétail, donnait lui-même la bastonnade à ses sujets, ne savait même pas leur nombre, et ne put les réunir quand nos troupes firent irruption. Il n'y avait pas là une Ethiopie une, mais une masse de gens indisciplinés. Aussi aujourd'hui sont-ils nos vassaux.

Le prince de Lybie — juge lui-même chaque différent, surtout entre gens riches, et il consacre un si long temps à cela, qu'il peut à peine regarder derrière lui. Aussi à son côté naissent des bandes entières de brigands que nous exterminons.

Sache encore ceci, Seigneur, que si en Phénicie, il y avait un souverain unique, qui saurait tout ce qui se passe et commanderait dans toutes les villes, ce pays ne nous payerait pas un outnou de tribut. Et quel bonheur pour nous que les rois de Ninive et de Babel n'aient qu'un seul ministre et soient aussi fatigués par l'entassement des affaires que tu l'es aujourd'hui. Ils veulent tout voir, tout juger, tout ordonner eux-mêmes, et par cela, ils ont embrouillé pour cent ans les affaires de l'Etat. Mais, s'il se trouvait quelque misérable scribe égyptien, qui allât là-bas expliquer aux rois leurs erreurs gouvernementales et introduire notre hiérarchie de fonctionnaires, notre pyramide, en quelques années, la Judée et la Phénicie tomberaient dans les mains des Assyriens, et en

moins de cent ans — de l'occident et du septentrion, par terre et par mer, fondraient sur nous des armées puissantes, dont nous ne pourrions venir à bout.

— Alors nous-mêmes tombons sur eux aujourd'hui en profitant du désordre! — s'écria le prince.

— Nous ne sommes pas encore guéris de nos précédentes victoires — répartit froidement Herhor, et il commença à prendre congé de Ramsès.

— Est-ce donc que les victoires nous ont affaiblis? — éclata le prince héritier — N'avons-nous donc pas ramené des trésors?

— Et la hache avec laquelle nous abattons les arbres ne se gâte-t-elle pas?.... demanda Herhor et il sortit.

Le prince comprit que le premier ministre voulait la paix à tout prix, bien qu'il fût lui-même chef de l'armée.

— Nous verrons!.... — se dit-il tout bas.

Quelques jours avant son départ, Ramsès fut mandé auprès de Sa Sainteté. Le pharaon était assis dans un fauteuil au milieu d'une salle en marbre, où il n'y avait personne, et dont les quatre portes étaient surveillées par une garde numide.

Auprès du fauteuil royal était un tabouret pour le prince, et une petite table chargée de documents écrits sur papyrus. Sur les murs, il y avait des bas-reliefs polychromes, représentant les occupations des champs, et dans les coins de la salle d'hiératiques statues d'Osiris, avec un mélancolique sourire sur les lèvres.

Lorsque, sur l'ordre de son père, le prince se fut assis, Sa Sainteté prit la parole :

— Tu as ici, prince, tes documents de chef et de vice-roi. Eh bien, il paraît que les premiers jours du pouvoir t'ont fatigué?....

— Je trouverai des forces dans le service de Votre Sainteté.

— Flatteur !.... — dit le roi en souriant. — Souviens-toi, que je ne veux pas que tu te surmènes..... Amuse-toi, la jeunesse a besoin de distractions..... Cela ne signifie pas, cependant, que tu n'aies pas à t'occuper de graves affaires.

— Je suis prêt.

— En premier lieu..... En premier lieu, je te révélerai mes soucis. Notre trésor a mauvaise apparence. Les rentrées d'impôts sont moindres chaque année, particulièrement dans la Basse-Egypte, et les dépenses augmentent.....

Le maître demeura pensif.

— Ces femmes..... ces femmes, Ramsès, engloutissent les richesses non seulement des simples particuliers, mais aussi les miennes. J'en ai quelques centaines, et chacune veut avoir le plus grand nombre possible de chambrières, de modistes, de coiffeurs, d'esclaves porte-litière, d'esclaves pour la chambre et les chevaux, de rameurs, même de favoris et d'enfants..... Les petits enfants !.... Lorsque je suis rentré de Thèbes, une de ces dames, dont je n'ai aucune souvenance, me barra la route, et me montrant un fort garçon de trois ans, elle insista pour que je lui désigne un domaine, car c'est paraît-il mon fils..... Un fils de trois ans. Votre Noblesse le remarque-t-elle ?.... La chose est simple, je ne pouvais discuter avec une femme, surtout dans une matière si délicate. Mais — il est plus facile à un homme bien né, d'être affable, que de trouver de l'argent pour chaque fantaisie pareille.....

Il hocha la tête, se reposa et continua ainsi :

— En attendant, depuis le commencement de mon règne, les revenus ont diminué de moitié, particulièrement dans la Basse-Egypte. Je demande ce que cela signifie..... On me répond : le peuple s'est appauvri, le nombre d'habitants a diminué, la mer a envahi une certaine étendue de terres au nord, et le désert à l'ouest, il y a eu quelques années de disette ; en un mot, catastrophe sur catastrophe, et le trésor est de plus en plus vide.....

Je te demande donc d'éclaircir cette affaire. Regarde autour de toi, fais la connaissance de gens véridiques et bien informés, et choisis parmi eux les membres d'une commission d'enquête. Quand ils commenceront à déposer des rapports, n'aie pas trop confiance dans le papyrus, mais vérifie telle ou telle chose personnellement. On me dit que tu as le coup d'œil d'un chef militaire, s'il en est ainsi, un seul regard t'apprendra jusqu'à quel point sont exacts les comptes rendus des membres de commission.

Mais ne te hâte pas d'avoir une opinion, et surtout ne la publie pas. Inscris chaque induction importante qui te viendra à l'esprit ; au bout de quelques jours examine à nouveau l'affaire, et prends note à nouveau de ce que tu as vu. Cela t'apprendra à être circonspect dans les jugements et à concevoir les choses avec justesse.

— Il sera fait ainsi que l'ordonne Votre Sainteté — interrompit le prince.

— La seconde mission que tu dois remplir est plus difficile. Il se passe là-bas, en Assyrie, quelque chose qui commence à inquiéter mon gouvernement.

Nos prêtres racontent qu'au delà de la mer septentrionale se trouve une montagne pyramidale, généralement couverte de verdure au pied, de neige au sommet, et qui a d'étranges habitudes. Après de longues années de tranquillité, soudain, elle se met à fumer, à trembler, à gronder, et puis elle rejette de son sein autant de feu liquide qu'il y a d'eau dans le Nil. Ce feu s'écoule sur les flancs en plusieurs lits, et ruine le travail des laboureurs sur un immense espace.

Eh bien, mon cher prince, l'Assyrie est semblable à cette montagne .Des siècles entiers la paix et le silence règnent sur elle. Mais soudain s'élève un orage intérieur, de grandes armées se déversent on ne sait d'où, et détruisent les paisibles voisins.

Aujourd'hui, aux alentours de Ninive et de Babel on

entend un bouillonnement : la montagne fume. Tu dois donc t'informer si vraiment cette fumée présage une avalanche et trouver les moyens d'y remédier.

— En serai-je capable?.... — demanda le prince.

— Il faut apprendre à regarder — reprit le souverain. Si tu veux connaître bien une chose, ne te contente pas du témoignage de tes propres yeux, mais assure-toi du concours de quelques autres paires d'yeux.

Ne te borne pas aux jugements des seuls Egyptiens, car chaque action et chaque homme a une manière exclusive de voir les choses, et ne saisit pas toute la vérité. Ecoute donc ce que pensent les Assyriens, les Phéniciens, les Juifs, les Hittites et les Egyptiens, et pèse soigneusement dans ton cœur — ce qui est semblable dans leurs jugements sur l'Assyrie

Si tous te disent qu'un danger vient de l'Assyrie, tu sauras qu'il vient. Mais si des hommes différents parlent de diverse manière, veille tout de même, car la sagesse ordonne de prévoir le mal plutôt que le bien.

— Votre Sainteté parle comme les dieux — murmura Ramsès.

—Je suis vieux, et du haut du trône, on voit des choses dont les simples mortels ne se doutent même pas. Si tu demandais au Soleil ce qu'il pense des affaires du monde, il te conterait des nouveautés plus curieuses encore.

— Parmi les gens auprès desquels je dois chercher des informations sur l'Assyrie, père, tu n'as pas mentionné, les Grecs — fit remarquer le prince héritier.

Le maître hocha la tête avec un bienveillant sourire.

— Les Grecs !.... Les Grecs !.... dit-il — un grand avenir est réservé à ce peuple. Comparés à nous, ils ne sont encore que des enfants, mais quelle âme habite en eux !....

— Tu te souviens de ma statue faite par un sculpteur grec?.... C'est un autre moi-même que ce portrait, c'est un

homme vivant!... Je l'ai gardé un mois dans mon palais, mais à la fin — j'en ai fait présent au temple de Thèbes. Le croiras-tu, la peur m'a pris que ce « moi » de pierre ne se levât de son siège et ne réclamât la moitié du pouvoir..... Quel désarroi en Egypte!....

Les Grecs!.... As-tu vu les vases qu'ils façonnent, les petits palais qu'ils construisent?.... De cette argile et de ces pierres émane un je ne sais quoi qui réjouit ma vieillesse, et me fait oublier la maladie.

Et leur langue..... O dieux, mais c'est tout ensemble une musique, une sculpture et une peinture!.... En vérité, je le dis, si l'Egypte pouvait jamais mourir comme un homme, ce seraient les Grecs qui deviendraient nos héritiers. Et ils feraient encore accroire au monde, que tout est leur œuvre, et que nous autres — nous n'avons jamais existé.... Et cependant, ce ne sont que des élèves de nos écoles élémentaires, car, tu le sais, nous n'avons pas le droit d'enseigner aux étrangers les hautes sciences.

— Néanmoins père, tu ne parais pas avoir confiance dans les Grecs.

— Parce que c'est une étrange nation : ni aux Phéniciens, ni aux Grecs, on ne saurait se fier. Le Phénicien, quand il veut, verra et dira la vérité, l'éternelle vérité solide comme les bâtisses d'Egypte. Mais on ne sait jamais, quand il veut dire le vrai. Quant au Grec simple comme un enfant, il parlerait toujours avec véracité mais — il n'en est pas capable.

— Ils voient l'univers autrement que nous. Devant leurs yeux étranges, toute chose brille, se colore et se transforme comme le ciel et les flots d'Egypte. Peut-on, par conséquent se fier à leurs dires?

Au temps de la dynastie thébaine, il y avait loin vers le Nord, une bourgade nommée Troja, telle qu'on en compte chez nous près de 2.000. Ce petit trou était assailli par toutes sortes de vagabonds grecs qui tourmentèrent si fort

les habitants peu nombreux, que ceux-ci après dix ans de troubles, brûlèrent leur petite forteresse et s'en allèrent en d'autres lieux.

Une vulgaire histoire de bandits !.... cependant, vois, quels poèmes chantent les Grecs sur les luttes troyennes. Nous rions de ces merveilles et de ces héroïsmes, car notre gouvernement eut des rapports exacts sur ces événements. Nous voyons ces mensonges qui frappent les yeux, et cependant..... nous écoutons ces chants comme l'enfant écoute les contes de sa nourrice et — nous ne pouvons nous en détacher !... Tels sont les Grecs : des menteurs innés, mais aimables et valeureux aussi. Chacun d'eux aimerait mieux sacrifier sa vie que de dire la vérité. Non par intérêt comme les Phéniciens, mais par un besoin de leur âme.

— Et que dois-je penser des Phéniciens ? — demanda le prince héritier.

— Ce sont des gens sages, très laborieux et d'un grand courage, mais ce sont des marchands ; pour eux toute la vie se renferme dans le gain, pourvu qu'il soit grand, très grand !.... Le Phénicien est comme le flot : il apporte beaucoup et il emporte beaucoup, et il pénètre partout. Il faut leur donner le moins possible, et surtout, il faut veiller à ce qu'ils ne se glissent pas en Egypte, par des fissures, à la dérobée.

Quand tu les payeras bien, et que tu leur donneras encore l'espoir d'un gain plus considérable, ils seront d'excellents agents. Ce que nous savons aujourd'hui des mouvements secrets de l'Assyrie, nous le savons par eux.

— Et les Juifs ?.... — demanda tout bas le prince, en baissant les yeux.

— Nation très fine; mais ce sont de sombres fanatiques et les ennemis nés de l'Egypte. Ce n'est que lorsqu'ils sentiront sur leur nuque la sandale ferrée de clous de l'Assyrie, qu'ils se tourneront vers nous. Pourvu qu'il ne soit pas trop

tard! Mais on peut s'en servir, non pas ici, s'entend, mais à Ninive et à Babel

Le Pharaon était déjà fatigué. Aussi le prince tomba devant lui face contre terre, et ayant reçu l'étreinte paternelle, il se rendit auprès de sa mère.

La reine assise dans son cabinet, tissait une fine toile, future robe pour les dieux, et ses servantes causaient et brodaient des vêtements, ou bien encore arrangeaient des bouquets. Un jeune prêtre brûlait de l'encens devant la statue d'Isis.

— Mère — dit le prince, — je viens te remercier et te dire adieu.

La mère se leva, et entourant de ses bras le cou de son fils, elle dit avec larmes :

— Comme tu as changé!.... Tu es déjà un homme. Je te vois si rarement que je pourrais oublier tes traits, si je ne les voyais continuellement dans mon cœur. Méchant..... moi, qui accompagnée du plus haut dignitaire de l'Etat, tant de fois suis allée en barque, jusqu'à ta métairie, pensant que tu cesserais enfin d'être offensé, et toi, qui as mené à ma rencontre, ta concubine.....

— Pardon!.... Pardon!.... — dit Ramsès en embrassant sa mère.

La reine l'emmena au petit jardin où poussaient des fleurs étranges, et quand ils restèrent sans témoins, elle dit :

— Je suis femme, je m'intéresse donc à une femme et à une mère. As-tu l'intention de prendre en voyage cette fille avec toi?.... Souviens-toi que le bruit et le mouvement qui t'entoureront, peuvent lui nuire ainsi qu'à l'enfant.

Aux femmes enceintes, c'est le silence et le calme qui conviennent le mieux.

— Parles-tu de Sara? — demanda Ramsès étonné. — Elle est enceinte?.... Elle ne m'en a rien dit.....

— Il se peut qu'elle en ait honte, peut-être même, ignore-

t-elle sa situation — reprit la reine. — En tout cas le voyage.....

— Mais je n'ai pas l'intention de l'emmener !.... — s'écria le prince. — Seulement pourquoi se cache-t-elle de moi..... comme si l'enfant n'était pas mien ?....

— Ne sois donc pas soupçonneux, — dit sa mère, le réprimandant. — C'est là une pudeur coutumière aux jeunes filles..... Au reste, peut-être te cache-t-elle son état, de crainte que tu la quittes ?....

— Je ne puis cependant la prendre à ma cour ! — interrompit le prince avec un tel mouvement d'humeur, qu'un sourire passa dans les yeux de la reine, mais elle le voila en abaissant ses longs cils

— Allons, il ne convient pas de repousser trop rudement une femme qui t'a aimé..... Je sais que tu as assuré son sort. Nous, de notre côté, nous lui donnerons également quelque chose. L'enfant de sang royal doit être soigneusement élevé et posséder une fortune.

— Sans doute — répartit Ramsès. — Mon premier fils, bien qu'il ne possède pas les droits princiers, doit être placé si haut, qu'il ne me fasse pas honte, et qu'il ne puisse m'en vouloir.

Après avoir pris congé de sa mère, Ramsès voulut aller chez Sara ; et dans ce but, il revint à ses appartements.

Deux sentiments l'ébranlaient : la colère contre Sara, qui lui avait caché les causes de sa maladie, et — l'orgueil de devenir père.

— Lui, père !.... Ce titre lui donnait une autorité, qui le fortifierait dans ses fonctions de chef et de vice-roi. Père — ce n'est plus un jouvenceau qui doit regarder avec respect les gens plus âgés que lui. Le prince était émerveillé et attendri. Il voulait voir Sara, la gronder et puis l'embrasser et la combler de dons.

Mais en revenant dans la partie du palais qu'il habitait,

il trouva deux nomarques de la Basse-Egypte venus pour lui communiquer un rapport sur leurs nomes. Et quand il les eût écoutés, il se sentit déjà fatigué. De plus, il avait le soir, une réception chez lui : il ne voulait pas y arriver en retard.

— Et voilà encore que je n'irai pas chez elle — pensa-t-il. Pauvre fille, il y a près de deux décades qu'elle ne m'a vu.....

Il fit appeler le nègre.

— As-tu cette cage que t'a donné Sara, alors que nous allâmes saluer Sa Sainteté?

— Elle est là — répondit le nègre.

— Retires-en donc un pigeon, et fais-le partir de suite.

— Les pigeons sont déjà mangés.

— Qui les a mangés?

— Votre Excellence. J'ai dit au cuisinier que ces oiseaux venaient de chez Madame Sara, alors, il en a fait des rôtis et des pâtés, uniquement pour Votre Excellence.

— Ah! que les crocodiles vous dévorent! — s'écria le prince tout soucieux.

Il fit venir Thoutmos et le dépêcha de suite vers Sara.

Il lui conta l'histoire des pigeons, et termina ainsi :

— Porte-lui des pendants d'émeraudes, des bracelets pour les pieds et les mains, et deux talents. Dis-lui, que je suis fâché qu'elle m'ait caché sa grossesse, mais que je lui pardonnerai, si l'enfant est joli et bien portant. Au surplus, si elle met au monde un fils, je lui donnerai une seconde métairie!.... — acheva-t-il en riant.

Mais, mais..... prie-la d'éloigner, quand ce ne serait que quelques Juifs, et de s'entourer d'au moins quelques Egyptiens et Egyptiennes. Je ne veux pas que mon fils vienne au monde au milieu de cette compagnie. Il s'amuserait peut-être avec des enfants juifs, qui lui enseigneraient à offrir à son père des dattes pourries! —

CHAPITRE XIX

L'Hôtellerie du « Vaisseau »

A Memphis, le quartier étranger était situé dans la partie Nord-ouest de la ville, près du Nil. On y comptait quelques centaines de maisons et quelques milliers d'habitants, des Assyriens, des Juifs, des Grecs et surtout des Phéniciens.

C'était un quartier riche. Une rue large de trente pas, assez droite, pavée de pierres plates formait l'artère principale. Des deux côtés s'élevaient des maisons en briques, en terre ou blanchies à la chaux, hautes de trois à cinq étages. Dans les sous-sols étaient les dépôts de matières brutes, au rez-de-chaussée les magasins, aux étages inférieurs les appartements des gens riches, plus haut les ateliers de tissage, de cordonnerie, d'orfévrerie et tout en haut — les logements étroits des ouvriers.

Les bâtisses dans ce quartier, comme dans toute la ville d'ailleurs, étaient généralement blanches, on pouvait voir cependant des maisons vertes comme une prairie, jaunes comme un champ de blé, bleues comme le ciel, ou rouges comme le sang.

En outre, dans un grand nombre de maisons, les façades étaient ornées de peintures représentant les occupations de leurs habitants.

Sur la maison du joaillier, de longues lignes de dessins annonçaient que son propriétaire vendait aux rois des nations étrangères des colliers et des bracelets faits par lui, et qui les émerveillaient. L'immense palais du marchand

était couvert de peintures, racontant les fatigues et les dangers de la vie de négoce : sur mer, on est happé par des monstres effrayants à queue de poisson — dans le désert, par des dragons aîlés, et lançant des flammes, et sur les îles lointaines, on est tourmenté par des géants, à la sandale parfois plus grande qu'un vaisseau phénicien.

Le médecin représentait sur les murs de son cabinet, des personnages, qui grâce à ses soins, recouvraient bras et jambes perdus, et même les dents et la jeunesse. Quant au bâtiment occupé par les pouvoirs administratifs du quartier, on voyait sur ses murs — un tonneau dans lequel les gens jetaient des anneaux d'or, un scribe à qui quelqu'un parlait bas à l'oreille, et un patient étendu par terre à qui deux autres individus donnaient la bastonnade.

La rue était pleine. Le long des murs se tenaient les porteurs de litière, les porteurs d'éventails, les commissionnaires et les travailleurs prêts à offrir leurs services. Au milieu s'allongeait une chaîne ininterrompue de fardeaux portés par des porte-faix, des ânes ou des bœufs attelés à des véhicules. Sur les allées se pressaient les bruyants vendeurs d'eau fraîche, de raisins, de dattes, de poisson fumé et parmi eux les colporteurs, les fleuristes, les musiciens et les artistes de tout genre.

Dans ce torrent humain qui coulait, se bousculait, vendait et achetait, criant avec des voix diverses, les policiers se distinguaient. Chacun d'eux avait une chemise brune descendant jusqu'aux genoux, les jambes nues, un petit tablier à raies rouges et bleues, une courte épée au côté et un fort gourdin à la main. Ce fonctionnaire se promenait sur l'allée, parfois s'entretenait avec un collègue, le plus souvent se plaçait sur une borne, afin de mieux embrasser du regard la foule se déversant à ses pieds.

Devant une telle vigilance, les voleurs de rue devaient agir avec beaucoup d'adresse. Généralement deux d'entre

eux commençaient à se battre, et quand la foule s'était amassée, et que les policiers distribuaient des coups de canne aussi bien aux combattants qu'aux témoins, d'autres compagnons de l'art — volaient.

Presqu'au milieu de la rue, s'élevait l'hôtellerie d'un Phénicien de Tyr Asarhadon, dans laquelle pour faciliter le contrôle, étaient obligés de demeurer tous ceux qui arrivaient d'au-delà des frontières de l'Egypte. C'était une grande maison carrée, ayant de chaque côté une quinzaine de fenêtres, et comme elle n'était pas attenante aux autres, on pouvait en faire le tour et l'observer de toutes parts. Au-dessus de la porte principale était suspendu un vaisseau en miniature, sur la façade étaient des tableaux représentant Sa Sainteté Ramsès XII, présentant des offrandes aux dieux, ou bien encore étendant sa protection sur les étrangers, parmi lesquels les Phéniciens se distinguaient par leur haute taille, et leur teint fortement cuivré.

Les fenêtres étaient étroites, toujours ouvertes, garanties seulement, dans la mesure des besoins, par des stores en toile ou en petites baguettes de couleur. Les appartements de l'aubergiste et des voyageurs occupaient trois étages. Le bas était pris par un restaurant et un magasin de vins. Les mariniers, les porte-faix, les artisans et en général les voyageurs les moins fortunés, mangeaient et buvaient dans une petite cour pavée de mosaïque, et couverte de velums de toile reposant sur des piliers, de telle sorte qu'on pouvait avoir l'œil sur tous les visiteurs. Quant aux gens plus riches et de meilleure naissance, ils banquetaient dans une galerie entourant la cour.

Dans la cour, on s'asseyait par terre, auprès de pierres qui tenaient lieu de tables. Dans la galerie, où la fraîcheur était plus grande, on trouvait des tables, des bancs et des sièges, même des divans bas, faits de coussins, sur lesquels on pouvait sommeiller.

Dans chaque galerie, il y avait une grande table surchargée de pains, de viandes, de poissons et de fruits, ainsi que de petits barils de bière, de vin et d'eau. Des nègres et des négresses portaient les plats aux convives, enlevaient les barils vides, et de la cave en montaient de pleins; des scribes surveillaient les tables, inscrivant scrupuleusement chaque morceau de pain, chaque petite gousse d'ail, et chaque gobelet d'eau. Au milieu de la cour, sur une élévation, se tenaient deux gardiens avec des bâtons. Ils avaient l'œil sur les serviteurs et les scribes, et apaisaient aussi — à l'aide du bâton — les différends entre les clients les plus pauvres appartenant à des nationalités diverses. Grâce à cette organisation, les vols et les risques survenaient rarement, ici plus rarement même que dans les galeries.

Le propriétaire de l'auberge, le très noble Phénicien Asarhadon, homme ayant dépassé la cinquantaine, grisonnant, habillé d'un long pagne et d'une écharpe de mousseline, allait et venait en personne, parmi ses convives, pour voir si chacun avait ce qu'il lui fallait.

— Mangez et buvez mes fils! — disait-il aux mariniers grecs — car il n'y a pas dans le monde entier de pareille viande et de bière semblable. J'ai entendu dire que l'orage vous a meurtri aux alentours de Rufi?.... Vous devriez faire une généreuse offrande aux dieux, pour vous avoir sauvés!.... A Memphis, sa vie durant, on peut ne pas voir d'orage, mais en mer, on a plus vite fait d'avoir la foudre qu'un outnou de cuivre..... J'ai du miel, de la farine, des encens pour les saintes offrandes, et là-bas, dans les coins, se dressent les dieux de toutes les nations. Dans mon hôtellerie, l'homme peut à la fois se rassasier et être pieux pour fort peu d'argent.

Il tourna les talons et entra dans la galerie parmi les marchands, et les saluant, il les exhorta ainsi :

— Mangez et buvez, très nobles seigneurs! — Les temps

sont bons. Son Excellence le prince héritier (puisse-t-il vivre éternellement !) part pour Pi-Bastis avec une énorme suite, et de la Haute-Egypte est arrivé un convoi d'or, ce qui procurera un joli gain à pas mal de vous. Nous avons des perdrix, de jeunes oisons, des poissons tous frais pêchés de la rivière, un excellent rôti de chevreuil. Et quels vins on m'a envoyés de Chypre !..... Que je devienne Juif, si un gobelet de ce nectar ne vaut pas deux drachmes !..... Mias à vous mes pères et mes bienfaiteurs, je le céderai aujourd'hui pour une drachme. Mais aujourd'hui seulement, pour étrenner.

— Donne le gobelet pour une demi-drachme, alors nous goûterons — répondit un des marchands.

— Une demi-drachme ?.... — répéta l'aubergiste. Le Nil coulera vers Thèbes avant que je ne cède une pareille douceur au prix d'une demi-drachme ? A moins que ce ne soit pour toi seigneur Belezis qui es la perle de Sidon...... Holà, esclaves !.... Servez à nos bienfaiteurs une grande coupe de vin de Chypre.

Quand il fut parti, le marchand salué du nom de Belezis dit à ses compagnons :

— Que ma main se dessèche, si ce vin vaut une demi-drachme ! Mais tant pis !.... Nous aurons moins d'embarras avec la police.

Les colloques avec les convives de toutes nationalités et de toutes conditions n'empêchaient pas l'hôtelier d'observer les secrétaires qui inscrivaient les consommations de vivres et de boissons, les gardiens qui surveillaient les serviteurs et les scribes, et surtout un voyageur qui dans la galerie de face, assis sur des coussins, les jambes repliées, sommeillait auprès d'une poignée de dattes et d'un gobelet d'eau pure. Ce voyageur avait environ quarante ans, une abondante chevelure et une barbe d'un noir de corbeau, des yeux rêveurs et des traits singulièrement nobles, qui ne devaient jamais,

semblait-il, être contractés par la colère, ou bouleversés par la peur.

— Voilà un rat dangereux!.... pensait l'hôtelier en le regardant du coin de l'œil. — Il a l'air d'un prêtre, mais il est vêtu d'un manteau sombre.... Il a déposé chez moi des bijoux et de l'or, pour la valeur d'un talent, et il ne mange pas de viande et ne boit pas de vin... Ce doit être quelque grand prophète ou quelque grand voleur!...

Dans la cour, entrèrent venant de la rue deux psylles ou charmeurs de serpents, avec un sac plein de reptiles venimeux, et ils commencèrent la représentation. Le plus jeune jouait de la flûte, tandis que le plus vieux s'enroulait autour du corps des serpents, petits et grands, dont un seul aurait suffi à disperser les convives de l'auberge du « Vaisseau ». La flûte se faisait entendre de plus en plus perçante, le charmeur se tordait, écumait, frémissait convulsivement et agaçait sans cesse les reptiles. A la fin, un des serpents le mordit à la main, le second à la figure, et le troisième, le plus petit — fut avalé tout vif par le charmeur lui-même.

Les clients et les serviteurs considéraient avec inquiétude les jeux du charmeur. Ils tremblaient quand il agaçait les reptiles, ils fermaient les yeux quand le serpent mordait l'homme. Mais quand le psylle avala le serpent — ils hurlèrent de joie et de stupeur.

Seul le voyageur de la galerie de face ne quitta pas ses coussins, et ne daigna même pas jeter un coup d'œil sur le divertissement. Et quand le charmeur s'approcha pour quêter, l'étranger jeta sur les dalles deux outnous de cuivre lui faisant signe de la main de ne pas s'approcher.

Le spectacle avait duré une demi-heure. Quand les psylles quittèrent la cour, accourut vers l'aubergiste, un nègre qui faisait le service des chambres des clients. D'un air soucieux, il lui dit tout bas quelque chose. Puis, on ne sait d'où apparut le dizenier de la police, qui, ayant pris à part Asarha-

don, dans une encoignure éloignée, s'entretint longuement avec lui. L'estimable propriétaire de l'hôtellerie se frappait la poitrine, se tordait les mains ou se prenait la tête. Enfin, il frappa le nègre d'un coup de pied dans le ventre, fit servir au dizenier une oie rôtie et une cruche de vin de Chypre. et se dirigea lui-même vers le client de la galerie de face, qui semblait toujours sommeiller, bien qu'il eût les yeux ouverts.

— J'ai de tristes nouvelles pour toi, noble seigneur, dit l'hôte, en s'asseyant auprès du voyageur.

— Les dieux envoient à l'homme la pluie et le chagrin quand il leur plaît — répondit avec indifférence l'étranger.

— Pendant que nous étions ici à regarder les psylles — continua l'hôtelier en s'arrachant sa barbe grisonnante — les voleurs se sont introduits au second étage et ont volé tes effets.... Trois sacs et une cassette, le tout fort précieux, sans doute !....

— Tu dois informer le tribunal de mon dommage.

— A quoi bon le tribunal ?.... — murmura l'hôtelier. — Chez nous, les voleurs ont leur corporation..... Nous enverrons chercher leur chef, nous taxerons les effets, tu lui payeras le vingtième de la valeur, et tout se retrouvera. Moi, je puis t'aider.

Dans mon pays, — dit le voyageur — personne ne conclut des arrangements avec des voleurs, et moi je n'en conclurai pas. Je demeure chez toi, c'est à toi que j'ai confié mon bien, et c'est toi qui en es responsable.....

Le très estimable Asarhadon se mit à se gratter entre les épaules.

— Homme d'une lointaine patrie — reprit-il d'une voix plus basse — vous, Hittites, et nous, Phéniciens, nous sommes frères, c'est donc sincèrement que je te conseille de ne pas avoir affaire au tribunal égyptien, car, il n'a qu'une porte : celle par laquelle on entre, mais il n'en a pas par où l'on puisse sortir.

— Les dieux feront sortir l'innocent, même à travers un mur — répartit l'étranger.

— L'innocent!.... Qui de nous est innocent dans la terre de servitude? — murmura l'hôtelier. — Regarde là-bas..... Là, le dizenier de la police achève de manger une oie, un oison de premier choix, que j'aurais mangé volontiers moi-même. Et sais-tu pourquoi j'ai donné cette friandise, en me l'enlevant de la bouche. Parce que le dizenier est venu questionner à ton sujet.

Ceci dit, le Phénicien regarda en louchant le voyageur, qui, pas un instant ne se départit de son calme

Il me demande — poursuivit l'hôtelier — le dizenier me demande : « Qu'est-ce que celui-là, ce brun qui reste assis deux heures auprès d'une poignée de dattes?.... Je réponds : Un homme très honorable, le seigneur Phout. « D'où est-il? Du pays des Hittites, de la ville de Haran; il a là-bas une importante maison de trois étages, et des champs nombreux. — « Qu'est-il venu faire ici? — « Il est venu — dis-je — réclamer à un prêtre deux talents prêtés à celui-ci par son père.

Et sais-tu, honorable seigneur — continua l'aubergiste — ce qu'à cela m'a répondu le dizenier?.... Ces paroles : « Asarhadon, je sais que tu es un fidèle serviteur de Sa Sainteté le pharaon, tu as de bonne cuisine et des vins non falsifiés, c'est pourquoi je te dis — prends garde!.... Tiens-toi en garde vis-à-vis des étrangers qui ne font pas de connaissances, qui évitent le vin et tous les plaisirs et qui se taisent, Ce Phout, ce Harranais peut être un espion Assyrien.»

— Mon cœur a cessé de battre quand j'ai entendu cela — poursuivit l'hôtelier — Mais toi, rien ne t'intéresse!.... s'écria-t-il indigné en voyant que même le terrible soupçon d'espionnage n'avait pas troublé le calme du Hittite.

— Asarhadon — dit au bout d'un moment l'étranger — je t'ai confié mon bien et ma personne — songe donc à ce

qu'on me rende les sacs et la cassette, sinon, je porterai plainte contre toi devant le même dizenier, qui a mangé l'oie que tu te destinais.

— Eh bien.... permets que je paye aux voleurs le quinze pour cent de la valeur de tes affaires — s'écria l'hôtelier.

— Tu n'as pas le droit de payer.

— Donne leur au moins trente drachmes.

— Pas un outnou.

— Donne à ces malheureux au moins dix drachmes.....

— Va en paix, Asarhadon, et prie les dieux, qu'ils te rendent la raison, répartit le voyageur toujours avec le même calme.

L'hôtelier se leva brusquement de dessus les coussins en haletant de colère.

« En voilà une vipère!.... pensait-il. Ce n'est pas uniquement pour sa créance qu'il est venu.... Il fera encore ici quelque affaire. Mon cœur me dit que ce doit être un riche marchand, et peut-être bien même un aubergiste, qui de connivence avec les prêtres et les juges m'ouvrira ici, à mes côtés une seconde hôtellerie..... Puisse le feu du ciel te consumer auparavant!.... Puisse la lèpre te terrasser!... Avare, escroc, voleur, sur qui un honnête homme ne peut rien gagner! »

L'honorable Asarhadon n'avait pas encore réussi à calmer sa colère, que dans la rue se répandirent les sons de la flûte et du tambourin, et au bout d'un instant s'élancèrent dans la cour, quatre danseuses presque nues. Les portefaix et les mariniers les saluèrent d'acclamations joyeuses, et même les graves marchands de la galerie, commencèrent à regarder curieusement, et à faire des remarques sur leur beauté. Les danseuses avec gestes et sourires saluèrent les assistants. L'une d'elles préluda sur la double flûte, l'autre l'accompagnait avec le tambourin, et les deux plus jeunes dansaient autour de la cour de telle manière qu'il n'y avait

presque pas de consommateurs, que n'eussent accroché leurs écharpes de mousseline.

Les buveurs commencèrent à chanter, à crier et à héler les danseuses, et parmi la populace surgit une dispute que les surveillants apaisèrent facilement, au reste, en levant leurs gourdins. Seul, un certain Libyen, exaspéré par la vue du bâton, tira son couteau. Mais deux nègres le saisirent par les poignets, lui prirent quelques anneaux de cuivre, comme payement de ce qu'il avait mangé, et le jetèrent dans la rue. Pendant ce temps, une des danseuses resta avec les mariniers, deux autres allèrent parmi les marchands qui leur offrirent du vin et des gâteaux et la plus âgée se mit à faire le tour des tables et à quêter.

— Pour le temple de la divine Isis!... criait-elle. — Faites vos offrandes, pieux étrangers, pour le temple d'Isis, la déesse qui protège toutes les créatures..... Plus vous donnerez, plus vous obtiendrez de bonheur et de bénédictions... Pour le temple de notre mère Isis!....

On lui jetait sur son tambourin des pelotons de fil de cuivre, parfois un grain d'or. L'un des marchands lui demanda si l'on pouvait lui rendre visite? — à quoi elle répondit avec un sourire en inclinant la tête.

Quand elle entra dans la galerie de face, le Harranais Phout plongea sa main dans son sac de cuir et en retira un anneau d'or, en disant :

— Ishtar est une déesse grande et bonne, reçois ceci pour ton temple.

La prêtresse lui jeta un coup d'œil pénétrant et murmura :

— Anaël, Sachiel.....

— Amabiel, Abalidot — répondit du même ton le voyageur.

— Je vois que tu aimes notre mère Isis — dit à haute voix la prêtresse. — Tu dois être riche, et tu es généreux, tu mérites donc qu'on te dise l'avenir.

Elle s'assit près de lui, mangea quelques dattes, et examinant la paume de sa main, elle commença à parler :

— Tu viens d'une contrée lointaine, de Bretor et de Hagit [1].

Ton voyage a été heureux..... *Depuis quelques jours les Phéniciens t'espionnent* — ajouta-t-elle plus bas.

Tu viens chercher de l'argent, bien que tu ne sois pas un marchand.

Viens chez moi aujourd'hui après le coucher du soleil..... Tes désirs — continua-t-elle tout haut — doivent s'accomplir.

Je demeure dans l'allée des Tombeaux dans la maison à l'enseigne de « l'Etoile verte » — murmura-t-elle.

..*Seulement prends garde aux voleurs qui guettent tes biens* — acheva-t-elle en voyant que l'honorable Asarhadon était aux écoutes.

— Dans ma maison il n'y a pas de voleurs!.... s'écria le Phénicien ne pouvant se contenir. — A moins que ne volent ceux qui viennent ici du dehors.

— Ne t'irrite pas, vieillard — répartit railleusement la prêtresse — car aussitôt une raie rouge apparaît sur ton cou, ce qui est signe d'une mort malheureuse.

Entendant cela, Asarhadon cracha à trois reprises et tout bas récita des conjurations contre les mauvais présages. Quand il se fut éloigné vers le fond de la galerie, la prêtresse se mit à coqueter avec le Harranais. Elle lui donna une rose de sa couronne et prit congé de lui en l'enlaçant de ses bras, puis se dirigea vers les autres tables.

Le voyageur fit signe à l'hôtelier de s'approcher.

— Je veux, dit-il — que cette femme vienne chez moi — Fais-la conduire à ma chambre.

1 Les esprits — de la partie septentrionale et occidentale du monde. (Note de l'auteur.)

Asarhadon le regarda dans les yeux, battit des mains et éclata de rire.

— Typhon te possède, Harranais !.... — s'écria-t-il — s'il se passait quelque chose de pareil dans ma maison, avec une prêtresse égyptienne, on me chasserait de la ville. Ici, on ne peut recevoir que les étrangères.

— En ce cas, c'est moi qui irai chez elle — répartit Phout. — Car en vérité — c'est une sage et pieuse femme, et elle me conseillera dans maintes circonstances. Après le coucher du soleil, tu me donneras un guide, afin qu'en y allant, je ne m'égare pas.

— Tous les mauvais esprits sont entrés dans ton cœur — répondit l'hôtelier. — Sais-tu que cette connaissance te coûtera près de deux cents drachmes, peut-être trois cents, sans compter ce que tu devras donner aux servantes et au temple. Pour une telle somme — enfin pour cinq cents drachmes, tu peux connaître une femme jeune et vertueuse, ma fille qui a déjà quatorze ans, et qui, comme une fillette raisonnable s'amasse une dot. N'erre pas la nuit à travers une ville inconnue, car tu tomberas entre les mains de la police, ou des voleurs, mais profite de ce que les dieux t'offrent à la maison. Veux-tu ?....

— Et ta fille partira-t-elle avec moi à Harran ? — demanda Phout.

L'hôtelier le regarda stupéfait. Soudain il se frappa le front, comme s'il avait deviné un mystère, et saisissant le voyageur par la main, il l'attira dans une encoignure retirée.

— Je sais tout déjà — chuchota-t-il bouleversé — Toi tu fais le commerce des femmes..... Mais souviens-toi que pour l'enlèvement d'une seule égyptienne, tu perdras ta fortune et tu iras aux mines. A moins..... que tu ne sois de moitié avec moi, car moi, je connais ici tous les chemins

— En ce cas, tu m'indiqueras le chemin de la maison de cette prêtresse — répondit Phout. — Souviens-toi qu'après

le coucher du soleil, il me faut un guide, et demain mes sacs et ma cassette, car autrement, je porterai plainte contre toi devant le tribunal.

En disant cela, Phout quitta le restaurant, et regagna sa chambre en haut.

Ivre de colère, Asarhadon s'approcha de la table près de laquelle buvaient les marchands phéniciens, et ayant pris à part, Kouch, l'un d'eux :

— Tu me donnes de beaux clients à garder!.... — dit l'hôtelier en ne pouvant maîtriser le tremblement de sa voix. Ce Phout ne mange presque rien, me fait racheter aux voleurs ses effets qu'on lui a dérobés, et maintenant comme pour insulter à ma maison, il se prépare, au lieu de faire des dons à mes femmes, à aller trouver une danseuse égyptienne.

— Quoi d'étonnant? — reprit en riant Kouch. — Il a pu connaître les Phéniciennes à Sidon, ici par contre il préfère les Egyptiennes. Il est bien sot celui, qui à Chypre, ne goûte pas le vin de Chypre, mais la bière de Tyr.

— Et moi, je te dis — interrompit l'hôtelier — que c'est un homme dangereux..... Il feint d'être un citadin, — bien qu'il ait l'allure d'un prêtre.

— Toi, Asarhadon, tu as l'air d'un grand prêtre, et tu n'est qu'un cabaretier! Un bouc ne cesse pas d'être un bouc. pour être couvert d'une peau de lion.

— Mais pourquoi va-t-il chez les prêtresses?.... Je jurerais que c'est un subterfuge, et que ce rustre de Hittite au lieu d'aller à un banquet chez les femmes, se rendra à une assemblée quelconque de conspirateurs.

— La colère et la cupidité t'embrument l'esprit — répondit Kouch avec gravité. Tu es comme un homme, qui cherchant une courge sur un figuier, ne voit pas la figue. Pour tout marchand il est clair que si Phout doit réclamer cinq talents à un prêtre. il doit se concilier les bonnes grâces de

tous ceux qui se meuvent autour des sanctuaires. Mais toi, tu ne comprends plus rien.....

— Car mon cœur me dit que ce doit être un envoyé Assyrien, guettant le moment de perdre Sa Sainteté.

Kouch regardait Asarhadon avec dédain.

— Eh bien, épie-le, surveille chacun de ses pas, et si tu découvres quelque chose, peut-être une parcelle de ses biens te reviendra-t-elle?

— Oh, maintenant, tu as émis un sage avis! — dit l'hôtelier. — Que ce rat s'en aille chez les prêtresses, et de là, dans un endroit qui m'est inconnu. Mais moi, j'enverrai derrière lui mes prunelles, devant qui rien ne saurait demeurer caché.



CHAPITRE XX

Béroès. — Politique et Magie

Vers les neuf heures du soir, Phout quitta l'auberge du « Vaisseau », en compagnie d'un nègre portant une torche. Une demi-heure auparavant, Asarhadon avait envoyé dans l'allée des Tombeaux un homme de confiance, en lui ordonnant d'observer avec soin, si le Harranais ne quitterait pas furtivement la maison de l' « Etoile Verte », et au cas où il le ferait, de voir où il allait?

Un autre homme de confiance de l'aubergiste suivait Phout, à une certaine distance. Dans les rues plus étroites, il se cachait le long des maisons, dans les rues plus larges — il jouait l'ivrogne.

Les rues étaient déjà désertes, les porte-faix et les petits trafiquants dormaient. Il n'y avait de lumière que dans les logis des artisans qui travaillaient, ou chez les riches qui banquetaient sur les toits en terrasse. En diverses maisons de la ville, on entendait les sons des harpes et des flûtes, des chants, des rires, le bruit des marteaux, le grincement des scies des menuisiers, de temps en temps un cri d'ivrogne, parfois un appel à l'aide.

Les rues par lesquelles passaient Phout et l'esclave étaient pour la plupart étroites, tortueuses, pleines d'ornières. A mesure que l'on approchait du but du voyage, les constructions étaient de plus en plus basses, les maisons à un étage plus fréquentes, et il y avait un plus grand nombre de jardins ou plutôt de palmiers, de figuiers et de chétifs acacias qui

avançaient leurs têtes hors des murs, comme s'ils avaient l'intention de s'enfuir.

Dans l'allée des Tombeaux, l'aspect changea soudain. Au lieu de bâtisses, il y avait des jardins étendus — au milieu desquels s'élevaient d'élégants petits palais. Devant l'un des portails, le nègre s'arrêta et éteignit la torche.

— C'est ici l' « Etoile Verte » — dit-il, et ayant adressé à Phout un profond salut — il reprit le chemin de la maison

Le Harranais frappa à la porte. Au bout d'un instant le portier se montra. Il examina l'arrivant avec attention, et murmura.....

— Anaël. Sachiel....

— Amabiel, Abalidot — répondit Phout.

— Sois le bienvenu — dit le portier et promptement il ouvrit la porte.

Après avoir fait quelques pas parmi les arbres, Phout se trouva dans le vestibule d'un petit palais, où l'accueillit la prêtresse que nous connaissons. Au fond se trouvait un homme avec une barbe et des cheveux noirs ressemblant si bien au Harranais que le nouveau venu ne pût cacher son étonnement.

— Il te remplacera aux yeux de ceux qui t'épient — dit la prêtresse avec un sourire.

L'homme travesti en Harranais, ceignit sa tête d'une guirlande de roses. et en compagnie de la prêtresse monta au premier étage, où bientôt se répandirent les sons des flûtes et le cliquetis des coupes. Qaunt à Phout, deux prêtres de rang inférieur, le conduisirent aux bains qui étaient dans le jardin. Là, après l'avoir baigné et lui avoir bouclé les cheveux, ils le revêtirent de vêtements blancs.

Du bain, ils sortirent de nouveau tous trois, parmi les arbres, dépassèrent quelques jardins et se trouvèrent enfin dans un lieu désert.

— Là — dit à Phout l'un des prêtres — sont les anciens tombeaux, là, la ville, et là, le temple. Va, où tu veux ; que la sagesse t'indique la route, et que les paroles sacrées te gardent du péril.

Les deux prêtres rentrèrent dans le jardin et Phout resta seul. La nuit sans lune était assez claire. Au loin, enveloppé de brume, le Nil miroitait par instants ; en haut, étincelaient les sept étoiles de la Grande-Ourse. Au-dessus de la tête du voyageur brillait Orion, et au-dessus des sombres pylônes, flamboyait Sirius.

— Chez nous, les étoiles brillent davantage — pensa Phout.

Il se mit à murmurer une prière dans une langue inconnue, et il se dirigea vers le temple.

Quand il se fut éloigné d'une cinquantaine de pas, un homme avança la tête hors d'un jardin, épiant le voyageur. Mais presque au même instant tomba un brouillard si épais, que sur la place, sauf les toits du temple, on ne pouvait rien distinguer.

Au bout d'un certain temps, le Harranais rencontra un mur élevé. Il regarda le ciel, et se mit à marcher vers le couchant. A chaque instant, passaient au-dessus de sa tête des oiseaux nocturnes et de grandes chauves-souris. Le brouillard était devenu si épais, que le voyageur était obligé de toucher le mur, afin de ne pas le perdre. La pérégrination durait depuis un temps assez long, lorsque soudain, Phout se trouva auprès d'une porte basse, garnie d'une multitude de clous de bronze. Il se mit à les compter de la main gauche, à partir du haut, tout en pressant fortement les uns et en tournant les autres.

Lorsque, de cette manière, il eût déplacé le dernier clou du bas, la porte s'ouvrit silencieusement. Le Harranais avança de quelques pas, et se trouva dans une niche étroite où régnait une obscurité complète.

Il se mit à tâter le sol du pied, avec attention, jusqu'à ce qu'il rencontrât comme le rebord d'un puits d'où montait un air frais. Il s'assit là, et hardiment se laissa glisser dans les profondeurs de l'abîme, bien qu'en ce lieu et en ce pays, il se trouvât pour la première fois.

L'abîme cependant n'était pas profond. Phout posa les pieds, sur un plan incliné, et par un couloir étroit commença à descendre avec une telle sûreté, qu'on eût dit que depuis longtemps, il connaissait la route.

Au bout du corridor était une porte. Le nouveau venu trouva à tâtons un heurtoir et frappa trois fois. En réponse une voix se fit entendre, venant on ne sait d'où.

— Toi, qui à l'heure nocturne, trouble la paix du saint lieu, as-tu le droit d'entrer ici?

— Je n'ai fait de tort ni à l'homme, ni à la femme, ni à l'enfant..... Le sang n'a point taché mes mains..... Je n'ai point mangé d'aliments impurs..... Je n'ai point dérobé le bien d'autrui... Je n'ai pas menti, et je n'ai point divulgué le grand mystère — répondit tranquillement le Harranais.

— Es-tu celui que l'on attend, ou celui que tu prétends être? — demanda la voix au bout d'un moment

— Je suis celui qui devait venir de la part des frères de l'Orient; mais ce second nom est également le mien, et dans la ville du Nord, je possède une maison et des terres, ainsi que je l'ai dit aux étrangers — répondit Phout.

La porte s'ouvrit. Le Harranais entra dans un vaste souterrain, qu'éclairait une petite lampe, brûlant sur une table, devant un rideau de pourpre. Sur le rideau était brodé en or, un globe ailé avec les deux serpents.

Dans un coin, se tenait un prêtre égyptien vêtu de blanc.

— Toi, qui es entré ici — dit le prêtre en désignant Phout de la main — sais-tu ce que dit ce signe sur le rideau?

— Le globe — répondit le nouveau venu — est l'image

du monde que nous habitons, et les ailes indiquent que le monde s'envole dans l'espace, semblable à l'aigle.

— Et les serpents?.... questionna le prêtre.

— Les deux serpents rappellent au sage que celui qui trahirait ce grand mystère mourrait deux fois — dans son corps et dans son âme.

Au bout d'un instant de silence, le prêtre interrogea de nouveau.

— Si tu es en vérité Béroès[1] (ici, il courba la tête) le grand prophète de Chaldée, (il courba de nouveau la tête) pour lequel il n'est pas de secret sur la terre, ni au ciel, daigne dire à ton serviteur, quelle est l'étoile la plus étrange?

— Etrange est l'étoile Hor-set[2], qui fait le tour du ciel, dans le courant de douze années, car autour d'elle se meuvent quatre étoiles plus petites. Mais la plus étrange est Horka[3], qui accomplit sa révolution en trente ans. Non seulement elle a des étoiles qui lui sont soumises, mais elle possède encore un grand anneau, qui parfois disparaît.

En entendant cela, le prêtre égyptien se jeta face contre terre devant le Chaldéen. Ensuite, il lui remit une écharpe de pourpre et un voile de mousseline, lui indiqua où était l'encens, et avec de profonds saluts, quitta le souterrain.

Le Chaldéen resta seul. il mit l'écharpe sur son épaule droite, se couvrit la figure avec le voile, et prenant une cuiller d'or. il répandit sur elle de l'encens qu'il alluma à la lampe placée contre le rideau. En marmottant, il tourna trois fois sur lui-même, et la fumée de l'encens le ceignit comme d'un triple anneau.

1 Il ne faut pas confondre Béroès avec son compatriote Bérose, célèbre historien et astrologue Chaldéen, qui vécut à l'époque d'Alexandre le Grand et exerça par ses écrits et ses enseignements (à l'île de Cos) une grande influence sur la pensée grecque. (Note du Traducteur.)

2 La planète Jupiter. (Note de l'auteur.)

3 La planète Saturne. (Note de l'auteur.)

Dans le souterrain désert commençait cependant à régner un trouble étrange.

Il semblait que le plafond se soulevât et que les murs s'écartassent. Le rideau de pourpre sur l'autel vacillait comme mû par des mains cachées. L'air commençait à s'agiter comme mis en branle par des troupes d'oiseaux invisibles.

Le Chaldéen écarta ses vêtements sur sa poitrine, et en sortit une médaille d'or couverte de signes mystérieux. Le souterrain frémit, le rideau sacré remua violemment, et en différents points apparurent de petites flammes.

Alors le mage éleva les mains au ciel, et se mit à prier :

« Père céleste, plein de grace et de miséricorde, épure mon ame..... Fais descendre sur ton serviteur indigne tes bénédictions, et étends ton bras tout puissant sur les esprits révoltés, afin que je puisse manifester Ta force.....

Voici le signe que je touche en votre présence..... Me voici — moi — appuyé sur la force divine, prévoyant et intrépide..... Me voici puissant, et je vous évoque et vous conjure..... Venez ici, obéissants — au nom d'Aye, Saraye, Aye, Saraye..... »

En cet instant, de tous côtés se firent entendre des voix. Auprès de la lampe, passèrent en volant, un oiseau, puis un vêtement de couleur rousse, ensuite un homme avec une queue enfin un coq couronné, qui s'arrêta sur la table, devant le rideau.

Le Chaldéen parlait de nouveau.

« Au nom de Dieu tout puissant et éternel..... Amorul, Tanech, Rabour, Latisben..... »

Des voix lointaines se firent entendre une seconde fois.

« Au nom des Véritables et Eternellement vivants Eloy, Archinsa, Rabour, je vous conjure et vous appelle..... Par le nom de l'étoile qui est le soleil.

PAR CE SIGNE QUI EST LE SIEN, PAR LE NOM TERRIBLE ET GLORIEUX DU DIEU VIVANT..... [1] «

Soudain tout se tut. Devant l'autel apparut un spectre couronné, le globe en main, et assis sur un lion.

— Béroès !.... Béroès !.... s'écria le spectre d'une voix étouffée — pourquoi m'évoques-tu ?

— Je veux, dit le Chaldéen, que les frères qui sont dans ce temple, me reçoivent d'un cœur sincère, et ouvrent leurs oreilles aux paroles que je leur apporte des frères de Babylone.

— Qu'il en soit ainsi — dit le spectre, et il disparut.

Le Chaldéen resta sans mouvement, comme une statue, la tête rejetée en arrière, les mains levées au ciel. Il demeura ainsi plus d'une demi-heure dans une attitude impossible à un homme ordinaire.

Pendant ce temps, un pan de mur, qui formait la paroi du souterrain, s'écarta, et trois prêtres égyptiens entrèrent. A la vue du Chaldéen, qui semblait porté dans les airs, les épaules soutenues par un invisible appui, les prêtres s'entre-regardèrent avec étonnement.

Le plus âgé dit :

— Jadis, il y en avait de tels parmi nous, mais aujourd'hui, personne n'est plus capable de cela.

Ils tournaient de tous côtés autour de lui, ils touchaient ses membres raidis, et avec inquiétude, considéraient son visage, jaune et exsangue, comme celui d'un cadavre.

— Serait-il mort ?..... — demanda le plus jeune.

Après ces paroles, le corps du Chaldéen courbé en arrière, revint à la position verticale. Une légère rougeur apparut sur son visage, et les mains levées se baissèrent. Il soupira, se passa la main sur les yeux, comme un homme tiré du sommeil, regardant les arrivants et dit au bout d'un instant :

1 Conjuration des mages. (Note de l'auteur.)

— Toi, — il se tourna vers le plus âgé — tu es Méfrès, le grand prêtre du Temple de Phtah à Memphis..... Toi, — tu es Herhor, le grand prêtre d'Amon à Thèbes, l'homme le plus puissant dans cet Empire, après le roi..... Toi, — il désigna le plus jeune — tu es Pen-ta-our le second prophète du temple d'Amon, et le conseiller de Herhor.

— Et toi, sans qu'on en puisse douter, tu es Béroès, le grand prêtre et le sage de Babylone, dont la venue nous est annoncée depuis un an — répartit Méfrès.

— Tu as dit la vérité — prononça le Chaldéen.

Il les serra dans ses bras, les uns après les autres, et eux courbaient la tête devant lui.

— Je vous apporte de grandes paroles de notre commune patrie, qui est la sagesse — continua Béroès. — Veuillez donc les écouter, et agissez comme il convient.

Sur un signe de Herhor, Pen-ta-our alla vers le fond du souterrain, et en rapporta trois fauteuils de bois léger, pour les plus âgés, et un tabouret bas pour lui-même. Il s'assit dans le voisinage de la lampe, sortit de dessous ses vêtements un petit style, et une tablette enduite de cire.

Quand tous trois eurent pris place dans les fauteuils le Chaldéen commença.

— A toi, Méfrès, voici ce que mande le collège suprême des prêtres de Babylone : Le saint état sacerdotal déchoit en Egypte. Beaucoup de prêtres amassent de l'argent, des femmes, et passent leur vie au milieu des plaisirs. La Sagesse est négligée. Vous n'avez de pouvoir ni sur le monde occulte, ni même sur vos propres âmes. Certains d'entre vous ont perdu la véritable foi, et devant vos prunelles, l'avenir est caché. Il y a même un mal plus grand, car un grand nombre de prêtres, sentant épuisées les forces de leur âme, sont entrés dans la voie du mensonge et abusent des simples, par d'adroits artifices.

Voici ce que dit le suprême collège. Si vous voulez rentrer

dans le bon chemin. Béroès restera parmi vous plusieurs années afin de ranimer à l'aide de l'étincelle apportée du grand autel de Babylone, la véritable lumière sur les bords du Nil.

— Tout est comme tu le dis — répartit Méfrès attristé. — Reste parmi nous quelques années, afin que la jeunesse adolescente se rémémore votre sagesse.

— Et maintenant, à toi Herhor, les paroles du suprême collège.

Herhor inclina la tête.

— Par suite de l'abandon des grands mystères, vos prêtres ne se sont pas aperçus, que pour l'Egypte surviennent les années néfastes. Des catastrophes intérieures vous menacent, catastrophes que seules, — la vertu et la sagesse peuvent éloigner. Mais ce qui est pis, c'est que, si dans le cours des dix années qui vont venir, vous entreprenez la guerre contre l'Assyrie, ses armées mettront les vôtres en déroute, viendront sur les bords du Nil et détruiront tout ce qui existe ici depuis des siècles.

Une conjonction d'astres aussi défavorable que celle qui pèse aujourd'hui sur l'Egypte s'est rencontrée la première fois pendant la XIV[e] dynastie, alors que votre pays fut conquis et pillé par les Hicsos. Une troisième fois, elle reviendra dans cinq ou six cents ans du côté de l'Assyrie et du peuple Perse, qui demeure à l'Orient de la Chaldée.

Les prêtres écoutaient consternés. — Herhor était pâle. Les tablettes étaient tombées des mains de Pen-ta-our. Méfrès avait saisi une amulette suspendue sur sa poitrine, et priait, les lèvres sèches.

— Gardez-vous donc de l'Assyrie — continua le Chaldéen, — car c'est aujourd'hui son heure. C'est un peuple cruel que les Assyriens..... Ils méprisent le travail et vivent de la guerre. Ils empalent les vaincus ou bien les écorchent vifs, détruisent les villes conquises, et emmènent les popu-

lations en esclavage. Chasser les animaux sauvages est pour eux un repos, et tirer de l'arc contre les prisonniers, ou leur arracher les yeux. est un plaisir. Ils changent en ruines les temples étrangers, emploient les vases divins pour leurs banquets, et se servent des prêtres et des sages comme de bouffons. Des peaux de vivants ornent leurs murs, et les têtes sanglantes des ennemis ornent leurs tables.

Quand le Chaldéen se tut, le vénérable Méfrès prit la parole.

— Grand prophète, tu as jeté l'effroi dans nos âmes, et tu ne nous indiques pas les moyens du salut. Il se peut. et certainement cela est puisque tu le dis, que les sorts nous soient contraires un certain temps, mais — comment y échapper. Il est sur le Nil des endroits dangereux, d'où nulle barque ne peut sortir saine et sauve : aussi la sagesse des nautoniers, évite les remous menaçants. Il en est ainsi des malheurs des peuples. Un peuple est une barque et le temps une rivière, qu'à certaines époques troublent les tempêtes. Si donc une légère coquille de pêcheur sait échapper au désastre, pourquoi les millions d'hommes ne pourraient-ils pas, dans des conditions analogues éviter l'anéantissement.

— Sages sont tes paroles — répartit Béroès — Mais je ne saurais y répondre qu'en partie.

— Ne saurais-tu donc pas, tout ce qui doit arriver — demanda Herhor.

— Ne m'interroge pas sur ce que je sais et ne puis dire. Le plus important pour vous est de maintenir pendant dix ans la paix avec l'Assyrie. et c'est dans la limite de vos forces.

L'Assyrie vous craint encore, elle ne sait rien du concours des sorts néfastes qui menacent votre pays, et elle veut entreprendre une guerre avec les peuples du Septentrion et de l'Orient qui sont établis près de la mer. Vous pourriez donc aujourd'hui conclure une alliance avec elle.....

— A quelles conditions? interrompit Herhor.

— A d'excellentes conditions. L'Assyrie vous cédera la terre d'Israël jusqu'à la ville d'Akko, et le pays d'Edom jusqu'à la ville d'Elath. Par conséquent, sans aucune guerre, vos frontières seraient reculées à dix journées de marche vers le Nord, et à dix journées vers l'Orient.

— Et la Phénicie — demanda Herhor.

— Gardez-vous de la tentation!.... — s'écria Béroès. Si aujourd'hui le pharaon tendait la main pour saisir la Phénicie, dans un mois les armées Assyriennes destinées au Nord et à l'Orient se tourneraient vers le Sud, et avant un an leurs chevaux se baigneraient dans le Nil.

— Mais l'Egypte ne peut renoncer à sa prépondérance en Phénicie! — interrompit Herhor avec éclat.

— Si elle n'y renonçait, elle même se préparerait sa perte — dit le Chaldéen. — Au reste, je vous répète les mots du collège suprême. « Dis à l'Egypte — m'ont ordonné les frères de Babylone — de s'accroupir pendant dix ans contre son propre sol, comme la perdrix, car l'autour des mauvais sorts est là qui la guette. — Dis que nous, Chaldéens, nous haïssons bien plus l'Assyrie, que ne le font les Egyptiens, car nous connaissons le poids de sa puissance, mais malgré cela nous conseillons à l'Egypte, de garder la paix avec ce peuple assoiffé de sang. » Dix ans — c'est un court laps de temps, au bout duquel vous pourrez non seulement reprendre les anciennes positions, mais encore nous sauver aussi.

— C'est vrai! — dit Méfrès.

— Réfléchissez seulement — continua le Chaldéen. — Si l'Assyrie entre en guerre avec vous, elle entraînera la Babylonie, qui répugne à la guerre, elle épuisera nos richesses et suspendra les travaux de la science. A supposer même que vous ne périssiez pas, votre pays sera ruiné pour de longues années, et perdra non seulement quantité d'hommes, mais

encore ces terres fertiles, que sans nos soins le sable recouvrirait dans l'espace d'un an.

— Ceci nous le comprenons — interrompit Herhor — et c'est pourquoi nous ne pensons même pas à inquiéter l'Assyrie. Mais la Phénicie.....

— Que vous importe — Béroès — que le brigand Assyrien pressure le voleur Phénicien? Nos marchands et les vôtres y gagneront. Et si vous voulez avoir les Phéniciens, permettez leur de s'établir sur vos côtes. Je suis sûr que les plus riches et les plus adroits d'entre eux fuiront le joug de l'Assyrie.

— Qu'adviendrait-il de notre flotte, si l'Assyrien s'établissait en Phénicie? — demanda Herhor.

— Cette flotte, en réalité est phénicienne et non vôtre — répartit le Chaldéen. — Aussi quand les vaisseaux de Tyr et de Sidon vous manqueront, vous commencerez à en construire qui seront bien à vous, et vous exercerez les Egyptiens dans l'art de la navigation. Si vous avez de l'intelligence et de l'énergie, vous arracherez aux Phéniciens le commerce dans tout l'Occident.

Herhor fit un geste de la main.

— J'ai dit ce qu'on m'a ordonné — reprit Béroès — et vous, faites ce qu'il vous plaira. Mais souvenez-vous, que des années néfastes pèsent sur vous.

— Il me semble, saint homme, interrompit Pen-ta-our — que tu as parlé de catastrophes intérieures qui ménacent l'Egypte dans l'avenir. Que sera-ce?.... Si tu daignes répondre à ton serviteur.

— Ne m'interrogez pas là-dessus. Vous devez mieux connaître ces choses que moi, qui suis étranger. La prévoyance vous découvrira le mal, et l'expérience fournira le remède.

— Le peuple est terriblement opprimé par les grands! — murmura Pen-ta-our.

— La piété décline! — dit Méfrès.

— Il y a quantité de gens qui soupirent après une guerre extérieure — ajouta Herhor — Quant à moi, je vois depuis longtemps, que nous ne pouvons la mener. A moins que ce ne soit dans dix ans.....

— Vous concluerez donc un traité avec l'Assyrie? demanda le Chaldéen.

— Amon, qui connaît mon cœur — poursuivit Herhor — sait combien un pareil traité m'est odieux..... Il n'y a pas si longtemps encore que ces misérables Assyriens nous payaient tribut!.... Mais si toi, saint père et le sacré collège, vous dites que les destins sont contre nous, nous sommes obligés de conclure le traité.....

— Il est vrai que nous y sommes obligés..... — ajouta Méfrès.

— En ce cas, informez le collège de Babylone de votre décision, et il fera que le roi Assar vous envoie une ambassade. Ayez confiance en moi; je vous dis que cet accord est très profitable. Sans aucune guerre vous augmenterez vos possessions!.... D'ailleurs — notre collège sacerdotal a médité là-dessus

— Que pleuvent sur vous toutes les bénédictions : la fortune, le pouvoir et la sagesse! — dit Méfrès. — Oui, il faut relever notre état sacerdotal, et toi, saint homme, Béroès, tu nous aideras.

— Il faut surtout soulager la misère du peuple — interrompit Pen-ta-our.

— Les prêtres..... le peuple!.... — disait Herhor, comme s'il se parlait à lui-même. — Ici, avant tout, il faut contenir ceux qui souhaitent la guerre..... Il est vrai que Sa Sainteté le pharaon est avec moi, et il me semble que j'ai conquis quelque influence sur le cœur du noble héritier (puisse-t-il vivre éternellement!) Mais Nitager, à qui la guerre est nécessaire comme l'eau au poisson..... Mais les chefs des troupes mercenaires qui n'ont d'importance chez nous, que pendant

la guerre..... Mais notre aristocratie, qui pense que la guerre payera les dettes phéniciennes, et lui rapportera une fortune.....

— Pendant ce temps, les laboureurs tombent sous la surcharge de l'ouvrage, et les travailleurs publics s'agitent à cause des pilleries des chefs — interrompit Pen-ta-our.

— Celui-ci en revient toujours à son idée!.... dit Herhor pensif — Toi, Pen-ta-our, pense aux paysans et aux travailleurs ; toi, Méfrès, aux prêtres. Je ne sais ce que vous réussirez à faire, mais moi — je jure que si mon propre fils poussait l'Egypte à la guerre, j'écraserais mon propre fils.

— Agis ainsi — dit le Chaldéen. — Au reste, que celui qui le veut fasse la guerre, pourvu que ce ne soit pas du côté où il puisse se heurter à l'Assyrie.

La séance prit fin là-dessus. Le Chaldéen jeta l'écharpe sur son épaule et se couvrit le visage ; Méfrès et Herhor se placèrent à ses côtés, et derrière eux Pen-ta-our, tous la face tournée vers l'autel.

Lorsque Béroès, ayant croisé ses mains sur la poitrine commença à murmurer des prières, l'agitation recommença dans le souterrain, et l'on entendit comme un lointain tumulte qui étonna les assistants. Alors le Mage se mit à prononcer à haute voix.

— Baralamensis, Baldachiensis, Pannachiœ, je vous appelle, afin que vous soyez témoins de nos accords, et que vous souteniez nos desseins.....

Une sonnerie de trompettes si distincte se fit entendre, que Méfrès se courba contre terre, Herhor regarda autour de lui avec étonnement, et Pen-ta-our s'agenouilla, se mit à trembler et se boucha les oreilles.

Le rideau de pourpre de l'autel vacilla et ses plis prirent une forme telle qu'on eût dit qu'un homme en voulait sortir.

— Soyez témoins — criait le Chaldéen d'une voix toute changée, — célestes et infernales puissances! Et que qui-

conque ne tiendra pas ce pacte, ou en trahira le secret, soit maudit.....

« Maudit! ».... répéta une voix.

— Et anéanti.

« Et anéanti ».....

— Dans cette vie visible et dans l'autre invisible. Par le nom ineffable de Jéhovah, au bruit duquel la terre tremble, la mer recule, le feu s'éteint, les éléments de la nature se dissolvent.

Dans la crypte se déchaîna une véritable tempête. Aux sons des trompettes se mêlaient comme les éclats de lointaines sonneries. Le rideau de l'autel se souleva presque complètement, et derrière lui parmi les éclairs flamboyants, apparurent d'étranges créatures, à demi humaines, à demi végétales et animales, tourbillonnantes et confuses.

Soudain tout se tut, et Béroès lentement s'éleva dans les airs, au-dessus des têtes des trois prêtres présents.

. . . .

A huit heures du matin, le Harranais Phout revint à l'auberge phénicienne « Du Vaisseau » où s'étaient déjà retrouvés ses sacs et sa cassette dérobés par les voleurs. Et quelques minutes après lui, arriva le serviteur de confiance d'Asarhadon. L'hôtelier le mena à la cave et le questionna brièvement :

— Eh bien?

— J'ai été pendant toute la nuit — répartit le serviteur — à l'endroit où est le temple de Seth. Vers dix heures du soir, du jardin qui est situé cinq propriétés plus loin que la maison de l' « Etoile Verte » sortirent trois prêtres. L'un d'eux, à la barbe et aux cheveux noirs, a dirigé ses pas du côté de la place, vers le temple de Seth. J'ai couru après lui, mais le brouillard a commencé à tomber, et je l'ai perdu de vue. Est-il revenu à l' « Etoile Verte » et quand?..... Je ne le sais.

Le propriétaire de l'auberge, après avoir écouté ce rapport, se frappa le front et se mit à marmotter.

Donc, mon Harranais s'il revêt le costume des prêtres et s'il se rend dans les temples, doit être un prêtre ; et s'il porte la barbe et les cheveux, il doit être prêtre Chaldéen. Et s'il a des entrevues secrètes avec les prêtres d'ici, c'est qu'il y a là-dessous..... quelque infamie. Je n'en dirai rien à la police, car je pourrais me jouer un mauvais tour. Mais, j'en informerai quelques-uns des notables habitants de Sidon; car il peut y avoir une bonne affaire là-dedans, sinon pour moi, du moins pour les nôtres.

Bientôt revint l'autre émissaire. Asarhadon se rendit également avec lui à la cave, et entendit la relation suivante :

— Pendant toute la nuit, je suis resté vis-à-vis de la maison de l' « Etoile Verte ». Le Harranais y a bu, s'y est énivré et a poussé de tels cris qu'un homme de la police, en a fait des observations au portier.....

— Hein ? — demanda l'hôtelier. — Le Harranais a été à l' « Etoile Verte » toute la nuit, et tu l'y as vu ?....

— Et non seulement moi, mais encore le policier.....

Asarhadon fit venir le premier serviteur, et il fit répéter à chacun d'eux son récit. Ils répétèrent fidèlement chacun le sien. D'où il s'ensuivait, que Phout le Harranais s'était diverti toute la nuit à l' « Etoile Verte » sans la quitter d'un instant, et qu'en même temps — tard dans la soirée, il s'était rendu au temple de Seth, d'où il n'était pas revenu.

— Oh !.... — grondait le Phénicien — dans tout cela se cache quelque très grande coquinerie..... Je dois au plus vite informer les anciens de la Phénicie, que ce Hittite sait être en deux endroits à la fois. En même temps, je le prierai de s'en aller de mon auberge..... Je n'aime pas ceux qui ont deux visages, l'un à eux, l'autre de réserve. Car un tel homme est ou bien un grand voleur, ou bien un magicien, ou bien encore un conspirateur.

Comme Asarhadon redoutait fort ces choses, il se garantit donc contre les sortilèges, par des prières à tous les dieux qui ornaient son cabaret. Ensuite, il courut vers la ville, où il informa du fait le plus ancien du peuple de Phénicie, et le plus ancien de la confrérie des voleurs. Puis de retour à la maison, il fit appeler le dizenier et lui déclara que Phout devait être un homme dangereux. Enfin il invita le Harranais à quitter son auberge, à laquelle sa présence ne rapportait nul profit, mais uniquement des soupçons et des pertes.

Phout accepta de bon cœur la proposition, et déclara à l'hôtelier que dès le soir même, il s'embarquerait pour Thèbes.

— Puisses-tu n'en jamais revenir !.... pensa l'aubergiste hospitalier.... — Puisses-tu pourrir dans les mines, ou tomber à l'eau et servir de pâture aux crocodiles.



CHAPITRE XXI

La Visite des Nomes

Le voyage du prince héritier débuta dans la plus belle saison de l'année, au mois de Fameunt (fin de décembre, commencement de janvier).

L'eau avait diminué de moitié, découvrant de nouvelles étendues de terre. De Thèbes descendaient vers la mer de nombreux radeaux avec du froment; dans la Basse-Egypte on récoltait le trèfle et le séné. Les orangers et les grenadiers se couvraient de fleurs et dans les champs, on semait le lupin, le lin, l'orge, les fèves, les haricots, les concombres et d'autres plantes potagères.

Conduit à l'embarcadère de Memphis par les prêtres, les plus hauts dignitaires de l'Etat, la garde de Sa Sainteté le pharaon et des flots de peuple, le nouveau vice-roi, le prince Ramsès monta vers dix heures du matin, dans une barque dorée. Sous le tillac, sur lequel se dressaient des tentes précieuses, une vingtaine de soldats ramaient au pied du mât, et aux deux extrémités de la nef prirent place les meilleurs ingénieurs du fleuve. Les uns surveillaient les voiles, les autres commandaient aux rameurs, d'autres encore imprimaient la direction au bateau.

Ramsès invita à monter dans sa barque, le très vénérable grand prêtre Méfrès et le saint père Mentezoufis, qui devaient lui tenir compagnie dans son voyage, et dans l'exercice de la puissance. Il fit signe également au noble no-

marque de Memphis, qui reconduisait le prince jusqu'aux frontières de sa province.

A quelques centaines de brasses en avant de la nef du lieutenant général, voguait la belle barque du noble Otoès, qui était nomarque d'Aa, la province limitrophe de Memphis. Et derrière la nef princière, s'alignaient d'innombrables barques, occupées par la Cour, les prêtres, les officiers, et les fonctionnaires. Les vivres et les serviteurs étaient partis plus tôt.

Le Nil jusqu'à Memphis, coule entre deux chaînes de montagnes. Plus loin, les montagnes divergent vers l'Orient et l'Occident, et la rivière se divise en plusieurs bras, dont les eaux roulent vers la mer à travers une grande plaine.

Quand la barque démarra du port, le prince voulut causer avec le grand prêtre Méfrès. Mais en cet instant, s'éleva une telle acclamation parmi la foule, que l'héritier présomptif dut sortir de la tente et se montrer au peuple.

Cependant, le tumulte au lieu de diminuer allait croissant. Sur les deux rives se tenaient des masses sans cesse grossissantes — d'artisans à demi-nus ou de citadins vêtus de leurs habits de fête. Un grand nombre avaient des guirlandes sur la tête, presque tous — des rameaux verts en main. Certains groupes chantaient, parmi les autres se répandait le fracas des tambours et les accords des flûtes.

Les grues et les seaux accumulés le long du fleuve, chômaient. Par contre, se mouvait sur le Nil un essaim de petits canots, dont les équipages jetaient des fleurs sous la barque de l'héritier présomptif. Quelques individus sautaient eux-mêmes dans l'eau et nageaient devant la nef princière.

— Mais ils me saluent comme ils saluent Sa Sainteté !.... — pensa le prince.

Et un grand orgueil envahit son cœur à la vue de tant de barques ornées, qu'il pouvait arrêter d'un seul geste, et de ces milliers d'hommes qui avaient quitté leurs occupations,

s'exposaient aux infirmités et même à la mort uniquement pour jeter un regard sur sa face divine.

Ce qui enivrait surtout Ramsès, c'était le cri ininterrompu de la foule, qui ne cessait pas un instant. Ce cri emplissait sa poitrine, lui montait à la tête, le soulevait. Il semblait au prince que s'il se précipitait du tillac, il n'atteindrait même pas l'eau, car l'enthousiasme du peuple le saisirait et l'emporterait vers le ciel comme un oiseau.

La barque se rapprocha un peu de l'autre rive, la figure de la foule se dessina plus distinctement, et le prince aperçut une chose à laquelle il ne s'attendait pas. Tandis que les premiers rangs du peuple battaient des mains et chantaient, dans les rangs plus éloignés, on voyait des bâtons tombant drus et pressés sur d'invisibles dos.

Le vice-roi surpris se tourna vers le nomarque de Memphis.

— Que Votre Noblesse regarde..... Là-bas les cannes sont en mouvement?....

Le nomarque abrita les yeux avec sa main; son cou s'empourpra.

— Pardonne, très noble seigneur, mais je vois mal....

— On bâtonne — certainement on bâtonne — répétait le prince.

— C'est possible — répondit le nomarque. — Sans doute la police s'est emparée d'une bande de voleurs.....

Peu satisfait, le prince héritier alla à l'arrière du bateau parmi les ingénieurs, et de cet endroit regarda vers Memphis.

Les bords du Nil en amont étaient presque déserts, les petits canots avaient disparu, les grues puisant de l'eau travaillaient comme si rien n'était survenu.

— La solennité est déjà terminée?.... — demanda le prince à l'un des ingénieurs, en indiquant le haut de la rivière.

— Oui..... Les gens sont revenus au travail.

— Bien rapidement !....

— Ils doivent rattraper le temps perdu — dit imprudemment l'ingénieur.

Le prince tressaillit, il regarda son interlocuteur d'une façon perçante. Mais il se calma aussitôt et revint sous la tente. Les acclamations ne l'intéressaient déjà plus. Il était sombre et silencieux. Après une explosion d'orgueil, il avait senti du mépris pour la foule, qui, si vite, passe de l'enthousiasme aux grues puisant la boue.

Dans cette contrée, le Nil commence à se séparer en plusieurs bras. La barque du nomarque tourna vers l'Occident, et après une traversée d'une heure aborda la rive. Les foules étaient encore plus nombreuses que sous Memphis. On avait élevé quantité de mâts avec des drapeaux et des portes triomphales enguirlandées de verdure. Parmi le peuple on pouvait de plus en plus rencontrer des visages et des vêtements étrangers.

Lorsque le prince toucha le sol, les prêtres s'approchèrent avec un dais, et le noble nomarque Otoès, s'adressa à lui en ces termes :

— Sois le bienvenu, lieutenant du divin pharaon, dans les limites du nome d'Aa. — En signe de ta grâce, qui est pour nous comme la rosée du ciel, daigne déposer une offrande au dieu Phtah, notre patron, et reçois sous ta protection et sous ta puissance ce nome avec ses temples, ses fonctionnaires, son peuple, son bétail, son blé et tout ce qui s'y trouve.

Ensuite, il lui présenta un groupe de jeunes élégants, parfumés, fardés, vêtus d'habits brodés d'or. C'étaient les parents plus ou moins éloignés du nomarque, l'aristocratie locale.

Ramsès les regarda avec attention.

— Ah ! — s'écria-t-il — Il me semblait bien qu'il man-

quait quelque chose à ces seigneurs, et maintenant, je vois ce que c'est. Ils n'ont pas de perruques.....

— Puisque toi, très noble prince, tu ne fais pas usage de perruque, notre jeunesse aussi a fait vœu de ne point porter cet ornement — répartit le nomarque.

Après cette explication, l'un des jeunes gens se plaça derrière le prince avec un éventail, un second avec une targe, un troisième avec une lance, et le défilé commença. L'héritier présomptif s'avançait sous un dais ; devant lui marchait un prêtre avec une cassolette où brûlait l'encens — enfin quelques jeunes filles jetaient des roses sur les sentiers où le prince devait passer.

Le peuple, en habits de fête, avec des rameaux en main formait une allée couverte et criait, chantait ou tombait face contre terre devant l'héritier du pharaon. Mais le prince s'aperçut qu'en dépit de ces marques bruyantes de joie, les figures étaient mornes et soucieuses. Il remarqua aussi que la foule était partagée en groupes, que dirigeaient certains individus et que la réjouissance avait lieu sur commande. Et de nouveau il sentit en son cœur le froid du mépris pour cette populace qui ne savait même pas s'amuser.

Lentement le cortège s'approcha de la colonne en briques qui servait de limite entre le nome d'Aa et le nome de Memphis. Sur la colonne, de trois côtés se trouvaient des inscriptions concernant l'étendue, la population, et le nombre des villes de la province, du quatrième côté s'élevait la statue du dieu Phtah, entortillée de bandelettes des pieds à la poitrine, la coiffe d'usage sur la tête et la canne en main.

L'un des prêtres présenta au prince une cuillère d'or avec de l'encens allumé. L'héritier présomptif en proférant les prières prescrites, éleva la cassolette à la hauteur de la face du dieu, et s'inclina très bas à plusieurs reprises.

Les acclamations du peuple et des prêtres s'accrurent encore, bien que parmi l'aristocratique jeunesse on put re-

marquer des sourires et des persiflages. Le prince, qui depuis sa réconciliation avec Herhor témoignait un grand respect aux dieux et aux prêtres, fronça légèrement les sourcils, et en un instant la jeunesse changea d'attitude. Tous prirent un air plus grave, et certains tombèrent face contre terre devant la colonne.

« En vérité! — pensa le prince — les gens de noble naissance, sont supérieurs à cette populace...... Quoiqu'ils fassent, ils le font de tout leur cœur, non comme ceux-là qui, vociférant en mon honneur, seraient heureux de regagner au plus vite leurs établis et leurs ateliers.....

Maintenant, mieux que jamais, il mesura la distance qui existait entre lui et les simples. Et il comprit que seule l'aristocratie était une classe à laquelle l'unissait une communauté de sentiments. Si tout à coup disparaissaient ces élégants jeunes gens et ces belles femmes dont les regards enflammés épiaient chacun de ses mouvements, afin de le servir et d'accomplir ses ordres,. si ceux-là disparaissaient, le prince parmi les foules innombrables du peuple, se sentirait plus seul que dans le désert.

Huit nègres apportèrent une litière ornée sur le dais de plumes d'autruche, et le prince y étant monté, se rendit à la capitale du nome, Sokhmou, où il établit sa résidence dans le palais du gouvernement.

Le séjour de Ramsès dans cette province, éloignée de quelques milles à peine de Memphis, se prolongea un mois. Tout ce temps s'écoula en réception de suppliques, accueil d'hommages, présentations de fonctionnaires, et festins.

Les festins avaient lieu en double : les uns dans le palais, auxquels ne prenait part que l'aristocratie, les autres dans la cour extérieure, où l'on rôtissait des bœufs entiers, où l'on mangeait des centaines de pains, et où l'on buvait des centaines de cruches de bière. Là, se régalaient les serviteurs du prince et les fonctionnaires subalternes du nome.

Ramsès s'émerveillait de la libéralité du nomarque et de l'attachement des grands seigneurs qui, nuit et jour, entouraient le vice-roi, attentifs à chaque signe de tête, et prêts à accomplir ses ordres.

Enfin, lassé des plaisirs, le prince déclara au noble Otoès, qu'il désirait connaître de plus près l'administration de la province. Car tel était l'ordre qu'il avait reçu de Sa Sainteté le pharaon.

On satisfit à son désir. Le nomarque pria le prince de monter dans une litière portée par deux hommes seulement, et avec un grand cortège, il le conduisit au temple du dieu Hator. Là, le cortège resta dans le vestibule; le nomarque ordonna aux porteurs de monter le prince jusqu'au sommet d'un des pylônes, et l'accompagna lui-même.

Du faîte de la tour haute de six étages, d'où les prêtres observaient le ciel, et à l'aide de drapeaux de diverses couleurs communiquaient avec les temples voisins de Memphis, d'Athribis et d'Anou, le regard embrassait presque toute la province, dans un rayon de plusieurs lieues.

De cet endroit également, le noble Otoès indiquait au prince, où étaient situés les champs et les vignes du pharaon, quel canal on nettoyait actuellement, quelle digue avait besoin de réparations, où se trouvaient les fourneaux pour la fonte du bronze, où étaient les greniers royaux, où étaient les marais couverts de lotus et de papyrus, quels champs étaient ensevelis sous le sable, et ainsi de suite.

Ramsès était ravi du superbe spectacle, et remerciait chaudement Otoès pour le plaisir éprouvé. Mais, quand il fut revenu au palais et que suivant le conseil de son père, il eut commencé à noter ses impressions il se convainquit que ses connaissances de l'état économique du nome ne s'étaient nullement élargies.

Au bout de quelques jours, il réclama de nouveau d'Otoès, des éclaircissements sur l'administration de la province.

Alors le noble seigneur donna l'ordre à tous les fonctionnaires de se rassembler, et de défiler devant le prince, qui, dans la cour principale, était assis sur un siège élevé.

Ainsi passèrent devant le Vice-roi, les grands et les petits trésoriers, les grammates des blés, du vin, du bétail, et des tissus, les chefs des maçons et des mineurs, les ingénieurs de terre et de mer, les guérisseurs de diverses maladies, les officiers des régiments d'ouvriers, les scribes de la police, les juges, les directeurs de prison, même les paraschites et les bourreaux. Ensuite, l'illustre nomarque présenta à Ramsès les fonctionnaires du nome appartenant directement au prince. L'héritier présomptif apprit, non sans surprise, que dans le nome d'Aa, et dans la ville de Sokhmou, il possédait personnellement un cocher, un archer, un porteur de targe, de lance, et de hache, plusieurs porte-litières, plusieurs cuisiniers, échansons et perruquiers et beaucoup d'autres serviteurs. Tous se distinguaient par leur dévouement et leur fidélité, bien que Ramsès ne les connut nullement, et même n'eût jamais entendu leurs noms.

Fatigué et lassé par cette stérile revue de fonctionnaires, le prince perdit courage. Il était effrayé par la pensée qu'il ne comprenait rien ; qu'il était donc inapte à diriger l'Etat. Mais il craignait de l'avouer ne serait-ce qu'à lui-même.

Car s'il n'est pas capable de gouverner l'Egypte et que les autres s'en aperçoivent, que lui restera-t-il ?.... Rien que la mort. Ramsès sentit qu'en dehors du trône, il n'y avait pas de bonheur pour lui, et que sans le pouvoir — il ne pourrait exister.

Mais quand il se fut reposé quelques jours, autant qu'il était possible de se reposer dans le chaos de la vie de cour, il manda de nouveau Otoès et lui dit :

— J'ai prié Votre Seigneurie de m'immiscer dans l'administration de votre nome. Tu as fait ainsi — tu m'as montré le pays et les fonctionnaires, mais moi — je ne sais encore

rien. Au contraire, je suis comme un homme dans les souterrains de nos temples, qui voit autour de lui tant de routes qu'en fin de compte, il ne peut sortir au dehors.

Le nomarque devint soucieux.

— Que dois-je faire?.... — s'écria-t-il. Que veux-tu de moi, ô souverain?.... Dis un seul mot, et je te rendrai ma fonction, ma fortune, même ma tête.

Et voyant que le prince recevait avec bienveillance ses protestations, il continua ainsi :

— Pendant le voyage, tu as vu les gens de ce nome, tous n'y étaient pas, me diras-tu. D'accord. J'ordonnerai à toute la population de sortir, et elle compte en hommes, femmes, viellards et enfants, environ deux mille têtes. Du sommet du pylône, tu as daigné examiner notre territoire, mais si tu le désires, nous pourrons visiter chaque champ, chaque village, et chaque rue de la ville de Sokhmou.

Enfin, je t'ai montré les fonctionnaires parmi lesquels, manquaient, il est vrai, les plus subalternes, mais donne un ordre et tous se présenteront demain devant ta face, et se coucheront à plat ventre.

— Que dois-je faire de plus?.... réponds, très illustre seigneur !....

— Je t'accorde que tu es très fidèle — répartit le prince. Explique-moi donc deux choses : l'une — pourquoi les revenus de Sa Sainteté le pharaon ont diminué? l'autre — que fais-tu personnellement dans le nome?

Otoès se troubla et le prince ajouta rapidement :

— Je veux savoir ce que tu fais ici, et de quelle manière tu gouvernes? car je suis jeune, et je commence à peine à gouverner.....

— Mais tu as la sagesse d'un vieillard! — murmura le nomarque.

— Il convient donc — continua le prince — que je m'in-

forme auprès de ceux qui sont expérimentés, et il faut que toi, tu m'instruises de tes leçons.

— Je montrerai tout à Votre Seigneurie, et je lui conterai tout — dit Otoès. Mais il nous faut nous rendre dans un endroit, où il n'y ait pas ce tumulte.

Effectivement, dans le palais qu'occupait le prince, dans les cours intérieures et extérieures, se pressait une aussi grande quantité de gens qu'à la foire. Ils mangeaient, buvaient, chantaient, luttaient, s'exerçaient à la course, le tout à la gloire du vice-roi dont ils étaient les serviteurs.

Aussi, vers les trois heures de l'après-midi, le nomarque fit avancer deux chevaux, sur lesquels lui et le prince sortirent de la ville se dirigeant vers l'Occident. Quant à la suite, elle resta dans le palais, et continua de s'amuser plus joyeusement encore.

La journée était belle, fraîche, la terre couverte de verdure et de fleurs. Au-dessus des têtes des cavaliers se répandaient les chants des oiseaux, l'air était rempli de parfums.

— Comme il fait bon ici ! — s'écria Ramsès. — Pour la première fois depuis un mois, je puis rassembler mes idées. J'avais déjà commencé à croire, que dans ma tête avait pris quartier tout un régiment de chars de guerre, qui du matin au soir y faisait l'exercice.

— Tel est le sort des puissants du monde — repartit le nomarque.

Ils s'arrêtent sur un monticule. A leurs pieds s'étendait une immense prairie, coupée par un ruisseau azuré. Au nord et au sud blanchissaient les murs des petites villes. Derrière la prairie, jusqu'aux limites de l'horizon, s'étendaient les sables rouges du désert occidental, d'où parfois, comme d'un four, soufflait l'haleine d'un vent brûlant.

Dans la prairie paissaient d'innombrables troupeaux d'animaux domestiques : des bœufs à cornes et sans cornes, des brebis, des chèvres, des ânes, des antilopes, même des rhino-

céros. Çà et là, on voyait des îlots marécageux, couverts de plantes d'eau et de buissons où s'agitaient en grand nombre des oies sauvages, des canards, des pigeons, des cigognes, des ibis et des pélicans.

— Regarde, Seigneur — dit le nomarque — voilà l'image de notre terre de Qéneh, — de l'Egypte. Osiris a pris en affection cette bande de terre entre les déserts, il a répandu sur elle les végétaux et les animaux, afin d'en avoir profit. Puis le dieu bon a revêtu une forme humaine, et il fut notre premier pharaon. Et quand il sentit que son corps se flétrissait, il le quitta,il s'incarna dans son fils, puis ensuite dans le fils de son fils.

De cette manière Osiris vit parmi nous depuis des siècles, en qualité de pharaon, et tire profit de l'Egypte et de ses richesses, qu'il a créées lui-même. Le maître a étendu ses rameaux, tel un arbre puissant. Ses racines, ce sont tous les rois de l'Egypte, ses branches — les nomarques et les prêtres, et ses ramilles — la classe guerrière. — Le dieu visible s'assied sur le trône terrestre, et prélève le revenu du pays auquel il a droit, le dieu invisible reçoit les offrandes dans les temples, et par la bouche des prêtres, fait connaître sa volonté.

— Tu dis la vérité — interrompit le prince. — C'est ainsi qu'il est écrit.

— Puisque — Osiris-pharaon — poursuivit le nomarque — ne peut s'occuper lui-même de l'administration terrestre — il a recommandé de veiller sur son bien, à nous autres nomarques, — qui descendons de sa race.
nouvelle dynastie. C'est ainsi qu'ont surgi les dynasties Mem-
nant s'incarne dans un nomarque, et donne naissance à une nouvelle dynastie. C'est ainsi qu'ont surgi les dynasties Memphite, éléphantine, thébaine, xoïte.....

— Tu l'as dit seigneur — poursuivit Otoès. — Et maintenant je vais répondre à ce que tu m'as demandé :

— Tu m'as demandé ce que je fais par moi-même dans le nome? Je surveille les biens d'Osiris-pharaon, et en eux la parcelle qui est à moi. Regarde ces troupeaux, tu vois divers animaux. Les uns donnent du lait, les autres de la viande, d'autres de la laine et des peaux. Il en est de même des populations de l'Egypte; les unes fournissent les blés, les autres, les vins, les tissus, les ustensiles, les bâtiments. Mon rôle, à moi, est de prélever sur chacun ce qu'il doit et de le déposer aux pieds du pharaon.

Je ne viendrais pas à bout de la surveillance de troupeaux si nombreux, aussi, j'ai fait choix des chiens vigilants et de sages bergers. Ceux-ci traient les animaux, les tondent, les dépouillent de leurs peaux : ceux-là veillent à ce que le voleur ne les dérobe, ou que la bête de proie ne les déchire. Il en est de même avec le nome ; je n'arriverais pas à bout de prélever tous les impôts, et de préserver les hommes de tout mal, aussi j'ai des subordonnés qui font ce qu'il convient, et qui me rendent des comptes de leurs agissements.

— Tout est vrai — interrompit le prince — je sais cela et je le comprends. Mais, je ne puis découvrir pourquoi ont diminué les revenus de Sa Sainteté, quoique surveillés de la sorte.

— Que Votre Seigneurie daigne se rappeler — reprit le nomarque — que le dieu Set, bien qu'il soit le frère germain du lumineux Osiris, le hait, lutte avec lui, et gâte presque toutes ses œuvres. C'est lui qui envoie les maladies mortelles aux hommes et au bétail, c'est lui qui fait que la crue du Nil est trop faible ou trop violente, c'est lui qui, dans la saison chaude jette sur l'Egypte des tourbillons de poussière.

Quand l'année est bonne, le Nil atteint le désert, quand elle est mauvaise — le désert vient jusqu'au Nil, et alors les revenus royaux doivent aussi être moindres.

Regardez, Votre Noblesse — continua-t-il en désignant

la prairie. — Nombreux sont ces troupeaux, mais dans ma jeunesse, ils étaient plus nombreux encore. Et à qui la faute? A personne, sinon à Set, auquel ne peuvent tenir tête des forces humaines. Cette prairie, immense aujourd'hui, était jadis plus grande encore, et de cette place, on n'apercevait pas le désert qui aujourd'hui nous fait peur.

Où les dieux combattent, l'homme ne peut porter remède; là où Set est vainqueur d'Osiris, qui donc peut lui barrer la route?

L'illustre Otoès s'arrêta, le prince inclina la tête; il avait trop entendu parler dans les écoles de la grâce d'Osiris et des iniquités de Set, et encore enfant, il s'irritait de ce que l'on n'eût pas réglé avec Set des comptes définitifs.

« Quand je serai grand — pensait-il alors, — et que je pourrai porter une lance, je chercherai Set, et nous nous mesurerons..... »

Et voilà qu'aujourd'hui, il contemplait l'immense étendue des sables l'empire du dieu sinistre qui diminuait les revenus de l'Egypte, mais il ne pensait plus à lutter avec lui, car comment lutter avec le désert?.... On ne peut que l'éviter, ou y périr.



CHAPITRE XXII

La Visite des Nomes (*Suite*)

Le séjour dans le nome d'Aa, avait tellement fatigué l'héritier du trône, que pour se reposer et rassembler ses idées, il donna l'ordre d'interrompre toutes les solennités en son honneur, et fit défense au peuple de sortir à sa rencontre, pendant son voyage. Le cortège du prince s'étonnait et même se scandalisait légèrement. Mais l'ordre fut exécuté, et Ramsès reconquit de nouveau un peu de calme dans sa manière de vivre. Il avait du temps maintenant pour exercer les soldats, ce qui était son occupation favorite, et il pouvait essayer de concentrer ses idées éparses.

Enfermé dans la partie la plus retirée du château, le prince se prit à méditer ; jusqu'à quel point avait-il accompli les ordres de son père !

Il avait examiné de ses propres yeux le nome d'Aa, ses champs, ses villes, ses villages, sa population, et ses fonctionnaires. Il avait vérifié ce fait, que le bord oriental de la province avait succombé à l'invasion du désert. Il s'était aperçu que la population travailleuse est indifférente et bête, qu'elle ne fait que ce qu'on lui ordonne, et encore, de mauvais gré. Enfin, il s'était convaincu que l'on ne pouvait trouver de sujets réellement fidèles et aimants que parmi l'aristocratie. Ses membres sont en effet apparentés avec la famille des pharaons, ou bien ils appartiennent à la caste guerrière et sont les petits fils des soldats qui combattirent sous Ramsès-le-Grand.

En tout cas, ces gens cherchaient sincèrement à complaire à la dynastie, et ils étaient prêts à la servir avec un réel enthousiasme. Non pas comme les paysans, qui ayant clamé leurs vivats, couraient au plus vite à leurs porcs et à leurs bœufs.

Cependant, le but principal de la mission n'était pas atteint. Ramsès non seulement ne voyait pas avec clarté les raisons qui faisaient diminuer les revenus royaux, mais même il ne savait pas formuler la question :

D'où vient le mal — et comment lui porter remède? Il sentait seulement que la lutte légendaire du dieu Set avec le dieu Osiris n'éclaircissait rien, et ne présentait aucun remède.

Or le prince, comme futur pharaon, voulait avoir de grands revenus, tels que les avaient jadis les anciens souverains de l'Egypte. Et il frémissait de colère à la seule pensée que, monté sur le trône, il pouvait être aussi pauvre que son père, sinon plus pauvre encore.

— Jamais!.... criait le prince en serrant les poings.

Pour augmenter les trésors royaux, il était capable de se jeter avec un glaive sur le dieu Set lui-même, et de le couper en morceaux comme ce dieu l'avait fait de son propre frère Osiris. Mais au lieu de la cruelle divinité et de ses légions, il ne voyait autour de lui que solitude, silence, et ignorance.

Sous l'empire de ces débats avec ses propres pensées, il engagea un jour l'entretien avec le grand prêtre Méfrès.

— Dis-moi, saint père, toi qui connais toute sagesse, pourquoi les revenus de l'Etat diminuent-ils, et de quelle manière pourrait-on les augmenter?

Le grand prêtre leva les mains au ciel.

— Qu'il soit béni — s'écria-t-il — l'esprit qui t'a soufflé de telles pensées, Noble Seigneur!.... O puisses-tu marcher sur les traces des grands pharaons qui ont couvert l'Egypte

de temples, et qui, à l'aide de digues et de canaux, ont augmenté l'étendue des terrains fertiles!....

Le vieillard était si ému qu'il pleurait.

— Avant tout — répartit le prince — réponds à mes demandes. Car peut-on penser à construire des canaux et des temples quand le trésor est vide? Le plus grand des malheurs est tombé sur l'Egypte, la misère menace ses souverains. C'est cela qu'il convient d'examiner et de réparer d'abord, le reste se trouvera ensuite.

— Cela, prince, tu ne l'apprendras que dans les temples au pied des autels — dit le grand prêtre. — C'est là seulement que ta généreuse curiosité pourra se satisfaire.

Ramsès fit un mouvement d'impatience.

— Aux yeux de Votre Noblesse, les temples cachent tout le pays, même le trésor du pharaon!.... Je suis pourtant un disciple des prêtres, j'ai été élevé à l'ombre des temples, je connais les cérémonies mystérieuses où vous représentez la colère de Set, la mort et la résurrection d'Osiris, et qu'en ai-je de plus?.... Quand mon père me demandera de quelle manière remplir le trésor — je ne répondrai rien. A moins que je ne l'engage à prier plus longuement et plus fréquemment encore qu'il ne l'a fait jusqu'à présent.

— Tu blasphèmes, prince, car tu ne connais pas les suprêmes mystères de la religion. Si tu les connaissais, tu saurais répondre à bien des questions qui te tourmentent. Et si tu avais vu ce que j'ai vu!.... Tu croirais enfin que la plus importante affaire pour l'Egypte est de relever ses temples et de soutenir ses prêtres.

« Les vieillards, une seconde fois dans la vie deviennent enfants » — pensa le prince, et il rompit l'entretien.

Le grand prêtre Méfrès avait toujours été très pieux, mais dans ces derniers temps, il poussait sa piété jusqu'à l'extravagance.

— Je gagnerais grand chose — se disait Ramsès — en

me livrant aux mains des prêtres, pour assister à leurs cérémonies puériles. Et peut-être Méfrès m'ordonnerait-il, à moi aussi, de me tenir des heures entières, debout devant l'autel, les mains levées, comme il le fait, dit-on, lui-même, dans l'attente de miracles !....

Dans le mois de Farmouti (fin de janvier — commencement de février) le prince prit congé d'Otoès, afin de se transporter au nome de Hak. Il remercia le nomarque et les seigneurs de leur magnifique accueil, mais dans l'âme il avait de la tristesse, sentant qu'il ne se tirerait point de la tâche imposée par son père.

Escorté par la famille et la suite d'Otoès, le vice-roi aborda, avec son cortège, sur la rive droite du Nil, où lui souhaitèrent la bienvenue, le noble nomarque Ranuzer, les seigneurs et les prêtres. Lorsque le prince eût mis le pied sur la terre de Hak, les prêtres élevèrent en l'air la statue du dieu Atmou, patron de la province, les fonctionnaires tombèrent face contre terre, et le nomarque lui présenta une serpe d'or, le priant en sa qualité de représentant du pharaon, de commencer la moisson. En cette saison, il convenait, en effet, de couper l'orge.

Ramsès accepta la serpe, coupa quelques poignées d'épis et les brûla avec de l'encens devant le dieu, gardien de la frontière. Après lui, le nomarque et les grands seigneurs procédèrent de même, et enfin les paysans commencèrent à moissonner. Ils ne ramassaient que les épis, qu'on empilait dans des sacs; quant à la paille, elle restait dans le champ.

Après avoir assisté au sacrifice qui l'ennuya, le prince monta sur un char à deux roues. Un détachement de soldats s'avançait d'abord, ensuite venaient les prêtres; deux seigneurs conduisaient par la bride les chevaux de l'héritier présomptif. Derrière le prince héritier, sur un second char s'avançait le nomarque Ranuzer, et derrière lui un immense cortège de seigneurs et de serviteurs de la cour. Le peuple,

conformément à la volonté de Ramsès, ne se montra pas. Mais les paysans qui travaillaient dans les champs, tombaient face contre terre, à la vue de la procession.

De cette manière, après avoir traversé plusieurs ponts de bateaux, jetés sur les bords du Nil et les canaux, le prince arriva vers le soir, à la ville d'Anou, la capitale de la province.

Pendant plusieurs jours ce furent des banquets de bienvenue ; on rendit des hommages au vice-roi, et on lui présenta les fonctionnaires. A la fin Ramsès pria d'interrompre les solennités, et demanda au nomarque de lui faire connaître les richesses du nome.

La revue commença le lendemain et dura plusieurs semaines. Chaque jour, dans la cour du château où demeurait l'erpatre, diverses corporations ouvrières sous les ordres de leurs officiers, venaient montrer au prince leurs produits.

Arrivèrent donc successivement les armuriers avec des épées, des lances et des haches, les fabricants d'instruments de musique avec des fifres, des trompettes, des tambours et des harpes. Après eux vint la grande corporation des menuisiers, qui présenta des sièges, des tables, des divans, des litières et des chars, rehaussés de riches dessins, incrustés de bois multicolores, de nacre, et d'ivoire. Puis on apporta des ustensiles de cuisine en métal, des grils pour les foyers, des broches, des marmites à deux anses, et des poëles plates à couvercles. Les joailliers étalaient des bagues en or d'une merveillense beauté, des chaînes, des bracelets pour les mains et les pieds en « electrum », alliage d'or et d'argent, tout cela artistement travaillé, serti de pierres précieuses ou rehaussé d'émaux de toutes couleurs.

Les potiers fermaient la marche, en portant près de cent espèces d'ustensiles d'argile. Il y avait là des vases, des cruches et des cruchons de forme et de taille variées, couverts de peintures, ornées de têtes d'animaux et d'oiseaux.

Chaque corporation offrait au prince l'hommage de ses plus beaux produits. Ceux-ci emplirent une grande salle, bien que parmi eux il n'y eût pas deux objets semblables.

Après la fin de cette curieuse mais fatigante exhibition, Son Excellence Ranuzer demanda si le prince était satisfait?

L'héritier présomptif réfléchit.

— Je ne pense pas avoir vu de plus belles choses — répondit-il — sinon dans les temples et dans les palais de mon père. Mais comme il n'y a que les gens riches qui puissent les acheter, je ne sais pas si le trésor de l'Etat en retire des revenus assez grands.

Chez un jeune seigneur, cette indifférence pour les œuvres d'art étonna le nomarque, et le souci au sujet des revenus l'inquiéta. Voulant néanmoins satisfaire Ramsès, il commença dès ce moment à lui faire visiter les fabriques royales.

Ils visitèrent donc un jour les minoteries où les esclaves dans quelques centaines de moulins à bras et de moulins à pilon, préparaient la farine. Ils allèrent dans les boulangeries où l'on cuisait le pain et les biscuits pour l'armée, ainsi que dans les fabriques où l'on préparait les conserves de poisson et de viande.

Ils examinèrent les grandes tanneries et les ateliers de sandales, les fonderies où l'on coulait le bronze pour les ustensiles et les armes, puis les briqueteries, les métiers des tisserands et des tailleurs.

Ces établissements étaient situés dans la partie orientale de la ville. Ramsès tout d'abord les avait regardés avec curiosité; mais très vite il fut dégoûté par la vue des travailleurs apeurés, maigres, au teint maladif, et aux épaules marquées de coups de bâton.

Dès ce moment il séjourna peu dans les fabriques, il préférait contempler les environs de la ville d'Anou. Loin, vers l'orient on apercevait le désert, au milieu duquel avaient eu

lieu l'année précédente les manœuvres entre son corps d'armée et celui de Nitager. Comme sur le creux de la main, il voyait la chaussée par laquelle avaient passé ses régiments, l'endroit où, par suite de la découverte des scarabées, les machines de guerre avaient dû se détourner vers le désert, et peut-être aussi ce même arbre, auquel s'était pendu le paysan qui creusait le canal....

De ce sommet là-bas, en compagnie de Thoutmos, il avait regardé la florissante terre de Gessen et il avait maudit les prêtres. Et là-bas, parmi les vallons, il avait rencontré Sara, pour qui son cœur s'était enflammé.

Aujourd'hui, quel changement !.... Déjà, il avait cessé de haïr les prêtres depuis qu'il avait reçu, grâce à Herhor, le commandement du corps d'armée et la lieutenance générale. Quant à Sara, maintenant elle lui était indifférente, en tant que maîtresse, mais par contre, il était de plus en plus préoccupé par l'enfant dont elle allait devenir mère. « Que fait-elle là-bas ? pensait le prince. — Il y a longtemps déjà que je n'ai eu de ses nouvelles. »

Et pendant qu'il regardait ainsi les collines orientales, se ressouvenant d'un passé peu lointain, le nomarque Ranuzer, qui se tenait en tête de sa suite, était persuadé que le prince s'étant aperçu de quelque abus dans les fabriques, méditait sur les moyens de le punir.

— Je serais curieux de savoir ce qu'il a surpris ? — se disait l'illustre nomarque. Est-ce ce fait que l'on a vendu aux marchands phéniciens la moitié des briques ? ou bien cet autre, qu'il manque dix mille sandales dans le dépôt, ou bien encore peut-être quelque misérable lui a-t-il soufflé tout bas quelque chose concernant les fonderies de métal ?.....

Et une grande inquiétude remplit le cœur de Ranuzer.

Soudain le prince se tourna vers sa suite et appela Thoutmos, dont le devoir était de se trouver toujours à proximité de sa personne.

Thoutmos accourut. Le prince le prenant à part, se retira encore plus loin.

— Écoute — dit-il en montrant le désert. — Vois-tu ces montagnes?....

— Nous y étions l'an dernier... — soupira le courtisan.

— Sara m'est revenue en mémoire.....

— Je vais allumer de suite de l'encens en l'honneur des dieux — s'écria Thoutmos — car je pensais déjà, que depuis que vous êtes lieutenant général, Votre Noblesse avait oublié ses fidèles serviteurs.....

Le prince le regarda et haussa les épaules

— Choisis — reprit-il — entre les dons que l'on m'a offerts — choisis ce qu'il y a de plus beau parmi les ustensiles, les meubles, les étoffes, surtout les bracelets et les chaînes, et porte le tout à Sara.

— Vis éternellement, Ramsès — murmura l'élégant — car tu es un maître généreux!

— Dis-lui — poursuivit le prince — que j'ai toujours pour elle le cœur rempli de bienveillance. Dis, que je veux qu'elle surveille sa santé et qu'elle ait souci de l'enfant qui doit venir au monde. Dis-lui encore, que lorsque le temps de sa délivrance sera venu, et que j'aurai accompli les ordres de mon père, elle viendra chez moi, s'installer dans ma maison. Je ne puis souffrir que la mère de mon enfant languisse dans la solitude..... Va fais ce que j'ai dit, et reviens avec de bonnes nouvelles.

Thoutmos tomba face contre terre devant le maître généreux, et se mit aussitôt en route. Le cortège du prince ne pouvant deviner le sujet de l'entretien, enviait à Thoutmos les faveurs du maître, et le noble Ranuzer sentait l'inquiétude grandir dans son âme.

— Puissè-je — se disait-il, soucieux — puissè-je n'avoir pas besoin d'attenter moi-même à mes jours, et à la fleur de mon âge de rendre les miens orphelins!.... Pourquoi, mal-

heureux, en m'appropriant les biens de Sa Sainteté le pharaon, n'ai-je pas songé à l'heure du jugement.... »

Sa figure devenait jaune et ses jambes vacillaient sous lui. Mais le prince, envahi par le flot des souvenirs, ne s'aperçut pas de sa terreur.



CHAPITRE XXIII

Les Déboires d'un Vice-Roi

Maintenant dans la ville d'Anou, commença une série de banquets et de réjouissances. Le noble Ranuzer sortit de ses caves les vins les meilleurs ; des trois nomes voisins, arrivèrent les plus belles danseuses, les musiciens les plus fameux, les artistes les plus remarquables. Le prince Ramsès avait son temps excellemment rempli. Le matin, l'exercice des troupes, et la réception des dignitaires, puis le banquet, le spectacle, la chasse, et de nouveau le banquet.

Mais au moment où le nomarque de Hak était persuadé que le lieutenant général s'était déjà lassé des questions administratives et économiques, le prince le fit venir, et lui demanda :

— Le nome de Votre Excellence appartient aux plus riches de l'Egypte ?....

— Oui..... quoique nous ayons eu plusieurs années pénibles..... répartit Ranuzer, et de nouveau son cœur se glaça et ses jambes commencèrent à trembler.

— Voilà justement ce qui m'étonne, dit le prince, c'est que d'année en année les revenus de Sa Sainteté diminuent. Ne pourrais-tu m'éclaircir cela ?

— Seigneur, dit le nomarque en courbant la tête jusqu'à terre, mes ennemis, je le vois, ont semé la méfiance dans ton âme ; quoi que je puisse dire, cela ne te persuadera pas. Permets donc que je ne prenne pas la parole. Il vaut mieux que les scribes viennent ici avec les documents, que tu pourras toucher et vérifier de ta propre main.....

Le prince s'étonna quelque peu de cette explosion inattendue, mais il accepta la proposition. Il en fut même enchanté. Il pensait, en effet, que les rapports des scribes lui éclairciraient le mystère de l'administration.

Le lendemain donc arriva le grand scribe du nome de Hak, avec ses auxiliaires, et ils apportèrent avec eux plusieurs rouleaux de papyrus, couverts d'écriture sur les deux faces. Quand on les eut déployés, il formèrent un rouleau large de trois empans d'une large main, et long de soixante pas. Le prince voyait pour la première fois un si gigantesque document, dans lequel ne se trouvait que la description d'une seule province et d'une seule année.

Le grand scribe s'assit à terre, les jambes repliées, et commença :

— Dans la trente-troisième année du règne de Sa Sainteté Mer-Amen Ramsès, la crue du Nil a tardé. Les paysans, attribuant ce malheur aux sortilèges des étrangers établis dans la province de Hak, commencèrent à démolir les maisons des infidèles Juifs, Hittites et Phéniciens, et au cours de ces événements plusieurs personnes furent tuées. Par ordre de Son Excellence le nomarque, on traduisit les coupables devant le tribunal ; vingt-cinq paysans, deux maçons et cinq cordonniers furent condamnés aux mines, et un pêcheur fut étranglé.

— Qu'est-ce que c'est que ce document ? interrompit le prince.

— C'est le procès-verbal du jugement destiné à être déposé aux pieds de Sa Sainteté.

— Mets-le de côté et lis ce qui a trait aux revenus du trésor.

Les aides du grand scribe roulèrent le document repoussé, et lui en présentèrent un autre. Le dignitaire commença de nouveau à lire.

— Le cinquième jour du mois de Tot, on a amené aux gre-

niers royaux six cents mesures de froment, dont l'intendant principal a donné quittance.

Le sept de Tot, le grand trésorier fut informé que des récoltes de l'an dernier, cent quarante-huit mesures de froment avaient disparu. Il vérifia lui-même le fait. Pendant l'enquête, deux journaliers volèrent une mesure de grains, et la cachèrent entre des briques. Le fait prouvé, ils furent traduits en jugement, et envoyés aux mines pour avoir porté la main sur la propriété de Sa Sainteté.

— Et ces autres cent quarante-huit mesures? questionna le prince héritier.

— Les souris les ont mangées, répondit le scribe, et il se remit à lire.

— Le 8 de Tot, on envoya à l'abattoir vingt vaches, quatre-vingt-quatre brebis, que le gardien des bœufs fit remettre au régiment Krogoulec contre quittance.....

De cette manière, le vice-roi apprenait jour par jour combien d'orge, de blé, de haricots et de grains de lotus, on avait amené aux greniers, combien avaient été remis aux moulins, combien avaient été volés, et combien d'ouvriers avaient été de ce fait envoyés aux mines. Le rapport était si ennuyeux et si confus, qu'arrivé à la moitié du mois de Paofi, le prince ordonna d'interrompre la lecture.

— Dis-moi, grand scribe, demanda Ramsès, que comprends-tu à cela?.... Qu'as-tu appris?....

— Tout ce que Votre Noblesse ordonnera.

Et il reprit de nouveau depuis le commencement, mais cette fois, de mémoire.

— Le cinquième jour du mois de Tot, on a amené aux greniers royaux.....

— Allez! s'écria le prince irrité, et il leur ordonna de s'en aller.

Les scribes tombèrent face contre terre, puis rapidement

ils ramassèrent leurs rouleaux de papyrus, tombèrent derechef face contre terre, et se retirèrent en courant.

Le prince manda auprès de lui le nomarque Ranuzer. Celui-ci vint, les mains croisées sur la poitrine, mais le regard tranquille. Il avait en effet, appris des scribes, que le vice-roi ne pouvait arriver à rien savoir d'après les rapports et qu'il ne les avait même pas écoutés jusqu'au bout.

— Dites-moi, Votre Excellence, commença le prince héritier, est-ce qu'à vous aussi on lit les rapports?

— Tous les jours.....

— Et tu les comprends?

— Pardonne, très-noble Seigneur, mais..... pourrais-je administrer le nome, si je ne les comprenais pas?

Le prince perdit contenance, et se mit à réfléchir. Peut-être, en effet, n'y avait-il que lui d'impuissant? Et alors, en quoi se changerait sa souveraineté?

— Assieds-toi, dit-il au bout d'un instant, en indiquant un siège à Ranuzer. — Assieds-toi et conte-moi de quelle manière tu gouvernes le nome?....

Le dignitaire pâlit, et ses yeux vacillèrent ne laissant voir que les blancs. Ramsès s'en aperçut et il entreprit de s'expliquer.

— Ne pense pas que je n'aie pas confiance en ta sagesse... Au contraire, je ne connais pas d'homme qui puisse mieux que toi exercer le pouvoir..... Mais je suis jeune et curieux de savoir ce qu'est l'art de gouverner! Je te prie donc de partager avec moi les miettes de ton expérience. Tu administres le nome, je le sais!.... Et maintenant, explique moi comment on gouverne.

Le nomarque respira et commença :

— Je conterai à Votre Noblese tout le cours de ma vie, afin qu'elle sache combien dur est mon labeur.

Le matin, après le bain, je sacrifie au dieu Amout, et puis appelle le trésorier et je m'informe si les impôts de Sa Sain-

teté se lèvent comme il convient? Quand il dit que oui, je le loue, si, au contraire, il me dit, que tels ou tels n'ont point payé, je donne l'ordre d'emprisonner les rebelles.

Ensuite, j'appelle l'intendant des granges royales afin de savoir combien on a de grains nouveaux. S'il y en a beaucoup, je le loue, s'il y en a peu, je fais donner la bastonnade aux coupables.

Puis vient le grand scribe, il dit quelles choses des domaines de Sa Sainteté sont nécessaires à l'armée, aux fonctionnaires et aux ouvriers, et moi, je les fais délivrer moyennant quittance. Quand il a moins dépensé, je le loue, et s'il a dépensé davantage, j'ouvre une enquête

L'après-midi viennent à moi les marchands phéniciens, je leur vends du blé, et j'en verse le prix au trésor du pharaon. Puis, je fais mes prières; et je confirme les arrêts du tribunal, et vers le soir la police me fait son rapport sur les accidents. Pas plus tard qu'hier des gens de mon nome ont envahi le territoire de la province de Ka, et ils ont profané la statue du dieu Sebak. En mon cœur, je me suis réjoui, car il n'est pas notre patron; cependant, j'ai condamné plusieurs coupables à la strangulation, un grand nombre aux mines et tous à la bastonnade.

Aussi, dans mon nome règnent la tranquillité et les bonnes mœurs, et les impôts affluent chaque jour.....

— Bien que les revenus du pharaon aient aussi diminué chez vous, interrompit le prince.

— C'est la vérité, seigneur, soupira l'illustre Ranuzer. Les prêtres disent que les dieux se sont irrités contre l'Egypte, à cause de l'afflux des étrangers. Moi, je vois cependant, que les dieux eux-mêmes ne font pas fi de l'or phénicien, et des pierres précieuses.....

En cet instant, précédé par l'officier de service, entra dans la salle le prêtre Mentezoufis, afin d'inviter le vice-roi et le nomarque à un sacrifice public. Les deux dignitaires accep-

tèrent l'invitation, et le nomarque Ranuzer, fit montre en cette circonstance d'une telle piété, que le prince même en fut étonné.

Lorsque Ranuzer, en faisant de profondes salutations se fut retiré, le lieutenant général s'adressa au prêtre :

— Saint prophète, toi qui tiens près de moi la place du très vénérable Herhor, je te prie de m'expliquer une chose, qui remplit mon âme de souci.

— En serais-je capable? répartit le prêtre.

— Tu répondras, car tu es rempli de la sagesse dont tu es le serviteur. Pèse bien seulement ce que je te dirai. Tu sais pourquoi Sa Sainteté le pharaon m'a envoyé ici.....

— Afin, prince, que tu prennes connaissance des richesses et de l'administration du pays, interrompit Mentezoufis.

— Je le fais. J'interroge les nomarques, j'examine le pays et les gens, j'écoute les rapports des scribes, mais je ne comprends rien ; cela m'étonne et empoisonne ma vie.

Car, lorsque j'ai affaire aux choses militaires, je sais tout : combien il y a de soldats, de chevaux, de chars, quels officiers s'enivrent ou négligent le service, et quels officiers remplissent leurs devoirs. Je sais aussi comment employer l'armée. Si, en plaine, se tenait un corps d'armée, afin de le vaincre, je serais obligé de prendre deux corps d'armée. Si l'ennemi se tenait dans une position défensive, je ne bougerais pas sans trois corps de troupes. Quand l'ennemi est mal exercé et combat en masses désordonnées, à mille de ses hommes, je puis opposer cinq cents de nos soldats et je le battrai. Que l'adversaire ait mille porteurs de haches, et que j'en aïe mille, je me jetterai sur lui et je vaincrai, si j'ai pour me soutenir cent frondeurs.

A l'armée, Saint père, poursuivit Ramsès, on voit tout, comme les doigts de ses propres mains, et chaque question a une réponse prête, que mon esprit peut comprendre d'un coup. Tandis que dans le gouvernement des nomes, non seu-

lement, je ne vois rien, mais encore j'ai un tel chaos dans la tête, que plus d'une fois j'oublie pourquoi je suis venu ici?

Réponds-moi donc sincèrement, comme prêtre et comme officier : qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que les nomarques me trompent, est-ce que je suis incapable?....

Le saint prophète se prit à réfléchir.

— Oseraient-ils tromper Votre Noblesse, répondit-il, je ne le sais, car je n'ai pas examiné avec attention leurs agissements. Mais il me semble, qu'ils ne peuvent rien vous expliquer, prince, parce qu'eux-mêmes ne comprennent rien.

Les nomarques et leurs scribes, continua le prêtre, sont comme les dizeniers dans l'armée : chacun connaît sa dizaine et donne des informations sur elle aux officiers supérieurs. Chacun aussi commande son petit détachement. Mais le plan général qu'élaborent les chefs de l'armée, le dizenier ne le connaît pas.

Les chefs du nome et les scribes inscrivent tout ce qui survient dans leur province, et ils envoient ces rapports aux pieds du pharaon. Mais, c'est seulement le conseil suprême qui en retire le miel de la sagesse.

— Mais c'est justement ce miel que je veux!.... s'écria le prince. — Pourquoi ne me le donne-t-on pas?....

Mentezoufis secoua la tête.

— La sagesse gouvernementale, dit-il, fait partie des mystères sacerdotaux : seul peut donc la conquérir un homme consacré aux dieux. Or, Votre Excellence, bien qu'élevée chez les prêtres, s'écarte des temples le plus ouvertement possible.

— Comment! Si je ne deviens pas prêtre, vous ne m'éclairerez donc pas?....

— Il y a des choses que Votre Noblesse peut apprendre, dès maintenant, comme *erpatre*, il en est d'autres que vous connaîtrez comme pharaon. Mais, il en est aussi, que seul peut savoir un grand prêtre.

— Tout pharaon est grand prêtre, interrompit le prince.

— Pas toujours. Et même, parmi les grands prêtres, il existe encore des inégalités.

— Ainsi, s'écria le prince irrité, vous cachez devant moi le gouvernement de l'Etat!.... Et je ne pourrai pas accomplir les ordres de mon père!

— Ce qui vous est nécessaire, prince, continua tranquillement Mentezoufis, vous pouvez l'apprendre, car vous avez les premières consécrations sacerdotales. Ces choses, cependant, sont cachées dans les temples, derrière un voile que nul n'oserait écarter sans une préparation convenable.

— Moi, je l'écarterai.

— Que les dieux gardent l'Egypte d'un pareil malheur, répartit le prêtre, en élevant les mains vers le ciel. — Votre Noblesse ne sait-elle pas, que la foudre tuerait quiconque toucherait au voile, sans les dévotions préalables. Faites conduire au temple, prince, quelque esclave, ou quelque condamné; qu'il étende seulement la main et il mourra aussitôt.

— Car vous le tuerez.

— Chacun de nous mourrait tout comme le criminel le plus vulgaire, s'il s'approchait de l'autel d'une manière sacrilège. En présence des dieux, mon prince, un pharaon et un prêtre ne valent pas plus qu'un esclave.

— Que dois-je donc faire?.... demanda Ramsès.

— Chercher dans le temple, la réponse à ton souci, après t'être purifié par des prières et des jeûnes, répartit le prêtre. — Depuis qu'il y a une Egypte, aucun souverain n'a acquis la sagesse gouvernementale d'autre manière.

— J'y réfléchirai, dit le prince. — Quoique de tout cela, je voie bien, que le très vénérable Méfrès et toi-même, saint prophète vous voulez m'entraîner aux dévotions comme vous l'avez fait pour mon père.

— Nullement. Si Votre Noblesse, comme pharaon se bor-

nait au commandement des troupes, elle ne devrait prendre part aux sacrifices qu'à peine quelques fois dans l'année; pour les autres cas, les grands prêtres la remplaceraient. Mais si tu veux connaître les mystères des temples, tu dois rendre hommage aux dieux, car ils sont la source de la sagesse.



CHAPITRE XXIV

Comment un Nomarque évite une Disgrâce

Maintenant, Ramsès savait déjà bien qu'il n'accomplirait pas l'ordre du pharaon, ou bien qu'il devrait se soumettre à la volonté des prêtres, ce qui le pénétrait pour eux, de colère et de malveillance.

Il ne se pressait donc pas d'aller vers les mystères cachés dans les temples. Il avait encore du temps pour les jeûnes et les occupations pieuses. Mais il commençait à prendre une part plus ardente aux banquets donnés en son honneur.

Justement Thoutmos était revenu. — Thoutmos, passé maître en toute sorte d'amusements — et il avait rapporté au prince de bonnes nouvelles de Sara. Elle était bien portante et avait bonne mine, ce qui, à l'heure présente, intéressait Ramsès déjà moins. Mais les prêtres avaient tiré un si bon horoscope à son futur enfant, que le prince était ravi.

Ils affirmaient avec certitude que l'enfant serait un fils, très bien doué par les dieux, et qui, s'il possédait l'affection de son père, arriverait à de grands honneurs dans la vie.

Le prince riait de la seconde partie de cette prophétie.

— Bizarre est leur sagesse, disait-il à Thoutmos. Ils savent que ce sera un fils, ce que j'ignore, bien que je sois le père, et ils se demandent si je l'aimerai, quoiqu'il soit facile de deviner, que j'aimerai cet enfant, même si c'était une fille.

Et quant aux honneurs pour lui, qu'ils soient tranquilles. C'est moi qui m'en occuperai !...

Dans le mois de Pachono (janvier-février) le prince héritier arriva au nome de Ka, où il fut reçu par le nomarque Sofra. La ville d'Anou était située à sept heures de marche d'Athribis, mais le prince mit trois jours à faire ce voyage. A la pensée des prières et des jeûnes qui l'attendaient avant d'être initié aux secrets des temples. Ramsès sentait un goût croissant pour les distractions ; son cortège avait deviné ce goût, aussi les plaisirs succédaient aux plaisirs.

De nouveau sur les grand'routes par lesquelles il s'acheminait vers Athribis, se montrèrent des foules de peuple avec des acclamations, des fleurs et de la musique. Ce fut surtout près de la ville que l'enthousiasme atteignit son apogée. Il arriva même qu'un ouvrier taillé en colosse, se jeta sous le char du vice-roi. Et lorsque Ramsès arrêta les chevaux, plusieurs jeunes femmes se détachèrent de la foule et couvrirent tout son char de fleurs.

— Il faut bien avouer qu'ils m'aiment !.... pensa le prince.

Dans la province de Ka, il ne questionna déjà plus le nomarque sur les revenus du pharaon, il ne visita pas les fabriques, et ne se fit pas lire de rapports. Il savait qu'il ne comprendrait rien, il remit donc ces occupations au temps où il serait initié. Une fois seulement, lorsqu'il vit que le temple du dieu Sib se dressait sur un monticule élevé, il témoigna le désir de monter au sommet de son pylône et d'examiner les environs.

Le noble Sofra accomplit sur le champ la volonté du prince héritier, qui, étant monté sur la terrasse, passa là plusieurs heures avec grand plaisir.

La province de Ka était une plaine fertile. Plusieurs canaux et plusieurs bras du Nil la coupaient dans toutes les directions, tel un filet aux mailles argentées et azurées. Les melons et le froment semés en novembre mûrissaient déjà. Sur les champs fourmillaient en grand nombre des hommes nus qui cueillaient les concombres ou semaient le coton. Le

territoire était souvent couvert de constructions qui, en plusieurs endroits, se groupaient plus nombreuses, et formaient de petites villes.

La majorité des maisons, particulièrement de celles situées au milieu des champs, étaient des chaumières de boue recouvertes de paille et de feuilles de palmier. Par contre dans les villes, les maisons étaient en pierres, et avec leurs toits plats, elles ressemblaient à de blancs hexaèdres percés par places, à l'endroit des portes et des fenêtres. Très fréquemment sur un de ces hexaèdres, s'en trouvait un second tant soit peu plus petit, et sur celui-ci, un troisième plus petit encore; chaque étage était peint d'une couleur différente. Sous le ciel de feu de l'Egypte, ces maisons ressemblaient à des perles, des rubis et des saphirs immenses, éparpillés au milieu du vert des prés et entourés de palmiers et d'acacias.

De cet endroit, Ramsès aperçut un phénomène qui l'étonna : c'était dans le voisinage des temples que se trouvaient les maisons les plus belles, et les champs où s'agitait la plus nombreuse population.

— Les métairies des prêtres sont les plus riches ?.... se souvint-il, et une fois encore il parcourut des yeux les temples et les chapelles, dont plusieurs se voyaient du haut des tours.

Cependant, comme il s'était réconcilié avec Herhor, et qu'il avait besoin des services des prêtres, il ne voulait pas s'occuper plus longtemps de cette question.

Dans le cours des jours suivants, le noble Sofra organisa pour le prince une série de chasses, en s'avançant de la ville d'Athribis vers l'orient. Au bord du canal on tirait à l'arc les oiseaux, on les prenait au trébuchet dans d'immenses filets, qui enveloppaient d'un coup une cinquantaine de pièces, ou bien on lançait les faucons sur les oiseaux qui volaient en liberté. Et quand le cortège du prince entra dans le désert oriental, on commença de grandes chasses avec chiens et pan-

thères contre les animaux à quatre pattes. En quelques jours, on en tua et on en captura plusieurs centaines.

Quand le noble Sofra s'aperçut que le prince en avait assez déjà des plaisirs en plein air et des nuits sous la tente, il interrompit les chasses, et par les chemins les plus courts ramena ses hôtes à Athribis.

Ils y arrivèrent à quatre heures de l'après-midi, et le nomarque invita tout le monde à un banquet dans son palais. bain, et il tira de sa propre cassette les parfums pour oindre bain, e tilt ira de sa propre cassette les parfums pour oindre Ramsès. Puis il surveilla le perruquier qui mettait en ordre les cheveux du vice-roi, enfin s'étant agenouillé sur le sol, il supplia le prince de vouloir bien lui faire la grâce d'accepter de nouveaux vêtements.

Il y avait là un pagne fraîchement tissé, recouvert de broderies, un tablier enrichi de perles, et un manteau broché d'or, très résistant, mais si délicat, qu'il pouvait tenir dans les deux mains.

Le prince héritier reçut gracieusement le tout, déclarant qu'il n'avait jamais encore obtenu si beau présent.

Le soleil déjà s'était couché, et le nomarque conduisit le prince à la salle de bal.

C'était un grand vestibule, entouré d'une colonnade, pavé en mosaïque. Tous les murs étaient recouverts de peintures représentant des scènes de la vie des ancêtres de Sofra, des guerres, des voyages sur mer, et des chasses. Au-dessus de cet édifice, en guise de toit, planait un immense papillon aux ailes multicolores que faisaient mouvoir des esclaves, afin de rafraîchir l'air.

Dans des torchères de bronze, fixées aux colonnes, brûlaient des torches lumineuses qui répandaient des vapeurs odorantes.

La salle était divisée en deux parties : l'une vide, l'autre remplie de tables et de sièges pour les invités. Dans le fond

s'élevait une estrade surmontée d'une tente précieuse aux parois écartées; là, se dressaient une table et un divan pour Ramsès.

Près de chaque table se trouvaient de grands vases avec des palmiers, des acacias et des figuiers. La table de l'héritier présomptif était entourée de plantes aciculaires qui répandaient dans la salle une odeur balsamique.

Les convives rassemblés saluèrent le prince d'une acclamation joyeuse, et lorsque Ramsès eût pris place sous le dais, d'où la vue s'étendait sur toute la salle, son cortège s'assit autour des tables.

Les harpes se firent entendre et des femmes commencèrent à entrer en de riches habits de mousseline, la gorge découverte, éblouissantes de pierreries. Quatre des plus belles entourèrent Ramsès, d'autres s'assirent auprès des dignitaires de sa suite.

Dans l'air s'épandait le parfum des roses, des muguets et des violettes, et le prince sentit battre ses tempes.

Les esclaves de l'un et de l'autre sexe, en pagnes blancs, roses et bleus, commencèrent à porter à la ronde les gâteaux, les rôtis de volaille et de gibier, les poissons, les vins et les fruits, ainsi que des guirlandes de roses, dont les assistants ceignaient leur tête. L'immense papillon agitait ses ailes de plus en plus vite, et dans la partie vide de la salle, la représentation débuta. Tour à tour entrèrent en scène les danseuses, les gymnastes, les bouffons, les prestidigitateurs et les maîtres d'armes; quand l'un d'eux donnait la preuve d'une adresse peu ordinaire, les spectateurs lui jetaient les fleurs de leurs couronnes, ou bien encore des anneaux d'or.

Le banquet se prolongea plusieurs heures, entremêlé d'acclamations en l'honneur du prince, du nomarque et de sa famille. A demi étendu sur le lit que recouvrait une peau de lion aux griffes d'or, Ramsès était servi par quatre dames. L'une l'éventait, l'autre changeait les guirlandes de sa tête,

les deux autres lui présentaient les mets. Vers la fin du repas celle d'entre elles avec qui le prince causait le plus volontiers lui apporta une coupe de vin. Ramsès en but la moitié, lui tendit le reste, et quand elle eut bu, il la baisa sur les lèvres.

Alors les esclaves se mirent à éteindre rapidement les torches, le papillon cessa d'agiter ses ailes, dans la salle la nuit et le silence se firent, entrecoupés par le rire nerveux des femmes.

Soudain on entendit le pas précipité de quelques hommes, et un cri effroyable :

— Lâchez-moi !.... criait une rauque voix d'homme. Où est le prince héritier ?.... Où est le lieutenant général ?....

Dans la salle tout bouillonna. Les femmes pleuraient terrifiées, les hommes criaient.

— Qu'est-ce que c'est ?.... Un attentat contre l'héritier présomptif !.... Holà, la garde !

On entendit le bruit des ustensiles brisés, et le fracas des sièges..

— Où est le prince héritier ? hurlait l'intrus.

— La garde !.... Défendez le prince héritier !.... répondit-on de la salle.

— Allumez les lumières !..... cria la voix juvénile de l'héritier présomptif. — Qui me cherche ?... Je suis ici !....

On apporta des torches. Dans la salle s'amoncelaient les ustensiles renversés et brisés, parmi lesquels se cachaient les convives. Sur l'estrade, le prince s'arrachait aux femmes, qui en criant lui enlaçaient les mains et les pieds.

Auprès du prince, Thoutmos, la perruque en désordre, un vase de bronze en main, était prêt à frapper à la tête quiconque se serait approché. Dans la porte de la salle apparurent plusieurs soldats, les sabres hors du fourreau.

— Qu'est-ce ?.... Qui est là ?.... criait le nomarque effrayé.

Enfin on aperçut l'auteur de tout ce trouble. Une sorte



Ne le touchez pas, cria Ramsès aux soldats.
(Page 257).

de géant, nu, couvert de boue, des sillons sanglants sur les épaules, était agenouillé sur les degrés de l'estrade, et tendait les mains vers le prince héritier.

— Voilà le meurtrier !.... hurla le nomarque. Emparez-vous de lui !....

Thoutmos leva son vase, de la porte accoururent les soldats. L'homme blessé tomba face contre les degrés, en criant :

— Miséricorde, soleil de l'Egypte !...

Déjà les soldats allaient le saisir, lorsque Ramsès, s'étant arraché aux femmes, s'approcha du misérable.

— Ne le touchez pas ! cria Ramsès aux soldats. — Que veux-tu, homme ?

— Je veux te raconter mes misères, maître.....

En cet instant Sofra, s'étant approché du prince lui dit à mi-voix :

— C'est un Hycsos..... Que Votre Excellence jette un regard sur sa barbe touffue et sur ses cheveux..... La témérité, du reste, avec laquelle il s'est introduit ici, prouve que ce criminel n'est pas un Egyptien.

— Qui es-tu ? demanda le prince.

— Je suis Bakoura, un travailleur du régiment des terrassiers de Sochem. Nous n'avons pas d'ouvrage maintenant, alors le nomarque Otoès nous a ordonné.....

— C'est un ivrogne et un fou !.... murmura Sofra bouleversé. — Comme il te parle seigneur.....

Le prince regarda le nomarque de telle sorte, que le dignitaire, plié en deux, fit un mouvement en arrière....

— Que vous a ordonné le noble Otoès ? demanda le vice-roi à Bakoura.

— Il nous a ordonné, seigneur, d'aller le long du Nil, de nager dans la rivière, de nous tenir près des routes et de mener grand bruit en ton honneur. Et il a promis, qu'en retour, il nous payerait ce qui nous revient..... Car seigneur,

voici déjà deux mois que nous n'avons rien touché..... Ni galettes de froment, ni poissons, ni huile pour oindre le corps.

— Qu'en dites-vous, noble seigneur? demanda le prince au nomarque.

— C'est un dangereux ivrogne, un vilain menteur..... répondit Sofra.

— Quel bruit avez-vous donc mené en mon honneur?

— Celui que l'on a ordonné, dit le colosse. — Ma femme et ma fille criaient avec les autres. « Puisse-t-il vivre éternellement » et moi, je plongeais dans l'eau et je jetais des guirlandes sur la barque de Votre Excellence, ce qui devait m'être payé un outnou. Et quand Votre Honneur a daigné faire son entrée dans la ville d'Athribis, c'est moi qui fus désigné pour me jeter sous les chevaux et arrêter le char.....

Le prince se mit à rire.

— Aussi vrai que j'existe, dit-il, je ne pensais pas que nous terminerions si gaiement le festin!.... Et combien t'a-t-on payé pour t'être jeté sous le char?

— On m'avait promis trois outnou, mais on ne m'a rien payé, ni à moi, ni à ma fille. Et à tout le régiment également, on n'a rien donné à manger depuis deux mois.

— De quoi donc vivez-vous?

— De mendicité, ou bien de ce que nous gagnons en travaillant chez le paysan. Alors, dans cette lourde misère, trois fois nous nous sommes révoltés, et nous avons voulu regagner nos demeures. Mais les officiers et les scribes, tantôt nous promettaient qu'on nous paierait notre dû, tantôt nous faisaient fustiger.....

— Pour ce vacarme en mon honneur? demanda le prince.

— Votre Honneur dit vrai..... Or hier eut lieu la plus grande révolte, pour laquelle Son Excellence le nomarque Sofra nous a fait décimer..... Un homme sur dix recevait

la bastonnade, c'est moi qui en ai le plus reçu, car je suis grand, et j'ai à nourrir trois bouches : la mienne, celles de ma femme et de ma fille..... Battu, je me suis arraché de leurs mains afin de tomber à plat ventre devant toi, Seigneur, et te conter nos douleurs. — Toi, bats-nous, si nous sommes coupables, mais que les scribes nous délivrent ce qui nous est dû, car nous mourrons de faim, nous, nos femmes et nos enfants.....

—Cet homme est possédé !.... s'écria Sofra. — Que Votre Noblesse daigne considérer combien il m'a fait de dégâts... Je n'aurai pas dix talents de ces tables, de ces plats, et de ces cruches.....

Parmi les convives qui avaient déjà reconquis leur présence d'esprit, un murmure s'éleva.

— C'est quelque bandit !.... disait-on. — Regardez, c'est vraiment un Hycsos..... En lui bouillonne encore le sang maudit de ses ancêtres qui ont envahi et détruit l'Egypte... Des meubles si précieux..... des ustensiles si élégants, réduits en poussière !....

— Une seule révoltte de travailleurs impayés, cause plus de tort à l'Etat, que ne valent toutes ces richesses, dit sévèrement Ramsès.

— Saintes paroles !.... Il convient de les graver sur les monuments, s'écria-t-on de suite parmi les convives. La révolte arrache le peuple au travail et attriste le cœur de Sa Sainteté..... Il ne convient pas que les travailleurs soient deux mois sans recevoir de solde.

Le prince, avec un mépris qu'il ne cacha pas, regarda les courtisans, mobiles comme les nuages, et se tourna vers le nomarque.

— Je te remets, dit-il d'un ton menaçant, cet homme martyrisé. Je suis sûr que pas un cheveu ne tombera de sa tête. Et demain je veux voir le régiment auquel il appartient et m'assurer si le plaignant a dit vrai.

Après ces paroles, le vice-roi sortit, laissant le nomarque et les convives dans une grande affliction.

Le lendemain, le prince, en s'habillant avec l'aide de Thoutmos, lui demanda :

— Les travailleurs sont-ils venus ?....

— Oui, seigneur. Depuis l'aube ils sont là qui attendent tes ordres.

— Et ce..... ce Bakoura est parmi eux ?

Thoutmos fit une grimace et répondit :

— Il est arrivé un étrange accident. Le noble Sofra l'avait fait enfermer dans une cave vide de son palais. Or, ce coquin, homme très fort, a défoncé la porte menant à une autre cave où se trouvait le vin, il a renversé plusieurs cruches de grand prix, et s'est énivré tellement que.....

— Que ?.... demanda le prince.

— Qu'il est mort.

Le prince héritier se leva brusquement de son siège

— Et tu crois, s'écria-t-il, qu'il s'est lui-même enivré à en mourir ?....

— Je suis obligé de le croire, car je n'ai pas de preuves qu'on l'ait tué, répondit Thoutmos

— Mais moi, je les chercherai !.... éclata le prince.

Il courait à travers la pièce et s'ébrouait comme un lionceau en furie.

Quand il se fut un peu calmé, Thoutmos dit :

— Seigneur, ne cherche pas de faute, là où il n'y en a pas de visible, car tu ne trouveras même pas de témoins. Si en fait, quelqu'un a, sur l'ordre du nomarque, étranglé ce travailleur, il ne l'avouera pas ; le mort lui-même ne dira rien aussi, et du reste, de quel poids serait son accusation devant le nomarque ?.... Dans ces conditions, aucun tribunal ne voudra entreprendre une enquête.....

— Mais si je l'ordonne ?.... demanda le vice-roi.

— Dans ce cas on fera une enquête, et l'on prouvera l'in-

nocence de Sofra. Après quoi, Seigneur, tu seras couvert de honte, et tous les nomarques, leurs parents et leurs serviteurs, deviendront tes ennemis.

Le prince se tenait au milieu de la pièce et réfléchissait.

— Du reste, continua Thoutmos, tout semble confirmer que cet infortuné Bakoura était un ivrogne ou un fou, et par dessus tout un homme d'origine étrangère. Car, est-ce qu'un Egyptien véritable et sensé, eût-il passé un an sans toucher de salaire et eût-il reçu le double de coups de bâton, aurait osé faire irruption dans le palais du nomarque et t'appeler avec de tels cris.

Ramsès inclina la tête, et voyant que dans l'autre salle se trouvaient des courtisans, il dit d'une voix étouffée :

— « Sais-tu Thoutmos, que depuis que j'ai entrepris ce voyage, l'Egypte me paraît tout autre. Parfois, je me demande intérieurement, si je ne suis pas dans un pays étranger? Puis, mon cœur se remplit d'angoisse comme si j'avais devant les yeux un voile, derrière lequel se commettraient de grandes iniquités, mais que moi, je ne puis apercevoir.....

— Aussi ne cherche pas à les voir, car à la fin il te semblera, que tous, nous sommes dignes d'aller aux mines, répartit en riant Thoutmos. Souviens-toi que les nomarques et les fonctionnaires sont les pasteurs de ton troupeau. Quand l'un d'eux trairait pour soi une mesure de lait, ou égorgerait une brebis, tu ne le tuerais ni ne le chasserais pourtant. Des brebis, tu en as beaucoup, mais les bergers sont rares.

Le vice-roi, s'étant vêtu, passa dans la salle d'attente où s'était rassemblée sa suite : prêtres, officiers et fonctionnaires. Puis, en même temps qu'eux, il quitta le palais et se rendit dans la cour extérieure.

C'était une vaste enceinte, plantée d'acacias à l'ombre desquels les travailleurs attendaient le prince. Au son de la trompette, toute la foule se leva rapidement du sol, et se rangea en cinq lignes.

Ramsès entouré d'un brillant cortège de dignitaires s'arrêta soudain, voulant d'abord examiner de loin le régiment des terrassiers. C'étaient des hommes nus, avec des bonnets blancs sur la tête et des pagnes de même couleur autour des hanches. Dans les rangs on pouvait parfaitement distinguer les bruns Egyptiens, les sombres nègres, les jaunes Assyriens et les blancs habitants de la Libye et des îles de la Méditerranée.

Les terrassiers dans la première ligne se tenaient avec des pics, dans la seconde avc des houes, dans la troisième avec des pelles. Le quatrième rang était composé de portefaix, qui tous avaient un levier et deux petits seaux, le cinquième était également formé de porte-faix, mais qui, deux par deux, portaient de grandes caisses. Ceux-là transportaient la terre que l'on venait de retirer.

Devant les rangs, tous les quelques pas, se tenaient les contre-maîtres, chacun avait en main un solide gourdin ou un grand compas en bois ou bien une équerre.

Lorsque le prince s'approcha d'eux, ils s'écrièrent en chœur : « Puisses-tu vivre éternellement » et s'agenouillant, ils frappèrent le front contre terre. Le prince héritier leur ordonna de se relever et de nouveau les examina avec attention.

C'étaient des hommes bien portants et forts, n'ayant nullement l'apparence de gens, qui depuis deux mois, se seraient soutenus en mendiant.

Le nomarque Sofra, suivi de son cortège s'avança vers le vice-roi. Mais Ramsès, feignant de ne l'avoir pas aperçu, se tourna vers l'un des contre-maîtres.

— Vous êtes les terrassiers de Sochem? demanda-t-il.

Le contre-maître tomba de toute sa longueur face contre terre et garda le silence.

Le prince haussa les épaules, et cria aux ouvriers :

— Vous êtes de Sochem?

— Nous sommes les terrassiers de Sochem !.... répondirent-ils en chœur.

— Avez-vous touché votre solde ?

— Nous avons touché notre solde. Nous sommes repus et contents. Nous sommes les serviteurs de Sa Sainteté, répartit le chœur, en martelant chaque parole.

— Par le flanc droit, tournez-vous !.... commanda le prince. prince.

Ils firent volte-face. Presque tous avaient sur les épaules les cicatrices nombreuses et profondes de bastonnades passées, mais il n'y avait pas de sillons récents.

— « On me trompe !.... » pensa l'héritier présomptif. Il ordonna aux travailleurs de se rendre aux casernes, et sans saluer le nomarque, ni prendre congé de lui, il revint vers le palais.

— Toi aussi, me soutiendras-tu, dit-il en route à Thoutmos, que ces gens soient des travailleurs de Sochem.

— Cependant, ils l'ont certifié eux-mêmes, répartit le courtisan.

Le prince se fit amener un cheval, et se rendit auprès des troupes, campées derrière la ville.

Toute la journée, il fit faire l'exercice aux régiments. Vers midi, sur le champ de manœuvres, apparurent, conduits par le nomarque, une cinquantaine de portefaix avec des tentes, des ustensiles, des vivres et du vin. Mais le prince les renvoya à Athribis, et quand survint l'heure du repas des troupes, le prince se fit servir et mangea des galettes d'avoine avec de la viande séchée.

C'étaient les régiments des mercenaires libyens. Quand le prince le soir leur fit déposer les armes et prit congé d'eux, il semblait que les soldats et les officiers fussent atteints de folie. En criant « Vis éternellement » ils embrassaient ses mains et ses pieds ; de leurs lances et de leurs manteaux ils firent une litière, et avec des chants, ils ramenèrent le prince

à la ville; en route, ils se disputaient l'honneur de le porter sur leurs épaules.

Le nomarque et les fonctionnaires de la province, voyant l'enthousiasme des barbares Libyens et la bienveillance que leur témoignait le prince héritier, prirent peur.

— Voilà un Souverain !.... dit tout bas le grand scribe à Sofra. — S'il voulait, ces gens nous tailleraient en pièces, nous et nos enfants.....

Le nomarque soucieux soupira en implorant les dieux et en se recommandant à leur bienveillante protection.

Très tard dans la nuit, Ramsès se retrouva dans son palais et là, ses serviteurs lui dirent qu'on avait changé sa chambre à coucher.

— Pourquoi cela?

— Parce que dans l'autre chambre à coucher, on avait vu un serpent venimeux, qui s'était si bien caché, qu'on n'avait pu le trouver.

La nouvelle chambre à coucher se trouvait dans l'aile qui avoisinait la maison du nomarque. C'était une salle quadrangulaire entourée de colonnes. Elle avait des murs d'albâtre, couverts de bas-reliefs polychromes représentant, au bas les plantes dans des vases, plus haut des guirlandes de feuilles d'oliviers et de lauriers.

Presqu'au milieu se dressait un grand lit incrusté d'ébène, d'ivoire et d'or. Deux torches odorantes éclairaient la pièce, sous la colonnade se trouvaient des tables avec du vin, des mets et des couronnes de roses.

Au plafond une grande ouverture carrée était dissimulée par une toile.

Le prince se baigna et s'étendit sur la couche molle, les serviteurs se retirèrent dans les pièces éloignées. Les torches commencèrent à s'éteindre; dans la chambre à coucher souffla un vent frais, saturé du parfum des fleurs. En

même temps, dans le haut, une douce musique de harpes se fit entendre.

Ramsès leva la tête. Le toit de toile de la chambre s'était retiré, et par l'ouverture du plafond, on voyait la constellation du Lion, au milieu de laquelle brillait l'étoile de Regulus. La musique des harpes se fit plus distincte.

— Les dieux se prépareraient-ils à me rendre visite?.... pensa Ramsès avec un sourire.

Dans l'ouverture du plafond jaillit une large raie de lumière. Cette lumière était intense, mais douce. Un instant après apparut dans le haut une litière en forme de nef dorée portant une tonnelle de fleurs; les piliers étaient enguirlandés de roses, le toit était de violettes et de lotus.

Sur des cordes garnies de verdure, la nef dorée descendit sans bruit dans la chambre à coucher. Elle s'arrêta sur le sol et de dessous les fleurs sortit une femme nue d'une rare beauté. Son corps avait des tons de marbre blanc; des vagues ambrées de sa chevelure coulait un parfum enivrant.

La femme après être descendue de sa litière aérienne, s'agenouilla devant le prince.

— Tu es la fille de Sofra?.... lui demanda l'héritier présomptif.

— Tu dis vrai, Seigneur.....

— Et cependant tu es venue vers moi?

— Te supplier de pardonner à mon père..... Le malheureux!.... depuis midi il verse des larmes et se traîne dans la poussière

— Et si je ne lui pardonnais pas, t'en irais-tu?

— Non..... murmura-t-elle tout bas.

Ramsès l'attira à lui et la baisa passionnément. Ses yeux s'enflammaient.

— A cause de cela, je lui pardonnerai, dit-il.

— Oh que tu es bon!.... s'écria-t-elle en se pressant contre le prince, et puis elle ajouta câline :

— Tu ordonneras qu'on le dédommage des pertes que lui a causé ce forcené de travailleur?

— Je l'ordonnerai.

— Et tu me prendras dans ta maison.....

Ramsès la regarda

— Je te prendrai, car tu es belle.

— En vérité?.... reprit-elle en enlaçant le cou du prince. Regarde mieux..... Parmi les beautés de l'Egypte, je n'occupe que la quatrième place.

— Que veux-tu dire?

— A Memphis ou près de Memphis, demeure la première. Par bonheur, ce n'est qu'une Juive!..... A Sochem, il y en a une autre.....

— Je ne sais rien de cela, interrompit le prince.

— Oh, pigeon que tu es!.... Ainsi tu ne sais rien aussi, sans doute, de la troisième qui est à Anou.

— Fait-elle aussi partie de ma maison?

— Ingrat!.... s'écria-t-elle en le frappant d'une fleur de lotus. Tu es capable, d'ici quelques semaines, de dire la même chose de moi..... Mais moi, je ne me laisserai pas faire tort.

— C'est comme ton père.

— Tu ne lui as pas encore pardonné!... Souviens-toi que je m'en irai

— Non, non, reste!.... reste!....

Le lendemain, le vice-roi daigna accepter avec les hommages du nomarque Sofra un banquet chez lui. Publiquement il le loua pour son administration de la province, et afin de le dédommager des pertes que lui avait causées le travailleur ivre, il lui fit don de la moitié des ustensiles et des meubles qu'il avait reçue dans la ville d'Anou.

L'autre moitié de ces dons fut prise par la fille du nomarque, la belle Abeb, en sa qualité de dame du palais. De plus, elle se fit payer sur la cassette de Ramsès, cinq talents pour ses parures, ses chevaux et ses esclaves.

Le soir, le prince en baillant, dit à Thoutmos :

— Sa Sainteté, mon père, m'a dit une grande vérité : les femmes coûtent cher.

— C'est bien pis quand il n'y en a pas, répartit l'élégant.

— Mais moi, j'en ai quatre, et je ne sais même pas de quelle manière. Je pourrais vous en céder au moins deux.

— Tu céderais aussi Sara?

— Celle-là, non, surtout si elle a un fils.

— Si Votre Noblesse destine à ces tourterelles une belle dot, on leur trouvera des maris.

Le prince bailla de nouveau.

— Je n'aime pas à entendre parler de dot, dit-il. Ah!.... quel bonheur! je vais enfin m'arracher de votre compagnie et m'établir parmi les prêtres.

— Vrai, tu vas le faire.

— Je le dois. Par eux j'apprendrai peut-être enfin pourquoi les pharaons s'appauvrissent..... Ah!.... et puis aussi, je me reposerai.



CHAPITRE XXV

Un Trio de Phéniciens

Ce même jour, à Memphis, le Phénicien Dagon, l'illustre banquier du prince, était étendu sur un divan, dans la vérandah de son palais. D'odorants buissons épineux cultivés dans des vases entouraient le richard, que deux esclaves noirs rafraîchissaient avec des éventails, et lui, tout en s'amusant avec une jeune guenon, écoutait les comptes que lui lisait son scribe.

En cet instant, un esclave armé d'un glaive, d'un heaume, d'une lance et d'un bouclier (le banquier aimait les costumes militaires) annonça le noble Rabsoun. C'était un marchand phénicien établi à Memphis.

Le visiteur entra, saluant très bas, et il baissa les paupières de telle sorte que le noble Dagon ordonna au scribe et aux esclaves de quitter la vérandah. Ensuite, en homme avisé, il examina tous les recoins et dit à son hôte :

— Nous pouvons causer.

Rabsoun commença sans préambule :

— Votre Noblesse sait-elle, que le prince Hiram est arrivé à Tyr?....

Dagon sursauta sur le divan.

— Que la lèpre tombe sur lui et sa principauté!.... clama-t-il.

— Il m'avait bien dit, continua tranquillement le visiteur, qu'il y avait un malentendu entre vous deux.

— Un malentendu?.... criait Dagon. — Ce brigand m'a

volé, m'a détruit, m'a ruiné..... Quand j'ai envoyé mes vaisseaux à la suite des vaisseaux tyriens, chercher de l'argent vers l'ouest, les pilotes de ce coquin d'Hiram jetèrent du feu sur eux, voulurent les pousser dans les bas-fonds..... Oui, et mes vaisseaux sont revenus sans rien, à moitié brûlés et brisés..... Puisse le feu du ciel le réduire en cendres !.... conclut le banquier, furieux, hors de lui

— Et si le prince Hiram a pour Votre Noblesse une bonne affaire ? demanda le visiteur avec flegme.

La tempête qui faisait rage dans le cœur de Dagon se calma sur le champ.

— Quelle affaire peut-il avoir pour moi ? dit-il d'une voix tout à fait calme.

— Il le dira lui-même à Votre Noblesse, mais il doit auparavant vous voir.

— Eh bien, qu'il vienne ici.

— Il pense que c'est à Votre Noblesse d'aller chez lui. Car n'est-il pas membre du Conseil suprême de Tyr ?

— Qu'il crève avant que je n'aille chez lui !... écria le banquier irrité de nouveau.

Le visiteur rapprocha son siège du divan, et tapota le richard sur la cuisse.

— Dagon, dit-il, sois raisonnable.

— En quoi ne suis-je pas raisonnable ? et pourquoi, toi, Rabsoun, ne me dis-tu pas « Votre Noblesse ? »...

Dagon, ne sois pas bête !.... dit le visiteur d'un ton persuasif. — Si tu ne vas pas chez lui, ni lui chez toi, comment ferez-vous une affaire ?

— Tu es bête, Rabsoun ! éclata derechef le banquier. Car si, moi, j'allais chez Hiram — que ma main se dessèche si je mens — je perdrais à cette politesse une moitié de mon gain.

Le visiteur réfléchit et répartit :

— Maintenant tu as prononcé une sage parole. Alors je te dirai quelque chose. Viens chez moi, et Hiram viendra

chez moi également, et tous deux chez moi, vous parlerez au sujet de cette affaire.

Dagon pencha la tête vers lui, et, clignant de l'œil, lui demanda, d'un air matois.

— Eh, Rabsoun!..... Dis tout de suite : Combien t'a-t-il donné?

— Pourquoi faire?

— Pour que je vienne chez toi, et que je fasse affaire avec cette lèpre

— C'est une affaire qui intéresse toute la Phénicie, aussi je n'ai pas besoin de gagner là-dessus, répartit Rabsoun avec indignation.

— Que tes débiteurs te paient aussi bien que tu dis vrai!

— Qu'ils ne me paient pas, si je gagne quelque chose là-dessus. Puisse seulement la Phénicie ne rien perdre! cria avec colère Rabsonn.

Ils se quittèrent.

Vers le soir, le noble Dagon monta dans une litière, portée par six esclaves. Deux coureurs avec des gourdins et deux porteurs de torches le précédaient, et derrière la litière, marchaient quatre serviteurs armés de pied en cap; non pour la sûreté de Dagon, mais parce que celui-ci aimait, depuis un certain temps, à s'entourer de gens armés, comme un guerrier

Il descendit de litière avec une grande majesté, et soutenu par deux hommes (un troisième portait au-dessus de lui un parasol) il entra dans la maison de Rabsoun.

— Où est-il ce..... Hiram? demanda-t-il avec hauteur à son hôte.

— Il n'est pas ici.

— Comment?.... alors c'est moi qui dois l'attendre?

— Il n'est pas dans cette chambre, mais il est dans la troisième pièce, chez ma femme, reprit le maître de la maison. Il rend en ce moment visite à mon épouse.

— Je n'irai pas là ! dit le banquier en s'asseyant sur le divan.

— Tu iras dans la seconde pièce, et lui, au même instant s'y rendra également.

Après une courte résistance, Dagon céda, et un instant après, sur un signe du maître de la maison, il entra dans la seconde chambre. En même temps, des appartement intérieurs sortit un homme de petite taille, à barbe grise, vêtu d'une tunique tissée d'or, un cercle d'or sur la tête.

— Voici, dit l'hôte en se plaçant au milieu, voici Sa Grâce le prince Hiram, membre du Conseil suprême de Tyr..... Voici le noble Dagon, banquier du prince héritier le vice-roi de la Basse-Egypte.

Les deux dignitaires se saluèrent, les mains croisées sur la poitrine, et s'assirent à des tables séparées, au milieu de la salle. Hiram écarta légèrement sa tunique, afin de montrer une grande médaille d'or qu'il avait au cou ; en réponse, Dagon se mit à jouer avec une grosse chaîne d'or qu'il tenait du prince Ramsès.

Le vieillard parla le premier : « Moi, Hiram, je salue Votre Seigneurie, Seigneur Dagon, je vous souhaite Seigneur, une grande fortune et du succès dans vos affaires. »

— Moi, Dagon, je salue Votre Seigneurie, Seigneur Hiram, et je vous souhaite, Seigneur, même chose que Votre Seigneurie me souhaite.

— Voulez.-vous donc, Seigneur, vous quereller déjà, interrompit Hiram irrité.

— En quoi est-ce que je me querelle ?..... Rabsoun, dis toi-même, si je me querelle ?....

— Il vaudrait mieux que Vos Noblesses parlent d'affaires, répartit l'hôte.

Après un instant de réflexion, Hiram commença :

— Les amis de Votre Seigneurie à Tyr, vous adressent par moi, Seigneur, leurs saluts.

— Ils ne m'adressent que cela? dit Dagon d'un ton railleur.

— Que voudriez-vous donc, Seigneur, qu'ils vous envoient? répartit Hiram en élevant la voix.

— Silence!.... paix!.... interrompit le maître du logis.

Hiram respira plusieurs fois profondément et dit:

— C'est vrai, la paix nous est nécessaire...... De sombres moments approchent pour la Phénicie.

— La mer nous aurait-elle submergé Tyr ou Sidon? demanda Dagon avec un sourire.

Hiram cracha et demanda :

— Pourquoi, Seigneur, êtes-vous si mauvais aujourd'hui?

— Je suis toujours mauvais, quand on ne m'appelle pas Votre Noblesse.....

— Et pourquoi, Seigneur, ne m'appelez-vous pas — Votre Grâce..... Je suis prince, pourtant!....

— Peut-être en Phénicie, répartit Dagon. — Mais déjà en Assyrie, chez le moindre satrape, vous attendez trois jours une audience dans les antichambres, seigneur, et quand on vous reçoit, vous vous couchez à plat ventre comme n'importe quel marchand phénicien.

— Et vous, seigneur, que feriez-vous en présence d'un sauvage qui pourrait vous faire empaller?..... s'écria Hiram.

— Ce que je ferais, je ne le sais, dit Dagon. — Mais en Egypte, je m'assieds sur le même divan que l'héritier du trône, qui maintenant est vice-roi.

— Mettez-vous d'accord, Votre Noblesse!.... Mettez-vous d'accord, Votre Grâce!.... disait leur hôte en tâchant de les calmer.

— D'accord!.... d'accord, que ce seigneur est un vulgaire marchand phénicien, et qu'il ne veut pas me traiter avec respect..... s'écria Dagon.

— J'ai cent vaisseaux!.... s'exclama Hiram.

— Et Sa Sainteté le pharaon a vingt mille villes, villages et forteresses.

— Vos Noblesses vont noyer cette affaire et toute la Phénicie avec elles !..... intervint Rabsoun d'une voix qui se faisait déjà plus haute.

Hiram serra les poings, mais se tut et prit un temps de repos.

— Vous avouerez cependant, Votre Noblesse, dit-il au bout d'un instant à Dagon, que de ces vingt mille villes, Sa Sainteté n'en possède pas beaucoup en fait.

— Votre Grâce veut dire, répartit Dagon, que sept mille villes appartiennent aux temples et sept mille aux grands seigneurs ?.... Il en reste cependant toujours six mille net à Sa Sainteté.

— Pas tout à fait ! Car, lorsque Votre Noblesse, en aura déduit près de trois mille qui sont en gage chez les prêtres, et près de deux mille qui sont affermées à nos Phéniciens...

— Votre Grâce dit vrai, articula Dagon. Cependant il reste toujours à Sa Sainteté environ deux mille villes très riches.....

— Typhon vous possède-t-il ?.... clama à son tour Rabsoun. — Vous allez maintenant faire le compte des villes du Pharaon, que le.....

— Chut !.. murmura Dagon, en se levant brusquement de son siège.

— Losque sur la Phénicie le malheur est suspendu ! acheva Rabsoun.

— Que j'apprenne une bonne fois quel malheur ?.... interrompit Dagon.

— Alors, laisse parler Hiram, et tu l'apprendras, répartit l'hôte.

— Qu'il parle.....

— Votre Noblesse sait-elle, ce qui est survenu à l'auberge

du « Vaisseau », chez notre frère Asarhadon?.... commença Hiram.

— Je n'ai pas de frères parmi les cabaretiers!.... dit railleusement Dagon.

— Tais-toi!.... cria Rabsoun irrité, et il saisit la poignée de son stylet. Si tu es bête, comme le chien qui aboie en dormant.....

— Pourquoi se fâche-t-il celui-ci, ce marchand d'os? répartit Dagon en saisissant également son couteau.

Silence!.. Paix! disait pour essayer de les calmer, le vénérable prince, tout en portant lui aussi à sa ceinture, sa main décharnée.

— Un moment, chez tous les trois les narines frémirent et les yeux étincelèrent. Enfin Hiram, qui s'était apaisé le premier, commença de nouveau, comme si de rien n'était.

— Il y a quelques mois, descendit à l'auberge d'Asarhadon, un certain Phout de la ville de Harran.....

— Il devait réclamer cinq talents à je ne sais quel prêtre, ajouta Dagon.

—Et puis?.... demanda Hiram.

— Rien. Il a trouvé faveur auprès d'une prêtresse, et sur son conseil il est parti chercher son débiteur à Thèbes.

— Tu as la raison d'un enfant, et la langue d'une femme, dit Hiram. — CeHarranais n'est pas un·Harranais, mais un Chaldéen et il ne s'appelle pas Phout, mais Béroès.....

— Béroès?.. Béroès?.. répéta Dagon, en essayant de se souvenir. — J'ai entendu ce nom quelque part.

— Tu l'as entendu?.. continua avec mépris Hiram. — Béroès, c'est le plus savant des prêtres de Babylone, le conseiller des princes Assyriens, et du roi lui-même.

— Que m'importe?.... Qu'il soit le conseiller de qui bon lui semble, pourvu que ce ne soit pas du pharaon! dit le banquier.

Rabsoun se leva de son siège, et plaçant sous les yeux de Dagon son poing menaçant, il s'écria :

— Tu es un porc engraissé des relavures du pharaon..... Toute la Phénicie t'intéresse autant que m'intéresse, moi, l'Egypte..... Si tu le pouvais, pour une drachme, tu vendrais ta patrie... Chien... lépreux !..

Dagon pâlit, et répartit d'une voix tranquille.

— Qu'est-ce que radote ce boutiquier ?.. A Tyr, sont mes fils, qui y apprennent la navigation, à Sidon est établie ma fille avec son mari... J'ai prêté la moitié de ma fortune au Conseil suprême, bien que cela ne me rapporte même pas dix du cent. Et ce boutiquier dit que la Phénicie ne m'intéresse pas !....

Rabsoun, écoute-moi ! ajouta-t-il après un instant. Je souhaite à ta femme, à tes enfants et aux ombres de tes pères, que tu tiennes autant à eux, que moi à chaque vaisseau phénicien, à chaque pierre de Tyr, de Sidon et même de Zarpath et d'Achsib.

— Dagon dit vrai, interrompit Hiram.

— Moi, je ne tiens pas à la Phénicie !.... poursuivit le banquier en s'échauffant. Et combien de Phéniciens n'ai-je pas fait venir ici, afin qu'ils fassent fortune et que m'en revient-il ?.... Moi, je ne tiens pas !.... Hiram m'a détérioré deux vaisseaux et m'a privé de gains considérables, et cependant, du moment qu'il s'agissait de la Phénicie, je me suis assis avec lui dans la même pièce.....

— Car tu pensais parler de quelque chose où l'on pût tromper quelqu'un, dit Rabsoun.

— Puisses-tu, imbécile, penser de la sorte à la mort !.... répartit Dagon. — Comme si j'étais un enfant, et comme si je ne comprenais pas, que lorsque Hiram arrive à Memphis, ce n'est pas pour le commerce qu'il y vient. Oh toi, Rabsoun !..... Tu devrais passer deux ans chez moi comme garçon d'écurie.....

— Assez !.... s'écria Hiram, en frappant du poing sur la table.

— Nous n'en finirons jamais avec ce prêtre Chaldéen, grommela Rabsoun, avec un calme aussi grand, que si l'instant d'auparavant, ce n'était pas lui qu'on eût injurié.

Hiram toussa et commença :

— Cet homme a réellement des biens et une maison à Harran, et là il se nomme Phout. Il a reçu, des marchands Hittites, des lettres pour les marchands de Sidon. C'est pourquoi votre caravane l'a emmené avec elle. Il parle correctement le phénicien, il paie rubis sur l'ongle, ne demande rien d'extraordinaire, aussi nos gens l'avaient même pris en grande affection. Mais, continua Hiram en se grattant la barbe, quand le lion se couvre de la peau du bœuf, toujours il laisse voir, quand ce ne serait qu'un bout de queue. Ce Phout était terriblement savant et sûr de lui-même ; aussi le chef de la caravane visita-t-il, en secret, ses affaires. Et il ne trouva rien qu'une médaille de la déesse Astarté. Cette médaille piqua au vif la curiosité du chef de la caravane. D'où un Hittite pouvait-il avoir une médaille phénicienne... Aussi, quand ils arrivèrent à Sidon, il fit part de tout aux anciens, et dès ce moment notre police secrète eut l'œil sur ce Phout. Cependant, c'est un tel sage que, lorsqu'il fut resté quelques jours à Sidon, tous se mirent à l'aimer. Il priait, et il faisait des offrandes à la déesse Astarté, il payait avec de l'or, il n'empruntait pas d'argent, il n'avait commerce qu'avec des Phéniciens. Et il ensorcela si bien tout le monde, que la surveillance à laquelle il était soumis se relâcha et qu'il arriva en paix à Memphis. Là, de nouveau nos anciens commencèrent à le surveiller, mais ne découvrirent rien ; ils se doutèrent seulement que c'était un grand seigneur, et non un simple bourgeois Harranais. Ce ne fut qu'Asarhadon qui découvrit par hasard (et même il ne découvrit pas, mais il tomba sur la piste) que ce soi-disant Phout, avait passé toute une nuit

dans le vieux temple de Set, dont l'importance est grande ici.....

— N'y entrent que les grands-prêtres pour de graves conseils, intervint Dagon.

— Cela même n'aurait rien signifié encore, continua Hiram. Mais l'un de nos marchands revint il y a un mois de Babylone avec d'étranges nouvelles. En retour d'un présent considérable, un courtisan du satrape de Babylone lui avait dit que le malheur était suspendu sur la Phénicie.

— Les Assyriens s'empareront de vous, dit le courtisan à notre négociant, et les Egyptiens s'empareront des Israélites. Pour cette affaire, justement, le grand prêtre Chaldéen Béroès est parti chez les prêtres Thébains, et il conclura un accord avec eux.

— Vous devez savoir, continua Hiram, que les prêtres Chaldéens considèrent les prêtres d'Egypte comme leurs frères. Et Béroès ayant une grande influence à la cour du roi Assar, la nouvelle de ce traité peut donc être très véridique.

— Quel besoin les Assyriens ont-ils de la Phénicie?.... demanda Dagon, en se rongeant les ongles.

— Et quel besoin le voleur a-t-il du grenier d'autrui?.... répartit Hiram.

— Que peut signifier ce traité de Béroès avec les prêtres Egyptiens?..... intervint Rabsoun pensif.

— Que tu es bête!.... répartit Dagon. — Le Pharaon ne fait que ce que les prêtres ont décidé.

— Il y aura également un traité avec le pharaon, ne craignez rien! ajouta Hiram. A Tyr, nous savons de source certaine, que se dirige vers l'Egypte avec une nombreuse suite et des présents l'ambassadeur Assyrien Sargon..... Il veut soi-disant visiter l'Egypte et s'entendre avec les ministres, afin que dans les actes égyptiens, on ne mentionne pas que l'Assyrie paie tribut aux pharaons. Mais c'est lui en réalité,

qui va conclure le traité de partage des pays situés entre notre mer et la rivière de l'Euphrate.

— Que la terre les engloutisse! jura Rabsoun.

— Que penses-tu de cela, Dagon?.... demanda Hiram.

— Et vous que feriez-vous, si vraiment Assar vous attaquait.

Hiram trembla de fureur.

— Ce que nous ferions?.... Nous monterions dans nos vaisseaux avec nos familles et nos trésors, et nous laisserions à ces chiens les décombres des villes et les cadavres en putréfaction des esclaves..... Ne connaissons-nous pas des terres plus grandes et plus belles que la Phénicie, où l'on peut fonder une nouvelle patrie, plus riche que celle-ci?....

— Que les dieux nous préservent de cette extrémité! dit Dagon.

— Il s'agit justement de sauver la Phénicie actuelle de l'anéantissement, continua Hiram. Et toi, Dagon, tu peux beaucoup en cette affaire.

— Que puis-je?....

— Tu peux savoir des prêtres, si Béroès a été chez eux, et s'il a conclu avec eux un tel pacte?....

— C'est une chose terriblement difficile!.... murmura Dagon. Mais peut-être trouverai-je un prêtre qui me renseignera.

— Tu peux, poursuivit Hiram, empêcher à la cour du pharaon, le traité avec Sargon.

— Très difficilement..... Moi seul, je n'y saurai parvenir.....

— Je serai avec toi, et la Phénicie fournira l'or. Déjà maintenant, on lève un impôt.

— J'ai donné moi-même deux talents, murmura Rabsoun.

— J'en donnerai dix, dit Dagon. Mais que recevrai-je pour prix de mes efforts?

— Quoi?.... Eh bien, dix vaisseaux, répartit Hiram.

— Et toi, combien gagneras-tu? demanda Dagon.

— Tu trouves que c'est peu?.... Eh bien, tu en recevras quinze.

— Je demande, ce que toi, tu gagneras? insista Dagon.

— Nous te donnerons..... vingt vaisseaux..... Est-ce assez?

— Soit. Mais vous leur indiquerez la route du pays de l'or.

— Nous l'indiquerons.

— Et le pays d'où vous tirez l'étain.

— Soit.....

— Et celui où nait l'ambre, acheva Dagon.

— Puisses-tu crever une bonne fois!.... répartit le noble prince Hiram, en lui tendant les mains..... Mais tu ne me garderas plus rancune pour ces deux chaloupes de jadis?....

Dagon soupira.

— Je m'efforcerai d'oublier. Mais..... quelle fortune j'aurais, si alors vous ne m'aviez pas chassé!....

— Assez! interrompit Rabsoun. Parlez de la Phénicie.

— Par qui auras-tu des nouvelles de Béroès et du traité? demanda Hiram à Dagon.

— Laisse. Il est dangereux de parler de cela, car des prêtres y seront mêlés.

— Et par qui pourrais-tu ruiner le traité?

— Je pense..... je pense que ce sera probablement par l'entremise de l'héritier du trône. J'ai beaucoup de ses reçus.

Hiram leva la main et répartit :

— Le prince héritier, très bien, car il deviendra pharaon, peut-être même avant peu.

— Chut!..... interrompit Dagon en frappant la table du poing. — Puisses-tu perdre la parole pour dire des pareilles choses!....

— En voilà un porc!..... s'écria Rabsoun, en mettant au banquier son poing sous les yeux.

— En voilà un imbécile de mercier! répondit Dagon avec un sourire railleur. — Toi, Rabsoun tu devrais vendre dans

les rues des poissons et de l'eau et non te mêler des intérêts entre Etats. Un sabot de bœuf, souillé de la boue d'Egypte, a plus de sens que toi qui habites depuis cinq ans dans la capitale de l'Egypte!.... Puisses-tu être dévoré par les porcs.....

— Silence!.... Silence!.... intervint Hiram, vous ne me laisserez pas finir.

— Parle, car tu es sage, et mon cœur te comprend, dit Rabsoun.

— Si toi Dagon, tu as de l'influence sur l'héritier présomptif cela est fort bon, continua Hiram. Car si le prince héritier veut avoir un traité avec l'Assyrie, le traité aura lieu, et de plus il sera écrit de notre sang et sur nos peaux. Mais si le prince héritier veut la guerre avec l'Assyrie, il fera la guerre, quand bien même les prêtres invoqueraient contre lui l'appui de tous les dieux.

— Chut!.... interrompit Dagon, si les prêtres le veulent absolument, le traité aura lieu..... Mais peut-être ne le voudront-ils pas.

— C'est pourquoi, Dagon, continua Hiram, nous devons avoir de notre côté tous les chefs.

— C'est chose possible.....

— Et les nomarques....

— C'est également possible.

— Et le prince héritier, poursuivit Hiram. — Mais si tu es seul à le pousser à la guerre contre l'Assyrie, cela ne servira de rien. L'homme est pareil à une harpe, il a beaucoup de cordes sur lesquelles il faut jouer avec les dix doigts, et toi, Dagon, tu n'es qu'un doigt.

— Je ne puis pourtant me déchirer en dix.....

— Mais tu peux être comme la main, qui a cinq doigts. Il faut que tu agisses en sorte, que personne ne sache que tu veux la guerre. Mais que chaque cuisinier du prince héritier veuille la guerre, que chaque perruquier du prince héri-

tier, scribes, officiers, cochers, que tous veuillent la guerre avec l'Assyrie, et que le prince héritier, entende parler de cela du matin au soir, et même en dormant.....

— Cela sera fait.

— Et connais-tu ses maîtresses? demanda Hiram.

Dagon fit un geste de la main.

— Sottes filles, répondit-il. Elles ne pensent qu'à s'habiller, à se farder, et à s'inonder de parfums..... Mais d'où viennent ces parfums, et qui les apporte en Egypte, voilà déjà ce qu'elles ne savent plus.

— Il faut lui donner une maîtresse qui le sache, dit Hiram.

— Où la prendre?.... demanda Dagon. Ah!.... j'en ai une!.... s'écria-t-il en se frappant le front. — Connais-tu Kama, la prêtresse d'Astarté?....

— Quoi?..... interrompit Rabsoun. La prêtresse de la sainte déesse Astarté serait la maîtresse d'un Egyptien.....

— Tu préférerais qu'elle fût la tienne?.... railla Dagon. Elle deviendra même grande prêtresse, au cas où il serait nécessaire de la rapprocher de la cour.....

— Tu dis vrai, dit Hiram.

— Mais c'est un sacrilège!..... s'indigna Rabsoun.

— Aussi la prêtresse qui le commettra peut mourir, intervint le vénérable Hiram.

— Puisse seulement ne pas nous faire obstacle, cette Sara, la Juive, reprit après un instant de silence Dagon. Elle attend un enfant, auquel dès maintenant le prince est attaché. Et s'il naissait un fils, toutes les femmes seraient mises de côté.

— Nous aurons également de l'argent pour Sara, dit Hiram.

— Elle n'acceptera rien!.... éclata Dagon. — Cette misérable a repoussé une coupe précieuse en or, que je lui avais portée moi-même.

— Car elle pensait que tu voulais la tromper, intervint Rabsoun.

Hiram secoua la tête.

— Il n'y a pas à s'inquiéter, dit-il. Où l'or ne trouve pas accès, là trouve accès un père, une mère, ou une maîtresse. Et là où n'atteint pas une maîtresse, pénètre encore.....

— Le couteau..... siffla Rabsoun.

— Le poison..... murmura Dagon.

— Le couteau est chose bien grossière..... conclut Hiram.

Il caressa sa barbe, réfléchit, enfin se leva et tira de son sein un ruban de pourpre auquel étaient attachées trois amulettes d'or, avec l'image de la déesse Astarté. Il sortit un couteau de sa ceinture, partagea le ruban en trois, et donna à Dagon et à Rabsoun deux des morceaux avec les amulettes.

Puis, tous trois allèrent du milieu de la chambre vers un angle où se trouvait une statue ailée de la déesse, ils croisèrent leurs mains sur la poitrine, et Hiram se mit à parler d'une voix sourde, mais distincte :

— A toi, mère de toute vie, nous jurons de garder fidèlement nos pactes, et de ne prendre de repos jusqu'à ce que les saintes villes soient préservées des ennemis, puissent-ils être détruits par la faim, la maladie et le feu.

Si l'un de nous ne tenait pas sa promesse ou trahissait le secret, puissent tous les malheurs et tous les opprobres s'abattre sur lui..... Que la faim torde ses entrailles, et que le sommeil fuie ses yeux injectés de sang..... Que la main se dessèche de qui se hâterait de lui porter secours en prenant pitié de sa misère..... Que sur sa table, le pain se change en pourriture, et le vin en sang infect..... Que ses enfants périssent, et que sa maison s'emplisse de batards, qui crachent sur lui et le chassent. Qu'il agonise solitaire en gémissant pendant de longs jours et que son cadavre abject

NE SOIT REÇU NI PAR LA TERRE, NI PAR L'EAU, QU'IL NE SOIT PAS BRULÉ PAR LE FEU, NI DÉVORÉ PAR LES BÊTES FÉROCES !

QU'IL EN SOIT AINSI !....

Après le terrible serment qu'avait commencé Hiram, mais que, dès le milieu, tous vociféraient avec des voix tremblantes de rage, les trois Phéniciens se reposèrent essoufflés. Puis Rabsoun les conduisit à un banquet, où avec le vin, la musique et les danseuses, ils oublièrent un instant la tâche qui les attendait.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Deuxième Partie

PRÈTRES & PHÉNICIENS

CHAPITRE I

Le Temple de la Déesse Hator

Non loin de la ville de Pi-Bast, s'élevait le grand temple de la déesse Hator.

Dans le mois de Paoni (mars-avril), le jour de l'équinoxe de printemps, vers les neuf heures du soir, alors que l'étoile Sirius allait se coucher, s'arrêtèrent à la porte du temple deux prêtres voyageurs et un pénitent. Celui-ci était pieds-nus, la tête couverte de cendres, et il était vêtu d'un lambeau d'étoffe grossière, dont il se voilait la face.

Bien que la nuit fût claire, l'on ne pouvait discerner la physionomie des voyageurs. Ils se tenaient en effet dans l'ombre de deux immenses statues de la déesse à la tête de vache, qui gardaient l'entrée du temple, et d'un œil bienveillant préservaient le nome de Habu de la famine, de l'inondation funeste et des vents du Sud.

Après s'être un peu reposé le pénitent se jeta face contre terre, et pria longuement. Puis il se releva, saisit le marteau de cuivre et heurta. Le son formidable du métal parcourut toutes les cours, frappa les murs épais du temple et s'épandit au loin par delà les champs de froment, les chaumières d'argile des paysans, et les eaux argentées du Nil, éveillant les oiseaux, qui répondirent par de faibles cris.

Après un long moment, derrière le portail, un murmure se fit entendre, suivi de questions :

— Qui nous éveille?

— L'esclave des dieux, Ramsès, dit le pénitent.

— Que viens-tu chercher?

— La lumière de la sagesse.

— Quels droits as-tu?

— J'ai obtenu les premières consécrations, et aux grandes processions à l'intérieur des temples, je porte la torche.

La porte s'ouvrit largement. Dans l'embrasure se tenait un prêtre vêtu de blanc, qui, étendant la main, dit d'une voix lente et distincte :

— Entre. Qu'en franchissant ce seuil, la paix descende en ton âme, et que s'accomplissent les souhaits pour lesquels tu viens, par une humble prière, implorer les dieux.

Lorsque le pénitent se fut jeté à ses pieds, le prêtre en traçant un signe au-dessus de sa tête, murmura :

— Au nom de Celui qui est, a été et sera..... de Celui qui a créé toute chose.....dont le souffle est la vie éternelle emplissant le monde visible et invisible..... .

Et quand le portail se fut refermé, le prêtre prit Ramsès par la main. A travers la demi-obscurité, parmi les immenses colonnes du vestibule, il le conduisit à la demeure qui lui était assignée. C'était une petite cellule éclairée par une veilleuse. Sur des dalles de pierre était jeté une botte d'herbe sèche : dans un coin se trouvait une cruche d'eau, et à côté une galette d'orge.

— Je vois, qu'en vérité, je me reposerai ici des réceptions des nomarques !.... s'écria gaiement Ramsès.

— Pense à l'éternité ! répartit le prêtre en s'éloignant.

Le prince fut désagréablement frappé par cette réponse. Bien qu'il eût faim, il ne voulut ni manger la galette, ni boire l'eau. Il s'assit sur l'herbe, et contemplant ses pieds meurtris par la route, il se demanda ce qu'il était venu faire ici, pourquoi de son plein gré, il s'était dépouillé de ses dignités.

A la vue des murs de la cellule et de sa nudité, il se ressouvenait de ses années d'enfance, passées dans les écoles des prêtres. Que de bastonnades il y avait reçues !.... que de nuits il avait passées par punition, sur les dalles de pierre !.... Ramsès maintenant encore éprouva cette haine et cette terreur qu'il ressentait jadis en présence des prêtres sévères, qui à toutes ses questions et à toutes ses prières, répondaient toujours par un seul et même mot : « Pense à l'éternité !... »

Après un vacarme de plusieurs mois, tomber dans un pareil silence, échanger une cour princière contre l'obscurité et la solitude, et au lieu de banquets, des femmes, de la musique, sentir autour et au-dessus de soi la pesanteur des lourdes murailles.....

— Je suis devenu fou !.... Je suis devenu fou !.... disait Ramsès.

Un moment, il voulut quitter le temple séance tenante ; il lui vint à l'idée qu'on pourrait ne pas lui ouvrir la porte. La vue de ses pieds salis, de la cendre qui tombait sur ses cheveux, la rudesse de ses haillons de pélerin, tout cela le remplissait de dégoût. Si du moins il avait son glaive !.... Mais en cet habit, et en ce lieu, oserait-il s'en servir ?....

Il sentit une peur invincible, et ceci le ranima. Il se rappela que dans les temples les dieux envoient à l'homme la terreur, et que c'est par elle qu'on pénètre jusqu'à la sagesse.

— Je suis pourtant vice-roi, et héritier du pharaon, pensa-t-il, que peut-on me faire ici ?....

Il se leva et sortit de la cellule. Il se trouvait dans une grande cour entourée de colonnes. Comme les étoiles scintillaient brillantes, à l'une des extrémités de la cour il aperçut les immeenses pylônes et à l'autre la porte du temple, ouvertes.

Il se dirigea de ce côté. Près de la porte régnait l'obscurité, et là-bas, quelque part très loin, brûlaient quelques lampes, comme suspendues dans les airs. Ayant bien regardé, il discerna entre l'entrée et les lumières toute une forêt de colonnes épaisses, pressées, dont les fûts se fondaient dans l'ombre. Tout au fond, peut-être à quelques centaines de pas de lui, apparaissaient indistinctement les immenses pieds de la déesse assise, et ses mains posées sur ses genoux, où se reflétait faiblement la lumière des lampes.

Soudain il entendit un léger bruit. Au loin, de la nef latérale surgit un cortège de blanches figures allant deux à deux. C'était la procession nocturne des prêtres, qui formant deux chœurs rendaient hommage en chantant à la statue de la déesse.

Chœur I. — Je suis Celui qui a créé le ciel et la terre, et qui a donné la vie a toutes les créatures qui s'y trouvent.

Chœur II. — Je suis Celui qui a fait les eaux et qui a créé la grande inondation, Celui qui a fait le bœuf et la vache, le créateur de tous les êtres.

Chœur I. — Je suis Celui qui a créé le ciel et les mystérieux horizons et qui y a logé l'ame des dieux.

Chœur II. — Quand j'ouvre les yeux, la clarté se fait, et quand je les ferme, la nuit tombe.

Chœur I. — Les eaux du Nil coulent quand je l'ordonne.

Chœur II. MAIS LES DIEUX NE CONNAISSENT PAS MON NOM [1].

Les voix indistinctes d'abord étaient devenues si fortes que l'on percevait chaque parole, et quand le cortège disparut, elles commencèrent à se perdre parmi les colonnes, à s'affaiblir..... Enfin, elles se turent.

— Cependant, pensait Ramsès, ces gens ne se contentent pas de manger, de boire et d'amasser des richesses..... Ils remplissent vraiment leurs devoirs, même la nuit... Quoique, qu'importe à la statue !....

Le prince avait vu plus d'une fois les statues des divinités gardiennes des limites, souillées de boue par les habitants des autres nomes, ou bien endommagées par les flèches et les frondes des soldats de régiments étrangers. Si donc les dieux ne s'offensent pas des affronts, il est probable qu'ils ne se soucient pas davantage des prières et des processions.

— D'ailleurs, qui donc a vu les dieux !.... dit le prince.

La grandeur colossale du temple, ses innombrables colonnes, les lumières brûlant devant les statues, tout cela attirait Ramsès. Il voulait se reconnaître dans cette mystérieuse immensité, et il avança.

Tout à coup, il lui sembla qu'une main l'avait effleuré derrière la tête..... Il se retourna..... Il n'y avait personne, il alla donc plus loin

Maintenant, deux mains lui saisirent la tête, et une troisième main, énorme, s'appuya sur ses épaules.

— Qui est là ?.... s'écria le prince, en se jetant entre les colonnes.

Mais il trébucha, et il faillit tomber ; quelque chose l'avait saisi par les jambes.

La peur, plus forte encore que dans la cellule, envahit Ramsès à nouveau. Il se mit à fuir sans réflexion, se heurta

1 Authentique. (Note de l'auteur.)

aux colonnes qui semblaient lui barrer la route; et l'obscurité l'entourait de toutes parts.

— Oh, sainte déesse, viens à mon secours !... murmura-t-il.

Au même instant il s'arrêta; à quelques pas devant lui, s'ouvrait la large porte du temple, à travers laquelle brillait un peu de ciel étoilé. Il tourna la tête : parmi la forêt des colonnes géantes, les lampes brûlaient, et leur éclat se reflétait faiblement sur les genoux d'airain de la sainte déesse Hator.

Le prince revint à sa cellule, bouleversé et contrit; son cœur se soulevait à grands coups, comme un oiseau pris au piège. Pour la première fois depuis de nombreuses années, il tomba face contre terre, et pria ardemment pour obtenir pardon et miséricorde.

— Tu seras exaucé !.... dit au-dessus de lui une douce voix. Ramsès leva la tête en hâte; mais dans la cellule, il n'y avait personne : la porte était close, les murs épais. Il pria plus ardemment encore, et s'endormit ainsi la face contre la pierre avec les bras en croix.

Lorsqu'il s'éveilla le lendemain, il était déjà un autre homme, il avait reconnu la puissance des dieux et obtenu la promesse de leur miséricorde.

Dès cet instant, pendant une longue série de jours, avec entrain et foi, il se livra aux exercices pieux. Il passait de longues heures en prière dans sa cellule, il se laissa raser la tête, revêtit les habits sacerdotaux et quatre fois en vingt-quatre heures, il se mêlait au chœur des plus jeunes d'entre les prêtres.

Sa vie passée, toute de plaisir, éveillait en lui l'aversion, et l'incrédulité qu'il avait prise parmi la jeunesse débauchée et chez les étrangers, l'emplissait de terreur. Si maintenant, on lui donnait à choisir entre le trône et le sacerdoce, il hésiterait.

Un jour, le grand prophète du temple, le fit venir, lui rap-

pelant qu'il n'était pas entré là, uniquement pour des prières, mais encore pour apprendre la sagesse. Il loua sa vie pieuse, lui dit qu'il était déjà lavé des souillures du monde, et lui enjoignit de faire connaissance avec les écoles annexées au temple.

Plutôt par obéissauce que par curiosité, le prince en sortant de chez le grand-prêtre se rendit tout droit dans l'enceinte extérieure où se trouvait la classe de lecture et d'écriture.

C'était une grande salle, éclairée par une ouverture dans le plafond. Sur des nattes, une soixantaine d'élèves étaient assis tout nus ; devant eux se tenait un maître, qui avec des crayons de diverses couleurs traçait des signes.

Lorsque le prince entra, les élèves (qui presque tous étaient du même âge que lui) tombèrent face contre terre Quant au maître, s'étant incliné, il interrompit l'occupation présente pour faire aux jeunes gens une conférence sur la grande importance de l'étude.

— Mes très chers, disait-il, l'homme qui n'a pas de goût pour la sagesse, doit se livrer à un travail matériel, et fatiguer ses yeux. Mais celui qui comprend la valeur de l'étude, et qui s'instruit, peut obtenir tous les pouvoirs, toutes les fonctions du palais. Souvenez-vous en[1].

Considérez le misérable sort de ceux qui ne connaissent pas l'écriture. LE FORGERON EST NOIR, ENCRASSÉ, IL A LES DOIGTS COUVERTS DE DURILLONS, ET IL TRAVAILLE NUIT ET JOUR. LE TAILLEUR DE PIERRES SE ROMPT LES BRAS POUR EMPLIR SON VENTRE. LE MAÇON CONSTRUISANT DES CHAPITEAUX EN FORME DE LOTUS EST PARFOIS PRÉCIPITÉ PAR LA RAFALE DU FAITE DU TOIT. LE TISSERAND A LES GENOUX TORDUS. LE FABRICANT D'ARMES VOYAGE TOUJOURS ; A PEINE EST-IL ARRIVÉ A SA MAISON LE SOIR, QUE DÉJA IL LUI FAUT

1 Authentique. (Note de l'auteur.)

partir. Le teinturier a les doigts qui puent, et il passe son temps à couper des haillons. Quant au courrier, en disant adieu à sa famille, il doit faire son testament, car il s'expose au danger de rencontrer des bêtes sauvages, ou bien encore des Asiatiques.

Je vous ai montré le sort des divers métiers, car je veux que vous aimiez la science des lettres, qui est votre mère, et maintenant je vais vous en exposer les beautés. Elle n'est pas un vain mot sur cette terre, elle est la plus importante de toutes les occupations. Qui tire profit de l'art des lettres est estimé dès son enfance. C'est lui qui remplit les grandes missions. Mais qui n'y prend part vit dans la misère.

Les études des écoles sont pesantes comme les montagnes; mais un seul jour d'étude vous suffira pour toute l'éternité. Ainsi, vite, le plus vite possible, faites connaissance avec elles, et aimez les..... L'état de scribe est un état princier, son encrier et ses tablettes donnent au scribe, plaisirs et richesses [1].

1 Voici le texte authentique cité par Maspero et dont s'est inspiré B. Prus :

« J'ai vu le forgeron à ses travaux, à la gueule du four, ses doigts sont rugueux comme des objets en peau de crocodile, il est puant plus qu'un œuf de poisson.....

« Le tailleur de pierres cherche du travail, en toute espèce de pierres dures. Lorsqu'il a fini les travaux de son métier, et que ses bras sont usés, il se repose; comme il reste accroupi dès le lever du soleil, ses genoux et son échine sont rompus. Il se rompt les bras pour emplir son ventre, comme les abeilles qui mangent le produit de leurs labeurs.

« Je te dirai comme le maçon, la maladie le guette, car il est exposé aux rafales, construisant péniblement attaché aux chapiteaux en forme de lotus des maisons, pour atteindre ses fins ?.....

« Le tisserand dans l'intérieur des maisons, est plus malheureux qu'une femme. Ses genoux sont à la hauteur de son cœur; il ne goûte pas l'air libre.... Le fabricant d'armes peine extrêmement, en partant pour les pays étrangers; c'est une grande somme qu'il donne pour ses ânes; c'est une grande somme qu'il donne pour les

Après ce discours pompeux sur la dignité des études, discours que depuis trois mille ans, tous les élèves égyptiens avaient écouté, sans qu'il y fût changé un seul mot, le maître prit un crayon et sur le mur d'albâtre il se mit à écrire l'alphabet. Chaque lettre se traduisait à l'aide de quelques symboles hiéroglyphiques, ou à l'aide de quelques signes démotiques. Le dessin d'un œil, d'un oiseau ou d'une plume signifiait A, une brebis ou une petite terrine B, un homme debout ou un canot K, un serpent R, un homme assis ou une étoile S. L'abondance des signes traduisant chaque lettre, faisait de cette science de la lecture et de l'écriture, une occupation très pénible.

Aussi Ramsès se fatigua-t-il, rien qu'en écoutant ; la seule distraction était quand le maître ordonnait à quelque élève de dessiner ou de nommer une lettre, et qu'il le frappait de sa canne lorsque celui-ci s'était trompé.

Après avoir pris congé du maître et des disciples, le prince passa de l'école des scribes à celle des géomètres. Là, on enseignait aux jeunes gens à lever les plans de surfaces ayant pour la plupart la forme de rectangles, on leur enseignait aussi à niveler les terrains à l'aide de deux lattes et une

parquer, lorsqu'il se met en chemin. A peine arrive-t-il à son verger: arrive-t-il à sa maison le soir, il lui faut s'en aller. Le courrier en partant pour les pays étrangers, lègue ses biens à ses enfants, par crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques..... Le teinturier, ses doigts puent l'odeur des poissons pourris; ses deux yeux sont battus de fatigue: sa main ne s'arrête pas. Il passe son temps à couper des haillons; c'est son horreur que les vêtements.....

« J'ai vu les métiers figurés, aussi te fais-je aimer la littérature ta mère; je fais entrer ses beautés en ta face. Elle est plus importante que tous les métiers, elle n'est pas un vain mot sur cette terre: celui qui s'est mis à en tirer profit dès son enfance, il est honoré; on l'envoie remplir des missions. Celui qui n'y va point reste dans la misère. » ..... Si tu as profité un seul jour dans l'école, c'est pour l'éternité, les travaux qu'on y fait sont durables comme les montagnes. Ce sont ceux-là, vite, vite, que je te fais connaître, que je te fais aimer, car ils éloignent l'ennemi. » (Note du traducteur.)

équerre. Dans cette section également, on professait la science des nombres, non moins confuse que celle des hiéroglyphes ou des signes démotiques. Mais les plus simples opérations arithmétiques faisaient partie du cours supérieur, et se faisaient à l'aide de petites boules.

Ramsès en eut assez et ce ne fut que quelques jours plus tard qu'il consentit à visiter l'école de médecine.

C'était en même temps un hôpital, ou plutôt un grand jardin planté d'une multitude d'arbres et semé d'herbes odorantes. Les malades passaient toutes les journées en plein air, au soleil, sur des lits, qui, tendus de toile, n'avaient pas de matelas.

Lorsque le prince y pénétra, la plus grande activité régnait. Quelques patients se baignaient dans une pièce d'eau courante, on enduisait un malade de pommade parfumée; on faisait des fumigations à un autre. Il y en avait plusieurs que l'on endormait à l'aide du regard et de passes avec les mains; un autre gémissait, car on venait de lui remettre en place un pied foulé. Un prêtre présentait dans un gobelet, à une femme gravement malade, une mixture quelconque en disant :

VIENS, MÉDICAMENT, VIENS, CHASSE CECI DE MON CŒUR, DE MES MEMBRES, REMÈDE MAGIQUE.[1].

Le prince se rendit ensuite, en compagnie du médecin en chef, à la pharmacie, où l'un des prêtres préparait des médicaments avec des herbes, du miel, des olives, des peaux de serpents et de lézards, des os et des graisses d'animaux. A la question de Ramsès, le manipulateur ne leva pas les yeux de dessus son travail. Il continua seulement à peser et à broyer des ingrédients, en murmurant une prière [2] :

— CELA A GUÉRI ISIS, CELA A GUÉRI ISIS, CELA A GUÉRI

1 Authentique. (Note de l'auteur.)
2 Authentique. (Note de l'auteur.)

HORUS..... O ISIS, GRANDE MAGICIENNE, GUÉRIS-MOI, DÉLIVRE-MOI DE TOUTES LES CHOSES MAUVAISES, NUISIBLES, DE LA FIÈVRE DU DIEU, ET DE LA FIÈVRE DE LA DÉESSE.....

O SCHANAGAT ERNAGATE SYME! ERUTSTE! RANARUSCHAGATE! PAPARUKA, PAPARUKA, PAPARUKA...

— Que dit-il? demanda le prince.

— Mystère, répartit le médecin en chef en posant son doigt sur ses lèvres.

Lorsqu'ils furent sortis dans la cour déserte, Ramsès dit au médecin principal :

— Dis-moi, saint père, qu'est-ce que l'art médical et sur quoi reposent ses moyens? Pour moi, j'ai entendu dire que la maladie est un mauvais esprit qui s'établit dans l'homme et le tourmente, car il est affamé, jusqu'à ce qu'il obtienne la nourriture qui lui convient. On dit que tel esprit, c'est-à-dire telle maladie, se nourrit de miel, tel autre d'huile et tel d'excréments animaux. Le guérisseur doit donc découvrir la nature de l'esprit qui s'est glissé dans le malade, et ensuite quel genre de nourriture il faut à cet esprit pour qu'il ne tourmente pas l'homme?....

Le prêtre demeura pensif, puis répondit :

— Ce qu'est la maladie et comment elle s'abat sur le corps humain, je ne puis te le dire, Ramsès. Mais je te révèlerai, car tu t'es purifié, ce qui nous guide dans l'application des remèdes. Imagine l'homme malade du foie. Eh bien, nous les prêtres, nous savons que le foie est sous l'influence de l'étoile Peneter-Dewa [1] et que la cure doit dépendre de cette étoile. Mais ici les savants se partagent en deux écoles. Les uns soutiennent qu'il faut donner au malade qui souffre du foie, tout ce qui est soumis à l'empire de Peneter-Dewa, et par suite, le cuivre, le lapis-lazuli, les lavures de fleurs, particulièrement de verveine et de valériane, enfin diverses parties

1 Planète Vénus.

du corps de la tourterelle et du bouc. D'autres médecins par contre sont d'avis, que lorsque le foie est malade, il faut le soigner avec des moyens opposés. Et puisque l'adversaire de Peneter-Dewa est Sebeg [1] alors les remèdes seront : le vif-argent, l'émeraude et l'agate, le coudrier et le pas d'âne, ainsi que des parties du corps de la grenouille et de la chouette réduites en poudre. Mais ce n'est pas encore tout. Il faut en effet tenir compte du jour, du mois et du moment de la journée, chacune de ces périodes du temps, étant sous l'influence d'une étoile qui peut ou fortifier, ou affaiblir l'action du remède. Il faut enfin se souvenir à quelle étoile et à quel signe du Zodiaque est soumis le malade. Ce n'est que lorsque le médecin a considéré toutes ces choses qu'il peut ordonner un remède sûr.

— Et guérissez-vous tous les malades dans le temple?

Le prêtre hocha la tête.

— Non, dit-il. L'intelligence humaine qui doit envisager toutes les particularités que je viens de nommer se trompe très facilement. Et ce qui est pis, les esprits rivaux, les génies des autres temples, jaloux de leur propre gloire, plus d'une fois font obstacle au médecin, et détruisent l'effet des remèdes. Le succès final peut donc varier : un malade revient complètement à la santé, l'état d'un autre ne fait que s'améliorer, et l'état d'un troisième reste stationnaire. Il arrive parfois que certains deviennent plus malades encore, ou bien même qu'ils meurent..... La volonté des dieux!....

Le prince avait écouté avec attention. Mais il reconnut en lui-même qu'il n'avait pas compris grand'chose. En même temps, il se ressouvint du but de sa venue dans le temple, et soudain, il demanda au médecin en chef :

— Vous devriez, saints pères, me montrer le mystère du trésor du pharaon, seraient-ce ces choses que j'ai vues?

1 Planète Mercure.

— Pas le moins du monde, répartit le médecin. — Nous autres, nous sommes ignorants des choses de l'Etat, mais le saint père Pen-ta-our, un sage éminent, doit se rendre ici ; lui, ôtera le voile de tes yeux.

Ramsès prit congé du médecin, encore plus intrigué de ce qu'on allait lui montrer.



CHAPITRE II

Pen-ta-our

Le temple de Hator reçut Pen-ta-our avec grand respect, et les prêtres subalternes se portèrent à une demi-heure de marche pour saluer l'hôte illustre. Beaucoup de prophètes, pères des temples et fils des dieux, s'étaient rassemblés de tous les lieux miraculeux de la Basse-Egypte, afin d'entendre les paroles de sagesse. Quelques jours après arrivèrent le grand prêtre Méfrès et le prophète Mentezoufis.

On rendait hommage à Pen-ta-our, non seulement parce qu'il était le conseiller du ministre de la guerre, et malgré son jeune âge, membre du collège suprême, mais aussi parce que ce prêtre était renommé dans l'Egypte entière. Les dieux lui avaient donné l'éloquence, une mémoire surhumaine, et surtout un don merveilleux de double vue. En chaque chose et en chaque affaire, il apercevait des côtés cachés aux autres hommes, il savait les présenter d'une manière compréhensible à tous.

Plus d'un nomarque et plus d'un haut fonctionnaire du pharaon, ayant appris que Pen-ta-our devait célébrer une solennité religieuse dans le temple de Hator, enviait au plus infime des prêtres la joie d'entendre l'homme inspiré des dieux.

Les prêtres qui, sur la grand'route, étaient allés saluer Pen-ta-our, étaient persuadés que ce dignitaire leur apparaîtrait sur un des chars du palais ou bien dans une litière portée par huit esclaves. Quel fut donc leur étonnement, lorsqu'ils virent un maigre ascète, la tête nue, qui vêtu

d'étoffe grossière, voyageait seul sur une ânesse, et les saluait avec une grande humilité.

Quand on l'introduisit dans le sanctuaire, il présenta son offrande à la divinité, et alla de suite examiner l'endroit où devait avoir lieu la solennité.

Dès cet instant on ne le vit plus. Mais dans le temple et dans les cours attenantes, régnait un mouvement inusité. On amenait divers ustensiles précieux, des grains, des vêtements, on rassemblait quelques centaines de paysans et de travailleurs avec lesquels Pen-ta-our s'enferma dans l'enceinte désignée, pour faire les préparatifs.

Après huit jours de travail, il informa le grand prêtre de Hator que tout était prêt.

Pendant tout ce temps, le prince Ramsès retiré dans sa cellule, se livrait aux jeûnes et aux prières. Enfin un certain jour, à trois heures de l'après-midi, plusieurs prêtres rangés sur deux files vinrent le chercher et l'invitèrent à la solennité.

Dans le vestibule du temple, le prince fut salué par les grands prêtres, et tous ensemble ils brûlèrent de l'encens devant la statue colossale de Hator.

Puis, ils obliquèrent vers un couloir latéral bas et étroit, au bout duquel brûlait un brasier. L'air du couloir était saturé de l'odeur de la poix, bouillant dans un chaudron.

Dans le voisinage du chaudron, d'une ouverture du sol, sortaient d'horribles gémissements humains et des malédictions.

— Qu'est-ce que cela signifie?.... demanda Ramsès à l'un des prêtres qui marchait près de lui.

Celui qu'il questionnait ne répondit pas; sur la figure de tous les assistants, autant qu'on pouvait le voir se peignaient l'émotion et l'effroi.

En cet instant, le grand prêtre Méfrès prit en main une grande cuiller, et puisant de la poix bouillante dans le chaudron, il dit d'une voix élevée.

— Qu'ainsi périsse quiconque trahit les saints mystères !

Ayant dit, il versa la poix dans l'ouverture du sol, et du souterrain un rugissement se fit entendre.

— Tuez-moi..... si dans vos cœurs vous avez un reste de miséricorde !.... gémissait la voix.

— Que les vers rongent ton corps !.... dit Mentezoufis, en versant la poix fondue dans l'ouverture.

— Chiens !.. Chacals !.. gémissait la voix.

— Que ton cœur soit dévoré par le feu et que tes cendres soient jetées dans le désert, dit le prêtre suivant, en renouvelant la cérémonie.

— O dieux !.... est-il possible de tant souffrir ?.... répondit-on du souterrain.

Que ton âme avec l'image de ta honte et de ton crime erre à travers les lieux ou vivent les gens heureux..... dit un autre prêtre en versant derechef une cuillerée de poix.

— Que la terre vous engloutisse !.... miséricorde !.... laissez-moi respirer.....

Avant que fût venu le tour de Ramsès, la voix dans le souterrain s'était tue déjà.

— C'est ainsi que les dieux punissent les traitres !.... dit au prince le grand prêtre du temple.

Ramsès s'arrêta et le fixa avec un regard plein de colère. Il semblait qu'il allait éclater et quitter cette troupe de bourreaux mais, il sentit l'effroi divin, et en silence, il suivit les autres.

Maintenant l'orgueilleux prince héritier comprenait qu'il y avait un pouvoir, devant lequel s'inclinaient les pharaons. Le désespoir l'envahissait presque, il voulait s'enfuir de là, renoncer au trône..... Mais en attendant, il se taisait, et allait plus loin entouré de prêtres psalmodiant des prières.

— Voilà donc que je sais, pensait-il, ce que deviennent les gens qui déplaisent aux serviteurs des dieux !....

Cette réflexion ne diminuait pas son horreur

Après avoir quitté l'étroit couloir, rempli de fumée, la procession se retrouva de nouveau à ciel ouvert, sur une élévation. Plus bas s'étendait une immense cour, entourée de trois côtés, en guise de murs, par des bâtiments formant promenoir. A l'endroit où se tenaient les prêtres, s'ouvrait une sorte d'amphithéâtre à cinq étages de gradins, on pouvait s'en servir soit pour longer la cour, soit pour y descendre.

Au milieu il n'y avait personne, mais dans les bâtiments on apercevait quelques êtres.

Le grand prêtre Méfrès, comme le plus élevé en dignité dans cette assemblée, présenta Pen-ta-our au prince. La douce figure de l'ascète s'accordait si mal avec les horreurs accomplies dans le couloir, que le prince en fut étonné. Afin de dire quelque chose, il s'adressa à Pen-ta-our :

— Il me semble vous avoir déjà rencontré quelque part, saint père !

— L'an dernier aux manœuvres de Pi-Baïlos. J'étais là près de Son Excellence Herhor, répartit le prêtre.

La voix mélodieuse et tranquille de Pen-ta-our frappa le prince. Il avait certainement entendu déjà cette voix dans des circonstances extraordinaires. Mais où et quand ?.... Le prêtre, en tout cas, lui fit une agréable impression. S'il pouvait oublier les cris de l'homme que l'on arrosait de poix bouillante !....

— Nous pouvons commencer, dit le grand prêtre Méfrès.

Pen-ta-our s'avança vers l'amphithéâtre, et frappa ses mains l'une contre l'autre. Des bâtiments formant promenoir, accourut une troupe de danseuses, et des prêtres sortirent avec de la musique et une petite statue de la déesse Hator. La musique allait devant, puis venaient les danseuses exécutant la danse sacrée, enfin la statue enveloppée d'un nuage d'encens. Ils firent ainsi le tour de l'enceinte ; s'arrêtant tous les quelques pas, ils priaient la divinité de les bénir, et conjuraient les mauvais esprits d'abandonner le lieu

où devait s'accomplir la solennité religieuse pleine de mystères.

Lorsque la procession fut rentrée dans les bâtiments, Pen-ta-our s'avança. Les dignitaires présents au nombre de vingt ou trente se pressèrent autour de lui.

— Par la volonté de Sa Sainteté le pharaon, commença Pen-ta-our, et d'accord avec les autorités suprêmes du sacerdoce, nous devons initier Ramsès, l'héritier du trône, à certaines particularités de la vie de l'empire d'Egypte, que connaissent les dieux, et ceux qui gouvernent l'Etat et les temples. Je sais, mes vénérables pères, que chacun de vous, mieux que moi, instruirait le jeune prince de ces choses, car la sagesse vous emplit, et la déesse Mout parle par vos bouches. Mais comme c'est à moi, qui par rapport à vous, ne suis que disciple et que poussière, que ce devoir est échu, permettez que je l'accomplisse sous vôtre vénérable direction et sous votre surveillance.

Un murmure de satisfaction se répandit parmi les prêtres loués de la sorte. Pen-ta-our se tourna vers le prince.

— Depuis plusieurs mois, serviteur des dieux, Ramsès, pareil au voyageur égaré qui cherche sa route dans le désert, tu cherches une réponse à la question : pourquoi les revenus de Sa Sainteté le pharaon ont-ils diminué et diminuent-ils encore? Tu as interrogé les nomarques, et bien qu'ils t'aient renseigné suivant leurs moyens, tu n'as pas été satisfait, quoique la sagesse humaine la plus haute soit le partage de ces dignitaires. Tu t'es tourné vers les grands scribes, mais malgré leurs efforts, ces gens, comme les oiseaux pris au filet, ne pouvaient se débrouiller eux-mêmes dans les difficultés, car la raison de l'homme, même élevé dans les écoles de scribes, est incapable d'embrasser l'immensité de ces choses. Enfin, fatigué de ces explications stériles, tu te pris à examiner les terrains des nomes, leurs habitants et les produits de leur industrie, mais tu n'as rien découvert. Il y a des choses

en effet, sur lesquelles les gens se taisent, semblables à des pierres, mais que même une pierre pourra te dire, si la bannière des dieux tombe sur elle. Lorsque toutes les intelligences et toutes les puissances humaines t'eurent déçu de la sorte, tu t'es tourné vers les dieux. Pieds nus, la tête couverte de cendres, tu es venu en pénitent à ce grand temple, où la prière et la mortification ont purifié ton corps et fortifié ton âme. Les dieux et en particulier la puissante Hator ont exaucé tes prières, et par ma bouche indigne vont te donner la réponse. Puisses-tu l'inscrire au plus profond de ton cœur.

« D'où sait-il, pensait en ce moment le prince, que j'ai questionné les scribes et les nomarques? Ah, c'est Méfrès et Mentezoufis qui le lui ont dit... D'ailleurs ils savent toute chose! »

— Ecoute, continua Pen-ta-our, et je te révèlerai avec la permission des dignitaires ici présents, ce qu'était l'Egypte il y a quatre cents ans, sous la domination de la dix-neuvième dynastie, la dynastie Thébaine, la plus illustre et la plus pieuse de toutes, et ce qu'elle est aujourd'hui. — Lorsque le premier pharaon de cette dynastie, Ramenpehouti Ramessou prit en main le gouvernement de l'empire, les revenus du trésor de l'Etat, en blé, bétail, bière, peaux, minerai et produits divers, s'élevaient à cent trente mille talents. S'il existait une nation pouvant échanger toutes ces marchandises contre de l'or, le pharaon aurait eu par an, cent trente trois mille mines[1] d'or. Et comme un soldat peut porter sur ses épaules vingt-six mines, ainsi pour transporter cet or, il eût fallu employer près de cinq mille soldats.

Les prêtres commençaient à chuchoter entre eux, ne dissimulant pas leur étonnement. Le prince lui-même oublia l'homme martyrisé dans les souterrains.

1 Mine = 1 kil. 1/2. (Note de l'auteur.

— Aujourd'hui, continua Pen-ta-our, le revenu annuel de Sa Sainteté en tous les produits de cette terre ne vaut que quatre-vingt-dix-huit mille talents, en échange de quoi, on pourrait recevoir une quantité d'or telle que pour la transporter, quatre mille soldats suffiraient.

— Que les revenus de l'Etat aient beaucoup diminué, je le sais, interrompit Ramsès, mais pourquoi?

— Sois patient, serviteur des dieux, répartit Pen-ta-our. Ce n'est pas uniquement le revenu de Sa Sainteté le pharaon qui a subi une diminution..... Sous la dix-neuxième dynastie, l'Egypte avait cent quatre vingt mille hommes sous les armes. Si, sur l'ordre des dieux, chaque soldat de cette époque là s'était transformé en un caillou de la grosseur d'un grain de raisin.....

— Ceci n'est pas possible, murmura Ramsès.

— Les dieux peuvent tout, dit sévèrement le grand prêtre Méfrès.

— Ou mieux encore, poursuivit Pen-ta-our, si chaque soldat avait déposé par terre un caillou, il y aurait eu cent quatre vingt mille cailloux, et, regardez mes vénérables pères, quelle place ces cailloux auraient occupée.

Il désigna de la main un rectangle de couleur rougeâtre qui se voyait dans la cour.

— Dans cette figure tiendraient les cailloux jetés par tous les soldats du temps de Ramsès Ier. Cette figure a neuf pieds de longueur et près de cinq pieds de largeur. Elle est rouge de la couleur du corps des Egyptiens, car en ce temps-là, toutes nos troupes ne se composaient que d'Egyptiens.

Les prêtres commencèrent à chuchoter. Le prince s'assombrit car il lui semblait que c'était là une allusion à lui qui aimait les soldats étrangers.

— Aujourd'hui, continua Pen-ta-our, avec une grande difficulté on rassemblerait cent vingt mille guerriers. Et si cha-

cun d'eux jetait par terre son caillou, on pourrait construire cette figure-ci..... Regardez, Excellences.....

A côté du premier rectangle s'en trouvait un second, ayant la même hauteur, mais une base singulièrement plus petite. De plus il n'avait pas une teinte uniforme, mais il se composait de plusieurs bandes de couleurs différentes.

— Cette figure a près de cinq pieds de largeur, mais elle n'est longue que de six pieds. L'Etat a donc perdu une quantité considérable de soldats, le tiers de celle que nous possédions.

— La sagesse de prophètes tels que toi, est plus utile à l'Etat que les troupes, intervint le grand prêtre Méfrès.

Pen-ta-our s'inclina devant lui, et reprit :

— Dans cette nouvelle figure, représentant l'armée actuelle des pharaons vous voyez, nobles seigneurs, à côté de la teinte rouge qui désigne les Egyptiens natifs, trois autres bandes encore : la noire, la jaune et la blanche. Elles représentent les troupes mercenaires : les Ethiopiens, les Asiatiques, les Libyens, ainsi que les Grecs. Il y en a en tout environ trente mille, mais ils coûtent autant que cinquante mille Egyptiens.

— Il convient de licencier au plus vite les régiments étrangers !.... dit Méfrès. Ils coûtent cher, servent peu, et apprennent à notre peuple l'impiété et l'impudence... A l'heure actuelle déjà, beaucoup d'Egyptiens ne tombent pas face contre terre devant les prêtres, bah ! plus d'un a poussé l'audace jusqu'à voler dans les temples et dans les tombeaux. Par conséquent, hors d'ici les mercenaires..... disait Méfrès avec emportement. Le pays ne leur est redevable que de dommages et les voisins nous soupçonnent de nourrir des desseins hostiles.....

— Hors d'ici les mercenaires !.... il faut chasser les païens séditieux !.... s'écrièrent les prêtres.

— Ramsès, lorsque dans un avenir lointain, tu monteras

sur le trône, reprit Méfrès, tu accompliras ce saint devoir envers l'Etat et les dieux.....

— Oui, accomplis-le!.... Délivre ton peuple des infidèles!.... criaient les prêtres.

Ramsès baissa la tête et garda le silence. Le sang lui remonta au cœur, il sentait la terre manquer sous ses pieds.

C'est Lui qui devrait licencier la meilleure partie de l'armée!..... Lui qui voudrait une armée deux fois plus considérable, et au moins quatre fois autant de ces valeureux mercenaires!....

« Ils sont sans pitié pour moi!.... » pensait-il.

— Parle, Pen-ta-our, envoyé du ciel, reprit Méfrès.

— Ainsi donc, saints hommes, poursuivit Pen-ta-our, nous avons fait connaissance avec les deux malheurs de l'Egypte: les revenus du pharaon diminués, et son armée.....

— Qu'importe l'armée!.... grommela le grand prêtre en faisant de la main un geste dédaigneux.

— Et maintenant, par la grâce des dieux et avec votre consentement, je vous exposerai pourquoi ceci est arrivé, et par quelles causes, le trésor et l'armée vont aller diminuant dans l'avenir.

Le prince releva la tête et regarda l'orateur. Déjà, il ne pensait plus à l'homme torturé dans le souterrain.

Pen-ta-our fit une dizaine de pas le long de l'amphithéâtre, suivi par les dignitaires.

— Voyez-vous à mes pieds, cette longue mais étroite bande de verdure, terminée par un large triangle? Des deux côtés de cette bande s'étendent des calcaires, des grès et des granits et derrière eux des sables immenses. Par le milieu coule un filet d'eau qui dans le triangle se divise en plusieurs bras.

— C'est le Nil!.... C'est l'Egypte!.... criaient les prêtres.

— Regardez donc avec attention, interrompit Méfrès tout ému. — Je mets à nu mon bras..... Voyez-vous ces deux veines bleues, courant du coude aux doigts?.... N'est-ce pas le

Nil et son canal, qui commence en face des monts d'Albâtre, et coule jusqu'à Fayoum. Et regardez la surface de ma main, il y a autant de veines que la sainte rivière a de canaux au-delà de Memphis. Et mes doigts ne rappellent-ils pas le nombre des branches, par lesquelles le Nil se déverse dans la mer?....

— C'est une grande vérité!.... s'écriaient les prêtres en examinant leurs mains.

— Eh bien, je vous le dis, poursuivit le grand prêtre tout enfiévré. L'Egypte est..... l'empreinte de la main d'Osiris. C'est ici, sur cette terre, que le puissant dieu a appuyé son bras, à Thèbes se trouvait son coude divin, ses doigts atteignaient la mer, et le Nil est l'empreinte de ses veines..... Et que l'on s'étonne que nous appelions ce pays, la terre de bénédiction?....

— C'est certain, disaient les prêtres. L'Egypte est l'empreinte évidente du bras d'Osiris.

— Osiris a-t-il, insinua le prince, sept doigts à la main? Car enfin, le Nil se déverse par sept embouchures dans la mer.

Un silence lourd suivit.

— Jeune homme, répondit Méfrès avec une bénigne ironie, penses-tu qu'Osiris ne pourrait pas avoir sept doigts si bon lui semblait?

— Naturellement!.... acquiescèrent les prêtres.

— Parle encore, illustre Pen-ta-our, intervint Mentezoufis.

— Vous avez raison, mes nobles seigneurs, reprit Pen-ta-our. Ce ruisseau, avec ses ramifications est l'image du Nil; l'étroite bande de gazon entourée de toutes parts par les rochers et les sables, c'est la Haute-Egypte, et ce triangle coupé de veinules d'eau, c'est l'image de la Basse-Egypte, de la partie la plus étendue et la plus riche de l'Empire. Eh bien, dans les commencements de la dix-neuvième dynastie,

toute l'Egypte depuis les cataractes du Nil jusqu'à la mer comprenait cinq cents mille arpents de terre. Et sur chaque arpent vivaient seize individus, hommes, femmes ou enfants. Mais pendant les quatre cents ans qui suivirent, presqu'à chaque génération, l'Egypte perdait un morceau de terre fertile.

L'orateur fit un signe. Une dizaine de jeunes prêtres accoururent des bâtiments et commencèrent à jeter du sable sur diverses parties du gazon.

— A chaque génération, continuait le prêtre, les terrains fertiles diminuaient, et l'étroite bande se rétrécissait de plus en plus. Aujourd'hui, ici il éleva la voix, notre patrie au lieu de cinq cent mille arpents n'en possède plus que quatre cent mille. — Autrement dit, pendant le cours de la domination de deux dynasties, l'Egypte a perdu une quantité de terres suffisant à nourrir près de deux millions d'hommes !....

Dans l'assistance s'éleva derechef un murmure d'horreur.

— Et sais-tu, serviteur des dieux, Ramsès, ce que sont devenus ces champs, où poussaient jadis le froment et l'orge, où paissaient des troupeaux de bétail ?.. Tu sais seulement que le sable du désert les a recouverts. Mais t'a-t-on dit pourquoi ?.. Parce qu'ont manqué les paysans qui, à l'aide du seau et de la charrue, luttaient de l'aube au matin avec le désert. Enfin, sais-tu pourquoi ont manqué ces travailleurs des dieux ?.... Que sont-ils devenus ? Qu'est-ce qui les a chassés du pays ?.. Eh bien, ce sont les guerres étrangères. Nos guerriers remportaient la victoire sur les ennemis, nos pharaons immortalisaient leurs vénérables noms jusque sur les bords de l'Euphrate, et nos paysans, comme des bêtes de somme, portaient derrière eux les vivres, l'eau, et autres fardeaux et par centaines succombaient en chemin. Aussi, c'est à cause de ces ossements dispersés le long des déserts de l'Est, que les sables de l'Ouest ont dévoré nos terres, et aujourd'hui, il faut un immense travail de nombreuses générations, pour

dégager une seconde fois la noire terre de l'Egypte des tumulus de sable.

— Ecoutez !.. écoutez !.. criait Méfrès, c'est quelque dieu qui parle par la bouche de cet homme. Oui, nos guerres triomphales ont été le tombeau de l'Egypte.....

Ramsès ne pouvait rassembler ses idées. Il lui paraissait que ces montagnes de sable s'écroulaient aujourd'hui sur sa tête.

— J'ai dit, continuait Pen-ta-our, qu'il faut un labeur considérable pour déterrer l'Egypte, et lui rendre ses anciennes richesses, qu'a englouties la guerre. Mais possédons-nous les forces nécessaires à l'accomplissement de ce dessein ?....

De nouveau il s'avança de quelques pas le long de l'amphithéâtre, suivi des auditeurs émus. Depuis que l'Egypte existait, personne encore n'avait aussi fortement dépeint les malheurs du pays, bien que tous les connussent.

— Au temps de la dix-neuvième dynastie, l'Egypte possédait huit millions d'habitants. Si chaque homme, femme, vieillard ou enfant de cette époque-là eût jeté sur cet emplacement un grain de haricot, ces grains auraient formé une figure telle que celle-ci.....

Il désigna de la main une cour où sur deux rangées s'alignaient l'un contre l'autre huit grands carrés, formés avec des haricots rouges.

— Cette figure a soixante pieds de long, trente de large, et comme vous le voyez, mes saints pères, elle est formée de fèves semblables ; elles représentent l'ancienne population telle qu'elle était lorsque tous, de père en fils, étaient de vrais Egyptiens.

— Et aujourd'hui, regardez !

Il continua sa marche et désigna un groupe de carrés de couleurs bigarrées.

— Vous voyez une figure qui compte également trente

pieds de largeur, mais qui n'a plus que quarante-cinq pieds de longueur. Pourquoi? Parce qu'elle ne contient plus que six carrés. l'Egypte actuelle n'ayant plus que six millions d'habitants au lieu de huit..... Considérez au reste, que tandis que la figure précédente se composait uniquement de haricots rouges d'Egypte, dans celle-ci il y a d'immenses bandes de graines noires, jaunes et blanches. Car, de même que dans notre armée, dans notre pays aussi, il se trouve aujourd'hui beaucoup d'étrangers : de noirs Ethiopiens, de jaunes Syriens et Phéniciens, de blancs Libyens et Grecs.

On l'interrompit. Les prêtres, ses auditeurs, commencèrent à le presser dans leurs bras, Méfrès pleurait.

— Il n'y a pas eu encore de prophète semblable!.... criait-on.

— Il ne peut m'entrer dans la tête quand il a pu faire de pareils calculs! disait le meilleur mathématicien du temple de Hator.

— Mes pères, dit Pen-ta-our, ne surfaites pas mes mérites. Dans nos sanctuaires, on exposait toujours de la sorte jadis, l'administration de l'Etat... Je n'ai fait qu'exhumer ce qu'ont oublié un peu les générations suivantes.....

— Mais les calculs?.... demanda le mathématicien.

— Les calculs se font constamment dans tous les temples et tous les nomes, répartit Pen-ta-our. Les sommes totales se trouvent dans le palais de Sa Sainteté.

— Et les figures?.... les figures?.... s'écria le mathématicien.

— Mais c'est en de semblables figures que se divisent nos champs, et les géomètres de l'Etat les apprennent dans les écoles.

— On ne sait ce qu'il faut plus admirer dans cet homme, sa sagesse ou son humilité!.... dit Méfrès. — Oh, les dieux ne nous ont pas oublié, si nous avons un tel.....

En cet instant, le gardien, veillant au haut de la tour du temple, appela les assistants à la prière.

— Ce soir, je finirai mes explications, reprit Pen-ta-our, maintenant je ne dirai plus que quelques mots : Vous vous demandez, très vénérables, pourquoi je me suis servi de grains pour représenter ces choses. Parce que, comme la graine jetée en terre, rapporte chaque année sa moisson au cultivateur, l'homme aussi verse chaque année un impôt au trésor. Si dans un nome, on semait deux millions de moins de graines de haricots que dans les années précédentes, la récolte future serait considérablement plus petite, et les cultivateurs auraient de mauvais revenus. De même dans l'Etat, quand viennent à manquer deux millions d'hommes, l'afflux des impôts doit diminuer.

Ramsès écoutait avec attention et se retira silencieux.



CHAPITRE III

Les Ennemis de l'Égypte

Lorsque le soir les prêtres et le prince héritier revinrent dans la cour, on alluma quelques centaines de torches si lumineuses, qu'il faisait aussi clair qu'en plein jour.

Sur un signe de Méfrès, sortit de nouveau une procession de musiciens, de danseuses et de jeunes prêtres, avec la statue de Hator, la déesse à la tête de vache. Et lorsqu'on eût chassé les mauvais esprits, Pen-ta-our reprit son sermon :

— Vous avez vu, nobles seigneurs .que depuis le temps de la dix-neuvième dynastie, nous avons perdu cent mille arpents de terre et deux millions d'hommes. C'est ce qui explique pourquoi le revenu de l'Etat a diminué de deux mille talents, et cela nous le savons tous. Ce ne sont là pourtant que les premiers des malheurs de l'Egypte et du trésor. En apparence, en effet, il est encore resté à Sa Sainteté quatre-vingt-dix mille talents de revenu. Pensez-vous cependant, que le pharaon les reçoive intégralement ?.... Comme exemple, je vous conterai ce que Son Excellence Herhor découvrit dans la province des Lièvres. Sous la dix-neuvième dynastie, vingt mille hommes habitaient là qui payaient par an trois cent cinquante talents d'impôts. Aujourd'hui, il n'y demeure plus que quinze mille hommes, et ceux-ci naturellement, ne paient pour le compte du trésor que deux cent soixante-dix talents. Cependant le pharaon au lieu de deux cent soixante-dix talents n'en reçoit que cent soixante-dix.....

— Pourquoi ?.... s'informa l'illustre Herhor, et voici ce que montra l'enquête :

Sous la dix-neuvième dynastie, il y avait dans la province, environ cent fonctionnaires, et ceux-ci touchaient mille drachmes de pension annuelle. Aujourd'hui sur ce même territoire, il se trouve près de deux cents fonctionnaires qui touchent chacun deux mille cinq cents drachmes par an.

— Son Excellence Herhor ignore s'il en est de même dans chaque province. Ce qui est sûr, c'est que le trésor du pharaon n'a que soixante-quatorze mille talents par an, au lieu de quatre-vingt-dix-huit.....

— Dis, saint père, cinquante mille..... interrompit Ramsès.

— J'expliquerai ceci également, répartit le prêtre. En tout cas prince, souviens-toi, que le trésor du pharaon abandonne aujourd'hui vingt-quatre mille talents aux fonctionnaires, alors que sous la dix-neuvième dynastie, il ne leur en donnait que dix mille.

Un grand silence régnait parmi les dignitaires, car plus d'un avait un parent en place, et il faut l'ajouter, grassement payé.

Mais Pen-ta-our était intrépide.

— Maintenant, continua-t-il, je te montrerai, prince héritier, la vie des fonctionnaires, et le sort du peuple, dans les temps passés et aujourd'hui.

— N'est-ce pas une perte de temps ?.... Chacun ne peut-il voir ceci par lui-même..... murmurèrent les prêtres.

— Je veux le savoir, dit péremptoirement le prince.

Le murmure cessa. Pen-ta-our descendit les degrés de l'amphithéâtre jusque dans la cour, suivi du prince, du grand prêtre Méfrès et du reste des prêtres.

Ils s'arrêtèrent devant un long rideau de nattes, qui formait comme une clôture. Sur un signe de Pen-ta-our, une dizaine de jeunes prêtres accoururent avec des torches brû-

lantes. Un second signe, et une partie du rideau s'abaissa.

Des lèvres des assistants jaillit un cri d'étonnement. Ils avaient devant eux un tableau vivant fortement éclairé, dans la composition duquel entraient près de cent figurants.

Le tableau se partageait en trois étages : celui du bas où se tenaient les laboureurs, celui du milieu avec les fonctionnaires, et le plan supérieur où se trouvait le trône d'or du pharaon, soutenu par deux lions dont les têtes servaient d'appui-mains.

— Il en était ainsi, disait Pen-ta-our, sous la dix-neuvième dynastie. Jetez un regard sur les laboureurs. Auprès de leurs charrues vous voyez des bœufs ou bien des ânes ; leurs houes et leurs pelles sont de bronze, et par conséquent solides. Regardez quels hommes robustes ! aujourd'hui on n'en peut rencontrer de pareils que dans la garde de Sa Sainteté. Les bras et les jambes sont puissants, les poitrines bombées, les figures souriantes. Tous sont baignés et frottés d'huile. Leurs femmes s'occupent à préparer des aliments et des vêtements, ou bien encore lavent les ustensiles de la famille, les enfants jouent ou vont à l'école. — Le paysan d'alors, comme vous le voyez, mangeait du pain de froment, des fèves, de la viande, des poissons et des fruits, il buvait de la bière et du vin, et, regardez comme étaient beaux les plats et les cruches ! Examinez les bonnets, les tabliers et les pélerines des hommes, tout est orné de broderies multicolores. Les chemises des femmes sont plus joliment brodées encore..... Et remarquez-vous comme elles se peignaient avec soin, quelles épingles, quels pendants d'oreille, quels anneaux et quels bracelets elles portaient ? Ces ornements sont faits de bronze, et d'émail coloré, il se rencontre même parmi eux de l'or, au moins sous forme de fil. Levez les yeux maintenant sur les fonctionnaires. Ils portent des pélerines, mais chaque paysan les jours de fête en revêt de semblables. Ils se nourrissent absolument de même que les paysans, c'est-à-dire avec abon-

dance, mais simplicité. Leurs meubles sont un peu plus élégants que ceux des paysans, et dans leurs coffres les anneaux d'or se rencontrent plus souvent. Ils accomplissent leurs voyages montés sur des ânes, ou bien dans des chars traînés par des bœufs.

Pen-ta-our frappa ses mains l'une contre l'autre, et dans le tableau vivant, tout se mit en branle. Les paysans commencèrent à présenter aux fonctionnaires des paniers de raisins, des sacs d'orge, de pois et de froment, des cruches de vin, de bière, de lait et de miel, quantité de gibiers et de nombreuses pièces de tissus blancs ou coloriés. Les fonctionnaires recevaient ces produits, en gardaient une partie pour eux-mêmes et mettaient en réserve plus haut les objets les plus beaux, et les plus précieux, destinés au trône. La plateforme où se trouvait le symbole de la puissance du pharaon se couvrait de produits, formant comme un monticule.

— Vous voyez Excellences, dit Pen-ta-our, qu'en ce temps-là, lorsque les paysans étaient rassasiés et jouissaient d'une honnête aisance, le trésor de Sa Sainteté pouvait à peine contenir les offrandes des sujets. Et maintenant voyez ce qui se passe aujourd'hui.....

Un nouveau signal; la seconde partie du rideau tomba, et un autre tableau apparut qui, dans ses traits généraux ressemblait au précédent.

— Voilà les paysans d'aujourd'hui, disait Pen-ta-our, et l'on sentait l'émotion dans sa voix. Leur corps n'a plus que la peau et les os, ils paraissent malades, ils sont sales et ils ont déjà perdu l'habitude de se frotter d'huile. Par contre leurs dos sont meurtris par la bastonnade. On ne voit près d'eux, ni ânes, ni bœufs, car à quoi leur serviraient-ils, puisque ce sont leurs femmes et leurs enfants qui tirent la charrue?.... Leurs houes et leurs pelles sont en bois, ce qui s'use vite, et accroît le labeur. Ils n'ont aucun vêtement; les femmes seules portent de grossières chemises, et même en

songe, ils n'aperçoivent pas ces broderies dont se paraient leurs aïeux et leurs aïeules. Regardez : que mange le paysan? Parfois de l'orge et des poissons secs, toujours des grains de lotus, rarement une galette de froment, jamais de viande, de bière ou de vin. Vous demandez où sont passés ses ustensiles et ses meubles?.... Il n'en a point, excepté une cruche pour l'eau, car aussi bien, rien ne trouverait place dans le trou qu'ils habitent. Pardonnez-moi d'attirer maintenant votre attention sur ceci. Là-bas, plusieurs enfants sont étendus à terre : cela signifie qu'ils sont morts..... Il est singulier combien d'enfants de paysans, meurent actuellement, de faim et de labeur. Encore ceux-là sont-ils les plus heureux, car les autres, ceux qui survivent, vont sous le bâton de l'intendant ou bien sont vendus aux Phéniciens, comme des agneaux.

L'émotion lui brisa la voix. Mais il se reposa un instant et continua au milieu du silence irrité des prêtres.

— Et maintenant, regardez les fonctionnaires. Comme ils sont robustes, rosés, bien habillés!.... Leurs femmes portent des bracelets d'or, des pendants d'oreille, et des vêtements si fins que les princesses pourraient les leur envier. Chez les paysans, on ne voit ni bœuf ni âne, par contre les fonctionnaires voyagent à cheval ou en litière..... Ils ne boivent que du vin, et du bon vin seulement.....

Il frappa ses mains l'une contre l'autre, et de nouveau tout se mit en mouvement. Les paysans commencèrent à offrir aux fonctionnaires des sacs de blé, des paniers de fruits, du vin, des animaux..... Comme tout à l'heure, les fonctionnaires plaçaient ces objets auprès du trône, mais en quantité singulièrement plus petite. Sur la rangée royale, il n'y avait plus de monticule de produits. Par contre la plateforme des fonctionnaires était comble.....

— Voilà l'Egypte actuelle, disait Pen-ta-our. Des pay-

sans misérables, des scribes opulents, le trésor moins rempli que jadis. Et maintenant.....

Il fit un signe, et il se produisit une chose inattendue. Des mains sortant on ne sait d'où se mirent à ramasser le blé, les fruits, les tissus sur la plateforme du pharaon et sur celle des fonctionnaires. Et quand le nombre des marchandises eût considérablement diminué, ces mêmes mains commencèrent à saisir et à emmener les paysans, leurs femmes et leurs enfants.....

Les spectateurs regardaient avec étonnement les singuliers agissements des personnages mystérieux. Soudain quelqu'un s'écria :

— Ce sont les Phéniciens !.... Ce sont eux qui nous dépouillent ainsi.....

— Oui, mes saints pères, dit Pen-ta-our. Ce sont les mains des Phéniciens dissimulés parmi nous. Ils dépouillent le roi, et les scribes et ils emmènent les paysans en esclavage, quand ils ne peuvent plus rien leur arracher.

— Oui !.... Quels chacals !.... Malédiction sur eux !... Il faut chasser ces infâmes !.... criaient les prêtres. — Ce sont eux qui font le plus de mal à l'Etat.

Tous cependant ne criaient pas de la sorte.

Quand tout se tut, Pen-ta-our fit porter les torches dans une autre partie de la cour, et il y conduisit ses auditeurs. Il n'y avait plus là de tableaux vivants, mais seulement quelque chose comme une exposition industrielle.

— Daignez jeter un coup d'œil, Excellences, dit-il. — Sous la dix-neuvième dynastie, les étrangers nous envoyaient ces choses : de la terre de Pount nous venaient les parfums, de la Syrie l'or, les armes et les chars de guerre. Voilà tout. Mais alors l'Egypte produisait. Regardez ces immenses cruches, de formes différentes et quelles couleurs variées !.... Ou bien encore, jetez un coup d'œil sur ces meubles : ce petit siège est incrusté de dix mille morceaux d'or, de nacre, et de

bois de couleur..... Voyez ces vêtements d'autrefois : quelle broderie, quelle délicatesse de tissus, quelle richesse de coloris!..... Et les glaives de bronze et les épingles, les bracelets, les pendants d'oreille, et les instruments de labour et de travail! Tout ceci se faisait chez nous, sous la dix-neuvième dynastie.

Il passa au groupe d'objets suivant.

— Et maintenant regardez : Les cruches sont petites et presque sans ornements, les meubles communs, les tissus grossiers et uniformes. Pas un des objets manufacturés actuels, ne peut se comparer aux anciens sous le rapport des dimensions, de la solidité et de la beauté. Pourquoi?....

Il avança de nouveau de quelques pas et environné de torches, il dit :

— Voilà la quantité considérable de marchandises que nous apportent les Phéniciens, de toutes les contrées du monde. Une cinquantaine de sortes de parfums, des verreries de couleur, des meubles, des ustensiles, des tissus, des chars, des ornements, tout cela nous arrive de l'Asie, et est acheté par nous. Comprenez-vous maintenant, Excellences, pourquoi les Phéniciens arrachaient le blé, les fruits et le bétail aux scribes et au pharaon?.... Pour prix de ces mêmes produits étrangers qui ont détruit nos ouvriers, comme la sauterelle détruit l'herbe.

Le prêtre reprit haleine et continua :

— Parmi les marchandises fournies par les Phéniciens à Sa Sainteté, aux nomarques et aux scribes, l'or occupe la première place. Ce genre de commerce est la plus juste image des malheurs que les Asiatiques attirent sur l'Egypte. Lorsque quelqu'un prend d'eux un talent d'or, il est obligé après trois ans, de leur rendre deux talents. Le plus souvent, les Phéniciens sous prétexte d'amoindrir les embarras du débiteur le déchargent des soins du paiement de la manière suivante : Le débiteur pour chaque talent prêté leur aban-

donne en fermage pour trois ans, deux arpents de terre avec trente-deux hommes..... Regardez là-bas, Excellences, disait-il en désignant la partie de la cour la mieux éclairée. Ce carré de terre ayant cent quatre-vingt-dix pieds de longueur, et autant de largeur, représente deux arpents; quant à ce groupe d'hommes, de femmes et d'enfants, il compose huit familles. Tout ceci ensemble, hommes et terres, est pour trois ans en un esclavage terrible. Pendant ce temps, leur propriétaire, pharaon ou nomarque, n'en retire aucun profit, le terme expiré, il rentre en possession d'une terre épuisée et de..... vingt hommes au plus..... Le reste a succombé dans les tourments !.....

Les assistants murmuraient d'horreur.

– Je vous ai dit que le Phénicien prend à ferme pour trois ans deux arpents de terre et trente-deux hommes, contre un talent prêté. Examinez bien quel morceau de terre et quel groupe d'hommes cela représente, et maintenant regardez dans ma main..... Ce petit morceau d'or que je tiens, cette petite boule, plus petite qu'un œuf de poule, voilà un talent !.... Jugez-vous bien, Excellences, toute l'infamie des Phéniciens dans un pareil commerce ? Ce petit morceau d'or ne possède en réalité aucune qualité précieuse : il est jaune, lourd, il ne se rouille pas, et voilà tout. Mais on ne peut habiller un homme avec de l'or, on ne peut calmer avec lui ni la faim ni la soif..... Si je possédais une masse d'or de la grandeur d'une pyramide, je serais auprès d'elle, aussi misérable que le Libyen errant dans le désert occidental, quand il n'a pas de datte ni d'eau. Et regardez, pour une petite boule de cette matière stérile, le Phénicien s'empare d'un morceau de terre qui peut nourrir et vêtir trente-deux hommes, et de plus, il prend ces hommes mêmes !..... Pendant trois ans il abuse de son pouvoir sur des êtres qui savent cultiver et ensemencer les terres, récolter les grains, préparer la farine et la bière, tisser des vêtements, construire des mai-

sons et fabriquer des meubles..... En même temps le pharaon ou le nomarque est privé pour trois ans du service de ces hommes. Ils ne lui paient pas d'impôts, ils ne portent pas de fardeau à la suite de l'armée, mais ils travaillent pour augmenter les revenus de l'avide Phénicien. Vous savez, Excellences, qu'actuellement il n'y a pas d'année que dans tel ou tel nome, il n'éclate une révolte de paysans, ruinés par la faim, surchargés de travail, roués de coups. Et voilà qu'une partie de ces gens meurt, une autre est envoyée aux mines, et le pays se dépeuple de plus en plus, uniquement parce que le Phénicien a donné à quelqu'un un petit morceau d'or. Peut-on imaginer un plus grand malheur? Et en de pareilles conditions l'Egypte ne perdra-t-elle pas chaque année de la terre et des hommes? Les guerres heureuses ont ruiné notre pays, mais c'est le commerce phénicien de l'or qui l'achève maintenant.

Sur les visages des prêtres se peignait la satisfaction, ils écoutaient plus volontiers parler de la perversité des Phéniciens que du luxe des scribes.

Pen-ta-our se reposa un instant, puis il se tourna vers le prince.

— Depuis plusieurs mois, dit-il, Ramsès serviteur des dieux, tu demandes avec inquiétude pourquoi les revenus de Sa Sainteté ont-ils diminué? La sagesse des dieux t'a montré que ce n'est pas seulement le trésor qui s'est amoindri, mais aussi l'armée, et que ces deux sources de la puissance royale vont aller sans cesse diminuant. Et, ou cela se terminera par la ruine complète de l'Etat, ou bien les cieux enverront à l'Egypte un souverain pour arrêter le débordement des désastres, qui depuis quelques centaines d'années inondent la patrie. Le trésor des pharaons était plein, alors que nous avions beaucoup de terre et de population. Il faut donc arracher au désert ces terrains infertiles qu'il nous a engloutis et

décharger le peuple de ces fardeaux, qui affaiblissent et diminuent le nombre des habitants.

Les prêtres recommencèrent à s'inquiéter, craignant que Pen-ta-our ne mentionnât une seconde fois la classe des scribes.

— Tu as vu, prince, de tes propres yeux et devant témoins, qu'à l'époque où le peuple était rassasié, beau et content, le trésor royal était plein. Mais quand les hommes commencèrent à prendre un air misérable, quand leurs femmes et leurs enfants durent s'atteler à la charrue, quand les grains de lotus remplacèrent le froment et la viande, le trésor s'appauvrit. Si donc, tu veux ramener l'Etat à cette puissance qu'il possédait avant les guerres de la dix-neuvième dynastie, si tu souhaites que le pharaon, ses dignitaires et son armée nagent dans les richesses, assure une tranquillité de longue durée au pays et l'aisance au peuple; que de nouveau les adultes mangent de la viande et s'habillent de vêtements brodés, et que les enfants au lieu de gémir sous le fouet et de mourir de travail, s'amusent ou fréquentent l'école.

Souviens-toi enfin, que l'Egypte porte en son sein un serpent venimeux.....

Les assistants écoutaient avec curiosité et crainte.

— Ce serpent, qui suce le sang du peuple, absorbe les domaines des nomarques, la puissance du pharaon, c'est le Phénicien !....

— Chassons les Phéniciens !.... s'écrièrent les assistants..... Il faut prescrire toutes les dettes..... Il faut interdire l'accès du pays à leurs marchands et à leurs vaisseaux.....

Le grand-prêtre Méfrès les calma. Les yeux pleins de larmes, il se tourna vers Pen-ta-our.

— Je ne doute nullement, dit-il, que par tes lèvres, ce ne soit la sainte déesse Hator qui nous parle. Non seulement, parce qu'aucun homme ne saurait être aussi sage, et aussi omniscient que toi, mais encore, parce que j'ai aperçu au-

dessus de ta tête, des rayons en forme de cornes..... Je te remercie pour les grandes paroles qui ont dissipé notre ignorance..... Je te bénis et je prie les dieux, alors qu'ils m'appelleront à leur tribunal de te nommer mon successeur.....

Une acclamation prolongée du reste des auditeurs vint appuyer la bénédiction du très haut dignitaire. Les prêtres étaient d'autant plus satisfaits, que tout le temps, ils avaient été sous la menace que Pen-ta-our n'abordât une seconde fois la question des scribes. Mais le sage savait se modérer : il avait indiqué la plaie intérieure de l'Etat, mais il ne l'avait pas enflammée, et c'est pourquoi il remportait un triomphe complet.

Le prince Ramsès ne remercia pas Pen-ta-our, mais il le pressa sur son sein. Personne, cependant, ne doutait que le sermon du grand prophète n'eût ébranlé l'âme du prince héritier, et qu'il ne fût le grain d'où pourraient sortir la gloire et la prospérité de l'Egypte.

Le lendemain, Pen-ta-our, sans prendre congé de personne quitta le temple au lever du soleil et repartit pour Memphis.

Dans le fond, Pen-ta-our n'avait rien dit de neuf. Tout le monde se plaignait de la déperdition des terres et des hommes en Egypte, de la misère des paysans, des abus des scribes et des profits énormes des Phéniciens. Mais le sermon du prophète avait mis de l'ordre dans ses connaissances jusqu'alors confuses, il leur avait donné une forme tangible. et il avait mieux éclairé certains faits.

Les Phéniciens l'avaient effrayé : le prince n'avait pas évalué jusque-là l'immensité des malheurs, amenés à l'Etat par ce peuple. La terreur était d'autant plus forte. que lui-même, avait donné en fermage à Dagon ses propres paysans. et qu'il avait été témoin de la manière dont le banquier sur eux prélevait son dû !....

Mais le fait que le prince se trouvait mêlé aux profits des

Phéniciens amena un étrange résultat. Ramsès ne voulait pas penser à eux, et chaque fois que la colère s'allumait en lui contre ces gens, chaque fois, le sentiment de la honte venait l'éteindre. Lui-même, n'était-il pas en partie leur complice?

Par contre, le prince avait parfaitement compris l'importance de la diminution des terres et de la dépopulation, et c'est là-dessus qu'il insistait surtout dans ses méditations solitaires.

—Si nous possédions, se disait-il, ces deux millions d'hommes que l'Egypte a perdus, nous pourrions avec leur aide reconquérir sur le désert les terrains fertiles, et même accroître leur étendue. Et alors, en dépit des Phéniciens, nos paysans vivraient mieux et les revenus de l'Etat augmenteraient..... Mais où prendre ces hommes?....

Le hasard lui suggéra une réponse. Un soir, le prince en se promenant dans les jardins du temple aperçut un groupe d'esclaves que le général Nitager avait enlevés sur la frontière orientale, et qu'il avait envoyés à la déesse Hator. Ces gens étaient parfaitement bâtis, ils travaillaient plus que les Egyptiens, et comme on les nourrissait bien, ils étaient même satisfaits de leur sort.

A leur vue un éclair illumina l'esprit du prince héritier, il faillit s'évanouir d'émotion. L'Egypte a besoin d'hommes, de beaucoup d'hommes, de centaines de mille, et même d'un ou de deux millions d'hommes... Et voilà que ces hommes sont!.... Il faut seulement faire une incursion en Asie, prendre tout ce qu'on rencontrera en chemin, et l'envoyer en Egypte..... Ne pas finir la guerre, avant d'en avoir ramassé tant, que chaque paysan égyptien eût son esclave.....

Ainsi naquit un plan simple et colossal, grâce auquel l'Etat devait gagner des hommes, les paysans des aides dans le travail, et le trésor du pharaon une source intarissable de revenus.

Le prince était émerveillé, bien que le jour suivant un nouveau doute s'éveillât en lui.

Pen-ta-our proclamait avec une grande insistance, et Herhor, bien encore avant lui, soutenait la même chose, que la source des malheurs de l'Egypte était..... dans les guerres victorieuses.

D'où il s'ensuivait, qu'à l'aide d'une nouvelle guerre on ne pouvait relever l'Egypte.

Pen-ta-our est un grand sage, et Herhor est un grand sage, pensait le prince. — S'ils considèrent la guerre comme préjudiciable, si le grand prêtre Méfrès et les autres prêtres en jugent de même, c'est que vraiment, peut-être la guerre est chose dangereuse!.... Et elle doit l'être, puisque tant d'hommes savants et saints le soutiennent ainsi.

Le prince était profondément affligé. Il avait imaginé un moyen simple pour le relèvement de l'Egypte, et voilà que les prêtres assuraient, que justement cela pourrait amener la ruine complète du pays.

Les prêtres, les gens les plus savants et les plus saints.

Mais il survint un incident, qui refroidit quelque peu la foi du prince en la véracité des prêtres, ou plutôt qui réveilla son ancienne méfiance envers eux.

Il se rendait un jour, avec un médecin, à la bibliothèque. Le chemin passait par un étroit et sombre corridor, d'où le prince héritier s'éloigna avec répugnance.

— Je n'irai pas par là! dit-il.

— Pourquoi?.... demanda le médecin étonné.

— Ne vous rappelez-vous pas, saint-père, qu'au bout de ce corridor, il y a un souterrain où vous avez cruellement martyrisé un traître?....

— Ah oui! répartit le médecin. — Il y a là un souterrain où avant le sermon de Pen-ta-our nous avons versé de la poix fondue.....

— Et vous avez tué quelqu'un.

Le médecin sourit. C'était un homme bon et gai. Aussi voyant l'indignation du prince, il dit après un moment de réflexion :

— Oui, il n'est permis à personne de trahir les saints mystères..... Cela s'entend..... Avant chaque grande solennité, nous le rappelons aux jeunes candidats au sacerdoce.

Son ton était si singulier, que Ramsès demanda des éclaircissements.

— Je ne puis trahir les mystères, répartit le médecin. Mais..... si Votre Excellence me promet de le garder pour elle, je lui conterai une histoire.

Ramsès promit, le médecin raconta ce qui suit :

— Un prêtre Egyptien, visitant les temples de la contrée païenne d'Aram, rencontra près de l'un d'eux un homme, qui lui parut très gras et très satisfait, bien qu'il portât des vêtements misérables. — « Explique-moi, demanda le prêtre au joyeux indigent, comment il se fait, qu'étant pauvre, tu aies le corps, comme si tu étais le supérieur de ce temple ? » Or cet homme après avoir regardé de toutes parts, pour voir si personne ne l'écoutait, répondit :

« C'est qu'ayant une voix très lamentable, je remplis dans ce sanctuaire le rôle de martyr. Quand le peuple se rassemble pour les exercices pieux, je me glisse dans le souterrain et je gémis, autant que les forces me le permettent. C'est pourquoi, on me donne toute l'année une nourriture parfaitement abondante, et une cruche de bière par chaque journée de martyre. »

Il en est ainsi dans la contrée païenne d'Aram, acheva le médecin, en posant un doigt sur ses lèvres. — Souviens-toi, prince de ce que tu m'as promis, et pense au sujet de notre poix fondue ce qu'il te plaira.....

Ce récit ébranla de nouveau le prince. Il sentait un certain soulagement à ce qu'on n'eût point assassiné un homme

dans le temple, mais aussi tous ses anciens soupçons contre les prêtres venaient de se réveiller.

Qu'ils trompassent les simples, il le savait. Il se rappelait en effet, du temps qu'il était aux écoles sacerdotales, les processions du bœuf sacré Apis. Le peuple était persuadé que c'était Apis qui conduisait les prêtres ; cependant chaque écolier savait que l'animal divin allait là, où le voulaient les prêtres.

Par suite, qui sait si le sermon de Pen-ta-our, n'était pas une procession d'Apis à son usage? Il est si facile de répandre sur la terre des haricots rouges et bariolés, et de même il n'était pas difficile d'organiser des tableaux vivants. Combien de spectacles plus magnifiques encore n'avait-il pas vus : quand ce ne serait que la lutte de Set et d'Osiris, à laquelle prenaient part quelques centaines de personnes..... Et dans cette occasion là encore, les prêtres ne trompaient-ils pas? Ce devait être la lutte des dieux, cependant ceux qui combattaient n'étaient que des hommes déguisés. Osiris y périssait, et pourtant le prêtre qui jouait Osiris, était bien portant comme un rhinocéros. Quels miracles ne montrait-on pas là-bas!.... L'eau gonflait, le tonnerre grondait, la terre tremblait et jetait du feu. Et tout cela n'était que supercherie. Pourquoi donc la représentation de Pen-ta-our serait-elle la vérité?

D'ailleurs le prince avait de sérieux indices qu'on voulait l'abuser. Déjà, c'était un mensonge que l'homme gémissant dans les souterrains, et soi-disant arrosé de poix par les prêtres. Mais passe encore. Ce qui était grave, c'est ce dont le prince avait eu la preuve plus d'une fois, que Herhor ne voulait pas de guerre, Méfrès également ne voulait pas de guerre, et Pen-ta-our était le collaborateur de l'un et le favori de l'autre.

Voici la lutte qui se livrait dans l'âme du prince, tantôt il lui semblait tout comprendre, tantôt l'obscurité l'envahis-

sait; par moment il était plein d'espoir, par moment, il doutait de tout. D'une heure à l'autre, d'un jour à l'autre, son âme s'enflait et se déprimait, comme les eaux du Nil dans le cours d'une année entière.

Lentement pourtant, Ramsès retrouva l'équilibre, et quand vint l'instant de quitter le temple, il avait déjà en lui-même certaines opinions arrêtées.

Avant tout, il comprenait clairement ce qui était nécessaire à l'Egypte : plus de terres et plus d'hommes.

En second lieu, il croyait que le moyen le plus simple d'acquérir des hommes était une guerre avec l'Asie. Pen-ta-our lui avait pourtant soutenu que la guerre ne pouvait qu'augmenter les malheurs de l'Etat. Une nouvelle question surgissait donc. Pen-ta-our avait-il dit vrai ou avait-il menti?

S'il avait dit vrai, il plongeait le prince dans le désespoir. car Ramsès ne voyait pas d'autre moyen que la guerre pour relever l'Etat. Sans la guerre, l'Egypte d'année en année perdrait de sa population, et le trésor du pharaon accroîtrait ses dettes, jusqu'à ce que tout cet enchaînement de faits se terminât par quelque épouvantable catastrophe peut-être même sous le règne prochain.

Et si Pen-ta-our mentait? Pourquoi l'aurait-il fait? Evidemment à l'instigation de Herhor, de Méfrès et de tout le corps sacerdotal. Mais pour quelles raisons, les prêtres ne voulaient-ils pas la guerre? quel intérêt avaient-ils en cela? C'est à eux pourtant ainsi qu'au pharaon que chaque guerre rapportait les plus grands profits.

D'ailleurs les prêtres pouvaient-ils le tromper dans cette affaire si importante? Il est vrai qu'ils le faisaient très souvent, mais dans de menues circonstances, et non quand il s'agissait de l'avenir et du sort de l'Etat. On ne pouvait du reste soutenir, qu'ils trompaient toujours. Ils sont cependant les serviteurs des dieux, et les gardiens des grands

mystères. Dans leurs temples habitent des esprits, Ramsès lui-même en avait eu la preuve, la première nuit de son installation en ce lieu.

Et si les divinités ne permettent pas aux profanes de s'approcher de leurs autels, pourquoi ne veilleraient-elles pas sur l'Egypte qui est leur plus grand sanctuaire?

Lorsque quelques jours plus tard, Ramsès, après une cérémonie solennelle, au milieu des bénédictions des prêtres quitta le temple de Hator, deux questions s'agitaient en lui.

La guerre avec l'Asie, pouvait-elle réellement nuire à l'Egypte?

Les prêtres pouvaient-ils le tromper en cette affaire, lui, l'héritier du pharaon?



CHAPITRE IV

A court d'Argent

A cheval, en compagnie de quelques officiers, le prince se rendait à Pi-Bast, la fameuse capitale du nome de Habu.

Le mois de Paoni était passé, le mois d'Epifi commençait (avril-mai). Le soleil était à son zénith, annonçant à l'Egypte sa plus mauvaise saison, celle des chaleurs. A cette époque, à maintes reprises déjà s'élevait le terrible vent de désert, les hommes et les animaux tombaient de chaleur, et sur les champs et sur les arbres, commençait à se déposer une poussière grise sous laquelle mouraient les plantes.

On avait cueilli les roses, et on les transformait en essence, les blés avaient été rentrés, ainsi que la seconde coupe de trèfle. Les grues et les seaux travaillaient avec une ardeur doublée, versant l'eau sale sur la terre, afin de préparer celle-ci à de nouvelles semailles. On commençait aussi à cueillir les figues et les raisins.

L'eau du Nil avait baissé complètement, les eaux des canaux étaient basses et puantes. Sur tout le pays planait une fine poussière au milieu des torrents de brûlant soleil.

Cependant le prince chevauchait satisfait. La vie de pénitence dans le temple l'avait fatigué, il soupirait après les banquets, les femmes et le bruit.

De plus, la contrée, bien que plate et uniformément rayée par les canaux qui la couvraient comme d'un filet, était intéressante. Dans le nome de Habu habitait une population différente. Ce n'étaient pas des Egyptiens natifs, mais les

descendants des valeureux Hycsos, qui jadis avaient conquis l'Egypte et l'avaient gouvernée pendant plusieurs siècles.

Les véritables Egyptiens méprisaient ces débris des conquérants chassés, mais Ramsès les regardait avec plaisir. C'étaient des hommes grands, forts, à l'attitude fière, et à la figure d'une mâle énergie. A l'aspect du prince et des officiers, ils ne tombaient pas face contre terre, comme les Egyptiens, mais ils examinaient les dignitaires sans malveillance comme sans terreur. D'ailleurs, ils n'avaient pas les épaules couvertes de cicatrices de bastonnades, car les scribes les respectaient, sachant qu'un Hycsos battu, rend coup pour coup et parfois assassine son oppresseur. Enfin les Hycsos possédaient la faveur du pharaon : c'était leur population, en effet, qui fournissait les meilleurs soldats.

A mesure que le cortège du prince héritier s'approchait de Pi-Bast, dont les temples et les palais s'apercevaient à travers un nuage de poussière comme à travers une mousseline, la contrée devenait plus animée. Par la large route et les canaux avoisinants, on transportait du bétail, du froment, des fruits, du vin, des fleurs, des grains et quantité d'autres objets d'un usage courant. Le torrent d'hommes et de marchandises se dirigeant vers la ville, bruyant et compact, tel qu'auprès de Memphis les jours de fête était un phénomène quotidien en cet endroit. Autour de Pi-Bast, durant toute l'année régnait un vacarme de foire qui ne s'apaisait que la nuit.

La cause en était simple, la ville avait le bonheur de posséder l'antique et fameux temple d'Astarté, honoré par toute l'Asie occidentale, et qui attirait des foules de pèlerins. On pouvait dire sans exagération, qu'aux portes de Pi-Bast, campaient chaque jour près de trente mille étrangers, des Shasou ou Arabes, des Phéniciens, des Juifs, des Philistins, des Hittites, des Assyriens et autres. Le gouvernement égyptien se montrait bienveillant envers les pèlerins, qui lui ap-

portaient des revenus considérables; les prêtres les tolé-raient, et la population de plusieurs nomes avoisinants entre-tenait avec eux un commerce animé.

Déjà, à une heure de chemin de la ville, on voyait les barques et les tentes des étrangers, dressées sur la terre nue. A mesure qu'on approchait de Pi-Bast, leur nombre augmentait, et de plus en plus pressés les uns contre les autres grouillaient leurs locataires momentanés. Les uns préparaient en plein air leur nourriture, les autres achetaient les marchandises affluant sans trêve, d'autres encore se rendaient en procession au temple. Çà et là se formaient des groupes compacts devant les lieux de divertissement où s'exibaient les dompteurs d'animaux, les charmeurs de serpents, les athlètes, les danseuses et les bateleurs.

Par dessus cet attroupement d'hommes, la chaleur et le vacarme s'élevaient.

A la porte de la ville, Ramsès fut salué par ses courtisans, ainsi que par le nomarque de Habu, et les fonctionnaires. L'accueil était si froid en dépit de la sympathie, que le vice-roi étonné dit tout bas à Thoutmos :

— Pourquoi me regardez-vous, comme si j'étais venu vous infliger des punitions?

— Parce que, répondit le favori, Votre Excellence a le visage d'un homme qui a séjourné avec les dieux.

Il disait la vérité. Etait-ce le résultat d'une vie ascétique, ou de la société des prêtres instruits, ou peut-être encore des longues méditations, le prince était changé. Il avait maigri, son teint avait bruni; son front et sa figure frappaient par une grande gravité. En l'espace de quelques semaines il avait vieilli de plusieurs années.

Dans l'une des rues principales de la ville, une foule de peuple si épaisse se pressait, que les policiers furent obligés de frayer la route au prince héritier et à sa suite. Mais ce

peuple ne saluait pas le prince, il ne faisait que s'entasser autour d'un petit palais, comme s'il attendait quelqu'un.

— Qu'est-ce? demanda Ramsès au nomarque, car l'indifférence de la foule l'avait désagréablement touché.

— C'est la demeure de Hiram, répondit le nomarque, un prince Tyrien, un homme d'une grande charité. Chaque jour il distribue de libérales aumônes, aussi les indigents se rassemblent-ils ici.

Le prince se tourna sur son cheval, regarda et dit :

— Je vois ici des travailleurs du roi. Ils viennent donc aussi demander l'aumône au richard phénicien.

Le nomarque se taisait. Par bonheur, ils s'approchaient du palais du gouvernement, et Ramsès oublia Hiram.

Les banquets en l'honneur du vice-roi se poursuivirent pendant plusieurs jours, mais le prince n'en était pas ravi. Il y manquait la gaîté, et il y survenait de désagréables incidents.

Une fois, une des favorites du prince, en dansant devant lui, fondit en larmes. Ramsès la saisit dans ses bras, et lui demanda : qu'as-tu?

D'abord elle hésita à répondre, puis enhardie par la bienveillance du maître, elle dit en pleurant encore plus à chaudes larmes :

— Nous sommes tes femmes, ô mon souverain, nous descendons de familles illustres, et le respect nous est dû.

— Tu dis vrai, interrompit le prince.

— Cependant ton trésorier limite nos dépenses. Même il voudrait nous priver de suivantes, sans lesquelles pourtant, nous ne pouvons ni nous laver, ni nous coiffer.

Ramsès manda le trésorier, et lui déclara sévèrement, que ses femmes devaient avoir tout ce qui était dû à leur naissance et à leur haute situation.

Le trésorier tomba face contre terre devant le prince, et promit d'accomplir les ordres des femmes. Or quelques jours

après éclata une révolte parmi les esclaves du palais ; ils se plaignaient qu'on les privât de vin.

Le prince héritier leur fit donner du vin. Mais le lendemain pendant la revue des troupes, des députations des régiments s'avancèrent vers lui, en se plaignant très humblement qu'on leur eût diminué la ration de pain et de viande.

Cette fois encore le prince recommanda de satisfaire aux demandes des suppliants.

Quelques jours plus tard, il fut éveillé un matin par un grand vacarme dans le palais. Ramsès en demanda la cause et l'officier de service lui apprit que les travailleurs de la couronne s'étaient rassemblés et réclamaient l'arriéré de leur solde.

On manda le trésorier, que le prince interpella avec grande colère.

— Que se passe-t-il ici ?.... criait-il. — Depuis l'instant de mon arrivée il n'y a pas de jour qu'on ne se plaigne de quelque tort. Si pareille chose se renouvelle encore, j'ouvrirai une enquête et je mettrai un terme à vos voleries !....

Le trésorier tremblant tomba de nouveau face contre terre et gémit :

— Tue-moi, Seigneur !.... Mais que puis-je faire quand ton trésor, tes étables et tes greniers sont vides !....

Malgré sa colère, le prince réfléchit que le trésorier pouvait être innocent. Il lui ordonna donc de se retirer et fit venir Thoutmos.

— Ecoute donc, dit Ramsès à son favori. Il se passe ici des choses que je ne comprends pas, et auxquelles je ne suis pas habitué. Mes femmes, les esclaves, les troupes et les ouvriers de la couronne ne reçoivent pas leur dû, ou bien sont limités dans leurs dépenses. Et quand j'ai demandé au trésorier ce que cela signifiait, il m'a répondu que nous n'avons plus rien dans le trésor ni dans les étables.

— Il a dit vrai.

— Comment? éclata le prince. — Pour mon voyage, Sa Sainteté a alloué deux cents talents en or et en marchandises. Tout ceci aurait-il été gaspillé?....

— Il est ainsi, répondit Thoutmos.

— De quelle manière?.... pour quelles choses?.... criait le vice-roi. — Pourtant tout le long de la route, nous recevions l'hospitalité des nomarques?....

— Mais nous la leur avons payée.

— Sais-tu que depuis un mois, je mange de ta cuisine, vent soi-disant comme des hôtes et nous dépouillent ensuite!

— Ne t'irrite pas, dit Thoutmos, et je t'expliquerai tout.

— Sieds-toi.

Thoutmos s'assit et dit :

— Sais-tu que depuis un mois, je mange de ta cuisine, je bois le vin de tes cruches, et je m'habille de ta garde-robe.....

—Tu as le droit de le faire.

— Mais je ne l'avais encore jamais fait, je vivais, je m'habillais et m'amusais à mes frais, afin de ne pas surcharger ton trésor. Il est vrai, que plus d'une fois, tu as payé mes dettes. Ce n'était là cependant qu'une partie de mes dépenses.

— Passe pour les dettes.

— Dans une situation semblable, poursuivit Thoutmos, se trouvent une vingtaine de jeunes gens nobles de ta cour. Ils s'entretenaient eux-mêmes, afin de soutenir l'éclat du maître. Mais aujourd'hui, tout comme moi, ils vivent à tes frais, car ils n'ont plus de quoi dépenser.

— Je les dédommagerai un jour.

— Eh bien, dit Thoutmos, nous puisons dans ton trésor. car le besoin nous presse, et les nomarques font de même. S'ils avaient de quoi, ils donneraient à leurs frais des ban-

quets et des réceptions en ton honneur, mais comme ils n'ont pas, ils acceptent des dédommagements.

Maintenant, les appelleras-tu encore filous?

Le prince allait et venait pensif.

— Je les ai condamnés trop vite, dit-il. La colère, comme une fumée m'a voilé les yeux. J'ai honte de ce que j'ai dit, néanmoins je ne veux pas que ni les gens du palais, ni les soldats ni les travailleurs soient lésés..... Et puisque mes ressources sont épuisées, il faut donc emprunter..... Cent talents suffiront peut-être, qu'en penses-tu?

— Je pense que personne ne nous prêtera cent talents, murmura Thoutmos.

Le vice-roi le regarda d'un air altier.

— C'est ainsi qu'on répond au fils du pharaon? demanda-t-il.

— Chasse-moi de chez toi, dit Thoutmos d'une voix attristée, mais j'ai dit la vérité. Aujourd'hui nul ne nous prêtera, car personne ne possède plus.

— Et à quoi servirait donc Dagon?.... dit le prince d'un air étonné. — N'est-il pas à ma cour ou est-il mort?

— Dagon demeure à Pi-Bast, mais avec tous les autres marchands phéniciens, il passe toutes les journées, dans le temple d'Astarté, en pénitences et en prières.....

— D'où vient une telle piété? Est-ce parce que j'ai été dans un temple, que mon banquier aussi juge nécessaire de prendre conseil des dieux?

Thoutmos s'agitait sur son tabouret.

— Les Phéniciens, dit-il, sont terrifiés, même anéantis par des nouvelles.

— A quel sujet?

— Quelqu'un a répandu le bruit, que lorsque Votre Excellence montera sur le trône. les Phéniciens seront chassés et leurs biens confisqués au profit du trésor.....

— Eh bien, ils ont encore du temps, dit le prince avec un sourire.

Thoutmos restait toujours hésitant.

— On dit, il parlait d'une voix étouffée, que la santé de Sa Sainteté (puisse-t-Elle vivre éternellement?....) a été fortement ébranlée ce temps-ci.....

— C'est faux!.... interrompit le prince saisi d'inquiétude. Enfin, je l'aurais su.....

— Et pourtant les prêtres célèbrent en secret des offices pour le retour du pharaon à la santé, chuchota Thoutmos, Je le sais avec certitude.....

Le prince s'arrêta, frappé de stupeur.

— Comment, dit-il, ainsi mon père est gravement malade, les prêtres prient pour lui, et ils ne m'en disent rien.

— On dit que la maladie de Sa Sainteté peut se prolonger encore un an.....

Ramsès fit un geste de la main.

— Hé..... tu écoutes des contes et tu me donnes de l'inquiétude. Parle-moi plutôt des Phéniciens, car c'est plus curieux.

— Je n'ai entendu, poursuivit Thoutmos, que ce que tout le monde a entendu également, que Votre Excellence après s'être convaincue dans le temple de l'influence nuisible des Phéniciens s'est engagée à les chasser.

— Dans le temple?.... reprit le prince héritier. — Et qui donc peut savoir ce dont je me suis convaincu et ce que j'ai résolu dans le temple?....

Thoutmos haussa les épaules et garda le silence.

— Y aurait-il trahison là-bas aussi?.... murmura le prince. — En tout cas, tu feras venir Dagon chez moi, dit-il à voix haute. — Je dois découvrir la source de ces mensonges, et, par les dieux, y mettre un terme?....

— Tu feras bien, Seigneur, répartit Thoutmos, car l'Egypte entière est pleine d'angoisse. A l'heure actuelle déjà, il n'y a plus personne à qui l'on puisse emprunter de l'ar-

gent, et si ces bruits persistaient, le commerce cesserait. Aujourd'hui déjà notre aristocratie est tombée dans une misère à laquelle on ne voit pas d'issue, et ta cour aussi, Seigneur, ressent le besoin. Dans un mois, même chose peut se produire dans le palais de Sa Sainteté.

— Tais-toi, interrompit le prince, et fais-moi venir immédiatement Dagon.

Thoutmos sortit en courant, mais le banquier ne se présenta chez le vice-roi que le soir. Il avait sur lui un haillon blanc à raies noires.

— Etes-vous devenus fou?.... s'écria le prince à cette vue.

— Je vais te dérider de suite..... J'ai besoin de cent talents. Va et ne reparais devant moi, que tu n'aies arrangé cela.

Mais le banquier se couvrit la figure et se mit à pleurer.

— Que signifie ceci? demanda le prince avec impatience.

— Seigneur, répartit Dagon en s'agenouillant, prends mes biens, vends-moi et toute ma famille..... Prends tout, même notre vie..... Mais cent talents.. Où trouverai-je aujourd'hui pareille fortune?..... ni en Egypte, ni en Phénicie..... disait-il en sanglotant.

— Dagon, c'est Set qui te possède! dit le prince en éclatant de rire. — Aurais-tu cru, toi aussi, que je songe à vous chasser?....

Le banquier tomba de nouveau à ses pieds.

— Moi, je ne sais rien.... je suis un simple marchand et ton esclave..... Ce qu'il y a de jours entre la nouvelle et la pleine lune, a suffi pour me réduire en poussière et ma fortune en salive.....

— Mais explique-moi ce que cela signifie? demanda le prince héritier avec impatience.

— Moi, je ne saurais pas te le dire, et même si je le savais, j'ai un grand sceau sur les lèvres..... Maintenant, je prie et pleure seulement...

« Les Phéniciens prient-ils donc aussi », pensa le prince.

— Ne pouvant te rendre aucun service, ô mon maître, poursuivit Dagon, je te donnerai du moins un bon conseil... Il y a ici à Pi-Bast un célèbre prince tyrien, Hiram, un homme âgé, sage et terriblement riche..... Fais-le venir, Erpatre, et demande-lui cent talents, peut-être que lui pourra satisfaire Votre Excellence.....

Comme Ramsès ne pouvait obtenir aucun éclaircissement du banquier, il lui rendit la liberté, et promit qu'il enverrait à Hiram une ambassade.



CHAPITRE V

Le Prince Hiram

Le lendemain matin, Thoutmos avec une grande suite d'officiers et de courtisans, rendit visite au prince phénicien et l'invita de la part du vice-roi.

A midi, Hiram se présenta devant le palais, dans une simple litière, portée par huit Egyptiens indigents, auxquels il faisait l'aumône. Il était entouré des plus notables marchands phéniciens et de cette même foule de peuple, qui, chaque jour, stationnait devant sa maison.

Ramsès avec étonnement salua le vieillard à l'imposante attitude, dans les yeux duquel se lisait la sagesse. Hiram portait un manteau blanc, un cercle d'or lui ceignait la tête. Il salua le vice-roi avec dignité, et ayant élevé les mains au-dessus de la tête de Ramsès, il proféra une courte bénédiction. Les assistants étaient profondément émus.

Lorsque le vice-roi lui eût désigné un fauteuil, et qu'il eût ordonné aux courtisans de sortir, Hiram prit la parole :

— Hier, le serviteur de Votre Excellence, Dagon, m'a dit que vous aviez besoin de cent talents. J'ai envoyé aussitôt mes courriers à Sabuc, Chetam, Sethroe, Pi-uto, et autres villes où mouillent les navires Phéniciens, afin qu'ils déchargent toutes leurs marchandises. Et je pense, que d'ici quelques jours, Votre Excellence recevra cette minime somme.

— Minime!.... interrompit le prince en riant. Vous êtes heureux, Votre Noblesse, si vous pouvez appeler cent talents une somme minime.

Hiram hocha la tête.

— L'aïeul de Votre Excellence, dit-il après réflexion, l'éternellement vivant Ranesses-sa-Phtah, m'honorait de son amitié, je connais également Sa Sainteté votre père (puisse-t-il vivre éternellement!) et même j'essaierai de lui présenter mes hommages, si on me laisse parvenir jusqu'à lui....

— D'où vous vient ce doute?.... interrompit le prince.

— Il est des gens, répartit l'hôte, qui laissent parvenir jusqu'à la personne du pharaon les uns et non les autres, mais peu importe..... Votre Excellence n'en est pas fautive, aussi j'oserai vous poser une question..... en ma qualité de vieil ami de votre aïeul et de votre père.

— J'écoute.

— Comment se fait-il, continua lentement Hiram, comment se fait-il, que l'héritier et le lieutenant du pharaon soit obligé d'emprunter cent talents, alors qu'il est dû à son pays près de cent mille talents?....

— D'où?.... s'écria Ramsès.

— Comment, d'où? Mais des tributs des peuples asiatiques..... La Phénicie vous doit cinq mille talents, et moi je certifie qu'elle les rendra, s'il ne survient pas quelque accident. Mais en dehors d'elle, Israël vous doit trois mille talents, les Philistins et les Moabites, chacun deux mille, les Hittites trente mille..... Enfin je ne me souviens pas du détail des comptes, mais je sais que l'ensemble s'élève à cent trois ou à cent cinq mille talents.

Ramsès se mordait les lèvres; sur sa figure mobile, on voyait une colère impuissante. Il avait baissé les yeux et se taisait.

— Ainsi c'est vrai!.... soupira soudain Hiram, en considérant attentivement le vice-roi..... Ainsi c'est vrai?.... Pauvre Phénicie, mais aussi pauvre Egypte.

— Que dites-vous, Votre Excellence? demanda le prince

en fronçant les sourcils. — Je ne comprends pas vos plaintes.....

— Le prince sait de quoi je parle, du moment qu'il ne répond pas à ma question, répartit Hiram, et il se leva comme s'il avait l'intention de se retirer. — Cependant..... je ne rétracterai pas ma promesse..... vous aurez, prince, cent talents.

Il salua très bas, mais le vice-roi le força à se rasseoir.

— Votre Noblesse me cache quelque chose, dit-il avec une voix qu'on sentait offensée. — Je veux que vous m'expliquiez quel est ce malheur qui menace la Phénicie ou l'Egypte?

— Votre Excellence l'ignorerait-elle donc? demanda Hiram avec hésitation.

— Je ne sais rien. J'ai passé plus d'un mois au temple.

— C'est là justement, que l'on pouvait tout apprendre.

— Votre Noblesse va me dire!.... s'écria le vice-roi en frappant la table du poing. — Je n'aime pas qu'on s'amuse à mes dépens.....

— Je parlerai si Votre Excellence me donne la promesse formelle, qu'elle ne se trahira devant personne. Quoique..... je ne puisse croire, que l'on ne vous ait pas informé de cela, prince, vous l'héritier présomptif.....

— Tu n'as pas confiance en moi? s'écria le prince stupéfait

— En pareille matière, j'exigerais une promesse du pharaon lui-même, répartit Hiram d'un ton péremptoire.

— Eh bien..... je vous jure sur mon glaive et sur les étendards de nos troupes, que je ne parlerai à personne de ce que Votre Noblesse m'aura révélé.....

— Il suffit, dit Hiram.

— J'écoute.

— Le prince sait-il ce qui se passe en Phénicie?

— J'ignore même cela! interrompit le vice-roi irrité.

— Nos vaisseaux, murmura Hiram, cinglent de tous les

coins de l'univers vers la patrie, afin de transporter au premier signal la population et les trésors, quelque part..... au-delà des mers..... vers l'occident.....

— Pourquoi?..... dit le vice-roi étonné.

— Parce que l'Assyrie doit nous prendre sous sa domination.

Le prince éclata de rire.

— Tu es devenu fou, homme vénérable!..... s'écria-t-il. — L'Assyrie doit s'emparer de la Phénicie!... Et nous, que dirons-nous à cela? nous, l'Egypte?....

— L'Egypte y a déjà consenti.

Le sang monta à la tête du vice-roi.

— La chaleur brouille tes idées, vieillard, dit-il à Hiram d'une voix tranquille. — Tu oublies même, que pareille affaire ne pourrait se passer du consentement du pharaon et..... du mien.

— Ceci viendra également. En attendant, les prêtres ont conclu un accord.

— Avec qui?.... Quels prêtres?....

— Avec le grand prêtre Chaldéen, Béroès, auquel le roi Assar a donné pleins pouvoirs, répondit Hiram. Et qui de votre côté?.... Je n'affirme pas d'une façon certaine, mais il paraît que ce furent Son Excellence Herhor, Son Excellence Méfrès, et le saint prophète Pen-ta-our.

Le prince pâlit.

— Remarque, Phénicien, dit-il, que tu accuses de trahison les plus hauts dignitaires de l'Etat.

— Tu te trompes, prince, ce n'est nullement une trahison. Le doyen des prêtres de l'Egypte, et le ministre de Sa Sainteté, ont le droit de conduire des négociations avec les potentats voisins. D'ailleurs, d'où Votre Excellence sait-elle, que tout ceci ne se fait pas par la volonté du pharaon?

Ramsès dut reconnaître dans l'âme, qu'un pareil accord ne serait pas une trahison envers l'Etat, mais seulement la

marque qu'on faisait peu de cas de lui, l'héritier du trône. Ainsi, voilà la manière dont les prêtres le traitent, lui, qui peut dans un an être pharaon? Ainsi voilà pourquoi Pentaour blâmait la guerre, et Méfrès l'appuyait?....

— Quand cela se serait-il passé?.... où? demanda le prince.

— Il paraît qu'ils ont conclu l'accord la nuit, dans le temple de Set près de Memphis, répondit Hiram. — Et quand?.... Je ne sais pas au juste, mais il me semble que ce fut le jour où Votre Excellence quittait Memphis.

« Ah, les misérables!.... pensait le vice-roi. — C'est ainsi qu'ils respectent ma haute situation?... Ils m'ont donc trompé aussi avec la description de l'état du royaume!.... Quelque dieu bienfaisant éveillait mes doutes dans le temple de Hator.....

Après un moment de lutte intérieure, il dit à haute voix :

— C'est impossible!.... Et je ne croirai pas Votre Excellence, que vous ne m'en donniez une preuve.

— La preuve sera, répartit Hiram. — L'un de ces jours va arriver à Pi-Bast un grand seigneur Assyrien, Sargon, l'ami du roi Assar. Il vient sous le prétexte d'un pèlerinage au temple d'Astarté, il vous offrira, prince, des dons, à vous et à Sa Sainteté, et puis, vous conclurez le traité..... A vrai dire vous ne ferez que sceller ce qu'ont décidé les prêtres pour la ruine des Phéniciens, et qui sait, pour votre propre malheur.

— Jamais! dit le prince. — Quelle compensation il faudrait que l'Assyrie donne à l'Egypte!....

— Voici une manière de parler digne d'un roi : quelle compensation recevrait l'Egypte? Car pour l'Etat, tout traité est bon, pourvu qu'on y gagne quelque chose..... Et voici justement ce qui m'étonne, poursuivit Hiram, c'est que l'Egypte fera une mauvaise affaire; l'Assyrie en effet, s'emparera outre la Phénicie, de l'Asie presque entière, et elle vous abandonnera comme par grâce, les Israélites, les Phi-

listins et la péninsule du Sinaï..... Il s'entend qu'en pareil cas, les tributs dûs à l'Egypte seront perdus, et le pharaon ne rentrera jamais dans ses cent cinq mille talents.

Le vice-roi hocha la tête.

— Votre Excellence, reprit-il, ne connaît pas les prêtres Egyptiens ; aucun d'eux n'aurait accepté un semblable traité.

— Pourquoi ?.... Le proverbe phénicien dit : du froment au grenier vaut mieux que de l'or au désert. Il se pourrait donc que l'Egypte, si elle se sentait très faible, aimât mieux obtenir sans frais le Sinaï et la Palestine, que faire la guerre à l'Assyrie. Mais voici ce qui me surprend..... Ce n'est pas l'Egypte, mais l'Assyrie qui est aujourd'hui facile à vaincre : elle a des démêlés au nord-est, elle possède peu de troupes, encore celles-ci sont-elles médiocres. Si l'Egypte l'attaquait, elle détruirait l'empire, elle s'emparerait des immenses trésors de Ninive et de Babel, et une fois pour toutes, elle assurerait sa souveraineté en Asie.

— Tu vois donc, qu'un pareil traité ne peut exister, interrompit Ramsès.

— En un cas, seulement, je comprendrais de semblables accords, si les prêtres..... voulaient détruire le pouvoir royal en Egypte..... Ce à quoi du reste, prince, ils tendent depuis le temps de votre aïeul.

— Tu t'écartes de nouveau de la question, interrompit le vice-roi, mais en son cœur il était inquiet.

— Je me trompe peut-être, répartit Hiram en le regardant d'un œil perçant. — Mais écoutez, Votre Excellence.....

Il rapprocha son fauteuil du prince et continua à voix basse :

— Si le pharaon déclarait la guerre à l'Assyrie, et en sortait victorieux, il aurait : une armée considérable attachée à sa personne, cent mille talents de tributs arriérés, près de deux cent mille talents de Ninive et de Babel, enfin, environ cent mille talents par an des pays conquis. Une fortune si

colossale lui permettrait de racheter les biens mis en gage chez les prêtres, et de mettre fin une fois pour toutes à leur immixtion dans le pouvoir.

Les yeux de Ramsès brillaient. Hiram continua :

— Aujourd'hui, par contre, l'armée dépend de Herhor et par conséquent des prêtres, et exception faite des régiments étrangers, le pharaon en cas de lutte ne peut compter sur elle. De plus, le trésor du pharaon est vide, et la plus grande partie de ses domaines appartient aux temples. Le roi, ne serait-ce que pour l'entretien de la cour, est obligé chaque année de contracter de nouveaux emprunts; et comme il n'y aura plus de Phéniciens chez vous, vous serez obligés d'avoir recours aux prêtres..... De cette manière, d'ici dix ans, Sa Sainteté (puisse-t-elle vivre éternellement!) perdra le reste de ses domaines, et qu'adviendra-t-il ensuite?

Le front de Ramsès se couvrit de gouttes de sueur.

— Tu vois donc, noble seigneur, poursuivit Hiram, qu'en un seul cas, les prêtres pourraient et même devraient accepter le traité le plus honteux avec l'Assyrie, s'il s'agissait pour eux de l'abaissement et de la destruction du pouvoir du pharaon..... Cependant, il peut encore exister un second cas : si l'Egypte était si faible, qu'à tout prix, elle eût besoin de paix.....

Le prince se leva brusquement.

— Tais-toi! s'écria-t-il. — J'aimerais mieux la trahison des serviteurs les plus fidèles qu'une pareille impuissance du pays!.... L'Egypte devrait rendre l'Asie à l'Assyrie..... Mais un an plus tard, elle tomberait elle-même sous son joug, car en signant sa honte, elle avouerait son impuissance.....

Il marchait irrité, et Hiram le regardait avec pitié ou avec sympathie.....

Soudain Ramsès s'arrêta devant le Phénicien et dit :

— C'est faux!..... Quelque habile gredin, Hiram, t'a induit en erreur avec les apparences de la vérité, et tu l'as cru. Si un

pareil traité existait, on l'aurait conclu dans le plus grand secret. Et en tous cas, l'un des quatre prêtres que tu as nommés, serait un traitre non seulement envers le roi, mais encore envers les conspirateurs, ses complices.....

— Il pouvait cependant se trouver là un cinquième individu qui les épiait, suggéra Hiram.

— Et il t'a vendu le secret ?....

— Il me paraît étrange que le prince n'ait pas encore compris la puissance de l'or.

— Mais faites donc attention, Votre Noblesse, que nos prêtres ont plus d'or que vous, bien que vous soyez riche parmi les riches !....

— Je ne me fâche pourtant pas quand il me vient une drachme. Pourquoi les autres devraient-ils repousser des talents ?....

— Parce qu'ils sont les serviteurs des dieux, disait le prince fiévreux et qu'ils craignent leur châtiment.

Le Phénicien sourit.

— J'ai vu, répondit-il, beaucoup de temples en divers pays, et dans les temples des statues grandes et petites de bois, de pierre et même d'or, mais les dieux, jamais je ne les ai rencontrés.....

— Blasphémateur !.... s'écria Ramsès. — Moi, j'ai vu la divinité, j'ai senti sa main sur moi, et j'ai entendu sa voix.....

— Où était-ce ?

— Dans le temple de Hator, dans un vestibule et dans ma cellule.

— Le jour ?.... demanda Hiram

— La nuit..... répondit le prince, et il se prit à réfléchir.

— La nuit, le prince a entendu la parole des dieux et il a senti leur main, répartit le Phénicien en détachant chaque mot. — La nuit on peut voir beaucoup de choses. Comment était-ce ?...

— Je fus saisi dans le temple par la tête, les bras et les pieds, et je jure.....

— Chut!... interrompit Hiram avec un sourire. — Il ne convient pas de jurer inutilement.

Il regardait obstinément Ramsès de ses yeux perçants et intelligents; voyant que dans le jeune homme les doutes s'éveillaient, il reprit :

— Je te dirai une chose, seigneur. Tu es inexpérimenté, entouré d'un filet d'intrigues. Eh bien moi, j'ai été l'ami de ton aïeul et de ton père, et je te rendrai un service!.... Viens une fois, la nuit au temple d'Astarté, mais..... en t'engageant à garder le secret....- Viens seul, et tu verras quels dieux nous touchent et se font entendre dans les temples.

— Je viendrai, dit Ramsès après réflexion.

— Préviens-moi du jour, prince, le matin; je te dirai le mot d'ordre nocturne, et tu seras admis dans le temple. Seulement ne me trahis pas, et ne te trahis pas, continua le Phénicien avec un bon sourire. — Les dieux pardonnent parfois la trahison de leurs mystères, les hommes jamais.....

Il s'inclina, puis levant les yeux et les mains au ciel, il se mit à murmurer une bénédiction.

— Hypocrite!.... s'écria le prince. — Tu pries les dieux auxquels tu ne crois pas?....

Hiram acheva sa bénédiction et dit :

— Oui, je ne crois pas aux dieux égyptiens, assyriens, phéniciens même, mais je crois en l'Unique qui n'habite pas dans les temples et dont le nom n'est pas connu.

— Nos prêtres croient aussi en l'Unique, intervint Ramsès.

— Et les Chaldéens aussi, et cependant ceux-ci et ceux-là se sont conjurés contre nous..... Il n'y a pas de vérité sur la terre, mon prince.

Après le départ de Hiram, le prince s'enferma dans la

pièce la plus retirée de ses appartements, sous prétexte de relire des papyrus sacrés.

Presqu'en un clin d'œil dans son imagination ardente, les nouvelles fraîchement reçues s'ordonnèrent et un plan s'établit.

Avant tout, il comprenait qu'entre les Phéniciens et les prêtres se livrait une sourde lutte de vie et de mort. A quel sujet?.... Naturellement pour l'influence et les trésors. Hiram avait dit vrai; s'il n'y avait plus de Phéniciens en Egypte, tous les domaines du pharaon, même ceux des nomarques et de toute l'aristocratie passeraient sous la domination des temples.

Ramsès n'avait jamais aimé les prêtres et depuis longtemps, il savait et il voyait que la plus grande partie de l'Egypte leur appartenait déjà, que leurs villes étaient les plus riches, leurs champs les mieux cultivés, leurs paysans satisfaits. Il comprenait aussi que la moitié des trésors appartenant aux temples aurait sorti le pharaon des embarras incessants et relevé son pouvoir.

Le prince le savait et le répétait plus d'une fois avec amertume. Mais, lorsque grâce à Herhor, il était devenu vice-roi et avait obtenu le commandement du corps d'armée de Memphis, il s'était reconcilié avec les prêtres, et dans son propre cœur il avait étouffé ses vieilles répugnances pour eux.

Aujourd'hui, tout ceci renaissait.

Ainsi, les prêtres, non seulement ne lui avaient pas parlé de leurs accords avec l'Assyrie, mais encore ils ne l'avaient même pas prévenu de l'ambassade d'un certain Sargon.....

Il se pouvait, au reste, que cette question constituât le suprême secret des temples et de l'Etat. Mais pourquoi lui cachaient-ils le chiffre des tributs dûs par les diverses nations asiatiques? Cent mille talents, mais c'était une somme, qui pouvait d'un coup améliorer la situation financière du pharaon!.... Poruquoi le cachaient-ils, alors que même un prince

de Tyr, un des membres du Conseil de cette ville le savait?...

Quelle honte pour lui, héritier du trône et vice-roi, qu'il fût besoin d'étrangers pour lui ouvrir les yeux!

Mais il y avait encore une chose pire. Pen-ta-our et Méfrès lui soutenaient de toutes les façons que l'Egypte devait éviter la guerre.

Déjà dans le temple de Hator, cette insistance lui semblait suspecte : la guerre, en effet, pouvait fournir à l'Etat des milliers et des milliers d'esclaves, et relever le bien-être général du pays. Et aujourd'hui, elle paraît d'autant plus nécessaire, que l'Egypte doit pourtant rentrer en possession des sommes dues, et en conquérir de nouvelles.

Le prince, le coude sur la table et la tête appuyée, calculait :

« Nous avons, pensait-il, à toucher cent mille talents de tributs..... Hiram compte que le pillage de Babylone et de Ninive, en rapporterait environ deux cent mille, au total trois cent mille d'un coup. Avec une telle somme, on peut couvrir les frais de la plus longue guerre, et il restera comme bénéfice, quelques centaines de milliers d'esclaves, et par année cent mille talents de tribut des pays nouvellement vaincus. Ensuite, acheva le prince, nous règlerions nos comptes avec les prêtres!..... »

Ramsès était enfiévré. Cependant il lui vint une réflexion.

« Et si l'Egypte ne pouvait soutenir une guerre victorieuse contre l'Assyrie?.... »

Mais devant cette question son sang ne fit qu'un tour. Comment, l'Egypte?... Comment, l'Egypte pourrait ne pas terrasser l'Assyrie, quand à la tête des troupes, il se placerait lui, Ramsès, lui, le descendant de ce Ramsès le Grand, qui, seul, s'était jeté sur les chars de guerre des Hittites, et les avait mis en pièces!....

Le prince pouvait tout admettre excepté ceci qu'il pût être vaincu, qu'il ne pût arracher la victoire aux plus grands

des potentats. Il sentait en lui un courage sans bornes, et il eût été surpris, si n'importe quel ennemi n'eût pas fui à la vue de ses chevaux lâchés. Car enfin, sur le char de guerre du pharaon, les dieux eux-mêmes se tiennent, pour le couvrir de leur bouclier et percer les ennemis de célestes flèches !

« Seulement, qu'est-ce donc que ce Hiram m'a dit des dieux ?.... pensait le prince. Et que doit-il me montrer dans le temple d'Astarté..... Nous verrons. »



CHAPITRE VI

Le Temple d'Astarté

Hiram avait tenu sa promesse. Chaque jour arrivaient au palais du prince à Pi-Bast, des foules d'esclaves et de longues files d'ânes, traînant du froment, de l'orge, des viandes conservées, des tissus et du vin. Quant à l'or et aux pierres précieuses, c'étaient les marchands phéniciens qui les apportaient sous la surveillance d'employés de la maison de Hiram.

De cette manière, le vice-roi dans le cours de cinq jours, reçut les cent talents promis. Hiram demanda un modeste intérêt : un talent par an pour quatre, et il ne réclama pas de gages, mais il se contenta du reçu du prince, légalisé par le tribunal.

Il était libéralement pourvu aux besoins de la cour. Les trois maîtresses du vice-roi reçurent de nouvelles parures, quantité de parfums, et chacune plusieurs esclaves de couleur variée. Les serviteurs avaient abondance de vivres et de vin ; les ouvriers de la couronne touchèrent leur solde arriérée ; on distribua aux troupes des rations extraordinaires.

La cour était émerveillée d'autant plus que Thoutmos et d'autres jeunes seigneurs, sur l'ordre de Hiram, obtinrent des Phéniciens d'assez forts emprunts et le nomarque de la province de Habu et ses plus hauts fonctionnaires reçurent des cadeaux de prix.

Aussi les banquets succédaient aux banquets, les plaisirs

aux plaisirs, malgré la chaleur croissante. Le vice-roi voyant la joie générale, était lui-même satisfait. Une seule chose le tourmentait : la conduite de Méfrès et des autres prêtres. Le prince pensait que les dignitaires lui feraient des reproches pour avoir contracté une telle dette chez Hiram, contrairement aux leçons qu'il avait reçues dans le temple. Cependant les saints pères se taisaient, et même ne se montraient pas à la cour.

— Que signifie, dit-il un certain jour à Thoutmos, que les prêtres ne nous fassent pas de remontrances?.... Pourtant nous ne nous sommes jamais permis un tel luxe que maintenant. La musique joue du matin au soir. Nous buvons depuis le lever du soleil, et nous nous endormons, des femmes dans les bras, ou des cruches sous la tête.....

— Pourquoi devraient-ils nous faire des remontrances? répartit Thoutmos indigné. — Ne séjournons-nous pas dans la ville d'Astarté, pour qui le plus agréable culte est le plaisir, et l'offrande la plus désirée, l'amour. D'ailleurs les prêtres comprennent qu'un repos t'est dû après de si longues mortifications.

— T'ont-ils dit quelque chose? demanda le prince avec inquiétude.

— Plus d'une fois. Pas plus tard qu'hier, le saint Méfrès m'a dit en riant, qu'un jeune homme comme toi est plus attiré par les plaisirs que par les cérémonies religieuses. ou le tracas du gouvernement de l'Etat.

Ramsès demeura pensif. Ainsi les prêtres le considèrent comme un jouvenceau léger, bien qu'il fût père aujourd'hui ou demain, grâce à Sara?.... Mais tant mieux, ils auront une surprise, quand il leur parlera sa vraie langue.

A dire vrai, le prince se faisait à lui-même de légers reproches : depuis l'instant où il avait quitté le temple de Hator, pas un seul jour, il ne s'était occupé des affaires du nome de Habu. Les prêtres pouvaient supposer qu'il était complè-

tement satisfait des explications de Pen-ta-our, ou bien qu'il était déjà fatigué de se mêler de gouverner.

— Tant mieux!.... murmurait-il. Tant mieux!...

Dans sa jeune âme, sous l'empire des continuelles intrigues de son entourage, ou des soupçons d'intrigues, commençait à s'éveiller un instinct de dissimulation. Ramsès sentait que les prêtres ne se doutaient pas de ce qu'il avait dit avec Hiram, et des plans qu'il ourdissait dans sa tête, il suffisait qu'il s'amusât pour que ces hommes aveuglés en conclussent que le gouvernement de l'Etat resterait entre leurs mains.

— Les dieux ont si bien troublé leur raison, se disait Ramsès. qu'ils ne se demandent même pas pourquoi Hiram m'a consenti un tel emprunt!.... Et peut-être que ce rusé Tyrien a réussi à endormir leurs cœurs soupçonneux?.... Tant mieux. Tant mieux!...

Cela lui faisait un singulier plaisir de penser que les prêtres s'étaient trompés sur son compte. Il résolut à l'avenir de les maintenir encore dans l'erreur, aussi s'amusait-il comme un fou.

Effectivement les prêtres, et surtout Méfrès et Mentezoufis s'étaient trompés sur Ramsès et sur Hiram. Le rusé Tyrien prenait devant eux les airs d'un homme très fier de ses relations avec l'héritier du trône, et le prince avec un non moindre succès jouait le rôle d'un jouvenceau livré aux désordres.

Méfrès même était persuadé que le prince pensait sérieusement à chasser les Phéniciens de l'Egypte et qu'en attendant lui et ses courtisans contractaient des dettes qu'ils ne payeraient jamais.

Pendant ce temps, le temple d'Astarté, ses nombreux jardins et ses cours fourmillaient de la foule des fidèles. Chaque jour, sinon chaque heure, du fond de l'Asie, malgré

l'épouvantable chaleur, arrivaient vers la grande déesse quelques compagnies de pèlerins.

C'étaient de singuliers pèlerins. Harassés, baignés de sueur, couverts de poussière, ils allaient avec de la musique, en dansant et en chantant des refrains parfois impudiques. La journée s'écoulait pour eux en débauches effrénées en l'honneur de la déesse Astarté. Chaque compagnie de ce genre pouvait non seulement se reconnaître mais se sentir de loin; car elles portaient en main d'immenses bouquets de fleurs fraiches constamment renouvelées, et dans de petits baluchons, des chats crevés dans l'année.

Les fidèles donnaient ces chats à embaumer ou à empailler aux paraschites habitant près de Pi-Bast, puis il les remportaient dans leurs demeures, comme de vénérables reliques.

Dans les débuts du mois de Misori (mai-juin) le prince Hiram fit savoir à Ramsès que dans la soirée de ce jour-là même, il pourrait se rendre au temple phénicien d'Astarté. Lorsqu'après le coucher du soleil, les rues devinrent obscures, le vice-roi ayant attaché un glaive court à son côté, mit un manteau à capuchon, et sans être aperçu d'aucun de ses serviteurs s'esquiva pour se rendre dans la maison de Hiram.

Le vieux seigneur l'attendait.

— Eh bien, dit-il avec un sourire, Votre Excellence ne craint pas d'entrer dans un temple phénicien, où sur l'autel siège la cruauté servie par la ruse?

— Craindre?.... demanda Ramsès en le regardant presque avec mépris. — Astarté n'est pas Baal, et moi, je ne suis pas un enfant que l'on puisse jeter dans le ventre ardent de votre dieu.

— Et le prince croit à cela?

Ramsès haussa les épaules.

— Un témoin oculaire et digne de foi, répondit-il, m'a

raconté vos sacrifices d'enfants. Une fois, l'orage vous avait détruit plusieurs vaisseaux. Aussitôt les prêtres tyriens annoncèrent une grande cérémonie religieuse à laquelle se rendit la foule du peuple.

Le prince parlait avec une visible indignation.

— Devant le temple de Baal, sur une élévation se dressait assise une colossale statue d'airain à la tête de bœuf. Son ventre était chauffé au rouge. Alors sur un ordre de vos prêtres, les stupides mères phéniciennes se mirent à déposer leurs plus beaux enfants aux pieds du dieu cruel.

— Rien que des garçons, ajouta Hiram.

— Oui rien que des garçons, répéta le prince. — Les prêtres aspergeaient de parfums chaque enfant, l'enguirlandaient de fleurs, et alors la statue le saisissait avec ses bras d'airain, ouvrait sa gueule et dévorait l'enfant criant désespérément..... A chaque fois, de la bouche du dieu sortaient des flammes.....

Hiram riait silencieusement.

— Et votre Excellence y croit?

— Ceci m'a été conté, je le répète, par un homme qui jamais ne ment.

— Il a dit ce qu'effectivement il a vu, répondit Hiram. Mais son attention ne fut-elle pas attirée par ce fait, qu'aucune des mères dont on brûlait les enfants, ne pleurait?

— En effet; il fut étonné de cette indifférence des femmes, toujours prêtes à verser des pleurs, même sur une poule crevée. Cela prouve donc une grande cruauté chez votre nation.

Le vieux phénicien hochait la tête.

— Y a-t-il longtemps de cela? demanda-t-il.

— Il y a quelques annés.

— Eh bien, dit lentement Hiram, si Votre Excellence veut un jour visiter Tyr, j'aurai l'honneur de lui montrer une solennité semblable.....

— Je ne veux pas la voir !

Ensuite nous irons dans l'enceinte du temple, où, prince, vous pourrez voir une très belle école, et là, bien portants et gais, ces mêmes garçons, que l'on brûla il y a quelques années.....

— Comment ?... s'écria Ramsès, ils n'ont donc pas péri ?...

— Ils vivent et grandissent pour faire de vigoureux marins. Lorsque Votre Excellence deviendra Sainteté (puissiez-vous vivre éternellement !) peut-être plus d'un d'entre eux dirigera vos vaisseaux.

— Vous abusez donc votre peuple, dit le prince en éclatant de rire.

— Nous n'abusons personne, dit le Tyrien avec gravité. Chacun s'abuse lui-même qui ne demande pas qu'on l'éclaire sur une solennité qu'il ne comprend pas.

— Je serais curieux..... dit Ramsès.

— Effectivement, continua Hiram, il est d'usage chez nous que les mères indigentes, désireuses d'assurer un sort heureux à leurs fils, les offrent pour le service du pays. Il est réel, que ces enfants sont saisis par la statue de Baal, dans laquelle se trouve une fournaise ardente. Cette cérémonie ne signifie pas que les enfants soient véritablement brûlés, mais qu'ils sont devenus la propriété du temple, et qu'ainsi ils sont perdus pour leur mère, comme s'ils étaient tombés dans le feu. En réalité, cependant, ils ne vont pas dans la fournaise, mais chez des nourrices et des servantes qui les élèvent pendant quelques années. Et quand ils ont grandi, c'est l'école des prêtres de Baal qui les prend et les instruit. Les plus intelligents de ces pupilles deviennent prêtres ou fonctionnaires ; ceux qui sont moins doués vont dans la marine, et souvent acquièrent de grandes richesses. Maintenant, prince, peut-être ne vous étonnerez-vous plus que les mères tyriennes ne pleurent pas leurs enfants. Je dirai plus ; maintenant, seigneur, vous comprendrez pourquoi dans nos

lois, il n'y a pas de peines contre les parents qui tuent leurs enfants, comme il arrive en Egypte.....

— On trouve partout des misérables, interrompit le vice-roi.

— Mais chez nous, il n'y a pas d'infanticides, continua Hiram. — Car chez nous, l'Etat et le temple s'occupent des enfants que leurs mères ne parviennent pas à nourrir.

Le prince demeura pensif, soudain il serra Hiram dans ses bras, et s'écria ému :

— Vous êtes de beaucoup supérieurs à ceux qui racontent sur vous de si épouvantables histoires..... Je m'en réjouis infiniment...

— En nous aussi, il ne manque pas de mal, reprit Hiram. — Mais seigneur, nous serons tous tes serviteurs fidèles, quand tu feras appel à nous.....

— En est-il ainsi?... demanda le prince, en lui jetant un regard pénétrant

Le vieillard mit la main sur son cœur.

— Je te jure, héritier du trône d'Egypte et pharaon futur, qu'à quelque moment que tu entreprennes une guerre contre nos ennemis communs, toute la Phénicie comme un seul homme, se hâtera à ton secours.....

Eh bien, prends ceci en souvenir de notre entretien d'aujourd'hui.

Il tira de dessous ses vêtements une médaille d'or, couverte de signes mystérieux, et en murmurant des prières, il la suspendit au cou de Ramsès.

— Avec cette amulette, reprit Hiram, tu peux parcourir le monde entier..... Et partout où tu rencontreras un Phénicien, il te soutiendra de ses conseils, de son or, et même de son glaive..... Et maintenant, allons!...

Il s'était écoulé quelques heures déjà depuis le coucher du soleil, mais la nuit était claire, car la lune s'était levée. La terrible chaleur du jour avait fait place à la fraîcheur;

dans l'air pur, il n'y avait point de cette poussière grise qui empoisonnait la respiration et piquait les yeux. Dans le ciel azuré, çà et là brillaient les étoiles, dont la lueur se diluait dans les rayons lumineux de la lune.

Dans les rues, le mouvement avait cessé, mais les toits de toutes les maisons étaient remplis de gens qui s'amusaient. Il semblait que Pi-Bast ne fût d'un bout à l'autre qu'une seule salle emplie de musique, de chants, de rires et du cliquetis des coupes.

Le prince et le Phénicien se hâtaient de sortir de la ville, en choisissant les côtés les moins éclairés des rues. Malgré cela, les gens, banquetant sur les terrasses, les apercevaient parfois, et les ayant aperçus, les invitaient ou bien leur jetaient des fleurs sur la tête.

— Hé, vous, là-bas, nocturnes vagabonds! criait-on des toits. — Si vous n'êtes pas des voleurs, que la nuit a fait sortir à la chasse du gain, montez ici vers nous..... Nous avons de bons vins et des femmes joyeuses.

Les deux voyageurs ne répondaient point à ces invites aimables, hâtant le pas. Enfin ils arrivèrent du côté de la ville où il y avait moins de maisons et plus de jardins, dont les arbres grâce à la brise humide de mer, croissaient plus hauts et plus touffus que dans les provinces méridionales de l'Egypte.

Maintenant ce n'est plus loin, dit Hiram.

Le prince leva les yeux, et par dessus la verdure compacte des arbres, il aperçut une tour carrée de couleur bleuâtre, surmontée d'une tour blanche, plus petite. C'était le temple d'Astarté. Bientôt ils pénétrèrent dans le fond du jardin, d'où l'on pouvait embrasser du regard toute la construction.

Elle se composait de plusieurs étages. Le premier formé par une terrasse carrée, de quatre cents pieds de côté reposait sur un mur haut de plusieurs mètres et peint en noir. Sur la façade orientale était un perron auquel conduisaient de

chaque côté deux larges escaliers. Le long des autres façades s'élevaient des tourelles, dix par façades ; entre chaque tourelle s'alignaient cinq fenêtres.

A peu près au milieu de la terrasse, s'élevait une construction également carrée, dont les côtés avaient deux cents pieds. Celle-ci avait un escalier unique, des tours dans les angles, et était de couleur pourpre.

Sur le toit plat de cette bâtisse, se dressait de nouveau une terrasse carrée haute de plusieurs mètres, peinte en jaune d'or, surmontée de deux tours placées l'une sur l'autre, l'une bleue et l'autre blanche.

L'ensemble était tel que si l'on eût posé sur le sol un carreau noir, au-dessus un autre plus petit de couleur pourpre, puis dessus encore un autre de couleur d'or, plus haut un bleu, et enfin tout en haut un carreau d'argent. A chacun de ces étages conduisaient des escaliers placés toujours sur la façade orientale, mais tantôt doubles, un de chaque côté, tantôt simples et alors au milieu.

Près des escaliers et près des portes se dressaient alternativement les grands sphinx d'Egypte, et les taureaux d'Assyrie, ailés, à la tête humaine.

Le vice-roi regardait avec plaisir cet édifice, qui à la clarté lunaire, sur un fond de luxuriante végétation avait un aspect charmant. Il était construit en style chaldéen, et différait complètement des temples d'Egypte, d'abord par le système des étages, ensuite par ses murs perpendiculaires. En Egypte, chaque bâtisse importante avait des murs inclinés qui semblaient se rejoindre dans le haut.

Le jardin n'était pas désert. En divers points, l'on apercevait de petites maisons et de petits palais, des lumières brûlaient, du chant et de la musique se faisaient entendre. Parmi les arbres, de loin en loin surgissaient et disparaissaient les ombres d'un couple amoureux.

Soudain un vieux prêtre s'approcha d'eux, échangea quel-

ques mots avec Hiram, et ayant fait au prince un profond salut, il dit :

— Daigne me suivre, Seigneur.

— Et que les dieux veillent sur Votre Excellence, ajouta Hiram en les quittant.

Ramsès suivit le prêtre. Un peu à l'écart du temple parmi les fourrés les plus épais, se trouvait un banc de pierre, et à cent pas environ un petit palais, des abords duquel s'élevaient des chants.

— On prie là-bas! demanda le prince.

— Non!.... répondit le prêtre, en ne cachant pas sa répugnance. — Ce sont les adorateurs de notre prêtresse, Kama, gardienne du feu devant l'autel d'Astarté.

— Quel est celui qu'elle recevra aujourd'hui?

— Aucun, jamais!.... répartit le guide scandalisé. — Si une prêtresse du feu ne gardait pas son vœu de chasteté elle devrait mourir.

— Cruelle loi! dit le prince.

— Daigne attendre sur ce banc, Seigneur, reprit froidement le prêtre phénicien et quand tu entendras frapper trois coups sur les plaques d'airain, entre dans le temple.

— Seul?

— Oui.

Le prince s'assit sur le banc, à l'ombre d'un olivier et écouta les rires de femme qui se répandaient dans le petit palais.

« Kama? pensait-il. — Joli nom!.... Elle doit être jeune et peut-être belle, et ces stupides Phéniciens la menacent de mort si..... Veulent-ils de la sorte s'assurer dans le pays entier la possession d'au moins quelques vierges?

Il riait, mais il était triste. On ne sait pourquoi il plaignait cette femme inconnue pour qui l'amour était la porte du tombeau.

« Je m'imagine Thoutmos, si on le nommait prêtresse

d'Astarté !.... Le malheureux devrait mourir avant qu'une seule lampe se consumât devant la déesse..... »

En cet instant, devant le petit palais, se répandit le son d'une flûte qui jouait une mélodie pleine de langueur. Des voix de femmes l'accompagnaient, chantant :

— Aha-a !.. aha-a !.. comme lorsqu'on berce un enfant.

La flûte se tut, les voix de femmes firent silence, et une belle voix d'homme se fit entendre en langue grecque.

— Lorsque sur le perron paraît l'éclair de tes vêtements, les étoiles pâlissent, les rossignols se taisent, et dans mon cœur s'éveille un silence tel que sur la terre, quand la blanche aurore vient la saluer.....

— Aha-a !... Aha-a !... Aha-a !... chantonnaient les femmes ; la flûte joua de nouveau une ritournelle.

— Et quand, plongée dans la prière, tu te rends au temple, les violettes t'enveloppent d'un nuage parfumé, les papillons voltigent autour de tes lèvres, les palmes inclinent la tête devant ta beauté.....

— Aha-a !.. Aha-a !.. Aha-a !..

— Quand je ne te vois pas, je regarde le ciel, pour me rappeler le doux calme de ton visage. Vains efforts ! Le ciel n'a point ta sérénité, et sa chaleur est froide auprès des rayons qui réduisirent mon cœur en cendres.

— Aha-a !.. Aha-a !..

— Un jour je me suis arrêté au milieu des roses, que l'éclat de tes regards vêt de blanc, d'écarlate et d'or. Chacun de leurs pétales me rappelait une heure, chaque fleur, un mois passé à tes pieds. Et les gouttes de rosée, ce sont mes larmes dont s'abreuve le vent cruel du désert.

Fais un signe, et je t'enlèverai, et je t'emporterai dans ma douce patrie. La mer nous séparera des persécuteurs, les bosquets de myrtes cacheront nos caresses, et des dieux plus miséricordieux aux amants, veilleront sur notre bonheur.

— Aha-a !.. Aha-a !.

Ramsès fermait à demi les yeux et rêvait. A travers ses cils baissés, il ne voyait plus le jardin, mais seulement le ruissellement de la lumière de la lune, dans lequel se fondaient les ombres noires et le chant de l'homme inconnu à la femme inconnue. Par instants, ce chant s'emparait si bien de Ramsès, pénétrait si profondément dans son âme, qu'il avait l'envie de demander, n'est-ce pas moi-même qui chante ?... ou mieux encore, ne suis-je pas moi-même ce chant d'amour ?....

En ce moment, son titre, sa puissance, et les lourds problèmes de l'Etat, tout cela lui semblait une misérable vétille comparée à cette nuit de lune, à ces accents d'un cœur épris. Si on lui donnait à choisir la toute puissance du pharaon ou bien cet état d'âme dans lequel il se trouvait maintenant, il préférerait sa rêverie où tout disparaissait : le monde entier, lui-même et jusqu'à la durée, ne laissant que la douce mélancolie, s'envolant dans l'éternité sur les ailes du chant.

Tout à coup le prince s'éveilla comme en sursaut, le chant s'était tu, dans le petit palais les lumières s'étaient éteintes, et sur les blanches murailles se détachaient fortement, toutes noires, les fenêtres désertes. On aurait pu croire, que jamais personne n'avait habité là. Le jardin lui-même se vida et demeura silencieux ; jusqu'à la brise légère qui avait cessé d'agiter les feuilles.

Une !.... deux !.... trois !.... Du temple se firent entendre trois puissants retentissements de l'airain

« Ah oui ! je dois aller là-bas..... » pensa le prince, ne sachant pas bien jusqu'où il devait aller et pourquoi faire.

Il se dirigea pourtant vers le temple, dont la tour argentée dominait les arbres, comme pour l'appeler.

Il allait étourdi, plein de fantasques désirs. Il se sentait à l'étroit parmi les arbres, il souhaitait de monter au sommet

de cette tour et de respirer, d'embrasser du regard un plus large horizon. Puis se ressouvenant qu'on était dans le mois de Misori, qu'un an déjà s'était écoulé depuis les manœuvres dans le désert, il sentit la nostalgie du désert. Que volontiers, il prendrait place sur son char léger, attelé de deux chevaux, et qu'il galoperait devant lui quelque part, où l'air serait moins étouffant, où les arbres ne cacheraient pas le paysage.

Il était déjà au pied du temple, il monta donc sur la terrasse. Partout le silence et l'abandon, comme si tous étaient morts; au loin seulement clapotait l'eau d'une fontaine. Dans le second escalier, il jeta son burnous et son épée, une fois encore, il regarda le jardin comme s'il regrettait la lune, et entra dans le sanctuaire; au-dessus de lui s'élevaient encore trois étages.

Les portes d'airain étaient ouvertes, des deux côtés de l'entrée se dressaient les figures des taureaux ailés à la tête humaine. Un calme orgueilleux régnait sur leur visage.

« Voilà les rois Assyriens », pensait le prince en examinant leurs barbes tressées en petites nattes.

L'intérieur du temple était noir comme la nuit la plus noire; cette obscurité était encore accentuée par les blancs filets de lueur lunaire entrant par d'étroites mais hautes fenêtres.

Dans le fond, deux lampes brûlaient devant la statue de la Déesse Astarté. Un étrange éclairage d'en haut rendait la statue parfaitement visible. Ramsès regardait. C'était une femme colossale, aux ailes d'autruche. Elle portait un long vêtement à plis, sur la tête un bonnet pointu, dans la main droite un couple de pigeons. Son beau visage et ses yeux baissés avaient une telle expression de douceur, d'innocence, que la stupeur envahit le prince : c'était en effet la patronne de la vengeance et de la débauche la plus effrénée.

La Phénicie lui dévoilait encore un de ses mystères.

« Singulière nation! pensait-il. — Leurs dieux mangeurs d'hommes ne dévorent personne, et ce sont des prêtresses vierges et des déesses à figure d'enfant qui protègent leur luxure.....

Tout à coup il sentit que sous ses pieds quelque chose avait rapidement glissé, comme un grand serpent. Ramsès eut un mouvement de recul, et s'arrêta dans un rayon de lune.

« Hallucination!.... » se dit-il.

Presque au même moment, il entendit un chuchotement.

— Ramsès!.... Ramsès!....

Il était impossible de reconnaître quelle voix c'était, d'homme ou de femme, et d'où elle venait.

— Ramsès!.... Ramsès!.... — Le chuchotement se répandit comme s'il venait du sol..

Le prince s'avança dans un endroit non éclairé, et en prêtant l'oreille, il se pencha. Soudain il sentit sur sa tête deux mains délicates.

Il s'élança afin de les saisir, mais il ne rencontra que l'air.

— Ramsès!.... murmura-t-on d'en haut.

Il leva la tête, et sentit sur ses lèvres une fleur de lotus, et quand il étendit les bras vers elle, quelqu'un s'appuya légèrement sur ses épaules.

— Ramsès!.... appela-t-on de l'autel.

Le prince se retourna et demeura frappé de stupeur. Dans une raie de lumière, à quelques pas de lui se tenait un bel homme qui lui ressemblait absolument. Le même visage, les mêmes yeux, la même barbe juvénile, la même prestance, les mêmes mouvements et les mêmes habits.

Le prince pensa un instant qu'il se trouvait devant un grand miroir, tel que le pharaon lui-même n'en avait pas de semblable. Mais il se convainquit de suite que ce n'était pas une image, mais un homme vivant.

En cet instant il sentit un baiser dans le cou. De nouveau

il se retourna, mais il n'y avait personne, et pendant ce temps l'autre Ramsès avait disparu.

— Qui est là?..... Je veux le savoir!.... s'écria le prince irrité.

— C'est moi..... Kama..... répondit une douce voix

Et dans une raie lumineuse, apparut une ravissante femme nue, une ceinture d'or autour des hanches

Ramsès courut et la saisit par la main. Elle ne s'enfuit pas.

— Tu es Kama?.... Non, tu es.... Oui, oui, jadis Dagon t'avait envoyée à moi, mais alors tu t'appelais Caresse.....

— Car je suis aussi Caresse, répondit-elle naïvement.

— C'est toi qui m'as touché avec tes mains.

— C'est moi.

— De quelle manière?....

— Oh, ainsi!.... répondit-elle en lui jetant ses bras autour du cou, et en l'embrassant.

Ramsès la saisit dans ses bras, mais elle lui échappa, avec une vigueur qu'on ne pouvait soupçonner dans une apparence si frêle.

— Ainsi, c'est toi qui es la prêtresse Kama?... c'est donc pour toi que chantait aujourd'hui ce Grec?..... continua le prince, en lui étreignant passionnément les mains. — Qu'est-ce que ce chanteur?

Kama haussa les épaules avec dédain.

— Il est attaché à notre temple, dit-elle.

Les yeux de Ramsès s'enflammaient, ses narines se gonflaient, il avait des bourdonnements dans la tête. Cette même femme, quelques mois auparavant lui avait fait peu d'impression, mais aujourd'hui il était prêt à commettre pour elle, même une folie. Il était jaloux du Grec, et en même temps il sentait une douleur indescriptible à la pensée, que si elle devenait sa maîtresse, elle devrait mourir.

— Comme tu es belle!.... disait-il. Où demeures-tu?...

Ah oui, je sais, dans ce petit palais là-bas..... Peut-on aller te voir ?.... Naturellement, du moment que tu reçois les visites des chanteurs, tu dois me recevoir aussi..... Est-ce que, réellement, tu es prêtresse gardienne du feu.

— Oui.

— Et vos lois sont si cruelles, qu'elles ne te permettent pas d'aimer ?... Eh, ce sont de vaines menaces !... Pour moi, tu feras une exception.....

— La Phénicie entière me maudirait..... Les dieux se vengeraient..... reprit-elle en riant.

Ramsès l'attira de nouveau vers lui, elle s'arracha à lui de nouveau.

— Prends garde, prince, dit-elle avec un provocant regard. — La Phénicie est puissante, et ses dieux.....

— Que m'importent tes dieux ou bien la Phénicie !... Si un cheveu tombait de ta tête, je piétinerais la Phénicie comme une vipère venimeuse.....

— Kama !.... Kama !.... dit une voix qui venait de la statue.

Elle s'effraya.

— Oh, tu vois, ils m'appellent...... Peut-être même ont-ils entendu tes blasphèmes.

— Pourvu qu'ils n'entendent pas ma colère !..... dit le prince avec éclat.

— La colère des dieux est plus terrible.

Elle s'arracha par un geste violent et disparut dans les ombres du sanctuaire. Ramsès s'élança à sa poursuite, mais soudain il recula. Tout le temple entre l'autel et lui était inondé d'une immense flamme sanglante, au milieu de laquelle commencèrent à se montrer des figures monstrueuses, de grandes chauves-souris, des reptiles à tête humaine, des ombres.

La flamme allait droit sur lui par toute la largeur de l'édifice, et, étourdi par un spectacle qui lui était inconnu, le

prince se reculait toujours. Soudain l'air frais l'enveloppa. Il tourna la tête, il était déjà hors du sanctuaire, et en même temps les portes d'airain se fermèrent avec fracas derrière lui.

Il se frotta les yeux et regarda de toutes parts. La lune, du plus haut point de sa course s'abaissait déjà vers l'occident. Auprès d'une colonne, Ramsès trouva son épée et son burnous. Il les ramassa, et descendit les escaliers comme un homme ivre.

Lorsqu'il revint au palais, tard dans la nuit, Thoutmos, en voyant sa figure pâle et son regard troublé, s'écria avec effroi.

— Par les dieux!... où as-tu été, erpatre?... Toute la cour ne dort pas d'inquiétude.....

— J'ai visité la ville. Belle nuit.....

— Tu sais, ajouta vivement Thoutmos, comme s'il craignait que quelqu'un ne le devançât, tu sais, Sara t'a donné un fils.....

— En vérité?.... Je veux que personne de mon entourage ne s'inquiète de moi, chaque fois que j'irai en promenade.

— Seul?....

— Si je ne pouvais pas aller seul, où bon me semble, je serais le plus malheureux des esclaves de cet empire, répartit le vice-roi d'un ton acerbe.

Il remit à Thoutmos son épée et son burnous, et se rendit à sa chambre à coucher sans appeler personne. La veille encore, la nouvelle de la naissance d'un fils l'aurait rempli de joie. Mais en cet instant il la reçut avec indifférence. Toute son âme était pleine des souvenirs de la soirée d'aujourd'hui, la plus étonnante qu'il ait vue jusqu'à présent dans sa vie.

Il voyait encore la clarté de la lune, dans ses oreilles résonnait encore le chant du Grec..... Et ce temple d'Astarté!....

Il ne put s'endormir qu'au matin.

CHAPITRE VII

Les Assyriens à Pi-Bast

Le lendemain, le prince se leva tard. Il se baigna, s'habilla lui-même, et ordonna à Thoutmos de venir.

Paré, inondé de parfums, l'élégant se présenta immédiatement, examinant le prince avec soin, afin de reconnaître de quelle humeur il était et d'y conformer sa physionomie.

Mais sur le visage de Ramsès, la fatigue se peignait seule.

— Eh bien, demanda-t-il à Thoutmos en bâillant, es-tu bien sûr qu'un fils me soit né?

— Je tiens cette nouvelle du saint Méfrès.

— Oh, oh!.... Depuis quand donc les prophètes s'occupent-ils de ma maison?

— Depuis que Votre Excellence leur témoigne sa faveur.

— En est-il ainsi?.... demanda le prince, et il demeura pensif.

La scène de la veille, dans le temple d'Astarté, lui revint en mémoire, et il la compara avec des visions analogues dans le temple de Hator.

« On m'appelait, se disait-il, et ici et là. Mais là-bas ma cellule était très étroite, et les murs très épais, ici au contraire, celui qui m'appelait, ou pour mieux dire, Kama, pouvait se dissimuler derrière une colonne et parler à voix basse..... Du reste, il faisait terriblement obscur ici, et dans ma cellule, il faisait clair.»

Soudain il dit à Thoutmos :

— Quand est-ce arrivé?

— Quand est né ton illustre fils?.... Il paraît qu'il y a déjà une dizaine de jours..... La mère et l'enfant se portent bien, et ont excellente mine..... Ménès lui-même, le médecin de ta vénérable mère et de l'illustre Herhor assistait à la naissance.....

— Eh bien, eh bien..... répartit le prince, et de nouveau il se mit à réfléchir. — On me touchait ici et là avec également d'adresse..... Y avait-il quelque différence?... Il me semble que oui, peut-être parce qu'ici, j'étais préparé à voir un miracle, et que là-bas, je ne l'étais pas...... Mais ici, on m'a montré un autre « moi », ce qu'on n'a pas su faire là-bas.... Les prêtres sont très savants!... Je serais curieux de savoir qui m'imitait si bien, un dieu ou un homme?.... Oh! les prêtres sont très savants, et même je ne sais lesquels il vaut mieux croire, les nôtres ou les phéniciens? »

— Ecoute, Thoutmos, dit-il tout haut, écoute Thoutmos..... Il est nécessaire qu'ils viennent ici..... Il faut bien que je voie mon fils..... Enfin, personne n'aura plus le droit de se considérer comme supérieur à moi.....

— La noble Sara doit-elle immédiatement se rendre ici avec son fils?

— Qu'ils arrivent le plus tôt possible, dès que la santé le leur permettra. Dans l'enceinte du palais, il y a beaucoup de bâtiments commodes. Il faut choisir parmi les arbres, un endroit silencieux et frais, car voici qu'arrive la saison des chaleurs..... Que moi aussi je puisse enfin montrer mon fils à l'univers!.....

Et de nouveau il retomba dans sa rêverie, qui commençait même à inquiéter Thoutmos.

« Oui, ils sont savants! pensait Ramsès. — Qu'ils trompent le peuple, même avec des moyens grossiers, je le savais..... Pauvre Apis sacré! Que de piqûres il reçoit pendant la procession, lorsque les paysans à plat ventre se cou-

chent devant lui..... Mais qu'ils me trompent, moi, cela je ne l'aurais pas cru..... Les voix des dieux, les mains invisibles, l'homme arrosé de poix, c'étaient des préludes! Puis vint le chant de Pen-ta-our sur la diminution des terres et de la population, sur les fonctionnaires, sur les Phéniciens, et tout cela, pour me dégoûter de la guerre.....»

— Thoutmos! dit-il soudain.

— Je tombe face contre terre devant toi.....

— Il faut lentement rassembler ici les régiments des villes de la côte..... Je veux faire une revue et récompenser leur fidélité.

— Et nous la noblesse, nous ne sommes pas fidèles? demanda Thoutmos troublé.

— La noblesse et l'armée, c'est tout un.

— Et les nomarques, les fonctionnaires?

— Tu sais bien, Thoutmos, que même les fonctionnaires sont fidèles, reprit le prince. — Que dis-je, les Phéniciens eux-mêmes..... Bien qu'il y ait des traîtres dans bien d'autres postes.....

— Pour l'amour des dieux, plus bas!.... murmura Thoutmos et il jeta un coup d'œil craintif dans l'autre chambre.

— Oh! oh!.... dit le prince en riant, d'où vient cette terreur? Pour toi donc aussi, ce n'est pas un mystère, que nous avons des traîtres.

— Je sais de qui parle Votre Excellence, repartit Thoutmos, car Elle fut toujours mal disposée.....

— Pour qui?

— Pour qui?.... Je m'en doute, mais je pensais qu'après la réconciliation avec Herhor, après un long séjour dans le temple.....

— Eh bien quoi, le temple?.... Et là-bas, et dans tout le pays d'ailleurs, j'ai toujours eu la preuve que les meilleures

terres, la population la plus vigoureuse et les richesses sans bornes, ne sont pas la propriété du pharaon.....

— Plus bas!... plus bas!... murmurait Thoutmos

— Mais je me tais toujours, j'ai toujours un visage serein, permets-moi donc de parler à mon aise au moins ici..... Au reste, même dans le Conseil suprême, j'aurais le droit de dire, que dans cette Egypte qui appartient sans partage à mon père, moi son héritier et son lieutenant, j'ai été obligé d'emprunter cent talents de je ne sais quel principicule tyrien..... N'est-ce pas une honte!....

— Mais d'où cela t'est-il venu aujourd'hui?..... murmura Thoutmos, désireux de finir au plus vite cette dangereuse conversation.

— D'où?.... répéta le prince et il se tut, pour se plonger de nouveau dans la rêverie.

« Il serait encore de peu d'importance, pensait-il, s'ils ne trompaient que moi : je ne suis encore que l'héritier du pharaon, et je ne puis être initié à tous les secrets. Mais qui me dit, qu'ils n'ont pas agi de même avec mon vénérable père?.... Pendant trente et quelques années, il a eu en eux une foi sans limites, il s'est humilié devant les miracles, il a fait aux dieux de libérales offrandes, et cela pour..... que sa fortune et son pouvoir passent dans les mains d'ambitieux filous! Et personne ne lui a ouvert les yeux..... Car le pharaon ne peut pas comme moi, entrer la nuit dans les temples phéniciens, car enfin personne n'a accès auprès de Sa Sainteté. Et qui m'assurera, aujourd'hui, que le sacerdoce ne vise pas au renversement du trône, comme l'a dit Hiram. Mon père ne m'a-t-il pas averti que les Phéniciens sont les plus véridiques des hommes, quand ils y ont leur intérêt. Il est certain qu'ils ont intérêt à n'être pas chassés d'Egypte et à ne pas tomber au pouvoir de l'Assyrie..... L'Assyrie, troupeau de lions enragés!.... Où ils passent rien ne subsiste, excepté les ruines et les cadavres, comme après un incendie!....

Soudain Ramsès releva la tête; de loin lui parvenait le bruit des flûtes et des cors.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il à Thoutmos.

— Une grande nouvelle!.... repartit le courtisan avec un sourire. — Les Asiatiques souhaitent la bienvenue à un illustre pèlerin, venant de Babylone.....

— De Babylone?.... Qui est-ce?

— Il s'appelle Sargon.....

— Sargon?.... interrompit le prince. — Sargon!... Ah, ah! ah! ah!... se mit-il à rire. — Qu'est-il donc?

— C'est dit-on, un grand dignitaire de la cour du roi Assar. Il mène avec lui dix éléphants, des troupeaux de plus beaux chevaux du désert, des foules d'esclaves et des serviteurs.

— Et pourquoi vient-il ici?

— Pour saluer la miraculeuse Astarté, que toute l'Asie vénère, répartit Thoutmos.

— Ah! ah! ah!... riait le prince en se remémorant ce que Hiram lui avait appris sur la venue de l'ambassadeur assyrien annoncé. — Sargon..... ah! ah!.... Sargon, le parent du roi Assar est soudain devenu si pieux, qu'il entreprend pour des mois entiers un voyage incommode, afin d'honorer la déesse Astarté à Pi-Bast..... Mais à Ninive il trouverait de plus grands dieux et des prêtres plus instruits..... Ah! Ah! Ah!

Thoutmos regardait le prince avec étonnement.

— Qu'as-tu, Ramsès?

— Voilà un miracle, murmurait le prince, tel que jamais sans doute, n'en ont mentionné les chroniques d'aucun temple..... Pense seulement, Thoutmos..... Au moment où tu réfléchis le plus sur cette question, de quelle manière attraper un larron qui te vole sans cesse, au même moment ce larron plonge de nouveau sa main dans ta cassette, à tes yeux,

devant mille témoins... Ah! ah! ah!.. Sargon un pieux pèlerin!....

— Je ne comprends rien!.... murmurait Thoutmos soucieux.

— Et tu n'as pas besoin de comprendre, répartit le vice-roi. — Rappelle-toi seulement que Sargon est arrivé ici pour accomplir de pieuses pratiques au temple d'Astarté.....

— Il me semble que tout ce dont tu parles, dit Thoutmos en baissant la voix, que tout cela est chose fort dangereuse.

— Aussi n'en dis mot à personne.

— Je n'en dirai mot, tu peux en être sûr, mais que toi, prince tu ne te trahisses toi-même..... Tu es prompt comme l'éclair.....

Le vice-roi lui posa la main sur l'épaule.

— Sois tranquille, dit-il, en le regardant dans les yeux. Que seulement vous me gardiez fidélité, vous, la noblesse et l'armée, et vous verrez d'étranges événements..... les temps mauvais seront finis pour vous.

— Tu sais que nous péririons sur un ordre de toi, répartit Thoutmos en posant la main sur sa poitrine.

Sur son visage il y avait une gravité si inaccoutumée, que le prince comprit pour la première fois, que dans cet élégant effréné, se cachait un homme valeureux, sur l'épée et la raison duquel on pouvait se reposer.

A partir de ce moment, le prince n'aborda plus jamais avec Thoutmos de si étranges entretiens. Mais le fidèle serviteur et ami devina que derrière la venue de Sargon se cachaient quelques grands intérêts d'Etat, que les prêtres avaient pris sur eux de résoudre.

Du reste, depuis un certain temps, toute l'aristocratie égyptienne, les nomarques, les hauts fonctionnaires et les officiers supérieurs murmuraient entre eux très bas, oh! mais très bas..... que de graves événements approchaient. Les Phéniciens, en effet, sous le serment de garder le secret,

leur parlaient d'on ne sait quels traités avec l'Assyrie, à la suite desquels la Phénicie allait périr et l'Egypte se couvrir de honte, et qui sait, devenir peut-être un jour, la vassale de l'Assyrie.

L'effervescence parmi l'aristocratie était énorme, mais personne ne se trahit. Au contraire, on s'amusait parfaitement, aussi bien à la cour du vice-roi que chez les nomarques. On pouvait penser, qu'avec la chaleur, la folie des plaisirs et aussi de la débauche était tombée sur eux. Il ne se passait pas de jour sans jeux, sans banquets, sans marches triomphales, il n'y avait pas de nuit sans illuminations et sans vacarme. Non seulement à Pi-Bast, mais encore dans chaque ville, la mode était née de parcourir les rues avec des torches, de la musique et surtout avec des cruches pleines. On faisait irruption dans les maisons et l'on en tirait pour boire, les habitants endormis, et comme les Egyptiens avaient un goût très vif pour les réjouissances, quiconque vivait, s'amusait.

Pendant toute la durée de séjour de Ramsès dans le temple de Hator, les Phéniciens, comme saisis d'une terreur panique, passaient les jours en prières, et refusaient du crédit à tous. Mais après l'entretien de Hiram avec le vice-roi, la piété et la circonspection les abandonnèrent soudain, et ils recommencèrent à prêter de l'argent aux seigneurs égyptiens plus libéralement que jamais.

Les hommes les plus âgés ne se souvenaient pas d'une abondance d'or et de marchandises, pareille à celle qui régnait actuellement dans la Basse-Egypte, et surtout de prêts à si faible intérêt.

Le sage et austère sacerdoce, tourna son attention vers les folies des hautes classes sociales. Mais il se trompa sur leurs sources, et le saint Mentezoufis, qui tous les quelques jours envoyait le matin un mémoire à Herhor, lui rapportait constamment que le prince héritier, fatigué des pratiques

religieuses du temple de Hator, s'amusait maintenant comme un fou, et toute l'aristocratie avec lui.

L'illustre ministre ne répondait même rien à ces nouvelles, ce qui prouvait qu'il considérait la vie de plaisirs du prince comme chose naturelle et peut-être même nécessaire.

Dans cet état d'esprit de son entourage le plus proche, Ramsès gagnait beaucoup de liberté. Presque chaque soir, lorsque les courtisans gorgés de vin commençaient à perdre le sens, le prince se glissait furtivement hors du château.

Couvert d'un sombre burnous d'officier, il parcourait les rues désertes, et il se rendait hors de la ville dans l'immense temple d'Astarté.

Là, il retrouvait son banc vis-à-vis du petit palais de Kama, et, caché parmi les arbres, il regardait les torches brûlantes, il écoutait le chant des adorateurs de la prêtresse, et il rêvait à elle.

La lune se levait de plus en plus tard ; à l'approche de la nouvelle lune, les nuits étaient sombres, les effets de lumière avaient disparu, mais Ramsès, néanmoins, voyait toujours la clarté de cette première nuit et entendait les strophes passionnées du Grec.

Maintes fois, il s'était levé du banc afin d'aller droit à la demeure de Kama, mais la honte s'emparait de lui. Il sentait qu'il ne convenait pas à l'héritier du trône de se montrer dans la maison d'une prêtresse que venait voir n'importe quel pèlerin, pourvu qu'il eût déposé pour le temple une généreuse offrande. Ce qui était plus surprenant, il craignait que la vue de Kama entourée de cruches et d'adorateurs malheureux, n'effaçât en lui le merveilleux tableau de la nuit de lune.

A l'époque où Dagon l'avait envoyée afin de détourner la colère du prince, Kama avait paru à Ramsès une jeune fille assez séduisante, mais pour qui on pouvait ne pas perdre la tête. Mais lorsque, pour la première fois de son existence,

lui, vice-roi et chef d'armée, dût rester assis auprès de la maison d'une femme, quand la nuit l'eût rendu rêveur, quand il eût entendu les brûlantes déclarations d'un autre homme, alors pour la première fois aussi de son existence, naquit en lui un sentiment singulier : mélange de désir, de langueur et de jalousie.

S'il eût pu avoir Kama au moindre appel, elle lui serait vite devenue importune, et peut-être même ne l'eût-il pas recherchée. Mais la mort, debout au seuil de sa chambre à coucher, l'amoureur chanteur, et enfin cette position humiliante du plus grand des dignitaires vis-à-vis de la prêtresse, tout cela créait à Ramsès, une situation, jusqu'alors inconnue et par conséquent attirante.

Et voilà pourquoi, depuis dix jours, il venait presque chaque soir aux jardins de la déesse Astarté, en dissimulant son visage aux passants.

Un certain soir que .dans son palais, il avait au banquet bu beaucoup de vin, Ramsès s'échappa avec une intention formelle. Il se dit qu'il entrerait ce jour-là même dans la demeure de Kama, dont les adorateurs n'avaient qu'à chanter sous ses fenêtres.

Il marcha avec rapidité à travers la ville, mais dans les jardins appartenant au temple, il ralentit le pas, car il venait à nouveau de ressentir une honte.

« A-t-on jamais entendu, pensa-t-il, que l'héritier du pharaon coure après les femmes, comme un pauvre scribe, qui ne peut emprunter dix drachmes nulle part ? Toutes venaient à moi, celle-ci doit donc venir également..... »

Et déjà il voulait s'en retourner.

« Et cependant celle-ci ne peut venir, se disait-il dans l'âme, car ils la tueraient..... »

Il s'arrêta hésitant.

« Qui la tuerait ?.... Hiram qui ne croit à rien, ou Dagon qui ne sait plus déjà lui-même ce qu'il est ?.... Oui, mais il

y a ici une multitude d'autres Phéniciens ; et des centaines de milliers de pèlerins fanatiques et sauvages passent et repassent ici. Aux yeux de ces imbéciles, Kama en me visitant commettrait un sacrilège..... »

Il se dirigea donc à nouveau vers le petit palais de la prêtresse. Il ne pensait même pas qu'un danger pût l'y menacer. Lui qui, sans tirer son glaive, avec son seul regard peut abattre à ses pieds le monde entier, lui, Ramsès, et le danger !....

Lorsque le prince sortit d'entre les arbres, il s'aperçut que la maison de la prêtresse était plus éclairée et plus bruyante que de coutume. Effectivement, dans les salles et sur la terrasse, il y avait quantité de convives, et autour du petit palais, se mouvaient des masses de gens.

« Qu'est-ce que cette bande? pensa le prince.

Ce n'était pas la réunion quotidienne. Non loin de la maison se tenait un immense éléphant, portant sur le dos une litière dorée, aux rideaux de pourpre. A côté de l'éléphant, hennissaient, poussaient des cris aigres et perçants, et pour tout dire s'impatientaient, une vingtaine de chevaux aux encolures et aux jambes épaisses, aux queues nouées dans le bout, et portant sur la tête comme des heaumes de métal.

Parmi ces animaux, impatients et presque sauvages allaient et venaient une cinquantaine d'hommes comme Ramsès n'en avait encore jamais vus. Ils avaient les cheveux frisés, de grandes barbes, des bonnets pointus à oreilles. Les uns portaient de longs vêtements de gros drap, tombant aux chevilles, les autres de courtes tuniques et des braies, quelques-uns des bottes avec des tiges. Tous étaient armés de glaives, d'arcs et de lances.

A la vue de ces étrangers, forts, disgracieux, riant vulgairement, puant le suif et parlant une langue inconnue et rude, tout bouillonna dans le prince. Comme un lion, apercevant des animaux étrangers, alors même qu'il n'a pas faim,

prend son élan pour sauter. Ramsès, bien que ces gens ne se fussent en rien rendus coupables envers lui-même, sentit pour eux une terrible haine. Leur langue, leurs costumes, leur odeur, leurs chevaux même, tout l'irritait. Le sang lui monta à la tête, et il porta la main à son épée, afin de tomber sur ces hommes et de les tuer, eux et leurs bêtes. Mais il revint à lui.

« Set m'a jeté un sort !.... » pensa-t-il.

En cet instant passa près de lui, un Egyptien nu, le bonnet sur la tête, un pagne autour des reins. Le prince sentit que cet homme lui était agréable, et même cher en ce moment, car c'était un Egyptien. Il tira d'un petit sac un anneau d'or de la valeur d'une vingtaine de drachmes et le donna à l'esclave.

— Ecoute, demanda-t-il, qu'est-ce que ces hommes?

— Des Assyriens, murmura l'Egyptien et la haine brilla dans ses yeux.

— Des Assyriens !.... répéta le prince. — Ainsi ce sont des Assyriens ?.... Mais que font-ils ici ?....

— Leur maître, Sargon, se recommande à la prêtresse, à la sainte Kama, et ils veillent sur lui.... Que la lèpre les frappe, ces fils de porc.

— Tu peux t'en aller.

L'homme nu s'inclina très bas devant Ramsès, et courut, à la cuisine, probablement.

— « Ainsi ce sont des Assyriens ?.... pensait le prince en examinant les figures bizarres, et en écoutant avec attention la langue haïssable bien qu'incompréhensible. Ainsi les Assyriens sont au bord du Nil, pour fraterniser avec nous ou pour nous tromper, et leur dignitaire Sargon se recommande à Kama ?.... »

Il reprit le chemin de sa demeure. Son enivrement disparaissait devant l'ardeur d'une nouvelle passion, bien qu'à peine naissante. Lui, un homme généreux et doux, il sentit

une haine mortelle pour les ennemis séculaires de l'Egypte, qu'il rencontrait pour la première fois.

Lorsque, jadis, après sa sortie du temple de Hator, et sa conversation avec Hiram, il avait commencé à réfléchir sur la possibilité d'une guerre avec l'Asie, il n'y avait là que des méditations. L'Egypte avait besoin d'hommes et le pharaon de trésors ; et comme la guerre était le moyen le plus facile de les conquérir, comme elle plaisait du reste à son besoin de gloire, il projetait donc une guerre.

Mais, en cet instant, ni les trésors, ni les esclaves, ni la gloire ne l'intéressaient, car la voix de la haine plus puissante que tout, s'était éveillée en lui. Les Pharaons avaient si longtemps lutté contre les Assyriens, tant de sang avait coulé des deux parts, la lutte avait enfoncé de si profondes racines dans les cœurs, que le prince, à la seule vue des soldats Assyriens, saisissait son glaive. On eût dit que toutes les âmes des guerriers tombés, toutes leurs fatigues et toutes leurs souffrances ressuscitaient dans l'âme de l'enfant royal et criaient vengeance.

Quand le prince rentra au palais, il manda Thoutmos. Des deux amis, l'un était ivre, l'autre furieux.

— Sais-tu ce que je viens de voir, dit le prince à son favori.

— L'un des prêtres, peut-être..... murmura Thoutmos.

— J'ai vu des Assyriens..... O dieux !.... Ce que j'ai ressenti !... Quel vil peuple..... Leur corps des pieds à la tête est entortillé de laine, comme celui des animaux sauvages ; ils empestent le vieux suif, et quel langage, quelles barbes, quels cheveux !....

Il allait et venait rapidement à travers la chambre, tout enfiévré.

— Je pensais, continuait Ramsès, que je méprisais les voleries des scribes, les tromperies des nomarques, que je haïssais les prêtres rusés et ambitieux..... J'avais de la répu-

gnance pour les Juifs, et je redoutais les Phéniciens..... Mais aujourd'hui, je me convaincs que tout cela, ce n'étaient que des jeux. Maintenant seulement, je sais ce qu'est la haine, maintenant que j'ai vu et que j'ai entendu les Assyriens, maintenant je comprends pourquoi le chien déchire le chat qui passe au travers de sa route.....

— Aux Juifs et aux Phéniciens, Votre Excellence s'est accoutumée, quant aux Assyriens, vous les avez rencontrés pour la première fois, interrompit Thoutmos.

— Bêtise, les Phéniciens!.... poursuivit le prince, comme se parlant à lui-même. — Le Phénicien, le Philistin, le Sace, le Libyen, même l'Ethiopien, ce sont comme des membres de notre famille. Quand ils ne paient pas tribut, nous nous fâchons contre eux, quand ils ont payé, nous oublions... Mais l'Assyrien est quelque chose de si étranger, de si ennemi que..... je ne serai pas heureux, tant que je n'aurai pas compté cent mille au moins de leurs mains coupées.....

Thoutmos n'avait jamais vu Ramsès dans un pareil état d'esprit.



CHAPITRE VIII

Le Cirque

Quelques jours plus tard le prince dépêcha son favori à Kama, avec une invitation à se rendre auprès de lui. Elle arriva immédiatement dans une litière soigneusement close.

Ramsès la reçut dans une chambre séparée.

— J'ai été, dit-il, un soir, auprès de ta demeure.

— O Astarté !.... s'écria la prêtresse. A quoi suis-je redevable de cete faveur suprême ?... Et qu'est-ce qui t'a empêché, noble Seigneur, de daigner appeler ton esclave ?...

— Il y avait là, je ne sais quels animaux. Des Assyriens, paraît-il.

— Ainsi Votre Noblesse s'est fatiguée le soir ?.... Jamais, je n'aurais osé supposer, que notre souverain se trouvât à quelques pas de moi, à la belle étoile.

Le prince rougit. Combien eût-elle été étonnée en apprenant que le prince avait passé sous ses fenêtres plus de dix soirées.

Et peut-être même le savait-elle, à en juger par ses lèvres souriant à demi, et par ses yeux hypocritement baissés.

— Ainsi, Kama, continua le prince, tu reçois maintenant des Assyriens chez toi ?

— C'est un bien grand seigneur !.... s'écria Kama. — C'est un parent du roi, Sargon. Il a offert cinq talents à notre déesse.....

— Et tu les lui revaudras, Kama, railla le prince héritier.

Et comme c'est un grand seigneur si libéral, les dieux phéniciens ne te puniront pas de mort.

— Que dis-tu, Seigneur?..... repartit-elle en joignant les mains. — Ne sais-tu pas qu'un Asiatique, me trouvât-il dans le désert, ne porterait pas la main sur moi, même si je m'offrais à lui..... Ils craignent les dieux....

— Pourquoi vient-il donc chez toi, ce puant..... non ce pieux Asiatique?

— Il veut m'engager à partir pour le temple d'Astarté à Babylone.

— Et tu partiras?....

— Je partirai... si toi, Seigneur, tu l'ordonnes... répondit Kama en se couvrant le visage de son voile.

Le prince, en silence, la saisit par la main. Ses lèvres frémissaient.

— Ne me touche pas, Seigneur, murmurait-elle émue. Tu es mon souverain et mon appui, comme celui de tous les Phéniciens en ce pays, mais..... mais sois miséricordieux.

Le vice-roi la lâcha, et se mit à marcher à travers la chambre.

— Chaude journée, n'est-ce pas?.... dit Ramsès. Il est, paraît-il des contrées, où dans le mois de Mechir, il tombe du ciel sur la terre un blanc duvet, qui sur le feu, se change en eau, et qui produit le froid. O Kama, prie tes dieux qu'ils m'envoient un peu de ce duvet!.... Mais que dis-je?.. S'ils en couvraient toute l'Egypte, tout ce duvet se transformerait en eau, mais, il ne refroidirait pas mon cœur.

— Car tu es comme le divin Amon, tu es le soleil qui se cache sous une forme humaine, répartit Kama. — L'obscurité se dissipe, là, où tu tournes ta face, et sous l'éclat de tes regards, croissent les fleurs.....

Le prince de nouveau se rapprocha d'elle.

— ..... Mais sois miséricordieux, murmura-t-elle. — Tu

es pourtant un dieu bon, tu ne dois donc pas faire du mal à ta prêtresse.....

Le prince se recula de nouveau, et se secoua, comme s'il désirait rejeter un fardeau de ses épaules. Kama le regardait de dessous ses paupières baissées, et elle souriait imperceptiblement.

Lorsque le silence eut trop longtemps duré, elle demanda.

— Tu m'as fait venir, ô mon souverain. Me voici, et j'attends que tu me fasses connaître ta volonté.

— Ah, ah !.. dit le prince, comme en se réveillant. — Dis-moi donc, prêtresse... Ah, ah !.. Qui donc était-ce, celui-là, si semblable à moi, que j'ai vu dans votre temple, alors ?..

Kama posa un doigt sur ses lèvres.

— C'est un mystère sacré..... murmura-t-elle.

— L'un est un mystère, l'autre est défendu, répartit Ramsès. — Que je sache au moins, si c'était un homme ou un esprit ?.....

— Un esprit.

— Et cependant cet esprit chantait sous tes fenêtres ?....

Kama sourit.

— Je ne veux pas violer les mystères de vos temples..... poursuivit le prince.

— Seigneur, tu l'as promis à Hiram, dit la prêtresse.

— Bien, bien ! interrompit le vice-roi nerveux. — C'est pourquoi, ni avec Hiram, ni avec nul autre, je ne m'entretiendrai de ce miracle, mais seulement avec toi..... Eh bien, Kama, dis à l'esprit ou à l'homme qui me ressemble si bien, de quitter au plus tôt l'Egypte, et de ne se montrer à personne, car vois-tu..... dans aucun Etat, il ne peut y avoir deux héritiers du trône.

Soudain il se frappa le front. Jusque-là, il avait parlé ainsi, afin de troubler Kama, mais maintenant, il lui venait une pensée tout à fait sérieuse.

— Je serais curieux de savoir, dit-il en regardant sévère-

ment Kama, pourquoi tes compatriotes m'ont montré ma vivante image? — Veulent-ils m'avertir qu'ils ont quelqu'un pour me remplacer?.... Réellement leur action m'étonne.

— Kama se jeta à ses pieds.

— O Seigneur! murmura-t-elle. Toi qui portes sur la poitrine notre talisman suprême, peux-tu supposer que les Phéniciens fassent quelque chose à ton désavantage?.... Mais réfléchis seulement.... Qu'un danger te menace, que tu veuilles induire tes ennemis en erreur, un tel homme ne serait-il pas utile?... Voilà seulement ce que les Phéniciens ont voulu te montrer dans le temple.

Le prince réfléchit et haussa les épaules.

— Oui, se dit-il. — Si j'avais besoin du secours de qui que ce soit!... Mais les Phéniciens pensent-ils que je ne me suffise pas à moi-même? En ce cas, ils se seraient choisis un mauvais protecteur.

— Seigneur, murmura Kama, ne t'est-il pas connu que Ramsès-le-Grand avait en dehors de sa forme propre, deux autres figures, pour les ennemis?... Et ces deux ombres royales périrent, mais lui vécut.

— Enfin, assez..... interrompit le prince. — Afin que les peuples d'Asie sachent que je leur suis favorable, j'offre, Kama, cinq talents pour les jeux en l'honneur d'Astarté, et une coupe précieuse pour son temple. Aujourd'hui même tu recevras le tout.

D'un signe de tête, il congédia la prêtresse.

Après son départ, un nouveau flux de pensées l'envahit.

« En vérité, les Phéniciens sont habiles. Si cette vivante image de moi est un homme, ils peuvent m'en faire un cadeau de valeur, et moi je ferai des miracles tels que jamais auparavant il n'en fût question en Egypte. Le pharaon demeure à Memphis, et en même temps, il se montre à Thèbes ou à Tanis!... Le pharaon marche avec une armée sur Babylone, les Assyriens y rassemblent leurs forces principales.

et en même temps, le pharaon avec une autre armée, conquiert Ninive... Je pense que les Assyriens seraient émerveillés d'un événement pareil.

Et de nouveau s'éveilla en lui une sourde haine pour les Assyriens puissants, et de nouveau il eut la vision de son char triomphal parcourant le champ de bataille jonché de cadavres Assyriens, puis la vision de paniers entiers de mains coupées.

Mantenant la guerre était devenue aussi indispensable à son âme que le pain au corps. Non seulement, par elle, il pouvait enrichir l'Egypte, emplir le trésor et conquérir une gloire éternelle, mais encore, il pouvait calmer cet instinct de détruire l'Assyrie, instinct qui était en lui, jusqu'alors ignoré, mais qui aujourd'hui s'éveillait puissant.

Tant qu'il n'avait pas vu ces guerriers aux barbes touffues, il n'avait point songé à eux. Mais aujourd'hui, ils le gênaient. Il se trouvait avec eux si à l'étroit dans l'univers, que quelqu'un devait céder la place, eux ou lui.

Quel rôle, Hiram et Kama, avaient-ils joué dans le présent état de son esprit? il ne s'en rendait nul compte. Il sentait seulement qu'il devait soutenir une guerre contre l'Assyrie, comme l'oiseau du nord sent, dans le mois de Pachon, qu'il doit s'envoler vers le septentrion.

La passion de la guerre envahit le prince rapidement, Il parlait moins, il souriait plus rarement; aux banquets il demeurait songeur, et de plus en plus, il passait son temps avec les troupes de l'aristocratie. En voyant les faveurs que le vice-roi prodiguait à ceux qui portaient les armes, la jeunesse noble, et même les hommes mûrs commencèrent à s'enregimenter. Ceci attira l'attention du saint Mentezoufis, qui dépêcha à Herhor une lettre de la teneur suivante :

« Depuis l'arrivée des Assyriens à Pi-Bast, l'héritier du trône est enfiévré, et sa cour a des dispositions très belliqueuses. On boit, et on joue aux osselets, comme par le

passé, mais tous ont dépouillé les fins vêtements et les perruques, et, sans égard pour la terrible chaleur, ils se promènent en bonnets de soldats et en tuniques.

« Je crains que cet empressement à s'armer n'offense le noble Sargon. »

A ceci, Herhor répondit immédiatement :

« Il n'y a aucun mal à ce que notre noblesse efféminée ait pris goût aux choses militaires, dans le moment où sont arrivés les Assyriens, ceux-ci auront meilleure opinion de nous. Le très noble vice-roi, illuminé sans doute par les dieux, a deviné que justement, il faut faire sonner les épées, quand nous avons chez nous les envoyés d'une nation si guerrière.

« Je suis sûr, que cette valeureuse disposition de notre jeunesse portera Sargon à réfléchir, et le rendra plus souple dans les négociations. »

Pour la première fois depuis que l'Egypte existait, il arrivait que le jeune prince trompât la vigilance des prêtres..... Il est vrai qu'il avait pour lui, les Phéniciens, et le secret, par eux volé, du traité avec l'Assyrie, vol que les prêtres ne soupçonnaient même pas.

Le meilleur masque enfin du prince héritier en face des dignitaires sacerdotaux était la mobilité de son caractère. Tous se souvenaient avec quelle facilité il s'était jeté, l'an dernier, des manœuvres sous Pi-Bailos dans la tranquille métairie de Sara, et comment dans les derniers temps, il s'était tour à tour enflammé pour les banquets, les occupations administratives, la piété, tout cela pour en revenir aux banquets. Aussi, à l'exception de Thoutmos, personne n'aurait cru que ce volage jeune homme possédait un plan, et un mot d'ordre auquel il obéissait avec un entêtement invincible.

Cette fois même, il ne fallait pas attendre longtemps pour avoir une nouvelle preuve de la mobilité des goûts de Ramsès.

Sara, avec son fils et sa suite, arriva, malgré la chaleur, à Pi-Bast. Elle était un peu défaite, l'enfant était légèrement souffrant, ou fatigué, mais tous deux avaient bon air.

Le prince était émerveillé. Dans la plus belle partie des jardins du palais, il avait choisi une maison pour Sara, et il passait presque toutes ses journées assis au berceau de son fils.....

Les banquets, les manœuvres, les sombres méditations de Ramsès, tout fut mis de côté, les seigneurs de sa suite durent boire tout seuls ; très vite, ils déposèrent leurs glaives, et s'habillèrent d'élégants vêtements. Le changement de costume leur était d'autant plus indispensable que le prince les recevait par petits groupes dans la demeure de Sara, afin de leur montrer son enfant, son fils.....

— Regarde, Thoutmos, disait-il un jour à son favori, quel bel enfant, une vraie feuille de rose. Eh bien, c'est de cela, c'est de ce petit rien que doit un jour sortir un homme !.... Et il viendra un moment, où cet oisillon rose marchera, parlera, et même apprendra la sagesse dans les collèges sacerdotaux..... Vois-tu ses petites mains, Thoutmos ?.... s'écriait Ramsès émerveillé. — Souviens-toi bien de ces minuscules menottes, afin de pouvoir en parler un jour, quand je lui donnerai un régiment, et que je lui ferai porter la hache derrière moi..... Et c'est mon fils, mon propre fils !....

Il n'est point étonnant, que le maître parlant ainsi, les courtisans s'attristassent de ne pouvoir devenir servantes, et même nourrices de l'enfant, qui, bien que sans aucun droit dynastique, n'en était pas moins le premier-né du pharaon futur.

Mais cette idylle se termina vivement, car elle ne convenait pas aux intérêts des Phéniciens.

Un certain jour, le noble Hiram se rendit au palais avec une suite nombreuse de marchands, d'esclaves, ainsi que

d'Egyptiens indigents auxquels il faisait aumône. S'arrêtant devant le prince héritier, il dit :

— Notre gracieux maître! Afin de prouver que ton cœur est aussi plein de bienveillance pour nous autres Phéniciens, tu nous as fait don de cinq talents pour organiser des jeux en l'honneur de la divine Astarté. Ta volonté est accomplie, les jeux sont prêts, et maintenant nous venons te supplier de les honorer de ta présence.

En disant cela, le prince tyrien à cheveux gris, s'agenouilla devant Ramsès, et sur un plateau d'or lui présenta la clef d'or de la loge du cirque.

Ramsès accepta volontiers l'invitation, et les saints prêtres Méfrès et Mentezoufis, ne s'opposèrent nullement à ce que le prince prît part à une solennité en l'honneur de la déesse Astarté.

— D'abord, Astarté, disait le noble Méfrès à Mentezoufis, de même que l'Istar Chaldéenne, c'est notre Isis. En second lieu, si nous avons permis aux Asiatiques de construire un temple sur notre terre, il convient de temps en temps, d'être courtois avec leurs dieux.

— Nous avons même le devoir de faire une petite gracieuseté aux Phéniciens, après la conclusion d'un pareil traité avec l'Assyrie!.... ajouta en riant le noble Mentezoufis.

A quatre heures de l'après-midi, en compagnie des nomarques et des principaux officiers, le vice-roi se rendit au cirque construit dans les jardins du temple d'Astarté. C'était un espace circulaire entouré d'une barrière haute comme deux hommes, et tout autour une multitude de loges et de bancs s'étageaient en amphithéâtre. La construction n'avait pas de toit, mais au-dessus des loges s'étendaient des toiles de toutes couleurs, en forme d'ailes de papillons, que l'on aspergeait d'eau de senteur et que l'on agitait pour rafraichir l'air.....

Lorsque le vice-roi parut dans sa loge, ceux qui étaient dans le cirque, Asiatiques et Egyptiens, poussèrent une

grande acclamation. Puis le spectacle commença par une procession de musiciens, de chanteurs et de danseuses.

Le prince regarda autour de lui. Il avait à droite, la loge de Hiram et des plus éminents d'entre les Phéniciens, à gauche, la loge des prêtres phéniciens et des prêtresses phéniciennes. Kama y occupait l'une des premières places, attirant l'attention par son riche costume et sa beauté. Elle portait une robe transparente, ornée de broderies multicolores, des cercles d'or aux bras et aux jambes, et sur la tête un bandeau avec une fleur de lotus, en pierres précieuses, très artistement ouvrée.

Kama, ayant en même temps que ses collègues adressé un profond salut au prince, se tourna vers une loge à gauche, et engagea une conversation animée avec un étranger à l'allure imposante et aux cheveux légèrement grisonnants. Cet homme et ses compagnons avaient des barbes et des cheveux arrangés en une multitude de petites tresses.

Ramsès qui était pour ainsi dire venu directement au cirque en sortant de la chambre de son fils, était de très joyeuse humeur. Mais quand il vit que Kama causait avec un étranger, il s'assombrit.

— Ne sais-tu pas, demanda-t-il à Thoutmos, quel est ce gaillard à qui la prêtresse fait des grâces ?....

— C'est justement cet illustre pèlerin babylonien, le noble Sargon.

— Mais c'est un vieillard, dit le prince.

— Il est certainement plus âgé que nous deux, mais c'est un bel homme.

— Un pareil barbare peut-il être beau !.... dit le vice-roi indigné. — Je suis sûr qu'il empeste le suif.....

Tous deux se turent, le prince par colère, Thoutmos par peur d'avoir osé louer un homme qui ne plaisait pas à son maître.

Dans l'arène cependant les spectacles succédaient aux

spectacles. Tour à tour entraient en scène des gymnastes, des charmeurs de serpents, des danseuses, des bateleurs et des bouffons, qui provoquaient les acclamations des assistants.

Mais le vice-roi était sombre. Dans son âme renaissaient les passions un moment endormies : la haine pour les Assyriens et la jalousie au sujet de Kama.

— Comment cette femme, pensait-il, peut-elle faire les yeux doux à cet homme, vieux, au regard sombre, inquiet, à la barbe de bouc, et dont le visage, au surplus, a la couleur d'une peau tannée?.....

Une fois seulement le prince prêta une attention plus vive à l'arène.

Plusieurs Chaldéens nus venaient d'entrer. Le plus âgé planta en terre trois courtes lances, les pointes en l'air, et à l'aide de passes avec les mains, il endormit le plus jeune. Après quoi, les autres le prirent dans leurs bras, et le couchèrent sur les lances, de telle manière que l'une lui soutenait la tête, l'autre les reins et la troisième les jambes.

Le dormeur était raide comme un morceau de bois. Alors. le vieillard fit encore au-dessus de lui quelques passes avec les mains, et retira la lance soutenant les jambes. Au bout d'un instant, il enleva la lance sur laquelle s'appuyaient les reins, et enfin, il fit tomber celle où reposait la tête.

Et il arriva, qu'en plein jour, devant plusieurs milliers de témoins, le Chaldéen endormi plana dans l'air, sans aucun appui, à plusieurs mètres du sol. Enfin le vieillard le poussa vers la terre, et le réveilla.

Dans le cirque, la stupeur régnait ; personne n'osait crier, ni applaudir. Seulement d'un certain nombre de loges, on jeta des fleurs.

Ramsès aussi était étonné. Il se pencha vers la loge de Hiram et dit tout bas au vieux prince :

— Et ce miracle, réussiriez-vous à l'accomplir dans le temple d'Astarté?

— Je ne connais pas tous les mystères de nos temples, répartit celui-ci troublé. — Mais, je sais que les Chaldéens sont très habiles.....

— Cependant nous avons tous vu que ce jeune homme était suspendu dans les airs.

— A moins que l'on ne nous ait jeté un charme, dit Hiram à contre cœur, et il perdit sa bonne humeur.

Après un court entr'acte, pendant lequel, dans les loges des dignitaires on présentait à la ronde des fleurs fraîches, des vins fins et des gâteaux, commença la partie la plus importante du spectacle, le combat de taureaux.

Au son des trompettes, des tambours et des flûtes, on introduisit dans l'arène un taureau vigoureux, les yeux couverts par un lambeau d'étoffe, afin qu'il ne pût rien voir. Puis accoururent plusieurs hommes complètement nus, armés de lances; l'un d'eux portait une courte épée.

Au signal donné par le prince, les conducteurs s'enfuirent et l'un des hommes armés arracha au taureau le lambeau d'étoffe. L'animal demeura quelques instants tout étourdi, puis se jeta à la poursuite des porteurs de lances, qui l'agaçaient en le piquant.

Cette lutte stérile dura quelques minutes. Les hommes tourmentaient le taureau, et lui, couvert d'écume, inondé de sang, se câbrait et pourchassait ses ennemis à travers toute l'arène, sans en pouvoir atteindre un seul.

Enfin il tomba au milieu des rires du public.

Le prince lassé, regardait au lieu de l'arène, la loge des prêtres phéniciens. Et il voyait que, s'étant approchée de Sargon, Kama entretenait avec lui une conversation animée. L'Assyrien la dévorait des yeux, et elle, souriante et honteuse, tantôt lui parlait tout bas, se penchant de telle sorte,

que sa chevelure se mêlait aux cheveux du barbare, tantôt se détournait de lui avec une feinte colère.

Ramsès sentit une douleur au cœur. Pour la première fois, il lui arrivait, qu'une femme devant lui, donnât la préférence à un autre homme. Et encore, presque à un vieillard, à un Assyrien.

Cependant, parmi le public, un murmure se répandait. Dans l'arène, l'homme armé d'un glaive se faisait attacher la main gauche contre la poitrine, les autres examinaient leurs lances, et l'on amenait un second taureau.

Lorsque l'un des hommes armés lui eût arraché des yeux le lambeau d'étoffe, le taureau se retourna, regarda autour de lui, comme s'il voulait dénombrer ses adversaires. Et quand ceux-ci commencèrent à le piquer, il se recula contre la clôture, pour assurer ses derrières. Puis il baissa la tête, et de son regard en dessous, il surveilla les mouvements des gens qui l'assaillaient.

D'abord les hommes armés se glissaient avec prudence à ses côtés, afin d'enfoncer l'aiguillon. Mais l'animal, continuant à rester immobile, ils s'enhardirent à passer devant lui, de plus en plus près, en courant.

Le taureau baissa encore davantage la tête, mais il se tint immobile, comme rivé au sol. Le public commençait à rire, soudain sa gaieté se changea en un cri de terreur. Le taureau avait choisi son moment ; d'un lourd bond en avant, il s'était jeté sur un porteur de lance, et d'un seul coup de corne, l'avait envoyé dans les airs.

L'homme tomba par terre les os fracassés, et le taureau fonça sur l'autre partie de l'arène, et de nouveau s'arrêta dans une attitude défensive.

Les porteurs de lances l'entourèrent derechef et se mirent à l'agacer ; pendant ce temps accouraient dans l'arène, les serviteurs du cirque pour relever le blessé gémissant. Le taureau, malgré les coups de lances réitérés, restait sans un

mouvement; mais lorsque trois serviteurs prirent sur leurs épaules le combattant évanoui, avec la rapidité du vent, il se jeta sur ce groupe, le renversa et se mit à le piétiner terriblement.

Un brouhaha s'éleva dans l'assistance; les femmes pleuraient, les hommes poussaient des malédictions et lançaient sur le taureau tout ce qu'ils avaient en main. Sur l'arène pleuvaient des bâtons, des couteaux, même les planches des banquettes.

A ce moment accourut vers l'animal furieux l'homme armé d'un glaive. Mais les porteurs de lances, ayant perdu la tête, ne le soutinrent pas comme il convenait, aussi le taureau le renversa, et se mit à poursuivre les autres.

Il se produisit alors une chose inouïe dans les annales du cirque. Cinq hommes étaient étendus sur l'arène, les autres se défendant mal, fuyaient devant la bête, et le public rugissait de fureur ou de terreur.

Soudain, tout se tut; les spectateurs se levèrent et se penchèrent hors de leurs places. Hiram effrayé pâlit et étendit ses mains en croix... Des loges des dignitaires, deux hommes s'étaient élancés dans l'arène : le prince Ramsès, l'épée haute, et Sargon avec une courte hache.

Le taureau tête basse, queue relevée, courait autour de l'arène en soulevant des tourbillons de poussière. Il fonçait droit sur le prince. Mais, comme s'il avait été repoussé par la majesté de l'enfant des rois, il passa à côté de Ramsès, se jeta sur Sargon et..... tomba sur place! L'Assyrien, adroit et d'une force colossale, l'avait abattu d'un seul coup de hache entre les deux yeux.

Le public hurla de joie et se mit à jeter des fleurs sur Sargon et sur sa victime. Ramsès cependant, le glaive levé, se tenait debout; étonné et irrité, regardant Kama, qui, arrachant des fleurs à ses voisins, les jetait à l'Assyrien.

Sargon recevait avec indifférence les marques de l'admira-

tion publique. Il poussa du pied le taureau, afin de s'assurer si celui-ci vivait encore; puis fit quelques pas vers le prince, et ayant dit quelque chose en sa langue, il s'inclina avec la dignité d'un grand seigneur.

Un brouillard sanglant passa devant les yeux de Ramsès; volontiers, il eût enfoncé son glaive dans la poitrine de ce vainqueur. Mais il se domina, réfléchit un instant, et retirant de son cou une chaîne d'or, il la présenta à Sargon.

L'Assyrien s'inclina de nouveau, baisa la chaîne et la passa autour de son cou. Quant au prince, des plaques d'un rouge livide aux yeux, il se dirigea vers la petite porte par laquelle les acteurs entraient sur la scène, et profondément humilié, il quitta le cirque, au milieu des applaudissements de l'assistance.



CHAPITRE IX

Un Conte Égyptien : Amon et le Scribe

Le mois de Tot (fin de juin, commencement de juillet) était déjà venu. Dans la ville de Pi-Bast et ses environs, l'afflux de la population commençait à diminuer par suite des chaleurs. Mais à la cour de Ramsès, on continuait à s'amuser et à s'entretenir des événements du cirque.

Les courtisans louaient le courage du prince, les maladroits s'émerveillaient de la force de Sargon ; les prêtres avec des mines graves disaient tout bas, que l'héritier du trône n'aurait pourtant pas dû se mêler à la lutte avec les taureaux. Il y a des individus pour cela, des individus payés, et ne jouissant en aucune façon de l'estime publique.

Ramsès, ou n'entendait pas ces opinions diverses, ou n'y prêtait pas attention. Deux épisodes du spectacle s'étaient fixés dans son souvenir ; l'Assyrien lui avait arraché la victoire sur le taureau, et il avait fait la cour à Kama, qui avait accueilli ses galanteries avec beaucoup de bienveillance.

Comme il ne convenait pas au prince de faire venir chez lui la prêtresse phénicienne, Ramsès lui envoya donc un jour une lettre, où il lui annonçait son désir de la voir, et lui demandait quand elle le recevrait ? Kama répondit par le même messager qu'elle attendrait le prince le soir même.

A peine les étoiles eurent-elles paru, que le prince s'échappa furtivement de son palais, dans le plus grand mystère (il le pensait du moins) et partit.

Le jardin du temple d'Astarté était presque vide surtout

aux alentours de la demeure de la prêtresse. La maison était silencieuse, et quelques lumières à peine y brûlaient.

Lorsque le prince eut frappé timidement, la prêtresse vint lui ouvrir elle-même. Dans le vestibule sombre, elle lui couvrit les mains de baisers, en murmurant qu'elle serait morte alors, si au cirque, la bête furieuse lui avait fait quelque mal.

— Mais maintenant tu dois être tranquille, repartit le prince avec colère, du moment que ton amant m'a sauvé.....

Quand ils furent entrés dans la pièce éclairée, le prince s'aperçut que Kama pleurait.

— Que signifie? demanda-t-il.

— Le cœur de mon seigneur s'est détourné de moi, dit-elle. — Et justement peut-être.

Le prince héritier se mit à rire amèrement.

— Es-tu déjà sa maîtresse, ou n'es-tu que sur le point de le devenir, sainte fille?

— Sa maîtresse?... Jamais!... Mais je puis devenir la femme de cet homme terrible.

Ramsès se leva brusquement de son siège.

— Je dors?... s'écria-t-il, ou Set m'a-t-il jeté une malédiction?... Toi, la prêtresse qui gardes le feu près de l'autel d'Astarté, qui sous peine de mort dois rester vierge, tu te maries?... En vérité, le mensonge phénicien est pire encore que ce qu'en disent les gens?....

— Ecoute-moi, Seigneur, dit-elle en s'essuyant les yeux, et condamne-moi si je l'ai mérité. Sargon veut me prendre pour femme, pour première femme. Selon nos lois, une prêtresse, dans quelques circonstances extraordinairement rares, peut devenir épouse, mais seulement d'un homme issu de sang royal. Or Sargon est parent du roi Assar.....

— Et tu l'épouseras?....

— Si le conseil suprême des prêtres de Tyr me l'ordonne.

que pourrai-je faire? répondit-elle, de nouveau baignée de larmes.

— Et en quoi Sargon, peut-il intéresser ce conseil?

— Il paraîtrait qu'il l'intéresse beaucoup, dit-elle avec un soupir. — Les Assyriens doivent, dit-on, s'emparer de la Phénicie, et Sargon doit en devenir le Satrape.....

— Tu es devenue folle!.... s'écria le prince.

— Je dis ce que je sais. Déjà dans notre temple recommencent une seconde fois les prières pour détourner les malheurs de la Phénicie..... La première fois, nous les avons dites, avant que tu ne sois venu chez nous, Seigneur.....

— Pourquoi, de nouveau, maintenant?....

— Parce que ces jours-ci, paraît-il, est arrivé en Egypte le prêtre Chaldéen, Istoubar, avec des lettres où le roi Assar nomme Sargon son Ambassadeur et son plénipotentiaire pour conclure avec vous un traité concernant l'annexion de la Phénicie.

— Mais, je..... interrompit le prince.

Il voulait dire : « Je ne sais rien, » mais il s'arrêta. Il se mit à rire, et répondit :

— Kama, je te jure sur l'honneur de mon père, que tant que je vivrai, l'Assyrie ne s'emparera pas de la Phénicie. Cela suffit-il?

— Oh Seigneur!.. Seigneur!.. s'écria-t-elle en tombant à ses pieds.

— Maintenant, je l'espère, tu ne deviendras pas la femme de ce rustre?

— Oh!.. fit-elle avec un mouvement de répugnance. — Peux-tu le demander?

— Et tu seras mienne..... murmura le prince.

— Tu veux donc ma mort?.. répondit-elle effrayée. — Ah!... si c'est cela que tu veux, je suis prête.

— Je veux que tu vives..... murmurait le prince avec passion, que tu vives et que tu m'appartiennes.

— Cela ne se peut.

— Et le Conseil suprême des prêtres de Tyr?

— Il ne peut que me marier.

— Mais tu entreras dans ma maison.

— Si j'y entrais, non comme ta femme, je mourrais..... Mais je suis prête... même à ne pas voir le soleil de demain...

— Sois tranquille, répondit le prince avec gravité. — Qui a obtenu ma faveur, ne souffrira aucun mal.

Kama de nouveau s'agenouilla devant lui.

— Comment cela peut-il se faire?.... demanda-t-elle en joignant les mains.

Ramsès était si excité, il avait si bien oublié son rang et ses devoirs, qu'il était déjà prêt à promettre le mariage à la prêtresse. Il en fut empêché : non par la raison, mais par un secret instinct.

— Serait-ce possible?.... Comment faire?.... murmurait Kama, en le dévorant du regard et en embrassant ses pieds.

Le prince la releva, la fit asseoir loin de lui, et répondit avec un sourire :

— Tu demandes comment faire?.... Je te l'expliquerai tout de suite. Mon dernier maître, avant que j'atteigne ma majorité, fut un vieux prêtre, qui savait par cœur quantité d'étranges histoires de la vie des dieux, des rois, des prêtres, même des fonctionnaires infimes et des paysans. Ce vieillard, fameux par sa piété et ses miracles, n'aimait point les femmes, je ne sais pourquoi, et même les redoutait. Aussi le plus souvent décrivait-il la duplicité féminine, et une fois, pour me prouver quel puissant pouvoir vous avez sur le sexe masculin, il me conta cette histoire :

Un jeune et pauvre scribe, n'ayant dans son sac qu'une galette d'orge; et pas un outnou de cuivre, cheminait de Thèbes vers la Basse-Egypte, cherchant quelque chose à gagner. On lui avait dit, que dans cette partie du royaume, habitaient les seigneurs et les marchands les plus riches, et que

s'il tombait bien, il pourrait trouver une occupation qui lui permettrait de faire une grande fortune.

Il suivait donc les berges du Nil (il n'avait pas de quoi payer sa place dans une barque) et pensait :

— Combien sont imprévoyants les hommes, qui, ayant hérité de leurs pères, un talent, deux ou même dix talents, au lieu de multiplier leur trésor, soit en vendant des marchandises, soit en prêtant à gros intérêts gaspillent leur fortune, on ne sait à quoi..... Moi, si j'avais une drachme... une drachme, c'est bien peu. Mais si j'avais un talent, ou mieux encore quelques arpents de terre, je l'accroîtrais d'année en année, et vers la fin de ma vie, je serais aussi riche que le plus riche des nomarques. Mais que devenir !.... disait-il avec un soupir. Les dieux, on le voit, ne protègent que les sots ; et moi la sagesse m'emplit de la perruque jusqu'à la plante de mes pieds nus. Et si dans mon cœur, se cache quelque grain de sottise, ce ne serait guère que celui de ne pouvoir gaspiller ma fortune, et même de ne pas savoir comment m'y prendre, comment accomplir un acte aussi impie ?....

Méditant ainsi, le pauvre scribe passait à côté d'une chaumière, devant laquelle était assis un homme ni vieux ni jeune, au regard extrêmement perçant qui pénétrait jusqu'au fond du cœur. Le scribe, sage comme une cigogne, remarqua immédiatement que ce devait être un quelconque des dieux, et s'étant incliné, il dit :

— Je te salue, noble possesseur de cette belle maison, et je m'attriste de ne posséder ni vin ni viande, que je puisse partager avec toi, pour te prouver que je t'estime, et que tout ce que j'ai t'appartient.

La courtoisie du jeune scribe plût à Amon, car c'était lui-même sous une forme humaine. Il le regarda donc jusqu'au fond des yeux et demanda :

— Sur quoi réfléchissais-tu en venant ici ? Car je vois la sagesse écrite sur ton front, et je suis du nombre de ceux qui

ramassent les paroles de vérité comme les perdrix, le froment.

Le scribe soupira.

— Je pensais, dit-il, à ma misère, et à ces riches inconsidérés, qui, on ne sait pourquoi ni comment, gaspillent des fortunes.

— Et toi, tu n'en gaspillerais point? demanda le dieu, gardant toujours la forme humaine.

— Regarde-moi, Seigneur, dit le scribe. J'ai des haillons troués et j'ai perdu mes sandales en route, mais je porte toujours sur moi, comme mon propre cœur, du papyrus et une écritoire. Car en me levant et en me couchant pour dormir, je me répète que mieux vaut une indigente sagesse, qu'une opulente sottise. Si donc, je suis tel, si je sais m'exprimer en deux genres d'écritures, et faire les calculs les plus compliqués, si je connais toutes les plantes et tous les animaux qui sont sous le ciel, peux-tu donc penser, que moi, qui possède une telle sagesse, je sois capable de gaspiller une fortune.

Le dieu réfléchit et dit :

— Ton éloquence coule rapide comme le Nil auprès de Memphis, mais si en vérité, tu es si savant, écris-moi de deux manières : Amon.

Le scribe sortit une écritoire et un pinceau, et dans un court laps de temps, il inscrivit sur les murs de la chaumière en deux manières diverses : Amon, si nettement que même les créatures privées de parole s'arrêtaient pour rendre hommage au seigneur.

Le dieu fut content et ajouta :

— Si tu es aussi habile dans les calculs que dans l'écriture, fais-moi le compte de l'affaire commerciale suivante : Lorsque pour une perdrix, on me donne quatre œufs de poule, pour sept perdrix, combien doit-on donner d'œufs de poule?

Le scribe ramassa des cailloux, les disposa en plusieurs

rangées, et avant que le soleil se fût couché, il répondit, que pour sept perdrix, il revenait vingt-huit œufs de poule.

Le tout-puissant Amon alla jusqu'à sourire d'avoir devant lui un savant d'une science si peu commune, et il reprit :

— Je reconnais que tu as dit vrai au sujet de ta science. Si tu te montres également persévérant dans la vertu, je ferai de telle sorte, que jusqu'à la fin de ta vie tu sois heureux, et qu'après ta mort, tes fils placent ton ombre dans un beau mausolée. Et maintenant dis-moi quelle richesse veux-tu, richesse que tu ne gaspilles pas, et que tu accroisses même ?

Le scribe tomba aux pieds de la divinité miséricordieuse, et répondit :

— Si je possédais au moins cette chaumière et quatre arpents de terre, je serais riche.

— Bien, fit le dieu. — Mais auparavant, examine bien si ceci te suffira.

Il le conduisit à la cabane et continua :

— Tu as ici quatre bonnets et quatre pagnes, deux pièces d'étoffe pour le mauvais temps, et deux paires de sandales. Ici est l'âtre, là le banc sur lequel on peut dormir, le pilon pour écraser le froment et le pétrin pour la pâte.....

— Et ceci, qu'est-ce ? demanda le scribe, en désignant une figure couverte d'une toile.

— Eh bien, c'est la seule chose, répondit le dieu, que tu ne doives pas toucher, car tu perdrais toute ta fortune.

— Aïe !.... s'écria le scribe. — Cela pourrait bien rester ici mille ans, que je ne m'y frotterais pas..... Avec la permission de Votre Honneur, qu'est-ce que cette métairie que l'on aperçoit là-bas ?

Et il se pencha à la fenêtre de la chaumière.

— Tu as sagement parlé ,dit Amon. — C'est en effet une métairie, et même c'en est une belle. Elle comprend une vaste maison, cinquante arpents de terre, plusieurs têtes de bétail, et des esclaves. Si tu préférais posséder cette métairie ?

Le scribe tomba aux pieds du dieu.

— Est-il un homme sous le soleil, qui ne préfèrerait à une galette d'orge, un pain de froment ?

A ces mots, Amon proféra une parole magique, et au même instant, tous deux se trouvèrent dans la vaste maison de la métairie.

— Tu as ici, dit le dieu, un lit sculpté, cinq tables et dix sièges. Tu as des vêtements brodés, des cuves et des verres pour le vin, tu as une lampe à huile et une litière.....

- - Et ceci, qu'est-ce ? demanda le scribe, en désignant une figure qui se trouvait dans un coin couverte d'une mousseline.

— A ceci seulement, répartit le dieu, ne touche pas, car tu perdras toute ta fortune.

— Vivrais-je dix mille ans, s'écria le scribe, que je ne toucherais pas à cette chose !.... Car je considère qu'après la sagesse c'est la fortune qui a le plus de prix.

— Mais que voit-on là-bas ? demanda-t-il au bout d'un instant, en désignant un immense palais au milieu d'un jardin.

— Ce sont des biens princiers, répondit le dieu. — Il y a là un palais, cinq cents arpents de terre, cent esclaves, et quelques centaines de têtes de bétail. C'est un grand domaine, mais si tu penses que ta sagesse y peut suffire.....

Le scribe tomba de nouveau aux pieds d'Amon, en versant des larmes de joie.

— O maître !.... s'écria-t-il. — Où est l'insensé qui n'aimerait pas mieux une cuve de vin qu'un gobelet de bière ?

— Tes paroles sont dignes d'un sage, qui résout les calculs les plus difficiles, dit Amon.

Il prononça les grandes paroles de conjuration, et tous deux, le scribe et lui, se trouvèrent dans le palais.

— Tu as ici, dit le dieu bienfaisant, une salle à manger avec des divans et des sièges dorés, ainsi que des tables

incrustées de bois multicolores. Au-dessous se trouve une cuisine pour cinq cuisiniers, un office, où tu trouveras tous genres de viandes, de poissons et de gâteaux, enfin une cave avec les vins les meilleurs. Ici, tu as une chambre à coucher, son plafond mobile agité par les esclaves rafraîchira ton sommeil. J'attire ton attention sur le lit, qui est en bois de cèdre, et que soutiennent quatre pattes de lion, artistement coulées en bronze. Là est ta garde-robe, remplie de vêtements de lin et de laine; et dans les coffres, tu trouveras des bagues, des chaînes et des bracelets.....

— Et ceci, qu'est-ce?... demanda soudain le scribe en indiquant une figure couverte d'un voile, brodé de fils d'or et de pourpre.

— Ceci est justement ce dont tu dois te garder. répondit le dieu. — Si tu y touches, ton immense fortune sera perdue. Et, en vérité je te le dis, il n'y a pas en Egypte beaucoup de semblables domaines. Car je dois ajouter que dans le trésor, se trouvent dix talents, tant en or qu'en pierres précieuses.

— O mon souverain !.... s'écria le scribe. — Permets, que dans ce palais, j'élève en première place, ta sainte image, devant laquelle trois fois par jour, je brûlerai des parfums...

— Mais évite ceci ! répartit Amon, en désignant la figure couverte d'un voile.

— Il me faudrait, dit le scribe, avoir perdu la raison, et valoir moins que le pourceau, qui n'estime pas plus le vin que les relavures. Cette figure voilée peut bien rester là en pénitence cent mille ans, que je ne la toucherai pas, si telle est ta volonté....

— Souviens-toi que tu perdrais tout !..... s'écria le dieu, et il disparut.

Le scribe radieux se mit à marcher à travers son palais, et à regarder par les fenêtres. Il visita le trésor, et soupesa l'or dans ses mains : l'or était lourd ; il examina les pierres précieuses, elles étaient vraies. Il se fit servir à manger :

aussitôt accoururent des esclaves qui le baignèrent, le rasèrent et le vêtirent de fins habits.

Il mangea et but, comme jamais auparavant. Sa faim, jointe à l'excellence des mets, se fondait en une saveur merveilleuse. Il brûla des parfums devant la statue d'Amon, qu'il orna de fleurs fraîches. Puis il s'assit à la fenêtre.

Dans le lointain, on apercevait un bosquet d'oliviers, un char sculpté. En un autre endroit, une troupe d'hommes avec des lances et des filets calmaient des chiens courants, qui tiraient sur la laisse et brûlaient de partir en chasse. Devant le grenier un scribe recevait le grain des laboureurs, devant l'étable, un autre recevait les comptes du gardien des pâtres.

Dans le lointain, on apercevait un bosquet d'oliviers, un coteau élevé couvert de vignes, des champs de froment, et à travers toutes les plaines, des palmiers, dattiers, se pressant dru.

— En vérité, se dit-il, je suis aujourd'hui, riche comme je le mérite. Et la seule chose qui m'étonne, c'est que j'aie pu vivre si longtemps dans la bassesse et la misère! Je dois avouer aussi, continua-t-il mentalement, que je ne sais si je réussirai à augmenter cette immense fortune, aussi bien n'ai-je pas besoin de plus, et je n'aurai pas le temps de courir après les spéculations.

Il commençait cependant à s'ennuyer dans les appartements, alors il visita le jardin, fit le tour des champs, s'entretint avec les serviteurs qui tombaient devant lui à plat ventre. (Et pourtant ils étaient vêtus de telle sorte, que la la veille encore il eût considéré comme un grand honneur de leur baiser les mains). Mais comme il s'ennuyait là aussi, il revint au palais, et contempla les réserves de son office et de sa cave, ainsi que les meubles des chambres.

— C'est joli, se disait-il, mais ces meubles seraient plus

beaux, s'ils étaient tout en or, et les cruches en pierres précieuses.

Ses yeux se tournèrent machinalement vers le coin où se tenait la figure, couverte d'un voile brodé, elle soupirait :

« Soupire, soupire ! » pensa-t-il en prenant un encensoir, afin de brûler des parfums devant la statue d'Amon.

« C'est un dieu bon, pensait-il, celui qui apprécie les qualités des sages, même allant nu-pieds, et qui leur rend justice. Quel beau domaine il m'a donné !.. Il est vrai, que moi aussi, je l'ai honoré en écrivant sur la porte de cette chaumière là-bas son nom : Amon, en deux genres d'écriture. Et encore, comme je lui ai joliment calculé ce qu'il recevrait d'œufs de poule pour sept perdrix ? Mes maîtres avaient raison, quand ils disaient que la sagesse desserre les lèvres, même des dieux. »

Il regarda de nouveau dans l'encoignure. La figure couverte d'un voile soupira derechef.

— Je serais curieux de savoir, se disait le scribe, pourquoi mon ami Amon m'a défendu de toucher ce petit objet qui se tient là-bas dans le coin ? Il est vrai qu'il avait le droit de me poser des conditions en retour d'un domaine pareil ; quoique moi, je n'eusse pas agi avec lui de la sorte. Mais si tout ce palais est ma propriété, si je puis user de tout ce qui est ici, pourquoi ne pourrais-je même pas toucher cette chose là-bas ?....

On dit comme çà : il n'est pas permis de toucher ! Il est du moins permis de voir.....

Il s'approcha de la figure, ôta avec précaution le voile et regarda..... C'était quelque chose de très joli. On eût dit un beau jeune garçon, mais ce n'était pas un garçon. . . . . Cela vous avait de longs cheveux jusqu'aux genoux, des traits mignons, et un regard plein de douceur.

— Qui es-tu ? dit-il à la figure.

— Je suis une femme, lui répondit-elle d'une voix si

ténue, qu'il en fut pénétré jusqu'au cœur comme d'un stylet phénicien.

— Une femme?.. pensait le scribe. — On ne m'a point enseigné ceci aux écoles des prêtres. Une femme? répéta-t-il. — Et qu'as-tu là?

— Ce sont mes yeux.

— Des yeux?.. Que peux-tu voir avec des yeux pareils, que la moindre lumière peut fondre?

— Mes yeux ne sont pas créés pour regarder, mais pour que toi tu regardes au fond d'eux, répondit-elle.

— Etranges yeux! se dit le scribe en marchant à travers la chambre.

De nouveau il s'arrêta devant la figure et demanda :

— Et là, qu'as-tu?

— C'est ma bouche.

— Par les dieux, tu mourras de faim, s'écria-t-il, car avec une si petite bouche, on ne peut se rassasier.

— Aussi ma bouche n'est-elle pas faite pour manger, répartit la forme humaine, mais pour que toi, tu la baises.

— La baiser? répéta le scribe. — Voilà encore une chose qui ne me fut point enseignée aux écoles des prêtres..... Et ceci, là, qu'est-ce?

— Ce sont mes menottes.

— Des menottes?.... Tu as bien fait de ne pas dire : des mains, car avec de pareilles mains, tu ne pourrais rien faire, même pas traire une brebis.

— Mes menottes ne sont pas faites pour le travail.

— Mais pourquoi donc? dit le scribe étonné, en lui écartant les doigts....

(Comme je fais avec les tiens, Kama, dit le prince héritier en caressant la fine petite main de la prêtresse).

— Mais pour quelle chose sont donc faites de telles mains? demanda le scribe.

— Pour te prendre par le cou.

— Tu veux dire : par la nuque, s'écria le scribe effrayé, que les prêtres saisissaient toujours par la nuque, quand il devait recevoir les verges.

— Non pas la nuque, dit la figure, mais ainsi.....

Et elle lui passa ses mains autour du cou, continua le prince, de cette manière..... (Ici, il se fit un collier des mains de la prêtresse) et elle le pressa contre son sein... Oh ! ainsi... (Et le prince se serra contre Kama).

— Seigneur, que fais-tu ?.... murmura Kama. — Mais c'est ma mort.... .

— Sois tranquille, répartit le prince. — Je te montre seulement ce que faisait cette figure avec le scribe.....

..... Tout à coup, la terre trembla, le palais disparut, et disparurent les chiens, les chevaux, les esclaves. Le coteau couvert de vignes se changea en un rocher, les oliviers en épines et le froment en sable.....

Le scribe, quand il revint à lui dans les bras de son amante, comprit qu'il était aussi misérable que la veille sur la grande route. Mais il ne regretta pas ses richesses, puisqu'il avait une femme qui l'aimait et qui le caressait.

— Ainsi tout avait disparu, mais non elle, s'écria naïvement Kama.

— Le miséricordieux Amon la lui laissa comme consolation, dit le prince.

— Oh, Amon n'était donc miséricordieux que pour les scribes ! répondit Kama. — Mais quel doit-être le sens de cette histoire ?

— Devine. Au reste, tu as entendu à quoi avait renoncé le pauvre scribe pour un baiser de femme.

— Mais au trône, il n'eût pas renoncé ! interrompit la prêtresse.

— Qui sait ?.... Si on l'en avait beaucoup prié, murmura passionnément Ramsès.

— Oh non !.... s'écria Kama, en s'arrachant de ses bras.

Qu'il ne renonce pas au trône, car alors, que resterait-il de ses promesses pour la Phénicie!....

Tous deux se regardèrent dans les yeux longuement..... longuement. En cet instant, le prince sentit comme une blessure au cœur, et de cette blessure, un sentiment qui s'enfuyait. Non la passion, car la passion restait, mais l'estime pour Kama et la foi en elle.

« Elles sont étranges, ces Phéniciennes, pensa le prince héritier. — On peut en être fou, mais il est impossible d'avoir confiance en elles!..... »

Il se sentit fatigué et prit congé de Kama. Il promena ses regards à travers la chambre, comme s'il avait peine à s'en détacher et en s'en allant, il se dit :

— Et pourtant, tu seras à moi, et les dieux phéniciens ne te tueront pas, s'ils ont souci de leurs temples et de leurs prêtres.....

A peine Ramsès eût-il quitté la villa de Kama, que dans la chambre de la prêtresse, se précipita un jeune Grec, d'une beauté frappante, et d'une ressemblance, plus frappante encore, avec le prince égyptien. Sur son visage, la rage se peignait.

— Lykon!..... s'écria Kama effrayée. — Que fais-tu ici?

— Infâme vipère!.... reprit le Grec d'une voix mélodieuse. Un mois ne s'est pas encore écoulé depuis le soir où tu m'as juré que tu m'aimais, et que tu fuirais avec moi en Grèce, et déjà tu te jettes au cou d'un second amant..... Les dieux sont-ils morts, la justice les a-t-elle fuis?....

— Jaloux insensé, interrompit la prêtresse, tu me tueras.

— Certes oui, c'est moi qui te tuerai et non tes dieux pétrifiés... Avec ces mains, criait-il en étendant ses mains, pareilles à des serres, je t'étranglerais si tu devenais la maîtresse.....

— De qui?...

— Eh! le sais-je?.... Des deux, sans doute; de ce vieil Assyrien et de ce principicule, à qui je fendrai la tête avec une pierre, s'il rôde par ici..... Un prince! . Il a toutes les femmes de l'Egypte entière, et..... il a encore envie des prêtresses étrangères..... Les prêtresses sont pour les prêtres, non pour les étrangers.....

Kama avait déjà reconquis son sang-froid.

— Et toi, ne nous es-tu pas étranger? dit-elle, hautaine.

— Vipère!.... éclata le Grec pour la seconde fois. — Je ne puis être étranger pour vous, du moment que je consacre au service de vos dieux la voix dont les dieux m'ont paré..... Et que de fois à l'aide de ma personne, n'avez-vous pas fait accroire à ces sots d'Assyriens, que l'héritier du trône d'Egypte professait en secret votre foi?

— Silence!.... Silence!... siffla la prêtresse, en lui fermant la bouche de la main.

Il devait y avoir quelque chose d'enchanteur dans son contact, car le Grec se calma, et se mit à parler plus bas :

— Ecoute, Kama. Ces temps-ci abordera à la branche Sebennytique un vaisseau grec, dirigé par mon frère. Fais en sorte, que le grand-prêtre t'envoie à Pi-outo, d'où nous fuirons enfin vers la Grèce septentrionale, en un lieu qui n'ait pas vu encore de Phéniciens.....

— Il les verra, si je m'y cache, interrompit la prêtresse.

— Si un cheveu tombait de ta tête, murmura le Grec pris de rage, je jure que Dagon..... que tous les Phéniciens d'ici le payeraient de leur tête, où crèveraient dans les mines! Ils sauraient ce que peut un Grec.....

— Et moi, je te dis, répartit la prêtresse de la même voix, que tant que je n'aurai pas amassé vingt talents, je ne bougerai pas d'ici..... Et j'en ai huit à peine.

— Où prendras-tu le reste?

— On me le donnera, Sargon et le vice-roi.

— Sargon, passe, mais je ne veux pas du prince!....

— Imbécile de Lykon, ne vois-tu pas pourquoi ce jouvenceau me plaît un peu?.... Il te rappelle.

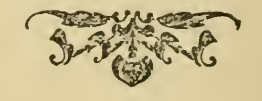
Le Grec se calma complètement.

— Eh bien, eh bien!.... murmura-t-il. — Je comprends que lorsqu'une femme a le choix entre l'héritier du trône et un chanteur tel que moi, je n'ai pas besoin d'avoir peur..... Mais je suis jaloux et violent, je te prie donc de lui permettre le moins possible de familiarités avec toi.

Il la couvrit de baisers, s'esquiva de la villa, et disparut dans le sombre jardin.

Kama lui montra le poing quand il fut parti.

— Vil baladin!.... murmura-t-elle, qui pourrait à peine chanter chez moi en qualité d'esclave.



CHAPITRE X

L'Ambassade Assyrienne

Lorsque Ramsès vint le lendemain visiter son fils, il trouva Sara en larmes. Il lui en demanda la cause. D'abord elle lui répondit qu'elle n'avait rien, puis qu'elle était triste, enfin elle tomba aux pieds de Ramsès avec des sanglots.

— Seigneur..... mon Seigneur!.... murmura-t-elle. Je sais que tu ne m'aimes plus, mais du moins ne t'expose pas.....

— Qui donc a dit que je ne t'aimais plus? demanda le prince surpris.

— N'as-tu pas trois nouvelles femmes dans ta maison..... des jeunes filles de grande race....

— Ah!..... c'est de cela qu'il s'agit...

— Et tu t'exposes pour une quatrième..... pour une Phénicienne perfide.....

Le prince se troubla. D'où Sara avait-elle pu apprendre l'existence de Kama, et deviner qu'elle était perfide?....

— Comme la poussière se glisse dans le coffre, ainsi les détestables nouvelles pénètrent dans les maisons les plus paisibles, dit Ramsès. Qui t'a parlé de la Phénicienne?....

— Le sais-je? un mauvais présage et mon cœur.

— Il y a donc aussi des présages?.....

— De terribles! Une vieille prêtresse a lu, dit-on, dans une boule de cristal, que nous périrons tous grâce aux Phéniciens, moi du moins, et..... mon fils!.... dit Sara avec éclat.

— Et toi qui crois en l'Unique, en Jéhovah, tu as peur

des radotages de je ne sais quelle sotte vieille, qui même peut bien être une intrigante!.... Où donc est ton grand Dieu?

— Mon Dieu n'est que le mien, et les autres sont les tiens, je dois donc les respecter.

— Ainsi, cette vieille t'a parlé des Phéniciens? demanda Ramsès.

— Elle m'avait jadis prédit, encore près de Memphis, que je devais me garder d'une Phénicienne, répartit Sara. Mais ce n'est qu'ici que tous parlent d'une prêtresse Phénicienne. Que sais-je? peut-être est-ce ma pauvre tête pleine de soucis qui délire. On disait même, que n'étaient ses charmes, Seigneur, tu n'eusses pas sauté l'autre jour dans l'arène..... Ah, si le taureau t'avait tué..... Maintenant encore, quand je pense au malheur qui pouvait t'arriver, mon cœur se glace...

— Ris-toi de cela, Sara, interrompit gaiement le prince. Celui que j'élève vers moi, se tient si haut, qu'aucune crainte, ne doit l'effleurer..... et d'autant moins de sots on-dits.

— Et le malheur? Est-il montagne si haute que son trait ne puisse atteindre?....

— La maternité t'a fatiguée, Sara, dit le prince, et la chaleur trouble tes esprits et c'est pourquoi tu t'inquiètes sans raison. Sois tranquille et veille sur ton fils. L'homme — il parlait perdu dans ses pensées — quel qu'il soit. Phénicien ou Grec, ne peut nuire qu'à des créatures semblables à lui, mais non à nous, qui sommes les dieux de ce monde.

— Qu'as-tu parlé de Grec?.... Quel Grec?.... demanda Sara avec inquiétude.

— J'ai dit Grec?.... Je n'en sais rien. Peut-être un mot pareil m'a-t-il échappé, et peut-être aussi as-tu mal entendu?

Il embrassa Sara et son fils, prit congé d'eux, mais ne put chasser l'inquiétude.

« Il faut se dire une bonne fois, pensait-il, qu'en Egypte

aucun secret ne peut demeurer caché. Les prêtres et les hommes de ma cour m'épient, même alors qu'ils sont ou feignent d'être ivres, et sur Kama veillent les prunelles de serpent des Phéniciens. Si jusqu'à présent, ils ne l'ont pas cachée devant moi, c'est qu'ils ne doivent pas tenir beaucoup à sa vertu. Au reste ils y tiennent vis-à-vis de qui ?.... Vis-à-vis de moi, à qui ils ont dévoilé eux-mêmes les tromperies de leurs temples !.... Kama m'appartiendra..... Ils y ont trop d'intérêt..... Ils ne voudront point s'attirer ma colère.....

Quelques jours plus tard, le saint prêtre Mentezoufis, l'auxiliaire de l'illustre Herhor au ministère de la guerre, arriva chez le prince. Ramsès, en regardant la pâle figure et les yeux baissés du prophète, devina que lui aussi était au courant de la Phénicienne. Peut-être même de son point de vue de prêtre, voudrait-il lui faire des reproches. Mais Mentezoufis ne toucha pas cette fois aux affaires de cœur du prince héritier.

Ayant salué le prince avec un air officiel, le prophète s'assit à la place qui lui était indiquée et commença :

— Du palais de Memphis qu'habite le Seigneur de l'Eternité, on m'a informé que ces temps-ci était arrivé à Pi-Bast, le grand prêtre Chaldéen Istoubar, l'astrologue de la Cour et le conseiller de Sa Grâce le roi Assar.

Le prince avait envie de souffler à Mentezoufis la raison de la venue d'Istoubar, mais il se mordit les lèvres et se tut.

— Or, l'illustre Istoubar, poursuivit le prêtre, a apporté avec lui des documents, en vertu desquels le noble Sargon, satrape et parent de Sa Grâce, le roi Assar, devient chez nous ambassadeur et plénipotentiaire de ce puissant roi.....

Il s'en fallut de peu que Ramsès n'éclatât de rire. La gravité avec laquelle Mentezoufis daignait découvrir une parcelle des mystères — connus au prince depuis longtemps — l'emplissait de gaîté et de mépris.

« Donc cet escamoteur, pensait le prince héritier, ne pressent même pas en son cœur que je connais toutes leurs fourberies !.... »

— Le noble Sargon et le vénérable Istoubar, continuait Mentezoufis, se rendront à Memphis pour baiser les pieds de Sa Sainteté. Mais auparavant, Votre Noblesse, en sa qualité de vice-roi, daignera recevoir favorablement ces deux dignitaires ainsi que leur suite.

— Très volontiers, répartit le prince, et par la même occasion, je leur demanderai, quand l'Assyrie nous payera les tributs arriérés ?

— Votre Noblesse ferait cela ? dit le prêtre, en le regardant dans les yeux.

— Oui, et avant tout !.... Notre trésor a besoin des tributs.

Mentezoufis se leva soudain de son siège, et d'une voix solennelle quoique étouffée, il dit :

— Lieutenant de notre Maître et du dispensateur de toute vie, au nom de Sa Sainteté, je te défends de t'entretenir des tributs avec qui que ce soit, et surtout avec Sargon, Istoubar et n'importe qui de leur suite.

Le prince pâlit.

— Prêtre, dit-il en se levant aussi, de quel droit me parles-tu du ton d'un supérieur ?

Mentezoufis écarta ses vêtements, et ôta de son cou une chaîne où pendait un des anneaux du pharaon.

Le vice-roi l'examina, le baisa pieusement, et l'ayant rendu au prêtre, reprit :

—J'accomplirai les ordres de Sa Sainteté mon Seigneur et père.

De nouveau ils s'assirent tous deux, et le prince demanda au prêtre :

— Votre Noblesse ne pourrait-elle m'éclairer ? Pourquoi l'Assyrie doit-elle ne pas nous payer des tributs, qui d'un coup sortiraient le trésor d'embarras.

— Parce que nous n'avons pas de forces suffisantes pour l'y contraindre, reprit froidement Mentezoufis. Nous avons cent vingt mille hommes de troupes, et l'Assyrie en a près de trois cent mille. Je le dis tout à fait confidentiellement à Votre Excellence, comme à un haut dignitaire de l'Etat.

— Je comprends. Mais pourquoi le Ministère de la guerre, où tu sers, a-t-il diminué de soixante mille hommes notre valeureuse armée ?

— Afin, dit le prêtre, d'augmenter de douze mille talents les revenus de la Cour de Sa Sainteté.

— Ah, ah !.... Dites-moi donc, Votre Noblesse, poursuivit le prince, dans quel but Sargon se rend-il aux pieds du pharaon ?

— Je ne sais.

— Ah, ah ! mais pourquoi ne dois-je pas le savoir, moi l'héritier du trône ?

— Parce qu'il est des secrets d'Etat que connaissent quelques dignitaires à peine.

— Et que pourrait même ne pas connaître mon très vénérable père ?....

— Certes, répondit Mentezoufis, il est des choses que Sa Sainteté même pourrait ignorer, si Elle ne possédait pas les suprêmes consécrations sacerdotales.

— Etrange chose, dit le prince au bout d'un moment de réflexion. — L'Egypte est la propriété du pharaon, et malgré cela, il peut s'y passer des faits inconnus au pharaon ?.... Que Votre Noblesse me l'explique.

— L'Egypte est avant tout, et même uniquement et exclusivement la propriété d'Amon, dit le prêtre. — Il est donc nécessaire que ceux-là seuls connaissent les suprêmes mystères, à qui Amon dévoile sa volonté et ses plans.

Le prince, en écoutant ressentait la même impression que si on l'avait retourné sur un lit hérissé de pointes, et sous lequel on aurait en outre allumé du feu.

Mentezoufis voulut se lever, le vice-roi le retint.

— Encore un mot, dit-il doucement. — Si l'Egypte est si faible qu'il ne soit pas permis de faire mention des tributs Assyriens.....

Il haleta.

— Si elle est si misérable, poursuivit-il, qui nous assure que les Assyriens ne tomberont pas sur nous?

— On peut s'en garantir par des traités, répartit le prêtre.

Le vice-roi fit un geste de la main.

— Il n'y a pas de traités pour les faibles! dit-il. — Les tablettes d'argent couvertes de conventions, ne protègent pas la frontière, si derrière elles, ne se placent les lances et les épées.

— Et qui dit à Votre Excellence, que chez nous, elles ne s'y placeraient pas?

— Toi-même. Cent vingt mille hommes doivent céder devant trois cent mille. Et si les Assyriens entraient une fois chez nous, de l'Egypte il ne resterait qu'un désert.

Les yeux de Mentezoufis s'enflammèrent.

— S'ils entraient chez nous, s'écria-t-il, jamais leurs os ne reverraient leur terre!.... Nous armerions toute la noblesse, les régiments de travailleurs, même les criminels des mines... Nous ouvririons les trésors de tous les temples..... Et l'Assyrie rencontrerait cinq cent mille guerriers égyptiens.

Ramsès était transporté par cette explosion de patriotisme du prêtre. Il lui saisit la main, et dit :

— Si donc nous pouvons avoir une pareille armée, pourquoi ne point tomber sur Babylone?.... Le grand guerrier Nitager ne nous en supplie-t-il pas depuis plusieurs années?.... Sa Sainteté ne s'inquiète-t-elle pas du bouillonnement de l'Assyrie?..... Si nous leur permettons de rassembler leurs forces, la lutte sera plus difficile, mais si nous l'entreprenons nous-mêmes......

Le prêtre l'interrompit.

—Sais-tu bien, prince, dit-il, ce qu'est une guerre à laquelle il faut aller à travers le désert? Qui t'assure qu'avant d'avoir atteint l'Euphrate, la moitié de notre armée et de nos porteurs n'aura pas succombé aux fatigues?

— Une seule bataille compenserait tout cela, interrompit Ramsès.

— Une bataille!.... répéta le prêtre. — Et sais-tu, prince, ce que c'est qu'une bataille?

— Je l'espère! répartit orgueilleusement le prince, en frappant sur son épée.

Mentezoufis haussa les épaules

— Et moi, je te dis, Seigneur, que tu ne sais pas ce que c'est qu'une bataille. Tu en as même une opinion très fausse, qui te vient des manœuvres où tu fus toujours vainqueur, bien que plus d'une fois tu aurais dû être vaincu.....

Le prince s'assombrit. Le prêtre glissa sa main sous ses vêtements, et demanda soudain :

— Que Votre Noblesse devine ce que je tiens!

— Quoi? répéta le prince surpris.

— Devine vite et bien, insista le prêtre, car si tu te trompes, deux de tes régiments périront.

— Tu tiens un anneau, répartit le prince héritier égayé.

Mentezoufis ouvrit la main, elle tenait un morceau de papyrus.

— Et maintenant, qu'est-ce que j'ai? demanda de nouveau le prêtre.

— Un anneau.

— Eh bien, non, ce n'est pas un anneau mais une amulette de la divine Hator, dit le prêtre.

— Vois-tu, Seigneur, continua-t-il, voilà la bataille. Pendant le combat, le sort étend à tout instant sa main vers nous, et nous ordonne de deviner au plus vite les surprises qu'elle renferme. Nous nous trompons ou nous devinons, mais malheur à qui s'est trompé plus souvent qu'il n'a deviné!.... Et

cent fois malheur à ceux contre qui se tourne le sort, et qu'il force aux erreurs !

— Et cependant je crois, je sens là..... s'écria le prince héritier en se frappant la poitrine, que l'Assyrie doit être écrasée.

— Puisse Amon parler par ta bouche, dit le prêtre. — Eh oui, dit-il, l'Assyrie sera abaissée, peut-être même par tes mains, Seigneur, mais pas tout de suite..... pas tout de suite.....

Mentezoufis prit congé, le prince resta seul. Tout bourdonnait dans sa tête et dans son cœur.

— Hiram avait donc raison en disant qu'ils nous trompent, pensait Ramsès. Maintenant moi aussi je suis sûr que nos prêtres ont conclu avec les prêtres chaldéens un accord, que Sa Sainteté sera forcée de ratifier. Sera forcée!.... A-t-on jamais entendu monstruosité pareille?.... Lui, le maître du monde des vivants et du monde de l'Occident [1]. Lui contraint à ratifier les accords imaginés par des intrigants.

« Tout de même le saint Mentezoufis s'est trahi. C'est donc ainsi ; en cas de besoin l'Egypte peut mettre en ligne un demi-million de troupes?.... Je ne rêvais même pas pareille force!.... Et ils pensent que j'aurai peur de leurs contes sur le sort, qui nous fait deviner des énigmes..... Que j'aie seulement deux cent mille hommes, bien exercés comme le sont nos régiments grecs et libyens, et je me chargerai de résoudre toutes les énigmes sur la terre et dans le ciel. »

Pendant ce temps le vénérable prophète Mentezoufis se disait en revenant à sa cellule :

« C'est une tête chaude, un homme adonné aux femmes, un aventurier, mais c'est un puissant caractère. Après notre faible pharaon actuel, qui sait si celui-ci ne nous rappellera

1 Le monde de l'Occident = le monde des morts. (Note du traducteur.)

pas les jours de Ramsès-le-Grand. Dans dix ans les mauvaises étoiles changeront, il mûrira et écrasera l'Assyrie. De Ninive il ne restera que des ruines, la sainte Babylone reprendra le rang qui lui est dû, le Dieu unique et suprême, le Dieu des prophètes égyptiens et chaldéens, règnera du désert de Libye jusque tout là-bas, vers la sainte rivière du Gange..... Pourvu seulement que notre jeune homme ne se rende pas ridicule avec ses promenades nocturnes chez la prêtresse phénicienne!.... Si on l'apercevait dans le jardin d'Astarté, le peuple pourrait supposer que l'héritier du trône prête l'oreille aux croyances phéniciennes!..... Et déjà il n'en faut pas beaucoup à la Basse-Egypte pour renier ses anciens dieux..... Quel mélange de nationalités diverses!»

Quelques jours plus tard, le noble Sargon informa officiellement le prince de sa qualité d'ambassadeur Assyrien; il exprima le désir de saluer l'héritier du trône, et demanda un cortège égyptien pour l'escorter avec tous les honneurs et la sécurité voulue jusqu'aux pieds de Sa Sainteté le pharaon.

Le prince fit attendre deux jours sa réponse, et il ne fixa audience à Sargon que deux jours plus tard encore. L'Assyrien, habitué à la lenteur orientale dans les voyages et dans les affaires, ne s'en attristait en aucune façon. D'ailleurs, il ne perdait point son temps; il buvait du matin au soir, jouait aux osselets avec Hiram et les autres riches Asiatiques, et dans les moments de loisir, tout comme Ramsès, il s'échappait furtivement pour aller chez Kama.

Là, en homme plus âgé et plus pratique, à chaque visite il offrait à la prêtresse de riches présents. Quant à ses sentiments pour elle, il les lui exprimait de la manière suivante :

— Kama, pourquoi restes-tu à Pi-Bast, pour y maigrir? Tant que tu es jeune, le service des autels d'Astarté t'amuse; mais quand tu vieilliras, une misérable destinée t'attend. On te dépouillera de tes vêtements précieux; à ta place, on en prendra une plus jeune, et tu seras obligée pour gagner une

poignée d'orge grillé de dire la bonne aventure ou de soigner les femmes en couches. Moi. poursuivit Sargon, si les dieux par punition m'avaient fait naître femme, j'aimerais mieux être moi-même en couches, que de veiller les autres. C'est pourquoi, je te dis en homme sage, quitte le temple, et entre dans mon harem. Je donnerai pour toi deux talents en or, quarante vaches et cent mesures de froment. Les prêtres commenceront par redouter la colère des dieux, afin de m'extorquer davantage. Mais je n'ajouterai pas une seule drachme, tout au plus donnerais-je encore quelques petites brebis, alors ils célèbreront un sacrifice solennel, et aussitôt leur apparaîtra la céleste Astarté, qui te déliera de tes vœux, pourvu que j'ajoute encore une chaîne ou une coupe d'or.

Kama, en écoutant ces aperçus se mordait les lèvres de rire, et lui, il continuait :

— Mais si tu me suis à Ninive, tu deviendras une grande dame. Je te donnerai un palais, des chevaux, une litière, des suivantes et des esclaves. Tu répandras, en un mois, plus de parfums sur toi, qu'ici en un an vous n'en offrez à la déesse. Et qui sait, termina-t-il, peut-être plairas-tu au roi Assar, et voudra-t-il te prendre dans son harem ? En pareil cas, toi tu seras heureuse, et moi je rentrerais en possession de tout ce que j'aurais déboursé pour toi.

Au jour fixé pour l'audience de Sargon, devant le palais de l'héritier du trône, se postèrent les troupes égyptiennes ainsi qu'une foule de peuple, avide de spectacles.

Vers midi, à l'heure de la plus forte chaleur, apparut le cortège assyrien. D'abord venaient les policiers, armés de glaives et de bâtons, derrière eux quelques coureurs nus, puis trois cavaliers, c'étaient les trompettes et le héraut. Au coin de chaque rue, les trompettes sonnaient un air, et le héraut proclamait d'une voix retentissante :

— Voici que s'avance l'ambassadeur et le plénipotentiaire du puissant roi Assar, Sargon, le parent du roi, le seigneur

de grands domaines, le vainqueur dans les combats, le gouverneur de provinces. Peuple, rends-lui l'hommage qui lui est dû, comme à l'ami de Sa Sainteté le Maître de l'Egypte.

Derrière les trompettes chevauchaient plusieurs cavaliers Assyriens, en bonnets pointus, en courtes tuniques et en braies étroites. Leurs chevaux robustes à l'épaisse crinière, avaient sur la tête et la poitrine des caparaçons de cuivre comme des écailles de poisson.

Puis venait l'infanterie en casque, et en longs manteaux jusqu'à terre. L'un des détachements était armé de lourdes masses, le second d'arcs, le troisième de lances et de boucliers. En outre, tous portaient des épées et une armure.

Derrière les soldats s'avançaient les chevaux, les chars et la litière de Sargon, entourée de serviteurs en costumes blancs, rouges et verts..... Puis apparurent cinq éléphants portant des litières sur le dos : sur l'un d'eux se trouvait Sargon, sur un autre, le prêtre chaldéen Istoubar.

Pour fermer la marche, les soldats à pied et à cheval, puis l'effrayante musique assyrienne, trompettes, tambours, cymbales et flûtes aux sons perçants.

Le prince Ramsès, entouré des prêtres, des officiers et de la noblesse vêtus de couleurs éclatantes et riches, attendait l'ambassadeur dans la grande salle d'audience, qui était ouverte de toutes parts. Le prince héritier était joyeux : il savait que les Assyriens apportaient des présents ; aux yeux du peuple d'Egypte cela pouvait passer pour le paiement du tribut. Mais quand dans la cour, il entendit la formidable voix du héraut, qui vantait la puissance de Sargon, le prince s'assombrit. Quand lui parvint la proclamation que le roi Assar était l'ami du pharaon, il s'irrita. Ses narines se dilatèrent comme chez un taureau furieux, ses yeux jetèrent des éclairs. A cette vue les officiers et la noblesse commencèrent à prendre des airs menaçants, à rajuster leurs

glaives. Le saint Mentezoufis aperçut leur mécontentement, et s'écria :

— Au nom de Sa Sainteté, j'ordonne à la Noblesse et aux Officiers de recevoir le noble Sargon avec le respect dû à l'ambassadeur d'un grand roi !.....

Le prince héritier fronça les sourcils, et se mit à se promener impatiemment sur l'estrade, où se trouvait son fauteuil de vice-roi. Mais les officiers disciplinés, et la noblesse, se calmèrent, sachant qu'il n'y avait pas à plaisanter avec Mentezoufis, le collaborateur du ministre de la guerre.

Cependant, dans la cour, les soldats assyriens, énormes, lourdement vêtus s'étaient placés sur trois rangs vis-à-vis des soldats égyptiens, à demi-nus et agiles. Des deux côtés on se regardait comme un troupeau de tigres et un troupeau de rhinocéros. Dans le cœur des uns et des autres, couvait une vieille haine. Mais l'obéissance dominait la haine.

En cet instant, pénétrèrent les éléphants, les trompettes assyriennes et égyptiennes poussèrent un strident appel, les deux troupes agitèrent leur armes, le peuple tomba face contre terre, et les dignitaires assyriens Sargon et Istoubar, descendirent de leurs litières.

Dans la salle, le prince Ramsès prit place dans un fauteuil sous un dais, et à l'entrée apparut un héraut.

— Très noble Seigneur, dit-il en se tournant vers le prince héritier, l'ambassadeur et plénipotentiaire du grand roi Assar, l'éminent Sargon, et son compagnon le pieux Istoubar, désirent te saluer et te rendre hommage à toi, le lieutenant et l'héritier du pharaon (puisse-t-il vivre éternellement !....)

— Prie ces dignitaires d'entrer et de réjouir mon cœur par leur vue, répondit le prince.

Avec bruit et grand fracas, Sargon entra dans la salle, en longue robe verte, largement brodée d'or. A ses côtés, dans un manteau d'une blancheur de neige, cheminait le pieux

Istoubar, et derrière eux, des seigneurs assyriens richement vêtus portaient les présents destinés au prince.

Sargon s'approcha de l'estrade, et dit en langue assyrienne, ce qui fut aussitôt répété en égyptien par un interprète :

— Moi, Sargon, général, satrape et parent du très puissant roi Assar, je viens te saluer, lieutenant du très puissant pharaon, et en signe d'une amitié éternelle, t'offrir des présents.....

Le prince héritier, les mains posées sur ses genoux demeurait immobile comme les statues de ses royaux ancêtres.

— Interprète, dit Sargon, tu as mal répété au prince mon compliment courtois?

Mentezoufis, debout auprès de l'estrade, se pencha vers Ramsès.

— Seigneur, murmura-t-il, le noble Sargon attend une réponse favorable.....

— Réponds-lui donc, dit le prince avec éclat, que je ne comprends pas en vertu de quel droit il me parle, comme s'il était mon égal en dignité?....

Mentezoufis se troubla, ce qui irrita le prince encore plus. Ses lèvres commencèrent à trembler et ses yeux s'enflammèrent. Mais le chaldéen Istoubar, comprenant l'égyptien, dit rapidement à Sargon :

— Tombons face contre terre!....

— Pourquoi dois-je tomber face contre terre? demanda Sargon indigné.

— Tombe, si tu ne veux pas perdre la faveur de notre roi, et peut-être même la tête.

Ceci dit, Istoubar tomba tout de son long, face contre terre, et Sargon à côté de lui.

— Pourquoi dois-je être couché à plat ventre devant ce blanc bec? grognait-il indigné.

— Parce que c'est le lieutenant du pharaon, dit Istoubar.

— Et moi, n'ai-je pas été le lieutenant de mon maître?...

— Mais lui, il sera roi, et toi, tu ne le seras jamais.

— Que discutent donc les ambassadeurs du très puissant roi Assar? demanda à l'interprète le prince déjà radouci.

— Ceci : doivent-ils montrer à Votre Excellence les présents destinés au pharaon, ou seulement vous remettre ceux qui vous sont adressés, répondit l'adroit interprète.

— Mais au contraire, je désire voir les présents destinés à mon bienheureux père, dit le prince, et j'autorise les ambassadeurs à se relever.

Sargon se releva, rouge de colère ou de fatigue, et s'assit sur le sol les jambes repliées.

— Je ne savais pas, s'écria-t-il, que moi, parent et plénipotentiaire du grand Assar, je serais obligé d'essuyer avec mes vêtements la poussière des dalles du vice-roi d'Egypte!...

Mentezoufis qui savait l'assyrien, sans consulter Ramsès, fit immédiatement apporter deux banquettes, recouvertes de tapis, sur lesquelles s'assirent aussitôt Sargon haletant, et Istoubar tranquille.

Après avoir soufflé, Sargon se fit apporter une grande coupe de verre, un glaive d'acier, et il fit amener devant le perron deux chevaux couverts de harnachements dorés. Et quand on eût accompli ses ordres, il se leva et avec un salut, il dit à Ramsès :

— Prince, le roi Assar, mon maître, t'envoie une paire de chevaux magnifiques, puissent-ils ne te mener qu'à la victoire. Il t'envoie une coupe d'où puisse à jamais la joie couler dans ton cœur, et un glaive, comme tu n'en trouverais pas ailleurs que dans l'arsenal du très puissant souverain.

Il tira du fourreau une épée assez longue, brillante comme de l'argent, et il se mit à la ployer dans ses mains. L'épée se courba comme un arc, et puis soudain se redressa.

— En vérité, c'est une arme superbe!... dit Ramsès.

— Si tu le permets, vice-roi, je t'en montrerai une autre qualité encore, continua Sargon, qui pouvant se faire gloire d'une arme assyrienne, superbe pour le temps, avait oublié sa colère.

Sur sa demande, un des officiers égyptiens tira son glaive d'airain, et le tint comme pour l'attaque. Alors Sargon leva son épée d'acier, frappa et trancha un morceau de l'arme de l'adversaire.

Dans la salle se répandit un murmure d'étonnement, et la figure de Ramsès se couvrit de rougeurs.

« Cet étranger, pensait le prince, m'a enlevé le taureau dans le cirque, il veut épouser Kama, et il me montre une arme qui tranche nos glaives comme des copeaux ! »

Et il ressentit une plus grande haine contre Assar, contre tous les Assyriens en général, et Sargon en particulier.

Cependant il réussit à se dominer, et avec toute la bonne grâce voulue, il pria l'ambassadeur de lui montrer les présents destinés au pharaon.

Aussitôt on apporta d'immenses caisses de bois odorant d'où les hauts fonctionnaires assyriens, tiraient des pièces de riches étoffes, des coupes, des cruches, des armes d'acier, des arcs en corne de bouquetin, des armures et des boucliers dorés, enrichis de pierres précieuses.

Mais le présent le plus magnifique, était le modèle du palais du roi Assar, fait d'argent et d'or. On eût dit quatre édifices de plus en plus petits, placés l'un sur l'autre, chacun entouré de colonnes pressées, avec une terrasse en guise de toit. Chaque entrée était gardée par des lions ou des taureaux ailés à tête humaine. Des deux côtés des escaliers se tenaient des statues de tributaires du roi, portant des présents, des deux côtés du pont, des chevaux étaient sculptés en des attitudes variées. Sargon fit glisser une des murailles du modèle, et de riches appartements apparurent remplis de meubles d'un prix inestimable. Ce qui provoqua surtout

l'étonnement, ce fut la salle d'audience où se trouvaient des figurines représentant le roi sur un trône élevé, ainsi que ses courtisans, ses soldats et ses vassaux lui rendant hommage.

Le modèle entier avait la longueur de deux hommes et à peu près la hauteur d'un homme. Les Égyptiens se disaient tout bas, que rien que ce seul présent du roi Assar, valait cent cinquante talents environ.

Lorsqu'on emporta les caisses, le vice-roi invita les deux ambassadeurs et leur suite à un banquet, pendant lequel les hôtes reçurent des dons nombreux. Ramsès poussa si loin l'affabilité, qu'une de ses femmes ayant plu à Sargon, il en fit don à l'ambassadeur, avec le consentement de la femme et de sa mère, s'entend.

Il fut donc aimable et généreux, mais son front ne s'éclaircit pas. Et Thoutmos lui ayant demandé : « N'est-ce pas qu'il est beau le palais du roi Assar ? » Le prince répondit :

— Je trouverais plus belles encore ses ruines sur Ninive en cendres.....

Les Assyriens se montrèrent très tempérants pendant le banquet. Malgré l'abondance des vins, ils burent peu et crièrent moins encore. Pas une seule fois, Sargon n'éclata d'un rire violent, comme il en avait l'habitude. Les yeux à demi-voilés par ses paupières, il réfléchissait profondément.

Seuls, les deux prêtres, le chaldéen Istoubar et l'Egyptien Mentezoufis étaient tranquilles, comme des hommes à qui il est donné de connaître l'avenir et d'en être les maîtres.



CHAPITRE XI

Sargon

Après la réception chez le vice-roi, Sargon s'arrêta encore à Pi-Bast pour attendre de Memphis les lettres du pharaon. En même temps, parmi les officiers et la noblesse, d'étranges bruits commencèrent à circuler.

Les Phéniciens racontaient sous le sceau du plus grand secret, il s'entend, que les prêtres, on ne sait pourquoi, avaient non seulement fait remise à l'Assyrie des tributs échus, et l'avaient pour toujours dispensée d'en payer, mais encore, qu'afin de faciliter aux Assyriens une guerre septentrionale, ils avaient conclu pour de longues années un traité de paix avec eux.

— Le pharaon, disaient les Phéniciens, en est même devenu plus malade, quand il a appris les concessions faites à ces barbares. Le prince Ramsès se désole et s'attriste, mais tous deux doivent céder aux prêtres, n'étant pas sûrs des sentiments de la noblesse et de l'armée.

Ceci indignait le plus l'aristocratie égyptienne.

— Comment murmuraient entre eux les seigneurs endettés, ainsi la dynastie n'a déjà plus confiance en nous?.... Ainsi les prêtres ont pris à cœur de couvrir l'Egypte d'opprobre et de la ruiner?.... Car enfin il est clair que si l'Assyrie a une guerre quelque part très loin vers le septentrion, c'est justement alors qu'il faut l'attaquer et avec les butins conquis, relever la pauvreté du trésor royal et de l'aristocratie.....

Tel ou tel des jeunes seigneurs osait demander au prince héritier ce qu'il pensait des barbares assyriens? Le prince se taisait, mais l'éclair de ses yeux et ses lèvres serrées traduisaient assez ses sentiments.

— Il est certain, murmuraient encore les seigneurs, que la dynastie est sous l'empire des prêtres, elle n'a pas confiance en la noblesse, et de grands malheurs menacent l'Egypte.....

Les irritations sourdes se changèrent bientôt en de mystérieux conciliabules, ayant même des apparences de complot. Mais bien qu'un grand nombre de personnes y prissent part, le sacerdoce, soit présomption, soit aveuglement, ne savait rien, et Sargon quoique pressentant la haine, n'en avait cure.

Il s'était aperçu que le prince Ramsès était mal disposé à son égard, mais il attribuait ce mauvais vouloir à l'incident du cirque, et plus encore à la jalousie au sujet de Kama. Confiant pourtant en son inviolabilité d'ambassadeur, il buvait, banquetait, et se glissait presque chaque soir auprès de la prêtresse phénicienne, qui recevait de plus en plus favorablement ses hommages et ses dons.

Tel était l'état d'esprit des hautes sphères, quand une nuit, le saint prêtre Mentezoufis fit irruption dans la demeure de Ramsès, et déclara qu'il lui fallait voir immédiatement le prince.

Les courtisans répondirent que le prince était avec une de ses femmes, et que par conséquent ils n'osaient déranger leur maître. Mais lorsque Mentezoufis insista plus fortement, ils appelèrent le prince héritier.

Le prince se montra au bout d'un instant, sans colère aucune.

— Quoi donc, demanda-t-il au prêtre, avons-nous la guerre, que Votre Honneur prend la peine de venir jusque chez moi à pareille heure?

Mentezoufis examina Ramsès avec attention, et respira profondément.

— Prince, vous n'êtes pas sorti de la soirée, demanda-t-il.

— Pas d'une semelle.

— J'en puis donc donner ma parole de prêtre?

Le prince s'étonna :

— Il me semble, reprit-il avec orgueil, que ta parole n'est plus nécessaire quand j'ai donné la mienne. Que cela signifie-t-il?

Ils passèrent dans une autre pièce.

— Sais-tu, Seigneur, disait le prêtre bouleversé, ce qui s'est passé, il y a une heure? Des jeunes gens ont assailli Son Excellence Sargon, et l'ont roué de coups de bâton!....

— Qui?.... Où?....

— Auprès de la villa d'une prêtresse phénicienne du nom de Kama, poursuivit Mentezoufis en surveillant avec attention la physionomie du prince héritier

— Vaillants garçons!.... répondit le prince, en haussant les épaules. — S'attaquer à un tel colosse!.... Je suppose que plus d'un os a dû se briser là-bas.

— Mais assaillir un ambassadeur..... Songez-y, noble Seigneur; un ambassadeur que couvre la majesté de l'Assyrie et de l'Egypte, disait le prêtre.

— Oh! oh!.... dit le prince en riant. — Ainsi le roi Assar envoie ses ambassadeurs même aux danseuses phéniciennes?....

Mentezoufis perdit contenance. Soudain il se frappa le front, et s'écria en riant également :

— Regarde, prince, que je suis simple et mal familiarisé avec le cérémonial politique. N'avais-je pas oublié que Sargon, traînant la nuit, auprès de la demeure d'une femme suspecte, n'est plus un ambassadeur, mais un simple particulier?....

Cependant, au bout d'un instant, il ajouta :

— N'importe, ce qui est arrivé est fâcheux..... Sargon peut prendre de l'hostilité contre nous.....

— Prêtre!.... prêtre!.... s'écria le prince en hochant la tête. — Tu oublies une chose bien plus grave, c'est que l'Egypte n'a nul besoin d'avoir peur, ni même de se soucier des dispositions plus ou moins bienveillantes, non seulement de Sargon, mais du roi Assar lui-même.....

Mentezoufis était si troublé par la justesse des observations du royal jeune homme, qu'au lieu de répondre, il saluait, en murmurant :

— Les dieux, prince, t'ont doué de la sagesse des grands-prêtres..... Que leur nom soit béni!... Je voulais déjà donner l'ordre de rechercher et de juger ces jeunes aventuriers; mais maintenant, je préfère te demander conseil, car tu es sage parmi les sages..... Dis-moi donc, seigneur, comment devons-nous agir avec Sargon et ces insolents?....

— Tout d'abord, attendre jusqu'à demain, répartit le prince héritier. — En tant que prêtre, tu sais mieux que personne que le sommeil divin apporte souvent de bons conseils.

— Et si même jusqu'à demain, je n'avais rien trouvé?.... demanda Mentezoufis.

— Dans tous les cas, je rendrai visite à Sargon, et je tâcherai d'effacer de sa mémoire ce petit incident.

Le prêtre prit congé de Ramsès, avec des marques de respect. Et, en revenant chez lui, il pensait.

« Le prince n'est pour rien là-dedans, ou qu'on m'arrache le cœur de la poitrine : il n'a ni frappé, ni conseillé, et même il ignorait l'incident. Qui juge l'affaire si froidement et avec tant de discernement, n'en peut être complice. Dans ce cas, je puis commencer l'enquête, et si nous n'apaisons pas le barbare velu, je livrerai les agresseurs au tribunal. Beau traité d'amitié entre deux Etats, qui débute par un outrage à l'ambassadeur!....

Le lendemain, le superbe Sargon resta couché jusqu'à midi sur un lit de feutre, ce qui d'ailleurs lui arrivait assez

souvent. après chaque beuverie. Auprès de lui, assis sur un divan bas. le pieux Istoubar. les yeux perdus au plafond. murmurait des prières.

— Istoubar. soupira le dignitaire. Es-tu sûr que personne de notre suite ne soit informé de mon malheur?

— Qui pourrait le savoir. si personne ne t'a vu?

— Mais les Egyptiens, gémit Sargon.

— Parmi les Egyptiens. seuls le savent Mentezoufis et le prince. oui, et aussi ces écervelés. qui longtemps sans doute, se souviendront de tes poings.

— Oui. oui, légèrement!.. mais il me semble que parmi eux se trouvait le prince héritier, et qu'il a le nez meurtri. sinon cassé.....

— Le prince héritier a le nez intact. et il n'y fut pas. je te le certifie.

— En ce cas, soupira Sargon, le prince héritier devrait en faire empaler quelques-uns. Car enfin je suis ambassadeur!.. mon corps est sacré...

Et moi je te dis. conseillait Istoubar. chasse la colère de ton cœur. et même ne porte pas plainte. Car si ces vauriens sont traduits en justice, tout l'univers apprendra que l'ambassadeur du très noble roi Assar, se commet avec des Phéniciens. et ce qui est pis, les visite seul, au milieu de la nuit. Et que répondras-tu, quand ton mortel ennemi le chancelier Lik-Bagus te demandera : « Sargon, quels Phéniciens voyais-tu donc. et de quoi t'entretenais-tu avec eux, au pied de leur temple la nuit?..

Sargon soupirait. si l'on peut appeler soupirs des bruits pareils au rugissement du lion.

Soudain un des officiers Assyriens entra brusquement. Il s'agenouilla, frappa la terre du front. et dit à Sargon.

— Lumière des prunelles de notre maître!.... Devant le perron. il y a quantité de seigneurs et de dignitaires égyptiens. et à leur tête se trouve l'héritier du trône lui-même.....

Il veut pénétrer ici, évidemment dans l'intention de te rendre hommage.....

Mais avant que Sargon eût réussi à donner un ordre, le prince apparut sur le seuil de la pièce. Il repoussa l'énorme Assyrien qui montait la garde, et s'approcha rapidement du lit de feutre, tandis que l'ambassadeur troublé, les yeux démesurément ouverts, ne savait que faire de sa personne ; fuir tout nu dans une autre pièce, ou se cacher sous le lit ?

Sur le seuil se tenaient quelques officiers assyriens stupéfaits de l'irruption du prince, contraire à toute étiquette. Mais Istoubar leur fit signe et ils disparurent derrière un rideau.

Le prince était seul, il avait laissé sa suite dans la cour.

— Salut à toi, dit-il, ambassadeur d'un grand roi et hôte du pharaon. Je suis venu te voir et te demander : n'as-tu pas quelque besoin ? Si tu en as le temps et l'envie, je veux qu'en ma compagnie tu parcoures la ville, sur un cheval des écuries de mon père, entouré de notre cortège, comme il convient à l'ambassadeur du puissant Assar (puisse-t-il vivre éternellement !)

Sargon écoutait, couché, et sans comprendre un mot. Et quand Istoubar lui eût traduit les paroles du prince, l'ambassadeur fut saisi d'un tel ravissement, qu'il se mit à frapper de la tête contre le feutre, en répétant les mots : « Assar et Ramsès ».

Quand il se fut calmé, et qu'il eût demandé pardon au prince, du misérable état où l'avait trouvé un hôte si éminent et si illustre, il ajouta :

— N'impute pas à mal, Seigneur, qu'un ver de terre et un marchepied du trône tel que moi, manifeste d'une manière si étrange sa joie de ta venue. Mais je me suis réjoui doublement. D'abord d'un tel honneur supra-terrestre ; en second lieu, parce que j'avais cru dans mon imbécile et misérable

cœur, que c'était toi, Seigneur, l'auteur de mon infortune d'hier. Il m'avait semblé, parmi les gourdins qui s'étaient abattus sur moi, sentir ta canne, en vérité frappant ferme.....

Le tranquille Istoubar traduisit le tout au prince, mot par mot. A quoi l'erpatre répartit avec une réelle dignité royale :

— Tu t'es trompé, Sargon. Et si ce n'était que toi-même, tu as reconnu ton erreur, je t'aurais immédiatement fait compter cinquante coups de bâton, pour te faire souvenir, que mes pareils ne s'attaquent pas en troupe, ni de nuit, à un homme seul.

Avant que le sage Istoubar eût achevé la traduction de cette réponse, Sargon s'était déjà approché du prince en rampant, et l'ayant saisi par les jambes, il s'écria :

— Grand Seigneur!.... Grand roi!.... Gloire à l'Egypte qui possède un tel maître!

A quoi le prince répliqua de nouveau :

— Je te dirai plus encore, Sargon. Si tu as été attaqué hier, je certifie qu'aucun de mes courtisans ne fut parmi tes agresseurs. Car j'estime qu'un colosse tel que toi a dû rompre le crâne à plus d'un. Or tous ceux qui me sont proches, se portent bien.

— Il a dit la vérité et parlé avec sagesse!.... chuchota Sargon à l'oreille d'Istoubar.

— Mais, poursuivit le prince, bien que cette vilaine action n'ait eu lieu ni par ma faute, ni par celle de mon entourage, je me sens cependant le devoir d'atténuer ton ressentiment envers une ville où l'on t'a si indignement accueilli. C'est pourquoi je suis venu personnellement dans ta chambre à coucher, c'est pourquoi je t'ouvre ma maison à quelque moment que tu veuilles m'y visiter; c'est pourquoi..... je te prie d'accepter ce faible présent.

Disant ces mots, le prince porta la main à sa tunique, et en retira une chaîne enrichie de rubis et de saphirs.

Le colossal Sargon en pleura d'attendrissement, ce qui émut le prince, mais ne troubla point l'indifférence d'Istoubar. Le prêtre savait que Sargon en sa qualité d'ambassadeur d'un sage roi, avait à volonté larmes, joie ou colère.

Le vice-roi demeura encore quelques minutes et prit congé de l'ambassadeur. Et en sortant, il pensait que les Assyriens, malgré leur barbarie n'étaient pourtant pas de méchantes gens, puisqu'ils savaient reconnaître la grandeur d'âme.

Quand à Sargon il était si excité, qu'il se fit immédiatement apporter du vin, et qu'il but, qu'il but, depuis midi jusqu'au soir.

Tard, après le coucher du soleil, le prêtre Istoubar sortit pour un instant de la chambre de Sargon, et y rentra incontinent, mais par une porte secrète. Derrière lui parurent deux hommes en manteaux sombres. Quand ils eurent écarté leurs capuchons, Sargon reconnut dans l'un, le grand prêtre Méfrès, dans l'autre le prophète Mentezoufis.

— Illustre plénipotentiaire, nous t'apportons une bonne nouvelle, dit Méfrès.

— Puissé-je vous en communiquer une semblable ! s'écria Sargon. — Asseyez-vous, hommes illustres et saints. Et bien que j'aie les yeux rouges, parlez-moi comme si j'étais tout à fait dégrisé..... Car, même ivre, j'ai ma raison, et c'est même alors, que j'en ai peut-être le plus..... N'est-ce pas, Istoubar ?..

— Parlez, appuya le Chaldéen

Mentezoufis prit la parole : « J'ai reçu aujourd'hui, une lettre du très illustre ministre Herhor. Il nous écrit que Sa Sainteté le pharaon (puisse-t-il vivre éternellement) attend votre ambassade dans son merveilleux palais de Memphis, et que Sa Sainteté (puisse-t-elle vivre éternellement) est favorablement disposée à la conclusion d'un traité avec vous.

Sargon vacillait sur ses matelas de feutre, mais ses yeux avaient reconquis presque toute leur lucidité.

— J'irai, répondit-il, auprès de Sa Sainteté le pharaon (puisse-t-il vivre éternellement !), au nom de mon maître, j'apposerai le sceau sur le traité pourvu qu'il soit écrit sur des briques en caractères cunéiformes..... car je ne comprends point les vôtres..... Je resterai étendu à plat ventre devant Sa Sainteté, un jour entier, s'il le faut, et je signerai le traité... Mais comment l'exécuterez-vous... Ha ! Ha ! Ha ! voilà ce que j'ignore..... acheva-t-il en éclatant d'un gros rire.

— Comment oses-tu, serviteur du grand Assar, douter de la bonne volonté et de la bonne foi de notre souverain ?... s'écria Mentezoufis.

Sargon s'était un peu dégrisé.

— Je ne parle pas de Sa Sainteté, reprit-il, mais de l'héritier du trône.

— C'est un jeune homme plein de sagesse, qui, sans hésitation accomplira les volontés de son père et du Haut Conseil sacerdotal, dit Méfrès.

— Ha ! Ha ! Ha ! se remit à rire le barbare ivre.— Votre prince..... O dieux, tordez-moi les articulations des membres, si je mens en disant que je souhaiterais à l'Assyrie un pareil héritier présomptif. Notre prince héritier Assyrien, c'est un savant, un prêtre. Avant de partir en guerre, il examine d'abord les étoiles au ciel, puis la queue des poules..... Quant au vôtre, il irait voir combien il a de troupes, il s'informerait où campe l'ennemi, et fondrait sur lui comme un aigle sur un mouton. Voilà un chef !... voilà un roi !... Il n'est pas de ceux qui écoutent les conseils des prêtres..... Il prendra conseil de son propre glaive, et vous serez obligés d'exécuter ses ordres..... Et voilà pourquoi, tout en signant le traité avec vous, je raconterai à mon maître, que derrière le roi malade, et les sages prêtres, se cache un jeune héritier du trône ; lion et taureau à la fois..... qui a du miel sur les lèvres, et des foudres dans le cœur.....

— Et tu diras une erreur, intervint Mentezoufis, car notre

prince, bien qu'emporté et quelque peu libertin, comme le sont généralement les jeunes gens, sait pourtant respecter et les conseils des sages et les fonctions suprêmes de l'Etat.

Sargon hocha la tête.

— O vous autres, vous êtes sages!..... Savants dans l'écriture!..... instruits des révolutions des astres!..... continuait-il railleur. Moi, un rustaud, un simple général, qui ne saurait guère sans un cachet, tracer mon nom...... Vous êtes des sages, moi un rustaud, mais par la barbe de mon maître, je ne changerais pas ma simplicité contre votre sagesse. Car vous êtes des hommes, devant qui s'est ouvert le monde des briques et des papyrus, mais pour qui s'est fermé ce monde réel, où nous vivons tous..... Je ne suis qu'un rustaud, mais j'ai un flair de chien. Et de même que le chien a vite fait de flairer un ours, de même moi, avec mon nez rouge, je reconnais un héros. Vous, vous donnerez des conseils au prince! mais aujourd'hui déjà, il vous a fascinés comme le serpent fascine la colombe. Moi, du moins, je ne m'abuse pas, et quoique le prince soit bon pour moi, comme un véritable père, je sens par tous les pores de ma peau, qu'il me hait, moi et mes Assyriens, comme le tigre hait l'éléphant..... Ha! Ha!... Donnez-lui seulement une armée, et dans trois mois il campera sous Ninive, pourvu qu'en route, il lui naisse des soldats au lieu d'en périr.

— Quand bien même tu dirais vrai, interrompit Mentezoufis, quand bien même le prince voudrait marcher sur Ninive, il n'ira pas.

— Et qui l'en empêchera, quand il sera devenu pharaon?

— Nous.

— Vous?.... vous!.... Ha!.... Ha!.... Ha!.... riait Sargon. Vous pensez toujours que ce jeune homme ne se doute même pas de notre traité.... Et moi.... et moi.... ha!.... ha!.... ha!.... je me laisserais écorcher vif et empaler, que déjà il sait tout. Les Phéniciens seraient-ils

tranquilles. s'ils n'avaient la certitude que le jeune lion d'Egypte les protègera contre le taureau d'Assyrie?

Mentezoufis et Méfrès se regardèrent à la dérobée. Ils étaient presque terrifiés par le génie du barbare, leur exposant hardiment des choses dont ils n'avaient tenu aucun compte.

En vérité, qu'adviendrait-il, si l'héritier du trône avait deviné leurs desseins et les voulait brouiller?

Mais Istoubar, jusqu'alors silencieux, les sauva de cet embarras momentané.

— Sargon, dit-il, tu te mêles de choses qui ne te regardent pas. Ton devoir est de conclure avec l'Egypte un traité tel que le veut notre maître. Et ce que sait ou ne sait pas, ce que fera ou ne fera pas l'héritier du trône, ce n'est pas ton affaire. Il suffit que le Conseil sacerdotal éternellement vivant affirme que le traité sera exécuté. De quelle manière? Voilà qui ne nous regarde pas.

Le ton sec, avec lequel Istoubar avait dit cela apaisa la gaîté effrenée du plénipotentiaire Assyrien. Sargon hocha la tête et grommela entre ses dents :

— S'il en est ainsi, je plains le pauvre garçon !.... C'est un grand guerrier, un magnanime seigneur.



CHAPITRE XII

Conciliabules

Après la visite chez Sargon, les deux saints pères Méfrès et Mentezoufis, couverts avec soin de leurs burnous, rentraient pensifs chez eux.

— Qui sait, disait Mentezoufis, si cet ivrogne de Sargon n'a pas raison au sujet de notre prince héritier.

— En ce cas, Istoubar aura plus raison encore, répondit Méfrès d'un ton rêche.

— Cependant ne nous laissons pas aller à la prévention. Il faut d'abord sonder le prince, répondit Mentezoufis.

— Faites-le, Votre Honneur.

Effectivement, les deux prêtres se rendirent le lendemain chez le prince, avec des airs graves, lui demandant un entretien confidentiel.

— Qu'est-il survenu? demanda Ramsès. — Son Excellence Sargon aurait-elle rempli de nouveau quelque ambassade nocturne?

— Malheureusement, ce n'est pas de Sargon qu'il s'agit répondit le grand prêtre Méfrès. — Mais..... parmi le peuple, il circule le bruit que toi, très noble Seigneur, tu entretiens des rapports étroits avec les infidèles Phéniciens.

D'après ces mots, le prince commençait à se douter du but de la visite des prophètes, et le sang bouillonna en lui. Mais en même tempes, il jugea que c'était là le début de la partie qui se jouait entre lui et le corps sacerdotal, et comme il con-

venait à un fils de rois, en un instant il redevint maître de lui, sa figure prit l'expression d'une curiosité naïve.

— Et les Phéniciens, ce sont des gens dangereux, les ennemis nés de l'Etat !.... ajouta Méfrès.

Le prince héritier sourit.

— Saints pères, répondit-il, si vous me prêtiez de l'argent et si vous aviez de belles filles auprès de vos temples, c'est vous que je serais obligé de voir plus souvent. Il en est autrement ! Il me faut bien entrer en amitié avec les Phéniciens.

— On dit que la nuit, Votre Noblesse rend visite à cette Phénicienne.

— Et je dois faire ainsi, tant que cette fille n'aura pas la sagesse de se transporter dans ma maison. Mais ne craignez rien, je sors toujours avec un glaive, et si quelqu'un me barrait la route....

— C'est pourtant à cause de cette Phénicienne que Votre Noblesse a de la répulsion pour le plénipotentiaire du roi d'Assyrie.....

— Nullement à cause d'elle, mais parce que Sargon empeste le suif..... D'ailleurs, où voulons-nous en venir ? Vous, saints pères, vous n'êtes point les gardiens de mes femmes ; je pense que le noble Sargon ne vous a pas confié les siennes, alors, que voulez-vous donc ?

Méfrès se troubla tellement que le rouge envahit son crâne rasé.

— Votre Excellence a dit la vérité, répliqua-t-il. — Ni vos amourettes, ni les moyens dont vous vous servez en cette matière, ne nous regardent. Mais il y a pis, le peuple s'étonne que le rusé Hiram vous ait si facilement prêté cent talents, et cela presque sans caution.

Les lèvres du prince frémirent, mais de nouveau, il dit tranquillement.

— Ce n'est pas ma faute si Hiram a plus confiance en ma parole que n'en ont les richards égyptiens ! Lui, il sait que

j'aimerais mieux renoncer à l'armure de mon grand père que de ne pas lui payer ce que je lui dois. Et il me semble qu'en ce qui concerne les intérêts, il peut être tranquille, car il ne m'en a nullement fait mention. Je ne songe pas à vous cacher, saints pères, que les Phéniciens ont plus d'adresse que les Egyptiens. Un de vos richards, avant de me prêter cent talents, eût pris des airs sévères, eût gémi, m'eût tenu près d'un mois en haleine, et en fin de compte il eût demandé un nantissement considérable, et des intérêts plus considérables encore. Au contraire, les Phéniciens qui connaissent mieux le cœur des princes, nous donnent de l'argent sans magistrats et sans témoins.

Le grand prêtre était si irrité par la tranquille ironie de Ramsès, qu'il se taisait et serrait les dents. Mentezoufis prit la parole à sa place, et demanda soudain :

— Que dirait Votre Excellence, si nous avions conclu un traité avec les Assyriens qui leur livrerait l'Asie septentrionale avec la Phénicie?....

En disant cela, il plongea les yeux dans la figure du prince héritier, mais celui-ci répartit d'un ton tout à fait calme :

— Je dirais, que seuls des traîtres pourraient engager le pharaon à signer pareil traité.

Les deux prêtres firent un mouvement. Méfrès leva les mains au ciel. Mentezoufis serra les poings.

— Et si la sûreté de l'Etat l'exigeait?.... insista Mentezoufis.

— Que voulez-vous de moi?.... éclata le prince. — Vous vous mêlez de mes dettes, de mes femmes, vous m'entourez d'espions, vous osez me faire des reproches, et maintenant vous me posez encore des questions insidieuses?.... Eh bien, je vous le dis, moi, dussiez-vous même m'empoisonner, je n'aurais pas signé un pareil traité..... Par bonheur, cela ne

dépend pas de moi, mais de Sa Sainteté, dont tous nous devons accomplir la volonté.

— Eh bien, que ferait Votre Excellence, si vous étiez pharaon?....

— Ce qu'exigeraient la gloire et l'intérêt de l'Etat.

— Ceci, je n'en doute pas, dit Mentezoufis. — Mais qu'est-ce que Votre Excellence considère comme l'intérêt de l'Etat?.... Où devons-nous chercher des indications?

— Et à quoi sert le Conseil suprême?.... s'écria le prince avec une colère feinte cette fois. — Vous dites qu'il ne se compose que de sages. Qu'ils prennent donc sous leur responsabilité, un traité que je considère comme l'opprobre et la perte de l'Egypte!

— D'où Votre Excellence sait-elle, répliqua Mentezoufis, que ce ne serait pas justement ainsi qu'aurait agi le divin auteur de vos jours?

— Alors, pourquoi me questionnez-vous? Qu'est-ce que cette enquête?.... Qui vous donne le droit de regarder dans le fond de mon cœur?....

Ramsès feignait une telle indignation que les deux prêtres en furent tranquillisés.

— Prince, dit Méfrès, tu parles comme il convient à un bon Egyptien. Un tel traité nous serait douloureux à nous aussi, mais la sûreté de l'Etat, exige parfois une soumission momentanée aux circonstances.....

— Mais qui vous force à cela?.... criait le prince. Avons-nous perdu une grande bataille, où n'avons-nous plus de troupes?

— Les rameurs des vaisseaux sur lesquels l'Egypte navigue à travers le fleuve de l'éternité, ce sont les dieux, repartit le grand prêtre d'un ton solennel, et son pilote, c'est le maître suprême de toute création. Maintes fois ils arrêtent ou font virer le navire, afin d'éviter des tourbillons dangereux, que nous n'apercevons même pas. En de telles occu-

rences, il ne faut que de la patience et de l'obéissance; tôt ou tard nous en obtenons une récompense si généreuse qu'elle dépasse tout ce que peut imaginer un mortel.

Après cette réflexion, les prêtres quittèrent le prince, remplis de confiance, certains que quoi qu'il se fachât contre le traité, il ne le casserait pas, et garantirait à l'Egypte la période de repos qui lui était nécessaire.

Après leur départ, Ramsès manda Thoutmos, et quand il se trouva seul avec son favori, la colère et le ressentiment longtemps contenus éclatèrent. Le prince se jeta sur son divan, se tordant comme un serpent, se frappant la tête du poing, et pleurant!....

Thoutmos apeuré, attendit que l'accès de rage eût quitté le prince. Puis, il lui présenta de l'eau et du vin, l'encensa de parfums calmants, enfin s'assit auprès de lui et lui demanda la cause de ce désespoir peu viril.

— Sieds-toi ici, dit le prince héritier, sans se lever. Sais-tu qu'aujourd'hui, je suis tout à fait sûr que nos prêtres ont conclu avec l'Assyrie quelque honteux traité.... Sans guerre, même sans demande aucune de l'autre part!... Te doutes-tu de ce que nous perdons?...

— Dagon m'a dit que l'Assyrie veut s'emparer de la Phénicie. Mais les Phéniciens sont déjà moins effrayés, car le roi Assar a une guerre sur les frontières du nord-est. Il y a là des peuples très valeureux et très nombreux; on ne sait donc pas quand l'expédition prendra fin. En tous cas les Phéniciens auront quelques années de répit, ce qui leur suffira pour préparer la défense et trouver des alliés.....

Le prince fit un geste impatient de la main et interrompit Thoutmos.

— Eh bien tu vois, la Phénicie elle-même va s'armer, et peut-être armera-t-elle tous les voisins qui l'entourent. De toutes manières, nous perdrons, au moins les tributs arriérés d'Asie, qui s'élèvent (as-tu jamais entendu semblable chose?)

qui s'élèvent à plus de cent mille talents!.... Cent mille talents!.... répéta le prince. — O dieux! mais une pareille somme remplirait du coup le trésor du pharaon..... Et si encore nous attaquions l'Assyrie à un moment propice, dans la seule Ninive, au palais même d'Assar, nous trouverions d'inépuisables trésors. Songe maintenant que d'esclaves nous pourrions enlever!.... un demi-million..... Un million d'hommes colossalement forts, et si sauvages, que la captivité en Egypte, que les plus durs travaux des canaux ou des rivières leur paraîtraient un jeu..... La fertilité de la terre s'augmenterait en quelques années, notre peuple épuisé se reposerait, et avant la mort du dernier esclave, l'Etat aurait déjà reconquis son ancienne puissance et ses richesses. Et les prêtres réduiront à rien tout cela, avec quelques plaques d'argent couvertes d'écriture et quelques briques tailladées de signes en forme de flèches, que nul d'entre nous ne comprend!....

Après avoir écouté les plaintes du prince, Thoutmos se leva de son siège, inspecta avec soin les chambres voisines pour voir si personne ne l'écoutait, puis s'assit de nouveau près de Ramsès, et se mit à chuchoter :

— Aie bon courage, Seigneur! Autant que je le sais, toute l'aristocratie, tous les nomarques, tous les officiers supérieurs ont eu vent de cet accord et en sont indignés. Fais donc un signe, et nous briserons les briques des traités sur la tête de Sargon et d'Assar lui-même.....

— Mais ce serait une révolte contre Sa Sainteté!... repartit le prince, tout bas également.

Thoutmos prit un air attristé.

— Je ne voudrais pas, dit-il, te meurtrir le cœur, mais..... Ton père, l'égal des plus grands dieux, est gravement malade.

— Ce n'est pas vrai!.... dit le prince en se levant précipitamment.

— C'est vrai, seulement ne laisse pas deviner que tu le sais. Sa Sainteté est très fatiguée de son séjour sur cette terre, et désire déjà partir. Mais les prêtres le retiennent, et ne te rappellent pas à Memphis, afin de signer sans obstacle, le pacte avec l'Assyrie.

— Mais ce sont des traîtres!.. des traîtres!.. murmurait le prince pris de rage.

— C'est pourquoi tu n'auras pas de difficulté à rompre l'accord, quand tu prendras le pouvoir après ton père (puisse-t-il vivre éternellement).

Le prince demeura pensif.

— Il est plus facile, dit-il, de signer un traité que de le rompre.

— Il est facile aussi de le rompre!.... sourit Thoutmos. — N'y a-t-il pas en Asie des peuplades insubordonnées, qui peuvent faire incursion sur nos frontières?.. Le divin Nitager ne veille-t-il pas avec son armée, et ne peut-il pas les repousser et porter la guerre dans leur contrée?.. Et penses-tu que l'Egypte ne trouvera pas des hommes à armer, et des trésors pour faire la guerre?.. Nous marcherons tous, car chacun de nous peut gagner quelque chose, et assurer son sort tant bien que mal..... Quant aux trésors, ils sont dans les temples..... Et dans le Labyrinthe!....

— Qui les en sortira?.... demanda le prince d'un air de doute.

— Qui?.. N'importe quel nomarque, quel officier ou quel noble, pourvu qu'il en ait l'ordre du pharaon, et..... les jeunes prêtres nous montreront le chemin des cachettes.

— Ils n'oseront pas..... Le châtiment des dieux.....

Thoutmos fit un geste dédaigneux de la main.

— Sommes-nous donc des paysans ou des pâtres pour craindre les dieux, dont se rient les Juifs, les Phéniciens, les Grecs, et que le premier mercenaire venu insulte impunément?.... Ce sont les prêtres qui ont inventé ces sornettes

sur les dieux auxquels eux-mêmes, ne croient point. Tu sais bien, que dans les temples, on ne reconnaît que l'Unique... Ce sont eux aussi qui font des miracles, dont ils se moquent au reste.....

Seul, le paysan frappe la terre du front devant les statues comme par le passé; mais déjà les ouvriers doutent de la toute-puissance d'Osiris, de Horus et de Set, les scribes dans leurs comptes trompent les dieux, et les prêtres s'en servent en guise de chaînes et de serrures pour sauvegarder leurs trésors. Oh, oh! ces temps sont passés, continua Thoutmos, où l'Egypte entière croyait à ce qu'on lui disait dans les temples. Aujourd'hui, nous offensons les dieux phéniciens, et les Phéniciens offensent les nôtres, et la foudre ne frappe personne.....

Le vice-roi regardait attentivement Thoutmos.

— D'où te viennent en tête de pareilles idées? demanda-t-il. — Il n'y a pas longtemps encore que tu pâlissais au seul nom des prêtres.

— Parce que j'étais seul, mais ayant reconnu maintenant que toute la noblesse a les mêmes conceptions que moi, je me sens plus allègre.....

— Et qui vous a parlé, à la noblesse et à toi, des traités avec l'Assyrie?

— Dagon et les autres Phéniciens, répartit Thoutmos. — Ils ont même offert, le moment venu, de soulever les peuplades asiatiques, pour que nos troupes aient un prétexte de franchir la frontière. Une fois que nous aurons pris la route de Ninive, les Phéniciens et leurs alliés se joindront à nous..... Et tu auras une armée comme n'en avait pas Ramsès le Grand lui-même!....

Cet empressement des Phéniciens ne plut pas au prince, cependant il garda le silence là-dessus; mais il demanda :

— Et qu'adviendra-t-il, si les prêtres apprennent vos bavardages?.... En vérité, aucun de vous n'évitera la mort!

— Ils n'apprendront rien, répliqua gaiement Thoutmos. Ils sont bien trop infatués de leur puissance, ils paient mal les espions et ils se sont aliéné toute l'Egypte par leur avidité et leur supercherie. Aussi l'aristocratie, l'armée, les scribes, les travailleurs, les prêtres inférieurs même, n'attendent qu'un signal pour envahir les temples, enlever les trésors et les déposer au pied du trône. Les trésors leur manquant, les saints hommes perdront tout pouvoir. Ils cesseront même de faire des miracles car pour cela aussi, il est besoin d'anneaux d'or.....

Le prince détourna la conversation sur d'autres sujets, enfin il fit signe à Thoutmos de se retirer.

Resté seul, il se prit à réfléchir.

Il eût été ravi des dispositions hostiles de la noblesse envers les prêtres, et des instincts belliqueux des classes supérieures, si cette ardeur n'avait pas éclaté si soudainement, et si derrière ne se cachaient les Phéniciens.

Ceci commandait au prince la prudence, car il comprenait que dans les affaires de l'Egypte, mieux valait se fier au patriotisme des prêtres qu'à l'amitié des Phéniciens.

Mais il se rappela les paroles de son père, disant que les Phéniciens sont véridiques et fidèles, quand leur intérêt est en jeu. Or, sans conteste, les Phéniciens avaient grand intérêt à ne pas tomber au pouvoir des Assyriens. Et l'on pouvait, en cas de guerre, se reposer sur eux comme sur des alliés, car la défaite des Egyptiens aurait tout d'abord son contre-coup sur la Phénicie.

D'autre part, Ramsès ne soupçonnait pas les prêtres de trahison, auraient-ils même conclu un traité si honteux avec l'Assyrie. Non, ce n'étaient pas des traîtres, mais seulement des dignitaires gagnés par la paresse. La paix leur sourit, car même en temps de paix, ils multiplient leurs trésors, et accroissent leur pouvoir. Ils ne veulent pas de guerre, car la

guerre augmenterait la puissance du pharaon, et les exposerait, eux, à de lourdes dépenses.

Et il advint que le jeune homme, malgré son manque d'expérience, comprit qu'il devait être prudent, ne pas se presser, ne condamner personne, mais aussi ne se trop fier à personne. Il avait déjà décidé une guerre contre l'Assyrie, non parce que la noblesse et les Phéniciens la désiraient, mais parce que l'Egypte avait besoin de trésors et d'esclaves.

Mais, la guerre décidée en son esprit, il voulait agir avec discernement. Il voulait y amener peu à peu le corps sacerdotal, et seulement en cas d'opposition, l'écraser avec l'aide de l'armée et de la noblesse.

Et au moment même où le saint Méfrès et Mentezoufis se riaient de la prophétie de Sargon, disant que le prince héritier ne se soumettrait pas aux prêtres, et qu'il les forcerait à l'obéissance ; à ce moment déjà, le prince avait son plan tout prêt pour les subjuguer, et il comptait ses forces. Il laissait à l'avenir l'heure et les moyens de la lutte.

— Le temps apporte les meilleurs conseils ! se disait-il.

Il se sentait calme et satisfait, comme un homme qui, après de longues hésitations, sait enfin ce qu'il doit faire et se fie en ses propres forces. Aussi pour dissiper toute trace de son récent émoi, il passa chez Sara.

Jouer avec son fils, calmait toujours ses soucis, et emplissait son cœur de sérénité.

Il traversa le jardin, entra dans la villa de sa première maîtresse, et la trouva de nouveau en larmes.

— O Sara ! s'écria-t-il, si tu portais le Nil en ton sein tu réussirais à l'écouler par tes pleurs.

— Je ne pleurerai plus..... répondit-elle, mais un ruisseau de larmes encore plus abondant coula de ses yeux.

— Qu'est-ce donc ? demanda le prince, as-tu fait venir encore quelque devineresse qui t'a fait peur avec des Phéniciennes ?

— Ce ne sont pas, dit-elle, les Phéniciennes que je crains, c'est la Phénicie..... Oh! tu ne sais pas, Seigneur, comme ce sont de misérables gens.....

— Ils brûlent les enfants! dit le vice-roi en éclatant de rire.

— Tu crois que non?.... répondit-elle en le regardant de ses grands yeux.

— Contes que tout cela! Je sais par le prince Hiram; que ce sont des contes.

— Hiram?.... s'écria Sara. Hiram, mais c'est le plus grands des criminels... demande à mon père, Seigneur, et il te dira de quelle manière Hiram attire sur ses vaisseaux les jeunes vierges de contrées lointaines, et puis déployant les voiles, les enlève, afin de les vendre. Mais il y avait chez nous une esclave aux cheveux clairs, que Hiram avait ainsi ravie. Le regret de son pays la rendait folle, mais elle ne pouvait même dire où se trouvait sa patrie. Et elle est morte!.... Voilà quel est Hiram, et l'abject Dagon, et tous ces misérables...

— Il se peut, mais que nous importe? demanda le prince.

— Il nous importe beaucoup, dit Sara. — Toi, Seigneur, tu écoutes aujourd'hui les conseils des Phéniciens, et pendant ce temps, nos Juifs ont découvert que la Phénicie veut faire naître une guerre entre l'Egypte et l'Assyrie... Il paraît même que les plus notables marchands et banquiers phéniciens s'y sont engagés par les plus terribles serments...

— A quoi leur servirait la guerre?... interrompit le prince avec une feinte indifférence.

— A quoi?.. s'écria Sara. Ils vous fourniront, aux Assyriens et à vous, des armes, des marchandises, des nouvelles et ils se les feront payer dix fois leur valeur..... Ils dépouilleront les morts et les blessés des deux parties... Ils rachèteront à vos soldats et aux soldats Assyriens les objets pillés et les esclaves... Est-ce peu? L'Egypte et l'Assyrie se ruineront,

mais la Phénicie construira de nouveaux magasins pour ses trésors.

— Qui donc t'a inculqué tant de science?... dit le prince en souriant.

— Est-ce que je n'entends pas quand mon père, nos parents et nos amis chuchotent entre eux à ce sujet, en regardant de toutes parts avec frayeur si nul ne les épie! Ne connai-je pas, au reste, les Phéniciens? Devant toi, Seigneur, ils se couchent à plat ventre, tu ne vois pas leurs regards hypocrites, mais moi j'ai observé plus d'une fois leurs yeux verts d'envie ou jaunes de colère. Oh, Seigneur! garde-toi des Phéniciens, comme d'une vipère venimeuse.....

Ramsès contemplait Sara, et comparait involontairement son sincère amour, aux calculs de la Phénicienne, ses touchantes explosions, à l'astucieuse froideur de Kama.

« Il est bien vrai, pensait-il, que les Phéniciens sont des reptiles venimeux. Mais si Ramsès-le-Grand se servait à la guerre d'un lion, pourquoi moi, ne me servirai-je pas d'une vipère contre les ennemis de l'Egypte? »

Et plus il se représentait d'une façon pratique la perverse Kama, plus il la désirait. Les âmes héroïques recherchent parfois le danger.

Il prit congé de Sara, et soudain, on ne sait comment, il se rappela que Sargon l'avait soupçonné d'avoir pris part à l'agression.

Le prince se frappa le front.

— Serait-ce cet autre moi-même, se dit-il, qui aurait arrangé cette rixe avec l'ambassadeur?... Et en ce cas, qui l'y a incité?... Les Phéniciens sans doute?... Et s'ils ont voulu mêler ma personne à une si sale affaire, Sara dit vrai : ce sont des misérables, dont je dois me garder!...

La colère s'éveillait de nouveau en lui, le prince résolut d'éclaircir la chose de suite. Et comme justement la nuit tombait, Ramsès sans rentrer chez lui, se rendit chez Kama.

La possibilité d'être reconnu lui importait peu : en cas de danger, n'avait-il pas son glaive?...

Le palais de la prêtresse était éclairé, mais aucun serviteur ne se trouvait dans le vestibule.

« Jusqu'ici, pensait-il, Kama renvoyait ses serviteurs, quand je devais venir chez elle. Pressent-elle ma venue aujourd'hui, ou bien reçoit-elle un amant plus favorisé que moi?..... »

Il monta l'escalier, s'arrêta devant la chambre de la Phénicienne, et soudain écarta le rideau. Dans la pièce se trouvaient Kama et Hiram, qui chuchotaient quelque chose.

— Oh! j'arrive en un mauvais moment..... dit le prince héritier en riant. — Eh quoi, prince, vous aussi vous faites votre cour à une femme, qui sous peine de mort n'a pas le droit d'être miséricordieuse aux hommes!

Hiram et la prêtresse se levèrent brusquement tous deux de leurs tabourets.

— Evidemment, Seigneur, dit le Phénicien en saluant, quelque bon esprit t'a averti que nous causions de toi.....

— Vous me préparez quelque surprise? demanda le vice-roi.

— Peut-être!... Qui sait!... répartit Kama en le regardant d'une manière provoquante.

Mais le prince répliqua froidement :

— Pourvu que ceux qui, à l'avenir, voudront me faire des surprises, ne heurtent pas leur propre cou à la hache ou à la corde..... Cela les étonnerait bien plus que ne m'étonneraient leurs pratiques.....

Le sourire se figea sur les lèvres entr'ouvertes de Kama, Hiram pâlit, et dit humblement :

— Qui nous a mérité la colère de notre protecteur et maître?.....

— Je veux savoir la vérité, dit le prince en s'asseyant et en regardant Hiram d'une façon menaçante. — Je veux

savoir qui a préparé l'agression contre l'ambassadeur Assyrien, et a mêlé à cette indignité l'homme qui me ressemble autant que ma main droite ressemble à ma main gauche.

— Tu vois, Kama, s'écria Hiram consterné, je te disais bien que la familiarité de ce coquin avec toi, peut amener un grand malheur... Et tiens, voilà !... Nous n'avons pas eu longtemps à attendre.

La Phénicienne se jeta aux pieds du prince.

— Je te dirai tout, s'écria-t-elle en gémissant. Mais chasse de ton cœur tout ressentiment contre les Phéniciens !... Tue-moi, empoisonne-moi, mais ne sois pas irrité contre eux.

— Qui a attaqué Sargon ?

— Lykon, un Grec qui chante dans notre temple, répondit la Phénicienne, toujours agenouillée.

— Ah, ah !... Alors c'était donc lui qui chantait sous tes fenêtres, et c'est lui qui me ressemble tellement ?...

Hiram baissa la tête, et posa la main sur son cœur.

— Nous payions largement cet homme, dit-il, à cause de sa ressemblance avec toi... Nous pensions en effet que sa misérable personne pouvait t'être utile en cas de malheur.

— Et elle l'a été !... interrompit le prince héritier. — Où est-il ? Je veux voir cet excellent chanteur..... cette vivante image de moi.

Hiram mit ses mains en croix.

— Le coquin s'est enfui, mais nous le trouverons, répondit-il. A moins qu'il ne se change en mouche, ou en ver de terre.

— Et moi, me pardonneras-tu, Seigneur ?... murmura la Phénicienne, en pressant les genoux du prince.

— On pardonne beaucoup aux femmes, dit l'héritier présomptif.

— Et vous, vous ne vous vengerez pas sur moi ?... demanda-t-elle craintivement à Hiram.

— La Phénicie, répondit le vieillard avec lenteur et force,

oubliera la plus grande faute de qui obtiendra la faveur de notre maître Ramsès, puisse-t-il vivre éternellement !...

Quant à Lykon, Seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers le prince héritier, tu l'auras mort ou vif...

Ceci dit, Hiram s'inclina très bas, et quitta la pièce, laissant la prêtresse seule avec le prince.

Le sang monta à la tête de Ramsès. Il enlaça Kama agenouillée et chuchota :

— Tu as entendu ce qu'a dit le noble Hiram ? La Phénicie te pardonnera la plus grande faute !... En vérité, cet homme m'est fidèle... Et s'il a parlé ainsi, quelle défaite trouveras-tu ?

Kama lui baisait les mains, en murmurant :

— Tu m'as conquise... je suis ton esclave... Mais aujourd'hui, laisse-moi... respecte la maison qui appartient à la divine Astarté.....

— Alors, tu viendras demeurer dans mon palais ? demanda le prince.

— O dieux, qu'as-tu dit ?... Depuis que le soleil se lève et qu'il se couche, il n'y a pas eu d'exemple qu'une prêtress d'Astarté... Mais n'importe !... Seigneur, la Phénicie te donne une preuve de respect et de dévouement, comme aucun de ses fils n'en a jamais obtenu de pareille.....

— Alors.. interrompit le prince, en l'étreignant.

— Mais pas aujourd'hui, et pas ici..... supplia-t-elle.



CHAPITRE XIII

Kama et Sara

Informé par Hiram de ce que les Phéniciens lui avaient fait don de la prêtresse, le prince héritier voulut l'avoir au plus tôt dans sa maison, non qu'il ne pût vivre sans elle, mais parce qu'elle était une nouveauté pour lui.

Mais Kama différait sa venue, suppliant le prince de la laisser en repos, jusqu'à ce que l'afflux des pèlerins diminuât, et surtout jusqu'au départ de Pi-Bast des plus notables d'entre eux. Si en leur présence elle devenait la maîtresse du prince, les revenus du temple pourraient diminuer, et un danger menacerait la prêtresse.

— Ceux des nôtres qui sont savants et considérables, disait-elle à Ramsès, me pardonneront ma trahison. Mais la populace appellera sur ma tête la vengeance des dieux, et tu le sais, Seigneur, les dieux ont les mains longues.

— Puissent-ils ne pas les perdre, s'ils les glissent sous mon toit ! répliqua le prince.

Mais il n'insista pas, son intention étant en ce moment très absorbée par autre chose.

Les Ambassadeurs Assyriens, Sargon et Istoubar, étaient déjà partis pour Memphis, afin de signer le traité. A la même époque, le pharaon invita Ramsès à lui rendre compte de son voyage.

Le prince ordonna aux scribes de relater avec soin tout ce qui s'était passé depuis son départ de Memphis, c'est-à-dire : les revues de travailleurs, les visites aux fabriques et

aux champs, les entretiens avec les nomarques et les fonctionnaires. Il chargea Thoutmos de porter le rapport.

— Tu seras, lui dit le prince, mon cœur et mes lèvres auprès du pharaon. Et voici ce que tu dois faire.

Si le très noble Herhor te demande ce que je pense des causes de l'appauvrissement de l'Egypte et du trésor, tu répondras au ministre de se tourner vers son collaborateur Pen-ta-our, qui lui exposera mes vues exactement, comme il l'a fait dans le temple de la divine Hator. Si Herhor veut connaître mon avis sur le traité avec l'Assyrie, réponds que mon devoir est d'accomplir les ordres de notre souverain.

Thoutmos faisait signe de la tête qu'il comprenait.

— Mais, continua le vice-roi, quand tu seras en présence de mon père (puisse-t-il vivre éternellement) et que tu te seras assuré que nul ne vous écoute, tombe à ses pieds en mon nom et dis :

« O notre maître, voici comme parle ton fils et serviteur le chétif Ramsès, à qui tu as donné vie et pouvoir. Les causes des malheurs de l'Egypte sont la déperdition des terres fertiles, que le désert a envahies et l'amoindrissement de la population qui meurt de misère et de besoin. Mais sache, ô notre Souverain, que les prêtres font autant de mal à ton trésor, que la mortalité et le désert. Car, non seulement leurs temples sont remplis d'or et de joyaux, qui pourraient payer toutes nos dettes, mais encore les saints pères et prophètes possèdent les meilleures métairies, les paysans et les travailleurs les plus vaillants, et même beaucoup plus de terres que le pharaon-dieu.

« Voilà ce que te dit ton fils et serviteur, Ramsès, qui pendant toute la durée de son voyage a eu les yeux constamment ouverts comme le poisson et les oreilles dressées comme l'âne prudent. »

Le prince se reposa, et Thoutmos se répétait incessamment ces paroles.

— Et si, poursuivit le vice-roi, Sa Sainteté te demande quel est mon avis sur les Assyriens, tombe face contre terre, et réponds :

« Ton serviteur Ramsès, ose penser, si tu le permets, que les Assyriens sont de grands et solides gaillards, qui ont des armes excellentes, mais qui, cela se voit de suite, sont mal exercés.

« Sur les pas de Sargon marchaient sans nul doute les meilleurs guerriers assyriens : des archers, des porteurs de hache, des porteurs de lance, et cependant il ne s'en trouvait pas six, capables de marquer le pas et de garder l'alignement. En outre ils portent de travers leurs lances ; leurs glaives sont mal attachés; ils tiennent leurs haches comme des charpentiers ou des bouchers. Leur habillement est lourd, leurs épaisses sandales échaudent les pieds, et leurs boucliers quoique solides, ne leurs seraient pas d'un grand secours, car le soldat est maladroit. »

— Tu dis vrai, interrompit Thoutmos. — Je l'ai remarqué également, et j'entends nos officiers le prétendre aussi et soutenir qu'une armée assyrienne, comme celle qu'ils ont vue ici, offrirait une moindre résistance que les hordes libyennes.

Ramsès reprit : — Dis aussi à notre souverain qui nous donne la vie, que toute la noblesse et toute l'armée égyptienne bouillonnent à la seule rumeur que les Assyriens pourraient s'emparer de la Phénicie. Car la Phénicie, c'est le port de l'Egypte et les Phéniciens, ce sont les meilleurs matelots de notre flotte. Ajoute que j'ai appris des Phéniciens (ce que Sa Sainteté doit savoir mieux encore que moi) que l'Assyrie est aujourd'hui faible; elle a la guerre au nord et à l'est, et toute l'Asie occidentale est contre elle. Si donc nous l'attaquions maintenant, nous pourrions conquérir de grands trésors et quantité d'esclaves, qui aideraient nos paysans dans le travail. Termine enfin en disant, que la sagesse de mon père est supérieure à celle de tous les autres hommes, et

qu'en conséquence, j'agirai comme il me l'ordonnera ; pourvu qu'il ne livre pas la Phénicie aux mains d'Assar, car ce serait notre perte à tous. La Phénicie, c'est la porte d'airain de notre trésor, et où est l'homme qui livrerait ses portes au voleur ? »

Thoutmos partit pour Memphis dans le mois de Paofi (juillet-août).

Le Nil commençait à croître fortement. En conséquence, l'afflux des pèlerins asiatiques diminua au temple d'Astarté, et la population égyptienne se répandit dans les champs, pour rentrer au plus tôt le raisin, le lin, et une plante donnant une sorte de coton.

En un mot, la contrée s'apaisa, et les jardins environnant le temple d'Astarté devinrent presque déserts.

Alors le prince Ramsès, libre du côté des plaisirs et des devoirs de l'Etat, s'occupa de la question de son amour pour Kama.

Un certain jour, il eut un conciliabule secret avec Hiram, qui, en son nom, offrit au temple d'Astarté, douze talents d'or, une statue de la déesse en malachite merveilleusement sculptée, cinquante vaches et cent cinquante mesures de froment. C'était un don si généreux, que le grand prêtre du temple se rendit en personne chez le vice-roi pour tomber à plat ventre devant lui et le remercier d'une faveur que les adorateurs de la déesse Astarté garderaient en leur mémoire des siècles entiers.

En règle avec le temple, le prince manda le chef de la police de Pi-Bast, et s'entretint une longue heure avec lui. Or, à quelques jours de là, toute la ville fut bouleversée par une nouvelle extraordinaire.

Kama, la prêtresse d'Astarté avait été enlevée, emmenée on ne savait où ; elle avait disparu comme un grain de sable dans le désert !

Cet événement inouï s'était produit dans les circonstances suivantes :

Le grand prêtre du temple avait envoyé Kama porter des offrandes au sanctuaire d'Astarté dans la ville de Sabuc-Chetam sur le lac Manzaleh. La prêtresse accomplissait son voyage en barque, la nuit, soit pour éviter la chaleur estivale, soit pour se garder de la curiosité et des hommages des habitants.

Vers le matin, lorsque les quatre rameurs fatigués se furent assoupis, d'entre les roseaux de la rive surgirent des canots conduits par des Grecs et des Hittites ; ils entourèrent la barque portant la prêtresse et enlevèrent Kama. L'attaque avait été si rapide, que les rameurs phéniciens n'avaient fait aucune résistance ; quant à la prêtresse, on l'avait bâillonnée sans doute, car elle n'eut même pas le temps de pousser un cri.

Cet acte sacrilège commis, les Hittites et les Grecs disparurent dans les roseaux et de là gagnèrent probablement la mer. Pour se garantir de toute poursuite, ils avaient renversé la barque appartenant au temple d'Astarté.

A Pi-Bast, ce fut un émoi général, comme dans une ruche : toute la population ne parlait que de cela ; même on nommait les coupables. Les uns soupçonnaient l'Assyrien Sargon, qui avait offert à Kama le titre d'épouse si elle voulait quitter le temple et partir avec lui à Ninive. Les autres incriminaient le Grec Lykon, chanteur d'Astarté, qui, depuis longtemps se consumait d'amour pour Kama. Il était, lui aussi, suffisamment riche pour se permettre de louer des ravisseurs grecs et assez impie sans doute, pour ne pas hésiter à enlever une prêtresse.

Comme de juste au temple d'Astarté, on convoqua de suite le conseil des fidèles les plus riches et les plus pieux. Le Conseil décida avant tout de relever Kama de ses devoirs sacer-

dotaux et de reprendre la malédiction qui pesait sur elle, comme sur toute vierge au service de la déesse, qui aurait perdu son innocence.

C'était là une disposition sainte et sage : si quelqu'un en effet, avait enlevé de force la prêtresse et lui avait, contre sa volonté, fait violer ses vœux, il eût été inique de la punir.

A quelques jours de là, au son des cors, on fit savoir aux fidèles, dans le temple d'Astarté, que la prêtresse Kama était morte, et que, si quelqu'un rencontrait une femme lui ressemblant, il n'avait pas le droit de se venger sur elle, ni même de lui faire des reproches. Ce n'était pas en effet la prêtresse qui avait abandonné Astarté, c'étaient les mauvais esprits qui s'étaient emparés de Kama, ce dont ils seraient punis.

Ce jour-là même, le noble Hiram vint chez le prince Ramsès, et lui offrit dans une petite boîte d'or, un parchemin revêtu d'une multitude de sceaux sacerdotaux et des signatures des Phéniciens les plus notables.

C'était un arrêt du tribunal spirituel d'Astarté, qui relevait Kama de ses vœux, et reprenait la malédiction des cieux pesant sur elle, pourvu qu'elle renonçât à son nom sacerdotal.

Quand le soleil se fût couché, le prince se rendit avec ce document dans une certaine villa isolée, située dans son propre jardin. Il ouvrit la porte en faisant jouer une serrure secrète, et il monta dans une chambre du premier étage, de grandeur moyenne.

A la clarté d'une torchère sculptée où brûlait de l'huile parfumée le prince aperçut Kama.

— Enfin !..... s'écria-t-il en lui remettant la petite boîte d'or. — Tu as tout ce que tu voulais.

La Phénicienne était enfiévrée ; ses yeux étincelaient. Elle saisit la boîte, et l'ayant examinée, elle la jeta par terre.

— Tu la crois en or ?... dit-elle. — J'en donnerais mon

collier, que cette boîte est en cuivre, et qu'elle n'est que plaquée des deux côtés de minces feuilles d'or?...

— C'est ainsi que tu me reçois?... demanda le prince.

— Car je connais mes frères, reprit-elle. Ils falsifient, non seulement l'or, mais encore les rubis et les saphirs.

— Femme..... interrompit l'héritier présomptif, mais c'est ta sauvegarde qui est dans cette boîte....

— Que m'importe la sauvegarde!.... répliqua-t-elle. Je m'ennuie et j'ai peur... Il y a près de quatre jours déjà, que je suis ici, comme dans une prison.....

— Te manque-t-il quelque chose?

— Il me manque la lumière... la libre respiration... les rires... les chants humains... O vindicative déesse, comme tu me punis durement!...

Le prince écoutait stupéfait. Dans cette femme exaspérée, il avait peine à reconnaître cette Kama qu'il avait vue dans le temple, la femme sur qui planait l'hymne passionné du Grec.

— Demain, dit le prince, tu pourras sortir au jardin... Et quand nous irons à Memphis et à Thèbes, tu t'amuseras comme jamais... Regarde-moi. Ne t'aimé-je pas, et n'est-ce pas assez pour une femme que l'honneur de m'appartenir?...

— Oui, répondit-elle boudeuse, mais tu en as eu quatre avant moi.

— Si c'est toi que j'aime la mieux.....

— Si tu m'aimais la mieux, tu me donnerais le premier rang, tu m'installerais dans le palais qu'occupe cette... Juive, Sara, c'est à moi que tu donnerais une garde et non à elle... Là-bas, devant la statue d'Astarté, j'étais la première... Ceux qui rendaient hommage à la déesse, en s'agenouillant devant elle, me regardaient, moi... Et ici, quoi?... Les troupes battent le tambour, et jouent de la flûte, les fonctionnaires croisent leurs mains sur la poitrine, et courbent la tête devant la maison de la Juive...

— Devant mon fils, mon premier-né, interrompit le prince impatienté, et il n'est pas Juif lui.....

— Il est Juif, vociféra Kama.

Ramsès se leva brusquement.

— Tu es folle!... dit-il, s'apaisant soudain. — Ne sais-tu pas que mon fils ne peut être Juif.

— Et moi, je te dis qu'il l'est!... criait-elle en frappant la table du poing. — Il est Juif, comme son grand-père, comme ses oncles ,et il s'appelle Isaac.....

— Qu'as-tu dit, Phénicienne?... Veux-tu que je te chasse?...

— Soit, chasse-moi si le mensonge est sorti de mes lèvres... Mais si j'ai dit vrai, chasse l'autre... la Juive avec son rejeton, et donne-moi son palais... Je veux... Je mérite le premier rang dans ta maison... Car l'autre te trompe... se moque de toi... Et moi j'ai renié ma déesse pour toi... je m'expose à sa vengeance...

— Donne-moi une preuve, et le palais est à toi... Non, c'est faux!... disait le prince. — Sara n'aurait pas commis un tel crime... Mon premier-né!.....

— Isaac!... Isaac!... criait Kama. — Va chez elle et convaincs-toi.....

Ramsès, à demi-inconscient, quitta en courant la maison de Kama, et se dirigea vers celle où logeait Sara. Quoique la nuit fût étoilée, il s'égara, et un certain temps erra dans le jardin. Mais l'air froid le ranima, il retrouva sa route, et ce fut presque calme qu'il entra dans la maison de Sara.

Malgré l'heure avancée, on y veillait. Sara lavait de ses propres mains les langes de son fils, et ses serviteurs tuaient le temps en mangeant, en buvant, et en faisant de la musique.

Lorsque Ramsès, pâle d'émotion, parut sur le seuil, Sara poussa un cri, mais elle se calma aussitôt.

— Sois le bienvenu, Seigneur, dit-elle, en essuyant ses



— Miséricorde, s'écria-t-elle en se jetant aux pieds du prince. (*Page 460*).

mains mouillées, et en se courbant jusqu'aux pieds du prince.

— Sara, quel est le nom de ton fils? demanda-t-il.

Effrayée, elle se prit la tête.

— Quel est le nom de ton fils?... répéta-t-il.

— Séti, tu le sais bien, Seigneur, répondit-elle d'une voix qu'on entendait à peine.

— Regarde-moi dans les yeux.....

— O Jéhovah!... murmura Sara.

— Tu vois que tu mens. Eh bien, moi, je te le dirai : mon fils, le fils de l'héritier du trône d'Egypte, s'appelle Isaac... et il est Juif... un vil Juif...

— Dieu! Dieu!... miséricorde!... s'écria-t-elle, en se jetant aux pieds du prince.

Ramsès, pas un moment, n'éleva la voix, mais sa figure était blême :

— On m'avait bien conseillé, dit-il, de ne pas prendre une Juive en ma maison... Mes entrailles se tordaient quand je voyais la métairie remplie de Juifs... Mais je réprimais ma répugnance, car j'avais confiance en toi. Et toi, d'accord avec les Juifs, tu m'as volé mon fils, voleuse d'enfants!...

— Les prêtres ont ordonné qu'il soit Juif... murmura Sara, sanglotant aux pieds du prince.

— Les prêtres?... Quels prêtres?...

— Le très illustre Herhor... le très illustre Méfrès. Ils disaient que c'était nécessaire, car ton fils est destiné à devenir le premier roi des Juifs.

— Les prêtres?... Méfrès?... répéta le prince. — Roi des Juifs. Mais moi, je te disais, que mon fils peut devenir le chef de mes archers ou bien mon scribe..... Moi, je te disais cela!... et toi misérable, tu as pensé que le titre de roi des Juifs pouvait se comparer à celui de mon archer ou de mon scribe?... Méfrès... Herhor!... Grâces soient rendues aux dieux, d'avoir enfin compris ces dignitaires et de savoir quel

Un moment il réfléchit, se mordant les lèvres. Soudain il s'écria d'une voix tonnante.

— Hé !... Serviteurs !... Soldats !...

En un clin d'œil, la pièce se remplit. Les servantes de Sara entrèrent en pleurant, puis vinrent le scribe et l'intendant de sa maison, ensuite les esclaves, enfin quelques soldats avec leur officier.

— La mort !... s'écria Sara d'une voix déchirante.

Elle se jeta vers le berceau, saisit son fils, et debout dans un coin de la chambre, elle s'écria :

— Tuez-moi... Mais lui, je ne le laisserai pas !...

Ramsès sourit.

— Centenier, dit-il à l'officier, prends cette femme avec son enfant, et emmène-la au bâtiment où logent les esclaves de ma maison. Cette Juive ne sera plus maîtresse ici, mais servante de celle qui la remplacera.

— Et toi, ajouta-t-il en se tournant vers l'intendant, aie soin que demain matin cette Juive n'oublie pas de laver les pieds de sa maîtresse qui viendra ici tout à l'heure. Si cette suivante se montrait indocile, sur l'ordre de sa maîtresse, elle doit recevoir les verges.

— Emmène cette femme à l'office.

L'officier et l'intendant s'approchèrent de Sara, mais ils s'arrêtèrent, n'osant la toucher. Il est vrai que ce ne fut point nécessaire. Sara enveloppa d'un morceau d'étoffe son enfant qui pleurait, et quitta la pièce en murmurant :

— Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, aie pitié de nous...

Elle s'inclina très bas devant le prince ; des larmes silencieuses coulaient de ses yeux. Elle était déjà dans le vestibule, que Ramsès entendait encore sa douce voix :

— Dieu d'Abraham, d'Isa.....

Quand tout se fut calmé, le vice-roi dit à l'officier et à l'intendant :

— Allez avec des torches à la maison parmi les figuiers.

— J'entends, répartit le régisseur.

— Et vous amènerez immédiatement ici la femme qui demeure là-bas.....

— Cela sera fait.

— Cette femme sera désormais votre maîtresse et la maîtresse de Sara. de la Juive, qui chaque matin devra laver les pieds de sa dame, lui verser l'eau et lui tenir le miroir. Voilà ma volonté et mon ordre.

— Il en sera ainsi, répondit l'intendant.

— Et demain matin, tu me diras si la nouvelle servante n'a pas été indocile.

Cette recommandation faite, le vice-roi rentra chez lui, mais ne dormit pas de la nuit. En son âme profonde s'allumait l'incendie de la vengeance.

Il sentait que sans élever un instant la voix, il avait pulvérisé Sara, la misérable Juive, qui avait osé le tromper. Il l'avait châtiée en roi, qui d'un seul battement de paupières, précipite les hommes du faîte des honneurs dans l'abîme de la servitude. Mais Sara n'était que l'instrument des prêtres, et le prince héritier avait trop le sens de la justice pour, brisant l'instrument, pardonner aux vrais coupables.

Sa rage était d'autant plus forte que les prêtres étaient intangibles. Le prince pouvait, la nuit, chasser à l'office Sara avec son enfant, mais il ne pouvait priver Herhor du pouvoir, ni Méfrès de sa dignité de grand-prêtre. Sara était tombée à ses pieds comme un ver écrasé, mais Herhor et Méfrès qui lui avaient arraché son premier-né, se dressaient comme des pyramides au-dessus de l'Egypte et au-dessus de lui-même, ô honte, de lui le pharaon futur !

Et il se remémorait encore (il l'avait fait je ne sais combien de fois cette année) les dommages qui lui étaient venus des prêtres. A l'école ils le couvraient de coups de bâton à lui rompre l'échine, ou bien ils l'affamaient au point que son ventre se plaquait sur son dos.

Aux manœuvres de l'an dernier, Herhor lui avait gâté tout son plan, puis avait rejeté sur lui toute la faute et l'avait privé de commander au corps d'armée, le même Herhor l'avait fait tomber en disgrâce auprès de Sa Sainteté, parce que lui, Ramsès, avait pris Sara dans sa maison, et le prince humilié ainsi, le grand prêtre ne l'avait rappelé aux honneurs qu'après plusieurs mois d'un exil volontaire.

Il semblait que devenu chef de corps d'armée et vice-roi, les prêtres cesseraient de l'opprimer de leur protection. Mais c'est justement alors qu'ils avaient déployé toutes leurs forces contre lui. Ils l'avaient fait vice-roi, pourquoi?... Pour l'éloigner du pharaon, et conclure un traité honteux avec l'Assyrie. Quand il avait voulu s'informer de l'état du pays ils l'avaient forcé à se rendre en pénitent, à leur temple; là ils l'avaient abusé à l'aide de miracles et de terreurs, et ils avaient donné les explications les plus fausses.

Puis ils s'étaient mêlés de ses plaisirs, de ses maîtresses, de ses rapports avec les Phéniciens, de ses dettes, et enfin, pour l'humilier et le rendre ridicule aux yeux de l'Egypte, ils avaient fait de son premier-né un Juif!...

Quel paysan, quel esclave, quel condamné aux mines, quel Egyptien n'aurait pas le droit de dire :

— Je te suis supérieur, vice-roi, car aucun de mes fils ne fut Juif...

Tout en sentant le poids de l'affront, Ramsès comprenait qu'il ne pouvait s'en venger immédiatement. Il résolut donc de renvoyer l'affaire à plus tard. A l'Ecole des prêtres, il avait appris à se dominer, la cour lui avait enseigné la patience et la dissimulation. Ces qualités allaient devenir son bouclier et son armure dans la lutte contre le sacerdoce..... Jusqu'au moment voulu il les induirait en erreur, et quand viendrait l'heure propice, il frapperait de manière qu'ils ne se relevassent jamais.

Dehors, l'aube commençait à poindre. Le prince héritier



La flamme allait droit sur lui par toute la largeur de l'édifice. *(Page 365)*.

s'endormit profondément, et quand il s'éveilla, la première personne qu'il aperçut fut l'intendant du palais de Sara.

— Eh bien, la Juive? questionna le prince.

— Conformément à l'ordre de Votre Excellence, elle a lavé les pieds de sa nouvelle maîtresse, répartit le serviteur.

— A-t-elle été indocile?

— Elle fut pleine d'humilité, mais insuffisamment adroite alors sa maîtresse irritée, la frappa du pied entre les deux yeux.

Le prince sursauta.

— Et qu'a fait Sara?... demanda-t-il vivement.

— Elle est tombée par terre. Et quand la nouvelle maîtresse lui a ordonné de se retirer, elle est sortie, pleurant silencieusement.....

Le prince se mit à marcher à travers la pièce.

— Comment a-t-elle passé la nuit?

— La nouvelle maîtresse?

— Non!.... interrompit l'héritier présomptif. — Je m'informe de Sara.

— Suivant vos ordres, Sara avec l'enfant, est allée à l'office. Là, les servantes, lui ont cédé par pitié une natte fraîche, mais Sara ne s'est pas couchée, elle est restée assise toute la nuit, avec son fils sur les genoux.

— Et l'enfant?.... demanda le prince.

— L'enfant se porte bien. Ce matin pendant que la Juive était allée faire son service auprès de la nouvelle maîtresse, les autres femmes ont baigné le petit être dans l'eau chaude, et la femme du pâtre, qui a aussi un enfant à la mamelle lui a donné le sein.

Le prince s'arrêta devant l'intendant.

— C'est mal, dit-il, quand la vache au lieu de nourrir son veau est attelée à la charrue et battue. Aussi, bien que cette Juive ait commis une grande faute, je ne veux pas qu'en pâtisse son innocent rejeton... C'est pourquoi, Sara ne lavera

plus les pieds de la nouvelle maîtresse, et ne sera plus frappée du pied par elle. A l'office, tu lui donneras une chambre séparée, quelques ustensiles, et la nourriture qui convient à une accouchée récente. Qu'elle nourrisse en paix son enfant.

— Puisses-tu vivre éternellement, ô notre maître! répondit l'intendant, et vite il courut exécuter les ordres du vice-roi, car tous les serviteurs chérissaient Sara, et dans le cours de quelques heures, ils avaient eu l'occasion de prendre en haine, l'irascible et criarde Kama.



CHAPITRE XIV

Les Caprices de Kama. — Second Conte Égyptien : Tbuibui et Satni

La prêtresse phénicienne n'apporta pas grand bonheur à Ramsès.

Quand pour la première fois, il vint la voir dans le petit palais occupé jusqu'alors par Sara, il pensait être salué avec reconnaissance et enthousiasme. Kama, cependant, le reçut presque avec colère.

— Qu'est-ce donc, s'écria-t-elle, au bout d'une demi-journée, tu as déjà rendu ta faveur à cette misérable Juive?

— Ne demeure-t-elle pas à l'office? répliqua le prince.

— Mais mon intendant a dit qu'elle ne me laverait plus les pieds.

Le maître, en écoutant cela, éprouva un sentiment de dégoût.

— Tu n'es pas satisfaite, je le vois, dit-il.

— Et je ne le serai pas!... dit-elle avec éclat, tant que je n'aurai pas humilié cette Juive..... Tant, qu'en me servant agenouillée à mes pieds, elle n'aura pas oublié qu'elle fût jadis ta première femme et la maîtresse de ce logis... Tant que mes serviteurs n'auront pas cessé de me regarder avec crainte et méfiance, et de la regarder, elle, avec pitié.....

La Phénicienne commençait à plaire de moins en moins à Ramsès.

— Kama, dit-il, pèse bien ce que je vais te dire. — Si

dans ma maison, un serviteur avait frappé du pied au museau, une chienne qui nourrit ses petits, je l'aurais chassé... Or toi, tu as frappé du pied entre les yeux une femme et une mère... En Egypte, Kama, c'est un grand mot que celui de mère. Car il est trois choses au monde que tout bon Egyptien respecte : les dieux, le pharaon et une mère...

— O malheur à moi !.. s'écria Kama en se jetant sur le lit. Voilà ma récompense, misérable que je suis, d'avoir renié ma déesse... Il y a une semaine encore, on déposait des fleurs à mes pieds, on m'encensait de parfums et aujourd'hui...

Le prince se glissa doucement hors de la chambre, et ne revint chez la Phénicienne qu'au bout de quelques jours.

Mais il la trouva encore de mauvaise humeur.

— Je t'en supplie, Seigneur, s'écria-t-elle, aie un peu plus de souci de moi !... Car déjà les serviteurs eux-mêmes commencent à me dédaigner, les soldats me jettent des regards en dessous, et je crains qu'à la cuisine, quelqu'un ne m'empoisonne les mets.....

— J'ai eu à m'occuper des troupes, répondit le prince, je n'ai donc pu venir te voir.

— C'est vrai !... répondit Kama d'un ton colère. Tu as été hier sous mon balcon, et puis tu es allé vers l'office, où demeure cette Juive..... Tu as voulu me montrer.....

— Assez ! interrompit l'héritier présomptif. — Je n'ai été ni sous ton balcon, ni à l'office. Si donc il t'a semblé me voir, cela signifie que ton amant, ce misérable Grec, non seulement n'a pas quitté l'Egypte, mais encore qu'il rôde dans mon jardin.

La Phénicienne l'écoutait terrifiée.

— O Astarté !... s'écria-t-elle soudain, viens à mon secours..... O terre, cache-moi !..... Car si le misérable Lykon est revenu un grand malheur me menace.

Le prince se mit à rire, mais il n'avait déjà plus la patience d'écouter les lamentations de l'ex-prêtresse.

— Demeure en paix, dit-il en sortant, et ne t'étonne pas, si l'un de ces jours, on t'amène ton Lykon, lié comme un chacal. Cet audacieux a déjà épuisé ma patience.

De retour chez lui, le prince manda immédiatement Hiram et le chef de la police de Pi-Bast. Il leur raconta à tous deux que Lykon, un Grec qui lui ressemblait de figure, rôdait autour du palais, et il leur ordonna de s'emparer de lui. Hiram jura ses grands dieux que les Phéniciens, se joignant à la police, le Grec devait tomber entre leurs mains. Mais le chef de la police se mit à hocher la tête.

— Tu en doutes, lui demanda le prince.

— Oui, Seigneur. A Pi-Bast demeurent beaucoup de pieux Asiatiques, selon qui, une prêtresse ayant abandonné l'autel, mérite la mort. Si donc ce Grec s'est engagé à tuer Kama, ils lui viendront en aide, le cacheront et faciliteront sa fuite.

— Qu'en dites-vous, prince? demanda l'héritier présomptif à Hiram.

— L'éminent chef de la police parle sagement, répartit le vieillard.

— Mais vous avez retiré la malédiction qui pesait sur Kama, s'écria Ramsès.

— Quant aux Phéniciens, répartit Hiram, je réponds qu'ils ne toucheront pas à Kama, et qu'ils donneront la chasse au Grec. Mais que faire avec les autres adorateurs d'Astarté?...

— J'ose penser, dit le chef de police, que pour le moment, rien ne menace cette femme. Si elle était courageuse, nous pourrions nous en servir pour attirer le Grec, et nous saisir de lui, ici même, dans le palais de Votre Excellence.

— Va donc chez elle, dit le prince, et expose-lui le plan que tu as imaginé. Si tu prends le coquin, je te donne dix talents.

Quand le prince héritier les eut congédiés, Hiram dit au chef de la police :

— Excellence, je sais que tu connais les deux sortes d'écritures, et que la sagesse des prêtres ne t'est pas étrangère. Quand tu le veux, tu entends à travers les murailles, et tu vois dans les ténèbres. C'est pourquoi tu connais également les pensées du paysan qui travaille, avec le seau, de l'artisan qui apporte les sandales au marché, et du grand seigneur qui, au milieu de ses serviteurs, se sent en sûreté, comme l'enfant dans le sein de sa mère.

— Votre Honneur dit vrai, répartit le fonctionnaire, les dieux m'ont octroyé un merveilleux don de clairvoyance.

— Et bien justement, poursuivit Hiram, grâce à tes qualités naturelles, tu as sans doute deviné déjà, que le temple d'Astarté te donnera vingt talents, si tu t'empares de ce misérable qui ose usurper la figure de notre maître. Dans tous les cas d'ailleurs, le temple t'offrira dix talents si le bruit de la ressemblance de ce misérable Lykon avec le prince héritier ne se répand pas en Egypte. C'est une chose scandaleuse et malséante qu'un simple mortel ose rappeler par les traits de son visage, les descendants de la divinité. Ainsi donc, gardons au fond de notre cœur et ce que tu as entendu du misérable Lykon, et toute notre chasse à l'impie.

— J'entends, répondit le fonctionnaire. — Il pourrait arriver en effet, qu'un tel criminel perdit la vie, avant que nous le déférions au tribunal.

— Tu l'as dit, répliqua Hiram en lui serrant la main. Au surplus, tu obtiendras de tout Phénicien, toute l'aide que tu voudras.

Ils se séparèrent comme deux amis qui, chassant un gros gibier, savent que peu importe quel épieu frappera la bête, mais qu'il s'agit de ne pas manquer la proie et de ne pas la laisser tomber en d'autres mains.

Au bout de quelques jours, Ramsès revint chez Kama,

mais il la trouva dans un état frisant l'égarement. Elle se cachait dans la pièce la plus obscure de son palais, sans manger, sans se peigner ni se laver même, et donnant à ses serviteurs les ordres les plus contradictoires. Tantôt elle leur ordonnait de se rassembler tous, tantôt elle les chassait. La nuit, elle appelait les soldats de garde, et au bout d'un instant, elle fuyait au grenier, criant qu'ils voulaient la tuer.

En présence de pareils agissements, l'amour disparut de l'âme du prince, et, il ne resta que le sentiment d'un grand embarras. Il se prit la tête, quand l'intendant du palais et l'officier lui eurent conté ces singularités ; et il murmura :

— En vérité, j'ai mal agi en enlevant cette femme à sa divinité. Car seule une divinité pouvait supporter patiemment ses caprices.

Cependant il se rendit chez Kama, et il la trouva défaite, brisée et tremblante.

— Malheur à moi !... s'écria-t-elle. — Je ne vis qu'entourée d'ennemis..... Ma chambrière veut m'empoisonner, et ma coiffeuse, me donner quelque grave maladie... Les soldats n'attendent que l'occasion de plonger dans mon sein leurs lances et leurs glaives, et à la cuisine, je suis sûre, qu'au lieu de mets on fait cuire des plantes magiques..... Tous conspirent contre ma vie.....

— Kama..... interrompit le prince.

— Ne m'appelle pas ainsi !... murmura-t-elle effrayée, car cela me portera malheur.....

— Mais d'où ces idées te viennent-elles en tête ?

— D'où ?..... Penses-tu que je ne vois pas dans la journée des inconnus qui se montrent auprès de mon palais, et qui disparaissent avant que j'aie pu appeler mes serviteurs ?... Et la nuit, est-ce que je n'entends pas des chuchotements derrière la muraille.

— Tu te l'imagines.

— Maudits !... Maudits !... s'écria-t-elle en pleurant. Vous dites tous que je me l'imagine... Et cependant, avant-hier, une main criminelle a glissé dans ma chambre à coucher un voile que j'ai porté une demi-journée avant de reconnaître que ce n'était pas le mien..... que je n'en avais jamais eu de pareil.....

— Où est ce voile? demanda le prince déjà inquiet.

— Je l'ai brûlé, mais auparavant, je l'ai montré à mes suivantes.

— Mais si même il n'était pas à toi !... Que t'est-il arrivé?

— Rien encore. Mais si j'avais gardé ce linge quelques jours chez moi, certainement j'aurais été empoisonnée, et je serais tombée dans quelque maladie incurable..... Je connais les Asiatiques, et leurs procédés !.....

Ennuyé et irrité, le prince la quitta au plus vite, bien qu'elle le suppliât de rester. Cependant, lorsqu'il interrogea les serviteurs au sujet dudit voile, la chambrière avoua que ce n'était pas le voile de Kama, mais que quelqu'un l'avait glissé là.

Le prince héritier fit doubler la garde dans le palais et autour du palais, et s'en revint désespéré à sa demeure.

« Jamais je n'aurais cru, pensait-il, qu'une seule et faible femme pût causer tant de trouble !... Quatre hyènes fraîchement capturées ne sauraient égaler par leur inquiétude cette Phénicienne !..... »

Dans sa maison, le prince trouva Thoutmos qui venait d'arriver de Memphis, et qui avait à peine eu le temps de se baigner et de se changer après le voyage.

— Que vas-tu me dire? demanda le prince à son favori, devinant que celui-ci n'apportait point de bonnes nouvelles. Tu as vu Sa Sainteté?

— J'ai vu le dieu lumineux de l'Egypte, répartit Thoutmos, et voici ce qu'il m'a dit.....

— Parle, interrompit le prince héritier.

— Ainsi parla notre maître..... poursuivit Thoutmos, croisant les mains sur la poitrine et baissant la tête. Ainsi parla le maître : Pendant trente-quatre ans, j'ai conduit le lourd char de l'Egypte, et je suis si fatigué qu'il me tarde d'être auprès de mes grands ancêtres qui habitent le pays de l'Occident. Sous peu je quitterai cette terre, et alors mon fils Ramsès s'asseoira sur le trône, et agira avec le royaume comme le lui dictera la sagesse.....

— C'est là ce qu'a dit mon père sacré !

— Ce sont là ses paroles fidèlement redites, répondit Thoutmos. — A plusieurs reprises le maître m'a répété clairement, qu'il ne te laisse aucun ordre pour l'avenir, afin que tu puisses gouverner l'Egypte selon ta propre volonté.....

— O saint !.. Sa faiblesse est-elle réellement si grande ?... Pourquoi ne me permet-il pas de me rendre auprès de lui ?... questionnait le prince affligé.

— Tu dois rester ici, car tu peux y être utile.

— Et le traité avec l'Assyrie ?... demanda le prince héritier.

— Il est conclu en ce sens, que l'Assyrie peut sans empêchements de notre part, mener une guerre à l'Orient et au Septentrion. Mais l'affaire de la Phénicie est restée en suspens, jusqu'à ce que tu montes sur le trône.....

— O Souverain béni !... ô saint !... criait le prince. — De quel terrible sort tu m'as sauvé.

— La Phénicie reste donc en suspens, poursuivit Thoutmos. Mais à côté de cela, il est survenu une chose mauvaise. Sa Sainteté afin de donner à l'Assyrie une preuve qu'il ne la gênera pas dans sa guerre avec les peuplades du Nord, a ordonné de réduire notre armée de vingt mille mercenaires.....

— Qu'as-tu dit ?.... s'écria le prince héritier frappé de stupeur.

Thoutmos secouait la tête en signe de tristesse.

— J'ai dit vrai, ajouta-t-il, et déjà l'on a même licencié quatre régiments libyens.

— Mais c'est de la folie!.. s'écria le prince, hurlant presque et se tordant les mains. — Pourquoi nous affaiblissons-nous ainsi, et où ces gens vont-ils aller?.....

— Voilà! Ils sont déjà partis dans le désert de Libye, et ou bien ils attaqueront les Libyens, ce qui nous causera de l'embarras, ou bien ils se joindront à eux pour fondre ensemble sur nos frontières occidentales.....

— Je n'ai rien entendu de tout cela!... Qu'ont-ils fait?... et quand l'ont-ils fait?.. Aucune nouvelle ne nous en est parvenue..... s'écria le prince.

— Car les mercenaires licenciés sont partis de Memphis vers le désert, et Herhor a défendu d'en parler à qui que ce soit.....

— Alors, même Méfrès et Mentezoufis l'ignorent?..... demanda le vice-roi

— Eux le savent, répartit Thoutmos.

— Ils le savent, et moi non!...

Le prince se calma soudain. mais pâlit, et sur son jeune visage, se peignit une horrible haine. Il saisit les deux mains de son confident, et les serrant fortement, il murmura :

— Ecoute..... Sur les têtes sacrées de mon père et de ma mère..... Sur la mémoire de Ramsès-le-Grand... sur tous les dieux, s'il en existe, je jure que, si sous mon gouvernement les prêtres ne plient pas devant ma volonté, je les écraserai...

Thoutmos écoutait terrifié.

— Moi ou eux!... conclut le prince. — L'Egypte ne peut avoir deux maîtres.....

— Et généralement, elle n'en avait qu'un seul : le pharaon, ajouta le confident.

— Ainsi, tu me seras fidèle?

— Moi, toute la noblesse, l'armée..... je te le jure.

— Il suffit, termina le prince. — Qu'ils licencient main-

tenant les régiments mercenaires... qu'ils signent des traités... qu'ils se cachent devant moi, comme des chauves-souris, et qu'ils nous abusent tous... Mais le moment viendra...

— Et maintenant, Thoutmos, repose-toi de ton voyage, et ce soir, viens chez moi au banquet... Ces gens m'ont si bien enchaîné, que je ne puis que m'amuser... Je m'amuserai donc... Mais un jour, je leur montrerai qui est le souverain de l'Egypte : eux ou moi !...

Dès ce jour les banquets recommencèrent. Le prince, comme s'il avait honte des troupes, ne faisait plus aucun exercice avec elles. Par contre son palais regorgeait de seigneurs, d'officiers, d'artistes et de chanteurs; la nuit il y avait de grandes orgies, où les accents des harpes se mêlaient aux cris des convives avinés et au rire spasmodique des femmes.

Ramsès invita Kama à l'un de ces banquets, mais elle refusa. Le prince s'offensa contre elle ; alors Thoutmos dit :

— On m'a appris, Seigneur, que Sara a perdu tes bonnes grâces.

— Ne me parle pas de cette Juive, répondit le prince héritier. Tu sais sans doute ce qu'elle a fait de mon fils ?

— Je sais, répondit le favori, mais il me semble que ceci n'est pas arrivé par sa faute. On m'a dit à Memphis, que ta vénérable mère Nikotris, et l'illustre ministre Herhor, ont fait de ton fils un Juif, dans l'intention qu'un jour, il règne sur les Israélites...

— Mais les Israélites n'ont pas de roi, ils n'ont que des prêtres et des juges !... interrompit le prince.

— Ils n'en ont pas, mais ils veulent en avoir. Ils sont dégoûtés, eux aussi, du gouvernement des prêtres.

Le prince héritier fit de la main un geste de mépris.

— Le cocher de Sa Sainteté, répliqua-t-il, vaut plus que tous les rois, et surtout qu'un je ne sais quel roi israélite, qui n'est pas encore. . .

— En tous cas, la faute de Sara n'est pas si grande, insinua Thoutmos.

— Aussi, sache bien qu'un jour, je m'acquitterai également envers les prêtres.

— Dans cette affaire, ils ne sont pas très coupables non plus. Le noble Herhor par exemple a tout fait dans l'intention d'accroître la gloire et la puissance de la dynastie. D'ailleurs, il agissait de concert avec la reine Nikotris.....

—Et Méfrès, pourquoi se mêle-t-il de mes affaires. Car enfin il ne devrait que surveiller le temple et non intervenir dans les destinées de la postérité du pharaon.....

— Méfrès est un vieillard qui commence déjà à extravaguer. Toute la cour de Sa Sainteté se moque maintenant de Méfrès à cause de ses pratiques que moi-même j'ignorais, moi qui voyais et qui vois le saint homme presque chaque jour.

— Mais c'est curieux..... Que fait-il donc?

— Plusieurs fois par jour, répondit Thoutmos, il accomplit de solennelles cérémonies, dans la partie la plus secrète du temple, et il ordonne à ses prêtres d'observer si les dieux ne le soulèvent pas dans les airs, pendant qu'il prie.....

— Ha !... Ha !... Ha !... se mit à rire le prince héritier. Tout cela se passe ici à Pi-Bast, sous nos yeux, et je l'ignore...

— Mystère sacerdotal.....

— Mystère dont tout le monde s'entretient à Memphis ?... Ha !..... Ha !..... Ha !..... Au cirque j'ai vu un prestidigitateur chaldéen, qui planait dans les airs....

— Je l'ai vu également, ajouta Thoutmos, mais c'était un tour de bateleur ; tandis que Méfrès, veut réellement s'élever au-dessus de la terre, sur les ailes de la piété.

— Sottise inouïe !... disait le prince: — Qu'en pensent les autres prêtres ?

— Dans nos papyrus anciens, il est fait mention, paraît-il, au temps jadis, de prophètes ayant le don de s'élever dans les

airs; aussi le désir de Méfrès ne surprend pas les prêtres. Et comme chez nous, les subalternes, tu le sais bien, voient ce qui plaît à leurs supérieurs, quelques saintes gens soutiennent que Méfrès se soulève réellement pendant sa prière à quelques doigts du sol....

— Ha!.... Ha!.... Ha!.... Toute la cour se divertit de ce grand mystère, et nous comme des paysans et des terrassiers. nous ne nous doutons même pas des merveilles accomplies à nos côtés..... Misérable sort de l'héritier du trône d'Egypte!... disait le prince en riant.

Quand il se fut calmé, sur les instances réitérées de Thoutmos, il donna l'ordre de transporter Sara avec son enfant de l'office au petit palais qu'avait occupé Kama les premiers jours.

Les serviteurs du prince héritier étaient ravis de cette décision du maître, et toutes les suivantes, tous les esclaves et même les scribes accompagnèrent Sara à sa nouvelle demeure avec de la musique et des acclamations joyeuses.

La Phénicienne ayant entendu ce vacarme en demanda la cause. Et quand on lui eût répondu que Sara était déjà rentrée dans les bonnes grâces du prince héritier, et que, de la maison des esclaves, elle était revenue au palais, l'ex-prêtresse exaspérée fit appeler Ramsès.

Le prince arriva.

— C'est donc ainsi que tu agis avec moi?... cria Kama, hors d'elle. C'est donc ainsi?... Tu m'as promis que je serais la première de tes femmes, mais avant que la lune ait parcouru la moitié du ciel, tu as failli à ta promesse?... Tu penses, peut-être, que la vengeance d'Astarté ne tombe que sur les prêtresses et n'atteint pas les princes?....

— Dis à ton Astarté, répliqua tranquillement l'héritier présomptif, de ne jamais menacer les princes, car elle aussi irait à l'office.

— J'entends, s'écria Kama. J'irai à l'office, peut-être même

en prison, et toi pendant ce temps, tu passeras les nuits chez la Juive!... En retour de ce que j'ai, pour toi, renié les dieux... de ce que j'ai attiré la malédiction sur ma tête... de ce que je n'ai plus une heure de calme, de ce que pour toi, j'ai perdu ma jeunesse, ma vie, mon âme même... voilà comme tu me paies!...

Le prince s'avoua dans l'âme, que véritablement Kama lui avait beaucoup sacrifié et il sentit quelque contrition

— Je n'ai pas été et je n'irai pas chez Sara, répliqua-t-il. Mais en quoi cela te gêne-t-il que cette malheureuse femme retrouve ses aises et puisse allaiter son enfant?

La Phénicienne se mit à trembler. Elle leva au ciel ses poings serrés, ses cheveux se hérissèrent, et dans ses yeux s'alluma la vilaine flamme de la haine

— C'est ainsi que tu me réponds?.... La Juive est malheureuse, parce que tu l'as chassée du palais, et moi je dois être satisfaite, bien que les dieux m'aient chassée de tous leurs temples... Et mon âme, l'âme d'une prêtresse, noyée dans les larmes et la crainte, n'a-t-elle pas plus de prix à tes yeux, que ce rejeton juif, cet enfant qui... puisse-t-il ne plus vivre! puisse-t-il...

— Tais-toi!... gronda le prince, en lui fermant la bouche.

Elle se recula effrayée.

— Alors il n'est même pas permis de se plaindre de sa misère?... demanda-t-elle. — Mais si tu tiens tant à cet enfant, pourquoi m'as-tu enlevée du temple, pourquoi m'as-tu promis que je serais la première de tes femmes?... Prends-garde, dit-elle, en élevant à nouveau la voix, que l'Egypte, apprenant mon sort, ne t'appelle parjure!...

Le prince hochait la tête et souriait. Enfin, il s'assit et dit :

— En vérité, mon maître avait raison de me prévenir contre les femmes. Vous êtes comme une pêche mûre, aux yeux de l'homme dont la langue a été desséchée par la soif... Mais rien qu'en apparence... Car malheur à l'imbécile qui ose mordre ce

beau fruit : au lieu d'une douceur rafraîchissante, il trouve un nid de guêpes, qui lui blessent non seulement les lèvres, mais encore le cœur.

— Tu te lamentes déjà?... Tu ne m'épargnes même pas cette honte?... Et tout cela pour t'avoir sacrifié ma dignité de prêtresse et ma vertu!...

Le prince héritier hochait toujours la tête et souriait.

— Je n'aurais jamais cru, dit-il au bout d'un instant, que la fable que content les paysans en se préparant au sommeil, pût se réaliser. Mais je le vois maintenant. Ecoute-donc, Kama, et peut-être réfléchiras-tu et ne m'obligeras-tu pas à te retirer la bienveillance que je te porte.

— Voilà qu'il veut maintenant conter des histoires! répartit la prêtresse avec amertume. — Tu m'en as déjà dit une, et je me suis joliment trouvée de l'avoir écoutée.....

— Celle-ci te sera certainement d'un grand profit, pourvu que tu la veuilles comprendre.

— Y sera-t-il question de marmots juifs?...

— Et de prêtresses aussi : écoute seulement avec attention : Cela se passait, il y a bien longtemps déjà, dans cette même ville de Pi-Bast[1]. Un jour, le prince Satni, vit une très belle femme sur l'esplanade du temple de Phtah. Elle était plus belle que toutes celles qu'il eût rencontrées jusque-là, et chose plus grave, elle avait sur elle beaucoup d'or. Cette personne plût énormément au prince. Il s'informa qui elle était, et quand on lui eût dit que c'était la fille du grand-prêtre de Pi-Bast, il lui envoya son écuyer avec l'offre suivante : « Je te donnerai dix anneaux d'or, si tu passes une petite heure avec moi. » L'écuyer se rendit chez la belle Tbuibui, et lui répéta les paroles du prince Satni. La dame, l'ayant écouté avec bienveillance, répondit comme il convenait à une jeune fille bien élevée. « Je suis fille du grand-prêtre, je suis une

1 Histoire authentique. (Note de l'auteur.)

vierge innocente et non une femme impure. Si donc le prince veut avoir le plaisir de me connaître, qu'il vienne en ma maison, où tout sera préparé, et nos relations ne m'exposeront pas aux racontars des commères de toute la rue. » Le prince Satni suivit donc la jeune Tbuibui à l'étage supérieur, dans ses appartements dont les murs étaient revêtus de lapis-lazuli et d'émail vert pâle. Il y avait là quantité de lits recouverts de toile royale, et un grand nombre de tables à un seul pied, chargées de coupes d'or. On emplit de vin une de ces coupes, on l'offrit au prince, et Tbuibui dit : « Fais-moi la grâce de boire. » A quoi le prince répondit : « Tu sais bien que ce n'est pas pour boire du vin que je suis venu. » Cependant ils s'assirent à la table du banquet : Tbuibui portait une longue robe, non transparente, et fermée jusqu'au cou. Et lorsque le prince voulut l'embrasser, elle se recula et dit : « Cette maison sera la tienne. Rappelle-toi seulement que je ne suis pas une fille des rues, mais une femme innocente. Si donc tu veux que je te sois docile, jure-moi fidélité, et lègue-moi ta fortune. « Fais donc venir un scribe ! » s'écria le prince. Et quand on en eût amené un, Satni lui fit rédiger un acte de mariage, en même temps qu'une donation par laquelle il passait tout son argent, tous ses biens meubles et immeubles au nom de Tbuibui. Une heure après, les serviteurs informèrent le prince, que ses enfants l'attendaient en bas. Tbuibui le quitta alors, mais elle revint aussitôt vêtue d'une robe de gaze transparente. Satni voulut de nouveau l'étreindre, mais elle le repoussa, disant : « Cette maison sera à toi, seulement comme je ne suis pas une femme de rien, mais une vierge innocente, si tu veux me posséder, que tes enfants fassent un acte de renonciation à ta fortune, afin que plus tard, ils n'entament pas de procès avec mes enfants. »

Satni ordonna à ses enfants de monter et de signer l'acte de renonciation, ce qu'ils firent. Mais lorsqu'enivré par cette longue résistance, il voulut s'approcher de Tbuibui, elle l'ar-

rêta derechef... « Cette maison sera tienne, dit-elle, mais je ne suis pas la première venue, je suis une vierge pure. Si donc tu m'aimes, fais tuer tes enfants, afin qu'ils ne dépouillent pas les miens de leur fortune »....

— Quelle longue histoire!.. interrompit Kama avec impatience.

— Elle va finir, répliqua le prince héritier. Sais-tu, Kama, ce que répondit Satni : « Si tu le désires, eh bien... que le crime s'accomplisse ! » Tbuibui ne se le fit pas dire deux fois. Aux yeux du père, elle fit assassiner les enfants, et par la fenêtre, elle jeta aux chiens et aux chats leurs membres ensanglantés. Et ce fut seulement alors que Satni entra dans sa chambre, et s'étendit sur son lit d'ébène incrusté d'ivoire.

— Tbuibui fit bien de ne pas croire aux protestations des hommes, dit la Phénicienne, irritée.

— Mais Satni, répliqua le prince héritier, fit mieux encore: il s'éveilla... car son effroyable crime n'était qu'un rêve. . . Et toi, Kama, rappelle-toi que le plus sûr moyen d'éveiller un homme des amoureuses ivresses, c'est de lancer des malédictions sur son fils.....

— Sois tranquille, Seigneur, je ne te parlerai plus jamais de mon infortune, ni de ton fils, répartit la Phénicienne d'un ton sombre.

— Et moi, je ne te retirerai pas ma faveur, et tu seras heureuse, conclut Ramsès.

CHAPITRE XV

Une Imprudence de Ramsès

Déjà, même parmi le peuple, commençaient à s'ébruiter de menaçantes nouvelles concernant les Libyens. On racontait que les soldats barbares, licenciés par les prêtres, en retournant dans leur patrie, avaient d'abord mendié, puis volé et qu'ils s'étaient mis enfin à piller et à incendier les villages égyptiens, dont ils tuaient en outre les habitants.

C'est ainsi que dans l'espace de quelques jours avaient été attaquées et détruites, les villes de Chinens, Pimat et Kasœ au sud du lac Moeris. C'est ainsi qu'avait péri une caravane de marchands et de pèlerins égyptiens, revenant de l'Oasis Ouit-Mehe. Toute la frontière occidentale du pays était en danger, et même les habitants de Teremethis commençaient à fuir. Dans cette région là également du côté de la mer, se montrèrent des hordes libyennes, envoyées, disait-on, par le terrible chef Musawasa, qui devait, paraît-il, proclamer dans tout le désert la guerre sainte contre l'Egypte.

Aussi, quand certains soirs, la bande du couchant rougeoyait trop longtemps au ciel, la terreur frappait les habitants de Pi-Bast. Les gens se groupaient dans les rues, quelques-uns montaient sur les terrasses ou grimpaient aux arbres, et de là, annonçaient qu'ils voyaient un incendie à Menouf ou à Sechem. Il y en avait même certains qui, en dépit du crépuscule distinguaient les habitants fugitifs ou bien les bandes libyennes marchant en longues files noires dans la direction de Pi-Bast.

Malgré l'émoi de la population, les administrateurs du nome demeuraient indifférents ; le pouvoir central ne leur ayant envoyé aucun ordre.

Le prince Ramsès savait l'inquiétude des foules et voyait l'indifférence des dignitaires de Pi-Bast. Une colère folle le prenait de ne recevoir aucun ordre de Memphis, et de ce que ni Méfrès ni Mentezoufis ne lui parlaient de ces alarmes, menaçant le pays.

Mais puisque les prêtres ne s'adressaient point à lui et semblaient même éviter tout entretien, le vice-roi de son côté ne les recherchait pas, et ne faisait aucun préparatif militaire.

A la fin, il cessa de visiter les régiments campés près de Pi-Bast, et par contre ayant rassemblé au palais toute la jeunesse noble, il s'amusait et banquetait, étouffant dans son cœur son indignation contre les prêtres, et ses craintes au sujet des destinées de l'Etat.

— Tu verras !.... dit-il un jour à Thoutmos, les saints prophètes nous amèneront à ceci : que Musawasa prendra la Basse-Egypte, et que nous serons obligés de nous enfuir à Thèbes, sinon à Souanou, encore si les Ethiopiens ne nous chassent pas de là....

— Tu as dit vrai, répartit Thoutmos. — Nos gouvernants agissent comme s'ils étaient des traîtres.

Le premier jour du mois de Hator (août-septembre) avait lieu au palais du prince héritier un grand banquet, le plus grand de tous. On commença dès deux heures de l'après-midi à s'amuser, et avant le coucher du soleil, tous déjà étaient ivres. Les choses en vinrent au point que hommes et femmes se traînaient sur le sol, inondé de vins, jonché de fleurs et de débris de vases cassés.

De tous, c'était le prince qui était le moins gris. Il n'était pas encore couché, mais assis sur un fauteuil, il tenait sur ses genoux deux belles danseuses, dont l'une le gorgeait de vin, tandis que l'autre lui versait sur la tête des parfums violents.

En cet instant, un aide de camp entra dans la salle, et ayant enjambé plusieurs convives complètement ivres, il s'approcha de l'héritier présomptif.

— Noble Seigneur, murmura-t-il, les saints Méfrès et Mentezoufis désirent t'entretenir immédiatement.

Le prince héritier repoussa les jeunes filles et, empourpré, la tunique souillée, d'un pas chancelant, il monta titubant à sa chambre.

A sa vue Méfrès et Mentezoufis s'entre regardèrent.

— Que désirez-vous, Excellences?... demanda le prince en se laissant tomber sur une chaise.

— Je ne sais si Votre Noblesse pourra nous entendre... répondit Mentezoufis embarrassé.

—Ah!.. vous pensez que je suis ivre, s'écria le prince. — Ne craignez rien... Aujourd'hui l'Egypte entière est si affolée ou si sotte, que c'est encore chez les ivrognes qu'il est resté le plus de bon sens.....

Les prêtres s'assombrirent, mais Mentezoufis commença :

— Votre Noblesse sait que notre Souverain et le Conseil suprême ont décidé de licencier vingt mille mercenaires.

— Je suis sensé ne pas le savoir..... interrompit l'héritier présomptif. — Non seulement. vous n'avez pas daigné me demander mon avis au sujet d'une mesure aussi sage, mais encore vous n'avez pas daigné m'informer que quatre régiments sont déjà licenciés, et que ces gens poussés par la faim attaquent nos villes...

— Il me semble que Votre Excellence juge les ordres de Sa Sainteté le pharaon... interrompit Mentezoufis.

— Non pas de Sa Sainteté!.. s'écria le prince en tapant du pied, mais de ces traîtres qui. profitant de la maladie de mon père et souverain, veulent vendre l'Etat aux Assyriens et aux Libyens?..

Les prêtres étaient stupéfaits. Aucun Egyptien encore n'avait adressé de semblables paroles aux prêtres.
sort ils destinent à ma postérité.

— Prince, permets que nous revenions dans quelques heures... quand tu te seras calmé... dit Méfrès.

— Il n'est point nécessaire. Je sais ce qui se passe sur notre frontière occidentale... Ou plutôt, ce n'est pas moi qui le sais, ce sont mes cuisiniers, mes garçons d'écurie, et mes laveuses de vaisselle... Vous voudrez donc peut-être maintenant, vénérables pères, m'initier moi aussi à vos plans...

Mentezoufis prit un air indifférent et dit :

— Les Libyens se sont révoltés et commencent à rassembler des bandes avec l'intention d'une attaque contre l'Egypte.

— Je comprends.

— Sur l'ordre de Sa Sainteté, continua Mentezoufis, et du Conseil Suprême, Votre Excellence doit réunir les troupes de la Basse-Egypte et anéantir les révoltés.

— Où est l'ordre ?

Mentezoufis tira de son sein un parchemin revêtu de sceaux, et le présenta au prince.

— A partir de ce moment, je commande donc en chef, et je détiens le pouvoir suprême dans cette province ? demanda le prince héritier.

— C'est comme tu le dis.

— Et j'ai le droit de tenir avec vous un conseil de guerre ?.....

— C'est indispensable... répartit Méfrès. — Quoique, en ce moment...

— Asseyez-vous, interrompit le prince.

Les deux prêtres obéirent.

— Je vous demande, car cela est nécessaire à mes plans, pourquoi a-t-on licencié les régiments libyens ?..

— Et on en licenciera d'autres, ajouta vivement Mentezoufis. Eh bien, le Conseil suprême veut se débarrasser de vingt mille soldats les plus coûteux pour fournir au trésor de Sa Sainteté quatre mille talents par an, sans lesquels la cour royale peut se trouver dans l'indigence.

— Voilà qui ne menace pas le plus misérable des prêtres d'Egypte!.. interrompit le prince.

— Votre Excellence oublie qu'il ne convient pas d'appeler un prêtre « Misérable », répartit Mentezoufis. — Et si l'indigence ne menace aucun d'entre eux, c'est grâce à la modération de leur vie.

— En ce cas, ce sont donc les statues qui boivent le vin porté quotidiennement au temple, et ce sont les dieux de pierre qui parent leurs femmes d'or et de joyaux précieux, railla le prince. — Mais passe pour votre modération!.. Ce n'est pas pour emplir le trésor du pharaon que le Conseil Sacerdotal licencie vingt mille hommes de troupes et qu'il ouvre aux bandits les portes de l'Egypte...

— Mais.....

— Mais pour complaire au roi Assar. Et comme Sa Sainteté n'a pas consenti à livrer la Phénicie aux Assyriens, vous alors, vous voulez affaiblir l'Etat d'autre manière : en licenciant les mercenaires et en provoquant une guerre sur notre frontière occidentale...

— Je prends les dieux à témoins, que Votre Excellence nous plonge dans la stupeur!.. s'écria Mentezoufis.

— Les ombres des pharaons seraient bien plus stupéfaites d'entendre, que dans cette même Egypte, où l'on met des entraves au pouvoir royal, je ne sais quel imposteur Chaldéen pèse sur les destinées de l'Etat...

— Je n'en crois pas mes oreilles!.. s'écria Mentezoufis. — Que dit Votre Excellence de je ne sais quel Chaldéen.

Le vice-roi riait ironiquement.

— Je parle de Béroès... Si toi, saint homme, tu n'as pas entendu parler de lui, demande au vénérable Méfrès, et s'il avait oublié lui aussi, qu'il fasse appel à Herhor et à Pentaour... Voilà le grand mystère de vos temples!.. Un étranger venu on ne sait d'où, qui pénètre en Egypte comme un voleur, impose aux membres du Conseil suprême un traité si honteux, qu'à peine pourrions-nous le signer après plusieurs défaites.

la perte de tous les régiments et des deux capitales... Et penser qu'un seul homme a fait cela, un espion du roi Assar, sans doute !.. Et nos sages se sont si bien laissés ensorceler par ses paroles que lorsque le Pharaon ne leur a pas permis de renoncer à la Phénicie, ils licencient du moins des régiments et provoquent une guerre sur la frontière de l'Ouest... A-t-on jamais entendu chose pareille ?... poursuivit Ramsès, qui déjà ne se possédait plus. — Au moment le plus favorable pour élever l'armée à trois cent mille hommes, et la précipiter sur Ninive, ces pieux insensés licencient vingt mille soldats, et mettent le feu à leur propre maison !..

Méfrès, raide et pâle écoutait ces railleries. Enfin il prit la parole :

— Je ne sais, noble Seigneur, à quelle source tu as puisé tes renseignements ?.. Puisse-t-elle être aussi pure que le cœur des membres du Conseil suprême ! Admettons cependant que tu aies raison, qu'un prêtre Chaldéen ait réussi à persuader le Conseil suprême de signer une pénible convention avec l'Assyrie. Eh bien, s'il en était ainsi, d'où sais-tu que ce prêtre n'était pas un envoyé des dieux, qui, par sa bouche nous ont averti des dangers suspendus sur l'Egypte ?

— Depuis quand les Chaldéens jouissent-ils d'une telle créance parmi vous ? demanda le prince.

— Les prêtres Chaldéens sont les frères aînés des prêtres d'Egypte, interrompit Mentezoufis.

— Peut-être aussi que le roi d'Assyrie est le souverain du pharaon, s'écria le prince.

— Ne blasphémez pas, Votre Noblesse, interrompit sévèrement Méfrès. — Vous fouillez inconsidérément dans les mystères les plus sacrés, et cela fut dangereux même pour de plus grands que vous !..

— Bien, je ne fouillerai pas. A quoi peut-on reconnaître, cependant, qu'un Chaldéen est l'envoyé des dieux, et qu'un autre est l'espion du roi Assar ?

— Aux miracles, répliqua Méfrès. — Si, sur ton ordre, prince, cette pièce s'emplissait d'esprits, si des forces invisibles te soulevaient dans les airs, nous dirions que tu es l'instrument des immortels, et nous écouterions tes avis...

Ramsès haussa les épaules.

— Et moi aussi j'ai vu des esprits : c'était une jeune fille qui en jouait le rôle... Moi aussi, j'ai vu dans le cirque un bateleur planant dans l'air...

— Mais tu n'as pas aperçu les fines cordelettes que tenaient dans leurs dents ses quatre acolytes, interrompit Mentezoufis.

Le prince se remit à rire, et se rappelant ce que Thoutmos lui avait conté des pieux exercices de Méfrès, il dit d'un ton railleur :

— Au temps du roi Chéops, certain grand prêtre voulait absolument... voler dans les airs !.. Dans cette intention il priait les dieux, et il ordonnait à ses subordonnés d'observer attentivement si des forces invisibles ne le soulevaient pas. Et qu'en direz-vous, saints hommes, dès ce moment pas un jour ne se passa que les prophètes n'assurassent le grand prêtre qu'il... planait dans les airs, pas bien haut, en vérité, rien qu'à un doigt du sol... Mais... qu'a donc Votre Excellence ? demanda-t-il soudain à Méfrès

Effectivement, le grand prêtre en écoutant sa propre histoire avait chancelé sur sa chaise, et il serait tombé si Mentezoufis ne l'avait soutenu.

Ramsès se troubla. Il donna à boire de l'eau au vieillard, lui frotta de vinaigre le front et les tempes, et se mit à le rafraîchir avec un éventail.

Bientôt le Saint Méfrès revint à lui. Il se leva de son siège et dit à Mentezoufis.

— Nous pouvons déjà partir, ce me semble ?

— Je le pense aussi.

— Et moi que dois-je faire ? demanda le prince, sentant que venait de se passer quelque chose de mauvais.

— Accomplir les devoirs d'un général en chef, répartit froidement Mentezoufis.

Les deux prêtres saluèrent cérémonieusement le prince, et sortirent. Le vice-roi était déjà complètement dégrisé, mais un grand poids lui était tombé sur le cœur. En cet instant il comprit qu'il avait commis deux lourdes fautes : il avait avoué aux prêtres qu'il connaissait leur grand secret, et il avait raillé impitoyablement Méfrès.

Il eût donné une année de sa vie pour effacer de leur souvenir toute cette conversation d'homme ivre. Mais il était déjà trop tard.

« Il n'y a pas à dire, pensait-il, je me suis trahi, et je me suis acquis des ennemis mortels. Mais tant pis. La lutte commence au moment le plus défavorable pour moi... Cependant, allons de l'avant. Car enfin, plus d'un pharaon a lutté avec le sacerdoce et l'a vaincu. Sans même avoir de puissants alliés. »

Il sentait si bien pourtant le danger de sa position, qu'il jura en cet instant sur la tête sacrée de son père, de ne plus jamais boire une quantité immodérée de vin.

Il fit appeler Thoutmos. Le confident se présenta aussitôt, complètement dégrisé.

— Nous avons la guerre, et je suis commandant en chef, dit le prince héritier.

Thoutmos s'inclina jusqu'à terre.

— Et je ne m'enivrerai plus jamais, ajouta le prince. — Mais sais-tu pourquoi ?

— Un chef doit se garder du vin et des parfums étourdissants, répliqua Thoutmos.

— Je ne m'en suis pas souvenu, et... j'ai laissé échapper mon secret devant les prêtres.

— Lequel ? s'écria Thoutmos effrayé.

— Que je les hais et que je me ris de leurs miracles...

— Cela n'a pas d'importance. Il est peu probable qu'ils comptent sur l'amour des gens.

— Et que je connais leurs secrets politiques, ajouta le prince.

—Aïe, dit Thoutmos avec un sifflement, voilà qui était inutile...

— Peu importe, continua Ramsès. — Envoie de suite des courriers aux régiments, afin que demain matin tous les chefs soient rendus ici, au conseil de guerre. Fais allumer les signaux d'alarme, pour qu'à partir de demain, toutes les troupes de la Basse-Egypte se mettent en marche vers la frontière occidentale. Va chez le nomarque, et dis-lui qu'il informe les autres nomarques de la nécessité de réunir des vivres, des vêtements et des armes.

— Nous aurons du tracas avec le Nil, remarqua Thoutmos.

— Aussi qu'on retienne sur les bras du Nil, tous les canots et toutes les barques pour le transport des troupes. Il faut également inviter les nomarques à la préparation de régiments de réserve....

Pendant ce temps, Méfrès et Mentezoufis s'én retournaient à leur demeure au temple de Phtah. Quand ils se trouvèrent seuls dans la cellule, le grand prêtre leva les mains au ciel et s'écria :

— Trinité des dieux immortels. Osiris, Isis et Horus, sauvez l'Egypte de l'anéantissement !... Depuis que le monde est monde, aucun pharaon n'a jamais proféré autant de blasphèmes que nous en avons entendu aujourd'hui de cet enfant !.. Que dis-je, un pharaon ?. . Aucun ennemi de l'Egypte, aucun Hittite, aucun Phénicien, aucun Libyen n'aurait osé se jouer ainsi du sacerdoce inviolable...

— Le vin rend l'homme transparent, répondit Mentezoufis.

— Mais c'est tout un nid de vipères qui se loge dans ce

jeune cœur... Il n'a nul respect pour l'état sacerdotal, il se rit des miracles, il ne croit pas aux dieux !..

— Une chose m'étonne surtout, dit Mentezoufis pensif. — D'où connaît-il nos pourparlers avec Béroès ? Car je jure qu'il les connaît.

— Une odieuse trahison a été commise, répondit Méfrès en se prenant la tête.

— Etrange chose ! Vous étiez quatre....

— Non pas quatre. Car au courant de la venue de Béroès il y avait encore la plus âgée des prêtresses d'Isis, les deux prêtres qui lui ont indiqué le chemin du temple de Set, et le prêtre qui l'a reçu à la porte !... Attends donc... continua Méfrès, ce prêtre resta tout le temps dans le souterrain..... Et s'il a écouté ?..

— En tout cas, il n'a pas vendu le secret à cet enfant, mais à quelqu'un de plus sérieux. Et c'est là ce qui est dangereux !...

En ce moment, à la porte de la cellule frappa le grand prêtre du temple de Phtah, le bienheureux Sem.

— La paix soit avec vous, dit-il en entrant.

— Béni soit ton cœur.

— Je suis venu, car vous éleviez la voix, comme si un malheur était arrivé. Je ne pense pas que ce soit la guerre avec le misérable Libyen qui vous effraye ?... continua Sem.

Mentezoufis l'interrompit :

— Que pense Votre Honneur du prince héritier ?

— Je pense, répondit Sem, qu'il doit être très satisfait de la guerre et du commandement en chef. En voilà un qui est né pour les actions héroïques ! Quand je le regarde, le lion de Ramsès me vient à l'esprit... Ce jeune homme est capable de se jeter seul sur toutes les bandes libyennes, et peut-être même de les mettre en fuite.

— Ce jeune homme, dit Méfrès, peut renverser tous nos temples, et rayer l'Egypte de la surface de la terre.

Le bienheureux Sem sortit rapidement une amulette d'or qu'il portait sur la poitrine, et murmura :

— Fuyez dans le désert, paroles néfastes... Eloignez-vous et ne faites pas de tort aux justes !.. Que raconte donc Votre Excellence ?... dit-il plus haut d'un ton de reproche.

— Le noble Méfrès dit vrai, s'écria Mentezoufis. — La tête et l'estomac te feraient mal, si des lèvres humaines pouvaient te répéter les blasphèmes que nous avons entendu proférer aujourd'hui par ce jouvenceau.

— Ne plaisante pas, prophète, dit le grand prêtre Sem avec indignation. — Je croirais plutôt que l'eau s'enflamme, et que l'air éteint le feu, que Ramsès capable de blasphèmes.

— C'est, soi-disant, sous l'empire du vin, qu'il les a proférés, ajouta méchamment Méfrès.

— Quand bien même !.. Je ne nie pas que ce soit un prince léger et aimant le plaisir, mais un blasphémateur !..

— Nous aussi, nous le pensions, reprit Mentezoufis. Et nous étions si sûrs de connaître son caractère, que depuis son retour du temple de Hator, nous avions même cessé d'étendre notre contrôle sur lui...

— Tu plaignais l'or pour payer les surveillants, intervint Méfrès. — Tu vois les conséquences qu'entraîne une négligence en apparence minime !...

— Mais qu'est-il donc arrivé ? demanda impatiemment Sem.

— Je répondrai brièvement ; le prince héritier se raille des dieux !...

— Oh !

— Il critique les ordres du pharaon.

— Est-il possible ?

— Il qualifie de traîtres les membres du Conseil suprême...

— Mais....

— Et il a su par quelqu'un la venue de Béroès, et même son entrevue avec Méfrès, Herhor et Pen-ta-our au temple de Set.

Le grand prêtre Sem se prit la tête à deux mains, et se mit à parcourir la cellule à grands pas.

— Impossible!... disait-il. Impossible... — A moins que quelqu'un n'ait jeté un charme sur ce jeune homme?... Cette prêtresse phénicienne qu'il a enlevée du temple peut-être?....

Cette remarque parut si juste à Mentezoufis qu'il jeta un coup d'œil à Méfrès. Mais le grand prêtre irrité ne se laissa pas distraire de son idée.

— Nous verrons, répliqua-t-il. Il faut d'abord établir une enquête, afin de savoir ce qu'a fait le prince jour par jour, depuis qu'il est revenu du temple de Hator. Il a eu trop de liberté, trop de rapports avec les infidèles et les ennemis de l'Egypte... Toi, noble Sem, tu nous aideras..

En conséquence de cette décision, le grand prêtre Sem fit de suite convoquer le peuple pour le lendemain à une cérémonie solennelle dans le temple de Phtah.

Les hérauts sacerdotaux se postèrent donc aux angles des rues, sur les places, dans les champs même, et là avec des trompettes et des flûtes, ils appelaient tout le peuple. Et quand un nombre suffisant d'auditeurs s'était rassemblé, ils leur annonçaient qu'au temple de Phtah, auraient lieu trois jours durant, des prières et des processions, afin que le dieu bon bénisse les armes égyptiennes, écrase les Libyens, et envoie à leur chef Musawasa, la lèpre, la cécité et la folie.

Tout se fit comme le voulaient les prêtres. Dès le matin jusqu'à très avant dans la nuit, le bas peuple, les gens appartenant à tous les corps de métiers, s'attroupaient autour des murailles du temple, l'aristocratie et les riches citadins se réunissaient dans le vestibule extérieur, et les prêtres de l'endroit et des nomes voisins présentaient des offrandes au dieu Phtah, et récitaient des prières dans la chapelle sacrée.

Trois fois par jour sortait une procession solennelle, où l'on portait dans une nef d'or, close de rideaux, la vénérable statue de la divinité. Le peuple tombait à plat ventre devant elle, et

confessait à haute voix ses iniquités, et les prophètes répandus en grand nombre, parmi la foule, lui facilitaient la contrition, à l'aide de questions appropriées. Même chose se passait dans le péristyle du temple. Mais comme les hommes nobles et riches n'aimaient pas à s'accuser à haute voix, les saints pères prenaient à part les représentants, et tout bas leur donnaient des conseils et des admonitions.

A midi avait lieu la cérémonie la plus solennelle. A cette heure, en effet, les troupes marchant vers l'occident, venaient obtenir les bénédictions du grand-prêtre, et rafraîchir la puissance de leurs amulettes qui pouvaient amortir les coups de l'ennemi.

Parfois des roulements de tonnerre se répandaient dans le temple, et à l'heure nocturne, au-dessus des pylônes jaillissaient des éclairs. C'était le signe que le dieu exauçait les prières de quelqu'un ou qu'il s'entretenait avec les prêtres.

Lorsque les solennités terminées, les trois dignitaires, Sem, Méfrès et Mentezoufis se réunirent pour délibérer confidentiellement, la situation était déjà éclaircie.

La pieuse cérémonie avait rapporté au temple quarante talents environ, mais on en avait dépensé près de soixante à faire des cadeaux, ou à payer les dettes de diverses personnes de l'aristocratie ou de l'ordre militaire.

Et l'on avait recueilli les nouvelles suivantes :

Parmi les troupes circulait le bruit que le prince Ramsès montant sur le trône, la guerre éclaterait avec l'Assyrie, et rapporterait des avantages considérables à qui y prendrait part. Le plus humble soldat, disait-on, ne reviendrait pas de cette expédition sans mille drachmes, sinon plus.

Parmi le peuple on se disait tout bas, que le pharaon revenant victorieux de Ninive distribuerait des esclaves à tous les paysans, et dispenserait l'Egypte d'impôts pour plusieurs années.

Quant à l'aristocratie, elle pensait que le nouveau pharaon,

avant toute autre chose, enlèverait aux prêtres et restituerait aux nobles, tous les biens devenus, à la suite de dettes impayées, la propriété des temples. On disait aussi, que le pharaon futur gouvernerait d'une manière absolue sans le concours du grand conseil sacerdotal.

Enfin dans toutes les couches de la société, régnait la conviction que le prince Ramsès, afin de s'assurer l'appui des Phéniciens, s'était converti au culte de la déesse Ishtar, et lui témoignait une dévotion particulière. En tout cas, un fait était certain, le prince était venu une nuit au temple d'Ishtar, et il avait vu on ne sait quels miracles. D'ailleurs parmi les riches Asiatiques courait le bruit que Ramsès avait offert au temple de riches présents, et qu'en retour il avait obtenu une prêtresse, devant l'affermir dans sa foi.

Tous ces renseignements avaient été recueillis par Sem et ses prêtres. De leur côté, les saints Méfrès et Mentezoufis firent connaître la nouvelle suivante, qui leur était parvenue de Memphis.

C'était le prêtre Osochor qui avait reçu dans les souterrains du temple de Set le prêtre Chaldéen, le faiseur de miracles Béroès. Or deux mois après, Osochor mariant sa fille, lui avait fait don de riches joyaux et avait acheté aux nouveaux époux une importante métairie. Comme Osochor n'avait pas de revenus considérables, on soupçonnait que ledit prêtre, ayant surpris la conversation de Béroès avec les dignitaires égyptiens avait vendu ensuite aux Phéniciens le secret du traité, et obtenu en retour une grosse fortune.

Après avoir écouté, le grand prêtre Sem dit :

— Si le saint Béroès est réellement un faiseur de miracles, il faut avant tout lui demander si Osochor a trahi le secret...

— On le lui a demandé, répliqua Méfrès, mais le saint homme a dit qu'il voulait garder le silence en cette affaire. Il a ajouté, que, quand bien même quelqu'un aurait surpris nos conciliabules, et les aurait rapportés aux Phéniciens, ni

l'Egypte ni la Chaldée n'en souffriraient aucun mal. Si donc il se trouvait un coupable, il convenait de se montrer miséricordieux à son égard.

— Saint!... En vérité, c'est un saint homme!... murmura Sem.

— Et que pense Votre Excellence, dit Méfrès à Sem, du prince héritier et des troubles qu'ont provoqués ses agissements?

— Je dirai la même chose que Béroès : le prince héritier ne causera nul mal à l'Egypte, il faut donc avoir de l'indulgence.

— Ce jouvenceau se raille des dieux et des miracles, pénètre dans les temples étrangers, pousse le peuple à la révolte..... Ce ne sont pas là de petites choses!.... disait avec amertume Méfrès, qui ne pouvait oublier que Ramsès s'était insolemment moqué de ses pieuses pratiques.

Le grand prêtre Sem aimait Ramsès, il répondit donc avec un sourire débonnaire :

— Quel paysan en Egypte ne serait heureux de posséder un esclave, pour échanger son dur labeur contre une douce paresse? Et est-il un homme sur terre, qui ne rêve de ne point payer d'impôts! Avec ce qu'il verse au trésor, sa femme, en effet, ses enfants et lui-même pourraient se payer de beaux habits et jouir de plaisirs divers!

— La paresse et les dépenses immodérées corrompent l'homme, prononça Mentezoufis.

— Quel soldat, poursuivit Sem, ne désire la guerre et ne souhaite mille drachmes de profit, et même davantage. Je vous demande, en outre, mes frères, quel pharaon, quel nomarque, quel noble paie volontiers les dettes qu'il a contractées, et ne regarde d'un mauvais œil les richesses des temples?

— C'est là une concupiscence impie! murmura Méfrès...

— Et enfin, poursuivit Sem, quel héritier du trône n'a rêvé

de limiter l'autorité des prêtres? quel pharaon, dans les débuts de son règne, n'a désiré secouer l'ascendant du Conseil suprême?

— Tes paroles sont pleines de sagesse, dit Méfrès. — Mais à quoi peuvent-elles nous conduire?

— A ceci, que vous ne dénonciez pas le prince au Conseil suprême. Il n'est pas de tribunal, en effet qui pût condamner le prince, parce que les paysans seraient heureux de ne pas payer d'impôts, ou parce que les soldats désirent la guerre. Et vous pourriez même recevoir des reproches. Car si vous aviez surveillé le prince jour par jour, si vous aviez réprimé ses menus écarts, il n'y aurait pas aujourd'hui une pyramide d'accusations, qui d'ailleurs, ne reposent sur rien.

En pareilles matières, le mal n'est pas que les hommes aient de la propension au péché, ils en eurent toujours; mais c'est que nous, nous ne les ayons point surveillés. Notre sainte rivière, la mère de l'Egypte, aurait vite envahi les canaux si les ingénieurs cessaient de s'en occuper.

— Et que dira Votre Excellence des saillies que le prince s'est permises dans son entretien avec nous? Lui pardonneras-tu ses odieuses plaisanteries sur les miracles?... demanda Méfrès. — Car enfin ce jouvenceau a gravement offensé ma piété...

— Celui-là s'offense lui-même qui cause avec un homme ivre, répondit Sem. — D'ailleurs Vos Excellences n'avaient pas le droit de s'entretenir des plus graves affaires de l'Etat avec le prince non dégrisé... Et même vous avez commis une faute en nommant chef d'armée un homme aviné. Un chef doit avoir sa pleine conscience.

— Je m'humilie devant votre sagesse, dit Méfrès, mais j'opine pour accuser le prince devant le Conseil suprême.

— Et moi, je vote contre l'accusation, répartit énergiquement Sem. Le Conseil doit être avisé de tous les agissements

du vice-roi sous la forme, non d'une plainte, mais d'un simple rapport.

— Et moi aussi je suis contre la plainte, dit Mentezoufis.

Le grand prêtre Méfrès, voyant qu'il avait deux voix contre lui, retira sa demande d'accusation. Mais il garda le souvenir de l'affront subi, et dissimula son animosité en son cœur.



CHAPITRE XVI

L'Enfant de Sara

Sur le conseil des astrologues, le quartier général devait quitter Pi-Bast, le septième jour de Hator. Ce jour en effet était « bon, bon, bon ». Les dieux au ciel et les hommes sur la terre, se réjouissaient de la victoire de Râ sur ses ennemis, et quiconque naissait ce jour-là devait mourir dans une vieillesse avancée, entouré de respect.

C'était également un jour propice aux femmes enceintes et aux marchands de tissus, néfaste pour les grenouilles et les souris.

Depuis l'instant de sa nomination au commandement suprême, Ramsès s'était fiévreusement jeté au travail. Il recevait lui-même chaque régiment qui arrivait, en examinait les armes, les vêtements et les campements. Il accueillait lui-même les recrues, et les exhortait à s'instruire avec soin de la manœuvre pour la ruine des ennemis et la gloire du pharaon. Il présidait chaque conseil de guerre, assistait à l'interrogatoire de chaque espion, et au fur et à mesure de l'arrivée des nouvelles, il marquait de sa propre main les mouvements des troupes égyptiennes, et les positions des ennemis.

Il passait si vite d'un endroit à l'autre, qu'attendu partout, il fondait néanmoins rapide comme l'épervier. Le matin il était au sud de Pi-Bast et inspectait les vivres; une heure plus tard, il apparaissait au nord de la ville et découvrait que dans le régiment de Zeb, il manquait 150 hommes. Vers le soir, il

rejoignait les avant-gardes, assistait à la traversée d'un bras du Nil, et passait en revue deux cents chars de guerre.

Le saint Mentezoufis, qui en sa qualité de plénipotentiaire de Herhor, se connaissait bien en art militaire, n'en revenait pas d'étonnement.

— Vous savez, Excellences, dit-il à Sem et à Méfrès, que je n'aime pas le prince héritier depuis le jour où j'ai découvert sa méchanceté et sa perversité. Mais qu'Osiris me soit témoin, si ce jeune homme n'est pas né capitaine. Je vous dirai une chose inouïe ; nous concentrerons nos forces sur la frontière trois ou quatre jours avant l'époque prévue. Les Libyens ont déjà perdu la partie quoiqu'ils n'aient pas encore entendu le sifflement de nos flèches !...

— Un pareil pharaon sera d'autant plus dangereux pour nous... ajouta Méfrès, avec l'opiniâtreté qui caractérise les vieillards.

Le 6 de Hator, vers le soir, le prince Ramsès se baigna et annonça à l'état-major, que le lendemain, deux heures avant le lever du soleil, on partirait.

— Et maintenant je veux dormir, ajouta-t-il.

Mais il était plus facile de vouloir que de pouvoir dormir.

Dans toute la ville, les soldats fourmillaient, et auprès du palais de l'héritier présomptif campait un régiment dont les soldats mangeaient, buvaient et chantaient, sans songer nullement au repos.

Le prince se retira dans la chambre la plus éloignée, mais là encore, on ne le laissa pas se dévêtir. Toutes les cinq minutes accourait quelque aide de camp avec un rapport insignifiant ou avec une demande d'instructions pour des affaires qu'aurait pu résoudre sur place le commandant du régiment. On amenait des espions qui n'apportaient aucun renseignement nouveau ; de grands seigneurs arrivaient avec une suite peu nombreuse, pour offrir leurs services au prince, comme volontaires. Des marchands Phéniciens insistaient pour être

reçus, les uns désireux de se charger de l'approvisionnement de l'armée, les autres déjà fournisseurs, mais venus se plaindre des exigences des généraux.

Il ne manquait même ni de devins ni d'astrologues, qui au dernier moment, avant le départ, voulaient tirer les horoscopes au prince, pas plus que de magiciens, ayant à vendre des amulettes certaines contre les traits.

Tous ces gens pénétraient, pour ainsi dire, de vive force dans la chambre du prince, chacun d'eux pensant tenir entre ses mains le sort de la guerre, et jugeant qu'en de pareilles circonstances, toute étiquette disparaissait.

Le prince héritier donnait patiemment satisfaction à tous les intéressés. Mais lorsque à la suite de l'astrologue, une des femmes du prince se fut glissée dans la chambre avec le reproche, qu'évidemment Ramsès ne l'aimait pas, puisqu'il ne lui avait pas dit adieu, et quand, un quart d'heure après, derrière la fenêtre, les sanglots d'une autre favorite se furent fait entendre, le prince ne put plus y tenir.

Il appela Thoutmos et lui dit :

— Reste dans cette chambre, et si tu en as l'envie, console les femmes de ma maison. Moi, je vais me coucher quelque part dans le jardin, car autrement je ne dormirai pas, et demain, j'aurai l'air d'une poule qui sort d'un puits.

— Où dois-je te chercher en cas de besoin? demanda Thoutmos.

— Oh! oh!... dit le prince en éclatant de rire. — Ne me cherchez nulle part. Je me retrouverai tout seul, quand les trompettes sonneront le réveil.

Ceci dit, le prince jeta sur ses épaules un long manteau à capuchon, et s'échappa dans le jardin.

Mais le jardin fourmillait également de soldats, de marmitons et d'autres serviteurs de l'héritier présomptif. Dans toute l'étendue du palais en effet, comme il arrive d'ordinaire avant un départ en campagne, l'ordre avait disparu. Ramsès,

s'en apercevant, tourna ses pas vers la partie la plus épaisse du parc, il y trouva un berceau de vignes, et, satisfait, il se jeta sur un banc.

— Là, du moins, murmura-t-il, ni les prêtres ni les femmes ne me trouveront.

Il s'endormit aussitôt comme une souche.

Depuis quelques jours, la Phénicienne Kama se sentait souffrante. Son énervement s'était accru d'un singulier malaise général et de douleurs dans les articulations. En outre, le visage la démangeait et surtout le front, au-dessus des sourcils.

Ces petits accidents lui parurent si inquiétants, qu'elle cessa de craindre qu'on la tuât; mais par contre, elle restait constamment assise devant un miroir, ayant permis aux suivantes de faire ce que bon leur semblait, pourvu qu'on la laissât en repos. En ce moment, elle ne pensait ni à Ramsès, ni à Sara, qu'elle haïssait, toute son attention était absorbée par des taches sur le front, qu'un œil moins exercé n'eût même pas aperçues.

— Une tache... oui, il y a des taches... se disait-elle terrifiée. Deux... trois... O Astarté, pourtant, tu ne voudras pas punir ainsi ta prêtresse... Mieux vaudrait la mort... Mais quelle sottise est-ce là ?... Quand je me passe les doigts sur le front, les taches deviennent plus rouges... Evidemment, quelque chose m'a piqué, ou bien encore, je me suis frottée avec une huile impure... Je vais me laver, et demain il n'y aura plus de taches.

Le lendemain arriva mais les taches n'avaient point disparu...

Elle appela une suivante.

— Ecoute, dit-elle. Regarde-moi.

Mais en disant cela, elle s'assit dans la partie la moins éclairée de la chambre.

— Ecoute et regarde... continua-t-elle d'une voix étouffée.

— Ne... ne vois-tu pas des taches sur mon visage?... Seulement... ne t'approche pas.

— Je ne vois rien, répartit la suivante.

— Ni sous l'œil gauche?... ni au-dessus des sourcils?... demanda la Phénicienne avec une irritation croissante.

— Daignez tourner votre face divine vers la lumière, dit la suivante.

Cette demande si naturelle jeta Kama dans l'exaspération.

— Va-t-en! misérable!... s'écria-t-elle et ne te présente plus devant moi.

Et quand la suivante se fut enfuie, sa maîtresse se précipita fièvreusement vers la toilette et ayant ouvert quelques petits pots, elle se peignit, à l'aide d'un pinceau, le visage en rose.

Vers le soir, ressentant toujours de la douleur dans les jointures et une inquiétude pire encore que la douleur, elle fit mander un médecin. Quand on lui annonça qu'il était là, elle se regarda dans le miroir et fut saisie comme d'un nouvel accès de folie. Elle jeta le miroir à terre, et s'écria avec larmes qu'elle ne voulait pas de médecin.

Toute la journée du 6 du mois de Hator, elle ne mangea rien et ne voulut voir personne.

Lorsqu'après le coucher du soleil, une esclave entra avec de la lumière, Kama se coucha sur le lit, la tête enveloppée d'un châle. Elle ordonna à l'esclave de se retirer au plus vite, puis elle s'assit dans un fauteuil loin de la torche et passa plusieurs heures dans l'engourdissement d'un demi-sommeil.

« Il n'y a point de taches, pensait-elle, et s'il y en a ce ne sont pourtant pas celles-là... Ce n'est pas la lèpre.

— Dieux! s'écria-t-elle en se jetant sur le sol, il ne se peut pas que moi... Dieux secourez-moi!.. Je reviendrai au temple... je ferai pénitence ma vie durant.... .

Et de nouveau elle se calma, pensant :

« Il n'y a aucune tache... Depuis plusieurs jours, je me

frotte la peau, ce qui la rend rouge... Quoi donc!.. A-t-on jamais entendu qu'une prêtresse et qu'une femme de l'héritier du trône pût tomber malade de la lèpre?.. O dieux!.. Cela n'a jamais été depuis que le monde est monde... Il n'y a que les pêcheurs, les prisonniers, et les misérables Juifs... Oh! cette vile Juive!... Envoyez-lui la lèpre, à elle, célestes puissances... »

En cet instant, à la fenêtre du premier étage, une ombre se profila brusquement. Puis un léger bruit se fit entendre, et du dehors sauta dans la chambre... le prince Ramsès...

Kama resta effrayée de stupeur. Soudain, elle se saisit la tête à deux mains, et dans ses yeux se peignit une terreur sans bornes.

— Lykon, murmura-t-elle, en se prenant la tête. — Lykon, toi ici?.. Tu périras!.. On te poursuit....

— Je sais, répartit le Grec d'un ton railleur. — Tous les Phéniciens, et toute la police de Sa Sainteté sont à mes trousses. Et cependant, ajouta-t-il, je suis chez toi, et j'ai été chez ton maître...

— Tu as été chez le prince?...

— Oui, dans sa propre chambre... Et je lui aurais laissé mon poignard dans la poitrine, si les mauvais esprits ne l'avaient éloigné... Visiblement, ton amant est allé chez une autre femme que toi...

— Que veux-tu ici?.. Fuis!.. murmura Kama.

— Oui, mais avec toi, répliqua-t-il. — Dans la rue, nous attend un char; nous gagnerons le Nil, et là, ma barque...

— Tu es devenu fou!... Mais la ville et les chemins sont pleins de monde...

— C'est ce qui fait justement que j'ai pu pénétrer au palais, et que nous pourrons nous échapper avec plus de facilité, disait Lykon. — Rassemble tous tes objets précieux... Je vais revenir tout de suite, et je te prendrai...

— Où vas-tu?...

— Je vais chercher ton maître, répliqua-t-il, car je ne partirai pas sans lui laisser un souvenir.

— Tu es fou.

— Silence!... interrompit-il, pâle de colère. — Tu veux encore le défendre!

La Phénicienne chancela, serra les poings et dans ses yeux, brilla une lueur sinistre.

— Et si tu ne le trouves pas?... demanda-t-elle.

— Et bien, je tuerai quelques-uns de ses soldats endormis, je mettrai le feu au palais... D'ailleurs, sais-je ce que je ferai.. Mais je ne partirai pas sans lui laisser un souvenir.

Les grands yeux de la Phénicienne avaient une expression si effrayante, que Lykon s'étonna.

— Qu'as-tu?... demanda-t-il.

— Rien. Ecoute. Jamais tu n'as tant ressemblé au prince qu'aujourd'hui!... Si donc tu veux faire quelque chose de bien...

Elle approcha son visage de l'oreille de Lykon, et se mit à chuchoter.

Le Grec écoutait stupéfait.

— Femme, dit-il, les plus mauvais esprits parlent par ta bouche..... Oui le soupçon tombera sur lui!

— C'est meilleur qu'un poignard, répondit-elle en riant, n'est-ce pas?...

— Jamais, une pareille idée ne me serait venue!... Il vaudrait peut-être mieux tous les deux?

— Non!... Qu'elle vive, elle... Ce sera ma vengeance...

— Quelle âme perverse! murmura Lykon, mais tu me plais... Nous nous acquitterons royalement envers eux...

Il se recula vers la fenêtre et disparut. Kama se pencha pour le voir, et, enfiévrée, oublieuse d'elle-même, elle écouta :

Un quart d'heure peut-être après le départ de Lykon, du côté du bosquet de figuiers, se répandit un cri perçant de femme. Il se répéta plusieurs fois, puis se tut.

Au lieu de ressentir la joie espérée, la Phénicienne fut prise de peur. Elle tomba à genoux et plongea ses yeux égarés dans le jardin obscur...

En bas, on entendit une course silencieuse, un pilier du balcon craqua, et dans la fenêtre, réapparut Lykon, en manteau sombre.

Il haletait violemment, et ses mains tremblaient.

— Où sont tes bijoux?... murmura-t-il.

— Laisse-moi tranquille, répondit-elle.

Le Grec la saisit par la nuque.

— Malheureuse, dit-il, ne comprends-tu pas qu'avant que le jour paraisse, on te mettra en prison, pour t'étrangler dans quelques jours?

— Je suis malade...

— Où sont les bijoux?...

— Ils sont sous le lit.

Lykon entra dans la chambre, et à la lumière de la torche, il retira une lourde cassette, jeta un manteau sur les épaules de Kama, et l'entraîna violemment par le bras.

— Allons, viens! Où est la porte par où entre chez toi, ce... ce... ton maître?...

— Laisse-moi...

Le Grec se pencha sur elle et murmura :

— Ah! Ah!... tu penses que je te laisserai ici?... Aujourd'hui je tiens autant à toi qu'à une chienne qui a perdu le flair... Mais tu dois venir avec moi... Que ton maître apprenne qu'il y a quelqu'un de meilleur que lui. Il a volé une prêtresse au temple, et moi, je lui prends sa maîtresse à lui...

— Je te dis que je suis malade...

Le Grec sortit un mince stylet et le lui appuya sur la nuque. Elle trembla toute, et murmura :

— Je viens...

Ils sortirent du jardin par la porte secrète. Du côté du palais du prince leur parvenait le bruit des soldats brûlant

des feux. Çà et là, parmi les arbres, des lumières surgissaient ; de temps en temps, quelque serviteur de l'héritier présomptif passait à côté d'eux. A la porte, la garde les arrêta :

— Qui êtes-vous ?

— Thèbes, répondit Lykon.

Sans encombre, ils sortirent et disparurent dans les petites rues du quartier étranger de Pi-Bast.

Deux heures avant la pointe du jour, les trompettes et les tambours se firent entendre dans la ville.

Thoutmos, encore couché, était plongé dans un profond sommeil quand le prince tira le manteau qui le couvrait, et s'écria avec un joyeux rire.

— Lève-toi chef vigilant !... Les régiments sont déjà en marche.

Thoutmos s'assit sur le lit et frotta ses yeux encore pleins de sommeil.

Ah ! C'est toi, seigneur !.. demanda-t-il en bâillant. — Eh bien, as-tu bien dormi ?

— Comme jamais !.. répondit le prince.

— Moi je dormirais bien encore.

Ils se baignèrent tous deux, endossèrent leurs tuniques et leurs demi-cuirasses et enfourchèrent des chevaux qui piaffaient d'impatience aux mains de palefreniers.

Bientôt le prince quitta la ville, avec une suite peu nombreuse, devançant en route, les colonnes des troupes qui marchaient paresseusement. Le Nil avait fortement débordé, et le prince voulait être présent au passage des canaux et des gués.

Quand le soleil se leva, le dernier char de guerre était déjà loin de la ville, et l'illustre nomarque de Pi-Bast disait à ses serviteurs :

— Maintenant je m'en vais dormir, et malheur à qui m'éveillerait avant le banquet du soir ! Le soleil divin lui-même se repose après chaque journée, or moi, depuis le premier de Hator, je ne me suis pas couché.

Il n'avait pas achevé de vanter sa vigilance que l'officier de police entrait et lui demandait un entretien particulier au sujet d'une affaire très grave.

— Que la terre vous engloutisse!.. gronda le noble seigneur.

Cependant il fit approcher l'officier, et lui demanda avec emportement :

— On ne peut donc pas attendre quelques heures?.. Le Nil pourtant ne s'est pas enfui...

— Un grand malheur est arrivé, répartit l'officier. — Le fils de l'héritier du trône a été assassiné...

— Quoi!.... quel!.... s'écria le nomarque.

— Le fils de Sara la Juive.

— Qui l'a tué?.... Quand?....

— Cette nuit.

— Mais qui a pu le faire?

L'officier courba la tête, et mit ses mains en croix.

— Je te demande qui l'a tué?.. répéta le dignitaire plus effrayé qu'irrité.

— Seigneur, daigne faire l'enquête toi-même. Mes lèvres ne répèteront pas ce qu'ont entendu mes oreilles.

L'effroi du nomarque s'accrut. Il fit amener les serviteurs de Sara, et en même temps, il envoya quérir le grand prêtre Méfrès. — Mentezoufis, en sa qualité de représentant du ministre de la guerre était parti avec le prince.

Méfrès arriva surpris. Le nomarque le mit au courant de l'assassinat de l'enfant du prince héritier, et de ce fait, que l'officier de police n'osait fournir aucun éclaircissement.

— Y a-t-il des témoins? demanda le grand prêtre.

— Ils attendent les ordres de Votre Excellence, saint père.

On introduisit le portier de Sara.

— As-tu appris, lui demanda le nomarque, que l'enfant de ta maîtresse a été tué?

L'homme se jeta contre terre et répondit :

— J'ai même vu les illustres restes fracassés contre le mur, et j'ai arrêté notre maîtresse qui, en criant, se précipitait dans le jardin...

— Quand est-ce arrivé?

— Aujourd'hui après minuit. Aussitôt après la venue chez notre maîtresse du très illustre prince héritier... répondit le portier.

— Comment? le prince a donc été cette nuit chez votre maîtresse? demanda Méfrès.

— Tu l'as dit, grand prophète.

— C'est étrange! dit tout bas Méfrès au nomarque.

La cuisinière de Sara était le second témoin; une fille de service, le troisième. Toutes deux prétendaient qu'après minuit, le prince héritier était monté à la chambre de Sara. Il y était demeuré un instant, puis il était sorti dans le jardin en courant très vite, et aussitôt après, Sara était apparue poussant des cris affreux.

— Mais le prince héritier, de toute la nuit, n'est pas sorti de sa chambre dans le palais... dit le nomarque.

L'officier de police hocha la tête et fit savoir que quelques serviteurs du palais attendaient dans l'antichambre.

On les appela, le saint Méfrès leur posa des questions, et il apparut que l'héritier du trône... n'avait pas dormi au palais!.. Il avait quitté sa chambre avant minuit, était sorti au jardin et n'était revenu qu'au bruit des premières trompettes sonnant le réveil.

Lorsqu'on eût fait sortir les témoins et que les deux dignitaires restèrent seuls, le nomarque se jeta sur le sol en gémissant, et prévint Méfrès qu'il était gravement malade et qu'il aimait mieux perdre la vie que poursuivre l'enquête. Le grand prêtre était très pâle, très ému, mais il répondit qu'il fallait éclaircir l'affaire du meurtre, et au nom du pharaon, il ordonna au nomarque de se rendre avec lui à la demeure de Sara.

Il n'y avait pas loin jusqu'au jardin du prince héritier et les deux dignitaires se trouvèrent incontinent sur le lieu du crime.

Arrivés à la chambre du premier étage, ils virent Sara, agenouillée près du berceau, dans l'attitude d'une femme qui nourrit un tout petit enfant. Le mur et le sol étaient rouges de taches sanglantes. Le nomarque défaillait tellement, qu'il dût s'asseoir ; mais Méfrès était tranquille. Il s'approcha de Sara, lui toucha l'épaule et dit :

— Femme, nous venons ici au nom de Sa Sainteté...

Sara se releva d'un bond, et apercevant Méfrès, elle s'écria d'une voix terrible :

— Malédiction sur vous !.. Vous avez voulu avoir un roi des Juifs, et le voilà le roi... O malheureuse ! pourquoi ai-je écouté vos conseils perfides...

Elle chancela et retomba près du berceau, en gémissant.

— Mon petit garçon... Mon petit Seti !.. Il était si beau, si intelligent... Tout à l'heure encore il me tendait ses petites mains... Jéhovah ! cria-t-elle, rends-le moi, car enfin tu le peux... Dieux égyptiens ! Osiris... Horus... Isis... Isis, tu as pourtant été mère toi-même !.. Il est impossible qu'aux cieux, personne n'écoute ma prière... Un si petit enfant... Une hyène aurait eu pitié de lui.

Le grand-prêtre la prit sous les bras, et la remit sur ses pieds. La police et les serviteurs avaient empli la chambre.

— Sara, dit le grand-prêtre, au nom de Sa Sainteté le maître de l'Egypte, je te conjure et t'ordonne de répondre : qui a tué ton fils ?

Elle regardait devant elle comme égarée, en se passant la main sur le front. Le nomarque lui donna de l'eau et du vin et une des femmes présentes l'aspergea de vinaigre.

— Au nom de Sa Sainteté, répéta Méfrès, je t'ordonne, Sara, de me dire le nom du meurtrier.

Les assistants commencèrent à rétrograder vers la porte, le nomarque d'un geste désespéré se boucha les oreilles.

— Qui l'a tué?.. dit Sara d'une voix étouffée, le regard abîmé dans le visage de Méfrès. — Tu demandes qui l'a tué?.. Je vous connais prêtres!.. Je connais votre justice.

— Eh bien qui?.. insistait Méfrès.

— Moi!.. s'écria Sara d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. — Moi, j'ai tué mon enfant, parce que vous en avez fait un Juif.

— C'est faux, dit le grand prêtre d'une voix sifflante.

— Moi!.. moi!.. répéta Sara. — Hé, vous autres qui me voyez et m'entendez, elle se tourna vers les assistants, sachez que c'est moi qui ai tué... moi... moi... moi!.. clamait-elle en se frappant la poitrine.

Devant une telle accusation portée contre elle-même, le nomarque reprit ses sens, et regarda Sara avec compassion, les femmes sanglotaient, le portier essuyait ses larmes. Seul, le saint Méfrès serrait ses lèvres blêmes. Enfin, il dit d'une voix forte, en regardant les agents de la police.

— Serviteurs de Sa Sainteté, je vous remets cette femme. Conduisez-la à la maison de justice.

— Mais mon fils sera avec moi!... s'écria Sara en se jetant vers le berceau.

— Avec toi... avec toi, pauvre femme, dit le nomarque et il se couvrit le visage.

Les dignitaires sortirent de la chambre. L'officier de police ordonna d'apporter une litière, et avec les marques du plus grand respect, il fit descendre Sara. La malheureuse ayant enlevé du berceau le petit fardeau sanglant, prit place, sans résistance, dans la litière.

Tous les serviteurs la suivirent à la maison de justice.

Comme Méfrès et le nomarque revenaient chez eux par le jardin, le gouverneur de la province dit, tout ému :

— J'ai pitié de cette femme.

— Elle sera justement punie... pour avoir menti, répliqua le grand-prêtre.

— Votre Excellence pense.....

— Je suis sûr que les dieux trouveront et jugeront le véritable assassin...

Devant la petite porte du jardin, le régisseur du palais de Kama leur barra la route, en criant :

— La Phénicienne n'est plus là !.. Elle a disparu cette nuit.....

— Nouveau malheur.. murmura le nomarque.

— Ne crains rien, dit Méfrès, elle a suivi le prince. ..

Par ces quelques réponses, le nomarque comprit que Méfrès haïssait le prince, et son cœur se glaça. Si l'on prouvait, en effet, à Ramsès, qu'il avait tué son propre fils, le prince héritier ne monterait jamais sur le trône paternel, et le joug sacerdotal si rude pèserait plus lourdement encore sur l'Egypte.

La tristesse du dignitaire s'accrut encore, lorsqu'on lui eût dit le soir, que deux médecins du temple de Hator, après avoir examiné le cadavre de l'enfant, avaient exprimé la conviction que seul un homme avait pu commettre le meurtre. Quelqu'un, disaient-ils, avait de la main droite saisi les deux petites jambes du petit garçon, et lui avait brisé la tête contre le mur. La main de Sara n'aurait pu enserrer les deux petites jambes, sur lesquelles, d'ailleurs, se marquaient les traces de doigts puissants.

Après cette explication, le grand prêtre Méfrès, en compagnie du grand-prêtre Sem, se rendit à la prison de Sara, et la conjura au nom de tous les dieux égyptiens et étrangers, de déclarer qu'elle n'était point coupable de la mort de l'enfant, et de dépeindre l'auteur du meurtre.

— Nous croirons à tes paroles, disait Méfrès, et tu seras libre de suite.

Mais Sara, au lieu de s'émouvoir de cette marque de bienveillance, tomba dans une grande colère.

— Chacals ! cria-t-elle, vous n'avez donc pas assez de deux victimes que vous en demandez encore d'autres !.. C'est moi, malheureuse qui ai fait cela, moi... car quel autre eût été assez vil, pour tuer un enfant !.. un tout petit enfant qui ne faisait de mal à personne !..

— Sais-tu bien, femme entêtée, ce qui t'attend ? demanda le saint Méfrès. — Pendant trois jours, tu devras tenir dans les bras les restes de ton enfant, puis, tu iras en prison pour quinze ans.

— Trois jours seulement ? répéta-t-elle. — Mais moi, c'est pour l'éternité que je ne veux pas m'en séparer, de mon petit Seti... Et ce n'est pas en prison, c'est dans la tombe que je le suivrai, et mon maître nous fera enterrer tous les deux ensemble.....

Quand les prêtres eurent quitté Sara, le très pieux Sem dit :

— Il m'est arrivé de voir et de juger des mères infanticides, mais aucune ne ressemblait à celle-là.

— Parce qu'aussi celle-là n'a pas tué son enfant, répartit Méfrès avec colère.

— Qui donc alors ?

— Celui qu'ont vu les serviteurs, lorsqu'il est entré brusquement dans la maison de Sara, et qu'il s'en est enfui l'instant d'après... Celui qui, marchant contre l'ennemi, se fait suivre de la prêtresse phénicienne Kama, qui a souillé l'autel... Celui enfin, conclut Méfrès avec emportement, qui a chassé Sara de sa maison et qui l'a fait esclave, parce que son fils était devenu Juif...

— Terribles sont tes paroles ! répartit Sem épouvanté.

— Le crime est pire, et malgré l'obstination de cette sotte femme, il sera découvert.

Le saint homme ne se doutait même pas que sa prophétie dût s'accomplir si vite.

Cela se fit de la manière suivante :

Le prince Ramsès, partant avec les troupes de Pi-Bast n'avait pas encore quitté le palais, que le chef de la police savait déjà le meurtre de l'enfant de Sara, la fuite de Kama, et ce fait que les serviteurs de Sara avaient vu le prince entrer la nuit dans sa maison. Le chef de la police était un homme d'esprit pénétrant: il devina qui avait pu commettre le meurtre, et au lieu de mener l'enquête sur place, il courut hors de la ville à la poursuite des fugitifs, après avoir prévenu Hiram de ce qui s'était passé.

Et voici qu'au moment où Méfrès s'efforçait de tirer une déposition de Sara, les meilleurs agents de la police de Pi-Bast, ainsi que tous les Phéniciens, sous la conduite de Hiram, pourchassaient déjà le Grec Lykon et la prêtresse Kama.

Et la troisième nuit, après le départ du prince, le chef de la police revint à Pi-Bast, menant derrière lui une grande cage couverte d'une toile, où une femme criait à perdre haleine. Sans aller se coucher, le chef de la police fit appeler l'officier qui avait conduit l'enquête, et avec attention écouta son rapport.

Au lever du soleil, les deux grands prêtres, Sem et Méfrès, ainsi que le nomarque de Pi-Bast reçurent une très humble invitation à daigner, si tel était leur bon plaisir, se rendre de suite chez le chef de la police. Effectivement, tous les trois arrivèrent à la même heure; le chef de la police, en les saluant très bas, se mit à les supplier de lui raconter tout ce qu'ils savaient du meurtre de l'enfant du prince héritier.

Le nomarque, tout grand dignitaire qu'il fût, pâlit en entendant cette humble invitation, et répondit qu'il ne savait rien. Le grand prêtre Sem, répéta presque la même chose, en ajoutant la remarque personnelle, que Sara lui paraissait innocente. Mais quand vint son tour le saint Méfrès dit :

— Je ne sais si Votre Excellence a été informée, que la nuit où l'on a commis le meurtre, s'est enfuie une des femmes du prince, nommée Kama.

Le chef de la police paraissait très surpris.

— Je ne sais aussi, poursuivit Méfrès, si l'on a dit à Votre Excellence, que l'héritier du trône n'a point passé la nuit au palais, et qu'il a été dans la maison de Sara? Le portier et deux servantes l'ont reconnu, car la nuit était assez claire.

L'étonnement du chef de la police semblait atteindre son apogée.

— C'est grand dommage, conclut le grand-prêtre, que Votre Noblesse ait été plusieurs jours absente de Pi-Bast...

Le chef de la police salua très bas Méfrès, et se tourna vers le nomarque.

— Votre Honneur ne daignerait-elle pas avoir la bonté de me dire, comment le prince était habillé ce soir-là?...

— Il avait une tunique blanche et un petit tablier pourpre frangé d'or, répartit le nomarque. Je m'en souviens très bien, car ce soir-là, j'ai été l'un des derniers à entretenir le prince.

Le chef de la police frappa dans ses mains, et le portier de Sara entra dans le cabinet.

— Tu as vu le prince, lui demanda le chef de la police, comme il entrait la nuit chez ta maîtresse?

— J'ai ouvert la petite porte à Son Excellence, puisse-t-elle vivre éternellement.

— Et te rappelles-tu comment il était habillé?...

— Il avait une tunique à raies jaunes et noires, un bonnet pareil, et un petit tablier bleu et rouge, répondit le portier.

Maintenant les deux prêtres et le nomarque commençaient à s'étonner.

Et lorsqu'on eut introduit l'une après l'autre les deux servantes de Sara, qui décrivirent exactement de même le costume de prince, les yeux du nomarque étincelèrent de joie, et sur la figure du saint Méfrès on put voir le trouble.

— Je suis prêt à jurer, intervint l'illustre nomarque, que le prince avait une tunique blanche et un petit tablier pourpre et or...

— Et maintenant, reprit le chef de la police, daignez, Excellences m'accompagner à la prison. Nous y verrons encore un autre témoin.....

Ils descendirent dans une salle souterraine, où contre la fenêtre se trouvait une grande cage couverte d'une toile. Avec son bâton le chef de la police fit tomber la toile, et les assistants aperçurent une femme étendue dans un coin.

— Mais c'est Kama!... s'écria le nomarque.

C'était en effet Kama, malade et très changée. Lorsqu'à la vue des dignitaires, elle se souleva et se dressa debout dans la lumière, les assistants virent que sa figure était couverte de taches cuivrées. Ses yeux étaient comme fous.

— Kama, dit le chef de la police, la déesse Astarté t'a frappée de la lèpre.

— Ce n'est pas la déesse!... s'écria-t-elle d'une voix altérée. Ce sont ces vils asiatiques qui m'ont jeté un voile empoisonné... Oh! malheureuse que je suis!...

— Kama, poursuivit le chef de la police, nos plus illustres grands prêtres, les saints Méfrès et Sem ont pris pitié de ta misère. Si tu réponds la vérité, ils prieront pour toi, peut-être le puissant Osiris détournera-t-il le malheur de ta tête. Il en est temps encore, la maladie commence à peine, et nos dieux peuvent beaucoup...

La femme malade tomba à genoux, et pressant sa figure contre les barreaux, elle se mit à dire d'une voix brisée :

— Prenez pitié de moi... j'ai renié les dieux phéniciens et jusqu'à la fin de ma vie, je consacrerai mes services aux grands dieux d'Egypte... Mais éloignez de moi...

— Réponds et dis la vérité, reprit le chef de la police, et les dieux ne te refuseront pas leur miséricorde : qui a tué l'enfant de Sara la Juive?...

— Le traître Lykon, un Grec... Il était chanteur dans notre temple, et disait m'aimer... Mais maintenant il m'a abandonnée, le misérable, après s'être emparé de mes bijoux !...

— Pourquoi Lykon a-t-il tué l'enfant ?

— Il voulait tuer le prince, mais ne l'ayant pas trouvé au palais, il a couru à la maison de Sara, et...

— De quelle manière le criminel a-t-il pu pénétrer dans une maison gardée ?

— Tu ne sais donc pas, Seigneur, que Lykon ressemble au prince. Ils se ressemblent comme les deux feuilles d'un même palmier...

— Comment Lykon était-il habillé cette nuit-là ?... demanda encore le chef de la police.

— Il avait... il avait une tunique à raies jaunes et noires, un bonnet pareil, et un petit tablier rouge et bleu... Ne me fatiguez plus... Rendez-moi la santé... Ayez pitié de moi... je serai fidèle à vos dieux... Vous partez déjà ?... O impitoyables !...

— Pauvre femme, dit le grand prêtre Sem, je t'enverrai un puissant faiseur de miracles, et peut-être...

— Oh ! qu'Astarté vous bénisse... Non, que vous bénissent vos dieux puissants et miséricordieux... murmurait la phénicienne, cruellement accablée.

Les dignitaires quittèrent la prison et revinrent dans le cabinet. Le nomarque, voyant que le grand prêtre Méfrès avait les yeux constamment baissés, et les lèvres serrées, lui demanda :

— Ne te réjouis-tu pas, saint homme, de ces miraculeuses découvertes, qu'a faites le chef éminent de notre police ?

— Je n'ai aucun sujet de joie, répartit rudement Méfrès. L'affaire au lieu de se simplifier, se complique... Car enfin Sara prétend toujours avoir elle-même tué l'enfant, et cette Phénicienne conte les choses, comme si on lui avait fait la leçon...

— Votre Excellence ne croit donc pas?... interrompit le chef de la police.

— Parce que jamais, je n'ai vu deux hommes se ressembler au point qu'on pût les prendre l'un pour l'autre. Et j'ai encore moins entendu dire qu'il existât à Pi-Bast un homme pouvant se faire passer pour notre héritier du trône (puisse-t-il vivre éternellement !...)

— Cet homme, dit le chef de la police, était à Pi-Bast au temple d'Astarté. Le prince tyrien Hiram le connaissait, et notre vice-roi l'avait vu de ses propres yeux. Même, il m'avait donné l'ordre il y a quelque temps de le saisir me promettant une forte récompense.

— Oh! oh!... s'écria Méfrès. — Je vois, noble chef de la police, qu'autour de toi commencent à se grouper les plus grands secrets de l'Etat. Permets-moi donc de ne pas croire à ce Lykon, tant que je ne l'aurai pas vu moi-même !...

Et irrité, il quitta le cabinet, suivi du saint prêtre Sem, qui haussait les épaules.

Lorsque leurs pas se furent tus dans le corridor, le nomarque jetant un regard perçant au chef de la police, dit :

— Eh bien?...

— En vérité, répartit le fonctionnaire, les saints prophètes commencent à se mêler maintenant même de ces choses, qui jadis, n'étaient pas de leur ressort...

— Et nous devons le supporter!... murmura le nomarque.

— Momentanément, soupira le chef de la police. — Car autant que je connais les cœurs humains, tous les soldats et tous les fonctionnaires de Sa Sainteté, toute l'aristocratie, d'ailleurs, s'indignent du despotisme des prêtres. Tout doit avoir une fin...

— Tu as prononcé de grandes paroles, répondit le nomarque en lui serrant la main, et une voix intérieure me dit qu'il me sera donné encore de te voir chef suprême de la police, aux côtés de Sa Sainteté.

Quelques jours passèrent de nouveau. Pendant ce temps, les embaumeurs avaient sauvé de la décomposition les restes du jeune fils de Ramsès, et Sara était toujours en prison, attendant le jugement, et persuadée qu'elle serait condamnée.

Kama restait également en prison, dans une cage, car atteinte de la lèpre, elle inspirait la crainte. A la vérité, le miraculeux médecin vint la voir, il récita près d'elle des prières, et lui donna à boire de toutes les eaux qui guérissent. Cependant la fièvre ne quittait pas la Phénicienne et les taches cuivrées au-dessus des sourcils et sur les pommettes se dessinaient plus nettement. Aussi du cabinet du nomarque partit l'ordre de la conduire dans le désert oriental, où séparée des hommes, vivait une colonie de lépreux.

Un soir, le chef de la police vint au temple de Phtah, disant qu'il voulait entretenir les grands-prêtres. Le chef de la police avait avec lui deux policiers et un homme recouvert d'un sac des pieds à la tête.

Au bout d'un instant, on lui répondit que les grands-prêtres l'attendaient dans la salle sacrée, auprès de la statue de la divinité.

Le chef de la police laissa les policiers à la porte, prit par les bras l'homme couvert d'un sac, et conduit par un prêtre, il se rendit dans la salle sacrée. Quand il entra, il y trouva Méfrès et Sem, revêtus de leurs habits sacerdotaux, des plaques d'argent sur la poitrine.

Alors il tomba devant eux face contre terre et dit :

— Conformément à vos ordres, je vous amène, saints hommes, le criminel Lykon. Désirez-vous voir sa figure ?

Et quand ils eurent consenti, le chef de la police se leva et arracha le sac couvrant l'homme qui l'accompagnait.

Les deux grands prêtres poussèrent un cri de stupeur. Le Grec ressemblait tellement au prince, que l'on ne pouvait se défendre contre l'illusion.

— Tu es donc Lykon, le chanteur du temple païen d'Astarté?... demanda le saint prêtre Sem au Grec ligoté.

Lykon sourit avec mépris.

— Et c'est toi qui as assassiné l'enfant du prince, ajouta Méfrès.

Le Grec devint livide de colère et fit un effort pour rompre ses liens.

— Oui, s'écria-t-il, j'ai tué le louveteau, car je n'ai pu trouver son père, le loup... Puisse le feu du ciel le consumer!...

— Assassin!... que t'avait fait le prince?... s'écria Sem indigné.

— Ce qu'il m'a fait!... Il m'a enlevé Kama, et il l'a précipitée dans une maladie sans issue... J'étais libre, je pouvais fuir, la vie et la fortune sauves, mais j'ai résolu de me venger, et voilà que vous m'avez... C'est son bonheur que vos dieux soient plus puissants que ma haine. Aujourd'hui vous pouvez me tuer... Le plus tôt sera le mieux.

— C'est là un grand criminel, dit le grand prêtre Sem.

Méfrès se taisait et contemplait les yeux du Grec, enflammés de rage. Il s'émerveillait de son courage et réfléchissait. Soudain il dit au chef de la police :

— Tu peux te retirer, noble seigneur, cet homme nous appartient.

— Cet homme, répliqua le chef de police indigné, m'appartient à moi... C'est moi qui l'ai capturé, c'est moi qui obtiendrai une récompense du prince.

Méfrès se leva, et tira une médaille d'or de dessous ses ornements sacerdotaux.

— Au nom du Conseil suprême dont je suis membre, dit-il, je t'ordonne de nous remettre cet homme. Rappelle-toi que son existence fait partie des plus grands secrets de l'Etat, et en vérité, il te vaudra cent fois mieux oublier totalement que tu l'as laissé ici...

Le Chef de police tomba de nouveau face contre terre et sortit en étouffant sa rage.

« Notre maître, le prince héritier, pensait-il, vous payera cela quand il deviendra pharaon !... Et moi aussi, je vous en payerai ma part, vous verrez. »

Les policiers se tenant à la porte, lui demandèrent où était le prisonnier ?

— La main des dieux, répondit-il, s'est posée sur lui.

— Et notre récompense ?.. demanda timidement le plus âgé des policiers.

— Sur votre récompense aussi, s'est posée la main des dieux, dit le chef de la police. — Imaginez-vous donc, que ce prisonnier, vous l'avez rêvé, et vous vous sentirez plus en sûreté et dans votre service et dans votre santé.

Les policiers, en silence, courbèrent la tête. Mais, dans leurs cœurs, ils jurèrent la haine aux prêtres, qui les privaient d'un gain si beau.

Après le départ du chef de la police, Méfrès appela quelques prêtres, et il chuchota quelque chose à l'oreille du plus âgé. Les prêtres entourèrent le Grec et l'emmenèrent de la salle sacrée. Lykon n'opposa aucune résistance.

— Je pense, dit Sem, que cet homme doit être traduit devant le tribunal comme assassin.

— Jamais ! répartit Méfrès d'un ton péremptoire. — Sur cet homme pèse un crime incomparablement plus grand : il ressemble à l'héritier du trône...

— Et qu'en fera Votre Excellence ?

— Je vais le réserver pour le Conseil suprême, dit Méfrès. Là, où l'héritier du trône visite les temples païens et y enlève des femmes, où le pays est menacé d'une guerre dangereuse, et le pouvoir sacerdotal d'une révolte, là, Lykon peut être utile....

Le lendemain, à midi, le grand prêtre Sem, le nomarque et le chef de la police vinrent à la prison de Sara. La mal-

heureuse qui n'avait pas mangé depuis plusieurs jours, était si affaiblie qu'à la vue de tant de dignitaires, elle ne se souleva même pas du banc.

— Sara, dit le nomarque, qui l'avait connue jadis, nous t'apportons une bonne nouvelle.

— Une nouvelle?.. répéta-t-elle d'une voix apathique. — Mon fils ne vit pas, voilà la nouvelle!.. J'ai le sein gonflé de lait, mais mon cœur est encore plus gonflé de tristesse.

— Sara, reprit le nomarque, tu es libre. Ce n'est pas toi qui as tué l'enfant.

Ses traits mornes se ranimèrent. Elle se leva brusquement de son banc, et cria :

— C'est moi!.. C'est moi qui ai tué... moi seule!..

— Ton fils, écoute bien ceci, Sara, a été tué par un homme du nom de Lykon, un Grec, l'amant de la Phénicienne, Kama...

— Que dis-tu?.. murmura-t-elle en lui saisissant la main. — Oh, cette Phénicienne!.. Je savais bien qu'elle nous perdrait... Mais le Grec!.. Je ne connais aucun Grec... D'ailleurs mon fils, qu'aurait-il pu faire à ce Grec?...

— Je l'ignore, poursuivit le nomarque. — Le Grec ne vit plus. Mais fais bien attention, Sara : Cet homme ressemblait tellement au prince Ramsès, que lorsqu'il est entré dans ta chambre, tu as cru que c'était notre maître... Et tu as mieux aimé t'accuser toi-même qu'accuser ton maître et le nôtre...

— Ce n'était donc pas Ramsès?.. s'écria-t-elle en se prenant la tête... Et moi malheureuse, j'ai permis qu'un homme étranger tirât mon fils de son berceau... Ha!.. Ha!.. Ha!..

Elle se mit à rire de plus en plus bas. Soudain, comme si on lui avait coupé les jambes, elle s'abattit sur le sol, remua les mains à plusieurs reprises, et s'éteignit dans un éclat de rire.

Mais son visage garda l'expression d'une insondable douleur que la mort elle-même ne pouvait chasser.

CHAPITRE XVII

La Révolte des Lybiens

La frontière orientale de l'Egypte, sur une longueur de cent milles géographiques, est formée par un mur de collines calcaires, dénudées, coupées de gorges et hautes de quelques centaines de mètres. Elle court le long du Nil, d'où elle s'éloigne tantôt d'une lieue, tantôt d'un kilomètre. L'homme qui ayant escaladé l'une des collines, tournerait son visage vers le nord apercevrait un spectacle des plus singuliers. Dans le fond, à droite, une prairie étroite mais verte, traversée par le Nil ; à gauche une plaine illimitée, de teinte jaune, semée de taches blanches ou de couleur brique.

L'uniformité du spectacle, le jaune irritant du sable, la chaleur, et surtout l'immensité sans limites, voilà les caractères généraux du désert de Libye, s'étendant à l'ouest de l'Egypte.

Pourtant, après un examen plus approfondi, le désert paraîtrait moins uniforme. Le sable n'y forme pas une surface plane, mais des rangées de vallonnements qui rappellent les immenses vagues de l'onde. C'est comme une mer agitée, qui serait figée.

Mais qui aurait le courage de marcher sur cette mer une ou deux heures, et même une journée entière, toujours vers l'occident, apercevrait un nouveau spectacle. A l'horizon se montrent des monticules, parfois des rochers et des précipices, ayant les formes les plus étranges. Sous les pieds la couche

de sable va s'amincissant, et la roche calcaire commence à en émerger pareille au rivage d'une terre.

C'est en effet une terre, et même un pays tout entier au sein de la mer de sable. A côté des collines calcaires, on aperçoit des vallées avec leurs lits de rivières et de ruisseaux, plus loin une plaine, au milieu de laquelle se trouve un lac aux rives découpées et à la cuvette profonde.

Mais sur ces plaines et sur ces collines, pas un brin d'herbe ne pousse, dans le lac il n'y a pas une goutte d'eau, et dans le lit des rivières rien ne coule. C'est un paysage, même très varié dans ses formes, mais d'où toute eau s'est enfuie, où toute humidité est tarie, un paysage mort, où non seulement toute plante est morte, mais encore où la couche de terrain fertile s'est réduite en poussière, ou s'est perdue dans le roc.

Dans ces lieux s'est produit l'évènement le plus terrible auquel on puisse songer : la nature est morte ; il n'en reste que le squelette et une poussière que la chaleur décompose de plus en plus, et que le vent brûlant promène de place en place.

Derrière ce sol mort et non enseveli, s'étend de nouveau une mer de sable, où çà et là, on aperçoit de petits cônes pointus, s'élevant parfois à la hauteur d'un étage. Le faîte de chacun de ces monticules est couronné par une petite touffe de feuilles grises, poussiéreuses, dont il est difficile de dire qu'elles vivent : elles ne parviennent pas à se faner, voilà tout.

Cet étrange petit cône marque qu'en ce lieu l'eau n'est pas encore tarie, mais que devant l'ardeur du soleil, elle s'est cachée sous terre, et maintient tant bien que mal l'humidité du sol. En cet endroit un germe de tamarin est tombé, et la plante s'est mise à croître à grand'peine.

Mais Typhon, le souverain du désert, l'a aperçue et lentement s'est mis à la recouvrir de sable. Et plus la petite plante s'efforce de monter, plus le cône de sable qui l'étouffe va s'élevant. Le tamarin égaré dans le désert semble comme un noyé qui tend vainement ses mains vers le ciel.

Et de nouveau se répand l'océan jaune sans limites avec ses vagues de sable, et ses débris du monde végétal qui ne peuvent arriver à mourir. Soudain apparaît une mer rocheuse avec des fentes semblables à des portes...

C'est une chose à ne pas croire! Derrière une de ces portes on aperçoit une vallée étendue de couleur verte, quantité de palmiers. les eaux azurées d'un lac. On voit même paître des brebis. du bétail et des chevaux. Dans le lointain, sur le glacis des rochers. s'étage toute une petite ville et sur les sommets blanchissent les murs des temples.

C'est une oasis : on dirait une île au milieu de l'océan des sables.

Au temps des pharaons. il y avait beaucoup de ces oasis, une soixantaine peut-être. Elles formaient une chaîne à travers le désert, le long de la frontière occidentale de l'Egypte. Situées à une distance de quinze ou vingt lieues du Nil, elles couvraient une surface de vingt. parfois de trente kilomètres carrés.

Chantées par les poètes arabes. les oasis. en réalité n'ont jamais été les avant-portes du ciel. Leurs lacs sont le plus souvent des marais, des sources souterraines sort une eau chaude. parfois puante et odieusement salée; leur végétation ne pourrait même pas se comparer à celle de l'Egypte. Néanmoins. ces retraites paraissaient merveilleuses aux voyageurs du désert. qui y trouvaient un peu de verdure pour les yeux, ainsi qu'un peu de fraîcheur. d'humidité et des dattes.

La population de ces îles au milieu de l'océan de sable, était très variée : elle allait de quelques centaines à quelques milliers d'habitants. proportionnellement à l'étendue. C'étaient tous soit des aventuriers d'Egypte. de Lybie. d'Ethiopie. soit leurs descendants. Au désert. en effet. s'enfuyaient les gens n'ayant déjà plus rien à perdre. les condamnés aux mines. les criminels traqués par la police. les paysans

surchargés de corvées, ou encore les ouvriers, préférant le danger au travail.

La plus grande partie de ce ramassis périssait lamentablement dans le désert. Certains, après d'indicibles souffrances, réussissaient à atteindre une oasis, où ils menaient une vie misérable, mais libre et ils étaient toujours prêts à faire irruption en Egypte, en vue d'un gain illicite.

Entre le désert et la mer Méditerranée s'étendait une longue mais étroite bande de terre fertile, habitée par des peuplades diverses, que les Egyptiens appelaient Libyens. Parmi ces peuplades, les unes s'occupaient d'agriculture, les autres de pêche et de navigation maritime, mais dans chacune d'elles il y avait un groupe de sauvages préférant le vol, la guerre et le brigandage à un travail suivi. Cette population de bandits périssait constamment dans la misère et les aventures guerrières, mais elle s'accroissait aussi sans cesse par un afflux régulier de Shardanes (Sardes) et de Shakaloush (Siciliens) [1], qui à cette époque étaient encore de plus grands barbares et de plus grands brigands que les Libyens natifs.

Comme la Libye confinait à la frontière occidentale de la Basse-Egypte, les barbares s'emparaient souvent de terres appartenant à Sa Sainteté, et ils en étaient terriblement châtiés. Mais s'étant convaincus que la guerre contre les Libyens ne conduisait à rien, les pharaons ou plutôt les prêtres avaient adopté une autre politique. Ils permettaient aux familles libyennes de s'établir dans les marais côtiers de la Basse-Egypte ; quant aux bandits et aux aventuriers, ils les enrôlaient dans l'armée et en faisaient d'excellents soldats.

De cette manière, l'Etat s'était garanti la paix sur la fron-

1 Les Shakalousk ou Sagalous, ne sont point des Siciliens comme semble l'imaginer Prus, mais les habitants d'une ville d'Asie Mineure (Pisidie) qui fut plus tard brûlée par Alexandre. (Note du traducteur).

tière occidentale. La police, les gardes des frontières et quelques régiments réguliers échelonnés le long de la branche canopique du Nil suffisaient à maintenir l'ordre parmi les pillards libyens.

Un tel état de choses durait depuis cent quatre-vingts ans. La dernière guerre contre les Libyens avait été menée par Ramsès III. Il avait formé des tas entiers de mains coupées aux cadavres ennemis, et avait ramené en Egypte treize mille prisonniers. Depuis cette époque, personne ne redoutait plus une attaque du côté de la Libye, et ce n'était qu'au déclin du règne de Ramsès XII que l'étrange politique des prêtres avait allumé de nouveau dans ces régions l'incendie de la lutte.

Cette lutte avait éclaté pour les raisons suivantes :

Son Excellence Herhor, ministre de la guerre et grand-prêtre, n'avait pu, par suite de l'opposition de Sa Sainteté le pharaon, conclure avec l'Assyrie un partage de l'Asie. Mais désireux, conformément aux avis de Béroès, de maintenir une plus longue paix avec les Assyriens, Herhor avait assuré à Sargon que l'Egypte ne s'opposerait en rien à ce que l'Assyrie menât la guerre contre les Asiatiques du nord et de l'est.

Et comme le plénipotentiaire du roi Assar ne semblait pas attacher foi aux serments, Herhor avait résolu de lui donner une preuve matérielle de bon vouloir ; et dans ce but, il avait ordonné de licencier immédiatement vingt mille mercenaires, des Libyens en particulier.

Pour les soldats licenciés, toujours fidèles et n'ayant commis aucune faute, cette décision était un malheur presque comparable à la peine de mort Devant l'Egypte s'ouvrait le danger d'une guerre contre la Libye, celle-ci ne pouvant en aucune manière donner refuge à une telle masse d'hommes habitués aux seules manœuvres militaires, à la vie commode, et non au travail et à la misère. Mais Herhor et les prêtres ne se laissaient pas arrêter par de pareilles bagatelles, quand les grands intérêts de l'Etat étaient en jeu.

En réalité même, le renvoi des mercenaires libyens leur rapportait de grands avantages.

Tout d'abord, Sargon et ses compagnons avaient signé et juré un traité provisoire avec l'Egypte pour dix ans, période où, selon les prophéties des prêtres Chaldéens, les mauvais sorts devaient peser sur la terre sacrée.

En second lieu, le renvoi de vingt mille hommes de l'armée, apportait au trésor royal quatre mille talents d'économie, ce qui était très important.

En troisième lieu, la guerre avec la Libye, sur la frontière occidentale, était une écluse pour les instincts héroïques de l'héritier du trône, et pouvait détourner pour longtemps son attention des affaires asiatiques et de la frontière orientale. Son Excellence Herhor et le Conseil suprême supposaient très sagement, qu'il s'écoulerait plusieurs années avant que les Libyens épuisés par les luttes de partisans, voulussent implorer la paix.

Le plan était raisonnable, mais leurs auteurs avaient commis une faute : ils n'avaient pas prévu qu'il y avait dans le prince Ramsès l'étoffe d'un génial capitaine.

Les régiments libyens licenciés avaient, en pillant le long de la route, rapidement atteint leur patrie ; et d'autant plus facilement que Herhor ne leur avait fait opposer aucun obstacle. Les premiers des soldats renvoyés, arrivés en terre libyenne, racontaient à leurs compatriotes des choses incroyables.

Suivant leurs relations, dictées par la colère et l'intérêt personnel, l'Egypte était maintenant aussi affaiblie qu'à l'époque de l'invasion des Hycsos, neuf cents ans auparavant. Le trésor du pharaon était si vide, que le souverain égal aux dieux avaient dû les licencier, eux, les Libyens, qui formaient partout la meilleure sinon l'unique partie de l'armée. D'ailleurs il n'y avait presque pas d'armée, à peine une poignée de

soldats sur la frontière orientale, encore étaient-ils quelconques.

En outre le dissentiment régnait entre Sa Sainteté et les prêtres. On ne payait pas leurs services aux ouvriers, et l'on écrasait littéralement les paysans d'impôts, en conséquence les masses populaires étaient prêtes à la révolte, pourvu qu'il se trouvât un secours. Et ce n'était pas assez : les nomarques, qui jadis avaient été les maîtres indépendants, et qui de ci de là, se remémoraient leurs droits, voyant aujourd'hui la faiblesse du gouvernement, se préparaient à renverser et le pharaon et le Conseil sacerdotal suprême !.....

Ces nouvelles, comme un essaim d'oiseaux, volèrent à travers les grèves libyennes, et trouvèrent aussitôt créance. Les brigands et les barbares étaient toujours prêts à l'attaque, aujourd'hui d'autant plus, quand les ex-soldats et les ex-officiers de Sa Sainteté leur assuraient que le pillage de l'Egypte était chose très facile. Les riches et sages Libyens, eurent également foi dans les soldats renvoyés : depuis de longues années déjà ce n'était plus un mystère pour eux, que la noblesse d'Egypte s'appauvrissait, que le pharaon n'avait pas de pouvoir, et que, poussés par la misère, les paysans et les travailleurs en venaient à la révolte.

Et voilà que dans toute la Libye, l'enthousiasme éclata. On saluait les soldats et les officiers renvoyés, comme des messagers de bonne nouvelle. Le pays était pauvre, sans réserves pour recevoir des hôtes, on décréta sur le champ la guerre contre l'Egypte. Ainsi on se débarrasserait au plus vite des nouveaux venus.

Musawasa lui-même, le prince libyen rusé et intelligent, se laissa entraîner par le courant général. Ce n'étaient pas les immigrants qui l'avaient persuadé, mais certains hommes éminents et sérieux, probablement des agents du Conseil suprême d'Egypte.

Ces dignitaires, mal satisfaits, prétendaient-ils, de la situa-

tion de l'Egypte, et soi-disant offensés contre le pharaon et les prêtres, étaient venus en Libye du côté de la mer; ils se cachaient de la populace, fuyaient tout rapport avec les soldats renvoyés et expliquaient à Musawasa sous le sceau du plus grand secret, et preuves en mains, que le moment était opportun pour envahir l'Egypte.

— Tu y trouveras, disaient-ils, un trésor inépuisable, et un grenier pour toi, tes hommes et les petits-enfants de tes petits-enfants.

Musawasa, bien que capitaine et diplomate habile, se laissa prendre. En homme énergique, il proclama aussitôt la guerre sainte contre l'Egypte, et ayant sous la main des milliers de vaillants guerriers, il dépêcha vers l'Orient, un premier corps sous le commandement de son fils Tehenna, âgé de vingt-cinq ans.

Le vieux barbare connaissait la guerre, et comprenait que qui veut vaincre doit agir vite, et porter les premiers coups.

Les préparatifs libyens durèrent très peu de temps. Les ex-soldats de Sa Sainteté étaient à la vérité venus sans armes mais ils connaissaient leur métier, et dans ce temps-là, il n'était pas difficile de se procurer des armes. Quelques petites lanières de cuir, ou quelques morceaux de corde pour faire une fronde; une flèche ou un bâton aiguisé du bout, une hache, ou un fort gourdin, un sac de cailloux et un autre de dattes; cela suffisait.

Musawasa donna donc à son fils Tehenna deux mille ex-soldats et environ quatre mille pauvres diables de Libyens, lui recommandant d'envahir l'Egypte au plus vite, de piller ce qui se trouverait, et de préparer des vivres pour la véritable armée. Lui-même rassemblant des forces plus sérieuses, expédia des courriers dans toutes les oasis, et appela sous les étendards tous ceux qui n'avaient rien à perdre.

Il y avait longtemps que pareille agitation n'avait régné dans le désert. De chaque oasis sortaient groupe après groupe

de si effroyables malheureux que quoique à peu près nus, ils méritaient encore le nom de déguenillés.

S'appuyant sur l'avis de ses conseillers, qui un mois auparavants étaient officiers de Sa Sainteté, Musawasa supposait avec beaucoup de raison que son fils pillerait quelques centaines de villages et de petites villes de Teremethis à Senti-Nofer, avant de rencontrer quelques forces égyptiennes sérieuses. Du reste on l'avait informé qu'à la première nouvelle du mouvement des Libyens, non seulement tous les travailleurs s'étaient enfuis de la grande verrerie, mais encore les troupes qui occupaient les petites forteresses de Sokhit Houmam, au bord des lacs Natron, avaient battu en retraite.

C'était d'un heureux présage pour les barbares ; la verrerie formant une importante source de revenus du trésor du pharaon.

Mais voici que Musawasa commit la même faute que le Conseil sacerdotal suprême ; il ne devina pas le génie militaire de Ramsès. Et il advint une chose extraordinaire ; avant que le premier corps d'armée libyen eût atteint la contrée des lacs Natron, l'armée deux fois plus considérable du prince héritier s'y trouvait déjà.

On ne pouvait même reprocher aux Libyens l'imprévoyance. Tehenna et son état-major avaient établi un service d'éclaireurs très convenable. Leurs espions étaient venus plus d'une fois à Melcatis, Naucratis, Saï, Menory, Teremethis, et ils avaient traversé à la nage, les branches canopique et bolbitine du Nil. Nulle part cependant ils n'avaient rencontré de troupes ; l'inondation, pensaient-ils, devait en paralyser la marche, et presque partout ils avaient vu la panique de la population des frontières qui, sans rien attendre, abandonnait ses villages.

Ils apportaient donc à leur chef les meilleurs renseignements... Et pendant ce temps, malgré l'inondation, l'armée du prince Ramsès, huit jours après sa mise en marche, atteignait

le bord du désert, et munie d'eau et de vivres, disparaissait parmi les montagnes des lacs Natron.

Si Tehenna avait pu comme un aigle, planer au-dessus de l'endroit où campaient ses bandes, il eût été pétrifié de terreur en voyant que dans tous les ravins de cette contrée, se cachaient des régiments égyptiens, et que, d'un moment à l'autre, son corps d'armée allait être enveloppé de toutes parts.



CHAPITRE XVIII

La Victoire des Lacs Natron

Depuis l'instant où les troupes de la Basse-Egypte étaient sorties de Pi-Bast, le prophète Mentezoufis qui accompagnait le prince recevait ou envoyait plusieurs dépêches par jour.

L'une de ces correspondances était avec le ministre Herhor. Mentezoufis envoyait des rapports à Memphis sur la marche des troupes et l'activité du prince ; là-dessus il ne cachait pas son émerveillement. Quand au noble Herhor, ses observations étaient conçues en ce sens qu'on devait laisser toute liberté à l'héritier du trône ; si Ramsès perdait la première bataille, le Conseil suprême n'en serait pas fâché.

« Une légère défaite, écrivait Herhor, serait une leçon de prudence et d'humilité pour le prince, qui déjà maintenant, bien qu'il n'ait encore rien fait. se considère comme l'égal des guerriers les plus expérimentés. »

Et lorsque Mentezoufis lui eût répondu qu'il était difficile de supposer que le prince pût subir une défaite, Herhor lui donna à entendre. qu'en ce cas, il fallait que le triomphe ne fût pas trop grand.

« L'Etat, disait-il, ne perdra rien à ce que le belliqueux et fougueux héritier du trône ait plusieurs années un amusement sur la frontière occidentale. Lui-même acquerrait ainsi de grandes connaissances d'art militaire. et nos soldats, tombés dans l'oisiveté et l'insolence, trouveraient une occupation tout à fait appropriée.

Mentezoufis entretenait une seconde correspondance avec

le prêtre Méfrès, et celle-là lui paraissait la plus importante. Méfrès, jadis offensé par le prince, l'avait à présent accusé sans détours à l'occasion du meurtre de l'enfant de Sara, d'avoir, à l'instigation de Kama. commis un infanticide. Et lorsque dans le cours de la semaine, l'innocence de Ramsès avait éclaté en pleine lumière. le grand-prêtre encore plus irrité, ne cessait de soutenir que le prince ennemi des dieux, de la patrie et allié des misérables Phéniciens, était capable de tout.

L'affaire du meurtre de l'enfant de Sara avait paru si suspecte les premiers jours, que le grand Conseil de Memphis avait même demandé à Mentezoufis, ce qu'il en pensait. Mentezoufis répondit qu'il examinait le prince des journées entières, mais que, pas un instant, il ne pouvait admettre que ce fût lui le meurtrier.

C'étaient de telles correspondances, semblables à une bande d'oiseaux de proie, qui circulaient autour de Ramsès, pendant qu'il envoyait des éclaireurs dans la direction de l'ennemi, qu'il tenait conseil avec les chefs, ou qu'il encourageait les troupes à s'avancer rapidement.

Le 14, toute l'armée de l'héritier du trône se concentra au sud de la ville de Teremethis. A la grande joie du prince arriva Patrocle avec ses régiments grecs, et avec lui le prêtre Pen-ta-our, envoyé par Herhor pour surveiller, lui aussi, le général en chef.

L'abondance des prêtres au camp (il y en avait d'autres encore) ne ravissait Ramsès en aucune façon. Il résolut néanmoins de ne point faire attention à eux, et pendant les délibérations militaires, il ne leur demandait nullement leur avis.

Et les rapports s'adoucirent un peu. Mentezoufis. conformément aux ordres de Herhor. ne s'imposait pas au prince. Quant à Pen-ta-our. il s'occupait d'organiser les secours médicaux pour les blessés.

Le jeu de la guerre commença.

Tout d'abord, Ramsès par l'entremise de ses agents, répandit le bruit dans beaucoup de villages limitrophes, que les Libyens s'avançaient en masses énormes, qu'ils allaient tout détruire et tout tuer. Le résultat fut, que la population effrayée se mit à fuir vers l'orient, et tomba sur les régiments égyptiens. Alors le prince requit les hommes pour porter les fardeaux derrière l'armée, et il envoya les enfants et les femmes dans l'intérieur du pays.

Ensuite, le général en chef expédia des espions à la rencontre des Libyens qui approchaient, afin de connaître leur nombre et leurs dispositions. Les espions revinrent bientôt apportant des indications, très exactes en ce qui concernait l'emplacement des ennemis, mais très exagérées quant à leur nombre.

Ils soutenaient aussi, avec une grande conviction, mais à tort, qu'à la tête des bandes libyennes, marchait Musawasa lui-même en compagnie de son fils Tehenna.

Le prince général rougit de joie à la pensée, que dans sa première campagne, il allait avoir un adversaire aussi expérimenté que Musawasa.

Il grossissait donc le danger de la rencontre, et redoublait de prudence. Il envoya vers les Libyens des hommes de confiance, leur ordonna de jouer le rôle d'espions, de pénétrer dans le camp ennemi, et de retirer à Musawasa sa plus grande force, les soldats licenciés.

— Dites-leur, disait Ramsès à ses agents, dites-leur que j'ai des haches pour les audacieux, et de la miséricorde pour les humbles. Si dans la bataille prochaine, ils jettent les armes, et abandonnent Musawasa, je les reprendrai dans les troupes de Sa Sainteté, et je leur ferai payer la solde arriérée, comme s'ils n'avaient jamais quitté le service.

Patrocle et les autres généraux jugèrent ce moyen très avisé ; les prêtres gardèrent le silence, et Mentezoufis envoya

une dépêche à Herhor; dans le cours de la journée il reçut la réponse.

La région des lacs Natron formait une vallée, ayant une soixantaine de kilomètres de long, enfermée entre deux chaînes de collines, allant du sud-est au nord-ouest. Sa plus grande largeur ne dépassait pas dix kilomètres, mais il y avait des endroits singulièrement plus étroits, presque des ravins.

Sur toute la longueur de la vallée s'échelonnaient une dizaine de lacs marécageux, remplis d'une eau amère et salée. Là croissaient de misérables arbrisseaux et des plantes toujours couvertes de sable, toujours à demi-fanées, qu'aucun animal ne voulait consentir à brouter. Des deux côtés se dressaient des collines calcaires déchiquetées, ou bien d'immenses amas de sable, où l'on pouvait s'enliser.

Tout le paysage aux teintes jaunes et blanches avait un terrible caractère de mort, qu'augmentaient encore la chaleur et le silence. Aucun oiseau ne s'y faisait entendre, et si parfois se répercutait quelque bruit, c'était la chute d'une pierre. roulant de roc en roc.

A peu près vers le milieu de la vallée s'élevaient deux groupes de bâtisses éloignés de quelques kilomètres l'un de l'autre. c'étaient à l'est, une petite forteresse, à l'ouest des verreries dont les marchands libyens assuraient le chauffage. Par suite des troubles de la guerre ces deux endróits étaient abandonnés. Le corps de Tehenna avait mission de les occuper et de s'installer en ces deux points qui assuraient à Musawasa la route de l'Egypte.

Les Libyens s'avançaient lentement de la ville de Glaucus vers le sud, et le soir du 14 de Hator, ils se trouvèrent à l'entrée de la vallée des lacs Natron, persuadés qu'ils la traverseraient sans obstacle en deux étapes. Ce même jour également, l'armée égyptienne se mit en marche vers le désert, ayant parcouru en douze heures près de quarante kilomètres

à travers les sables; elle s'arrêta le lendemain matin sur les collines entre la petite forteresse et les verreries, et se dissimula dans les nombreux ravins.

Si quelqu'un, cette nuit-là, avait dit aux Libyens, que dans la vallée des Lacs Natron, il avait poussé des palmiers et du froment, ils eussent été moins surpris que d'apprendre que l'armée égyptienne leur avait barré la route.

Après un court repos, pendant lequel les prêtres réussirent à découvrir et à creuser quelques puits d'une eau suffisamment potable, l'armée égyptienne se mit à occuper les collines septentrionales, longeant la vallée.

Le plan de l'héritier du trône était simple. Il voulait couper les Libyens de leur patrie, et les pousser vers le sud, dans le désert, où la chaleur et la faim auraient détruit les fugitifs.

Dans cette intention, il disposa son armée sur le côté Nord de la vallée, et il partagea ses troupes en trois corps. L'aile droite la plus voisine de la Libye était commandée par Patrocle, et c'était lui qui devait couper aux envahisseurs la retraite vers leur ville de Glaucus, Mentezoufis commandait l'aile gauche, la plus proche de l'Egypte celle qui devait empêcher la marche en avant des Libyens. Enfin l'héritier du trône ayant près de lui Pen-ta-our prit la direction de la division centrale, placée près de la verrerie.

Le 15 de Hator vers sept heures du matin, une soixantaine de Libyens à cheval parcoururent au grand galop la vallée. Ils se reposèrent un moment près des verreries, regardèrent partout autour d'eux, et n'ayant rien aperçu de suspect, ils retournèrent vers les leurs.

A dix heures du matin, par une chaleur très grande qui semblait boire la sueur et le sang des hommes, Pen-ta-our dit au prince héritier.

— Les Libyens sont déjà dans la vallée, et passent à côté du détachement de Patrocle sans le voir. Dans une heure ils seront ici.

— Comment le sais-tu ? demanda le prince surpris.

— Les prêtres savent tout !.. répartit Pen-ta-our avec un sourire.

Puis il gravit avec précaution l'un des rochers, tira de son sac un objet très reluisant, et se tournant dans la direction du détachement du saint Mentezoufis, il se mit à faire certains signaux avec la main.

— Voilà Mentezoufis également prévenu, ajouta-t-il.

Le prince qui n'en pouvait revenir d'étonnement, dit :

— J'ai des yeux meilleurs que les tiens, et l'ouïe non moins bonne sans doute, et pourtant je ne vois ni n'entends rien. De quelle manière aperçois-tu donc l'ennemi, et communiques-tu avec Mentezoufis ?

Pen-ta-our dit au prince de regarder une des collines éloignées, au sommet de laquelle s'agitaient quelques buissons épineux. Ramsès fixa ce point et soudain il se couvrit les yeux : dans le buisson quelque chose venait d'étinceler fortement.

— Quel insupportable éclat !.. s'écria-t-il. — On en peut devenir aveugle !

— C'est le prêtre accompagnant le noble Patrocle qui nous fait des signaux, répondit Pen-ta-our. — Tu vois donc, seigneur, que nous aussi, nous pouvons être utiles en campagne.

Il se tut ; du fond de la colline leur parvint une rumeur confuse, d'abord étouffée, puis de plus en plus distincte. A ce bruit, les soldats égyptiens tapis contre le glacis du monticule, commencèrent à se redresser, à inspecter leurs armes, à chuchoter... Mais un bref commandement de leurs officiers leur rendit le calme, et de nouveau au-dessus des rochers du nord, un morne silence régna.

Cependant la rumeur au fond de la vallée, allait croissant et se changeait en un vacarme au milieu duquel parmi les conversations de milliers d'hommes, on pouvait distinguer les chants, le son des flûtes, le grincement des chars, le hennissement des chevaux, et les cris des chefs. Le cœur de Ram-

sès se mit à battre avec violence, et ne pouvant plus maîtriser sa curiosité, il escalada une crête rocheuse, d'où l'on pouvait apercevoir une étendue considérable de vallée.

Entouré des tourbillons d'une poussière jaunâtre, le corps d'armée libyen s'avançait lentement, semblable à un serpent long de plusieurs milles et tacheté de plaques bleues, blanches et rouges.

En tête venaient plusieurs cavaliers, dont l'un couvert d'une pièce d'étoffe blanche était assis sur son cheval comme sur une banquette, les deux jambes pendantes à gauche. Derrière les cavaliers s'avançait un groupe de frondeurs en tuniques grises, puis suivait en litière, un personnage au-dessus de qui l'on portait un large parasol. Plus loin, un détachement de porteurs de lances en tuniques bleues et rouges, puis une troupe nombreuse d'hommes presque nus, armés de massues, puis de nouveau des frondeurs et des porteurs de lances ; des frondeurs encore et derrière eux un détachement rouge, avec des faux et des haches. Ils marchaient tant bien que mal quatre par quatre, mais malgré les cris des officiers, l'ordre se rompait constamment, et les groupes de quatre qui se succédaient se mêlaient les uns aux autres, chantant et causant avec bruit. Le serpent libyen se glissa lentement dans la partie la plus large de la colline, vis-à-vis de la verrerie et des lacs. Ici l'ordre se brouilla encore davantage. Ceux qui marchaient les premiers s'arrêtèrent, car on leur avait dit que l'on ferait halte en cet endroit, et pendant ce temps les colonnes plus éloignées hâtaient le pas pour arriver plus vite au but et se reposer. Certains quittaient les rangs et ayant déposé leurs armes se précipitaient dans le lac, ou y puisaient de l'eau puante avec leurs mains ; les autres assis à terre, tiraient des dattes de leur sac, ou bien encore buvaient de l'eau et du vinaigre à même les jarres d'argile.

Très haut au-dessus du camp, tournoyaient quelques vautours.

Une tristesse et une frayeur indicibles envahirent Ramsès devant ce spectacle. Des points noirs voltigeaient devant ses yeux, il perdait conscience de lui-même, et pendant la durée d'un clin d'œil, il lui sembla qu'il eût donné le trône pour ne pas se trouver en ce lieu, et ne pas voir ce qui allait suivre. Il se laissa glisser du haut de la crête et regarda devant lui, les yeux égarés.

Tout à coup Pen-ta-our s'approcha, et lui tira brusquement le bras.

— Reviens à toi, chef, dit-il, Patrocle attend des ordres.

— Patrocle?... répéta le prince. et il se retourna.

Devant lui se tenait Pen-ta-our pâle mais calme. A quelques mètres plus loin, Thoutmos également pâle serrait dans ses mains tremblantes un sifflet d'officier. Derrière la colline les soldats avançaient leurs têtes et une profonde émotion se lisait sur leurs visages.

— Ramsès, répéta Pen-ta-our, l'armée attend...

Le prince avec la résolution du désespoir regarda le prêtre et murmura d'une voix étouffée.

— Que l'on commence...

Pen-ta-our éleva vers le ciel son brillant talisman et traça quelques signes dans l'air. Thoutmos siffla légèrement, ce coup de sifflet se répéta dans les gorges plus lointaines à droite et à gauche et les frondeurs égyptiens commencèrent à escalader les collines.

Il était près de midi.

Ramsès se remit peu à peu de sa première impression et se prit à regarder attentivement autour de lui. Il voyait son état-major, le détachement des porteurs de lances et des porteurs de haches, sous le commandement des vieux officiers, enfin les frondeurs gravissant paresseusement les rocs... Il était persuadé qu'aucun de ces hommes ne désirait mourir, ni même n'aurait voulu combattre et se mouvoir par cette chaleur terrible.

Soudain, du sommet d'un monticule, une voix formidable se fit entendre, plus puissante que le rugissement du lion.

— Soldats de Sa Sainteté le pharaon, dispersez ces chiens de Libyens !.. Les dieux sont avec vous !..

A cette voix surnaturelle répondirent deux rumeurs non moins fortes ; une acclamation prolongée de l'armée égyptienne et l'immense tumulte des Libyens.

Le prince n'ayant plus besoin maintenant de se cacher, monta sur la hauteur d'où l'on pouvait bien voir les ennemis. Devant lui s'étendait la longue chaîne des frondeurs égyptiens qu'on eût dit sortis de terre, et à quelques centaines de pas le camp libyen grouillant au milieu des tourbillons de poussière. Les trompettes sonnèrent, on entendit les sifflets et les imprécations des officiers barbares voulant rétablir l'ordre. Ceux qui étaient assis se relevèrent d'un bond, ceux qui buvaient de l'eau, saisissant leurs armes coururent vers leurs compagnons ; les masses désordonnées commencèrent à se former en files régulières, tout cela parmi le tumulte et les cris.

Cependant les frondeurs égyptiens lançaient plusieurs projectiles à la minute, tranquillement, méthodiquement comme à l'exercice. Les dizeniers indiquaient à leurs petits détachements les groupes d'ennemis qu'il convenait d'atteindre, et les soldats, dans l'espace de quelques minutes les ensevelissaient sous une grêle de pierres et de balles d'airain. Le prince voyait se débander après chaque averse la petite troupe de Libyens, et maintes fois, un homme restait sur le carreau.

Cependant les régiments libyens se formaient et se repliaient en arrière de la ligne où tombaient les projectiles ; prenant leur place, les frondeurs commencèrent à répondre aux Egyptiens avec une rapidité et un calme égal au leur. Parfois au milieu de leur chaîne, éclataient des rires et des clameurs de joie; quelque frondeur égyptien tombait alors.

Bientôt au-dessus du prince et de son cortège les pierres se

mirent à siffler et à gronder. L'une d'elles, lancée avec plus d'adresse atteignit à l'épaule un aide de camp et lui fracassa l'os, une seconde fit tomber le casque d'un autre aide de camp, une troisième tomba aux pieds du prince, se brisa contre le roc, et lui couvrit le visage d'éclats brûlant comme une eau bouillante.

Les Libyens riaient haut, poussant des cris ; ils lançaient sans nul doute des imprécations contre le chef ennemi.

La peur, mais plus encore la tristesse et la pitié, en un instant, tout disparut de l'âme de Ramsès. Devant lui, il ne voyait plus des hommes menacés de souffrance et de mort, mais des files de bêtes sauvages qu'il fallait détruire ou réduire à l'impuissance. Machinalement il porta la main à son glaive, pour se mettre à la tête des porteurs de lances qui attendaient l'ordre, mais le mépris le retint. Lui, il allait se souiller avec le sang de cette canaille !... Et à quoi donc serviraient les soldats ?

Cependant la lutte continuait, et les vaillants frondeurs libyens, criant et même chantant, commençaient à s'avancer. Des deux côtés les projectiles bruissaient comme des hannetons, bourdonnaient comme un esssaim d'abeilles, parfois se heurtaient dans l'air avec fracas, et tous les quelques instants de l'un et de l'autre côté, quelque guerrier se reculait en gémissant ou tombait mort sur place. Cela n'altérait pas la bonne humeur des autres ; ils combattaient avec une joie mauvaise, qui par degrés se transformait en une colère folle et un complet oubli de soi.

Tout à coup, dans le lointain, sur l'aile droite retentirent des sonneries de trompettes et des acclamations réïtérées. C'était l'intrépide Patrocle, ivre dès l'aurore, qui venait d'attaquer l'arrière-garde ennemie.

— Chargez !... s'écria le prince.

L'ordre fut aussitôt répété par une, deux... dix trompettes et au bout d'un instant, de tous les ravins débouchèrent les

compagnies égyptiennes. Les frondeurs dispersés sur les collines redoublèrent leurs efforts, et pendant ce temps dans la vallée, sans hâte, mais aussi sans désordre, en face des Libyens, on vit se former et s'avancer lentement en carré les bataillons égyptiens des porteurs de lances et des porteurs de haches.

— Renforcez le centre, dit le prince héritier.

La trompette répéta l'ordre. Derrière les deux colonnes de la première ligne s'en placèrent deux autres. Avant que les Egyptiens eussent terminé cette manœuvre sous la grêle constante des projectiles, les Libyens à leur exemple, s'étaient formés sur huit rangs, vis-à-vis de la division principale.

— Faites avancer la réserve, dit le prince. — Vois-donc, ajouta-t-il en se tournant vers un de ses aides de camp, si l'aile gauche est déjà prête.

L'aide de camp pour mieux embrasser la vallée du regard, s'élança parmi les frondeurs, et s'abattit tout à coup en faisant des signaux avec la main. Un autre officier sortit des rangs pour le remplacer, il accourut incontinent annoncer que les deux ailes de la division du prince étaient déjà en ordre de bataille.

Du côté du détachement de Patrocle, le tumulte augmentait, et des colonnes de fumée noire et épaisse tournoyèrent soudain au-dessus des collines. Un officier envoyé par Pen-taour accourut vers le prince annoncer que les régiments grecs venaient de mettre le feu au camp des Libyens.

— Enfoncez le centre, s'écria Ramsès.

Plusieurs trompettes sonnèrent l'une après l'autre le signal de l'attaque, et quand elles se turent, dans la colonne centrale retentirent les commandements, le roulement rythmé des tambours et le bruit cadencé des pas de l'infanterie s'avançant lentement.

Une..... deux !..... une..... deux !..... une..... deux !.....

Maintenant le commandement fut répété sur l'aile droite et sur l'aile gauche..... de nouveau les tambours résonnèrent et les deux ailes s'ébranlèrent : une..... deux!..... une..... deux!.....

Les frondeurs Libyens commencèrent à reculer, couvrant de pierres les Egyptiens en marche. Mais quoique à chaque fois tombât quelque soldat, les colonnes s'avançaient toujours, s'avançaient lentement, régulièrement : une..... deux!.... une..... deux!....

Les tourbillons jaunes de plus en plus épais, signalaient la marche des bataillons égyptiens. Les frondeurs ne pouvaient déjà plus lancer de pierres, et il se fit un silence relatif, parmi lequel se répandaient les gémissements et les sanglots des guerriers blessés.

— Rarement ils ont aussi bien marché à l'exercice! s'écria le prince en s'adressant à son état-major.

— C'est qu'aujourd'hui ils ne craignent pas le bâton, murmura un vieil officier.

La distance entre les Libyens et la nuée de poussière soulevée par les Egyptiens diminuait d'instant en instant; mais les barbares demeuraient immobiles, et derrière leurs lignes apparut un autre nuage de poussière, évidemment quelque réserve renforçait le centre que menaçait la plus vigoureuse attaque.

Le prince héritier descendit du monticule en courant et s'élança à cheval; les ravins déversèrent les dernières réserves égyptiennes, qui rangées en bataille, attendaient l'ordre. Derrière l'infanterie s'avancèrent quelques centaines de cavaliers asiatiques, montés sur des chevaux petits mais résistants.

Le prince suivit au galop les hommes qui marchaient à l'attaque, et à cent pas de là trouva un nouveau monticule, d'une élévation médiocre, mais permettant d'embrasser tout le champ de bataille. Le cortège, les cavaliers asiatiques et la colonne de réserve, le rejoignirent en hâte.

Le prince jeta un regard impatient vers l'aile gauche : Mentezoufis qui devait venir n'arrivait pas. Les Libyens restaient inébranlables, la situation semblait de plus en plus grave.

La division de Ramsès offrait le plus de résistance, mais aussi, elle avait contre elle presque toutes les forces libyennes. Les deux partis s'égalaient en nombre, le prince ne doutait pas de la victoire, mais en présence d'un pareil adversaire, il redoutait des pertes considérables.

D'ailleurs la bataille a ses caprices. Sur ceux qui se sont déjà élancés à l'attaque, l'influence du commandant en chef a cessé. Il ne les possède déjà plus, il n'a que le régiment de réserve et une poignée de cavaliers. Si l'une des colonnes égyptiennes allait se rompre, ou si l'ennemi recevait à l'improviste de nouveaux renforts !...

Le prince se passa la main sur le front; en cet instant il sentit toute la responsabilité d'un général en chef. Il était comme un joueur qui, l'enjeu posé, jette ses osselets et se demande comment ils vont se placer ?...

Les Egyptiens étaient à une soixantaine de pas des colonnes libyennes. Un commandement..... les trompettes et les tambours résonnèrent plus pressés et les troupes s'ébranlèrent au pas de course ; une..... deux..... trois !..... une..... deux..... trois !..... Mais du côté des ennemis, les trompettes reténtirent également, deux rangées de lances s'abaissèrent, les tambours battirent..... Au pas de course !..... De nouveaux nuages de poussière s'élevèrent puis se fondirent en un immense tourbillon..... Le rugissement des voix humaines, le fracas des lances, le cliquetis des faux, parfois un gémissement effrayant qui se perdait aussitôt dans le tumulte général.

Sur toute la ligne de bataille on ne voyait déjà plus ni les hommes, ni leurs armes, ni même les colonnes, mais seulement une poussière jaune, s'allongeant sous la forme d'un gigantesque serpent. Le nuage plus dense indiquait l'endroit où les

deux colonnes s'étaient heurtées, où le nuage était moins épais il y avait brèche.

Après quelques instants d'un infernal tumulte, le prince s'aperçut que sur l'aile gauche, la poussière reculait lentement.

— Renforcez l'aile gauche, s'écria-t-il.

La moitié de la réserve courut dans la direction indiquée, et disparut dans le tourbillon de sable. Mais l'aile gauche se redressa, pendant que l'aile droite avançait avec lenteur et que le centre, la partie la plus solide et la plus importante, continuait à ne pas bouger.

— Renforcez le centre, dit le prince.

La seconde moitié de la réserve partit et disparut dans la poussière. Un instant les cris augmentèrent, mais on ne voyait aucune marche en avant.

— Ces misérables se battent de terrible façon, dit un vieil officier du cortège en s'adressant au prince. — Il est grand temps que Mentezoufis arrive.

Le prince appela le commandant de la cavalerie asiatique.

— Regarde-donc ici à droite, dit-il, il doit y avoir là une brèche. Entre là avec précaution pour ne pas piétiner nos soldats, et tombe sur le flanc de la colonne centrale de ces chiens.

— Ils doivent être à l'attache, car ils restent là trop longtemps, répartit l'Asiatique en riant.

Il laissa auprès du prince une vingtaine de ses cavaliers, et avec les autres partit au galop, en criant :

— Vis éternellement, ô notre chef !...

La chaleur était indescriptible. Le prince, l'oreille et les yeux tendus, essayait de percer la muraille de poussière. Il attendit... il attendit. Soudain il poussa un cri de joie ; le tourbillon du centre vacilla, et avança quelque peu.

De nouveau il s'arrêta, de nouveau il avança, marchant lentement, très lentement, mais en avançant toujours.

Le vacarme bouillonnait si terrible, que l'on ne pouvait deviner ce qu'il signifiait : colère, triomphe ou défaite.

Tout à coup l'aile droite ennemie se mit à flotter étrangement et à reculer. Derrière elle apparurent de nouveaux nuages de poussière. En même temps, Pen-ta-our accourut à cheval, et s'écria :

— Patrocle a tourné les Libyens !...

Le désordre de l'aile droite augmentait et se rapprochait du centre du combat. Il était visible que les Libyens commençaient à plier et que la panique s'emparait même de la colonne principale.

Tout l'état-major du prince, bouleversé, enfiévré, épiait les mouvements de la poussière jaune. Au bout de quelques minutes l'aile gauche subit aussi le contre-coup du désordre. Là, les Libyens fuyaient déjà.

— Que je ne voie pas le soleil de demain, si ce n'est pas là une victoire !... s'écria le vieil officier.

Un messager accourut de la part des prêtres, qui du monticule le plus élevé surveillaient le cours de la bataille, et il annonça qu'à l'aile gauche, on apercevait les régiments de Mentezoufis, et que les Libyens étaient entourés de trois côtés.

— Ils fuiraient déjà comme des biches, disait le courrier hors d'haleine, si les sables ne les gênaient.

— Victoire !... Vis éternellement, ô notre chef !.. s'écria Pen-ta-our.

Il était à peine deux heures passées.

Les cavaliers asiatiques commencèrent à chanter sur un mode criard, et à lancer, en l'honneur du prince, des flèches dans les airs. Les officiers de l'état-major sautèrent à bas de leurs chevaux, se précipitant aux pieds et aux mains du prince héritier, puis ils l'enlevèrent de sa selle, et le soulevèrent en criant :

— Voilà un chef puissant !... Il a écrasé les ennemis de

l'Egypte!... Amon est à sa droite et à sa gauche, qui donc pourrait lui résister?

Cependant les Libyens, toujours reculant, avaient atteint les collines sablonneuses du sud; les Egyptiens les suivaient sans cesse. Maintenant des cavaliers émergeaient des nuages de poussière et accouraient vers Ramsès.

— Mentezoufis les a tournés!... criait l'un

— Deux compagnies se sont rendues!... criait l'autre.

— Patrocle les a attaqués par derrière!

— On a pris aux Libyens trois étendards : le mouton, le lion et l'épervier.....

Auprès de l'état-major la foule devenait de plus en plus dense : des gens ensanglantés et couverts de poussière l'entouraient.

— Vis éternellement!... vis éternellement, général!

Le prince était dans un tel état d'énervement, que tour à tour il riait, pleurait et disait à son cortège :

— Les dieux ont eu pitié... Je croyais déjà que nous allions perdre la partie... Bien misérable est le sort du chef, qui sans tirer l'épée, et sans rien savoir même doit répondre de tout...

— Vis éternellement, chef victorieux!... criait-on.

— Belle victoire!... se mit à rire le prince. — Je ne sais même pas comment on l'a gagnée.

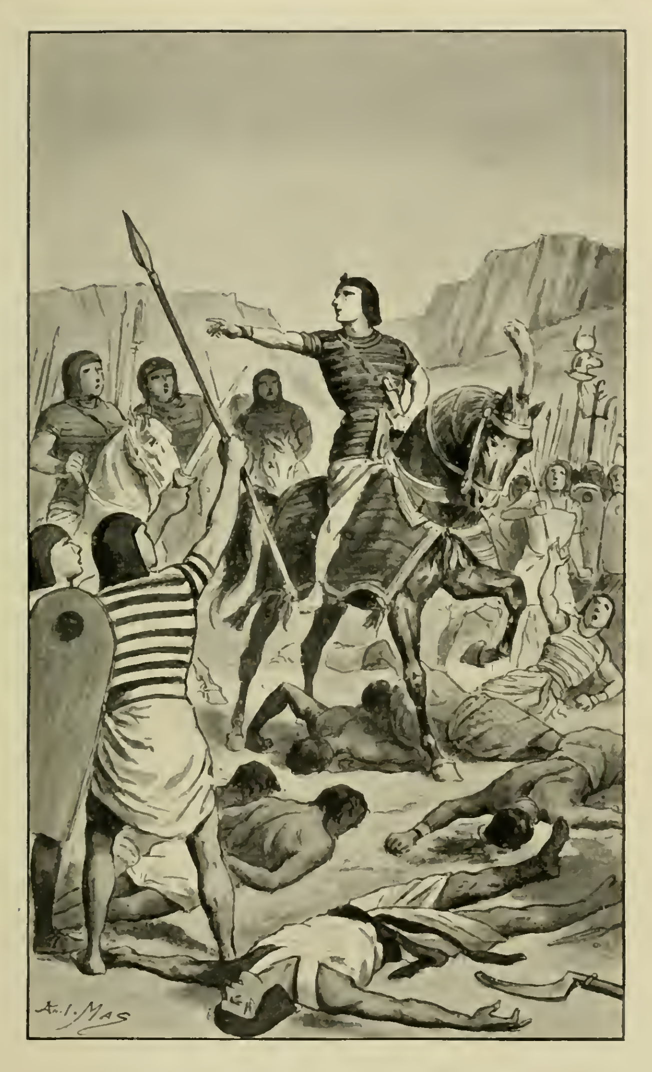
— Il gagne les batailles, et puis il s'étonne!... cria quelqu'un du cortège.

— Je dis que je ne sais même pas à quoi ressemble une bataille... expliquait le prince.

— Tranquillise-toi, général, répartit Pen-ta-our. — Tu as si savamment disposé les troupes, que les ennemis devaient être mis en fuite. Comment?... Voilà qui n'est plus ton affaire, mais celle des troupes...

Le prince se plaignait : « Je n'ai même pas tiré le glaive!... Je n'ai pas vu un seul Libyen!...

Sur les collines du midi, tout tourbillonnait et bouillonnait



Proclamez la grâce pour les vaincus et les humbles. *(Page 548)*.

encore, mais dans la vallée, la poussière commençait à tomber; çà et là comme à travers une brume, on apercevait un petit groupe de soldats égyptiens, les lances déjà relevées.

Le prince dirigea son cheval de ce côté. Il arriva sur l'emplacement du champ de bataille, où les colonnes du centre venaient de lutter. C'était un espace large de quelques centaines de pas, creusé de profondes cavités, couvert de blessés et de cadavres. Du côté où s'avançait le prince, étaient couchés en longues files, tous les quelques pas, des Egyptiens et des Libyens entremêlés, plus loin il n'y avait guère que des Libyens.

En certains endroits les cadavres se pressaient contre les cadavres, parfois en un seul point, il s'en amoncelait trois ou quatre. Le sable était moucheté de brunes taches de sang; les blessures étaient horribles : l'un des combattants avait les deux mains coupées, un autre la tête fendue jusqu'au tronc; le troisième perdait ses entrailles. Certains se roulaient dans les convulsions et de leurs bouches emplies de sable, s'échappaient des malédictions, ou ils suppliaient qu'on les tuât.

Le prince héritier passa rapidement à côté d'eux sans se retourner, bien qu'il y eût des blessés poussant en son honneur de faibles acclamations.

Non loin de là, il rencontra un premier groupe de prisonniers. Ces gens tombèrent devant lui face contre terre, en demandant grâce.

— Proclamez la grâce pour les vaincus et les humbles, dit-il à son cortège.

Quelques cavaliers se dispersèrent dans les directions diverses. Bientôt le son d'une trompette se fit entendre, suivi d'une voix forte :

— Par ordre de Son Excellence le prince général en chef, on ne tuera pas les blessés et les prisonniers !...

Des cris mêlés, proférés sans doute par les prisonniers répondirent à cette proclamation.

— Par ordre du général en chef, criait-on d'une voix chantante dans une autre direction, on ne tuera pas les blessés et les captifs !...

Pendant ce temps sur les collines du midi, la lutte avait cessé, et les deux principales troupes des Libyens avaient déposé les armes devant les régiments grecs.

Le valeureux Patrocle, par suite de la chaleur, prétendait-il, ou par suite des boissons échauffantes, comme le pensaient les autres, se tenait à peine sur son cheval. Il essuya ses yeux larmoyants et se tourna vers les prisonniers.

— Chiens galeux ! s'écria-t-il, qui avez porté une main coupable sur l'armée de Sa Sainteté (puissent les vers vous dévorer !) vous périrez comme les poux sous l'ongle du valeureux Egyptien, si vous ne répondez pas immédiatement. Qu'est devenu votre chef ? (puisse la lèpre lui enlever les narines et vider ses yeux chassieux !)

En cet instant le prince héritier survint à cheval. Le général le salua avec respect, mais n'interrompit pas son enquête.

— Je vous ferai couper des lanières sur le dos... je vous ferai empaler si je n'apprends pas immédiatement où est cette vipère venimeuse, ce rejeton de sanglier, jeté sur une vieille litière...

— Ah ! voilà où est notre chef !... s'écria un des Libyens, en désignant un petit groupe de cavaliers qui se dirigeaient vers l'intérieur du désert.

— Qu'est-ce ? s'écria le prince.

— Le misérable Musawasa s'enfuit !... répartit Patrocle, et peu s'en fallut qu'il ne tombât à terre.

Le sang monta à la tête de Ramsès.

— Ainsi Musawasa est là et il fuit ?.. Hé !.. Qui a de bons chevaux me suive !..

— Eh bien ! dit Patrocle en riant, maintenant ce voleur de moutons va bêler à son tour.

Pen-ta-our barra la route au prince.

— Votre Excellence ne peut poursuivre les fugitifs !

— Quoi !.. s'écria le prince héritier. — Pendant toute la bataille je n'ai levé la main sur personne, et voilà que maintenant encore, je dois renoncer au chef libyen !.. Que diraient les soldats que j'ai envoyés au devant des lances et des haches ?..

— L'armée ne peut demeurer sans chef.

— Et n'y a-t-il pas ici Patrocle, Thoutmos, enfin Mentezoufis lui-même. Pourquoi donc serais-je général, s'il ne m'était pas permis de donner la chasse à l'ennemi ?.. Ils sont à quelques cetaines de pas de nous, et leurs chevaux sont fatigués.

— Dans une heure nous serons de retour avec eux... Il n'y a qu'à étendre la main... murmuraient entre leurs dents les cavaliers asiatiques.

— Patrocle... Thoutmos... je vous laisse l'armée... s'écria le prince héritier. Reposez-vous et moi, je reviendrai ici de suite...

Il piqua son cheval, et parti au trot, en s'enfonçant dans le sable, suivi d'une vingtaine de cavaliers et de Pen-ta-our.

— Que viens-tu faire ici, prophète ? lui demanda le prince. Tu ferais mieux de dormir... Tu nous a rendu aujourd'hui de grands services.

— Je puis être encore utile, répondit Pen-ta-our.

— Reste... Je te l'ordonne.

— Le Conseil suprême m'a enjoint de ne pas quitter Votre Excellence d'un pas.

Le prince héritier se secoua avec colère.

— Et si nous tombons dans une embuscade ? demanda-t-il.

— Là encore, seigneur, je ne t'abandonnerai pas, dit le prêtre.



CHAPITRE XIX

La Poursuite au Désert : Le Typhon

Dans la voix de Pen-ta-our il y avait une telle bienveillance, que le prince fut étonné. Il se tut, et le laissa venir.

Ils étaient dans le désert, ayant, à quelques centaines de pas en arrière l'armée, à quelques centaines de pas en avant, les fugitifs. Mais on avait beau frapper et encourager les chevaux, les fuyards comme les poursuivants avançaient à grand peine.

D'en haut la terrible ardeur des rayons solaires les inondait, une poussière aiguë pénétrait dans leurs bouches, leur nez et surtout leurs yeux, et sous les pieds des chevaux, le sable brûlant s'écroulait à chaque pas. Dans l'air régnait un calme meurtrier.

— Cela ne durera pourtant pas toujours, dit le prince héritier.

— Cela sera pis, répliqua Pen-ta-our. — Votre Excellence voit bien, dit-il en désignant les fugitifs, que ces chevaux là-bas enfoncent dans le sable jusqu'aux genoux.

Le prince se mit à rire, car en cet instant ils venaient d'entrer sur un terrain un peu plus ferme, et ils parcoururent plus de cent pas au galop. Tout de suite cependant, une mer de sable leur barra la route, et ils durent de nouveau s'avancer pas à pas.

Les hommes ruisselaient de sueur et sur les chevaux l'écume commençait à se montrer.

— Il fait chaud ! murmura le prince héritier.

— Ecoute, Seigneur, dit Pen-ta-our, ce n'est pas une bonne journée pour une poursuite dans le désert. Aujourd'hui dès le matin les insectes sacrés ont trahi une grande inquiétude, puis sont tombés dans l'engourdissement. En outre, mon couteau sacerdotal s'est enfoncé très profondément dans son fourreau de glaise, ce qui est le signe d'une extraordinaire chaleur. Ces deux phénomènes, la chaleur et la léthargie des insectes peuvent annoncer un orage. Rentrons donc, car non seulement, nous avons perdu le camp de vue, mais encore aucune rumeur ne nous parvient maintenant.

Ramsès regarda le prêtre presqu'avec mépris.

— Et tu penses, prophète, dit-il, que moi, ayant une fois annoncé la capture de Musawasa, je puis revenir sans rien, par crainte de la chaleur et de l'orage?

Ils allaient toujours. En un endroit le terrain se raffermit encore, ce qui leur permit d'approcher des fuyards à une portée de fronde.

— Hé! vous là-bas!.. s'écria le prince héritier, rendez-vous.....

Les Libyens ne tournèrent même pas la tête, poursuivant péniblement leur route dans le sable où ils s'enfonçaient. Un moment on put penser qu'ils seraient atteints. Mais tout de suite, le détachement du prince héritier rencontra un sable profond, les autres hâtèrent le pas, et disparurent derrière un renflement de terrain.

Les Asiatiques juraient, le prince serra les dents.

Enfin les chevaux commencèrent à s'enliser de plus en plus et à s'arrêter; les cavaliers durent descendre et aller à pied. Soudain l'un des Asiatiques s'empourpra et tomba sur le sable. Le prince le fit couvrir d'un manteau et dit :

— Nous le prendrons au retour.

A grand peine, ils atteignirent le sommet de l'élévation sablonneuse, et aperçurent les Libyens. Mais pour ceux-là aussi la route était meurtrière; deux chevaux s'étaient arrêtés.

Le camp de l'armée égyptienne disparut définitivement derrière les ondulations du terrain, et si Pen-ta-our et les Asiatiques n'avaient su se diriger par le soleil, déjà il leur eût été impossible d'en retrouver l'endroit.

Dans le cortège du prince, un second cavalier tomba, en rejetant par la bouche une sanglante écume. On abandonna également celui-là, ainsi que son cheval. Pour comble, sur le fond sablonneux apparut un groupe de rochers, où les Libyens disparurent.

— Seigneur, dit Pen-ta-our, il peut y avoir une embuscade là-bas.

— Que la mort s'y trouve et qu'elle m'y prenne !.. répartit le prince d'une voix altérée.

Le prêtre le regarda avec surprise : il ne lui supposait même pas un acharnement pareil.

Jusqu'aux rochers il n'y avait pas loin, mais la route était pénible au-delà de toute expression. Il fallait non seulement marcher soi-même, mais encore retirer les chevaux du sable. Tous s'enfonçaient enlisés jusqu'aux chevilles, et à certaines places jusqu'aux genoux.

Et au ciel flamboyait toujours le soleil, l'implacable soleil du désert, dont chaque rayon non seulement cuisait et aveuglait, mais encore transperçait. Les plus résistants des Asiatiques tombaient d'épuisement : l'un avait la langue et les lèvres enflées, l'autre avait des bourdonnements dans la tête et des taches noires devant les yeux, un autre sentait le sommeil le gagner, tous éprouvaient de la douleur dans les jointures et perdaient jusqu'à la conscience de la chaleur. Si on leur avait demandé : fait-il chaud dehors ? ils n'auraient pas su répondre.

De nouveau le terrain se raffermit sous les pieds et la troupe de Ramsès s'engagea entre les rochers. Le prince qui était le plus lucide entendit le ronflement d'un cheval, obliqua à droite, et dans l'ombre du monticule, il aperçut un

groupe d'hommes couchés au petit bonheur de la chute. C'étaient les Libyens.

L'un d'eux, un jeune homme de vingt ans, portait une tunique pourpre brodée, une chaîne d'or au cou, et un glaive richement monté. Il paraissait étendu sans connaissance: ses yeux convulsés montraient les blancs, et un peu d'écume lui mouillait les lèvres. Ramsès reconnut en lui le chef. Il s'approcha, lui arracha la chaîne du cou, et détacha son glaive.

Un vieux Libyen, qui semblait moins fatigué que les autres, dit à cette vue :

— Bien que tu sois vainqueur, Egyptien, respecte un fils de prince qui a été général en chef.

— C'est le fils de Musawasa ? demanda le prince.

— Tu as dit vrai, répartit le Libyen, c'est le fils de Musawasa, Tehenna, notre chef qui serait même digne d'être prince égyptien.

— Et où est Musawasa ?

— Musawasa est à Glaucus, et il rassemble une grande armée qui nous vengera.

Les autres Libyens ne disaient mot, ne daignaient même pas regarder leurs vainqueurs. Sur l'ordre du prince, les Asiatiques les désarmèrent sans difficulté et s'assirent eux-mêmes à l'ombre du rocher.

En cet instant il n'y avait plus là d'amis ni d'ennemis, mais des hommes mortellement fatigués, la mort les guettait tous et ils n'aspiraient qu'au repos.

Pen-ta-our voyant Tehenna toujours sans connaissance s'agenouilla près de lui, se penchant au-dessus de sa tête de manière que personne ne pût voir ce qu'il faisait. Mais aussitôt Tehenna se mit à soupirer, et il ouvrit les yeux, puis s'assit en se frottant le front, comme éveillé d'un profond sommeil qui ne l'aurait pas encore abandonné.

— Tehenna, chef des Libyens, dit Ramsès, toi et tes hommes vous êtes prisonniers de Sa Sainteté le pharaon.

— Tue-moi plutôt d'un coup, gronda Tehenna, si je dois perdre la liberté.

— Quand ton père Musawasa se sera humilié et aura conclu la paix avec l'Egypte, tu seras libre encore et heureux.

Le Libyen détourna la tête et se coucha, indifférent à tout. Ramsès s'assit près de lui, et au bout d'un instant tomba dans une sorte d'engourdissement ; selon toute probabilité, il s'était endormi.

Il se réveilla au bout d'un quart d'heure, déjà plus alerte. Il regarda le désert et poussa un cri d'admiration ; à l'horizon on apercevait un pays verdoyant, de l'eau, de nombreux palmiers, et un peu plus haut, des petites villes et des temples.

Autour de lui tous dormaient, Asiatiques et Libyens. Seul Pen-ta-our, debout sur un bloc de rocher, abritait ses yeux de la main, et regardait quelque part.

— Pen-ta-our !... Pen-ta-our !... s'écria Ramsès. — Vois-tu cette oasis ?

Il se leva brusquement et courut vers le prêtre, dont le visage était soucieux.

— Tu vois l'oasis ?

— Ce n'est pas une oasis, répartit Pen-ta-our. — C'est l'âme, errante dans le désert, d'un pays qui n'est plus de ce monde. — Mais ceci... là-bas... C'est la réalité ? . . . . ajouta-t-il en étendant la main vers le sud.

— Des montagnes ?... demanda le prince.

— Regarde mieux.

Le prince regarda, soudain il dit :

— Il me semble, que cette masse sombre se soulève... Je dois avoir la vue fatiguée.

— C'est le Typhon, murmura le prêtre. Les dieux seuls peuvent nous sauver, s'ils le veulent...

Soudain Ramsès sentit en effet sur son visage un souffle qui, dans la chaleur du désert, lui parut chaud. Ce souffle très léger d'abord devenait de plus en plus violent, de plus en plus chaud, et en même temps la ligne sombre montait dans le ciel avec une rapidité étonnante.

— Qu'allons-nous faire? demanda le prince.

— Ces rochers, répartit le prêtre, nous garantiront de l'ensevelissement, mais ils ne chasseront ni la poussière ni la chaleur qui vont augmenter. Et dans un jour ou deux.....

— Le Typhon souffle-t-il donc si longtemps?

— Trois et quatre jours parfois..... Ce n'est que de temps en temps qu'il se lève pour quelques heures, et retombe soudain, comme un vautour percé d'une flèche, mais cela n'arrive que très rarement.

Le prince devint sombre, quoiqu'il ne perdit pas courage. Quant au prêtre, ayant tiré de dessous ses habits un petit flacon en verre de couleur verte, il continua :

— Tu as là un elixir..... Il pourra te suffire quelques jours. Chaque fois que tu ressentiras de la somnolence ou de la peur, bois en une goutte. Ainsi tu retrouveras des forces, et tu pourras tenir un temps.....

— Et toi? et les autres?

— Mon sort est dans les mains de l'Unique. Quant au reste des hommes..... Ils ne sont pas les héritiers du trône!.....

— Je ne veux pas de cette liqueur, dit le prince en éloignant le flacon.

— Tu dois la prendre!... s'écria Pen-ta-our. — Souviens-toi que le peuple d'Egypte a mis en toi son espoir... Souviens-toi que sa bénédiction te protège.

Le nuage noir avait gagné la moitié du ciel, et le vent brûlant soufflait avec une telle violence que le prince et le prêtre durent descendre du rocher.

— Le peuple d'Egypte?... la bénédiction?... répéta Ramsès.

Soudain il s'écria :

— C'est toi, il y a un an, qui m'as parlé, la nuit, dans le jardin?... C'était tout de suite après les manœuvres.

— Le jour où tu t'es apitoyé sur le paysan qui s'était pendu de désespoir, parce qu'on lui avait détruit son canal, répartit le prêtre.

— C'est toi qui as préservé ma métairie et sauvé la Juive Sara, de la foule qui voulait la lapider?...

— C'est moi, dit Pen-ta-our. — Et toi bientôt après, tu as délivré les paysans, et tu n'as pas permis à Dagon de tourmenter ton peuple avec de nouveaux impôts. Pour ce peuple, continua le prêtre, pour la miséricorde que tu lui as toujours témoignée, aujourd'hui encore je te bénis..... Peut-être n'y aura-t-il que toi de sauvé, mais souviens-toi..... souviens-toi, que celui qui te sauve, c'est le peuple d'Egypte opprimé qui attend de toi son salut.....

Soudain, tout s'assombrit, du sud s'abattit une brûlante pluie de sable, et il s'éleva un vent si violent qu'il renversa un cheval, debout dans un endroit non abrité. Asiatiques et prisonniers libyens, tous se réveillèrent ; mais chacun se renfonça plus encore sous le roc, et se tut saisi de terreur.

Quelque chose d'affreux s'accomplissait dans la nature. Sur terre la nuit était descendue, et au ciel, dans une course effrénée se poursuivaient des nuages de sable noirs ou roux. Tout le sable du désert semblait prendre vie, se soulever brusquement, et courir quelque part avec la vitesse des pierres que lance la fronde.

Il faisait chaud comme dans un bain de vapeur, la peau des mains et du visage se fendillait, la langue se desséchait, la respiration provoquait des points douloureux dans la poitrine, les menus grains de sable brûlaient comme des étincelles.

Pen-ta-our approcha rapidement le flacon de la bouche du prince. Ramsès but quelques gouttes et ressentit un étrange

changement : la douleur et la chaleur cessèrent de le tourmenter, sa pensée reconquit toute sa netteté.

— Et cela peut durer ainsi plusieurs jours ?

— Quatre, répartit le prêtre.

— Et vous sages, confidents des dieux, vous ne possédez aucun moyen de sauver les hommes d'une pareille tourmente ?...

Pen-ta-our réfléchit et dit :

Il n'y a qu'un sage au monde qui pourrait entrer en lutte avec les mauvais esprits..... mais il n'est pas ici !

Typhon soufflait déjà depuis une demi-heure avec une violence inconcevable. La nuit s'était faite presque complète. Par moments, le vent faiblissait, les tourbillons noirs s'écartaient, et l'on voyait au ciel le sanglant soleil et sur terre la sinistre lumière d'une teinte roussâtre.

Mais immédiatement le vent chaud et étouffant reprenait plus fort, les tourbillons de poussière s'épaississaient, la lumière livide s'éteignait, et dans l'air se répandaient des murmures et des bruits que l'oreille humaine n'est pas accoutumée à saisir.

Le coucher du soleil était déjà proche, et la violence de l'ouragan, l'insupportable chaleur croissaient toujours. De temps en temps, au-dessus de l'horizon, surgissait une immense tache sanglante, comme si l'incendie du monde commençait.

Soudain le prince s'aperçut que Pen-ta-our n'était plus à ses côtés. Il prêta l'oreille, et il entendit une voix qui appelait.

— Béroès !... Béroès !... Si ce n'est toi, qui donc nous aidera ?... Béroès !... au nom de l'Unique, du Tout-Puissant qui n'a ni commencement ni fin, je t'invoque !.....

Dans la partie nord du désert, un cou de tonnerre retentit. Le prince demeura pétrifié; pour l'Egyptien le tonnerre était un phénomène presque aussi rare que l'apparition d'une comète.

— Béroès !... Béroès !...

Un coup de tonnerre prolongé retentit plus près, et au milieu de tourbillons de poussière, un éclair brilla, inondant le désert d'une lueur rouge.

Un nouveau coup de tonnerre et un nouvel éclair.

Le prince sentit que la violence du vent faiblissait et que la chaleur diminuait. Le sable tourbillonnant commençait à s'abattre sur le sol, le ciel devint gris, puis roux, puis d'une nuance laiteuse. Ensuite tout se tut, et au bout d'un instant, un nouveau coup de tonnerre éclata, et le vent frais du nord se mit à souffler.

Les Asiatiques et les Libyens exténués de chaleur, revinrent à eux.

— Guerriers du pharaon, dit soudain un vieux Libyen, entendez-vous ce mugissement dans le désert?...

— Une nouvelle tourmente?

— Non, c'est la pluie qui tombe.

Effectivement quelques gouttes de pluie fraîche tombèrent du ciel, puis elles devinrent plus nombreuses, et enfin s'abattit une averse, qu'accompagnaient des grondements de tonnerre.

Parmi les soldats de Ramsès et leurs prisonniers une joie folle éclata. Sans prendre garde aux éclairs et à la foudre, les hommes, un instant auparavant brûlés de chaleur, assoiffés, couraient comme des enfants sous les ruisseaux de pluie. Dans l'obscurité ils se lavaient eux et leurs chevaux, ils recueillaient de l'eau dans leurs bonnets et dans leurs outres de cuir, et surtout ils buvaient, ils buvaient!

— N'est-ce pas un miracle?... s'écria le prince Ramsès. — N'était cette pluie bénie, nous aurions tous péri dans le désert, dans les brûlants embrassements de Typhon.

— Il arrive, répartit le vieux Libyen, que le vent sablonneux du sud, irrite les vents qui passent au-dessus de la mer, et provoque l'averse.

Ramsès fut désagréablement frappé par ces paroles : il

attribuait en effet l'orage aux prières de Pen-ta-our. Il se tourna vers le Libyen et demanda :

— Et arrive-t-il également que des étincelles jaillissent d'une forme humaine.

— Il en est toujours ainsi quand souffle le vent du désert, dit le Libyen. — Cette fois encore nous avons vu des étincelles jaillir non seulement des hommes, mais encore des chevaux.

Dans sa voix sonnait une telle assurance, que le prince s'approchant de l'officier de sa cavalerie, dit tout bas :

— Faites attention aux Libyens....

A peine avait-il dit, que quelque chose s'agita au milieu de l'obscurité, et au bout d'un instant un galop de cheval retentit. Et quand l'éclair illumina le désert, on vit un cavalier qui fuyait.

— Qu'on lie ces misérables ! cria le prince, et qu'on tue ceux qui voudraient résister..... Malheur à toi, Téhenna, si ce coquin ramène tes frères contre nous !... Tu périras dans d'affreuses tortures, toi et les tiens.....

Malgré la pluie, le tonnerre et l'obscurité, les soldats de Ramsès lièrent rapidement les Libyens, qui n'opposèrent d'ailleurs aucune résistance.

Peut-être attendaient-ils l'ordre de Téhenna, mais celui-ci était si abattu, qu'il ne pensait pas à la fuite.

Lentement l'orage se calma, et à la chaleur du jour succéda un froid pénétrant. Les hommes et les chevaux avaient bu à satiété, et l'on avait rempli d'eau les outres, il y avait des dattes et des biscuits en quantité suffisante, aussi tout le monde était dispos. Le tonnerre avait faibli, les éclairs silencieux se faisaient plus rares ; sur le ciel, du côté du septentrion, les nuages commencèrent à se déchirer ; çà et là des étoiles s'allumèrent.

Pen-ta-our s'approcha de Ramsès.

— Rentrons au camp, dit-il. — Nous pouvons y revenir en

quelques heures, avant que celui qui s'est enfui, puisse nous amener des ennemis.

— Comment trouverons-nous notre route dans une pareille obscurité? demanda le prince.

— Avez-vous des torches? dit le prêtre en se tournant vers les Asiatiques.

Il y avait bien des torches, ou plutôt de longues cordes, imbibées de matières inflammables, mais il n'y avait point de feu. Les briquets de bois qui servaient à l'allumer étaient mouillés.

— Nous devons attendre jusqu'au matin, dit le prince impatient.

Pen-ta-our ne répondit pas. — Il sortit de son sac un petit ustensile, prit une torche des mains d'un soldat, et se retira à part. Au bout d'un instant on entendit un bruit sourd, et la torche... s'alluma!...

— C'est un grand magicïen que ce prêtre!... grommela entre ses dents un vieux Libyen.

— C'est déjà le second miracle que tu accomplis à mes yeux, dit le prince à Pen-ta-our. — Peux-tu m'expliquer comment on fait cela?.....

Le prêtre hocha la tête.

— Interroge-moi sur toute chose, répliqua-t-il, et je te répondrai autant que me le permettra ma science, mais ne me demande jamais de te dévoiler les mystères de nos temples.

— Même si je te nommais mon conseiller?

— Même alors. Jamais je ne serai un traître, et quand bien même j'oserais le devenir, la peur des châtiments m'arrêterait.....

— Les châtiments?... répéta le prince. — Ah! ah! Je me souviens d'un homme au temple de Hator, caché dans un souterrain, sur qui les prêtres versaient de la poix fondue. Le faisaient-ils vraiment?... Et serait-il vrai que cet homme ait péri dans les tourments?.....

Pen-ta-our se taisait comme s'il n'entendait pas la question, et lentement, il sortit de son sac merveilleux, la petite effigie d'un dieu aux bras étendus. La statuette était attachée à un fil, le prêtre la laissa descendre lentement, et murmurant des prières, il regarda. La statuette après un certain nombre d'hésitations et d'oscillations resta tranquillement suspendue.

Ramsès à la lueur d'une torche contemplait ces pratiques avec étonnement.

— Que fais-tu ? demanda-t-il au prêtre.

— Je ne puis dire que ceci à Votre Excellence, répliqua Pen-ta-our, le dieu indique d'une main l'étoile Eshmoun[1]. C'est elle qui durant la nuit, dirige sur mer les vaisseaux Phéniciens.

— Les Phéniciens ont donc aussi ce même dieu.

— Ils en ignorent même l'existence. Le dieu qui dirige toujours une de ses mains vers l'étoile Eshmoun n'est connu que de nous et des prêtres chaldéens. Avec son aide, chaque prophète peut de jour et de nuit, par le beau ou le mauvais temps, trouver sa route en mer ou dans le désert.

Sur l'ordre du prince, qui, une torche allumée en main cheminait aux côtés de Pen-ta-our, l'escorte et les prisonniers se mirent en marche dans la direction nord-est. Le dieu suspendu à un fil, oscillait, mais n'en indiquait pas moins de sa main tendue, l'endroit où se trouvait l'étoile protectrice des voyageurs égarés.

Ils allaient d'un bon pas, à pied et conduisant leurs chevaux. Le froid était si vif que les Asiatiques eux-mêmes soufflaient dans leurs mains, et les Libyens grelottaient.

Tout à coup quelque chose se mit à crier et à craquer sous leurs pieds. Pen-ta-our s'arrêta et se baissa.

— En cet endroit, dit-il, la pluie a creusé sur le roc une petite mare. Et regarde, seigneur, ce qu'est devenue l'eau.

1 Etoile polaire. (Note de l'auteur.)

Ce disant, il se releva et montra au prince comme une tablette de verre, qui lui fondait dans les mains.

— Quand il fait très froid, l'eau se change en pierre transparente.

Les Asiatiques confirmèrent les paroles du prêtre, ajoutant que, très loin vers le nord, l'eau se change très souvent en pierre, et la vapeur en un sel blanc, qui pourtant n'a aucun goût, mais pique les doigts et agace les dents.

Le prince admirait de plus en plus la science de Pen-ta-our.

Cependant au nord le ciel s'était éclairci, découvrant la Grande-Ourse, et son étoile Eshmoun. Le prêtre ayant récité une nouvelle prière, remit dans son sac le dieu qui le guidait, fit éteindre les torches et ne garda que la corde qui maintenait le feu et marquait les heures en se consumant par degrés.

Le prince recommanda la vigilance à son détachement, et prenant les devants avec Pen-ta-our, il s'éloigna d'une cinquantaine de pas.

Pen-ta-our, dit-il, dès cet instant je te nomme mon conseiller. Sois-le maintenant, et sois-le encore quand il plaira aux dieux de me confier la couronne de la Haute et de la Basse-Egypte.

— Qui m'a valu cette faveur ?.....

— En ma présence, tu as accompli des actes qui témoignent de ta grande science, et de ton empire sur les esprits. En outre tu fus prêt à me sauver la vie. Aussi, quoique tu aies décidé de me cacher bien des choses.....

— Pardonne, noble seigneur, interrompit le prêtre. — Des traîtres, quand tu en auras besoin, tu en trouveras même parmi les prêtres, pour de l'or et des joyaux. Mais moi, je ne veux pas être du nombre. Car réfléchis. En trahissant les dieux, te donnerais-je la certitude que je n'agirai pas de même à ton égard.

Ramsès demeura pensif.

— Tu as sagement parlé, reprit-il, mais je me demande d'où vient la bienveillance, que toi, prêtre, tu me portes en ton cœur ? Il y a un an, tu m'as béni ; aujourd'hui tu ne m'as pas laissé partir seul au désert, et tu m'as rendu de grands services.

— Parce que les dieux m'ont averti que toi, noble Seigneur, tu pourras, quand tu le voudras, tirer de la misère et de l'humiliation le malheureux peuple d'Egypte.

— En quoi le peuple t'intéresse-t-il ?

— C'est de lui que je suis sorti... Mon père et mes frères puisaient des jours entiers l'eau du Nil, et recevaient la bastonnade.

— En quoi puis-je venir en aide au peuple ? demanda le prince héritier.

Pen-ta-our s'anima.

— Ton peuple, dit-il ému, travaille trop, paie trop d'impôts, souffre la misère et les persécutions. Il est bien dur le sort du paysan. Le ver a dévoré une moitié de sa récolte, le rhinocéros l'autre ; dans les champs quantité de souris ont fait de même ; une pluie de sauterelles s'est abattue, le bétail a piétiné les grains, les moineaux les ont volés. Ce qui était encore resté dans la grange, les voleurs en sont venus à bout..... O misère du laboureur, maintenant le scribe aborde au rivage, il réclame la récolte, ses compagnons ont apporté des bâtons et les nègres des verges de palmiers. Ils disent : Donne le blé ! — Il n'y en a pas. — Ils battent alors le paysan, ils l'étendent de toute sa longueur, ils le lient, le jettent au canal où il se noie la tête en bas. Ils lient sa femme devant lui, et ses enfants aussi. Les voisins s'enferment en préservant leur blé[1]. J'ai vu pareille chose, répartit le prince pensif et même j'ai chassé un scribe de ce genre. Mais puis-je être présent partout, pour empêcher l'injustice ?

1 Description authentique. (Note de l'auteur.)

— Tu peux, Seigneur, ordonner que l'on ne tourmente pas les gens inutilement. Tu peux abaisser les impôts, fixer aux paysans des jours de repos. Tu peux enfin doter chaque famille, ne serait-ce que d'un arpent de terre, dont la récolte lui appartiendrait et servirait à la nourrir. Autrement les laboureurs continueront à se nourrir de lotus, de papyrus, de poissons crevés, et à la fin, ton peuple sera anéanti..... Mais si tu lui témoignes ta faveur, il se relèvera.

— Et vraiment je le ferai ! s'écria le prince. — Un bon propriétaire ne permet pas que son bétail meure de faim, travaille au-delà de ses forces, ou reçoive des coups immérités... Cela doit changer !...

Pen-ta-our l'arrêta.

— Tu me le promets, noble Seigneur ?

— Je le jure, répondit Ramsès.

— Alors, moi, je te jure que tu seras le plus grand des pharaons. Ramsès-le-Grand pâlira auprès de toi !... s'écria le prêtre, incapable de se maîtriser.

Le prince demeura pensif.

— A deux, que ferons-nous contre les prêtres qui me haïssent ?

— Ils te craignent, Seigneur, répondit Pen-ta-our. — Ils craignent que tu n'entreprennes trop tôt une guerre contre l'Assyrie.

— Que leur importe, si nous sommes victorieux ?

Le prêtre baissa la tête, mit ses bras en croix et se tut.

— Eh bien moi, je te le dirai !... s'écria nerveusement le prince. Ils ne veulent pas de guerre, parce qu'ils craignent que je n'en revienne vainqueur, surchargé de trésors, poussant devant moi de nombreux esclaves, c'est là ce qu'ils craignent, car ils veulent que chaque pharaon soit un faible instrument en leurs mains, un meuble inutile, que l'on puisse rejeter quand on veut.

Mais il n'en est pas ainsi avec moi !..... Et, ou bien je ferai

ma volonté, ce dont j'ai le droit, comme héritier des dieux, ou bien je périrai.

Pen-ta-our se recula et murmura une conjuration.

— Ne parle pas ainsi, noble seigneur, dit-il troublé, de crainte que les mauvais esprits, rôdant au-dessus du désert ne saisissent tes paroles... Souverain, souviens-toi, que la parole est comme une pierre lancée par une fronde; si elle rencontre un obstacle, elle ricoche et se retourne contre toi.

Le prince fit un geste dédaigneux de la main.

— Peu importe, répliqua-t-il. — Une vie, où tous mettraient des entraves à ma volonté, serait sans valeur... Quand ce ne sont pas les dieux, ce sont les vents du désert. Si ce ne sont pas les mauvais esprits, ce sont les prêtres... Et voilà quelle serait la puissance du Pharaon?... Je veux faire, moi, ce que je veux, et n'en rendre compte qu'à mes ancêtres éternels, non à la première venue des têtes rases, qui prétend traduire les intentions des dieux, mais en réalité accapare le pouvoir, et de nos richesses rempli ses trésors.

Tout à coup à quelques centaines de pas retentit un cri étrange tenant le milieu entre le hennissement et le bèlement, et une ombre colossale passa rapide devant eux. Elle courait comme une flèche, et, autant qu'on pouvait distinguer, elle avait un long cou et un corps bossu.

Parmi le cortège du prince, un murmure de terreur se répandit.

— C'est un griffon!... disait un Asiatique. — J'ai vu distinctement ses ailes...

— Le désert pullule de monstres!.. ajouta un vieux Libyen.

Ramsès était déconcerté, il lui semblait aussi que l'ombre fugitive avait une tête de serpent et comme de courtes ailes.

— Est-il vrai, demanda-t-il au prêtre, que des monstres apparaissent dans le désert?..

— Il est certain, dit Pen-ta-our, que dans un lieu si inhabité, les mauvais esprits fourmillent sous les formes les plus

étranges. Il me paraît toutefois que ce qui a passé près de nous est plutôt un animal. Cela ressemble à un cheval sellé, mais c'est plus grand et plus rapide à la course. Les habitants des oasis disent que cet animal peut se passer complètement d'eau, ou du moins en boire rarement. S'il en était ainsi, les générations futures pourraient se servir, pour parcourir le désert, de cette étrange créature, qui aujourd'hui, n'éveille que la peur.

— Je n'oserais pas m'asseoir sur le dos d'un pareil monstre ! répartit le prince en hochant la tête.

— Nos ancêtres disaient la même chose du cheval, qui permit aux Hycsos de conquérir l'Egypte, et qui maintenant est devenu indispensable à notre armée. Le temps modifie beaucoup les jugements des hommes !... prononça Pen-ta-our.

Au ciel les derniers nuages avaient disparu, et la nuit était devenue claire. Malgré l'absence de lune on y voyait si bien que, sur la blancheur du sable, on pouvait distinguer les contours généraux des objets, même petits ou très éloignés.

Le froid perçant avait également diminué. Un certain temps, le cortège chemina en silence, enfonçant dans le sable jusqu'aux chevilles. Soudain, parmi les Asiatiques un nouveau tumulte s'éleva, et des appels se répandirent.

— Un Sphinx !.. regardez, un Sphinx !.. Nous ne sortirons pas vivants du désert, puisque des spectres nous apparaissent sans cesse.

Réellement sur le blanc monticule calcaire, la silhouette d'un sphinx se dessinait très distinctement. Un corps de lion, une énorme tête en bonnet égyptien, et comme un profil humain.

— Calmez-vous, barbares, dit un vieux Libyen. — Ce n'est pas un Sphinx, mais un lion ; il ne vous fera rien, car il est occupé à manger.

— En vérité, c'est un lion !.. confirma le prince en s'arrêtant. — Mais comme il ressemble au Sphinx.

— Aussi est-il le père de nos sphinx, ajouta le prêtre à demi-voix. — Sa figure rappelle les traits humains, et sa crinière, une perruque.

— Notre grand Sphinx, celui qui est auprès des Pyramides... est-il aussi ?..

— Bien des siècles avant Menès, disait Pen-ta-our, lorsqu'il n'y avait pas encore de pyramides, s'élevait en ce lieu un rocher semblable à un lion étendu, comme si les dieux voulaient marquer ainsi l'entrée du désert. Les saints prêtres d'alors, ordonnèrent aux artistes de sculpter plus nettement le roc, et d'en emplir les vides à l'aide d'une maçonnerie. Les maîtres de l'art, voyant plus souvent des hommes que des lions, sculptèrent une figure humaine, et c'est ainsi que naquit le premier sphinx.

— A qui nous rendons des hommages divins... dit le prince en souriant.

— Et à juste titre, répartit le prêtre. — La première ébauche de cette œuvre, ce sont les dieux qui l'ont faite, et les hommes l'ont achevée également sous l'inspiration des dieux. Notre Sphinx par son énormité et son mystère fait penser aux vastes solitudes, il a la forme des esprits errant dans le désert, et comme eux il effraye les gens. Il est vraiment le fils des dieux et le père de la terreur.

— Tout de même, chaque chose a son commencement terrestre, répartit le prince. — Le Nil ne descend pas du ciel, mais d'on ne sait quelles montagnes, situées par delà l'Ethiopie. Les pyramides qui, me disait Herhor, sont l'image de notre Etat, ont été construites à la ressemblance des cimes rocheuses. Et nos temples aussi, avec leurs pylônes et leurs obélisques, leur obscurité et leur fraîcheur ne rappellent-ils pas les cavernes des montagnes qui s'étendent le long du Nil ?.. Chaque fois qu'à la chasse, je me suis égaré parmi les rochers de l'est, je suis toujours tombé sur quelque singulier assemblage de pierres qui me faisait penser à nos temples.

Souvent même, sur leurs parois rugueuses, j'ai vu des hiéroglyphes écrits par la main des pluies et des vents.

— En cela, dit le prêtre, Votre Noblesse a la preuve que nos temples furent construits d'après un plan tracé par les dieux mêmes. Et comme un petit noyau jeté dans le sol, donne naissance au palmier cachant son front dans les nues, ainsi l'image du rocher, de la caverne, du lion, du lotus même, semée dans l'âme d'un pieux pharaon fait naître les allées de Sphinx, les temples et leurs puissantes colonnes. Ce sont là des faits divins et non humains; heureux le souverain qui, regardant autour de lui réussit à découvrir dans les choses terrestres la pensée divine et à la présenter d'une manière intelligible aux générations suivantes :

— Seulement un tel souverain doit posséder le pouvoir et une grande fortune, interrompit Ramsès d'un ton chagrin, et ne pas dépendre des prévisions des prêtres.

Devant eux s'étendait un long monticule de sable, sur lequel en cet instant surgirent quelques cavaliers.

— Nôtres, ou Libyens?.. s'écria le prince.

Du monticule un appel de cor résonna auquel on répondit du cortège du prince. Les cavaliers descendirent aussi rapidement que le leur permettait le sable profond. L'un d'eux, s'approchant, cria :

— L'héritier du trône est-il là?..

— Il y est et se porte bien! répondit Ramsès.

Ils sautèrent à bas de leurs chevaux et se jetèrent face contre terre.

— O erpatre, disait le chef des nouveaux venus. — Tes troupes lacèrent leurs vêtements, et se couvrent la tête de poussière, pensant que tu as péri... Toute la cavalerie s'est dispersée dans le désert pour trouver tes traces, et c'est à nous enfin, à nous indignes, que les dieux ont permis de te saluer les premiers...

Le prince le nomma centenier, et lui ordonna de présenter le lendemain pour une récompense, ses subordonnés.

CHAPITRE XX

La Puissance des Prêtres

Une demi-heure plus tard apparurent les masses compactes de l'armée égyptienne, et bientôt le cortège du prince se retrouva dans le camp. De tous côtés les trompettes sonnèrent l'appel, les soldats saisirent leurs armes, et s'alignèrent en criant. Les officiers se jetaient aux pieds du prince, et de même qu'hier, après la victoire, l'ayant soulevé sur leurs bras ils se mirent à le porter autour des détachements. Les parois du ravin tremblaient au bruit des acclamations. « Vis éternellement vainqueur !... Les dieux te protègent !... »

Entouré de torches, le saint Mentezoufis s'approcha. Le prince héritier l'ayant aperçu, s'arracha des mains des officiers et courut au-devant du prêtre.

— Tu sais, saint père, s'écria Ramsès, nous avons pris Tehenna, le chef Libyen.

— Piètre conquête, répartit sévèrement le prêtre, pour laquelle un général en chef ne devait pas quitter son armée, alors surtout qu'à tout instant, l'ennemi pouvait survenir...

Le prince sentit le bien-fondé du reproche, mais justement à cause de cela, la colère le prit. Il serra les poings, ses yeux étincelèrent...

— Seigneur, au nom de ta mère, tais-toi !.. lui souffla tout bas Pen-ta-our qui se tenait derrière lui.

Le prince héritier fut tellement surpris d'entendre si inopinément son conseiller, qu'en un instant il revint à lui, et comprit que le mieux était de confesser sa faute.

— Votre Excellence dit vrai, répliqua-t-il. Ni l'armée ne doit jamais quitter le chef, ni le chef l'armée. J'ai pensé cependant, que tu me remplacerais, saint homme, toi qui représentes le ministre de la guerre.

La tranquille réponse radoucit Mentezoufis, le prêtre ne rappela donc point au prince les manœuvres de l'an dernier, où le vice-roi avait quitté l'armée de la même manière, et avait encouru la disgrâce du Pharaon.

Tout à coup avec de grands cris, Patrocle s'approcha du prince. Le Grec était de nouveau ivre, et il criait de loin à Ramsès :

— Regarde, héritier présomptif, ce qu'à fait le saint Mentezoufis. Tu as proclamé le pardon pour tous les soldats libyens qui abandonnaient les envahisseurs et rejoindraient l'armée de Sa Sainteté. Ces gens se sont groupés autour de moi, et c'est grâce à cela que j'ai rompu l'aile gauche des ennemis... Cependant le noble Mentezoufis les a tous fait massacrer. Plus d'un millier de prisonniers ont péri, tous soldats de notre armée, qui devaient obtenir leur grâce.

Le sang monta de nouveau à la tête du prince, mais Pentaour, qui se tenait toujours derrière lui, murmura :

— Tais-toi, au nom des dieux, tais-toi !...

Cependant Patrocle qui n'avait pas de conseiller, continuait à crier.

— Dès cet instant nous avons perdu une fois pour toutes la confiance des étrangers, et aussi... des nôtres... Car enfin notre armée va se désagréger, quand elle reconnaîtra qu'à sa tête se glissent des traîtres...

— Misérable mercenaire, répartit froidement Mentezoufis, c'est ainsi que tu oses parler de l'armée et de ceux qui ont la confiance de Sa Sainteté ?... Depuis que le monde est monde, on n'a pas entendu pareil blasphème !.. Et je crains que les dieux ne vengent l'affront qui leur est fait...

Patrocle éclata d'un gros rire.

— Tant que je dormirai au milieu des Grecs, je ne crains pas la vengeance des dieux nocturnes..... Et quand je veille, les divinités diurnes ne me feront rien.

— Va dormir!..... Va parmi les Grecs!..... ivrogne, dit Mentezoufis, afin que par ta faute la foudre ne tombe sur nos têtes.

— Mangeur d'argent, elle ne tombera pas sur ta tête rasée, car elle la prendra pour autre chose!..... répondit le Grec complètement ivre. Mais voyant que le prince ne le soutenait pas, il se retira vers son camp.....

— Est-ce que vraiment, demanda Ramsès au prêtre, est-ce que vraiment, saint homme, tu as donné l'ordre de massacrer les prisonniers, à l'encontre de ma promesse qu'ils obtiendraient leur grâce!.....

— Votre Noblesse n'était pas au camp, répondit Mentezoufis, donc la responsabilité de cet acte ne tombe pas sur vous. Quant à moi, j'observe nos lois militaires qui ordonnent d'exterminer les soldats transfuges. Les soldats, qui ayant d'abord servi Sa Sainteté, se joignent ensuite aux ennemis doivent être tués immédiatement, voilà la loi.

— Et si j'avais été ici?

— Comme général en chef et fils du Pharaon, tu peux suspendre l'exécution de certaines lois, auxquelles moi, je dois obéir, répondit Mentezoufis.

— Tu ne pouvais donc pas attendre mon retour?

— La loi ordonne de tuer *immédiatement*, j'ai donc accompli ce qu'elle exigeait.

Le prince était dans un tel trouble, qu'il brisa l'entretien, et se rendit à sa tente. Là, seulement, s'étant laissé choir sur un fauteuil, il dit à Thoutmos :

— Mais je suis déjà maintenant l'esclave des prêtres!... Ils massacrent les prisonniers, ils menacent mes officiers, ils ne respectent même pas mes engagements... Vous n'avez donc

rien dit à Mentezoufis quand il a donné l'ordre de tuer ces malheureux ?...

— Il a mis en avant les lois de la guerre, et les nouveaux ordres de Herhor.....

— Mais en réalité, c'est moi qui suis le chef ici, bien que je sois parti pour une demi-journée.

— Tu as expressément remis le commandement aux mains de Patrocle et aux miennes. Mais quand le saint Mentezoufis est arrivé, nous avons dû le lui céder, car il nous est supérieur.....

Le prince pensa que vraiment la capture de Téhenna était payée par de trop grands malheurs. En même temps, il sentit avec force la portée de la prescription qui défend au chef de quitter ses troupes. Il dut s'avouer qu'il n'avait pas eu raison, mais cela irritait son orgueil encore davantage, et le remplissait de haine contre les prêtres.

— Voilà, se disait-il, que je suis un esclave, avant même d'être devenu pharaon (puisse mon bienheureux père vivre éternellement !). Il me faut donc dès aujourd'hui commencer à me libérer et, avant tout, il faut me taire... Pen-ta-our a raison : se taire, se taire toujours, et déposer ses colères comme de précieux joyaux dans le trésor de sa mémoire. Et quand cela se sera accumulé..... O prophètes, vous me le payerez alors !.....

— Votre Excellence ne s'informe pas du résultat de la bataille, demanda Thoutmos.

— Ah ! ah ! justement... Eh bien ?

— Près de deux mille prisonniers, plus de trois mille morts, à peine quelques centaines ont fui.

— Quel était donc le chiffre de l'armée libyenne ? demanda le prince étonné.

— Six à sept mille hommes.

— Cela ne se peut... Est-il possible que dans un pareil combat, presque toute l'armée ait péri ?.....

— Et pourtant cela est ; ce fut une terrible bataille, répartit Thoutmos. — Tu les as enveloppés presque de toutes parts, le reste a été l'œuvre des soldats..... et aussi du noble Mentezoufis. . . . . Il n'est pas fait mention d'une pareille défaite des ennemis de l'Egypte, même dans les monuments funéraires des plus fameux pharaons.

— Thoutmos, va dormir maintenant, je suis fatigué, interrompit le prince, qui sentait l'orgueil lui monter à la tête.

« C'est donc moi qui ai remporté une telle victoire?..... Impossible!.....» pensa-t-il.

Il se jeta sur les peaux, et malgré sa fatigue mortelle, il ne put s'endormir.

Quatorze heures s'étaient à peine écoulées depuis le moment où il avait donné le signal de commencer la bataille. . . Quatorze heures seulement?..... Impossible.

Lui, il avait gagné une pareille bataille?... Mais le combat, il ne l'avait même pas aperçu, il n'avait vu qu'un nuage jaune, compact, d'où un vacarme inhumain se répandait comme un torrent. Et voilà que de nouveau il voit un nuage, il entend le bruit, il sent la chaleur, et pourtant il n'y a aucun combat.

Puis il avait vu un désert immense, au milieu duquel, avec des efforts douloureux, il s'avançait à travers le sable. Lui et ses hommes avaient les meilleurs chevaux de toute l'armée, et cependant ils se traînaient comme des tortues..... Et quelle chaleur..... Il est impossible que l'homme puisse supporter chaleur pareille.

Et voilà que se lève le typhon, il cache la terre, il brûle, mord, étouffe... De la figure de Pen-ta-our, de pâles étincelles jaillissent... au dessus de leurs têtes, les coups de tonnerre éclatent, phénomène qu'il n'avait encore jamais vu... Puis la nuit silencieuse dans le désert... Le griffon courant, la sombre silhouette des sphinx sur une colline calcaire.

« J'ai tant vu, tant vécu, pensait Ramsès, j'ai assisté à la construction de nos temples, et même à la naissance du grand

sphinx, qui n'a plus d'âge, et..... tout cela se serait passé dans l'espace de quatorze heures?...

Une dernière pensée surgit comme un éclair dans l'âme du prince : « L'homme qui a tant vécu ne peut vivre longtemps.... »

Le froid le parcourut de la tête aux pieds et il s'endormit.

Le lendemain il s'éveilla quelques heures après le lever du soleil. Les yeux le piquaient, tous les os lui faisaient mal, il toussait un peu, mais il avait l'esprit lucide et le cœur plein de courage.

Au seuil de la tente, se tenait Thoutmos.

— Eh bien?... demanda le prince.

— Les espions de la frontière libyenne apportent d'étranges nouvelles... Vers notre ravin s'avance une foule énorme; ce ne sont pas des troupes, mais des hommes sans armes, des femmes, des enfants, et à leur tête marche Musawasa, et les plus notables Libyens.

— Et cela signifierait?.....

— Qu'ils veulent sans doute implorer la paix.

— Après une seule bataille?... dit le prince étonné.

— Mais quelle bataille!... De plus, la peur multiplie nos troupes à leurs yeux..... Ils se sentent faibles, ils craignent l'invasion et la mort.....

— Nous verrons si ce n'est pas une ruse de guerre, répartit le prince, après réflexion. — Et comment vont les nôtres?

— Ils se portent bien, ils ont bien mangé, bien bu, ils se sont bien reposés, et ils sont joyeux, mais.....

— Eh bien?

— Patrocle est mort cette nuit, murmura Thoutmos.

— Comment?.... s'écria le prince en se levant brusquement.

— Les uns disent qu'il a bu à en mourir, les autres..... que c'est un châtiment des dieux... Sa figure était livide et sa bouche pleine d'écume.....

— Comme cet esclave là-bas à Athribis, tu t'en souviens ? Il s'appelait Bakoura, et il fit irruption dans la salle du banquet avec des plaintes contre le nomarque..... Bien entendu, la nuit même, il est mort d'ivrognerie!... Quoi ?

Thoutmos baissa la tête.

— Nous devons être très prudents, ô mon maître... murmura-t-il.

— Nous essayerons, répartit le prince tranquillement. Je ne m'étonnerai même pas de la mort de Patrocle..... Car que peut-il y avoir de singulier à la mort d'un ivrogne qui offensait les dieux. Bah ! bah !... les prêtres mêmes !.....

Mais Thoutmos sentit la menace dans ces paroles ironiques.....

Le prince aimait beaucoup Patrocle, fidèle comme un chien. Il pouvait oublier beaucoup de torts faits à lui-même, mais il ne pardonnerait jamais cette mort.

Avant midi, arrivèrent d'Egypte au camp du prince un régiment frais, le régiment de Thèbes, et quelques milliers d'hommes et quelques centaines de chevaux, apportant des tentes et des grandes provisions de vivres. En même temps, du côté de la Libye, accoururent de nouveaux espions : la bande sans armes qui se dirigeait vers le défilé allait croissante.

Sur l'ordre du prince héritier, de fréquents détachements de cavalerie, parcoururent en tous sens la contrée pour s'assurer que nulle part ne se cachait une armée ennemie. Les prêtres eux-mêmes, ayant pris avec eux la petite nef d'Amon, montèrent sur le sommet de la colline la plus élevée, et y accomplirent une cérémonie religieuse. Revenus au camp, ils certifièrent au prince, qu'approchait une foule de quelques milliers de Libyens sans armes, mais que dans un rayon d'au moins trois lieues, il n'y avait aucune armée.

Le prince se mit à rire de ce rapport.

— J'ai de bons yeux, dit-il, mais à une telle distance, je ne saurais distinguer une armée.

Les prêtres, s'étant concertés, déclarèrent à Ramsès, que s'il s'engageait à ne pas parler de ce qu'il allait voir aux gens non initiés, il aurait la preuve que l'on pouvait voir très loin.

Le prince jura. Alors les prêtres installèrent sur une des collines l'autel d'Amon, et commencèrent leurs prières. Et quand le prince s'étant lavé, eût ôté ses sandales et présenté au dieu une chaîne d'or et de l'encens, ils l'introduisirent dans un réduit étroit tout à fait sombre, et lui dirent de regarder la muraille.

Au bout d'un instant, les chants pieux commencèrent et pendant ces chants apparut sur la paroi intérieure du réduit, un cercle brillant. Bientôt la teinte claire se brouilla, le prince aperçut une plaine sablonneuse avec des rochers au milieu, et tout auprès les postes avancés des Asiatiques!...

Les prêtres reprirent leurs chants, avec plus d'animation et le tableau changea. On voyait un autre morceau du désert, et là une foule de gens, pas plus grands que des fourmis. Mais leurs mouvements, leurs costumes et même les visages des individus étaient si distincts que le prince aurait pu les décrire...

La stupéfaction de Ramsès était sans bornes. Il se frottait les yeux, il touchait l'image mobile... Soudain, il tourna la tête, l'image disparut et il ne resta que l'obscurité.

Lorsque le prince sortit du sanctuaire, le plus âgé des prêtres lui demanda :

— Eh bien, erpatre, crois-tu maintenant à la puissance des dieux d'Egypte!

— En vérité, répondit-il, vous êtes de tels savants, que le monde entier devrait vous apporter des offrandes et des hommages. Si vous savez voir aussi bien l'avenir, rien ne vous résistera.

A ces mots l'un des prêtres entra dans le sanctuaire, se mit à prier, et tout à coup une voix s'éleva, disant :

— Ramsès!.. les destins de l'Empire sont pesés, et avant

que se lève la seconde pleine lune, tu en deviendras le souverain...

— Dieux !.. s'écria le prince terrifié. — Mon père est-il donc si malade ?

Il tomba la face contre le sable, et l'un des prêtres assistants lui demanda s'il ne désirait pas savoir encore quelque autre chose.

— Père Amon, répondit-il, dis-moi, si mes projets s'accompliront ?

Au bout d'un instant, la voix du sanctuaire reprit :

— Si tu n'entreprends pas de guerre avec l'Orient, si tu fais des offrandes aux dieux, et si tu respectes leurs serviteurs, une longue vie et un règne plein de gloire t'attendent.

Après ces miracles, survenus en plein jour, en plein air, le prince bouleversé revint à la tente.

— Rien ne résistera aux prêtres, pensait-il avec terreur.

Là il trouva Pen-ta-our.

— Dis-moi, mon conseiller, vous autres prêtres, pouvez-vous lire dans le cœur des hommes, et découvrir leurs projets secrets ?

Pen-ta-our hocha la tête.

— L'homme, reprit-il, apercevrait plus tôt ce qui se loge dans l'intérieur d'un roc, qu'il ne pourrait sonder le cœur d'autrui. Le cœur de l'homme est caché même aux dieux, et seule la mort découvre ses pensées.

Le prince respira profondément mais il ne pouvait chasser l'angoisse. Lorsque, vers le soir, il fallut convoquer le conseil de guerre, il y invita Mentezoufis et Pen-ta-our.

Personne ne dit mot de Patrocle mort subitement, peut-être parce qu'il y avait des affaires plus urgentes. Les envoyés libyens venaient d'arriver, implorant au nom de Musawasa la pitié pour son fils Tehenna, et offrant à l'Egypte de se soumettre et de rester éternellement tranquilles.

— De mauvaises gens, disait l'un des envoyés, ont trompé

notre peuple, en prétendant que l'Egypte était faible, et que son pharaon n'était que l'ombre d'un souverain. Mais nous avons vu hier, combien votre bras est fort, et nous jugeons plus raisonnable de nous soumettre à vous et de vous payer tribut que d'exposer les hommes à une mort certaine, et nos fortunes à la ruine.

Quand le conseil de guerre eût écouté cette harangue, on ordonna aux Libyens de quitter la tente, et le prince Ramsès demanda directement l'avis du saint Mentezoufis, ce qui même surprit les généraux.

— Hier encore, dit le noble prophète, j'eusse conseillé de rejeter la demande de Musawasa, de porter la guerre en Libye et d'anéantir ce nid de brigands. Mais aujourd'hui, j'ai reçu de si graves nouvelles de Memphis, que j'opine pour qu'on ait pitié des vaincus.

— Mon bienheureux père est-il malade?.. demanda le prince ému.

— Il l'est. Mais tant que nous n'en aurons pas fini avec les Libyens, Votre Noblesse n'y doit pas songer.

Et comme le prince héritier courbait tristement la tête, Mentezoufis ajouta :

— Je dois encore m'acquitter d'un devoir... Hier, noble prince, j'ai osé te faire observer que pour une capture sans importance comme celle de Tehenna, un chef ne devait pas quitter l'armée. Je vois aujourd'hui que je me suis trompé. Car, Seigneur, si tu n'avais pas pris Tehenna, nous n'aurions pas si vite la paix avec Musawasa... Ta sagesse, général en chef, s'est montrée supérieure aux lois militaires.

La contrition de Mentezoufis surprit le prince.

« Pourquoi dit-il cela?... pensa-t-il. — Il paraît qu'Amon n'est pas seul à savoir que mon bienheureux père est malade!..

Et dans le cœur du prince héritier se réveillèrent ses sentiments anciens : le mépris pour les prêtres, et le manque de foi en leurs miracles.

« Ce ne sont donc pas les dieux qui me prédisaient que je deviendrai bientôt pharaon, mais la nouvelle en était venue de Memphis, et les prêtres m'ont trompé dans le sanctuaire. Et s'ils ont menti dans ce cas, qui m'assure que ces vues du désert, qui se montraient sur la muraille, n'étaient pas aussi un artifice !... »

Comme le prince se taisait toujours, ce qu'on attribuait à la tristesse que lui causait la maladie du Pharaon, les généraux non plus n'osèrent parler après les paroles décisives de Mentezoufis. Le conseil de guerre prit donc fin. On décida à l'unanimité, de lever sur les Libyens le tribut le plus fort possible, de leur envoyer une garnison égyptienne, et d'arrêter la guerre.

Tous maintenant s'attendaient déjà à ce que le Pharaon mourût. Et l'Egypte, pour faire à son souverain de dignes funérailles, avait besoin d'un calme profond.

Après avoir quitté la tente du conseil de guerre, le prince demanda à Mentezoufis :

— Le valeureux Patrocle s'est éteint cette nuit : pensez-vous saints hommes, honorer ses restes ?

— C'était un barbare et un grand pécheur, répartit le prêtre. — Mais il a rendu de si grands services à l'Egypte qu'il convient de lui assurer la vie par delà la tombe. Si Votre Noblesse y consent, aujourd'hui même nous enverrons à Memphis le corps de ce guerrier, pour en faire une momie, qu'on transportera à Thèbes, dans sa demeure éternelle parmi les tombes royales.

Le prince y consentit volontiers, mais ses soupçons augmentèrent.

« Hier, pensait-il, Mentezoufis me morigénait comme un écolier paresseux, et c'est une vraie faveur des dieux, qu'il ne m'ait pas donné la bastonnade ; aujourd'hui, il me parle comme un fils respectueux parle à son père, tombant presque à plat ventre devant moi. N'est-ce pas le signe, que le pouvoir

s'approche de ma tente... et avec lui l'heure où nous réglerons nos comptes?

Méditant ainsi, le prince se gonflait d'orgueil et son cœur se remplissait contre les prêtres d'une animosité de plus en plus vive, et d'autant plus forte qu'elle était silencieuse. Tel, le scorpion caché dans le sable, blesse le pied imprudent de son dard venimeux.



CHAPITRE XXI

Le Triomphe

Dans la nuit les sentinelles avertirent que la foule des Libyens venant implorer la grâce avait déjà pénétré dans le défilé. En effet, on apercevait au-dessus du désert la lueur des feux de campement.

Au lever du soleil, les trompettes sonnèrent, et toute l'armée égyptienne en armes se rangea dans la partie la plus large de la vallée. Conformément à l'ordre du prince qui voulait effrayer les Libyens encore davantage on glissa parmi les troupes de paisibles porteurs, et on mêla aux cavaliers, des âniers sur leurs ânes. Et il advint que ce jour-là les Egyptiens furent aussi nombreux que les grains de sable dans le désert, et les Libyens terrorisés comme les colombes au-dessus desquelles tournoie l'épervier.

A neuf heures du matin, le char de guerre tout doré du prince, s'arrêta devant la tente. Les chevaux coiffés de plumes d'autruche, piaffaient tellement qu'il fallait deux palefreniers pour maintenir chacun.

Ramsès sortit de sa tente, monta sur son char, saisit les rênes, tandis que le prêtre Pen-ta-our, son conseiller, se mettait à la place du conducteur. L'un des généraux déploya au-dessus du prince un grand parasol vert ; et derrière le char venaient sur deux files les officiers grecs en armures dorées. A une certaine distance de ce cortège s'avançait un petit détachement de la garde entourant Tehenna, le fils du chef libyen Musawasa.

A quelques centaines de pas des Egyptiens près de la sortie du défilé de Glaucus, se tenait le triste groupe des Libyens implorant la miséricorde du vainqueur.

Lorsque Ramsès atteignit avec sa suite le sommet de la colline où il devait recevoir la députation ennemie, l'armée poussa une telle acclamation en son honneur que le rusé Musawasa s'attrista encore davantage, et dit tout bas aux grands dignitaires libyens :

— En vérité, je vous le dis, c'est le cri d'une armée qui aime son chef !...

Mais alors l'un des plus turbulents princes libyens, grand brigand, dit à Musawasa :

— Ne penses-tu pas qu'en cet instant le plus sage serait pour nous de nous fier à la rapidité de nos chevaux, plutôt qu'à la miséricorde du fils du pharaon !.. On dit que c'est un lion furieux qui égratigne alors même qu'il caresse, et nous, nous sommes comme des agneaux enlevés aux mamelles de leurs mères...

— Agis comme tu l'entends, répartit Musawasa, tu as tout le désert devant toi. Mais moi, le peuple m'a envoyé racheter ses péchés, et j'ai surtout mon fils Tehenna sur qui le prince déversera sa colère, si je ne réussis pas à le fléchir.

Deux cavaliers asiatiques accoururent au galop vers le groupe des Libyens annoncer que le maître attendait leur soumission.

Avec d'amers soupirs, Musawasa se dirigea vers le monticule où se tenait le vainqueur. Jamais encore, il n'avait fait plus pénible voyage !.. Son dos était à peine caché par une grossière toile de pénitent ; sur sa tête couverte de poussière, la chaleur du soleil s'acharnait, le gravier déchirait ses pieds nus, et sur son cœur pesait sa propre tristesse et celle de son peuple vaincu.

Pour parcourir à peine quelques centaines de pas, il dut s'arrêter maintes fois et se reposer. Souvent aussi, il se retour-

nait pour s'assurer si les esclaves nus portant les présents destinés au prince, ne dérobaient pas des anneaux d'or, ou ce qui serait pis, des joyaux. Musawasa en homme expérimenté savait en effet, que les hommes profitent volontiers du malheur d'autrui.

Le rusé barbare se consolait ainsi dans sa misère :

« Je remercie les dieux, qu'à moi soit échu le sort de s'humilier devant le prnice, qui au jour prochain doit ceindre le bandeau des pharaons. Les souverains d'Egypte sont magnanimes, surtout à l'heure de la victoire. Si donc j'arrive à émouvoir mon maître, il consolidera ma situation en Libye, et me permettra de prélever de grands impôts. C'est un véritable miracle que ce soit le prince héritier lui-même qui ait capturé Téhenna ; car loin de lui faire du mal il le comblera de dignités..... »

Il pensait ainsi et jetait de constants regards en arrière. L'esclave quoique nu peut toujours dissimuler dans sa bouche un joyau dérobé, il peut même l'avaler.

A trente pas du char de l'héritier du trône, Musawasa et les dignitaires libyens qui l'accompagnaient tombèrent à plat ventre, et restèrent étendus dans le sable, jusqu'à ce que l'aide de camp leur ordonnât de se lever. S'approchant à quelques pas, ils retombèrent à plat ventre; ils firent ainsi trois fois, et chaque fois Ramsès devait leur donner l'ordre de se relever.

Pendant ce temps, Pen-ta-our debout sur le char du prince, disait tout bas à son maître :

— Que ton visage ne témoigne ni rigueur ni joie : au contraire, sois calme comme le dieu Amon qui dédaigne ses ennemis et ne se réjouit pas de futiles triomphes.

Enfin les pénitents Libyens s'arrêtèrent devant le prince qui, de son char doré, les regardait comme un sévère hippopotame regarde les canetons, n'ayant où se cacher devant sa force.

— C'est donc toi, dit soudain Ramsès, c'est donc toi, Musawasa, le sage chef libyen?

— Je suis ton serviteur, répondit l'interrogé et de nouveau il se jeta face contre terre.

Quand on lui eût ordonné de se lever, le prince continua :

— Comment as-tu pu commettre pareil péché, et porter la main sur la terre des dieux? Ton ancienne sagesse t'aurait-elle abandonnée?

— Seigneur, répondit le rusé Libyen, la douleur a troublé l'esprit des soldats de Sa Sainteté que l'on avait renvoyés, ils ont donc couru à leur perte, entraînant à leur suite moi et lès miens. Et les dieux savent combien cette vilaine guerre se serait prolongée si à la tête de l'armée du pharaon éternellement vivant, Amon lui-même ne s'était placé sous tes traits. Tu es tombé comme le vent du désert, où et quand l'on ne t'attendait point, et comme le taureau brise un jonc, toi, tu as brisé ton ennemi aveuglé. Après cela tous nos peuples ont compris que les terribles régiments libyens n'ont eux-mêmes de valeur que s'ils sont lancés par ta main.

— Musawasa, tu parles sagement, dit le prince, et tu as agi mieux encore en venant à la rencontre de l'armée du divin pharaon sans attendre qu'elle vint chez vous. Mais je serais heureux de savoir, à quel point ton humilité est réelle.

— Eclaircis ton visage, grand potentat d'Egypte, lui répondit Musawasa[1]. Nous venons à toi comme des sujets, pour que ton nom soit grand en Libye, et pour que tu sois notre soleil, comme tu es le soleil de neuf nations. Ordonne seulement à tes subordonnés, d'être équitables pour le peuple conquis qui vient accroître ta puissance. Que tes représentants nous gouvernent avec conscience et justice, et non suivant leur mauvais vouloir, en te faisant de faux rapports, et en te pré-

1 Inscription sur le monument funéraire du pharaon Hurem-Nepa de l'an 1470 avant le Christ. (Note de l'auteur.)

venant contre nous et nos enfants. Ordonne-leur, lieutenant-général du débonnaire pharaon, de nous gouverner selon ta volonté, en sauvegardant les libertés, les biens, la langue et les mœurs de nos pères et de nos ancêtres.

Que tes lois soient égales pour tous les peuples qui te sont soumis, que tes fonctionnaires ne soient pas indulgents pour les uns et trop sévères pour les autres. Que leurs arrêts soient semblables pour tous. Qu'ils prélèvent l'impôt destiné à tes besoins et à ton usage, mais qu'en cachette, ils n'en prélèvent pas un autre qui n'entre point dans ton trésor, et enrichisse seulement tes serviteurs et les serviteurs de tes serviteurs. Fais-nous gouverner sans dommage pour nous et nos enfants, car tu es notre dieu et notre souverain pour l'éternité. Imite le soleil, qui répand sur tous sa lumière, donnant force et vie. Nous implorons tes faveurs, nous tes sujets libyens, et nous tombons face contre terre devant toi, l'héritier du grand et puissant pharaon.

Ainsi parla Musawasa, l'adroit prince libyen, et ayant fini, il retomba à plat ventre. Tandis qu'il écoutait ces sages paroles, l'héritier du pharaon avait les yeux étincelants et les narines frémissantes d'un jeune étalon, qui après une abondante pâture, s'élance dans la prairie parmi les juments.

— Relève-toi, Musawasa, dit le prince, et écoute ma réponse. Ton sort et celui de tes peuples ne dépend pas de moi, mais du maître miséricordieux qui s'élève autant au-dessus de nous, que le ciel au-dessus de la terre. Je vous conseille donc à toi et aux notables libyens de vous rendre à Memphis, et là, tombant face contre terre devant le souverain et le dieu de ce monde, de répéter l'humble harangue que j'ai écoutée ici. Je ne sais quel sera le résultat de vos prières, mais comme les dieux ne se détournent pas de ceux qui se repentent et qui supplient, je pressens que vous ne serez pas mal reçus. Et maintenant, montrez-moi les dons que vous destinez à Sa Sainteté,

afin que je puisse juger s'ils toucheront le cœur du tout-puissant pharaon.

En cet instant, Mentezoufis fit signe à Pen-ta-our qui se tenait debout sur le char du prince. Et quand Pen-ta-our fut descendu, et qu'il se fut approché avec respect du saint homme, Mentezoufis lui dit tout bas :

— Je crains que le triomphe ne tourne trop la tête à notre jeune seigneur. Ne penses-tu pas qu'il serait sage d'interrompre d'une manière quelconque cette solennité ?.....

— Au contraire, répondit Pen-ta-our, ne l'interrompez pas, et moi je vous certifie que, pendant le triomphe, le prince n'aura pas l'air joyeux.

— Tu feras un miracle !

— Le pourrai-je ? Je lui montrerai seulement qu'en ce monde, les grandes joies s'accompagnent souvent de grands chagrins.

Les trompettes et les tambours se firent entendre, et la marche triomphale commença.

En tête, marchaient avec des présents des esclaves nus, surveillés par les riches Libyens. On portait donc des dieux d'or et d'argent, des cassettes pleines de parfums, des ustensiles émaillés, des tissus, des meubles, enfin des plats d'or remplis jusqu'au bord de rubis, de saphirs et d'émeraudes. Les esclaves qui les portaient avaient la tête rasée et des bâillons sur les lèvres pour qu'aucun ne pût voler quelque joyau précieux.

Le prince Ramsès, les deux mains appuyées sur le rebord du char, regardait du haut de la colline les Libyens et ses propres troupes, comme un aigle roux regarde les perdrix tachetées. L'orgueil l'emplissait des pieds à la tête, et tous sentaient qu'on ne pouvait être plus puissant que ce chef victorieux.

En un instant les yeux du prince perdirent leur éclat et sur

sa figure se peignit une surprise pénible. C'était Pen-ta-our qui debout derrière lui venait de lui dire tout bas :

— Prête l'oreille, Seigneur..... Depuis que tu as quitté la ville de Pi-Bast, il s'y est produit d'étranges événements..... Une de tes femmes, la Phénicienne Kama, s'est enfuie avec le Grec Lykon.....

— Avec Lykon ?... répéta le prince.

— Ne t'agite pas, Seigneur, et ne montre pas à ces milliers d'esclaves que tu as un chagrin au jour du triomphe.

En cet instant défilait aux pieds du prince un long cordon de Libyens, portant dans des corbeilles des fruits et des pains, et dans d'immenses cruches du vin et de l'huile destinés aux troupes. A cette vue, parmi les soldats disciplinés, une rumeur joyeuse se répandit, mais Ramsès ne s'en aperçut même pas, absorbé par ce que disait Pen-ta-our.

— Les dieux, murmurait le prophète, ont puni la perfide Phénicienne.....

— Elle est prise ?... demanda le prince.

— Oui, mais on a dû l'envoyer à la colonie orientale... car elle a été frappée de la lèpre.

— O dieux !... murmura Ramsès. Au moins, n'en suis-je pas menacé ?...

— Sois tranquille, Seigneur ; si tu avais été contaminé, tu serais déjà malade.....

Le prince sentit un froid dans tous ses membres. Comme il était facile aux dieux de précipiter l'homme du faît le plus élevé dans l'abîme de la plus profonde misère !.....

— Et ce misérable Lykon ?

— C'est un grand criminel, poursuivit Pen-ta-our, un criminel comme la terre n'en produit pas beaucoup.

— Je le connais. Il me ressemble comme l'image réfléchie dans un miroir, répartit Ramsès.

Maintenant arrivait un groupe de Libyens, conduisant des animaux singuliers. En tête marchait un chameau avec une

seule bosse, au poil blanc, l'un des premiers que l'on eût capturés dans le désert. Derrière lui venaient deux rhinocéros, un troupeau de chevaux, et dans une cage un lion apprivoisé. Plus loin quantité de petites cages avec des oiseaux de toutes couleurs, des petits singes et des petits chiens destinés aux dames de la cour. En dernier lieu, on chassait de grands troupeaux de bœufs et de moutons destinés à fournir aux troupes de la viande.

Le prince jeta à peine les yeux sur ce parc errant de bestiaux, et demanda au prêtre :

— Et Lykon est-il pris?

— Maintenant je vais te dire la pire chose, infortuné seigneur, murmura Pen-ta-our. — Souviens-toi cependant qu'il ne faut pas que les ennemis de l'Egypte s'aperçoivent de ta tristesse.....

Le prince fit un mouvement.

— La seconde de tes femmes, la Juive Sara.....

— Aurait-elle fui aussi?

— Elle est morte en prison.....

— O dieux!... Qui donc l'y avait osé mettre?...

— Elle s'était accusée elle-même du meurtre de son fils......

— Quoi?.....

Un grand cri se répandit aux pieds du prince; les Libyens faits prisonniers pendant la bataille défilaient ayant à leur tête le triste Tehenna.

Ramsès avait en ce moment le cœur si débordant de douleur qu'il fit signe à Tehenna et dit :

— Place-toi près de Musawasa ton père, afin qu'il puisse te toucher et constater que tu es vivant.....

A ces paroles tous les Libyens et toute l'armée poussèrent une puissante acclamation, mais le prince ne l'écoutait pas.

— Mon fils ne vit plus?..... demanda-t-il au prêtre. — Sara s'est accusée d'infanticide?..... La folie a-t-elle frappé son âme?.....

— L'enfant a été tué par le misérable Lykon.....

— O dieux, donnez-moi des forces!..... gémit le prince.

— Maîtrise-toi, Seigneur, comme il convient à un chef victorieux.

— Pareille douleur est-elle possible!... O impitoyables dieux!.....

— L'enfant a été tué par Lykon, et Sara s'était accusée pour te sauver..... Ayant vu l'assassin la nuit, elle l'avait pris pour toi.

— Et moi, moi qui l'ai chassée de ma maison!... Et j'en avais fait la servante de la Phénicienne!..... murmurait le prince.

Maintenant apparurent les soldats Egyptiens portant les corbeilles pleines de mains coupées aux cadavres Libyens.

A cette vue, le prince se couvrit le visage et pleura amèrement.

Aussitôt les généraux entourèrent le char pour consoler le maître. Quant au saint prophète Mentezoufis, il présenta la motion acceptée sur le champ, que désormais l'armée égyptienne ne coupât plus jamais les mains des ennemis tombés sur le champ de bataille.

C'est par cet événement imprévu que se termina le premier triomphe de l'héritier du trône d'Egypte. Mais les larmes qu'il avait répandues sur les mains coupées attachèrent davantage les Libyens à sa personne que la bataille gagnée. Nul aussi ne s'étonna de voir autour des feux, soldats égyptiens et libyens s'asseoir en paix, partager les pains et boire aux mêmes coupes. La guerre et la haine qui devaient durer des années entières furent remplacées par un sentiment profond de confiance et de calme.

Ramsès enjoignit à Musawasa, à Tehenna et aux plus notables Libyens de partir immédiatement pour Memphis, et il leur donna une escorte, non pas tant pour les garder. que pour la sûreté de leurs personnes et des biens qu'ils empor-

taient. Lui-même se cacha dans sa tente et ne se montra pas de plusieurs heures. Il ne reçut pas même Thoutmos, en homme à qui la douleur tient le mieux compagnie.

Vers le soir une députation d'officiers grecs sous la conduite de Kallippos se rendit auprès du prince. Quand l'héritier présomptif leur eût demandé ce qu'ils voulaient, Kallippos répartit :

— Nous venons te supplier, Seigneur, que le corps de Patrocle, notre chef et ton serviteur, ne soit pas remis aux prêtres d'Egypte, mais brûlé selon l'usage grec.

Le prince s'étonna :

— Vous n'ignorez pas, je pense, dit-il, que les prêtres veulent faire des restes de Patrocle une momie de première classe, et la placer près des tombes des Pharaons. Peut-il arriver en ce monde, plus grand honneur à un homme !

Les Grecs hésitaient, enfin Kallippos, rassemblant son courage, répondit :

— O notre maître, permets-nous d'ouvrir nos cœurs devant toi. Nous savons bien qu'il est plus profitable à l'homme d'être transformé en momie que consumé par le feu. Tandis que l'âme de celui qui est brûlé se transporte immédiatement dans les contrées éternelles, l'âme de l'embaumé peut vivre sur cette terre des milliers d'années, et jouir de la beauté du monde. Mais les prêtres Egyptiens, ô notre chef (puisse ceci ne point offenser tes oreilles) détestaient Patrocle. Qui nous dit que les prêtres faisant sa momie, ne retiendront pas son âme sur terre pour la soumettre aux tourments !..... Et que vaudrions-nous, si, soupçonnant la vengeance, nous ne préservions l'âme de notre chef et compatriote ?

L'étonnement de Ramsès grandit encore.

— Faites, dit-il, ce que vous jugerez utile.

— Et si le corps ne nous est pas remis ?

— Préparez seulement le bûcher, je m'occuperai moi-même du reste.

Les Grecs sortirent, le prince envoya quérir Mentezoufis.

CHAPITRE XXII

Un Entretien sur la Vie d'outre-tombe

Le prêtre examina du coin de l'œil le prince héritier et le trouva très changé. Ramsès était pâle ; en quelques heures, il avait presque maigri, ses yeux avaient perdu leur éclat et s'étaient enfoncés dans leurs orbites.

Après avoir entendu ce que réclamaient les Grecs, Mentezoufis n'hésita pas un instant à leur remettre les restes de Patrocle.

— Les Grecs, dit le saint homme, ont raison de penser que nous pourrions tourmenter après sa mort l'âme de Patrocle. Mais ils sont des sots de supposer qu'un prêtre Egyptien ou Chaldéen commettrait pareil crime.

Qu'ils prennent le corps de leur compatriote, s'ils pensent que sous la sauvegarde de leurs coutumes, il sera plus heureux après la mort !.....

Le prince dépêcha immédiatement un officier avec les ordres nécessaires. mais il retint Mentezoufis. Visiblement, bien qu'il hésitât. il voulait lui dire quelque chose.

Après un silence prolongé, Ramsès demanda soudain :

— Tu sais sans doute, saint prophète, que Sara, l'une de mes femmes, est morte et que son fils a été assassiné ?.....

— C'est arrivé, répartit Mentezoufis, la nuit même où nous avons quitté Pi-Bast.....

Le prince se leva brusquement.

— Par l'éternel Amon !... s'écria-t-il. Il y a si longtemps et

vous ne m'en avez rien dit?... Pas même que j'avais été accusé d'avoir tué mon enfant?

— Seigneur, dit le prêtre, la veille d'une bataille un général en chef n'a ni père ni enfant, personne, en un mot, que son armée et ses ennemis. Pouvions-nous en un si grave moment t'inquiéter par de semblables nouvelles?

— C'est vrai, répondit le prince avec réflexion. — Si l'on nous attaquait à l'improviste aujourd'hui, je ne sais si je serais capable de diriger l'armée..... Et même je ne sais si je réussirai jamais à reconquérir le calme..... Un si petit..... un si bel enfant!... — Et cette femme qui s'est sacrifiée pour moi, qui lui avais fait si cruellement tort!... Je n'avais jamais pensé que de pareilles malheurs puissent arriver et que le cœur de l'homme pût les supporter.

— Le temps guérit de tout... le temps et la prière, murmura le prêtre.

Le prince hocha la tête, et de nouveau un tel silence régna dans la tente que l'on n'entendait que le sable tombant dans le sablier.

Le prince héritier reprit possession de lui-même.

— Saint père, reprit-il, apprends-moi, si cela ne fait point partie des grands mystères : quelle différence il y a réellement entre brûler un mort et en faire une momie? car bien qu'on m'en ait dit quelque chose à l'école, je ne comprends pas cette question à laquelle les Grecs attachent une si grande importance.

— Nous y attachons un bien plus grand prix encore, le plus grand qui soit, répartit le prêtre. — Nos villes funéraires en témoignent, elles qui ont envahi tout le pays du désert occidental. Nous en avons encore pour témoins nos pyramides, tombeaux et souvenir des pharaons de l'Ancien-Empire, et les tombes colossales creusées dans le roc, pour les rois de notre temps. Les funérailles et le tombeau, ce sont là d'importantes affaires, les plus importantes des affaires hu-

maines. Car, si sous la forme matérielle nous vivons cinquante ou soixante ans, nos ombres durent des dizaines de milliers d'années, jusqu'à l'absolue purification. Les barbares Assyriens se moquent de nous, parce que nous faisons plus de sacrifices pour les morts que pour les vivants, mais ils pleureraient sur leur propre négligence pour les défunts, si le mystère de la mort et du tombeau leur était connu comme à nous...

Le prince tressaillit.

— Tu m'effrayes, dit-il. — Oublies-tu donc que parmi les morts j'ai deux êtres chers, qui ne sont pas ensevelis selon les rites égyptiens ?.....

— Au contraire, on est justement en train de faire leurs momies. Et aussi bien Sara que ton fils auront tout ce qui peut leur être utile dans ce long voyage.

— En vérité ? demanda Ramsès, presque avec joie.

— Je te certifie qu'il en est ainsi, répliqua le prêtre, et que tout sera fait, Seigneur, pour que tu les trouves heureux, quand toi aussi tu te seras lassé de l'existence terrestre.

Le prince héritier écoutait, très ému.

— Saint homme, demanda-t-il, tu penses donc que je retrouverai un jour mon fils, et que je pourrai dire à cette femme : Sara, je sais que j'ai été trop dur envers toi ?

— J'en suis aussi certain que de te voir maintenant noble seigneur.

— Parle... parle-moi de ces choses ! s'écria le prince. L'homme ne tient pas aux tombes, tant qu'il n'y a pas déposé une parcelle de lui-même..... Et moi, ce malheur m'est arrivé juste au moment où je pensais, qu'excepté le pharaon, il n'était pas de plus puissant que moi !

— Tu m'as demandé, Seigneur, commença Mentezoufis, quelle différence il y a entre brûler un mort et en faire une momie ? La même qu'entre détruire un vêtement et le serrer dans une garde-robe. Quand le vêtement est conservé, il peut servir plus d'une fois encore, mais quand tu n'en as qu'un, ce serait folie de le brûler.

— Voilà ce que je ne comprends pas, interrompit le prince.

— Mais ce que nous pouvons dire à l'héritier du pharaon. Votre Noblesse sait, poursuivit le prêtre, que l'être humain se compose de trois parties : le corps, l'étincelle divine et le double ou Ka, qui unit l'âme et l'étincelle divine. Quand l'homme meurt, son double ainsi que l'étincelle se détachent de son corps. Si l'homme vivait sans péché, son étincelle divine, de concert avec son ombre, irrait immédiatement parmi les dieux jouir de la vie éternelle. Mais tout homme pèche, se souille en ce monde, ce qui fait que Ka son double, doit se purifier, des milliers d'années parfois. Or, il se purifie de la manière suivante : l'invisible erre sur notre terre parmi les hommes et accomplit de bonnes actions. Cependant les ombres des criminels, même dans la vie d'outre-tombe commettent des crimes et se perdent irrévocablement, eux et l'étincelle divine qu'ils contiennent. Or, et ceci ne doit pas être un mystère pour Votre Noblesse, Ka, ce double est complétement semblable à l'homme ; mais il paraît tissé comme d'une brume très légère. L'ombre a une tête, des mains, un corps : elle peut marcher, parler, jeter ou ramasser des objets, elle s'habille comme l'homme, et même, surtout pendant les premiers siècles qui suivent la mort, elle doit de temps en temps prendre quelque nourriture. Plus tard, les images des mets lui suffisent... Mais, la force principale, elle la puise dans le corps qu'elle laisse sur terre. Si donc nous jetons le corps au tombeau, il se corrompt rapidement, et l'ombre doit se nourrir de poussière et de pourriture. Si nous brûlons le corps, le double n'a que des cendres pour se soutenir. Mais si nous faisons du corps une momie, autrement dit si nous embaumons le corps pour des milliers d'années, l'ombre Ka est toujours bien portante, forte, et elle passe le temps de sa purification d'une manière paisible, agréable même.

— Etranges choses !... murmura le prince héritier.

— Sur la vie d'outre-tombe, les prêtres, au cours de recher-

ches millénaires ont appris quantité de détails importants. On s'est aperçu que lorsque dans le corps du défunt, les entrailles restent, son double Ka a un énorme appétit ; il réclame autant d'aliments que l'homme, et quand les vivres lui manquent, il se jette sur les vivants et leur suce tout le sang. Mais lorsqu'on retire du corps les entrailles, ainsi que nous le faisons, l'ombre peut se passer presque complètement de nourriture : son propre corps embaumé et empli d'herbes fortement odorantes lui suffit pour des millions d'années. On a constaté aussi que lorsque le tombeau du mort est vide, son double a la nostalgie du monde, et erre sur terre inutilement. Mais quand dans la chapelle funéraire, nous déposons des vêtements, des meubles, des armes, des ustensiles et des instruments que le défunt aimait ; quand nous couvrons les murs de peintures représentant des banquets, des chasses, des cérémonies religieuses, des guerres et d'une façon générale des faits auxquels il prenait part ; si nous ajoutons encore les statuettes des personnes de sa famille, et de ses serviteurs, de ses chevaux, de ses chiens et de son bétail, alors le double ne sort plus sans nécessité, car il retrouve le monde dans sa maison des morts. Enfin on a eu la preuve que beaucoup d'ombres même après avoir accompli leur pénitence, ne pouvaient entrer dans le pays de l'éternel bonheur, car elles ne connaissaient pas les prières, les conjurations appropriées et la manière de s'entretenir avec les dieux. Nous y remédions en enveloppant les momies dans des papyrus sur lesquels sont inscrites des sentences et en plaçant dans leurs sarcophages « Le livre des morts ». En un mot notre rituel funéraire assure au double des forces, il le garantit des incommodités et de la nostalgie de la terre et lui facilite l'entrée parmi les dieux et, il préserve les vivants des dommages que pourraient leur causer les ombres. Notre grande sollicitude pour les morts a justement cela pour but : et c'est pourquoi nous leur élevons presque des palais, avec des chambres très élégantes à l'intérieur.

Le prince réfléchissait ; il dit enfin :

— Je comprends que vous témoignez une grande faveur aux ombres impuissantes et désarmées en les munissant de cette manière, mais... qui me dit que les ombres existent ?.. Qu'il y eût un désert sans eau, poursuivit le prince, je le sais, car je le vois, car je me suis à moitié noyé dans ses sables, et j'ai éprouvé moi-même son soleil de feu. Qu'il y ait des contrées où l'eau se pétrifie, et où la vapeur se change en un blanc duvet, je le sais aussi, car des témoins dignes de foi me l'ont assuré..... Mais comment êtes-vous informés de l'existence des ombres que personne n'a vues, et de leur vie posthume, alors que nul homme n'est revenu de là-bas ?

— Votre Noblesse se trompe, répliqua le prêtre. — Les ombres ont maintes fois apparu aux hommes et leur ont même conté leurs secrets. On peut vivre dix ans à Thèbes et ne pas voir de pluie; on peut vivre cent ans sur la terre et ne pas rencontrer d'ombre. Mais qui vivrait des centaines d'années à Thèbes ou des milliers d'années sur terre, verrait plus d'une pluie, et plus d'une ombre !...

— Et qui donc a vécu des milliers d'années ?... demanda le prince.

— Le bienheureux corps sacerdotal a vécu, vit et vivra, répondit Mentezoufis. C'est lui qui s'est établi sur les bords du Nil, il y a trente mille ans, c'est lui qui depuis lors a interrogé le ciel et la terre, c'est lui qui a créé notre sagesse, et tracé les plans de tous les champs, digues, canaux, pyramides et temples.

— C'est vrai, interrompit le prince. — Le corps sacerdotal est puissant et sage, mais, où sont les ombres ?.. Qui les a vues, et s'est entretenu avec elles !...

— Sache, Seigneur, reprit Mentezoufis, que tout homme vivant a son double. Et de même qu'il y a des hommes qui se distinguent par une force colossale ou par un regard extrêmement perçant, de même il y en a aussi qui possèdent le don

extraordinaire, de pouvoir de leur vivant, se séparer de leur double... Nos livres secrets sont à ce sujet pleins de récits les plus dignes de foi. Plus d'un prophète savait tomber dans un sommeil semblable à la mort. Alors son double, quittant son corps, se transportait en un instant à Tyr, à Ninive, à Babylone, examinait les choses nécessaires, écoutait les délibérations nous intéressant, et après le réveil du prophète, en faisait le rapport le plus exact. Plus d'un méchant magicien, s'étant également endormi, dépêchait son ombre dans la maison d'un homme qu'il détestait, où elle bousculait, détruisait les meubles, et jetait l'effroi dans toute la famille. Il arrivait aussi que l'homme attaqué par l'ombre d'un magicien la frappait de la lance ou du glaive. Alors dans la maison hantée apparaissaient des taches sanglantes, et le magicien avait exactement sur son corps la blessure faite au double. Plus d'une fois encore, l'ombre d'un homme vivant, se montrait en même temps que lui et à quelques pas de lui...

— Je connais ces ombres !... murmura ironiquement le prince.

— Je dois ajouter, poursuivit Mentezoufis, que non seulement les hommes mais aussi les animaux, les plantes, les pierres, les bâtisses et les meubles ont leur *double*. Seulement (chose étrange !) l'ombre d'un objet inanimé n'est pas inanimée, mais possède la vie : elle se meut, change de place, pense même et manifeste sa pensée à l'aide de divers signes, le plus souvent, par des coups redoublés. Quand l'homme meurt, son double vit et se montre aux hommes. Dans nos livres sont inscrits mille cas semblables. Certaines ombres réclamaient de la nourriture, d'autres se promenaient dans la maison, travaillaient au jardin ou chassaient dans la montagne, avec les ombres de leurs chiens et de leurs chats. D'autres ombres faisaient peur aux hommes, détruisaient leurs biens, buvaient leur sang, poussaient même les vivants à la débauche... Il y avait pourtant des ombres bonnes ; des mères qui protégeaient

leurs enfants, des soldats morts qui avertissaient d'une embuscade ennemie, des prêtres qui nous découvraient d'importants secrets... Sous la dix-huitième dynastie encore, l'ombre du pharaon Chéops (qui fait pénitence pour avoir opprimé le peuple, en se faisant ériger une pyramide) apparut dans les mines d'or de Nubie, et prenant pitié des prisonniers qui travaillaient, leur indiqua une nouvelle source d'eau.

— Saint homme, tu me dis des choses curieuses, repartit Ramsès, permets-moi à moi aussi de t'en raconter une. Une nuit à Pi-Bast, on m'a montré « mon double »... Il me ressemblait complètement, et même il était habillé tout comme moi. Je me suis aperçu de suite, que ce n'était nullement une ombre, mais bien un homme vivant, un certain Lykon, le misérable assassin de mon fils..... Il a commencé la série de ses crimes en terrorisant la phénicienne Kama. J'ai fixé une récompense pour qui le prendrait... Mais notre police non seulement ne s'est pas emparée de lui, mais encore elle l'a laissé enlever cette même Kama, et tuer un enfant innocent... On me dit aujourd'hui que Kama est prise, mais je ne sais rien quant à ce misérable. Il vit probablement libre, bien portant, joyeux, riche de trésors volés ; peut-être même se prépare-t-il à quelque nouveau crime !...

— Ce misérable est traqué par tant de gens qu'on finira par le prendre, dit Mentezoufis. — Et une fois qu'il sera tombé entre nos mains, l'Egypte lui fera payer les chagrins qu'il a causés à l'héritier du trône. Crois-moi, Seigneur, tu peux lui pardonner d'avance tous ses crimes, car le châtiment répondra à leur énormité.

— Je préfèrerai le tenir dans mes propres mains, répliqua le prince. — Il est toujours dangereux d'avoir de son vivant un pareil « double »... [1].

1 Chose étrange, la théorie du « double », d'où provenait probablement en Egypte l'extraordinaire sollicitude pour les morts, cette théorie a revécu de nos jours en Europe. Adolphe d'Assier l'expose

Peu édifié par une semblable conclusion de son exposé, le saint Mentezoufis prit congé du prince. Après qu'il fut sorti, Thoutmos entra dans la tente annonçant que les Grecs préparaient déjà le bûcher de leur chef et que plusieurs Libyens avaient consenti à pleurer pendant la cérémonie funèbre.

— Nous y assisterons, répliqua le prince héritier. — Sais-tu que l'on a tué mon fils?.. Un si petit enfant!.. Quand je le portais, il riait et me tendait ses petites mains!.. C'est une chose inconcevable que le cœur de l'homme puisse contenir tant de lâcheté! Si ce misérable Lykon avait attenté à mes jours, j'aurais encore compris, j'aurais même pardonné... Mais assassiner un enfant...

— Et t'a-t-on parlé, Seigneur, du dévouement de Sara? demanda Thoutmos.

— Oui. Il me semble que c'était la plus fidèle de mes femmes et que j'ai agi injustement à son égard... Mais comment peut-il se faire, s'écria le prince en frappant du poing dans la table, que jusqu'à présent l'on n'ait pas encore saisi ce misérable Lykon?... Les Phéniciens m'avaient juré de le faire... j'avais promis une récompense au chef de la police... Il doit y avoir quelque chose là-dessous.

Thoutmos s'approcha du prince et dit tout bas :

— Il est venu chez moi un envoyé de Hiram, qui, redoutant la colère des prêtres, se cache en attendant de quitter l'Egypte. Or il paraît que Hiram aurait su du chef de la police de Pi-Bast que Lykon avait été pris.... Mais silence!.. ajouta Thoutmos effrayé.

Le prince fut un moment transporté de colère, mais il se maîtrisa.

— Pris?... répéta-t-il. — Pourquoi est-ce un mystère?..

— Parce que le chef de la police a dû le remettre au saint

très en détail dans son livre : « Essai sur l'humanité posthume et le spiritisme par un positiviste ». (Note de l'Auteur).

Méfrès, qui le lui a commandé au nom du Conseil suprême.

— Ah ! ah ! répétait le prince. — Ainsi le vénérable Méfrès et le conseil suprême ont besoin d'un homme qui me ressemble si parfaitement ! Ah ! ah !... Ils vont faire de belles funérailles à Sara et à mon enfant... ils embaument leurs restes... Mais le meurtrier ils le cachent en lieu sûr. — Ah ! Ah !

Et le saint Mentezoufis est un grand sage. Il m'a raconté aujourd'hui tous les mystères de la vie d'outre-tombe, il m'a expliqué tous les rites funéraires, tout comme si j'étais moi-même un prêtre du troisième degré au moins. Mais il ne m'a soufflé mot de l'arrestation de Lykon, ni du fait que Méfrès cache ce meurtrier..... Visiblement les saints pères ont plus souci des menus secrets de l'héritier du trône que des grands mystères de la vie future... Ah ! Ah ! . . . . .

— Il me semble Seigneur, que ceci ne devrait pas t'étonner, interrompit Thoutmos. — Tu sais que les prêtres t'ont déjà soupçonné de malveillance et qu'ils se tiennent sur leurs gardes. . . . . D'autant. . . . .

— Quoi ?

— Que Sa Sainteté est très malade. Extrêmement. . . . .

— Ah ! Ah ! mon père est malade, et moi pendant ce temps à la tête de l'armée, je dois garder les déserts pour que les sables ne s'enfuient pas..... C'est bien que tu me l'aies rappelé. Oui, Sa Sainteté doit être gravement malade, car les prêtres sont très tendres pour moi...... Ils me montrent tout, ils me parlent de tout, sauf de ceci : que Méfrès a caché Lykon.....

— Thoutmos, dit soudain le prince, penses-tu encore aujourd'hui, que je puisse compter sur l'armée ?

— Ordonne seulement, et nous irons à la mort.....

— Tu te portes aussi garant de la noblesse ?

— Comme de l'armée.

— Bien, répondit le prince héritier. — Nous pouvons rendre maintenant les derniers devoirs à Patrocle.

CHAPITRE XXIII

La Maladie du Pharaon : Les Prières

Dans le cours des quelques mois où le prince Ramsès avait rempli les fonctions de vice-roi en la Basse-Egypte, son bienheureux père avait vu empirer sa santé. Et le moment approchait où le Seigneur de l'éternité, éveillant la joie dans les cœurs, le souverain de l'Egypte et de toutes les contrées qu'éclaire le soleil, allait prendre place parmi ses vénérables prédécesseurs dans les nécropoles situées de l'autre côté de la ville de Thèbes.

Le potentat égal aux dieux, qui dispensait la vie à ses sujets, qui pouvait enlever les femmes à leurs maris, suivant les besoins de son cœur, n'était pas encore dans un âge très avancé. Mais un gouvernement de trente et quelques années l'avait tellement épuisé qu'il aspirait déjà lui-même au repos ; il voulait retrouver sa jeunesse et sa beauté dans la contrée de l'occident, où chaque pharaon, sans aucun souci, règne éternellement sur des peuples si heureux, que nul jamais n'en a voulu revenir.

Six mois encore auparavant, le maître bienheureux accomplissait tous les actes de sa fonction royale, sur lesquels se fondaient la sécurité et la prospérité de tout le monde visible.

Le matin, dès le chant du coq, les prêtres éveillaient le souverain par un hymne au soleil levant. Le pharaon quittait sa couche, et prenait un bain d'eau de rose dans une baignoire dorée. Puis on frottait son divin corps de parfums sans prix,

au milieu du murmure des prières ayant la vertu de chasser les esprits mauvais.

Purifié et encensé ainsi par les prophètes, le maître se rendait dans une petite chapelle; il brisait le sceau d'argile de la porte, et pénétrait seul dans le sanctuaire, où sur un lit d'ivoire reposait la miraculeuse statue du dieu Osiris. Le dieu avait le don étrange de voir se détacher chaque nuit ses mains, ses jambes, sa tête, jadis coupées par le méchant dieu Set, mais après la prière du pharaon, tous les membres se rejoignaient à nouveau sans aucun secours.

Lorsque Sa Sainteté s'était assurée qu'Osiris était redevenu entier, il tirait la statue de sa couche, la baignait, l'habillait de vêtements précieux et l'asseyant sur un trône de malachite, il l'encensait de parfums. C'était là une cérémonie d'une importance extrême. Si un matin, les membres divins d'Osiris ne s'étaient pas rejoints, c'eût été le signe qu'un grand malheur menaçait l'Egypte sinon le monde entier.

Après avoir ressuscité et habillé le dieu, Sa Sainteté laissait ouvertes les portes de la chapelle, pour permettre aux bénédictions de se répandre sur le pays entier. En même temps, il désignait les prêtres qui, pendant tout le jour, devaient garder le sanctuaire, non pas tant de la malveillance que de la légèreté des hommes. Il était en effet arrivé plus d'une fois qu'un mortel imprudent s'étant approché trop près du lieu sacré, s'était exposé à un invisible choc qui lui enlevait la connaissance et parfois la vie.

Les cérémonies religieuses accomplies, entouré de prêtres qui chantaient, le maître se rendait à une grande salle à manger où se trouvait un fauteuil, une petite table pour lui et dix-neuf autres petites tables devant dix-neuf statues représentant les dix-neuf dynasties précédentes. Dès que le souverain s'était assis, accouraient des jeunes garçons et des jeunes filles avec des plats d'argent chargés de viandes, des gâteaux et des cruches de vin. Le prêtre surveillant les mets faisait l'essai du

premier plat et de la première cruche, qu'on présentait ensuite à genoux au pharaon, et l'on plaçait les autres assiettes et les autres vases devant les statues des ancêtres. Et quand le souverain, ayant calmé sa faim, quittait la salle, les princes et les prêtres avaient le droit de manger les mets destinés aux aïeux.

De la salle à manger le maître se rendait à la salle d'audience qui n'était pas moins grande. Là tombaient devant lui face contre terre les plus grands dignitaires de l'Etat, et sa famille la plus proche, après quoi le ministre Herhor, le grand juge, et le grand maître de police lui lisaient les rapports concernant les affaires de l'Etat. Cette lecture était coupée d'une musique religieuse et de danses, pendant lesquelles on inondait le trône de guirlandes et de bouquets.

Après l'audience, Sa Sainteté se rendait dans son cabinet retiré, et là, couchée sur un divan, sommeillait un peu. Ensuite, Elle présentait aux dieux des offrandes de vin et d'encens, et racontait aux prêtres ses songes ; et c'était d'après eux que les sages prenaient les dispositions suprêmes, dans les affaires que Sa Sainteté devait décider.

Parfois cependant, quand il n'y avait pas eu de songes ou que l'explication n'en semblait pas juste au pharaon, Sa Sainteté souriait avec bonté, et ordonnait d'agir de telle et telle manière dans l'affaire en question. Cet ordre était une loi que nul ne pouvait changer, sinon dans les détails d'exécution.

Aux heures de l'après-midi, Sa Sainteté portée dans une litière, se montrait dans la cour à sa fidèle garde, et puis montait sur la terrasse, et dirigeait ses regards vers les quatre coins du monde, afin de leur disperser sa bénédiction. Alors au faîte des pylônes, on arborait les drapeaux, et la voix retentissante des trompettes se faisait entendre. Quiconque les pouvait ouïr en ville ou en plaine, Egyptien ou barbare tombait face contre terre, pour qu'une parcelle de grâce suprême descendît également sur sa tête.

En un pareil instant, il n'était permis de frapper ni un

homme ni un animal : le bâton levé contre une échine, s'abaissait de lui-même. Si un criminel condamné à mort, prouvait qu'il lui avait été donné lecture de l'arrêt au moment de l'apparition du maître du ciel et de la terre, sa peine était commuée. Car devant le pharaon marche la force et la miséricorde le suit.

Ayant ainsi réjoui son peuple, le souverain de toutes les choses existant sous le soleil, descendait dans les jardins parmi les palmiers et les sycomores, et c'était là qu'il séjournait le plus, recevant les hommages de ses femmes, et regardant les jeux des enfants de sa maison. Quand l'un d'eux avait, par sa beauté ou sa souplesse, attiré son attention, il l'appelait et lui demandait :

— Qui es-tu, mon petit?

— Je suis le prince Binotris. fils de Sa Sainteté, répondait le petit garçon.

— Et comment s'appelle ta mère?

— Ma mère est la noble dame Amecès, une des femmes de Sa Sainteté.

— Que sais-tu?

— Je sais déjà compter jusqu'à dix et écrire : « Puisse vivre éternellement notre dieu et notre père, le saint pharaon Ramsès !... »

Le maître de l'éternité souriait avec bonté, et de sa main délicate, presque transparente, touchait la tête frisée du pétulant petit garçon. Alors l'enfant devenait réellement prince, bien que Sa Sainteté continuât à sourire d'une manière énigmatique.

Mais celui qu'avait une fois touché sa main divine. ne pouvait, dans la vie, connaître l'infortune, et devait être élevé au-dessus des autres.

Pour le souper, le souverain passait dans une autre salle à manger, et il partageait ses aliments avec les dieux de tous les nomes de l'Egypte. dont les statues s'élevaient le long des

murailles. Ce que les dieux n'avaient point mangé revenait aux prêtres et aux personnages les plus considérables de la cour.

Vers le soir, Sa Sainteté recevait la visite de la reine Nikotris, la mère de l'héritier du trône, il regardait les danses religieuses et prêtait l'oreille au concert. Puis de nouveau il se rendait au bain, et purifié, pénétrait dans le sanctuaire d'Osiris, afin de déshabiller et d'apprêter pour le sommeil la miraculeuse divinité. Ceci accompli, il fermait et scellait les portes du sanctuaire, puis, entouré d'une procession de prêtres, il se rendait à sa chambre à coucher.

Dans une pièce voisine, jusqu'au coucher du soleil, les prêtres adressaient de silencieuses prières à l'âme du pharaon, qui pendant son sommeil, séjournait parmi les dieux. Ils lui demandaient alors l'heureuse issue des affaires courantes de l'Etat, la protection des frontières de l'Egypte et des tombes royales, ils priaient qu'aucun voleur n'osât y pénétrer et troubler le repos éternel des potentats pleins de gloire. Mais les prières des prêtres, sans doute, par suite de la fatigue nocturne, n'étaient pas toujours suivies d'effet : les embarras de l'Etat croissaient, et l'on dépouillait les tombes saintes, dont on emportait non seulement les objets précieux, mais encore les momies des pharaons eux-mêmes.

C'était le résultat de l'établissement dans le pays de divers étrangers et païens, auprès desquels le peuple avait appris à faire peu de cas des dieux égyptiens, et des endroits les plus sacrés.

Le repos du Seigneur des seigneurs s'interrompait une fois à minuit. A cette heure-là, les astrologues éveillaient Sa Sainteté, et l'informaient de la phase où se trouvait la lune, des planètes qui brillaient à l'horizon, de la constellation qui passait au méridien, et en général, de tout ce qui pouvait survenir de particulier dans le ciel. Parfois, en effet, des images apparaissaient, des étoiles filaient plus nombreuses qu'à l'or-

dinaire, ou des boules de feu passaient au-dessus de la terre.

Le maitre écoutait le rapport des astrologues, les rassurait, dans le cas de quelque phénomène anormal, sur la sécurité de l'Etat, et faisait consigner toutes les observations sur des tablettes spéciales que l'on envoyait tous les mois aux prêtres du temple du Sphinx, les plus grands savants que possédât l'Egypte. Ceux-ci tiraient les conclusions des dites tablettes, mais les plus importantes, ils ne les communiquaient à personne, sinon à leurs collègues chaldéens, les prêtres de Babylone.

Après minuit, Sa Sainteté pouvait maintenant dormir jusqu'au chant du coq, s'il le jugeait convenable.

Cette vie si pieuse et si remplie était menée il y a six mois encore par le dieu bon, le dispensateur de toute protection, santé et vie qui, nuit et jour, surveillait le ciel et la terre, le monde visible et invisible. Mais depuis une demi-année, son âme éternellement vivante commençait à se lasser de plus en plus souvent des affaires terrestres et de son enveloppe corporelle. Il y avait des jours où il ne mangeait rien et des nuits où il ne dormait point. Parfois, durant une audience, une expression de profonde douleur se peignait sur son doux visage, et fréquemment, de plus en plus fréquemment même, il lui arrivait de défaillir.

La reine Nikotris effrayée, le très noble Herhor et les prêtres demandaient plus d'une fois au souverain si rien ne l'incommodait. Mais le maitre haussait les épaules et gardait le silence, accomplissant toujours ses fatigants devoirs.

Alors les médecins de la cour commencèrent à lui glisser d'une manière imperceptible les remèdes les plus énergiques pour le retour des forces.

On mêla d'abord à son vin et à ses mets des cendres de cheval et de taureau, puis de lion, de rhinocéros et d'éléphant, mais ces médicaments puissants semblaient ne produire aucun

effet. Sa Sainteté s'évanouissait si fréquemment que l'on cessa de lui lire les rapports.

Un jour le noble Herhor s'étant jeté face contre terre, avec la reine et les prêtres, supplia le maître de laisser examiner son corps divin. Le souverain y consentit : les guérisseurs l'examinèrent, l'auscultèrent, mais sauf un grand amaigrissement, ils ne trouvèrent aucun symptôme alarmant.

— Quelles sensations éprouve Votre Sainteté? demanda enfin le plus savant des médecins.

Le pharaon sourit.

— Je sens, répondit-il, qu'il est temps pour moi de revenir vers mon rayonnant père.

— Votre Sainteté ne peut le faire sans porter un très grand préjudice à ses peuples, interrompit précipitamment Herhor.

— Je vous laisserai, dit le maître, mon fils Ramsès, qui est à la fois aigle et lion. Et en vérité, si vous lui obéissez, il préparera à l'Egypte un sort comme il n'y en eût jamais de semblable depuis le commencement du monde.

Le saint Herhor et les autres prêtres frissonnèrent à cette promesse. Ils savaient que l'héritier du trône était un aigle et un lion en une seule personne, et qu'ils devaient lui obéir, mais ils auraient mieux aimé conserver pendant de longues années encore ce maître là, si miséricordieux, dont le cœur pitoyable ressemblait au vent du nord qui apporte la pluie aux champs et la fraîcheur aux humains.

C'est pourquoi tous, comme un seul homme. tombèrent face contre terre en gémissant et restèrent à plat ventre jusqu'à ce que le pharaon consentît à se soumettre à une cure.

Alors les médecins le transportèrent pour des journées entières parmi les arbres odorants, le gorgèrent de bouillons généreux, de lait et de vins vieux. Ces moyens énergiques rendirent quelque force à Sa Sainteté pendant une semaine environ, mais bientôt survint un nouvel affaiblissement, et pour le combattre on força le maître à boire du sang fraîchement tiré de veaux engendrés par Apis.

Mais le sang même ne réussit pas longtemps, et il fallut recourir aux conseils du grand prêtre de Set, le dieu méchant.

Au milieu d'une terreur générale, le sombre prêtre entra dans la chambre de Sa Sainteté, regarda le malade et ordonna un effrayant remède.

— Il faut, dit-il, faire boire chaque jour au pharaon un gobelet de sang d'enfant innocent.

Les prêtres et les seigneurs emplissant la chambre demeurèrent muets devant un tel conseil. Puis ils commencèrent à murmurer que les enfants des paysans conviendraient le mieux pour cela, les enfants des prêtres et de grands seigneur perdant leur innocence dès le berceau.

— Peu importe l'origine des enfants, répondit le cruel prêtre, pourvu que Sa Sainteté ait tous les jours du sang chaud.

Le maître, couché sur le lit, les yeux fermés, écoutait ce conseil sanguinaire et les chuchotements apeurés de son entourage. Et quand l'un des prêtres demanda craintivement à Herhor, si l'on devait s'occuper de la recherche des dits enfants... le pharaon sortit de sa torpeur. Il fixa sur les assistants ses yeux pleins de sagesse, et dit :

— Le crocodile ne dévore pas ses petits, le cheval et la hyène donnent leur vie pour leur portée, et moi, je boirais le sang des enfants égyptiens qui sont mes enfants?... En vérité, je n'eusse jamais supposé que quelqu'un oserait me recommander un remède si indigne.

Le prêtre du dieu mauvais tomba face contre terre en s'excusant : personne encore en Egypte n'avait jamais bu de sang d'enfant, mais les puissances infernales avaient coutume de rendre ainsi la santé. Du moins on employait ce remède en Assyrie et en Phénicie.

— Tu devrais avoir honte, répondit le pharaon, de parler dans le palais des potentats d'Egypte de choses si répugnantes. Ne sais-tu donc pas, que les Phéniciens et les Assy-

iens sont de sots barbares. Mais chez nous, le paysan le moins éclairé ne croirait pas que le sang injustement versé pût profiter à quelqu'un.

Ainsi parla l'égal des immortels. Les courtisans voilèrent leurs visages couverts de honte, et le grand prêtre de Set quitta silencieusement la chambre.

Alors Herhor pour sauver la vie du souverain qui s'éteignait recourut au moyen suprême et dit au pharaon que dans l'un des temples de Thèbes, se cachait le Chaldéen Béroès, le plus sage prêtre de Babylone, faiseur de miracles sans égal.

— Pour Votre Sainteté, continua Herhor, c'est un étranger, et qui n'a pas le droit de donner de si graves conseils à notre maître. Mais permets, Seigneur, qu'il jette un regard sur toi, car je suis certain qu'il trouvera un remède à ta maladie, et qu'en aucun cas il n'offensera Ta Sainteté par des paroles impies.

Le pharaon, cette fois encore, céda aux sollicitations de son fidèle serviteur. Et deux jours après, Béroès, mandé par un moyen mystérieux, débarqua à Memphis.

Le sage Chaldéen. sans même examiner en détail le pharaon donna le conseil suivant :

— Il faut trouver en Egypte un homme, dont les prières atteignent le trône du Très-Haut. Et quand il aura sincèrement prié à l'intention du Pharaon, le souverain recouvrera la santé et vivra de longues années.

Ayant ouï ces paroles. le maître jeta un regard sur le groupe de prêtres qui l'entouraient et dit :

— Je vois ici tant d'hommes saints, que si l'un d'eux veut penser à moi, je serai bien portant.....

Et il sourit d'une manière imperceptible.

— Nous ne sommes tous que des hommes. intervint Béroès, le faiseur de miracles, aussi nos âmes ne peuvent pas toujours s'élever aux pieds de l'Eternel. Mais je donnerai à Votre Sain-

tété le moyen infaillible de découvrir l'homme qui prie le plus sincèrement et avec le plus d'efficacité.

— Bien, découvre-le moi, pour qu'il devienne mon ami à la dernière heure de mon existence.

Après cette réponse favorable du maître, le Chaldéen demanda une chambre, n'ayant qu'une porte et n'ayant été habitée par personne. Et ce même jour, une heure avant le coucher du soleil, il y fit transporter Sa Sainteté.

A l'heure indiquée, quatre grands prêtres revêtirent le pharaon d'une robe de lin neuve, récitèrent sur lui la grande prière qui chassait définitivement les forces mauvaises, et l'ayant installé dans une simple litière de bois de cèdre, ils portèrent le maître à la chambre inhabitée, où ne se trouvait qu'une petite table.

Béroès y était déjà, et tourné vers l'Orient, il priait.

Quand les prêtres furent sortis, le Chaldéen ferma la lourde porte de la pièce, se couvrit les épaules d'une écharpe de pourpre, et sur la table, il plaça devant le pharaon une boule de verre de couleur noire. Dans la main gauche il prit un stylet pointu en acier de Babylone, dans sa main droite, une baguette couverte de signes mystérieux dont il se servit pour tracer un cercle dans l'air autour du pharaon et de lui-même. Puis se tournant successivement vers les quatre points du monde, il murmura :

« Amorul, Tancha, Latisben, Rabur, Adonaï... Prends pitié de moi, et purifie-moi, Père céleste, plein de grâce et de miséricorde... Fais couler sur ton serviteur indigne ta sainte bénédiction ; étends ton bras tout puissant sur les esprits obstinés et révoltés, afin que je puisse considérer en paix tes saints ouvrages.

Il s'interrompit et se tourna vers le pharaon :

— Mer-Amen-Ramsès, grand-prêtre d'Amon, aperçois-tu une étincelle dans cette boule noire ?...

— Je vois une blanche étincelle qui semble se mouvoir comme une abeille au-dessus d'une fleur.....

— Mer-Amen-Ramsès, fixe cette étincelle, et ne la quitte pas des yeux..... Ne regarde ni à droite, ni à gauche, ni quelque chose qui surgisse sur les côtés.....

Et de nouveau il murmura :

« Baralamensis, Baldachiensis, par les puissants princes Genio, Lachidae, ministres de l'infernal empire, je vous évoque et vous appelle par la puissance de la suprême majesté, dont je suis revêtu, je vous conjure et vous ordonne.

En ce moment le pharaon tressaillit de dégout :

— Mer-Amen-Ramsès, que vois-tu ? demanda le Chaldéen.

— De la boule émerge une figure horrible..... ses cheveux roux se hérissent..... Son visage est verdâtre..... ses prunelles renversées ne laissent voir que le blanc de ses yeux..... ses lèvres sont largement ouvertes comme si elle voulait crier.....

— C'est la terreur, dit Béroès, et il tourna vers la boule la pointe de son stylet.

Soudain le pharaon se renversa presque jusqu'à terre.

— Assez !... s'écria-t-il, pourquoi me tourmentes-tu ainsi ?... Le corps fatigué veut se reposer, l'âme veut s'enfuir au pays de l'éternelle lumière... Et vous, non seulement que vous ne me laissez pas mourir, mais encore vous imaginez de nouveaux tourments... Ah !... je ne veux pas...

— Que vois-tu ?

— Du plafond descendent à chaque instant comme deux pattes d'araignée effroyables..... Grosses comme des palmiers, poilues, terminées par des crochets..... Je sens qu'au-dessus de ma tête s'élève une araignée d'une grandeur monstrueuse, qui tisse autour de moi une toile de cordages.....

Béroès tourna la pointe de son stylet en haut.

— Mer-Amen-Ramsès, dit-il de nouveau, fixe toujours l'étincelle, et ne regarde pas autour de toi.

« Voici le signe que j'élève en votre présence... murmura-t-il. — Me voici puissant, armé de l'aide divine, prévoyant et intrépide? C'est moi qui vous appelle par mes conjurations... Aye, Saraye, Aye, Saraye, au nom du Dieu tout-puissant et éternellement vivant... »

En cet instant sur le visage du pharaon apparut un calme sourire.

— Il me semble, dit le maître, voir l'Egypte..... toute l'Egypte..... Oui, c'est le Nil..... le désert..... Ici Memphis, là-bas Thèbes.

Effectivement il voyait l'Egypte, toute l'Egypte, mais pas plus grande que l'allée qui traversait le jardin de son palais. Seulement cet étrange tableau avait la vertu suivante : Quand le pharaon dirigeait sur quelque point une attention plus soutenue, ce point grandissait et prenait les proportions d'une contrée de grandeur presque naturelle.

Le soleil se couchait déjà, inondant la terre d'une lueur pourpre et or. Les oiseaux diurnes se disposaient au sommeil, les nocturnes s'éveillaient dans leurs cachettes. Au désert, les hyènes et les chacals bâillaient, et le lion à moitié endormi étirait son corps puissant en s'apprêtant à chasser sa proie.

Le pêcheur du Nil retirait en hâte ses filets, les grands bateaux de transport venaient atterrir à la rive, le laboureur fatigué détachait de la grue le seau avec lequel tout le jour il avait puisé l'eau; d'autres, avec leur charrue, revenaient lentement à leur chaumière. Dans les villes, les feux s'allumaient, dans les temples, les prêtres se préparaient aux pieux exercices du soir. Sur les routes la poussière s'abattait et les roues grinçantes des chars se taisaient aussi. Au sommet des pylônes, des voix plaintives se firent entendre, invitant le peuple à la prière.

Un instant après, le pharaon aperçut avec étonnement comme une troupe d'oiseaux argentés s'élevant au-dessus de la terre. Ils s'envolaient des temples, des palais, des rues. des

fabriques, des barques du Nil, des huttes de paysans, même des mines. D'abord chacun d'eux piquait droit en haut comme une flèche, mais bientôt il rencontrait sous le ciel un autre oiseau aux plumes argentées qui lui barrait la route, le frappait de toutes ses forces, et tous deux retombaient inertes sur la terre.

C'étaient les prières humaines discordantes, qui s'empêchaient l'une l'autre de monter jusqu'au trône de l'Eternel.....

Le pharaon tendit l'oreille... D'abord il ne percevait que le bruit des ailes, mais bientôt il put distinguer les paroles.

Et voici qu'il entendait un malade demander le retour à la santé, tandis que son médecin suppliait que son patient ne guérit pas de longtemps. Le cultivateur implorait Amon de vouloir bien veiller sur son grenier et son étable, le voleur tendait ses mains au ciel, pour obtenir d'emmener sans encombre la vache du prochain et d'emplir ses sacs du grain d'autrui. Ces prières se brisaient en se heurtant comme les pierres que lance une fronde.

Le voyageur dans le désert tombait la face contre le sable, en implorant le vent du nord, qui lui apporterait une goutte de pluie; le marin frappait du front contre le tillac pour que les vents d'est soufflent une semaine encore. Le laboureur désirait voir le plus tôt possible après l'inondation les marécages à sec; le pauvre pêcheur, demandait que les marais ne se dessèchent jamais.

Et leurs prières se brisant mutuellement n'atteignaient pas les divines oreilles d'Amon.

Le vacarme le plus grand régnait au-dessus des carrières de pierre où les criminels, rivés à leurs chaînes, faisaient éclater d'énormes rochers, à l'aide de coins trempés dans l'eau. Là-bas, l'escouade des travailleurs de jour implorait la nuit pour aller dormir, tandis que les ouvriers de l'escouade de nuit, éveillés par les gardiens, se frappaient la poitrine, en suppliant que le soleil ne se couchât jamais. Là-bas, les mar-

chands qui acquéraient les pierres taillées et équarries priaient pour qu'il y eût aux mines le plus grand nombre possible de criminels, tandis que les fournisseurs de vivres, couchés à plat ventre, demandaient en soupirant que l'épidémie détruisît les ouvriers et facilitât aux fourniseurs de plus grands bénéfices.

Les prières de ceux qui étaient aux mines, n'arrivaient pas davantage au ciel.

Sur la frontière occidentale, le pharaon aperçut deux armées qui se préparaient au combat. Toutes deux étaient étendues sur le sable, suppliant Amon d'exterminer les ennemis. Les Libyens souhaitaient la honte et la mort des Egyptiens ; les Egyptiens lançaient des imprécations contre les Libyens.

Les prières des uns et des autres, se heurtant comme deux troupes d'éperviers, en vinrent aux prises au-dessus de la terre et s'abattirent dans le désert. Amon ne les aperçut même pas.

Et quelque part où le pharaon tournât sa prunelle fatiguée, partout il en était ainsi. Les paysans demandaient le repos et la réduction des impôts ; les scribes priaient que les impôts s'accrussent et que le travail ne prît jamais fin. Les prêtres suppliaient Amon d'accorder une longue vie à Ramsès XII et de détruire les Phéniciens, qui leur gâtaient les opérations financières ; les nomarques demandaient à la divinité de conserver les Phéniciens et de permettre le prómpt avènement de Ramsès XIII, car celui-ci diminuerait l'absolutisme des prêtres. Les lions, les chacals et les hyènes haletaient de faim et avaient soif de sang ; les chevreuils, les biches et les lièvres abandonnaient leurs gîtes avec terreur, songeant à garder leur misérable vie l'espace d'un jour encore. L'expérience disait bien cependant, que cette nuit aussi il en devait mourir plusieurs, pour que les bêtes de proie ne mourussent pas de faim.

Et ainsi dans tout l'univers la discorde régnait. Chacun désirait ce qui remplissait d'effroi le cœur d'autrui. Chacun

souhaitait son propre bien, sans se demander s'il n'y avait pas préjudice pour le prochain.

C'est pourquoi leurs prières quoique semblables à des oiseaux argentés s'élevant vers les cieux, n'atteignaient pas le but. Et le divin Amon, à qui nulle voix ne montait de la terre, les mains appuyées sur les genoux, s'abîmait de plus en plus dans la contemplation de sa divinité, tandis que la force aveugle et le hasard gouvernaient de plus en plus ce monde.

Soudain le pharaon entendit la voix d'une femme.

— Espiègle!... petit espiègle!... reviens à la maison, petit fou, car il est déjà l'heure de la prière.....

— Tout de suite..... tout de suite!..... répondit une voix d'enfant.

Le souverain regarda dans cette direction et aperçut l'humble chaumière d'un scribe chargé d'inscrire le bétail. Le propriétaire de la maison finissait d'inscrire sur son registre aux rayons du soleil couchant; sa femme, à l'aide d'une pierre broyait le froment pour les galettes, et devant la chaumière, comme un jeune cabri, un petit garçon de six ans courait et sautait, en riant on ne savait de quoi.

L'air embaumé du soir l'enivrait sans doute.

— Tout de suite!... Tout de suite!...

Et il se remettait à courir, et à se réjouir comme un fou.

La mère, enfin, voyant que le soleil commençait à disparaître dans les sables du désert, posa sa pierre et sortant dans la cour, saisit le petit garçon qui courait comme un poulain. Il résista, mais finit par céder à la force. La mère l'ayant entraîné dans la hutte, l'assit aussitôt par terre, le retenant par la main, de crainte qu'il ne lui échappât encore.

— Ne remue pas, disait-elle, replie tes jambes, et tiens-toi droit : joins tes mains et lèves-les..... Ah! méchant enfant!

Le petit garçon savait qu'il n'échapperait déjà plus à la prière, aussi pour s'élancer à nouveau dehors au plus vite,

il leva pieusement au ciel ses yeux et ses mains, et d'une voix menue et perçante, il dit, tout essoufflé :

— Je te remercie, Amon, dieu bon, d'avoir préservé aujourd'hui petit père des accidents, et d'avoir donné à maman du froment pour les galettes..... Et quoi encore?..... D'avoir créé le ciel et la terre, et d'avoir envoyé le Nil qui nous apporte le pain..... Et quoi encore?..... Ah! ah! je sais déjà!..... Je te remercie également pour le beau temps qu'il fait dehors, pour les fleurs qui poussent, pour les oiseaux qui chantent, pour les palmiers qui produisent des dattes sacrées..... Et pour ces bonnes choses que tu nous as données, que tous puissent t'aimer comme moi, et te louer mieux que moi, car je suis encore petit, et l'on ne m'a pas appris la sagesse. Ah! il y en a assez.....

— Méchant enfant! gronda le scribe des bestiaux, penché sur son registre. Méchant enfant, tu rends avec négligence hommage à Amon.

Mais le pharaon aperçut tout autre chose dans le globe magique. Voilà que la prière du jeune écervelé s'éleva vers le ciel comme une alouette, et battant des ailes, monta toujours, toujours plus haut, jusqu'au trône où l'éternel Amon, les mains sur les genoux, s'abîmait dans la contemplation de sa toute-puissance.

Puis s'élevant plus haut encore, à la hauteur de la tête du dieu, elle lui chanta d'une petite voix enfantine :

— Et pour ces bonnes choses que tu nous as données, que tous puissent t'aimer comme moi.

A ces mots, la divinité, abîmée en elle-même, ouvrit les yeux et un regard de bonheur en descendit sur le monde. Du ciel à la terre il se fit un silence sans bornes. Toute douleur, toute peur, tout mal cessa. Le trait qui sifflait resta suspendu dans les airs, le lion s'arrêta dans son élan contre la biche, le bâton levé ne retomba pas sur les épaules de l'esclave. Le malade oublia sa souffrance, l'homme égaré dans le désert sa

faim, le prisonnier ses chaînes. L'orage se tut, et la vague marine prête à engloutir le vaisseau demeura immobile. Et sur toute la terre régna un tel calme, que le soleil déjà caché derrière l'horizon releva sa tête rayonnante.

— Mer-Amen-Ramsès, demanda le prêtre, as-tu trouvé l'homme dont les prières arriveraient aux pieds de l'Eternel ?

— Oui, répondit le pharaon.

— Est-ce un prince, un guerrier, un prophète, ou peut-être un simple ermite ?

— C'est un tout petit garçon de six ans qui ne demande rien à Amon, mais le remercie de tout.

— Et sais-tu où il demeure ? demanda le Chaldéen.

— Je le sais, mais je ne veux pas m'approprier la puissance de ses prières. Le monde, Béroès, est un tourbillon immense où les hommes sont agités comme le sable, ballotés qu'ils sont par le malheur. Or cet enfant, par ses prières, donne aux hommes ce que je ne saurais leur donner, un court moment de paix et d'oubli. La paix et l'oubli..... Comprends-tu, Chaldéen ?

Béroès se tut.



CHAPITRE XXIV

Au Pied du Sphinx : Sa Sainteté Ramsès XIII

Au lever du soleil du vingt-unième jour de Hator, un ordre arriva de Memphis au camp des lacs Natron. Trois régiments devaient marcher vers la Libye, et y établir garnison dans les villes ; quant au reste de l'armée égyptienne, elle devait rentrer avec le prince.

L'armée accueillit ces dispositions avec des cris de joie : leur station de plusieurs journées dans le désert commençait à leur peser. Malgré les arrivages d'Egypte et de la Libye humiliée, il n'y avait pas surabondance de vivres ; l'eau des puits creusés en toute hâte s'était épuisée, les feux du ciel brûlaient le corps, le sable roux blessait les poumons et les yeux. Les soldats commençaient à devenir malades de la dysenterie et d'une maligne inflammation des paupières.

Ramsès fit lever le camp. Il envoya en Libye trois régiments d'Egyptiens natifs, en recommandant aux soldats de traiter les habitants avec douceur et ne jamais errer isolément. Quant à la véritable armée, il la dirigea sur Memphis, en laissant une petite garnison dans la forteresse et dans les verreries.

A neuf heures du matin, malgré la chaleur accablante, les deux armées étaient déjà en route, l'une vers le nord, l'autre vers le midi.

Alors le saint Mentezoufis s'approcha du prince héritier et lui dit :

— Il serait bon que Votre Excellence pût arriver plus tôt à Memphis. A mi-chemin il y aura des chevaux frais.

— Mon père est donc bien malade?... s'écria Ramsès.

Le prêtre baissa la tête.

Le prince remit à Mentezoufis le commandement suprême, le priant, de ne modifier en rien les ordres donnés, sans prendre conseil des chefs civils. Lui-même, après avoir pris Pen-ta-our, Thoutmos et une vingtaine des meilleurs cavaliers asiatiques, partit au trot allongé pour Memphis.

En cinq heures, ils parcoururent la moitié du chemin, et comme l'avait annoncé Mentezoufis, ils trouvèrent des chevaux frais et un nouveau cortège. Les Asiatiques restèrent là, et le prince avec ses deux compagnons et une nouvelle escorte, reprit sa route après un court repos.

— Malheur à moi, gémissait l'élégant Thoutmos, ce n'est pas assez de ne point me baigner depuis cinq jours et d'ignorer l'huile de rose, mais il me faut encore accomplir deux marches forcées en une journée!.....

— En quoi es-tu meilleur que nous, demanda le prince.

— Je suis plus délicat, soupira Thoutmos. — Toi, prince, tu es habitué à monter à cheval comme un Hycsos, et Pen-ta-our pourrait voyager même sur un glaive chauffé au rouge,

Au coucher du soleil, les voyageurs arrivèrent au sommet d'un haut monticule et un tableau extraordinaire se déroula devant eux. Au loin, la verte vallée du Nil, et là-dessus comme une rangée de flammes rouges, resplendissaient les pyramides triangulaires. Un peu à droite des pyramides, les sommets des pylônes de Memphis, enveloppés d'une nuée bleuâtre semblaient également enflammés.

Le prince les pressait. — Avançons!... avançons!...

Un moment après, le désert roux les entoura de nouveau, et de nouveau resplendit le cordon des pyramides, jusqu'à ce que tout se fondît en un pâle crépuscule.

Quand la nuit tomba, les voyageurs avaient atteint l'im-

mense contrée des morts, qui sur la rive gauche de la rivière, s'étendait au-dessus des collines sur la longueur de plusieurs milles.

Là durant l'Ancien-Empire, on déposait pour l'Eternité les Egyptiens : les rois dans de colossales pyramides, les princes et les dignitaires dans des pyramides plus petites, le vulgaire dans de petites huttes. Là reposaient des milliers de momies et non seulement de personnes, mais encore de chiens, de chats, d'oiseaux, en un mot de toutes les créatures qui de leur vivant étaient chères à l'homme.

Au temps de Ramsès, on avait transporté à Thèbes la nécropole des rois et des grands, et dans la proximité des pyramides, on n'enterrait que les paysans et les ouvriers des contrées les plus voisines.

Parmi les tombes dispersées, le prince et son cortège rencontrèrent un petit groupe d'hommes se glissant comme des ombres.

— Qui êtes-vous? demanda le commandant de l'escorte.

— Nous sommes de pauvres serviteurs du pharaon, et nous revenons de chez nos morts... Nous leur avions porté quelques roses, un peu de bière et de galette.

— Mais n'avez-vous pas visité au moins les tombes des autres?

— O dieux!... s'écria l'un de ceux qui composaient le groupe, serions-nous capables d'un pareil sacrilège?... Il n'y a que les pervers Thébains (puissent leurs mains se dessécher) qui troublent les morts, afin de boire leur bien dans les cabarets.

— Que signifient ces feux là-bas vers le nord? interrompit le prince.

— Seigneur, tu dois venir de bien loin puisque tu l'ignores, répondit-on. — C'est demain que notre prince héritier rentre avec son armée victorieuse... Un grand général!... Dans une seule bataille, il a réduit sous sa domination ces mi-

sérables Libyens... Aussi le peuple de Memphis est-il sorti pour l'accueillir solennellement... Trente mille têtes... C'est pour le coup qu'on va crier !

— Je comprends, murmura le prince à Pen-ta-our. — Le saint Mentezoufis m'a envoyé en avant, pour que je ne fasse pas une entrée triomphale. Mais passe encore, pour aujourd'hui.

Les chevaux étaient fatigués, et il convenait de reprendre haleine. Le prince dépêcha donc plusieurs cavaliers pour retenir les barques sur le fleuve, et le reste du cortège s'arrêta sous une touffe de palmiers, qui poussaient alors entre le groupe des pyramides et le Sphinx.

Ce groupe forme l'angle nord de l'immense nécropole. Sur un espace ayant près d'un kilomètre carré de surface, couvert en ce temps-là de la végétation désertique, se pressent quantité de tombeaux et de petites pyramides dominés par les trois pyramides plus hautes, celles de Khéops, de Képhrem et de Mykérinos, ainsi que par le Sphinx. Ces bâtisses colossales sont éloignées l'une de l'autre de quelques centaines de pas à peine. Les trois pyramides sont alignées sur un seul rang du nord-est au sud-ouest, et à l'Orient de cette ligne, plus près du Nil, se trouve le Sphinx, au pied duquel s'étendait le temple souterrain d'Horus.

Les pyramides, celle de Khéops en particulier, en tant qu'œuvres de mains humaines effrayent par leur énormité. La pyramide de Khéops est un monticule de pierre terminé en pointe, haut de trente-cinq étages (cent trente-sept mètres) placé sur une base quadrangulaire dont chaque face a près de trois cent cinquante pieds (deux cent vingt-sept mètres) de longueur. La pyramide occupe dix arpents de surface, et ses quatre pans triangulaires couvriraient une étendue de dix-sept arpents. Pour la construire, on a employé une telle quantité de pierres, qu'elle suffirait à élever un mur plus haut que la taille d'un homme, d'un demi-mètre de profondeur, et long de deux mille cinq cents kilomètres !...

Quand le cortège du prince s'installa sous les arbres d'aspect misérable, quelques soldats s'occupèrent de chercher de l'eau, d'autres sortirent des biscuits. Thoutmos se jeta par terre et s'endormit. Quant au prince et à Pen-ta-our, ils se mirent à se promener en causant.

La nuit était assez claire, pour que l'on pût voir d'un côté les énormes silhouettes des pyramides et de l'autre l'image de Sphinx, qui auprès d'elles semblait petit.

— Je suis déjà ici pour la quatrième fois, dit le prince héritier, et toujours mon cœur s'emplit d'étonnement et de tristesse. Quand j'étais encore élève de l'école supérieure, je pensais, monté sur le trône, élever quelque chose de plus fameux que la pyramide de. Khéops. Mais aujourd'hui pareille audace me fait rire, quand je pense que le grand pharaon, durant la construction de son tombeau, a payé seize cents talents, rien que pour les légumes destinés aux travailleurs... Où prendrais-je seize cents talents?... et même une telle quantité d'hommes!

— N'envie pas Khéops, seigneur, répondit le prêtre. Les autres pharaons ont laissé derrière eux des œuvres meilleures, des lacs, des canaux, des routes, des temples et des écoles.

— Peut-on comparer ces choses aux pyramides?

— Certainement non, répondit vivement le prêtre. A mes yeux et aux yeux de tout le peuple, chaque pyramide est un grand crime, et le plus grand, celle de Khéops.

— Tu t'emportes, dit le prince en le calmant.

— Pas du tout. Le pharaon a bâti son grand tombeau pendant trente ans, durant lesquels cent mille hommes travaillèrent trois mois par an. Et quel profit de ce labeur? Qui a-t-il nourri, guéri, vêtu?... Mais par contre, chaque année, dix à vingt mille hommes succombaient à ce travail. C'est-à-dire, que pour le tombeau de Khéops, se sont entassés près d'un million de cadavres... Et que de sang, de larmes, de souffrances, qui pourra le calculer? C'est pourquoi, seigneur,

il ne faut pas s'étonner si, aujourd'hui encore, le paysan égyptien regarde avec terreur l'Occident, où les silhouettes triangulaires des pyramides se dessinent noires ou sanglantes à l'horizon. Ne sont-ce pas les témoins de son martyre et de son stérile labeur? Et penser qu'il en sera toujours ainsi, jusqu'à ce que ces preuves de la vanité humaine tombent en poussière!... Mais quand cela arrivera-t-il? Depuis trois mille ans, elles nous terrifient de leur aspect, et leurs murs sont encore polis, leurs énormes inscriptions, lisibles.

— L'autre nuit dans le désert, tu parlais autrement, dit le prince.

— Parce que je ne les regardais pas. Mais quand je les ai sous les yeux, comme maintenant, les âmes des paysans martyrisés m'entourent en sanglotant, et murmurent : « Regardez ce qu'on a fait de nous! Et pourtant nos os aussi sentaient la souffrance et nos cœurs aspiraient au repos... »

Ramsès était désagréablement touché par cette explosion.

— Mon bienheureux père, dit-il au bout d'un instant, m'avait présenté autrement cette affaire. Quand nous fûmes ici, il y a cinq ans, le maître divin me conta cette histoire :

Sous le règne du pharaon Thoutmos Ier, des ambassadeurs Ethiopiens arrivèrent pour fixer le chiffre des tributs qu'ils devraient payer. C'était une insolente nation! Ils disaient qu'une bataille perdue ne signifie rien, dans une autre, le sort pouvait leur être favorable, et plusieurs mois durant, ils marchandèrent au sujet des tributs. En vain le sage roi, voulant les éclairer, leur montrait nos routes et nos canaux, ils répondaient que dans leurs pays, ils avaient l'eau pour rien, partout où ils voulaient. En vain leur découvrait-on les trésors des temples, ils disaient que leur terre cachait beaucoup plus d'or et de gemmes que n'en contenait l'Egypte entière. En vain, le maître exerçait ses troupes devant eux, ils soutenaient qu'il y avait sans comparaison plus d'Ethiopiens que Sa Sainteté n'avait de soldats. Alors le pharaon les amena

dans ces lieux où nous sommes et leur montra les pyramides. Les ambassadeurs Ethiopiens en firent le tour, lurent les inscriptions et le lendemain, ils conclurent le traité qu'on leur demandait. Comme je n'avais pas compris cette histoire, poursuivit Ramsès, mon bienheureux père me l'expliqua. « Fils, me dit-il, ces pyramides sont l'éternelle preuve de la puissance surhumaine de l'Egypte. Si un homme quelconque voulait s'élever une pyramide, il disposerait un petit tas de pierre, et il abandonnerait son travail au bout de quelques heures, après s'être demandé : à quoi me servira-t-elle? Dix, cent et mille hommes rassembleraient un peu plus de pierres, les jetteraient sans ordre, et de nouveau les abandonneraient au bout de quelques jours. Car à quoi bon ce travail? Mais quand le pharaon égyptien, quand l'empire d'Egypte imagine de réunir un tas de pierres, il rassemble des centaines de milliers d'hommes et il construit pendant plusieurs dizaines d'années, s'il est nécessaire, jusqu'à ce que le travail soit terminé. Ce qui importe, ce n'est pas l'utilité des pyramides, mais l'accomplissement de la volonté du pharaon, une fois qu'elle a été exprimée. » Oui. Pen-ta-our, la pyramide n'est pas le tombeau de Khéops, mais *la volonté* de Khéops, sa volonté qui possède plus d'agents qu'aucun roi de l'univers, et un ordre, une persévérance dans l'action, comme ne l'ont que les dieux. Encore aux écoles, on m'enseignait que la volonté humaine, c'est une grande force sous le soleil. Et pourtant la volonté humaine peut soulever à peine une seule pierre. Combien donc est grande la volonté du pharaon qui a élevé une montagne de pierres, uniquement parce que cela lui plaisait, parce qu'il l'avait voulu ainsi, même sans aucun but.

— Est-ce que toi aussi, Seigneur, tu voudrais prouver de la sorte ta puissance?... demanda soudain Pen-ta-our.

— Non, répondit le prince sans hésitation. — Quand les pharaons ont une fois manifesté leur force, ils peuvent être

miséricordieux. A moins qu'on n'essaie de s'opposer à leurs ordres.

« Pourtant ce jeune homme n'a que vingt-trois ans », se dit le prêtre terrifié.

Ils tournèrent du côté de la rivière, et marchèrent un moment en silence.

— Couche-toi, seigneur, dit le prêtre, dors. — Ce n'est pas un petit voyage que nous venons de faire.

— Puis-je m'endormir ?... répondit le prince. — Tantôt je me sens entouré de ces centaines de milliers de paysans qui, selon toi, ont péri en construisant ces pyramides (comme si sans elles, ils eussent pu vivre éternellement !...) Tantôt je pense à mon bienheureux père, qui agonise peut-être en cet instant... Les paysans souffrent !.. les paysans versent leur sang !.. Qui me prouvera que mon divin père ne souffre pas davantage sur son lit précieux, que les paysans en transportant des pierres brûlantes ? Les paysans ! toujours les paysans !... Pour toi, prêtre, celui-là seul mérite la pitié qui est mangé par les poux. Toute une lignée de pharaons est descendue au tombeau, quelques-uns agonisèrent dans les douleurs, d'autres furent assassinés. Mais tu ne te souviens pas d'eux, tu ne penses qu'aux paysans, dont le mérite est d'avoir donné le jour à d'autres paysans, d'avoir puisé la boue du Nil, ou d'avoir gavé leurs vaches de boulettes d'orge. Et mon père... et moi ?... Ne m'a-t-on pas tué mon fils et une femme de ma maison ? Typhon a-t-il été miséricordieux pour moi dans le désert ? Est-ce que les os ne me font pas mal après un long voyage ?... Et les projectiles des frondeurs libyens ne sifflaient-ils pas au-dessus de ma tête ? Ai-je un traité avec la maladie, ou avec la douleur ou avec la mort, afin qu'elles me soient plus miséricordieuses qu'à ton paysan ?... Regarde-moi..... Les Asiatiques dorment et le calme habite leur poitrine, et moi, leur maître, j'ai le cœur plein des soucis d'hier et de l'angoisse de demain. Demande

à un paysan centenaire si durant toute son existence, il a éprouvé autant d'amertume que moi, dans le cours des quelques mois où j'ai eu la puissance de chef et de vice-roi ?...

Devant eux, lentement, du fond de la nuit émergeait une ombre étrange. C'était comme une construction longue de cinquante pas, haute de trois étages, ayant sur le côté une sorte de tour haute de cinq étages d'une forme inusitée.

— Et voilà le Sphinx, continua le prince énervé, c'est là un pur ouvrage des prêtres !... Chaque fois que je l'ai vu, de jour comme de nuit, toujours j'ai été obsédé par cette question : qu'est-ce, et pourquoi ? Les pyramides, je comprends. Le puissant pharaon voulait montrer sa force, et ce qui est peut-être plus raisonnable encore, il voulait s'assurer une vie éternelle paisible que ne troublerait nul ennemi, nul voleur. Mais ce Sphinx ?... Evidemment, c'est notre saint corps sacerdotal qui a une tête très grande et très sage, et en dessous des griffes de lion. Odieuse statue pleine d'énigme, qui paraît s'enorgueillir de ce qu'auprès, nous ressemblons à des sauterelles. Ce n'est ni un homme, ni un animal, ni un roc... Alors qu'est-ce? quelle est sa signification ?... Et ce sourire... Tu admires l'éternelle durée des pyramides... il sourit : tu vas t'entretenir avec les tombes, il sourit encore. Que verdissent les champs de l'Egypte, que Typhon lance ses coursiers de feu, que l'esclave cherche la liberté dans le désert, que Ramsès le Grand chasse devant lui les nations vaincues, pour tous il a le même sourire unique et froid. Dix-neuf dynasties royales ont passé comme des ombres, mais lui, il souriait. Si le Nil même tarissait, si l'Egypte disparaissait sous les sables, il sourirait encore. N'est-ce pas un monstre et d'autant plus horrible qu'il a un doux visage humain ? Eternel lui-même, il n'a jamais connu la tristesse pour le néant du monde, débordant de misère.

— Tu oublies, Seigneur, la face des dieux, interrompit Pen-ta-our, ou tu n'as pas vu de momie ? Tous les immortels

regardent avec ce même calme les choses qui passent. Et l'homme aussi, pour peu qu'il ait passé, les regarde de même.

— Les dieux parfois exaucent nos prières, disait le prince, comme se parlant à lui-même. — Mais lui, il ne s'émeut de rien. Il n'est pas Pitié, mais Sarcasme, et colossal Effroi... Si je savais qu'en ses lèvres se cache pour moi un présage, ou un moyen de relever l'Etat, je n'oserais encore l'interroger. Il me semble que j'entendrais quelque terrible chose proférée avec un calme implacable. Voilà quel il est, ce symbole et cette œuvre des prêtres. Pire que l'homme, car il a un corps de lion ; pire que l'animal, car il a une tête humaine ; pire que le roc, car une vie inconcevable se cache en lui.

En cet instant leur parvinrent des voix plaintives et étouffées, dont on ne pouvait indiquer l'origine.

— C'est lui qui chante?... s'écria le prince surpris.

— Non, c'est dans le temple souterrain, répondit le prêtre, mais pourquoi prient-ils à cette heure?

— Dis mieux : pourquoi prient-ils, en général, quand personne ne les entend?

Pen-ta-our s'étant rapidement orienté alla du côté d'où venaient les chants. Le prince trouva une pierre avec un appui. — Il s'assit lassé, étendit les mains derrière la tête, se renversa et contempla la face colossale du Sphinx.

Malgré l'absence de lumière, on voyait d'une manière distincte les traits surhumains : l'ombre leur ajoutait justement du caractère et de la vie. Et plus le prince contemplait ce visage, plus il sentait qu'il subissait une prévention, et que son animosité était injuste.

Sur la figure du Sphinx, il n'y avait pas de cruauté, mais plutôt de la résignation. Dans son sourire il n'y avait point de sarcasme, mais plutôt de la mélancolie. Il ne tressaillait pas à la vue de la misère et du néant de l'homme, car à vrai dire il ne les voyait pas.

Ses yeux pleins d'expression, enchâssés très haut sous le

ciel, regardaient par delà le Nil, vers des contrées qui pour la vue humaine se perdent sous la voûte céleste. Surveillait-il l'inquiétante croissance de la monarchie Assyrienne!..... les allées et venues des Phéniciens importuns? la naissance de la Grèce?... ou peut-être encore l'événement futur qui se préparait près du Jourdain..... qui le devinera?

Le prince cependant était sûr qu'il regardait, pensait et attendait quelque chose avec un tranquille sourire digne d'un être surnaturel. Et il lui semblait encore que quand *ce quelque chose* apparaîtrait à l'horizon, le sphinx se lèverait et irait à sa rencontre.

Que serait-ce et quand?... Mystère dont l'étendue se peignait distinctement sur la figure éternelle. Mais cela doit survenir soudain pour que le Sphinx depuis des siècles, n'ait pas fermé l'œil et regarde, regarde toujours.

Cependant Pen-ta-our avait découvert une fenêtre d'où sortait du souterrain l'hymne plaintif des prêtres.

Chœur I. — « Lève-toi, resplendissant comme Isis, tel que le matin au début de l'année solaire, Sotis se lève au firmament.

Chœur II. — Le dieu Amon-Ra fut a ma droite et a ma gauche. Il m'a remis lui-même l'empire du monde entier, en aidant a la chute de mes ennemis.

Chœur I. — Tu étais jeune encore, tu portais les cheveux en tresse, mais déja rien en Egypte ne se passait sans ta volonté, et pas une fois on ne posa la première pierre d'un édifice, en dehors de ta présence.

Chœur II. — Je suis venu a Toi, Souverain des dieux, grand dieu, maitre du soleil. Toumou [1] me promet que le soleil apparaitra et que je lui serai semblable, et le Nil, que j'obtiendrai le trône d'Osiris, et le garderai pour l'éternité.

1 Divinité Egyptienne. (Note du Traducteur.)

Chœur I. — TU ES REVENU EN PAIX, ESTIMÉ DES DIEUX, SOUVERAIN DES DEUX MONDES RA-MER-AMEN-RAMSÈS. JE TE GARANTIS UN RÈGNE ÉTERNEL ; LES ROIS S'APPROCHERONT DE TOI ET TE RENDRONT HOMMAGE.

Chœur II. — O TOI, TOI, OSIRIS-RAMSÈS ! FILS DU CIEL ÉTERNELLEMENT VIVANT, NÉ DE LA DÉESSE MOUIT. PUISSE TA MÈRE T'ENTOURER DU MYSTÈRE CÉLESTE, ET PERMETTRE QUE TU DEVIENNES DIEU, Ô TOI, TOI OSIRIS-RAMSÈS [1].

« Le bienheureux maître est donc mort !... se dit Pen-ta-our.

Il quitta la fenêtre et s'approcha de l'endroit où était assis le prince héritier, perdu dans ses rêveries.

Le prêtre s'agenouilla devant lui, tomba face contre terre, en s'écriant :

— Salut, ô pharaon, souverain du monde !.....

— Que dis-tu ?... s'écria le prince en se levant brusquement.

— Que le Dieu Un et Tout-Puissant fasse couler la sagesse et la force sur toi, et le bonheur sur ton peuple....

— Relève-toi, Pen-ta-our... Ainsi, moi... ainsi, je...

Soudain il prit le prêtre par le bras, et le tourna vers le Sphinx.

— Regarde-le, fit-il.

Mais ni dans le visage ni dans l'attitude du colosse aucun changement n'était survenu. Un pharaon avait franchi la frontière de l'éternité, un autre, se levait comme un soleil, mais le visage de pierre du dieu ou du monstre restait le même. Sur ses lèvres, un sourire pour les puissances et les gloires de la terre, dans son regard l'attente *de quelque chose* qui doit venir, mais viendra on ne sait quand.

Bientôt du bac arrivèrent les deux envoyés, annonçant que les barques seraient prêtes.

Pen-ta-our entra sous les palmiers et s'écria :

1 Inscription funéraire. (Note de l'Auteur.)

— Réveillez-vous !... Réveillez-vous !...

Les vigilants Asiatiques furent immédiatement debout, et commencèrent à seller les chevaux. Thoutmos aussi se leva, en bâillant d'une manière affreuse.

— Brrou !... gronda-t-il, quel froid..... Le sommeil est une bonne chose !... Je me suis à peine assoupi, et déjà je pourrais chevaucher jusqu'au bout du monde, s'il le fallait... pourvu que ce ne soit pas de nouveau aux lacs Natron... Brrou !... J'ai déjà oublié le goût du vin, et, il me semble que le poil me pousse sur les mains comme à un chacal. Et nous avons encore près de deux heures jusqu'au palais !...

Heureux paysans ! Les coquins dorment l'un contre l'autre jusqu'à présent, ils ne sentent pas le besoin de se baigner, et ils n'iront pas au travail tant que leurs femmes ne les auront pas repus avec de la crême d'orge... Et moi, un grand seigneur, je dois comme un voleur errer la nuit dans le désert, sans une goutte d'eau dans la bouche.

Les chevaux étaient prêts, Ramsès enfourcha le sien. Alors Pen-ta-our s'approcha, prit le coursier du souverain par la bride et le conduisit, marchant à pied près de lui.

— Qu'est-ce ? demanda Thoutmos surpris.

Mais aussitôt il se secoua, et prit le cheval de Ramsès par la bride de l'autre côté. Et tous allaient ainsi à pied, silencieux, étonnés de la conduite du prêtre, ils pressentaient que quelque chose d'important venait de se produire.

Au bout de quelques centaines de pas, le désert finit et devant les voyageurs une route se déroula au milieu des champs.

— Montez à cheval, dit Ramsès, nous devons nous hâter,

— Sa Sainteté ordonne de monter à cheval ! s'écria Pen-ta-our.

Les assistants restèrent muets de surprise, mais Thoutmos retrouva vite ses esprits, et portant la main à son glaive, il s'écria :

— Qu'il vive éternellement, notre chef tout puissant et miséricordieux, le pharaon Ramsès !.....

— Qu'il vive éternellement !..... hurlèrent les Asiatiques en agitant leurs armes.

— Merci, fidèles soldats, répondit le maître.

Un instant plus tard, la troupe à cheval galopait vers la rivière.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

Troisième Partie

LA LUTTE SUPRÊME

CHAPITRE I

La Tiare d'Amenhotep

Les prophètes du temple souterrain du Sphinx avaient-ils aperçu le nouveau souverain de l'Egypte comme il campait auprès des pyramides? En avaient-ils donné l'avis au palais du roi, et comment? on ne sait. Toujours est-il qu'au moment même où Ramsès s'approchait du bac, le très illustre grand-prêtre Herhor, faisait réveiller les serviteurs du palais, et comme le maître traversait le Nil, tous les prêtres, les généraux et les dignitaires civils s'étaient déjà rassemblés dans la grand'salle.

Au lever du soleil, Ramsès XIII, à la tête de son petit cortège, déboucha dans la cour du palais; les serviteurs tombèrent face contre terre, devant lui, et la garde présenta les armes au son des trompettes et des tambours.

Après avoir salué les troupes, Sa Sainteté se rendit au bain, où Elle se plongea dans une eau saturée de parfums.

Puis Elle permit de mettre en ordre ses cheveux divins, mais quand le perruquier demanda avec la plus grande humilité, si Elle se ferait raser la tête et la barbe, le maître répondit :

— Inutile. Je ne suis pas un prêtre, mais un soldat.

Un instant plus tard, ces paroles avaient passé à la salle d'audience, une heure après, elles avaient fait le tour du palais, vers midi elles s'étaient répandues dans la ville de Memphis, et vers le soir, elles étaient connues dans tous les temples de l'Empire, de Tami-nhor et Sabuc-Chetam au nord, jusqu'à Souanou et Pilak au sud.

A cette nouvelle, les nomarques, la noblesse, l'armée, le peuple et les étrangers devenaient fous de joie, mais le saint Corps sacerdotal n'en menait qu'avec plus de zèle le deuil du pharaon défunt.

Après être sorti du bain, Sa Sainteté endossa une courte tunique de soldat à raies jaunes et noires, là-dessus un plastron d'or, Elle chaussa des sandales et se coiffa la tête d'un heaume pointu. Puis Ramsès se ceignit du glaive d'acier, cadeau des Assyriens, qu'il portait à la bataille des Lacs Natron, et, entouré d'une grande suite de généraux, avec grand bruit et grand fracas, il entra dans la salle d'audience.

Là, il fut arrêté par le grand-prêtre Herhor, ayant à ses côtés les Saints grands-prêtres, Sem, Méfrès et autres, derrière lui, les grands juges de Memphis et de Thèbes, plusieurs des nomarques les plus voisins, le grand trésorier, ainsi que les surintendants de la maison des grands et de la maison du bétail, de la maison des vêtements et de celle des esclaves, de la maison de l'or et de l'argent, et quantité d'autres dignitaires.

Herhor s'inclina devant Ramsès, et dit ému :

— Seigneur ! Il a plu à votre père éternellement vivant de s'en aller vers les dieux, où il jouit du bonheur éternel. Et c'est à toi qu'incombe le devoir de te préoccuper du sort de l'empire orphelin. Salut donc à toi, Seigneur et souverain du

monde, et, que vive éternellement Sa Sainteté le pharaon Cham-Sam-Merer-Amen-Ramsès-ses-neter-hog-an !

Les assistants répétèrent ce cri avec enthousiasme. On espérait que le nouveau souverain témoignerait quelque émotion ou quelque trouble. Mais à la stupeur générale, le maître fronça seulement les sourcils et répartit :

— D'accord avec la volonté de mon bienheureux père, et suivant les lois de l'Egypte, je prends possession du gouvernement, et je m'en acquitterai à la gloire de l'Etat et pour le bonheur du peuple...

Soudain le maître se tourna vers Herhor, et le regardant avec acuité dans les yeux, il demanda.

— Sur la tiare de Votre Excellence, je vois le serpent d'or. Pourquoi as-tu revêtu le symbole de la puissance royale?...

Un silence mortel plana sur les assistants. L'homme le plus hardi de l'Egypte, n'eût jamais supposé que le jeune maître commencerait son règne par une pareille question posée à la personnalité la plus puissante de l'Etat, plus puissante peut-être que le pharaon défunt.

Mais derrière le jeune seigneur se tenaient plusieurs généraux, dans la cour étincelaient les régiments d'airain de la garde, et l'armée des Lacs Natron, enivrée de triomphe, éprise de son chef, déjà traversait le Nil.

Le puissant Herhor devint pâle comme la cire, et de son gosier contracté, il ne put tirer aucun son.

— Je demande à Votre Excellence, répéta tranquillement le pharaon, de quel droit le serpent royal se trouve sur votre tiare.

— C'est la tiare de votre aïeul, le Saint Amenhotep, répondit Herhor à voix basse. Le Conseil Suprême m'a ordonné de la coiffer en d'importantes circonstances.

— Mon saint aïeul, dit le pharaon, était le père de la reine, et dans le chemin de la faveur, il obtint le droit d'orner

sa tiare de l'urœus. Mais autant que je sache, son costume de cérémonie se trouve parmi les reliques du temple d'Amon.

Herhor avait déjà repris possession de lui-même.

— Que Votre Sainteté daigne se souvenir que durant tout un jour, l'Egypte fut privée de son légitime souverain. Pendant ce temps, il fallait bien que quelqu'un éveillât et disposât pour le sommeil le dieu Osiris, répandit les bénédictions sur le peuple et présentât les hommages aux ancêtres royaux. Dans un si dur moment, le Conseil Suprême m'ordonna de revêtir la sainte relique, pour que le gouvernement de l'Etat et le service des dieux ne souffrissent pas de retard, mais dès l'instant où nous avons un souverain légitime et puissant, je dépose la relique miraculeuse.

Ceci dit, Herhor enleva de sa tête la tiare ornée de l'urœus, et la remit au grand-prêtre Méfrès.

Le visage menaçant du pharaon se rasséréna, et le maître dirigea ses pas vers le trône......

Soudain le saint Méfrès lui barra la route, et s'étant courbé jusqu'à terre, il dit :

— Daigne bienheureux maître, écouter une très humble prière.....

Mais ni dans sa voix, ni dans ses yeux, il n'y avait d'humilité, quand s'étant redressé, il continua :

— Voici les paroles du Conseil suprême, de tous les grands prêtres...

— Parle, dit le pharaon.

— Votre Sainteté n'ignore pas, poursuivit Méfrès, que le pharaon qui n'a pas les consécrations de grand-prêtre, ne peut accomplir les sacrifices suprêmes, comme il ne peut ni habiller ni déshabiller le miraculeux Osiris.

— Je comprends, interrompit le maître. — Je suis un pharaon qui n'a pas la dignité de grand-prêtre.

— C'est pourquoi, continua Méfrès, le Conseil suprême supplie humblement Votre Sainteté de désigner un grand-



Bientôt Heror présenta au prince un diadème blanc et rouge. *(Page 639)*.

prêtre qui puisse vous remplacer dans l'accomplissement des rites religieux.

En écoutant ce discours péremptoire, les grands-prêtres et les dignitaires civils tremblaient et s'agitaient comme s'ils étaient sur des pierres ardentes, et les généraux rajustaient involontairement leurs glaives. Mais le saint Méfrès les regarda avec un mépris non déguisé, et de nouveau plongea ses yeux dans le visage du pharaon.

Cette fois encore, le maître du monde, ne montra aucun embarras.

— C'est bien, dit-il, que Votre Noblesse m'ait rappelé cet important devoir. Le métier de la guerre et les affaires de l'Etat, ne me permettront pas de m'occuper des rites de notre sainte religion, je dois donc me nommer un remplaçant.

En disant cela, le maître se mit à examiner ceux qui étaient là.

A la gauche de Herhor se tenait le bienheureux Sem. Le pharaon considéra avec attention son doux et honnête visage, et demanda soudain :

— Qui êtes-vous, Votre Noblesse, et quelle est votre dignité?

— Je m'appelle Sem, et je suis grand-prêtre du temple de Phtah à Pi-Bast.

— Tu seras mon remplaçant dans les cérémonies religieuses, dit le maître en le désignant du doigt.

Un murmure d'étonnement parcourut l'assistance. Il eût été difficile, après les méditations et les délibérations les plus longues, de choisir pour une fonction si haute, un prêtre plus digne.

Mais Herhor pâlit encore davantage; Méfrès serra ses lèvres livides et se voila les yeux avec ses paupières.

Un instant plus tard, le nouveau pharaon, s'assit sur le trône que supportaient en guise de pieds les figures sculptées des princes et des rois de neuf nations.

Bientôt Herhor présenta au Maître, sur un plateau d'or, un diadème blanc et rouge, cerclé d'un serpent d'or. Le souverain, en silence, le plaça sur sa tête, et les assistants tombèrent face contre terre.

Ce n'était pas encore le couronnement solennel, mais la simple prise de possession du pouvoir.

Quand les prêtres eurent encensé le pharaon et chanté l'hymne à Osiris, pour qu'il répandît sur Ramsès toutes ses bénédictions, les dignitaires civils et militaires furent admis à baiser le degré inférieur du trône. Puis le maître prit une cuiller d'or, et répétant les prières que récitait à haute voix le saint prêtre Sem, il offrit l'encens aux statues des dieux rangées des deux côtés de son siège royal.

— Que dois-je faire maintenant? demanda le souverain.

— Vous montrer au peuple, répartit Herhor.

Par la porte dorée, largement ouverte à deux battants, Sa Sainteté se dirigea vers un escalier de marbre et monta à la terrasse : là, levant les mains au ciel, il se tourna successivement vers les quatre points du monde. Le son des trompettes se fit entendre, et au sommet des pylônes on déploya les étendards. Quiconque était aux champs, dans la cour ou dans la rue, tombait face contre terre; le bâton levé sur l'échine d'un animal ou d'un esclave s'abaissait sans causer aucun dommage, et tous les criminels de l'empire condamnés ce jour-là, obtinrent leur grâce.

En descendant de la terrasse, le maître demanda :

— Ai-je encore quelque chose à accomplir?

— Une collation, puis les affaires de l'Etat attendent Votre Sainteté, dit Herhor.

— Je puis donc me reposer, déclara le pharaon. — Où sont les restes de mon bienheureux père?

— On les a remis aux embaumeurs, murmura Herhor.

— Les yeux du pharaon s'emplirent de larmes, et ses lèvres frémirent. Mais il se domina, et en silence, attacha ses regards

à la terre. Il ne convenait pas que les serviteurs pussent voir l'émotion d'un si puissant souverain.

Voulant détourner sur un autre objet l'attention du maître, Herhor prit la parole :

— Votre Sainteté daignera-t-elle recevoir l'hommage de la reine-mère, qui lui est dû ?

— Moi ?..... moi, je dois recevoir les hommages de ma mère ?..... dit le pharaon d'une voix étranglée.

Et voulant absolument se calmer, il ajouta avec un sourire forcé :

— Votre Noblesse a oublié ce qu'a dit le sage Eney ?..... Le saint père Sem nous répétera peut-être ces belles paroles à propos d'une mère.....

— « Souviens-toi, dit Sem en citant, qu'elle t'a mis au monde et qu'elle t'a nourri de toutes les manières.....

— Continue..... parle !..... insista le maître, s'efforçant toujours de se dominer.

— Si tu l'oubliais, elle lèverait ses mains vers le dieu, et il entendrait sa plainte. Longtemps elle t'a porté sous le cœur, comme un grand fardeau, et, tes mois accomplis, elle t'a mis au monde. Elle t'a porté plus tard sur ses épaules, et pendant trois ans, elle mettait son sein dans ta bouche. Elle t'a élevé ainsi sans se rebuter de ta malpropreté, et quand tu es allé aux écoles, et que tu t'instruisais aux lettres, elle s'installait chaque jour devant ton maitre, avec du pain et de la bière de sa maison [1].

1 Authentique. (Note de l'auteur.)
Voici comment le sage Khoshotpou, parle à son fils ainé (texte cité par M. Maspero) : « Faix pour faix, c'est une grosse charge qu'elle a subie en toi, sans que j'aie pu l'aider à la porter. Quand tu es né, les mois accomplis, elle s'est faite l'esclave de toi réellement, pendant les trois ans que sa mamelle a été dans ta bouche, et à mesure que tes ordures devenaient plus rebutantes, son cœur ne se rebutait pas jusqu'à lui faire dire : "Qu'ai-je besoin de m'imposer cela ?".

Le pharaon soupira profondément, et dit plus tranquille :

— Vous voyez donc qu'il ne convient pas que ma mère vienne me saluer. C'est moi, plutôt, qui irai chez elle.....

Et il traversa une série de salles aux revêtements de marbre, d'albâtre et de bois, peintes de couleurs voyantes, sculptées et dorées : derrière lui, suivait son immense cortège, mais en approchant de l'antichambre de sa mère, le pharaon fit signe qu'on le laissât seul.

Il franchit l'antichambre, s'arrêta un moment à la porte, puis frappa et entra silencieusement.

Dans la pièce aux murs nus, où en signe de deuil, il n'y avait pour meubles qu'un lit très bas, et une cruche ébréchée contenant de l'eau, la mère du pharaon, la reine Nikotris, était assise sur une pierre. Pieds nus, elle portait une chemise grossière, son front était souillé de la boue du Nil, et elle avait de la cendre dans ses cheveux emmêlés.

Apercevant Ramsès, la vénérable dame se baissa pour tomber à ses pieds. Mais son fils la saisit dans ses bras, et lui dit en pleurant :

— Si toi mère, tu te courbes devant moi jusqu'à terre, il me faudra donc, à moi, descendre devant toi sous terre.

La reine pressa la tête de Ramsès contre sa poitrine, essuya ses larmes avec la manche de sa grossière chemise, et puis, les mains levées, elle murmura :

— Que tous les dieux..... que l'âme de ton père et de ton aïeul t'entourent de leur protection et de leur bénédiction..... O Isis, jamais je ne t'ai épargné les offrandes, mais aujour-

Se rendant à l'école lorsqu'on t'instruisait aux lettres, elle s'installait près de ton maitre chaque jour avec le pain et la bière de sa maison. Et maintenant que tu es adulte, que tu prends femme, que tu gouvernes ta maison à ton tour, aie toujours présents aux yeux et ta naissance douloureuse et tous les soins que ta mère a pris de toi, afin qu'elle n'ait rien à te reprocher, et ne lève pas les mains vers le Dieu, car il exaucerait sa malédiction. »

(Note du traducteur.)

d'hui, je te fais la plus grande..... Je te remets mon fils chéri... Que mon royal fils devienne sans partage ton fils à toi, et que sa gloire et sa puissance multiplient ton patrimoine divin.....

Le maître embrassa et baisa la reine à plusieurs reprises, enfin il l'installa sur le lit, et s'assit lui-même sur la pierre.

— Mon père m'a-t-il laissé quelque ordre? demanda-t-il.

— Il ne t'a demandé que ton souvenir, et au conseil suprême il a dit ces mots : « Je vous laisse un héritier du trône qui est à la fois aigle et lion ; écoutez-le et il élèvera l'Egypte à une puissance comme il n'en fut jamais. »

— Tu penses que les prêtres m'obéiront?

— Souviens-toi, dit sa mère, que l'emblême du pharaon est le serpent. Le serpent c'est la prudence qui se tait, et fait de mortelles blessures au moment inattendu..... Si tu prends le temps comme allié, tu vaincras tout.

— Herhor est terriblement audacieux..... Aujourd'hui il a osé mettre la tiare du saint Amenhotep..... Bien entendu, je la lui ai fait retirer immédiatement, et je l'écarterai du gouvernement..... Lui, et quelques-uns des membres du conseil suprême.....

La reine hocha la tête.

— L'Egypte est à toi, dit-elle, et les dieux t'ont doué d'une grande sagesse, sans cela, je redouterais terriblement un différend avec Herhor.

— Je ne me querelle pas avec lui, je le chasse.

— L'Egypte est à toi, répéta la mère, mais je crains la lutte avec les prêtres. Il est vrai que ton père, dont la douceur dépassait la mesure, a enhardi ces hommes, mais il ne faut point les réduire au désespoir par de la rudesse. D'ailleurs, pense; qui te remplacera leurs conseils?..... Eux, ils savent tout ce qui a été, est et sera sur la terre comme au ciel, eux voient les pensées les plus secrètes des hommes, et ils dirigent les cœurs comme le vent dirige les feuilles. Sans eux, non

seulement tu ne sauras pas ce qui se passe à Tyr et à Ninive, mais même à Memphis et à Thèbes.

— Je ne repousse pas la sagesse, mais je veux l'obéissance, répondit le pharaon. — Je sais que leur intelligence est grande, mais elle doit être contrôlée, pour qu'elle ne trompe pas, et dirigée, pour qu'elle ne ruine pas l'Etat..... Mère, dis toi-même, dans le cours de trente ans, qu'ont-ils fait de l'Egypte?..... Le peuple souffre la misère, ou se révolte, il y a peu de troupes, le trésor est vide et pendant ce temps, à quelques mois de nous, comme un gâteau qui lève, l'Assyrie, croît et aujourd'hui déjà nous impose des traités!.....

— Fais comme tu l'entends. Mais souviens-toi que le symbole du pharaon est le serpent, et le serpent, c'est le silence et la prudence.

— Tu dis vrai, mère, mais crois-moi, dans certains cas le courage vaut mieux. Maintenant je sais déjà, que les prêtres pensaient poursuivre la guerre libyenne des années entières. Moi, je l'ai terminée dans l'espace de quelques journées, et uniquement parce que chaque jour, j'ai fait quelques pas insensé ou décisif. Si je ne m'étais pas lancé à leur poursuite dans le désert, ce qui pourtant était une grande imprudence, nous aurions aujourd'hui les Libyens sous Memphis.

— Je sais, dit la reine, tu as poursuivi Tehenna, et Typhon vous a surpris. O enfant inconsidéré, tu n'as pas pensé à moi.....

Le maître sourit.

— Sois tranquille, reprit-il. — Quand le pharaon combat, à sa gauche et à sa droite se place Amon. Et qui l'égalera?....

Une fois encore, il pressa la reine dans ses bras et sortit.



CHAPITRE II

Première Journée de Règne

L'immense suite de Sa Sainteté restait toujours dans la salle d'attente, comme scindée en deux. D'un côté Herhor, Méfrès, et quelques grands prêtres d'âge avancé, de l'autre tous les généraux, tous les fonctionnaires civils et la plus grande partie des jeunes prêtres.

Le regard d'aigle du pharaon perçut en un instant cette scission entre les dignitaires, et dans le cœur du jeune souverain, l'orgueil s'alluma joyeux.

« Et voilà, pensa-t-il, que sans tirer le glaive, j'ai remporté la victoire !..... »

Les dignitaires civils et militaires, s'écartaient de plus en plus et de plus en plus ostensiblement de Herhor et de Méfrès. Tous se doutaient, en effet, que les deux grands prêtres, jusque-là les plus puissants dans l'Etat, ne possédaient pas la faveur du nouveau pharaon.

Maintenant le maître passa à la salle à manger, où tout d'abord il fut surpris par le nombre de plats et de prêtres servant.

— Je dois manger tout cela ? demanda-t-il sans dissimuler son étonnement.

Alors le prêtre ayant la surveillance de la cuisine expliqua au pharaon que les mets non utilisés par Sa Sainteté, allaient en offrande à la dynastie.

Ce disant, il indiqua la file des statues alignées le long de la salle.

Le maître regarda les statues qui avaient une mine comme si on ne leur avait rien donné, puis les prêtres dont le teint était frais comme s'ils mangeaient tout, et il demanda de la bière, du pain de soldat et de l'ail.

Le plus âgé des prêtres resta stupéfait, mais il répéta l'ordre au plus jeune. Le plus jeune hésita, mais il répéta l'injonction aux garçons et aux filles. Les garçons parurent au premier instant n'en pas croire leurs propres oreilles, mais bientôt ils se dispersèrent dans tout le palais.

Un quart d'heure plus tard, ils revinrent apeurés, disant tout bas aux prêtres, que nulle part il n'y avait d'ail et de pain de soldat.

Le pharaon sourit et enjoignit que désormais, il ne manquât plus jamais de mets simples dans les cuisines. Puis il mangea un pigeon, un morceau de poisson, un petit pain de froment, et arrosa le tout de vin.

Il s'avoua dans l'âme que les aliments étaient bien préparés, et le vin merveilleux. Il ne put cependant chasser l'idée que la cuisine de la cour devait engloutir des sommes extraordinaires.

Après avoir brûlé l'encens en l'honneur de ses ancêtres, le souverain se rendit dans son cabinet royal, avec l'intention d'écouter les rapports.

Herhor vint le premier. Il s'inclina devant le maître, infiniment plus bas qu'il ne l'avait fait en lui souhaitant la bienvenue, et avec une grande émotion il le félicita de sa victoire sur les Libyens.

— Votre Sainteté, dit-il, s'est jetée sur les Libyens comme le Typhon sur les misérables tentes perdues dans le désert. Tu as gagné une grande bataille avec de très petites pertes, et d'un seul revers de ton glaive divin, tu as terminé une guerre, dont nous, hommes ordinaires, nous n'avions pas su entrevoir la fin.

Le pharaon sentit que sa malveillance pour Herhor commençait à diminuer.

— C'est pourquoi, poursuivit le grand-prêtre, le Conseil suprême supplie Votre Sainteté d'allouer dix talents de récompense aux régiments valeureux. Toi-même, général en chef, permets d'accoler à ton nom l'épithète de « Victorieux !.... »

Comptant sur la jeunesse du pharaon, Herhor avait exagéré la flatterie. Le maître revint de son ivresse et répondit soudain :

— Quel surnom me donneriez-vous donc, si j'anéantissais l'armée assyrienne, et si je remplissais les temples des richesses de Ninive et de Babylone.

« Il y pense donc toujours ! » se dit en lui-même le grand-prêtre.

Le pharaon comme pour confirmer ses craintes changea le sujet de l'entretien et demanda :

— Combien avez-vous donc de troupes ?

— Ici, près de Memphis ?

— Non, dans toute l'Egypte.

— Votre Sainteté avait dix régiments... répartit le grand-prêtre. — Le noble Nitager sur la frontière orientale en a quinze. Il y en a dix au sud, car la Nubie commence à s'agiter... Enfin cinq tiennent garnison par tout le pays.

— En tout quarante, dit le pharaon après réflexion. — Combien cela fait-il de soldats ?

— Soixante mille environ.

Le maître se leva brusquement de son fauteuil.

— Soixante au lieu de cent vingt ?... s'écria-t-il. — Qu'est-ce que cela signifie ?... Qu'avez-vous fait de mon armée ?

— Il n'y a pas de ressources suffisantes pour en entretenir davantage.

— O dieux !... reprit le pharaon en se prenant la tête. —

Mais dans un mois les Assyriens nous attaqueront !... Mais nous sommes désarmés.....

— Avec l'Assyrie nous avons un traité préliminaire, intervint Herhor.

— Une femme pourrait répondre ainsi, mais non un ministre de la guerre, s'écria le maître en s'emportant. — Que signifie un traité derrière lequel ne se tient pas une armée ?... Mais aujourd'hui la moitié des troupes dont dispose le roi Assar pourrait nous écraser.....

— Daigne te tranquilliser, bienheureux Seigneur. A la première nouvelle d'une trahison des Assyriens, nous aurions un demi-million de guerriers.

Le pharaon lui éclata de rire au nez.

— Quoi... D'où ?... Prêtre, tu es devenu fou !... Tu fouilles dans les manuscrits, mais moi il y a sept ans que je sers à l'armée, il ne se passe presque pas de jour, que je ne fasse faire l'exercice ou les manœuvres. Comment dans le cours de quelques mois auras-tu une armée d'un demi-million ?

— Toute la noblesse se mettrait en ligue.....

— Qu'aurais-je de ta noblesse ?... Les nobles, ce ne sont pas des soldats. A une armée d'un demi-million, il faut pour le moins cent cinquante régiments, et, tu le dis toi-même, nous n'en avons que quarante..... Où donc ces gens qui aujourd'hui font paître le bétail, labourent la terre, pétrissent les pots, ou boivent et paressent dans leurs biens, où apprendront-ils le métier militaire ?... Les Egyptiens sont une piètre étoffe de soldats, je le sais, car enfin, je les vois tous les jours... Le Libyen, le Grec, le Hittite, encore enfant, tire l'arc et la fronde, manie parfaitement la massue et dans le cours d'une année apprend à marcher au pas. Mais l'Egyptien, au bout de trois ans d'exercice, marche à peine tant bien que mal. Il est vrai qu'en deux ans, il se familiarise avec le glaive et la lance, mais il n'en a pas trop de quatre pour lancer adroitement les projectiles... Aussi, au bout de quelques mois, vous

pourriez mettre en ligne, non une armée, mais une bande d'un demi-million d'hommes, qu'anéantirait en un clin d'œil une autre bande, la bande assyrienne. Les régiments assyriens ont beau être médiocres et mal exercés, le soldat assyrien sait lancer les pierres et les flèches, il sait frapper d'estoc et de taille et surtout il possède l'impétuosité d'une bête féroce, ce qui manque totalement au doux Egyptien. Nous autres nous mettons en fuite les ennemis parce que nos régiments disciplinés et exercés sont comme des béliers; il faut tuer la moitié des soldats avant que la colonne se détruise. Mais quand il n'y a pas de colonne exercée, il n'y a pas d'armée égyptienne.

— Votre Sainteté émet une sage vérité, dit Herhor au pharaon hors d'haleine. — Les dieux seuls possèdent une pareille connaissance des choses... Je sais aussi que les forces de l'Egypte sont faibles, que pour les créer, il faut beaucoup d'années de labeur... C'est justement pour cette raison que je veux conclure un traité avec l'Assyrie.

— Mais vous l'avez déjà conclu.

— Provisoirement. Sargon, en effet, voyant la maladie de votre père, et redoutant Votre Sainteté, a remis la conclusion du traité à votre avènement au trône.

Le pharaon retomba dans une grande colère.

— Quoi?... s'écria-t-il. — C'est donc réellement qu'ils songent à s'emparer de la Phénicie?... Et ils pensent que je signerai la honte de mon règne?... De mauvais esprits vous ont tous possédés!...

L'audience était terminée: Herhor cette fois tomba face contre terre, et en sortant de chez le maître, il réfléchissait en son cœur.

« Sa Sainteté a écouté le rapport, elle ne repousse donc pas mes services... Je lui ai dit qu'il doit signer le traité avec l'Assyrie, donc l'affaire la plus dure est faite... Il réfléchira avant le retour de Sargon parmi nous.....

Mais c'est un lion, et non pas même un lion, c'est un élé-

phant furieux que ce jeune homme... Et pourtant, s'il est devenu pharaon, c'est qu'il était le petit-fils d'un grand-prêtre!... Il n'a pas encore compris que ces mêmes mains qui l'ont élevé si haut..... »

Dans le vestibule, le noble Herhor s'arrêta, médita sur quelque chose, et enfin, au lieu d'aller chez lui, il se rendit chez la reine Nikotris.

Dans le jardin, il n'y avait ni femmes ni enfants, seulement des gémissements s'échappaient des petits palais épars. Les femmes appartenant à la maison du pharaon défunt, pleuraient celui qui était parti vers l'Occident.

Leur douleur, semblait-il, était sincère.

Pendant ce temps, le grand juge s'était rendu au cabinet du nouveau souverain.

— Que va me dire Votre Excellence? demanda le maître.

— Il y a quelques jours, un évènement étrange s'est passé près de Thèbes, répartit le juge. — Un paysan a assassiné sa femme et ses trois enfants, et s'est noyé lui-même dans un étang sacré.

— Il était devenu fou?

— Il paraît qu'il avait agi ainsi, à cause de la faim.

Le pharaon demeura pensif.

— Etrange évènement, dit-il, mais je voudrais entendre autre chose. — Quels sont les crimes les plus ordinaires de ces temps-ci?

Le grand juge hésita.

— Parle hardiment, dit le maître déjà impatienté, et ne me cache rien. Je sais que l'Egypte est tombée dans une fondrière, je veux l'en retirer, et par conséquent je dois connaître le mal.....

— Les crimes les plus fréquents..... les plus communs, ce sont les révoltes..... Mais il n'y a que la populace qui se révolte..... se hâta d'ajouter le juge.

— J'écoute, dit le maître.

— A Kosem, continua le juge, le régiment des maçons et des travailleurs de pierre, à qui l'on n'avait pas donné à temps les choses nécessaires s'est révolté. A Sechem, les paysans ont tué le scribe qui faisait la levée des impôts... A Melcatis et à Pi-hebit, les paysans également ont saccagé les maisons des fermiers phéniciens... A Kasa, ils n'ont pas voulu réparer le canal, soutenant que le trésor devait leur payer ce travail... Enfin aux carrières de porphyre les condamnés ont frappé les gardiens, et en groupe, ils ont voulu s'enfuir vers la mer...

— Ces nouvelles ne m'ont nullement surpris, répondit le pharaon. — Mais toi, qu'en penses-tu ?

— Avant tout, il faut punir les coupables.

— Et moi, dit le maître, je pense qu'il faut avant tout donner aux travailleurs ce qui leur revient. — Le bœuf affamé se couche sur la terre, le cheval qui a faim vacille sur ses jambes et soupire... Est-il donc possible de demander à l'homme ayant faim de travailler et de ne point témoigner qu'il se sent mal ?...

— Par conséquent, Votre Sainteté.....

— Pen-ta-our a institué une commission pour s'enquérir de ces choses, interrompit le pharaon. — En attendant, je ne veux pas que l'on punisse.

— Mais en ce cas, une révolte générale va éclater !... s'écria le juge terrifié.

Le pharaon, le menton appuyé sur la main, réfléchissait.

— Ah ! dit-il au bout d'un instant, que les tribunaux fassent donc leur devoir, mais..... le plus doucement possible.

Et que Pen-ta-our rassemble aujourd'hui même sa commission.....

— En vérité, ajouta-t-il au bout d'un instant, il est plus facile de prendre une décision dans une bataille, que dans ce désordre qui a envahi l'Egypte.....

Après le départ du grand juge, le pharaon manda Thoutmos. Il lui ordonna de saluer en son nom l'armée revenant des

lacs Natron, et de partager vingt talents entre les officiers et les soldats.

Ensuite, le maître fit appeler Pen-ta-our, et en attendant, il reçut le grand trésorier.

— Je veux savoir, dit-il, quel est l'état du trésor.

— Nous avons en ce moment, répondit le dignitaire, la valeur de vingt talents environ dans les greniers, les étables, les magasins et les coffres. Mais les impôts affluent chaque jour.

— Et les révoltes aussi, ajouta le pharaon. — Et quelles sont nos recettes et nos dépenses générales.

— Nous dépensons pour l'armée vingt mille talents par an..... Pour la maison de Votre Sainteté deux ou trois mille talents par mois.....

— Et puis..... quoi encore?..... Et les travaux publics?.....

— En cet instant, ils s'exécutent pour rien, dit le grand trésorier en baissant la tête.

— Et les recettes?.....

— Nous avons juste autant que nous dépensons..... murmura le fonctionnaire.

— Nous avons donc quarante ou cinquante mille talents par an, répartit le pharaon. — Où est le reste?.....

— En gage chez les Phéniciens, chez certains banquiers et marchands, enfin chez les saints prêtres.

— Bien, répondit le maître. — Mais il y a cependant le trésor des pharaons auquel on ne peut toucher, et qui contient de l'or, du platine, de l'argent et des joyaux. A combien cela monte-t-il?....

— Il y a dix ans que cela a été entamé et dépensé.....

— Pourquoi?..... pourquoi?.....

— Pour les besoins de la cour, répartit le trésorier, pour les présents aux nomarques et aux temples.

— La cour avait les revenus des impôts courants, et les présents ont-ils pu épuiser le trésor de mon père?.....

— Osiris-Ramsès, père de Votre Sainteté était un maître libéral, et il faisait de grandes offrandes.....

— Quelles?..... De quelles valeurs?..... Je veux enfin le savoir une fois..... disait impatiemment le pharaon.

— Les comptes exacts sont dans les archives, moi, je ne me souviens que des chiffres généraux.....

— Parle!.....

— Par exemple, aux temples, reprit le trésorier, hésitant, Osiris-Ramsès a donné dans le cours de son règne fortuné environ cent villes, près de cent vingt vaisseaux, deux millions de têtes de bétail, deux millions de sacs de blé, cent vingt mille chevaux, quatre-vingt mille esclaves, deux cent mille tonneaux de bière et de vin, près de trois millions de pains, près de trente mille vêtements, près de trente mille cruches de miel, d'huile et d'encens..... En outre mille talents d'or, mille talents d'argent, dix mille de bronze coulé, cinq cents talents de bronze foncé, six millions de guirlandes de fleurs, douze cents statues de dieux, et près de trois cent mille gemmes..... Je ne me souviens pas sur l'heure des autres chiffres, mais tout cela est inscrit..... [1].

Le pharaon leva en riant les mains au ciel, mais au bout d'un instant il entra dans une violente colère et frappant la table du poing il s'écria :

— C'est une chose inouïe qu'une poignée de prêtres ait usé tant de bière, de pain, de guirlandes et de vêtements, tout en ayant leurs revenus propres!... D'immenses revenus qui dépassent cent fois les besoins de leurs temples.....

— Votre Sainteté a daigné oublier que les prêtres soutiennent des milliers de pauvres, qu'ils soignent un nombre égal de malades, et qu'ils entretiennent plusieurs régiments au compte des temples....

1 Les dons de Ramsès III aux temples furent incomparablement plus considérables. (Note de l'auteur.)

— Qu'ont-ils besoin de régiments?... Les pharaons n'en profitent qu'en temps de guerre. Quant aux malades, presque chacun paie au temple soit en argent, soit en travail, ce qu'il lui doit pour sa cure. Et les pauvres?... Ne travaillent-ils pas aussi pour les temples; ils portent l'eau aux dieux, ils prennent part aux solennités, et avant tout, ils jouent leur rôle dans la fabrication des miracles. Ce sont eux qui, aux portes des temples, retrouvent la raison, la vue et l'ouïe, ce sont eux dont les plaies guérissent, eux qui recouvrent l'usage des mains et des pieds, et le peuple, regardant de pareils spectacles, prie avec plus de ferveur et fait aux dieux des offrandes plus libérales. Les pauvres sont comme les bœufs et les brebis du temple, ils leur rapportent tout profit.

— Aussi, eut l'audace d'ajouter le trésorier, les prêtres ne dépensent pas toutes les offrandes, mais ils les accumulent et accroissent leur capital.....

— Pourquoi faire?

— Pour un besoin imprévu et soudain de l'Etat.

— Qui a vu ce capital?

— Moi-même, dit le dignitaire. — Les trésors déposés au Labyrinthe ne diminuent pas, mais se multiplient de génération en génération, afin qu'en cas.....

— Afin, interrompit le pharaon, que les Assyriens aient de quoi prendre, quand ils auront conquis l'Egypte, si bien administrée par les prêtres!.....

Je te remercie, grand-trésorier, ajouta-t-il. — Je savais que l'état financier de l'Egypte était mauvais, mais je ne supposais pas que l'Etat fût ruiné.... Dans le pays, des révoltes, point d'armée, le pharaon dans la misère... Mais le trésor du Labyrinthe s'accroît de génération en génération!... Si seulement chaque dynastie, rien que la dynastie offrait aux temples autant de présents, que leur a donné mon père, le Labyrinthe posséderait déjà dix-neuf mille talents d'or, près de soixante mille talents d'argent, et combien de blé, de bétail, de terres.

d'esclaves, de villes, combien de vêtements et de pierres précieuses, le meilleur calculateur ne saurait en faire le compte !...

Le grand trésorier écrasé prit congé du souverain. Mais le pharaon aussi n'était pas content ; au bout de quelques instants de réflexion, il lui parut qu'il avait parlé trop ouvertement avec ses dignitaires.



CHAPITRE III

Mère et Fils

La garde veillant dans l'antichambre annonça Pen-ta-our. Le prêtre tomba face contre terre devant le pharaon et demanda ses ordres.

— Je ne veux point t'ordonner, mais te prier, dit le maître. Tu sais, il y a des révoltes en Egypte!..... Des révoltes de paysans, d'artisans, même de prisonniers!... Des révoltes de la mer jusqu'aux mines..... Il ne manque plus qu'une chose, que mes soldats se mutinent, et proclament pharaon... Herhor par exemple!...

— Que Votre Sainteté vive éternellement, répondit le prêtre. — Il n'y a pas un homme en Egypte, qui ne se sacrifierait pour toi et ne bénirait ton nom.

— Ah! s'ils savaient, disait avec colère le souverain, combien le pharaon est pauvre et impuissant, chaque nomarque voudrait être le maître de son nome!... Je pensais qu'ayant hérité du double diadème, je signifierais quelque chose..... Mais dès le premier jour, j'en acquiers la preuve :,je ne suis que l'ombre des anciens potentats d'Egypte! Car que peut un pharaon sans fortune, sans armée, et surtout sans serviteurs fidèles?..... Je suis comme les statues des dieux qu'on encense, et à qui l'on offre des présents..... Les statues sont impuissantes, et les prêtres s'engraissent des offrandes..... Mais c'est vrai, tu es de leur parti!.....

— Il m'est douloureux, répondit Pen-ta-our, d'entendre Votre Sainteté parler ainsi le premier jour de son règne. Si la nouvelle s'en répandait en Egypte.....

— A qui dirais-je ce qui me fait mal?... interrompit le maître. — Tu es mon conseiller, et tu m'as sauvé ou du moins tu as voulu me sauver la vie, apparemment non pas pour ébruiter ce qui se passe dans mon cœur royal que j'ouvre devant toi..... Mais tu as raison.

Le maître se promena à travers la chambre, et au bout d'un instant, il dit d'un ton sensiblement plus tranquille :

— Je t'ai nommé président d'une commission qui doit faire une enquête sur les causes des révoltes incessantes dans mon empire. Je veux qu'on ne punisse que les coupables, et qu'on fasse justice aux malheureux.....

— Que Dieu t'assiste de sa grâce!.... murmura le prêtre. Je ferai, Seigneur, ce que tu ordonnes, mais les causes des révoltes, je les connais et sans enquête.....

— Dis.

— Plus d'une fois, j'en ai parlé à Votre Sainteté; le peuple qui travaille est affamé, il a trop de labeur, et il paie de trop forts impôts. Qui travaillait jadis du lever au coucher du soleil, doit commencer aujourd'hui une heure avant le lever, et finir une heure après le coucher. Il n'y a pas si longtemps encore, un homme du peuple pouvait, tous les dix jours, visiter les tombes de son père et de sa mère, s'entretenir avec leurs ombres et déposer des offrandes, mais aujourd'hui personne n'y va plus, car personne n'a le temps.

Jadis, le paysan mangeait dans le cours de la journée trois galettes de froment, aujourd'hui il n'a pas assez pour une galette d'orge. Jadis travailler aux canaux, aux digues, et aux routes comptait parmi les impôts, aujourd'hui il faut tout de même payer les impôts, et exécuter gratuitement les travaux publics. Voilà les causes des révoltes.

— Je suis le plus pauvre des nobles de l'Empire! s'écria le pharaon en s'arrachant les cheveux. — Le premier venu des propriétaires de métairie donne à son bétail une nourriture convenable et du repos ; mais mon cheptel à moi est toujours affamé et fatigué!.....

— Mais que faire, dis, toi qui m'a demandé d'améliorer le sort des paysans ?

— Tu m'ordonnes, Seigneur, de parler ?

— Je te prie..... je t'ordonne..... Comme tu voudras du reste..... Parle seulement avec sagesse.

— Que bénie soit ton administration, vrai fils d'Osiris ! répartit le prêtre. — Voici ce qu'il convient de faire :

— Tout d'abord, Seigneur, ordonne que l'on paie pour les travaux publics, comme jadis.

— Bien entendu.

— Ensuite, déclare que le travail des champs ne doit durer que du lever au coucher du soleil..... Puis fais en sorte, que comme au temps des dynasties divines, le peuple puisse se reposer chaque septième jour ; non pas tous les dix jours, mais tous les sept. Défends encore aux seigneurs de mettre en gage les paysans, et aux scribes de les frapper ou de les tourmenter suivant leur bon plaisir. Et enfin, alloue aux paysans en toute propriété la dixième ou même la vingtième partie des terres, pour que nul ne puisse la reprendre ou la mettre en gage. Que chaque famille de paysan ait du moins une quantité de terre grande comme cette chambre, et déjà elle n'aura plus faim, Seigneur, donne en propriété aux paysans, les sables du désert, et dans quelques années, des jardins y croîtront.

— Tu parles joliment, interrompit le pharaon, mais tu dis ce que tu vois en ton cœur, et non dans le monde. Les conceptions humaines, même les meilleures ne s'accordent pas toujours avec le cours naturel des choses.

— Votre Sainteté, j'ai déjà vu des réformes pareilles et leurs résultats, répliqua Pen-ta-our.

Auprès de certains temples, on fait diverses expériences sur la manière de soigner les malades, d'instruire les enfants, d'élever le bétail et les plantes, enfin d'améliorer les hommes. Et voici, ce qui parfois est arrivé : Quand on donnait au paysan paresseux et maigre une bonne nourriture et du repos tous

les sept jours, cet homme devenait gras, dispos au travail, et il piochait plus de terre que par le passé. Le travailleur rétribué est plus gai et fait plus de besogne que l'esclave, même battu de verges de fer. Les gens bien rassasiés ont plus d'enfants que ceux qui sont affamés et épuisés par le travail ; la postérité des gens libres est saine et forte, et celle des esclaves, faible, sombre et portée au mensonge et au vol. On s'est convaincu en outre, que la terre cultivée par son propriétaire donne une fois et demie plus de grains et de légumes que la terre travaillée par des esclaves. Je dirai à Votre Sainteté une chose plus curieuse encore : quand la musique joue aux laboureurs, les hommes et les bœufs travaillent mieux, plus vite, et se fatiguent moins que sans elle !... Tout ceci a été constaté dans nos temples.

Le pharaon souriait.

— Il me faut, dit-il, introduire la musique dans mes métairies et dans les mines. — Mais si les prêtres se sont convaincus de merveilles comme celles dont tu me parles, pourquoi dans leurs domaines n'agissent-ils pas de la sorte avec les paysans ?

Pen-ta-our baissa la tête.

— Parce que, reprit-il en soupirant, tous les prêtres ne sont pas des sages, et tous n'ont pas un cœur généreux.

— Voilà !... s'écria le maître.

— Et maintenant, dis-moi, toi qui es fils de paysan, et qui sais que parmi les prêtres, il se trouve des vauriens et des imbéciles, dis-moi, pourquoi ne veux-tu pas me servir dans ma lutte contre eux ?... Car enfin tu comprends bien que je n'améliorerai pas le sort des paysans, si auparavant, je n'apprends pas aux prêtres la soumission à ma volonté.....

Pen-ta-our se tordit les mains.

— Seigneur, s'écria-t-il, c'est une chose impie et dangereuse que la lutte avec le sacerdoce !... Plus d'un pharaon l'a entreprise, et..... n'a pu la finir.... .

— Parce qu'ils n'étaient pas soutenus par des sages tels que toi !... dit le maître avec éclat. — Et en vérité, je ne comprendrai jamais pourquoi les prêtres honnêtes et savants s'inchaînent à une bande de coquins, telle qu'est la majorité de cette classe ?.....

Pen-ta-our hochait la tête, et se mit à parler lentement :

— Depuis trente mille ans, le bienheureux corps sacerdotal prend soin de l'Egypte, et c'est lui qui a fait le pays tel qu'il est aujourd'hui, la merveille du monde entier. Et pourquoi les prêtres, malgré leurs défauts, y ont-ils réussi ?... Parce qu'ils sont le flambeau où brûle la lumière de la sagesse. Le flambeau peut être sale, même puant, il n'en conserve pas moins le feu divin, sans lequel les ténèbres et la sauvagerie régneraient parmi les hommes. Tu parles, Seigneur, de lutte avec les prêtres, poursuivit Pen-ta-our. — Qu'en peut-il résulter pour moi ?... Si tu perds, je serai malheureux, car tu n'amélioreras pas le sort des paysans. Et si tu gagnais ? Oh, puissé-je ne pas le voir !... Car si tu brisais le flambeau, qui sait si tu n'éteindrais pas ce feu de la sagesse qui depuis des milliers d'années brûle au-dessus de l'Egypte et du monde. Voilà, Seigneur, les raisons pour lesquelles je ne veux pas intervenir dans ta lutte avec le saint corps sacerdotal..... Je sens qu'elle approche, et je souffre qu'un ver tel que moi ne puisse l'empêcher. Mais je ne m'y mêlerai pas, car je devrais ou te trahir toi, ou trahir Dieu qui est le créateur de la sagesse.

En écoutant cela, le pharaon pensif marchait à travers la pièce.

— Ah ! dit-il sans colère, fais ce que tu veux. Tu n'es pas soldat, je ne puis donc te reprocher le manque de courage... Mais, tu ne peux être mon conseiller. Je te prie cependant d'instituer un tribunal pour étudier les révoltes des paysans, et me dire, quand je t'appellerai, ce qu'ordonne la sagesse.

Pen-ta-our s'agenouilla, prenant congé du maître.

— En tout cas, ajouta le pharaon, sache que je ne veux

pas éteindre la lumière divine... Que les prêtres cultivent la sagesse dans leurs temples, mais qu'ils ne me détruisent pas l'armée, qu'ils ne concluent pas de honteux traités, et... qu'ils ne dévalisent pas, dit-il avec emportement, les trésors royaux. Ils pensent peut-être que moi, comme un mendiant, je ferai des stations devant leurs portes, pour qu'ils daignent me fournir les capitaux nécessaires au relèvement de l'empire... Pen-ta-our, moi, je n'implorerais pas les dieux eux-mêmes à propos de ce qui fait ma force et mon droit. — Tu peux te retirer.

Le prêtre sortit à reculons en faisant des saluts, et encore à la porte, il tomba face contre terre.

Le maître resta seul.

« Ces mortels, pensait-il, sont comme les enfants. Herhor est pourtant sage, il sait que l'Egypte en cas de guerre a besoin d'un demi-million d'hommes, il sait que les troupes doivent être exercées, et malgré cela il diminue le nombre et l'effectif des régiments. Le grand trésorier est également sage, mais il lui paraît complètement naturel que tous les trésors des pharaons aient passé au Labyrinthe !..... Enfin, Pen-ta-our... Quel homme étrange ! Il veut doter les paysans de vivres, de terres et de fêtes continuelles... Bien, mais tout cela diminuera mes revenus, qui déjà sont petits. Et si je lui disais : aide-moi à reprendre aux prêtres les trésors royaux, il qualifierait cela d'impie, et dirait que l'on éteint la lumière de l'Egypte ! Homme étrange... Il consentirait volontiers à mettre l'Etat sens dessus dessous, quand il s'agit du bien des paysans, et il n'oserait pas prendre au collet un grand prêtre et le mener en prison. Avec le plus grand calme il m'ordonne de renoncer à la moitié peut-être de mes revenus, mais je suis sûr qu'il n'aurait pas le courage d'emporter du Labyrinthe un outnou de cuivre..... »

Le pharaon souriait et de nouveau méditait :

« Chacun souhaite d'être heureux ; mais si tu veux faire que tous soient heureux, chacun te saisira par les mains, comme

l'homme à qui l'on arrache une dent malade..... Et voilà pourquoi le souverain doit avoir de la décision..... Voilà pourquoi mon divin père faisait mal en négligeant le peuple, et en ayant dans les prêtres une foi sans bornes..... Il m'a laissé un lourd héritage..... mais j'en viendrai à bout..... Aux lacs Natron, l'affaire aussi était difficile. — Plus difficile qu'ici... Ici il n'y a que des bavards et des alarmistes, là-bas il y avait des hommes armés et résolus à la mort. Une seule bataille nous ouvre plus largement les yeux que des dizaines d'années de paisible gouvernement..... Qui se dit : « Je briserai l'obstacle!... le brise. Mais qui hésite doit céder... »

Le crépuscule était venu. Dans le palais on avait changé la garde, et dans les salles plus éloignées on avait allumé des torches. Il n'y avait que la chambre du pharaon où nul n'aurait eu l'audace d'entrer sans ordre.

Le maître fatigué par le manque de sommeil, le voyage de la veille et les occupations du jour, tomba sur un fauteuil. Il lui semblait qu'il y avait déjà des centaines d'années qu'il était pharaon, et il ne pouvait croire que depuis le moment où il avait été près des pyramides, un jour encore ne s'était pas écoulé.

— « Un jour?.... Impossible!...

Puis il lui vint à l'esprit que dans le cœur du successeur venaient loger peut-être, les âmes des précédents pharaons. Certainement il devait en être ainsi; d'où serait né en lui le sentiment de vieillesse ou d'antiquité?... Et pourquoi le gouvernement de l'Etat lui paraît-il simple aujourd'hui, tandis que quelques mois encore auparavant, il s'effrayait à la pensée qu'il ne saurait pas gouverner.

— « Un seul jour!... se répétait-il dans l'âme, mais il y a des milliers d'années déjà que je suis à cette place! »

Soudain il entendit une voix étouffée.

— Mon fils!..... mon fils!.....

Le pharaon se leva brusquement de son fauteuil.

— Qui est là ?..... s'écria-t-il.

— Moi, c'est moi..... m'aurais-tu déjà oublié ?.....

Le souverain ne pouvait découvrir de quel côté venait la voix. D'en haut, d'en bas, peut-être de la grande statue d'Osiris, qui se trouvait dans l'angle.

— Mon fils, reprit la voix, respecte la volonté des dieux, si tu veux obtenir leur aide bénie... Oh ! respecte les dieux : sans leur secours, la plus grande puissance terrestre n'est que fantôme et poussière... Oh ! respecte les dieux, si tu veux que l'amertume de tes fautes n'empoisonne pas mon séjour dans l'heureuse contrée de l'Occident.

La voix se tut, le maître fit apporter de la lumière. L'une des portes de la chambre était fermée, à l'autre se tenait la garde. Personne n'avait pu y pénétrer.

La colère et l'inquiétude déchiraient le cœur du pharaon. Qu'était-ce ?... L'ombre de son père lui avait-elle parlé réellement, ou cette voix n'était-ce qu'une nouvelle fourbe des prêtres ?

Mais si les prêtres peuvent lui parler de loin, sans égard aux murs épais, en ce cas, ils peuvent aussi épier ses paroles. Et alors, lui, le maître du monde, il est comme un animal sauvage, entouré de pièges de toutes parts.

Il est vrai que dans le palais royal, c'était chose ordinaire que d'écouter aux portes ; mais le pharaon pensait que son cabinet du moins était libre, et que l'audace des prêtres s'arrêtait au seuil du maître suprême.

Et si c'était un esprit ?....

Le maître ne voulut pas toucher au souper, mais il alla se reposer. Il lui semblait qu'il ne s'endormirait pas ; toutefois la fatigue l'emporta sur l'irritation.

Au bout de quelques heures, il fut éveillé par des sonnettes et des lumières. Il était déjà minuit, et le prêtre astrologue venait faire le rapport au maître sur l'état des corps célestes. Le pharaon écouta le compte rendu et il dit à la fin :

— Ne pourrais-tu désormais, vénérable prophète, adresser tes rapports au noble Sem?... Ne me remplace-t-il pas dans les choses qui touchent à la religion?...

Le prêtre astrologue s'étonna fort de l'indifférence du maître pour les choses célestes.

— Votre Sainteté, demanda-t-il, daigne renoncer aux indications que les étoiles donnent aux souverains?...

— Qu'elles donnent? répéta le pharaon. — Alors dis-moi quelles sont leurs promesses à mon égard?

L'astrologue attendait visiblement cette question, car il répondit sans prendre le temps de réfléchir :

— L'horizon est momentanément voilé..... Le maître du monde n'a pas encore trouvé le chemin de la vérité qui mène à connaître la volonté des dieux. Mais tôt ou tard, il le trouvera, et en lui une longue et heureuse existence, un règne plein de gloire.

— Ah! ah! Je te remercie, saint homme. Du moment que je sais ce que je dois chercher, je me conformerai aux indications et je te prie de nouveau de communiquer désormais avec le noble Sem. Il est mon remplaçant, et si jamais tu lis dans les astres quelque chose de curieux, il me le racontera le matin.

Le prêtre quitta la chambre à coucher, en hochant la tête.

— Grâce à eux, je ne pourrai plus me rendormir!... dit le maître avec l'accent du mécontentement.

— La très vénérable reine Nikotris, dit soudain l'aide de camp, m'a ordonné, il y a une heure, de prier Votre Sainteté de lui donner audience.

— Maintenant?... à minuit?... demanda le maître.

— Justement, elle a dit qu'à minuit Votre Sainteté s'éveillerait.

Le pharaon réfléchit et répondit à l'aide de camp qu'il attendrait la reine dans la salle dorée. Il présumait que là, nul ne pourrait surprendre leur entretien.

Le maître jeta un manteau sur ses épaules, chaussa des sandales non lacées, et ordonna de bien éclairer la salle dorée. Puis il sortit, en enjoignant aux serviteurs de ne pas l'accompagner.

Dans la salle il trouva déjà sa mère vêtue d'habits de deuil en grosse toile. Apercevant le pharaon, la noble dame voulut de nouveau tomber à genoux, mais son fils la releva et la pressa dans ses bras.

— Mère, est-il survenu quelque chose de grave, que tu te déranges à cette heure?

— Je ne dormais pas... je priais... répondit-elle. — O mon fils, tu as sagement deviné : l'affaire est grave!... J'ai entendu la voix divine de ton père.....

— Vraiment? dit le pharaon qui sentait la colère l'envahir.

— Ton immortel père, poursuivit la reine, m'a dit, plein de tristesse, que tu t'engages sur une fausse voie... Tu renonces avec mépris aux consécrations de grand-prêtre, et tu traites mal les serviteurs des dieux.

« Qui restera auprès de Ramsès, disait ton divin père, s'il mécontente les dieux, et si le corps sacerdotal l'abandonne?... Dis-lui... dis-lui... répétait l'ombre vénérable, que de cette manière, il perdra l'Egypte, la dynastie et lui-même. »

— Oh! oh! s'écria le pharaon, ainsi on me menace de la sorte dès le premier jour de mon règne!... ma mère, le chien aboie le plus fortement quand il a peur, les menaces sont donc un mauvais signe, mais pour les prêtres seuls!...

— Mais c'est ton père qui parle... répondit la reine affligée.

— Mon immortel père, répartit le pharaon, et mon saint aïeul Amenhotep, comme de purs esprits qu'ils sont, connaissent mon cœur et voient l'état lamentable de l'Egypte. Et comme mon cœur veut relever l'Etat, en diminuant les abus, ils ne voudraient pas m'empêcher d'accomplir ces desseins.

— Alors, tu ne crois pas que l'âme de ton père te donne des conseils, demanda-t-elle de plus en plus effrayée.

— Je ne sais. Mais j'ai le droit de supposer que ces voix d'esprits, qui se répandent en diverses parties de notre palais, sont quelque ruse sacerdotale. Les prêtres seuls peuvent me redouter, mais ni les dieux, ni les esprits... Ce ne sont donc pas des âmes, mère, qui cherchent à nous effrayer.....

La reine demeura pensive, et l'on voyait que les paroles de son fils lui causaient de l'impression. Elle avait vu beaucoup de miracles dans sa vie, et certains lui avaient paru suspects à elle-même.

— En ce cas, dit-elle avec un soupir, tu es imprudent mon fils!... Cette après-midi, Herhor est venu chez moi, très mécontent de son audience... Il disait que tu voulais écarter les prêtres de la cour.

— Et à quoi sont-ils bons? Est-ce pour que mes cuisines et mes caves aient de grands débours?... Ou peut-être pour qu'ils écoutent ce que je dis et observent ce que je fais?...

— Tout le pays sera bouleversé si les prêtres proclament que tu es un impie... intervint la mère.

— Le pays s'agite déjà, mais par la faute des prêtres, répartit le pharaon. — Et je commence aussi à me faire une conception nouvelle de la piété égyptienne... Si tu savais, mère, combien de procès il y a dans la Basse-Egypte pour outrage aux dieux, et dans la Haute-Egypte pour vol aux morts, tu te convaincrais que chez notre peuple, les affaires sacerdotales ont déjà cessé d'être sacrées.

— C'est l'influence des étrangers qui inondent l'Egypte, s'écria la mère. — Des Phéniciens, en particulier.

— Peu importe de qui c'est l'influence : il suffit que l'Egypte ne considère plus ni les statues, ni les prêtres comme des êtres surnaturels... Mère, que tu écoutes maintenant les nobles, les officiers et les soldats, et tu comprendras que le temps est venu de mettre le pouvoir royal à la place du pouvoir sacerdotal, si toute autorité ne doit pas succomber dans le pays.

— L'Egypte est à toi, soupira la reine. — Ta sagesse est extraordinaire, fais donc comme tu l'entends... Mais agis avec prudence... Oh, avec prudence!... Le scorpion même mort peut encore blesser son imprudent vainqueur. . .

Ils s'embrassèrent et le maître revint à sa chambre à coucher. Mais cette fois, réellement, il ne put s'endormir.

Il voyait déjà clairement qu'entre lui et les prêtres la lutte était engagée, ou plutôt, quelque chose d'odieux qui ne méritait même pas le nom de lutte, et dont lui, un chef, ne savait au premier moment comment venir à bout.

Car ici, où est l'ennemi?... Contre qui doivent marcher ses troupes fidèles?... Contre les prêtres qui tombent devant lui à plat ventre? Contre les astres qui disent que le pharaon n'est pas encore entré dans la voie de la vérité? Qui et quoi faut-il combattre ici?

Peut-être ces voix d'esprits se répandant au milieu des ténèbres? Ou bien sa propre mère qui terrifiée, le supplie de ne pas chasser les prêtres?

Le pharaon se tordait sur son lit dans le sentiment de son impuissance. Soudain une idée lui vint: « Que m'importe un ennemi qui se dilue comme de la boue dans la main?... Qu'ils parlent dans des salles vides, qu'ils se fâchent contre mon impiété. Moi, je donnerai des ordres, et qui oserait ne pas les exécuter sera mon ennemi, et j'emploierai contre lui la police, le tribunal et les troupes. »



CHAPITRE IV

Une Momie royale

Ainsi donc, dans le mois de Hator, mourut après trente ans de règne, le pharaon Mer-Amen-Ramsès XII, le souverain des deux mondes, le seigneur de l'éternité, le dispensateur de la vie et de toute joie.

Il mourut, car il sentait que son corps devenait faible et inutile. Il mourut, car il lui tardait d'être dans sa patrie éternelle, et il désirait confier le gouvernement de l'empire terrestre à des mains plus jeunes. Il mourut enfin, car il le voulut ainsi, car telle fut sa volonté. Son âme divine s'envola, comme un épervier, qui ayant longtemps tournoyé au-dessus de la terre, se perd enfin dans l'espace bleu.

De même que sa vie avait été le séjour d'une créature immortelle dans la contrée des choses périssables, de même sa mort n'était aussi qu'un des moments de son existence surhumaine.

Le maître s'éveilla au lever du soleil et, soutenu par deux prophètes, entouré d'un chœur de prêtres, il se rendit à la chapelle d'Osiris. Là, comme d'ordinaire, il ressuscita la divinité, la lava et l'habilla, présenta l'offrande et leva ses mains pour la prière.

Pendant ce temps, les prêtres chantaient :

Chœur I. — Honneur a toi, qui t'élèves sur l'horizon et parcours le ciel.

Chœur II. — La route de ta Sainteté, c'est le bonheur de ceux dont tes rayons frappent le visage.

Chœur I. — Pourrai-je donc aller, ô soleil, comme tu vas sans t'arrêter ?.....

Chœur II. — Grand voyageur de l'espace, qui n'as pas de maître et pour qui les centaines de millions d'années ne sont qu'un clin d'œil.

Chœur I. — Tu te couches, mais tu demeures. Tu multiplies les heures, les jours et les nuits, et tu demeures toi-même, selon tes lois propres.....

Chœur II. — Tu éclaires la terre, en t'offrant toi-même de tes propres mains, lorsque sous la figure de Ra, tu te lèves a l'horizon.

Chœur I. — O étoile qui parais, grande par ta lumière, tu formes toi-même tes membres.

Chœur II. — Et engendré par personne, tu t'engendres toi-même a l'horizon.

En cet instant le pharaon prit la parole :

« O toi qui rayonnes au ciel, permets que j'entre dans l'éternité, que je rejoigne les vénérables et excellentes ombres de la contrée supérieure. Que mêlé avec elles, je contemple tes rayons matin et soir, quand tu t'unis a ta mère Nouit. Et quand tu tournes ta face vers l'occident, que mes mains se disposent pour la prière, en l'honneur de la vie qui s'endort derrière les montagnes .

Ainsi parlait le maître, les mains levées, entouré d'un nuage d'encens. Soudain il se tut et se rejeta en arrière dans les bras des prêtres assistants.

Il ne vivait plus.

La nouvelle de la mort du pharaon parcourut le palais comme un éclair. Les serviteurs abandonnèrent leurs occupations, les surveillants cessèrent de veiller sur les esclaves, on sonna l'alarme pour la garde, et l'on fit occuper toutes les issues.

1 Hymne authentique. (Note de l'auteur.)

Dans la cour principale, la foule commençait à s'avancer : cuisiniers, sommeliers, palefreniers, femmes de Sa Sainteté et leurs enfants. Les uns demandaient : est-ce vrai ? Les autres s'étonnaient que le soleil brillât encore au ciel, et tous criaient ensemble à perdre haleine :

O Seigneur !..... O notre père... O bien-aimé !... Se peut-il que tu nous quittes déja ?... Oh oui, il s'en va déja vers Abydos !... A l'occident, a l'occident, la terre des justes !... La place que tu aimais gémit et se lamente [1] !

Un vacarme effrayant se répandait dans toutes les cours à travers tout le parc. Il frappa les montagnes orientales, et sur l'aile du vent, traversant le Nil, il terrifia la ville de Memphis.

Cependant les prêtres, au milieu des prières, installèrent le corps du défunt dans une riche litière fermée. Huit prêtres se placèrent près des brancards, quatre prirent en main des éventails de plumes d'autruche, d'autres de l'encens et ils se préparèrent à sortir.

En cet instant accourut la reine Nikotris, et apercevant le corps déjà dans la litière, elle se jeta aux pieds du mort.

— O mon époux, o mon frère, o mon aimé ! criait-elle suffoquée par les larmes, o mon aimé, reste parmi nous, demeure en ta maison, ne t'éloigne pas du lieu terrestre ou tu es [2].

— En paix, en paix, a l'occident, chantaient les prêtres. O grand Souverain, va en paix a l'occident.

— Hélas ! disait la reine. — Tu te presses vers le bac pour franchir le fleuve ! o prêtres, o prophètes, ne vous hatez pas, laissez-le ; vous, vous reviendrez a vos maisons, mais lui s'en va au pays d'éternité.....

— En paix, en paix, a l'occident !... chantait le chœur

1 Authentique. (Note de l'auteur.)
2 Authentique. (Note de l'auteur.)

des prêtres. — S'IL PLAIT AU DIEU, QUAND LE JOUR DE L'ÉTERNITÉ VIENDRA, NOUS TE REVERRONS, O SOUVERAIN. CAR VOICI QUE TU VAS AU PAYS QUI UNIT ENTRE EUX TOUS LES HOMMES [1].

Sur un signe donné par le noble Herhor, les suivantes arrachèrent la reine des pieds du pharaon, et de force la ramenèrent à sa chambre.

La litière portée par les prêtres s'ébranla, portant le souverain vêtu et entouré comme de son vivant. A droite et à gauche, devant lui et derrière lui, marchaient les généraux, les trésoriers, les juges, les grands-scribes, le porteur de hache et d'arc, et surtout la foule des prêtres de tout grade.

Dans la cour, les serviteurs tombèrent face contre terre gémissant et pleurant, mais les troupes présentèrent les armes et les trompettes sonnèrent, comme pour saluer un roi vivant.

Effectivement, le maître, comme s'il vivait, fut porté jusqu'au bac. Et quand on atteignit le Nil, les prêtres placèrent la litière sur une barque dorée, sous un dais de pourpre, comme de son vivant.

Là, on couvrit la litière de fleurs, en face on installa la statue d'Anubis, et la barque royale se mit en marche vers l'autre rive du Nil, saluée par les sanglots des serviteurs et des femmes de la cour.

A deux heures du palais, au-delà du Nil et des canaux, des champs fertiles et des bosquets de palmiers, entre Memphis et le « plateau de la Momie » s'étendait un quartier étrange. Toutes les constructions en étaient consacrées aux défunts, et habitées uniquement par des colschites et des paraschites, qui embaumaient les cadavres.

Ce quartier était comme le vestibule du véritable cimetière, le pont qui unissait les sociétés vivantes avec le lieu de l'éternel repos. Là, on amenait les défunts, et on en faisait des

1 Authentique. (Note de l'auteur.)

momies, là les familles s'entendaient avec les prêtres pour le prix des funérailles, là on préparait les livres sacrés et les bandelettes, les sarcophages, les meubles, les ustensiles et les statues pour les morts.

Ce quartier, éloigné de Memphis de quelques milliers de pas, était entouré par un long mur, çà et là muni de portes. Le cortège portant le corps du pharaon s'arrêta devant le portail principal et l'un des prêtres frappa.

— Qui est là ? demanda-t-on de l'intérieur.

— Osiris-Mer-Amen-Ramsès, le maître des deux mondes, vient vers vous et demande que vous le prépariez pour le voyage éternel, répartit le prêtre.

— Est-il possible, que le Soleil de l'Egypte se soit éteint ?... Que soit mort celui qui était lui-même le souffle et la vie ?....

— Telle fut sa volonté, répondit le prêtre. — Accueillez donc ce maître avec les honneurs qui lui sont dûs et rendez-lui tous les services qui conviennent afin que le châtiment ne vous frappe pas dans cette vie et dans l'autre.

— Nous ferons comme tu le dis, répartit la voix de l'intérieur.

Maintenant les prêtres abandonnèrent la litière devant la porte, et se retirèrent rapidement afin que ne tombât pas sur eux l'impure émanation des cadavres accumulés en cet endroit. Seuls restèrent les fonctionnaires civils ayant à leur tête le grand juge et le grand trésorier.

Après un assez long moment d'attente, la porte s'ouvrit, et il en sortit plusieurs hommes. Ils portaient le costume sacerdotal et leurs visages étaient voilés.

A leur vue, le juge dit :

— Nous vous remettons le corps de notre maître et du vôtre. Faites avec lui, ce qu'ordonnent les prescriptions religieuses, et ne négligez rien, de crainte que ce grand défunt n'éprouve par votre faute de l'inquiétude en l'autre monde.

Et le trésorier ajouta :

— Employez l'or, l'argent, le malachite, le jaspe, les émeraudes, les turquoises et les parfums les plus précieux pour ce maître-ci, afin que rien ne lui manque, et qu'il ait tout de qualité supérieure. Je vous dis ceci, moi, le trésorier. Et s'il se trouve un infâme qui voudrait substituer aux nobles métaux de misérables contre-façons, et aux gemmes précieuses du verre phénicien, qu'il se rappelle qu'on lui tranchera les mains et qu'on lui arrachera les yeux.

— Il sera fait comme vous le souhaitez, répondit l'un des prêtres voilés.

Ensuite les autres soulevèrent la litière et entrèrent avec elle dans l'intérieur du quartier des morts en chantant.

— Tu vas en paix a Abydos !... Puisses-tu aborder en paix a l'Occident de Thèbes !... A l'Occident, a l'Occident, la terre des justes !...

La porte se referma : le grand juge, le trésorier et les fonctionnaires qui les accompagnaient revinrent vers le bac et le palais.

Pendant ce temps, les prêtres encapuchonnés avaient porté la litière à un immense édifice, où l'on n'embaumait que les cadavres des rois et ceux des plus hauts dignitaires, qui avaient obtenu la faveur extraordinaire du pharaon. Ils s'arrêtèrent dans le vestibule, où se trouvait une barque d'or à roulettes, et ils commencèrent à sortir le défunt de la litière.

— Regardez ! s'écria l'un des encapuchonnés, ne sont-ce pas des voleurs ?... Le pharaon est pourtant mort près de la chapelle d'Osiris, il devait donc être en costume d'apparat... Et ici, voilà ?... Au lieu de bracelets d'or, des bracelets de cuivre, la chaîne est également en cuivre, et dans les bagues les pierres sont fausses.....

— C'est vrai, répartit un autre. — Je serais curieux de savoir qui l'a si bien accommodé, les prêtres ou les scribes ?

— Les prêtres certainement... O misérables, puissent vos

mains se dessécher!... Et un tel coquin ose nous exhorter à donner au défunt tout de qualité supérieure.....

— Ce ne sont pas eux qui l'ont demandé, mais le trésorier.

— Ils sont tous voleurs.

En causant ainsi, les embaumeurs dépouillèrent le défunt de son costume royal, le revêtirent d'une robe de chambre tissée d'or, et le transportèrent dans la nef.

— Grâces soient rendues aux dieux, dit l'un des hommes voilés, de ce qu'enfin nous avons un nouveau maître. Celui-là ramènera les prêtres à l'ordre... Ce qu'ils ont pris avec les mains, ils le rendront par la bouche.

— Oh!... on dit que ce sera un maître sévère, reprit un autre. — Il est en bons rapports avec les Phéniciens, il se plaît en la compagnie de Pen-ta-our, qui pourtant n'est pas un prêtre de race, mais issu de malheureux tels que nous autres... Et l'armée, elle se laisserait, paraît-il, brûler et noyer pour le nouveau pharaon.

— Ces jours-ci encore, il a glorieusement battu les Libyens.

— Où est-il ce nouveau pharaon?... demanda un autre. — Dans le désert?... Eh bien, je crains qu'avant qu'il ne revienne à Memphis, un malheur ne lui arrive.....

— Que peut-on lui faire, puisqu'il a l'armée derrière lui!... Que je n'obtienne pas d'honnêtes funérailles, si le jeune maître ne se conduit pas avec le sacerdoce comme le buffle avec le froment.....

— Oh, que tu es bête, intervint un embaumeur qui s'était tû jusque-là. — Le pharaon... venir à bout des prêtres!

— Pourquoi non?...

— As-tu jamais vu un lion mettre en pièces une pyramide?

— En voilà une idée!...

— Ou un buffle la jeter à terre?

— Bien entendu qu'il ne la renverserait pas.

— Et le vent la renversera-t-il?

— Quelle manie lui a pris aujourd'hui de questionner?...

— Eh bien, je te dis qu'un lion, un buffle, ou le vent renverseront plutôt une pyramide, que le pharaon ne vaincra le corps sacerdotal... ce pharaon fût-il lion, buffle et vent en une seule personne.

— Holà, vous autres!... cria-t-on d'en haut. — Le défunt est-il prêt?...

— Oui... oui... seulement sa mâchoire retombe, répondit-on du vestibule.

— Peu importe... donnez-le vite ici, car Isis doit se rendre en ville d'ici une heure.

Au bout d'un instant, la nef d'or avec le défunt fut hissée à l'aide de cordes, sur le balcon intérieur.

Du vestibule on pénétrait dans une grande salle peinte en bleu et ornée d'étoiles jaunes. Par toute la longueur de la salle, à l'une des murailles, était attachée comme une galerie en forme d'arc dont les extrémités se relevaient à la hauteur d'un étage, et le milieu à la hauteur d'un étage et demi.

Cette salle représentait la voûte des cieux; la galerie, la route du soleil qui s'avance de l'orient à l'occident.

Dans le bas de la salle se tenait une foule de prêtres et de prêtresses, qui en attendant la solennité, causaient de choses indifférentes.

— C'est prêt!... cria-t-on du balcon.

Les conversations se turent. Dans le haut retentit le triple son d'une plaque d'airain, et, sur le balcon apparut la nef dorée du soleil, dans laquelle s'avançait le défunt.

« Voila qu'il apparaît dans un nuage pour séparer le ciel de la terre et les unir ensuite.....

Toujours caché en toute chose, lui seul est vivant, en lui seul vivent éternellement toutes choses.....

La barque s'avançait progressivement vers le sommet de l'arc, enfin elle s'arrêta au point culminant.

Alors à l'extrémité inférieure de l'arc, apparut une prêtresse costumée en déesse Isis, avec son fils Horus, et elle se

mit à monter aussi avec lenteur. C'était l'image de la lune qui s'avance derrière le soleil.

Maintenant la barque, du sommet de l'arc, se mit à descendre vers l'occident, et en bas, le chœur s'éleva de nouveau :

« Dieu incarné en toutes choses, esprit Shou présent dans les dieux. Il est le corps de l'homme vivant, le créateur de l'arbre qui porte les fruits, il est l'auteur des inondations fécondantes. Sans lui rien ne vit dans l'étendue terrestre[1] ».

La nef disparut à l'extrémité occidentale du balcon; Isis et Horus arrivèrent au sommet de l'arc. Alors un groupe de prêtres accourut vers la barque; ils en retirèrent le cadavre du pharaon, et le couchèrent sur une table de marbre, tel Osiris après les fatigues du jour.

Maintenant s'approcha du défunt un paraschite déguisé en dieu Typhon. Il portait sur la tête un masque énorme, une perruque rousse frisée, sur les épaules une peau de sanglier, et dans les mains, un couteau en obsidienne d'Ethiopie.

Avec ce couteau il se mit rapidement à couper les semelles du défunt.

— Que fais-tu à celui qui dort, mon frère Typhon? demanda du balcon Isis.

— Je gratte les pieds de mon frère Osiris, afin qu'il ne souille pas le ciel avec la poussière terrestre, répondit le paraschite déguisé en Typhon.

Après avoir coupé les semelles, le paraschite saisit un ferrement recourbé, l'enfonça dans le nez du défunt et se mit à en retirer la cervelle. Ensuite il lui ouvrit le ventre, et par cette plaie, il en retira rapidement les intestins, le cœur et les poumons.

Pendant ce temps, les aides de Typhon avaient apporté quatre urnes ornées des têtes des dieux : Hor, Amsit, Tiouma-

1 Hymne authentique. (Note de l'auteur.)

outf et Kathsonouf, et dans chacun de ces vases, ils avaient déposé quelque organe interne du défunt.

— Et que fais-tu là-bas, frère Typhon? demanda Isis une seconde fois.

— Je purifie mon frère Osiris des choses de la terre, afin qu'il devienne plus beau, répondit le paraschite.

Auprès de la table de marbre se trouvait une cuve d'eau saturée de soude. Les paraschites, après avoir nettoyé le corps, le plongèrent ensuite dans la cuve où il devait macérer pendant soixante-dix jours.

Cependant Isis, après avoir parcouru tout le balcon, s'approcha de la pièce où le paraschite venait d'ouvrir et de nettoyer le cadavre royal. Elle regarda la table de marbre, et la voyant vide, elle demeura effrayée.

— Où est mon frère?... où est mon divin époux?...

Soudain le tonnerre gronda, les trompettes et les gongs retentirent, et le paraschite déguisé en Typhon éclata de rire, et s'écria :

— Belle Isis, qui de concert avec les étoiles égaie les nuits, ton époux n'est plus!... Jamais plus le rayonnant Osiris ne s'assoiera dans la nef dorée, jamais plus le soleil n'apparaîtra au firmament... J'ai fait cela, moi, Set, et je l'ai caché si profondément qu'aucun des dieux, ni même tous les dieux ensemble ne le retrouveront!...

A ces mots la déesse déchira ses vêtements, se mit à gémir et à s'arracher les cheveux. De nouveau retentirent les trompettes, le tonnerre et les cloches; parmi les prêtres et les prêtresses s'éleva un murmure, puis une clameur, des imprécations, et soudain tous se précipitèrent sur Typhon en criant :

— Maudit esprit des ténèbres!... Toi qui excites les vents du désert, qui troubles la mer, qui éclipses la lumière du jour!..... Puisses-tu tomber dans un abîme d'où le père des dieux lui-même ne pourrait te délivrer..... Maudit!... Maudit Set!.... Que ton nom soit en effroi et en horreur.

Maudissant ainsi, tous se jetèrent sur Typhon avec leurs poings et leurs bâtons, et le dieu à chevelure rousse se mit à fuir et s'échappa enfin de la salle en courant.

Trois nouveaux retentissements de la plaque d'airain. et la solennité se termina.

— En voilà assez! cria le plus âgé des prêtres au groupe qui commençait à s'entre-battre sérieusement. — Toi, Isis, tu peux aller en ville, et vous qui restez, auprès des autres morts qui nous attendent... Ne négligez pas les autres défunts, car on ne sait ce qu'on nous paiera pour celui-ci....

— Certainement pas grand chose, intervint un embaumeur. On dit que dans le trésor, il n'y a rien, et que les Phéniciens menacent de cesser les prêts, s'ils n'obtiennent pas de nouveaux droits.....

— Puisse la mort exterminer vos Phéniciens!... Sous peu, l'homme sera obligé de mendier auprès d'eux une galette d'orge, tellement ils ont tout accaparé.....

— Mais s'ils ne donnent pas d'argent au pharaon, nous n'obtiendrons rien.....

Peu à peu les conversations cessèrent, et les assistants quittèrent la salle bleue. Seule, près du petit bassin où macéraient les restes du pharaon, une garde resta.

Toute cette solennité reproduisant la légende du meurtre d'Osiris (le Soleil) par Typhon (le dieu de la nuit et du crime) servait à faire ouvrir et nettoyer le cadavre du pharaon, et à le préparer de la sorte pour l'embaumement proprement dit.

Pendant soixante-dix jours, le défunt resta dans l'eau saturée de soude, probablement en souvenir de ce que le méchant Typhon avait noyé le corps de son frère dans les lacs Natron. Pendant tous ces jours, matin et soir, la prêtresse déguisée en Isis, venait à la salle bleue. Là, gémissant et s'arrachant les cheveux, elle interrogeait les assistants : personne n'avait-il vu son époux et frère?

Cette période de deuil écoulée, Horus, le fils et le successeur

d'Osiris apparut dans la salle avec ses compagnons et ce furent eux, enfin, qui aperçurent la cuve d'eau.

— Peut-être faudrait-il chercher ici les restes de mon père et de mon frère, demanda Horus.

S'étant mis à chercher, ils trouvèrent, et au milieu de la joie des prêtres, aux sons de la musique, ils retirèrent le corps du pharaon du bain conservateur.

On introduisit le corps dans un tuyau de pierre, à travers lequel plusieurs jours durant passait un courant d'air chaud, et après le dessèchement, on le remit aux embaumeurs.

Maintenant commencèrent les cérémonies les plus importantes, qu'accomplissaient sur le défunt les plus saints prêtres du quartier des morts.

Le corps, la tête tournée vers le midi, fut lavé avec une eau sacrée, et l'intérieur avec du vin de palme. Sur le sol couvert de cendres, des pleureuses prirent place, et s'arrachant les cheveux, s'égratignant la figure, elles pleuraient le mort. Autour du lit funèbre se groupèrent les prêtres déguisés en dieux : Isis, nue, avec la couronne des pharaons, le juvénile Horus, Anubis à la tête de chacal, Thot avec une tête d'oiseau, les tablettes en main et quantité d'autres.

Sous la surveillance de ce vénérable groupe, les spécialistes commencèrent à bourrer l'intérieur du cadavre de plantes fortement odorantes, de sciure de bois, et même ils y versèrent des sèves parfumées, le tout au milieu des prières. Puis à la place de ses yeux naturels ils lui mirent des yeux de verre, enchassés dans du bronze.

Ensuite, on aspergea tout le corps de saumure. Maintenant un autre prêtre s'avança et exposa aux assistants que le corps du défunt était le corps d'Osiris, et que toutes ses propriétés étaient les propriétés d'Osiris : LES VERTUS MAGIQUES DE SA TEMPE GAUCHE SONT LES VERTUS DE LA TEMPE DE THOUMOU. LES VERTUS DE SON ŒIL DROIT SONT LES VERTUS DE CET ŒIL DE THOUMOU QUI TRANSPERCE LES TÉNÈBRES DE SES RAYONS.

Les vertus de son œil gauche sont les vertus de cet œil d'Horus qui détruit les êtres, sa lèvre supérieure est Isis, sa lèvre inférieure est Nephtys, son cou est la déesse, ses mains sont les ames divines, ses doigts sont les serpents bleus, fils de la déesse Selkit ; ses flancs sont les deux plumes d'Amon, son dos est l'échine de Sibou, son ventre est Nou [1].

Un autre prêtre disait :

— On m'a donné une bouche pour parler, des pieds pour marcher, des mains pour abattre mes ennemis. Je ressuscite, j'existe, j'ouvre le ciel, je fais ce qui m'a été prescrit a Memphis [2].

Pendant ce temps, on suspendait au cou du mort l'image d'un scarabée, fait d'une pierre précieuse avec l'inscription suivante :

— O mon cœur, cœur qui me vient de ma mère, cœur que j'avais quand j'étais sur terre, o cœur, ne te lève pas, et ne témoigne pas contre moi au jour du jugement [3].

Maintenant les prêtres enveloppent chaque main et chaque pied, chaque doigt du mort de bandelettes sur lesquelles sont inscrites des prières et des conjurations. Ces bandes sont collées avec de la gomme et des baumes. Sur la poitrine et sur le cou, on lui met des copies calligraphiées du *Livre des Morts*, avec les méditations suivantes, que les prêtres récitent à haute voix au-dessus du défunt :

— Je suis celui a qui aucun dieu n'oppose d'obstacles.

Qui est-ce ?

Il est Toumou sur son bouclier, il est Ra sur son bouclier, qui s'élève a l'orient du ciel.

Je suis Hier et je connais Demain.

1 Maspéro. (Note de l'auteur.)
2 Authentique. (Note de l'auteur.)
3 Authentique. (Note de l'auteur.)

Qui est-ce ?.....

Hier, c'est Osiris, Demain, c'est Ra, en ce jour où il anéantit les ennemis du maître qui est au-dessus de tout et où il consacre son fils Horus. En d'autres termes, le jour où le cercueil d'Osiris est rencontré par son père Ra. Il vaincra les dieux sur l'ordre d'Osiris, le maître de la montagne Amenti.

Qu'est-ce ?

Amenti, c'est la création des âmes des dieux sur l'ordre d'Osiris, le maître de la montagne Amenti. En d'autres mots : Amenti c'est une révolte excitée par Ra ; chaque dieu qui y séjourne livre combat. Je connais une grande divinité qui y demeure.

Je suis de mon pays, je viens de ma ville, je détruis le mal, j'écarte ce qui n'est pas bon, je repousse la saleté de moi. J'arrive au pays des habitants du ciel, je pénètre par une porte puissante.

O vous compagnons, donnez-moi la main, car je serai l'un de vous [1].

Quand chaque membre du cadavre est enveloppé de bandelettes couvertes de prières, et muni d'amulettes, quand le mort possède un nombre suffisant de méditations qui lui permettront de s'orienter dans la contrée des dieux, il convient de penser au document, capable de lui ouvrir les portes de cette contrée.

Entre le tombeau et le ciel, en effet, quarante-deux juges terribles attendent le mort, et sous la présidence d'Osiris interrogent sa vie terrestre. Ce n'est que lorsque le cœur du défunt pesé sur la balance de la justice, se montre égal à la déesse de la Vérité, et que le dieu Doutes inscrivant sur les tablettes les actes du mort, les juge bons, ce n'est qu'alors qu'Horus prend l'âme par la main, et la conduit devant le trône d'Osiris.

1 Livre des Morts. (Note de l'auteur.)

Or, pour que le défunt puisse se justifier devant le tribunal, il convient d'envelopper sa momie dans un papyrus, sur lequel est inscrite sa confession générale. Pendant l'enroulement de ce document, les prêtres récitent avec force et netteté pour que le mort n'oublie rien.

« Seigneur de la Vérité, je ne vous apporte que la Vérité. » Je n'ai fait de mal a aucun homme d'une manière traîtresse. Je n'ai rendu malheureux aucun de mes semblables... Je ne me suis pas livré a l'impudicité ni a des paroles injurieuses dans la maison de vérité. Je n'ai pas eu d'intimité avec le mal. Je n'ai pas commis de mal. Chef de travailleurs, je n'ai pas fait exécuter a mes subordonnés des travaux au-dessus de leurs forces. Nul n'est devenu peureux, indigent, souffrant ou malheureux par ma faute. Je n'ai rien fait qui soit abominable aux dieux. Je n'ai pas tourmenté l'esclave. Je ne l'ai pas affamé. Je ne l'ai pas fait pleurer. Je n'ai point tué. Je n'ai pas ordonné le meurtre par trahison. Je n'ai pas menti. Je n'ai pas pillé le bien des temples. Je n'ai pas diminué les revenus consacrés aux dieux. Je n'ai pas enlevé le pain ni les bandelettes des momies. Je n'ai pas commis de péché avec le prêtre de ma région. Je ne lui ai point enlevé ni diminué ses biens. Je n'ai pas usé de faux poids. Je n'ai pas enlevé le nourrisson du sein de sa nourrice. Je ne me suis pas permis de bestialité. Je n'ai pas pris au filet des oiseaux divins. Je n'ai pas empêché la crue de l'eau. Je n'ai pas détourné le cours des canaux. Je n'ai pas éteint le feu a un moment inopportun. Je n'ai pas dérobé aux dieux les offrandes qu'ils avaient choisies. Je suis pur..... Je suis pur..... Je suis pur..... [1].

1 Chapitre 75 du Livre des Morts. C'est l'un des documents les plus élevés qu'ait laissés l'antiquité (Note de l'auteur.)

Quand le défunt savait déjà, grâce au *Livre des Morts*, se tirer d'affaire dans la contrée éternelle, et surtout, quand il savait comment se justifier devant le tribunal des quarante-deux dieux, alors les prêtres le munissaient encore d'une préface à ce livre, et lui expliquaient oralement sa valeur infinie.

Dans cette intention, les embaumeurs, entourant la récente momie du pharaon, se reculaient, et le grand-prêtre de ce quartier venait et murmurait à l'oreille du mort :

« Sache ceci, qu'en possédant ce livre, tu appartiendras aux vivants, et tu bénéficieras d'une grande considération parmi les dieux. Sache ceci, que grace a lui, personne n'osera te contrarier. Les dieux eux-mêmes s'approcheront de toi, et t'embrasseront, car tu appartiendras a leur compagnie.

Sache ceci, que ce livre te fera connaître ce qui était au début. Aucun homme ne l'a ébruité, aucun œil ne l'a vu, aucune oreille ne l'a entendu. Ce livre est la vérité même, mais nul jamais ne l'a connu. Qu'il ne soit vu que de toi, et de celui qui t'en a muni. N'y ajoute pas des commentaires que pourraient te suggérer ta mémoire ou ton imagination. Il s'écrit tout entier dans la salle où l'on embaume les morts. C'est un grand mystère, que ne connaît nul homme ordinaire, nul homme au monde.

Ce livre sera ta nourriture dans la contrée inférieure des esprits, il fournira a ton ame les moyens de séjourner sur la terre, il lui donnera la vie éternelle, et fera que nul n'aura de pouvoir sur toi [1].

On revêtit le corps du roi d'habits précieux, on lui mit un masque d'or sur la figure, des anneaux et des bracelets aux bras que l'on croisa. Sous la tête, on plaça un chevet d'ivoire, pareil à celui sur lequel les Egyptiens avaient coutume de

1 Livre des Morts. (Chapitre 148). (Note de l'auteur.)

dormir. Enfin on enferma le corps dans les trois cercueils, de carton recouvert d'inscriptions, de cèdre doré et de marbre. La forme des deux premiers correspondait exactement à celle du défunt, même la figure sculptée lui ressemblait, seulement elle souriait.

Après trois mois de séjour dans le quartier des morts, la momie du pharaon était prête pour de solennelles funérailles. A nouveau on la transporta donc au palais du roi.



CHAPITRE V

Les Embarras d'Argent de Ramsès XIII

Pendant les soixante jours où les vénérables restes macéraient dans l'eau saturée de soude, l'Egypte porta le deuil.

Les temples étaient fermés, on ne faisait point de processions. Toute musique s'était tue, on n'organisait point de banquets, les danseuses se changèrent en pleureuses et au lieu de danser, elles s'arrachaient les cheveux, ce qui leur rapportait encore des profits.

On ne buvait pas de vin, on ne mangeait pas de viande. Les plus grands dignitaires marchaient pieds nus, les plus ardents même ne se lavaient pas, mais s'enduisaient la figure de boue et se couvraient les cheveux de cendres.

De la mer Méditerranée à la première cataracte du Nil, du désert de Libye à la presqu'île du Sinaï. régnaient le silence et la tristesse. Le soleil de l'Egypte s'éteint éteint: il était parti à l'Occident, il avait abandonné ses serviteurs, le maître qui donnait la joie et la vie.

Dans la haute société, la conversation la plus à la mode, roulait sur la douleur générale, qui se communiquait à la nature même.

— N'as-tu point remarqué, disait le dignitaire au dignitaire, que les jours sont plus courts et plus sombres ?

— Je n'osais te le dire, répondit le second, mais vraiment il en est ainsi. Je me suis même aperçu que les étoiles brillent moins nombreuses pendant la nuit, que la pleine lune dure moins, et la nouvelle lune plus qu'à l'ordinaire.

— Les pâtres disent que le bétail à la pâture ne veut pas manger, il ne fait que beugler.....

— Et moi, les chasseurs m'ont dit que les lions éplorés ne se jettent plus sur les chevreuils, car ils ne mangent pas de viande.

— Temps affreux !... Viens chez moi ce soir, et nous boirons un verre de la liqueur funèbre, qu'a inventée mon sommelier.

— Je sais, tu as sans doute de la bière noire de Sidon ?...

— Que les dieux nous préservent d'user présentement de boissons réjouissantes ! La liqueur qu'a inventée mon sommelier, n'est pas de la bière... Je la comparerais plutôt à du vin saturé de musc et de plantes aromatiques.

— C'est une boisson très convenable, alors que notre maître séjourne dans le quartier des morts, d'où s'exhale sans cesse, l'odeur du musc et des plantes balsamiques.

Ainsi s'attristaient les dignitaires, soixante-dix jours durant.

Un premier tressaillement de joie parcourut l'Egypte, au moment où l'on fit savoir du quartier des morts, que le corps du souverain venait d'être retiré du bain de natron et que les embaumeurs et les prêtres accomplissaient déjà leurs rites auprès de lui.

Ce jour-là, pour la première fois, on se coupa les cheveux, on s'enleva la boue du visage, et qui en avait envie se baigna. En vérité il n'y avait plus lieu de s'attrister. Horus avait retrouvé le corps d'Osiris, le souverain de l'Egypte grâce à l'art des embaumeurs reconquérait la vie, et grâce aux prières des prêtres, et au Livre des morts, il devenait l'égal des dieux.

Dès cet instant, le défunt pharaon, Mer-amen-Ramsès s'appela officiellement « Osiris » ; officieusement on l'avait nommé ainsi aussitôt après sa mort.

La gaîté du peuple égyptien commençait à l'emporter sur le deuil, surtout parmi les troupes, les artisans et les paysans.

Cette joie revêtait parfois, parmi le simple peuple, des formes insolites.

Des bruits commencèrent à se répandre, on ne sait d'où : le jeune pharaon, que déjà le peuple aimait d'instinct, voulait s'occuper d'améliorer le sort des paysans, des travailleurs et même des esclaves.

Et c'est pourquoi il arrivait (chose inouïe) que les maçons, les charpentiers, les potiers, au lieu de boire tranquillement et de s'entretenir de leurs métiers ou de leurs affaires de famille, osaient dans les cabarets, non seulement se plaindre des impôts, mais encore récriminer contre le pouvoir des prêtres. Quant aux paysans, au lieu de consacrer leurs loisirs aux prières et au souvenir des ancêtres, ils se disaient entre eux : quelle bonne chose ce serait, si chacun de nous possédait en toute propriété, quelques arpents de terre, et pouvait se reposer tous les sept jours.

Inutile de parler de l'armée et surtout des régiments étrangers. Ces gens-là se croyaient la classe la plus éminente de l'Egypte; s'ils ne l'étaient pas, ils le seraient bientôt, après on ne savait quelle guerre heureuse qui devait éclater.

Par contre, les nomarques, les nobles établis dans leurs domaines à la campagne, et surtout les prêtres, menaient solennellement le deuil du maître défunt, sans égard à ce fait qu'on pouvait déjà se réjouir puisque le pharaon était devenu Osiris.

A prendre strictement les choses, le nouveau souverain n'avait encore fait de tort à personne; ce qui causait donc la tristesse des dignitaires c'étaient ces mêmes bruits qui remplissaient de joie le simple peuple. Les nomarques et les nobles souffraient à la pensée, que le paysan pût demeurer oisif cinquante jours par an, et ce qui est pis, posséder des terres en toute propriété, ne serait-ce que juste assez pour la construction d'une tombe. Les prêtres pâlissaient et serraient

les dents, en regardant l'administration de Ramsès XIII et la manière dont celui-ci les traitait.

Effectivement, dans le palais du roi, des changements considérables étaient survenus.

Le pharaon avait transporté ses appartements dans un des édifices latéraux dont presque toutes les pièces avaient été occupées par des généraux. Dans les sous-sols, il logea les soldats grecs, en haut dans des pièces longeant le mur, il installa un poste d'Ethiopiens. Les Asiatiques montaient la garde autour du petit palais, et près de la chambre de Sa Sainteté s'établit ce même escadron qui avait accompagné le maître dans la poursuite de Tehenna à travers le désert.

Ce qui est pis, Sa Sainteté malgré leur révolte si récente rendit sa faveur aux Libyens, n'infligea de punition à aucun d'eux, et même les gratifia de sa confiance.

Il est vrai que les prêtres, logés au palais principal y restèrent, accomplissant les cérémonies religieuses sous la direction du noble Sem. Mais comme les prêtres ne tenaient plus compagnie au pharaon au déjeuner, au dîner et au souper, leur nourriture devint très peu recherchée.

En vain les saints hommes rappelaient-ils qu'ils devaient nourrir les représentants de dix-neuf dynasties, et quantité de dieux. Le trésorier ayant remarqué les intentions du pharaon, répondit aux prêtres que les fleurs et les parfums suffiraient aux dieux et aux ancêtres, et que les prophètes devaient, comme l'ordonne la morale, manger des galettes d'orge et les arroser de bière ou d'eau. Pour appuyer ses insolentes théories, le trésorier citait comme exemple, le grand prêtre Sem, vivant en pénitent ; chose pire, il leur disait que Sa Sainteté et ses généraux mangeaient une cuisine de soldats.

Devant cette attitude, les prêtres du palais commencèrent à méditer en silence, s'ils ne feraient pas mieux de quitter la parcimonieuse maison du roi et de se transporter à leurs propres abris auprès des temples ; là ils auraient des devoirs

moins lourds et la faim ne leur tordrait plus les entrailles?...

Et peut-être auraient-ils agi immédiatement ainsi si les très-nobles Herhor et Méfrès ne leur avaient enjoint de demeurer.

Mais on ne pouvait dire non plus que la situation de Herhor fût heureuse auprès du nouveau maître. Le ministre naguère si puissant et qui ne quittait presque pas les appartements royaux, demeurait maintenant solitaire dans son petit palais, et parfois ne voyait pas le pharaon des décades entières. Il était encore ministre de la guerre, mais il n'avait presque plus d'ordres à donner. Le pharaon réglait lui-même presque toutes les affaires militaires. Il lisait personnellement les rapports des généraux, il tranchait lui-même les questions douteuses et ses aides de camp prenaient au ministère de la guerre les documents nécessaires.

Si parfois, Son Excellence Herhor était mandé par le souverain, ce n'était que pour entendre des reproches.

Il n'en était pas moins vrai, de l'aveu de tous les dignitaires, que le nouveau pharaon travaillait beaucoup.

Ramsès XIII se levait avant le lever du soleil, se baignait et brûlait l'encens devant la statue d'Osiris. Aussitôt après, il écoutait les rapports du grand juge, du grand scribe des granges et des étables de tout le royaume. du grand trésorier, enfin de l'intendant de ses palais. Ce dernier avait le plus à souffrir; il n'y avait pas de jours, où le maître ne lui dît que l'entretien de la cour coûtait beaucoup trop cher, et que celle-ci comptait trop de personnes.

Effectivement, plusieurs centaines de femmes du défunt pharaon logeaient au palais avec un nombre correspondant d'enfants et de serviteurs. L'intendant de la cour, constamment gourmandé. chassait chaque jour plusieurs personnes et restreignait les dépenses des autres. En conséquence au bout d'un mois toutes les dames du palais accoururent avec cris et

larmes à la demeure de la reine Nikotris, implorant du secours.

La vénérable dame se rendit immédiatement chez le souverain, et tombant face contre terre, elle le pria d'avoir pitié des femmes de son père, et de ne pas les laisser mourir de besoin.

Le pharaon l'écouta les sourcils froncés, et il ordonna à l'intendant de la cour, de ne pas poursuivre les économies. Mais en même temps il dit à la vénérable dame, qu'après les funérailles de son père, il éloignerait les femmes du palais, et les enverrait aux métairies.

— Notre cour, dit-il, coûte près de trente mille talents par an, c'est-à-dire moitié plus que l'armée tout entière. Je ne puis dépenser pareille somme sans me ruiner et sans ruiner l'Etat.

— Fais comme tu veux, répondit la reine. — L'Egypte est à toi. Mais je crains que les gens de cour dispersés ne deviennent tes ennemis.

En entendant cela le maître prit en silence sa mère par la main, la mena à la fenêtre, et lui indiqua la forêt de lances de l'infanterie manœuvrant dans la cour.

Cet acte du pharaon provoqua un résultat inattendu. Les yeux de la reine remplis de larmes l'instant d'auparavant, étincelèrent d'orgueil. Soudain elle s'inclina et baisa la main de son fils, disant d'une voix émue :

— Tu es en vérité, le fils d'Isis et d'Osiris, et j'ai bien agi, en te cédant à la déesse... L'Egypte a enfin un souverain !...

Dès cet instant, la vénérable dame, jamais et dans aucune affaire, n'intercéda auprès de son fils. Et quand on lui demandait sa protection, elle répondait :

— Je suis la servante de Sa Sainteté, et je vous conseille d'exécuter sans résistance les ordres du maître. Tout ce qu'il fait provient en effet de l'inspiration des dieux ?. . . . .

Après le déjeuner, le pharaon s'occupait des affaires du ministère de la guerre et des finances, et vers trois heures de

l'après-midi, entouré d'une suite nombreuse, il se rendait à cheval parmi les troupes campant sous Memphis, et il les regardait manœuvrer.

De très grands et réels changements étaient survenus dans les affaires militaires de l'Etat.

Dans le cours de moins de deux mois, Sa Sainteté avait formé cinq nouveaux régiments, ou plutôt il avait ressuscité ceux qu'on avait licenciés sous le règne précédent. Il avait éloigné les officiers qui s'adonnaient à l'ivrognerie et au jeu, ainsi que ceux qui tourmentaient les soldats.

Aux bureaux du ministère de la guerre où ne travaillaient que les prêtres, il introduisit ses aides de camp les mieux doués, qui, très rapidement s'emparèrent des documents importants touchant l'armée. Il fit faire une liste de tous les hommes de l'Empire appartenant à l'état militaire et qui depuis plusieurs années ne remplissaient aucune obligation, mais administraient leurs terres. Il ouvrit deux nouvelles écoles d'officiers pour les enfants à partir de l'âge de douze ans, et il renouvela l'usage tombé en désuétude, que la jeunesse militaire ne reçût son déjeuner qu'après trois heures de marche en lignes et en colonnes.

Enfin, aucun détachement de l'armée n'avait le droit de loger dans les villages ; ils devaient être aux casernes ou au camp. Chaque régiment avait son emplacement marqué pour l'exercice, où des journées entières, on lançait des pierres avec des frondes, ou l'on tirait à l'arc contre des cibles.

On enjoignit aussi aux hommes des familles militaires de s'exercer à lancer des traits sous la direction des officiers et des dizeniers de l'armée régulière. L'ordre fut exécuté aussitôt, ce qui fit que l'Egypte, deux mois déjà après la mort de Ramsès XII, ressemblait à un camp.

Les enfants des villes et des campagnes eux-mêmes, qui, jusqu'alors avaient joué aux scribes et aux prêtres, imitant aujourd'hui les gens plus âgés, commencèrent à jouer aux sol-

dats. Aussi sur chaque place et dans chaque jardin, du matin au soir, sifflaient des pierres et des flèches, et les tribunaux étaient débordés de plaintes pour dommages corporels.

Et il advint que l'Egypte fut comme transformée ; malgré le deuil il y régnait une grande animation et cela grâce à l'influence du nouveau souverain.

Quant au pharaon lui-même, il croissait en orgueil, voyant tout l'empire se conformer à sa royale volonté.

Mais il vint un moment, où lui aussi s'attrista.

Le jour où les embaumeurs avaient retiré Ramsès XII du bain de soude, le grand trésorier en faisant son rapport habituel dit au pharaon :

— Je ne sais que faire..... Nous n'avons que deux mille talents dans le trésor, et pour les funérailles du maître défunt, il en faut au moins mille.....

— Comment, deux mille?..... dit le souverain surpris. — Quand j'ai pris en main les rênes du gouvernement, tu m'as dit que nous en avions vingt mille.....

— Nous en avons dépensé dix-huit.

— En deux mois?.....

— Nous avons eu d'énormes dépenses.....

— Il est vrai, répondit le pharaon, mais chaque jour affluent de nouveaux impôts.....

— Les impôts, dit le trésorier, ont, je ne sais pourquoi, diminué derechef, et n'affluent pas aussi nombreux que je l'avais calculé. Mais eux aussi ont été dépensés. Que Votre Sainteté daigne se souvenir que nous avons cinq nouveaux régiments. Près de huit mille hommes ont donc abandonné leurs occupations et vivent au compte de l'Etat.....

Le pharaon réfléchit.

— Nous devons, répondit-il, contracter de nouveaux emprunts. Entends-toi avec Herhor et Méfrès, pour que les temples nous prêtent de l'argent.

— J'en ai parlé..... Les temples ne nous donneront rien.

— Les prophètes se sont offensés !..... sourit le pharaon. En ce cas nous devons faire appel aux païens... Envoie-moi Dagon.

Vers le soir, le banquier phénicien arriva. Il tomba face contre terre devant le maître, et lui offrit une coupe d'or incrustée de pierreries.

— Maintenant je puis mourir !..... s'écria Dagon, puisque mon très gracieux souverain est monté sur le trône...

— Pourtant, avant de mourir, dit le pharaon à l'homme prosterné, tâche de me procurer plusieurs milliers de talents.

Le Phénicien parut terrifié ; peut-être feignait-il seulement un grand embarras.

— Que Votre Sainteté m'ordonne plutôt de chercher des perles dans le Nil, répondit-il, car je périrai tout de suite, et mon maître ne m'accusera pas de mauvais vouloir. . . . . Mais trouver une telle somme aujourd'hui !.....

Ramsès XIII s'étonna.

— Comment ? demanda-t-il. — Les Phéniciens n'ont donc pas d'argent pour moi ?.....

— Notre sang ,notre vie, et nos enfants, nous donnerions tout pour Votre Sainteté ,dit Dagon. — Mais de l'argent. . . Où prendrons-nous de l'argent ?... Jadis les temples nous prêtaient à raison de quinze ou vingt pour cent par an. Mais depuis que Votre Sainteté, encore héritier du trône, fut au temple de Hator, là-bas, près de Pi-Bast, les prêtres nous ont complètement refusé crédit... S'ils le pouvaient, ils nous chasseraient aujourd'hui même d'Egypte, et ils nous extermineraient plus volontiers encore... Ah, combien souffrons-nous grâce à eux... Les paysans travaillent comme ils veulent et quand ils veulent... ils donnent pour l'impôt ce qui leur tombe de la bouche... Si l'on en frappe un, ils se révoltent, et si l'infortuné Phénicien a recours au tribunal, ou bien il perd sa cause, ou bien il doit terriblement payer..... Nos heures sur cette terre sont comptées !..... disait Dagon avec larmes.

Le pharaon s'assombrit :

— Je m'occuperai de ces affaires, répondit-il, et les tribunaux vous rendront justice, mais en attendant, j'ai besoin de cinq mille talents environ.....

— Où les prendrons-nous Seigneur?..... gémissait Dagon. — Que Votre Sainteté nous indique des marchands, et nous leurs vendrons tous nos biens meubles et immeubles, pourvu que nous puissions exécuter tes ordres..... Mais où sont ces marchands?..... A moins que ce ne soient les prêtres qui estimeront nos biens à un prix dérisoire, qu'ils ne payeront même pas comptant.

— Envoyez à Tyr, à Sidon..... interrompit le maître. — Chacune de ces villes pourtant, pourrait prêter non pas cinq, mais cent mille talents.....

— Tyr et Sidon?..... répéta Dagon. — Aujourd'hui toute la Phénicie rassemble son or et ses joyaux pour se racheter des Assyriens..... Des envoyés du roi Assar circulent déjà dans notre pays, et ils disent que, pourvu que nous déposions chaque année une large rançon, le roi et les satrapes ne nous oppresseront pas; il nous fourniront même le moyen de faire des gains encore plus considérables que ceux que nous avons aujourd'hui, grâce à Votre Sainteté et à l'Egypte...

Le souverain pâlit et serra les dents. Le Phénicien s'en aperçut et ajouta rapidement :

— D'ailleurs pourquoi perdre le temps de Votre Sainteté avec mon sot bavardage..... Le prince Hiram est ici à Memphis... Peut-être expliquera-t-il mieux toutes choses à mon maître, car c'est un sage, et un membre du Conseil suprême de nos villes.....

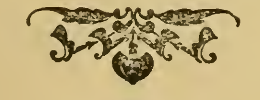
Ramsès s'anima.

— Eh! envoie-moi donc au plus vite Hiram, répondit-il, car toi, Dagon, tu ne causes pas avec moi comme un banquier, mais comme une pleureuse de funérailles.

Le Phénicien se prosterna une fois encore, et demanda :

— Le noble Hiram ne pourrait-il venir ici immédiatement?... Il est vrai qu'il est déjà tard... Mais il craint tellement les prêtres qu'il préfèrerait rendre hommage à Votre Sainteté à l'heure nocturne...

Le pharaon se mordit les lèvres, mais il consentit à ce projet. Il dépêcha même avec le banquier, Thoutmos, pour que celui-ci ramenât Hiram au palais par des portes secrètes.



CHAPITRE VI

Un Grand Projet Phénicien

Vers dix heures du soir, Hiram vêtu d'un sombre costume comme un revendeur de Memphis, se présenta devant le maître.

— Pourquoi vous cachez-vous ainsi, Votre Noblesse? lui demanda le pharaon désagréablement touché. — Mon palais est-il une prison ou une maison de lépreux?

— Ah, notre souverain! soupira le vieux Phénicien. — Depuis l'instant où tu es devenu le maître de l'Egypte, ceux-là sont des criminels, qui osent te voir et ne pas rendre compte de ce que tu as daigné leur dire.

— Devant qui donc devez-vous répéter mes paroles?..... demanda le maître.

Hiram leva les mains au ciel.

— Votre Sainteté connaît ses ennemis!... répliqua-t-il.

— Peu importe ces gens-là, dit le pharaon. — Votre Noblesse sait pourquoi je l'ai mandée?... Je veux emprunter plusieurs milliers de talents...

Hiram poussa un gémissement, et vacilla tellement sur ses jambes, que le maître lui permit de s'asseoir en sa présence, ce qui était un suprême honneur.

Après s'être assis confortablement et s'être reposé, Hiram dit :

— Pourquoi Votre Sainteté doit-elle emprunter, quand elle peut avoir de grands trésors?...

— Je sais, quand je conquerrai Ninive, interrompit le pha-

raon. — Ce sont des temps lointains, et l'argent m'est nécessaire aujourd'hui...

— Je ne parle pas de la guerre, répartit Hiram. — Je parle d'une affaire capable de rapporter immédiatement de grosses sommes au trésor, et un revenu annuel assuré.

— Comment?

— Que Votre Sainteté nous autorise et nous aide à creuser un canal qui unisse la mer Méditerranée et la mer Rouge..

Le pharaon se leva brusquement de son fauteuil.

— Tu plaisantes, vieillard? s'écria-t-il. — Qui pourrait exécuter pareil travail, et qui voudrait exposer l'Egypte?... Mais la mer nous envahirait?...

— Quelle mer?... Car enfin ce ne serait ni la mer Rouge, ni la Méditerranée, répondit tranquillement Hiram. — Les prêtres ingénieurs d'Egypte, je le sais, ont examiné cette affaire, et ils ont calculé qu'elle serait excellente, la meilleure qui fût au monde... Mais... ils aiment mieux la faire eux-mêmes, ou plutôt, ils ne veulent pas que le pharaon la fasse.

— Quelles preuves en as-tu? demanda Ramsès.

— Je n'ai pas de preuves, mais j'enverrai à Votre Sainteté un prêtre qui expliquera toute l'affaire avec plans et calculs...

— Quel est ce prêtre?

Hiram réfléchit et dit au bout d'un instant :

— Ai-je la promesse de Votre Sainteté, que nul n'aura connaissance de lui, sauf nous?... Il vous rendra, ô mon maître, de plus grands services que moi-même... Il connaît beaucoup de mystères et beaucoup d'indignités des prêtres...

— Je le promets, répondit le pharaon.

— Ce prêtre, c'est Samentou..... C'est un grand savant, mais... il a besoin d'argent, et il est très ambitieux... Et comme les grands-prêtres l'humilient, il m'a dit que si Votre Sainteté le voulait, il abattrait le corps sacerdotal... Car il connaît beaucoup de secrets..... Oh beaucoup!.....

Ramsès réfléchit profondément. Il comprenait que ce prêtre

était un grand traître, mais il estimait aussi, quels importants services il pourrait lui rendre.

— Soit, dit le pharaon, je penserai à ce Samentou. Et maintenant, admettons un instant, que l'on puisse construire un pareil canal, quel profit en aurai-je?

Hiram leva la main gauche et se mit à compter sur ses doigts.

— D'abord, dit-il, la Phénicie rendra à Votre Sainteté cinq mille talents de tributs arriérés. En second lieu, elle payera à Votre Sainteté le droit d'exécuter les travaux. En troisième lieu, dès l'ouverture des travaux, nous payerons mille talents d'impôts annuels et de plus, autant de talents que l'Egypte nous fournira de dizaines d'ouvriers. En quatrième lieu, pour chaque ingénieur égyptien, nous donnerons à Votre Sainteté un talent par an. Cinquièmement, les travaux achevés, Votre Sainteté nous affermera le canal pour cent ans, nous payerons pour cela mille talents par an. Sont-ce de petits bénéfices?... demanda Hiram.

— Et maintenant, et aujourd'hui, dit le pharaon, me donneriez-vous ces cinq mille talents du tribut en question?...

— Si l'accord est conclu aujourd'hui, nous donnerons dix mille talents, et nous y ajouterons encore trois mille talents pour acquitter d'avance l'impôt de trois ans.

Ramsès XIII réfléchissait. Plus d'une fois les Phéniciens avaient déjà proposé aux souverains d'Egypte la construction du canal, mais ils s'étaient toujours heurtés à l'inflexible entêtement des prêtres. Les savants Egyptiens expliquaient aux pharaons que ce canal exposerait l'empire à l'envahissement des eaux de la Méditerranée et de la mer Rouge.

Mais d'un autre côté, Hiram prétendait qu'un pareil accident n'arriverait pas, et que les prêtres le savaient bien.

— Vous promettez, dit le pharaon au bout d'un long moment, vous promettez de payer annuellement mille talents pendant cent années. Vous assurez que le dit canal, creusé

dans les sables, est la meilleure affaire du monde. Moi, je ne le comprends pas, et je te l'avouerai, Hiram, cela m'est suspect.....

Les yeux du Phénicien s'enflammèrent.

— Seigneur, répliqua-t-il, je te dirai tout, mais je t'adjure au nom de ta couronne... sur l'ombre de ton père... de ne dévoiler à personne ce mystère... C'est le plus grand mystère des prêtres Chaldéens et Egyptiens, et de la Phénicie elle-même... L'avenir du monde en dépend !...

— Oh ! oh !...... Hiram !..... répartit le pharaon avec un sourire.

— Roi, poursuivit le Phénicien, les dieux t'ont donné la sagesse, l'énergie et la générosité, tu es donc des nôtres... Toi seul, parmi les souverains terrestres, tu peux être initié, car toi seul tu sauras accomplir de grandes choses... Aussi tu acquerras une puissance comme aucun homme encore n'en eut jamais.....

Le pharaon ressentit en son cœur la douceur de l'orgueil, mais il se domina.

— Ne me loue pas, dit-il, pour ce que je n'ai pas fait encore, mais dis-moi quels profits le percement du canal apporterait à la Phénicie et à mon empire ?

Hiram se cala dans le fauteuil, et se mit à parler d'une voix étouffée :

— Sache ceci, ô notre maître, qu'à l'orient, au sud et au nord de l'Assyrie et de Babylone, il n'y a ni désert ni marécages habités par des monstres étranges, mais d'immenses pays, d'immenses empires ; ce sont des pays si grands, que l'infanterie de Votre Sainteté, renommée par ses marches, devrait aller, presque deux ans, toujours vers l'orient, avant d'en atteindre les frontières.....

Ramsès releva ses sourcils, comme un homme qui permet à quelqu'un de mentir, tout en sachant qu'il ment.

Hiram haussa légèrement les épaules, et continua :

— Au sud-est de Babylone, au bord d'une grande mer. demeurent près de cent millions d'hommes, qui possèdent des rois puissants, des prêtres plus savants que les prêtres Egyptiens, des livres anciens, d'adroits artisans..... Ces peuples savent non seulement fabriquer des tissus, des meubles et des ustensiles, aussi beaux que ceux des Egyptiens, mais depuis un temps immémorial, ils ont sur terre et dessous des temples plus magnifiques et plus riches que ceux d'Egypte.....

— Continue! continue, dit le maître, mais on ne pouvait reconnaître à son visage, s'il était intrigué par la description, ou indigné par le mensonge.

— Dans ces pays, il y a des perles, des pierres précieuses, de l'or, du cuivre..... il y a des blés singuliers, des fleurs et des fruits..... il y a enfin des forêts où l'on peut marcher des mois entiers parmi des arbres plus gros que les colonnes de vos temples, plus hauts que les palmiers..... La population de ces contrées est simple et douce..... Et si Votre Sainteté envoyait là-bas sur ses vaisseaux, deux de ses régiments, vous pourriez conquérir une étendue de terre supérieure à celle de l'Egypte entière, plus riche que le trésor du Labyrinthe.

Demain, si Votre Sainteté y consent, je vous enverrai des échantillons des tissus, des bois et des bronzes de là-bas... Je vous enverrai aussi deux grains des baumes merveilleux de ces pays; quand l'homme les avale, les portes de l'éternité s'ouvrent devant lui, et il peut éprouver un bonhéur que les dieux seuls ont en partage.

— Je demande vivement les échantillons des tissus et des produits, interrompit le pharaon. — Quant aux baumes..... peu importe! Nouis jouirons assez de l'éternité et des dieux après la mort.....

— Et loin, très loin, à l'est de l'Assyrie, continua Hiram, s'étendent encore des pays plus grands, ayant près de deux cents millions de population...

— Comme les millions vous sont faciles!... dit le maître en souriant.

Hiram mit la main sur son cœur.

— Je jure, dit-il, sur l'âme de mes ancêtres, et sur mon honneur, que je dis la vérité.

Le pharaon fit un mouvement : un si grand serment l'avait étonné.

— Continue..... continue..... dit-il.

— Eh bien, ces pays, poursuivit le Phénicien, sont très étranges. Ils sont habités par des peuples aux yeux retroussés et à la peau jaune. Ces peuples ont un maître qui s'appelle fils du Ciel. Il les gouverne par l'entremise de Sages, qui pourtant ne sont pas des prêtres, et qui n'ont pas un pouvoir aussi grand que ceux d'Egypte..... Au surplus, ces peuples ressemblent aux Egyptiens... Ils honorent leurs ancêtres morts, et tiennent beaucoup à leurs restes. Ils emploient une écriture qui rappelle la vôtre, l'écriture sacerdotale..... Mais, ils portent de longues robes de tissus totalement inconnus chez nous. ils ont des sandales pareilles à de petits bancs, et ils couvrent leurs têtes de boîtes pointues... Les toits de leurs maisons sont également en pointes, et relevés sur les bords. Ces peuples extraordinaires ont du blé qui rend plus que le froment d'Egypte, et ils en font une boisson plus forte que le vin. Ils ont aussi une plante dont les feuilles donnent de la vigueur aux membres, de la gaîté à l'esprit, et qui permettent même de se passer de sommeil. Ils ont un papier, qu'ils savent orner de dessins multicolores, et ils ont une terre qui, après cuisson, brille comme du verre, et vibre comme du métal.....

Demain, si votre Sainteté le permet, j'enverrai des échantillons des produits de ces peuples.....

— Hiram, tu racontes d'étranges choses !... dit le pharaon. Je ne vois cependant aucun rapport entre ces singularités et le canal que vous voulez creuser.....

— Je répondrai brièvement, répartit le Phénicien. — Quand il y aura un canal, toute la flotte phénicienne et égyptienne passera sur la mer Rouge, de là plus loin, et, dans le

cours de quelques mois elle atteindra ces riches pays, où il est presque impossible d'arriver. Votre Sainteté, continua-t-il les yeux brillants, ne voit-elle pas les trésors que nous y trouverons?... De l'or, des gemmes, du blé, des bois!... Je te jure, Seigneur, poursuivit-il avec enthousiasme, qu'il te sera plus facile d'avoir de l'or, qu'aujourd'hui du cuivre, le bois coûtera moins que la paille, et l'esclave que la vache. Permets seulement, Seigneur, de creuser le canal, et loue-nous une cinquantaine de mille de tes soldats.

Ramsès s'était enflammé également.

— Cinquante mille soldats, répéta-t-il. — Et combien me donnerez-vous pour cela?.....

— Je l'ai déjà dit à Votre Sainteté. mille talents par an pour le droit de faire les travaux, et cinq mille pour les travailleurs, que nous nourrirons et rétribuerons nous-mêmes.

— Et vous me les épuiserez de travail ?—

— Les dieux nous en préservent!... s'écria Hiram. Il n'y a plus de bonne affaire quand les travailleurs périssent..... Les soldats de Votre Sainteté ne travailleront pas davantage près du canal, que près des fortifications ou des routes..... et quelle gloire pour vous, Seigneur!..... quels revenus pour le trésor!..... quel profit pour l'Egypte!..... Le plus pauvre des paysans pourra avoir une petite maison de bois, plusieurs têtes de bétail, des meubles et peut-être même un esclave..... Aucun pharaon n'a élevé l'empire si haut, et n'a exécuté une œuvre aussi grandiose! Car, que seront les pyramides, auprès de ce canal qui facilitera le transport des trésors du monde entier?.....

— Oui, ajouta le pharaon, et cinquante mille hommes de troupes sur la frontière orientale.....

— Naturellement!.... s'écria Hiram. — Devant une force pareille, dont l'entretien ne coûtera rien à Votre Sainteté, l'Assyrie n'osera pas étendre la main vers la Phénicie...

Le plan était si éblouissant, et il promettait de tels béné-

fices que Ramsès XIII se sentit étourdi. Mais il se domina.

— Hiram, dit-il, tu fais de belles promesses... Si belles, que je crains, que tu ne caches derrière elles des résultats moins favorables. C'est pourquoi je dois y réfléchir profondément moi-même et prendre conseil des prêtres.

— Jamais ils n'y consentiront de leur plein gré!..... s'écria le Phénicien. — Quoique..... (puissent les dieux me pardonner mon blasphème) je suis sûr, que si aujourd'hui le pouvoir suprême de l'Empire passait aux mains des prêtres, dans quelques mois ils s'adresseraient à nous pour cette constuction.

Ramsès le regarda avec un froid mépris.

— Vieillard, dit-il, laisse-moi le souci de faire obéir les prêtres, toi, donne seulement les preuves que tu as dit vrai. Je serais un très piètre roi, si je ne savais écarter les obstacles se dressant entre ma volonté et les affaires de l'Etat.

— En vérité, tu es un grand souverain, ô notre maître, murmura Hiram en se courbant jusqu'à terre.

La nuit était déjà avancée. Le Phénicien prit congé du pharaon et quitta le palais, en la compagnie de Thoutmos. Et le lendemain, il envoya par Dagon, une cassette avec les échantillons des pays inconnus.

Le maître y trouva de petites statues des dieux, des tissus, et des anneaux indiens, des petits morceaux d'opium et dans un second compartiment, une poignée de riz, des feuilles de thé, quelques coupes de porcelaine ornées de peintures et plusieurs dessins, exécutés sur du papier, avec des couleurs et de l'encre de Chine.

Il examina tout cela avec la plus grande attention et il avoua que tous ces échantillons lui étaient inconnus : riz, papier, images de gens aux chapeaux pointus et aux yeux bridés.

Il ne doutait déjà plus de l'existence d'un nouveau pays,

où tout était autre qu'en Egypte : les montagnes, les arbres, les maisons, les ponts, les vaisseaux.

« Et un tel pays existe sans nul doute depuis des siècles, pensait-il, nos prêtres le savent, connaissent ses richesses, mais n'en disent rien..... Evidemment ce sont des traîtres qui veulent appauvrir les pharaons, et limiter leur pouvoir, pour les précipiter ensuite du trône. Mais..... oh! mes ancêtres et mes successeurs, se disait-il dans l'âme, je vous prends à témoins, que je mettrai fin à ces indignités. Je relèverai la sagesse, mais j'exterminerai le mensonge, et je donnerai à l'Egypte une période où elle pourra respirer..... »

En pensant ainsi, le maître leva les yeux, et aperçut Dagon qui attendait ses ordres.

— Ta cassette est très curieuse, dit-il au banquier, mais ce n'est pas cela que je voulais de vous.....

— Si Votre Sainteté daigne signer une convention avec Hiram, Tyr et Sidon déposeront tous leurs trésors à vos pieds.

Ramsès fronça les sourcils. L'audace du Phénicien qui osait lui poser des conditions lui avait déplu. Il répondit donc froidement.

— Je réfléchirai et je rendrai réponse à Hiram. Tu peux te retirer, Dagon.

Après le départ du Phénicien, Ramsès se remit à penser. La réaction commençait à s'éveiller en son âme.

— Ces marchands, se disait-il en son cœur, me considèrent comme un des leurs..... bah!..... ils osent me montrer de loin un sac d'or, pour me forcer au traité!..... Je ne sais si aucun pharaon leur a jamais permis pareille familiarité. Je dois changer cela. Les gens qui tombent face contre terre devant les envoyés d'Assar, ne peuvent me dire : « Signe et tu recevras... » Stupides rats phéniciens, qui s'étant faufilés jusqu'au palais du roi, le considèrent comme leur étable à porcs. »

Plus il pensait, plus il se remémorait l'attitude de Hiram et de Dagon et plus la colère s'emparait de lui violemment.

« Comment, osent-ils..... comment osent-ils me poser des conditions?...»

— Hé!..... Thoutmos, appela-t-il.

Son favori se présenta aussitôt.

— Qu'ordonnes-tu, mon maître?

— Envoie l'un des officiers subalternes chez Dagon, pour l'informer qu'il cesse d'être mon banquier. Il est trop bête pour une si haute charge.....

— Et à qui Votre Sainteté va-t-elle destiner cet honneur?

— En ce moment, je ne sais..... Il faudra trouver quelqu'un parmi les marchands égyptiens ou grecs..... En dernier ressort nous aurons recours... aux prêtres.

Cette nouvelle parcourut tout le palais du roi, et avant qu'une heure se fût écoulée, elle vola jusqu'à Memphis. Dans toute la ville, on racontait que les Phéniciens étaient tombés en disgrâce auprès du pharaon, et vers le soir, le peuple commençait déjà à démolir les magasins des étrangers abhorrés.

Les prêtres respirèrent. Herhor rendit même visite au saint Méfrès et lui dit :

— Mon cœur sentait que notre maître se détournerait de ces païens s'abreuvant du sang du peuple. Je pense que, de notre côté, il convient de lui témoigner de la reconnaissance.

— Et de lui ouvrir peut-être les portes de nos trésors?... demanda âprement le saint Méfrès..... Ne vous pressez pas, Votre Excellence..... J'ai déjà déchiffré ce jouvenceau et malheur à nous si nous lui permettons une fois de prendre le pas sur nous.....

— Mais s'il rompait avec les Phéniciens?

— Il y gagnerait lui-même, dit Méfrès, car il ne leur payerait pas ses dettes.

— A mon avis, reprit Herhor après réflexion, c'est le moment où nous pouvons reconquérir la faveur du jeune

pharaon. Ardent dans la colère, il sait pourtant être reconnaissant..... Je l'ai éprouvé moi-même.

— Autant de mots, autant d'erreurs!..... interrompit l'intraitable Méfrès. — Car d'abord ce prince n'est pas encore pharaon, puisqu'il n'a pas été couronné au temple..... En second lieu, jamais il ne sera un véritable pharaon, car il dédaigne les consécrations de grand-prêtre. Et enfin, ce n'est pas nous qui avons besoin de sa faveur, mais c'est lui qui a besoin de la faveur des dieux qu'il outrage à chaque instant.

Méfrès, haletant de colère, se reposa et poursuivit :

— Il a séjourné un mois dans le sanctuaire de Hator, il a écouté la plus haute sagesse, et aussitôt après, il est entré en rapport avec les Phéniciens. Bah!..... il a fréquenté le temple d'Astarté, et il en a enlevé une prêtresse, ce qui est un manquement aux principes de toutes les religions. Puis il s'est moqué publiquement de ma piété... il a comploté avec des hommes inconsidérés comme lui, et à l'aide des Phéniciens, il a dérobé des secrets d'Etat. Et dès qu'il est monté sur le trône... je me trompe, dès qu'il a gravi les premières marches du trône, il prend en horreur les prêtres, il met le désordre parmi les paysans et la soldatesque, et il renouvelle des accords avec les Phéniciens. As-tu oublié tout cela, noble Herhor? Et si tu t'en souviens, ne comprends-tu pas les dangers qui nous menacent avec ce jouvenceau?... Car n'a-t-il pas sous la main, l'aviron de la nef de l'Etat, qui s'avance parmi les courants et les rocs. Qui m'assure que cet insensé qui hier a mandé chez lui les Phéniciens et, aujourd'hui, s'est brouillé avec eux n'accomplira pas demain quelque chose qui expose l'Etat à la ruine?

— Alors... quoi? demanda Herhor en le regardant dans les yeux d'une manière perçante.

— Ceci, nous n'avons aucune raison de lui témoigner de la reconnaissance, ou pour parler avec plus de vérité, de la fai-

blesse. Et comme il veut à toutes forces de l'argent, nous ne lui en donnerons pas !...

— Et... et quoi ensuite?..... demanda Herhor.

— Ensuite il gouvernera l'Etat, et augmentera l'armée sans argent, répartit Méfrès irrité.

— Et... et si son armée affamée veut piller les temples?... demanda Herhor de nouveau.

— Ha!... Ha!... Ha!... se mit à rire Méfrès.

Soudain il redevint grave, et, s'inclinant, il dit d'un ton ironique :

— Voilà qui regarde déjà Votre Excellence..... Un homme, ayant, comme vous, gouverné l'Etat de si longues années, a dû se préparer à de semblables périls.

— Admettons, dit lentement Herhor, admettons que je trouverai des moyens contre le danger qui menacerait l'Etat. Mais, vous, Votre Noblesse, qui êtes le doyen des grands-prêtres, réussiriez-vous à empêcher l'outrage du sacerdoce et des temples?

Un instant tous deux se regardèrent dans les yeux.

— Tu demandes si je le pourrais?... dit Méfrès, si je le pourrais?... Je n'aurai même pas à essayer. Les dieux ont déposé dans mes mains la foudre pour anéantir tout sacrilège.

— Peuh!... murmura Herhor.— Qu'il en soit donc ainsi.

— D'accord ou non avec le Conseil Suprême des prêtres, ajouta Méfrès. — Quand la barque chavire ce n'est pas le moment de discuter avec les rameurs.

Ils se séparèrent tous les deux, sombres d'esprit. Or, le soir de ce même jour, le pharaon les manda.

Ils vinrent à l'heure indiquée, chacun de son côté. Ils firent un profond salut au maître, et se placèrent chacun dans un angle sans se regarder l'un l'autre.

« Seraient-ils en mésintelligence? pensa Ramsès. — Ce ne serait pas un mal... »

Un instant après, entrèrent le saint prêtre Sem et le prophète Pen-ta-our. Alors Ramsès s'assit sur une estrade, indiqua aux quatre prêtres des tabourets bas en face de lui.

— Saints pères ! dit-il, je ne vous ai pas appelés jusqu'ici en conseil, parce que tous mes ordres avaient trait uniquement aux choses militaires.

— C'était le droit de Votre Sainteté, intervint Herhor.

— J'ai donc fait ce que j'ai pu, dans un si court laps de temps, pour accroître les forces défensives de l'Etat. J'ai créé deux nouvelles écoles d'officiers, et j'ai rendu l'existence à cinq régiments licenciés...

— Tu en avais le droit, Seigneur, dit Méfrès.

— Je ne parle pas des autres améliorations militaires, car vous autres, saintes gens, ces choses ne vous intéressent point,

— Tu as raison, Seigneur, dirent en même temps Méfrès et Herhor.

— Mais il est une autre affaire, poursuivit le pharaon, satisfait de l'approbation des deux dignitaires, à l'opposition desquels il s'attendait.— Le jour des funérailles de mon père approche, et le trésor ne possède pas les fonds suffisants.

Méfrès se leva du tabouret.

— Osiris-Mer-Amen-Ramsès, dit-il, fut un maître juste, qui assura une paix durable à son peuple et de la gloire aux dieux. Que Votre Sainteté permette donc que les funérailles de ce pieux pharaon se fassent aux frais des temples.

Ramsès XIII s'étonna et s'émut de cet hommage rendu à son père. Un moment il garda le silence, comme s'il ne pouvait trouver de réponse, enfin il répartit :

— Je vous suis très reconnaissant pour l'hommage rendu à mon père égal aux dieux. J'autorise de semblables funérailles, et encore une fois, je vous remercie beaucoup.

Il s'interrompit, appuya sa tête sur sa main, et réfléchit comme s'il se livrait une lutte en lui-même. Soudain, il releva la tête, sa figure était animée, ses yeux brillaient.

— Saints hommes, dit-il, je suis ému de cette preuve de votre sympathie. Si la mémoire de mon père vous est si chère, vous ne pouvez donc pas être mal disposé pour moi.....

— Votre Sainteté en doute-t-elle?... interrompit le grand-prêtre Sem.

— Tu dis vrai, poursuivit le pharaon, je vous ai injustement soupçonnés de prévention contre moi... Mais je veux le réparer, je serai donc sincère avec vous...

— Que les dieux bénissent Votre Sainteté !... dit Herhor.

— Je serai sincère. Mon divin père, par suite de l'âge, de la maladie et peut-être de ses occupations sacerdotales, ne pouvait consacrer aux affaires de l'Etat autant de forces et de temps que je puis le faire. Moi, je suis jeune, bien portant, libre, je veux donc gouverner et je gouvernerai seul. Comme un chef doit conduire son armée sur sa propre responsabilité, et suivant son plan personnel, ainsi moi, je dirigerai l'empire. Voilà ma volonté formelle, et je ne m'en écarterai pas. Mais je comprends, que fussè-je le plus expérimenté, je ne saurais me passer de serviteurs fidèles et de sages conseillers. Et c'est pourquoi de temps en temps, je vous demanderai votre opinion sur diverses affaires.....

— C'est bien pour cela que nous sommes le Conseil Suprême auprès du trône de Votre Sainteté, insinua Herhor.

— Oui, continua le pharaon avec animation, je profiterai de vos services, et dès cet instant même...

— Ordonne, seigneur, dit Herhor.

— Je veux améliorer le sort du peuple égyptien. Mais comme en de semblables affaires, une action trop précipitée ne peut qu'apporter des dommages, je leur octroierai pour commencer une petite chose, après six jours de travail, un septième jour de repos...

— Il en fut ainsi, pendant tout le cours de la dix-huitième dynastie... C'est une loi vieille comme l'Egypte elle-même, dit Pen-ta-our.

— Le repos tous les sept jours donnera à chaque travailleur cinquante jours par an, c'est-à-dire, enlèvera à son maître cinquante drachmes. Et sur un million de travailleurs, l'Etat perdra dix mille talents par an..... dit Méfrès. — Nous l'avons déjà calculé dans les temples !... ajouta-t-il.

— Oui, répliqua vivement Pen-ta-our, il y aura des pertes mais seulement la première année. Car les années suivantes, quand le peuple aura accru ses forces par le repos, il fera tout regagner avec usure...

— Tu dis vrai, répondit Méfrès, mais en tout cas il faut avoir dix mille talents pour cette première année. Quant à moi, je pense que même vingt mille ne seraient pas de trop...

— Tu as raison, noble Méfrès, dit le pharaon en prenant la parole. — Avec les changements que je veux introduire dans mon empire, vingt et même trente mille talents ne seront pas une somme trop grande. C'est pourquoi, saints hommes, ajouta-t-il vivement, j'aurai besoin de votre aide...

— Nous sommes prêts, dit Méfrès, à soutenir chaque projet de Votre Sainteté de nos prières et de nos processions.

— Bien, bien, priez et encouragez la nation à la prière. Mais en outre, donnez à l'Etat trente mille talents, répondit le pharaon.

Les grands prêtres se taisaient. Le maître attendit un instant ; à la fin, il se tourna vers Herhor.

— Votre Excellence se tait ?

— O notre souverain, tu l'as dit toi-même, le trésor n'a pas d'argent même pour les funérailles d'Osiris-Mer-Amen-Ramsès. Je ne puis donc deviner, où nous pourrions prendre trente mille talents ?...

— Et le trésor du Labyrinthe ?.....

— Ce sont les trésors des dieux ; on ne pourrait y toucher que dans un besoin très pressant de l'Etat, répartit Méfrès.

Ramsès XIII bouillonna de fureur.

— Si ce ne sont pas les paysans, s'écria-t-il en frappant

du poing l'appui de son fauteuil, c'est moi qui ai besoin de cette somme!.....

— Votre Sainteté, répliqua Méfrès, peut dans le cours de l'année gagner bien plus de trente mille talents, et l'Egypte deux fois autant.....

— Par quel moyen?

— Un moyen très simple, poursuivit Méfrès. — Ordonne, roi, de chasser les Phéniciens de l'Empire.

Il semblait que le maître allait se jeter sur l'audacieux grand prêtre; il pâlit, ses lèvres frémirent, et les yeux lui sortirent des orbites. Mais en un instant il se domina, et dit d'une voix étonnamment calme :

— En voilà assez!..... Si vous n'avez que de tels conseils à me donner, je m'en passerai..... Les Phéniciens n'ont-ils par nos signatures que nous leurs payerons fidèlement les dettes contractées?..... Cela ne t'est pas venu à l'esprit, Méfrès?.....

— Que votre Sainteté me pardonne, mais en cet instant d'autres pensées m'occupaient. Tes ancêtres, Seigneur, ont gravé non sur des papyrus, mais sur le bronze et la pierre, que les dons offerts par eux aux dieux et aux temples, appartiennent et appartiendront toujours aux dieux et aux temples.

— Et à vous, dit railleusement le pharaon.

— Autant à nous, répondit l'audacieux grand-prêtre, que l'Etat appartient à toi, ô souverain. Nous avons la garde de ces trésors et nous les multiplions, mais nous n'avons pas le droit de les gaspiller.

Le maître. haletant de colère, quitta la séance, et se rendit dans son cabinet. La situation lui apparaissait cruellement claire.

Il ne doutait déjà plus de la haine que les prêtres lui portaient. C'étaient les mêmes dignitaires, étourdis d'orgueil, qui, l'an dernier, ne lui avaient pas donné le corps d'armée de Memphis, et qui ne l'avaient fait vice-roi, qu'après qu'il eût

parut s'humilier en s'éloignant du palais. Les mêmes, qui contrôlaient chacun de ses mouvements, faisaient sur lui des rapports, mais ne lui avaient pas même parlé, à lui, l'héritier du trône, du traité avec l'Assyrie. Les mêmes, qui le trompaient dans le temple de Hator, et qui aux bords des lacs Natron avaient massacré les prisonniers auxquels lui, avait promis leur grâce.

Le pharaon se remémorait les saluts de Herhor, les regards de Méfrès, et leur ton à tous deux. Sous leurs dehors prévenants surgissait à tout instant leur orgueil, et le peu de cas qu'ils faisaientde lui..... Il a besoin d'argent, et eux lui promettent des prières, bah!..... ils osent même dire qu'il n'est pas le maître exclusif de l'Egypte.

Le jeune souverain sourit involontairement; il pensait aux pâtres gagés, disant au propriétaire du troupeau qu'il n'a pas le droit d'en faire ce qu'il veut!.....

Mais outre le côté visible, il y avait un côté menaçant. Dans le trésor, il se trouvait mille talents peut-être, qui au taux habituel des dépenses, pouvaient suffire de sept à dix jours. Et après?..... Comment se comporteraient les fonctionnaires, les serviteurs, et avant tout, les troupes, non seulement sans solde mais affamées?.....

Les grands-prêtres connaissaient cette situation du pharaon : s'ils ne se hâtaient pas de le secourir, c'est donc qu'ils voulaient le perdre..... Et encore, le perdre, dans le délai de quelques jours, avant même les funérailles de son père.

Ramsès se ressouvint d'un incident de son enfance.

Il était à l'école des prêtres, quand pour la fête de la déesse Mout, parmi d'autres divertissements, on fit venir le plus fameux bouffon de l'Egypte.

Cet artiste jouait le rôle d'un héros malheureux. Lorsqu'il ordonnait, on ne l'écoutait pas; à sa colère, on répondait par des rires, et quand pour punir les railleurs, il saisit une hache, la hache se brisa dans sa main.

Enfin, on lâcha sur lui un lion. et quand le héros désarmé, se mit à fuir, il apparut que ce n'était pas un lion qui le poursuivait. mais un pourceau dans une peau de lion.

Les élèves et les maîtres riaient aux larmes de ces aventures, mais le petit prince restait sombre ; il plaignait l'homme, s'élançant vers de grandes choses, mais retombant couvert de risée.

Cette scène et les sentiments qu'il avait éprouvés alors, renaissaient aujourd'hui dans la mémoire du pharaon.

— Voilà ce qu'ils veulent faire de moi ! . . . . . se dit-il.

Le désespoir l'envahissait, car il sentait qu'avec le dernier talent dépensé finirait sa puissance, et avec elle, sa vie.

Mais ici un revirement se produisit. Le maître s'arrêta au milieu de sa chambre. réfléchissant :

— Que peut-il m'arriver ? . . . . . Rien que la mort . . . . . Je m'en irai vers nos illustres ancêtres, vers Ramsès-le-Grand . . . Et il ne faudrait pourtant pas leur dire. que j'ai succombé sans me défendre . . . . . car après les malheurs de la vie terrestre, je rencontrerais une honte éternelle. Comment ? . . . . . Lui, le vainqueur des lacs Natron devrait céder devant une poignée d'imposteurs, avec qui un seul régiment asiatique n'aurait pas fort à faire ! . . . . . Ainsi parce que Méfrès et Herhor veulent gouverner l'Egypte et le pharaon, ses troupes doivent souffrir la faim, et un million de paysans ne pas obtenir la faveur du repos . . . . . Mais ce sont ses ancêtres qui ont érigé ces temples ? . . . . . Ce sont eux qui les ont remplis de butin ? . . . . . Et qui gagnait les batailles : les prêtres ou les soldats ? . . . . . Qui donc a le droit aux trésors, les prêtres, ou bien le pharaon ou son armée ?

Le jeune maître haussa les épaules, et manda Thoutmos. Malgré l'heure avancée, le favori royal parut immédiatement.

— Sais-tu ? dit le pharaon. les prêtres m'ont refusé un emprunt, bien que le trésor soit vide.

Thoutmos se redressa.

— Votre Sainteté ordonne de les conduire en prison? demanda-t-il.

— Tu le ferais?...

— Aucun officier en Egypte n'hésiterait à exécuter un ordre de notre maître et de notre chef.

— En ce cas, dit lentement le pharaon, en ce cas, il ne faut emprisonner personne. J'ai trop de puissance quant à moi, et trop de mépris pour eux. On n'enferme pas dans une caisse blindée une charogne que l'on rencontre sur la route, on la contourne.

— Mais on met une hyène en cage, murmura Thoutmos.

— Il est encore trop tôt, répondit Ramsès. — Je dois être miséricordieux pour ces gens, du moins jusqu'aux funérailles de mon père. Car autrement, ils seraient capables de faire quelque coquinerie à sa momie, et de troubler le repos de son âme... Et maintenant, va demain chez Hiram, et dis-lui de m'envoyer ce prêtre dont nous avons parlé.

— Il sera fait ainsi, mais je dois avertir Votre Sainteté que le peuple a assailli aujourd'hui les maisons des Phéniciens de Memphis.

— Oh, oh!... c'était inutile.

— Il me semble aussi, poursuivit Thoutmos, que depuis que Votre Sainteté a ordonné à Pen-ta-our, de s'enquérir de la situation des paysans et des travailleurs, les prêtres excitent à la révolte, les nomarques et les nobles... Ils disent, Seigneur, que tu veux ruiner la noblesse au profit des paysans.

— Et la noblesse le croit?

— Il est des nobles qui le croient. Mais il en est aussi, qui répondent sans détours que c'est là une intrigue des prêtres contre Votre Sainteté.

— Et si réellement, je voulais améliorer le sort des paysans? demanda le pharaon.

— Tu feras, Seigneur, ce qu'il te plaira, répliqua Thoutmos.

— Oh! voilà une réponse que je comprends! s'écria gaiement Ramsès XIII. — Sois tranquille, et dis aux nobles que non seulement ils ne perdront rien, en exécutant mes ordres, mais encore, que leur fortune et leur importance grandiront. Les richesses de l'Egypte doivent enfin être arrachées aux mains indignes, et rendues aux serviteurs fidèles.

Le pharaon congédia son favori et, satisfait, alla se reposer. Maintenant son désespoir momentané lui paraissait risible.

Le lendemain, vers midi, on avertit Sa Sainteté qu'une députation de marchands Phéniciens venait d'arriver.

— Ils veulent peut-être se plaindre de l'attaque de leurs maisons, demanda le pharaon.

— Non, répartit l'aide de camp, ils veulent vous présenter leurs hommages.

Effectivement, plusieurs Phéniciens, sous la conduite de Rabsoun, étaient venus avec des présents. Quand le maître se montra à eux, ils se prosternèrent, après quoi Rabsoun, déclara que, suivant une vieille coutume, ils osaient déposer une misérable offrande aux pieds du souverain, qui leur donnait la vie à eux, et la sécurité à leurs biens.

Après quoi, ils déposèrent sur les tables, des plats d'or, des chaînes et des coupes pleines de joyaux. Quant à Rabsoun, il plaça au pied du trône un plateau avec un papyrus où les Phéniciens s'engageaient à donner à l'armée toutes choses nécessaires jusqu'à concurrence de deux mille talents.

C'était là un présent considérable ; tout ce qu'avaient offert les Phéniciens représentait une somme de trois mille talents.

Ramsès XIII respira : la banqueroute du trésor, et par suite la nécessité d'employer les moyens violents contre les prêtres, était reculée d'une dizaine de jours encore.

Le soir, derechef sous la sauvegarde de Thoutmos, le noble Hiram se présenta dans le cabinet de Sa Sainteté. Cette fois, il ne se plaignit pas de sa fatigue, mais il tomba

face contre terre, et d'une voix gémissante, il se mit à maudire le stupide Dagon.

— J'ai appris, dit-il, que cette lèpre a osé rappeler à Votre Sainteté notre accord au sujet du canal allant à la mer Rouge... Qu'il soit anéanti !... Que la lèpre le torde ! . . . Que ses enfants deviennent gardeurs de pourceaux, et ses petits-enfants juifs... Quant à toi, maître, ordonne seulement, et tout ce que la Phénicie a de richesses, elle le déposera à tes pieds sans aucun reçu, ni traité... Sommes-nous des Assyriens, ou... des prêtres, ajouta-t-il tout bas, pour que ne nous suffise pas la seule parole d'un si puissant potentat.

— Et si moi, Hiram, je demandais vraiment une forte somme ? demanda le pharaon...

— Laquelle ?

— Par exemple... trente mille talents...

— Tout de suite ?

— Non, dans le courant de l'année.

— Votre Sainteté l'aura, répondit Hiram sans prendre le temps de la réflexion.

Le maître fut stupéfait d'une telle libéralité.

— Oui, mais je dois vous donner un gage...

— Uniquement pour la forme, répliqua le Phénicien.— Votre Sainteté nous donnera en gage les mines, pour ne pas éveiller les soupçons des prêtres... N'était cela, la Phénicie se donnerait tout entière à vous, sans gages ni reçus...

— Et le canal ?... Dois-je signer tout de suite le traité ? demanda le pharaon

— Nullement, Votre Sainteté concluera le traité avec nous, quand il lui plaira.....

Ramsès se croyait transporté au ciel. En cet instant enfin, il connut la douceur de la puissance royale. et cela, grâce aux Phéniciens !.

— Hiram, dit-il, ne se dominant déjà plus, je vous donne

aujourd'hui, à vous, Phéniciens, la permission de construire le canal qui unira la Méditerranée à la mer Rouge...

Le vieillard tomba aux pieds du pharaon.

— Tu es le plus grand roi qu'on ait jamais vu sur terre! s'écria-t-il.

— Pendant un temps, défense d'en parler à personne, car les ennemis de ma gloire sont là qui veillent. Mais pour que tu aies une certitude, je te donne mon anneau royal. Le voilà...

Il retira de son doigt un anneau orné d'une pierre magique sur laquelle était gravé le nom d'Horus, et il le passa au doigt du Phénicien.

— La fortune de toute la Phénicie est à vos ordres! répétait Hiram profondément ému. — Seigneur, tu accompliras des œuvres, qui feront retentir ton nom jusqu'à ce que le soleil s'éteigne.....

Le pharaon pressa contre lui la tête grise de Hiram, et lui ordonna de s'asseoir.

— Nous sommes donc alliés, dit le maître au bout d'un instant, et j'ai l'espoir qu'il en résultera de la prospérité pour l'Egypte et pour la Phénicie.

— Pour le monde entier!... interrompit Hiram.

— Mais, dis-moi, prince, d'où te vient une telle confiance en moi?...

— Je connais le noble caractère de Votre Sainteté. O maître, si tu n'étais pharaon, tu deviendrais en quelques années le plus fameux des marchands phéniciens, et le président de notre Conseil.

— Admettons-le, répartit Ramsès. — Mais, moi, pour vous tenir mes promesses, je dois auparavant terrasser les prêtres. C'est une lutte et le résultat de la lutte est incertain.

Hiram sourit.

— Seigneur, dit-il, si nous étions assez vils pour t'abandonner aujourd'hui, quand ton trésor est vide et tes ennemis hardis; tu serais vaincu dans la lutte! Car l'homme privé de

moyens perd facilement courage, et d'un roi indigent, se détournent et son armée, et ses sujets, et ses dignitaires..... Mais, si toi, Seigneur, tu as notre or et nos agents, et ton armée et tes généraux, tu auras autant de mal avec les prêtres, qu'un éléphant avec un scorpion. A peine auras-tu posé le pied sur eux, que déjà ils seront en miettes... D'ailleurs, ce n'est pas mon affaire. Dans le jardin, attend le prêtre Samentou, à qui Votre Sainteté a ordonné de venir. Moi, je me retire, c'est maintenant son heure... Mais je ne retire pas mes offres d'argent, et jusqu'à concurrence de trente mille talents, Votre Sainteté n'a qu'à ordonner.

Hiram se prosterna de nouveau et sortit, en promettant d'envoyer immédiatement Samentou.

Une demi-heure après, le grand-prêtre parut. Comme il convenait à un adorateur de Set, il ne rasait ni sa barbe rousse ni ses cheveux touffus ; sa figure était sévère, mais ses yeux pleins d'intelligence. Il s'inclina sans trop d'humilité, et supporta tranquillement les regards du pharaon qui le sondaient jusqu'à l'âme.

— Assieds-toi, dit le maître.

Le grand-prêtre s'assit sur le sol.

— Tu me plais, dit Ramsès. Tu as l'allure et la physionomie d'un Hycsos, et les Hycsos sont les plus valeureux soldats de mon armée.

Puis il demanda soudain :

— C'est toi qui as parlé à Hiram du traité de nos prêtres avec les Assyriens ?...

— C'est moi, répartit Samentou sans baisser les yeux.

— Tu as pris part à cette indignité ?

— Non. J'ai surpris ce conciliabule... Dans les temples, comme dans le palais de Votre Sainteté, les murs sont percés de canaux par l'intermédiaire desquels on peut, même du sommet des pylônes, entendre ce qui se dit dans les souterrains...

— Et des souterrains, on peut s'adresser aux personnes habitant les pièces du haut?... interrompit le pharaon.

— Et feindre les conseils des dieux, ajouta gravement le prêtre.

Le pharaon sourit. C'était donc avec raison qu'il avait supposé que ce n'était pas l'esprit de son père, mais bien les prêtres qui avaient parlé à sa mère et à lui.

— Pourquoi as-tu confié aux Phéniciens, un grand secret d'Etat? demanda Ramsès.

— Parce que je voulais prévenir un traité honteux, également nuisible aux Phéniciens et à nous.

— Tu pouvais avertir quelqu'un des nobles Egyptiens.

— Qui?... demanda le prêtre. — Ceux qui vis-à-vis de Herhor sont sans force, ou bien ceux qui m'auraient dénoncé à lui, et m'auraient exposé à mourir dans les tourments?.. Je l'ai dit à Hiram, car il était en relations avec nos dignitaires, que je ne vois jamais.

— Et pourquoi Herhor et Méfrès ont-ils conclu un semblable accord? interrogea le pharaon.

— Ce sont à mon avis des gens d'un esprit faible, apeurés par Béroès, grand-prêtre Chaldéen. Il leur a dit, que pendant dix ans, les mauvais sorts étaient suspendus sur l'Egypte, que si, pendant ce laps de temps, nous entreprenions une guerre contre l'Assyrie, nous serions vaincus.

— Et ils l'ont cru?...

— Il paraît que Béroès leur a fait voir des miracles. Il s'est même enlevé dans les airs... Incontestablement, c'est une chose étrange, mais moi, je ne comprendrai jamais que nous devions perdre la Phénicie, parce que Béroès sait planer au-dessus de la terre.

— Alors, toi aussi, tu ne crois pas aux miracles?...

— Cela dépend, répondit Samentou. — Il semble que Béroès accomplit réellement des choses extraordinaires, mais quant à nos prêtres, ils abusent et le peuple et ses souverains.

— Tu détestes le corps sacerdotal ?

Samentou décroisa les mains.

— Ils me détestent aussi, et ce qui est pis, ils me traitent avec mépris, sous prétexte que je suis au service de Set. Cependant, qu'est-ce donc que ces dieux, dont à l'aide de cordes, il faut faire remuer la tête et les bras !... Ou encore, qu'est-ce que ces prêtres qui, feignant la piété et l'abstinence, ont jusqu'à dix femmes, dépensent plusieurs talents par an, volent les offrandes déposées sur les autels, et ne sont guère plus savants que les élèves de l'école supérieure.

— Mais toi, tu acceptes des présents des Phéniciens ?...

— De qui en prendrais-je ?..... Seuls les Phéniciens honorent vraiment Set, et craignent qu'il ne noie leurs vaisseaux. Chez nous il n'y a que les pauvres qui le respectent. Si je m'en tenais à leurs offrandes, je mourrais de faim, moi et mes enfants.

Le pharaon pensa que ce prêtre n'était pourtant pas un méchant homme, bien qu'il trahît les mystères des temples. En outre il paraissait savant et disait la vérité.

— As-tu entendu parler, demanda encore le maître, du canal devant unir la Méditerranée à la mer Rouge ?

— Je connais cette affaire. Depuis plusieurs centaines d'années déjà, nos ingénieurs ont étudié ce projet.

— Et pourquoi ne l'a-t-on pas exécuté jusqu'à présent ?

— Parce que les prêtres craignent de voir aborder en Egypte des peuples étrangers qui pourraient saper notre religion et ruiner ainsi nos revenus.

— Est-ce vrai ce que Hiram m'a dit des peuples habitant l'Extrême-Orient ?

— Absolument vrai. Nous les connaissons de longue date, et il ne se passe pas dix ans, que nous n'obtenions de ces pays quelque joyau, quelque dessin ou quelque produit ?. . .

Le pharaon demeura de nouveau pensif, et demanda soudain :

— Me serviras-tu fidèlement, si je te fais mon conseiller?

— Je servirai Votre Sainteté à la vie et à la mort. Mais, si je devenais le conseiller du trône, les prêtres qui me haïssent s'indigneraient.

— Ne penses-tu pas qu'on puisse les abattre?

— Et très facilement même! répliqua Samentou.

— Quel serait donc ton plan, si je devais m'en débarrasser?

— Il faudrait s'emparer du trésor du Labyrinthe, dit le prêtre.

— Tu parviendrais jusque-là?

— J'ai déjà beaucoup d'indices, je trouverai le reste, car je sais où chercher.

— Et puis? demanda le pharaon.

— Il faudrait intenter à Herhor et à Méfrès, un procès de haute trahison pour relations secrètes avec l'Assyrie.

— Et les preuves?

— Nous les trouverons avec l'aide des Phéniciens, répondit le prêtre.

— Serait-ce sans danger pour l'Egypte?

— Sans aucun. Il y a quatre cents ans, le pharaon Amenhotpou IV renversa le pouvoir des prêtres en instituant la foi en un seul dieu, Râ-Harmakhis. Il s'entend qu'à cette occasion il prit le trésor des temples et autres dieux..... Or alors ni le peuple, ni les troupes, ni les nobles, ne prirent le parti des prêtres..... Que serait-ce aujourd'hui où l'ancienne foi est très affaiblie!.....

— Qui a donc décidé Amenhotpou? demanda le pharaon.

— Un simple prêtre, Ey.

— Mais qui après la mort d'Amenhoptou IV devint l'héritier de son trône? dit Ramsès en regardant le prêtre droit dans les yeux.

Mais Samentou répondit tranquillement :

— Cet événement prouve qu'Amenhotpou fut un souverain faible qui tenait plus à la gloire de Râ qu'à son empire.

— En vérité, tu es un vrai sage!..... dit Ramsès.

— Au service de Votre Sainteté.

— Je te nomme mon conseiller, reprit le pharaon. — Oui, mais en ce cas, tu ne peux me visiter en cachette; installe-toi chez moi.....

— Pardonne, Seigneur, mais tant que les membres du Conseil suprême ne seront pas en prison pour conciliabules avec les ennemis de l'Etat, ma présence au palais apporterait plus de mal que de bien. Je servirai donc et conseillerai Votre Sainteté, mais en secret.....

— Et tu trouveras la route du trésor du Labyrinthe?

— J'ai, Seigneur, l'espoir, qu'avant ton retour de Thèbes, j'aurai mené à bien cette affaire. Et quand nous aurons transporté les trésors dans votre palais, quand le tribunal aura flétri Herhor et Méfrès, que Votre Sainteté peut ensuite grâcier, alors avec votre autorisation, je me produirai ouvertement. Et je cesserai d'être prêtre de Set qui ne fait que détourner avec effroi les gens de ma personne.

— Et penses-tu que tout ira bien?.....

— J'en donne ma vie comme enjeu!..... s'écria le prêtre. Le peuple aime votre Sainteté, il est donc facile de l'exciter contre les trahisons des dignitaires..... L'armée vous obéit, comme à aucun pharaon depuis l'époque de Ramsès-le-Grand..... Alors, qui te résistera?..... Et de plus Votre Sainteté a derrière Elle les Phéniciens, et l'argent, la plus grande force qui soit au monde!....

Quand Samentou prit congé du pharaon, le maître lui permit de baiser ses pieds, et lui fit don d'une lourde chaîne d'or ainsi que d'un bracelet enrichi de saphirs.

Peu de dignitaires conquéraient pareille faveur après des années entières de services.

La visite et les promesses de Samentou emplirent le cœur du pharaon d'un nouveau courage.

Si l'on arrivait à s'emparer du trésor du Labyrinthe, une

petite part suffirait pour délivrer la noblesse des dettes phéniciennes, améliorer le sort du paysan, et racheter les biens mis en gage.

Et de quels monuments l'Etat s'enrichirait.....

Oui, les réserves du Labyrinthe pouvaient écarter tous les embarras du pharaon. Car qu'importe que la Phénicie lui offre un fort emprunt? Cet emprunt, il faudra le payer quelque jour, intérêts compris, et tôt ou tard, donner en gage le reste des domaines royaux. Ce n'était donc qu'éloigner la ruine et non y remédier.



CHAPITRE VII

Ramsès XIII au Labyrinthe

Vers le milieu du mois de Famenout (janvier) le printemps commença. Toute l'Egypte verdoyait de froment naissant, et sur les pièces de terre noire fourmillaient des groupes de paysans, semant le lupin, la fève, les haricots et l'orge. Dans l'air montait le parfum des fleurs d'oranger. L'eau avait beaucoup baissé, découvrant chaque jour de nouvelles bandes de terrain.

Les préparatifs des funérailles d'Osiris-Mer-Amen-Ramsès étaient terminés.

La vénérable momie du roi était déjà enfermée dans un coffre blanc, dont la partie supérieure reproduisait parfaitement les traits du défunt. Le pharaon semblait regarder avec ses yeux d'émail, et sa face divine exprimait une douce tristesse : non le regret du monde qu'il avait quitté, mais la pitié pour les hommes, condamnés encore aux tracas de la vie temporaire.

Le portrait du pharaon avait sur la tête un bonnet égyptien à raies blanches et bleues, au cou des cordons de pierres précieuses ; sur la poitrine, l'image d'un homme agenouillé, les mains étendues ; sur les pieds, les images des dieux, des oiseaux sacrés, et des yeux, non enchâssés dans des figures, mais comme regardant dans l'espace.

Le corps du roi ainsi garni, reposait sur un lit précieux, dans une petite chapelle de cèdre, aux parois couvertes d'inscriptions célébrant la vie et les actions du mort. Au-dessus du corps, planait un merveilleux épervier à tête humaine, et près

du lit, jour et nuit veillait un prêtre, déguisé en Anubis, le dieu à la tête de chacal, présidant aux funérailles.

En outre, on avait préparé un lourd sarcophage de basalte, qui formait le cercueil extérieur de la momie. Ce sarcophage avait également les contours et les traits du pharaon défunt, il était couvert d'inscriptions et d'images de gens en prières, de saints oiseaux et de scarabées.

Le 17 de Famenout, on transporta la momie, sa chapelle et son sarcophage du quartier des morts au palais du roi, et on l'installa dans la salle la plus grande.

Cette salle s'emplit aussitôt de prêtres chantant des hymnes funèbres, de courtisans et de serviteurs du roi défunt, et surtout de ses femmes, qui gémissaient si haut, que l'on pouvait entendre leurs cris de l'autre côté du Nil.

— O Seigneur!..... O notre maître!..... criaient-elles, pourquoi nous quittes-tu?..... Toi si beau, toi si bon?..... O toi qui si volontiers causait avec nous, tu te tais maintenant, pourquoi?..... Tu aimais pourtant notre société, et aujourd'hui tu es si loin de nous?.....

Et pendant ce temps les prêtres chantaient :

Chœur I. — JE SUIS TOUMOU, QUI EST L'UNIQUE.....

Chœur II. — JE SUIS RA, DANS SON PREMIER ÉCLAT.

Chœur I. — JE SUIS LE DIEU QUI S'ENGENDRE LUI-MÊME.....

Chœur II. — QUI SE DONNE A LUI-MÊME SON NOM, ET QUE NUL, PARMI LES DIEUX NE PEUT ARRÊTER.

Chœur II. — JE SAIS LE NOM DU GRAND DIEU QUI EST LA-BAS.

Chœur II. — CAR JE SUIS LE GRAND OISEAU BENOU, QUI ESSAYE, CE QUI EST [1].

Après deux jours de gémissements et de cérémonies religieuses, s'arrêta devant le palais, un grand char en forme de barque. Ses extrémités étaient ornées de têtes de moutons, et

1 Expressions authentiques. (Note de l'auteur.)

d'éventails de plumes d'autruches, et au-dessus d'un précieux baldaquin se dressaient un aigle et le serpent urœus, symbole de la puissance du pharaon.

On plaça sur le char la sainte momie, malgré l'opposition violente des femmes de la cour. On voyait les unes se cramponner au cercueil, les autres supplier les prêtres de ne pas leur prendre leur bon maître, d'autres encore s'égratigner le visage et s'arracher les cheveux, et même frapper les hommes qui portaient le corps.

Les cris étaient terribles.

Enfin, le char ayant reçu le corps divin s'ébranla au milieu de la multitude du peuple qui avait envahi tout l'espace entre les palais et le Nil. Et là aussi, il y avait des hommes souillés de boue, égratignés, couverts de haillons funèbres, qui criaient à perdre haleine. A côté d'eux, conformément au rituel funèbre, des chœurs s'échelonnaient tout le long de la route.

Chœur I. — A l'Occident, a la demeure d'Osiris, a l'Occident tu t'en vas, toi qui étais le meilleur des hommes, toi qui détestais la fausseté.

Chœur II. — A l'Occident ! Plus d'homme ne fleurira aimant autant la vérité, ayant si grande horreur du mensonge.

Chœur des bouviers. — A l'Occident, ô taureaux qui traînez le catafalque, a l'Occident !... Votre maître vient derrière vous.

Chœur III. — A l'Occident, a l'Occident, la terre des justes !..... La place que tu aimais gémit et se lamente.

La foule du peuple. — En paix, en paix, vers Abydos !... Descends en paix vers Abydos !... Puisses-tu aborder en paix, a l'Occident de Thèbes !...

Chœur des pleureuses. — O notre maître, ô notre maître, les dieux eux-mêmes pleurent quand tu t'en vas a l'Occident.

Chœur des Prêtres. — Il est heureux, le louable, car la destinée lui permet d'aller reposer au tombeau qu'il s'est préparé lui-même.

Chœur des bouviers. — A l'Occident, ô taureaux qui traînez le catafalque, a l'Occident !... Votre maître vient derrière vous.

Chœur du peuple. — Vas en paix a Abydos.. En paix a Abydos, vers la mer Occidentale [1].

De distance en distance se tenait un détachement de troupes saluant le maître par un sourd roulement de tambours, et lui disant adieu par un bruit effroyable de trompettes. Ce n'était pas un cortège funèbre, mais une marche triomphale vers la terre des dieux.

A une certaine distance derrière le char, marchait Ramsès XIII entouré d'une suite de généraux, et derrière lui, la reine Nikotris appuyée sur deux dames de la cour. Ni le fils, ni la mère ne pleuraient, puisqu'ils savaient (ce qu'ignorait le simple peuple) que le maître défunt se trouvait déjà aux côtés d'Osiris, et qu'il était si satisfait de son séjour dans la patrie de la félicité, qu'il ne voudrait pas revenir sur la terre.

Après une marche de plusieurs lieues, accompagnée de cris ininterrompus, le corps s'arrêta au bord du Nil.

Là, on le retira du char en forme de nef, et on le transporta sur une véritable barque, dorée, sculptée, couverte de peintures, munie de voiles blanches et pourpre.

Les femmes de la cour essayèrent une fois encore d'arracher la momie aux prêtres, une fois encore tous les chœurs et toutes les musiques militaires retentirent. Puis, sur le bateau portant la momie royale, montèrent la reine Nikotris et plusieurs prêtres ; le peuple se mit à jeter des bouquets et des guirlandes, et les rames fendirent l'eau bouillonnante.....

Ramsès XII, quittant pour la dernière fois son palais, se

1 Expressions authentiques. (Note de l'auteur.)

dirigeait par le Nil vers son tombeau à Thèbes. Mais en chemin, comme un souverain plein de sollicitude, il devait s'arrêter dans toutes les localités fameuses pour leur dire adieu.

Le voyage se prolongea longtemps. Jusqu'à Thèbes, il y avait près de cent milles, on remontait le fleuve, le long duquel la momie devait rendre visite à plusieurs temples, et prendre part aux solennités religieuses.

Quelques jours après le départ de Ramsès XII pour le repos éternel, Ramsès XIII alla ressusciter par sa vue les cœurs de ses sujets morts de douleur, recevoir leurs hommages et déposer les offrandes aux dieux.

Derrière le maître défunt étaient partis, chacun sur sa propre barque, tous les grands prêtres, les plus anciens des prêtres en grand nombre, les plus riches propriétaires terriens, et la plus grande partie des nomarques. Aussi le nouveau pharaon pensait-il, non sans amertume, que son cortège serait très peu nombreux.

Mais il en fut autrement. Aux côtés de Ramsès XIII se trouvèrent tous les généraux, un grand nombre de fonctionnaires, quantité de petite noblesse, et tout le sacerdoce inférieur, ce qui donna même au pharaon plus d'étonnement que de plaisir.

Ce n'était là que le commencement. Quand la barque du jeune maître déboucha sur le Nil, une telle masse de canots grands et petits, pauvres et riches, se détachèrent à sa rencontre, qu'ils cachèrent presque le fleuve. Ils étaient montés par des familles nues de paysans et d'ouvriers, par des marchands élégamment vêtus, par des Phéniciens aux éclatantes couleurs, par d'agiles rameurs grecs et même par des Assyriens et des Hittites.

Cette foule ne criait pas, mais hurlait ; elle ne se réjouissait pas, elle devenait folle. A chaque instant sur la barque royale, quelque députation se hissait pour baiser le tillac, que touchaient les pieds du maître, et pour offrir des présents :

une poignée de blé, un morceau de tissu, une simple cruche de grès, un couple d'oiselets, et surtout une gerbe de fleurs. Ainsi le pharaon n'avait pas dépassé Memphis, qu'il avait fallu à plusieurs reprises débarrasser le bateau pour qu'il ne sombrât pas sous les présents.

Les jeunes prêtres se disaient entre eux, qu'excepté Ramsès-le-Grand, aucun pharaon n'avait été salué avec un enthousiasme pareil.

Tout le voyage de Memphis à Thèbes s'accomplit de la même manière et l'exaltation du peuple grandissait au lieu de s'affaiblir. Les paysans abandonnaient leurs champs, et les artisans leurs établis ; ils voulaient jouir de la vue du nouveau souverain, dont les intentions avaient déjà fait naître des légendes. On s'attendait à d'immenses changements, sans que personne sût lesquels. Une seule chose était sûre, la sévérité des fonctionnaires s'était adoucie, les Phéniciens levaient les impôts d'une manière moins inconsidérée, et le peuple égyptien, humble d'ordinaire, commençait à relever la tête vis-à-vis des prêtres.

— Que le pharaon le permette seulement, disait-on dans les cabarets, dans les champs et sur les places, et nous ferons rentrer les saints pères dans l'ordre. . . . . C'est par leur faute que nous payons de forts impôts, et que les plaies ne se cicatrisent jamais sur nos épaules !.....

A sept milles au sud de Memphis, s'étendait parmi les ramifications des montagnes libyennes, le pays de Phioum ou de Fayoum, curieux en ceci qu'il était l'œuvre de mains humaines.

Jadis en cet endroit était une dépression désertique, entourée d'un amphithéâtre de montagnes dénudées. C'est le pharaon Amenemhât, trois mille cinq cents ans avant le Christ, qui entreprit le premier de la transformer en une contrée fertile.

Dans ce but, il avait séparé du reste la partie orientale de

la dépression, et il avait entouré ce morceau d'une digue puissante haute comme une maison à cinq étages, épaisse à la base de cent pas environ, et longue de près de quarante kilomètres.

De cette manière, on créa un réservoir, capable de contenir près de trois milliards de mètres cubes d'eau, dont la superficie occupait près de trois cents kilomètres carrés. Ce réservoir servait à irriguer quatre cent mille arpents de terrain, et en outre, au moment de la crue du fleuve, il absorbait le trop plein des eaux, et il sauvait une notable partie de l'Egypte d'une inondation soudaine.

On appelait cet énorme amas d'eau le lac Moeris, et on le mettait au nombre des merveilles du monde. Grâce à lui la vallée désertique se changea en la riche terre de Phioum, où vivaient dans l'abondance près de vingt mille habitants. Dans cette province, outre des palmiers et du froment, on élevait les plus belles roses, dont l'essence se colportait par toute l'Egypte et par delà ses frontières.

L'existence du lac Mœris était liée à une autre merveille du travail des ingénieurs Egyptiens, le canal Joseph.

Ce canal large de deux cents pas, longeait pendant une cinquantaine de milles la rive occidentale du Nil. Eloigné de deux milles de la rivière, il servait à irriguer les terrains avoisinant les montagnes libyennes, et il conduisait l'eau au lac Mœris.

A l'entour du pays de Phioum, se dressaient quelques vieilles pyramides et quantité de moindres tombeaux. Et sur la frontière orientale, dans le voisinage du Nil, s'élevait le célèbre Labyrinthe (Lope-ro-hounit). Construit également par Amenemhât, il avait la forme d'un immense fer à cheval, occupant une superficie de mille pas de long sur six cents de large.

Cet édifice était le plus grand trésor de l'Egypte. Là, reposaient les momies de beaucoup de pharaons fameux, de prêtres éminents, de généraux et d'architectes. Là reposaient

aussi les restes des animaux vénérés, surtout des crocodiles. Là enfin s'abritait la fortune de l'empire d'Egypte, amassée pendant des siècles, et dont il est difficile aujourd'hui de se faire l'idée.

Le Labyrinthe n'était ni accessible du dehors, ni trop étroitement surveillé; il était gardé par un petit détachement de troupes sacerdotales, et quelques prêtres d'une honnêteté éprouvée. La sécurité du trésor reposait véritablement sur ce fait, qu'à l'exception de quelques personnes, nul ne savait où le chercher au milieu du Labyrinthe, qui se divisait en deux étages : un étage souterrain et un étage supérieur, dont chacun comptait quinze cents chambres !. . . .

Tout pharaon, tout grand-prêtre, enfin tout grand trésorier, et tout grand-juge avait le devoir aussitôt son entrée en fonctions, d'examiner de ses propres yeux les richesses de l'Empire. Mais malgré cela, aucun des dignitaires n'aurait jamais pu y accéder, ni même remarquer où se trouvait le trésor. Dans le corps principal, ou dans l'une des ailes, sur terre ou dessous ?

Pour certains le trésor était logé véritablement sous terre, très loin de l'enceinte du Labyrinthe proprement dit. Beaucoup croyaient le trésor situé sous le fond du lac, pour qu'en cas de besoin, on pût le noyer sous l'eau. Enfin, aucun dignitaire de l'Etat n'aimait à s'occuper de cette question, sachant que la tentation des richesses des dieux entraîne la perte du sacrilège.

Peut-être bien, d'ailleurs, que les non initiés auraient réussi à en découvrir la route, si la crainte ne les avait paralysés. Une mort temporelle et une mort éternelle menaçaient l'homme et sa famille qui eût osé d'un esprit impie, dévoiler de semblables cachettes.

Arrivé en ces régions, Ramsès XIII visita tout d'abord la province de Fayoum. Elle ressemblait à l'intérieur d'un plat creux, dont le lac formait le fond, et les collines le rebord.

Partout où l'œil se tournait, partout il rencontrait la verdure des herbages gonflés de sève et diaprés de fleurs, des buissons de palmiers, des bosquets de figuiers et de tamarins, parmi lesquels, du lever au coucher du soleil, se répandait le chant des oiseaux et les joyeuses voix humaines.

C'était peut-être le coin le plus fortuné de l'Egypte.

Le peuple reçut le pharaon avec un immense enthousiasme. On le couvrit de fleurs, lui et sa suite, on lui offrit plusieurs flacons de parfums les plus coûteux, et pour dix talents d'or et de pierres précieuses.

Le maître séjourna deux jours dans cette joyeuse contrée où la joie semblait fleurir sur les arbres, planer dans l'air, miroiter dans les eaux du fleuve. Mais on lui rappela qu'il devait visiter le Labyrinthe.

Il quitta Phioum avec un soupir, et en continuant sa route, il regardait en arrière, mais son attention fut bientôt attirée par un colossal édifice, de teinte sombre, se déployant majestueusement sur une colline.

Devant la porte de l'immortel Lope-ro-hounit, il fut salué par un petit groupe de prêtres, à l'extérieur ascétique, et par un petit détachement de troupes, dont chaque soldat était complètement rasé.

— Ces gens ont l'air de prêtres ! . . . . . s'écria Ramsès.

— Aussi bien, chacun d'eux a-t-il reçu les premières consécrations et les centeniers, les consécrations supérieures, répondit le grand-prêtre de l'édifice.

Après avoir examiné plus attentivement les physionomies de ces étranges soldats qui ne mangeaient pas de viande et professaient le célibat, le pharaon remarqua en eux de la finesse et une tranquille énergie. Il reconnut aussi que sa sainte personne ne produisait en ce lieu aucune impression.

« Je serais très curieux de savoir comment Samentou parviendra ici ? » se dit le maître.

Il avait compris que l'on ne pouvait ni effrayer, ni acheter



— Ceci est le cadavre d'un certain Phénicien.
(*Page 733*).

ces gens-là. Une telle certitude d'eux-mêmes se réflétait sur eux, qu'on eût dit qu'ils avaient chacun à leur disposition des régiments d'esprits invincibles.

« Nous verrons, pensait-il, si ces pieuses gens feront peur à mes Grecs ou à mes Asiatiques? Par bonheur, ceux-ci sont tellement sauvages, qu'ils n'apprécieront même pas leurs mines solennelles..... »

A la demande des prêtres, le cortège de Ramsès XIII resta devant le porche, comme sous la surveillance des soldats à tête rasée.

— Dois-je aussi laisser mon glaive? demanda le pharaon.

— Il ne nous gêne en rien, répondit le gardien en chef.

Le jeune maître avait envie d'administrer au saint homme au moins quelques coups de plat d'épée, pour une telle réponse. Mais il se contint.

Par une cour immense, entre deux rangées de sphinx, le pharaon et les prêtres pénétrèrent dans le bâtiment principal. Là, dans un vestibule très large, mais légèrement obscur, il y avait trois portes, et le gardien demanda :

— Par quelle porte Votre Sainteté veut-elle entrer au trésor?

— Par celle qui nous y mènera le plus rapidement.

Cinq prêtres prirent chacun deux paquets de torches, mais un seul alluma de la lumière. A ses côtés se plaça le gardien en chef tenant dans ses mains un long chapelet de grains sur lesquels étaient inscrits certains signes. Derrière eux venait Ramsès entouré de trois autres prêtres.

Le grand-prêtre avec son chapelet de grains tourna à droite, et entra dans une grande salle, dont les murs et les colonnes, étaient couverts d'inscriptions et de figures. De là ils pénétrèrent dans un corridor étroit qui les fit monter, et ils se trouvèrent dans une autre salle, remarquable par le grand nombre de portes. Là, une pierre du sol glissa devant eux, découvrant une ouverture : ils y descendirent, et de nouveau par un cor-

ridor étroit, ils se dirigèrent vers une chambre qui n'avait aucune porte.

Mais le guide toucha un des hiéroglyphes et la muraille s'écarta devant lui.

Ramsès voulait se rendre compte de la direction où ils allaient mais bientôt l'attention se brouilla en lui. Il voyait seulement qu'on traversait rapidement de grandes salles, de petites chambres, des corridors étroits, qu'on montait péniblement ou qu'on dégringolait, que certaines salles avaient quantité de portes, et que d'autres n'en avaient point du tout. En même temps, il s'aperçut que le guide, devant chaque nouvelle entrée, faisait glisser un grain de son long chapelet, et parfois, à la lueur de la torche qu'il comparait les signes des grains aux signes se trouvant sur les murs.

— Où sommes-nous maintenant, demanda soudain le pharaon, dans le souterrain ou en haut?.....

— Nous sommes au pouvoir des dieux, répondit son voisin.

Après plusieurs détours et allées et venues, le pharaon prit de nouveau la parole :

— Mais nous avons déjà été ici, peut-être même deux fois?.....

Les prêtres se taisaient, mais celui qui portait la torche, éclaira successivement toutes les murailles, et Ramsès après les avoir bien examinées, s'avoua dans l'âme qu'ils n'y étaient pas encore venus.

Dans une petite chambre, sans portes, on baissa la torche, et le pharaon aperçut sur le sol un corps desséché et noir, entouré d'un vêtement pourri.

— Ceci, dit le gardien de l'édifice, est le cadavre d'un certain Phénicien, qui, sous la seizième dynastie essaya de pénétrer dans le Labyrinthe et qui arriva jusqu'ici.

— On le tua? demanda le pharaon.

— Il mourut de faim.

Ils marchaient depuis près d'une demi-heure, quand le

prêtre, portant la torche, éclaira l'arche d'un corridor, où était également un corps desséché.

— Ceci, dit le gardien, est le cadavre d'un prêtre Nubien, qui du temps de l'aïeul de Votre Sainteté essaya d'entrer ici...

Le pharaon ne demanda pas ce qui était arrivé. Il avait l'impression qu'il se trouvait dans un abîme, et que l'édifice l'écrasait de son poids. Quant à s'orienter parmi les centaines de corridors, de salles, de chambres, il n'y songeait déjà plus. Et même il ne désirait pas s'expliquer par quel miracle s'écartaient devant lui les murs de pierre, ou s'abaissaient les dalles.

« Samentou ne fera rien, se disait-il dans l'âme, ou il périra comme ces deux dont il faut même que je lui parle. »

Jamais encore il n'avait ressenti une telle oppression, un tel sentiment d'impuissance et de néant. Par moments, il lui semblait que les prêtres allaient le laisser dans une des étroites chambres dépourvues de portes. Le désespoir l'envahissait alors ; il portait la main gauche à son glaive, et il était prêt à les mettre tous en pièces. Mais il se ressouvenait aussitôt que sans leur aide, il ne sortirait pas de là, et il baissait la tête.

Oh, s'il pouvait du moins voir un instant la lumière du jour !... Combien terrible doit être la mort parmi ces trois mille pièces, pleines de pénombre ou d'obscurité !.....

Les âmes de héros ont des moments de profond accablement, dont l'homme ordinaire ne peut même pas se douter.

La marche durait depuis une heure environ, quand ils entrèrent dans une salle basse soutenue par des piliers octogonaux. Les trois prêtres qui entouraient le pharaon se dispersèrent, et Ramsès aperçut que l'un d'eux s'appuyait contre une colonne et semblait s'abîmer en elle.

Au bout d'un instant, dans l'une des murailles, une étroite ouverture se dévoila, les prêtres revinrent à leur place, et leur guide ordonna d'allumer quatre torches. Puis tous se dirigèrent vers la dite ouverture et s'y glissèrent avec précaution.

— Voilà les réserves... dit le gardien de l'édifice.

Les prêtres allumèrent rapidement les torches assujetties aux colonnes et aux murs, et Ramsès aperçut une série de pièces immenses emplies d'objets les plus variés, d'une valeur infinie. Dans cet entassement chaque dynastie — sinon chaque pharaon — avait déposé ce qu'elle avait de plus remarquable et de plus précieux.

Il y avait donc des chars, des canots, des lits, des tables, des coffres et des trônes d'or ou plaqués d'or, et si élégamment incrustés d'ivoire, de nacre, et de bois de couleur, que ces riens, des artisans artistes avaient mis des dizaines d'années à les fabriquer. Il s'y trouvait des armures, des boucliers et des carquois étincelants de pierres précieuses; des vases, des plats, et des cuillers d'or pur, des habits précieux et des baldaquins.

Tout cela, grâce à la sécheresse et à la pureté de l'air, se conservait sans altération depuis des siècles.

Parmi les curiosités, le pharaon remarqua le modèle en argent du palais assyrien offert à Ramsès XII par Sargon. Le grand-prêtre en expliquant au pharaon l'origine de chaque don observait avec soin la physionomie du maître, mais au lieu de l'émerveillement devant les trésors, il aperçut du mécontentement.

— Dites-moi, Votre Excellence, demanda soudain le pharaon, de quel profit sont ces trésors enfermés dans cet endroit obscur?...

— Une grande force réside en eux, au cas où l'Egypte se trouverait en danger, répondit le grand-prêtre. Avec quelques-uns de ces heaumes, de ces chars, de ces glaives, nous pourrions nous acheter les sympathies de tous les satrapes assyriens. Le roi Assar lui-même ne résisterait pas au présent d'objets pour sa salle du trône ou son arsenal.

— Je pense qu'ils aimeraient mieux nous ravir tout par le glaive, que de se procurer quelques trésors par de la bienveillance à notre égard, interrompit le maître.

— Qu'ils essayent !... dit le prêtre.

— Je comprends... Vous avez sans doute des moyens pour anéantir les trésors. Mais en ce cas personne n'en profitera plus.

— Ceci n'est pas de ma compétence, répondit le gardien en chef. Nous gardons ce qu'on nous a confié, et nous agissons comme il nous est ordonné.

— Ne vaudrait-il pas mieux employer des parcelles de ces trésors pour soutenir les caisses de l'Etat, et relever l'Egypte de l'infortune où elle est tombée ? demanda le pharaon.

— Ceci ne nous regarde pas.

Le pharaon fronça les sourcils. Un moment il examina les objets — sans grand enthousiasme d'ailleurs — enfin il demanda encore :

— Soit. Ces ouvrages artistiques peuvent servir à nous concilier les dignitaires Assyriens. Mais si la guerre éclatait avec l'Assyrie, avec quoi obtiendrions-nous du blé, des armes et des hommes chez les peuples qui ne se connaissent pas aux curiosités ?

— Qu'on ouvre le trésor !... dit le grand-prêtre.

Cette fois les prêtres se dispersèrent, deux disparurent presque dans le fût des colonnes, et l'un monta par une échelle contre la muraille, et manœuvra quelque chose auprès d'une figure sculptée.

De nouveau une porte cachée s'écarta, et Ramsès entra dans le trésor proprement dit.

C'était une vaste chambre, remplie de matériaux inestimables. Il s'y trouvait des cuves d'argile pleines de poudre d'or, des lingots d'or, disposés comme des briques, et des barres d'or liées ensemble. Des lingots d'argent, rangés près de l'une des parois, formaient comme un mur large de plusieurs mètres, et s'élevant jusqu'au plafond.

Dans les niches et sur des tables de marbre, s'amoncelaient des pierres précieuses de toutes couleurs, rubis, topazes, éme-

raudes, saphirs, diamants, enfin perles de la grosseur d'une noix et même d'un œuf d'oiseau. Plus d'un de ces joyaux aurait suffi à acheter une ville.

— Voilà nos richesses en cas de malheur, dit le prêtre gardien.

— Quel malheur attendez-vous? demanda le pharaon. Le peuple est pauvre, la noblesse et la cour endettées, l'armée réduite de moitié, le pharaon n'a pas d'argent... L'Egypte s'est-elle jamais trouvée dans une situation plus mauvaise?

— Elle fut dans une situation pire, quand elle fut asservie par les Hycsos.

— D'ici quelques années, repartit Ramsès, les Israëlites eux-mêmes nous asserviront, si les Libyens et les Ethiopiens ne les préviennent. Et alors toutes ces belles gemmes, brisées en morceaux, iront orner les sandales des juifs et des nègres.

— Que Votre Sainteté soit tranquille. En cas de besoin, non seulement le trésor, mais le Labyrinthe lui-même, y compris ses gardiens, disparaîtront sans laisser de traces.

Ramsès comprit définitivement qu'il avait devant lui des fanatiques, ne pensant qu'à une chose, ne laisser jamais personne devenir maître du trésor.

Le pharaon s'assit sur un tas de briques d'or et dit :

— Alors vous gardez ces richesses pour le temps où le malheur serait sur l'Egypte?

— Bienheureux maître, tu dis vrai.

— Soit. Mais, gardiens, qui vous persuadera que ce moment est venu, s'il venait?

— Pour ceci, il faudrait convoquer une assemblée extraordinaire d'Egyptiens natifs, où prendraient place, le pharaon, treize prêtres du plus haut grade, treize nomarques, treize nobles, treize officiers et treize marchands, ouvriers et paysans.

— Ainsi, à une assemblée pareille, vous feriez remise des trésors? demanda le pharaon.

— Nous donnerions la somme nécessaire, si toute l'assemblée, comme un seul homme, déclarait l'Eygpte en danger, et.....

— Et quoi ?...

— Et si la statue d'Amon à Thèbes, confirmait cette déclaration.

Ramsès baissa la tête pour cacher l'expression d'un grand contentement. Il avait déjà son plan.

« L'assemblée, je réussirai à la réunir, et à l'incliner à l'unanimité, se disait-il. Il me semble aussi que la divine statue d'Amon confirmera la décision, si je fais cerner ses prêtres par mes Asiatiques. »

— Je vous remercie, saints hommes, dit-il à haute voix, de m'avoir montré les choses de prix dont la grande valeur ne m'empêche pas d'être le plus pauvre des rois de ce monde. Et maintenant, je vous demande de me faire sortir d'ici par un chemin plus court et plus commode.

— Nous souhaitons à Votre Sainteté, répondit le gardien, d'ajouter une quantité égale de richesses au Labyrinthe..... Quant à la route pour sortir d'ici, il n'y en a qu'une et nous devons revenir par la même.

L'un des prêtres présenta à Ramsès quelques dattes, un autre un flacon de vin fabriqué avec une substance réconfortante. Le pharaon retrouva ses forces et marcha gaiement.

— Je donnerais beaucoup, disait-il en riant, pour comprendre tous les détours de ce chemin bizarre !

Le prêtre qui les guidait s'arrêta.

— Je certifie à Votre Sainteté, dit-il, que nous-mêmes, nous ne comprenons pas, que nous ne nous rappelons pas cette route, bien que chacun de nous l'ait accomplie plusieurs fois...

— Alors, comment parvenez-vous ici ?

— Nous profitons de certaines indications, mais si, en cet instant même, nous en perdions une, nous péririons aussi de faim.

Ils débouchèrent enfin dans le vestibule, et de là dans la cour. Le pharaon se mit à regarder tout autour de lui, et respira à plusieurs reprises.

— Pour tous les trésors du Labyrinthe, s'écria-t-il, je ne voudrais pas les garder! La terreur me tombe sur la poitrine, quand je pense qu'on peut mourir dans ces caves de pierre.

— Mais on peut s'y attacher aussi, répondit le grand-prêtre en souriant.

Le pharaon remercia chacun de ses guides et termina ainsi :

— Je serais heureux de vous accorder quelque faveur, demandez donc...

Mais les prêtres écoutaient avec indifférence, et leur chef dit :

— Pardonne-moi, Seigneur, mon audace, mais... que pouvons-nous désirer?... Nos figues et nos dattes sont aussi douces que celles de ton jardin, l'eau aussi bonne que celle de ton puits. Et si les richesses nous attiraient, n'en avons-nous pas davantage que tous les rois ensemble!...

« Ceux-là, je ne les fléchirai par rien, pensa le pharaon, mais..... je leur donnerai la décision de l'assemblée et le décret d'Amon. »



CHAPITRE VIII

Les Plans de Samentou

Après avoir quitté Phioum, le pharaon et son cortège continuèrent plusieurs jours leur route vers le Sud, en remontant le Nil, entourés d'un nuage de barques, salués d'acclamations, inondés de fleurs.

Des deux côtés de la rivière, sur un fond de vertes prairies, s'étendaient en files ininterrompues les chaumières d'argile des paysans, les bosquets de figuiers, les bouquets de palmiers. D'heure en heure apparaissait le groupe de maisons blanches de quelque petite ville, ou bien une ville plus considérable avec des bâtisses polychromes, et les énormes pylônes des temples.

A l'Occident, la muraille des montagnes libyennes se dessinait indistinctement ; par contre, à l'Orient, la chaîne arabique se rapprochait de plus en plus du fleuve. Et l'on pouvait voir les rocs déchiquetés de couleur sombre, jaune ou rose, rappelant par leurs formes les ruines de forteresses ou de temples, bâtis par des géants.

Au milieu du Nil, on rencontrait des îles qui semblaient émergées de la veille, et qui aujourd'hui déjà étaient couvertes d'une végétation luxuriante, et habitées par d'innombrables troupes d'oiseaux. Quand le cortège bruyant du pharaon s'avançait, les oiseaux apeurés prenaient leur vol, et tournoyant au-dessus des barques joignaient leurs cris à la puissante voix du peuple. Sur tout cela planait un ciel infiniment pur et une lumière si pleine de vie, qu'inondées par elle

la noire terre prenait de l'éclat, et les pierres, des teintes irisées.

Le temps s'écoulait donc gaiement pour le pharaon. D'abord, les cris incessants l'avaient agacé ; mais ensuite il s'y était si bien accoutumé que déjà il n'y faisait plus attention. Il pouvait lire et relire les documents, tenir conseil et même dormir.

A trente ou quarante milles de Phioum, sur la rive gauche du Nil s'étendait la grande ville de Siout ou Ramsès XIII se reposa plusieurs jours. Il convenait même de s'arrêter, car la momie du roi défunt séjournait encore à Abydos, ou près du tombeau d'Osiris, on célébrait des prières solennelles.

Siout était une des villes les plus riches de la Haute-Egypte. C'est là qu'on fabriquait les fameux ustensiles d'argile blanche et noire, et que l'on tissait les soies : là était le principal marché, où l'on amenait les marchandises des oasis, éparpillées dans le désert. Là enfin, se trouvait le célèbre temple d'Anubis, le dieu à la tête de loup.

On était arrivé en cet endroit depuis deux jours quand on annonça à Sa Sainteté le prêtre Pen-ta-our, président de la Commission d'enquête sur la situation du peuple.

— As-tu quelque nouvelle ? demanda le maître.

— Celle-ci : toute l'Egypte bénit Votre Sainteté. Tous ceux avec qui j'ai causé sont pleins d'espoir, et disent que votre règne sera une renaissance pour l'empire.

— Je veux, répartit le pharaon, que mes sujets soient heureux, et que le peuple respire. Je veux que l'Egypte ait comme jadis, huit millions d'habitants, et qu'elle reconquière les terrains que le désert lui a arrachés. Je veux que l'homme laborieux se repose tous les sept jours et que chaque laboureur possède un lopin de terre en toute propriété.....

Pen-ta-our tomba face contre terre devant le maître plein de mansuétude.

— Lève-toi, dit Ramsès. Je t'avouerai pourtant que j'ai

eu des heures de tristesse pénible. Je vois en effet la misère de mon peuple, je désire le relever, et en même temps, on m'annonce que le trésor est vide. Je sais moi-même mieux que personne que ne possédant pas quelque cinquante mille talents d'argent comptant, je ne pourrai risquer de pareilles améliorations.

Mais aujourd'hui, je suis tranquille, j'ai un moyen de soutirer les fonds nécessaires au Labyrinthe.

Pen-ta-our regarda le souverain avec étonnement.

— Le gardien du trésor m'a expliqué ce que je dois faire, poursuivit le pharaon. Je dois convoquer une assemblée générale de tous les ordres, treize hommes par ordre. Et quand ils auront déclaré que l'Egypte est dans le besoin, le Labyrinthe me fournira des trésors... Dieux ! ajouta-t-il, pour plusieurs... pour un seul de ces joyaux qui se trouvent là-bas, on pourrait donner au peuple cinquante jours de repos par an !... Ils ne seraient jamais mieux employés.

Pen-ta-our secoua la tête.

— Seigneur, dit-il, six millions d'Egyptiens, moi et mes amis tous les premiers, nous consentirons à ce que tu puises dans ce trésor-là. Mais... que Votre Sainteté ne s'illusionne pas !... Cent des plus hauts dignitaires de l'Empire s'y opposeront, et alors le Labyrinthe ne livrera rien.

— Ils veulent donc me voir devenir mendiant auprès de quelque temple ?... dit le pharaon avec éclat.

— Non, répondit le prêtre. Ils craindront que le trésor, une fois entamé, ne vienne à se vider. Ils soupçonneront les serviteurs les plus fidèles de Votre Sainteté d'avoir pris part aux gains coulant de cette somme. Et alors la jalousie leur soufflera : pourquoi, nous aussi, ne pas gagner quelque chose ? Ce n'est pas le mauvais vouloir envers toi, mais la défiance mutuelle et l'envie qui les pousseront à l'opposition.

Le maître après avoir écouté ces paroles se calma et même sourit.

— S'il en est comme tu l'affirmes, cher Pen-ta-our, sois tranquille, dit-il. En cet instant j'ai nettement compris dans quelle intention Amon a institué le pouvoir du pharaon et lui a donné une puissance surhumaine. Afin vois-tu, que cent coquins, même des plus élevés en dignité, ne puissent perdre l'Empire.

Ramsès se leva de son siège et ajouta :

— Dis à mon peuple de travailler et d'être patient... Dis aux prêtres qui me sont fidèles de servir les dieux et de cultiver la sagesse, qui est le soleil du monde. Et laisse-les moi ces dignitaires soupçonneux et disposés à la résistance... Malheur à eux, s'ils irritent mon cœur.

— Seigneur, dit le prêtre, je suis ton serviteur fidèle.

Mais ayant pris congé du pharaon, on aurait pu voir, comme il sortait, du souci sur son visage.

A quinze mille de Siout, en amont du fleuve, les rochers sauvages de l'Arabie touchent presque le Nil. Par contre, les montagnes libyennes s'en écartent si loin, que cette vallée est peut-être la plus large de l'Egypte.

C'est en cet endroit que s'élevaient l'une à côté de l'autre les deux villes vénérables : Thini et Abydos. Là était né Ménès, le premier pharaon de l'Egypte ; là, cent mille ans auparavant on avait déposé au tombeau les restes sacrés du dieu Osiris, qu'avait assassiné traîtreusement son père Typhon.

Là, enfin, en souvenir de grands événements, le mémorable pharaon Séti avait construit un temple où accouraient les pèlerins de l'Egypte entière. Chaque fidèle devait au moins une fois en sa vie toucher du front cette terre bénie. Mais celui-là était vraiment heureux, dont la momie pouvait accomplir le voyage d'Abydos, et s'arrêter au moins de loin sous les murs du sanctuaire.

La momie de Ramsès XII y séjourna plusieurs jours : ce souverain en effet, se distinguait par sa piété. Rien d'étonnant

aussi à ce que Ramsès XIII commençât son règne en rendant hommage au tombeau d'Osiris.

Le temple de Seti n'appartenait pas aux sanctuaires les plus anciens et les plus magnifiques de l'Egypte, mais il se distinguait par la pureté du style égyptien. Sa Sainteté Ramsès XIII accompagné du grand prêtre Sem, le visita et y déposa une offrande.

Les terrains appartenant au temple occupaient un espace de cent cinquante arpents, sur lesquels se trouvaient des étangs poissonneux, des jardins pleins de fleurs, des vergers et des potagers, enfin les maisons ou plutôt les petits palais des prêtres. Partout croissaient des palmiers, des figuiers, des orangers, des peupliers, des acacias qui formaient ou des allées se dirigeant vers les points cardinaux du monde, ou des étendues d'arbres, plantés régulièrement, et presque tous de même hauteur.

Le monde végétal lui-même, sous le regard vigilant des prêtres, ne se développait pas suivant son impulsion propre, créant des assemblages irréguliers, mais pittoresques ; il se disposait au contraire suivant des lignes droites, de même longueur, ou bien il se groupait en figures géométriques.

Les palmiers, les tamarins, les cyprès et les myrtes, c'étaient des soldats alignés en files ou en colonnes. L'herbe, c'était un tapis coupé ras et orné de peintures de fleurs, non pas d'une couleur quelconque, mais de celle qui était nécessaire. Le peuple regardant d'en haut les gazons du temple, y voyait fleurir les images des dieux ou des animaux sacrés, le savant y trouvait des aphorismes écrits en hiéroglyphes.

La partie centrale des jardins était occupée par un rectangle long de neuf cents pieds et large de trois cents. Ce rectangle était entouré d'un mur peu élevé, qui possédait une seule porte visible et plusieurs poternes cachées. Par cette porte, les gens pieux entraient dans la cour au sol dallé de pierres, entourant le monument d'Osiris. Ce n'est qu'au centre

de la cour que s'élevait le sanctuaire, un édifice rectangulaire, de quatre cent cinquante pieds de long sur cent cinquante de large.

De la porte du temple au sanctuaire conduisait une avenue de Sphinx, à corps de lion et à tête humaine. Ils se tenaient sur deux files, dix de chaque côté, ils se regardaient dans les yeux. Seuls, les plus hauts dignitaires pouvaient passer entre eux.

A l'extrémité de l'allée des sphinx, en face de la porte du peuple, se dressaient des obélisques, c'est-à-dire deux fines et hautes colonnes quadrangulaires en granit, sur lesquelles on avait écrit l'histoire du pharaon Seti.

Ce n'était qu'au-delà des obélisques que s'élevait le puissant portail du temple, flanqué des deux côtés d'énormes édifices en forme de pyramides tronquées, nommées pylônes. C'étaient comme deux tours massives, sur les murs desquelles se trouvaient des peintures représentant les victoires de Séti ou les présents qu'il avait offerts aux dieux.

Cette porte ne pouvait pas être franchie par les paysans, mais seulement par les citadins et les classes privilégiées. On entrait par elle au *péristyle*, cour entourée d'un corridor soutenu par une quantité de colonnes. Le péristyle pouvait contenir près de dix mille fidèles.

De la cour, les personnes de la noblesse pouvaient pénétrer encore dans la première salle, la salle *hypostyle;* son plafond s'appuyait sur deux rangées de hautes colonnes, et elle pouvait contenir deux mille participants aux cérémonies religieuses. Cette salle était le point extrême où pouvaient accéder les civils. Les plus hauts dignitaires, mais qui n'avaient reçu aucune consécration n'avaient que le droit de prier là et de regarder seulement de cet endroit la statue voilée du dieu qui s'élevait dans la salle de « la manifestation divine ».

Derrière cette salle se trouvait la pièce des « tables d'offrandes » où les prêtres déposaient les présents apportés aux

dieux par les fidèles. La chambre suivante était celle du « repos » où se reposait le dieu en revenant de la procession ou en s'y rendant, la dernière était la chapelle ou le sanctuaire où demeurait le dieu.

Cette chapelle était généralement petite et obscure, parfois creusée dans un seul bloc de pierre. De petites chapelles l'entouraient de tous côtés, remplies de vêtements et de meubles, des ustensiles et des joyaux du dieu, qui, dans sa retraite inaccessible dormait, se baignait, se parfumait, mangeait et buvait, et même, semblait-il, recevait les visites de jeunes et jolies femmes.

N'entraient dans le sanctuaire que le grand-prêtre et le pharaon régnant, autant qu'il avait obtenu les sacrements. Un simple mortel qui y aurait pénétré pouvait perdre la vie. Les colonnes et les murs de chaque salle étaient couverts d'inscriptions et de peintures explicatives. Dans le corridor entourant la cour, (le péristyle) se trouvaient les noms et les portraits de tous les pharaons, depuis Ménès, premier souverain d'Egypte, jusqu'à Ramsès XII. Dans l'hypostyle ou la salle des nobles, on représentait d'une manière sensible la géographie et la statistique de l'Egypte et des peuples vaincus. Dans la salle de la « Manifestation » se trouvaient un calendrier et le résultat des observations astronomiques. Dans la chambre des « tables d'offrandes » et dans celle du « repos » figuraient les images concernant les cérémonies religieuses, et dans le sanctuaire les préceptes pour évoquer les êtres supra-terrestres et pour se rendre maître des phénomènes de la nature.

Cette dernière sorte de science surhumaine s'exprimait en termes si compliqués que même les prêtres du temps de Ramsès XII ne les comprenaient plus. Seul, le Chaldéen Bérœs devait enfin ressusciter la sagesse mourante.

Après s'être reposé deux jours dans le palais du gouvernement à Abydos, Ramsès XIII se rendit au temple. Il portait une tunique blanche, une cuirasse d'or, un petit tablier à raies

orange et bleu, un glaive d'acier au côté, et un heaume d'or sur la tête. Il monta sur un char dont les chevaux, ornés de plumes d'autruche, étaient conduits par des nomarques, et entouré de sa suite, il se dirigea lentement vers la demeure d'Osiris.

Partout où il promenait ses regards, sur les champs, la rivière, les toits des maisons, même sur les grosses branches des figuiers et des tamarins, partout se pressait une multitude de peuple, et se répandait un cri ininterrompu, semblable au rugissement de la tempête.

Arrivé au temple, le pharaon arrêta ses chevaux et descendit devant la porte du peuple, ce qui plut beaucoup à la populace et réjouit les prêtres. A pied il traversa l'avenue des Sphinx, et salué par les saints hommes, il brûla l'encens devant les statues de Séti, assises de chaque côté du grand portail.

Dans le péristyle, le grand-prêtre attira l'attention de Sa Sainteté sur les portraits artistiques des pharaons, et désigna l'endroit destiné à son portrait à lui. Dans l'hypostyle, il lui expliqua la signification des cartes géographiques et des tables de statistique. Dans la chambre de la « Manifestation divine », Ramsès présenta l'encens à la colossale statue d'Osiris, et le grand-prêtre lui indiqua les poteaux consacrés respectivement à chaque planète. Au nombre de sept, ils se dressaient autour de la divinité solaire.

— Tu me dis, demanda Ramsès, qu'il y a six planètes, et cependant je vois sept poteaux?.....

— Le septième représente la terre, qui elle aussi est une planète, murmura le grand-prêtre.

Le pharaon étonné demanda des explications, mais le savant se tut, indiquant par signes, qu'il avait les lèvres scellées pour de plus amples explications.

Dans la chambre des « tables d'offrandes » une musique sourde mais belle se fit entendre, pendant laquelle le chœur

des prêtres exécuta une danse solennelle. Le pharaon retira son heaume d'or, et sa cuirasse d'un grand prix, et il offrit le tout à Osiris, demandant que ces dons restassent dans le trésor du dieu, et qu'on ne les portât pas au Labyrinthe.

En échange de cette libéralité, le grand-prêtre offrit au souverain la plus belle des danseuses, âgée de quinze ans, et qui paraissait très satisfaite de son sort.

Quand le pharaon se trouva dans la salle du « repos » il s'assit sur le trône, et son remplaçant religieux, Sem, aux sons de la musique, et parmi la fumée des encensoirs, entra dans le sanctuaire pour en rapporter le dieu.

Une demi-heure après, au bruit assourdissant des sonnettes, apparut dans la pénombre de la pièce, une barque d'or, close de rideaux, qui de temps en temps s'agitaient comme si une créature vivante était assise derrière eux.

Les prêtres tombèrent face contre terre, et Ramsès regarda plus attentivement les rideaux transparents. L'un d'eux s'écarta, et le pharaon aperçut un enfant d'une si extraordinaire beauté, que le souverain d'Egypte en ressentit presque de la terreur.

— Voilà Horus, murmuraient les prêtres, Horus, le soleil levant..... Il est le fils et le père d'Osiris, et le mari de sa mère qui est sa sœur.....

La procession commença, mais seulement à l'intérieur du temple. En avant marchaient les harpistes et les danseuses, ensuite un bœuf blanc avec une plaque d'or entre les cornes. Puis venaient deux chœurs de prêtres, et les grands-prêtres portant le dieu, puis de nouveau des chœurs, et enfin le pharaon dans une litière portée par huit prêtres.

Quand la procession eût fait le tour de toutes les salles et de tous les corridors du temple, le dieu et Ramsès revinrent tous deux à la chambre du « repos ». Alors les courtines fermant la nef sacrée s'écartèrent de nouveau, et le bel enfant sourit au pharaon.

Puis Sem reporta à la chapelle la barque et le dieu.

« Peut-être faudrait-il devenir grand-prêtre » pensa le pharaon, à qui l'enfant avait tellement plu qu'il eût été heureux de le voir le plus souvent possible.

Mais quand il sortit du temple, qu'il vit le soleil, et la foule immense du peuple qui se réjouissait, il s'avoua dans l'âme qu'il ne comprenait rien. D'où venait cet enfant ne ressemblant à aucun enfant égyptien ; d'où venait la sagesse surhumaine de ses yeux ; que signifiait tout cela ?

Soudain lui revint en mémoire son petit garçon assassiné, qui aurait pu être aussi beau, et le souverain de l'Egypte, en présence de cent mille de ses sujets, fondit en larmes.

— Converti !..... Le pharaon est converti !..... disaient les prêtres. A peine est-il entré dans le sanctuaire d'Osiris, et voilà que son cœur a été remué.

Ce jour-là même, un aveugle et deux paralytiques priant derrière les murs du temple retrouvèrent la santé. Aussi le Conseil sacerdotal décida de mettre ce jour au rang des jours miraculeux, et de faire peindre sur le mur extérieur un tableau représentant le pharaon en pleurs et les infirmes guéris.

Tard dans l'après-midi, Ramsès revint à son palais pour écouter les rapports. Quand tous les dignitaires eurent quitté le cabinet du maître, Thoutmos survint en disant :

— Le prêtre Samentou désire rendre hommage à Votre Sainteté.

— Bien, introduis-le.

— Il te supplie, Seigneur, de le recevoir dans ta tente, au milieu du camp militaire, car il prétend que les murs du palais ont coutume d'avoir des oreilles.

— Je suis curieux de savoir ce qu'il veut ?... dit le pharaon, et il annonça aux courtisans qu'il allait passer la nuit au camp.

Avant le coucher du soleil, le maître se rendit avec Thoutmos parmi ses troupes fidèles ; il y trouva une tente royale ;

auprès d'elle, par l'ordre de Thoutmos, les Asiatiques montaient la garde.

Le soir Samentou arriva, vêtu d'un manteau de pélerin, et après avoir salué avec respect Sa Sainteté, il murmura :

— Il me semble avoir été suivi tout le long de la route par un homme qui s'est arrêté non loin de ta tente divine. C'est peut-être quelque émissaire des grands-prêtres?...

Sur l'ordre du pharaon, Thoutmos sortit en courant et effectivement, il trouva un officier étranger.

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Je suis Ennana, un centenier du régiment d'Isis... Malheureux Ennana, Votre Noblesse ne se souvient pas de moi!... Il y a plus d'un an, aux manœuvres de Pi-Baïlos, j'ai découvert les scarabées sacrés...

— Ah, c'est toi!... interrompit Thoutmos. — Mais ton régiment n'est pas à Abydos?

— L'eau de vérité coule de tes lèvres. Nous campons dans la misérable contrée de Mena, où les prêtres nous ont ordonné de réparer le canal... tout comme à des paysans ou à des Juifs.....

— Comment te trouves-tu ici?. . .

— J'ai supplié les anciens de m'accorder un repos de quelques jours, répartit Ennana, et comme un daim altéré s'élance vers la source, je suis accouru ici, grâce à la vitesse de mes jambes.

— Que veux-tu donc?

— Je veux implorer la miséricorde de Sa Sainteté contre les têtes rasées, qui ne me donnent pas d'avancement, parce que je suis sensible aux souffrances des soldats.

Thoutmos revint soucieux à la tente, et répéta au pharaon son entretien avec Ennana.

— Ennana?... répéta le maître. — C'est vrai, je m'en souviens... Il m'a créé de l'embarras avec ses scarabées, mais il

a reçu aussi cinquante coups de bâton grâce à Herhor. Et tu dis qu'il se plaint des prêtres?... Amène-le ici!...

Le pharaon ordonna à Samentou de passer dans l'autre partie de la tente, et il envoya son favori chercher Ennana.

Bientôt le malheureux officier parut. Il tomba face contre terre, et puis, toujours agenouillé et gémissant, il dit :

« Chaque jour, je prie Ra-Harmakhis a son lever et a son coucher, et Amon, et Ra, et Phtah, et tous les autres dieux et déesses. Puisses-tu te bien porter, souverain de l'Egypte! Puisses-tu demeurer en vie! Puisse tout te réussir, et puissè-je contempler au moins l'éclat de tes talons ! [1] »

— Que veut-il? demanda le pharaon à Thoutmos, observant l'étiquette pour la première fois.

— Sa Sainteté daigne demander ce que tu veux, répéta Thoutmos.

L'artificieux Ennana, toujours agenouillé, se tourna vers le favori et reprit :

— Vous êtes, Votre Noblesse, l'œil et l'oreille du maître qui nous donne la joie et la vie, je vous répondrai donc comme au tribunal d'Osiris. Depuis dix ans, je sers dans le régiment sacerdotal de la divine Isis, j'ai combattu six ans aux frontières orientales. Les hommes de mon âge sont tous déjà capitaines, et moi, je ne suis encore que centenier, je reçois toujours la bastonnade sur l'ordre des prêtres pleins de piété. Et pourquoi me fait-on pareil tort? Le jour, je tourne mon cœur vers les livres, et la nuit je lis, car bien sot est celui qui abandonne le livre, aussi rapide qu'une fuyante gazelle; il est d'un esprit bas, l'égal de l'ane, celui qui reçoit la bastonnade, semblable au sourd qui n'entend pas, et auquel il faut parler avec la main. Malgré ma soif de science, je ne suis pas infatué de

1 Authentique. (Note de l'auteur.)

mon savoir, mais je prends le conseil de tous, car de chacun, on peut apprendre quelque chose, et les vénérables savants, je les entoure de mon respect !

Le pharaon fit un mouvement d'impatience, mais il écouta, sachant que l'Egyptien considère le bavardage comme un devoir et la plus grande marque de respect envers ses supérieurs.

— Voilà quel je suis, continua Ennana. — « Dans la maison d'autrui, je ne me retourne pas pour regarder les femmes, je donne a manger aux serviteurs ce qui leur revient, et quand il s'agit de moi, je ne me querelle pas au partage. J'ai toujours un visage satisfait, et vis-a-vis de mes supérieurs, je me comporte avec respect ; je ne m'assiérai pas quand un homme plus agé se tient debout. Je ne suis pas importun, et sans être prié, je n'entre pas dans les maisons étrangères. Ce que mon œil perçoit, je le tais, car je sais que nous sommes sourds a qui use de paroles nombreuses. La sagesse enseigne que le corps de l'homme est semblable a un grenier, plein de réponses variées. C'est pourquoi je choisis la bonne réponse et je la dis, et je renferme la mauvaise en mon corps. Je ne répète pas aussi les médisances d'autrui, et en ce qui concerne les messages, je les accomplis toujours de mon mieux.[1] » Et que m'en revient-il ?..... terminait Ennana d'une voix plus haute. — Je souffre la faim, je marche en haillons, et je ne puis me coucher sur le dos, tant il est meurtri. Je lis dans les livres que le corps sacerdotal récompensait le courage et l'intelligence. En vérité, il en devait être ainsi jadis, il y a très longtemps. Car les prêtres d'aujourd'hui se détournent des intelligents et chassent le courage et les forces des os des officiers.

— Je m'endormirai auprès de cet homme !... dit le pharaon.

1 Vieilles maximes égyptiennes. (Note de l'auteur.)

— Ennana, ajouta Thoutmos, tu as prouvé à Sa Sainteté que tu es habile dans les livres, dis maintenant le plus brièvement possible ce que tu désires.

— La flèche n'atteint pas si vite le but, que ma prière atteindra les talons divins de Sa Sainteté, répartit Ennana. — Je suis si dégoûté de mon service chez les têtes rases, les prêtres ont rempli mon cœur d'une telle amertume que, si je ne suis pas transféré parmi les troupes du pharaon je me percerai de mon propre glaive devant lequel ont tremblé cent et cent fois les ennemis de l'Egypte. J'aime mieux être dizainier, j'aime mieux être simple soldat de Sa Sainteté, que centenier dans les régiments des prêtres ; le pourceau ou le chien peuvent les servir, non un fidèle Egyptien !...

Ennana proféra ces dernières paroles avec une si farouche colère, que le pharaon dit en grec à Thoutmos :

— Prends-le dans la garde. Un officier qui n'aime pas les prêtres peut nous être utile.

— Sa Sainteté, le maître des deux mondes m'ordonne de te recevoir dans la garde, répéta Thoutmos.

— Ma santé et ma vie appartiennent à Ramsès, notre maître, puisse-t-il vivre éternellement ! s'écria Ennana et il baisa le tapis placé sous les pieds du roi.

Comme Ennana radieux sortait à reculons de la tente, se prosternant tous les quelques pas, et bénissant le souverain, le pharaon dit :

— Son bavardage m'a chatouillé la gorge. Je dois apprendre aux soldats et aux officiers égyptiens à s'exprimer brièvement, et non comme des scribes instruits.

— Puisse-t-il n'avoir que ce seul défaut !..... murmura Thoutmos à qui Ennana avait produit une impression désagréable.

Le maître appela Samentou.

— Sois tranquille, dit-il au prêtre. — Cet officier qui marchait derrière toi, ne t'épiait pas. Il est trop bête pour remplir

ce genre de mission..... Mais il peut avoir la main lourde en cas de nécessité!.....

Eh bien, ajouta le pharaon, dis-moi maintenant ce qui t'incline à pareille circonspection.

— Déjà je connais presque la route du trésor du Labyrinthe, répondit Samentou.

Le maître hocha la tête.

— C'est une dure chose! murmura-t-il. — J'ai couru toute une heure au milieu de divers corridors et diverses salles, comme une souris que pourchasse un chat. Et je t'avouerai que non seulement, je ne comprends pas cette route, mais que même, seul, je ne m'y engagerais pas. La mort en plein jour peut être joyeuse, mais la mort dans ces trous où une taupe s'égarerait, brrou!.....

— Et cependant nous devons découvrir cette route et nous en rendre maîtres, dit Samentou.

— Et si les gardiens eux-mêmes nous livrent la quantité nécessaire de trésors?..... demanda le pharaon.

— Ils ne le feront pas, tant que vivront Méfrès, Herhor et leurs partisans. Crois-moi, Seigneur; il s'agit pour ces dignitaires de t'emmaillotter dans des langes comme un tout petit enfant.....

Le pharaon pâlit de colère.

— Pourvu que moi, je ne les emmaillotte pas dans des chaînes!..... Comment penses-tu découvrir la route?

— Ici, à Abydos, au tombeau d'Osiris, j'ai trouvé tout le plan de la route du trésor, dit le prêtre.

— Et comment savais-tu qu'il était ici?

— Des écrits de mon temple de Set m'en avaient prévenu.

— Quand as-tu trouvé le plan?

— Pendant que la momie éternellement vivante du père de Votre Sainteté était au temple d'Osiris, répartit Samentou. — J'ai accompagné les vénérables restes, et de service la nuit dans la salle du Repos, je suis entré dans le sanctuaire.

— Il te conviendrait mieux d'être général que grand-prêtre..... s'écria Ramsès en riant. — Et tu comprends déjà la route du Labyrinthe?

— Je la comprenais depuis longtemps, maintenant j'ai réuni les indices pour me diriger.

— Peux-tu me l'expliquer?

— Volontiers, à l'occasion même, je montrerai le plan à Votre Sainteté.

— Cette route, poursuivit Samentou, traverse quatre fois en zig-zag le Labyrinthe, elle commence à l'étage supérieur, se termine dans le souterrain le plus bas et possède encore bon nombre d'autres détours, c'est pourquoi elle est longue.

— Et comment passeras-tu d'une salle à l'autre, là où se trouvent quantité de portes?...

— Sur chaque porte menant au but, se trouve une parcelle de l'avis suivant :

« Malheur au traître qui s'efforce de pénétrer le plus grand secret de l'Etat, et de porter une main sacrilège sur les biens des dieux. Ses restes seront comme une charogne, et son âme ne connaîtra pas le repos, mais errera dans les lieux de ténèbres, déchirée par ses propres péchés. »

— Et cette inscription ne t'effraye pas?

— La vue d'une lance libyenne effraye-t-elle Votre Sainteté?..... Les menaces sont bonnes pour le vulgaire, non pour moi qui saurais écrire des malédictions plus terribles encore.....

Le pharaon réfléchit.

— Tu as raison, dit-il. — La lance ne fera pas de mal à qui saura la repousser, et la route trompeuse n'égarera pas le sage, qui connaît la parole de vérité..... Comment feras-tu cependant pour écarter devant toi, les pierres des murailles, et changer les colonnes en portes d'entrée?.....

Samentou haussa les épaules avec mépris.

— Dans mon temple, répondit-il, il y a aussi des issues

invisibles, s'ouvrant même plus difficilement que celles du Labyrinthe. Qui connait le mot du secret, parviendra partout, comme Votre Sainteté l'a dit avec raison.

Le pharaon appuya sa tête sur sa main et resta songeur

— Je te regretterai, dit-il, si tu rencontrais le malheur sur cette route.

— Ce qui peut m'arriver de pis, c'est de rencontrer la mort, et ne menace-t-elle pas le pharaon lui-même? Votre Sainteté n'allait-elle pas hardiment aux lacs Natron, quoique sans certitude d'en revenir? Seigneur, n'imagine pas d'ailleurs, poursuivit le prêtre, qu'il me faudra parcourir toute la route que suivent les visiteurs du Labyrinthe. . . . . Je trouverai des points plus proches, et pendant la durée d'une seule prière à Osiris, je parviendrai là où toi y allant, tu as pu en réciter près de trente.

— Y a-t-il donc d'autres entrées?

— Il y en a évidemment, et je dois les trouver, répartit Samentou. — Car enfin, je n'entrerai pas comme Votre Sainteté en plein jour, par la porte principale.

— Comment alors?

— Il y a dans le mur extérieur d'invisibles poternes que je connais, et que les sages gardiens du Labyrinthe ne surveillent jamais. Dans la cour, la nuit, les gardes sont peu nombreux, et ils se fient si bien aux dieux, ou à la terreur du vulgaire qu'ils dorment le plus souvent. En outre, trois fois, entre le coucher et le lever du soleil, les prêtres vont au temple pour la prière, et leurs soldats accomplissent en plein air des pratiques pieuses. Avant qu'ils aient terminé une seule cérémonie, je serai dans l'édifice.

— Et si tu t'égares?

— J'ai le plan.

— Et si le plan est faux? continua le pharaon, ne pouvant cacher son inquiétude.

— Et si Votre Sainteté ne conquiert pas les trésors du

Labyrinthe?.... Si les Phéniciens, après réflexion ne donnent pas le prêt consenti?... Si l'armée est affamée, et les espérances de la populace déçues? Daigne me croire, ô mon souverain, poursuivit le prêtre, je serai plus en sûreté parmi les corridors du Labyrinthe, que toi dans ton empire.

— Mais les ténèbres!.... les ténèbres!.... Et les murs qu'on ne peut percer, et l'abîme, et ces centaines de routes où l'homme doit se perdre..... Crois-moi, Samentou, lutter avec les hommes n'est qu'un jeu, mais se débattre contre l'ombre et l'inconnu, c'est chose terrible!.....

Samentou sourit.

— Votre Sainteté, répliqua-t-il, ne connait pas ma vie... Quand j'avais vingt-cinq ans, j'étais prêtre d'Osiris.

— Toi?..... dit Ramsès étonné.

— Moi, et je vais vous dire tout de suite pourquoi je suis passé au service de Set. On m'envoya sur la presqu'île du Sinaï, construire une petite chapelle pour les montagnards. Cette construction dura six ans; quant à moi, ayant de nombreux loisirs, j'errais dans les montagnes, et j'en visitais les cavernes. Que n'ai-je pas vu?..... des corridors d'un parcours de plusieurs heures, d'étroites entrées où il fallait se glisser en rampant, des salles si colossales, que chacune pourrait contenir un temple. J'ai vu des rivières et des lacs souterrains, des édifices en cristal, d'autres complètement sombres, où l'on ne voyait pas sa propre main, ou bien si clairs qu'un second soleil semblait y briller. Que de fois me suis-je égaré dans les passages sans nombre, que de fois ma torche s'est éteinte, que de fois ai-je roulé dans d'invisibles précipices!...

Il m'arrivait de passer plusieurs jours dans les souterrains, me nourrissant d'orge grillé, léchant la fraicheur des rocs humides, incertain de mon retour en ce monde. Par contre, j'acquis de l'expérience, ma vue s'aiguisa et même je pris en affection ces contrées infernales. Et aujourd'hui, quand je pense aux cachettes enfantines du Labyrinthe, j'ai envie de

rire..... Les édifices humains sont des taupinières comparés aux immenses constructions élevées par les silencieux et invisibles esprits de la terre. Une fois pourtant, je rencontrai une chose effroyable, qui influa sur mon changement de situation. A l'ouest des mines du Sinaï s'étend un nœud de ravins et de montagnes, où souvent retentissent des grondements souterrains : la terre tremble et souvent on voit des flammes. Pris de curiosité, j'entrepris de m'y engager pour un temps assez long, je cherchai, et grâce à une fente visible, je découvris toute une chaîne d'énormes cavernes, sous les voûtes desquelles on eût pu loger la plus grande des pyramides. Comme j'y errais, une forte odeur de pourriture me parvint, si pénible que j'aurais voulu m'enfuir. M'étant dominé, j'entrai dans le souterrain d'où sortait l'odeur, et je vis..... Daigne t'imaginer, Seigneur, un homme ayant les mains et les pieds de moitié plus courts que les nôtres, mais gros, disgracieux, et terminés par des griffes. Joins à cela une large queue, aplatie des bords, dentelée sur le dessus comme la crête d'un coq ; ajoute un cou très long surmonté d'une tête de chien. Revêts enfin ce monstre d'une armure à la surface garnie de piquants recourbés. Songe maintenant que cette figure se tient debout sur ses jambes, les mains et la poitrine appuyées contre le roc.

— Ce devait-être quelque chose de fort laid, interrompit le pharaon. Je l'aurais tué de suite.

— Ce n'était pas laid, reprit le prêtre en tressaillant, car pense, Seigneur, que ce monstre était haut comme un obélisque.

Ramsès XIII fit un geste de mécontentement.

— Samentou, dit-il, il me semble que c'est en songe que tu as visité ces cavernes.

— Seigneur, s'écria le prêtre, je te jure sur la vie de mes enfants, que je dis vrai !..... Oui, ce monstre dans la peau d'un reptile, recouvert d'une armure hérissée de pointes, s'il

était étendu sur le sol, aurait y compris la queue, cinquante pieds de longueur..... Malgré la terreur et la répugnance, je suis revenu plusieurs fois à son antre, et je l'ai examiné avec la plus grande attention.

— Il vivait?

— Non. C'était déjà un cadavre, très ancien, mais aussi bien conservé que nos momies. La grande sécheresse de l'air et peut-être des sels terrestres, inconnus de moi, l'avaient préservé. Ce fut ma dernière découverte, poursuivit Samentou. — Je ne suis plus entré dans les cavernes, mais j'ai beaucoup réfléchi. Osiris, me disais-je, crée de grandes créatures : lions, éléphants, chevaux..... quant à Set il donne naissance au serpent, à la chauve-souris, au crocodile..... Le monstre que j'ai rencontré, est certainement l'œuvre de Set, et comme il dépasse tout ce que nous connaissons sous le soleil, Set est donc un dieu plus puissant qu'Osiris. Alors, je me suis tourné vers Set, et de retour en Egypte je me suis établi dans son temple. Et quand j'ai conté aux prêtres ma découverte, ils m'ont expliqué qu'ils connaissaient quantité de monstres analogues.

Samentou se reposa et reprit :

— Si jamais Votre Sainteté veut visiter notre temple, je vous montrerai dans les cavernes d'étranges et terribles créatures : des oies à tête de lézard, et à ailes de chauves-souris, des lézards semblables à des cygnes, mais plus grands que les autruches, un crocodile trois fois plus grand que ceux qui habitent le Nil, une grenouille de la taille d'un chien. Ce sont ou des momies, ou des squelettes trouvés dans les cavernes et conservés dans nos caveaux. Le peuple pense que nous leur rendons un culte, alors que nous ne faisons qu'étudier leur structure, et les préserver de la corruption.

— Je te croirai quand je les aurai vus moi-même, répondit le pharaon. — Mais dis-moi d'où auraient pu venir dans les cavernes des êtres pareils?

— O mon souverain, reprit le prêtre, le monde où nous vivons subit de grandes métamorphoses. Déjà en Egypte même, nous trouvons des ruines de villes et de temples, profondément enfouis sous la terre. Il fut un temps où un bras de mer occupait l'emplacement de la Basse-Egypte, et où le Nil coulait par toute la longueur de notre vallée. Bien auparavant, là où est notre empire, était la mer.... Quant à nos ancêtres, ils habitaient une contrée envahie aujourd'hui par le désert occidental. Si l'on remonte encore plus en arrière, il y a plus de dix mille ans, il n'y avait pas des hommes comme nous, mais des êtres semblables à des singes et qui savaient construire des huttes, entretenir le feu, combattre avec des massues et des pierres. Alors, il n'y avait ni chevaux, ni bœufs, et les éléphants, les rhinocéros et les lions, dépassaient trois ou quatre fois la taille des animaux actuels, de même aspect. Mais les énormes éléphants eux-mêmes ne sont pas les monstres les plus anciens. Avant eux, vivaient en effet des reptiles gigantesques, courant, nageant et marchant. Avant les reptiles, il n'y avait en ce monde que des mollusques et des poissons, et avant eux, uniquement des plantes, mais comme il n'y en a pas aujourd'hui.

— Et auparavant?... demanda Ramsès.

— Auparavant, la terre était déserte et vide. Et l'Esprit divin planait sur les eaux.

— J'ai entendu quelque chose d'analogue, dit le pharaon, mais je n'y croirai pas tant que tu ne m'auras pas montré les momies des monstres qui reposent, dis-tu, dans votre temple.

— Avec la permission de Votre Sainteté, reprit Samentou, j'achèverai ce que j'ai commencé. Or, lorsque dans la grotte du Sinaï, j'aperçus cet immense cadavre, la peur me prit, et plusieurs années durant, je ne serais entré dans aucune caverne. Mais quand les prêtres de Set m'eurent expliqué d'où provenaient ces créatures étranges, ma terreur disparut et ma curiosité augmenta. Et aujourd'hui, il n'y a pas de

plus agréable distraction pour moi que d'errer dans les souterrains et de chercher des routes parmi l'obscurité. C'est pourquoi le Labyrinthe ne me causera pas plus de difficultés qu'une promenade à travers le jardin royal.

— Samentou, dit le maître, j'apprécie beaucoup ta science et ton courage surhumain. Tu m'as conté tant de choses curieuses qu'en vérité, l'envie me prend moi-même de visiter les cavernes, et un jour peut-être, je voguerai avec toi vers le Sinaï. Néanmoins, je crains que tu ne puisses te tirer d'affaire dans le Labyrinthe, et à tout hasard, je vais convoquer une assemblée d'Egyptiens, pour m'autoriser à profiter du trésor.

— Cela ne peut nuire, répondit le prêtre, mais mon œuvre n'en sera pas moins utile, car Méfrès et Herhor ne consentiront pas à livrer le trésor.

— Et tu as la certitude de réussir? demanda le pharaon avec insistance.

— Depuis que l'Egypte existe, dit Samentou d'un ton persuasif, il n'y a pas eu d'homme, possédant autant de chances que moi de vaincre dans cette lutte, qui pour moi n'est pas une lutte mais un jeu. L'obscurité effraye les uns, moi, je l'aime et même je vois clair au milieu des ténèbres. Les autres ne savent pas se diriger parmi les salles et les corridors nombreux, moi je le fais aisément. D'autres encore ne connaissent pas le secret d'ouvrir des portes cachées, c'est pour moi une chose familière. Si je ne possédais rien de plus que ce que je viens d'énumérer, dans le cours d'un mois ou deux, j'eusse découvert la route dans le Labyrinthe. Mais j'ai de plus le plan détaillé de ses détours, et je connais les mots qui me feront passer d'une salle à l'autre. Qu'est-ce donc qui peut me faire obstacle?.....

— Et cependant au fond de ton cœur, repose le doute : tu as eu peur de l'officier qui semblait te suivre.....

Le prêtre haussa les épaules.

— Moi, répondit-il tranquillement, je ne crains rien ni personne, mais je suis prudent. Je prévois tout, et je suis même préparé à être pris.

— D'atroces tourments te frapperaient!..... murmura Ramsès.

— Aucun. Des souterrains du Labyrinthe, je m'ouvrirai directement la porte, menant à la contrée où règne l'éternelle lumière.

— Et tu ne m'en voudras pas?.....

— De quoi?..... demanda le prêtre. — J'atteindrai un grand but, je veux occuper dans l'Etat la place de Herhor...

— Je te jure que tu l'occuperas!.....

— Si je ne péris point, répartit Samentou. — On monte à la cîme des montagnes en longeant des précipices; dans cette excursion, le pied peut glisser, et je puis tomber, mais qu'importe? Toi, Seigneur, tu t'occuperas du sort de mes enfants.

— Eh bien, va, dit le pharaon. — Tu es digne d'être mon principal auxiliaire.



CHAPITRE IX

Les Funérailles d'un Pharaon

Après avoir quitté Abydos, Ramsès XIII remonta la rivière vers les villes de Tan-ta-rir (Dendérah) et Keneh, qui se trouvaient presque en face l'une de l'autre, l'une sur la rive orientale, l'autre sur la rive occidentale du Nil.

A Tan-ta-rir, il y avait deux endroits fameux, l'étang où l'on élevait les crocodiles, et le temple de Hator possédant une école supérieure. Là, on enseignait la médecine, les chants pieux, les rites du culte, enfin l'astronomie.

Le pharaon visita l'un et l'autre. Il s'irrita quand on lui ordonna de brûler de l'encens devant les crocodiles sacrés, qu'il considérait comme des reptiles puants et sots. Et quand l'un d'eux, pendant l'offrande, s'étant trop avancé, saisit avec ses dents les habits du maître, Ramsès le frappa si violemment à la tête de sa cuiller de bronze, que le reptile ferma les yeux pour un instant, et étendit ses pattes ; puis il se recula, plongea dans l'eau, comme s'il avait compris que le jeune souverain n'aimait pas la familiarité, même de la part des dieux.

— Peut-être ai-je commis un sacrilège? demanda Ramsès au grand-prêtre.

Le dignitaire regarda du coin de l'œil si nul ne l'écoutait et répondit :

— Si j'avais su que Votre Sainteté allait lui faire pareille offrande, je vous aurais présenté une massue et non un encen-

soir. Ce crocodile, c'est la plus insupportable bête de tout le temple..... Une fois, il a happé un enfant.....

— Et il l'a mangé?.....

— Les parents furent contents!.... dit le prêtre.

— Dis-moi, reprit le pharaon après un instant de réflexion, comment vous, savants, pensez-vous rendre hommage à des animaux qu'au surplus vous rouez de coups, quand il n'y a pas de témoins!.....

Le grand-prêtre se retourna encore une fois, et voyant qu'il n'y avait personne à proximité, il répondit :

— Mais toi, souverain, tu ne soupçonnes pas les fidèles d'un Dieu unique, de croire en la sainteté des animaux... Ce qu'on fait, on le fait pour la populace... Le taureau Apis, que soi-disant, les prêtres honorent, est le plus beau taureau de toute l'Egypte, et maintient la race de notre bétail. Les ibis et les cigognes nettoient nos champs des charognes; grâce aux chats, les souris ne nous détruisent pas les réserves de blé, et grâce aux crocodiles, nous avons dans le Nil une eau potable, alors que sans eux, elle nous empoisonnerait. Cependant la populace inconsidérée et ignorante, ne comprend pas le profit qu'on tire de ces animaux, et les aurait exterminés dans le cours d'une année, si nous ne sauvegardions leur sort par des cérémonies religieuses! Voilà le secret de nos temples consacrés aux animaux, de notre dévotion pour eux. Nous encensons ce que le peuple doit respecter, car il en profite.

Dans le temple de Hator, le pharaon parcourut rapidement les cours de l'école de médecine, et écouta sans grand enthousiasme les horoscopes que lui tirèrent les astrologues. Mais quand le grand-prêtre astronome lui eût montré une plaque d'or, sur laquelle était gravée la carte du ciel, le maître demanda :

— Dans quelle proportion, les prédictions que vous lisez dans les astres se réalisent-elles?

— Elles se réalisent quelquefois.

— Et si vous prédisiez aux hommes, d'après les arbres, les pierres ou le cours de l'eau, cela se réaliserait-il aussi ?

Le grand-prêtre se troubla.

— Que Votre Sainteté daigne ne pas nous considérer comme des imposteurs. Nous prédisons aux hommes l'avenir, car celui-ci les intéresse, et à vrai dire, c'est tout ce qu'ils comprennent à l'astronomie.

— Et vous, qu'y comprenez-vous ?

— Nous connaissons, dit le prêtre, la structure de la voûte céleste et le mouvement des étoiles.

— Quel avantage peut-on en retirer ? . . . . .

— Ils ne sont pas petits les services que nous avons rendus à l'Egypte. Nous donnons les principales indications suivant lesquelles on élève les édifices, et l'on creuse les canaux. Sans le secours de notre science, les vaisseaux voguant sur la mer ne pourraient s'éloigner des côtes. C'est nous enfin qui dressons le calendrier et calculons les phénomènes futurs du ciel. Justement sous peu, nous allons avoir une éclipse...

Mais Ramsès ne l'écoutait plus ; tournant sur les talons il sortit.

« Comment peut-on, pensait le pharaon, construire un temple pour un jeu pareil, et encore en inscrire les résultats sur des plaques d'or ? . . . . . Ces saints hommes ne savent déjà plus dans leur désœuvrement à quoi s'attacher !.....

Après un court séjour à Tan-ta-rir, le souverain traversa le Nil pour se rendre à la ville de Kénech.

Là, il n'y avait pas de temple fameux, de crocodiles qu'on encensât, ni de tables d'or avec des étoiles. Par contre la poterie et le commerce y florissaient. De là partaient deux routes vers les ports de la mer Rouge : Qoçéïr et Bérénice, ainsi qu'un chemin vers les montagnes de porphyre d'où l'on amenait les statues et les grands blocs de construction.

Kéneh fourmillait aussi de Phéniciens, qui reçurent le

pharaon avec un immense enthousiasme, et lui offrirent pour dix talents de curiosités diverses.

Malgré cela, le pharaon ne resta qu'un jour à Kéneh ; car on lui avait fait savoir de Thèbes, que la vénérable momie de Ramsès XII se trouvait déjà dans le palais de Louqsor, attendant les funérailles.

A cette époque, Thèbes était une ville immense occupant près de douze kilomètres carrés de superficie. Elle possédait le plus grand temple d'Amon en Egypte, et quantité d'édifices publics ou privés. Les rues principales étaient larges, droites et pavées de blocs de pierre ; les bords du Nil formaient des boulevards, les maisons étaient à quatre ou cinq étages.

Comme chaque temple et chaque palais avaient d'énormes portes à pylônes, on appelait Thèbes, la ville « aux cent portes ». En réalité, c'était une ville, d'une part très industrielle et commerçante, de l'autre, formant comme le seuil de l'éternité. Sur la rive occidentale du Nil en effet, dans les montagnes et entre les montagnes, se trouvait une quantité innombrable de tombeaux de prêtres, de riches et de rois.

Thèbes était redevable de sa splendeur à deux pharaons, Aménophis III ou Memnon qui avait trouvé « une ville d'argile, et l'avait laissée de pierre », et à Ramsès II qui avait achevé et complété les édifices commencés par Aménophis.

Sur la rive orientale du Nil, dans la partie sud de la ville se trouvait tout un quartier d'immenses édifices royaux, palais, villas, temples, sur les ruines desquels s'élève aujourd'hui la petite ville de Louqsor. Dans ce quartier, les restes du pharaon attendaient les cérémonies religieuses.

Quand Ramsès XIII arriva, tout Thèbes sortit pour le saluer ; dans les maisons ne restèrent que les vieillards et les infirmes, et dans les ruelles les voleurs..... Là, pour la première fois, le peuple dételа les chevaux du char royal, et le traîna lui-même. Là aussi pour la première fois, le pharaon

entendit des clameurs et des imprécations contre les prêtres, ce qui le réjouit, et, chose qui étonna le souverain, il entendit le peuple demander avec cris, que chaque septième jour fût férié. Il souhaitait octroyer une telle faveur à l'Egypte laborieuse, mais il ne pensait pas que ses intentions fussent déjà publiques et que la nation en attendit l'accomplissement.

Le voyage d'une lieue parmi les multitudes compactes dura plusieurs heures. Très souvent le char royal s'arrêtait au milieu de la foule, et ne bougeait pas, tant que la garde de Sa Sainteté n'avait pas réussi à relever les gens étendus à plat ventre sur le sol.

Parvenu enfin aux jardins du palais où il occupa l'une des plus petites villas, le pharaon se sentit si fatigué, que ce jour-là il ne s'occupa pas des affaires de l'Etat. Le lendemain, il brûla l'encens devant la momie de son père qui se trouvait dans le principal édifice royal et il dit à Herhor qu'on pouvait transporter le corps aux tombeaux.

Cependant on ne le fit pas immédiatement.

Du palais, on transporta le défunt au temple de Ramsès, où il passa un jour et une nuit. Ensuite, avec une grande pompe, on introduisit la momie au temple d'Amon-Râ.

Les détails de la cérémonie funèbre furent les mêmes qu'à Memphis, quoique en des proportions incomparablement plus grandes.

Les palais royaux situés sur la rive droite du Nil, dans la partie sud de la ville, étaient joints au temple d'Amon-Râ, placé dans la partie nord, par une route unique en son genre. C'était une allée longue de deux kilomètres, très large, plantée d'arbres immenses, et ornée en outre d'une double rangée de sphinx. Les uns avaient des têtes humaines sur des corps de lion, les autres des têtes de mouton. Il y avait quelques centaines de ces statues le long de la route.

Des deux côtés de l'avenue se pressaient des foules inépuisables de peuple venu de Thèbes et des environs ; par le

milieu de la route s'avançait le cortège funèbre. Venaient donc les musiques des divers régiments, les groupes de pleureuses, les chœurs des chanteurs, tous les corps d'ouvriers et de marchands, les députations d'une cinquantaine de nomes avec leurs dieux et leurs bannières, les députations de plusieurs peuples entretenant des relations avec l'Egypte..... Et puis de nouveau, la musique, les pleureuses et les chœurs des prêtres.

Cette fois aussi, la momie royale s'avançait dans une nef d'or, mais incomparablement plus précieuse qu'à Memphis. Le char qui la traînait, attelé de huit paires de bœufs blancs, avait près de deux étages d'élévation, et disparaissait presque sous l'amoncellement des couronnes, des bouquets, des plumes d'autruche, et des tissus de grand prix. Il était entouré des épais tourbillons de la fumée des encensoirs, ce qui donnait l'impression que Ramsès XII se montrait à son peuple, comme un dieu entre les nuages.

Les pylônes de tous les temples de Thèbes retentissaient d'un fracas comparable au tonnerre et des sons puissants et lamentables des gongs d'airain.

Bien que l'allée des Sphinx fût libre et large, bien que la marche s'accomplît sous la direction des généraux égyptiens, et par conséquent dans le plus grand ordre, néanmoins pour franchir les deux kilomètres qui séparaient le palais des édifices d'Amon, le cortège employa trois heures.

Ce n'est que lorsqu'on eût fait entrer au temple la momie de Ramsès XII, que Ramsès XIII partit du palais, sur un char d'or traîné par une paire de chevaux vigoureux. Le peuple massé le long de l'avenue, s'était comporté tranquillement pendant la procession ; mais à la vue du souverain bien-aimé, il éclata d'une acclamation si forte que se fondirent en elle les coups de tonnerre et le fracas du faîte des temples.

Il y eût un moment où la populace transportée d'enthou-

thousiasme, voulut s'élancer dans le milieu de l'avenue et entourer le maître. Mais Ramsès, d'un seul geste de la main, arrêta la crue vivante et prévint le sacrilège.

Dans l'espace d'une dizaine de minutes, le pharaon franchit la route, et s'arrêta devant les gigantesques pylônes du temple le plus magnifique de l'Egypte.

Louqsor était tout un quartier de palais royaux, dans la partie sud de la ville, mais Karnak était le quartier des dieux dans la partie nord. Le foyer principal de Karnak, était le temple d'Amon Râ.

Cet édifice occupait seul quatre arpents de superficie et les jardins et les étangs qui l'entouraient de toutes parts, quarante arpents. Devant le temple s'élevaient deux pylônes hauts de dix étages. La cour entourée d'une galerie soutenue par des colonnes, occupait près de deux arpents ; quant à la salle des colonnes où se groupaient les corps privilégiés, elle avait un arpent d'étendue. Ce n'était plus un édifice, mais une province.

Cette salle ou hypostyle avait plus de cent cinquante pieds de longueur et soixante-dix de largeur : quant à son plafond il s'appuyait sur cent trente-quatre colonnes. Parmi elles, les deux piliers du centre avaient quinze pieds de circonférence, et une hauteur de cinq à six étages !... Les statues contenues dans le temple, près des pylônes et au bord de l'étang sacré, avaient des proportions correspondantes.

Devant l'immense porte, le noble Herhor, grand-prêtre de ce temple, attendait le pharaon. Entouré de tout un état-major de prêtres, Herhor salua le souverain presqu'avec orgueil, et en brûlant devant lui l'encens, il ne le regarda pas. Puis, à travers la cour, il conduisit le pharaon à l'hypostyle, et donna l'ordre de laisser entrer les députations dans l'enceinte des murs du temple.

Au milieu de l'hypostyle, se trouvait la barque avec la momie du souverain défunt, et de chaque côté, vis-à-vis l'un

de l'autre, deux trônes également hauts. Sur l'un s'assit Ramsès XIII entouré de généraux et de nomarques, sur l'autre, Herhor, entouré de prêtres. Puis le grand-prêtre Méfrès présenta à Herhor la tiare d'Amenhotep, et le jeune pharaon aperçut pour la seconde fois sur la tête de Herhor le serpent d'or, symbole de la puissance royale.

Ramsès pâlit de colère et pensa :

« Pourvu que je ne sois pas obligé de t'enlever la tête avec l'urœus ! »

Mais il se tut, sachant que dans ce temple, le plus grand d'Egypte, Herhor était un maître égal aux dieux et aux potentats, sinon supérieur au pharaon lui-même.

Cependant, tandis que le peuple emplissait la cour, et que derrière la draperie de pourpre séparant le reste du sanctuaire des simples mortels, les harpes et les chants se faisaient entendre en sourdine, Ramsès contemplait la salle.

Toute une forêt de puissantes colonnes, couvertes de haut en bas de peintures, un éclairage mystérieux, un plafond suspendu quelque part sous le ciel, tout lui causait une impression accablante.

« Qu'importe ? pensait-il, une victoire gagnée aux Lacs Natron ?... Construire un édifice pareil, voilà une œuvre !... Et pourtant eux l'ont élevé... »

En un instant, il sentit la puissance du corps sacerdotal. Réussiraient-ils, lui, son armée, et même tout le peuple à renverser ce temple ?... Et s'il était difficile de venir à bout d'un édifice, sera-t-il plus facile de lutter avec ses constructeurs ?.....

La voix du grand-prêtre Méfrès vint l'arracher à ses tristes méditations.

— Votre Sainteté, disait le vieillard, toi, le plus illustre des confidents des dieux (ici il salua Herhor) vous, nomarques, scribes, guerriers et simple peuple ! Le très illustre grand-prêtre de ce temple d'Amon nous a convoqués pour

juger selon l'antique usage, les actes terrestres du défunt pharaon, et pour lui refuser ou lui accorder, le droit aux funérailles...

La colère monta à la tête du pharaon. Ce n'était pas assez qu'on le traitât sans considération en ce lieu, mais encore, on osait discuter les actes de son père, décider des funérailles !...

Mais il se calma. Ce n'était du reste qu'une formalité aussi ancienne que la dynastie égyptienne. Il ne s'agissait pas en réalité de juger, mais de louer le défunt.

Sur un signe de Herhor, les grands-prêtres prirent place sur des tabourets. Mais ni les nomarques ni les généraux entourant le trône de Ramsès ne s'assirent, car pour eux, il n'y avait point de sièges.

Le pharaon garda en sa mémoire cet affront, mais il se dominait si bien, que l'on ne pouvait reconnaître s'il s'était aperçu du manque d'égards envers ses proches.

Cependant le saint Mérrès méditait sur la vie du défunt maître.

— Ramsès XII, disait-il, n'a commis aucun des quarante-deux péchés, le tribunal des dieux lui rendra donc un arrêt favorable. Et comme en outre, la momie royale grâce à la sollicitude exceptionnelle des prêtres est munie de tous les préceptes, amulettes, prières et conjurations, il est donc hors de doute, que le pharaon défunt est déjà dans la demeure des dieux, assis à côté d'Osiris, et que déjà il est lui-même Osiris. La nature divine de Ramsès XII se manifestait déjà dans sa vie terrestre. Il régna plus de trente ans, il donna à la nation une paix profonde, et il bâtit ou acheva quantité de temples. De plus il était lui-même grand-prêtre, et il dépassait en piété les prêtres les plus pieux. Dans son règne le respect des dieux et le relèvement du saint corps sacerdotal occupaient la première place. Aussi était-il aimé des puissances célestes, et l'un des dieux de Thèbes, Khonsou, sur la prière du pharaon, daigna se rendre à la terre de Bakhtan, et là, chasser le mauvais esprit de la fille du roi.

Méfrès se reposa et reprit à nouveau.

— Maintenant, dignitaires, que je vous ai prouvé que Ramsès XII fut un dieu, vous me demanderez pourquoi cet être supérieur descendit sur la terre d'Egypte, et passa quelques dizaines d'années parmi nous? Dans le but d'améliorer le monde, très corrompu par la ruine de la foi. Qui en effet s'occupe aujourd'hui de la piété? Qui pense à accomplir la volonté des dieux? A l'extrême septentrion, nous voyons le grand peuple Assyrien, qui ne croit qu'en la force du glaive, et au lieu de s'occuper de la sagesse et des cérémonies religieuses, ne s'occupe que d'asservir les peuples. Plus près de nous se trouvent les Phéniciens, pour lesquels l'or est un dieu, la tromperie et l'usure, pratiques pieuses. Les autres peuples enfin, comme les Hittites à l'ouest, les Libyens à l'est, les Ethiopiens au sud, et les Grecs dans la mer Méditerranée, ne sont que des barbares et des pillards. Au lieu de travailler, ils volent, au lieu de se perfectionner dans la sagesse, ils boivent, jouent aux osselets, ou dorment comme des animaux harassés. Sur terre, il n'y a qu'un seul peuple véritablement pieux et sage, c'est le peuple égyptien, mais voyez ce qui se passe également ici. Par suite de l'afflux des étrangers, dénués de foi, la religion se perd chez nous. Les nobles et les dignitaires, devant leurs coupes de vin, se rient des dieux et de la vie éternelle, le peuple souille de boue les statues sacrées, et ne fait pas d'offrandes aux temples. La piété a été remplacée par le luxe, la sagesse par la débauche. Chacun veut porter d'immenses perruques, s'oindre de parfums extraordinaires, posséder des tuniques et des tabliers tissés d'or, se parer de chaînes et de bracelets enrichis de pierres précieuses. La galette de froment ne suffit plus; on veut du gâteau au lait et au miel, on se lave les pieds avec de la bière, et l'on éteint la soif à l'aide de vins étrangers. En conséquence, toute la noblesse est endettée, le peuple battu et surchargé de travail; çà et là éclatent des révoltes.

Que dis-je ? çà et là... Depuis un temps, grâce à de mystérieux fauteurs de troubles, dans toute l'Egypte, de long en large, on entend la clameur. « Donnez-nous le repos tous les sept jours !... Ne nous frappez pas sans jugement !... Accordez-nous en propriété un arpent de terre !... » C'est là le présage de la ruine de notre Etat, ruine contre laquelle il faut trouver un remède. Le remède n'est que dans la religion. Elle nous apprend que le peuple doit travailler, les saints hommes, qui connaissent la volonté des dieux, lui fixer sa tâche, le pharaon et ses dignitaires, veiller à ce que le travail soit consciencieusement exécuté. Voilà ce que nous apprend la religion, c'est selon ces préceptes qu'Osiris Ramsès XII égal aux dieux, a gouverné l'Etat. Quant à nous, grands-prêtres, rendant hommage à sa piété, nous lui graverons cette inscription sur son tombeau et dans les temples :

« Horus taureau, Apis vigoureux, qui a réuni les couronnes du royaume, épervier d'or, régnant par le glaive, vainqueur des neuf nations, roi de la Haute et de la Basse-Egypte, souverain des deux mondes, fils du Soleil, Amen-mer-Ramessou, aimé d'Amon-Ra, Seigneur et maître de la Thébaïde, fils d'Amon-Ra, adopté comme fils par Horus, et engendré par Harmakhis, roi d'Egypte, souverain de la Phénicie, régnant sur les neuf nations [1]. »

Quand cette motion eût été acclamée, des danseuses s'élancèrent de derrière la draperie, et exécutèrent devant le sarcophage la danse sacrée ; les prêtres allumèrent les encensoirs. Puis on retira la momie de la barque, et on l'introduisit dans le sanctuaire d'Amon, où Ramsès XIII n'avait déjà plus le droit d'entrer.

Bientôt la cérémonie religieuse prit fin, et les assistants quittèrent le temple.

1 Style funéraire authentique. (Note de l'auteur.)

En revenant au palais de Louqsor, le jeune pharaon était tellement perdu dans ses pensées, qu'il n'apercevait guère la foule immense et n'entendait pas ses acclamations.

« Je ne puis tromper mon propre cœur, se disait Ramsès. Les prêtres me dédaignent, ce qui n'est encore jamais arrivé à aucun pharaon ; bah ! ils m'indiquent même de quelle manière, je puis regagner leur faveur. Ils veulent gouverner l'Etat, et moi, je dois veiller à ce qu'on exécute leurs ordres... Eh bien, il en sera autrement ; c'est moi qui ordonne, et vous qui devez obéir... Et ou je périrai, ou bien je poserai sur vos nuques mon pied royal... »

La vénérable momie de Ramsès XII séjourna deux jours au temple d'Amon-Râ, dans un lieu si divin, qu'à l'exception de Herhor et de Méfrès, les grands-prêtres eux-mêmes ne pouvaient y pénétrer. Devant le mort, brûlait une seule lampe, dont la flamme entretenue d'une manière miraculeuse ne s'éteignait jamais. Au-dessus du défunt planait le symbole de l'âme, l'épervier à tête humaine. Etait-ce une machine, ou un être réellement vivant, nul ne le savait. Ce qui est sûr, c'est que les prêtres qui avaient le courage de regarder à la dérobée la draperie, voyaient cet être planer dans l'air sans soutien, et remuer en outre, les yeux et le bec.

Les funérailles continuèrent, et la barque d'or transporta enfin le mort sur l'autre rive du Nil. Mais auparavant, entourée d'un immense cortège de prêtres, de pleureuses, de troupes et de chœurs, elle parcourut la principale rue de Thèbes.

C'était peut-être la plus belle rue de l'empire d'Egypte : large, unie, plantée d'arbres. Ses maisons à quatre et même à cinq étages étaient revêtues de haut en bas de mosaïques, ou sculptées de bas-reliefs coloriés. Cela donnait la même impression, que si l'on eût tendu sur ces bâtisses d'énormes tapis diaprés, ou qu'on les eût cachées par de colossales images, représentant les travaux des marchands, des artisans, des marins, ainsi que les pays et les peuples lointains.

En un mot, ce n'était pas une rue, mais bien plutôt une immense galerie de tableaux , barbares de dessin, éclatants de couleur.

Le cortège funèbre, parcourut du Nord au Sud, une distance d'environ deux kilomètres. A peu près au centre de la ville, il s'arrêta, pour tourner à l'Occident vers le Nil.

En cet endroit, se trouvait au milieu de la rivière une grande île, à laquelle conduisait un pont, construit sur des barques. Pour éviter tout accident, les généraux commanmandant la procession, rangèrent encore une fois le cortège, placèrent les hommes sur quatre files, et ordonnèrent d'avancer très lentement, en évitant de marquer le pas. Dans cette intention les musiques marchant en tête du groupe, jouaient des hymnes d'un rythme différent.

En quelques heures, la procession traversa le premier pont, puis l'île, puis le second pont, et se trouva sur la rive gauche, la rive occidentale du Nil.

Si l'on pouvait appeler la partie orientale de Thèbes, la ville des dieux et des rois, la partie occidentale était le quartier des temples commémoratifs et des tombeaux.

Le cortège s'avançait du Nil vers les montagnes, par la route du milieu. Au sud de cette route, s'élevait le temple rappelant les victoires de Ramsès III. Ses murs étaient couverts d'images des peuples asservis : Hittites, Amorrhéens, Philistins, Ethiopiens, Arabes, Libyens. Un peu plus bas se dressaient deux énormes statues d'Amenhotpou III, dont la hauteur, malgré leur posture assise, correspondait à cinq étages. L'une de ces statues, se distinguait par une propriété merveilleuse ; quand les rayons du soleil levant tombaient sur elle, la statue rendait des sons, comme une harpe dont les cordes se brisent.

Plus près encore de la route, toujours à gauche, s'élevait le Ramesséion, temple de Ramsès II, assez petit, mais très beau. Son péristyle était gardé par des statues debout, les

insignes royaux en main. Dans la cour, s'élevait également la statue de Ramsès II haute de quatre étages.

La route allait toujours en montant doucement, et l'on voyait avec une netteté de plus en plus grande, les collines escarpées, trouées comme une éponge : C'étaient les tombeaux des dignitaires égyptiens. A l'entrée de ces tombeaux, parmi les rochers, s'élevait le temple très original de la reine Hatasou. Cet édifice avait 450 pieds de longueur. De la cour ceinte de murs, on pénétrait par un escalier dans une autre cour entourée de colonnes, sous laquelle se trouvait un temple souterrain. Et de la cour à colonnes on accédait de nouveau par un escalier à un temple creusé dans le roc, sous lequel se trouvaient encore des souterrains.

De cette manière, le temple avait deux étages, l'inférieur et le supérieur, qui se divisaient à leur tour en haut et bas. Les escaliers étaient immenses, munis en guise de rampe, de deux rangées de Sphinx, l'entrée de chaque escalier était gardée par deux statues assises.

A partir du temple de Hatasou s'ouvrait un ravin sombre, menant des tombeaux des dignitaires aux tombes royales. Et entre ces deux quartiers, se trouvait creusé dans le roc, le tombeau du grand-prêtre Retemenoph : les chambres et les corridors qui le formaient, occupaient près de deux arpents d'étendue souterraine.

La route dans le ravin devenait si pénible que les gens devaient aider les bœufs qui tiraient, et pousser la nef funèbre. Le cortège avançait comme sur une corniche creusée au flanc du rocher ; il s'arrêta enfin sur un vaste emplacement situé à la hauteur de plusieurs étages au-dessus du fond du ravin.

Là se trouvait une porte, menant au tombeau souterrain, que le pharaon s'était construit pendant les trente années de son règne. Ce tombeau, c'était tout un palais avec des chambres pour le maître, sa famille et ses serviteurs, avec une

salle à manger, une chambre à coucher, une salle de bains, avec des chapelles consacrées à divers dieux, et enfin avec un puits au fond duquel se trouvait une petite chambre, où allait reposer pour des siècles, la momie du pharaon.

A la rouge lueur des torches, on voyait les murs de toutes les pièces, couverts de pierres et de dessins, reproduisant toutes les occupations et tous les divertissements du défunt. Chasses, constructions de temples et de canaux, voyages triomphaux, solennités célébrées en l'honneur des dieux, combat des troupes contre les ennemis, travail.....

Ce n'était pas assez : non seulement les pièces étaient remplies de meubles, d'ustensiles, de chars et d'armes, de fleurs, de gâteaux et de vins, mais encore on y trouvait quantité de statues. C'étaient de nombreuses représentations de Ramsès XII, de ses prêtres, de ses ministres, de ses femmes, de ses soldats et de ses esclaves, car le maître, même dans l'autre monde ne pouvait se passer de meubles précieux, de nourriture recherchée et de serviteurs fidèles.

Quand le char funèbre s'arrêta à la porte du tombeau, les prêtres sortirent la momie royale du sarcophage, et la mirent debout sur le sol, le dos appuyé au rocher. Alors Ramsès XIII brûla l'encens devant le corps de son père, et la reine Nikotris, entourant de ses bras le cou de la momie se mit à parler avec larmes.

— « Je suis ta sœur, ta femme Nikotris; ô grand! ne me quitte pas! Ton dessein, mon bon père, est-ce vraiment que je m'éloigne de toi? Et si je m'en vais, te voilà seul, et y a-t-il quelqu'un qui reste avec toi? [1] »

En cet instant, le grand-prêtre Herhor brûla l'encens devant la momie; Méfrès fit une libation de vin et dit :

— « A ton double, nous offrons ceci, Osiris-Mer-Amen-Ramsès, souverain de la Haute et de la Basse-Egypte dont la voix est juste auprès du dieu-grand[1]. »

1 Authentique. (Note de l'auteur.)

Puis les pleureuses et les chœurs des prêtres se firent entendre :

Chœur I. — PLAIGNEZ-VOUS, PLAIGNEZ-VOUS, PLEUREZ, PLEUREZ, PLEUREZ SANS CESSE AUSSI HAUT QUE VOUS LE POUVEZ.....

Les pleureuses. — O VOYAGEUR EXCELLENT QUI CHEMINES VERS LA TERRE D'ÉTERNITÉ. COMBIEN VITE ON T'ARRACHE A NOUS !.....

Chœur II. — COMME IL EST BEAU, QUE LUI ARRIVE-T-IL ! PARCE QU'IL AIMAIT BEAUCOUP KHONSOU DE THÈBES, LE DIEU LUI A PERMIS D'ATTEINDRE L'OCCIDENT, DANS LE MONDE DES GÉNÉRATIONS DE SES SERVITEURS.

Les pleureuses. — O TOI, QUE TANT DE SERVITEURS ENTOURAIENT, TE VOICI DANS LA TERRE, QUI IMPOSE L'ISOLEMENT... TOI, QUI AVAIS BEAUCOUP DE FINES ÉTOFFES, ET QUI AIMAIS LE LINGE BLANC, TU ES COUCHÉ DANS LE VÊTEMENT D'HIER !...

Chœur I. — A L'OCCIDENT, EN PAIX, O NOTRE MAITRE, VA EN PAIX..... QUAND LE JOUR DE L'ÉTERNITÉ VIENDRA, NOUS TE REVERRONS, CAR VOICI QUE TU VAS VERS LA TERRE QUI MÊLE LES HOMMES [1].

Les diverses cérémonies commencèrent.

On amena un taureau et une antilope, que devait tuer Ramsès XIII, mais qu'immola son remplaçant auprès des dieux le grand-prêtre Sem. Les prêtres inférieurs dépécèrent rapidement les animaux, puis Herhor et Méfrès, après en avoir pris les cuisses, les appliquèrent successivement sur les lèvres de la momie; mais la momie ne voulait pas manger, elle n'était pas encore animée, et ses lèvres étaient closes.

Pour écarter cet obstacle, Méfrès la lava avec de l'eau sacrée, et l'encensa de parfums et d'alun, en disant :

VOICI DEBOUT MON PÈRE, VOICI DEBOUT OSIRIS-MER-AMEN-RAMSÈS. JE SUIS TON FILS, JE SUIS HORUS, JE VIENS

1 Authentique. (Note de l'auteur.)

VERS TOI, AFIN DE TE PURIFIER ET DE TE RENDRE VIVANT.... Je réunis a nouveau tes os, je rejoins ce qui était coupé, car je suis Horus, le vengeur de mon père..... Tu t'assieds sur le trone de Ra, qui procède de Nouit, qu'engendre Ra tous les matins, qui engendre journellement Mer-Amen-Ramsès comme Ra [1].

Disant ceci, le grand-prêtre touchait avec des amulettes les lèvres, la poitrine, les mains et les pieds de la momie.

Maintenant les chœurs se firent entendre à nouveau.

Chœur I. — Osiris-Mer-Amen-Ramsès, mangera et boira désormais, tout ce que mangent et boivent les dieux. Il s'assied a leur place, il est bien portant et fort comme eux.

Chœur II. — Il a le pouvoir sur tous ses membres; il déteste ne point manger quand il a faim, et ne point boire quand il est altéré.

Chœur I. — O dieux, accordez a Osiris-Mer-Amen-Ramsès, des milliers de cruches de vins, des milliers d'habits, de pains et de bœufs.

Chœur II. — O vous qui vivez sur la terre, et qui maintenant passerez par ici, si la vie vous est chère, et la mort odieuse, si vous souhaitez que vos dignités passent a vos descendants, récitez cette prière, pour le défunt enterré ici.....

Méfrès. — O vous grands, vous prophètes, vous princes, scribes et pharaons, vous tous gens, qui viendrez après moi dans des milliers d'années, si l'un de vous mettait son nom a la place du mien, dieu le punira en détruisant sa personne sur la terre..... [2].

Après cette malédiction, les prêtres allumèrent des torches, prirent la momie royale, la replacèrent dans le cercueil, puis

1 Authentique. (Note de l'auteur.)
2 Authentique. (Note de l'auteur.)

mirent l'un et l'autre dans le sarcophage de pierre, qui dans ses contours généraux avait une forme humaine. Ensuite malgré les cris, le désespoir et l'opposition des pleureuses, ils portèrent au tombeau ce fardeau pesant.

Après avoir traversé à la lueur des torches, plusieurs corridors et chambres, ils s'arrêtèrent dans l'une où se trouvait un puits. Par cette ouverture, ils firent glisser le sarcophage, et descendirent à sa suite dans les souterrains. Là, ils le placèrent dans une chambre étroite et murèrent rapidement l'ouverture, de manière que l'œil le plus exercé, n'aurait pu découvrir l'entrée du tombeau. Ensuite ils remontèrent, et avec un égal soin, ils murèrent l'entrée du puits.

Tout ceci fut exécuté par les prêtres eux-mêmes, sans témoins, et ils l'exécutèrent si parfaitement, que la momie de Ramsès XII repose jusqu'à ce jour dans sa demeure mystérieuse, à l'abri à la fois des voleurs et de la curiosité moderne. Dans le cours de 29 siècles, on a violé bien des tombes royales, mais celle-ci est restée intacte.

Cependant, tandis qu'un groupe de prêtres cachait le corps du pieux pharaon, un autre groupe, après avoir illuminé les chambres souterraines, invita les vivants au banquet.

Dans la salle à manger, entrèrent Ramsès XIII, la reine Nikotris et Sem, ainsi que plusieurs dignitaires civils et militaires. Au milieu de la pièce, se dressaient des tables chargées de mets, de vins et de fleurs, et près du mur, taillée dans le porphyre, était la statue assise du pharaon défunt. Il semblait regarder les assistants, et avec un sourire mélancolique, les inviter à manger.

Le banquet commença par une danse sacrée, qu'accompagnait le chant d'une des plus hautes prêtresses.

Jouissez des jours de bonheur, car la vie ne dure qu'un instant..... Jouissez du bonheur ; quand vous

SEREZ ENTRÉS DANS VOS SYRINGES, VOUS Y REPOSEREZ ÉTERNELLEMENT, TOUT LE LONG DU JOUR..... [1].

Après la prêtresse un prophète prit la parole, et accompagné par les harpes, il dit d'une voix de mélopée :

LE MONDE N'EST QU'UN CHANGEMENT, UN RENOUVELLEMENT PERPÉTUEL. C'EST UNE DÉCISION ADMIRABLE D'OSIRIS, UN BEL ARRANGEMENT DU DESTIN, QU'A MESURE QU'UN CORPS SE DÉTRUIT ET S'EN VA, D'AUTRES RESTENT APRÈS LUI.....

LES PHARAONS, CES DIEUX QUI ONT ÉTÉ AVANT NOUS, REPOSENT DANS LEURS PYRAMIDES; LEURS MOMIES ET LEURS DOUBLES Y SONT ENSEVELIS ÉGALEMENT; MAIS LES CHATEAUX QU'ILS ONT BATIS, ILS N'Y ONT PLUS LEUR PLACE, ET C'EN EST FAIT D'EUX... NE TE DÉSESPÈRE DONC PAS, MAIS SUIS TON DÉSIR ET TON BONHEUR, ET N'USE POINT TON CŒUR, JUSQU'A CE QUE VIENNE POUR TOI CE JOUR OU L'ON SUPPLIE SANS QU'OSIRIS LE DIEU DONT LE CŒUR NE BAT PLUS, ÉCOUTE CELUI QUI SUPPLIE.

TOUTES LES LAMENTATIONS DU MONDE NE RENDENT POINT LE BONHEUR A L'HOMME QUI EST AU SÉPULCRE; FAIS DONC UN JOUR HEUREUX, ET NE SOIS POINT PARESSEUX A T'Y RÉJOUIR. CERTES, HOMME N'Y A QUI AIT PU EMPORTER SES BIENS AVEC LUI DANS L'AUTRE MONDE, CERTES, HOMME N'Y A QUI Y SOIT ALLÉ ET QUI EN SOIT REVENU..... [2].

Le banquet s'acheva, et la noble assistance après avoir encensé une fois encore la statue du défunt, reprit le chemin de Thèbes. Dans le temple funéraire, ne restèrent que les prêtres pour déposer régulièrement les offrandes au maître, et le poste qui gardait le tombeau contre les tentatives sacrilèges des voleurs.

Dès lors Ramsès XII resta seul dans sa chambre mysté-

1 Authentique. (note de l'auteur.) Cf Maspero, *Lectures historiques*. (Note du traducteur.)

2 Authentique. (note de l'auteur.) Cf Maspero, *Lectures historiques*. (Note du traducteur.)

rieuse. Par une petite fenêtre, cachée dans le roc, à peine si la pénombre y entrait ; au lieu des plumes d'autruche, bruissaient au-dessus du maître les ailes immenses des chauves-souris ; au lieu de la musique, se répandaient dans la nuit les hurlements plaintifs des hyènes, et de ci de là, la voix puissante du lion, qui de son désert, saluait le pharaon dans sa tombe.



CHAPITRE X

Les Projets de Ramsès XIII

Après les funérailles du pharaon, l'Egypte revint à son train de vie ordinaire, et Ramsès XIII aux affaires de l'Etat.

Le nouveau souverain visita dans le mois d'Epiphée (avril-mai) les villes situées le long du Nil au-delà de Thèbes. Il fut donc à Sui, ville très industrielle et commerçante, où se trouvait le temple de Keneph, ou « de l'âme du monde ». Il visita Edfou, dont le temple aux pylônes à dix étages, possédait une immense bibliothèque de papyrus, et qui portait écrite et peinte sur les murs, toute une encyclopédie : la géographie, l'astronomie et la théologie d'alors. Il s'arrêta à Khonou, où l'on taillait la pierre ; à Noubit ou Kom-Ombos et fit une offrande à Horus, le dieu de la lumière, et à Sebek l'esprit des ténèbres. Il fut à l'île d'Abou, qui entre les rochers noirs, ressemblait à une émeraude, elle produisait les meilleures dattes, et s'appelait la capitale des éléphants. Il entra enfin à la ville de Souanou, située près de la première cataracte du Nil ; et il visita les immenses carrières de granit et de syénite, où l'on taillait les obélisques de neuf mètres de haut.

Partout où se montrait le nouveau maître de l'Egypte, partout ses sujets le saluaient avec un fol enthousiasme. Même les criminels travaillant aux mines, dont le corps était couvert de plaies non cicatrisées, même ceux-là connurent le bonheur; le pharaon les fit dispenser de travail pour trois jours.

Ramsès XIII pouvait être satisfait et fier : aucun pharaon

en effet, même lors d'une entrée triomphale n'avait été salué comme lui dans son paisible voyage. Aussi les nomarques, les scribes et les grands-prêtres, voyant l'attachement illimité du peuple au nouveau pharaon, se courbèrent-ils devant son pouvoir, murmurant entre eux :

« La populace est un troupeau de taureaux, et nous des fourmis intelligentes et économes. Honorons donc le nouveau maître, afin de jouir de la santé et de préserver nos maisons de la ruine. »

De cette manière, l'opposition des dignitaires, très forte quelques mois auparavant, s'était tue, cédant la place à une humilité sans bornes. Toute l'aristocratie et tout le sacerdoce se prosternaient devant Ramsès XIII ; seuls Méfrès et Herhor ne plièrent pas.

Ainsi quand le pharaon revint de Souanou à Thèbes, dès le premier jour, le grand trésorier lui apporta des nouvelles fâcheuses.

— Tous les temples, dit-il, ont refusé du crédit au trésor, et supplient très humblement Votre Sainteté de faire payer dans le délai de deux ans, les sommes qu'on leur a empruntées.....

— Je comprends, répondit le souverain, c'est l'œuvre du saint Méfrès!..... Combien leur devons-nous?

— Cinquante mille talents environ.

— Nous devons payer cinquante mille talents en deux ans!..... répéta le pharaon. — Et puis, quoi encore?....

— Les impôts affluent très languissamment, continua le trésorier. — Depuis trois mois, nous recevons à peine le quart de ce qui nous revient.....

— Qu'est-il donc arrivé?.....

Le trésorier était embarrassé.

— L'on m'a dit, reprit-il, que certains hommes expliquent aux paysans que sous le règne de Votre Sainteté, ils peuvent ne pas payer d'impôts.....

— Oh ! oh ! s'écria Ramsès en riant. — Ces gens-là me paraissent ressembler beaucoup au noble Herhor... Quoi donc, il veut me faire mourir de faim ?..... Par quoi couvrez-vous donc les dépenses courantes ? ajouta-t-il.

— Sur l'ordre de Hiram, les Phéniciens nous prêtent de l'argent, répondit le trésorier. — Nous avons pris déjà huit mille talents.

— Mais vous leur donnez des reçus ?

— Des reçus et des gages..... soupira le trésorier. — Ils disent que c'est une simple formalité ; néanmoins ils s'installent dans les métairies de Votre Sainteté, et ils prennent aux paysans tout ce qu'ils trouvent.....

Grisé par l'accueil populaire et l'humilité des riches, le pharaon ne se fâchait même plus contre Méfrès et Herhor. Le temps des colères était passé, l'heure d'agir était venue, et Ramsès, ce même jour, combina un plan.

Le lendemain, il manda les hommes auxquels il se fiait le plus : le grand-prêtre Sem, le prophète Pen-ta-our, le favori Thoutmos et le phénicien Hiram. Et quand ils furent tous réunis, il dit :

— Vous savez, sans doute, que les temples ont demandé que je leur restitue les capitaux que leur a empruntés mon père, éternellement vivant. Toute dette est sacrée : celle qu'on doit aux dieux, je serais heureux de l'acquitter tout d'abord. Mais mon trésor est vide, car même les impôts affluent irrégulièrement..... C'est pourquoi j'estime l'Etat en danger, et je suis forcé, pour avoir des fonds, de me tourner vers les trésors gardés au Labyrinthe.....

Les deux prêtres s'agitèrent avec inquiétude.

— Je sais, poursuivit le pharaon, que selon nos saintes lois, mon décret ne suffit pas à nous ouvrir les caves du Labyrinthe. Mais les prêtres là-bas m'ont expliqué ce que je dois faire. Voilà, je dois convoquer les représentants de toutes

les classes de l'Egypte, à raison de treize hommes par classe, et obtenir d'eux la confirmation de ma volonté.....

Le pharaon sourit en cet endroit et termina :

— Aujourd'hui je vous ai mandés, pour que vous m'aidiez à convoquer cette assemblée des états, et voici ce que je vous ordonne : Toi, noble Sem, tu me choisiras treize prêtres, et treize nomarques..... Toi, pieux Pen-ta-our, tu feras venir des divers nomes treize laboureurs et treize artisans..... Thoutmos s'occupera de m'avoir treize marchands. Je désire que cette assemblée se réunisse au plus tôt dans mon palais de Memphis, et, sans perdre de temps en vains bavardages, qu'elle reconnaisse que le Labyrinthe doit fournir des fonds à mon trésor.....

— J'oserai rappeler à Votre Sainteté, insinua le grand-prêtre Sem, que dans cette assemblée doivent prendre place le noble Herhor et le noble Méfrès, et qu'ils ont le droit et même le devoir de s'opposer à ce qu'on entame le trésor du Labyrinthe.

— Mais j'y consens parfaitement, répliqua le pharaon avec vivacité. Ils diront leurs raisons, moi, les miennes. L'assemblée jugera si l'Etat peut exister sans argent, et s'il est raisonnable d'entasser les trésors dans les caves, pendant que la misère menace le pouvoir.

— Avec quelques-uns seulement des saphirs qui reposent au Labyrinthe, on pourrait payer toutes les dettes phéniciennes !... dit Hiram. Quant à moi, je vais aller parmi les marchands, et j'en fournirai aussitôt non pas treize mais treize mille, qui soutiendront de leurs voix, les ordres de Votre Sainteté.....

Ceci dit, le Phénicien tomba face contre terre et prit congé du souverain.

Quant Hiram fut sorti, le grand-prêtre Sem prit la parole :

— Je ne sais s'il est heureux qu'un étranger ait assisté à ce conseil.

— Il devait y être!... s'écria le pharaon. Car non seulement il a une grande influence sur nos marchands, mais ce qui est plus grave, c'est lui qui nous fournit aujourd'hui de l'argent..... Je voulais lui prouver que je songe à ce qui lui est dû, et que j'ai le moyen de le payer.

Un silence suivit, dont Pen-ta-our profita pour dire :

— Si Votre Sainteté le permet, je partirai aussitôt pour m'occuper de rassembler les laboureurs et les artisans. Tous ils voteront avec notre maître, mais il faut choisir dans l'empire les plus intelligents.

Il prit congé du pharaon et sortit.

— Et toi Thoutmos?... demanda le pharaon.

— Seigneur, dit le favori, je suis si certain de ta noblesse et de tes troupes, qu'au lieu d'en parler, j'oserai te présenter une requête qui me concerne personnellement.

— Tu veux de l'argent?

— Du tout. Je veux me marier.

— Toi?... s'écria le pharaon. — Quelle est donc la femme qui a mérité auprès des dieux, pareil bonheur?

— C'est la belle Hebron, la fille du très illustre nomarque de Thèbes, Antepha, répondit Thoutmos en riant. Si Votre Sainteté daignait présenter ma demande à cette vénérable famille..... Je voulais dire que mon amour pour vous augmenterait, mais je me tais, car je mentirais.....

Le pharaon lui tapota l'épaule.

— Bien... bien!... Inutile de m'assurer de ce dont je suis certain, dit-il. — Je me rendrai demain chez Antepha, et par les dieux, il me semble, que dans le cours de quelques jours, j'arrangerai cette noce. Et maintenant, tu peux aller chez ton Hebron.....

Resté seul avec le prêtre Sem, Sa Sainteté demanda :

— Ton visage est sombre... Doutes-tu qu'on ne trouve treize prêtres prêts à exécuter mes ordres?.....

— Je suis sûr, répondit Sem, que presque tous les prêtres

et les nomarques feront le nécessaire pour le bonheur de l'Egypte, et la satisfaction de Votre Sainteté..... Mais daigne ne pas oublier, Seigneur, que lorsqu'il s'agit du trésor du Labyrinthe, c'est Amon qui rend l'arrêt suprême.

— La statue d'Amon à Thèbes!.....

— Oui.

Le pharaon fit un geste dédaigneux de la main.

— Amon, dit-il, c'est Herhor et Méfrès..... Ils n'y consentiront pas, je le sais, mais aussi, je ne pense pas sacrifier l'Etat à l'entêtement de deux hommes.

— Votre Sainteté se trompe, répondit Sem avec gravité. Il est vrai que très souvent les statues des dieux font ce que veulent leurs grands-prêtres, mais.... pas toujours!..... Dans nos temples, Seigneur, il se passe parfois des choses extraordinaires et mystérieuses. Parfois les statues des dieux font et disent toutes seules ce qu'elles veulent.....

— En ce cas, je suis tranquille, dit le pharaon en l'interrompant. — Les dieux connaissent l'état de l'Empire, et lisent dans mon cœur..... Je veux que l'Egypte soit heureuse, et puisque c'est le seul but que je vise, aucun dieu sage et bon, ne peut donc vouloir me faire obstacle.

— Puissent les paroles de Votre Sainteté se réaliser! murmura le grand-prêtre.

— Tu veux me dire encore quelque chose, reprit Ramsès, en voyant que son remplaçant religieux tardait à prendre congé.

— Oui, Seigneur. J'ai le devoir de rappeler, que chaque pharaon, après la prise du pouvoir et les funérailles de son prédécesseur, doit songer à élever deux édifices : un tombeau pour lui-même et un temple pour les dieux.

— Voilà justement ! s'écria le maître. Plus d'une fois déjà j'y ai songé, mais n'ayant pas d'argent, je ne me presse pas de donner des ordres. Car tu comprends, ajouta-t-il avec animation, que si je bâtis quelque chose, ce sera quelque

chose de grand, quelque chose qui forcera l'Egypte, à ne pas m'oublier de si tôt.

— Votre Sainteté veut avoir une pyramide.

— Non. Car je ne pourrais pas construire une pyramide plus grande que celles de Chéops ni un temple plus grand que celui d'Amon à Thèbes. Mon empire est trop faible pour exécuter des œuvres colossales. Je dois donc faire quelque chose d'entièrement nouveau, car je te dirai que nos bâtisses m'ennuient déjà. Elles se ressemblent toutes, comme font les hommes et ne diffèrent l'une de l'autre que par les proportions, tel un homme fait diffère d'un enfant.

— Alors. . . demanda le grand prêtre étonné.

— J'ai parlé avec le grec Dion, qui est chez nous l'architecte le plus habile, et il a approuvé mon plan, poursuivit le pharaon. Eh bien, comme tombeau pour moi, je veux bâtir une tour ronde, avec des escaliers extérieurs, telle qu'elle fut à Babel..... J'élèverai aussi un temple, non pas à Osiris ou à Isis, mais au dieu unique auquel tous croient : Egyptiens, Chaldéens, Phéniciens et Juifs..... Et je veux que ce temple ressemble au palais du roi Assar, dont Sargon apporta le modèle à mon père.

Le grand-prêtre hocha la tête.

— Ce sont de grands desseins, ô mon maître, répondit-il, mais on ne peut les exécuter..... Les tours de Babylone par suite de leur forme sont peu durables et s'écroulent facilement, tandis que nos édifices doivent durer des siècles. On ne peut élever un temple au Dieu Unique, car Lui n'a besoin ni de vêtements, ni de vivres, ni de boissons, et tout l'univers est Sa demeure. Où donc le temple qui pourrait le contenir?... Où donc, le prêtre qui oserait lui présenter des offrandes?...

— Ah! construisons donc un monument pour Amon-Râ, interrompit le pharaon.

— Soit pourvu qu'il ne soit pas comme le palais du roi

Assar. Car c'est un édifice Assyrien, et à nous Egyptiens, il ne convient pas d'imiter les barbares.....

— Je ne te comprends pas, interrompit le souverain légèrement irrité.

— Ecoute-moi, ô notre maître, dit Sem. — Considère les mollusques dont chacun a une coquille différente : l'une est roulée mais plate. l'autre roulée mais allongée, d'autres encore ont une enveloppe qui ressemble à une boîte..... De même, chaque nation construit des édifices différents, en rapport avec sa race et ses instincts. Daigne te souvenir maintenant, que les édifices égyptiens, diffèrent autant des édifices assyriens, que les Egyptiens diffèrent des Assyriens eux-mêmes. Chez nous, la forme dominante de chaque édifice est la pyramide tronquée. la forme la plus durable de toutes, comme l'Egypte est le plus durable de tous les empires. Chez les Assyriens, au contraire, la forme primordiale est l'hexagone. qui se détériore facilement, et qui est sujet à la destruction. L'Assyrien. léger et vaniteux. place ses hexagones l'un sur l'autre. et construit un édifice à nombreux étages, sous le poids duquel croule la terre. L'Egyptien, humble et intelligent dispose ses pyramides, l'une *derrière* l'autre. De cette manière, rien chez nous n'est suspendu dans les airs. mais chaque partie de l'édifice repose sur le sol. Il en résulte que nos bâtisses sont longues et éternelles, et celles des Assyriens. hautes et fragiles, comme leur empire, qui. aujourd'hui s'élève rapidement, et dont il ne restera que des ruines dans quelques siècles. L'Assyrien est un vantard criard, aussi dans ses constructions il étale tout au dehors : colonnes, peintures, sculptures. Le modeste Egyptien cache au contraire ses plus belles sculptures et ses plus belles colonnes dans l'intérieur des temples, comme un sage qui cache au fond de son cœur ses pensées, ses sentiments et ses désirs les plus élevés, mais n'en décore pas sa poitrine ou son dos. Chez nous tout ce qui est beau est caché, chez eux tout se fait pour la montre.

L'Assyrien, s'il le pouvait, s'ouvrirait l'estomac pour montrer au monde quels mets recherchés il mange.....

— Parle..... parle encore..... interrompit Ramsès.

— Il ne me reste plus grand chose à dire, poursuivit Sem. Je veux seulement, Seigneur, attirer encore ton attention sur la forme générale de nos édifices et de ceux d'Assyrie. Lorsqu'étant à Ninive, il y a quelques années, je contemplais les tours Assyriennes, s'élançant hardiment au-dessus du sol, il me semblait voir des chevaux furieux qui, après avoir rompu leur frein se cambrent, mais retombent aussitôt, si encore, ils ne se cassent pas les jambes. Mais au contraire, que Votre Sainteté essaye maintenant de regarder d'un point élevé un temple égyptien. Que rappelle-t-il? Un homme qui prie, prosterné à terre. Les deux pylônes, ce sont les mains levées au ciel. Les deux murs entourant la cour, ce sont les deux bras. La « salle des colonnes, ou salle céleste », c'est la tête, la chambre de la « manifestation divine » et celle des tables d' « offrandes » correspondent à la poitrine, et le sanctuaire secret du dieu, c'est le cœur du pieux Egyptien. Notre temple nous enseigne ce que nous devons être. « Aie des mains puissantes comme les pylônes, nous dit-il, et des bras forts comme les murailles. Aie dans la tête une raison aussi riche et aussi vaste que le vestibule du temple, un cœur pur comme les chambres « de la manifestation » et de « l'offrande », et dans le cœur, aie un dieu, ô Egyptien!.... » Les édifices Assyriens, au contraire, parlent ainsi à leur peuple : « Hausse-toi au-dessus des hommes, Assyrien, porte la tête plus haut que les autres!..... Tu ne feras rien de grand dans le monde, mais du moins tu laisseras beaucoup de ruines..... Aurais-tu donc le courage, Seigneur, termina le grand-prêtre, d'élever chez nous des constructions assyriennes, d'imiter une nation que l'Egypte regarde avec répugnance et mépris?.....

Ramsès demeura pensif. Malgré l'exposé de Sem, il estimait encore maintenant, que les palais Assyriens étaient beau-

coup plus beaux que ceux d'Egypte. Mais il haïssait tellement les Assyriens, que son cœur commençait à être ébranlé.

— En ce cas, répondit-il, j'attendrai pour la construction du temple et de mon tombeau..... Quant à vous, savants qui m'êtes attachés, imaginez le plan d'édifices tels qu'ils transmettent mon nom aux plus lointaines générations.

« Un orgueil surhumain emplit l'âme de ce jeune homme ! » se dit le grand-prêtre, et attristé, il prit congé du pharaon.



CHAPITRE XI

Un Précurseur : Le Sage Ménès

Cependant Pen-ta-our se préparait à revenir vers la Basse-Egypte. Il fallait, d'une part, trouver au pharaon treize délégués de la classe des paysans et treize de la classe ouvrière, et d'autre part encourager la population laborieuse à réclamer l'allégement promis par le nouveau souverain. Il était persuadé, en effet, que le plus important pour l'Egypte était de faire disparaître les torts et les abus que subissaient les classes travailleuses.

Néanmoins Pen-ta-our était prêtre, et non seulement il ne souhaitait pas la chute de sa propre classe, mais encore, il ne voulait pas rompre les liens qui l'y attachaient.

Aussi pour marquer sa fidélité, Pen-ta-our alla prendre congé de Herhor.

Le dignitaire, jadis puissant, le reçut avec un sourire :

— Hôte très rare... hôte très rare ! s'écria Herhor. Depuis que tu as pu devenir le Conseiller de Sa Sainteté, tu ne te montres plus à moi... A vrai dire, tu n'est pas le seul !... Mais quoi qu'il arrive, je n'oublierai pas tes services, même si tu m'évitais plus encore.

— Je ne suis pas conseiller de notre maître, et je n'évite pas Votre Excellence, dont la faveur m'a fait ce que je suis aujourd'hui..... répondit Pen-ta-our.

— Je sais, je sais !... interrompit Herhor. — Tu n'as pas accepté une haute dignité, pour ne pas travailler à la ruine de nos temples. Je sais, je sais ! Quoi qu'il soit peut-être dom-

mage que tu ne sois pas devenu le conseiller de ce jouvenceau, semblable à un cheval échappé, qui nous gouverne, soi-disant... Certainement tu ne l'eus pas laissé s'entourer de traîtres qui le perdront.

Pen-ta-our ne voulant pas parler de questions si irritantes, raconta à Herhor, ce qu'il allait faire dans la Basse-Egypte.

— Soit, répondit Herhor, que Ramsès XIII convoque une assemblée de tous les ordres..... Il en a le droit. Mais, ajouta-t-il soudain, j'ai regret que toi, tu t'en mêles..... De grands changements se sont faits en toi !..... Te souviens-tu de ce que tu disais à mon aide de camp, à l'époque des manœuvres de Pi-Baïlos ?... Je te le rappellerai : tu disais qu'il fallait mettre un terme aux abus et aux débauches des pharaons. Et aujourd'hui..... tu soutiens toi-même les prétentions puériles du plus grand débauché que l'Egypte ait jamais eu.....

— Ramsès XIII, interrompit Pen-ta-our, veut améliorer le sort du peuple. Je serais donc un misérable et un sot, si moi, fils de paysans, je ne le servais pas en cette affaire.

— Mais te demandes-tu si cela ne nous nuira pas à nous, au corps sacerdotal ?.....

Pen-ta-our s'étonna.

— Cependant, vous-mêmes, vous soulagez grandement les paysans qui relèvent des temples ! s'écria-t-il. — J'ai d'ailleurs votre autorisation.

— Quoi ?... quelle ?... demanda Herhor.

— Que Votre Excellence se rappelle cette nuit où dans le temple de Set, nous reçumes le très-saint Béroès. Méfrès disait alors que l'Egypte succombe par suite de l'abaissement du corps sacerdotal, et moi, je soutenais que la misère du peuple est cause du malheur de l'Empire. A cela, autant qu'il m'en souvient, tu as répondu : « Que Méfrès s'occupe de relever les prêtres, et Pen-ta-our d'améliorer le sort des paysans... Moi, je préviendrai une guerre fatale entre l'Egypte et l'Assyrie. »

— Tu vois bien, interrompit le grand-prêtre, que tu as le devoir d'agir avec nous, non avec Ramsès.

— Veut-il donc une guerre contre l'Assyrie?... répartit Pen-ta-our avec énergie. Où peut-être empêche-t-il les prêtres d'acquérir la sagesse?... Il veut donner au peuple le repos du septième jour, et puis doter chaque famille de paysans d'un petit lopin de terre. Et que Votre Excellence ne me dise pas que le pharaon désire une chose mauvaise, car enfin, on a constaté dans les métairies des temples, que le paysan libre et ayant son champ, travaille sans comparaison beaucoup mieux qu'un esclave.

— Mais je n'ai rien dit contre le soulagement de la populace! s'écria Herhor. — Seulement, je suis persuadé, que Ramsès ne fera rien pour le peuple.

— Certainement rien, si vous lui refusez de l'argent.....

— Quand bien même nous lui donnerions une pyramide d'or et d'argent, et une autre de pierres précieuses, il ne fera rien, car c'est un enfant intraitable, que Sargon, l'ambassadeur Assyrien, n'appelait jamais autrement qu'un blanc-bec.

— Le pharaon a de grandes capacités.....

— Mais il ne sait rien, il ne connait rien!... reprit Herhor. A peine s'il a mis le pied dans l'école supérieure, d'où il s'est échappé au plus vite. Aussi, aujourd'hui dans les affaires du gouvernement, il est comme un aveugle, il est comme un enfant qui pose hardiment les pions, mais qui n'a pas l'idée de quelle manière on joue.

— Il gouverne cependant.

— Qu'est-ce que ce gouvernement, Pen-ta-our, répondit le grand-prêtre avec un sourire. — Il a ouvert de nouvelles écoles militaires, il a multiplié le nombre des régiments, il arme toute la nation, il promet des jours fériés à la populace... Mais comment exécutera-t-il tout cela?... Tu te tiens loin de lui, aussi tu ne sais rien, mais moi, je te certifie, qu'en donnant des ordres, il ne se demande pas : qui les accom-

plira? Comment? quelles en seront les conséquences? Il te semble qu'il gouverne. C'est moi qui gouverne, moi qui gouverne toujours, moi qu'il a chassé d'auprès de lui... C'est moi qui suis cause aujourd'hui qu'il afflue moins d'impôts au trésor, mais c'est moi aussi qui préviens les révoltes des paysans, qui déjà auraient éclaté; c'est grâce à moi qu'ils n'abandonneront pas le travail auprès des canaux, des digues et des routes. C'est moi enfin qui deux fois ai empêché l'Assyrie de nous déclarer la guerre que cet insensé provoque par ses préparatifs militaires. Ramsès gouverne!.. Il ne fait que du désordre. Tu as eu la preuve de son gouvernement dans la Basse-Egypte, il buvait, s'amusait, faisait venir chaque jour de nouvelles femmes, et s'occupait soi-disant de l'administration des nomes, mais il n'y comprenait rien, absolument rien. Ce qui est pis : il est entré en rapport avec les Phéniciens, avec la noblesse ruinée, et avec toutes sortes de traîtres, qui le poussent à sa perte.

— Et la victoire des lacs Natron, demanda Pen-ta-our.

— Je lui reconnais l'énergie et la connaissance de l'art militaire, répondit Herhor. — C'est la seule chose qu'il sache. Mais dis toi-même, s'il aurait gagné la bataille des lacs Natron, sans ton aide et celles des autres prêtres?..... Car enfin, je sais que vous l'informiez de chaque mouvement de la bande libyenne..... Et maintenant, penses-tu que Ramsès, même avec notre aide, pourrait gagner une bataille contre Nitager, par exemple?..... Nitager, c'est un maître, Ramsès n'est qu'un apprenti.

— Alors, par quoi se terminera votre haine? demanda Pen-ta-our.

— Haine!..... répéta le grand-prêtre. — Puis-je haïr un blanc-bec, qui d'ailleurs est cerné de toutes parts comme l'est un cerf par des chasseurs, dans un ravin? Mais je dois l'avouer, son gouvernement est si funeste à l'Egypte, que si Ramsès avait un frère, ou si Nitager était plus jeune, nous aurions déjà écarté le pharaon actuel.

— Et Votre Excellence serait devenue son successeur!..... dit Pen-ta-our avec éclat.

Herhor ne s'offensa nullement.

— Pen-ta-our, tu es devenu singulièrement bête, répondit-il en haussant les épaules, depuis que tu fais de la politique pour ton propre compte. Il s'entend que si le pharaon venait à manquer, j'aurais le devoir de le devenir, comme grand-prêtre d'Amon Thébain, et président du Conseil sacerdotal suprême. Mais à quoi bon? N'ai-je pas depuis plusieurs années, un pouvoir plus grand que celui des pharaons!..... Ou bien, est-ce qu'aujourd'hui, moi, ministre de la guerre chassé, je ne fais pas dans l'Etat ce que je juge utile? Ces mêmes grands-prêtres, trésoriers, juges, nomarques, généraux, qui m'évitent maintenant doivent pourtant exécuter chaque ordre du Conseil suprême revêtu de mon sceau. Est-il un homme en Egypte, qui n'obéirait pas à pareilles injonctions?.... Toi-même, oserais-tu y résister?.....

Pen-ta-our baissa la tête. Si malgré la mort de Ramsès XII le grand conseil sacerdotal secret s'était maintenu, Ramsès XIII devait ou lui céder, ou lui livrer une lutte à mort.

Le pharaon avait derrière lui toute la nation, toutes les troupes, beaucoup de prêtres, et la majorité des dignitaires civils. Le Conseil pouvait compter à peine sur quelques milliers de partisans, sur ses trésors et son organisation infiniment sage. Les forces étaient tout à fait inégales, mais l'issue de la lutte était très douteuse.

— Vous avez donc résolu de perdre le pharaon!..... murmura Pen-ta-our.

— Nullement. Nous ne voulons que sauver l'Etat.

— En ce cas, que doit faire Ramsès XIII?

— Que fera-t-il?... je ne sais, répartit Herhor. — Mais voilà ce que fit son père : Ramsès XII aussi commença son règne par l'ignorance et le despotisme, mais quand l'argent lui manqua, et que ses partisans les plus zélés se mirent à le

traiter sans égards, il se tourna vers les dieux. Il s'entoura de prêtres, se fit instruire par eux, bah ! épousa même la fille du grand-prêtre Amenhotep..... Et au bout de plusieurs années, il parvint à devenir un grand-prêtre non seulement très pieux mais encore très savant.

— Et si le pharaon n'écoute pas ce conseil ? demanda Pen-ta-our ?

— Nous nous passerons de lui, dit Herhor.

Au bout d'un instant il reprit :

— Ecoute-moi, Pen-ta-our. Je sais tout ce que fait et aussi tout ce que pense ton pharaon, qui d'ailleurs n'a pas encore été couronné solennellement, et par conséquent n'est rien pour nous. Je sais qu'il veut faire des prêtres ses serviteurs, et devenir le seul maître de l'Egypte. Mais un tel dessein est une sottise, et même une trahison. Ce ne sont pas les pharaons, tu le sais bien, qui ont créé l'Egypte, mais les dieux et les prêtres. Ce ne sont pas les pharaons qui déterminent la crue du Nil, et régularisent les inondations ; ce ne sont pas les pharaons qui ont appris au peuple à semer, récolter les fruits de la terre, élever le bétail. Ce ne sont pas les pharaons qui guérissent les maladies des hommes et veillent sur la sécurité de l'Etat, qu'ils préservent des ennemis du dehors. Qu'adviendrait-il donc, dis-le toi-même, si notre corps livrait l'Egypte à la grâce des pharaons ? Le plus savant d'entre eux n'a derrière lui que l'expérience de quelques dizaines d'années, mais le corps sacerdotal a examiné les choses et s'est instruit pendant des dizaines de milliers d'années..... Le souverain le plus puissant n'a que deux yeux et deux mains, tandis que nous, nous possédons des milliers d'yeux et de mains dans tous les nomes, et même dans les pays étrangers. L'action du pharaon peut-elle donc se comparer à la nôtre, et, en cas de divergence d'opinion, qui doit céder, nous ou lui ?...

— Et moi, que dois-je faire maintenant ? interrompit Pen-ta-our.

— Fais ce que t'ordonne ce jouvenceau, à condition de ne point trahir les saints mystères. Et laisse le reste... au temps... Je souhaite sincèrement que ce jeune homme qu'on appelle Ramsès XIII rentre dans la voie de la raison, et je suppose qu'il le ferait si... s'il ne s'était lié avec d'abominables traîtres, sur qui pèse déjà la main des dieux.

Pen-ta-our quitta le grand-prêtre, plein de tristes pressentiments. Pourtant il n'avait pas perdu courage, sachant que ce qu'il obtiendrait aujourd'hui pour améliorer le sort du peuple, ce serait déjà chose acquise, dût même le pharaon plier devant la puissance des prêtres.

« Dans la situation la plus mauvaise, pensait-il, il faut faire ce que nous pouvons et ce qui dépend de nous. Les rapports s'amélioreront un jour, et la semence d'aujourd'hui portera ses fruits. »

Néanmoins il résolut de renoncer à faire de l'agitation parmi le peuple. Même il était prêt à calmer les impatients, pour ne point augmenter les embarras du pharaon.

Quelques semaines plus tard, Pen-ta-our pénétrait dans les limites de la Basse-Egypte. Il notait en chemin les paysans et les ouvriers les plus intelligents, parmi lesquels on pourrait choisir des délégués à cette assemblée que convoquait le pharaon. Partout sur la route, il rencontrait les signes du plus grand trouble : paysans et ouvriers réclamaient qu'on leur donnât le repos du septième jour, et qu'on leur payât comme jadis tous les travaux publics. Et il fallait rendre grâces aux prêtres des divers temples ; eux seuls, par leurs remontrances avaient encore empêché l'explosion de la révolte générale ,ou tout au moins l'interruption des travaux.

En même temps Pen-ta-our fut frappé de quelques nouveaux phénomènes qu'il n'avait pas remarqué un mois auparavant.

Premièrement, le peuple s'était partagé en deux partis. Les uns étaient partisans du pharaon et ennemis des prêtres,

les autres, s'indignaient contre les Phéniciens. Les uns soutenaient que les prêtres devaient livrer au pharaon les trésors du Labyrinthe, les autres murmuraient que le pharaon protégeait trop les étrangers.

Mais le bruit le plus singulier, parti on ne sait d'où, était que Ramsès XIII présentait des signes de folie!... Tout comme son aîné, son frère consanguin, qu'on avait justement pour cette cause écarté du trône. Prêtres, scribes, paysans même, s'entretenaient de cette nouvelle.

— Qui vous a conté de pareils mensonges? demanda Pen-ta-our à l'un des ingénieurs qu'il connaissait.

— Ce n'est pas un mensonge, répartit l'ingénieur, mais la triste vérité... Dans le palais de Thèbes, on a vu le pharaon comme il courait tout nu à travers les jardins. Et un certain soir, Sa Sainteté, sous les fenêtres de la reine Nikotris s'est mise à grimper aux arbres, en causant avec la reine.

Pen-ta-our l'assura qu'il avait vu, il y avait quinze jours à peine, le pharaon jouissant d'une excellente santé. Mais il s'aperçut aussitôt que l'ingénieur ne le croyait pas.

« Ceci est déjà l'œuvre de Herhor! pensa-t-il. — « D'ailleurs les prêtres seuls pourraient avoir de si rapides nouvelles de Thèbes. »

Pour un moment, il perdit l'envie de s'occuper du choix des délégués, mais il retrouva son énergie, en se répétant toujours, que ce que le peuple gagnerait aujourd'hui, il ne le perdrait pas demain... A moins qu'il ne se produisît des évènements extraordinaires.

Au-delà de Memphis, au nord des pyramides et du Sphinx, s'élevait déjà sur la limite des sables, le petit temple de la déesse Mouit. Là vivait le vieux prêtre Ménès, le plus grand connaisseur d'étoiles, et le plus grand ingénieur de l'Egypte.

Quand dans l'empire, on construisait quelque grand édifice, ou quelque nouveau canal, Ménès se rendait sur les lieux, et traçait le plan. Il vivait le reste du temps pauvre et soli-

taire dans son temple, la nuit interrogeant les étoiles, le jour travaillant à d'étranges appareils.

Depuis plusieurs années. Pen-ta-our n'avait pas été en cet endroit, aussi fut-il frappé par sa pauvreté et son abandon. Le mur de briques croulait ; dans le jardin, les arbres s'étaient desséchés, dans la cour, vagabondaient une maigre chèvre et quelques poules.

Auprès du temple, il n'y avait personne. Ce ne fut que quand Pen-ta-our se mit à appeler, qu'un vieillard sortit du pylône. Il était pieds nus, la tête couverte d'un bonnet sale comme les paysans, autour des hanches un pagne en loques, et sur les épaules une peau de panthère, qui avait perdu son poil. Malgré cela, son extérieur était plein de dignité et son visage, d'intelligence. Il examina d'une façon perçante le visiteur, et dit :

— Ou je me trompe, ou tu es Pen-ta-our ?

— En effet, répondit le nouveau venu, et il serra cordialement le vieillard dans ses bras.

— Oh ! oh !... s'écria Ménès (c'était lui en effet). — Je vois que tu as changé sur les nobles parquets ! Tu as la peau lisse, les mains plus blanches, et une chaîne d'or au cou. La déesse de l'Océan céleste, la mère Nouit devrait longtemps attendre de pareils ornements !...

Pen-ta-our voulut retirer sa chaîne, mais Ménès l'arrêta avec un sourire.

— Laisse, dit-il. — Si tu savais quels joyaux nous avons au ciel, tu ne te hâterais pas d'offrir de l'or... Eh bien, tu viens t'établir chez nous ?...

Pen-ta-our secoua négativement la tête.

— Non, répondit-il. Je suis venu seulement te saluer, maître divin.

— Et puis, tu retournes à la Cour ?... dit le vieillard en riant. — O vous, vous !... Si vous saviez ce que vous perdez, en délaissant la sagesse pour les palais, vous seriez les plus tristes des hommes.

— Tu es seul, maître ?

— Comme le palmier dans le désert, aujourd'hui particulièrement, car mon sourd-muet est allé avec un panier à Memphis, mendier quelque chose pour la mère de Râ et son prêtre.

— Et cela ne te peine pas ?...

— Moi ?... s'écria Ménès. — Depuis que je ne t'ai vu, j'ai arraché aux dieux quelques mystères que je ne changerais pas contre les deux couronnes d'Egypte.

— Est-ce un secret ? demanda Pen-ta-our.

— Quel secret ?... L'an passé, j'ai achevé les mesures et les calculs touchant la grandeur de la terre.....

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Ménès regarda autour de lui et baissa la voix.

— Tu sais pourtant, dit-il, que la terre n'est pas plate comme une table, mais que c'est un globe énorme sur la surface duquel se trouvent des mers, des pays et des villes...

— C'est connu, dit Pen-ta-our.

— Pas de tous, répartit Ménès. — Mais ce que l'on ne sait pas du tout, c'est de quelle grandeur peut bien être ce globe...

— Et toi, tu le sais ? demanda Pen-ta-our presque effrayé.

— Je le sais. Notre infanterie fait par jour, en marchant près de 13 milles égyptiens [1]. Eh bien, le globe terrestre est si grand que nos troupes mettraient cinq ans à en faire le tour.

— Dieux !... s'écria Pen-ta-our. — Ne crains-tu pas, père, de penser à de semblables choses ?...

Ménès haussa les épaules.

— Mesurer la grandeur, qu'y a-t-il d'effrayant en cela ?... répondit-il. — Mesurer la grandeur d'une pyramide ou de la terre, c'est tout un. J'ai fait des choses plus difficiles, car j'ai calculé la distance de notre temple au palais du pharaon sans traverser le Nil...

— Effrayant !... murmura Pen-ta-our.

1 Trois milles géographiques. (Note de l'auteur.)

— Quoi d'effrayant?... J'ai découvert une chose dont réellement vous aurez peur... Mais n'en parle à personne. Tu sais, dans le mois de Paofii (juillet-août) nous aurons une éclipse du soleil... le jour la nuit se fera... Et que je meure de faim, si je me suis trompé dans mes calculs, ne serait-ce que de la vingtième partie d'une heure.

Pen-ta-our toucha une amulette qu'il portait sur la poitrine, et récita une prière. Puis, il dit :

— J'ai lu dans les livres sacrés, que plus d'une fois déjà pour tourmenter les hommes, la nuit s'est faite en plein jour. Mais qu'est-ce que c'est? Je ne le comprends pas.

— Tu vois les pyramides? demanda soudain Ménès en indiquant le désert.

— Je les vois.

— Et maintenant place ta main devant tes yeux... Vois-tu les pyramides? Tu ne les vois pas. Eh bien, l'éclipse de soleil est la même chose : entre le soleil et nous se place la lune, qui cache le père de la lumière et fait la nuit.

— Et ceci se passera chez nous? demanda Pen-ta-our.

— Au mois de Paofii. J'ai écrit à ce sujet au pharaon, pensant qu'en retour, il offrirait quelque don à notre temple abandonné. Mais lui, après avoir lu ma lettre, s'est ri de moi, et a ordonné à mon envoyé de porter cette nouvelle à Herhor.

— Et Herhor?...

— Il nous a donné trente mesures d'orge. C'est le seul homme en Egypte qui respecte la sagesse, mais le jeune pharaon est inconsidéré.

— Ne sois pas sévère pour lui, père, intervint Pen-ta-our. — Ramsès XIII veut améliorer le sort des paysans et des ouvriers, il leur donnera du repos chaque septième jour, il défendra de les frapper sans jugement et peut-être même leur fera-t-il présent de quelques terres.

— Et moi je te dis que c'est un esprit léger, répartit Ménès irrité. — Il y a deux mois, je lui ai envoyé un vaste plan pour

soulager le travail des paysans, et... il s'est également moqué de moi !... C'est un ignorant et un homme bouffi de vanité.

— Père, tu as de la prévention... Mais dis-moi ton plan, et peut-être t'aiderai-je à l'exécuter.

— Un plan !... répéta le vieillard. — Ce n'est plus un plan, mais une réalité...

Il se leva du banc, et tous deux Pen-ta-our et lui, ils se rendirent à l'étang dans le jardin. Auprès de l'étang il y avait une tonnelle parfaitement abritée par des plantes grimpantes et au-dessous se trouvait une grande roue, montée sur un axe à fleur de terre, avec quantité de seaux sur le pourtour. Ménès entra dans l'intérieur de la roue, et se mit à mouvoir les jambes ; la roue tournait, et les seaux puisaient l'eau de l'étang et la déversaient dans une auge placée au-dessus.

— Curieux appareil ! dit Pen-ta-our.

— Et devineras-tu ce qu'il peut faire pour le peuple égyptien ?

— Non.....

— Imagine donc que cette roue est cinq ou dix fois plus grande, et que dans son intérieur, tournent au lieu d'un homme plusieurs couples de bœufs...

— Quelque chose... quelque chose m'apparaît, dit Pen-ta-our, mais je ne comprends pas encore bien.

— Et c'est si simple ! répartit Ménès. — A l'aide de cette roue, les bœufs ou les chevaux pourraient puiser l'eau du Nil, et la verser aux canaux situés de plus en plus haut... En ce cas, un demi-million d'hommes qui aujourd'hui travaillent avec le seau, pourraient se reposer... Tu vois maintenant, que la science fait plus pour le bonheur des hommes que les pharaons.

Pen-ta-our hocha la tête.

— Que de bois il faudrait pour cela ! dit-il, que de bœufs, que de pâture !... Il me semble, père, que ta roue ne remplacera pas le septième jour de repos.

— Je vois, répondit Ménès en haussant les épaules, que les dignités ne t'ont pas rendu grand service. Mais quoique tu aies perdu la pénétration que j'admirais en toi, je te montrerai encore quelque chose... Peut-être un jour, reviendras-tu de nouveau à la science, et quand je mourrai, voudras-tu travailler à perfectionner et à vulgariser mes inventions.

Ils revinrent vers le pylône, et Ménès glissa un peu de combustible sous une marmite de cuivre. Il attisa la flamme et bientôt l'eau se mit à bouillir.

De la marmite sortait un tuyau vertical, fermé par une lourde pierre. Quand l'eau chanta dans la marmite, Ménès dit :

— Mets-toi dans ce coin et regarde.

Il tourna une manivelle adaptée au tuyau et en un instant, la lourde pierre fut projetée en l'air, et la chambre s'emplit de colonnes de vapeur chaude...

— Merveille ! s'écria Pen-ta-our.

Mais se calmant aussitôt il demanda.

— Eh bien, et cette pierre, en quoi pourra-t-elle améliorer le sort du peuple ?

— La pierre en rien, répondit le savant déjà impatienté.— Mais en vérité, je te le dis, et souviens-toi de cela, il viendra un jour, où le cheval et le bœuf remplaceront le travail humain, et l'eau bouillante remplacera le cheval et le bœuf.

— Et quel profit en auront les paysans ? insista Pen-ta-our.

— Malheur à moi ! s'écria Ménès en se prenant la tête. — Je ne sais si tu as vieilli, ou si tu es devenu bête, mais les paysans ont caché devant toi le monde entier, ils t'ont voilé l'esprit. En attendant, si les savants n'avaient en vue que les paysans, ils devraient jeter leurs livres et leurs calculs, et devenir pâtres.....

— Chaque chose doit apporter du profit, avançait timidement Pen-ta-our.

— Vous autres, gens de cour, dit Ménès avec amertume,

vous vous servez souvent de deux mesures ! Quand le Phénicien vous apporte un rubis ou un saphir, vous ne demandez pas : quel en est le profit ? mais vous achetez le joyau et vous l'enfermez dans un coffre. Mais quand un savant vient vers vous avec une invention qui pourrait changer la face du monde, vous demandez aussitôt : quel en est le profit ?... Sans doute, la peur vous prend que celui qui scrute la nature ne vous demande une poignée d'orge pour un objet que votre esprit ne comprend pas.

— Tu te fâches père ?... Est-ce que je voulais te faire de la peine ?

— Je ne me fâche pas, mais je déplore ce qui est. Il y a vingt ans encore, nous étions cinq dans ce temple, travaillant à découvrir de nouveaux secrets. Aujourd'hui, je suis resté seul, et par les dieux ! non seulement, je ne peux trouver un successeur, mais même un homme qui me comprenne.

— Certes, père, dit Pen-ta-our, je resterais volontiers ici, jusqu'à la mort, pour connaître tes projets divins. Mais dis, si je puis aujourd'hui m'enfermer dans un temple, alors que se pèsent les destinées de l'empire, le bonheur du simple peuple, et quand mon rôle...

— Peut influer sur les destinées de l'Etat, et de plusieurs millions de paysans ?... interrompit railleusement Ménès. — O vous, enfants adultes en tiares et chaînes de dignitaires !... Parce qu'il vous est permis de puiser de l'eau dans le Nil, il vous semble aussitôt que vous pouvez arrêter la crue ou l'écoulement de la rivière. En vérité, la brebis qui, suivant le troupeau, s'imagine le conduire, ne pense pas d'autre manière.

— Mais songe donc, maître. Le jeune pharaon a le cœur plein de noblesse, il veut donner au peuple du repos chaque septième jour, un tribunal équitable, et même de la terre.

Ménès hocha la tête.

— Toutes ces choses, dit-il, sont périssables. Les jeunes pharaons vieillissent et le peuple... le peuple a déjà eu

maintes fois du repos tous les sept jours ; il a eu des terres, et il les a perdues !... Ah, si seulement cela changeait ?... Que de dynasties et de prêtres ont passé sur l'Egypte depuis trois mille ans, que de villes et de temples sont tombés en ruines, bah ! même de nouvelles couches de terre se sont formées.

Tout a changé, excepté ceci, que deux et deux font quatre, qu'un triangle est la moitié d'un rectangle, que la lune peut cacher le soleil, et l'eau bouillante projeter une pierre dans l'air. Dans ce monde périssable, la sagesse dure et demeure. Et malheur à celui qui, pour des choses qui passent comme les nuages, abandonne les choses éternelles. Son cœur ne connaîtra jamais le repos, et son esprit sera ballotté comme la barque quand il fait du vent.

— Les dieux parlent par ta bouche, ô maître, répondit Pen-ta-our après réflexion. — Mais sur des millions d'hommes, c'est à peine si un seul peut devenir leur instrument... Et cela est bien. Qu'adviendrait-il en effet, si les paysans contemplaient les étoiles des nuits entières, si les soldats faisaient des calculs, et si les dignitaires et le pharaon au lieu de gouverner, lançaient des pierres à l'aide de l'eau bouillante ? Avant que la lune ait fait une fois le tour de la terre, nous aurions tous péri de faim..... Aucune roue ni aucune marmite ne défendrait enfin le pays contre les attaques des barbares ni ne dispenserait la justice aux gens lésés. Donc, termina Pen-ta-our, bien que la sagesse soit comme le soleil, le sang et la respiration, nous ne pouvons cependant pas être tous des savants.

A ces paroles, Ménès ne répondit plus rien.

Pen-ta-our passa plusieurs jours dans le temple de la divine Nouit, se délectant à la vue de la mer de sable, ou de la fertile vallée du Nil. Avec Ménès, il contemplait les astres, et examinait la roue pour puiser de l'eau, se dirigeait parfois du côté des pyramides. Il s'émerveillait devant l'indigence et le génie de son maître, mais en son âme il pensait :

« Ménès est évidemment un dieu incarné dans une forme humaine, et c'est pourquoi, il ne tient pas à la vie terrestre. Quant à sa roue pour puiser de l'eau, elle ne sera pas adoptée en Egypte. Car d'abord le bois nous manque, et ensuite pour mettre en mouvement des roues pareilles, il faudrait avoir près de cent mille bœufs. Et où trouver pour eux de la pâture, même dans la Haute-Egypte?... »



CHAPITRE XII

Les Noces de Thoutmos : Intrigues Sacerdotales

Pendant que Pen-ta-our parcourait l'empire pour choisir des délégués, Ramsès XIII résidait à Thèbes, et mariait son favori Thoutmos.

Tout d'abord le souverain des deux mondes entouré d'un cortège magnifique, se rendit sur un char doré au palais du très noble Antepha, nomarque de Thèbes. Le grand seigneur accourut à la rencontre du maître jusque devant la porte; retira de ses pieds des sandales de prix et à genoux aida Ramsès à descendre.

En échange de cet hommage, le pharaon lui donna sa main à baiser, et déclara que dès cet instant, Antepha devenait son ami, et avait le droit d'entrer chaussé, même dans la salle du trône.

Et quand ils se trouvèrent dans l'immense salle du palais d'Antepha, le maître, en présence de tout le cortège parla ainsi :

— Je sais, noble Antepha, que de même que tes vénérables ancêtres habitent les tombeaux les plus somptueux, de même toi, leur descendant, tu es le plus éminent des nomarques de l'Egypte. Or, il t'est sans doute connu qu'à ma cour, et parmi mes troupes, comme dans mon cœur royal, Thoutmos mon favori, le commandant de la garde, occupe la première place. Selon l'avis des sages, l'homme riche fait mal qui n'enchâsse pas sa pierre de plus grand prix dans le plus bel anneau. Et comme ta race, Antepha, m'est la plus précieuse, et Thout-

mos le plus cher, j'ai donc imaginé de vous unir l'un à l'autre. Ceci peut se faire facilement, si ta fille, la belle et sage Hebron, accepte Thoutmos comme époux.

A ceci, le noble Antepha répondit :

— Sainteté, souverain du monde vivant et du monde occidental ! Comme toute l'Egypte et tout ce qui s'y trouve t'appartient, ainsi ma maison et tous ses habitants sont ta propriété. Et du moment que tu souhaites en ton cœur, que ma fille Hebron devienne la femme de ton favori Thoutmos, qu'il en soit ainsi.

Maintenant le pharaon conta à Antepha que Thoutmos touchait vingt talents du trésor comme pension annuelle, et qu'il possédait d'importants biens personnels, dans différents nomes. Le noble Antepha déclara de son côté, que sa fille unique, Hebron, aurait cinquante talents par an, ainsi que le droit de profiter des biens paternels dans les nomes où la cour royale s'arrêterait pour un temps assez long.

Et comme Antepha n'avait pas de fils, toute son immense fortune non endettée devait revenir un jour à Thoutmos avec la fonction de nomarque de Thèbes, autant du moins que cela concorderait avec la volonté de Sa Sainteté.

Les accords terminés, Thoutmos vint de la cour, il remercia Antepha, premièrement de donner à un malheureux tel que lui sa fille, en second lieu, de l'avoir si bien élevée. En même temps on décida que la cérémonie des noces aurait lieu dans quelques jours, Thoutmos, en effet, comme commandant de la garde, n'avait pas le temps pour des solennités préliminaires trop longues.

— Je te souhaite du bonheur, mon fils, termina Antepha avec un sourire, ainsi que beaucoup de patience. Car Hebron, ma fille bien aimée a déjà vingt ans ; elle est la première élégante de Thèbes, et a l'habitude de posséder sa volonté propre.

Par les dieux !... je te dis que mon pouvoir sur Thèbes a

toujours pris fin près de la petite porte du jardin de ma fille. Et je crains que ta situation de général ne lui impose pas davantage.

Successivement le noble Antepha invita tous ses hôtes à un somptueux banquet, pendant lequel la belle Hebron fit son apparition avec un nombreux cortège de compagnes.

Dans la salle à manger se trouvaient une multitude de petites tables pour deux ou quatre personnes, et sur une estrade une table plus grande pour le pharaon. Afin d'honorer Antepha et son favori, Sa Sainteté s'approcha d'Hebron et l'invita à sa table.

Hebron était réellement belle et faisait l'impression d'une personne pleine d'expérience, ce qui ne constituait pas en Egypte une singularité. Ramsès s'aperçut rapidement que la fiancée ne prêtait aucune attention à son futur époux, mais que par contre, elle lançait des regards expressifs de son côté à lui, le pharaon.

Et ceci encore n'avait en Egypte rien d'étonnant.

Quand les invités furent assis près des tables, que la musique se fit entendre, et que les danseuses commencèrent à porter parmi les convives le vin et les fleurs, Ramsès prit la parole.

— Plus je te regarde, Hebron, plus je demeure stupéfait. Si un étranger entrait ici, il te prendrait pour une divinité ou une grande prêtresse, mais jamais pour une heureuse fiancée.

— Tu te trompes, Seigneur, répondit-elle. — En cet instant je suis heureuse, mais non de mes fiançailles.

— Et comment? interrompit le pharaon.

— Le mariage ne me tente pas, et certainement, j'aimerais mieux devenir grande prêtresse d'Isis qu'épouse...

— Pourquoi donc te maries-tu?

Je le fais pour mon père, qui veut absolument avoir un héritier de sa gloire. Et principalement, parce que toi, Seigneur, tu le veux ainsi.

— Se pourrait-il donc que Thoutmos te déplaise?

— Je ne dis pas cela, Thoutmos est beau, c'est le premier élégant de l'Egypte, il chante joliment, et il remporte des prix aux jeux. Quant à sa situation de chef de la garde de Votre Sainteté, elle est parmi les premières du pays.

Cependant, Seigneur, n'étaient la prière de mon père et ton ordre, je ne deviendrais pas sa femme... Et même ainsi, je ne la serai pas !... Ma fortune et les titres qui lui reviendront après mon père suffiront à Thoutmos, et il trouvera le reste chez des danseuses.

— Et il connaît son malheur?

Hebron sourit.

— Il sait depuis longtemps, que même si je n'étais pas la fille d'Antepha, mais celle du dernier des paraschites, je ne me livrerais pas à un homme que je n'aime pas. Et je ne pourrais aimer qu'un homme supérieur à moi.

— C'est vrai ce que tu dis là?..... demanda Ramsès étonné.

— J'ai vingt ans, par conséquent depuis six ans déjà, les adorateurs m'entourent. Mais rapidement, j'ai reconnu leur valeur... Et aujourd'hui, j'aime mieux écouter les entretiens des prêtres instruits, que les chants et les déclarations de la jeunesse élégante.

— En ce cas, Hebron, je ne devrais pas être assis près de toi, car je ne suis même pas un élégant, et je ne possède nullement la sagesse des prêtres.

— O toi, seigneur, tu es quelqu'un de plus grand, répondit-elle, en rougissant fortement. — Tu es un chef qui a remporté une victoire... Tu es impétueux comme le lion, rapide comme le vautour..... Devant toi des millions d'hommes se prosternent, les empires tremblent... Ne savons-nous pas quelle terreur ton nom éveille à Tyr et à Ninive? Les dieux pourraient envier ta puissance.

Ramsès se troubla.

— O Hebron, Hebron... Si tu savais quelle inquiétude tu sèmes dans mon cœur!

— C'est pourquoi, continua-t-elle, je consens à mon mariage avec Thoutmos... Je serai plus proche de Votre Sainteté, et je te verrai, Seigneur, au moins tous les quelques jours.

Ceci dit, elle se leva de table et se retira.

Antepha aperçut son action, et effrayé, il accourut vers Ramsès.

— O Seigneur! s'écria-t-il, ma fille n'aurait-elle pas dit quelque chose d'incongru?... C'est une lionne indomptable.

— Calme-toi, répondit le pharaon. — Ta fille est pleine de sagesse et de gravité. Elle est sortie, car elle s'est aperçue que le vin de Votre Excellence égayait trop fort les convives.

Effectivement, dans la salle à manger régnait un grand vacarme, d'autant plus que Thoutmos ayant abandonné son rôle de maître de maison en second, était devenu le plus animé des convives.

— Je dirai en confidence à Votre Sainteté, murmura Antepha, que le pauvre Thoutmos devra se surveiller en présence d'Hebron.

Ce premier banquet se prolongea jusqu'au matin. Il est vrai que le pharaon était parti tout de suite, mais les autres étaient restés d'abord sur leurs sièges, puis sur le sol. Si bien qu'Antepha dut enfin les renvoyer sur des chars dans leurs demeures, comme des choses inertes,

Plusieurs jours après eut lieu la cérémonie des noces.

Au palais d'Antepha se rendirent les grands-prêtres Herhor et Méfrès, les nomarques des nomes voisins, et les plus hauts dignitaires de la ville de Thèbes. Puis sur un char à deux roues arriva Thoutmos entouré des officiers de la garde, et en dernier lieu, Sa Sainteté Ramsès XIII.

Le maître était accompagné du grand scribe, du commandant des archers, du commandant de la cavalerie, du grand

juge, du grand trésorier, du grand-prêtre Sem, et des généraux aides de camp.

Quand cette magnifique assemblée se trouva dans la salle des ancêtres du très noble Antepha, Hebron parut en vêtements blancs, avec un cortège nombreux d'amies et de suivantes. Alors, son père, après avoir brûlé de l'encens devant Amon, devant la statue de son père, et devant Ramsès XIII assis sur une estrade, déclara qu'il émancipait sa fille Hebron, et qu'il lui donnait une dot. En même temps, il lui remit dans une petite boîte d'or, un acte conforme à ses déclarations, écrit sur papyrus en présence du tribunal.

Après un repas très court, la jeune épouse monta dans une litière précieuse, portée par huit fonctionnaires du nome. Devant elle marchaient les musiciens et les chanteurs, à l'entour de la litière, les dignitaires et la grande masse du peuple. Tout ce cortège avançait vers le temple d'Amon, par les plus belles rues de Thèbes au milieu d'une foule aussi nombreuse qu'aux funérailles du pharaon.

Le peuple resta en dehors des murs du temple, et les jeunes mariés, le pharaon et les dignitaires entrèrent dans la salle hypostyle. Là, Herhor brûla l'encens devant la statue voilée d'Amon, les prêtresses exécutèrent la danse sacrée, et Thoutmos lut l'acte suivant rédigé sur papyrus :

« Moi, Thoutmos, chef de la garde de Sa Sainteté Ramsès XIII, je te prends pour épouse, toi, Hebron, fille d'Antepha, nomarque de Thèbes. Je te donne immédiatement la somme de dix talents, en retour de ce que tu as consenti a être ma femme. J'alloue pour ta toilette, trois talents par an, et pour les dépenses domestiques, un talent par mois. Des enfants que nous aurons, l'ainé des fils sera l'héritier de la fortune que je possède aujourd'hui, et que je pourrai acquérir a l'avenir. Si je ne vivais pas avec toi, si je te répudiais, et que je prisse une autre femme, je serais obligé de te

PAYER QUARANTE TALENTS, SOMME GARANTIE SUR MES BIENS. NOTRE FILS, QUAND IL PRENDRA LA FORTUNE SERA OBLIGÉ DE TE PAYER QUINZE TALENTS PAR AN. QUANT AUX ENFANTS, NÉS D'UNE AUTRE FEMME, ILS N'AURONT PAS DROIT A LA FORTUNE DE NOTRE FILS AINÉ [1].

Maintenant le grand juge s'avança et au nom de Hebron il lut un acte dans lequel la jeune femme promettait de bien nourrir et de bien vêtir son époux, d'avoir soin de sa maison, de sa famille, de ses serviteurs, de son cheptel et de ses esclaves, et confiait audit époux l'administration de la fortune qu'elle avait obtenue et qu'elle obtiendrait de son père.

Après la lecture des actes, Herhor présenta à Thoutmos une coupe de vin.

Le marié en but la moitié, Hebron y trempa ses lèvres, puis tous deux brûlèrent l'encens devant le rideau de pourpre.

Après avoir quitté le temple d'Amon Thébain, les jeunes époux et leur magnifique cortège se rendirent par l'allée des sphinx au palais du roi. Des multitudes de peuple et de soldats les saluaient avec des acclamations, et jetaient des fleurs sur leur chemin.

Jusqu'alors Thoutmos avait logé dans les appartements du pharaon. Mais le jour du mariage, le maître lui fit don d'un joli petit palais, au fond des jardins, où les jeunes époux pouvaient couler des jours de bonheur, cachés aux regards des hommes, et pour ainsi dire séparés du monde. Dans ce tranquille asile les hommes se montraient si rarement, que même les oiseaux ne fuyaient pas devant eux.

Quand les nouveaux époux et leurs hôtes se trouvèrent dans leur nouvelle demeure, on procéda à la dernière cérémonie du mariage.

Thoutmos prit Hebron par la main, et l'amena vers le feu qui brûlait devant la statue d'Isis. Alors Méfrès répandit sur

1 Authentique. (Note de l'auteur.)

la tête de la jeune fille une cuiller d'eau sacrée. Hebron effleura le feu avec sa main, et Thoutmos partagea avec elle un morceau de pain et lui passa au doigt son anneau, en signe qu'à partir de ce moment, elle devenait maîtresse des biens, des serviteurs, des troupeaux et des esclaves du mari.

Cependant les prêtres chantaient les hymnes d'épousailles et portaient par toute la maison, la statue de la divine Isis. Et les danseuses exécutèrent la danse sacrée.

Cette journée se termina par des spectacles et un grand banquet, pendant lequel tous remarquèrent qu'Hebron tenait constamment compagnie au pharaon, et que Thoutmos, loin d'elle, se contentait de faire les honneurs aux invités.

Quand les étoiles se levèrent, le saint Herhor quitta le banquet, et bientôt après lui plusieurs des plus hauts dignitaires sortirent furtivement. Et vers minuit, dans les souterrains du temple d'Amon se réunirent les vénérables personnes suivantes : les grands prêtres, Herhor, Méfrès et Mentezoufis, le grand juge de Thèbes, et les chefs des nomes d'Abs, de Horti et d'Esmouch.

Mentezoufis examina les épaisses colonnes, ferma la porte, éteignit les lumières, et il ne resta dans la salle basse, qu'une seule lampe, brûlant devant une petite statue d'Horus. Les dignitaires prirent place sur trois bancs de pierre et le nomarque d'Abs dit :

— Si l'on m'ordonnait de définir le caractère de Sa Sainteté Ramsès XIII, en vérité, je ne saurais le faire.

— Un fou ! intervint Méfrès.

— Est-ce un fou, je ne sais, répondit Herhor. — En tout cas c'est un homme très dangereux. L'Assyrie nous a déjà rappelé deux fois le traité définitif, et aujourd'hui d'après ce que j'entends, elle commence à s'inquiéter des armements de l'Egypte.

— Passe encore, dit Méfrès. — Ce qui est plus grave, c'est

que cet impie veut réellement entamer le trésor du Labyrinthe.....

— Et moi je penserai, dit le nomarque d'Esmouch, que les promesses faites aux paysans sont pires encore. Les revenus de l'Etat et les nôtres seront complètement compromis, si la populace se met à fêter chaque septième jour..... Et si le pharaon leur donne encore des terres!.....

— Il est capable de le faire, murmura le grand juge.

— En est-il capable?..... demanda le nomarque de Horti. Il me semble qu'il veut seulement de l'argent. Donc si on lui cédait quelque chose des trésors du Labyrinthe.....

— Impossible, interrompit Herhor. — Aucun danger ne menace l'Etat, mais seulement le pharaon, et ce n'est pas la même chose. En second lieu, de même qu'une digue n'est forte que tant qu'un filet d'eau ne l'a pas pénétrée, de même le Labyrinthe ne sera plein que tant que nous n'en retirerons pas un premier lingot d'or. Tout suivrait.....

D'ailleurs, qui irions-nous fortifier avec les trésors des dieux et de l'Etat?..... Un jouvenceau, qui méprise la foi, humilie les prêtres, et pousse le peuple à la révolte. N'est-il pas pire qu'Assar?..... Car celui-ci est, il est vrai, un barbare, mais il ne nous fait point de tort.

— Il n'est point convenable que le pharaon courtise aussi ouvertement la femme de son favori, le jour même du mariage..... dit le juge pensif.

— Hebron l'attire elle-même! dit le nomarque de Horti.

— Toute femme essaye de séduire tous les hommes, répondit le nomarque d'Emsouch. Mais la raison est donnée à l'homme pour qu'il ne commette pas de péché.....

— Le pharaon n'est-il pas l'époux de toutes les femmes d'Egypte? murmura le nomarque d'Abs. — Les péchés, d'ailleurs, relèvent du tribunal des dieux, et il n'y a que l'Etat qui nous intéresse.....

— Dangereux!... dangereux!... disait le nomarque d'Em-

souch, en hochant la tête et agitant les mains. — Il n'y a aucun doute, la populace est déjà devenue insolente, et elle se révoltera d'un instant à l'autre. Et alors, nul grand-prêtre, nul nomarque ne sera sûr je ne dis pas de son pouvoir et de sa fortune mais encore de sa vie.

— J'ai un moyen contre la révolte, intervint Herhor.

— Lequel ?

— Avant tout, dit Méfrès, on peut prévenir la révolte en apprenant aux plus intelligents de la populace que celui qui leur promet de grands soulagements est un fou.

— C'est l'homme le plus sain qui soit sous le soleil ! murmura le nomarque d'Horti. — Il faut seulement bien se rendre compte de ce qu'il veut.

— Un fou ! un fou !... répétait Méfrès. — Son frère aîné et consanguin imite déjà le singe, et boit avec des paraschites, et lui se mettra à faire la même chose au premier jour.....

Le nomarque de Horti prit la parole :

— C'est un moyen déraisonnable et mauvais, que de proclamer fou un homme sain d'esprit. Car lorsque le peuple s'apercevra du mensonge, il cessera complètement de nous croire; et rien alors n'arrêtera la révolte.

— Si je dis que Ramsès est fou, je dois en avoir des preuves, reprit Méfrès. — Et maintenant, écoutez !

Les dignitaires s'agitèrent sur leurs bancs.

— Dites-moi, poursuivit Méfrès, si un homme sain d'esprit aurait osé, étant héritier du trône, lutter publiquement contre un taureau en présence de plusieurs milliers d'Asiatiques ? Est-ce qu'un prince raisonnable, un Egyptien, aurait couru la nuit au temple Phénicien ?... Est-ce que sans raison, il aurait repoussé au rang des esclaves, la première de ses femmes, ce qui fut même cause de sa mort et de celle de son enfant ?.....

Les assistants eurent un murmure d'horreur.

— Tout cela, disait le grand-prêtre, nous l'avons vu à Pi-

Bast, comme aussi Mentezoufis et moi, nous fûmes témoins d'orgies où le prince héritier, déjà la tête à moitié perdue, blasphémait contre les dieux et outrageait les prêtres.....

— Il en fut ainsi, ajouta Mentezoufis.,

— Et qu'en pensez-vous, continua Méfrès en s'échauffant. Un homme sain d'esprit, étant chef suprême, quitterait-il son armée pour poursuivre quelques bandits libyens?..... Je passe une foule de choses moins importantes, ne serait-ce par exemple que le projet de donner aux paysans des fêtes et des terres, et je vous demande : puis-je appeler sensé un homme qui accomplit tant de sottises criminelles, sans raison, pour le plaisir!.....,

Les assistants se taisaient, le nomarque de Horti était soucieux.

— Il faut réfléchir, intervint le grand juge, à ce qu'il ne soit pas fait de tort à un homme.....

Ici Herhor prit la parole :

— Le saint Méfrès, dit-il d'un ton décisif, lui fait une grâce, en le jugeant fou. Dans le cas contraire, en effet, nous devrions considérer Ramsès comme un traître.....

Les assistants s'agitèrent avec inquiétude.

— Oui, l'homme appelé Ramsès XIII est un traître. Car non seulement, il choisit des espions et des voleurs pour découvrir la route des trésors du Labyrinthe, non seulement il repousse le traité avec l'Assyrie, traité absolument nécessaire à l'Egypte....

— Grave accusation, dit le juge.

— Mais encore, écoutez-moi, il s'entend avec les vils Phéniciens pour le percement d'un canal entre la Méditerranée et la mer Rouge! Or, ce canal est la plus terrible menace pour l'Egypte, car notre pays pourrait être en un instant, submergé par l'eau! Il ne s'agit plus ici des trésors du Labyrinthe, mais de nos temples, de nos maisons, de nos champs,

de six millions d'hommes, sots, il est vrai, mais innocents, et enfin de nctre vie et de celle de nos enfants.....

— S'il en est ainsi, soupira le nomarque de Horti.

— Moi et le noble Méfrès, nous certifions qu'il en est ainsi, et que ce seul homme a concentré dans ses mains des dangers plus grands que ceux qui menacèrent jamais l'Egypte..... C'est pourquoi, nous vous avons réunis, hommes vénérables, pour imaginer les moyens de secours..... Mais nous devons agir vite, car les intentions de cet homme vont rapides comme le vent du désert, et fassent les dieux, qu'elles ne nous ensevelissent pas !.....

Un moment, dans la pièce ténébreuse, le silence régna.

— Que conseiller ici? dit le nomarque d'Emsouch. — Nous vivons dans nos nomes, loin de la cour, et au surplus, non seulement nous ne connaissions pas les intentions de cet insensé, mais encore nous ne nous en doutions même pas, et c'est à peine si nous pouvons y croire..... C'est pourquoi je pense, que le mieux est de vous abandonner cette affaire, à vous, noble Herhor, et à Méfrès. Vous avez découvert le mal, imaginez maintenant le remède et appliquez-le..... Et si l'étendue de la responsabilité vous effraye, prenez le grand juge pour vous aider.

— Oui ! oui !... il dit vrai !... approuvèrent les dignitaires bouleversés.

Mentezoufis alluma une torche, plaça sur la table devant la statue du dieu un papyrus, sur lequel on rédigea un acte dont voici la teneur : En présence des dangers menaçant l'Etat, le pouvoir du Conseil secret passe aux mains de Herhor à qui sont adjoints pour l'aider Méfrès et le grand juge.

Cet acte contre-signé par les dignitaires présents. fut enfermé dans un coffret, et placé sous l'autel dans une cachette.

En outre, chacun des sept signataires s'engagea par serment à exécuter tous les ordres de Herhor et à entraîner dans le complot dix dignitaires. Quant à Herhor, il promit de

déposer les preuves que l'Assyrie demandait avec insistance le traité, que le pharaon ne voulait pas le signer, qu'il était en pourparlers avec les Phéniciens pour la construction du canal, et qu'il voulait s'introduire au Labyrinthe, par trahison

— Ma vie et mon honneur sont dans vos mains, termina Herhor. — Si ce que j'ai dit n'est pas vrai, vous me ferez mourir, et vous condamnerez mon corps à être brûlé.

Maintenant personne ne doutait plus que le grand-prêtre ne dit la vérité. Nul Egyptien en effet n'exposerait son corps à être brûlé, c'est-à-dire son âme à périr.,

Après les noces, Thoutmos passa plusieurs jours en compagnie de Hebron dans le petit palais que lui avait donné Sa Sainteté. Mais il se rendait chaque soir aux casernements de la garde, où il passait très joyeusement la nuit avec les officiers et les danseuses.

De cette attitude, ses collègues conclurent que Thoutmos n'avait épousé Hebron que pour sa dot, ce qui d'ailleurs ne surprenait personne.

Au bout de cinq jours, Thoutmos vint chez le pharaon et lui annonça qu'il pouvait reprendre son service. En conséquence, il ne visitait son épouse qu'à la lumière du jour, et veillait la nuit près de la chambre du maître.

Un soir le pharaon lui dit :

— Mon palais a tant de recoins où l'on peut épier et être aux écoutes, que chacun de mes actes est l'objet d'une surveillance. Des voix mystérieuses recommencent même à s'adresser à ma vénérable mère, voix qui s'étaient tues à Memphis, quand j'eus dispersé les prêtres.....

De cette manière, poursuivit le maître, je ne puis recevoir personne chez moi, mais je dois quitter le palais, et tenir conseil avec mes serviteurs dans un endroit sûr.....

— Dois-je suivre Votre Sainteté? demanda Thoutmos, voyant que le pharaon cherchait son manteau.

— Non. — Tu dois rester ici, et veiller à ce que nul n'entre dans ma chambre. N'y laisse pénétrer personne, pas même ma mère, pas même l'ombre de mon père éternellement vivant. Tu diras que je dors, et que je ne veux voir personne...

— Il sera fait comme tu l'as dit, répliqua Thoutmos, en mettant à son maître un manteau à capuchon.

Puis il éteignit la lumière dans la chambre à coucher, et le pharaon sortit par des corridors latéraux.

Une fois au jardin, Ramsès s'arrêta, et examina attentivement les environs. Puis s'étant probablement orienté, il se mit à marcher vite, dans la direction du petit palais offert à Thoutmos.

Après quelques minutes de marche dans l'allée ombreuse, quelqu'un se posta devant lui et demanda.

— Qui va là ?

— Nubie, répondit le pharaon.

— Libye, dit celui qui interrogeait et il se recula soudain comme effrayé.

C'était un officier de la garde. Le maître le considéra un moment et s'écria.

— Ah ! c'est Ennana !... Que fais-tu ici ?

— Je parcours les jardins. Je le fais plusieurs fois par nuit, car parfois les voleurs s'y glissent.

Le pharaon réfléchit et dit :

— Tu agis sagement. Mais souviens-toi que le premier devoir d'un homme de la garde est de se taire... Le voleur, chasse-le, mais si tu rencontrais un noble personnage, ne l'interpelle pas et tais-toi, tais-toi toujours..... fût-ce le grand-prêtre Herhor lui-même.

— O Seigneur, s'écria Ennana, pourvu que tu ne m'ordonnes pas de rendre hommage la nuit à Herhor ou à Méfrès..... Je ne sais si à leur vue, mon glaive ne jaillirait pas tout seul du fourreau.

Ramsès sourit.

— Ton glaive est à moi, répondit-il, et il ne peut sortir du fourreau que sur mon ordre.

Il fit un signe de tête à Ennana, et continua sa route.

Après avoir erré un quart d'heure dans des sentiers décevants, le pharaon se trouva à proximité d'une porte cachée dans l'épaisseur du feuillage. Il lui sembla entendre un bruit léger, et il dit à voix basse :

— Hébron ?.....

Une forme sortit rapidement à sa rencontre, vêtue aussi d'un manteau sombre... Elle accourut vers Ramsès, se suspendit à son cou, en murmurant :

— C'est toi, Seigneur ? c'est toi ?..... Comme je t'ai attendu longtemps !.....

Le pharaon sentit qu'elle lui glissait des mains, il la prit alors dans ses bras, et la porta sous une tonnelle. En cet instant, son manteau tomba, un moment Ramsès le traîna derrière lui, puis enfin l'abandonna.

Le lendemain, la vénérable dame Nikotris manda Thoutmos chez elle. Le favori du pharaon fut saisi de peur en la voyant. La reine était terriblement pâle, ses yeux étaient enfoncés, presque égarés.

— Sieds-toi, dit-elle, en lui indiquant un tabouret près de son fauteuil.

Thoutmos hésita.

— Sieds-toi !... Et... et... jure-moi, que tu ne répéteras à personne ce que je vais te dire.....

— Sur l'ombre de mon père... dit-il.

— Ecoute, reprit tout bas la reine, j'ai été presque une mère pour toi..... Si donc tu trahissais le secret, les dieux te puniraient. Non..... ils se contenteraient de faire tomber sur ta tête une partie des calamités suspendues sur ma race.....

Thoutmos écoutait, saisi d'étonnement.

— Elle a perdu l'esprit, pensait-il avec terreur.

— Regarde cette fenêtre, poursuivit-elle, cet arbre..... sais-tu qui j'ai vu cette nuit sur cet arbre, derrière la fenêtre?

— Le frère consanguin de Sa Sainteté, serait-il donc arrivé à Thèbes?.....

— Ce n'était pas celui-là, murmura-t-elle avec des sanglots. — C'était lui-même, mon Ramsès!

— Sur l'arbre?..... Aujourd'hui, la nuit?.....

— Oui! La lumière de la torche tombait parfaitement sur son visage et sa personne..... Il avait une tunique à raies blanches et bleues..... un regard égaré...... il riait sauvagement comme l'autre, son malheureux frère, et disait : « Regarde moi, je sais déjà voler, ce que n'auraient su faire ni Séti, ni Ramsès-le-Grand, ni Chéops..... Regarde les ailes qui me poussent!..... »

Il étendit la main vers moi, et moi inconsciente de douleur, je palpais par la fenêtre ses mains, son visage, inondé d'une sueur froide..... Enfin, il se laissa glisser de l'arbre et s'enfuit.....

Thoutmos écoutait terrifié. Soudain il se frappa le front.

— Ce n'était pas Ramsès! répondit-il avec fermeté. C'était un homme qui lui ressemble beaucoup, un vil Grec, Lykon, qui lui a tué son fils, et qui aujourd'hui se trouve au pouvoir des grands-prêtres!..... Ce n'était pas Ramsès!..... C'est un crime de ces misérables, Herhor et Méfrès.

Sur le visage de la reine, un éclair d'espérance surgit, mais pour un instant seulement.

— N'aurai-je pas reconnu mon fils?.....

— Lykon lui ressemble, paraît-il, d'extraordinaire façon, dit Thoutmos. — C'est une œuvre des prêtres..... Les misérables!... Ce serait trop peu de la mort pour eux...

— Ainsi le pharaon a dormi cette nuit dans sa chambre? demanda la reine

Thoutmos se troubla et baissa les yeux.

— Il n'y a pas dormi?.....

— Si !... répondit le favori d'une voix mal assurée.

— Tu mens !..... Mais dis-moi au moins, s'il n'avait pas une tunique à raies blanches et bleues ?.....

— Je ne m'en souviens pas..... murmura Thoutmos.

— Tu mens encore... Et ce manteau... dis-moi que ce n'était pas le manteau de mon fils..... Mon esclave l'a trouvé sur ce même arbre.

La reine se leva brusquement et retira d'un coffre un manteau brunâtre à capuchon. En même temps Thoutmos se rappelait que le pharaon était rentré après minuit sans manteau, et qu'il lui avait même expliqué l'avoir perdu quelque part au jardin...

Il hésita, réfléchit, puis répondit avec décision :

— Non, reine. Ce n'était pas le pharaon... C'était Lykon, et le crime des prêtres, dont il faut parler immédiatement à Sa Sainteté...

— Et si c'était Ramsès ?... demanda à nouveau la reine, bien que dans ses yeux on pût voir déjà une lueur d'espoir.

Thoutmos perdit contenance. Son soupçon sur Lykon était sensé, et pouvait être juste, mais il ne manquait pas de présomptions que la reine ait vu Ramsès. N'était-il pas revenu à sa demeure après minuit ? ne portait-il pas une tunique à raies blanches et bleues ? n'avait-il pas perdu son manteau ?... Est-ce que déjà son frère n'était pas fou ? enfin dans cette occurrence, le cœur d'une mère aurait-il pu se tromper ?

Et voilà que dans l'âme de Thoutmos s'éveillèrent d'un coup des doutes roulés sur eux-mêmes et enchevêtrés, tels qu'un nid de serpents venimeux.

Par bonheur, à mesure que Thoutmos devenait hésitant, le courage rentrait dans le cœur de la reine.

— C'est bien que tu m'aies rappelé ce Lykon... Je me souviens !... C'est à cause de lui que Méfrès avait accusé Ramsès d'infanticide, et aujourd'hui, il se sert peut-être de ce misérable pour déshonorer le maître... En tout cas, pas un mot à

personne de ce que je t'ai confié... Si Ramsès... si vraiment un pareil malheur est arrivé à Ramsès, cela peut n'être que momentané... Il est impossible de l'humilier en répandant de pareilles nouvelles, et même il est impossible de l'en informer! Et si c'est un crime des prêtres, nous devons également être prudents. Quoique... les gens qui ont recours à de pareilles impostures ne puissent être forts.

— Je ferai mon enquête là-dessus, interrompit Thoutmos, mais si j'acquiers la certitude...

— Seulement n'en parle pas à Ramsès, je t'en conjure, par l'ombre de tes pères !... s'écria la reine en joignant les mains — Le pharaon ne leur pardonnerait pas, il les déférerait à un tribunal, et alors il adviendrait un de ces deux malheurs : ou bien on condamnerait à mort les plus grands prêtres de l'Etat, ou bien le tribunal les mettrait en liberté... Et alors?... Par contre, donne la chasse à Lykon, et tue-le sans miséricorde, comme une bête de proie... comme une vipère...

Thoutmos prit congé de la reine, sensiblement plus confiante, tandis que ses craintes à lui avaient grandi.

« Si ce misérable Grec Lykon vit encore, malgré la prison des prêtres, pensait-il, avant tout, avant de grimper aux arbres, et de se montrer à la reine, il préférerait s'enfuir..... Moi-même, je lui faciliterais la fuite, et je le couvrirais de richesses, s'il m'avouait la vérité, et cherchait appui contre ces coquins... Mais la tunique, le manteau?... Pourquoi la mère se serait-elle trompée?...

Dès cet instant Thoutmos évita le pharaon, n'osant le regarder dans les yeux. Et comme Ramsès, de son côté paraissait n'être point à son aise, leurs cordiales relations semblaient refroidies en apparence.

Mais un soir, le maître manda de nouveau le favori.

— Je dois, dit-il, m'entretenir avec Hiram d'affaires importantes, je vais donc sortir. Veille ici auprès de ma chambre à

coucher, et si quelqu'un voulait me voir, ne le laisse pas entrer.....

Quand Ramsès eût disparu dans les corridors secrets du palais, l'inquiétude s'empara de Thoutmos.

« Peut-être, pensait-il, les prêtres l'ont-ils empoisonné avec quelque jusquiame, et lui, sentant l'approche de l'accès du mal, fuit la maison?... Ah. nous verrons. »

Et effectivement, il vit. Le pharaon revint à ses appartements tard après minuit, il portait il est vrai un manteau. mais non le sien, c'était un manteau de soldat.

Thoutmos fut consterné. et ne dormit pas jusqu'au matin, s'attendant à ce que la reine l'appelât bientôt encore. Mais la reine ne le manda pas. Par contre le matin à l'heure de la revue de la garde, Ennana sollicita de son chef un instant d'audience.

Quand ils se trouvèrent tous deux dans une chambre écartée, Ennana tomba aux pieds de Thoutmos. le suppliant de ne répéter à personne ce qu'il lui dirait.

— Qu'est-il arrivé?... demanda Thoutmos, sentant un froid au cœur.

— Chef, dit Ennana, hier au jardin, j'ai vu un homme qui courait tout nu, et criait d'une voix n'ayant rien d'humain... On me l'a amené, et chef... tue-moi !...

Ennana tomba de nouveau aux pieds de Thoutmos.

— Cet homme nu... ce... je ne puis pas le dire...

— Qui était-ce?... demanda Thoutmos effrayé.

— Je ne dirai plus rien... gémit Ennana. — J'ai retiré mon manteau, et j'en ai couvert sa sainte nudité... Je voulais le reconduire au palais, mais... mais le maître m'a ordonné de rester et de me taire... de me taire !...

— Et où est-il allé?

— Je ne sais... Je n'ai pas regardé, et je n'ai pas permis à mes soldats de regarder... Il a disparu quelque part dans les profondeurs du jardin... J'ai déclaré à mes hommes qu'ils...

n'avaient rien vu... rien entendu... Et si quelqu'un avait vu ou entendu quoi que ce soit, il serait étranglé sur l'heure.

Thoutmos cependant avait repris possession de lui-même.

— Je ne sais, dit-il froidement, je ne sais et je ne comprends rien de ce que tu m'as conté. Mais souviens-toi seulement de ceci, que moi-même, une fois, j'ai couru tout nu, après avoir bu trop de vin, et que j'ai récompensé généreusement ceux qui ne m'avaient pas aperçu. Les paysans, Ennana, les paysans et les convives marchent toujours nus. Les grands, uniquement quand cela leur plaît. Et si à moi, ou à quelqu'un des dignitaires, la fantaisie prenait de nous tenir sur nos têtes, un officier sage et pieux ne devrait pas s'en étonner.

— Je comprends, répondit Ennana, en regardant son chef dans les yeux d'une manière pénétrante. — Et non seulement je répéterai ceci à mes soldats, mais encore cette nuit même, je me promènerai nu à travers les jardins, pour qu'ils sachent que leurs supérieurs ont le droit de faire ce qu'ils veulent...

Sans égard cependant au petit nombre de personnes qui avaient vu le pharaon ou son double dans l'état d'égarement, la nouvelle de ces accidents se répandit très vite. En quelques jours, tous les habitants de Thèbes, depuis les paraschites et les porteurs d'eau jusqu'aux marchands et aux scribes, chuchotaient que Ramsès XIII était frappé du malheur qui avait écarté du trône ses frères aînés.

La crainte du pharaon et le respect qu'on lui portait étaient si grands qu'on redoutait d'en parler haut, surtout entre étrangers. Néanmoins, tous le savaient, tous, sauf Ramsès lui-même !...

Mais le plus curieux, c'est que le bruit en parcourut très rapidement tout l'empire, preuve qu'il se répandait par l'intermédiaire des temples. Les prêtres seuls en effet possédaient le secret de communiquer dans l'espace de quelques heures d'un bout de l'Egypte à l'autre.

Nul ne parlait directement à Thoutmos de ces affreuses

nouvelles. Mais le commandant de la garde royale en sentait à chaque pas l'existence. Par la manière dont se comportaient les gens avec qui il était en rapports, il devinait que les serviteurs, les esclaves, les soldats, les fournisseurs de la cour parlaient de la folie du maître, ne se taisant qu'alors qu'un supérieur pouvait les entendre.

A la fin Thoutmos, impatienté et consterné, se décida à avoir un entretien avec le nomarque de Thèbes.

Arrivé à son palais, il trouva Antepha étendu sur un divan dans une chambre. La moitié de la pièce ressemblait à un jardin rempli de plantes rares; au centre jaillissait une fontaine d'eau de rose; dans les angles se trouvaient les statues des dieux, sur les murs était peinte l'histoire des actions de l'illustre nomarque. Un esclave noir, debout derrière la tête du maître, le rafraîchissait à l'aide d'un éventail en plumes d'autruche, sur le sol, le scribe du nome était assis, lisant un rapport.

Thoutmos avait l'air si soucieux, que le nomarque renvoya aussitôt le scribe et l'esclave, et s'étant levé du divan examina tous les recoins de la pièce pour s'assurer si personne n'était aux écoutes.

— Illustre père de Hebron, ma vénérable épouse, dit Thoutmos, à ta manière d'agir, je vois que tu devines de quoi je veux parler...

— Le nomarque de Thèbes doit toujours être circonspect. répondit Antepha. — Je me doute d'ailleurs, que le commandant de la garde de Sa Sainteté n'a pu m'honorer d'une visite pour une affaire futile.

Un instant ils se regardèrent dans le blanc des yeux. Enfin Thoutmos s'assit auprès de son beau-père et murmura :

— As-tu entendu les infâmes nouvelles que les ennemis de l'Etat répandent au sujet de notre souverain?...

— S'il s'agit de ma fille Hebron, répondit vivement le

nomarque, je te déclare que tu es aujourd'hui son maître, et que tu ne peux m'en vouloir à moi...

Thoutmos fit de la main un geste d'insouciance et reprit :

— Des gens indignes font courir le bruit que le pharaon est frappé de folie... Tu en as entendu parler, mon père?...

Antepha hochait et secouait la tête, ce qui pouvait signifier aussi bien une affirmation qu'une négation. Enfin, il dit :

— La sottise est infinie comme la mer, elle peut tout contenir.

— Ce n'est pas une sottise, mais un crime des prêtres ; ils possèdent un homme qui ressemble à Sa Sainteté, et ils s'en servent pour des agissements vils.

Et il conta au nomarque l'histoire du Grec Lykon, et son crime à Pi-Bast.

— J'ai ouï parler de ce Lykon, qui a tué l'enfant du prince héritier, répartit Antepha. — Mais quelles preuves as-tu que Méfrès ait emprisonné Lykon à Pi-Bast, qu'il l'ait amené à Thèbes, et qu'il le lâche dans les jardins royaux pour lui faire jouer le rôle du pharaon pris de folie.

— C'est justement pourquoi je demande à Votre Excellence : que faire?... Car enfin, je suis commandant de la garde et je dois veiller sur l'honneur et la sécurité de notre maître.

— Que faire?... que faire?... répétait Antepha. — Ah, veiller avant tout à ce que ces nouvelles impies n'atteignent pas les oreilles du pharaon...

— Pourquoi?...

— Parce qu'il arriverait un grand malheur. Si notre maître entend que Lykon joue en son nom le rôle d'un fou, il entrera dans une colère... une violente colère... Naturellement il se tournera contre Herhor et Méfrès... Peut-être ne fera-t-il que les outrager, peut-être pourrait-il les emprisonner et les tuer?... Mais quoiqu'il fasse, il le fera sans aucune preuve, et alors, quoi?... L'Egypte actuelle n'aime plus à offrir des présents aux dieux, mais elle prendrait encore fait

et cause pour les prêtres injustement lésés... Et alors quoi?...

Moi, je pense, ajouta-t-il en approchant ses lèvres de l'oreille de Thoutmos, moi, je pense que ce serait la fin de la dynastie.

— Que faire alors?...

— Toujours la même chose! s'écria Antepha. — Trouve le dit Lykon, prouve que Méfrès et Herhor le cachaient et lui ordonnaient de se faire passer pour le pharaon pris de folie... Ceci, tu peux le faire, si tu veux garder la faveur du maître. Des preuves, le plus de preuves possible! Ce n'est pas ici l'Assyrie : on ne peut porter préjudice aux grands prêtres sans le tribunal suprême, et aucun tribunal ne les condamnera sans preuves palpables!... As-tu, d'ailleurs, la certitude que l'on n'ait pas glissé au pharaon quelque poison troublant!... Ce serait plus simple, pourtant, que d'envoyer la nuit un homme ne connaissant ni les mots d'ordre, ni le palais, ni le jardin... Je te le dis, j'ai ouï parler de Lykon par une bouche sûre, par Hiram. Mais je ne conçois pas comment Lykon pourrait accomplir à Thèbes de semblables prodiges.

— Mais à propos!... interrompit Thoutmos. — Où donc est Hiram?

— Aussitôt après votre mariage, il est parti pour Memphis, et ces jours-ci il était déjà à Hiten.

Thoutmos redevint soucieux.

« La nuit, pensait-il, où l'on a amené à Ennana cet homme nu, le pharaon disait qu'il allait voir Hiram. Et puisque Hiram n'était pas à Thèbes, alors quoi?... Sa Sainteté à cette heure-là déjà ne savait donc plus elle-même ce qu'elle disait! »

Thoutmos revint chez lui tout étourdi. Non seulement il ne savait que faire dans cette situation inouïe, mais encore, qu'en penser? Autant, dans son entretien avec la reine Nikotris, il avait eu la certitude que Lykon se montrait dans les jardins, envoyé par les grands prêtres, autant aujourd'hui, ses doutes grandissaient.

Et s'il en était ainsi de Thoutmos, le favori, qui voyait constamment Ramsès que devait-il se passer dans le cœur des étrangers?... Les plus zélés partisans du pharaon et de ses desseins pouvaient être ébranlés en entendant dire de toutes parts, que le souverain était atteint de folie.

C'était là le premier coup porté à Ramsès XIII par les prêtres. Faible en soi, il entraînait des conséquences incalculables.

Non seulement Thoutmos hésitait, mais encore il souffrait. Sous ses dehors légers, il avait un caractère noble et énergique. Aussi, maintenant que l'on cherchait à ruiner l'honneur et le pouvoir de son maître, l'inaction le rongeait. Il lui semblait être le commandant d'une place forte, et regarder, impuissant, l'ennemi la miner!.....

Cette pensée tourmentait tellement Thoutmos, que sous son empire, il lui vint une idée audacieuse. Rencontrant une fois le grand-prêtre Sem, il lui dit :

— Votre Excellence a-t-elle entendu les bruits qui circulent au sujet de notre maître?...

— Le pharaon est jeune, différents contes peuvent donc circuler à son sujet, répartit Sem en regardant Thoutmos d'étrange façon. — Mais ce ne sont pas là mes affaires, je remplace Sa Sainteté dans le service des dieux, je le fais de mon mieux, et je ne m'inquiète pas d'autre chose.

— Je sais que Votre Excellence est un serviteur fidèle du pharaon, reprit Thoutmos, et je n'ai pas l'intention de m'immiscer dans les secrets sacerdotaux. Je dois pourtant attirer votre attention sur un petit fait..... J'ai appris avec certitude que le saint Méfrès recèle un certain Lykon, un Grec sur qui pèsent deux crimes, il est l'assassin du fils du pharaon, et, il ressemble trop à Sa Sainteté... Que le noble Méfrès n'attire donc pas le déshonneur sur le vénérable corps sacerdotal, et défère au plus vite le meurtrier aux tribunaux. Si c'est nous en effet, qui trouvons Lykon, je jure que Méfrès non seule-

ment perdra sa charge, mais encore sa tête. Dans notre empire on ne peut impunément protéger les bandits, et cacher des gens qui ressemblent au maître suprême!...

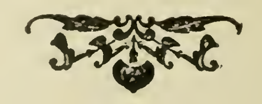
Sem, en présence de qui Méfrès avait enlevé Lykon à la police, se troubla, craignant peut-être qu'on ne l'accusât de complicité. Néanmoins il répondit :

— Je tâcherai d'avertir le saint Méfrès de ces soupçons qui portent atteinte à son honneur. Mais Votre Excellence sait-elle quelle responsabilité encourent ceux qui accusent quelqu'un d'un crime?

— Je le sais, et j'accepte la responsabilité. Je suis si sûr de ce que j'avance, que je n'ai nul souci des conséquences de vos soupçons. Je laisse l'inquiétude au vénérable Méfrès, et je lui souhaite que je n'aie pas besoin de passer des avertissements aux actes.

L'entretien porta fruit : dès cet instant, pas une fois on n'aperçut le double du pharaon.

Mais les bruits ne cessèrent pas, et Ramsès XIII continua à les ignorer. Thoutmos lui-même, craignant de la part du maître une violente explosion contre les prêtres ne l'informait de rien.



CHAPITRE XIII

L'Assemblée des Délégués : Le Trésor du Labyrinthe

Dans les premiers jours du mois de Paofi, Sa Sainteté, la reine Nikotris et la cour revinrent de Thèbes au palais de Memphis.

Vers la fin du voyage qui, cette fois aussi, s'effectuait par le Nil, Ramsès XIII tomba souvent dans la méditation, et il dit une fois à Thoutmos :

— Je remarque un phénomène étrange..... Le peuple s'assemble sur les deux rives en foules aussi compactes et même plus compactes que lorsque nous voguions dans la direction opposée. Mais les acclamations sont sensiblement plus faibles, moins de canots nous suivent, et l'on jette des fleurs avec parcimonie.....

— Seigneur, la vérité divine coule de tes lèvres, répondit Thoutmos. — Véritablement le peuple paraît comme fatigué, ce qui provient d'ailleurs des chaleurs terribles.....

— Tu as parlé sagement !..... dit le pharaon d'un ton louangeur, et son visage s'éclaircit.

Mais Thoutmos ne croyait pas à ses propres paroles. Il sentait et chose pire, tout le cortège royal le sentait, que les masses populaires s'étaient déjà refroidies dans leur amour pour le maître.

Etait-ce le résultat des bruits sur la malheureuse maladie de Ramsès, ou de quelques autres pratiques? Thoutmos

l'ignorait. Mais il était sûr que les prêtres avaient influé sur ce refroidissement.

« Voilà une sotte canaille! pensait-il, ne dominant pas son mépris en son cœur. Il y a peu de temps encore, ils se noyaient rien que pour apercevoir le visage de Sa Sainteté, et aujourd'hui ils ménagent leurs acclamations..... Auraient-ils donc déjà oublié le repos du septième jour, et la propriété des terres ?.....

Aussitôt après le retour au palais, le pharaon donna l'ordre de convoquer les délégués qui devaient décider si l'on toucherait aux trésors du Labyrinthe. En même temps il recommanda à la police et aux fonctionnaires qui lui étaient soumis de commencer l'agitation contre les prêtres, et pour le repos du septième jour.

Bientôt dans la Basse-Egypte tout se remit à bourdonner comme dans une ruche. Les paysans réclamaient non seulement des jours fériés, mais encore la rétribution en argent des travaux publics. Les artisans, dans les cabarets et dans les rues lançaient des imprécations contre les prêtres, qui voulaient limiter le pouvoir sacré du pharaon. Le nombre des délits augmenta, mais les délinquants ne voulaient pas répondre devant le tribunal. Les scribes devinrent plus humbles, et aucun n'osait frapper un homme du commun, sachant bien que les représailles suivraient. Dans les temples, les offrandes se faisaient plus rares, les dieux gardiens des limites des nomes étaient de plus en plus souvent frappés de pierres, couverts de boue, et même renversés.

La terreur gagna les prêtres, les nomarques et leurs partisans. En vain les juges proclamaient-ils sur les places et sur les routes, que suivant les anciennes lois, le laboureur et l'artisan, le marchand même ne devaient pas s'occuper des bavardages les éloignant du travail nourricier. La populace, parmi les rires et les cris, jetait sur les hérauts des légumes pourris et des noyaux de dattes.

Alors les membres de l'aristocratie commencèrent à s'assembler au palais, et prosternés au pied du pharaon, à implorer secours.

— Nous sommes, criaient-ils, comme si la terre s'effondrait sous nos pieds, et comme si ce monde allait finir !.... Les éléments sont confondus, les esprits en désarroi, et si tu ne nous sauves pas, Seigneur, les heures de notre existence sont comptées !.....

— Mon trésor est vide, l'armée peu nombreuse, la police depuis longtemps ne voit plus de solde, répondit le pharaon. — Si donc vous voulez avoir une paix et une sécurité durables, vous devez me fournir des fonds. Mais comme votre inquiétude afflige mon cœur royal, je ferai donc ce que je pourrai, et j'ai l'espoir de réussir à ramener l'ordre.

Effectivement, Sa Sainteté ordonna de rappeler les troupes et de les poster sur les principaux points du pays. En même temps, il dépêcha l'ordre à Nitager de laisser la frontière orientale à son lieutenant et de marcher en personne sur Memphis avec les cinq meilleurs régiments.

Le maître agissait ainsi, non pas tant pour préserver l'aristocratie de la populace, que pour avoir sous main d'importantes forces dans le cas où les grands prêtres fomenteraient la révolte dans la Basse-Egypte, et parmi les régiments relevant des temples.

Le 10 de Paofi, dans le palais du roi et ses environs, il régna un grand mouvement. Les délégués devant reconnaître au pharaon le droit de puiser dans le trésor du Labyrinthe s'étaient réunis, ainsi qu'une quantité du peuple, qui voulait, du moins, regarder le lieu où s'accomplissait une solennité peu commune en Egypte.

La procession des délégués commença le matin. D'abord les paysans nus, en bonnets et pagnes blancs ; chacun portait en main une étoffe grossière pour se couvrir le dos en présence du pharaon. Derrière eux les artisans, vêtus comme les

paysans, dont ils ne se distinguaient que par des étoffes plus fines, et par d'étroits tabliers, couverts de broderie multicolores. Puis les marchands, quelques-uns en perruque, tous en longues tuniques et en pélerines. Là déjà on pouvait voir de riches bracelets aux pieds et aux mains, et des bagues aux doigts. Ensuite les officiers en bonnets et tuniques à raies, noires et jaunes, bleues et blanches, bleues et rouges. Deux portaient sur la poitrine au lieu de tuniques des demi-cuirasses en cuivre.

Après un intervalle assez long, parurent treize nobles en grandes perruques et vêtements bordés de bandes de pourpre et couronnes sur la tête. Les prêtres, la tête et le visage rasés, des peaux de panthères jetées sur l'épaule, fermaient la marche.

Les délégués entrèrent dans la grande salle du palais royal, où se trouvaient sept banquettes l'une derrière l'autre, la plus basse pour les paysans, la plus haute pour le corps sacerdotal.

Bentôt parut, porté dans une litière, Sa Sainteté Ramsès XIII. A sa vue, les délégués se jetèrent face contre terre. Quand le maître des deux mondes se fut assis sur un trône élevé, il permit à ses fidèles sujets de se relever, et de prendre place sur les banquettes. Après quoi entrèrent et s'assirent sur des trônes plus bas, les grands prêtres Herhor et Méfrès, et le gardien du Labyrinthe, une cassette en main. Un brillant cortège de généraux entoura le pharaon, derrière lequel deux hauts fonctonnaires se placèrent avec des éventails en plumes de paon.

Le maître des deux mondes prit la parole :

— Fidèles Egyptiens, il vous est connu que ma cour, mes troupes et mes fonctionnaires se trouvent dans le besoin, et que le trésor appauvri n'y peut porter remède. Je ne parle pas des dépenses concernant ma sainte personne, car je mange et je m'habille comme un soldat, et chaque général ou grand scribe a plus de serviteurs et de femmes que moi.

Parmi les assistants, s'éleva un murmure approbateur.

— Jusqu'ici il était d'usage, poursuivit Ramsès, quand le trésor avait besoin d'argent, de frapper de plus grands impôts la foule travailleuse. Mais moi, qui connais mon peuple, et qui sait sa misère, non seulement je ne voudrais pas le surcharger de nouveau, mais encore, je serais heureux de lui octroyer certains allègements.

— Vis éternellement, ô notre maître, cria-t-on de quelques-uns des rangs inférieurs.

— Par bonheur pour l'Egypte, poursuivit le pharaon, notre empire a des trésors à l'aide desquels on peut relever l'armée, récompenser les fonctionnaires, doter le peuple, et même payer tout l'argent que nous devons soit aux temples, soit aux Phéniciens. Mais il ne peut être entamé qu'au cas, où vous tous ,fidèles croyants, à l'unanimité, comme un seul homme, vous reconnaîtrez que l'Egypte est dans le besoin, et que moi, le maître, j'ai le droit de disposer des trésors de mes prédécesseurs.

— Nous le reconnaissons !... Seigneur, nous te supplions de prendre ce qu'il faut !... criait-on de tous les bancs.

— Noble Herhor ! dit le souverain en se tournant vers lui, le saint corps sacerdotal a-t-il quelque chose à dire en cette affaire ?

— Très peu de chose, répliqua le grand-prêtre en se levant. Selon les lois séculaires, le trésor du Labyrinthe ne peut être touché que dans le cas où l'Etat ne posséderait aucune autre ressource... Mais aujourd'hui il n'en est pas ainsi. Si en effet, le gouvernement prescrivait les créances phéniciennes, nées d'une usure indigne, non seulement les trésors de Votre Sainteté s'empliraient, mais encore le peuple qui travaille aujourd'hui pour les Phéniciens respirerait dans son labeur.

Sur les bancs des délégués, de nouveau un murmure bienveillant se fit entendre.

— Saint homme, ton conseil est plein de sagesse, dit tran-

quillement le pharaon, mais il est dangereux. — Si mon trésorier, les illustres nomarques, et les nobles apprenaient une fois à rayer ce qui revient à autrui, aujourd'hui ils ne payeraient pas leurs dettes aux Phéniciens, et demain ils pourraient oublier l'argent dû au pharaon et aux temples. Qui m'assure d'ailleurs, que la populace encouragée par l'exemple des grands ne penserait pas qu'elle aussi a le droit d'oublier ses obligations envers nous !

Le coup était si rude, que le très noble Herhor se courba sur son siège et se tut.

— Et toi, gardien chef du Labyrinthe, veux-tu dire un mot en la matière ? demanda le pharaon.

— J'ai ici, répondit-il, une cassette avec des cailloux blancs et noirs. Chaque délégué recevra deux cailloux, et en jettera un dans l'urne. Qui désire que Votre Sainteté entame le trésor du Labyrinthe mettra un caillou noir ; qui aime mieux qu'on ne touche pas à la propriété des dieux en mettra un blanc.

— N'y consens pas, Seigneur, dit tout bas le trésorier au souverain. — Que plutôt chaque délégué dise clairement ce qu'il a dans l'âme.

— Respectons les vieux usages, interrompit Méfrès.

— Soit, qu'ils jettent les cailloux dans l'urne, décida le maître. — Mon cœur est pur, et mes desseins inébranlables.

Les saints Méfrès et Herhor échangèrent un regard.

Le gardien du Labyrinthe, assisté de deux généraux, se mit à faire le tour des bancs, et à distribuer aux délégués deux cailloux, un noir et un blanc. Les malheureuses gens du peuple étaient très troublés en voyant devant eux de si grands dignitaires. Certains paysans tombaient face contre terre ; ils n'osaient prendre les boules et avaient grand peine à comprendre qu'ils ne pouvaient jeter dans l'urne qu'un seul caillou noir ou blanc.

— Moi, je voudrais pourtant complaire aux dieux et à Sa Sainteté... murmurait un vieux pâtre.

A la fin, les dignitaires réussirent à expliquer et les paysans à comprendre ce qu'on demandait. Et la remise des votes commença. Chaque délégué s'approchait de l'urne et y glissait sa boule, de manière que les autres ne vissent pas de quelle couleur elle était.

Cependant le grand trésorier, agenouillé derrière le trône, disait tout bas au maître :

— Tout est perdu !... S'ils votaient ouvertement, nous aurions l'unanimité ; mais, maintenant, que ma main se dessèche, si dans l'urne, il ne va pas se trouver une vingtaine de cailloux blancs !.....

— Tranquillise-toi, fidèle serviteur, répondit Ramsès avec un sourire. — J'ai sous la main plus de régiments qu'il n'y aura de voix contre nous.

— Mais pourquoi cela ?... pourquoi ?... soupirait le trésorier. — Mais sans l'unanimité on ne nous ouvrira pas le Labyrinthe.

Ramsès souriait toujours.

La procession des délégués prit fin. Le gardien du Labyrinthe souleva l'urne, et en répandit le contenu sur un plateau d'or.

Sur 91 votants, il y avait 83 cailloux noirs et seulement 8 blancs.

Les généraux et les fonctionnaires frémirent, les grands-prêtres regardèrent l'assistance d'un air de triomphe, mais bientôt l'inquiétude les prit. Ramsès avait en effet le visage joyeux.

Personne n'osait proclamer à haute voix que le projet de Sa Sainteté avait échoué. Mais le pharaon prit la parole avec une pleine liberté d'esprit.

— Mes fidèles Egyptiens, mes bons serviteurs !... Vous avez exécuté mon ordre, et ma faveur est avec vous. Pendant deux jours vous serez les hôtes de ma maison. Et quand vous

aurez reçu vos présents, vous retournerez à vos occupations et à vos familles. Paix et bénédiction sur vous.

Ceci dit, le maître quitta la salle avec sa suite. Quant aux grands-prêtres Herhor et Méfrès, ils se regardèrent avec terreur.

— Il n'a été nullement attristé, murmura Herhor.

Et ne disais-je pas que c'était un animal enragé! répartit Méfrès. — Il ne reculera pas devant la violence, et si nous ne prenons pas les devants...

— Les dieux nous défendront, nous et leurs sanctuaires.

Le soir, dans la chambre de Ramsès XIII s'assemblèrent les serviteurs les plus dévoués, le grand-trésorier, le grand-scribe, Thoutmos et Kallippos, le commandant en chef des Grecs.

— O Seigneur, gémit le trésorier, pourquoi n'as-tu pas agi comme tes ancêtres éternellement vivants?... Si les délégués avaient voté à haute voix, déjà nous aurions droit au trésor du Labyrinthe!

— Votre Excellence dit vrai, ajouta le grand-scribe.

Le pharaon hocha la tête.

— Vous vous trompez. L'Egypte entière crierait-elle : Rendez au trésor l'argent du Labyrinthe, les grands prêtres ne le rendraient pas...

— Alors pourquoi les avons-nous inquiétés en convoquant les délégués?... Cet acte royal a fortement bouleversé et enhardi la populace qui est aujourd'hui comme une eau qui enfle...

— Je ne crains pas la crue, dit le maître. — Mes régiments lui serviront de digue... Par contre, j'ai retiré un profit évident de la délégation, elle m'a montré la faiblesse des adversaires : 83 cailloux pour nous, 8 pour eux!.. Ce qui signifie, que là où ils peuvent compter sur un régiment, moi je puis compter sur dix... Ne vous abandonnez pas aux illusions, poursuivit le pharaon. — Entre moi et les grands-prêtres, la

guerre est déjà engagée. Ils sont la forteresse que nous avons sommée de se rendre. Ils ont refusé, nous devons donc donner l'assaut.

— Vis éternellement! s'écrièrent Thoutmos et Kallippos.

— Ordonne, Seigneur, dit le grand-scribe.

— Voici ma volonté, reprit Ramsès :

— Toi, trésorier, tu distribueras cent talents entre les policiers, les officiers des travailleurs, et les juges de villages dans les nomes de Seft, Neha-Chent, Neha-Pechon, Sebt-Het, Aa, Ament, Ka... Dans ces mêmes endroits tu délivreras aux cabaretiers et aux aubergistes l'orge, le froment et le vin que tu as sous la main, pour que la populace aît gratuitement à boire et à manger. Tu feras immédiatement en sorte qu'il y ait des provisions partout où il le faut jusqu'au 20 de Paofi.

Le trésorier s'inclina jusqu'à terre.

— Toi scribe, écris et fais publier demain dans les rues des capitales des nomes, que les barbares du désert occidental s'avancent avec de grandes forces pour envahir la divine province de Fayoum...

Toi, Kalippos, tu enverras quatre régiments grecs au sud. Deux se posteront auprès du Labyrinthe, deux s'avanceront jusque vers Hanes. Si la milice sacerdotale venait de Thèbes, repoussez-la et ne la laissez pas arriver jusqu'à Fayoum. Et si le peuple, indigné contre les prêtres, menaçait le Labyrinthe, que tes Grecs l'occupent.

— Et si les gardiens du palais s'y opposent, interrompit Kallippos.

— Ce serait une révolte, répliqua le pharaon, et il continua :

— Quant à toi, Thoutmos, tu enverras trois régiments à Memphis, et tu les placeras dans le voisinage des temples de Phtah, d'Isis, et de Horus. Quand le peuple en effervescence, voudra leur donner l'assaut, les commandants forceront les portes, ne laisseront pas pénétrer la foule aux lieux saints,

et préserveront de l'outrage les personnes des grands-prêtres.

Dans le Labyrinthe, et dans les temples de Memphis, il se trouvera des prètres, qui sortiront vers les troupes avec des branches vertes. Les commandants demanderont à ces saints hommes le mot d'ordre, et les consulteront.

— Et si quelqu'un osait faire résistance? demanda Thoutmos.

— Il n'y que des révoltés qui n'exécutent pas les ordres du pharaon, répliqua Ramsès. Les temples et le Labyrinthe doivent être occupés par les troupes, le 23 de Paofi, poursuivit le pharaon en se tournant vers le grand scribe. — Par conséquent le peuple aussi bien à Memphis qu'à Fayoum. peut s'assembler déjà le 18, d'abord par petites poignées puis par groupes de plus en plus nombreux. Si donc vers le 20 de légers tumultes commençaient à se produire, il ne convient pas de les empêcher. Mais l'assaut aux temples ne peut être donné que le 22 et le 23. Et dès que les troupes auront occupé ces points, tout devra se calmer.

— Ne vaudrait-il pas mieux emprisonner de suite Herhor et Méfrès? demanda Thoutmos.

— Pourquoi faire?... Ce ne sont pas eux qui m'intéressent, mais les temples et le Labyrinthe, pour l'occupation desquels les troupes ne sont pas encore prêtes. D'ailleurs Hiram qui a intercepté des lettres de Herhor aux Assyriens ne reviendra que vers le 22... Ce n'est donc que le 21 de Paofi que nous aurons en main les preuves que les grands-prêtres sont des traîtres, et que nous l'annoncerons au peuple.

— Ainsi, je dois partir pour Fayoum? demanda Kallippos.

— Oh non! Toi et Thoutmos vous resterez près de moi, avec des régiments d'élite..... Car il faut avoir des réserves, au cas où les grands-prêtres détourneraient de nous une partie du peuple.

— Seigneur, ne crains-tu pas la trahison ? demanda Thoutmos.

Le pharaon fit de la main un geste d'insouciance.

— La trahison suinte sans cesse comme l'eau d'un tonneau brisé. Sans doute les grands prêtres devinent un tant soit peu mes projets et moi je connais leurs intentions..... Mais puisque je les ai prévenus dans la concentration des forces, ils seront par cela même les plus faibles. Dans l'espace de quelques jours, on ne forme pas des régiments.....

— Et les sortilèges ?..... demanda Thoutmos.

— Il n'y a pas de sortilèges que la hache ne mette en fuite ! s'écria Ramsès en riant.

Thoutmos voulait en cet instant conter au pharaon les agissements des grands-prêtres avec Lykon. Mais cette fois encore, il fut retenu par l'idée que si le maître s'irritait fortement, il perdrait le calme qui le rendait aujourd'hui si puissant.

Avant la bataille, le chef ne doit penser à rien d'autre qu'au combat. Et il sera temps pour l'affaire de Lykon, quand les prêtres se trouveront en prison.

Sur un signe de Sa Sainteté, Thoutmos resta dans la pièce; quant aux trois autres dignitaires, après s'être profondément inclinés devant le maître, ils sortirent.

— Enfin ! soupira le grand scribe, quand avec le trésorier ils se trouvèrent dans le vestibule, enfin le pouvoir des têtes rasées va prendre fin.

— Il en est temps en vérité, ajouta le trésorier. — Ces deux dernières années, le premier prophète venu signifiait plus que le nomarque de Thèbes ou de Memphis.

— Je pense que Herhor se prépare en silence un canot pour fuir avant le 23 de Paofi, insinua Kallippos.

— Que lui arrivera-t-il ? dit le scribe. — Sa Sainteté, menaçante aujourd'hui, leur pardonnera quand ils se seront humiliés.

— Et même sur les instances de la reine Nikotris, elle leur

laissera leurs biens, acheva le trésorier. — En tout cas, il s'établira dans l'empire un certain ordre, dont on commençait à manquer.

— Mais il me semble que Sa Sainteté fait de trop grands préparatifs, reprit le scribe. — Moi je terminerais tout avec les régiments grecs, sans avoir recours à la populace.

— Il est jeune..... il aime le mouvement..... le fracas, proféra le trésorier.

— Comme on voit que vous n'êtes pas soldats !... dit Kallippos. — Quand il s'agit d'une lutte, il faut rassembler toutes les forces, car toujours l'imprévu arrive.

— Certainement, si nous n'avons pas la multitude derrière nous, répliqua le scribe. — Mais ainsi que peut-il se produire d'inattendu ?..... Les dieux ne descendront pas défendre le Labyrinthe.

— Votre Excellence parle ainsi, parce qu'Elle est tranquille, dit Kallippos, parce qu'Elle sait que le général en chef veille et s'efforce de tout prévoir. Autrement, tu aurais peut-être la chair de poule.

— Je ne vois pas d'imprévu, s'obstinait à dire le scribe. — A moins que les grands prêtres ne répandent le bruit que le pharaon est devenu fou.

— Ils essayeront diverses ruses, interrompit le grand trésorier en bâillant, mais en vérité les forces leur feront défaut... En tout cas, je remercie les dieux de m'avoir placé dans le camp royal..... Sur ce, allons dormir.....

Après la sortie des dignitaires de la chambre du pharaon, Thoutmos ouvrit une porte cachée dans un des murs, et introduisit Samentou. Le maître reçut le grand-prêtre de Set avec une immense joie, lui donna sa main à baiser et lui embrassa la tête.

— La paix soit avec toi, bon serviteur, dit le souverain. Qu'apportes-tu ?.....

— J'ai été deux fois au Labyrinthe, répondit le prêtre.

— Et tu connais déjà la route.....

— Je la connaissais depuis longtemps, mais maintenant j'ai découvert une chose. La chambre du trésor peut s'engloutir, tuer les gens, et détruire les joyaux qui sont sa plus grande richesse.

Le pharaon fronça les sourcils.

— C'est pourquoi, poursuivit Samentou, Votre Sainteté daignera tenir prêts quelques hommes sûrs. J'entrerai avec eux au Labyrinthe, la nuit précédant l'assaut, et je mettrai des postes dans les salles qui avoisinent le trésor..... Particulièrement dans la salle du haut.....

— Tu les introduiras?.....

— Oui. Cependant j'irai seul au Labyrinthe une fois encore, et je vérifierai définitivement, si je ne pourrais pas réussir à prévenir la ruine, sans un secours étranger. Les gens même les plus fidèles ne sont pas sûrs, et leur introduction peut attirer l'attention de ces chiens de gardiens.....

— Si déjà ils ne t'épient pas..... ajouta le pharaon.

— Crois-moi, Seigneur, répartit le prêtre en posant la main sur sa poitrine, pour me découvrir il faudrait un miracle. Leur aveuglement est presque enfantin. Certes, ils sentent déjà que quelqu'un veut se glisser dans le Labyrinthe, mais les sots ils doublent les sentinelles devant les entrées apparentes. Cependant moi-même, dans le cours d'un mois, j'ai reconnu trois issues cachées qu'ils ont oubliées, ou que peut-être, ils ignorent absolument. Seul quelque esprit pourrait les avertir que je me promène dans le Labyrinthe, ou leur désigner la chambre où je serai. Entre trois mille corridors et salles, c'est impossible.

Thoutmos prit la parole :

— Le noble Samentou dit vrai. Pourvu que déjà nous ne poussions pas trop loin la prévoyance vis-à-vis de ces vipères de grands-prêtres.

— Ne dis pas cela, général, interrompit le prêtre. — Leurs

forces sont à celles de Sa Sainteté, ce qu'est une poignée de sable à un temple, mais Herhor et Méfrès sont très intelligents !..... Et fassent les dieux qu'ils n'emploient pas contre nous telles armes et telles manœuvres que nous en devenions muets de surprise..... Nos temples sont pleins de mystères qui surprennent même les savants et pulvérisent l'âme de la populace.

— Dis-nous donc quelque chose à ce sujet, demanda le pharaon.

— Je vous le dis d'avance, les soldats de Votre Sainteté rencontreront des prodiges dans les temples. Tantôt ils verront leurs lumières s'éteindre, tantôt ils seront entourés de flammes et de monstres abominables..... Ici, un mur leur barrera la route, là un abîme s'ouvrira sous leurs pieds. Dans certains corridors, l'eau les inondera, dans d'autres, des mains lanceront des pierres..... Et quels éclats de tonnerre, quelles voix se feront entendre autour d'eux.....

— Dans chaque temple, j'ai des jeunes prêtres qui me sont acquis, et c'est toi qui seras au Labyrinthe, dit le pharaon.

— Et nos haches aussi, ajouta Thoutmos. — Piètre est le soldat qui recule devant des flammes ou des épouvantails, ou qui gaspille son temps à prêter l'oreille à des voix mystérieuses.

— Tu parles bien, général ! s'écria Samentou. — Si seulement vous avancez avec hardiesse, les épouvantails disparaîtront, les voix se tairont, et les flammes cesseront de brûler.

— Maintenant un dernier mot, ô notre maître, dit le prêtre en se tournant vers Ramsès. — Si je périssais.....

Le pharaon l'interrompit vivement.

— Ne parle pas ainsi !.....

— Si je périssais, reprit Samentou avec un triste sourire, un jeune prêtre de Set viendrait vers vous avec mon anneau. Que les troupes envahissent alors le Labyrinthe, chassent les gardiens, et n'abandonnent plus l'édifice, car ce jeune homme,

peut-être dans l'espace d'un mois, et même plus vite encore, trouvera la route des trésors, grâce aux indications que je lui laisserai..... Mais, Seigneur, continua-t-il en s'agenouillant, j'implore de toi une seule chose. Quand tu vaincras, venge-moi, et surtout ne pardonne ni à Herhor ni à Méfrès. Tu ne sais pas quels ennemis ce sont!..... S'ils avaient le dessus, tu périras non seulement toi-même, mais encore ta dynastie avec toi.....

— La magnanimité ne convient donc pas au vainqueur?.... demanda le souverain d'un air sombre.

— Aucune magnanimité!..... aucune grâce!..... s'écria Samentou. — Tant qu'ils vivront, Seigneur, nous sommes menacés toi et moi de la mort, de la honte, même de l'outrage fait à nos cadavres. On peut amadouer un lion, acheter un Phénicien, s'attacher un Libyen et un Ethiopien..... On peut fléchir un prêtre Chaldéen, car, pareil à un aigle, il plane sur les hauteurs et se trouve à l'abri des traits..... Mais un prophète Egyptien qui a goûté du luxe et du pouvoir, rien ne pourra te le concilier. Et seule leur mort ou la tienne peut terminer la lutte.

— Tu dis vrai, Samentou, répondit Thoutmos. — Par bonheur, ce n'est pas Sa Sainteté mais nous, les soldats, qui trancheront le différend entre les prêtres et le pharaon.



CHAPITRE XIV

La Double Vue

Le 12 de Paofi, des divers temples égyptiens partirent des nouvelles inquiétantes.

Dans l'espace des quelques derniers jours, au temple d'Horus un autel se renversa, au temple d'Isis, la statue de la divinité se mit à pleurer. Et chez Amon Thébain, et dans le tombeau d'Osiris, à Denderach, survinrent de très mauvais présages. De ces signes infaillibles, les prêtres conclurent que quelque grand malheur menaçait l'Egypte, avant même la fin du mois.

En conséquence, les grands-prêtres, Herhor et Méfrès ordonnèrent des processions autour des temples et des sacrifices dans les maisons.

Dès le lendemain, le 13 de Paofi, une grande procession eut lieu à Memphis; le dieu Phtah sortit de son temple, et la déesse Isis du sien. Les deux divinités se dirigèrent vers le centre de la ville, accompagnées par un très petit nombre de fidèles, surtout par des femmes. Elles durent cependant se retirer; les citadins égyptiens s'en moquaient, et les gens d'autres croyances allèrent même jusqu'à jeter des pierres aux nefs sacrées des dieux.

La police eut en présence de ces faits une attitude très indifférente, et même quelques-uns de ses membres prirent part aux plaisanteries inconvenantes. Depuis midi, des inconnus commencèrent à conter à la foule, que le corps sacerdotal s'opposait à tout allégement pour les travailleurs, et voulait soulever une révolte contre le pharaon.

Vers le soir, auprès des temples, s'assemblèrent des petits groupes de travailleurs sifflant et maudissant les prêtres. En même temps on lançait des pierres contre les portes et un criminel cassa publiquement le nez d'Horus, gardant la porte de son temple.

Quelques heures après le coucher du soleil, les grands-prêtres, et leurs plus fidèles partisans se réunirent dans le temple de Phtah. Herhor, Méfrès, Mentezoufis, trois nomarques et le grand juge de Thèbes se trouvaient là.

— Temps épouvantables !..... dit le juge. — Je sais avec certitude, que le pharaon veut pousser la foule à assaillir les temples.

— On m'a dit, ajouta le nomarque de Sébès, qu'on a envoyé l'ordre à Nitager d'accourir au plus vite avec de nouvelles troupes, comme si déjà celles-ci ne suffisaient pas !.....

— Les communications entre la Basse et la Haute Egypte sont coupées depuis hier, dit le nomarque d'Aa. — Sur les routes se tiennent les troupes, et les galères de Sa Sainteté visitent chaque bateau voguant sur le Nil.....

— Ramsès XIII n'est pas « Sainteté », intervint sèchement Méfrès, car il n'a pas obtenu les couronnes de la main des dieux.

— Tout ceci ne serait que vétilles, dit le grand juge. — La trahison est pire... J'ai des indices que beaucoup de jeunes prêtres sont favorables au pharaon et lui rapportent tout.....

— Il en est même qui se sont chargés de faciliter aux troupes l'occupation des temples, ajouta Herhor.

— Les troupes doivent entrer dans les temples ?..... s'écria le nomarque de Sébès.

— C'est du moins l'ordre qu'elles ont pour le 23, répartit Herhor.

— Et Votre Excellence en parle tranquillement ? demanda le nomarque d'Abent.

Herhor haussa les épaules, et les nomarques commencèrent à s'entre regarder.

— Ceci, je ne le comprends plus!..... dit presque avec colère le nomarque d'Aa. — Les temples ont à peine quelques centaines de soldats, les prêtres trahissent, le pharaon nous coupe de Thèbes et soulève le peuple, et le noble Herhor en parle comme s'il nous invitait à un banquet..... Ou bien défendons-nous, s'il est encore possible, ou bien.....

— Soumettons-nous à Sa Sainteté?... demanda ironiquement Méfrès. — Vous en aurez toujours le temps!...

— Mais nous voudrions apprendre quelque chose sur vos moyens de défense... dit le nomarque de Sébès.

— Les dieux sauveront leurs fidèles, répondit Herhor.

Le nomarque d'Aa se tordit les mains.

— Si je dois ouvrir mon cœur, dit le grand juge, je vous dirai moi aussi, que votre indifférence m'étonne. Presque toute la population est contre nous.....

— Comme l'orge dans la plaine, la populace suit le vent, dit Herhor.

— Et les troupes?

— Quelles troupes ne tomberaient pas devant Osiris?

— Je sais, répondit avec impatience le nomarque d'Aa, mais je ne vois ni Osiris, ni le vent qui doit nous ramener les foules..... Cependant aujourd'hui déjà, le pharaon se les est attachées par des promesses, et demain il leur fera des dons...

— Plus forte que les promesses et les présents est la terreur, répondit Herhor.

— Qu'ont-ils à craindre?..... Ces trois cents soldats que nous avons?.....

— Ils auront peur d'Osiris.

— Mais où est-il?... demanda le nomarque d'Aa bouleversé.

— Vous le verrez tous. Et heureux serait, qui deviendrait aveugle pour ce jour-là.

Herhor prononça ces paroles avec un calme si inébranlable, que le silence s'établit parmi les assistants.

— Mais en définitive, que faisons-nous?..... demanda le grand juge au bout d'un instant.

— Le pharaon, reprit Herhor, veut que le peuple donne l'assaut aux temples le 23. Quant à nous, nous devons faire en sorte qu'on nous attaque le 20 de Paofi.

— Dieux éternellement vivants! s'écria de nouveau le nomarque d'Aa, en levant les bras. — Et pourquoi devrions-nous attirer le malheur sur nos têtes, et cela encore deux jours plus tôt?.....

— Ecoutez Herhor, dit Méfrès d'une voix décisive, et par tous les moyens, tâchez que l'attaque ait lieu le 20 de Paofi au matin.

— Et si véritablement nous sommes battus?..... demanda le juge troublé.

— Si les conjurations de Herhor n'ont pas d'effet, alors moi, j'appellerai les dieux à l'aide, répondit Méfrès, et dans ses yeux brilla une flamme mauvaise.

— Ah! vous autres grands prêtres, vous avez vos secrets, qu'il ne vous est pas permis de nous révéler, dit le grand scribe. — Nous ferons donc ce que vous ordonnerez, nous provoquerons l'attaque pour le 20. Mais souvenez-vous que notre sang et celui de nos enfants, retombera sur vos têtes.

— Qu'il retombe!....

— Qu'il en soit ainsi!..... s'écrièrent simultanément les deux grands prêtres.

Puis Herhor ajouta :

— Depuis dix ans, nous gouvernons l'Etat, et pendant ce temps, il n'a été fait de tort à aucun d'entre vous, et nous avons tenu chacune de nos promesses. Soyez-donc patients et fidèles quelques jours encore, pour voir la puissance des dieux et obtenir une récompense.

Bientôt les nomarques prirent congé des grands-prêtres

sans même s'efforcer de cacher leur tristesse et leur angoisse. Il ne resta que Herhor et Méfrès.

Après un silence assez long, Herhor dit tout à coup :

— Oui, ce Lykon était bon tant qu'il jouait le rôle d'un insensé. Mais qu'on puisse le substituer à Ramsès!.....

— Si la mère s'y est trompée, répartit Méfrès, il doit donc lui ressembler beaucoup..... Et rester assis sur le trône, adresser quelques paroles à son entourage, il en sera sans doute capable. D'ailleurs nous serons près de lui.....

— C'est un comédien effroyablement bête!..... soupira Herhor en se frottant le front.

— Il est plus intelligent que des millions de gens, car il possède la double vue, et peut rendre de grands services à l'Etat.

— Votre Excellence me parle toujours de cette double vue, répartit Herhor. — Que moi-même je m'en assure une fois enfin.

— Tu le veux?.... demanda Méfrès. — Allons, alors..... Mais par les dieux Herhor, ne parle de ce que tu auras vu, même pas à ton propre cœur.....

Ils descendirent dans les souterrains du temple de Phtah, et se trouvèrent dans une vaste salle éclairée par une torche. A sa faible lueur Herhor aperçut un homme qui mangeait assis derrière une table. Cet homme portait une tunique de la garde du pharaon.

— Lykon, dit Méfrès, le plus haut dignitaire de l'Etat veut avoir la preuve des capacités dont les dieux t'ont doué...

Le Grec repoussa le plat de nourriture, et se mit à murmurer :

— Jour maudit, où mes semelles ont touché votre terre..... J'aimerais mieux travailler aux mines, et être battu de verges.....

— Il sera toujours temps pour cela, intervint sévèrement Herhor.....

Le Grec se tut et se mit soudain à trembler en apercevant dans le main de Méfrès une petite boule de cristal sombre. Il pâlit, son regard se troubla, des gouttes de sueur perlèrent sur sa figure. Ses yeux étaient fixés sur un point, comme cloués à la boule de cristal.

— Il dort déjà, dit Méfrès. — N'est-ce pas étrange?

— A moins qu'il ne fasse semblant.

— Pince-le!... pique-le... brûle-le même... dit Méfrès.

Herhor sortit un poignard de dessous son vêtement blanc et fit mine de vouloir frapper Lykon entre les yeux. Mais le Grec ne bougea pas, même ses paupières n'eurent pas un tressaillement.

— Regarde ici, dit Méfrès en approchant de Lykon le cristal. — Vois-tu celui qui a enlevé Kama?

Le Grec se leva brusquement de son siège, les poings serrés, et de l'écume aux lèvres.

— Lâchez-moi!..... criait-il d'une voix rauque. — Lâchez-moi, que je puisse boire son sang.

— Où est-il maintenant? demanda Méfrès.

— Dans un petit palais, dans la partie la plus proche de la rivière..... Une belle femme est avec lui..... murmurait Lykon.

— Elle s'appelle Hebron et est l'épouse de Thoutmos, souffla Herhor. Avoue, Méfrès, ajouta-t-il, que pour le savoir, point n'est besoin de double vue.

Méfrès serra ses lèvres minces.

— Si cela ne persuade pas Votre Exellence, je lui montrerai quelque chose de mieux, répliqua-t-il. — Lykon, trouve maintenant le traître qui cherche le chemin du trésor du Labyrinthe.....

Le Grec endormi fixa plus fortement le cristal, et répondit au bout d'un instant :

— Je le vois..... Il est vêtu de haillons de mendiant.

— Où est-il?

— Il est couché dans la cour de la dernière auberge avant le Labyrinthe..... Le matin il y sera.....

— Quel aspect a-t-il ?....

— Il a la barbe et les cheveux roux..... répondit Lykon.

— Eh bien ?..... demanda Méfrès à Herhor.

— Votre Excellence a une bonne police, dit Herhor.

— Mais par contre les gardiens du Labyrinthe veillent bien mal sur lui ! dit avec irritation Méfrès. — Cette nuit encore, je m'y rendrai avec Lykon, pour avertir les prêtres de l'endroit... Mais si je réussis à sauver le trésor des dieux, Votre Excellence permettra que j'en devienne le gardien.....

— Comme vous voulez, Excellence, répartit Herhor d'un ton indifférent. Et dans son cœur il ajouta :

« Enfin le pieux Méfrès commence à montrer griffes et dents..... Il désire simplement..... devenir lui-même gardien du Labyrinthe et faire de son pupille Lykon... un pharaon !... En vérité pour satisfaire l'avidité de mes auxiliaires, les dieux devraient créer dix Egyptes. »

Quand les deux dignitaires eurent quitté les souterrains, Herhor au milieu de la nuit, revint à pied au temple d'Isis, où il avait son appartement, et Méfrès fit préparer deux litières conduites par des chevaux. Dans l'une, les jeunes prêtres placèrent Lykon endormi, un sac sur la tête, dans l'autre le grand prêtre monta lui-même, et entouré d'une poignée de cavaliers, il partit au grand trot pour Fayoum.

Dans la nuit du 14 au 15 de Paofi, le grand prêtre Samentou conformément à la promesse donnée au pharaon, entra au Labyrinthe par un corridor connu de lui seul. Il avait en mains un paquet de torches, dont une seule brûlait, et sur le dos un petit panier avec les instruments nécessaires.

Samentou passait très facilement de salle en salle, de corridor en corridor, d'un seul attouchement écartant les blocs de pierre dans les colonnes et dans les murailles où se trouvaient des portes cachées. Parfois il hésitait, mais il reli-

sait alors les signes mystérieux des murailles, et les comparait aux signes des grains qu'il portait au cou.

Après un voyage d'une demi-heure, il se trouva dans le trésor ; écartant alors une pierre du dallage, il parvint dans une salle située au-dessous. Cette salle était basse mais vaste, et son plafond s'appuyait sur une multitude de colonnes trapues.

Samentou posa son petit panier, et ayant allumé deux torches, il se mit à déchiffrer à leur lumière les inscriptions murales.

« Malgré ma vile apparence, disait une inscription, je suis un vénérable fils des dieux, car ma colère est terrible. A l'air je me transforme en une colonne de feu, et je produis l'éclair. Enfermé je suis le tonnerre et la destruction, et il n'est point de bâtisse pouvant résister à ma puissance. Seule l'eau sacrée peut m'apaiser, en m'enlevant ma force. Mais ma colère naît aussi bien de la flamme que de la moindre étincelle. En ma présence tout se tord et se croule. Je suis comme Typhon qui abat les arbres les plus hauts et enlève les pierres. »

— En un mot chaque temple a son secret que ne connaissent point les autres !..... se dit Samentou.

Il ouvrit une colonne et il en sortit une grande cruche. Cette cruche avait un couvercle, fermé avec de la cire, et une ouverture par où passait une mince et longue cordelette se terminant on ne sait où dans l'intérieur de la colonne.

Samentou coupa un petit morceau de la cordelette, l'approcha de la torche, et s'aperçut que la corde brûlait très vite avec un crépitement.

Alors avec précaution, il enleva le couvercle avec son couteau, et il aperçut à l'intérieur du vase comme du sable et des cailloux d'une nuance grise. Il sortit quelques cailloux, et se plaçant un peu à l'écart, il en approcha la torche. En un instant, une grande flamme jaillit et les cailloux disparurent,

Samentou retira encore un peu de sable gris, le répandit sur le sol, plaça au milieu un morceau de la corde trouvée près

de la cruche, et recouvrit le tout d'une lourde pierre. Puis il approcha une torche, la corde prit feu, et au bout d'un instant la pierre sauta en l'air, dans un éparpillement de flammes.

— Je l'ai déjà ce fils des dieux !..... dit Samentou avec un sourire. — Le trésor ne s'engloutira pas.

Il se mit à aller de colonne en colonne, ouvrant les panneaux et retirant de l'intérieur les vases cachés. A chacun se trouvait une corde, que Samentou coupait, et il mettait la cruche de côté.

— Eh bien, disait le prêtre, Sa Sainteté pourrait me faire don de la moitié de ces trésors, ou du moins, faire de mon fils un nomarque !..... Et il le fera certainement, car c'est un souverain magnanime..... Quant à moi, je mérite au moins le temple d'Amon à Thèbes.

Ayant ainsi préservé la salle du bas, Samentou revint au trésor, et de là il monta à la salle du haut. Là se trouvaient également des inscriptions sur les murs, des colonnes nombreuses ayant à l'intérieur des cruches munies de cordes et remplies de cailloux, qui au contact du feu faisaient explosion.

Smentou coupa les cordes, retira les vases de l'intérieur des colonnes, et enferma dans un chiffon une pincée du sable gris. Puis fatigué, il s'assit. Il avait déjà brûlé six torches, la nuit devait s'avancer vers sa fin.

— Je n'eusse jamais supposé, se disait-il, que les prêtres d'ici avaient un si étrange ingrédient !... Mais on pourrait avec cela renverser les forteresse Assyriennes !... Il est vrai que nous aussi, nous ne disons pas tout à nos disciples.

Lassé, il se mit à rêver. Maintenant il était sûr d'occuper dans l'Etat la situation la plus élevée, plus puissante que celle qu'avait eue Herhor.

— Que fera-t-il alors ?..... Beaucoup de choses. Il assurera la sagesse et la fortune à ses descendants. Il essaiera d'arracher les secrets de tous les temples, ce qui fortifiera son pou-

voir d'une manière illimitée et assurera à l'Egypte la suprématie sur l'Assyrie.

Le jeune pharaon se rit des dieux : ceci lui facilitera l'établissement du culte d'un seul dieu, Osiris par exemple, et l'union des Phéniciens, des Juifs, des Grecs et des Libyens, en un seul empire avec l'Egypte.

En même temps, il entreprendra les travaux du canal devant unir la mer Rouge et la Méditerranée. Quand le long du canal, il aura construit des forteresses et rassemblé de grandes armées, tout le commerce avec les peuples inconnus de l'orient et de l'occident tombera aux mains des Egyptiens.

Il faut aussi posséder sa flotte et des matelos égyptiens..... Et avant tout, il faut écraser l'Assyrie, qui, chaque année, devient plus dangereuse.... Il faut diminuer le luxe et l'avidité des prêtres..... Qu'ils soient des savants, qu'ils aient l'aisance, mais qu'ils servent l'Etat, au lieu de tirer à eux tous les profits comme ils font maintenant.....

— Au mois de Hator, se disait-il, je serai déjà le maître !... Le jeune pharaon aime trop les femmes et les troupes, pour pouvoir s'occuper du gouvernement..... Et il n'a pas de fils, alors mon fils, mon fils.....

Il se secoua. Une torche venait encore de se consumer, et il était grand temps de quitter les souterrains.

Il se releva, prit son petit panier et quitta la salle au-dessus du trésor.

— Je n'ai pas besoin d'aides... pensait-il en souriant. — J'ai tout sauvegardé moi-même... moi seul... le prêtre méprisé de Set !.....

Il avait déjà passé plusieurs salles et corridors, quand soudain il s'arrêta..... Il lui semblait voir, sur le sol de la salle où il était entré, une mince raie de lumière.

En un instant, une terreur si grande l'envahit qu'il éteignit la torche. Mais la raie sur le sol disparut aussi.

Samentou tendit l'oreille, mais il n'entendit que le battement de ses artères dans sa propre tête.....

— J'aurai mal vu ! se dit-il.

D'une main tremblante, il sortit de son panier un petit ustensile où brûlait lentement un amadou, et il ralluma la torche.

— Je suis très somnolent !..... pensa-t-il. Il examina la salle, et se dirigea vers la muraille où se trouvait une porte cachée. Il pressa un clou, la porte ne s'entr'ouvrit pas. Une seconde... une troisième pression... rien...

— Qu'est-ce que cela signifie ?... se dit-il stupéfait.

Il avait déjà oublié la raie lumineuse. Il lui semblait qu'il lui était arrivé un évènement nouveau, inouï. Il avait en sa vie ouvert tant de centaines de portes cachées, il en avait tant ouvert dans le Labyrinthe, que franchement, il ne pouvait comprendre la résistance actuelle.

Tout à coup la peur l'envahit de nouveau. Il se mit à courir de muraille en muraille, essayant partout de trouver une ouverture cachée. Enfin une porte céda. Samentou respira profondément et se trouva dans une salle immense, toute remplie de colonnes comme ordinairement. Sa torche éclairait à peine une partie de son étendue, dont le reste, très considérable, se perdait dans d'épaisses ténèbres.

L'obscurité, la forêt de colonnes, et surtout l'ignorance où il était de cette salle rendirent du courage au prêtre. Au fond de sa terreur s'éveillait une étincelle d'espérance naïve, il lui semblait que puisque lui ne connaissait pas ce lieu, personne aussi ne le connaissait, personne n'y parviendrait.

Il se calma un peu, et il sentit que ses jambes fléchissaient sous lui. Alors il s'assit. Mais de nouveau il se releva brusquement et se mit à regarder tout à l'entour, comme voulant vérifier si véritablement quelque danger le menaçait, et d'où ?... Duquel de ces coins sombres allait-il sortir pour se jeter sur lui ?...

Samentou était familiarisé comme nul autre en Egypte, avec les souterrains, les ténèbres, l'égarement. En outre

il avait dans sa vie, passé par des angoisses diverses. Mais ce qu'il ressentait actuellement était quelque chose de tout à fait nouveau, et de si terrible que le prêtre craignait de l'appeler par son vrai nom.

Enfin avec grand effort, il rassembla ses idées, et dit :

— Si réellement, j'avais vu la lumière... Si réellement quelqu'un avait fermé les portes, je serais trahi... Et alors, quoi ?

Là mort ! lui murmura une voix cachée quelque part au fond de son âme.

La mort ?.....

La sueur inonda son visage, sa respiration s'arrêta. Et soudain il fut envahi par la folie de la peur. Il se mit à courir à travers la salle, et à frapper les murs du poing, cherchant une issue. Il avait déjà oublié où il se trouvait et comment il y était parvenu ; il avait perdu la direction, et même la possibilité de s'orienter à l'aide des grains.

En même temps, il sentit qu'il y avait comme deux hommes en lui : l'un presque fou, l'autre tranquille et sage. Le sage s'expliquait que tout pouvait être une hallucination, que nul ne l'avait découvert, que nul ne le cherchait, et qu'il sortirait de là, pourvu qu'il revint un peu de sa frayeur. Mais le premier, le fou, n'écoutait pas la voix de la raison, au contraire, d'instant en instant, il prenait le dessus sur son antagonisme intérieur.

Oh. si l'on pouvait se cacher dans quelque colonne !... Qu'ils cherchent alors... Quoi ! certainement personne ne le chercherait et ne le trouverait, et lui, après avoir dormi, aurait repris l'empire sur lui-même.

— Que peut-il m'arriver ici ? disait-il en haussant les épaules. — Pourvu que je me calme, ils peuvent me poursuivre à travers tout le Labyrinthe... Car pour couper toutes les routes, il faudrait plusieurs milliers d'individus, et pour indiquer la salle où je suis, il faudrait un miracle pour le moins...

Mais enfin supposons qu'on me saisisse... Eh bien quoi?... Je prends ce flacon-ci, je le porte à mes lèvres, et en un instant je m'enfuis là où nul ne m'atteindra plus.... même les dieux...

Mais en dépit de ces raisonnements, un si terrible effroi le saisit de nouveau, qu'il éteignit une seconde fois la torche, et tremblant, claquant des dents, il se blottit contre l'une des colonnes.

— Comment pouvait-on... Comment pouvait-on entrer ici!... se disait-il. — N'avais-je donc pas de quoi manger... appuyer ma tête?... C'est tout simple, je suis découvert... Le Labyrinthe possède quantité de gardiens vigilants comme des chiens, et seul un enfant ou un sot pourrait penser les tromper!..... La fortune... le pouvoir!... Où est le trésor qui vaudrait qu'on lui sacrifie un seul jour de son existence?... Et voilà que moi, un homme dans la force de l'âge, j'ai exposé ma vie.....

Il lui sembla entendre quelque chose heurter lourdement. D'un bond il se leva, et dans le fond de la salle, il vit une lueur!...

Oui, une lueur réelle, non une illusion... Dans une muraille éloignée, quelque part, au bout de la salle, une porte était ouverte, par où, en cet instant, pénétraient avec précaution plusieurs hommes armés munis de torches.

A cette vue le prêtre sentit un froid dans les jambes, le cœur, la tête... Il ne doutait plus; non seulement il était découvert, mais encore poursuivi et cerné.

Qui l'avait pu trahir?... Un seul homme, sans conteste : le jeune prêtre de Set qu'il avait initié à ses plans assez en détails. Seul, ce traître aurait dû chercher plus d'un mois sa route au Labyrinthe; mais il s'était entendu avec les gardiens, ils pouvaient être sur les traces de Samentou en moins d'une journée...

En cet instant, le grand-prêtre ressentit les impressions connues seulement des hommes qui se trouvent en face de la

mort. Il avait cessé de craindre, car les terreurs imaginaires se dissipaient en présence de la réalité des torches... Et non seulement il reconquit l'empire sur lui-même, mais encore il se sentit incomparablement supérieur à tout ce qui vivait... Dans un instant, nul... nul danger ne le menacerait plus !

Les pensées traversaient sa tête avec la rapidité et la clarté d'un éclair. Il embrassa d'un coup d'œil toute son existence : travaux, dangers, espoirs, ambition, et, tout cela lui parut chose vaine. Car qu'aurait-il de plus, si en cet instant, il était même pharaon, ou s'il possédait les gemmes de tous les trésors royaux ?...

Tout cela est vanité, poussière, et même pis encore, car illusion. Une seule chose est grande et réelle, la mort.

Cependant les hommes avec des torches, examinant soigneusement les colonnes et les recoins étaient déjà parvenus à la moitié de l'immense salle. Le prêtre voyait l'éclair des fers de leurs lances, et il reconnut qu'ils hésitaient, s'avançaient avec crainte et répugnance. A quelques pas derrière eux venait un autre groupe de personnes, éclairé par une seule torche.

Samentou ne ressentait même pas de malveillance contre eux, mais seulement une curiosité : qui avait pu le trahir ?...

Mais cette question elle-même ne l'intéressait pas beaucoup ; la question : pourquoi l'homme doit mourir ?... et pourquoi est-il né ?... lui paraissait en effet incomparablement plus importante. Car en présence du fait de la mort, toute la vie se réduit en un seul moment douloureux, fût-elle même la plus longue et la plus riche d'expérience.

Pourquoi cela ?... A quoi bon ?...

La voix de l'un des hommes armés le rendit à lui-même.

— Il n'y a et il ne peut y avoir personne ici !...

Les gens armés s'arrêtèrent. Samentou sentit qu'il aimait ces hommes, qui ne voulaient pas aller plus loin, et le cœur battit en lui.

Lentement arriva l'autre groupe, groupe où l'on discutait.

— Comment Votre Excellence peut-elle même supposer que quelqu'un soit entré ici?... disait une voix frémissante de colère. — Mais toutes les portes sont gardées, surtout maintenant. Et si même quelqu'un s'était faufilé ici, ce ne serait guère que pour mourir de faim...

— Et cependant que Votre Excellence regarde l'attitude de Lykon, répondit une seconde voix. — L'homme endormi a l'air de sentir l'ennemi tout près...

« Lykon?... pensa Samentou. — Ah, c'est ce Grec qui ressemble au pharaon... Que vois-je?... Méfrès l'a amené ici... »

En cet instant le Grec endormi, se précipita en avant, et s'arrêta devant la colonne derrière laquelle Samentou se cachait. Les hommes armés coururent derrière lui, et la lueur de leurs torches éclaira la noire figure du prêtre.

Samentou s'avança. Sa vue produisit une impression si forte, que les hommes avec les torches reculèrent. Il aurait pu passer entre les gens terrifiés, et personne n'eût songé à l'arrêter, mais le prêtre ne pensait plus à la fuite.

— Eh bien, mon voyant me trompait-il?... s'écria Méfrès en étendant la main. — Voilà le traître!...

Samentou s'approcha de lui avec un sourire et dit :

— Méfrès, je t'ai reconnu à cette exclamation. Quand tu ne peux être un imposteur, tu n'es qu'un sot.

Les assistants restaient frappés de surprise; Samentou continua avec une tranquille ironie :

— Il est vrai qu'en cet instant, tu es à la fois un imposteur et un sot. Un imposteur, car tu veux faire accroire aux gardiens du Labyrinthe que ce coquin a le don de double vue : et un sot, car tu t'imagines qu'on te croira. Tu ferais mieux de dire tout de suite, que dans le temple de Phtah également, se trouvent les plans exacts du Labyrinthe...

— C'est faux!... s'écria Méfrès.

— Demande à ces hommes, qui ils croient; toi ou moi?

Moi, je suis ici, car j'ai trouvé les plans dans le temple de Set, toi tu es venu, par la grâce de l'immortel Phtah... acheva Samentou en riant.

— Liez ce traître, ce menteur !... cria Méfrès.

Samentou recula de quelques pas. Rapidement, il sortit de dessous ses vêtements un petit flacon, et le portant à ses lèvres, il dit :

— Méfrès, jusqu'à la mort, tu seras un sot... Tu n'as de l'esprit, que lorsqu'il s'agit d'argent.

Il appuya le flacon contre ses lèvres, et tomba sur le sol.

Les hommes armés se jetèrent sur lui, le relevèrent, mais déjà il leur glissait des mains.

— Qu'il reste donc ici comme les autres, dit le gardien du Labyrinthe.

Tout le cortège quitta la salle, et ferma soigneusement la porte cachée. Bientôt ils sortirent des souterrains du Labyrinthe.

Quand le noble Méfrès se trouva dans la cour, il ordonna à ses prêtres de préparer les litières à chevaux, et immédiatement avec Lykon endormi, il repartit pour Memphis.

Les gardiens du Labyrinthe étourdis par les évènements extraordinaires, tantôt s'entre-regardaient, tantôt considéraient l'escorte de Méfrès, qui disparaissait dans un nuage de poussière jaune.

— Je ne peux croire, dit le grand-prêtre gardien, qu'il se soit trouvé de notre temps un homme pour pénétrer dans les souterrains.....

— Votre Excellence oublie qu'il y en a eu trois aujourd'hui, insinua l'un des prêtres plus jeunes, en l'enveloppant d'un regard oblique. Et deux se sont enfuis, souffla le jeune prêtre, le comédien Lykon et le bienheureux Méfrès.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas fait l'observation là-bas... dans le souterrain ?...

— Je ne savais pas qu'il en serait ainsi...

— Malheur à ma tête !... criait le grand-prêtre, ce n'est pas le chef, mais le portier de cet édifice que je devrais être... on nous avertissait que quelqu'un se glissait dans le Labyrinthe, et je ne l'ai pas empêché. Et maintenant, j'ai laissé partir les deux hommes les plus dangereux, ils nous amèneront ici qui bon leur semblera... O malheur à moi !...

— Votre Excellence n'a pas besoin de désespérer, dit un autre prêtre. — Notre loi est formelle... Que Votre Excellence dépêche donc à Memphis quatre ou six de nos hommes et les munisse d'arrêts. Le reste sera leur affaire.

— Mais j'ai perdu l'esprit, se lamentait le grand-prêtre...

— Ce qui est fait est fait, interrompit non sans ironie le jeune prêtre. — Une seule chose est sûre, c'est que des hommes, qui non seulement sont parvenus aux souterrains, mais encore s'y sont promenés comme dans leur propre maison, que ces gens-là ne peuvent vivre...

— Désignez donc six hommes de notre milice...

— Bien entendu !... Il faut en finir !... approuvèrent les prêtres gardiens.

— Qui sait si Méfrès n'agissait pas de connivence avec le très noble Herhor ? murmura quelqu'un.

— Assez ! s'écria le grand-prêtre. — Quand nous trouverons Herhor. dans le Labyrinthe, nous agirons selon la loi. Mais il est défendu de faire des suppositions, ou d'accuser qui que ce soit... Que les scribes préparent les arrêts contre Méfrès et Lykon, que les hommes choisis se mettent à leur poursuite le plus rapidement possible, et que la milice multiplie les sentinelles. Il faut aussi examiner l'intérieur de l'édifice, et découvrir par où est entré Samentou... Quoique je sois sûr, qu'il ne trouvera pas de sitôt des imitateurs...

Quelques heures plus tard, six hommes partaient pour Memphis.

CHAPITRE XV

Préparatifs de la Lutte suprême

Dès le 18 de Paofi, le chaos régnait en Egypte. Les communications entre le Bas et le Haut Empire étaient interrompues, le commerce avait cessé, sur le Nil ne croisaient que les barques de surveillance, les routes de terre étaient occupées par les troupes, qui se dirigeaient vers les villes ayant les temples les plus fameux.

Aux champs ne travaillaient que les paysans appartenant aux prêtres. Dans les domaines des nobles, des nomarques et surtout du pharaon, le lin n'était pas arraché, le trèfle était intact, il n'y avait personne pour cueillir les raisins. Les paysans ne faisaient rien, mais errant en bandes, ils chantaient, mangeaient, buvaient et lançaient des menaces tantôt contre les prêtres, tantôt contre les Phéniciens.

Dans les villes, les boutiques étaient fermées et les artisans désœuvrés, discutaient des journées entières sur les changements de l'empire. Ce phénomène scandaleux n'était pas une nouveauté pour l'Egypte, mais il se manifestait dans des proportions si menaçantes que les collecteurs d'impôts et même les juges commencèrent à se cacher, d'autant que la police traitait avec grande douceur les abus du simple peuple.

Une chose encore méritait l'attention, c'était l'abondance des vivres et du vin. Dans les cabarets et les gargottes, en particulier dans les établissements phéniciens, aussi bien à Memphis qu'en province, pouvait manger et boire qui voulait,

et comme il voulait pour une très minime rétribution, et même sans rétribution aucune.

On disait que Sa Sainteté offrait à son peuple un banquet devant se prolonger des mois entiers.

Par suite de la difficulté et même de la rupture des communications, chaque ville ne savait pas bien ce qui se passait dans les cités voisines. Et seul le pharaon, et mieux encore les prêtres se rendaient compte de l'état général du pays.

La situation était surtout caractérisée par le scission entre l'Egypte Haute ou Thébaine et l'Egypte Basse ou Memphitique. A Thèbes les partisans des prêtres avaient le dessus, à Memphis, ceux du pharaon. A Thèbes on disait que Ramsès XIII était devenu fou, et qu'il voulait vendre l'Egypte aux Phéniciens; à Memphis on soutenait que les prêtres voulaient empoisonner le pharaon, et amener les Assyriens dans le pays.

Le simple peuple, aussi bien au nord qu'au sud, était attiré d'instinct vers Ramsès. Mais le peuple était une force passive et chancelante. Quand parlait l'émissaire du gouvernement, les paysans étaient prêts à attaquer les temples et à frapper les prêtres; mais quand sortait une procession, ils tombaient face contre terre, et restaient glacés d'épouvante à l'annonce d'on ne sait quels malheurs qui menaçaient l'Egypte en ce même mois.

Effrayés, presque tous les nobles et les nomarques s'étaient rendus à Memphis pour implorer l'aide du pharaon contre la révolte des paysans. Mais comme Ramsès XIII leur recommandait la patience, et ne réfrénait pas la populace, les riches commencèrent à entrer en conciliabules avec les partisans des prêtres.

Il est vrai que Herhor se taisait, ou recommandait aussi la patience; mais les autres grands-prêtres soutenaient aux seigneurs que Ramsès était fou, et ils insinuaient en passant qu'il serait nécessaire de l'écarter du pouvoir.

A Memphis même deux partis circulaient côte à côte. Les impies, qui buvaient, faisaient du vacarme et souillaient de boue les murs des temples, les statues même ; et les dévots, particulièrement les vieillards et les femmes priaient dans les rues prédisant hautement le malheur, et suppliant les dieux de leur venir en aide. Les impies commettaient chaque jour quelque abus ; parmi les dévots, chaque jour quelque malade ou quelqu'infirme recouvrait la santé.

Mais chose singulière : les deux partis malgré les passions mises en branle, ne se causaient aucun dommage, et bien moins encore ne se livraient point aux actions violentes. La cause était que chacun d'eux faisait de l'agitation sous une impulsion et d'après un plan imaginé dans les hautes sphères.

Le pharaon n'ayant pas encore réuni toutes ses troupes, et toutes ses preuves contre les prêtres ne donnait pas le signal de l'attaque décisive contre les temples ; les prêtres semblaient attendre quelque chose. Il était visible cependant, qu'aujourd'hui ils ne se sentaient plus aussi faibles, qu'aussitôt après le vote des délégués, et Ramsès XIII lui-même se prenait à réfléchir, quand on lui faisait savoir de tous côtés que les paysans appartenant aux prêtres ne se mêlaient presque pas aux troubles, mais travaillaient.

« Qu'est-ce que cela signifie ? se demandait le pharaon. — Les têtes nues pensent-elles que je n'oserai pas m'attaquer aux temples, ou bien ont-elles des moyens de défense, inconnus de moi ? »

Le 19 de Paofi, la police informa le souverain que la nuit précédente, les foules avaient commencé à démolir les murs entourant le temple de Horus.

— Vous leur aviez enjoint de le faire ?..... demanda le pharaon au chef.

— Non. Ils s'y sont jetés de leur propre impulsion.

— Retenez-les doucement..... retenez-les, dit le maître. — Dans quelques jours, ils pourront faire ce qu'il leur plaira.

Mais maintenant, qu'ils ne manifestent pas encore trop vivement.

Ramsès XIII en sa qualité de chef et de vainqueur aux lacs Natron savait que les foules une fois lancées à l'attaque, plus rien ne les arrête, elles doivent vaincre ou être mises en déroute. Si les temples ne se défendent pas, la populace en viendra à bout, mais s'ils veulent se défendre?.....

Dans ce cas le peuple fuirait et il faudrait envoyer en cet endroit des troupes; il y en avait bon nombre, il est vrai, mais pas autant qu'il était nécessaire, selon les calculs du pharaon.

En outre, Hiram n'était pas encore revenu de Pi-Bast avec les lettres prouvant la trahison de Herhor et de Méfrès. Et ce qui était plus grave, les prêtres acquis au pharaon, ne devaient donner appui aux troupes que le 23 de Paofi. Comment donc les prévenir dans tous ces temples éloignés l'un de l'autre. Et la simple prudence n'ordonnait-elle pas d'éviter avec eux des rapports pouvant les trahir?

Pour toutes ces raisons, Ramsès XIII ne désirait pas une attaque prématurée du peuple contre les temples.

Cependant, contrairement à la volonté du pharaon, l'effervescence grandissait. Auprès du temple d'Isis, on avait tué plusieurs dévots qui prédisaient des malheurs à l'Egypte ou qui venaient de recouvrer la santé de façon miraculeuse. Auprès du temple de Phtah, la populace s'était jetée sur la procession, avait frappé les prêtres et brisé la nef sacrée où voyageait la statue du dieu. Presque simultanément, des estafettes accoururent des villes de Sochem et d'Anou, dire que le peuple escaladait les sanctuaires; à Chéran, il avait même pénétré dans l'intérieur, et profané le saint des saints.

Vers le soir, au palais de Sa Sainteté, arriva presque en se cachant la députation des prêtres. Les vénérables prophètes tombèrent en larmes aux pieds du maître, lui demandant avec cris de protéger les dieux et les temples.

Cet évènement tout à fait inattendu remplit le cœur de

Ramsès d'une grande joie et d'un orgueil plus grand encore. Il ordonna aux délégués de se relever, et leur répondit avec bienveillance, que les régiments étaient toujours prêts à défendre les temples, pourvu qu'on les y fît entrer.

— Je ne doute pas, poursuivit-il, que les révoltés ne reculent d'eux-mêmes, en voyant les sanctuaires des dieux occupés par les troupes.

Les délégués hésitaient.

— Votre Sainteté n'ignore pas, répondit le plus âgé d'entre eux, que les troupes ne peuvent entrer même dans la première enceinte. Nous devons donc demander l'avis des grands-prêtres.....

— Soit, prenez conseil, dit le maître. — Je ne sais pas faire de miracles, et de mon palais, je ne pourrais défendre vos temples à distance.

Les délégués attristés quittèrent le pharaon qui après leur départ, convoqua son conseil privé. Il était convaincu que les prêtres se soumettraient à sa volonté, et l'idée ne lui vint même pas, que la délégation était une ruse arrangée par Herhor, pour l'induire en erreur.

Lorsque dans la chambre royale, les dignitaires civils et militaires furent réunis, Ramsès plein d'orgueil, prit la parole :

— Je voulais, dit-il, n'occuper les temples de Memphis que le 23 de Paofi...... Mais je juge qu'il vaudra mieux le faire demain.....

— Nos troupes ne sont pas encore concentrées.... objecta Thoutmos.

— Et nous n'avons pas les lettres de Herhor à l'Assyrie, ajouta le grand scribe.

— Peu importe ! répliqua le pharaon. — Que le peuple apprenne demain que Herhor et Méfrès sont des traîtres ; aux nomarques et aux prêtres, nous montrerons les preuves dans quelques jours, quand Hiram sera revenu de Pi-Bast.

— Le nouvel ordre de Votre Sainteté change beaucoup le

plan primitif, dit Thoutmos. — Demain, nous n'occuperons pas le Labyrinthe..... Et si, à Memphis ,les temples osaient faire résistance, nous n'avons pas de béliers pour enfoncer les portes.....

Thoutmos, répondit le maître, je pourrais ne pas donner d'explications au sujet de mes ordres..... Mais je veux vous prouver que mon cœur juge plus profondément que vous le cours des événements..... Si le peuple, poursuivit-il, attaque déjà maintenant les temples, demain, il voudra les escalader. Si nous ne le soutenons pas, il sera repoussé, et en tout cas, dans trois jours, il sera dégoûté des actions hardies..... Et si les prêtres envoient aujourd'hui déjà une délégation, c'est qu'ils doivent être faibles. Tandis que dans quelques jours, le nombre de leurs partisans parmi le peuple peut augmenter. L'enthousiasme et la peur sont comme du vin dans une cruche : plus on en verse, moins il y en a, et celui-là seul peut boire qui avance à temps son gobelet. Si donc aujourd'hui, le peuple est prêt à l'attaque, et si les ennemis sont apeurés, profitons-en, car, je vous le dis la chance peut nous quitter dans quelques jours, si même elle ne se tourne pas contre nous.....

— Les vivres touchent aussi à leur fin, ajouta le trésorier. Dans trois jours, la populace devra retourner au travail, car nous n'aurons pas de quoi la nourrir gratuitement.

— Eh bien, vois-tu?..... dit le pharaon à Thoutmos. J'ai moi-même ordonné au chef de la police de modérer la populace. Mais du moment qu'on ne peut contenir le mouvement, il faut en profiter. Le marin expérimenté ne lutte ni contre le courant ni contre le vent, mais leur permet de l'emporter dans la direction qu'il a choisie.....

En cet instant entra un courrier avec la nouvelle que le peuple s'était jeté sur les étrangers. On avait attaqué Grecs, Syriens, Phéniciens surtout... Beaucoup de magasins avaient été pillés, et l'on avait tué quelques individus.

— Voilà la preuve, s'écria le souverain indigné qu'il ne convient pas de faire sortir les foules de la voie tracée!..... Que les troupes soient demain à proximité des temples!..... Et qu'elles y pénètrent aussitôt que le peuple commencera l'escalade, ou..... ou encore s'il commençait à reculer sous la pression. Il est vrai que les raisins doivent être cueillis dans le mois de Paofi. Mais y a-t-il un jardinier qui, si les fruits étaient mûrs un mois à l'avance, les laisserait sur leurs tiges. Je le répète : je voulais retarder le mouvement populaire jusqu'à l'achèvement de nos préparatifs. Mais puisqu'on ne peut remettre ces choses, profitons donc du vent qui souffle, et toutes voiles dehors! Demain Herhor et Méfrès doivent être emprisonnés et amenés au palais. Au Labyrinthe, on terminera dans quelques jours.

Les membres du Conseil reconnurent bonne la décision du pharaon, et se séparèrent en s'émerveillant de sa sagesse et de son esprit résolu. Les généraux eux-mêmes déclarèrent qu'il valait mieux profiter de l'occasion présente qu'assembler des forces pour le moment où l'occasion serait passée.

Il faisait déjà nuit. Un second envoyé de Memphis accourut annoncer que la police avait réussi à protéger les étrangers. Mais le peuple était exaspéré, et l'on ne savait à quelles extrémités il se porterait le lendemain.

Dès ce moment, les courriers succédaient aux courriers. Les uns apportaient la nouvelle que de grandes masses de paysans armés de haches et de bâtons, se dirigeaient de tous cotés vers Memphis. D'autres annonçaient que le peuple dans les environs de Perne, de Sochem et d'On. fuyait les champs en criant que demain serait la fin du monde. Un autre messager apporta une lettre où Hiram mandait son arrivée imminente. Un autre informait que les régiments des temples marchaient secrètement vers Memphis, et chose plus grave, que de la Haute-Egypte s'avançaient de nombreux détachements de peuple et de troupes, très hostiles aux Phéniciens et même à Sa Sainteté.

« Avant qu'ils arrivent, pensa le pharaon, j'aurai déjà dans les mains les grands-prêtres et même les régiments de Nitager..... Ils sont en retard de quelques jours..... »

On faisait savoir enfin que çà et là sur les routes, les troupes avaient saisi des prêtres déguisés, qui s'efforçaient de venir au palais du pharaon, probablement avec de mauvais desseins.

— Qu'on me les amène, répondit le pharaon en riant. — Je veux voir ceux qui ont osé nourrir de mauvais desseins à mon égard !...

Vers minuit, la vénérable reine Nikotris demanda audience à Sa Sainteté.

La noble dame était pâle et tremblante. Elle ordonna aux officiers de sortir de la chambre royale, et restée seule avec le pharaon, elle dit avec larmes :

— Mon fils, je t'apporte de très mauvais présages.

— J'aimerais mieux, reine, entendre des renseignements exacts sur les forces et les intentions de mes ennemis...

— Ce soir, la statue de la divine Isis, dans mon oratoire a retourné sa face vers le mur, et l'eau de la citerne sacrée est devenue rouge comme du sang...

— Cela prouve, répartit le pharaon, qu'à l'intérieur du palais nous avons des traîtres. Mais ils ne sont pas bien dangereux, s'ils ne savent que salir l'eau et retourner les statues.

— Tous nos serviteurs, poursuivit la reine, tout le peuple est persuadé, que si les troupes pénètrent dans les temples, un grand malheur s'abattra sur l'Egypte.

— Un plus grand malheur, dit le souverain, c'est l'audace des prêtres. Introduits au palais par mon père éternellement vivant, ils pensent aujourd'hui en être les propriétaires..... Mais par les dieux, que deviendrais-je enfin moi-même en présence de leur toute-puissance !..... Et ne m'est-il pas permis de réclamer mes droits royaux ?.....

— Du moins..... du moins, reprit la reine après un instant

de réflexion, sois miséricordieux...... Oui, tu dois reconquérir tes droits, mais ne permets pas à tes soldats de violer les sanctuaires sacrés ou de faire tort aux prêtres... Souviens-toi que les dieux bienveillants envoient la joie à l'Egypte, et que les prêtres, malgré leurs défauts (qui n'en a pas !) rendent d'incomparables services à ce pays.... Songe seulement que si tu les appauvrissais et les dispersais, tu détruirais la sagesse, qui a élevé notre nation bien au-dessus des autres.

Le pharaon prit sa mère par les deux mains, la couvrit de baisers, et répartit en riant :

— Les femmes doivent toujours exagérer !... Toi, mère, tu me parles comme si j'étais le chef des sauvages Hycsos et non un pharaon. Est-ce que je veux le dommage des prêtres ?... Est-ce que je hais leur sagesse, même stérile, comme cette étude des mouvements des étoiles, qui sans nous se promènent dans le ciel, ne nous enrichissant même pas d'un outnou ?..... Ce qui m'irrite, ce n'est ni leur intelligence, ni leur piété, mais la misère de l'Egypte, qui à l'intérieur, maigrit de faim et à l'extérieur, redoute je ne sais quelles menaces Assyriennes. Cependant les prêtres, malgré leur science, non seulement ne veulent pas m'aider dans mes desseins royaux, mais encore m'opposent résistance de la façon la plus impudente. Permets-donc, mère, que je leur prouve que c'est moi, et non eux, qui suis le maître de mon héritage. Je ne saurais pas me venger sur des humbles, mais je piétinerai les nuques des téméraires. Ils le savent, mais n'y croient pas encore, et manquant de forces réelles, ils veulent m'effrayer par l'annonce de je ne sais quelle catastrophe. C'est leur dernière arme, et leur dernier refuge..... Aussi, quand ils comprendront que je ne crains pas les épouvantails ,ils s'humilieront... Et en ce cas, il ne tombera pas une pierre de leurs temples, ils ne perdront pas un anneau de leurs trésors. Je les connais..... Aujourd'hui, ils prennent de grands airs, car je suis loin d'eux. Mais quand j'étendrai ma main d'airain, ils tom-

beront face contre terre, et tout ce trouble se terminera par la paix et la prospérité générale.

La reine embrassa les jambes du souverain, et sortit calmée après avoir pourtant conjuré Ramsès de respecter les dieux, et d'avoir pitié de ses serviteurs.

Sa mère partie, le pharaon manda Thoutmos.

— Demain donc, dit le maître, mes troupes occuperont les temples. Dis cependant aux commandants, pour qu'ils sachent que telle est ma volonté, que les sanctuaires sacrés doivent rester inviolés, et que nul ne doit porter la main sur les prêtres.

— Même sur Méfrès et Herhor?..... demanda Thoutmos.

— Même sur eux, répartit le pharaon. — Ils seront assez punis, quand écartés de leurs charges actuelles, ils s'établiront près des savants dans les temples, pour prier et étudier la sagesse, sans nul empêchement.

— Il en sera comme l'ordonne Votre Sainteté... Quoique...

Ramsès leva un doigt en signe qu'il ne voulait écouter aucune observation. Et puis pour changer de sujet d'entretien, il dit avec un sourire :

— Thoutmos, te souviens-tu des manœuvres de Pi-Baïlos... Voilà deux ans déjà..... Quand je me fâchais alors contre l'audace et l'avidité des prêtres, pouvais-tu penser que je règlerais si vite mes comptes avec eux!..... Et la pauvre Sara..... Et mon pauvre petit garçon..... Comme il était beau!.....

Deux larmes coulèrent le long du visage du pharaon.

— En vérité, dit-il, si je n'étais pas le fils des dieux, qui sont miséricordieux et magnanimes, mes ennemis passeraient demain de durs moments..... Que d'humiliations ils m'ont infligées!..... Que de fois, par leur faute, les larmes ont obscurci mes yeux!..... .

CHAPITRE XVI

L'Attaque du Temple de Phtah : L'Éclipse

Le 20 de Paofi, Memphis avait le même aspect qu'un jour de fête solennelle. Toutes les occupations avaient cessé, les portefaix eux-mêmes ne portaient pas de fardeaux. Tout le peuple s'était déversé sur les places et dans les rues, on se groupait autour des temples, particulièrement auprès du temple de Phtah, qui était le mieux fortifié. Là s'étaient rassemblés les dignitaires temporels et spirituels sous la présidence de Herhor et de Méfrès.

Dans le voisinage des temples se tenaient les troupes en rangs peu serrés, pour que les soldats pussent communiquer avec le peuple.

Parmi la populace et parmi les troupes circulaient de nombreux marchands avec des paniers de pain, des cruches et des outres de cuir où il y avait du vin. Ils en offraient au peuple gratuitement. Et quand on leur demandait : pourquoi ne vous faites-vous pas payer? Certains répondaient que Sa Sainteté régalait ses sujets.

C'étaient les marchands du parti sacerdotal.

Il circulait quantité d'agents provocateurs. Les uns soutenaient à leurs auditeurs, que les prêtres se révoltaient contre le maître et même voulaient l'empoisonner parce qu'il avait promis au peuple le repos du septième jour. Les autres murmuraient que le pharaon était devenu fou, et s'était conjuré avec les étrangers pour la ruine des temples et de l'Egypte. Ceux-là encourageaient le peuple à attaquer les temples où

les prêtres tenaient conseil avec les nomarques pour opprimer les ouvriers et les paysans. Ceux-ci exprimaient la crainte, que, les temples attaqués, il ne survint une grande catastrophe.

Néanmoins, apportées on ne sait d'où, on trouva sous les murs du temple de Phtah, plusieurs poutres puissantes et des tas de pierres.

Les graves marchands de Memphis, se promenant parmi la foule, ne doutaient nullement que l'effervescence populaire n'eût été provoquée artificiellement. Les petits scribes, les policiers, les officiers de travailleurs et les dizainiers militaires, tous ces gens déguisés ne cachaient même plus leurs fonctions officielles, ni leur désir de pousser le peuple à la prise des temples. D'un autre côté, les paraschites, les mendiants, les serviteurs des temples et les prêtres subalternes, quoiqu'ils le voulussent ne parvenaient pas à cacher leur qualité et tout homme doué de sens, voyait qu'eux aussi encourageaient la populace à la violence!.....

Aussi les habitants raisonnables de Memphis, étaient-ils stupéfaits des agissements des partisans des prêtres et le peuple sentait se refroidir son enthousiasme de la veille. Les Egyptiens natifs ne pouvaient comprendre de quoi il s'agissait ici, et qui véritablement provoquait le tumulte? Le chaos s'augmentait grâce aux fanatiques à moitié fous qui parcouraient les rues tout nus, se mettaient le corps en sang, et criaient :

— Malheur à l'Egypte!..... L'impiété a dépassé la mesure et l'heure du jugement approche!..... Les dieux manifesteront leur puissance contre l'audace de l'iniquité!.....

Les troupes se comportaient tranquillement, attendant que le peuple commencât à escalader les temples. D'une part, en effet, c'était l'ordre du palais royal, les officiers prévoyant des embuscades dans les temples, aimaient mieux voir périr la populace que les soldats. Les soldats d'ailleurs auraient bien assez d'occupation.

Mais la foule, malgré les cris des agitateurs, et le vin distribué gratuitement, hésitait ; les paysans, regardaient les ouvriers, ceux-ci regardaient les paysans, et tous attendaient quelque chose.

Soudain, vers une heure de l'après-midi, des rues latérales se déversa vers le temple de Phtah une bande ivre, armée de haches et de leviers. C'étaient des pêcheurs, des matelots grecs, des pâtres, des vagabonds libyens, même des prisonniers des mines de Tourra. En tête de la bande marchait portant une torche, un travailleur d'une taille gigantesque. Il s'arrêta devant le portail du temple, et d'une voix puissante, il se mit à crier au peuple :

— Savez-vous, fidèles croyants, sur quoi délibèrent ici les grands-prêtres et les nomarques ?..... Voilà, ils veulent forcer Sa Sainteté Ramsès à enlever aux travailleurs une galette d'orge par jour et à frapper les paysans d'un nouvel impôt d'une drachme par jour. C'est pourquoi, je vous le dis, vous commettez une sottise et une lâcheté, en restant ici les bras croisés !... Il faut enfin prendre au piège les rats des temples, et les remettre aux mains du pharaon, notre maître, contre lequel complotent les impies !..... Car si notre souverain était obligé de céder au Conseil sacerdotal, qui donc prendrait la défense des bonnes gens du peuple ?

— Il dit vrai !..... cria-t-on dans la foule.

— Le maître nous fera donner le repos du septième jour...

— Et il nous dotera de terres.....

— Il a toujours eu un cœur pitoyable aux humbles... Souvenez-vous comme il y a deux ans, il a mis en liberté les paysans traduits en justice pour avoir assailli la métairie de la Juive ?.....

— J'ai vu moi-même, comme il y a deux ans, il a frappé un scribe qui arrachait aux paysans un impôt injuste.

— Qu'il vive éternellement, notre maître Ramsès XIII, le protecteur des opprimés.

— Regardez donc, dit une voix dans le lointain, le bétail rentre de lui-même des pâturages, comme si le soir approchait.

— Qu'importe le bétail !... En avant contre les prêtres !...

— Hé, vous autres !... cria le colosse sous le portail du temple... Ouvrez-nous de bonne grâce, pour que nous nous assurions sur quoi délibèrent les grands-prêtres avec les nomarques...

— Ouvrez donc !... ou nous enfoncerons la porte !...

— Etrange chose, disait-on au loin, les oiseaux vont se coucher... Et il n'est pourtant que midi.

— Il se passe quelque chose de mauvais dans l'air !...

— Dieux ! la nuit tombe déjà, et je n'ai pas encore cueilli la salade pour le dîner... s'écriait une jeune fille étonnée.

Mais ces remarques furent étouffées par le vacarme de la bande ivre et le fracas des poutres, frappant contre la porte de cuivre du temple.

Si la foule avait été moins occupée par les violences des assaillants, elle se serait aperçue déjà qu'un phénomène insolite se passait dans la nature. Le soleil brillait, il n'y avait pas un nuage au ciel, et cependant la clarté du jour commençait à diminuer et un vent frais se mettait à souffler.

— Donnez ici encore une poutre !... criaient les assaillants du temple. — La porte cède !...

— Ferme !... Encore une fois !...

La foule qui regardait, grondait comme l'orage. Çà et là, de petits groupes commençaient à s'en détacher et à se joindre aux assaillants Enfin toute la masse du peuple s'avança lentement vers le temple.

Dehors, bien qu'il fût midi, l'obscurité croissait ; dans les jardins du temple de Phtah, les coqs se mirent à chanter. Mais la rage de la foule était déjà si grande, que bien peu apercevaient ces changements.

— Regardez ! criait un mendiant, voilà qu'approche le jour du jugement... Dieux...

Il voulait continuer, mais frappé d'un bâton à la tête, il tomba sur place.

Des hommes nus, mais armés, commençaient à escalader les murs du temple. Les officiers appelèrent les soldats aux armes, sûrs que bientôt il faudrait soutenir l'attaque de la populace.

— Qu'est-ce que cela signifie?... murmuraient les soldats en examinant le ciel. — Il n'y a pas de nuages, et cependant le monde a le même aspect que pendant l'orage!...

— Frappe!... brise!... criait-on près du temple.

Le fracas des poutres se faisait entendre de plus en plus souvent.

En cet instant, sur la terrasse s'élevant au-dessus de la porte, Herhor parut, entouré d'un cortège de prêtres et de dignitaires civils. Le très noble grand-prêtre portait des ornements d'or, et la tiare d'Amenhotep, cerclée du serpent royal

Herhor promena ses regards sur les immenses masses du peuple qui entouraient le temple, et se penchant vers la bande assiégeante, il dit :

— Qui que vous soyez, fidèles ou païens, au nom des dieux, je vous somme de laisser le temple en repos...

Le tumulte du peuple se tût soudain, et l'on n'entendait que les coups des poutres contre la porte de cuivre. Mais bientôt les poutres elles-mêmes firent silence.

— Ouvrez la porte!... cria d'en bas le colosse. — Nous voulons nous assurer, si vous ne complotez pas quelque trahison contre notre maître.....

— Mon fils, répartit Herhor!... tombe face contre terre, et supplie les dieux qu'ils te pardonnent ton sacrilège.

— Toi-même prie les dieux de te protéger!... s'écria le chef de la bande, et saisissant une pierre, il la lança contre le grand-prêtre.

En même temps, de la fenêtre du pylône, coula sur le

visage du colosse comme un filet d'eau. Le bandit chancela, battit des mains et tomba.

Ses plus proches voisins poussèrent une exclamation de terreur : les rangs les plus éloignés, ignorant la chose, répondirent par des rires et des malédictions.

— Brisez donc la porte !... criait-on de loin, et une grêle de pierres vola dans la direction de Herhor et du cortège.

Herhor leva les deux mains au ciel. Et la foule se taisant de nouveau, le grand-prêtre cria d'une voix forte :

— Dieux ! je remets sous votre protection les sanctuaires sacrés que menacent des traîtres et des blaphémateurs.

Un instant après, quelque part au-dessus du temple, une voix surhumaine se répandit :

— Je détourne ma face du peuple maudit, et que les ténèbres tombent sur la terre.

Et il se produisit une chose épouvantable : à mesure que la voix parlait, le soleil perdait son éclat !... Et avec les dernières paroles, l'obscurité se fit comme dans la nuit. Au ciel, les étoiles brillaient, et à la place du soleil, il ne resta qu'un cercle noir, entouré d'un anneau de flammes.

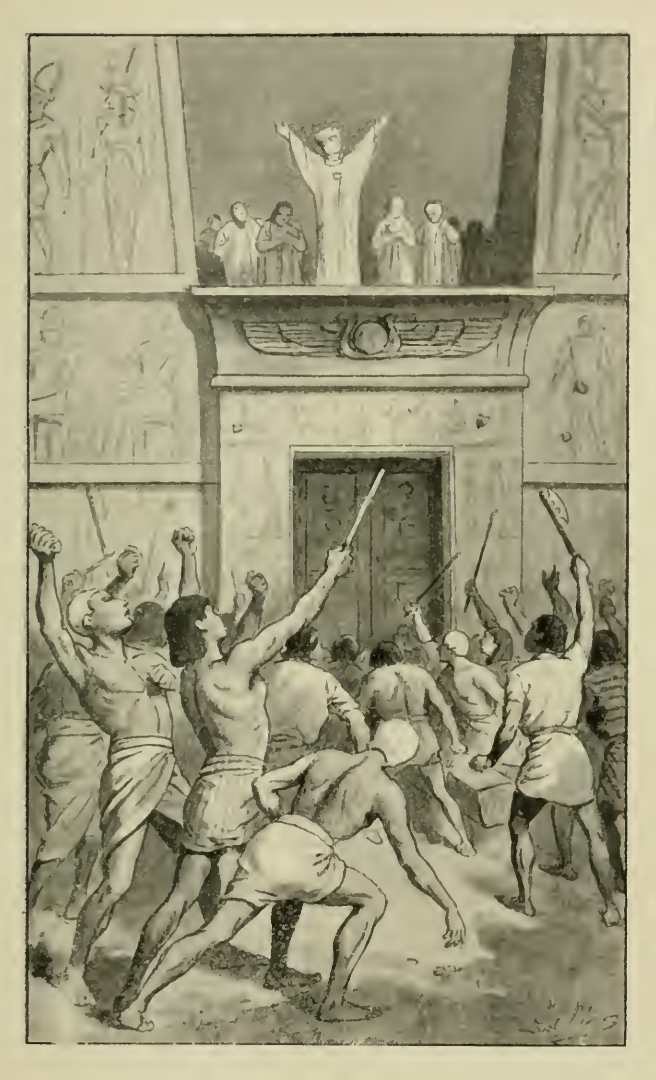
Un immense cri s'échappa de cent mille poitrines. Ceux qui assaillaient la porte, jetèrent les poutres, les paysans tombèrent face contre terre.

— Voici venu le jour du jugement et de la mort !... cria une voix plaintive à l'extrémité de la rue.

— Dieux ! pitié !.. Saint homme, détourne la catastrophe !.. s'écria la foule.

— Malheur aux troupes qui exécutent les ordres de chefs impies !... cria une voix puissante à l'intérieur du temple.

En réponse le peuple tout entier tomba face contre terre, et dans les deux régiments massés devant le temple, le désordre s'éleva. Les rangs se rompirent, les soldats commencèrent à jeter leurs armes, et à fuir comme des insensés vers



Herhor leva ses deux mains au ciel. *(Page 882).*

la rivière. Les uns en courant comme des aveugles au milieu de l'obscurité se brisaient contre les murs des maisons, les autres tombaient sur le pavé, piétinés à mort par leurs compagnons. Dans l'espace de quelques minutes, au lieu des troupes en colonnes serrées, il n'y avait sur la place que des lances et des haches éparses, et à l'entrée des rues, s'étageaient des amoncellements de cadavres et de blessés.

Aucune bataille perdue ne s'était terminée par semblable catastrophe.

— Dieux !... dieux !... gémissait et pleurait le peuple, ayez pitié des innocents.

— Osiris !... cria Herhor de la terrasse, prends pitié, et montre ta face à ton malheureux peuple.

— Pour la dernière fois, j'exaucerai les prières de mes prêtres, car je suis miséricordieux..... répondit une voix surhumaine de l'intérieur du temple.

Et dans le même moment, l'obscurité se dissipa, et le soleil retrouva son éclat.

Un nouveau cri, de nouveaux pleurs, de nouvelles prières jaillirent de la foule. Les hommes, ivres de joie, saluaient le soleil renaissant. Des inconnus se précipitaient dans les bras les uns des autres, plusieurs personnes moururent, et tous à genoux se traînaient vers le temple pour en baiser les murs bénis.

Sur le faîte de la porte, se tenait le très noble Herhor, le regard perdu au ciel, et deux prêtres soutenaient ses mains sacrées avec lesquelles il avait chassé les ténèbres et sauvé son peuple de l'anéantissement.

Avec quelques modifications, des scènes analogues se passèrent dans toute la Basse-Egypte. Dans chaque ville, le 20 de Paofi, le peuple dès le matin se rassemblait auprès des temples, dans chaque ville vers midi, quelque bande donnait l'assaut à la porte sainte. Partout, vers une heure, au-dessus des portes, apparaissait le grand-prêtre du temple avec un

cortège, il maudissait les impies et faisait l'obscurité. Et quand la foule fuyait, prise de panique, ou bien tombait face contre terre, les grands-prêtres imploraient Osiris de montrer sa face, et la lumière du jour revenait sur la terre.

De cette manière, grâce à l'éclipse de soleil, le parti sacerdotal, plein de sagesse, ébranla l'autorité de Ramsès XIII, jusque dans la Basse-Egypte. En l'espace de quelques minutes, le gouvernement du pharaon se trouva, sans même le savoir, au bord du précipice. Une grande intelligence et une connaissance exacte de la situation pouvaient seuls le sauver. Mais ceci manqua dans le palais du roi, où juste en ce moment commença le règne tout puissant du hasard.

Le 20 de Paofi, Sa Sainteté se leva avec le soleil, et pour être plus près du théâtre de l'action, Elle se transporta de l'édifice principal à la villa, située à peine à une heure de Memphis. Cette villa avait d'un côté les casernes des troupes asiatiques, de l'autre le petit palais de Thoutmos et de son épouse la belle Hebron. Avec le maître, les dignitaires fidèles à Ramsès arrivèrent là, ainsi que le premier régiment de la garde, en qui le pharaon avait une confiance illimitée.

Ramsès XIII était d'excellente humeur. Il se baigna, mangea son déjeûner avec appétit, et, se mit à écouter les courriers qui accouraient de Memphis de quart d'heure en quart d'heure.

Leurs rapports étaient uniformes jusqu'à l'ennui. Les grands-prêtres et plusieurs nomarques, sous la direction de Herhor et de Méfrès s'étaient enfermés dans le temple de Phtah. Les troupes étaient pleines de courage, et le peuple était en effervescence. Tous bénissaient le pharaon et attendaient l'attaque.

Quand à neuf heures, le quatrième courrier répéta ces mêmes paroles, le pharaon fronça les sourcils.

— Qu'attendent-ils?... demanda le maître. — Qu'ils attaquent immédiatement.

Le courrier répondit que la principale bande, celle qui devait donner l'assaut au temple et briser la porte de cuivre, n'était pas encore formée.

Cette explication ne plut pas au maître. Il hocha la tête et envoya à Memphis un officier, pour hâter l'attaque.

— Que signifie ce retard ?... disait-il. — Je pensais que mes troupes m'éveilleraient pour la nouvelle de la prise du temple..... En de pareilles choses, la rapidité de l'action est la condition du succès.

L'officier partit, mais près du temple de Phtah, rien ne changea. Le peuple attendait quelque chose, et la bande principale n'était pas encore sur la place.

On aurait pu penser que quelque autre volonté retardait l'exécution des ordres.

A dix heures, vers la villa occupée par le pharaon, arriva la litière de la reine Nikotris. La vénérable dame pénétra presque de force dans la chambre de son fils, et avec des sanglots tomba aux pieds du maître.

— Mère, que désires-tu ? dit Ramsès, cachant avec peine son impatience. — As-tu oublié, qu'au camp, il n'y a point de place pour les femmes.....

— Je ne bougerai pas d'ici aujourd'hui, je ne te quitterai pas d'un instant !... s'écria-t-elle. — Il est vrai que tu es le fils d'Isis, et qu'elle t'entoure de sa protection..... Mais malgré cela je mourrais d'inquiétude.

— Qu'est-ce donc qui me menace ?... demanda le pharaon en haussant les épaules.

— Le prêtre qui interroge les étoiles, poursuivit la reine avec larmes, a dit à une de mes suivantes, que si aujourd'hui... si la journée actuelle s'écoulait heureuse pour toi, tu vivrais et tu règnerais cent ans.

— Ah ! ah !... où donc est ce connaisseur de mes destinées ?

— Il s'est enfui à Memphis, répartit la reine.

Le pharaon demeura pensif, mais dit en riant :

— Comme les Libyens au bord des Lacs Natron nous lançaient des traits, ainsi le sacerdoce aujourd'hui nous jette des menaces. Mère, sois tranquille! Le bavardage est moins dangereux que les flèches et les pierres.

De Memphis accourut un nouveau messager annoncer que tout allait bien, mais que la bande principale n'était pas prête encore.

Sur le beau visage du pharaon, parurent des signes de colère. Désireux d'apaiser le souverain, Thoutmos dit :

— La populace n'est pas l'armée. Elle ne sait pas se rassembler à l'heure dite; en marchant elle se traîne comme la boue et n'écoute pas les commandements. Si l'on avait confié aux régiments l'occupation du temple, ils y seraient déjà.....

— Mais que dis-tu, Thoutmos?... s'écria la reine. — Où a-t-on jamais entendu que les troupes égyptiennes?...

— Tu as oublié, intervint Ramsès, que d'après mes ordres, les troupes ne devaient pas assaillir, mais défendre les temples contre l'attaque de la populace.

— Et c'est aussi ce qui retarde l'action, répondit Thoutmos avec impatience.

— Voilà les conseillers du roi! dit la reine avec éclat. — Le maître agit sagement, en se présentant comme le défenseur des dieux, et vous, au lieu de le calmer, vous l'encouragez à la violence.

Le sang monta à la tête de Thoutmos. Par bonheur, il fut appelé hors de la pièce par un aide de camp venant annoncer qu'à la porte, on avait arrêté un vieillard, qui voulait parler à Sa Sainteté.

— Chez nous, aujourd'hui, murmurait l'aide de camp, chacun veut avoir accès auprès du maître, comme si le pharaon était le propriétaire d'un cabaret.

Thoutmos pensa qu'au temps de Ramsès XII personne n'eût pourtant osé s'exprimer de la sorte sur le compte du souverain..... Mais il eut l'air de n'y pas prendre garde.

Le vieillard que les sentinelles avaient arrêté, était Hiram, le prince phénicien. Il portait un manteau de soldat couvert de poussière et lui-même était fatigué et irrité.

Thoutmos donna l'ordre de l'introduire, et quand tous deux se trouvèrent dans le jardin, il lui dit :

— Je pense que Votre Noblesse va se baigner et se changer avant que je lui obtienne audience chez Sa Sainteté.

Les sourcils gris de Hiram se hérissèrent, et ses yeux s'injectèrent encore de plus de sang.

— Après ce que j'ai déjà vu, répondit-il durement, je puis même ne pas demander audience.

— Tu as pourtant les lettres des grands prêtres à l'Assyrie ?

— Et à quoi vous serviront-elles, du moment que vous vous êtes reconciliés avec les prêtres ?

— Qu'est-ce que raconte Votre Excellence ?... dit Thoutmos en sursautant.

— Je sais ce que je dis !..... s'écria Hiram. — Vous avez extorqué à la Phénicie les talents par dizaines de milliers, soi-disant pour délivrer l'Egypte de la domination des prêtres, et aujourd'hui, en retour. vous nous pillez et nous assassinez..... Regarde ce qui se passe, depuis la mer jusqu'à la première cataracte ; partout votre populace pourchasse les Phéniciens comme des chiens, car c'est l'ordre des prêtres.

— Phénicien, tu es devenu fou !... En cet instant, notre peuple s'empare du temple de Phtah à Memphis.

Hiram fit un geste de la main.

— Il ne le prendra pas ! répondit-il. — Vous nous abusez, ou vous êtes trompés vous-mêmes... Vous deviez avant tout vous emparer du Labyrinthe et de son trésor, et cela seulement le 23 de Paofi... Cependant, vous gaspillez aujourd'hui vos forces auprès du temple de Phtah, et le Labyrinthe est perdu... Que se passe-t-il ici ?... Où est la raison ?... poursuivit le Phénicien bouleversé. — Pourquoi ces assauts contre des

édifices vides?... A moins que vous ne les attaquiez pour faire renforcer la surveillance du Labyrinthe!

— Nous prendrons aussi le Labyrinthe. interrompit Thoutmos.

— Vous ne prendrez rien!... Un seul homme pouvait s'emparer du Labyrinthe, et vos aventures actuelles à Memphis vont l'en empêcher...

Thoutmos s'arrêta au milieu du chemin.

— Où voulez-vous en venir?... demanda-t-il brièvement à Hiram.

— Au désordre qui règne chez vous... à ceci, que vous n'êtes plus un gouvernement, mais un tas d'officiers et de dignitaires que les prêtres poussent où et quand ils veulent... Depuis trois jours, il règne un tel désarroi dans toute la Basse-Egypte. que la populace nous met en pièces nous, Phéniciens, qui sommes vos seuls amis. Et pourquoi?... Parce que le pouvoir s'est échappé de vos mains, et que les prêtres s'en sont déjà saisi.

— Tu parles de la sorte, car tu ne connais pas la situation, répondit Thoutmos. — Il est vrai que les prêtres nous brouillent nos affaires et organisent des attentats contre les Phéniciens. Mais le pouvoir est aux mains du pharaon, la marche générale des évènements a lieu selon ses ordres...

— Et l'attaque d'aujourd'hui contre le temple de Phtah? demanda Hiram

— Aussi. J'ai assisté moi-même au conseil privé, où le pharaon a ordonné d'occuper le temple aujourd'hui, au lieu du 23.

— Eh bien, dit Hiram en l'interrompant, je te déclare commandant de la garde, que vous êtes perdus... Car je sais avec certitude, que l'attaque d'aujourd'hui a été décidée au conseil des grands-prêtres et des nomarques tenu au temple de Phtah, le 13 de Paofi.

— Pourquoi auraient-ils décidé une attaque contre eux-mêmes? demanda Thoutmos d'un ton ironique.

— Ils doivent y avoir quelque intérêt. Et qu'ils conduisent mieux leurs intérêts que vous, j'en ai eu les preuves déjà.

Un aide de camp interrompit l'entretien, en appelant Thoutmos auprès de Sa Sainteté.

— Mais à propos!... ajouta Hiram... Vos soldats ont arrêté en route le prêtre Pen-ta-our qui a quelque chose d'important à dire au pharaon.

Thoutmos se prit la tête, et envoya immédiatement des officiers chercher Pen-ta-our. il courut chez le pharaon ; au bout d'un instant, il revint, ordonnant au Phénicien de le suivre.

Quand Hiram entra dans la chambre royale, il y trouva la reine Nikotris, le grand trésorier, le grand scribe et quelques généraux. Ramsès XIII tout irrité, marchait rapidement à travers la salle.

— Voilà le malheur du pharaon et de l'Egypte! s'écria la reine en désignant le Phénicien.

Hiram s'inclina :

— Vénérable dame, répondit-il. nullement troublé, le temps montrera qui fut fidèle serviteur du pharaon et qui ne le fut point.....

Ramsès XIII s'arrêta soudain devant Hiram.

— Tu as les lettres de Herhor à l'Assyrie?.... demanda-t-il.

Le Phénicien sortit un paquet de dessous ses vêtements et en silence, le passa au pharaon.

— Voilà ce qui m'était nécesssaire!.... s'écria le souverain d'un air de triomphe. — Il faut immédiatement annoncer au peuple, que les grands-prêtres ont trahi l'Etat.

— Mon fils, intervint la reine d'un ton suppliant, par l'ombre de ton père..... par nos dieux, je te conjure, attends quelques jours avant de faire cette proclamation..... Il faut être très prudent avec les présents des Phéniciens.....

— Votre Sainteté peut même, dit Hiram, brûler ces lettres. Elles ne m'importent en rien.

Le pharaon réfléchit et serra le paquet sous sa tunique.

— Qu'as-tu entendu dans la Basse-Egypte? demanda le maître.

— Partout on bat les Phéniciens, répartit Hiram. — Nos maisons sont bouleversées, nos meubles volés, et déjà on a tué quelques dizaines d'hommes.

— On me l'a dit!... C'est l'ouvrage des prêtres, répliqua le pharaon.

— Dis mieux, mon fils, intervint la reine, que ce sont les conséquences de l'impiété et des pilleries des Phéniciens.

Hiram se tourna vers la reine et dit :

— Depuis trois jours, le chef de la police de Pi-Bast est à Memphis avec deux acolytes, et ils sont déjà sur les traces de Lykon l'assassin et l'imposteur.

— Qui fut nourri dans les temples phéniciens! s'écria la reine Nikotris.

— ..... De Lykon, poursuivit Hiram, que le grand-prêtre Méfrès a dérobé à la police et aux tribunaux..... De Lykon qui à Thèbes se faisant passer pour Votre Sainteté, courait tout nu comme un fou à travers les jardins.....

— Que dis-tu?..... s'écria le pharaon.

— Que Votre Sainteté s'informe auprès de la très vénérable reine, car elle l'a vu..... répliqua Hiram.

Ramsès troublé regarda sa mère.....

— Oui, dit la reine, j'ai vu ce misérable, mais je ne t'en ai rien dit pour t'épargner une douleur...... Je dois cependant faire observer que personne n'a de preuves que Lykon ait été aposté par les prêtres, car les Phéniciens ont pu le faire aussi bien.....

Hiram sourit ironiquement.

— Mère..... Mère!.... dit Ramsès avec douleur, est-ce donc qu'en ton cœur les prêtres valent mieux même que moi?....

— Tu es mon fils et mon seigneur le plus cher, dit la reine avec emportement, mais je ne puis souffrir qu'un individu étranger..... un païen..... lance des calomnies contre le saint

corps sacerdotal, dont nous sortons tous deux..... O Ramsès !... s'écria-t-elle, en tombant à genoux, chasse les mauvais conseillers qui te poussent à outrager les temples, à lever la main sur le successeur de ton aïeul Amenhotep ! Il est temps..... il est temps encore pour la concorde..... pour le salut de l'Egypte.....

Soudain, le prêtre Pen-ta-our entra, les vêtements déchirés.

— Eh bien, et toi, que diras-tu ? demanda le pharaon avec un calme surprenant.

— Aujourd'hui, peut-être tout à l'heure, répondit le prêtre ému, il y aura une éclipse de soleil.

Le pharaon recula d'étonnement.

— Que m'importe l'éclipse de soleil, surtout en ce moment ?.....

— Seigneur, dit Pen-ta-our, je pensais de même avant d'avoir lu dans les vieilles chroniques des descriptions d'éclipses..... C'est un phénomène si terrifiant, qu'il conviendrait d'en aviser toute la nation.

— Voilà !..... intervint Hiram.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait savoir plus tôt ?... demanda Thoutmos au prêtre.

— Les soldats m'ont gardé prisonnier deux jours..... Nous ne pourrons plus prévenir la nation, mais vous avertirez les troupes près du palais, pour qu'elles au moins, ne cèdent pas à la panique.

Le pharaon frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Ah ! le mal est fait !..... murmura-t-il, et il ajouta tout haut. — Que sera-ce, et quand ?

— En plein jour la nuit se fera..... dit le prêtre. Cela doit durer le temps de parcourir cinq cents pas..... Et cela commencera à midi..... C'est ce que m'a dit Ménès.

— Ménès ? répéta le pharaon. — Je connais ce nom, mais.....

— Il a écrit à ce sujet à Votre Sainteté..... Mais prévenez-donc les troupes !.....

Bientot les trompettes sonnèrent. La garde et les Asiatiques se mirent sous les armes, et le pharaon entouré de son état-major, avertit les troupes de l'éclipse, ajoutant qu'il ne fallait pas prendre peur, car l'obscurité passerait très vite, et lui-même serait près d'eux.

— Vis éternellement ! répondirent les hommes d'armes sur les rangs.

En même temps on dépêcha à Memphis plusieurs cavaliers choisis parmi les plus intelligents.

Les généraux se placèrent en tête des colonnes : le pharaon se promenait pensif à travers la cour, les dignitaires civils s'entretenaient tout bas avec Hiram, et la reine Nikotris, restée seule dans la chambre, tomba face contre terre devant la statue d'Osiris.

Il était déjà une heure passée, et véritablement la lumière du soleil commençait à décroître.

— C'est bien vrai qu'il fera nuit? demanda le pharaon à Pen-ta-our.

— Oui, mais très peu de temps.

— Que sera donc devenu le soleil ?

— Il se cachera derrière la lune.....

— Je dois rendre ma faveur aux savants qui interrogent les étoiles..... se dit le maître.

Le crépuscule augmentait rapidement. Les chevaux des Asiatiques commencèrent à devenir inquiets ; des bandes d'oiseaux s'abattirent sur le jardin, et avec un fort gazouillis occupèrent tous les arbres.

— Chantez-donc quelque chose !..... cria Kallippos aux Grecs.

Les tambours battirent, les flûtes soupirèrent, et avec cet accompagnement, le régiment grec fit entendre une alerte

chanson sur la fille du prêtre, qui tant craignait les spectres qu'elle ne pouvait dormir que dans les casernes.

Tout à coup sur les jaunes collines libyennes tomba une ombre sinistre, qui avec la rapidité de l'éclair couvrit Memphis, le Nil et les jardins du palais. La nuit envahit la terre, et au ciel parut un disque noir comme du charbon, entouré d'un halo de rayons.

Une clameur épouvantable assourdit le chant du régiment grec. C'étaient les Asiatiques qui poussaient leur cri de guerre, en lançant vers le ciel un nuage de flèches pour effrayer le mauvais esprit qui voulait dévorer le soleil.

— Tu dis que ce cercle noir, c'est la lune, demanda le pharaon à Pen-ta-our.

— Oui, Ménès l'assure ainsi.....

— C'est un grand savant!..... Et l'obscurité va cesser tout de suite?.....

— Certainement.....

— Et si cette lune se détachait du ciel et tombait sur la terre?.....

— Cela ne se peut... D'ailleurs, voici le soleil!... s'écria Pen-ta-our avec joie.

Tous les régiments rassemblés poussèrent une grande acclamation en l'honneur de Ramsès XIII.

Le pharaon serra Pen-ta-our dans ses bras.

— En vérité, dit le maître, nous avons vu un étrange phénomène... Mais je ne voudrais pas le voir une seconde fois... Je sens que si je n'étais pas soldat, la terreur eût envahi mon cœur.

Hiram s'approcha de Thoutmos et lui dit tout bas.

— Que Votre Excellence envoie immédiatement un courrier à Memphis, car je crains que les grands-prêtres ne vous aient causé quelque préjudice.

— Tu le penses?

Hiram hochait la tête.

— Ils n'auraient pas si longtemps, dit-il, gouverné l'Empire, ils n'auraient pas enterré dix-huit de vos dynasties, s'ils ne savaient pas profiter d'évènements tels que celui-ci.

Après avoir remercié les troupes de leur bonne tenue devant le phénomène insolite, le pharaon revint à sa villa. Il était toujours pensif, il s'exprimait avec calme, même avec douceur, mais sur son beau visage se peignait l'incertitude.

Effectivement dans l'âme de Ramsès, une lutte terrible se livrait. Il commençait à comprendre que les prêtres avaient en main des forces dont non seulement il n'avait pas tenu compte, mais encore auxquelles il n'avait pas réfléchi, dont il n'avait même pas voulu entendre parler.

Les prêtres, étudiant le mouvement des étoiles, venaient en l'espace de quelques minutes, de considérablement grandir à ses yeux. Et le pharaon se disait qu'il convenait pourtant de connaître cette étonnante sagesse, qui bouleversait d'une si terrible façon des projets humains.

Courrier après courrier partait du palais vers Memphis, pour s'enquérir de ce qui était survenu là-bas pendant l'éclipse? Mais les courriers ne revenaient pas, et sur le cortège royal l'incertitude déploya ses ailes noires. Que quelque chose de funeste se fût produit auprès du temple de Phtah, non seulement nul n'en doutait, mais encore, nul n'osait suivre ses propres soupçons. Il semblait que le pharaon et ses familiers fussent heureux de chaque minute écoulée sans nouvelles de là-bas.....

Cependant la reine Nikotris, s'étant assise auprès du maître, lui disait tout bas :

— Ramsès, permets-moi d'agir..... Les femmes ont rendu plus d'un service à notre Empire..... Souviens-toi seulement de la reine Nikotris pendant la sixième dynastie ou de Makara qui a créé la flotte sur la mer Rouge?..... Notre sexe ne manque ni d'intelligence, ni d'énergie, permets-moi donc d'agir..... Si le temple de Phtah n'a pas été pris, si l'on n'a

point fait de tort aux prêtres, je te reconcilierai avec Herhor. Tu prendras sa fille pour femme, et ton règne sera plein de gloire... Souviens-toi que ton aïeul, le saint Amenhotep fut également grand-prêtre, et lieutenant du pharaon, et que toi-même aujourd'hui tu ne régnerais peut-être pas, si le saint corps sacerdotal n'avait pas souhaité voir son propre sang sur le trône... C'est ainsi que tu les remercies de ton pouvoir?...

Le pharaon écoutait, mais il songeait toujours que la science des prêtres était pourtant une force considérable, et que la lutte contre eux était difficile...

Ce ne fut qu'à trois heures que parut le premier courrier de Memphis, un lieutenant du régiment posté auprès du temple. Il dit au pharaon, que le sanctuaire n'avait pas été pris à cause de la colère des dieux; le peuple avait fui, les prêtres triomphaient, et même parmi les troupes le désordre s'était élevé pendant cette courte mais terrible nuit.

Puis, prenant Thoutmos à part, le lieutenant lui déclara sans ambages, que les troupes étaient démoralisées, par suite de la fuite panique, elles avaient autant de blessés et de morts qu'après une bataille.

— Que deviennent-elles maintenant?... demanda Thoutmos consterné.

— Naturellement, répliqua le lieutenant, nous avons réussi à rassembler et à ranger les soldats... Mais quant à les employer contre les temples, il ne saurait même en être question... Maintenant le soldat à la vue d'une tête rasée et d'une peau de panthère, est prêt à se prosterner, et il se passera bien du temps avant qu'aucun ait le courage de franchir la porte sainte...

— Et les prêtres?...

— Ils bénissent les soldats, les nourrrissent, leur donnent à boire, et font semblant de croire que les troupes étaient innocentes de l'attaque contre les temples, que c'était là l'œuvre des Phéniciens...

— Et vous permettez cette démoralisation des régiments?.. s'écria Thoutmos.

— Mais Sa Sainteté nous a ordonné de défendre les prêtres contre la populace, répondit le lieutenant. — Si l'on nous avait permis d'occuper les temples, nous y serions entrés dès dix heures du matin, et les grands-prêtres seraient à l'heure actuelle dans les souterrains.

En cet instant l'officier de service prévint Thoutmos qu'un prêtre, venu de Memphis, voulait parler à Sa Sainteté.

Thoutmos examina le visiteur. C'était un homme assez jeune, ayant le visage comme sculpté dans du bois. Il lui dit qu'il venait vers le pharaon de la part de Samentou.

Ramsès reçut immédiatement le prêtre, qui s'étant prosterné, lui présenta un anneau ; à sa vue le souverain pâlit.

— Qu'est-ce cela?... demanda le maître.

— Samentou est mort... répondit le messager.

Un moment, Ramsès ne put tirer un son de sa gorge, enfin il articula :

— Comment est-ce arrivé?...

— Il paraît, dit le prêtre, que Samentou a été découvert dans une des salles du Labyrinthe, et qu'il s'est empoisonné pour éviter les tortures... Il semble aussi que ce soit Méfrès qui l'ait découvert avec l'aide d'un certain Grec, qui, dit-on, ressemble beaucoup à Votre Sainteté...

— Encore Méfrès et Lykon ! s'écria Thoutmos avec colère. — Seigneur, dit-il en se tournant vers le pharaon. — Tu ne te débarrasseras donc jamais de ces traîtres !...

Sa Sainteté convoqua de nouveau le conseil privé dans sa chambre. Il y appela Hiram, ainsi que le prêtre venu avec l'anneau de Samentou. Pen-ta-our ne voulut pas y prendre part, et la vénérable reine Nikotris y vint de sa propre autorité.

— Je vois, dit tout bas Hiram à Thoutmos, que les prêtres chassés, les femmes commenceront à gouverner l'Egypte !...

Quand les dignitaires furent réunis, le pharaon donna la parole à l'envoyé de Samentou. Le jeune prêtre ne voulut point parler du Labyrinthe. Par contre il s'étendit longuement sur ce fait que le temple de Phtah n'était nullement défendu, et qu'il suffisait d'une soixantaine de soldats pour s'emparer de tous ceux qui s'y cachaient.

— Cet homme est un traître!... s'écria la reine. — Prêtre lui-même, il vous conseille la violence contre les prêtres.

Mais pas un muscle ne tressaillit dans le visage de l'envoyé.

— Vénérable dame, répondit-il. — Méfrès a perdu Samentou, mon protecteur et mon maître, et je serais un chien, si je ne cherchais pas vengeance. Mort pour mort!...

— Ce jeune homme me plaît!... murmura Hiram.

Effectivement dans la réunion, souffla comme un air frais. Les généraux se redressèrent, les dignitaires civils regardèrent le prêtre avec curiosité, le visage du pharaon s'anima lui-même.

— Mon fils, ne l'écoute pas!... suppliait la reine.

— Qu'en penses-tu? demanda soudain le pharaon au jeune prêtre. — Qu'aurait fait maintenant le bienheureux Samentou, s'il vivait?.....

— Je suis sûr, répondit énergiquement le prêtre, que Samentou serait entré dans le temple de Phtah; il aurait brûlé l'encens devant les dieux, mais il aurait puni les traîtres et les assassins.

— Et moi, je répète, que tu es le pire des traîtres!..... s'écria la reine.

— Je ne remplis que mon devoir, répondit le prêtre impassible.

— En vérité, cet homme est l'élève de Samentou!... intervint Hiram. — Lui seul voit clairement ce qu'il nous reste à faire.....

Les militaires et les civils avouèrent que Hiram avait raison, et le grand scribe ajouta :

— Du moment où nous avons commencé la lutte contre les prêtres, il convient de la finir, et d'autant plus qu'aujourd'hui, nous avons les lettres prouvant la connivence de Herhor avec les Assyriens, ce qui est une haute trahison d'Etat.

— Il poursuit la politique de Ramsès XII, objecta la reine.

— Mais moi, je suis Ramsès XIII, répondit le pharaon déjà impatienté.

Thoutmos se leva de son siège.

— Seigneur, dit-il, permets-moi d'agir. C'est chose très dangereuse de prolonger cet état d'incertitude qui règne dans le gouvernement, et ce serait crime et sottise de ne pas profiter de l'occasion. Du moment où ce prêtre dit que le temple n'est pas défendu, permets-moi d'y aller avec une poignée d'hommes ; je les choisirai moi-même.....

— J'irai avec toi, intervint Kallippos. — D'après mon expérience, l'ennemi triomphant est le plus faible. Si donc nous faisions de suite irruption dans le temple de Phtah.....

— Vous n'avez pas besoin d'y faire irruption, vous n'avez qu'à y entrer en exécuteurs des ordres du pharaon, qui commande d'emprisonner les traîtres, dit le grand scribe. — Pour cela, point n'est même besoin de force. Que de fois, un policier se jette sur un groupe de voleurs, et en saisit autant qu'il veut.

— Mon fils, dit la reine, cède à la pression de vos conseils..... mais il ne veut pas de violence, il vous défend.....

— Ah ! s'il en est ainsi, s'écria le jeune prêtre de Set, je dirai donc encore une chose à Votre Sainteté.

Il respira plusieurs fois profondément, et néanmoins il acheva d'une voix étouffée :

— Dans les rues de Memphis, le parti sacerdotal publie que.....

— Que?... parle hardiment, s'écria le pharaon.....

— Que Votre Sainteté est atteinte de folie, que vous n'avez pas les consécrations de grand-prêtre, ni même les consécrations royales, et que..... l'on peut vous déposer.....

— Voilà justement ce que je craignais, murmura la reine Le pharaon bondit hors de son fauteuil.....

— Thoutmos! cria-t-il d'une voix où l'on sentait l'énergie reconquise. Prends autant de troupes que tu le veux, va au temple de Phtah, et amène-moi Herhor et Méfrès, accusés de haute trahison. S'ils se justifient, je leur rendrai ma faveur, sinon.....

— As-tu réfléchi?... interrompit la reine.

Cette fois, le pharaon indigné ne lui répondit pas, et les dignitaires commencèrent à crier :

— Mort aux traîtres!... Depuis quand donc en Egypte, le pharaon doit-il sacrifier ses serviteurs fidèles pour mendier la faveur de misérables!.....

Ramsès XIII remit à Thoutmos le paquet des lettres de Herhor à l'Assyrie, et dit d'une voix solennelle :

— Jusqu'à la répression de la révolte des prêtres, je transmets mon autorité à Thoutmos, le chef de la garde. Maintenant c'est lui que vous devez écouter, et toi ma vénérable mère, c'est à lui que tu dois t'adresser avec tes observations.

— Le maître agit sagement et justement!..... s'écria le grand scribe. — Il ne convient pas au pharaon de lutter contre la révolte, et le manque d'une autorité énergique pourrait nous perdre.

Tous les dignitaires s'inclinèrent devant Thoutmos. La reine Nikotris tomba aux pieds de son fils en gémissant.

Thoutmos, en compagnie des généraux, sortit dans la cour. Il ordonna au premier régiment de la garde de se former en ligne, et dit :

— J'ai besoin d'une cinquantaine d'hommes, prêts à mourir pour la gloire de notre maître.....

Il sortit des rangs, Ennana en tête, plus de soldats et d'officiers qu'il n'en fallait.

— Etes-vous préparés à la mort? demanda Thoutmos.

— Seigneur, nous mourrons avec toi pour Sa Sainteté!..... s'écria Ennana.

— Vous ne mourrez pas, mais vous vaincrez les vils criminels, répartit Thoutmos. Les soldats faisant partie de cette expédition deviendront officiers, et les officiers avanceront de deux grades. Je vous le dis, moi, Thoutmos, général en chef, par la volonté du pharaon.

— Vis éternellement!.....

Thoutmos fit atteler vingt-cinq chars à deux roues de grosse cavalerie, et y fit monter les volontaires. Lui-même, en compagnie de Kallippos, sauta à cheval, et bientôt tout le cortège se dirigeant vers Memphis, disparut dans la poussière.

En regardant cela par la fenêtre de la villa royale, Hiram se pencha vers le pharaon, et murmura :

— C'est seulement à présent que je crois, que Votre Sainteté n'était pas de connivence avec les grands-prêtres.

— Tu es devenu fou?..... dit le maître avec éclat.

— Pardonne, souverain, mais c'est que l'attaque d'aujourd'hui contre les temples fut arrangée par les grands-prêtres. Comment y ont-ils entraîné Votre Sainteté? c'est ce que je ne comprends pas.

Il était déjà cinq heures du soir.



CHAPITRE XVII

Lykon. — La Mort de Ramsès XIII

Exactement au même moment, le prêtre veillant sur le pylône du temple de Phtah à Memphis, informa les grands-prêtres et les nomarques délibérant dans la salle, que le palais du pharaon faisait des signaux.

— Il semblerait que Sa Sainteté va nous demander la paix, dit en riant l'un des nomarques.

— J'en doute !..... répartit Méfrès.

Herhor monta sur le pylône, c'est à lui en effet qu'on faisait des signaux du palais. Il revint bientôt et dit aux assistants :

— Notre jeune prêtre s'est fort bien tiré d'affaire..... En cet instant Thoutmos est en route avec une cinquantaine de volontaires pour nous emprisonner ou nous tuer.....

— Et tu oserais encore défendre Ramsès ? s'écria Méfrès.

— Je dois le défendre, et je le défendrai, je l'ai solennellement juré à la reine..... En effet, sans la vénérable fille du saint Amenhotep, notre situation ne serait pas ce qu'elle est.

— Soit, mais moi je n'ai rien juré !... répliqua Méfrès, et il quitta la salle des séances.

— Que veut-il faire ? demanda l'un des nomarques.

— C'est un vieillard tombé en enfance !..... répartit Herhor en haussant les épaules.

Avant six heures du soir, le détachement de la garde auquel personne n'avait fait obstacle, s'approcha du temple de

Phtah ; le chef heurta au portail, que l'on ouvrit immédiatement. C'était Thoutmos avec ses volontaires.

Quand le général en chef pénétra dans la cour du temple il fut tout surpris de voir s'avancer à sa rencontre, portant la tiare d'Amenhotep, Herhor entouré uniquement de prêtres.

— Que demandes-tu mon fils? dit le grand-prêtre au chef quelque peu troublé par cet appareil.

Mais Thoutmos se maîtrisa vite et répliqua :

— Herhor, grand-prêtre d'Amon thébain! Sur la foi de lettres écrites par toi à Sargon, satrape Assyrien, lettres que j'ai sur moi, tu es accusé de trahison contre l'Etat, et tu dois te justifier devant le pharaon.....

— Si le jeune maître, répondit tranquillement Herhor, veut apprendre les buts politiques de l'éternellement vivant Ramsès XII, qu'il s'adresse à notre Conseil suprême, et il obtiendra des éclaircissements.

— Je te somme de me suivre sur l'heure, si tu ne veux pas que je t'y force, s'écria Thoutmos.

— Mon fils, je supplie les dieux qu'ils t'épargnent la violence et le châtiment que tu mérites.

— Viens-tu?..... demanda Thoutmos.

— J'attends ici Ramsès, répartit Herhor.

— Eh bien donc restes-y, imposteur!... cria Thoutmos.

Il tira son glaive et se jeta sur Herhor. En ce moment Ennana, placé derrière le chef leva sa hache, et de toutes ses forces, en frappa Thoutmos entre le cou et la clavicule droite, si bien que le sang jaillit de tous côtés. Le favori du pharaon tomba, presque coupé en deux.

Plusieurs soldats s'élancèrent, lances baissées sur Ennana, mais après une courte lutte avec leurs compagnons, ils succombèrent. Parmi les volontaires, les trois quarts étaient à la solde des prêtres.....

— Vive le bienheureux Herhor notre maître!..... s'écria Ennana en brandissant sa hache ensanglantée.

— Qu'il vive éternellement! répondirent les soldats et les prêtres, et tous tombèrent face contre terre.

Le très noble Herhor leva les mains et les bénit.

Après avoir quitté la cour du temple, Méfrès descendit aux souterrains, où logeait Lykon. Dès le seuil, le grand-prêtre sortit de son sein une boule de cristal. A la vue de la boule, le Grec tomba dans une violente colère.

— Puisse la terre vous engloutir!.... Puissent vos cadavres ne point trouver de repos!..... maudissait Lykon d'une voix de plus en plus basse.

A la fin il se tut, et s'endormit.

— Prends ce poignard, dit Méfrès en présentant au Grec un mince stylet d'acier..... Prends ce poignard, et va au jardin du palais..... Là, place-toi dans le bosquet de figuiers, et attends celui qui t'a pris Kama, et l'a séduite.....

Lykon se mit à grincer des dents de colère impatiente.

— Et quand tu l'apercevras, éveille-toi..... termina Méfrès.

Puis il jeta sur le Grec un manteau d'officier à capuchon, lui murmura à l'oreille le mot d'ordre, l'emmena hors du souterrain et par une petite porte secrète il le fit sortir du temple dans la rue déserte de Memphis.

Ensuite, avec l'agilité d'un jeune homme, Méfrès grimpa au sommet du pylône, et prenant en mains plusieurs banderoles de diverses couleurs, il se mit à faire des signaux dans la direction du palais du pharaon. On l'aperçut et on le comprit sans doute, car sur le visage parcheminé du grand-prêtre, brilla un désagréable sourire.

Méfrès remit en place les banderoles, quitta la terrasse du pylône et se mit à descendre lentement. Tout à coup, comme il était déjà au premier étage, il fut entouré par plusieurs hommes en manteaux brunâtres, cachant des tuniques à raies noires et blanches.

— Voici le très noble Méfrès, dit l'un d'entre eux.

Et tous trois s'agenouillèrent devant le grand-prêtre qui,

machinalement leva la main, comme pour bénir. Mais soudain il la baissa, demandant :

— Qui êtes-vous ?

— Les gardiens du Labyrinthe.

— Pourquoi, dit-il, m'avez-vous barré la route ? et en même temps ses mains et ses lèvres minces se mirent à trembler.

— Saint homme, dit l'un des gardiens, toujours agenouillé, nous n'avons pas besoin de te rappeler qu'il y a quelques jours, tu as été au Labyrinthe, dont tu connais la route aussi bien que nous, quoique n'étant pas initié..... Tu es trop grand savant pour ne pas connaître aussi nos lois dans des cas pareils.

— Qu'est-ce à dire ?..... s'écria Méfrès en élevant la voix. Vous êtes des assassins envoyés par Her.....

Il n'acheva point. L'un des assaillants lui saisit les mains, un autre lui jeta un linge sur la tête, et le troisième lui aspergea le visage d'une liqueur transparente. Méfrès sursauta plusieurs fois et tomba. Une fois encore, on l'aspergea, et quand il fut mort, les gardiens le déposèrent dans une encoignure, glissèrent un papyrus dans sa main inerte, et disparurent dans les couloirs du pylône.

Trois hommes, vêtus de même, poursuivaient Lykon presque depuis l'instant où mis hors du temple par Méfrès, il s'était trouvé dans la rue déserte.

Ces hommes se cachaient non loin de la poterne par où était passé le Grec, et d'abord, ils le laissèrent s'éloigner librement. Mais bientôt l'un d'entre eux aperçut dans sa main quelque chose de suspect, alors tous se mirent à le suivre.

Chose étrange ! Lykon endormi, comme s'il pressentait la poursuite, se dirigea soudain vers une rue bruyante, puis sur la place où circulaient quantité de gens, et ensuite par la rue des Pêcheurs, il courut vers le Nil. Là, dans une anse

cachée, il trouva un petit canot, sauta dedans, et avec une rapidité inouïe se mit à gagner l'autre bord.

Il était déjà à quelques centaines de brasses de la rive, quand glissa derrière lui une autre barque avec un passeur, et trois passagers. A peine ceux-ci avaient-ils démarré, que parut une seconde barque, ayant deux passeurs et trois passagers également.

Les deux barques poursuivaient Lykon avec acharnement.

Dans celle qui n'avait qu'un rameur étaient assis les gardiens du Labyrinthe, et ils examinaient avec soin leurs concurrents, autant que le leur permettait le crépuscule qui tombait rapidement après le coucher du soleil.

— Qu'est-ce que ces trois-là ?..... se disaient tout bas entre eux les gardiens du Labyrinthe. — Depuis avant hier, ils rôdaient autour du temple et aujourd'hui ils poursuivent Lykon..... Voudraient-ils le sauver de nous ?

La petite barque de Lykon aborda l'autre rive. Le Grec endormi sauta à terre et se mit à marcher d'un pas rapide vers les jardins du palais. Parfois il chancelait, s'arrêtait, et se prenait la tête; mais au bout d'un instant, il se remettait à marcher comme poussé par une force incompréhensible.

Les gardiens du Labyrinthe débarquèrent également, mais déjà ils étaient devancés par leurs rivaux.

Et une course unique en son genre commença. Lykon galopait vers le palais du roi comme un coureur, derrière lui, les trois inconnus, et enfin, les trois gardiens du Labyrinthe.

A quelques centaines de pas du jardin, les deux groupes de poursuivants se heurtèrent. Il faisait déjà nuit, mais nuit claire.

— Hommes, qui êtes-vous ? demanda aux inconnus le gardien du Labyrinthe.

— Je suis le chef de la police de Pi-Bast, et avec mes deux centeniers je poursuis un grand criminel.

— Et nous, nous sommes les gardiens du Labyrinthe, et nous poursuivons aussi cet homme.....

Les deux groupes s'examinèrent, les mains sur leurs glaives ou sur leurs couteaux.

— Que..... Que voulez-vous en faire? demanda enfin le chef de la police.

— Nous avons un arrêt contre lui.....

— Et vous laisserez le cadavre?

— Avec tout ce qu'il a sur lui, répondit le plus âgé des gardiens.

Les policiers chuchotaient entre eux.

— Si vous dites vrai, reprit enfin le chef de la police, nous ne vous ferons pas obstacle; au contraire, nous vous le prêterons un instant, s'il tombe entre nos mains.

— Vous le jurez?

— Nous le jurons!

— Eh bien, nous pouvons aller ensemble.

Ils se réunirent, mais le Grec avait disparu à leurs yeux.

— Maudit!..... s'écria le chef de la police, il s'est encore échappé.....

— Il se retrouvera, répartit le gardien du Labyrinthe, et peut-être même repassera-t-il par ici.

— Pourquoi irait-il donc au jardin royal? demanda le chef de la police.

— Les grands-prêtres l'emploient pour certaines affaires à eux, mais il reviendra au temple, il reviendra!..... disait le gardien.

Ils résolurent donc d'attendre et d'agir en commun.

— Nous perdons la troisième nuit, dit l'un des policiers, en bâillant.

Ils s'enveloppèrent dans leurs burnous et s'étendirent sur l'herbe.

Aussitôt après le départ de Thoutmos, la vénérable reine Nikotris, les lèvres contractées de colère quitta en silence la

chambre de son fils. Et comme Ramsès voulait l'apaiser, elle l'interrompit sévèrement :

— Je prends congé du pharaon, et je prie les dieux qu'ils me permettent de te saluer encore demain comme pharaon.

— Mère, tu en doutes ?.....

— On peut douter de tout, en présence d'un homme qui écoute les conseils des insensés et des traîtres.

Ils se séparèrent, irrités tous les deux.

Bientôt Sa Sainteté retrouva sa bonne humeur et s'entretint gaiement avec les dignitaires. Mais déjà à six heures l'inquiétude commença à le tourmenter.

— Thoutmos aurait dû nous envoyer un courrier, disait le maître. — Car je suis sûr, que d'une manière ou de l'autre, l'affaire est déjà résolue.

— Je ne sais, répondit le grand trésorier. — Ils ont pu ne pas trouver de canots pour passer... Il se peut qu'au temple, on fasse résistance.....

— Mais où est donc ce jeune prêtre ?..... demanda soudain Hiram.

— Le prêtre !..... l'envoyé de défunt Samentou ?..... répétaient les dignitaires troublés. — C'est vrai... où peut-il être ?

On envoya des soldats fouiller le jardin. Ils parcoururent tous les sentiers, mais point de prêtre.

Cet évènement fit mauvaise impression sur les dignitaires. Chacun restait assis silencieux, plongé dans des pensées inquiètes.

Au coucher du soleil, un serviteur du pharaon entra dans la chambre, et lui dit tout bas, que Hebron tombée très malade, suppliait Sa Sainteté de daigner la venir voir.

Les dignitaires connaissant les relations qui unissaient le maître à la belle Hebron, se regardèrent entre eux. Mais quand le pharaon annonça son intention de sortir au jardin, ils ne protestèrent pas. Le jardin, grâce aux sentinelles nombreuses, était aussi sûr que le palais. Nul aussi ne jugea à pro-

pos de veiller même de loin sur le pharaon, sachant que Ramsès n'aimait pas qu'on s'occupât de lui à de certains moments.

Quand le maître disparut dans le corridor, le grand scribe dit au trésorier :

— Le temps se traîne comme les chars au désert. Peut-être Hebron a-t-elle des nouvelles de Thoutmos.

— En ce moment, répondit le trésorier, son expédition contre le temple de Phtah, rien qu'avec une cinquantaine d'hommes, me paraît une inconcevable folie.....

— Et le pharaon agissait-il plus sagement, quand aux lacs Natron, il poursuivait Tehenna toute une nuit?..... objecta Hiram. — Le courage vaut plus que le nombre.

— Et ce jeune prêtre?..... demanda le trésorier.

— Il est venu sans que nous le sachions, et il est parti sans en demander la permission, dit Hiram. Chacun de nous agit comme un conspirateur.

Le trésorier hocha la tête.

Ramsès avait rapidement franchi la distance séparant sa villa du petit palais de Thoutmos. Quand il entra dans la chambre, Hebron toute en larmes, se jeta à son cou.

— Je me meurs de terreur! s'écria-t-elle.

— Tu as peur pour Thoutmos?

— Et en quoi m'intéresse-t-il, répliqua Hebron avec une moue dédaigneuse des lèvres. — Toi seul m'intéresses..... à toi seul je pense..... c'est pour toi que je crains.....

— Que bénie soit ta terreur qui m'a délivré de mes ennuis pour un instant du moins..... dit le pharaon en riant. — Dieux, quelle pesante journée..... Si tu avais entendu nos délibérations, si tu avais vu les mines de nos conseillers!..... Et encore pour comble, il avait plu à la vénérable reine d'honorer de sa présence notre réunion..... Jamais je n'aurais supposé que la dignité de pharaon pouvait m'importuner à ce point.....

— Ne le dis pas trop haut, conseilla Hebron..... Que deviendras-tu, si Thoutmos ne réussit pas à occuper le temple?

— Je lui enlèverai le commandement suprême, je serrerai ma couronne dans un coffre, et je mettrai un casque d'officier, répondit Ramsès. — Je suis sûr que quand je me présenterai moi-même à la tête des troupes la révolte tombera.....

— Laquelle?... demanda Hebron.

— Ah c'est vrai : nous en avons deux! dit Ramsès en riant..... La populace contre les prêtres, et les prêtres contre moi....

Il saisit Hebron dans ses bras, et la conduisit sur son divan, en murmurant :

— Comme tu es belle aujourd'hui!..... chaque fois que je te vois, chaque fois tu me parais complètement différente, et toujours plus belle.....

— Laisse-moi!..... murmura Hebron. — Par moments j'ai peur que tu ne me mordes!.....

— Te mordre..... non..... mais je pourrais te baiser à t'en faire mourir..... Tu ne sais même pas comme tu es belle.

— Moins que les ministres et les généraux... Enfin, laisse-moi.....

— Auprès de toi, je voudrais me changer en buisson de grenades..... Je voudrais pour t'étreindre avoir autant de bras que l'arbre a de branches..... autant de mains qu'il a de feuilles, et autant de lèvres que de fleurs, pour qu'en un seul et même instant, je puisse baiser tes yeux, tes lèvres, ta poitrine.....

— Pour un souverain dont le trône est menacé, tu as des pensées singulièrement libres.....

— Au lit, je ne tiens pas au trône, interrompit-il. — Tant que j'ai mon glaive, j'aurai le pouvoir.

— Tes troupes sont défaites, disait Hebron en se défendant.

— Demain arriveront des troupes fraîches, et après-de-

main je rallierai les vaincus. Je le répète, ne te préoccupe pas de ces futilités..... Une minute de caresses vaut plus qu'une année de pouvoir.....

Une heure après le coucher du soleil, le pharaon quittait la demeure de Hebron, et revenait lentement à son petit palais. Il était rêveur, somnolent, et il songeait que les grands-prêtres étaient de grands sots de lui faire résistance. Depuis que l'Egypte existait, il n'y avait pas eu de meilleur maître que lui.

Soudain d'un bosquet de figuiers, un homme en manteau sombre se détacha et barra la route au pharaon. Le maître, pour mieux le regarder, approcha son visage du sien, et soudain s'écria :

— Ah ! c'est toi, misérable..... Viens donc au corps de garde.....

C'était Lykon. Ramsès le saisit à la nuque ; le Grec jeta un cri strident, et s'agenouilla par terre. En même temps le pharaon sentit une douleur cuisante au côté gauche du ventre.

— Tu mords encore ? s'écria Ramsès.

Il étreignit puissamment entre ses deux mains le cou de Lykon, et quand il entendit le craquement des vertèbres broyées, il le rejeta avec dégoût.

Lykon tomba, agité des convulsions précédant la mort.

Le pharaon s'éloigna de quelques pas. Il se tâta et rencontra la poignée du stylet.

— Il m'a blessé ?.....

Il retira de son flanc l'étroite lame d'acier et comprima la plaie.

— Je suis curieux de savoir, pensa-t-il, si quelqu'un de mes conseillers a un emplâtre.....

Il sentit une faiblesse, il hâta le pas.

Auprès du palais un des officiers accourut à sa rencontre en criant :

— Thoutmos est mort..... Le traître Ennana l'a tué!.....

-- Ennana?..... répéta le pharaon..... Et les autres?.....

— Presque tous les volontaires partis avec Thoutmos étaient vendus aux prêtres.

— Eh bien, je dois en finir! dit le maître. — Sonnez les trompettes pour rassembler les régiments asiatiques.

Une trompette retentit, et les Asiatiques commencèrent à déboucher des casernes, traînant leurs chevaux derrière eux.

— Qu'on me donne aussi un cheval, dit le pharaon.

Mais il sentit un violent étourdissement, et ajouta :

— Non, donnez-moi une litière..... Je ne veux pas me fatiguer.....

Soudain il tomba en chancelant dans les bras des officiers.

— Un peu plus j'oubliais, dit-il d'une voix qui allait s'éteignant..... Apportez un casque et un glaive..... le glaive d'acier..... des lacs..... Nous allons à Memphis.....

Du petit palais accoururent quelques dignitaires, et les serviteurs avec des torches. Le pharaon soutenu par les officiers avait le visage livide, et ses yeux s'embrumaient. Il étendit la main comme s'il cherchait une arme, remua les lèvres et au milieu d'un silence général, il cessa de respirer, lui, le maître des deux mondes : le monde des vivants, et le monde occidental.



CHAPITRE XVIII

Conclusion : Herhor Pharaon

Depuis la mort de Ramsès XIII jusqu'au jour de ses funérailles le très noble San-Amen-Herhor gouverna l'Etat en qualité de grand-prêtre d'Amon Thébain et de lieutenant du roi disparu.

Les quelques mois de gouvernement du vice-roi furent propices pour l'Egypte. Herhor calma les révoltes de la populace, et comme au temps jadis, permit aux travailleurs de se reposer chaque septième jour. Il établit une sévère discipline parmi les prêtres, entoura de sa protection les étrangers, surtout les Phéniciens, et conclut un traité avec l'Assyrie, sans pourtant céder la Phénicie, qui resta tributaire de l'Egypte.

Pendant ce bref gouvernement, la justice fut rendue avec promptitude, mais sans cruauté. Le premier venu n'osait plus frapper un paysan égyptien qui pouvait faire appel au tribunal, s'il avait du loisir et des témoins.

Herhor s'occupa aussi du paiement des dettes pesant sur les domaines du pharaon et de l'Etat. Dans cette intention, il amena les Phéniciens à renoncer à une certaine partie des sommes que leur devait le trésor, et pour couvrir le reste il préleva au Labyrinthe, la somme énorme de 30.000 talents.

Grâce à ces moyens, en l'espace de trois mois, la paix et l'abondance régnèrent dans l'Etat, et les gens disaient :

— Que bénie soit l'administration du vice-roi, Sam-Amen-Herhor ! En vérité les dieux l'ont destiné à être souverain,

pour délivrer l'Egypte des malheurs causés par Ramsès XIII, ce libertin, ce coureur de femmes.

Une soixantaine de jours à peine suffirent à la nation pour oublier que toutes les œuvres de Herhor n'étaient que la réalisation des projets du jeune et généreux pharaon !

Au mois de Tobi (octobre-novembre) quand on eût déposé la momie de Ramsès XIII dans les caveaux royaux, une grande assemblée des plus hauts dignitaires se réunit au temple d'Amon. Il y avait là presque tous les grands-prêtres, les nomarques, les généraux des troupes, et parmi eux Nitager, le chef couvert de gloire de l'armée orientale.

Dans cette même salle à colonnes où dix mois auparavant les prêtres jugeaient Ramsès XII et témoignaient leur hostilité à Ramsès XIII, dans ce même lieu les dignitaires étaient réunis aujourd'hui, sous la présidence de Herhor, pour résoudre l'affaire la plus importante de l'Etat. Et le 25 de Tobi, à l'heure de midi, Herhor portant la tiare d'Amenhotep prit place sur le trône, les autres sur les sièges et la délibération s'ouvrit.

Elle dura singulièrement peu, comme si le résultat en était d'avance préparé.

Herhor prit la parole en ces termes :

— Grands-prêtres, nomarques et chefs militaires, nous nous sommes assemblés ici, pour une affaire triste et grave. Avec la mort de l'éternellement vivant Ramsès XIII dont le règne court et agité s'est terminé d'une façon si malheureuse.

Ici Herhor soupira.

— Avec la mort de Ramsès XIII, non seulement le pharaon s'est éteint, mais encore la vingtième dynastie, pleine de gloire.

Un murmure parcourut l'assistance.

— La dynastie n'est pas éteinte, objecta sèchement le puissant nomarque de Memphis. — La vénérable reine Nikotris vit encore, le trône lui appartient donc.....

Au bout d'un instant, Herhor répondit :

— Ma très noble épouse, la reine Nikotris.....

Maintenant se répandit dans l'assistance, non un murmure, mais une véritable clameur qui dura plusieurs minutes. Quand tout se fut tû, Herhor reprit d'un ton calme et expressif :

— Ma très noble épouse, la reine Nikotris, inconsolable de douleur après la mort de son fils, a renoncé au trône....

— Permettez !... s'écria le nomarque de Memphis. — Le très noble vice-roi appelle la reine son épouse..... C'est là un fait absolument nouveau qu'il convient d'abord de vérifier.....

Sur un signe de Herhor, le grand juge de Thèbes sortit l'acte du mariage conclu deux jours auparavant entre le très noble grand-prêtre d'Amon, Sam-Amen-Herhor, et la reine Nikotris, veuve de Ramsès XII et mère de Ramsès XIII.

Cette explication fut suivie d'un silence sépulcral.

Herhor reprit :

— Puisque mon épouse, la seule héritière du trône, a renoncé à ses droits, puisqu'ainsi le règne de la vingtième dynastie a pris fin, nous devons donc élire un nouveau maître..... Ce maître, poursuivit Herhor, doit être un homme mûr, énergique et instruit dans l'art de gouverner. C'est pourquoi, dignitaires, je vous conseille de choisir pour cette fonction suprême.....

— Herhor !...... cria quelqu'un.

— Je vous conseille de choisir le très illustre Nitager, le chef de l'armée orientale, termina Herhor.....

Nitager resta assis un long moment, les yeux mi-clos et souriant. Enfin il se leva et dit :

— Il ne manquera jamais, sans doute, d'hommes prêts à accepter le titre de pharaon. Nous en aurions peut-être plus qu'il n'en faudrait. Par bonheur, les dieux eux-mêmes, écartant les concurrents dangereux, vous ont désigné l'homme le

plus digne du pouvoir. Et il me semble que j'agis avec discernement, si au lieu d'accepter la couronne qui m'est gracieusement offerte je réponds :

— Que vive éternellement Sa Sainteté San-Amen-Herhor, le premier pharaon de la nouvelle dynastie !...

Les assistants à de légères exceptions près, répétèrent ce cri, et en même temps le grand juge apporta sur un plateau d'or les deux bandeaux : le blanc pour la Haute-Egypte, et le rouge pour la Basse-Egypte. Le grand-prêtre d'Osiris prit l'un, le grand-prêtre d'Horus, l'autre, il les remirent à Herhor qui, après avoir baisé le serpent d'or, les plaça tous deux sur sa tête.

Alors commença la cérémonie de l'hommage des assistants ; elle dura plusiers heures. Ensuite on rédigea un acte en bonne forme où ceux qui avaient pris part à l'élection apposèrent leur cachet, et dès cet instant, San-Amen-Herhor devint réellement pharaon, maître des deux mondes, ainsi que de la vie et de la mort de ses sujets.

Vers le soir, Sa Sainteté revint fatiguée à ses appartements de grand-prêtre. Elle y trouva Pen-ta-our. Le prêtre avait maigri, et sur son pâle visage se peignaient la lassitude et la tristesse. Quand Pen-ta-our se fut prosterné, le maître le releva et dit avec un sourire :

— Tu n'as pas signé mon élection, tu ne m'as pas rendu hommage, et je crains d'être obligé de t'assiéger quelque jour dans le temple de Phtah. Eh bien, tu ne t'es pas décidé à rester près de moi ? Tu préfères Ménès ?

— Que Votre Sainteté me pardonne, répondit le prêtre, mais la vie de cour m'a tellement fatigué, que mon seul désir aujourd'hui est d'apprendre la sagesse.

— Tu ne peux oublier Ramsès ? demanda Herhor. — Et pourtant tu l'as connu fort peu, tandis que tu as travaillé chez moi plusieurs années.

— Que Votre Sainteté ne me condamne pas, mais Ram-

...ès XIII fut le premier pharaon qui ait ressenti la misère du peuple égyptien.....

Herhor sourit.

— O vous autres savants... dit-il en hochant la tête. — C'est pourtant toi, toi-même qui as attiré l'attention de Ramsès sur la situation de la populace, et maintenant tu portes son deuil en ton cœur, bien qu'il n'ait rien fait pour le peuple..... C'est toi qui as fait quelque chose, et non lui..... Quels hommes amusants vous êtes, malgré la puissance de votre esprit, continua Herhor, Ménès également..... Ce prêtre se considère comme l'homme le plus tranquille de l'Egypte, bien que ce soit lui qui ait renversé la dynastie, et m'ait frayé le chemin du pouvoir. N'était sa lettre sur l'éclipse de soleil le 20 de Paofi, peut-être tous deux, le défunt M...ès et moi, nous casserions des pierres dans les carrières. ... bien, va, et salue Ménès de ma part. Souviens-toi que je ... demeurer reconnaissant, ce qui est le plus grand secret du pouvoir. Dis à Ménès, que je lui accorderai chacune de ... demandes, pourvu par exemple, qu'il ne m'ordonne pas de ...oncer au trône... Quant à toi, reviens vers moi, quand tu ... seras reposé, et je te garderai une charge importante.

Et il toucha de la main la tête du prêtre humblement incliné.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Introduction . . . . Pages I à VIII

PREMIÈRE PARTIE

L'Erpatre

CHAPITRES		PAGES
I.	Les Manœuvres de Pi-Baïlos.	1
II.	Le sort du Paysan.	16
III.	Sara la Juive	22
IV.	Ennana l'officier.	30
V.	Une voix dans la nuit	42
VI.	L'audience du Pharaon	52
VII.	La reine Nikotris	63
VIII.	L'usurier Dagon.	71
IX.	La métairie de Sara	79
X.	L'attaque de la métairie	87
XI.	L'enquête.	95
XII.	A la recherche du prêtre mystérieux . .	106
XIII.	Dagon veut rentrer en grâce	121
XIV.	Le chant de Sara	129
XV.	Ramsès en disgrâce	145
XVI.	Ramsès et les Juifs	153
XVII.	Ramsès rentre en faveur.	163
XVIII.	Premiers ennuis d'un vice-roi	174
XIX.	L'hôtellerie du « Vaisseau »	189
XX.	Béroès. Politique et Magie.	203
XXI.	La visite des Nomes.	220
XXII.	La visite des Nomes *(suite et fin)*. . . .	233
XXIII.	Les déboires d'un vice-roi.	242
XXIV.	Comment un nomarque évite une disgrâce.	251
XXV.	Un trio de Phéniciens.	268

DEUXIÈME PARTIE

Prêtres et Phéniciens.

CHAPITRES		PAGES
I.	Le Temple de Hator.	285
II.	Pen-ta-our	298
III.	Les ennemis de l'Egypte.	312
IV.	A court d'argent.	329
V.	Le prince Hiram.	339
VI.	Le temple d'Astarté	351
VII.	Les Assyriens à Pi-Bast	368
VIII.	Le Cirque.	381
IX.	Un conte égyptien : Amon et le Scribe	395
X.	L'ambassade assyrienne	411
XI.	Sargon	427
XII.	Conciliabules	438
XIII.	Kama et Sara	453
XIV.	Les Caprices de Kama. — Second conte égyptien : Tbuibui et Satni. .	467
XV.	Une imprudence de Ramsès.	482
XVI.	L'enfant de Sara	499
XVII.	La Révolte des Libyens	523
XVIII.	La victoire des Lacs Natron	533
XIX.	La poursuite au désert. Le Typhon. .	552
XX.	La puissance des prêtres.	571
XXI.	Le triomphe.	583
XXII.	Un entretien sur la vie d'outre-tombe.	593
XXIII.	Là maladie du Pharaon. Les prières.	603
XXIV.	Aux pieds du Sphinx. — Sa Sainteté Ramsès XIII.	620

TROISIÈME PARTIE

La lutte Suprême

CHAPITRES		PAGES
I.	La tiare d'Amenhotep	635
II.	Premiere journée de règne.	645
III.	Mere et Fils.	656
IV.	Une momie royale.	668

CHAPITRES		PAGES
V.	Les embarras d'argent de Ramsès XIII.	685
VI.	Un grand projet phénicien	696
VII.	Ramsès XIII au Labyrinthe.	724
VIII.	Les plans de Samentou.	741
IX.	Les funérailles d'un Pharaon.	764
X.	Les projets de Ramsès XIII.	784
XI.	Un précurseur. Le sage Ménès	794
XII.	Les noces de Thoutmos. Intrigues sacerdotales.	810
XIII.	L'assemblée des délégués	835
XIV.	La double vue. La mort de Samentou.	850
XV.	Préparatifs de la lutte suprême	867
XVI.	L'attaque du temple de Phtah. L'éclipse	877
XVII.	Lykon. La mort de Ramsès XIII . . .	901
XVIII.	Herhor pharaon	912



TABLE DES GRAVURES

	PAGES
— Le malheureux ! soupira le prince avec compassion	34
Alors elle sortait sur la terrasse et regardait la rivière	81
Et, tout à coup, éclata une immense acclamation	170
— Ne le touchez pas, cria Ramsès aux soldats	257
La flamme allait droit sur lui par toute la largeur de l'édifice	366
— Miséricorde ! s'écria-t-elle en se jetant aux pieds du prince	461
— Proclamez la grâce pour les vaincus et les humbles	549
Bientôt Herhor présenta au prince un diadème blanc et rouge	640
— Ceci est le cadavre d'un certain Phénicien	734
Herhor leva ses deux mains au ciel	882



Paris-Alençon. — Imp.-Lith. Alb. MANIER